



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

PF — PIZ.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

TOME TRENTE-QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE CLÉRY, N°. 13.

1823.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. B—T.	Beuchot.	G—T.	Guizot.
A—D—R.	Amar-Durivier.	G—Y.	Gley.
A. R—T.	Abel-Remusat.	H—T.	Humbert.
A—T.	H. Audiffret.	L.	Lefebvre-Cauchy.
B—N.	Bégin.	L—B—E.	Labouderie.
B—O.	Brito.	L—P—E.	Hippolyte de Laporte.
B—P.	De Beauchamp.	L. R—E.	La Renaudière.
B—R j.	Barbier neveu.	L—Y.	Lécuy.
B—SS.	Boissonade.	M—D.	Michaud aîné.
B—U.	Beaulieu.	M—D j.	Michaud jeune.
C—AU.	Catteau-Calleville.	M. J.	Mély-Janin.
C. G.	Cadet-Gassicourt.	N—L.	Noel.
C. M. P.	Pillet.	P—C—T.	Picot.
D—B—S.	Dubois (Louis).	P. et L.	Percy et Laurent.
D—G.	Depping.	P—OT.	Parisot.
D—L—E.	Delambre.	P—S.	Périès.
D—N—L.	De Noual La Houssaye.	P—Y.	Pressigny.
D—N—U.	Daunou.	R—L.	Rossel.
D—S.	Desportes-Boscheron.	R—ED.	Rémard.
D—U.	Duvau.	SI—D.	Sicard.
D—Y.	Dalmassy.	S. M—N.	Saint-Martin.
D—Z—S.	Dezos de la Roquette.	S.-S—I.	Simonde Sismondi.
E-C D-D.	Emeric David.	S—V—S.	De Sevelinges.
E—S.	Eyriès.	S—Y.	De Salaberry.
F—A.	Fortia-d'Urban.	T—D.	Tabaraud.
F—E.	Fiévée.	V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
F—T.	Foisset aîné.	V—VE.	Villenave.
F—T j.	Foisset jeune.	W—S.	Weiss.
G—CE.	Gence.	Z.	Anonyme.
G—É.	Ginguené.		

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

P

PHACÉE, roi d'Israël, était fils de Romélie, l'un des principaux officiers de Phaceias. Manahem, père de Phaceias, s'était emparé du trône, après avoir tué le roi Sellum. Ce crime fut vengé sur la personne de son fils : car Phacée, étant parvenu aux premières dignités de l'armée, souleva plusieurs villes d'Israël, et ayant surpris le roi au milieu d'un festin qu'il donnait à ses amis, lui arracha la vie, et régna en sa place sans opposition. Ce prince suivit l'exemple de ses prédécesseurs, et fit le mal devant le Seigneur. Il déclara la guerre à Achaz, roi de Juda (*V.* Achaz), et obtint sur lui de grands avantages. Il reprit ensuite le chemin de Samarie, avec un immense butin, ramenant deux cent mille captifs, tant femmes que garçons et filles (Voy. les *Paralipomènes*, II, 28); mais le prophète Obed alla à sa rencontre, et lui peignit avec tant d'éloquence les maux de ses frères, que son cœur fut ému de pitié. Phacée renvoya le butin qu'il avait fait, et délivra les prisonniers, qui, après s'être reposés quelques jours de leurs fatigues, s'en retournèrent comblés de joie, à cause du bon traitement qu'ils avaient reçu. Phacée occupait depuis plusieurs années le trône d'Israël, quand un roi d'Assyrie, que les livres saints nomment Teglatphalazar, lui déclara la guerre, et étant entré dans le pays d'Israël, s'empara des principales villes, et en réduisit les habitants en captivité. On peut conjecturer que Phacée acheta la paix du roi d'Assyrie; car il régna sur Israël, jusqu'à l'année 739 avant J.-C., qu'un de ses sujets, nommé Osée, le tua comme il avait tué Phaceias, et régna en sa place. Phacée avait occupé le trône pendant vingt-ans. W—s.

PHÆDRUS (Thomas). *V.* Inghirami.

PHAINUS, astronome athénien, vivait l'an 432 avant notre ère. Il fournit à Méton la première idée de son cycle de 19 ans, connu sous le nom de nombre d'or, et que Geminus attribue aux astrologues Euctemon, Philippe et Calippe. Phainus observa des solstices, aussi bien que ses amis Méton et Euctemon. Weidler les désigne sous la denomination d'*Illustres triumvirs*. Ptolemée, en parlant de ces anciennes observations, dit assez clairement qu'elles ne méritent que peu de confiance. C'est tout ce qu'on sait de Phainus, dont il ne nous reste aucun écrit. Théophraste nous apprend qu'il n'était pas Athénien de naissance, mais que seulement il s'était fixé à Athènes. D—l—e.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, était originaire d'Astapylée, ville de Crète. Les chronologistes ne s'accor-

dent ni sur l'époque ni sur la durée de son règne (Voy. la *Dissert.* de Dodwell, *De ætatis Phalaride*, et la *Réponse* de Bentley.) C'est d'après les lettres que nous avons sous son nom, que Boyle a rédigé la vie de ce prince; et, privés de documents plus authentiques, la plupart des biographes se sont bornés à le copier. Le père de Phalaris se nommait, dit-on, Léodamas. Sa mère, étant grosse, eut un songe qu'on regarda comme un présage de la grandeur et de la cruauté de l'enfant qu'elle mit au monde. Orphelin très-jeune, il trouva cependant les moyens de développer ses dispositions naturelles, et obtint de bonne heure une part dans les affaires publiques; mais, ayant laissé percer ses vues ambitieuses, il fut banni de sa ville natale. Admis dans Agrigente, il parvint à gagner les prolétaires par ses largesses; et, s'étant fait un parti considérable, il profita de la solennité des thesmophories pour se rendre maître de la ville et y établir son autorité (Voy. les *Stratagèmes* de Polyen, I, 5). Comme tous les tyrans, il n'usa d'abord du pouvoir qu'avec modération, accueillit à sa cour les poètes et les artistes, et s'entoura de sages, dont il promettait de suivre les conseils. Trompés par sa feinte douceur, les Himériens voulurent le prier de les aider à terminer la guerre qu'ils avaient contre leurs voisins; mais Stésichore les détourna d'un dessein si dangereux, en leur rapportant l'apologue du cheval qui demande le secours de l'homme pour se venger du cerf (*V.* STÉSICHORE). Les séditions qui se succédaient dans Agrigente, obligèrent bientôt Phalaris à faire couler le sang des plus illustres citoyens; et sa sévérité, loin de diminuer les complots, ne fit qu'en augmenter le nombre. Cependant il paraît que les anciens ont exagéré les cruautés de Phalaris, pour inspirer une plus grande horreur de la tyrannie par la peinture de tous les excès auxquels elle peut se livrer. Ce prince n'était point étranger à la pitié; et il est certain qu'il pardonna quelquefois à ses ennemis, et se contenta de les exiler. On rapporte qu'un sculpteur athénien, nommé Pérille, se flattant d'obtenir du tyran une grande récompense, lui présenta un taureau d'airain, dans les flancs duquel on pouvait enfermer une victime, et l'y faire brûler par degrés; mais que Phalaris, indigné, fit mourir Pérille par le supplice qu'il avait inventé, et consacra ensuite cette horrible machine dans le temple d'Apollon. On trouve, il est vrai, dans les *OEuvres* de Lucien, le discours que le tyran d'Agrigente aurait tenu dans cette occasion; mais il est évidemment supposé; et les contradictions qu'on remarque entre les auteurs qui ont parlé du taureau de Phalaris, permettent de conjecturer qu'il n'a jamais existé. On varie sur le genre de mort de ce tyran. L'opinion la plus vraisemblable est que les Agrigentins, fatigués de sa domination, le tuèrent à coups de pierre. D'après l'autorité d'Eusèbe et de Suidas, La Nauze fixe la durée de son règne à seize ans, et place sa mort à l'année 556 avant J.-C. (*Mém. de l'acad. des inscript.*, XIV, 339). Les Agrigentins, voulant faire disparaître tout ce qui pouvait leur rappeler la tyrannie dans laquelle ils avaient gémi si long-temps, défendirent, par une loi, de porter des habits bleus, parce que c'était la couleur de l'habillement de ses gardes. On a, sous le nom de Phalaris, des

Lettres, au nombre de cent quarante-six. Malgré les efforts de Boyle pour en démontrer l'authenticité, elles sont reconnues pour l'ouvrage de quelque sophiste (*V.* Ch. Boyle et Bentley). Quel qu'en soit l'auteur, il est certainement ancien, dit Burette; et il pouvait avoir recueilli les particularités qu'il y a insérées, dans des auteurs encore plus anciens que lui, et que nous n'avons plus (*Mém. de l'acad. des inscript.*, x, 211). Les Lettres de Phalaris ont été publiées, pour la première fois, par Barthélemi *Justinopolitanus*, à Venise, 1498, in-4°. Cette édition, qui est très-rare, devait être accompagnée d'une version latine; mais on ne l'a trouvée jusqu'ici dans aucun exemplaire (Voy. l'*Index libror.* du P. Laire). Les éditions les plus recherchées sont, celle de Bâle, 1558, in-8°., accompagnée d'une traduction latine de Thomas Kirchmeyer (*Naogeorgus*); celle d'Oxford, 1695 et 1718, in-8°., avec une nouvelle version (1), des notes et une dissertation de Boyle sur la vie de Phalaris, dont on a déjà parlé; et enfin celle de Groningue, 1777, in-4°. : cette édition, préparée par Jean Daniel de Lennep, et terminée par Valkenaer, est la plus remarquable, et peut tenir lieu de toutes les autres. Les éditeurs y ont réuni, non-seulement les notes de leurs devanciers, mais la traduction latine des pièces publiées par Bentley, en Angleterre, touchant l'âge de Phalaris et l'authenticité de ses Lettres. Parmi les traductions latines des *Lettres* de Phalaris, on ne peut se dispenser d'indiquer celle de François Accolti d'Arezzo, dont il a paru, dans le quinzième siècle, plusieurs éditions (2), qui ont donné lieu à de vives discussions entre les bibliographes (Voy. le *Manuel du libraire*, de M. Brunet). Elles ont été traduites en italien, par Barthélemi Fonti, Florence, 1491; Venise, 1545, in-8°.; et en français par Gruget, Paris, 1550, in-8°.; Anvers, 1558, in-12 (3); par Th. Beauvais, Paris, 1797, in-12; et enfin par M. Benaben, Angers, 1803, in-8°. W—s.

(1) Boyle s'est contenté de retoucher la version, imprimée sous le nom de Cujas, dans les *Epistolæ græcanicæ*.

PHARAMOND a été longtemps désigné comme le premier roi de France; mais on ne sait pas bien où était le siége de son royaume, combien de temps il a régné, le nom de sa femme, le nombre de ses enfants, et même si Clodion, qu'on lui donne pour successeur, était son fils. Malgré l'obscurité qui accompagne les actions de ce prince, on aurait tort de le regarder comme un de ces personnages fabuleux que l'on rencontre souvent aux premières époques de l'histoire des nations, toujours jaloux de reculer leur origine. Il est certain que Clovis est le premier roi de France, c'est-à-dire, le premier chef des Francs qui ait formé dans les Gaules un établissement stable, transmis à ses enfants, et tenant du peuple conquérant le nom qu'il porte encore aujourd'hui; mais il est

(2) La première édition avec date de la version d'Accolti, est celle de Trevise, 1471, in-4°. Parmi celles qui sont sans date, on en remarque une de Paris, par Friburger, Crantz et Gering; M. Dibdin la croit de l'année 1470. Cette traduction a été revue et corrigée par Th. *Savius*, médecin de Lyon, qui florissait vers le milieu du XVIe. siècle.

(3) Un anonyme, que M. Barbier (*Dict. des anonymes*) conjecture être Compain de Saint-Martin, a publié, en 1726, un ouvrage intitulé: *De l'utilité du pouvoir monarchique, contenant l'histoire de Phalaris, avec ses Lettres sur le gouvernement*, 2 vol. in-12. La prétendue histoire de Phalaris est un tissu de détails fabuleux. L'auteur se propose d'y démontrer que Phalaris était le modèle des rois, idée qui lui a été suggérée par la lecture de la *Préface* de Gruget, dont il s'est approprié plusieurs passages, ainsi que la traduction, en rajeunissant le style.

probable que Pharamond a été roi, chef, ou duc des Francs, lorsqu'essayant de secouer le joug des Romains, ils faisaient des incursions dans les Gaules. Quelques vieilles chroniques placent la mort de ce prince en l'année 428, après l'avoir fait régner dix ans; mais les plus autorisées, telles que celles de Saint-Denis, la mettent à l'an 420 (Voyez les *Recherches* de Gibert, *sur l'époque du règne de Pharamond*, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules*, dédiés à l'Acad. des inscriptions et belles-lettres, in-12, 1744). Hunibald, ancien historien, dont Tritheim nous a conservé quelques fragments, rapporte que ce prince fut enterré, *more gentilitio*, à Framont (*Francorum mons*), en allemand, *Frankenberg*, dépendant de l'abbaye de Senones et situé entre la Lorraine et l'Alsace : une charte de l'an 1261, citée par dom Mabillon (Acad. des inscrip. tom. 2, II. p. 688), confirme cette ancienne tradition. *Pharamond* est le sujet d'un roman de La Calprenède, et d'une tragédie de Cahusac. F—E.

PHARANDSEM, reine d'Arménie, qui vivait au quatrième siècle, femme du roi Arsace II, et fille d'Antiochus, prince de Siounie, était d'une très-grande beauté : le bruit s'en répandit bientôt dans toute l'Arménie; et Gnel, fils de Tiridate, neveu du roi, qui avait été revêtu, par l'empereur de Constantinople, des honneurs consulaires, obtint sa main. La célébrité de Pharandsem ne fit que s'accroître après son mariage; Dirith, cousin de son mari, en devint éperdument amoureux, et il mit tout en usage pour parvenir à la posséder. La vue des distinctions que son cousin avait obtenues de la cour impériale, ne fit qu'accroître sa jalousie, et il résolut de le faire périr pour s'emparer de sa femme. Les émissaires de Dirith se répandirent à la cour, et ils y accusèrent Gnel de vouloir se faire un parti pour détrôner le roi. Ces calomnies réussirent, et Arsace résolut de faire périr Gnel : mais, comme il savait que ce prince était très-aimé des grands, il fut obligé d'employer la ruse pour exécuter son dessein. Gnel vivait dans le bourg de Govasch, au pied du mont Arhakadz, dans la province d'Ararad. Il habitait auprès de son aïeul, le roi Diran, père d'Arsace, qui, privé de la vue, avait renoncé à la couronne. Ce prince aimait beaucoup Gnel, qu'il comblait de bontés, et qu'il avait fait héritier de tous ses biens. Il n'en fallait pas tant pour exciter l'inquiétude d'Arsace, qui envoya Vartan, prince des Mamigoniens, signifier à Gnel, sous peine de mort, de sortir de la province d'Ararad, où il séjournait au mépris des lois, qui en interdisaient l'entrée à tous les Arsacides, le roi et le prince héritier seuls exceptés. Gnel, qui n'était venu dans ce pays que par amitié pour l'ancien roi, qui l'avait appelé, ne fit aucune difficulté de se retirer, avec les siens, dans les cantons d'Aghiovid et d'Arhperani, réservés aux princes du sang royal. Sa docilité déconcerta, pour cette fois, les projets de ses ennemis. Le roi étant allé passer les fêtes de *Navazarti*, qui est le premier mois de l'année arménienne, dans le canton de Schahabivan, auprès de la demeure de Gnel, il y tint, selon l'usage, une cour plénière, pendant plusieurs jours, occupé de chasse et de festins. Excité par Dirith, Arsace résolut d'y appeler Gnel pour l'y faire périr. Vartan fut envoyé pour inviter ce malheureux prince à venir avec sa femme au banquet royal.

Les serments ne furent point épargnés pour le rassurer. Cependant Gnel touchait à peine à la porte du camp, qu'il fut assailli par une multitude d'hommes armés, qui l'attendaient pour le charger de fers, et le mettre à mort. Sa femme parvint à s'échapper des mains des assassins, et à se réfugier dans une petite église, où elle trouva le patriarche Nersès, dont elle implora l'assistance. Ce saint personnage se hâta d'aller trouver le roi, pour intercéder en faveur de Gnel : mais ses prières furent inutiles. Arsace fit égorger son neveu, non loin de son camp, dans un lieu désert et sauvage, où l'on supposa qu'il avait été tué par une bête féroce. La veuve de Gnel fut bientôt livrée aux importunités de l'assassin de son mari, qui voulut la contraindre de l'épouser ; mais ses plaintes vinrent jusqu'aux oreilles du roi, lequel desira entendre cette princesse. Arsace, en la voyant, conçut un grand amour pour elle : soupçonnant tout de suite les intrigues qui avaient amené la perte de Gnel, il forma le projet de prendre sa veuve pour épouse, et de venger le meurtre de l'infortuné Gnel, par la mort de Dirith, ce qui fut bientôt exécuté ; et il se maria aussitôt avec Pharandsem. Cette femme ne lui cacha pas l'aversion qu'elle avait pour lui : Arsace en fut irrité; il la répudia, et bientôt après, il envoya une ambassade à Constantinople, pour demander en mariage Olympias, fille de l'ancien préfet du prétoire Ablabius, qui avait été autrefois promise à Constant, frère de l'empereur Constance. Pharandsem, mue plutôt par la jalousie et l'ambition que par un véritable sentiment d'amour, conçut une violente haine contre sa rivale, et fit tant, pour regagner les bonnes grâces d'Arsace, qu'elle recouvra tout son pouvoir sur lui, en lui donnant un fils, nommé Bab, qui fut son successeur. Les écrivains latins le nomment Para (*V.* Para). Pour reprendre le titre de reine, il fallait que Pharandsem se débarrassât d'Olympias ; ce qui était difficile, à cause des ménagements à garder avec la cour de Constantinople : cependant elle en vint à bout. Elle parvint à gagner un prêtre scélérat, nommé Merdchiounig ; et Olympias mourut empoisonnée, en communiant. Pharandsem fit, peu après, périr Vartan mamigonien, qui avait contribué à la mort de son premier mari : la qualité d'envoyé du roi de Perse, chez lequel il avait cherché un asile, ne put le sauver. Valinak, prince de Siounie, périt aussi; et ses états furent donnés à Antiochus, père de Pharandsem. Pour se délivrer des reproches du patriarche Nersès, la reine le chassa de son siége, et y plaça, malgré les évêques d'Arménie, un de ses serviteurs, appelé Tchonag. Pharandsem conserva son pouvoir jusqu'à la fin du règne d'Arsace. Quand ce prince eut été emmené prisonnier en Perse, et que son royaume fût envahi par Sapor, la reine se réfugia, avec son fils, dans la forteresse d'Artogerassa. Ils y soutinrent un long siége contre toutes les forces des Persans et des Arméniens révoltés; enfin elle profita d'un moment favorable pour faire sortir son fils, qu'elle envoya dans l'empire romain, afin de le mettre à l'abri des atteintes de ses ennemis, et d'y trouver des secours qui pussent le replacer sur le trône de ses pères. Pharandsem eut bientôt à soutenir un nouveau siége dans sa forteresse : cette fois, elle fut

moins heureuse; la trahison facilita les succès des Persans, et Pharandsem fut livrée à Sapor, qui la fit mettre à mort, vers l'an 368.

S. M—n.

PHARASMANE Ier., roi d'Ibérie, fils de Mithridate, était déjà sur le trône en l'an 35 de J.-C. Zénon, fils de Polémon Ier., roi de Pont, qui régnait en Arménie sous le nom d'*Artaxias*, mourut vers cette époque; et Artaban III, roi des Parthes, profita de cet événement pour entrer dans l'Arménie, dont il donna la couronne à son fils Arsace. Peu satisfait de ce succès, il attaqua l'empire romain, et fit des irruptions dans la Cappadoce. Cependant beaucoup de Parthes, mécontents du joug tyrannique de leur roi, demandèrent à Tibère un autre souverain, pris parmi les princes du sang royal qui étaient en otage à Rome. Phrahate, désigné pour roi des Parthes, mourut en Syrie avant d'avoir pu faire aucune tentative, et il fut remplacé par Tiridate. En même temps, l'empereur, pour occuper Artaban sur tous les points, et l'empêcher d'être secouru par son fils Arsace, roi d'Arménie, donna les états de ce dernier à Mithridate, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie, et engagea celui-ci à faire une irruption en Arménie. Pour cet effet, on lui envoya, ainsi qu'au roi des Alains, de fortes sommes d'argent. Leurs troupes réunies entrèrent bientôt en campagne; et Arsace, trahi par ses ministres, fut contraint d'abandonner Artaxate sa capitale, qui tomba au pouvoir de ses ennemis, et il périt lui-même. Alors Artaban donna une puissante armée à Orodès, un autre de ses fils, y joignit le titre de roi, et l'envoya en Arménie pour y venger son frère. Le roi Parthe fit aussi faire de grandes levées d'hommes chez les Sarmates qui vivaient au nord du mont Caucase. Pharasmane en fit, de son côté, chez d'autres tribus de la même nation; et, maître des défilés Caucasiens, il les ouvrit aux Sarmates de son parti, les fermant à ceux qui étaient à la solde d'Artaban. Ceux-ci obligés de parcourir un long circuit pour gagner les Portes Albaniennes, qui n'étaient pas d'ailleurs d'un passage facile à cette époque de l'année, ne purent arriver assez à temps pour soutenir Orodès. Les autres, parvenus plutôt sur le théâtre de la guerre, et renforcés par des troupes albaniennes, rejoignirent Pharasmane, déjà en présence d'Orodès. Celui-ci, inférieur en forces, voulait éviter le combat; mais Pharasmane le réduisit à la nécessité de livrer la bataille: elle fut sanglante. Les deux rois s'attaquèrent en personne, et combattirent long-temps l'un contre l'autre: à la fin Pharasmane blessa dangereusement Orodès, qui fut complètement défait: les siens, le croyant mort, prirent la fuite de tous côtés. Une nouvelle armée parthe vint bientôt renouveler la guerre: Artaban la commandait en personne; il ne fut pas plus heureux que son fils: l'avantage resta encore aux Ibériens. Artaban ne perdait pourtant pas l'espoir de conserver l'Arménie, et de combattre encore une fois Pharasmane; mais une diversion opérée par Vitellius, gouverneur de Syrie, qui entra en Mésopotamie, le força de voler à la défense de ses états, et d'abandonner l'Arménie au frère de Pharasmane. Nous ignorons ce que le roi d'Ibérie fit ensuite, jusqu'en l'an 47: il instruisit alors l'empereur Claude, des guerres civiles qui déchiraient l'empire des Parthes;

depuis la mort d'Artaban, pensant que c'était le moment favorable pour rétablir sur le trône d'Arménie, son frère Mithridate, qui avait été déposé par Caligula, et pour expulser les Parthes qui s'étaient depuis emparés de ce pays. Pendant que le roi des Parthes, Vardanès, faisait la guerre dans la Bactriane, les troupes réunies des Romains et des Ibériens fondirent sur l'Arménie: le gouverneur Demonax ne put leur résister, et Mithridate fut rétabli sur son trône. Les inquiétudes qu'un fils ambitieux et dénaturé inspira bientot après à Pharasmane, rompirent l'union des deux frères, et causèrent la perte du roi d'Arménie. Pour se débarrasser de son fils Rhadamiste, qui était impatient de régner, il lui fit espérer la couronne d'Arménie. Ce jeune prince, d'accord avec lui, feignit d'être maltraité par sa belle-mère, et se retira, en 51, auprès de son oncle Mithridate, qui lui fit épouser sa fille Zénobie. Rhadamiste s'attacha, pendant son séjour en Arménie, à se concilier l'amitié des grands; puis il retourna en Ibérie, comme s'il était raccommodé avec son père. Celui-ci, alors, sous un léger prétexte, déclara la guerre à son frère, et donna le commandement de son armée à Rhadamiste. Mithridate n'eut que le temps de s'enfermer dans Gornéas, place où il y avait une garnison romaine, et qui passait pour inexpugnable; mais Pollion qui y commandait, se laissa gagner par argent, et, malgré l'opposition du centenier Casperius, il obligea Mithridate à sortir du fort et à faire la paix avec les Ibériens. Ce malheureux monarque fut d'abord traité avec quelques égards; mais il ne tarda pas à être chargé de fers, et Pharasmane donna l'ordre de le mettre à mort. Rhadamiste, qui avait juré de le préserver du fer et du poison, le fit étouffer pour ne pas violer son serment: il traita de même sa sœur, femme de Mithridate, et ses enfants. Lorsque cette sanglante catastrophe fut connue dans l'empire Romain, elle y causa une horreur universelle. Ummidius Quadratus somma Pharasmane de retirer ses troupes de l'Arménie, refusant de reconnaître Rhadamiste pour roi. Jul. Pelignus, qui commandait dans la Cappadoce, se joignit, au contraire, au fils de Pharasmane, le pressa de se faire reconnaître par les Arméniens, et assista à son couronnement. Malgré cela, Helvidius Priscus quitta la Syrie avec une légion, et eut bientôt soumis une partie de l'Arménie; mais il fut rappelé peu après, pour ne pas causer d'ombrage aux Parthes. Cette démarche n'empêcha pas ces derniers de faire des préparatifs de guerre. Vologèse, qui régnait alors, envahit en peu de temps presque toute l'Arménie, chassa les troupes ibériennes, et fit déclarer roi son frère Tiridate. L'hiver amena la retraite des Parthes: Rhadamiste rentra dans son royaume, et traita les Arméniens en rebelles. Sa cruauté les révolta; le soulèvement fut universel, et ce prince fut obligé d'abandonner Artaxate. Trop vivement poursuivi pour qu'il pût espérer de sauver sa femme Zénobie, qui était grosse, il la poignarda, et la précipita lui-même dans l'Araxe: elle fut sauvée par quelques bergers, qui la conduisirent à Tiridate, déjà rentré en Arménie. Le prince Arsacide la traita en reine (1). La guerre dura encore long-

(1) On sait que cet événement a fourni le sujet d'un des chefs-d'œuvre de la scène française (*Voy.* CREBILLON, XIII, 207.)

temps entre les deux compétiteurs : Rhadamiste perdit et reconquit plusieurs fois l'Arménie. Enfin, privé de tout espoir, il revint dans l'Ibérie, où son ambition inspira de telles inquiétudes à son père, que celui-ci le fit tuer quelques années après, sous le règne de Néron, vers l'an 54. Pharasmane continua de rester en état d'hostilité contre Tiridate et les Parthes : en l'an 58, à l'instigation de Corbulon, il tenta une nouvelle invasion en Arménie. Nous ignorons quelle en fut l'issue. Depuis cette époque, il n'est plus question de Pharasmane dans l'histoire. On ne trouve aucune mention de ce roi dans les Annales géorgiennes. — PHARASMANE II, roi d'Ibérie ou de Géorgie, qui, selon la chronologie géorgienne, commença de régner en l'an 72, était fils de Bartos, et posséda après lui la forteresse d'Armazi, appelée par les Grecs, *Armoziche*, tandis que Kaos, fils de Khartham, régnait dans une autre partie de la Géorgie. Du temps de Pharasmane II, le roi d'Arménie Erovant (en géorgien, *Iarvand*), fit une irruption dans l'Ibérie, prit les villes de Tzounda et d'Arthani, et soumit tout le pays jusqu'au Cyrus (en géorgien, *Mtknari*). Pour maintenir le pays dans sa dépendance, le roi d'Arménie, dit la chronique, laissa dans la ville de Tzounda, une garnison composée d'hommes sauvages, issus de la race des démons des forêts; et depuis elle fut appelée *Khadjatouni*, c'est-à-dire, *La demeure des Satyres*. Cette tradition, déguisée sous un air fabuleux, n'en est pas moins une preuve de la conquête de la Géorgie par les Arméniens, et de l'horreur que leur domination inspira aux vaincus. Le mot *Khadjatouni*, en arménien, *Khadchadoun*, signifie littéralement, *Demeure des Braves*. Ce nom indique tout simplement que le roi d'Arménie, en quittant le pays, y laissa une garnison composée des hommes les plus braves de son armée, pour le contenir dans l'obéissance. Pharasmane resta en effet dans la dépendance d'Erovant. Ce dernier, qui n'était pas légitime possesseur du trône d'Arménie, mais qui en avait dépossédé le véritable héritier Ardaschès, fut attaqué, vers l'an 78, par ce prince, qui revint de Perse avec une puissante armée commandée par le connétable Sempad de la race des Pagratides. Pharasmane fut un des rois qui amenèrent du secours à Erovant. Il était à la bataille qu'Ardaschès et Sempad livrèrent à Erovant, au bord de l'Araxe, sous les murs d'Erovantaschad, sa capitale. Pharasmane, au rapport de l'historien arménien, Moyse de Khoren, se battit d'abord avec beaucoup de courage;mais quand tous les seigneurs arméniens eurent abandonné Erovant, il fut obligé de prendre la fuite. Pharasmane régna à Armazi jusqu'en l'an 87 : son fils Asork lui succéda. — PHARASMANE III succéda, en l'an 113, à son père Hamazasp, sur le trône d'Armazi. C'était un prince renommé par son courage. Mithridate (en géorgien, *Mirdat*), qui régnait dans l'autre partie de la Géorgie, voulut, à l'instigation du roi de Perse, se rendre maître de ses états. Pour y réussir plus facilement, il résolut de s'emparer de sa personne dans un festin où il l'invita. Pharasmane, averti, ne s'y trouva pas. Les deux rois furent dès-lors ennemis irréconciliables. Mithridate appella les Persans à son secours, et Pharasmane les Arméniens. Comme le premier était très-dur et très-cruel, tandis que Pharasmane était

doux et affable autant que brave et habile dans l'art de la guerre, celui-ci eut facilement l'avantage sur son adversaire. La plus grande partie des sujets de ce dernier se joignirent à Pharasmane. Mithridate fut vaincu, et ses états furent donnés à Pharnabaze, brave guerrier, qui avait élevé l'enfance de Pharasmane. Cependant Mithridate, qui s'était réfugié en Perse, revint bientôt avec une puissante armée : aussitôt que le roi d'Armazi en fut informé, il rassembla les Géorgiens et les Arméniens, et vint présenter la bataille à son adversaire dans les plaines de Rekhani. Mithridate et les Persans y furent vaincus; Pharasmane et son connétable Pharnabaze y firent des prodiges de valeur : le premier immola même de sa main un général persan, nommé Djevanschir. Cependant Mithridate fit encore une expédition en Géorgie; il fut battu à Djaschtchvi, dans le voisinage de Mtskhitha. Les Persans, désespérant de vaincre Pharasmane, eurent recours à la trahison; ils parvinrent à le faire empoisonner. Mithridate fut alors rétabli sur son trône : non-seulement il posséda la partie de la Géorgie dont il avait hérité de ses pères; mais encore il fut maître de celle qui appartenait à Pharasmane, et il en donna le gouvernement à un de ses officiers. Le connétable Pharnabaze emmena en Arménie, la veuve et le fils de Pharasmane, qui se nommait Adam; ils y furent bien reçus, et ce dernier épousa même la fille du roi d'Arménie. C'est vers l'an 122 que la chronologie géorgienne place la mort de Pharasmane III. — Pharasmane IV était fils d'Adam, dont nous venons de parler. La chronologie géorgienne que nous ne pouvons garantir, soit ici, soit ailleurs, met son avénement en l'an 125; ce qui, comme on le verra bientôt, est impossible. Son père le laissa, âgé d'un an, sous la tutelle de sa sœur Ghadani. Les historiens géorgiens n'ont conservé la mémoire d'aucun des événements arrivés sous son règne; ils placent sa mort en l'an 182. Il eut pour successeur son fils Hamazasp. Pharasmane IV doit être le roi d'Ibérie, du même nom, qui vivait sous le règne d'Hadrien, et qui, en l'an 130, refusa de visiter cet empereur, lequel était en Orient, et avait alors invité tous les princes de l'Asie à venir le trouver en Cappadoce. Mais il s'en repentit plus tard, et il envoya des ambassadeurs à Hadrien, qui les traita honorablement. En l'an 134, les Alains, à l'instigation de Pharasmane, firent une irruption dans la Médie et dans l'empire romain; mais les présents de Vologèse, roi des Parthes, et les menaces d'Arrien, gouverneur de la Cappadoce, les forcèrent bientôt à la retraite. Vologèse envoya une ambassade à Rome, pour s'y plaindre de Pharasmane, qui avait été la cause de cette invasion. Afin d'apaiser le ressentiment de l'empereur, Pharasmane se rendit à Rome avec sa femme et son fils; il y fut bien traité, et reçut de magnifiques présents. De plus, l'empereur agrandit ses états, lui donna un corps de cinq cents hommes de troupes et un éléphant, lui permit de sacrifier dans le Capitole, et lui fit élever une statue équestre dans le temple de Bellone. Pharasmane revint encore à Rome, sous le règne d'Antonin-le-Pieux. Nous sommes fort portés à croire qu'il s'est introduit quelque erreur dans la chronologie géorgienne, et que ce prince est le même que celui dont

nous avons déjà parlé sous le nom de Pharasmane III, et que Pharasmane IV était son petit-fils. De nouvelles découvertes peuvent seules résoudre cette difficulté. — PHARASMANE V, fils de Barsabakhar, succéda, en l'an 405, à son frère Tiridate: il chassa les Persans de la Géorgie, et mourut peu après, en l'an 408. — PHARASMANE VI, succéda, l'an 528, à Pacorus; sous son règne les Persans ravagèrent plusieurs fois la Géorgie. — PHARASMANE VII, successeur et neveu du précédent, monta sur le trône en l'an 532. Il ne fit rien de remarquable, mourut en l'an 557, et eut pour successeur Pacorus II.

S. M—N.

PHARNABAZE (en géorgien, *Pharnavaz*) est le nom d'un ancien roi d'Ibérie, pays de l'Asie, qui porte actuellement le nom de Géorgie. C'est d'après ce prince, dont on ne trouve aucune mention dans les auteurs grecs et latins, que les Géorgiens appellent *Pharnabaziani* la première dynastie de leurs rois. Il est fort difficile de déterminer, avec précision, l'époque véritable à laquelle il vivait: l'état d'imperfection et d'altération où se trouvent maintenant les annales géorgiennes, en est la cause. Ces annales placent le régne de Pharnabaze cent quatre-vingt-huit ans avant celui d'Artag, qui occupa le trône une vingtaine d'années. Ce dernier ne peut être autre que le roi d'Ibérie appelé Artocès par les auteurs anciens. Les Géorgiens placent Artag, soixante ans environ avant J.-C.; et c'est en l'an soixante-cinq, qu'Artocès, allié de Tigrane et de Mithridate Eupator, soutint la guerre contre Pompée, qui le vainquit. L'identité des deux personnages est donc parfaite; et l'on peut en déduire avec assez de vraisemblance l'époque de Pharnabaze. En admettant donc cette donnée, nous tomberons vers l'an 250 avant J.-C., pour l'époque de la fondation du royaume de Géorgie. A-peu-près vers le même temps, les Arsacides se déclarèrent indépendants, sous le règne d'Antiochus-le-Dieu, roi de Syrie; ce qui est encore conforme au témoignage des chroniques géorgiennes, qui disent que Pharnabaze commença de régner sur la Géorgie du temps d'Antiochus, roi de l'*Asourasthan* (la Syrie), et qu'il était son feudataire. Ainsi l'on peut regarder cette détermination comme assez certaine. Voici maintenant ce que les Géorgiens racontent du premier de leurs rois. Jusqu'à l'époque de l'invasion d'Alexandre en Asie, la Géorgie avait été gouvernée par des dynastes (en géorgien, *mamasakhli*), qui dépendaient du roi de Perse. Cette contrée, comme les autres provinces de l'empire Persan, subit le joug du conquérant. Le dynaste Samar, qui résidait à Mtskhitha, ancienne capitale du pays, fut tué; son neveu Pharnabaze, âgé seulement de trois ans, fut sauvé par sa mère qui était Persane. Elle le cacha dans les montagnes du Caucase: Pharnabaze y resta long-temps, à cause de la terreur que lui inspirait un Persan nommé Azon, qui avait été chargé par les Grecs du gouvernement du pays. Cependant, à-la-fin, il résolut de se révolter; il reçut des secours de Koudji, prince du pays d'Egrisi ou la Colchide: beaucoup d'Osi ou Alains, et de Lekhi ou Lesghiz, se joignirent à lui; il fut même renforcé par des Grecs mécontents d'Azon. Bientôt il attaqua son adversaire, qui fut vaincu. Tous les Géorgiens se soulevèrent alors; la métropole fut conquise, et Azon ne

put conserver que les montagnes de Klardjeti, situées au midi de la Géorgie, où il chercha un asile. Pharnabaze ne tarda pas à envoyer une ambassade à Antiochus, roi de Syrie, qui le reconnut comme prince indépendant, lui donna une couronne, et recommanda au gouverneur d'Arménie de lui fournir des secours. Il eut bientôt occasion de s'en servir : Azon qui avait reçu des renforts des Grecs, fit une irruption dans les états de Pharnabaze; mais ses espérances furent déçues : il fut vaincu dans une grande bataille où il perdit la vie; et la portion de la Géorgie qu'il avait conservée, fut envahie par Pharnabaze. Quand celui-ci fut paisible possesseur des états qu'il avait délivrés par son courage du joug des étrangers, il s'occupa de leur organisation intérieure. Il divisa son royaume en huit parties, dont il confia l'administration à des gouverneurs-généraux (en géorgien, *eristhavi*). Koudji, qui l'avait aidé à vaincre Azon, reçut le gouvernement ou plutôt la souveraineté féodale de la Colchide et de la Suanie; le roi lui fit épouser sa sœur, et l'éleva au-dessus des autres gouverneurs ou *eristhavi*, en lui conférant le titre de *spaspeti* ou connétable. Pharnabaze fit ensuite relever les murailles de Mtskhitha, construisit un grand nombre de villes et de forteresses, et rendit le pays très-florissant. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, après un règne de vingt-cinq ans : son fils Sourmag lui succéda. Ce nom est sans doute le même que celui de Sauromaces, qu'Ammien Marcellin donne à un roi de Géorgie, qui vivait dans le quatrième siècle. — Pharnabaze, autre roi d'Ibérie, vivait en l'an 37 avant J.-C., quand Marc-Antoine le triumvir entreprit son expédition contre les Parthes. P. Canidius Crassus, lieutenant d'Antoine, fut chargé de conduire une armée contre le roi d'Iberie. Ce prince fut vaincu. Contraint de faire alliance avec Canidius, il le suivit avec ses troupes pour marcher contre Zoberès, roi d'Albanie, qui fut aussi battu, et forcé de se joindre à eux contre les Parthes. C'est là tout ce que nous savons de ce Pharnabaze, dont il n'est pas question dans les Annales géorgiennes. S. M—n.

PHARNACE Ier., roi de Pont, monta sur le trône après son père, Mithridate V, vers l'an 184 avant J.-C. Ce prince, dont les historiens parlent comme du plus injuste des rois, inquiéta, pendant son règne, tous les souverains de l'Asie-Mineure. Il entra d'abord dans la Paphlagonie, où il se rendit maître de Sinope, qui avait été libre jusqu'alors; et il en fit sa capitale. Les Rhodiens, alliés de Sinope, envoyèrent une ambassade à Rome, pour faire rendre la liberté à leurs confédérés. Cette démarche n'eut aucun succès : les menaces des Romains n'effrayèrent point cet ambitieux, qui entra dans les états d'Eumène, roi de Pergame, allié de la république. Celui-ci envoya aussi une ambassade au sénat, pour se plaindre de la conduite de Pharnace; et, en attendant, pour résister à l'invasion, il fit alliance avec Ariarathe, roi de Cappadoce. Leurs efforts réunis déjouèrent les projets du roi de Pont, qui, pour ne pas attirer contre lui les armes des Romains, envoya une ambassade à Rome, afin d'y représenter les deux monarques alliés comme agresseurs. Marcius, ayant été chargé par le sénat de régler ces différends, trouva les trois rois

campés dans les plaines d'Amisus. Par son ordre, Eumène et Ariarathe renvoyèrent leurs troupes en Galatie : mais Pharnace ne voulut pas prendre part à des conférences où se trouvait Eumène, qu'il détestait. Il y envoya ses ambassadeurs, qui firent tant de difficultés, qu'on ne put rien conclure. Marcius s'en revint à Rome, et la guerre continua. Eumène rentra aussitôt en campagne, pour arrêter la marche de Léocrite, général du roi de Pont, qui, avec dix mille hommes, ravageait la Galatie. Il ne put arriver assez à temps pour l'empêcher de prendre Tius, dont la garnison fut passée au fil de l'épée. Pharnace était parvenu à engager dans sa querelle Seleucus IV, roi de Syrie, fils d'Antiochus-le-Grand. Déjà ce prince s'était avancé, jusqu'au pied du mont Taurus, quand les ambassadeurs romains, qui étaient à sa cour, lui rappelèrent que le traité conclu entre son père et la république l'empêchait d'aller plus loin. Lorsque le roi de Pont se vit privé de ce secours, se sentant trop faible pour résister aux deux rois soutenus par les Romains, il prit le parti de demander la paix : elle fut conclue à la condition qu'il retirerait ses troupes de la Galatie, et renoncerait à l'alliance des Galates; qu'il abandonnerait la Paphlagonie, rendrait les places qu'il avait enlevées à Ariarathe, et restituerait de fortes sommes à Eumène, à Ariarathe et à Morzias, leur allié. Mithridate, prince arménien, qui avait suivi le parti de Pharnace, paya 300 talents à Ariarathe. Artaxias, souverain de la grande Arménie, et Agesilochus, dynaste dont les états nous sont inconnus, furent compris dans le traité. Quant à Pharnace, il resta en possession de Sinope, qui depuis fit partie du royaume de Pont. Ce traité fut conclu en l'an 178 avant J.-C. Depuis cette époque, il n'est plus question de Pharnace dans l'histoire; il mourut, vers l'an 157 avant J.-C. Son fils, Mithridate VI Evergète, fut son successeur. On ne connaît aucune médaille qu'on puisse attribuer avec certitude à ce roi. M. Visconti en a cependant placé le portrait dans son *Iconographie grecque* (tome II, p. 129, pl. 42), d'après un médaillon d'or du grand-duc de Toscane. L'authenticité de cette pièce unique est fort douteuse; elle présente un revers si insolite, que sa présence seule suffit pour exciter de vifs soupçons. Nous en disons autant d'un médaillon d'argent de la collection de Pembroke, qui présente un revers pareil : nous croyons que le savant antiquaire a cédé trop facilement au plaisir de placer un portrait de plus dans sa collection.

S. M—n.

PHARNACE II, roi de Pont, était fils du célèbre Mithridate Eupator (*Voy.* Mithridate, XXIX, 151). A peine ce monarque avait-il cessé de vivre, que Pharnace, devenu roi par un parricide, s'empressa d'envoyer à Pompée le corps de son père, remettant sa personne et sa couronne à la discrétion du général romain, lui demandant le Pont, son héritage paternel, ou bien le royaume de Bosphore, pays conquis par son père, et qui avait été possédé par son frère Macharès. Les Romains ne pouvaient guère lui accorder le Pont, déjà réduit en province. Aussi Pompée, en lui décernant le titre d'ami et d'allié du peuple romain, lui donna-t-il le Bosphore, dont il était déjà en possession. Il n'en excepta que la ville de

Phanagorie, qui fnt gratifiée de la liberté, parce qu'elle s'était déclarée en faveur des Romains, du temps même de Mithridate. A peine Pharnace eut-il été informé du retour de Pompée en Italie et de l'éloignement des armées romaines, qu'il attaqua les Phanagoriens; les réduisit, par la famine, à la dernière extrémité, et les contraignit de reconnaître son empire. Comme la guerre ne tarda pas à éclater entre Pompée et César, le roi du Bosphore voulut en profiter pour recouvrer les états de son père. Bientôt il eut assiégé et pris Sinope; le Pont et uue partie de la Petite-Arménie furent envahis. Il échona cependant devant Amisus, et lntta sans succès contre Cn. Domitins Calvinus, qui commandait dans le Pont. Mais, vers la même époque, une attaque faite dans le Bosphore par nn de ses ennemis, nommé Asandre, le força de repasser la mer, et d'abandonner la plus grande partie de ses conquêtes. Le Pont était rentré sous la domination romaine, lorsqu'en l'an 48 après la bataille de Pharsale, César partagea entre Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Dejotarus, roi de Galatie, toute la Petite-Arménie, qui avait été occnpée, peu auparavant, par Pharnace. Cependant César était arrivé en Egypte, sur les pas de Pompée; il y fut long-temps retenu par la révolte des Alexandrins et par sa guerre contre Ptolémée. Alors Pharnace repassa le Pont-Euxin, pensant que c'était une occasion favorable pour recouvrer les états et la puissance de son père. La Colchide fut soumise sans combat; la Moschique fut conquise; le temple de Leucothée, révéré dans toutes les régions voisines, fut livré au pillage. Toute la Petite-Arménie fut envahie pendant l'absence de Dejotarus; la plupart des villes du Pont et de la Cappadoce subirent le joug: le roi pénétra même en Bithynie. Calvinus, à qui César avait laissé le soin de défendre l'Asie, s'avança pour arrêter le torrent. Ses troupes, jointes aux forces de Dejotarus et d'Ariobarzane, marchèrent droit à la rencontre de Pharnace, campé à Nicopolis, dans la Petite-Arménie. Calvinus voulut d'abord terminer la guerre par des négociations; mais les prétentions du roi de Pont, qui voulait la restitntion du royaume de son père et la Petite-Arménie, étaient si exorbitantes, qu'il fut impossible de s'entendre. Il fallut en venir aux mains. Les nouvelles levées, et les troupes asiatiques de Calvinus, ne purent tenir contre Pharnace. La défaite des Romains fut complète; et Calviuus, avec les débris de son armée, traversa les montagnes de la Cappadoce, pour gagner l'Asie proconsulaire, où il prit ses quartiers d'hiver, pendant que le vainqueur s'emparait d'Amisus et des autres villes du Pont, qui ne s'étaient pas encore soumises. Une fâcheuse nouvelle vint arrêter ce prince au milieu de ses exploits: il apprit la révolte d'Asandre, qu'il avait laissé pour gouverneur du Bosphore, où il espérait se faire reconnaître roi par les Romains. Le roi de Pont se disposait à aller réduire Asandre, quand il apprit que César, après avoir terminé la guerre d'Alexandrie, était passé dans la Cilicie, et que déjà il s'avançait vers l'Arménie. Pharnace voulut arrêter César par des ambassadeurs: celui-ci, doutant de sa sincérité, refusa de l'entendre, et marcha sans s'arrêter, quoiqu'il n'eût que peu de troupes avec lui, la sixième légion, qu'il amenait d'Égypte, et les restes du corps de Cal-

vinus. Bientôt les deux armées furent en présence, auprès de Zela, dans les lieux mêmes où Mithridate avait autrefois vaincu Triarius. L'aspect de ces lieux, si funestes aux Romains, et encore ornés des trophées qui y avaient été consacrés aux dieux par son père, ainsi que la supériorité de ses forces, remplirent Pharnace d'espoir. Sa cavalerie et ses chars armés de faux attaquèrent bientôt, et mireut en désordre les troupes asiatiques de César; mais ses vieux légionnaires rétablirent le combat, et la victoire se déclara pour les Romains. Dans un même jour César reconnut et vainquit l'ennemi; et la marche des événements fut si rapide, qu'il put avec raison proférer ces paroles devenues si célèbres: *Veni, vidi, vici.* Les trophées de César vengèrent, après trente ans, les revers de Triarius. Le roi de Pont ne fut pas inquiété dans sa retraite. Tous les pays qu'il avait envahis, rentrèrent sans résistance sous la domination romaine, tandis qu'il s'enfermait dans les murs de Sinope. Calvinus, que César avait chargé de terminer la guerre, vint l'y assiéger, et le réduisit bientôt à capituler. Ce prince, obtint pour toute condition, la faculté de regaguer le Bosphore, avec mille cavaliers, qui ne l'avaient point abandonné. Il ne tarda pas à passer la mer pour aller combattre le rebelle Asandre. Un renfort de Scythes et de Sarmates, qui vinrent le joindre alors, le mit en état d'entrer en campagne. Théodosie et Panticapée furent prises: il livra bataille à Asandre, et fit des prodiges de valeur dans cette action décisive; mais, à la fin, il tomba percé de coups, laissant l'empire à son rival. Il était alors âgé de cinquante ans; il en avait régné quinze, depuis la mort de son père jusqu'en l'an 47 avant J.-C. Son fils Darius fut fait dans la suite roi de Pont par Antoine. Sa fille Dynamis épousa le rebelle Asandre, et, après sa mort, un autre rebelle, appelé Scribonius, et enfin Polémon Ier., roi de Pont. Il existe au cabinet du roi, une belle médaille d'or de Pharnace, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ (*Du grand roi des rois Pharnace*); elle est de l'an 243 de l'ère du Bosphore, qui répond à l'an 57 av. J.-C. S. M—n.

PHAVORINUS. (Varinus). *V.* Favorinus.

PHAYER (Thomas), natif du comté de Pembroke, s'était d'abord destiné au barreau, pour lequel il avait fait de bonnes études dans l'université d'Oxford : il s'attacha ensuite au collége des avocats de Lincoln's-Inn, à Londres. Il s'en dégoûta bientôt, alla prendre des degrés en médecine dans la même université, et se fit une grande réputation sous le règne de Henri VIII. Fixé à Kilgarram dans le Pembrokshire il y pratiqua son art avec beaucoup de succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1560. Ses principaux écrits roulent sur la peste : ils furent composés à l'occasion d'une maladie contagieuse qui faisait de grands ravages. Jean Stow, qui l'a décrite dans sa chronique, raconte qu'elle consistait dans une sueur extraordinaire qui venait à la suite d'un profond sommeil, pendant lequel le malade perdait la parole et la connaissance, qu'il ne recouvrait que pour tomber dans les angoisses de la mort. Peu de jours, quelquefois même peu d'heures, suffisaient pour le conduire au tombeau. Elle n'attaquait guère que les hommes dans la force de l'âge, de trente à quarante ans,

surtout les plus robustes. Il en périssait jusqu'à mille par semaine dans la seule ville de Londres. Les vieillards, les enfants et les femmes n'en furent point atteints. Cette maladie dura depuis le milieu d'avril 1550, jusqu'après le mois de sept., et fit d'affreux ravages. C'est à ce sujet que Phayer publia, en 1544, les trois ouvrages suivants : *Traité abrégé de la peste, de ses symptômes et de ses remèdes. — Description des veines du corps humain et de l'usage de la saignée. — Des maladies des enfants.* On a du même auteur : *Remèdes et ordonnances de médecin*, publiés par Henri Holland, 1603. — *Régime de vie*, traduit du français, Londres, in-8°., 1544-46. Cet habile médecin cultivait la poésie latine, dans ses moments de loisir; et il avait traduit neuf livres de l'Enéide et une partie du dixième, qui furent publiés, en 1584, par Thomas Payne, autre médecin, qui s'était chargé de continuer cette traduction. Phayer a encore composé un *Traité de la nature des esprits*, que quelques-uns attribuent à Fitz-Herbert, célèbre magistrat du même temps. T—D.

PHÉBUS. *V.* GASTON.

PHÉDON, philosophe grec, était né, dans la ville d'Elée, d'une famille illustre. Ayant été fait prisonnier dans sa jeunesse, il fut vendu à un marchand d'Athènes, qui ne rougit pas de l'employer à un métier infame. Socrate le vit un jour devant la maison de son maître : touché de sa physionomie agréable et spirituelle, il engagea Criton ou Alcibiade à le racheter, et l'admit au nombre de ses amis et de ses disciples. Phédon s'attacha dès ce moment à Socrate, dont il suivit les leçons avec Aristide : il lui resta fidèle dans le malheur, le visita chaque jour dans sa prison, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Après la mort du philosophe, Phédon retourna dans sa patrie, où il s'appliqua, suivant l'exemple de son maître, à l'enseignement de la morale. Son école, qui a donné naissance à la secte Éléatique, passa bientôt sous la direction de Plistène ou de Stilpon : Ménédème leur disciple, la transporta depuis à Erythrès, d'où elle prit le nom d'Érythréenne (*V.* MÉNÉDÈME). Phédon avait, dit-on, composé deux dialogues, *Zopire* et *Sineus*, et quelques autres opuscules; mais du temps de Diogène-Laërce on doutait déjà qu'il en fût l'auteur. C'est donc moins à ses ouvrages qu'à sa tendresse pour Socrate que Phédon doit sa célébrité. Platon l'a immortalisé en donnant son nom à l'admirable Dialogue dans lequel il a développé avec tant d'éloquence les preuves de l'immortalité de l'ame. Un philosophe moderne a rendu le même honneur à la mémoire du vertueux disciple de Socrate (*V.* MENDELSSOHN, XXVIII, 280). W—s.

PHÈDRE (*JULIUS PHÆDRUS*), célèbre fabuliste latin, était natif de Thrace, suivant les uns, et plus probablement né sur les frontières de Grèce, du côté de la Macédoine, ce que semble indiquer son nom purement grec : *Phaidros* (brillant). On ignore les circonstances de son esclavage. Amené jeune à Rome, il fut affranchi par Auguste, mais n'obtint pas la même considération sous son successeur, que son caractère ombrageux empêchait d'être ami des gens de lettres. Il fut persécuté par Séjan, soit que ce ministre odieux d'un tyran ait vu une censure indirecte de ses vices dans les éloges que Phèdre fait de la vertu; soit qu'en effet

quelques-unes des fables de celui-ci, telles entre autres que les *Grenouilles qui demandent un roi*, les *Noces du soleil*, aient été autant d'allusions malignes à la vieillesse de Tibère, au projet de mariage entre Livie et Séjan, etc. Averti par ces dures leçons, et menacé même après la mort de son persécuteur par d'autres ennemis puissants, il ne dut pas être tenté de publier ses Fables; ce qui semble expliquer jusqu'à un certain point le silence des contemporains, notamment de Sénèque, qui dit que les Romains n'avaient point encore de fabulistes. Phèdre eut pourtant des amis, entre lesquels il nomme Eutyque, Philète et Particulon, tous trois probablement affranchis, employés à la cour de Claude; ce qu'on peut juger par les noms grecs des deux premiers. On croit qu'il vécut jusqu'à la troisième année du règne de Claude, et mourut dans un âge fort avancé. Quoiqu'il nomme ses fables *Ésopiennes*, on ne peut pas dire qu'il ait pris Esope pour modèle. L'élégance et la pureté de son style, le choix de ses expressions, l'heureux tour de ses vers, le bon sens de ses moralités, lui auraient assuré la palme du genre, si La Fontaine ne la lui eût ravie : moins précis que son devancier, le bonhomme a bien plus d'enjouement, de variété, de grâce et d'abandon, et il porte à un bien plus haut degré la poésie du style. Van-Effen a caractérisé Phèdre par ces vers :

A l'esprit des Romains sa plume a retracé
Les utiles leçons d'un esclave sensé.
De ses termes choisis l'élégante justesse
Sert chez lui de grandeur, de grâce et de finesse.
Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ses vers par la simplicité.

Ce jugement a été constamment celui des gens de goût. Quelques savants entr'autres Scriverius et Scioppius, ont ôté à Phèdre ses fables pour les donner à Nicolas Perotti, archevêque de Manfredonia : ce singulier paradoxe a été reproduit, dans le siècle dernier, par J.-F. Christ, et il est devenu l'objet d'une controverse entre lui et Funck, qui lui a répondu d'une manière victorieuse. Les cinq livres de ces Fables étaient restés longtemps dans l'obscurité (1). François Pithou les rendit à l'admiration de l'Europe lettrée, en les tirant, non, comme on l'a dit, de la bibliothèque de Saint-Remi de Reims, mais vraisemblablement des débris de la riche bibliothèque de Saint-Benoît sur Loire, pillée en 1562 par les calvinistes, et dont Pierre Daniel, bailli de cette abbaye, avait sauvé ou racheté tout ce qu'il avait pu de manuscrits et de livres rares (2). La première édition a été imprimée à Troyes, par Jos. Oudot, 1596, in-12, de soixante-dix pages. Les meilleures éditions sont celles de Rigaut, dédiées au président de Thou, 1617, in-4°.;... *Cum notis variorum*, 1667, in-8°.; *Ad usum Delphini*, 1675, in-4°.; d'Amsterdam, 1701, in-4°., avec les notes de David Hoogstratten; de Leyde, in-4°., 1727, par Burmann; et de Paris, in-12, 1742. On cite encore celle qu'on doit aux soins de Philippe, publiée par Barbou, en 1748, in-12, enrichie de notes, de variantes et d'additions; l'édition du Louvre, 1729, in-16, en très-petits caractères, rare et chère, à l'instar

(1) Il paraît pourtant qu'ils n'avaient pas été tout-à-fait inconnus. Mais comme les manuscrits n'étaient pas ponctués, et que les mots n'étaient pas séparés, on en fit plusieurs copies, sans se douter que c'étaient des vers, comme on peut le voir dans les *Fabulæ antiquæ*, dans le *Romulus*, et surtout dans Vincent de Beauvais, etc., dont la prose conserve encore *Disjecti membra poetæ*.

(2) Le manuscrit, actuellement l'unique de Phèdre, se trouvait encore dans la bibliothèque de M. Le Peletier de Rosambo, héritier des savants Pithou.

de laquelle a paru celle d'Orléans, chez Couret de Villeneuve; celle du P. Brotier qui fait partie de la collection des Barbou, et sur laquelle on peut consulter l'article inséré par Adry dans le *Magasin encyclopédique*, ann. VI, tom. 2, p. 440-449; celle de Deux-Ponts, in-8°., 1784; l'édition enfin du P. Desbillons, Manheim, in-12, 1786, avec de savantes notes, et précédée de trois dissertations curieuses sur la vie et les fables de Phèdre et sur ses différentes éditions, réimprimée à Paris, par les soins d'Adry, 1807, in-12. Sacy a donné une traduction française en prose, de Phèdre, sous le nom de Saint-Aubin. Lallemant en a publié une autre, en 1758, avec un catalogue raisonné des différentes éditions. La traduction en vers par Denise, Paris, 1708, in-12, est plus facile qu'élégante. Gross en a donné une autre à Berne, 1792, in-12. Une plus récente et beaucoup meilleure, est celle de M. Joly, Paris, 1813, in-8°. (3) Le traducteur a joint les fables nouvelles attribuées en 1811, à Phèdre, et dont nous allons dire un mot. MM. Cassitti et Janelli se sont disputé l'honneur d'avoir découvert dans la bibliothèque royale de Naples, un manuscrit de Perotti, qui contenait trente-deux fables inédites de Phèdre (*V.* PEROTTI). Cette découverte a été la cause d'un démêlé assez vif entre ces deux savants. Une première édition où se trouvent les anciennes et les nouvelles, a été publiée à Paris en 1812, in-8°.; et la même année, les nouvelles fables ont été imprimées séparément, avec une traduction en vers italiens, par M. Petroni; une autre en prose française par M. Biagioli, et les notes latines de l'édition originale, Paris, Didot l'aîné. Ginguené, auteur de la préface, paraît croire à l'authenticité de ces fables. Tous les savants n'ont pas été de cet avis. Heyne, bon juge en cette matière, n'a pu se persuader qu'elles fussent de Phèdre. Cette opinion paraît avoir prévalu. Les poètes français, qui, après La Fontaine, se sont bornés à imiter quelques fables de Phèdre, ont été plus heureux que ceux qui se sont imposé la tâche de les traduire toutes; on peut citer Richer, Rivery, Du Cerceau et M. Grénus. Entre les traductions étrangères, on distingue celle de Trombelli, en vers italiens, réimprimée à Paris en 1783, in-8°. Enfin rien n'a manqué à Phèdre, pas même les honneurs du travestissement: il les doit à un allemand, M. Karl Dieffenbach, dont le Phèdre travesti, *Travestirte Fabeln des Phædrus*, a paru à Francfort, 1794, 2 vol. in-12. N—L.

(3) Nous ne parlons pas de la version complète donnée par M. Auguste de Saint-Cricq, imprimée en octobre 1812, avec le texte en regard; Paris, Egron, in-8°, de 20 feuilles, tirée à 60 exemplaires: elle n'a pas été mise dans le commerce.

PHELIPEAUX (JEAN), docteur en théologie et chanoine de Troyes, était natif d'Angers, et fit ses études à Paris. On dit que Bossuet, l'ayant entendu argumenter en Sorbonne, en fut si content, qu'il le mit auprès de l'abbé Bossuet, son neveu, pour le diriger dans ses études. Phelipeaux fit, en 1696, le voyage d'Italie avec ce dernier. Ils se trouvaient à Rome, en 1697, au commencement de l'affaire du quiétisme; et l'évêque de Meaux les chargea d'y rester pour la suivre. On trouve plusieurs Lettres de Phelipeaux dans la Correspondance sur le quiétisme, insérée parmi les OEuvres de ce prélat: elles montrent avec quelle vivacité il avait épousé cette cause; et Bossuet fut

même obligé de lui écrire, pour l'engager à se donner moins de mouvement. *On ne pouvoit*, dit l'abbé Phelipeaux, dans une lettre du 24 juin 1698, *on ne pouvoit nous envoyer de meilleure pièce et plus persuasive que la nouvelle de la disgrace des parents et des amis de M. de Cambrai.* L'animosité de l'abbé Bossuet n'était pas moindre. Voici dans quels termes le neveu parlait de Fénélon à son oncle (Lettre du 25 novembre 1698) : *C'est une bête féroce, qu'il faut poursuivre jusqu'à ce qu'on l'ait terrassée et mise hors d'état de faire aucun mal.* On jugera, par ce seul trait, quel emportement les deux négociateurs ont dû mettre dans la poursuite de cette affaire. Une autre lettre, du 18 février de la même année, fournirait un nouveau moyen d'apprécier la modération et l'équité de Phelipeaux: *Je suis bien persuadé*, y disait-il, *qu'on ne doit jamais apporter ici* (à Rome) *aucune affaire de doctrine; ils sont trop ignorants et trop vendus à la faveur et à l'intrigue.* Un jugement aussi partial fait, ce semble, plus de tort à l'abbé Phelipeaux qu'à la cour de Rome. Dans la même lettre, Phelipeaux témoignait le desir de revenir en France; mais Bossuet n'approuva pas ce projet, et l'abbé resta dans Rome. Il paraît qu'il n'était pas toujours très-bien avec le neveu. Celui-ci surprit une correspondance que Phelipeaux entretenait, à son insu, avec l'archevêque de Paris (de Noailles). Il se plaint, à cette occasion, de Phelipeaux, et dit que *l'ambition et un peu de vanité lui occupent la cervelle* (Lettre du 17 février 1699). Outre les sollicitations et les démarches qu'il fut chargé de faire dans l'affaire du quiétisme, la correspondance de Bossuet montre qu'il rédigea des Mémoires, des Réponses sur ces matières, et qu'il mit en latin quelques écrits envoyés de France, contre Fénélon. Il revint en France, en 1699, avec l'abbé Bossuet. L'évêque de Meaux l'avait déjà nommé chanoine de son église; il le fit de plus official et grand-vicaire. Phelipeaux paraît avoir été un homme instruit et un théologien exercé. Il mourut dans un âge avancé, le 3 juillet 1708. On publia de lui, en 1730, des *Discours en forme de méditations, sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne*, Paris, in-12. Il avait laissé, en manuscrit, une Chronique des évêques de Meaux, en latin; mais l'écrit qui a fait le plus de bruit est sa *Relation de l'origine, des progrès et de la condamnation du quiétisme*, 1732 et 1733, in-8°., 2 parties, sans nom d'auteur, de ville ni d'imprimeur. Il avait recommandé qu'on ne mît cette *Relation* au jour que vingt ans après sa mort. Ses intentions furent remplies. On ne peut douter, dit M. le cardinal de Bausset, que le but de l'auteur n'ait été de flétrir la réputation de l'archevêque de Cambrai, en posant les fondements d'une fausse tradition. Son ouvrage, au jugement du même historien, *décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre l'archevêque.* L'abbé de La Bletterie y répondit, mais seulement pour ce qui concernait Mme. Guyon; son écrit porte le titre de *Lettres de M*** à un ami sur la Relation du quiétisme;* il y a trois lettres, qui font soixante-quinze pages in-12. Le marquis de Fénélon, petit-neveu de l'archevêque, se proposait, dans le même temps, de venger la mémoire du prélat contre la Relation de Phelipeaux. Il avait rédigé un écrit sur ce sujet;

mais le cardinal de Fleury, alors premier ministre, craignit de réveiller les disputes, et exigea que le marquis ne publiât point son écrit : seulement, pour calmer ses plaintes, on flétrit la *Relation* par un jugement de la police et par un arrêt du conseil. P—c—t.

PHÉLIPPEAUX (A. Le Picard de), officier d'artillerie, né en 1768 aux environs de la petite ville d'Angle, en Poitou, appartenait à l'une des plus anciennes familles de cette province. Son père, officier au régiment de Fleury, infanterie, l'ayant laissé orphelin fort jeune, il fut envoyé de bonne heure à l'école militaire de Pont-Le-voy, où il fit d'excellentes études. Il passa, en 1783, à celle de Paris, et s'y distingua par son aptitude et par sa conduite. Buonaparte s'y trouvait alors; ils étaient à-peu-près de même âge, mais de caractères fort opposés : l'un gai, franc et ouvert; l'autre sombre, sauvage et renfermé en lui-même : ils n'avaient de commun qu'une fermeté qui tenait de la roideur. Des occasions fréquentes de rivalité ne firent qu'accroître l'antipathie qu'ils ressentaient (1). Dans les divers concours où ils se trouvèrent en rivalité l'un de l'autre, Phélippeaux obtint toujours l'avantage. Il était d'usage de présenter chaque année à Monsieur, comte de Provence, quatre candidats pris parmi les élèves les plus distingués; et ce prince en choisissait deux, auxquels il donnait la croix du Mont-Carmel. Le nom de Phélippeaux se trouva le second sur la liste, et celui de Buonaparte le troisième: le premier fut préféré, et le dernier fut exclu. Ils se présentèrent ensemble à l'examen de 1785, pour l'artillerie; ils furent reçus tous deux : mais l'ascendant de Phélippeaux ne se démentit point; il précéda immédiatement son rival dans la promotion qui eut lieu. Il entra dans le régiment de Besançon; et se trouvant à Paris, en juillet 1789, il y commandait l'une des batteries qui devaient dissiper les attroupements formés sur la place Louis XV, si le baron de Bezenval eût fait son devoir. Chéri de ses camarades, Phélippeaux émigra, en 1791, avec grand nombre d'entre eux, et fit la campagne de 1792, sous les ordres des princes, frères du roi. Après le licenciement de leur armée, il passa à celle de Condé, et y servit, en 1793 et 1794, dans la compagnie noble d'artillerie. Les subsides que les Anglais s'engagèrent à fournir annuellement, donnèrent, en 1795, les moyens de lever des régiments de différentes armes. Il y en eut un, recruté de canonniers français, qui permit de retirer la plupart des anciens officiers, des derniers rangs où leur dévouement les avait fait descendre, et dont ils remplissaient les fonctions avec zèle. Ils se livraient aux soins et aux travaux qu'exigeait la nouvelle formation, lorsque le prince de Condé conçut le dessein d'envoyer en France trois de ces officiers, pour servir sous les ordres de M. le Veneur, qui commandait au nom du roi, dans le Berri, l'Orléanais, le Blésois, le Vendomois, la Touraine, etc. M. de Manson, officier général du plus

(1) Elle fut poussée à un point singulier. M. de Peccaduc (baron de Herzogenberg, général autrichien, et chef des écoles militaires et du génie de l'Empire), a raconté souvent à l'auteur de cet article, qu'étant sergent-major (premier grade parmi les élèves, et qui donnait une sorte d'autorité), il avait tenté en se plaçant entre eux, d'arrêter, du moins durant les heures d'étude, les effets de l'inimitié à laquelle ils ne cessaient de se livrer ; mais qu'il avait été obligé de renoncer à ce moyen, parce qu'il interceptait les coups de pied qu'ils s'adressaient par-dessous la table, et que ses jambes en étaient toutes noires.

grand mérite, désigna Phélippeaux et MM. Duprat et Beaumanoir de Langle. Ils partirent le 15 octobre, se dirigèrent sur Orléans, et s'appliquèrent d'abord à connaître les ressources de leur parti, tant dans la ville que dans les pays adjacents. En février 1796, ils eurent le bonheur de délivrer en plein midi, à trois lieues d'Orléans, trois émigrés de la maison du comte d'Artois, qui avaient été pris à l'Ile-Dieu, et que l'on conduisait à Paris pour y subir leur jugement. Cette petite entreprise leur fit d'autant plus de plaisir que c'était leur coup d'essai, et que le succès ne coûta pas une goutte de sang. Phélippeaux, employé dans le haut Berri, sut mettre à profit l'influence que lui donnait son grand caractère, aidé de la mémoire de l'ancien archevêque de Bourges (2), prélat chéri et vénéré dans son diocèse, et que la ressemblance des noms faisait regarder comme son parent. Il fut nommé adjudant-général, en avril 1796, et leva un corps de royalistes, à la tête duquel il s'empara de Sancerre, ville importante par sa position et par les magasins qu'elle renfermait. Il livra encore divers combats, où il remporta toujours l'avantage. Le but de l'entreprise dont il était chargé, était à-la-fois de donner, dans l'intérieur, plus d'extension au parti du roi; et de faire, en faveur de la Vendée, une diversion que l'on jugeait être devenue nécessaire, depuis que l'on avait échoué, à Quiberon, dans la tentative de lui porter directement des secours. Mais l'éloignement de la source d'où émanaient les premiers ordres, les distances que les officiers eurent à franchir pour arriver sur les lieux où devaient éclater ces nouveaux soulèvements, les dispositions et les préparatifs nécessaires pour les mettre à même d'entrer en action, firent perdre un temps précieux; et, malgré toute leur activité, ils ne furent en état de se montrer qu'au moment où la Vendée succombait. Aussi ne tardèrent-ils pas à voir fondre sur eux toutes les troupes républicaines de l'armée de l'Ouest. Il leur était impossible, avec les faibles noyaux qu'ils commençaient à réunir, de tenir tête à un si grand nombre d'ennemis aguerris. Leurs corps furent surpris et dispersés. Ils retournèrent à Orléans, où ils s'efforcèrent de ranimer le zèle des chefs du parti royaliste, un peu déconcertés à l'aspect de la multitude des patriotes qui refluait contre eux. Dénoncés par deux traitres qui avaient servi dans leurs rangs, ils furent arrêtés le 12 juin 1796, menés chez le général, interrogés d'une manière atroce, et conduits en prison. Phélippeaux y fut attaqué d'une maladie cruelle, qui le réduisit à la dernière extrémité. Il était à peine en convalescence, lorsqu'il fut jeté dans une charrette, chargé de chaînes, et envoyé à Bourges, sous l'escorte de trois cents hommes d'infanterie et de cavalerie, pour être livré aux tribunaux. Une de ses parentes (madame de Charnacé) lui facilita les moyens de s'évader. Il en profita, et eut le bonheur d'apprendre que ses deux amis (MM. Beaumanoir de Langle et Duprat) s'étaient, comme lui, échappés, l'un de Châteauroux, et l'autre d'Angers, où ils étaient détenus. Il resta en France jusqu'après le 18 fructidor, et rejoignit l'armée de Condé à Marckdorf près du lac de

(2) George-Louis Phelypeaux d'Herbault, mort le 23 septembre 1787.

Constance, en septembre 1797 : mais il ne la suivit pas en Russie; il préféra retourner à Paris. Ce fut durant le séjour qu'il y fit, qu'il conçut et exécuta le projet de délivrer sir Sydney Smith, de la tour du Temple, et de le conduire à Londres. Il avait eu l'adresse de se procurer un blanc-seing du ministre même de la police, qu'il avait rempli de l'ordre de lui remettre le prisonnier pour le transférer ailleurs. Muni de cette pièce, et sentant qu'il était nécessaire de prévenir l'esprit du geolier, pour qu'il ne lui opposât point de difficulté, Phélippeaux se ménagea des intelligences auprès de la fille de ce gardien, et parvint à l'attirer dans ses intérêts. Conformément aux instructions qu'il lui donna, elle dit un jour à son père, que le gouvernement avait conçu des inquiétudes sur la sûreté de son détenu, à cause des facilités qu'offrait à ses partisans le séjour d'une ville aussi tumultueuse que Paris : elle en vint ensuite à lui parler de sa translation, et continua de l'en entretenir souvent, comme d'une rumeur qui prenait de plus en plus consistance. Tandis qu'elle lui aplanissait ainsi la voie, Phélippeaux s'assurait d'une barque de pêcheur qui devait le conduire des côtes de France à bord d'un bâtiment anglais, lequel, sur ses avis, se tenait en croisière à une légère distance en mer. Il ne négligea non plus aucune précaution pour échapper aux dangers que présentait le trajet du Temple au point de l'embarquement; et c'est là surtout qu'il fut secondé par madame de Charnacé, avec autant de zèle que d'intelligence. Tous ses préparatifs terminés, il se déguisa en commissaire; et accompagné de quatre de ses amis, affublés du costume de gendarme, il se présenta au Temple, exhiba l'ordre du ministre, et le prisonnier lui fut livré sur-le-champ. Le pauvre geolier se méprenant à l'air de brutalité que Phélippeaux affectait pour mieux jouer son rôle, cherchait à l'adoucir en lui assurant que cet Anglais était au fond un brave homme, qui ne méritait pas d'aussi mauvais traitements. Phélippeaux avait, à quelque distance, un cabriolet, où il monta avec le prisonnier délivré. Ils se séparèrent alors des gendarmes, qui se dispersèrent : parvenus hors des barrières, ils trouvèrent une chaise de poste, dans laquelle ils se rendirent sur la côte à travers la Normandie. A leur arrivée à Londres, le peuple, dans son transport, détela leur voiture, et la conduisit à bras au ministère. Sir Sydney se hâta de témoigner sa reconnaissance à son libérateur, en lui faisant obtenir le grade de colonel; et il se lia avec lui de l'amitié la plus étroite. Chargé d'un commandement dans la Méditerranée, il l'engagea à l'accompagner, le priant de ne pas se séparer de lui. Quelque avantageuse que fût cette proposition, Phélippeaux répugnait à y accéder, dans la crainte de laisser échapper, durant son absence, les occasions d'être utile au roi et à son pays : il ne voulut partir qu'après avoir consulté ses amis, qui s'empressèrent de lever ses scrupules. Phélippeaux eut part à tous les succès que Sydney Smith obtint alors dans la Méditerranée, et notamment à la prise d'un convoi important de vivres, d'artillerie et de munitions, qui longeait la côte de Syrie, tandis que Buonaparte traversait le désert pour aller attaquer Saint-Jean-d'Acre. L'amiral anglais ayant résolu de défendre cette ville, et n'ayant auprès de lui aucun officier ni du génie, ni de l'artille-

rie, chargea Phélippeaux de la direction des opérations. Celui-ci répondit avec zèle à cette preuve de confiance. Les fortifications étaient vieilles, délabrées, et d'une enceinte trop vaste pour le nombre d'hommes destinés à les soutenir : les troupes n'étaient guère composées que de Turcs, nation qu'il voyait pour la première fois; et il n'avait que peu de jours pour se reconnaître. Cette position critique ne le déconcerta point. Il se retrancha dans une partie de la ville, en arrière d'une place qui servit d'esplanade à cette espèce de citadelle : il tira parti de pans d'anciennes murailles, de décombres, d'ouvrages en terre, pour se couvrir et pour diriger ses feux, et même de caves et de souterrains, pour suppléer les galeries de contre-mines d'où ses rameaux devaient prendre naissance; et il laissa des postes avancés dans la partie de l'enceinte qu'il avait négligée. Les Français se méprirent à la facilité avec laquelle ils percèrent ce premier cordon. Accoutumés à ne rencontrer que peu de résistance, ils crurent que cette conquête ne leur serait pas mieux disputée : mais ayant pénétré jusqu'à la grande place, ils furent salués d'un feu soutenu, qui les surprit, et mit un terme à leurs progrès. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils s'aperçurent que les boulets qui pleuvaient sur eux, étaient des calibres des pièces que leur flotte devait leur amener. Cette découverte leur donna la première nouvelle de la défaite qu'elle avait éprouvée, et répandit parmi eux le découragement. S'étant, néanmoins, déterminés à convertir leur attaque de vive force en un siége en règle, ils s'avancèrent à la sape, et à la faveur de quelques couverts, jusqu'assez près de l'escarpe : mais ils étaient dépourvus de grosse artillerie; et les assiégés ayant fait sauter leurs ouvrages par deux fois, ils n'hésitèrent plus à lever le siége, le 20 mai 1799, après 61 jours de tranchée ouverte. Phélippeaux épiait leurs mouvements; il saisit l'instant favorable, fit une sortie des deux tiers de sa garnison, et tomba sur eux avec impétuosité : cette attaque imprévue augmenta leur trouble; et leur retraite ne fut bientôt plus qu'une déroute. Le vainqueur se disposait à les suivre et à les harceler : mais lui-même touchait au terme de sa vie. Il n'avait été secondé par aucun officier expérimenté, et n'avait eu que bien peu de jours pour faire ses préparatifs. Obligé d'entrer dans les détails les plus minutieux; de surveiller toutes les opérations avant et durant le siége; d'être présent partout et sur pied nuit et jour, il s'était épuisé de fatigues, et y succomba presqu'au moment où l'ennemi venait de disparaître. Il mourut, à l'âge d'environ trente-un ans, les uns disent d'une inflammation de poitrine, les autres d'une maladie épidémique; on ajoute même, de la peste. Phélippeaux était petit, mais agile; avait de la régularité dans les traits, et une physionomie ouverte. Son jugement était sain, son esprit vif et pénétrant : il unissait la résolution et l'activité à la prudence; se piquait, dans son service, d'une ponctualité qui pouvait paraître à certains yeux tenir de l'exagération. Outre les connaissances exigées dans le corps auquel il appartenait, il avait beaucoup plus d'instruction que l'on n'a coutume d'en supposer, même dans l'officier qui a reçu la meilleure éducation. Il est probable que, s'il eût vécu, l'expérience et l'habitude d'un

grand commandement auraient mûri son talent naturel, et qu'il aurait fourni avec gloire une carrière dans laquelle la fortune ne lui a permis de faire que le premier pas. On peut remarquer que son nom n'a jamais paru dans aucun bulletin français; que l'on a même affecté d'insinuer que le défenseur de Saint-Jean-d'Acre était un ancien officier du génie. Buonaparte redoutait-il jusqu'à l'ombre du rival de sa jeunesse? ou ne suivait-il que son animosité contre lui, en cherchant à anéantir son souvenir? P—Y.

PHELYPEAUX (Raimond-Baltasar marquis de), petit-fils de Phelypeaux d'Herbault, secrétaire d'état, entra dans la carrière des armes, vers 1671. Louis XIV lui donna le régiment *Dauphin-étranger*, et le fit ensuite maréchal-de-camp. Au mois d'avril 1698, il fut accrédité auprès de l'électeur Palatin et auprès de l'électeur de Cologne, en qualité d'envoyé extraordinaire; mais il est probable qu'il ne fit qu'une courte apparition à la cour du premier de ces princes. Pendant son séjour à Cologne, il n'eut pas occasion de prendre part à des négociations importantes: le rétablissement des chanoines expulsés du chapitre par suite de leur attachement à la France (1), et les péages du Rhin, furent les principales affaires dont il eut à s'occuper. Il parvint à terminer la première à la satisfaction de sa cour: quant à la seconde, les entraves qu'y mirent les Hollandais, et la nomination de Phelypeaux au poste d'ambassadeur de France auprès du duc de Savoie, l'empêchèrent d'en voir la conclusion. Il arriva à Turin au commencement de 1700. Pour attacher Victor-Amédée au parti de la France, Phelypeaux fut chargé de lui offrir le Milanez en échange du duché de Savoie, du comté de Nice et de la vallée de Barcelonette; mais cette proposition n'eût pas de suite, le duc de Savoie ayant refusé de céder le comté de Nice. L'année suivante, Phelypeaux négocia le mariage de la princesse de Piémont avec le roi Philippe V (*V.* Marie-Louise, XXVII, 91); et le 6 avril de la même année il conclut avec Victor-Amédée un traité de subsides, par lequel ce prince s'engageait à joindre un corps de dix mille hommes de ses troupes aux armées françaises et espagnoles, dont il devait avoir le commandement en qualité de généralissime, afin de défendre le Milanez et le reste de l'Italie contre le projet d'invasion formé par l'empereur. Le duc de Savoie ayant tardé assez long-temps de faire partir ses troupes, et de se mettre lui-même à la tête des armées coalisées; on pensa qu'il cherchait à ménager l'empereur, et qu'il aurait désiré ne pas se prononcer trop ouvertement, afin d'attendre le résultat de la première campagne. Phelypeaux, qui crut l'avoir deviné et qui s'était procuré des intelligences dans sa cour, rendait compte à Louis XIV de ses moindres démarches: il se flattait d'être, par une conduite à-la-fois ferme et conciliante, parvenu à fixer les irrésolutions de Victor, et à le décider à exécuter son traité. Autorisé à accompagner le duc à l'ar-

(1) Ce rétablissement, auquel Louis XIV tenait beaucoup, formait une des stipulations expresses du traité de Ryswick (art 44).

(2) Le duc de Savoie avait une haute idée des avantages qui devaient résulter de son alliance, à laquelle il pensait que Louis XIV n'attachait pas assez de prix. « Je ne suis qu'un grain, disait-il en » juillet 1703, en comparaison des grands souverains » de l'Europe; mais ce grain fera toujours pencher » la balance du côté où il sera. »

mée, Phelypeaux reçut l'ordre d'y servir comme maréchal-de-camp, à l'exception des jours où il devait représenter auprès du prince en sa qualité d'ambassadeur. Ce double rôle fournit ample matière à des railleries qui cessèrent bientôt, Louis XIV ayant prescrit à Phelypeaux de se borner à exercer les fonctions de son ambassadeur, afin d'éviter toutes contestations sur la préséance qu'on ne pouvait refuser au caractère dont il était revêtu. Les incertitudes manifestées par le duc de Savoie, et dont la cour de Versailles était exactement informée par son ambassadeur, déterminèrent Louis XIV à mettre des obstacles à la conclusion du mariage de la princesse de Piémont avec le roi d'Espagne. Phelypeaux se concerta, pour cet objet avec le marquis de Castel-Rodrigo, que Philippe avait envoyé comme son ambassadeur extraordinaire auprès du duc de Savoie. Ce mariage fut cependant signé le 23 juillet 1701; et le duc partit le lendemain pour l'armée, où Phelypeaux ne tarda pas à le suivre. Cette campagne, dans laquelle Victor-Amédée donna des preuves d'une brillante valeur, ne fut point heureuse : les armées alliées, si elles n'éprouvèrent pas de grands revers, furent loin d'obtenir des succès. Phelypeaux, dans sa correspondance politique, en attribue la cause, d'abord au caractère indécis de Catinat, contre lequel il paraît trop prévenu, et, après l'arrivée de Villeroi, à la mésintelligence et au défaut de *concert entre les généraux*. Le 16 septembre 1701, le duc de Savoie ayant quitté l'armée avec ses troupes pour leur faire prendre leurs quartiers d'hiver, Phelypeaux retourna également en Piémont, et continua d'observer la conduite de ce prince, qui, en février 1702, fit demander à Louis XIV la cession du Montferrat, comme une récompense des services importants qu'il croyait avoir rendus et de ceux qu'il pouvait rendre encore aux deux couronnes. Un projet de traité fut dressé à cet effet; mais le duc de Savoie n'y donna pas de suite, parce qu'il ne l'avait proposé que pour s'assurer des intentions de Louis XIV, et sans renoncer à l'ancien projet de cession du Milanez. Pendant tout le cours de l'année 1702. Phelypeaux soupçonnant Victor-Amédée d'entretenir des relations avec l'empereur, et de chercher à se détacher de la France, fit connaître à sa cour les préparatifs de ce prince, qui fortifiait toutes ses places, et augmentait ses troupes, sans qu'il fût possible de deviner d'où il tirait les sommes considérables que ces dépenses nécessitaient (3). Il découvrit enfin, en août 1703, qu'un émissaire de l'empereur (le comte d'Aversberg) était caché à Turin, et que les ministres du duc avaient avec lui des conférences secrètes. Il en informa Louis XIV, qui, ayant appris d'un autre côté, les intelligences de ce prince, ordonna au duc de Vendôme de désarmer les troupes piémontaises qui se trouvaient dans l'armée qu'il commandait en Italie (sept. 1703). Aussitôt que la nouvelle de cet événement fut connue à Turin, le duc de Savoie donna l'ordre d'arrêter Phelypeaux. Il le fit garder à vue dans sa maison, et traiter avec beaucoup de rigueur, sous prétexte qu'a-

(3) On prétend que la duchesse de Bourgogne, fille de Victor-Amédée, employait tous les moyens pour découvrir les secrets et les desseins les plus cachés de la cour de France, et en instruisait son père. A la mort de cette princesse, Louis XIV trouva dit-on, dans une cassette, les preuves des intelligences qu'elle avait avec la cour de Turin, et ne put s'empêcher de dire à Mme. de Maintenon : « La petite coquine nous trahissait! »

busant de son caractère, il avait formé le projet de l'enlever. On croit que le véritable motif de cette rigueur doit être attribué à la connaissance que le duc avait acquise du contenu des dépêches de l'ambassadeur français, où il était presque toujours traité avec peu de ménagement (4). Phelypeaux fut mis en liberté au mois de mai 1704, et obtint la permission de se rendre en France, suivant une lettre imprimée à Bâle en 1705 sous le nom de ce diplomate, et qu'il aurait adressée au roi dès son arrivée à Antibes. Lenglet Dufresnoy, qui ne met pas en question l'authenticité de cette pièce, dit qu'elle attira une espèce de disgrace à l'auteur. En effet, il paraît qu'en juillet 1709, Phelypeaux fut envoyé au Canada comme gouverneur, à la place de M. de Machault. Il y mourut, sans enfants, au mois de décembre 1713. D—z—s.

PHELYPEAUX. *V.* MAUREPAS, PONTCHARTRAIN, SAINT-FLORENTIN, et VRILLIÈRE.

PHÉRÉCRATE, poète de l'ancienne comédie, était d'Athènes. Contemporain de Platon et d'Aristophane, il florissait vers l'an 420 avant J.-C. (1) Si l'on en croit Suidas, il embrassa, dans sa jeunesse, la profession des armes, et fit quelques campagnes. Il s'associa ensuite à une troupe d'acteurs, et devint bientôt le rival de Cratès, qu'il surpassa par sa fécondité. Malgré la licence qui régnait alors sur le théâtre, Phérécrate s'était fait une loi de ne diffamer personne. Il excellait dans la raillerie fine et délicate; et il parlait sa langue avec tant de pureté, que les Athéniens le comptaient au nombre de leurs poètes les plus parfaits. Il imagina une sorte de vers, appelé, de son nom, *phérécratien*, composé d'un spondée et des deux derniers pieds du vers hexamètre. Suidas lui attribue *dix-sept comédies.* Meursius et Fabricius (Voy. la *Bibl. græca*) en portent le nombre à *vingt-trois*, dont ils donnent les titres, d'après les anciens auteurs. Il nous reste, de la plupart, des fragments, qui ont été recueillis par Jacq. Hertel, dans les *Vetustissimor. comicorum sententiæ*, p. 340-57. L'éditeur y a joint une version latine. Grotius en a donné une nouvelle traduction beaucoup plus élégante, dans les *Excerpta è comediis*, etc. De tous les fragments de Phérécrate, le plus remarquable est celui qui nous reste de la pièce intitulée *Chiron*, dans laquelle il introduisit la Musique, couverte d'habits déchirés, et accusant de l'avoir mise en cet état Melanippide, Phrynis et Timothée. C'étaient les auteurs des innovations introduites récemment dans la musique (V. PHRYNIS). Burette a donné une bonne analyse de ce fragment, qu'il a fait précéder de *Recherches* sur la vie de Phérécrate, dans les *Remarques* sur le *Dialogue* de Plutarque *touchant la musique* (Voy. les *Mém. de l'acad. des inscript.*, XV, 330). W—s.

PHÉRÉCYDE, célèbre philosophe grec, était né vers la 45e. olympiade (l'an 600 avant J.-C.), dans l'île de Syros (aujourd'hui Syra) l'une des Cyclades. Son père se nommait Babys ou Badys. Il fut dis-

(4) Cette lettre, qui ne se trouve pas dans les archives du département des affaires étrangères, a été imprimée sous ce titre : *Mémoire contenant les intrigues secrettes et malversations du duc de Savoye, avec les rigueurs qu'il a exercées envers M. Phelippeaux, ambassadeur de France*, etc., Bâle, 1705, un vol. in-18 de 178 pages.

(1) Les *Sauvages* de Phérécrate furent joués sous l'archontat d'Aristion, la 4e. année de la 89e. olympiade (l'an 421 avant J.-C.), 65 ans avant la naissance d'Alexandre : il paraît donc que Suidas a commis un anachronisme en supposant que Phérécrate a porté les armes sous ce conquérant.

ciple de Pittacus, et fit, sous cet habile maître, de grands progrès dans les sciences naturelles. Suidas conjecture que Phérécyde avait puisé, dans les livres sacrés des Phéniciens, une partie des connaissances qu'il transmit aux Grecs; et l'historien Josèphe croit qu'il s'était fait initier aux mystères de l'Égypte. Il paraît que Phérécyde ouvrit une école de philosophie à Samos, et qu'il eut la gloire de donner les premières leçons à Pythagore. Il admettait, comme tous les anciens sages, un Dieu unique, créateur de l'univers qu'il conserve par sa bonté : mais de tous ceux dont il nous reste des écrits, dit Cicéron, c'est le premier qui ait enseigné l'immortalité de l'ame (Voy. *Tusculan.* 1, 16). Il avait acquis une prudence consommée, et l'événement vérifiait toutes ses prédictions. Un jour qu'il se promenait sur le port de Samos, voyant un vaisseau qui faisait force de voiles, il devina, à sa marche, qu'il ne pourrait point atteindre le rivage. Une autre fois, ayant bu de l'eau d'un puits très-profond, il prédit un tremblement de terre, qui se fit ressentir en effet trois jours après. Étant allé à Messine, il engagea son ami Philarcon à sortir de cette ville, parce qu'elle ne tarderait pas d'être assiégée; et Philarcon, ayant méprisé cet avis, fut mis en captivité avec toute sa famille. Phérécyde observa le premier les phases de la lune, et essaya de déterminer la grandeur du soleil. On voyait encore du temps de Laërce, dans l'île de Syros, l'instrument dont se servait Phérécyde pour ses observations astronomiques; et l'on conjecture que c'était un gnomon (*Voy.* Bailly, *Trait. de l'astronom.* 1, 197). Les historiens varient sur le genre de mort de Phérécyde. Laërce dit que son corps fut trouvé sur le territoire de Magnésie, par les Éphésiens, qui lui donnèrent une sépulture honorable. D'autres prétendent que Phérécyde, étant allé consulter l'oracle de Delphes, se précipita du mont Coryce; mais on croit, assez généralement, qu'il mourut d'une maladie pédiculaire, dans un âge très-avancé. Pythagore, le plus illustre de ses disciples, consacra un monument à la gloire de son maître. Laërce a inséré, dans la *Vie* de Phérécyde, une *Lettre* de ce philosophe à Thalès; mais Saumaise en a démontré la supposition dans ses *Notes* sur Solin. Phérécyde avait composé un traité *sur la nature des Dieux*, qui ne nous est point parvenu; et c'était, suivant Théopompe, le premier philosophe grec qui eût écrit sur cette matière. Il pensait que Jupiter ou Dieu, le temps et le monde, sont éternels; mais que le monde ou la matière n'avait été appelé terre, que depuis que Jupiter lui avait donné sa forme et sa beauté. Comme les Phéniciens, il reconnaissait trois principes de l'univers, Jupiter ou Dieu, la matière, et l'amour, cause de la fermentation du monde. Il donnait à la Divinité le nom d'*Ophionée*, c'est-à-dire, Serpent, et la représentait sous cet emblème. Le Traité de Phérécyde était en prose; et quelques auteurs ont cru, d'après un passage de Pline, que, le premier des philosophes grecs, il s'était affranchi du joug de la versification: mais l'opinion commune a consacré à Cadmus de Milet, l'honneur de cette heureuse innovation (*V.* Cadmus, VI, 456). Poinsinet de Sivry prétend que Phérécyde est le même personnage que Cadmus: ce philosophe, dit-il, fut surnommé *Cadmus milesius*, contraction de *Catena musa-*

rum milesiarum, parce qu'il avait écrit l'histoire de Milet en neuf livres, intitulés chacun du nom d'une Muse; mais cette opinion, destituée de preuves, n'a point été adoptée par les savants (1). On trouve dans les *Mémoires* de l'académie de Berlin, ann. 1747, une *Dissertation* trad. du latin de J. Phil. Hein, sur Phérécyde, ses ouvrages et ses sentiments. W-s.

PHERECYDE, historien, né dans l'île de Leros, florissait, suivant Suidas, dans la 75e. olympiade (480 ans avant J.-C.) : il habitait Athènes, où ses talents lui avaient acquis une juste considération; ainsi c'est à tort qu'on a voulu distinguer deux historiens du nom de Phérécyde, l'un Athénien et l'autre de Leros. Il recueillit, dit-on, les *Hymnes* d'Orphée, et composa une histoire qu'il intitula les *Autochthones*, parce qu'elle contenait la généalogie des familles indigènes de l'Attique. Cette histoire, divisée en deux livres, est citée fréquemment par les anciens, preuve de l'estime qu'ils en faisaient. Il n'en reste que des *Fragments*, qui ont été publiés avec ceux d'Acusilaus (*Voy.* ce nom), par M. Sturz, Gera, 1789; 2e. édit., ibid., 1798, in-8°. Le savant éditeur a fait précéder ce recueil, d'une *Dissertation* sur les deux Phérécydes, le philosophe et l'historien. Il avait négligé de former un ensemble suivi des fragments de Phérécyde l'historien. Cette omission a été fort bien réparée par M. Fréderic-Auguste Wolf dans la première partie de ses *Litterarische Analekten*, Berlin, 1817, p. 321. W-s.

PHIDIAS, sculpteur athénien, est un des personnages de l'antiquité dont la réputation s'est maintenue avec le plus d'éclat. Son nom, qui n'était prononcé qu'avec honneur aux temps d'Alexandre et d'Auguste, a excité l'admiration des siècles barbares, et semble encore s'être agrandi en arrivant jusqu'à nous. Cependant l'histoire de ce statuaire nous est peu connue. Plusieurs événements de sa vie, qui paraissent certains, ont été contestés; d'autres ont été admis, quoique dénués de preuves, et même, à ce qu'il semble, contre toute évidence. Pour parvenir à une connaissance exacte, il faut remonter aux sources. Cette recherche est d'autant plus curieuse, que ce maître est incontestablement un des principaux auteurs des progrès rapides et extraordinaires que l'art de la sculpture fit de son vivant, et qu'il importe de marquer nettement l'époque et les circonstances d'un changement si notable. Les dates de ses ouvrages appartiennent autant à l'histoire de son siècle qu'à la sienne propre. Phidias naquit à Athènes : son père se nommait Charmide. Deux faits sont constants dans l'histoire chronologique de sa vie. Le premier, c'est que la statue de Minerve, qu'il éleva dans le Parthénon d'Athènes, fut terminée la seconde année de la LXXXVe. olympiade, 438 ans avant J.-C., et qu'il se représenta lui-même, dans les bas-reliefs qui ornaient le bouclier de la déesse, sous les traits d'un *vieillard chauve* : le second, c'est qu'il représenta, dans les bas-reliefs du trône de Jupiter, à

(1) J'ai prouvé, dit Poinsinet, dans mes *Origines syriennes*, c'est-à-dire dans l'ouvrage intitulé : *Origines des premières sociétés* (Voy. p. 310 et suiv.), que Phérécyde n'était autre que Cadmus.... Au reste je dois ajouter qu'il y a grande apparence que Phérécyde n'était point de l'île de Syros, mais de Syrie; ce qui confirme encore l'identité de Phérécyde et de Cadmus. Phérécyde est évidemment un nom syrien, dont on s'est contenté de gréciser la finale : il désigne l'historien par excellence, et signifie *bouche expirante*; de *phe*, mot syrien qui veut dire bouche, et *rukah*, autre mot syriaque, qui signifie *expandere*. (Voy. la traduction de l'Hist. natur. de Pline, tom. III, 209, note 11.)

Olympie, le jeune Pantarcès, attachant sur son front la couronne qu'il avait remportée aux jeux olympiques dans la lutte des enfants; et que ce jeune homme l'obtint, la première année de la LXXXVIe. olympiade. Ces faits marquent seulement les dernières époques de la vie de Phidias; mais ils nous conduisent à la fixation de toutes les autres. Ils montrent d'abord que le Jupiter d'Olympie est postérieur à la Minerve du Parthénon; ce qui a été contesté par deux savants dignes de la plus haute estime, Dodwel et Heyne. De plus, en admettant que, lorsque Phidias se représentait sous la figure d'un *vieillard chauve*, il fût âgé de cinquante-huit à soixante ans, il naquit la troisième ou la quatrième année de la LXXe. olympiade, 498 ou 497 ans avant J.-C. Cette date n'est qu'approximative; mais on ne saurait beaucoup s'en écarter: car, s'il eût eu moins de cinquante-huit à soixante ans, lorsqu'il termina la statue de Minerve, il aurait été appelé à ses premiers ouvrages publics au sortir de l'enfance, ce qui est peu vraisemblable, attendu le nombre et la réputation des maîtres qui florissaient à cette époque; et, s'il eût été beaucoup plus âgé, il n'aurait peut-être pas conservé toute la chaleur nécessaire pour une aussi vaste entreprise que celle du Jupiter d'Olympie. Selon Dion Chrysostome, il fut élève d'Hippias. Suivant un des scholiastes d'Aristophane, il eut pour maître Eladas, dont Tzetzès fait *Géladas*, et qui est vraisemblablement le même qu'*Agéladas*. Hippias n'est connu que par cette assertion de Dion Chrysostome. Agéladas fut un des maîtres les plus illustres de son temps; il compta parmi ses élèves Myron et Polyclète de Sicyone. Déjà nous sommes ici en contradiction avec Pline, qui place Agéladas à la LXXXVIIe. olympiade. Mais l'erreur de cet écrivain est évidente. Agéladas exécuta la statue de Timasithée de Delphes, qui avait remporté trois fois le prix du pancrace, aux jeux olympiques; et cet athlète fut mis à mort à Athènes, avec d'autres partisans de l'archonte Isagoras, la première année de la LXVIIIe. olympiade. Le même artiste exécuta, longtemps après, le char de bronze attelé de quatre chevaux, consacré par Cléosthène d'Epidamne, à l'occasion de la victoire que celui-ci remporta en la LXXVIe. olympiade. Cléosthène et son écuyer étaient sur le char. Ces deux monuments, distants l'un de l'autre au moins de trente-six ans, nous donnent la carrière d'Agéladas presque en entier. Nous ne sommes pas moins en contradiction avec Pline, avec Winkelmann et les autres modernes qui ont suivi l'auteur latin, lorsque celui-ci place après Phidias plusieurs maîtres, tels que Callon, qui sont évidemment plus anciens. Ces artistes pouvaient vivre ou vivaient effectivement encore au temps de Phidias; mais ils étaient plus âgés que lui. Leur manière est désignée par les auteurs, sous les dénominations de style *éginétique*, ou de vieux *style attique*. Ils formaient, au temps de Phidias, ce qu'on peut appeler la vieille école. C'est à leur manière encore un peu sèche, que Phidias, Myron, Polyclète, firent succéder une imitation de la nature plus franche, plus large, et tout-à-la-fois plus expressive. Le premier ouvrage public de Phidias fut vraisemblablement la statue de Minerve *Aréa*, ou de Minerve guerrière des Platéens. Quoique érigée du produit des dépouilles enlevées aux Perses à la

bataille de Marathon, cette figure ne dut être exécutée qu'après les victoires de Salamine et de Platée. Il est évident que si Mardonius ou Xercès l'eussent trouvée sur pied lorsqu'ils incendiaient la Grèce, ils ne l'auraient pas laissée subsister. La hauteur en était colossale. Le corps était en bois doré; la tête, les mains et les pieds étaient de marbre pentélique. La Minerve *Poliade* (ou protectrice de la ville), élevée dans l'Acropolis d'Athènes, dut suivre de près celle de Platée : elle fut pareillement un des produits des dépouilles de Marathon; mais, avant qu'elle fût placée dans la citadelle, il fallut que cet édifice, démoli par Xercès et rebâti par Cimon, fût entièremement reconstruit. Cette statue était en bronze : elle était colossale, et d'une telle hauteur, que, du Cap de Sunium, les navigateurs découvraient l'aigrette de son casque. Phidias devait être âgé de 20 à 22 ans, quand il exécuta ce colosse. Jeune encore, il ne fut pas chargé seul d'un si grand travail. Le peintre Parrhasius dessina les bas-reliefs placés sur le bouclier, et Mys les modela. Ce dut être vers le même temps que Phidias exécuta la statue de Minerve, de la ville de Pellène dans l'Achaïe. Cette figure était en ivoire et en or. L'emploi et l'union de ces matières daus la sculpture, n'étaient pas une invention nouvelle : on en trouve des exemples dans des temps assez reculés. Mais il était réservé à Phidias, grâce à l'accroissement de la richesse et du luxe, de produire des colosses de ce genre, qui surpasseraient par leur magnificence tous ceux qui avaient précédé, et de créer des modèles que les siècles suivants n'auraient pas même l'ambition d'égaler. Les habitants de Pellène prétendaient que leur statue était plus ancienne que celles de Platée et de l'Acropolis d'Athènes : juste ou non, cette prétention prouve que ces deux figures étaient regardées comme les premiers ouvrages du même artiste. L'administration de Cimon fut illustrée par un autre ouvrage de Phidias : c'est l'offrande que les Athéniens consacrèrent dans le temple de Delphes, en mémoire de la victoire de Marathon. Elle était composée de treize statues, vraisemblablement en bronze : on y voyait Apollon, Minerve; à côté de ces divinités, Miltiade, ensuite dix héros représentant les dix tribus d'Athènes. Le rang donné à Miltiade, quoiqu'il fût mort en prison, montre assez clairement que ce monument appartient à l'époque où Cimon, dans tout l'éclat de sa gloire, restituait à son père l'honneur que celui-ci avait si justement mérité. Il date par conséquent de la LXXVIIe. ou de la LXXVIIIe. olympiade. C'est pareillement au temps de la plus grande puissance des Athéniens, lorsque les victoires de Cimon accroissaient le nombre de leurs alliés, et faisaient partager aux autres les avantages de leurs relations et de leur commerce, que les habitants de l'île de Lemnos leur offrirent la statue de Minerve, vraisemblablement en bronze, appelée, à cause de cette origine, la *Lemnienne*. Phidias était alors dans la force de son talent. Il imprima sur cette figure une beauté à laquelle l'art n'était point encore parvenu. Lucien la préférait à toutes les statues de femmes dues à ce grand artiste. Pausanias ne craint pas de dire que, de toutes les images de Minerve, produites par Phidias, celle-ci est la plus digne de la déesse : cet ouvrage fut le premier sur lequel ce maître inscrivit son nom. La statue

de la mère des dieux, qu'on voyait à Athènes dans le temple de cette déesse, et l'Amazone du temple de Delphes, regardée aussi comme une des plus belles productions de Phidias, peuvent dater du même temps. A cette époque, il avait déjà formé deux élèves dignes de lui, Alcamène et Agoracrite. Ces deux jeunes artistes exécutèrent, l'un et l'autre, dans un concours, une figure en marbre, représentant Vénus Uranie, et dite la Vénus *des Jardins*, parce que le temple où elle était placée, se trouvait hors de la ville, près du Céramique. La figure d'Alcamène fut préférée à celle de son rival. On disait que Phidias y avait travaillé: cette opinion s'établit si bien, que les anciens en général paraissent l'avoir attribuée, non point à Alcamène, mais à Phidias lui-même. Varron la regardait comme son meilleur ouvrage. Pour consoler Agoracrite, Phidias lui conseilla de faire de sa Vénus une Némésis. Il la retoucha lui-même; elle fut vendue aux habitants de Rhamnus, bourg situé près de Marathon. On répandit le bruit qu'elle était formée d'un bloc de marbre, apporté de Paros par Xercès, pour élever un monument en mémoire de son triomphe sur les Grecs. Phidias exécuta les bas-reliefs du piédestal. Une tradition portait qu'Hélène était fille de Jupiter et de Némésis, et que Léda avait seulement été sa nourrice: cette fable devait signifier qu'Hélène était née pour la punition de l'Asie, si souvent coupable de rapts et d'autres violences envers la Grèce. Phidias, saisissant une si ingénieuse idée, la dirigea contre les Perses de son temps. Il représenta Hélène amenée à Némésis sa mère, par Léda sa nourrice. Auprès d'elle se voyaient Tyndare et ses fils, Agamemnon, Ménélas; Pyrrhus, fils d'Achille, et d'autres héros qui contribuèrent à la destruction de Troie. C'était promettre assez clairement que la Grèce aurait des vengeurs, et annoncer la venue du temps où les descendants de Tyndare se précipiteraient une seconde fois sur l'Asie, pour tirer vengeance de ses agressions. La tradition fabuleuse que perpétua l'artiste, nourrissait l'indignation publique, et préparait des soldats à Alexandre. La coiffure de la déesse offrait d'autres allégories, que ce n'est point ici le lieu d'expliquer. Ce qui est le plus digne de remarque, c'est que cette figure était originairement une Vénus, et qu'il suffit d'en changer la coiffure pour en faire une Némésis; tant il est vrai que, chez les Grecs, toutes les déesses devaient être belles. Ces divers travaux avaient acquis à Phidias une éclatante réputation, lorsque Périclès parvint au gouvernement de la république d'Athènes. Phidias, alors âgé de quarante-huit à cinquante ans, fut nommé surintendant de tous les travaux entrepris par ordre du peuple. Il y a lieu de croire, d'après ce fait, qu'il possédait des connaissances approfondies dans l'architecture. L'association de cet art avec la sculpture n'était pas rare. Callimaque, Polyclète de Sicyone, Scopas et d'autres maîtres, en offrent des exemples. Il n'est pas vraisemblable que sans cette condition, un statuaire eût été chargé d'inspecter des travaux exécutés par d'habiles architectes. Le temple de Minerve, appelé le *Parthénon*, dut être commencé vers les premiers temps de l'administration de Périclès, ce qui appartient à la quatrième année de la LXXXIIe. olympiade. Ce furent Ictinus et Callicrate qui le

bâtirent, non successivement, mais ensemble. Phidias exécuta la statue de Minerve, placée dans l'intérieur, et une partie des sculptures qui ornaient les dehors; les autres furent exécutées sous sa direction, et sans doute sur ses dessins, par ses élèves ou par les adjoints qu'il s'était donnés. La statue fut achevée, ainsi que nous l'avons dit, la deuxième année de la LXXXVe. olympiade, l'an 438 avant J.-C. Il est connu que Phidias y travailla longuement; il apportait en général, beaucoup de maturité dans l'exécution de ses ouvrages : il demandait, pour les produire, *de la tranquillité et du temps*. On sait de plus, qu'il consultait l'opinion publique, et qu'il se réformait d'après les décisions de ce juge suprême. Plutarque s'étonne de la promptitude avec laquelle s'achevèrent les travaux entrepris par Périclès, qui tous, dit-il, furent terminés sous son administration; et il en admire, à cette occasion, l'inébranlable solidité. Cette observation est juste : il faut toutefois remarquer, pour ne pas se former à cet égard des idées exagérées, que l'administration de Périclès dura vingt ans, et que les trois principaux édifices construits dans ces vingt années, le Parthénon, le temple d'Éleusis et les Propylées, furent dirigés par des architectes différents. Il paraît que Phidias avait conçu d'abord le projet d'exécuter la Minerve du Parthénon en marbre plutôt qu'en ivoire. Il fallut consulter le peuple. L'artiste exposa que le marbre serait moins coûteux : « Taisez-vous, lui répondit-on, le » peuple d'Athènes ne veut que les » matières les plus précieuses et les » plus magnifiques. » La hauteur de la figure était de vingt-six coudées, ou environ trente-six pieds dix pouces de notre mesure. Elle était debout, couverte de l'égide, et vêtue d'une tunique *talaire* (descendant jusqu'aux talons). Elle tenait d'une main la lance, de l'autre une Victoire, haute de près de quatre coudées. Son casque était surmonté d'un sphinx, emblème de l'intelligence céleste : dans les parties latérales étaient deux griffons, dont la signification était la même que celle du sphinx; et, au-dessus de la visière, huit chevaux de front, s'élançant au galop, image, apparemment, de la rapidité avec laquelle agit la pensée divine. Les draperies étaient en or; les parties nues en ivoire, à l'exception des yeux formés par deux pierres précieuses. Sur la face extérieure du bouclier, posé aux pieds de la déesse, était représenté le combat des Athéniens et des Amazones; sur la face intérieure, celui des Géants et des Dieux; sur la chaussure, celui des Lapithes et des Centaures. Sur le piédestal se voyaient la naissance de Pandore, et plusieurs autres sujets. Le peuple, qui voulait avoir tout l'honneur d'une si belle entreprise, défendit à Phidias, par un décret, d'apposer son nom sur la statue. C'est pour éluder cette défense, que l'artiste imagina de donner ses propres traits à un Athénien, représenté dans le combat des Amazones, lançant une grosse pierre. Cette figure était accompagnée d'une autre, où l'on reconnaissait Périclès, combattant contre une Amazone. Il entra dans ce travail quarante talents d'or, valant environ, suivant le calcul de l'abbé Barthélemy, deux millions neuf cent soixante-quatre mille livres de notre monnaie; d'autres disent quarante-quatre talents. Tout le monde sait que, par le conseil de Périclès, Phidias disposa la draperie

de manière qu'on pouvait l'enlever sans rien endommager. Périclès prévoyait, en donnant ce conseil, qu'il faudrait un jour constater le poids de l'or. Les sculptures qui décoraient l'extérieur du temple étaient, comme cet édifice lui-même, en marbre blanc. Dans les deux frontons, se voyaient des figures en ronde bosse, représentant des sujets mythologiques. Ces figures étaient posées sur la corniche, comme sur une sorte de théâtre, usage dont les temples anciens offrent d'autres exemples. Du côté de l'orient, où se trouvait l'entrée du temple, on voyait au centre, Minerve sortant du cerveau de Jupiter; à gauche, deux déesses assises, qu'on croit être Cérès et Proserpine; ensuite un jeune héros assis, probablement Thésée; et, dans l'angle, le char d'Hypérion, qui ramenait le jour; à droite, une Victoire ailée, trois femmes, qu'on a cru les trois Parques, et le char de la Nuit. Sur le fronton occidental, au centre, étaient Minerve donnant à l'Attique l'olivier, et Neptune nu cheval; à gauche, une Victoire sans ailes, Vulcain et Vénus, qu'on a dit être Hadrien et Sabine; et dans l'angle, le fleuve Ilissus, à demi couché: à droite, Amphitrite, Palémon, Leucothoé, Latone tenant ses deux enfants sur ses genoux, et vers l'angle, un héros nu. Sur le dehors des murs de la *Cella*, à la hauteur de la frise, se déployait, des quatre côtés du temple, sur une longueur de plus de cinq cents pieds, une suite non interrompue de bas-reliefs, où était représentée la procession des grandes Panathénées marchant vers le temple, comme cela se pratiquait dans la principale fête de Minerve. Hommes, femmes, prêtres, soldats à pied, troupes de cavalerie, toute la pompe défilait pour se rendre sur le parvis sacré. L'art avait eu par conséquent à saisir toutes sortes d'attitudes, à représenter des accessoires de tous genres. Dans les métopes de l'entablement extérieur, se voyaient des Lapithes combattant contre des Centaures. Lorsque ce monument fut terminé, les ennemis de Périclès suscitèrent un des ouvriers de Phidias, lequel vint déclarer, devant le peuple, que cet artiste avait dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve. Leur objet était d'impliquer Périclès dans la procédure. Celui-ci, présent à l'assemblée, demanda que l'or fût pesé. A ce mot, l'accusation tomba, et n'eut plus de suite. Mais, forcés de renoncer à ce moyen, les ennemis de Périclès imaginèrent d'accuser Phidias de sacrilége, pour avoir placé son portrait et celui de cet administrateur sur le bouclier de Minerve. Cette accusation était dérisoire; car Phidias, ayant à représenter des Athéniens attaqués par des Amazones, devait choisir ses modèles autour de lui, et il importait peu que quelqu'un des combattants présentât sa propre image, ou celle de tout autre soldat des troupes athéniennes. Mais comme l'accusation aurait emporté peine de mort si le peuple l'eût accueillie, l'artiste, menacé d'une arrestation, prit la fuite, et se réfugia chez les Eléens. Il venait alors, à ce qu'il paraît, de commencer, pour la ville de Mégare, une statue colossale de Jupiter, qui devait être aussi en ivoire et en or. La tête se trouvait déjà terminée, lorsque Périclès, qu'avait alarmé une accusation évidemment inventée pour le perdre, voulant occuper le peuple de plus grands intérêts, fit rendre le fameux décret qui prohibait aux Mégariens l'entrée du port d'Athènes et de ceux des villes de

son alliance. Ensuite, par un enchaînement de faits qui tenaient à la même cause, vint l'union d'Athènes et de Corcyre contre les Corinthiens, laquelle amena la guerre dite corinthiaque, et entraîna enfin la Grèce dans la guerre désastreuse du Péloponnèse. Quand on remontait à l'origine de ces grands événements, on reconnaissait que l'accusation et la fuite de Phidias en avaient été le premier motif; de là, ce mot devenu proverbial et historique : *Phidias était nécessaire à la paix;* mot par lequel la Grèce paraît avoir reproché à la ville d'Athènes son injustice envers un si grand artiste. Suivant l'expresssion d'Aristophane, ce fut cette *petite étincelle* qui alluma l'incendie général. Le décret rendu contre Mégare ayant amené la guerre entre Athènes et les Mégariens, le travail de Phidias fut interrompu; et la statue de Jupiter fut terminée, en plâtre et en argile, par un sculpteur nommé Théocosme. Alors dut être commencée la célèbre figure du Jupiter d'Olympie. C'était la première année de la LXXXIe. olympiade que les Eléens avaient fait vœu d'élever à ce dieu un temple et une statue : dans la LXXXVe., l'édifice pouvait être terminé. Il était l'ouvrage de Libon, né dans l'Elide. Deux rangs de colonnes en divisaient l'intérieur en trois nefs. Sa hauteur était à-peu-près la même que celle du Parthénon d'Athènes; il avait environ soixante-quatre de nos pieds, et le Parthénon soixante-cinq : mais la figure de Jupiter était d'une bien plus grande proportion que celle de Minerve : elle était assise, haute d'environ cinquante-six pieds et demi de notre mesure, y comprissa base. Ainsi le dieu remplissait la hauteur du temple presque en entier; et, suivant l'expression de Strabon, il n'aurait pas pu se lever sans emporter la couverture de l'édifice : conception sublime, par laquelle ce colosse imprimait dans les esprits une idée terrible de l'immensité de l'Etre suprême. Cette magnifique statue était en ivoire et en or. De la main droite elle portait une Victoire, également d'ivoire et d'or, et de la gauche, un sceptre surmonté d'un aigle. Sa chaussure était en or, ainsi que son manteau, sur lequel l'artiste avait représenté, soit par des gravures, soit en émail, des animaux, des fleurs et principalement des lis. Le trône, incrusté d'ébène, d'or et d'ivoire, resplendissait de pierreries, et était en outre enrichi, sur toutes les faces, de figures en ronde-bosse, de bas-reliefs et de peintures. On y voyait les Grâces et les Heures, filles de Jupiter; le Soleil sur son char, la naissance de Vénus, Diane perçant de ses flèches les enfants de Niobé, Prométhée enchaîné sur le Caucase, et d'autres compositions. Ce qui frappait le plus vivement dans ce chef-d'œuvre, c'était l'expression de la tête. Interrogé par Panænus son frère, où il avait puisé son modèle, Phidias déclara qu'il avait voulu rendre sensible cette grande image d'Homère :

Il dit, et abaissa ses sourcils en signe d'approbation;
La chevelure sacrée du dieu-roi s'agita
Sur sa tête immortelle; le vaste Olympe en trembla.
Iliad. I, 528-530 (1).

De tous les chefs-d'œuvre de sculpture créés par le génie des anciens,

(1) Il est probable que Phidias, dont on a dit, suivant Strabon, qu'il était le seul qui eût vu ou fait voir les figures des Dieux, avait aussi représenté, à l'imitation d'Homère, une *Junon*, dont les poètes donnèrent le nom à Aspasie, comme ils avaient donné celui de Jupiter Olympien à Périclès (*Voy.* ce nom). La *Junon* devait exprimer, d'un mouvement de tout le corps, ce qu'exprimait le *Jupiter* d'un seul mouvement de sourcils : *Elle s'agita sur son trône*, dit Homère, *et le vaste Olympe fut ébranlé* (Iliad. VIII, 199). G. CE.

il n'en est aucun, si l'on excepte la Vénus de Praxitèle, qui ait excité une aussi vive admiration que le Jupiter de Phidias. Il semblait, disait-on, qu'il eût ajouté à la religion une grandeur nouvelle. L'impression qu'il produisait sur les esprits était impossible à décrire; c'était une sorte de terreur subite, profonde, et dont on demeurait encore pénétré après s'être éloigné de la majestueuse image. Un autre ouvrage illustra le nom de Phidias chez les Eléens: ce fut une statue de Vénus-Uranie, placée dans la ville d'Elis. Cette figure était aussi en ivoire et en or. Phidias avait totalement abandonné les signes employés jusqu'alors pour caractériser cette divinité, et notamment celui du *pôle*, que portait sur sa tête la Vénus-Uranie de Sicyone. A ces signes anciens il avait substitué une tortue, placée sous un des pieds de la déesse. Un des derniers ouvrages de Phidias porte une date certaine, c'est la statue du jeune Pantarcès, vainqueur à la lutte des enfants, la première année de la LXXXVIe. olympiade. Cette figure n'est point celle du même athlète, sculptée en bas-relief, sur le trône de Jupiter, et dont nous avons déjà parlé; c'est une statue en bronze, placée dans le bois sacré d'Olympie. On attribuait à Phidias plusieurs autres statues, notamment une Minerve *Erganè*, ou Minerve Ouvrière, en ivoire et en or, consacrée dans la citadelle d'Elis; un Mercure *Pronaos*, statue de marbre, placée avec une Minerve, au-dedans d'une des portes de la ville de Thèbes; un Apollon *Parnopius*, ou destructeur des sauterelles, figure de bronze, qu'on voyait auprès du Parthénon d'Athènes. Pausanias, lorsqu'il parle de quelqu'une de ces figures, se sert seulement de cette expression: *on dit* qu'elle est de Phidias. Une inscription, conservée jusqu'à nos jours, attribue pareillement à ce maître un des deux chevaux placés à Rome, au-devant du palais dit de *Montecavallo*. Ces traditions anciennes ou modernes ne sont point appuyées par des témoignages suffisants. Il en était de Phidias et de Praxitèle, dans l'antiquité, comme il en est parmi nous de Raphaël et du Dominiquin, à qui l'intérêt ou la vanité attribuent toutes les peintures qui approchent quelque peu de leur manière. Après avoir rempli une si éclatante carrière, Phidias mourut à Elis, lorsque Pythodore était archonte d'Athènes, ce qui revient à la première année de la LXXXVIIe. olympiade, ou à l'an 431 avant J.-C. Cette année fut la première de la guerre du Péloponnèse. Il était alors âgé de soixante-cinq à soixante-sept ans. Les derniers faits que nous venons de rapporter, l'accusation de Phidias, placée presque immédiatement après que la Minerve du Parthénon eut été achevée, sa fuite d'Athènes, sa mort paisible, arrivée à Elis, au sein du bonheur et de la gloire, ne sont point avoués par tous les savants. Si l'on s'en rapporte à Plutarque, Phidias fut mis en prison pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de Minerve, et mourut dans sa détention, soit naturellement, soit d'un poison que les ennemis de Périclès lui donnèrent, pour en rejeter le crime sur ce chef de la république. Si l'on préfère le texte de Philochore, ayant été accusé de vol, il prit la fuite, et se réfugia dans la ville d'Elis, où il exécuta la statue de Jupiter; et, après un séjour de sept ans, lorsqu'il eut terminé cet ouvrage, *il mourut par les*

Eléens : ce que d'autres scholiastes d'Aristophane ont prétendu expliquer, en disant qu'il fut de nouveau accusé de vol et mis à mort. Dodwel, dans sa *Chronologie de Thucydide*, et M. Heyne, dans ses *Epoques de l'Art*, ont adopté la version du Plutarque. Ils font mourir Phidias dans les prisons d'Athènes. Suivant eux, le Jupiter d'Olympie a été exécuté avant la Minerve du Parthénon; et comme le témoignage de Philochore oblige de croire que Phidias mourut sept ans environ après avoir terminé la Minerve, ils supposent que l'accusation n'eut lieu qu'après la construction des Propylées d'Athènes, lorsque les travaux ordonnés par le peuple furent terminés, et que Périclès dut rendre ses comptes. Junius, dans son *Catalogue des artistes anciens*, et M. Lévêque, dans son *Dictionnaire des arts*, ont pareillement suivi l'opinion de Plutarque. Meursius, dans son *Traité des archontes d'Athènes*, s'est conformé à la tradition qu'il a cru trouver dans Philochore. Hoffman, Moréri et d'autres biographes renchérissent sur les textes anciens; ils disent le malheureux artiste deux fois coupable de vol, exilé pour le premier crime, mis à mort pour le second. M. Schlotzer, professeur dans une des principales universités d'Allemagne, affirme, dans son *Histoire universelle*, que Phidias *commit deux fois une faute honteuse, et fut pendu comme voleur*. L'abbé Gédoyn, dans son *Histoire de Phidias* (Mém. de l'acad. des inscript. et belles-let., tome IX), a rejeté la tradition de Plutarque; mais il n'a pas dit un mot du prétendu jugement rendu par les Eléens, et n'a pas donné, par conséquent, la solution la plus importante. Winkelmann n'a traité aucune de ces questions. L'illustre Bœttiger, dans ses *Notices de vingt-quatre leçons d'archéologie* (en allemand), repousse toute idée de culpabilité et de peine infamante, mais sans développer son opinion. M. Quatremère de Quincy, dans son *Jupiter Olympien*, rejète pareillement toute condamnation; mais il prolonge la vie de Phidias jusqu'au-delà de quatre-vingts ans, ce qui paraît contraire aux textes anciens. L'auteur du présent article a lu, dans la séance publique de l'académie des inscriptions, du 25 juillet 1817, un Fragment de son *Histoire chronologique* (inédite) *de la sculpture antique*, dans lequel il s'est attaché à rétablir la vérité. Nous sommes obligés de donner un aperçu des considérations les plus propres à fixer l'opinion sur ce point. Il faut observer que le témoignage de Philochore contredit formellement la tradition de Plutarque. Suivant le premier, Phidias, accusé de vol, s'est réfugié dans l'Elide, et il y est mort, sept ans après. Si ce fait est vrai, il est évident qu'il n'a pas péri dans les prisons d'Athènes. Or Plutarque vivait six cents ans après l'événement; Philochore florissait cent cinquante ans seulement après Phidias. Il avait composé une histoire particulière de la ville d'Athènes; et c'est de cet écrit que la scholie d'Aristophane est extraite: l'autorité de cet auteur est par conséquent d'un bien plus grand poids. L'époque de la victoire de Pantarcès ne peut pas être contestée; elle eut lieu la première année de la LXXXVIe. olympiade; or, la statue de ce jeune vainqueur est au moins de cet âge, ainsi que le bas-relief du trône de Jupiter, où la même figure se trouve répétée. Phidias n'était donc pas mort

à Athènes, dans l'olympiade précédente. Dire que l'accusation de sacrilége n'eut lieu qu'après l'achèvement des Propylées, c'est faire une supposition gratuite et invraisemblable. Cet édifice, commencé la quatrième année de la LXXXVe. olympiade, ne fut terminé que la première année de la LXXXVIIe. Une accusation de cette nature ne saurait être produite sept ans après l'achèvement du monument où repose le matériel du crime. Si les images de Phidias et de Périclès étaient restées sept ans sans réclamation sur le bouclier de Minerve, elles pouvaient y demeurer à perpétuité; et c'est en effet ce qui arriva, puisque Cicéron, Apulée et Plutarque même, les ont vues. Il est un autre témoignage, non moins convaincant que tout ce qui précède, c'est celui d'Aristophane. Dans sa comédie de la *Paix*, jouée dix-huit ans seulement après l'achèvement de la Minerve du Parthénon, ce poète traduit devant le peuple tous les personnages qu'il croit avoir contribué à faire naître la guerre du Péloponèse. Ses sarcasmes n'épargnent ni Aspasie, ni Périclès; et, loin d'inculper Phidias, il ne parle de lui qu'avec admiration et avec intérêt. Il reproche aux Athéniens leur injustice envers un citoyen si illustre: *Son infortune*, dit-il, a été une des causes de la guerre; *la paix a fui avec lui*. Ces mots sont importants: si la paix a fui avec Phidias, Phidias a fui; et si c'est à cause de *son infortune* qu'il a pris la fuite, il est bien évident qu'il n'était pas coupable. La prétendue condamnation de ce grand maître, à Élis, sur une seconde accusation de vol, est une fable dénuée de tout fondement. Le texte de Philochore ne parle ni de jugement, ni de condamnation; il porte seulement ces mots, *après l'avoir terminée* (la statue de Jupiter), *il mourut par les Éléens*. Cette expression, que l'énoncé d'aucun fait n'accompagne, est manifestement une erreur de copiste: qu'on lise, *il mourut chez les Éléens*, et tout est rétabli. Les scholies qui suivent ne sont point de Philochore, et ne méritent aucune créance. Il est des faits que l'on n'a pas considérés. Aussitôt après la mort de Phidias, les Eléens instituèrent ses enfants prêtres de Jupiter, à perpétuité, sous le titre de *Phaidrontes*. Ils devaient, en cette qualité, nettoyer la statue du dieu, et l'entretenir brillante. Chaque fois qu'ils se mettaient à l'ouvrage, ils offraient auparavant un sacrifice à Minerve *Erganè*; et ce furent eux sans doute qui exécutèrent la statue de cette déesse, en ivoire et or, attribuée à leur père. Cette statue dut être un monument de l'admiration des Eléens pour celle de Jupiter, et un témoignage de leur reconnaissance envers Minerve qui avait guidé Phidias dans la création de ce chef-d'œuvre. De plus, la maison que ce maître habitait auprès du temple de Jupiter, et l'atelier où il travaillait, furent religieusement conservés. Au milieu de cet atelier fut élevé un autel, consacré à toutes les divinités, apparemment parce que Phidias les avait représentées toutes. Jamais de plus nobles récompenses n'honorèrent plus dignement un beau talent. De tels honneurs ne pouvaient pas être décernés au sacrilége ou à l'infamie. La maison, l'atelier, et la prêtrise des *Phaidrontes*, constamment perpétuée dans la famille du célèbre artiste, tout cela subsistait encore au temps de Pausanias, six cents ans après la consécration de la statue de Jupiter. Il est enfin d'autres apologistes ta-

cites de Phidias que nous ne pouvons nous empêcher de citer, ce sont les Pères de l'Église. Les Pères qui, dans leurs véhémentes oraisons contre les statuaires grecs, les ont si souvent accusés d'aveuglement, d'impudicité, d'athéisme, n'ont point oublié l'attachement de Phidias pour Pantarcès, et aucun d'entr'eux, n'a articulé le mot de vol : aucun n'a parlé ni de peine, ni d'emprisonnement, ni même d'accusation; aucun n'a rappelé le moindre fait qui pût ternir la réputation de ce grand statuaire. Depuis que les sculptures qui ornaient encore de nos jours les dehors du Parthénon d'Athènes, ont été presque toutes arrachées de cet édifice par lord Elgin, et transportées à Londres, une question d'un autre ordre a occupé les esprits. Il s'est agi de savoir quel est le degré de beauté de ces antiques, comparativement aux autres sculptures grecques, plus ou moins anciennes, qui subsistent dans les divers musées. Le gouvernement de la Grande-Bretagne voulant en faire l'acquisition, il devenait nécessaire d'en apprécier le mérite pour en déterminer la valeur commerciale. Il a été fait une enquête à laquelle ont été appelés un assez grand nombre d'habiles connaisseurs de Londres; singulier et honorable témoignage de la haute estime que les chefs-d'œuvre des arts ont obtenue de nos jours ! La première question à décider, était celle de l'authenticité des monuments. Spon et Whéler avaient paru persuadés que deux des figures du fronton de l'ouest, représentaient Hadrien et Sabine, d'où ils avaient conclu que les sculptures des frontons pouvaient bien n'être pas aussi anciennes que l'édifice. Ce point a été peu discuté, attendu que peu de personnes ont élevé des doutes. Stuart, dans ses *Antiquities of Athens*, avait fait valoir un passage de Plutarque (*Vie* de Périclès), reproduit ensuite par Visconti, où l'auteur grec dit que ces sculptures ont encore, de son vivant, autant de fraîcheur que si elles venaient de sortir du ciseau de Phidias. Cet argument n'était pas absolument péremptoire, attendu que la mort de Plutarque a précédé celle d'Hadrien de dix-huit ans. Les Athéniens pouvaient avoir placé la figure de ce prince parmi celles des dieux protecteurs de leur cité, après la mort de Plutarque, puisque c'est trois ans après la mort de cet historien, qu'ils ajoutèrent, en l'honneur d'Hadrien, une treizième tribu à leur division populaire. Mais le style des figures drapées, et celui même des figures nues, prouvent assez clairement, si l'on compare ces figures aux bas-reliefs de la *Cella*, qu'elles sont du même temps, quoique d'une main beaucoup plus habile, et par conséquent de l'époque où le temple fut construit. Vraisemblablement au temps de cet empereur, il a été substitué deux nouvelles têtes à celles de deux divinités : telle est l'opinion de Stuart. Il doit ainsi être tenu pour certain que nous possédons des sculptures de la main de Phidias, ou presqu'entièrement son ouvrage. On est généralement parti de ce point. M. Francis Chantry, M. Richard Payne, ont estimé que les plus beaux de ces ouvrages sont inférieurs à l'Apollon, au Laocoon et aux autres antiques du premier ordre, et qu'ils ne sont qu'au second rang parmi les chefs-d'œuvre de l'art. M. Payne, particulièrement, a jugé que les figures drapées ont bien moins de valeur que les figures nues. M. Flaxmann a classé ces figures dans des

rangs différents. Suivant son opinion, l'Ilissus est très-inférieur au Thésée; celui-ci est au-dessus du *Torse*, mais il n'égale pas l'Apollon, qui est la plus belle statue connue, sous le rapport de l'idéal : dans son opinion enfin, les bas-reliefs de cette collection sont les plus beaux ouvrages de l'antiquité, si l'on excepte le Laocoon et le Taureau Farnèse. M. Jos. Nollekens a placé la figure de Thésée sur la même ligne que l'Apollon et le Laocoon. M. Benjamin West, M. Westmacot, M. Ch. Rossi, M. Ch. Laurence, M. Alex. Day, ont estimé que le Thésée et l'Ilissus sont au-dessus de l'Apollon, du Torse et du Laocoon. Leur motif est que ces figures ressemblent mieux à la nature, non point à une nature commune, mais à la nature dans son état de perfection, à la nature sublime. Le Thésée, dit M. Westmacot, est la vraie nature; l'Apollon est une nature idéale. Les meilleures de ces figures, a dit M. West, présentent l'art dans sa plus grande dignité, l'art établi sur des vérités certaines, l'art suprême; et l'Apollon présente des caractères systématiques et un art systématique. On voit qu'en différant d'opinion quant à l'estime que méritent les figures du Parthénon, M. Flaxmaun, M. Westmacot, M. West, M. Day, paraissent reconnaître un même fait ; c'est que l'Apollon, le Laocoon, le Torse, présentent au plus haut degré cette beauté choisie ou ce beau de réunion, qu'on est convenu d'appeler le *beau idéal*, tandis que les deux principales figures nues du Parthénon, le Thésée et l'Ilissus, offrent une nature grande, forte, souple, mais plus individuelle, moins choisie que n'est celle des dieux et des héros dans les statues antiques de la première classe. De ce point, tenu pour vrai de part et d'autre, M. Flaxmann conclut que le Thésée est inférieur à l'Apollon ; M. Westmacot, M. Day, M. West, en tirent au contraire cette conséquence, que c'est l'Apollon qui est inférieur à l'Ilissus et au Thésée. Nul doute que M. Chauntry et M. Payne, lorsqu'ils ont placé le Thésée et l'Ilissus au second rang parmi les belles statues antiques, ne se soient fondés sur le même fait, savoir, que l'Apollon et le Torse présentent des formes plus épurées, un beau de réunion, ou, en d'autres termes, un beau idéal plus achevé. Ce point, généralement convenu, est très-important pour l'appréciation des sculptures du Parthénon; il ne s'agit que d'en tirer une juste conséquence. Pour juger l'intéressante question qui semblait partager l'Angleterre, le savant Visconti a été appelé à Londres. Cet habile antiquaire, frappé de la singulière beauté de ces sculptures, et particulièrement de celle des figures en ronde-bosse, a déclaré, à leur aspect, n'avoir eu jusqu'alors qu'une imparfaite idée du sublime talent de Phidias. Il lui a paru que l'art statuaire avait déjà touché à ses bornes dans le siècle de Périclès : toutefois il a ajouté cette restriction, que la sculpture a dû à Praxitèle quelque nouvel agrément, quelques raffinements du style gracieux, et particulièrement quelque chose de plus délicat et de plus séduisant dans les têtes, surtout dans les têtes de femmes. Dans des lettres adressées de Londres, à M. Canova, M. Quatremère de Quincy s'est montré plus tranchant et plus absolu. Il a placé l'Ilissus et le Thésée au-dessus de toutes les sculptures connues. Les draperies mêmes des figures de femmes lui ont paru égaler

ou surpasser ce qui a été produit de plus excellent dans ce genre de travail. L'auteur du présent article, dans la partie de ses recherches sur l'histoire chronologique de la sculpture ancienne, lue en 1817, à l'académie, a cru pouvoir soutenir que Phidias, malgré la surprenante beauté de ses ouvrages, a été surpassé par plusieurs des maîtres venus après lui. Si cette opinion était adoptée, il s'ensuivrait assez naturellement que les plus belles figures du Parthénon, quelque admirables qu'elles soient, ne devraient point être placées sur la même ligne que nos antiques du premier ordre : c'est ce qu'il pense en effet. Mais, pour apprécier dignement Phidias, il ne suffit point de comparer ses ouvrages à quelques-uns des chefs-d'œuvre exécutés dans des temps postérieurs. Il faut principalement considérer ce rare génie au milieu de ses contemporains. On le voit alors s'élever au-dessus de tous les maîtres qui l'ont précédé, et montrer la route à tous ceux qui devaient le suivre. L'influence de cet artiste sur son siècle a été immense. Dans l'imitation du nu, ainsi que dans la pose des figures, bannissant la timidité qui avait enchaîné l'école précédente, il parvint à rendre la nature avec toutes ses inflexions et toute sa chaleur. Phidias ne fut pas le seul qui entreprit cette grande amélioration. Plusieurs artistes un peu plus anciens que lui, et dont la réputation se trouvait déjà établie lorsqu'il se fit connaître, avaient essayé de parvenir à une imitation tout-à-la-fois précise et harmonieuse ; mais il y apporta un degré d'excellence dont les plus habiles d'entre ces maîtres étaient encore fort éloignés. Il leur restait à tous quelque chose de la vieille manière ; et sous sa main cette antique roideur disparut entièrement. Ses formes sont vraies, amples, souples, robustes ; ses mouvements justes et hardis ; ses attitudes faciles, nobles, variées, propres à développer toutes les beautés de ses modèles. Appliqué à saisir dans la nature ses traits les plus majestueux, il l'imite néanmoins avec sincérité ; il allie la naïveté à la grandeur, et, si nous pouvons parler ainsi, il est sublime avec simplicité. S'il n'a pas touché les bornes de l'art, dans quelques-unes de ses parties, il en a, quant au choix des formes, posé tous les principes. Il était possible après lui d'épurer encore les contours, d'y apporter une correction plus achevée : on ne pouvait en choisir qui donnassent une plus haute idée de la vigueur et de la dignité de l'homme. La réforme qu'il eut à opérer dans la disposition des draperies, était, à quelques égards, plus difficile que celle qu'il effectua dans l'imitation du nu. La nature ne le guidait plus avec la même sûreté; les motifs de préférence étaient aussi moins évidents. Quelquefois ses rencontres sont admirables ; plus souvent le jet abondant qu'il substitue à la sécheresse éginétique, n'est qu'une manière mise à la place d'une autre manière, un système d'école qui succède à un système différent. Il fallut de nouvelles recherches et plus de temps pour parvenir au développement large et facile des draperies de l'Apollon, du Laocoon et de quelques autres belles figures antiques. Il est une branche que Phidias n'a point cultivée, c'est l'expression des douleurs aigües et des passions véhémentes. Pythagore de Rhège, plus âgé que lui, et qui vivait toutefois dans le même temps,

essaya cette imitation compliquée : mais ce ne fut qu'après ces deux maîtres, que la sculpture parvint à la réunion de toutes les beautés qui devaient en former la perfection. Les bas-reliefs de la *Cella*, et ceux des métopes du Parthénon, ne sauraient être estimés à l'égal des figures nues, placées dans les frontons de ce temple. La marche des Panathénées est, sans doute, un chef-d'œuvre de goût autant que d'imagination, pour l'ingénuité, la convenance, la variété des mouvements, l'équilibre des principales parties, l'action et l'accord de l'ensemble. Les formes des chevaux sont larges et fermes. Partout les règles du bas-relief sont habilement mises en pratique. Il a été justement remarqué qu'on trouve dans cette composition les types de plusieurs statues renommées dans des temps postérieurs, par la tournure gracieuse de leur pose. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer, dans ces beaux bas-reliefs, une multitude d'incorrections. Phidias, pour mettre ses pensées à exécution, dut employer plus d'un agent subalterne ; et il est évident que dans les rangs inférieurs l'école n'était pas plus avancée, et ne pouvait pas l'être. En admettant que nos observations soient justes, l'achèvement plus accompli des chefs-d'œuvre produits après Phidias, ne lui fait rien perdre de sa gloire. Les perfectionnements successifs de l'art accrurent au contraire de jour en jour la renommée de l'homme de génie qui avait enseigné à imiter la nature avec une vérité parfaite et dans toute sa majesté. Ces perfectionnements mêmes furent en quelque sorte son ouvrage, puisqu'ils étaient dus à ses exemples et à ses leçons. Phidias eut pour collaborateur, dans l'exécution du Jupiter d'Olympie, Colotès, un de ses plus jeunes élèves, qui s'illustra dans la suite par des statues de Minerve, de Bacchus et d'Esculape. Il eut un frère nommé Panæuus, qui se rendit célèbre comme peintre. Ce maître orna de peintures le *Pœcile* d'Athènes, concurremment avec Micon et Polygnote. Il y représenta, entre autres, la bataille de Marathon. On distinguait dans cette peinture, les portraits des principaux généraux Grecs et Perses, et ils étaient tous reconnaissables. Panænus peignit l'intérieur du bouclier de la statue de Minerve, exécutée par Colotès. Il concourut aux jeux pythiques, avec Timagoras de Chalcis, pour le prix de peinture : ce fut Timagoras qui l'obtint. On voyait dans le temple de Jupiter à Olympie, différentes peintures de sa main. Il aida notamment Phidias dans l'exécution des ornements du manteau de la statue de Jupiter. Pline et Strabon nomment ce maître *Panæus* ; Plutarque le nomme *Plistænète*. On peut consulter sur les ouvrages de Phidias, Fr. Junius, *Catalogus architectorum, pictorum*, etc., Rotterdam, 1694, in-fol. — *Report from the select commitee of the house of commons on the earl of Elgin's collection of sculpture, marbles*, etc., Londres, 1815, in-8°. — *Mémoire sur les ouvrages de sculpture qui appartenaient au Parthénon, et qu'on voit à présent dans la collection de mylord, comte d'Elgin, à Londres*, par M. Visconti, Paris, 1818, in-8°. — *Lettres adressées de Londres, à M. Canova, par M. Quatremère de Quincy*, Rome, 1820, in-8°. (*Voy.* POLYCLÈTE de Sicyone.) E—C D—D.

PHILANDRIER (GUILLAUME), ou probablement *Filandrier*, gréci-

sa son nom, et se fit appeler *Philander*. Il naquit à Châtillon-sur-Seine, en 1505, d'une ancienne famille, puisa une instruction forte et variée dans les leçons de Jean Perrelle, son compatriote (*V.* PERRELLE), et sortit de ses mains pour prendre un rang distingué parmi les savants. Sur le bruit de sa réputation, George d'Armagnac, évêque de Rodez, voulut l'attacher à sa personne, et, en le choisissant pour son lecteur, l'admit dans son intime familiarité. Le jeune protégé profita des loisirs que lui procurait son Mécène, et revint sur ses études littéraires : son goût pour l'important ouvrage de Quintilien se réveilla ; et il entreprit d'enrichir de ses notes cette théorie complète de l'art oratoire. Il exécuta une partie de ce travail, qui fut mis sous les yeux de la célèbre reine de Navarre, Marguerite de Valois, lorsqu'elle vint avec son époux se faire inaugurer comtesse de Rodez. Le princesse applaudit à cette production, et invita l'auteur à en faire jouir le public. Philandrier donna ensuite tous ses soins au texte de Vitruve : menant de front la théorie de l'architecture et les procédés de cet art, il enrichit Rodez de plusieurs monuments, et fit terminer la cathédrale de cette ville. George d'Armagnac ayant reçu la mission de représenter François Ier. à Venise, son ami l'accompagna, heureux de parcourir l'Italie sous de tels auspices, d'en connaître les artistes, et de joindre aux études dont Rome est le foyer, les leçons de Sébastien Serlio de Bologne. Aidé des secours de cet habile architecte et de ceux de Bramante, il mit au jour son édition épurée et éclaircie de Vitruve, dont il fit hommage à François Ier. La promotion de George d'Armagnac au cardinalat, en 1544, fit rejaillir une nouvelle considération sur Philandrier. Traité avec faveur par tout le sacré collége, honoré du titre de citoyen romain, il obtint pleinement la facilité de satisfaire son admiration pour les richesses des arts dont la *ville éternelle* conserve le dépôt. De retour à Rodez, avec son patron, il s'occupa de nouveau de l'embellissement de cette ville, entra dans les ordres en 1554, et fut pourvu d'un canonicat à l'église cathédrale, dont bientôt après il devint archidiacre. Ces nouveaux liens, et l'amour d'un repos indépendant, lui firent refuser de suivre à Toulouse George d'Armagnac, qui vint y prendre possession de l'archevêché : seulement, afin de conserver les droits d'une ancienne et inaltérable amitié, il consentit à faire deux voyages par an, pour visiter le prélat. Il mourut à Toulouse, dans un de ces déplacements, le 18 février 1565 ; et l'illustre ami qui le pleurait le plus, lui fit ériger un mausolée. Les ouvrages de Philandrier sont : I. *In Institutiones Quintiliani specimen annotationum*, Lyon, Gryphe, 1535, in-8°. ; plusieurs fois réimprimé depuis, et jamais achevé. II. *Annotationes in Vitruvium*, Rome, 1544 ; ibid., 1552, augmentées d'un tiers de notes, et de l'abrégé des livres de George Agricola, *De ponderibus et mensuris*. La plus belle édition de ce travail, qui coûta trois ans à l'auteur, est celle d'Elzevir, 1649, in-fol. Jean Martin a traduit en français le texte de Vitruve et les notes de Philandrier, Paris, 1572, in-4°. ; Genève, 1618. Philandrier laissa en outre plusieurs manuscrits : *De sectionibus marmoreis et polituris ; De lapidum coloribus diatriba ; De picturá et colorum*

composition ; De hyabargiâ plasticè et graphicè de umbris. Il voulait remplacer par ce Traité, celui qu'avait écrit Léon-Bat. Alberti, qui ne l'avait pas satisfait. Philibert de La Mare (*Voy.* ce nom, XXVII, 2) fit imprimer une Lettre au cardinal Barberini, datée de Dijon, le 1er. janvier 1667, *De vitâ, moribus et scriptis Guil. Philandri, Castilionei, civis romani* (Dijon, Chavance), 1667, in-4°. de 63 pages. F—T j.

PHILARAS (LÉONARD), savant Grec du dix-septième siècle, dont le nom a été défiguré par ses contemporains, qui l'ont appelé *Villeré*, *Villaré*, *Villeret*, etc., naquit à Athènes, vers la fin du seizième siècle, d'une famille noble, et vint faire ses études à Rome. Son savoir lui acquit bientôt une grande renommée; et il mérita surtout l'estime des savants par ses connaissances dans les lettres grecques, ayant fait une étude particulière des conciles et des monuments de la primitive Église. Le duc de Mantoue, Charles de Gonzague, l'employa en diverses occasions comme son envoyé auprès des papes Grégoire XV et Urbain VIII. Il fut connu du cardinal de Richelieu, qui le donna au duc de Parme, Edouard Farnèse: un tel suffrage efface tout autre éloge. Il résida successivement à Venise et à Paris, comme chargé d'affaires de ce prince. Il obtint en France la faveur du roi Louis XIII, de Gaston, duc d'Orléans, et de beaucoup d'autres grands de la cour. Vers 1653, il fit un voyage en Angleterre, et y vit Milton, dont il était déjà l'ami. Dans le recueil des lettres familières de ce poète illustre (Londres, 1674, in-8°.), on en lit deux adressées à Philaras; elles sont remplies de témoignages de la plus haute estime. Ce fut sans doute à la réputation qu'il avait laissée à Venise, qu'il fut redevable du choix que le sénat fit de lui pour la place de garde de la bibliothèque de Saint-Marc : mais il ne put profiter de cette faveur; il mourut avant d'avoir exercé ces fonctions, à Paris, en 1673, de l'opération de la taille. On lui doit: I. Une traduction, en grec vulgaire et en latin, du Traité italien de la Doctrine chrétienne, par Bellarmin; elle a paru sous ce titre : *Doctrina christiana græco-vulgari idiomate aliàs tractata, nunc verò litteris latinis mandata per L. V. Atheniensem*, gr. lat., Paris, 1633, in-8°. Ce livre est dédié au cardinal de Richelieu. II. Un Opuscule de 24 pag., intitulé: *Ode in immaculatam conceptionem Deiparæ cum aliis quibusdam epigrammatibus*, etc., Paris, 1644, in-4°. On n'en connaît à Paris qu'un seul exemplaire, qui se trouve à la bibliothèque Mazarine. Cette Ode avait été couronnée par l'académie de Rouen; elle parut avec une dédicace adressée à François de Harlay, archevêque de cette ville : elle a été imprimée de nouveau dans le dernier Recueil de l'académie de Rouen, publié en 1784, in-8°., par M. l'abbé de Lurienne (1). On conserve encore de lui à la bibliothèque du Roi, une copie, in-4°., de l'Anthologie appelée *Inédite.* Toutes ces copies sont tirées, comme on sait, du manuscrit palatin, aujourd'hui à la bibliothèque

(1) L'abbé de Lurienne, d'abord jésuite, ensuite chanoine de l'église métropolitaine de Rouen, cultiva toujours les lettres grecques et latines. Il avait traduit en vers latins plusieurs épigrammes grecques inédites. *Il fut une des soixante-sept honorables victimes tombées sous le couteau de Robespierre, le 7 juillet 1794, à l'âge de 62 ans*, dit Chardon de la Rochette, dans sa notice sur Philaras; voyez le tome II de ses Mélanges de critique et de philologie, p. 302.

du Vatican. Celle de Philaras est plus ample quo plusieurs autres copies connues; elle est de sa main, ce qui n'empêche pas qu'elle n'offre beaucoup de fautes : l'ordre de l'original n'y est pas suivi. Malgré ces défauts, elle peut être utile par les nouvelles leçons qu'elle presente. A la suite, on trouve quelques pièces grecques de l'auteur. Son portrait fut gravé, de son temps, à Paris.

Si—d.

PHILARETE (en arménien, et en arabe, *Philardus*), patrice ou général célèbre dans l'histoire du Bas-Empire, était Grec de religion, mais Arménien de naissance. La province de Varajnouni, dans le centre de la grande Arménie, était sa patrie. Quoiqu'il ne jouît pas d'une très-bonne réputation parmi les Grecs, l'empereur Romain Diogène le comptait parmi ses principaux officiers. Il accompagna ce prince dans son expédition contre les Turks seldjoukides, alors gouvernés par le sulthan Alp-Arslan : il passa avec lui l'Euphrate à Romanopolis ou Roum-Kalaah, et eut bientôt le commandement d'une portion considérable de l'armée impériale. Les troupes qui lui avaient été confiées n'osèrent se mesurer avec les Turks : elles se débandèrent, et Philarète revint sans armée auprès de Diogène. Il assista à la sanglante bataille, livrée le 26 août 1071, entre Khélath et Malazkerd, dans laquelle son prince perdit la victoire et la liberté. Diogène fut rendu à ses soldats par la générosité du sulthan; il ne put en profiter : une révolution s'était opérée à Constantinople pendant sa captivité; et Michel, surnommé depuis Parapinace, avait été placé sur le trône, et se préparait à le défendre contre Diogène. La trahison vint à son secours; le légitime empereur fut abandonné par la plus grande partie de ses soldats : en vain il voulut se maintenir dans l'Arménie; il fallut céder à la fortune, et il se remit entre les mains de l'usurpateur, qui le fit périr. Philarète, qui était resté fidèle à la cause de son souverain, ne voulut pas reconnaître Michel, et se cantonna dans les provinces orientales de l'Empire, où il se déclara indépendant; et il rassembla autour de lui toutes les troupes arméniennes. Bientôt après, il prit même le titre d'empereur. La ville de Marasch, l'ancienne Germanicia, située au milieu des gorges du Taurus, devint sa place d'armes; et il réduisit tous les pays voisins qui étaient soumis aux Grecs, aux Arméniens et aux Musulmans. En 1073, il envoya proposer une alliance à Thorhnig Mamigonian, prince de Daron et de Sasoun; celui-ci, qui se défiait de ses intentions, refusa de l'aller voir. Alors Philarète lui envoya le patriarche d'Arménie, Grégoire, qui était son oncle, menaçant de mettre ses états à feu et à sang, s'il ne s'unissait à lui. Cette seconde ambassade n'eut pas plus de succès : Thorhnig se retira dans la forte place d'Aschmouschad, où il brava ses menaces. Philarète prépara tout pour lui faire la guerre : celui-ci de son côté fit aussi des levées; bientôt il eut plus de cinquante-mille homme sous les armes, et vint attendre son ennemi à Djabaghdchour sur la frontière de ses états. Ne le voyant pas venir, et craignant de ne pouvoir nourrir toutes les troupes qu'il avait amenées, il ne garda que mille cavaliers, avec lesquels il s'en retourna vers Aschmouschad. En chemin, il fut rencontré par l'armée de Phi-

larète : malgré l'infériorité du nombre de ses soldats, Thorhnig n'hésita pas à en venir aux mains dans la plaine d'Alou, au pays d'Handsith. Philarète y fut complètement défait, et obligé de se réfugier dans la forteresse de Kharpert. Un secours de Kurdes mit Philarète en état de reprendre l'offensive : dans une première affaire, il fut encore défait, et le chef de ses nouveaux alliés fut tué de la main de Thorhnig; mais, dans un deuxième combat, ce dernier périt d'un coup de flèche. Sa tête fut portée à Philarète, qui fit un vase à boire de son crâne, et envoya le reste des ossements en présent à son ami Nasr, roi de Miafarekin. Philarète alla ensuite à Thavplour, dans la petite Arménie, où était la résidence du patriarche des Arméniens, qui s'enfuit à son approche. Le patrice le somma de revenir occuper son siége; Grégoire préféra remettre sa dignité à un autre : il désigna, pour le remplacer, Sargis, neveu de son prédécesseur, et Philarète le fit installer dans sa nouvelle dignité, à la fin de l'an 1073. Sargis étant mort trois ans après, Philarète lui donna pour successeur un certain Théodore, qui passait pour un excellent musicien : il garda son titre treize ans et neuf mois. Ces deux prélats ne sont pas comptés parmi les patriarches légitimes d'Arménie. Philarète continuait cependant à se maintenir dans son indépendance, pillant et ravageant la Cilicie, la Cappadoce, le nord de la Syrie et la Mésopotamie. Une circonstance imprévue agrandit encore sa puissance. Depuis long-temps les Grecs nourrissaient une violente haine contre les Arméniens; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se débarrasser de ceux qui étaient à leur service. Vasag, neveu du patriarche Grégoire, qui était duc d'Antioche, fut assassiné, en 1077, par les Grecs de cette ville : ses soldats, qui pour la plupart étaient Arméniens, indignés de cette perfidie, appelèrent à leur secours Philarète, qui entra dans la ville d'Antioche et vengea le meurtre de Vasag sur ses assassins. L'année suivante, Philarète fit sa paix avec l'empereur Nicéphore Botouiate, qui avait remplacé Michel, et en obtint le duché d'Antioche. Il le gouverna comme prince indépendant, payant un tribut au roi arabe qui régnait à Halep. A la possession d'Antioche, il joignit bientôt celle d'Edesse. En 1083, le duc Vasil, fils d'Aboukaba, qui était arménien, fut assassiné. Sempad fils de Pagrat, ancien gouverneur d'Ani, fut appelé pour le remplacer; mais, comme il était détesté des Grecs de la ville, il y eut une sédition. Philarète vint en apparence pour y rétablir la paix, se rendit maître de Sempad, qu'il envoya à Marasch, où il le fit aveugler, et donna le duché d'Edesse à son fils Varsam; il s'empara ensuite de Kischoum, de Raaban et de plusieurs autres villes de la Commagène. Les troupes de Philarète étaient formées d'un amas de brigands arméniens, persans, arabes et turks, sans religion, pillant indifféremment tout le monde. Philarète, lui-même, ne pouvait être considéré comme chrétien que de nom : il ne tarda pas en effet à se faire musulman. Cette conduite, et les cruautés qu'il commettait sans cesse, indignèrent contre lui son fils Varsam : ce dernier profitant d'un moment où son père avait quitté Antioche pour une expédition, en laissant la garde de cette ville à un musulman nommé Ismaël, alla trouver So-

liman, fils de Koutoulmisch, prince seldjoukide, qui régnait à Iconium, pour l'engager à s'emparer d'Antioche. Cette proposition fut acceptée, Abou'lkasem, officier du sulthan, fit préparer des vaisseaux à Tarse dont il s'était emparé depuis peu, et vint débarquer auprès d'Antioche, dont il se rendit maître sans résistance : les habitants qui haïssaient Philarète, ne défendirent pas la ville. Celui-ci tenta vainement de la sauver; il fut obligé de se retirer à Honi, dans la province de Dchahan : l'émir turk Boltadji le défit, et le contraignit de se réfugier à Marasch, son ancienne résidence. S'étant brouillé avec le patriarche qu'il avait créé, Philarète en fit élire un autre par l'évêque arménien du pays : le remplaçant, nommé Paul, abbé de Varak, accepta par force, et parvint bientôt à s'échapper des mains de son protecteur. Désespérant de résister à ses nombreux ennemis, Philarète prit le parti d'aller dans le Khorasan, à la cour du sulthan Malek-schah, qu'il reconnut pour son souverain. Ce prince, qui se préparait à faire une expédition dans l'Occident, vint dans la Mésopotamie; il y fut accompagné par Philarète, qui était dans son camp lorsque la ville d'Edesse se soumit à son empire. Vainement Philarète réclama cette place comme sa propriété, promettant d'y faire dire la prière publique pour le khalife et le sulthan : ce prince, qui savait que les habitants le détestaient, donna Edesse à Bouzan, un de ses généraux, et envoya Philarète à Marasch dont il lui conserva la possession. Trompé dans ses espérances, Philarète y tomba malade de chagrin; il mourut bientôt après, en 1086. On dit qu'avant sa mort il était retourné au christianisme. S. M—N.

PHILÉ (Manuel), poète grec, né à Éphèse, vers l'an 1275, de parents pauvres, vint, dans sa jeunesse, à Constantinople, où il suivit les leçons de George Pachymère, qui lui fit faire de grands progrès dans les lettres (*Voy.* Pachymère). Au lieu d'embrasser un état honorable, il passa sa vie à solliciter un emploi qu'il ne put point obtenir, et à mendier la faveur des courtisans, dont il était méprisé. Dans les humbles suppliques qu'il adressait à l'empereur, il se bornait à lui demander des vêtements pour couvrir sa nudité, et un peu de pain, se rabaissant jusqu'à se comparer au chien qui attend les miettes de la table de son maître. L'excès d'avilissement dans lequel il était tombé, ne put le garantir de la colère de l'empereur. Ce prince, offensé de quelques expressions que Philé avait employées dans sa *Chronographie* (1), le fit mettre en prison, et l'auteur n'en sortit qu'après avoir offert de jurer qu'il n'avait jamais eu l'intention d'offenser son auguste protecteur. On conjecture que Philé mourut vers 1340. De tous ses ouvrages, le plus connu est un poème intitulé : *De animalium proprietate*, composé de morceaux tirés d'Elien (*Voy.* ce nom). Il est écrit en vers politiques ou mesurés, qui contiennent un nombre déterminé de syllabes, sans égard à la prosodie (Voy. sur ce genre de vers, Vossius, *De viribus rhythmi*, p. 21). Il fut publié, pour la première fois, à Venise, en 1533, in-8°., par Arsène, archevêque de Monembasie (aujourd'hui Napoli de Malvasia). Cette édition est rare et recherchée; Georg. Bergman d'An-

(1) Cet ouvrage est un de ceux de Philé dont on ne connaît aucun fragment.

naberg en donna une version latine, accompagnée du texte grec, revu par Joach. Camerarius, Leipzig, 1574, ou Heidelberg, 1596, in-4°. Mais Camerarius, persuadé que les fautes de quantité qu'il remarquait dans le texte, provenaient de l'ignorance des copistes, y fit tant de corrections pour le rendre conforme à la prosodie, que ce n'était plus l'ouvrage de Philé. Enfin, J. Conr. de Pauw reproduisit (Utrecht, 1730, in-4°.) l'édition d'Arsène, augmentée de quelques fragments tirés des manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, que Fabricius avait déjà publiés dans la *Bibl. græca*. Cette édition a été vivement critiquée par d'Orville, qui en a relevé les imperfections, dans des Remarques insérées sous le nom de *Philetes*, au sixième volume des *Observationes miscellaneæ* de Burmann (*V.* Pauw et d'Orville). Camus avait eu le projet de donner une nouvelle édition de ce poëme; mais, forcé de renoncer à ce travail, il a publié, dans le tome v des *Notices et Extraits*, p. 623, les variantes des quatre manuscrits de la bibliothèque du Roi, qu'il avait collationnés. Les autres *Poëmes* de Philé, dont Allatius et Fabricius avaient fait connaître quelques-uns, ont été publiés par Gottlieb Wernsdorf, d'après les manuscrits d'Augsbourg et d'Oxford, avec une version latine et des notes, Leipzig, 1768, in-8°. Le savant éditeur a fait précéder ce Recueil d'une bonne Dissertation sur la vie et les ouvrages de Philé. Outre un poëme à la louange de saint Théodore, dont l'auteur est inconnu, ce volume contient une Pièce de vers de Philé sur un moine lépreux; un Poëme à la louange de l'empereur; un Poëme des plantes; un autre adressé à Jean Cantacuzène : c'est un Dialogue de 965 vers, entre l'auteur et la ville de Constantinople, qu'il désigne sous les noms de *Mens magistra*, et dans lequel il personnifie les vertus du grand domestique, la sagesse, le courage, la tempérance, la vérité, la pitié, la sagacité, etc.; une Supplique à l'empereur, pour se justifier des expressions qu'il lui reprochait; un Poëme sur l'éléphant (2); un autre sur les vers à soie, qui faisait sans doute partie de son grand travail sur les animaux; les Éloges funèbres de Pachymère, son maître, et de Jean Phacraze, grand logothète sous Michel l'Ancien; des Épigrammes, et quelques autres Pièces de peu d'étendue. On conserve encore des *Vers* inédits de Philé, parmi les manuscrits des bibliothèques de France, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne. Wernsdorf en a donné la liste, dans la Dissertation déjà citée. W—s.

PHILELPHE (François), l'un des plus célèbres philologues qui parurent en Italie à la renaissance des lettres, était né, le 25 juillet 1398, à Tolentino, dans la marche d'Ancône, d'une famille obscure. Pogge, son ennemi personnel, prétend qu'il devait le jour au commerce scandaleux d'une blanchisseuse avec un prêtre : c'est une infamie dont il est inutile de démontrer la fausseté. Envoyé jeune à Padoue, il y apprit en même temps le droit, l'éloquence et la philosophie, et fut, avant l'âge de dix-huit ans, chargé d'enseigner la rhétorique. Appelé à Venise, en 1417, il eut le plaisir de voir accourir à ses leçons les hommes les plus distingués, qui devinrent bientôt ses

(2) Ce petit poëme, de 378 vers, est adressé à un empereur Léon : comme aucun des empereurs de ce nom n'était contemporain de Philé, on peut douter que cet écrit lui appartienne. Voy. les *Miscell. observ. in auctor. vet. et rec.*, vol. 7, tom. III, p. 425.

amis. Il souhaitait, à l'exemple de Guarini et d'autres savants, de pouvoir étudier le grec à Constantinople; mais l'état de sa fortune était un obstacle à ce voyage. Ses amis, qui lui avaient déjà procuré le droit de cité, le firent attacher comme secrétaire à la légation vénitienne; et il arriva, en 1420, dans la capitale de l'Orient. Il se mit aussitôt sous la direction de Jean Chrysoloras, frère d'Emanuel (*Voy.* CHRYSOLORAS); et cet habile maître lui fit faire des progrès aussi grands que rapides dans la langue et la littérature grecques. Son application à l'étude ne l'empêchait pas de remplir tous les devoirs de sa place; et le talent qu'il avait montré pour les négociations, l'ayant fait connaître de Jean Paléologue, ce prince le nomma, en 1523, son ambassadeur près de l'empereur Sigismond, alors à Bude. Philelphe venait de terminer avec succès la mission dont il avait été chargé, quand il fut prié par Ladislas, roi de Pologne, d'assister, en qualité de ministre impérial, aux fêtes de son mariage, qui devaient se célébrer à Cracovie. Il se rendit dans cette ville, à la suite de Sigismond; et, le jour de la cérémonie (12 février 1424), il prononça un discours à la louange des deux époux, en présence des souverains et d'une foule immense. De retour à Constantinople, après une absence de quinze ou seize mois, il reprit ses études avec une nouvelle ardeur: mais la violente passion que lui inspira la jeune Theodora, fille de son maître, en interrompit le cours. Il obtint enfin la main de Theodora, qu'il ramena, en 1427, à Venise, où ses anciens amis le rappelaient pour y enseigner la littérature grecque. Cette ville était désolée par la peste; tous ses amis s'étaient enfuis. Il ouvrit cependant une école pour faire subsister sa famille; mais une jeune fille qu'il avait prise à son service, étant morte peu de jours après, Philelphe effrayé quitta Venise avec sa femme et ses enfants, sans savoir où il s'arrêterait. L'accueil qu'il reçut en passant à Bologne, fixa son irrésolution; il accepta la chaire d'éloquence et de philosophie, qu'on lui offrit avec un traitement considérable: mais, au bout de quelques mois, les Bolonais se révoltèrent contre le pape; et Philelphe s'empressa de fuir une ville divisée par des factions non moins redoutables que la peste. Il se rendit à Florence, où il fut accueilli avec distinction; et il y ouvrit des cours de littérature grecque et latine, qui furent suivis par une foule immense d'auditeurs: il donnait jusqu'à trois leçons par jour; et, pour satisfaire la curiosité de ses élèves, il leur expliquait en outre, les dimanches et les fêtes, le poème du Dante, dans l'église de *Santa Maria del Fiore*. Mais la vanité de Philelphe lui fit bientôt des ennemis de tous les savants qui l'avaient attiré à Florence: il se permettait contre eux les injures les plus grossières; il les peignit, dans des satires, sous les traits les plus odieux: enfin il poussa l'ingratitude jusqu'à se déclarer contre les Médicis, ses bienfaiteurs, comme ils le furent de tous les gens de lettres; et il mêla leurs noms dans toutes ses querelles, auxquelles ils étaient étrangers. Niccolo Niccoli, Ambroise le Camaldule, et la plupart des savants, se réunirent pour éloigner de Florence un homme dont la présence était devenue un sujet de troubles: mais les ennemis des Médicis furent assez puissants pour l'y maintenir; Philelphe fut confirmé, en 1431,

dans toutes ses dignités, et reçut même une augmentation de traitement. Le triomphe de Philelphe accrut la haine de ses adversaires. Un matin qu'il se rendait à son école, il fut attaqué par un assassin de profession, qui le blessa légèrement au visage. Il crut ou prétendit que le coup venait des Médicis; et il songeait, en fuyant, à mettre sa vie en sûreté, quand cette famille fut chassée de Florence par la faction des nobles, en 1433. L'éloignement des Médicis fut un nouveau triomphe pour Philelphe; et il en abusa jusqu'à les poursuivre dans leur exil par les satires les plus infames. Mais les Médicis ayant été rappelés l'année suivante, Philelphe ne jugea pas prudent de les attendre, et il gagna Sienne, s'engageant à y professer les belles-lettres pendant deux ans. Il continuait cependant d'écrire contre les Médicis avec une telle fureur, qu'il fut enfin déclaré rebelle par un décret du sénat, et banni de Florence dix mois après en être sorti. Celui qui avait attenté à ses jours le poursuivit à Sienne; et Philelphe, l'ayant reconnu, le fit arrêter. Cet homme avoua, dans les tortures, son coupable projet, et fut condamné à une amende de cinq cents livres d'argent; mais Philelphe appela de cette sentence devant le gouverneur de Sienne, qui l'aurait condamné à mort, si Philelphe n'eût intercédé pour le meurtrier, auquel on coupa le poing. Toujours persuadé que les Médicis seuls avaient armé contre lui cet assassin, Philelphe, de concert avec quelques exilés florentins, chargea un misérable Grec de poignarder Cosme de Médicis et ses principaux partisans. Le Grec fut pris, et chargea, dans ses interrogatoires, Philelphe, qui fut condamné par défaut à avoir la langue coupée, et fut banni de Florence à perpétuité. Philelphe, convaincu que ses ennemis n'ayant pu réussir à le faire périr par le fer, auraient recours au poison, vivait dans de continuelles inquiétudes : mais il n'en remplissait pas moins avec zèle tous ses devoirs de professeur; et il trouvait encore assez de loisir pour composer de nouveaux ouvrages qui ajoutaient à sa renommée. Touché de sa situation, le généreux Cosme de Médicis, oublia le passé, et lui fit demander son amitié : mais Philelphe rejeta des propositions qu'il ne pouvait pas croire sincères; et il fallut toute la patience d'Ambroise le Camaldule, pour opérer une réconciliation que Cosme souhaitait ardemment. Cependant la plupart des princes d'Italie cherchaient à fixer Philelphe dans leurs états. Il donna la préférence à Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, et promit de se rendre à sa cour, demandant seulement le délai nécessaire pour remplir un engagement de six mois, qu'il avait contracté avec les Bolonais. Il revint à Bologne, en 1439, dix ans après qu'il en était sorti; et il eut lieu d'être satisfait de l'accueil qu'il y reçut. Mais les factions qui continuaient de diviser cette ville, lui en rendirent bientôt le séjour insupportable; et, avant la fin des six mois qu'il devait y passer, il se rendit à Milan avec sa famille (1440). Comblé d'honneurs, richement payé, chéri du prince et des grands, Philelphe pouvait se croire heureux : mais la mort prématurée de sa femme Théodora vint troubler le repos dont il commençait à jouir. Le chagrin qu'il éprouva de cette perte, fut si grand, qu'il voulut renoncer au monde. Le duc Visconti combattit sa résolution, et lui fit épouser une jeu-

ne et riche héritière. Visconti mourut, en 1447; et la femme qu'il lui avait donnée, le suivit de près au tombeau. Philelphe revint encore au projet d'embrasser l'état ecclésiastique, et se remaria cependant pour la troisième fois. La mort du dernier Visconti laissait Milan en proie aux factions : François Sforce, son gendre, finit par en triompher, et fut reconnu son successeur, en 1450. Il avait hérité de l'affection que son beau-père portait à Philelphe; et il ne négligea rien pour se l'attacher : mais les finances de l'état étaient épuisées par les guerres; et Philelphe, dont les appointements n'étaient pas payés avec exactitude, habitué d'ailleurs à des dépenses considérables, se vit bientôt réduit à user de toutes ses ressources pour se procurer de l'argent. Il fit un recueil de ses satires, qu'il offrit à Alphonse, roi de Naples, prince libéral, dont il attendait une récompense proportionnée au mérite de l'ouvrage. Alphonse témoigna le desir d'en voir l'auteur : mais la peste qui désolait le Milanez, empêchait Philelphe d'entreprendre ce voyage; et d'ailleurs le duc Sforce n'était pas disposé à lui donner la permission de se rendre à la cour d'Alphonse, avec lequel il était en guerre. Philelphe surmonta cependant toutes ces difficultés, emprunta de l'argent de ses amis, et obtint un congé de quatre mois pour visiter Rome. Son intention était de se rendre directement à Naples, et de ne s'arrêter à Venise qu'à son retour: mais le pape (Nicolas V), informé de son passage, voulut le voir; et après avoir essayé de le fixer à Rome, par des propositions avantageuses, le congédia en lui donnant des preuves de sa libéralité. Philelphe fut accueilli par le roi Alphonse, de la manière la plus distinguée. Ce prince, ami des lettres, le créa chevalier à Capoue, lui permit de porter ses armoiries, et enfin lui décerna la couronne poétique en présence de toute sa cour. Pénétré de reconnaissance pour les bontés d'Alphonse, Philelphe voulut le réconcilier avec le duc de Milan; et il avait déjà commencé à négocier, quand Alphonse fut instruit que Sforce se préparait à ramener René d'Anjou dans le royaume de Naples. Aussitôt il renvoya Philelphe, qui revint à Milan, après avoir visité Rome et Tolentino. En arrivant, il apprit que Constantinople était tombé au pouvoir des Turcs, et que sa belle-mère avait été faite esclave avec ses deux filles. Dans sa douleur, il pria Sforce de l'envoyer en ambassade, à l'empereur turc, pour réclamer la liberté de ces captives. Le duc lui permit seulement de députer vers Mahomet, en son propre nom, deux jeunes gens, qui remirent au sultan une ode et une lettre grecque, par laquelle Philelphe lui demandait cette grâce, en offrant une rançon. Mahomet, qui se piquait d'honorer les savants, accueillit favorablement cette demande, et rendit la liberté aux trois esclaves, sans rançon. Pour satisfaire à ses dépenses, Philelphe obsédait sans cesse ses protecteurs de nouvelles requêtes en vers et en prose; les moindres événements lui fournissaient l'occasion de composer des harangues et d'autres pièces qui lui étaient chèrement payées : il avait un traitement considérable; il était en outre pensionné de plusieurs princes : cependant il fatiguait l'Italie de ses plaintes. Il avait composé les huit premiers livres d'un poème en l'honneur de Fr. Sforce, quand il perdit ce généreux protecteur (1458). Ga-

léas-Marie, son fils, qui ne partageait pas son goût pour les lettres, laissa Philelphe dans l'oubli; et l'inconduite du savant l'obligea de vendre jusqu'à ses habits pour vivre et soutenir sa famille. Au milieu des chagrins de tout genre dont il était accablé, Philelphe conservait la santé et le courage qui lui étaient si nécessaire pour lutter contre la mauvaise fortune. Il travaillait sans relâche, écrivait, donnait des leçons, et excitait le zèle de ses amis, que ses folles dissipations avaient ralenti. Depuis que Milan ne lui offrait plus les mêmes avantages, il n'avait pas cessé de solliciter une chaire à Rome, où il se flattait que sa réputation attirerait de nombreux auditeurs. Cette faveur, qu'il avait en vain espérée de Pie II, son ancien élève, et de Paul II, qui l'avait cependant soutenu par ses libéralités, il l'obtint enfin de Sixte IV, qui le nomma, en 1474, à la chaire de philosophie morale, avec un traitement considérable. L'accueil qu'il reçut à Rome, fut digne de son mérite; et il commença, peu après, l'explication des *Tusculanes*, en présence d'un grand concours de curieux. Malgré son grand âge, Philelphe fit deux fois le voyage de Milan, pour en ramener sa femme et ses enfants. Dans le premier, il eut la douleur de voir mourir deux de ses fils; au second, il perdit sa femme, et avec elle l'appui de sa vieillesse. Pendant son absence, la peste s'était déclarée à Rome : il craignait d'y retourner, et il pria Laurent de Médicis de lui procurer une chaire à Florence. Ce prince, que la postérité a surnommé le Magnifique et le Généreux, fut touché de la prière de ce vieillard; il fit abolir les décrets rendus contre lui, et le nomma professeur de langue et de littérature grecques. Philelphe se hâta de venir prendre possession de sa chaire: mais les fatigues du voyage avaient épuisé le reste de ses forces; et il mourut quinze jours après son arrivée à Florence, le 31 juillet 1481, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il avait eu de ses trois femmes vingt-quatre enfants; mais quatre de ses filles seulement lui survécurent. Aucune vie n'a été plus remplie que celle de Philelphe; et aucune n'aurait été plus heureuse, si sa vanité et son orgueil n'en avaient pas troublé le cours. Son besoin d'éclat et de magnificence l'obligeait à se procurer de l'argent par toutes sortes de moyens; et souvent il ne put suffire à ses folles dépenses. Se regardant comme l'homme le plus savant et le plus éloquent qui eût jamais paru, il traitait avec mépris les littérateurs les plus distingués de son temps; et il eut avec la plupart d'entre eux des querelles déplorables. (*V.* POGGE, MERULA, NICCOLI, etc.) Malgré les défauts de Philelphe, on doit convenir qu'il rendit d'importants services aux lettres. Il forma un grand nombre de disciples, parmi lesquels on en compte plusieurs qui se sont illustrés. Il a laissé une foule d'écrits en vers et en prose. Son style, en latin, approche moins que celui de Pogge de l'élégance et de la pureté des bons modèles. Il ne faisait aucun cas de la langue italienne, déjà illustrée par les ouvrages du Dante, de Pétrarque, de Boccace et de Villani; mais son Commentaire sur Pétrarque prouve que, s'il méprisait cette langue, c'est qu'il ne la connaissait pas. Outre des *Traductions latines* de la *Rhétorique* d'Aristote, de l'*Eloge des Athéniens*, et du *Plaidoyer* de Lysias *contre Eratosthè-*

nes, de la *Cyropédie* et de quelques *Opuscules* de Xénophon, des *Apophtegmes* de Plutarque, et des *Vies de Lycurgue et de Numa*, de deux *Traités* d'Hippocrate, de la *Vie de Moïse*, par Philon, etc., on citera de Philelphe : I. *Opus satyrarum seu hecatostichon decades x*, Milan, 1476, in-fol., première et très-rare édition; Venise, 1502; Paris, 1580, in-4°. (1) Ces satires sont pleines d'invectives et d'obscénités. Il faut, dit Ginguené, avoir essayé de lire ces productions monstrueuses, pour se figurer un pareil débordement de fiel. II. *Opuscula* (Venise), Vindelin de Spire, 1471, in-4°.; Milan, 1481; Venise, 1492, in-fol. Ce volume contient la traduction des *Apophtegmes* de Plutarque et de quelques petits Traités. III. *Convivia Mediolanensia*, Milan et Venise, 1477; Spire, 1508; Cologne, 1537; Paris, 1552, in-8°. Ce sont deux Dialogues faits sur le modèle du Banquet de Platon, dans lesquels l'auteur introduit ses amis discutant à table des questions de morale et de philosophie. IV. *De morali disciplinâ*, Venise, 1552. Ce Traité est divisé en cinq livres; mais le dernier n'est pas entièrement achevé. V. *Orationes cum quibusdam aliis Opusculis*, Milan, 1481, in-fol., édition très-rare. Ce Recueil, qui a été réimprimé plusieurs fois dans le quinzième siècle, contient des Harangues, des Oraisons funèbres et d'autres petites pièces. On y distingue un discours adressé par Philelphe à Jacq.-Ant. Marcello, noble Vénitien, sur la mort de son fils (2) : c'est un morceau plein de raison, de philosophie et même d'éloquence. VI. *Philelphi Fabulæ*, Venise, 1480, in-4°., goth. de 24 feuillets. C'est la seule édition de ces Fables imprimée dans le quinzième siècle : elles ont été traduites en français, par Bellegarde, à la suite des *Fables* d'Ésope, en 1703; id., Utrecht, 1752, in-8°. VII. *Odæ et Carmina* (Brescia), 1497, in-4°., rare (3). VIII. *Commentaire sur le Canzoniere de Pétrarque*, Bologne, 1476. Il est plein d'explications extravagantes et de traits injurieux contre Pétrarque, Laure, les papes et les Médicis, qui n'avaient rien de commun avec Pétrarque. IX. *Vita di san Gio. Battista*, Milan, 1494, in-4°.; c'est un poëme *in terza rima*, dont on ne connaît que cette seule édition. X. *Epistolarum libri* (Vindelin de Spire, 1472), in-fol. Cette première édition, et celle de Brescia, 1485, in-fol., ne contiennent que 26 livres; mais les suivantes de Venise, 1500, 1502, in-fol., en contiennent 37 (4).

(1) Cette édition de Paris fut publiée par Gilles Perrin, Champenois; et le frontispice annonce une *Vie de Philelphe*, tirée de ses écrits, qu'on ne trouve pas dans l'exemplaire de la bibliothèque du Roi. M. Brunet, qui en a vu un exemplaire également défectueux, conjecture que cette vie n'a point été imprimée, ou qu'elle a été supprimée (Voy. le *Manuel du libraire*).

(2) Cette pièce avait déjà été imprimée séparément sous ce titre : *Ad Jacobum Anton. Marcellum, patricium Venetum, de obitu Valerii filii consolatio*, Rome, 1475, in-fol.; Milan, 1476, in-4°., ces deux éditions sont très-rares. Marcello fut si content de cet ouvrage, qu'il envoya à l'auteur un bassin d'argent d'un travail admirable, qui valait plus de cent sequins. Philelphe le porta dès le lendemain matin chez le duc de Milan, et lui en fit don devant tout son conseil.

(3) Philelphe voulait composer dix livres d'odes, donner au premier livre le nom d'Apollon, et aux neuf autres ceux des neuf Muses, comme Hérodote aux livres de son histoire. Chaque livre devait être composé de dix odes, et chaque ode de cent vers : il n'en put achever que cinq livres; mais il s'astreignit rigoureusement à ce plan.

(4) On a réimprimé : *Francisci Philelphi Tolentinatis, etc. Epistolæ, cæteris quæ hactenus prodierunt auctiores et emendatiores; animadversionibus vitâque auctoris locupletatæ; operâ et studio Nicolai Stanislai Meneccii; tomus primus*, Florence, 1743, in-8°. Mansi donne à cette édition la date de 1745; Chaufepié dit 1743; et c'est lui qui a raison. La date de 1743 se lit sur le frontispice du volume; et la préface est datée de, NON. FEB. MDCCXLIII. Mansi, dans son édition de la *Bibl. mediæ latinitatis*, de Fabricius, dit avoir conféré

Les bibliothèques d'Italie possèdent un grand nombre d'ouvrages inédits de Philelphe; les principaux sont : *Meditationes Florentinæ de exilio*, etc.; ce Traité devait avoir dix livres, mais l'auteur n'en écrivit que trois; — la *Sforciade* : le début de ce poème, dont on n'a que les huit premiers livres, a été inséré, par Sassi, dans l'*Historia typogr. litterar. Mediolanensis*, p. 178 et suiv., et par Bandini, dans le *Catalog. codic. bibl. Laurentianæ*, p. 178 et suiv. M. de Rosmini a donné l'analyse des huit livres, dans sa *Vie de Philelphe* (II, 159-174); — *Trois Livres d'Odes et d'Elégies grecques*; — un Recueil d'épigrammes (*joca et seria*), les unes graves, les autres badines, et le plus souvent licencieuses. On a publié, sous le nom de Philelphe, l'ouvrage de Maffeo Vegio (*V.* Maffeo), *De educatione liberorum clarisque eorum moribus opus libri sex*. Paris, sans date, in-4°.; ibid., 1508, même format; traduit en français, sous ce titre : le *Guide des parents en l'instruction et direction de leurs enfants* (par Jean Lode du diocèse de Nantes), Paris, 1513, in-8°. C'est également pour en assurer le succès, qu'on a donné, sous le nom de ce célèbre philologue, une traduction latine, en prose, de l'*Odyssée*, Venise, 1516, in-fol., que Rosmini attribue, avec beaucoup de vraisemblance, au fils de Philelphe, dont l'article suit, (*Vita di Filelfo*, II, 95, note 1re.) On trouvera des détails sur Philelphe dans la plupart des biographies italiennes : mais on peut consulter surtout (5) la *Vie* de cet écrivain, par M. de Rosmini, Milan, 1808, 3 vol. in-8°.; c'est un modèle d'exactitude et de précision. Chaque volume est accompagné de documents inédits, qui jettent un grand jour sur l'histoire littéraire de l'Italie, au quinzieme siècle. Le premier volume est orné du portrait de Philelphe, d'après Mantegna; le second, d'un autre portrait, dont l'original est conservé dans les archives de Tolentino; et le troisième, de la médaille frappée en l'honneur de Philelphe, tirée du musée Mazzuchelli. Ginguené a donné une analyse très-bien faite de cette Vie de Philelphe, dans son *Hist. litt. de l'Italie*, III, 326-50. W—s.

PHILELPHE (Mario (1)), littérateur, fils aîné du précédent et de Théodora, fille de Jean Chrysoloras, eut, dans les agitations de sa vie, des traits multipliés de ressemblance avec son père. Il naquit à Constantinople, le 24 juillet 1426; le père, ayant quitté cette ville la même année, le ramena en Italie, où il le fit

---

l'édition récente avec celle de 1502, et avoir remarqué que dans l'édition de 1502, il manque les lettres 8 17 du livre quatrième, tandis que dans l'édition moderne, il manque la lettre à Albert Zaccharius, commençant par ces mots : *Non te præterit*, et datée de *Tertio idus januarii* 1441. Les lettres 8 à 17 se trouvent pourtant dans l'édition de 1502, où le quatrième livre contient 37 lettres. Ce quatrième livre n'en a que 36 dans l'édition de 1743, parce qu'en effet, on y a omis la lettre désignée par Mansi. Cette édition de 1743 n'a pas, au reste, été continuée; il n'en a paru que le 1er. volume, contenant les quatre premiers livres : c'est ce que dit Mansi, et ce que confirme une note manuscrite de Villoison. A. B—T.

(5) La *Vie* de Philelphe, que Niceron a publiée dans le tome VI de ses *Mémoires* est pleine d'inexactitudes, qui ont été corrigées en grande partie dans le tome X. Mais on en trouve une plus étendue dans le tome XLII; elle est tirée des *Mémoires* de Lancelot, *sur Philelphe*, insérés dans le tome X du *Recueil de l'acad. des inscript.* Le savant Apostolo Zeno a publié une Vie de Philelphe, dans le tome 1er. des *Dissertaz. Vossiane*; et Tiraboschi lui a consacré un article intéressant dans la *Storia della letteratur. italiana*, VII, 284; enfin Nicol. Stan. Meucci a publié en latin une *Vie* de ce philologue, 1741, in-8°.; mais la *Vie* de Philelphe par M. de Rosmini est la meilleure, la plus exacte et la plus complète.

(1) Il avait reçu au baptême les noms de Jean-Marius-Jacques, mais il n'est connu que sous celui de *Mario*.

élever avec soin. Son fils moutra dès son enfance beaucoup de facilité et de pénétration; mais la bizarrerie de son caractère le rendait très-désagréable à ses maîtres, et l'empêchait souvent de profiter de leurs leçons. Il retourna, en 1440, à Constantinople, sur l'invitation de l'empereur Paléologue, qui, par attachement pour Philelphe, offrit de lui donner un emploi à sa cour, aussitôt que son éducation serait terminée. Philelphe n'avait consenti qu'avec peine à se séparer d'un fils que, malgré ses défauts, il aimait plus que ses autres enfants; et, devenu veuf, il se hâta de le faire revenir, dans l'espoir qu'il l'aiderait à supporter sa douleur. Mario, fatigué des justes reproches de son père, ne tarda pas à se soustraire à son autorité. Il s'enfuit secrètement, et parcourut toute l'Italie, donnant des leçons dans les villes où il s'arrêtait, visitant les châteaux, et nouveau troubadour payant l'accueil qu'il y recevait par quelques pièces de vers. La curiosité l'attira en Provence, où le roi René tenait alors sa cour; et l'on peut croire qu'il fut bien reçu d'un prince empressé de fixer dans ses états tous ceux qui se distinguaient par quelques talents. On apprend, par une lettre d'Alciat, que Mario fut chargé de ranger et de mettre en ordre la bibliothèque de Saint-Maximin (2). Il avait obtenu du roi René, un emploi à Marseille, qu'il remplissait en 1450; mais il le quitta bientôt pour assister aux fêtes qui devaient marquer le passage de l'empereur Frédéric III à Milan: il fut présenté à ce prince, qui lui décerna la couronne poétique et le décora du titre de chevalier; mais les bontés de Frédéric ne l'empêchèrent pas de composer une satire mordante contre les poètes à qui l'empereur avait accordé les mêmes honneurs, peut-être avec trop de facilité (3). Mario, d'après les sollicitations de son père, fut nommé, en 1451, professeur de belles-lettres à l'académie de Gènes; mais, peu de temps après, il abandonna l'enseignement, et s'établit à Turin, où il exerçait, en 1453, la profession d'avocat. En vain Philelphe lui écrivait les lettres les plus pressantes pour l'engager à renoncer à un état qui ne pouvait lui promettre aucun avantage; en vain lui répétait-il: Soyez ce que la nature vous a fait, orateur, poète ou philosophe, mais non pas jurisconsulte; Mario s'entêta à suivre la carrière dans laquelle il était entré. Il profita, en 1456, d'une occasion favorable pour aller voir Paris; et après avoir visité le peu de monuments remarquables qu'offrait alors cette grande ville, il revint en Italie, où il languit quelque temps dans une situation pénible, mais qui, après tout, n'était que la juste punition de son inconduite. Le pape Pie II le nomma, en 1459, avocat consistorial à Mantoue; et, dans le même temps, on lui offrit à Venise, une chaire de belles-lettres, dont il prit possession en 1460. Le doge et une partie des sénateurs s'étaient rendus à cette cérémonie, sans qu'il en eût été prévenu. Mario, loin d'être déconcerté par un auditoire si imposant, prononça un discours impro-

(2) Cette bibliothèque était riche en manuscrits d'une haute antiquité; Alciat y découvrit celui du *Commentaire* de Donat sur Virgile.

(3) Voici le titre de cette pièce: *Satyra in vulgus equitum auro notatorum, doctorumque facultatum omnium, comitumque Palatinorum et poetarum laureatorum quos paulò antè imperator Federicus insignivit.* Cette pièce se conservait dans la bibl. Saibante à Vérone. Tiraboschi en cite les premiers vers dans sa *Storia*, VI, 992.

visé, qui fut trouvé si beau, qu'on lui assigna une augmentation de traitement sur le trésor de l'état. Il ne soutint pas un début si brillant; et, au bout de quelque temps, la négligence avec laquelle il remplissait ses devoirs, le fit congédier. Alors il retourna auprès de son père, dont il avait méprisé les conseils, et qui s'empressa de lui donner un asile. On conjecture qu'il partagea la détention de Philelphe; il était soupçonné d'avoir eu part aux satires publiées par son père, contre le pape Pie II, mort récemment. Dès qu'il eut recouvré la liberté, Mario alla professer les belles-lettres à Bergame, d'où son humeur inconstante le conduisit successivement à Vérone, à Bologne et à Ancone : il paraissait fixé dans cette dernière ville, lorsqu'il fut appelé par le duc Gonzague à Mantoue, où il mourut en 1480, à l'âge de cinquante quatre ans. Outre des *Discours*, des *Poésies* latines et italiennes (4), des *Epigrammes*, des *Satires*, des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Commentaires* sur la *Rhétorique* de Cicéron, et sur les *Canzoni* de Pétrarque, restés inédits dans les biblioth. de l'Italie, on a de Mario : I. *Epistolare*, Milan, 1484, in-4°., rare. Cette espèce de manuel épistolaire a été réimprimé sous ce titre : *Epistolæ octinginta genera complectentes, quarum singula in tria membra partita sunt; quibus præponuntur artis rhetoricæ præcepta*, Paris, Nicol. Després, sans date in-4°. Il existe plusieurs réimpressions de cet ouvrage, faites dans le quinzième siècle. II. *Officio della B. V. M. tradotto in terza rima*, Venise, 1488, in-16. III. *Carmina elegiaca*, Leipzig et Francfort, 1690, in-8°., publiés par les soins de Samuel Closius, qui avait déja donné, en 1662 : *J. Marii Philelphi epitomata*. IV. L'*Histoire de la guerre de Finale, de 1447 à 1453*, ou du comte de Guastalla contre les Génois. Muratori se proposait de l'insérer dans le recueil : *Rerum Italicar. scriptores*; et même l'impression en était achevée, quand il s'aperçut que la copie dont on s'était servi fourmillait de fautes; ce qui le décida à détruire tous les exemplaires : mais il a été imprimé dans le deuxième volume du supplément, publié par Tartini, Florence, 1747, in-fol. (Voy. le *Journal des savants* de juin 1748, p. 376.) Parmi les ouvrages inédits de Mario, l'on citera : V. *Amyris sive de vitâ rebusque gestis imperatoris Mahumeti, Turcarum principis*. On conserve à la bibliothèque de Genève, le manuscrit autographe de ce poème, qui est divisé en quatre chants : le premier contient la vie du sulthan Mahomet II, depuis sa naissance; dans le second, le poète décrit les préparatifs du siége et la prise de Constantinople; dans le troisième, il raconte les divisions des Grecs et les suites des conquêtes de Mahomet : le dernier qui n'a été composé que plusieurs années après les précédents, contient le récit des nouveaux exploits des conquérants turks. Ce poème, intéressant par les détails qu'il renferme sur les mœurs des peuples de l'Orient, a été analysé par Senebier dans le *Catal. des manuscrits* de la ville de Genève, 236-45. VI. *Les travaux d'Hercule*, poème en seize chants, dédié à Hercule duc de Ferrare. Le manuscrit original se

(4) Ses poésies, perdues pour la plupart, devaient être en grand nombre, car il avait le talent de chanter, en vers, sur un sujet donné; et peut-être faut-il le regarder comme le premier, en date, des improvisateurs modernes (Voy. Lilio Giraldi, *De poetis suor. temp.* dial. 1).

conserve à la biblioth. d'Este. VII. *De bellicis artibus et urbanis.* VIII. *De communis vitæ continentiâ* : cet ouvrage et le précédent font partie des manuscrits de la bibl. Laurentienne. IX. *La vie d'Isotta Nogarola.* X. *La vie du Dante.* L'abbé Méhus en a publié quelques fragments dans le *Specimen histor. litter. Florentinæ* (*V.* MEHUS, et MANETTI). XI. *Felsineidos libri IV*, poème en vers héroïques à la louange de la ville de Bologne, daté du premier janvier 1462, et dont le manuscrit est décrit dans les *Novelle letterarie di Firenze*, du 20 octobre 1786 (Voyez le *Journal des savants* d'août 1787, p. 545). On trouvera quelques détails sur Mario dans la *Storia della letterat. ital.*, par Tiraboschi, IV, 1046 et suiv.; on peut consulter aussi les biographes de son père. W—s.

PHILÉMON, poète comique grec, contemporain de Ménandre, était né, selon Strabon à Solis, ou Pompeiopolis, dans la Cilicie; ou, selon Suidas, à Syracuse. Les biographes de Sicile ont cherché à faire prévaloir l'opinion de Suidas; mais ils ne sont pas parvenus à l'établir d'une manière incontestable. Philémon s'occupait moins de plaire aux spectateurs délicats, que de flatter les goûts de la multitude : c'était le moyen d'obtenir des succès fréquents, mais peu durables. Quoique très-inférieur à Ménandre, il lui enlevait souvent le prix. Un jour qu'il avait été couronné, Ménandre lui dit : O Philémon, n'as-tu pas honte de m'avoir vaincu? Dans une de ses pièces, Philémon s'était moqué de l'ignorance de Magas, gouverneur de Parætonium. Quelque temps après, il fut poussé par une tempête sur la côte de Libye, et conduit devant Magas: se rappelant alors sa témérité, il s'attendait à en être puni; mais le gouverneur se contenta d'ordonner à un de ses gardes d'approcher son épée nue de la tête du poète, et, lui ayant fait présenter des osselets comme à un enfant, le renvoya sans lui faire aucun mal (Voy. le *Traité* de Plutarque, *Comment il faut réprimer la colère*, ch. 18). Philémon parvint à un âge très-avancé, exempt des incommodités de la vieillesse. Il mourut, dit-on, en riant de voir un âne manger les figues préparées pour son souper. Suidas rapporte que les Muses apparurent en songe à Philémon, pour lui annoncer leur projet d'abandonner la Grèce; et que le poète, étant mort peu après, son rêve fut regardé comme prophétique. Philémon avait beaucoup d'imagination, et travaillait avec une extrême facilité. Il avait composé *quatre-vingt-dix-sept comédies*. Fabricius donne les titres de cinquante-une, d'après Athenée, Pollux et les anciens auteurs (Voy. la *Bibl. græca*, p. 740, tom. 1er.) On sait que Plaute avait imité de Philémon sa comédie du *Marchand*, et celle des *Bacchides*. On a des *fragments* de plusieurs pièces de Philémon, recueillis par Hertel et Gronovius. J. Leclerc les a publiés avec la version latine de Gronovius et des notes à la suite des *Fragments* de Ménandre (V. ce nom). Poinsinet de Sivry les a traduits en français. Les traits de ce poète nous ont été conservés : on trouve son portrait dans le *Thesaurus antiquit. græcar.*, pl. 99, et dans le *Thesaur. Palatinus*, de Beyer, p. 69. Philémon laissa un fils, surnommé le *Jeune*, qui avait composé des comédies que l'on a peut-être confondues avec celles de son père. W—s.

PHILÉMON, grammairien grec, sur lequel on n'a que des notices très-incomplètes, florissait, suivant quelques auteurs, vers le milieu du cinquième siècle, peu après le règne de l'empereur Marcien, mais plus probablement dans le douzième siècle; car on trouve dans son *Lexique* des passages visiblement tirés d'Eustathe et de l'*Etymologicon magnum* (1). Villoison avoue qu'il avait longtemps confondu notre auteur avec Philon, à qui l'on devait un *Lexicon rhetoricum*, cité fréquemment dans l'*Etymologicon magnum* (*V.* MUSURUS): il découvrit enfin parmi les manuscrits de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, un fragment assez étendu d'un ouvrage portant le nom de Philémon, et qui lui parut mériter son attention. C'était un *Lexique technologique*, distribué d'après l'ordre des huit parties du discours: la première partie, la seule qui fût entière, contenait les noms; la seconde, dont on n'a que le commencement, les verbes, etc. Notre savant helléniste, voyant que cet ouvrage n'avait jamais été imprimé séparément, en inséra plusieurs passages dans les notes de son édition du *Lexique d'Apollonius* (*V.* les *Prolégomènes* de l'édition d'Apollonius, pag. 67 et suiv.); mais M. Schoell nous apprend que le *Lexique* de Philémon se trouvait déjà presque en totalité dans le *Dictionnaire* de Phavorinus (*V. l'Hist. de la littérature grecque*, I, 256). Il a été publié en entier pour la première fois par Ch. Burney (*Lexicon technologicum græcum è bibliothecâ Parisiensi typis evulgatum*), Londres, 1812, in-8°. Cette édition dont il a été tiré six exemplaires in-4°., ne contient que le texte; mais M. Frédéric Osann, professeur à l'université de Iéna, en a donné une nouvelle édition, augmentée de plusieurs fragments inédits (*Philemonis grammatici quæ supersunt*), Berlin, 1821, in 8°.; elle est accompagnée de notes grammaticales, et d'une longue dissertation sur les différents grammairiens qui ont porté le nom de Philémon, et sur le Lexique technologique.

W—s.

PHILÈNES, nom de deux Carthaginois, qui s'illustrèrent en sacrifiant leur vie pour agrandir le territoire de leur patrie. Parmi les auteurs anciens, Salluste est celui qui raconte avec le plus de détail leur histoire (*Guerre de Jugurtha*, chap. 79). Un désert, où rien ne marquait la limite de Carthage et de Cyrène, s'étendait entre ces deux états. Ils se firent une guerre longue et cruelle, au bout de laquelle, étant tous deux également épuisés, ils convinrent de faire partir, à la même heure, des ambassadeurs des villes de Cyrène et de Carthage, et de marquer la limite là où ils se rencontreraient. Les ambassadeurs de Carthage furent deux frères, à qui on donne dans l'histoire le nom grec de *Philènes*, c'est-à-dire, amis de la gloire. Leur véritable nom nous est inconnu. Ils mirent tant de diligence à leur marche, qu'ils surprirent les ambassadeurs de Cyrène, non loin de cette ville. En supposant que les deux députations fussent précisément parties à la même heure, ce que nie Valère-Maxime, on peut croire qu'un vent du désert avait retardé la marche des Cyréniens. Ceux-ci accusèrent les Carthaginois de fraude, et refusèrent d'admettre pour limite le lieu

(1) *Voy.* Schneider, dans son Supplément à la notice des Lexiques homériques (*Biblioth. philolog.* tom. II, part. 6, pag. 524, et dans ses fragments de Pindare, Strasbourg, 1776, in-4°. pag. 101.

où ils se trouvaient, à moins que les députés de la partie adverse ne consentissent à s'y faire enterrer vivants. Les Philènes, pour conserver à leur patrie une limite aussi reculée, acceptèrent la proposition, et firent de leur tombeau la borne du territoire carthaginois. Carthage leur éleva des autels sur le lieu de leur dévouement héroïque, ou, selon Pline, des tertres de sable; et leur mémoire fut honorée par d'autres témoignages publics de vénération. Cet événement tombe dans l'époque incertaine de l'histoire de Carthage. Quelques auteurs modernes le placent cinq siècles avant l'ère chrétienne, et pensent que les deux tombelles des Philènes étaient situées auprès de la tour d'Euprantus, sur la rive orientale de la Grande-Syrte. D'autres révoquent ce fait en doute, présumant que l'existence de deux tertres dans le désert a fait inventer une fable pour expliquer cette circonstance. Le professeur Roos, auteur d'un *Essai historique sur le dévouement inoui des deux frères Philènes pour la patrie*, Giessen, 1797, in-4°., a entrepris d'en montrer la probabilité. Ce n'est pas par les auteurs puniques, intéressés dans la gloire des Philènes, mais par les Grecs et par les Romains, ennemis de Carthage, que ce fait est parvenu à la postérité; et il paraît que les deux tertres ont toujours porté le nom d'autels des Philènes. La convention des deux peuples n'a rien d'extraordinaire: l'expédient auquel ils eurent recours, était, si on l'exécutait de bonne foi, le moyen le plus naturel de fixer la limite précisément au milieu entre les deux états; c'est à-peu-près comme s'ils avaient arpenté chacun la moitié du chemin. Reste à expliquer l'enterrement volontaire des deux frères. M. Roos aurait pu s'aider ici d'un rapprochement avec les coutumes de l'Orient. Chez les Indous un homme se sacrifie quelquefois volontairement aux divinités, en se faisant enterrer vivant. Le lieu de sa sépulture devient alors sacré et l'objet de la vénération publique. Des superstitions semblables ont pu exister chez les Carthaginois. Dans la chaleur de la contestation entre les ambassadeurs, au sujet de la limite, ceux de Carthage ont pu se dévouer aux dieux, pour forcer leurs adversaires à respecter ce lieu, et à ne pas porter au-delà la limite de leur pays. Toutefois on a objecté avec raison que les deux peuples n'ont pas été bien avisés dans leur convention, et que, pour prévenir la fraude, il aurait suffi de faire accompagner chaque députation par un commissaire de la partie adverse. D—G.

PHILESIUS. *V.* Ringmann.

PHILIBERT. *V.* Savoie.

PHILIDOR (François-André Danican dit), compositeur du siècle dernier, naquit à Dreux, le 7 septembre 1726 (1). Il était petit-fils de Michel Danican, musicien de la chambre de Louis XIII, auquel ce prince donna le nom de *Philidor*, parce que c'était celui d'un hautbois très-fameux à cette époque, et auquel le roi le trouva seul digne d'être comparé. Le jeune André fut élevé aux pages de la musique du Roi, sous Campra, qui avait alors une grande célébrité. Il montra des dispositions si précoces, qu'à l'âge de quinze ans, il obtint la faveur de

(1) L'origine de Philidor, et la date de sa naissance, étaient incertaines. Nous sommes redevables des renseignements les plus précis à cet égard, à M. Beffara, auteur de la *Dissertation sur Molière*, d'un *Dictionnaire* (encore inédit) *de l'académie royale de musique*, etc.

faire exécuter, à la chapelle, un motet de sa composition. Sorti des pages, Philidor donna des leçons à Paris; il copiait de la musique quand les écoliers lui manquaient. Mais bientôt une passion plus vive que celle de son art, se manifesta chez lui: c'était celle du jeu d'échecs. Il y acquit une si grande supériorité, qu'il se flatta d'en faire l'instrument de sa fortune. C'est dans cette intention qu'il parcourut la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre. Etant à Londres, en 1749, il y fit imprimer, par souscription, son *Analyse des Échecs*. Quelques années après, il obtint un succès d'un autre genre dans la même capitale. Il osa y mettre en musique la fameuse ode de Dryden, intitulée: *La fête d'Alexandre*. Le célèbre Haendel trouva ses chœurs bien faits; mais il fut beaucoup moins content de ses airs, qui manquaient, dit ce grand maître, de mélodie et d'expression. Ce jugement est remarquable, en ce qu'il était, comme par anticipation, celui du talent que l'auteur allait déployer dans la carrière dramatique. Rentré en France, en 1754, Philidor fit exécuter à la chapelle de Versailles un *Lauda Jerusalem*, qui fut cause, dit-on, qu'il perdit la protection de Marie Leczinska, parce que ce morceau était totalement selon la manière italienne, que la reine n'aimait pas. Cette anecdote semble controuvée, quand on pense que Jomelli produisait, précisément à la même époque, ses chefs-d'œuvre de musique sacrée: comment imaginer que l'on ait pu saisir la moindre ressemblance entre la manière de ce grand artiste et celle du compositeur français? Philidor débuta au théâtre de la Foire Saint-Laurent, en 1759, par un petit opéra de *Blaise le savetier*, qui ne serait plus regardé aujourd'hui que comme un assez mauvais vaudeville. Depuis ce moment, il donna régulièrement chaque année, un opéra comique. Si l'on en excepte le *Maréchal-ferrant*, ils sont presque tous rayés du répertoire: nous ne ferons mention que du *Sorcier*, joué en 1764, à cause d'une particularité qui fit du bruit dans le temps. Philidor s'y était emparé, note pour note, de la fameuse romance de l'*Orphée* de Gluck (*Objet de mon amour*). Cet ouvrage n'avait paru encore qu'en Italie, et on ne le connaissait pas en France. Mais on sut depuis, et les *Mémoires* de Favart l'ont prouvé jusqu'à l'évidence, que l'auteur du *Sorcier*, à l'époque même où il travaillait, avait entre les mains la partition de l'*Orfeo*, qu'il s'était chargé de faire graver. Ce plagiat éclata plus tard; et il en fit, non sans raison, soupçonner beaucoup d'autres. En effet, le caractère distinctif de la musique et spécialement des airs de Philidor, est le défaut de couleur et d'originalité. On cite, en revanche, quelques chœurs de lui qui prouvent qu'il était bon harmoniste, quoique bien moins profond néanmoins que n'ont affecté de le dire des gens qui ont cru voir une relation intime entre les combinaisons harmoniques et celles du jeu d'échecs. Philidor a donné trois grands opéras, dont le premier (*Ernelinde*, 1767), eut seul quelque succès. Le *Persée* de Quinault, que Marmontel avait refait pour lui, n'en obtint aucun; et un *Thémistocle*, qu'il hasarda en 1785, composition pleine de réminiscences et de plagiats, fut reçu au bruit des sifflets. Parmi quelques opéras non représentés et qui ne méritaient pas de l'être, on cite l'*Alceste*



de Quinault. Les partisans de Philidor firent grand bruit, dans ses dernières années, du *Carmen sæculare* d'Horace, qu'ils proclamèrent à-la-fois son chef-d'œuvre et un chef-d'œuvre de l'art. Nous osons affirmer, sur le témoignage de plusieurs musiciens d'un ordre supérieur, que cette production a été infiniment trop vantée. Philidor, réfugié à Londres pendant le règne du *terrorisme*, y mourut le 31 août 1795. Ses qualités personnelles l'avaient rendu cher à tous ceux qui le connaissaient; mais il brillait peu par les avantages de l'esprit. On raconte qu'un jour M. de Laborde, valet-de-chambre du roi, l'entendant débiter des propos extrêmement vulgaires, s'écria plaisamment: « Voyez cet homme-là! il n'a pas le sens commun : c'est tout génie. » Son *Analyse du jeu des échecs* a été souvent réimprimée : l'édition de Londres, 1777, in-8°., est ornée du portrait de l'auteur, gravé par Bartolozzi. S—v—s.

PHILIPEAUX (Pierre), né à Ferrières, en 1759, était avocat avant la révolution, dont il embrassa la cause avec ardeur. Nommé, par le département de la Sarthe, député à la Convention, il parut quelque temps se tenir en garde contre l'exaltation de ses collègues; mais entraîné par l'exemple, et par un enthousiasme de bonne-foi pour le simulacre d'une liberté turbulente, il suivit le torrent, et se plaça même parmi les apôtres les plus effrénés de la démocratie. On le vit provoquer l'accélération du jugement de Louis XVI, voter pour sa condamnation à mort, demander que les tribunaux et les administrations fussent révoqués, et qu'une taxe fût imposée sur les riches : il appuya la proposition d'exclure les jurés du tribunal criminel extraordinaire, institué pour juger les crimes de trahison envers la république; système que Barère lui-même repoussa comme une monstruosité. Ayant été envoyé dans la Vendée pour réorganiser les administrations de Nantes, accusées de fédéralisme, Philipeaux vit de près les horreurs de la guerre civile; et celui qui avait applaudi aux malheurs des Girondins, fut ému à l'aspect des désastres qui frappaient une population exaspérée. Les inspirations de l'amour-propre achevèrent de fortifier en lui ces sentiments d'humanité. Étranger à toutes notions de l'art militaire, il avait eu la prétention de concevoir un plan de campagne, dont le succès lui paraissait infaillible, et qui consistait principalement à disséminer les forces opposées aux insurgés. Ce système d'attaques partielles avait reçu l'approbation du comité de salut public, en même temps qu'il était blâmé par tous les généraux. Il ne réussit point, et Philipeaux n'hésita pas à voir la cause de ces revers dans les mesures des députés et des généraux qui résidaient à Saumur, et qu'il appelait par dérision la *Cour de Saumur*. Ses ennemis prirent le dessus, et le firent rappeler. Sa disgrace l'irrita : il écrivit pour dénoncer ses adversaires, comme les auteurs de la prolongation de la guerre; il s'éleva contre le comité de salut public lui-même, et remplit la tribune de ses accusations. Ces imprudentes attaques le perdirent. Les clubs de la capitale lui retirèrent leur confiance, et le rejetèrent de leur sein, comme diffamateur de Marat et défenseur du ministre Roland. Bientôt Saint-Just le comprit dans le nombre des complices qu'il donnait à Danton; et, le 5 avril 1794, Philipeaux fut

conduit au supplice. Il avait montré du courage dans la lutte qu'il avait soutenue contre les désorganisateurs; il ne se démentit point à l'approche de l'échafaud. L'accusateur public du tribunal révolutionnaire mêlait d'odieux sarcasmes aux interpellations qu'il faisait à sa victime : « Il vous est permis de me faire périr, lui dit l'accusé avec dignité; mais m'outrager..... je vous le défends! » Les deux dernières lettres que Philipeaux écrivit à sa femme, ont un accent de candeur, de probité, qui appellent l'intérêt sur son infortune; c'est l'épanchement d'une ame calme qui se résigne sans effort, satisfaite de succomber pour avoir rempli ce qu'elle a cru un devoir. Il faut ajouter que Philipeaux mourut à 35 ans, qu'on peut ainsi rejeter sur l'effervescence de l'âge, ce que son républicanisme eut de farouche, et qu'il expia ses torts en élevant la voix pour signaler les crimes qui désolaient les malheureuses contrées de l'ouest. Plus tard la Convention rendit hommage à sa mémoire, et accorda des secours à sa veuve. On imprima, en 1795, ses *Mémoires historiques sur la Vendée*, in-8°.
F—T.

PHILIPON DE LA MADELAINE (LOUIS), né à Lyon au mois d'octobre 1734, est mort à Paris le 19 avril 1818. Cadet de famille, il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant refusé de s'engager dans les ordres, il se rendit à Besançon pour y fréquenter les écoles de droit, et se préparer à suivre la carrière de la magistrature. Un mariage avantageux le fixa dans cette ville. Peu de temps après, un édit supprima la chambre des comptes de Dole, et la rétablit dans la capitale de la Franche-Comté, sous le nom de bureau des finances. Il fut alors pourvu de la charge d'avocat du roi près de cette cour; et il en exerça les fonctions jusqu'en 1786, époque à laquelle des amis puissants le firent nommer intendant des finances de monseigneur le comte d'Artois. Dépouillé de ce dernier emploi par la révolution, et frappé d'un mandat d'arrêt, après le 10 août 1792, il n'échappa aux proscriptions qu'en rentrant dans l'obscurité. Enfin, demeuré sans fortune, il fut compris parmi les gens de lettres secourus par la Convention (1), et obtint la place de bibliothécaire du ministère de l'intérieur. Ses paisibles fonctions lui laissèrent des loisirs qu'il sut consacrer aux Muses; et leur faveur le dédommagea des rigueurs du sort. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, presqu'au terme de sa carrière, il put voir le retour de nos princes, et fut présenté à MONSIEUR, qui lui accorda une pension avec le titre d'intendant des finances honoraire. Il fut particulièrement homme de bonne compagnie, et conserva, jusqu'à ses derniers moments, tout le charme de l'ancienne urbanité française. Doux, sensible, gai, d'une humeur égale, ami sûr, toujours occupé à rendre service, toujours attentif à dire des choses aimables et affectueuses, ne s'étant jamais permis ni une épigramme, ni même un mot piquant, il est mort sans avoir eu d'ennemis. Il était des académies de Lyon et de Besançon. Les ouvrages qu'il a donnés au public, sont : I. Plusieurs petites pièces jouées sur le théâtre du Vaudeville : le *Dédit mal gardé; Catinat à Saint-Gratien; Maître Adam, menuisier de Nevers; Car-*

(1) Un décret du 3 janvier 1795 lui accorda un secours de 2000 livres.

lin débutant à Bergame; Gentil Bernard; les *Troubadours; Chaulieu à Fontenai;* le *Caveau.* La première de ces pièces a été faite en société avec M. Léger, la seconde avec M. Thésigny, les deux dernières, avec le vicomte de Ségur, les autres avec M. le Prevost d'Iray. II. Un *Recueil* de chansons dont il y a eu quatre éditions : la première avait pour titre, les *Jeux d'un enfant du Vaudeville;* la seconde, l'*Élève d'Épicure*, 1 vol. in-18, Paris, Favre, an XI (1803); la troisième, l'*Élève d'Épicure*, 1 vol. in-12, Paris, Hubert et compagnie, sans indication d'année. On remarque dans ce recueil, deux jolis contes en vers, le *Paraphernal* et la *Restriction mentale;* la quatrième édition est intitulée simplement, *Choix des Chansons de M. Ph. de la Madelaine*, 1 vol. in-18, Paris, Capelle et Renand, 1810 : celle-ci contient un plus grand nombre de chansons, mais les contes ne s'y trouvent point. La grâce, la correction, une gaîté toujours décente, un certain art d'exprimer par de riantes images les pensées mélancoliques, voilà les caractères distinctifs du talent de l'auteur. « Ses chansons si » connues, dit M. le Prevost d'Iray » (Discours prononcé sur sa tombe), » sont, pour la plupart, des espèces » d'hymnes consacrés aux Dieux des » plaisirs délicats. Par la fraîcheur » et la delicatesse de son esprit, il » se montra constamment le digne » émule du chantre de Téos; et, » comme lui encore, il laissait entre- » voir tout le charme de l'âge heu- » reux des illusions, à travers ses » cheveux blancs. » III. Discours sur cette question : *Le desir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes, est-il conforme à la nature et à la raison?* (dans le *Pour et le contre sur cette question*, 1761, in-8°.) IV. *Discours* sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales, 1770, in-8°.; trad. en allemand, Bâle, 1786, in-8°. V. *Mémoire* sur les moyens d'indemniser un accusé reconnu innocent, 1782, in-8°. VI. *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple, tant des villes que de la campagne*, 1 vol. in-12, Lyon, Bruyset Ponthus, 1783. Le comte de Valbelle avait fondé un prix de 1200 francs à distribuer, par l'académie française, à l'ouvrage le plus utile qui aurait paru dans l'année : les *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple* concoururent, et l'*Ami des Enfants* de Berquin l'emporta d'une voix seulement. VII. *Discours* sur les moyens de perfectionner l'éducation des colléges en France, 1785, in-8°. : c'est peut-être le même ouvrage que le traité intitulé, *De l'éducation des colléges*, Londres (Paris, Moutard) 1784, in-12, de 209 pages, dont le *Journal des savants* donne une analyse détaillée, mai 1788, pag. 185. VIII. *Agricol Viala, ou le jeune héros de la Durance, fait historique et patriotique*, an II, in-8°. Cet ouvrage est un sacrifice fait aux terribles circonstances dans lesquelles il fut écrit. IX. *Géographie élémentaire de la France*, an III, in-12; 1801, in-12. X. *Manuel* et *nouveau guide du promeneur aux Tuileries*, 1806, in-18. XI. *Des homonymes français*, 1 vol. in-8°.; 3e. édit., Paris, Ferra jeune, 1817. Les exemples sont choisis avec goût dans nos meilleurs auteurs, et l'agrément des citations dédommage de l'aridité du sujet. XII. *Manuel épistolaire*, 1 vol. in-12; 7e. édit. Paris, Ferra jeune, 1820. C'est une compilation

faite par un homme d'esprit : elle est propre à former la jeunesse au style épistolaire ; et lorsqu'elle parut, on l'adopta pour les lycées. XIII. *Grammaire des gens du monde*, 2e. édit. Paris, 1807, in-12 ; autre compilation utile, mais mal intitulée : la 1re. édit. avait paru en 1802, sous le titre de *Choix de remarques sur la langue française*, et ce titre est le seul convenable. XIV. *Dictionnaire portatif des poètes français morts depuis* 1050 *jusqu'en* 1804, *précédée d'une histoire abrégée de la poésie française*, Paris, 1805, in-18. XV. *Dictionnaire portatif des rimes, précédé d'un nouveau traité de la versification française, et suivi d'un essai sur la langue poétique*, 2e. édit. Paris, 1806, in-18. XVI. *Dictionnaire portatif de la langue française d'après le système orthographique de l'académie*, 3e. édit., Paris, 1819, in-18. Ces trois dictionnaires formaient les 14e., 15e. et 16e. vol. de la première édition de la *Petite Encyclopédie poétique*. XVII. Une édition des *Voyages de Cyrus*, de Ramsay, à laquelle il a ajouté des notes géographiques, historiques et mythologiques, 1 vol. in-12, Paris, 1807. Il a encore été éditeur des *Lettres de la duchesse du Maine et de la marquise de Simiane*, Paris, 1805, in-12 ; — des *Eléments de la grammaire française* de Lhomond, qu'il a augmentée de remarques ; — d'un Traité sur les participes, Paris, 1812, in-12 ; — et des *Morceaux choisis* des *Caractères* de la Bruyère, avec une courte notice sur cet écrivain, Paris, 1808, in-12 (*Voy.* GIROD). Z.

PHILIPPE (SAINT), apôtre, né à Bethsaïde, en Galilée, fut appelé par le Sauveur, le jour qui suivit la vocation de saint Pierre et de saint André. Ayant à peine connu le Messie, il s'empressa de partager son bonheur avec Nathanaël, son ami, et lui dit : « Celui de qui Moïse a écrit » dans la loi, celui que les prophètes » ont prédit; nous l'avons trouvé en » la personne de Jésus de Nazareth, » fils de Joseph. » Nathanaël hésitant, Philippe lui dit : « Venez et » voyez. » Philippe se trouvant avec Jésus, sur la montagne, avant la multiplication des pains, le Sauveur, pour éprouver la foi de son disciple, lui demanda : « Où achè- » terons-nous du pain, pour donner » à manger à tant de milliers d'hom- » mes ? » Philippe dit : « Quand » même on aurait du pain pour deux » cents deniers, cela ne suffirait » point pour en donner à chacun un » petit morceau. » Lorsque les évangélistes nomment les douze apôtres, Philippe est le cinquième en rang. Jésus étant entré dans Jérusalem, et se trouvant dans le temple, quelques jours avant sa mort, des Gentils qui étaient venus à Jérusalem pour la fête de Pâques, virent l'enthousiasme du peuple pour Jésus, et s'adressèrent à Philippe, le priant de vouloir bien leur faire voir le Sauveur. Philippe s'étant joint à André, les deux apôtres exposèrent la prière des Gentils à Jésus, qui répondit que son heure n'était pas encore venue; qu'il devait mourir et ressusciter, avant que son nom fût annoncé aux nations étrangères. Dans le discours que le Sauveur adressa à ses disciples, après la dernière cène, avant d'aller dans le jardin des Oliviers, comme il promettait de leur donner une connaissance plus parfaite de son père, Philippe s'écria : « Seigneur, montrez- » nous votre père, et cela nous suf-

» fit. » A cette occasion, Jésus annonça de nouveau sa divinité, disant hautement qu'il n'était qu'un avec son père. Après la descente du Saint-Esprit, les apôtres s'étant dispersés pour aller annoncer leur maître à toute la terre, Philippe alla prêcher dans la Phrygie. Il doit être parvenu à un âge fort avancé, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit à J.-C. que vers l'an 80 de notre ère, eut le bonheur de converser avec lui. On croit que saint Philippe fut enterré à Hiéraple, en Phrygie. L'Église grecque célèbre sa fête, le 14 de novembre, et l'Église latine le 1er. mai, avec celle de saint Jacques. G—y.

PHILIPPE (Saint), fut un des sept disciples que les apôtres, peu de temps après la descente du Saint-Esprit, choisirent pour remplir les fonctions de diacre. Philippe, qui, dans les Actes des apôtres, occupe le second rang parmi les diacres, alla prêcher l'Évangile à Samarie, après que saint Étienne, qui était à la tête des diacres, eut souffert le martyre à Jérusalem. Les Samaritains se convertirent en grand nombre à la parole de saint Philippe. Simon, surnommé le Magicien, qui se trouvait alors à Samarie, frappé par l'éclat des miracles que le ministre de l'Évangile opérait, demanda à recevoir le baptême. Ayant reçu le sacrement, il s'attacha à Philippe, espérant obtenir le pouvoir de faire de semblables miracles. Les apôtres, apprenant à Jérusalem ce qui se passait à Samarie, y envoyèrent saint Pierre et saint Jean, qui imposèrent les mains aux nouveaux convertis, leur donnèrent la confirmation, sacrement qui ne peut être conféré que par les évêques, successeurs des apôtres. Philippe était probablement encore à Samarie, lorsqu'un ange lui ordonna d'aller vers le midi, sur le chemin qui conduisait de Jérusalem à Gaza. Là, il trouva le trésorier de Candace, reine d'Éthiopie, qui, professant la religion juive, était allé visiter le temple de Jérusalem. En retournant en Éthiopie, l'étranger lisait dans son char les prophéties d'Isaïe. Saint Philippe, s'étant approché, lui dit : « Comprenez-vous ce que » vous lisez? — Comment le pourrais-» je, répondit-il, personne n'étant » ici pour me l'expliquer? Montez » dans mon char, et asseyez-vous » près de moi. » L'Éthiopien était arrivé au 53e. chapitre d'Isaïe, à ces mots : « Il a été mené comme une » brebis à la boucherie; il n'a point » ouvert la bouche, pas plus qu'un » agneau qui demeure muet devant » celui qui le tond. Qui pourra ex-» pliquer sa génération? » L'Éthiopien, interrompant sa lecture, dit à Philippe : « Je vous en prie, dites-» moi, de qui parle ici le prophète, » est-ce de lui ou d'un autre? » Sur cela Philippe, lui expliquant le sens des saintes Écritures, lui fit voir que les prophéties avaient rapport à J.-C., et qu'en lui elles avaient été accomplies. En conversant ensemble, ils arrivèrent à un lieu où il y avait de l'eau; l'Éthiopien dit : « Voilà de » l'eau; qu'est-ce qui pourrait empê-» cher que je ne reçusse le baptê-» me? — Croyez-vous de tout votre » cœur, demanda Philippe? — Oui, » je crois, dit-il, que J.-C. est vrai-» ment le fils de Dieu. » Étant descendu du char, l'Éthiopien reçut le baptême des mains de saint Philippe, qui de là vint à Azot et à Césarée, où il est probable qu'il est mort. Il excellait tellement dans la prédication de l'Évangile, que, dans les Actes des apôtres, il est désigné par le mot *Evangéliste*. Il eut le bonheur

de recevoir chez lui à Césarée saint Paul, lorsque l'apôtre des Gentils se rendit, en l'an 58, de la Grèce à Jérusalem. G—y.

PHILIPPE DE NERI (SAINT). *Voy.* NÉRI.

PHILIPPE, anti-pape, nommé le 31 juillet 768, après la déposition de Constantin, autre anti-pape (*Voy.* ce nom), par la faction du prêtre Valdibert, fut consacré dans Saint-Jean de Latran, mais déposé le jour même par celle de Christophe et de Sergius, qui parvint à faire élire Étienne III (*Voy.* le nom de ce pape). Philippe retourna paisiblement dans le monastère d'où il avait été tiré. L'histoire ne dit rien de plus de sa destinée. Son protecteur, Valdibert, fut traité inhumainement: on lui arracha les yeux; on lui coupa la langue, et il en mourut. *C'est ainsi*, dit Fleury, *que l'on vivait à Rome, qui était sans maître*; et c'est ainsi que la force des choses nécessitait la restauration de l'empire d'Occident (*Voy.* ADRIEN Ier. et CHARLEMAGNE). D—s.

PHILIPPE, fils d'Amyntas II, roi de Macédoine, et père d'Alexandre-le-Grand, naquit 383 ans avant l'ère vulgaire. La Macédoine avait jusque-là compté seize rois, et elle était néanmoins à peine rangée parmi les nations. Ces rois, que l'histoire laisse ensevelis dans leur obscurité, et dont les guerres particulières avec l'Illyrie, la Thrace et les états voisins sont presque ignorées, avaient besoin de la protection de l'étranger, et vivaient tributaires, tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes, tantôt de Sparte. Toute leur politique consistait à suivre, dans ses variations, le destin des trois premières républiques de la Grèce. Mais quoiqu'ils prétendissent être Grecs d'origine, et descendre d'Hercule, par Caranus, qui fonda le royaume de Macédoine, l'an 794 avant J.-C. (*V.* CARANUS), les Grecs les traitaient toujours de barbares. On lit, dans Hérodote (liv. V, ch. 22), qu'Alexandre Ier., roi de Macédoine du temps de Xercès, fut d'abord exclus comme barbare, des jeux olympiques, et qu'il ne put y entrer qu'après avoir prouvé qu'il était originaire d'Argos. Philippe lui-même est souvent appelé barbare dans les discours de Démosthènes; mais ce prince montrait déjà ce que peut un roi dont le génie est plus vaste que ses états: il devenait l'arbitre de la Grèce, et préparait à son fils les moyens de soumettre l'Asie. « Également habile et vaillant, Philippe, dit l'admirable auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, moitié par adresse et moitié par force, obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards. » Et Bossuet explique tout le règne de Philippe, et tout le règne d'Alexandre, en ajoutant: « Alexandre trouva les Macédoniens, non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus, par tant de succès, presqu'autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étaient au dessus des Perses et de leurs semblables. » Amyntas, qui s'était vu dépouillé d'une grande partie de son royaume par les Illyriens et par les habitants d'Olynthe, dut aux Thessaliens d'être rétabli sur le trône, et aux secours d'Athènes, de triompher des Olynthiens. Il mourut l'an 375, laissant trois enfants légitimes, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et un fils naturel nommé Ptolémée. Alexandre ne régna qu'un an. Perdiccas lui succéda; mais Ptolémée lui disputant la couronne, Pé-

lopidas, général des Thébains, fut choisi pour arbitre de ce différend : il prononça en faveur de Perdiccas; et afin d'assurer l'exécution du traité accepté par les deux concurrents, pour faire voir aussi, à la Grèce et aux peuples voisins, jusqu'où s'étendait l'autorité de sa république, et quelle confiance inspiraient sa justice et sa fidélité, il choisit dans les premières familles macédoniennes, trente otages, parmi lesquels se trouvait Philippe alors âgé de dix ans. Ce prince, emmené à Thèbes, fut confié aux soins d'Épaminondas. Élevé dans la maison d'un sage, qui fut à-la-fois grand philosophe, grand capitaine et grand homme d'état, Philippe reçut une éducation digne d'un tel maître. Il apprit bien, sous lui, l'art de la guerre et l'art de gouverner; mais il ne sut acquérir ni sa justice, ni sa grandeur d'ame, ni son désintéressement, ni sa tempérance. Cependant Philippe s'honora toujours d'avoir été l'élève d'Epaminondas; et il se le proposait, disait-il, pour modèle. La Grèce ne s'était point doutée qu'elle avait nourri, pendant neuf à dix ans, celui qui devait être son plus dangereux ennemi, lorsqu'instruit de la mort de Perdiccas, Philippe s'échappe furtivement de Thèbes, et arrive dans la Macédoine. Déjà les Illyriens s'apprêtent à l'envahir, et les Péoniens, profitant des troubles et des factions qui la divisent, l'infestent par des courses continuelles. Le trône est disputé par le Lacédémonien Pausanias, appuyé par les Thraces, et par Argée, que soutiennent les Athéniens. Perdiccas avait laissé, pour héritier légitime, un enfant nommé Amyntas. Philippe prend d'abord les rênes du gouvernement comme tuteur du jeune prince; mais, bientôt après, Amyntas est déposé, et Philippe déclaré roi (l'an 360 avant J.-C.) Philippe avait alors vingt-quatre ans: ainsi le premier des rois de Macédoine qui s'acquit une réputation, fut un usurpateur. Il ne tarda pas à couvrir son crime par de grandes actions. Il releva les courages abattus, établit dans l'armée une discipline sévère, et créa cette fameuse phalange macédonienne dont Polybe donne une savante description, qui contribua si long-temps aux victoires d'Alexandre et de ses successeurs, qui fut enfin détruite par Paul-Emile et avec elle la monarchie de Macédoine (*Voy.* PAUL-EMILE). Quelques auteurs ont pensé que Philippe avait pris l'idée de cette phalange dans la comparaison que fait Homère de l'union des chefs de la Grèce confédérés devant Troie, avec un bataillon dont les soldats, en joignant leurs boucliers, forment un corps impénétrable à l'ennemi : mais les leçons d'Epaminondas et la cohorte sacrée des Thébains durent bien mieux lui en donner l'idée et le plan. Les premiers actes du règne de Philippe annoncèrent le guerrier habile et le politique consommé. Une paix captieuse conclue avec les Athéniens; la ville d'Amphipolis, située sur les confins de la Macédoine, qu'il ne peut ni conserver sans irriter les Athéniens qui la réclament, ni céder sans livrer une clef de ses états, déclarée libre, organisée en république, et mise ainsi aux mains avec ses anciens maîtres; les Péoniens, d'abord désarmés par des présents et des promesses trompeuses, bientôt soumis par les armes; l'entrée de la Macédoine fermée à Pausanias; Argée vaincu, les Illyriens taillés en pièces: c'est avec cette combinaison de la

force et de la dissimulation, que Philippe se trouva rapidement affermi sur le trône, triomphant de ses ennemis, et débarrassé de tous ses concurrents. Il ne tarda pas à se montrer sur un plus grand théâtre. Sparte et Athènes s'étaient affaiblies, en disputant, dans de longues guerres, l'empire de la Grèce ; Thèbes, élevée au milieu de leurs divisions, et, à son tour, tendant à la suprématie, avait vu décroître sa puissance en combattant contre ses deux rivales : Philippe, profitant de l'abaissement des trois républiques, aspira aussi à l'empire de la Grèce. On va le voir ne plus perdre de vue ce vaste dessein; prodiguer l'or pour entretenir, dans toutes les villes, des intelligences secrètes ; réussir presque toujours à obtenir des délibérations à son gré ; tromper la prudence, éluder les efforts, marcher, pendant vingt ans, à la domination, par des détours et par des artifices ; impénétrable, comme le dit Tourreil, à ses meilleurs amis ; capable de tout entreprendre et de tout cacher; jetant sourdement les fondements de sa grandeur sur la crédule sécurité des Athéniens et sur leur aveugle indolence. Il commence par menacer la liberté d'Amphipolis, qu'il avait déclarée ville libre lorsqu'il avait besoin de ménager les Athéniens. Amphipolis offre de se remettre sous leur domination : mais ils refusent de rompre le traité fait avec Philippe, faute que Démosthène leur reproche souvent dans ses harangues. Philippe, moins scrupuleux, s'empare d'Amphipolis, qui devient une des plus fortes barrières de son royaume. Il se rend maître de Pydne, de Potidée, de Crénides, ville nouvellement bâtie par les Thasiens, qui prit alors le nom de Philippes, et devint, dans la suite, célèbre par la défaite de Brutus et de Cassius. Pendant la guerre sacrée qui mit en mouvement toute la Grèce, armée soit pour les Thébains, soit pour les Phocéens, Philippe, peu touché des intérêts d'Apollon, et ne consultant que son ambition, demeure neutre dans une lutte qui affaiblit tous les partis, qui lui donne l'espoir de les soumettre plus facilement, et lui laisse, en attendant, la liberté d'étendre ses frontières sans opposition. Il attaque les Thraces, prend et rase la ville de Méthone. C'est pendant le siége de cette ville, qu'il perdit l'œil droit, par une singulière aventure que raconte Suidas. Un habile arbalétrier d'Amphipolis, nommé Aster, se vantait, en offrant ses services, d'atteindre les oiseaux dans leur vol le plus rapide : *Eh bien !* répondit Philippe, *je t'emploierai quand je ferai la guerre aux étourneaux.* Piqué de cette raillerie, Aster se jette dans la place, et dirige sur le prince une flèche sur laquelle étaient écrits ces mots : *A l'œil droit de Philippe;* et l'œil droit fut en effet crevé. Philippe renvoya la même flèche avec cette inscription : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville ;* et Aster fut pendu. Depuis cette époque, Philippe ne put, sans colère, entendre prononcer le nom de *Cyclope*. Il avait épousé Olympias, fille de Neoptolème, roi des Molosses ou d'Épire. Il était absent de Pella, capitale de son royaume, lorsque, selon Plutarque, il apprit, en même temps, trois heureuses nouvelles : qu'il avait été couronné aux jeux olympiques ; que Parménion, le plus habile de ses généraux, avait r mporté une grande victoire contre les Illyriens ; et qu'il lui était né un fils, qui fut Alexandre-le-Grand.

O Jupiter, s'écria-t-il, effrayé d'un si rare bonheur, que les anciens croyaient annoncer une catastrophe prochaine : *Pour tant de biens, envoie-moi au plutôt quelque légère disgrace*. On connaît la lettre que, peu de temps après la naissance de son fils, il écrivit à Aristote (*Voy*. ARISTOTE et ALEXANDRE). On regrette que cette fameuse lettre ait été plutôt un acte de sa politique qu'un monument de sa vertu. Il avait trouvé près de Crénides (Philippes), des mines d'or qu'il fit exploiter avec tant de succès qu'elles lui rapportaient chaque année, plus de mille talents (environ six millions); somme alors considérable, et qui lui fournit les moyens d'acheter les villes et de corrompre la Grèce. Il fit, le premier, battre, dans la Macédoine, la monnaie d'or qui porta son nom et qui dura plus que sa monarchie. Si l'on en croit Suidas, Philippe consultant l'oracle de Delphes, la Pythie lui répondit :

Sers-toi d'armes d'argent, et tu dompteras tout.

Trop fidèle à suivre ce conseil, ce roi ne tint jamais pour imprenable toute forteresse où pouvait s'introduire un mulet chargé d'argent. Valère Maxime dit qu'il était plus marchand que conquérant. Philippe délivra la Thessalie, qui avait invoqué son secours contre les tyrans qui l'opprimaient. Vainqueur, il abusa de la victoire, et trois mille prisonniers furent, par son ordre, précipités dans la mer. C'est à cette époque qu'il se concilia pour toujours l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie, secondant la phalange macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires et aux conquêtes d'Alexandre. En quittant la Thessalie, Philippe voulut porter ses armes dans la Phocide; mais les Athéniens le prévinrent en occupant les Thermopyles, et il reprit le chemin de ses états. Ce fut sa première tentative pour entrer dans les affaires générales de la Grèce. Les Athéniens, dégénérés, n'avaient plus les mœurs et les vertus civiques de leurs ancêtres; la mollesse, et l'aversion des travaux militaires, les spectacles et les jeux, les brigues et les cabales, avaient remplacé le zèle pour le bien public, l'application aux affaires, et cet amour de la patrie qui fit les grands jours de Marathon et de Salamine. Ce fut en vain que Démosthène voulut les effrayer souvent de l'ambition du Macédonien : les Philippiques et les Olynthiennes n'obtinrent guère qu'une admiration stérile. Athènes applaudissait son premier orateur, sans apercevoir, ou sans vouloir détourner le joug qui la menaçait. Tant de nonchalance secondait l'activité du roi de Macédoine; et les divisions de la Grèce achevèrent de favoriser ses projets. Athènes et Lacédémone ne songeaient qu'à humilier les Thébains, qui, pour conserver la supériorité que leur avaient acquise les batailles de Leuctres et de Mantinée, se liguaient avec ce prince, et, sans prévoyance, l'aidaient eux-mêmes à forger les chaînes de la Grèce. Philippe menace la ville d'Olynthe, qui invoque l'appui des Athéniens. Démosthène tonne en vain contre lui; en vain, il le représente, tantôt comme un guerrier infatigable, que son activité multiplie; tantôt comme un imprudent qui mesure des desseins trop vastes, moins sur ses forces que sur son ambition; comme un téméraire qui ouvre, devant lui, des précipices où il ne faut que le pousser; comme un usurpateur et un tyran qui soulève contre lui tous les

peuples par ses parjures et son impiété, et jusqu'à son armée par l'infamie de ses mœurs et son mépris des lois divines et humaines. Démosthène montrait aux Athéniens la victoire; mais il leur demandait de rendre à la guerre les trésors que Périclès avait prêtés aux jeux et aux plaisirs. Le résultat de cette harangue fut la défense, sous peine de mort, de renouveler une semblable proposition. Cependant, sur les instances de l'orateur, Athènes envoya d'abord quelques soldats mercenaires au secours d'Olynthe; et, quand le siége fut pressé plus vivement, elle fit partir, sous la conduite de Charès, deux mille citoyens et trois cents cavaliers. Ce faible secours retarda, sans l'empêcher, la prise d'une ville qui, peu d'années auparavant, avait résisté aux armes réunies de la Macédoine et de Lacédémone. Olynthe fut livrée à Philippe par la trahison de deux de ses principaux habitants, Euthycrate et Lasthène, qui, se voyant reprocher leur perfidie, même par les soldats macédoniens, osèrent s'en plaindre à celui qui l'avait achetée. Mais Philippe aimait la trahison, et n'aimait pas les traîtres. Il répondit, par une ironie plus sanglante que l'injure même : *Ne prenez pas garde à ce que disent ces hommes grossiers qui nomment chaque chose par son nom.* Cependant, après avoir saccagé Olynthe, enchaîné une partie de ses habitants et vendu l'autre, Philippe célébra, par une grande pompe de spectacles et de jeux publics, le succès de ses artifices, et l'heureuse issue de sa trahison. Bientôt il commence à prendre part à la guerre sacrée. Des paysans, voisins du temple de Delphes, avaient labouré des champs consacrés à Apollon. D'autres paysans maltraitèrent les profanateurs. Telle fut l'origine de cette guerre qui embrasa toute la Grèce. Le temple fut pillé par ses défenseurs. Les villes rivales se disputaient la suprématie, en couvrant leurs intérêts du voile de la religion; et cette grande querelle dura dix ans. Philippe, sur l'invitation des Thébains, prend leur parti contre les Phocéens. Il veut enfin s'assurer des Thermopyles, qu'il sait être les clefs de la Grèce, et obtenir l'honneur de présider aux jeux pythiques. Mais il fallait d'abord tromper les Athéniens, qui s'étaient déclarés contre Thèbes en faveur des Phocéens. Athènes envoie en Macédoine dix ambassadeurs, et parmi eux sont Eschine et Démosthène. Philippe achète Eschine et ses collègues, excepté son célèbre rival. Pendant qu'on négocie, il fait avancer son armée jusqu'à Phère, en Thessalie; c'est là qu'enfin il ratifie le traité de paix arrêté entre les ambassadeurs d'Athènes et les siens : mais il refuse d'y comprendre les Phocéens. C'est à cette époque, qu'Isocrate, alors âgé de 88 ans, transmit à Philippe un discours ayant pour but de l'exhorter à profiter de la paix qu'il venait de conclure, pour concilier ensemble tous les peuples de la Grèce, et à porter ensuite la guerre chez les Perses. « Il suffira, disait Isocrate, de faire entrer dans cette confédération Athènes, Sparte, Thèbes et Argos, dont alors dépendaient toutes les autres villes. Plusieurs personnes, ajoutait-il, vous décrient comme un prince artificieux qui ne cherche qu'à envahir et à opprimer : mais il n'est pas vraisemblable que celui qui se fait gloire de descendre d'Hercule, lequel fut le libérateur de la Grèce, songe à s'en rendre le tyran ; il ambitionnera plutôt d'en être le pacificateur, titre plus glorieux

que celui de conquérant. » Isocrate connaissait mal Philippe. Ce prince pensait bien à porter ses armes dans l'Asie, mais il voulait auparavant soumettre la Grèce; et, ne faisant lui-même aucun cas des alliances et des traités, sa politique était, non de gagner les peuples, mais de les soumettre. Démosthène avait mieux jugé l'ennemi de sa patrie. De retour à Athènes, il déclara n'avoir été rassuré, ni par les paroles, ni par les actions du roi de Macédoine, et il annonça que tout était à craindre de sa part. Mais Eschine, vendu à Philippe, protesta n'avoir vu, dans les discours et dans la conduite de ce prince, que droiture et bonne-foi. L'avis de Démosthène ne pouvait prévaloir chez un peuple qui aimait qu'on flattât son indolence et son goût effréné pour les plaisirs de la paix. Tandis qu'on délibérait à Athènes, le roi s'empare des Thermopyles, entre dans la Phocide, s'annonce comme le vengeur d'Apollon, fait prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, et les mène au combat, comme sous la conduite du dieu même qui vient punir des sacriléges. A leur aspect, les Phocéens se croient vaincus, demandent la paix, et se livrent à la merci des Macédoniens. Ainsi fut terminée, sans combat, une guerre longue et sanglante, qui avait épuisé les deux partis. Philippe se hâta de convoquer le conseil des Amphictyons, déjà dévoués à ses volontés, et il les établit juges de la peine qu'avaient encourue les Phocéens. Les Amphictyons ordonnèrent la ruine des villes de la Phocide, leur réduction en bourgs de soixante feux, et la levée d'énormes tributs pour la restitution entière des sommes enlevées du temple d'Apollon. Il obtint facilement des Amphictyons, que le droit de séance dans leur conseil, enlevé aux Phocéens comme sacriléges, lui serait transmis avec l'intendance des jeux pythiques, qui fut retirée aux Corinthiens pour avoir participé au crime des Phocéens. Ce fut alors que les Athéniens regrettèrent d'avoir rejeté les avis de Démosthène. Alarmés de voir les Macédoniens maîtres de la Phocide et des Thermopyles, ils ordonnèrent que les murs d'Athènes fussent promptement rétablis; qu'on fît entrer dans la ville les femmes et les enfants des campagnes voisines; que le Pirée fût fortifié, et la défense prête en cas d'invasion. Ils voulurent même contester la validité de l'élection de Philippe au conseil des Amphictyons: mais, dans sa harangue sur la paix, Démosthène leur fit comprendre qu'il était trop tard pour rompre le traité fait avec ce prince, et qu'on ne pouvait, sans s'attirer d'autres ennemis, refuser de reconnaître un décret qui avait eu l'avis presque unanime des Amphictyons. Cependant le roi, craignant que ses vues ambitieuses ne fussent reconnues avant le temps, et n'armassent contre lui tous les peuples de la Grèce, reprit le chemin de la Macédoine, porta ses armes dans l'Illyrie, et ensuite dans la Thrace, ayant le double but d'étendre ses frontières et de ne pas laisser son armée dans l'inaction. Déjà, selon Suidas, il s'était rendu maître de trente-deux villes dans la Chalcide: il envahit la Chersonnèse, où Diophite, père du poète Ménandre, était à la tête d'une colonie d'Athéniens. Diophite, sans attendre aucun ordre, et voyant, dans l'invasion de Philippe, une infraction de la paix, se jette sur les terres de ce prince dans la Thrace maritime, les

saccage, et enlève un riche butin. Le roi se plaint aux Athéniens de ce qu'il appelle une violation du traité : les pensionnaires qu'il avait dans Athènes, accusent Diophite de piraterie, demandent à la tribune son rappel, et poursuivent sa condamnation. Démosthène défend Diophite dans sa harangue sur la Chersonnèse. « Peut-on douter, disait-il, » que Philippe ne soit l'infracteur de » la paix, à moins qu'on ne prétende » que nous n'aurons point lieu de » nous plaindre de lui, tant qu'il ne » tentera rien sur l'Attique, ni sur le » Pirée ? » Il paraît que, sur la demande de l'orateur, les Athéniens firent de nouvelles levées, et fortifièrent leur armée dans la Thrace. Alors le roi de Macédoine tourna ses vues sur le Péloponnèse, où Sparte affectait la souveraineté. Les Thébains sollicitaient ce prince de s'unir à eux pour délivrer Argos et Messène de l'oppression de Lacédémone. Philippe s'empressa d'accepter cette alliance. Il fit prononcer par les Amphictyons, un décret portant que Lacédémone laisserait Argos et Messène jouir d'une entière indépendance; et, en même temps, il dirigea un corps de troupes vers le Péloponnèse. Lacédémone se hâta de réclamer le secours d'Athènes. Démosthène tonna de nouveau contre l'ambition du Macédonien, qui, craignant d'échouer dans son expédition, suspendit la marche de ses troupes, et les dirigea sur l'Eubée, qu'il appelait les *entraves de la Grèce*. Déjà il s'était emparé de plusieurs places dans cette île, et y avait établi des tyrans qui, sous son nom, exerçaient un empire souverain, lorsque les Athéniens envoyèrent contre lui une armée, sous les ordres de Phocion. Ce grand homme signala son début en battant et humiliant le superbe ennemi de la Grèce (*V.* Phocion). Après le mauvais succès de l'expédition de l'Eubée, Philippe marcha vers cette partie de la Thrace d'où Athènes tirait la meilleure partie de ses subsistances. Il assiégea Périnthe et Byzance, cherchant ainsi, par tous les moyens, à s'ouvrir le chemin de l'Attique. Démosthène, de son côté, le harcelait sans relâche, et souvent l'orateur arrêta le conquérant : il retarda du moins le joug de sa patrie, et la Grèce ne s'humilia que devant Alexandre. En vain Philippe veut encore tromper les Athéniens par une lettre élégante, écrite d'un style noble et concis, et qui pourrait lui faire appliquer ce que Quintilien a dit de César : *Eo animo dixit, quo bellavit*. Démosthène représente cette même lettre comme un manifeste; il dévoile tous les projets de l'ennemi d'Athènes : il réveille un peuple endormi, il l'excite, il l'enflamme; Phocion, envoyé, avec de nouvelles forces, au secours de Byzance, entre dans cette ville, et Philippe est chassé de l'Hellespont. Périnthe, Byzance, et les peuples de la Chersonnèse, décernèrent, par des décrets solennels, des couronnes d'or aux Athéniens. Philippe tourna ses armes contre les Scythes, et les vainquit. Il revenait de cette expédition, chargé d'un riche butin, lorsqu'attaqué par les Triballes, peuple de Mœsie, il soutint contre eux un combat rude et sanglant, fut blessé à la cuisse, et dut la vie à son fils Alexandre, qui le couvrit de son bouclier. Philippe ne tarda pas à faire aux Athéniens des propositions de paix, et continua ses intrigues, qui, soutenues par Eschine et les autres pensionnaires

de Macédoine, furent encore traversés par Démosthène. Les Locriens d'Amphisse ayant été accusés d'avoir profané un terrain consacré à Apollon, en labourant la campagne de Cyrrhée, Philippe fit porter cette affaire au conseil des Amphictyons. Sur les instances d'Eschine, les Amphictyons ordonnèrent, par un décret, que des ambassadeurs seraient envoyés à Philippe, pour réclamer son assistance, au nom d'Apollon, et pour lui notifier que les intérêts de ce dieu lui étaient commis par tous les Grecs, et qu'il était élu leur général, avec plein pouvoir d'agir comme il le jugerait convenable. Ainsi fut atteint le but où tendait depuis si long-temps l'ambition de Philippe. Il met de suite en mouvement ses troupes, feint de marcher sur Amphisse, et s'empare d'Élatée: c'était la plus forte ville de la Phocide; et son occupation par les Macédoniens devait également alarmer Thèbes et Athènes. A cette nouvelle, Athènes est consternée. Le peuple s'assemble en tumulte. Le héraut, suivant la coutume, demande à haute voix : *Qui veut monter à la tribune ?* Tous les orateurs, tous les généraux, sont présents; aucun ne se lève. Plusieurs fois est répétée cette invitation, que les Grecs regardaient comme la voix de la patrie; et la tribune semble rester veuve de ses héros. Enfin, Démosthène paraît : il ne voit de salut que dans la réconciliation des Athéniens avec les Thébains. Il trace un plan de campagne sur terre et sur mer, demande que des ambassadeurs soient envoyés à Thèbes et dans les autres villes de la Grèce, que deux cents voiles soient mises en mer, qu'une flotte aille croiser en deçà des Thermopyles, et qu'une armée soit promptement réunie dans les plaines d'Éleusis. Tout ce que l'orateur propose, est soudain converti en décret. Lui-même est à la tête de l'ambassade qui doit aller à Thèbes proposer, dans le commun danger, l'oubli de longues haines et d'intempestives rivalités. Le temps pressait; Philippe pouvait en deux jours arriver dans l'Attique. Ce prince envoie aussi des députés à Thèbes. Python expose, au nom de ce monarque, et tout ce qu'il a fait pour les Thébains, et l'avantage de partager avec lui les dépouilles d'Athènes, et le danger de faire de la Béotie le théâtre de la guerre. Il conclut en demandant que Thèbes se ligue avec Philippe, ou qu'au moins elle ouvre, sur son territoire, le chemin de l'Attique. L'éloquence de Python était vive et persuasive; mais elle échoua contre celle de Démosthène. Thèbes et Athènes réunissent leurs forces, que cherchent à décourager des oracles imposteurs. Philippe fait parler la prêtresse de Delphes; et de sa bouche sortent de sinistres prédictions, ce qui fit dire plaisamment à Démosthène, que la Pythie *philippisait*. Il engage les Thébains à se souvenir de leur Épaminondas, et les Athéniens de leur Périclès, qui, regardant ces sortes d'oracles comme un vain épouvantail, n'écoutaient que leur raison. La Pythie, consultée sur la nécessité de la guerre, avait répondu : *Tous les Athéniens sont d'un même avis, excepté un seul.* Cette réponse avait pour but de rendre Démosthène odieux aux Athéniens. Démosthène retournait cet oracle sur Eschine; et, tandis que les Athéniens demandaient quel était cet homme d'un avis contraire à celui de tous, Phocion se lève, et dit : « Cet homme, c'est » moi, qui n'approuve rien de ce que

» vous faites. » Il croyait en effet que la paix pouvait seule conserver la liberté des Athéniens. On ne l'écouta point. Cependant Philippe entre en Béotie avec trente mille fantassins et deux mille chevaux. Alexandre, âgé de seize à dix-sept ans, commande l'aile gauche; Philippe conduit la droite: mais Phocion n'est plus à la tête des Athéniens. La faction de Philippe, profitant de ce que la guerre était engagée contre l'avis de ce grand homme, avait fait donner le commandement à deux généraux décriés: Charès, qui menait à sa suite des troupes de baladins, et Lysiclès, dont l'incapable audace n'avait pour guide que la présomption. Les deux armées se rencontrent à Chéronée. Après une forte résistance, le bataillon sacré des Thébains est enfoncé par Alexandre. Lysiclès, ayant d'abord obtenu quelque succès, se croit déjà sûr de la victoire, et s'écrie: *Allons, camarades, poursuivons-les jusque dans la Macédoine.* Philippe, le voyant s'abandonner dans cette poursuite, dit froidement: *Les Athéniens ne savent pas vaincre;* et, fondant sur eux avec sa phalange, il les prend en queue, en flanc, et les met en déroute. Dans cette journée, le premier des orateurs se montra le dernier des soldats: Démosthène, qui avait fait prendre les armes à la Grèce, jeta, dit-on, les siennes; et Philippe, à son tour, parut peu digne de la victoire. Ivre de vin et de joie, il vint insulter aux morts et aux vaincus sur le champ de bataille; et parodiant un décret dressé par Démosthène pour exciter les Grecs à la guerre, il se mit à chanter: *Démosthène Péonien, fils de Démosthène, a dit.* L'orateur Demade, qui se trouvait parmi les prisonniers, osa seul reprendre cette action indigne d'un grand roi: *Eh! Seigneur*, dit-il, *la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougissez-vous point de jouer celui de Thersite?* Philippe, rentrant en lui-même, approuva cette généreuse liberté; et Demade, comblé d'honneurs, acquit de nouveaux droits à l'estime du Macédonien. Dès-lors, la politique de Philippe sembla prendre un nouveau caractère. Il renvoya deux mille prisonniers sans rançon, renouvela l'ancien traité d'alliance avec Athènes, mit une forte garnison dans Thèbes, gagna tous les cœurs par la clémence, et remporta, dit Polybe, un second triomphe plus glorieux et même plus utile que le premier. Isocrate ne voulut pas survivre à l'humiliation de sa patrie (*V.* ISOCRATE, XXI, 299). On sait que Démosthène, accusé par les orateurs vendus à Philippe, d'avoir seul attiré cette fatale journée où Philippe, avec trente mille soldats, obtint un succès que la Perse, avec des millions d'hommes armés, n'avait pu remporter à Platée, à Salamine et à Marathon, fut renvoyé absous par le peuple; que même un décret solennel lui décerna une couronne d'or; et qu'Eschine ayant voulu, quelques années après, faire rapporter ce décret, donna lieu à cette contestation célèbre qui assura un nouveau triomphe à l'implacable ennemi de Philippe et de son successeur. Devenu l'arbitre de la Grèce, Philippe ne songea plus qu'à porter ses armes en Asie, à combattre les Perses, et à renverser leur ancienne monarchie. Il se fit décerner, dans l'assemblée des Amphictyons, le commandement des Grecs confédérés pour cette grande expédition, envoya dans l'Asie mineure une partie

de ses troupes sous la conduite d'Attale et de Parménion, et retourna lui-même dans la capitale de ses états. Mais, tandis qu'il était parvenu au plus haut degré de sa puissance extérieure, il était malheureux dans son intérieur, et ne pouvait apaiser la discorde qui régnait dans sa famille. Il avait répudié Olympias pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale; et Alexandre ne pouvait supporter l'injure faite à sa mère. Dans la chaleur du vin, au milieu du festin nuptial, Attale ose exprimer le vœu que la nouvelle épouse du roi lui donne un légitime successeur. *Quoi! misérable*, s'écrie Alexandre bouillant de colère, *me prends-tu donc pour un bâtard?* et il lui jette sa coupe à la tête. Attale en fait autant. Philippe, qui est assis à une autre table, se lève en fureur; et oubliant qu'il est boiteux, il court l'épée nue sur Alexandre, tombe avant de l'atteindre, et les courtisans se placent entre le père et le fils. Mais, se livrant à toute sa violence: *Vraiment*, s'écrie Alexandre, *les Macédoniens ont là un chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou!* et entraînant sa mère, il part avec elle, la conduit en Epire, et passe lui-même chez les Illyriens. C'est à cette occasion que Philippe, demandant à Démarate si les Grecs étaient en bonne intelligence entre eux: *Il vous sied bien, Seigneur*, répondit celui-ci, *de vous mettre tant en peine de la Grèce, vous qui avez rempli votre maison de querelles et de dissensions!* Cette leçon fut entendue de Philippe: il reconnut sa faute, rappela son fils; et Démarate fut chargé de le ramener à sa cour. S'occupant alors avec plus de calme de ses projets sur l'Asie, Philippe sacrifie aux dieux, et consulte la Pythie, qui répond: *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Cet oracle eut dû paraître inquiétant par son ambiguïté; Philippe l'interprète en sa faveur: il achève de mettre ordre à ses affaires domestiques, et célèbre les noces de sa fille Cléopâtre avec Alexandre, roi d'Épire; il prélude à la conquête de l'Asie par une grande pompe de jeux et de spectacles: les villes de la Grèce lui envoient des députés et des couronnes d'or; le poète Néoptolème compose pour ces fêtes une tragédie intitulée Cinyras, dans laquelle, sous des noms empruntés, Philippe est représenté déjà vainqueur de Darius et maître de l'Asie. Accompagné d'un nombreux cortége, il se rendait au théâtre; devant lui étaient portées les riches statues des douze grands dieux de la Macédoine, et une treizième statue plus magnifique que les autres: c'était celle de Philippe, ayant aussi les attributs de la divinité. Revêtu d'une robe blanche, précédé et suivi de ses gardes, le roi s'avançait pompeusement au milieu des acclamations. Tout-à-coup, un jeune homme s'élance, perce Philippe de son poignard, le renverse mort, et lui-même est mis en pièces par le peuple. Philippe tomba, selon Diodore, au moment même où sa statue entrait dans le théâtre. L'assassin, nommé Pausanias, était un seigneur de la cour de Philippe, et un des premiers officiers de sa garde. Il avait reçu, du même Attale qui osa insulter Alexandre, un affront sanglant. Il avait demandé justice à son roi; et l'ayant trouvé sourd à ses plaintes, il crut laver sa honte en se souillant d'un parricide. Philippe périt,

l'an 336, âgé de 47 ans, après en avoir régné 24, laissant à son fils Alexandre un royaume qu'il avait pour ainsi dire créé, une armée devenue formidable, d'habiles généraux, des trésors, tous les éléments de la victoire; mais, en même temps, des peuples voisins inquiets et jaloux, et des alliés prêts à devenir des ennemis. A la nouvelle de la mort de Philippe, les Athéniens se livrèrent à des transports de joie immodérés. Démosthène, qui venait de perdre sa fille, se couronna de fleurs, engagea les Athéniens à remercier les dieux par des sacrifices, et fit décerner, par un décret public, une couronne au régicide. — Plutarque, Elien, Sénèque et plusieurs autres auteurs, ont recueilli des paroles et des actions de Philippe, qui peignent son caractère, et font connaître son esprit, ses vertus et ses vices. Il trouvait bon qu'Aristote lui donnât des leçons sur l'art de gouverner, et se disait redevable aux orateurs d'Athènes, qui l'avaient corrigé de ses défauts en les lui reprochant. Il payait un homme chargé de lui dire tous les jours, à son réveil : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.* Ses courtisans lui conseillaient de bannir un individu qui disait du mal de lui : *Bon, bon,* répondit-il, *afin qu'il en aille médire partout.* On l'invitait à chasser un honnête homme qui avait osé lui adresser quelques reproches : *Prenons garde*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Ayant appris que cet homme vivait dans un état de gêne, il lui fit porter des secours, qui changèrent les reproches en éloges; et, à ce sujet, il dit ce mot, annonçant au moins un politique habile : *Il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr.* Il fit souvent preuve d'une grande modération. Un jour, il demandait à des ambassadeurs d'Athènes s'il pouvait leur rendre quelque service : *Le plus grand service que tu puisses nous rendre*, dit Démocharès, *c'est de t'aller pendre.* Sans s'émouvoir, Philippe répondit : *Ceux qui osent dire de pareilles insolences sont plus hautains et moins pacifiques que ceux qui savent les pardonner.* Il avait toujours répondu à une pauvre femme qui lui demandait audience : *Je n'ai pas le temps.* Elle lui dit enfin : *Mais si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.* Ce mot naïf, mais profond, ramena soudain Philippe à son premier devoir. A la suite d'un long repas, il venait de juger et de condamner une femme qui s'écria : *J'en appelle! — Comment*, dit Philippe, *de votre roi! et à qui? — A Philippe à jeun*, répliqua-t-elle; et Philippe, examinant de nouveau l'affaire, reconnut l'injustice de son jugement, et ne tarda pas à la réparer. Un de ses courtisans allait être décrié par une juste sentence; et Philippe, supplié de ne pas la prononcer, s'y refusa, disant : *J'aime mieux qu'il soit décrié que moi.* Un jour, les ambassadeurs de toute la Grèce murmuraient de ce que Philippe différait trop à se lever et à leur donner audience; Parménion leur répondit par cette piquante raillerie : *Ne vous étonnez pas s'il dort; car tandis que vous dormiez, il veillait.* Philippe avait l'esprit railleur, et les auteurs anciens ont conservé plusieurs de ses bons mots. Les dix tribus d'Athènes élisaient chacune, tous les ans, un nouveau général : *Je n'ai pu en toute ma vie*, disait Philippe, *parvenir qu'à trouver un seul général* (c'était Parménion); *mais les*

Athéniens ne manquent pas d'en trouver, à point nommé, dix, tous les ans. Il avait été atteint par une flèche, près du gosier : le chirurgien qui pansait sa blessure, l'importunait tous les jours de quelque demande nouvelle : *Prends tout ce que tu voudras*, dit Philippe, *car tu me tiens à la gorge.* Le médecin Ménécrate, dont l'extravagance allait jusqu'à se dire Jupiter, ayant écrit à Philippe : *Ménécrate Jupiter à Philippe, salut*, reçut cette réponse : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens.* Invité en même temps à dîner, l'Esculape fut placé seul à une table, sur laquelle Philippe ne fit servir que de l'encens et des parfums, tandis que tous les convives avaient le choix des mets les plus exquis : la faim vint avertir Ménécrate qu'il était homme; alors, honteux et confus de sa prétendue divinité, il se leva, et quitta brusquement la salle du festin. Philippe aimait les sciences et les arts. On voit, par les lettres qui nous restent de lui, qu'il eût pu briller parmi les écrivains de l'antiquité. Il fut actif, vigilant, habile, infatigable, avide de gloire, de puissance et de dangers; politique profond, défiant et circonspect dans la bonne et la mauvaise fortune; ne laissant au hasard que ce que la prudence ne pouvait lui ravir; sachant attendre et préparer l'occasion; inébranlable dans ses desseins, et sachant les masquer aux hommes qu'il avait intérêt de tromper, aux peuples qu'il voulait asservir; appelant la ruse au secours de la force; également redoutable dans les traités et dans les combats, et presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets. Après la mort de Philippe, Démosthène disait, dans sa harangue pour Ctésiphon : « Je voyais ce même Philippe, avec qui nous disputions » de la souveraineté et de l'empire; » je le voyais, quoique couvert de » blessures, œil crevé, épaule rompu, main et jambe estropiées, ré» solu pourtant encore à se précipi» ter au milieu des hasards, et prêt » à livrer à la fortune telle autre » partie de son corps qu'elle voulait, » pourvu qu'avec ce qui lui en res» terait, il pût vivre avec gloire. » Immense dans son ambition, infini dans les ressources de sa politique, il fut, sous plus d'un rapport, sous tous peut-être, supérieur à son fils Alexandre; telle est l'opinion de Mably. Il voit dans Philippe un génie vaste, préparant, dans ce qu'il exécute, le succès de l'entreprise qu'il va commencer. Il suppose Alexandre régnant en Macédoine dans le temps de son père. Il suppose Philippe marchant à la conquête de l'Asie à la place de son fils; et le savant publiciste est porté à croire qu'Alexandre n'eût pas fait dans la Macédoine et dans la Grèce, tout ce que Philippe fit avec des moyens qu'il créa lui-même, tandis que Philippe eût obtenu, en Asie, tous les succès qui valurent à son fils le surnom de Grand. Des vices odieux obscurcirent les belles qualités de Philippe. On pourrait se défier des accusations de Démosthène; mais les historiens parlent aussi des mœurs corrompues de ce prince, de son intempérance, de sa mauvaise foi et de sa perfidie. Il disait, au rapport d'Élien, *qu'on amusait les enfants avec des osselets, et les hommes avec des serments.* Cette effroyable maxime semble avoir été le mobile de sa politique. Philippe ne fut donc pas grand; mais il fit de grandes choses. Il prouva ce que

peuvent le génie et le caractère d'un homme sur la destinée des empires. Qu'auraient été le Pont sans Mithridate, l'Épire sans Pyrrhus, la Macédoine sans Philippe et sans Alexandre? L'existence historique de ces petits royaumes semble commencer et finir avec eux. Théopompe avait écrit l'Histoire de Philippe en cinquante-huit livres, dont il ne reste que quelques fragments. Lenglet-Dufresnoy cite, dans sa Méthode historique, un écrit d'Henri Estienne, ayant pour titre : *De Philippo, Macedonum rege, in Græciam variis artibus olim grassato.* Reinier Reineccius a publié : *Familiæ regum Macedoniæ à Carano ad captum Persea*, Leipzig, 1571, in-4°. L'abbé Séran de La Tour fit imprimer, en 1740, une *Histoire de Philippe de Macédoine*, Paris, in-12; et, la même année, parut une autre *Histoire de Philippe*, par Claude-Matthieu Olivier, Paris, 2 vol. in-12 : celle-ci est la plus estimée. On a aussi une *Histoire de Philippe et d'Alexandre-le-Grand, rois de Macédoine*, par de Bury, Paris, 1760, in-4°. V—VE.

PHILIPPE V, fils de Démétrius, 41e. et pénultième roi de Macédoine, monta sur le trône, à l'âge de 14 ans, l'an 221 avant J.-C. Antigone Doson lui remit le sceptre dont il n'avait été que dépositaire (*V.* ANTIGONE, II, 251). Philippe se conduisit long-temps par les conseils d'Aratus, qui firent de lui, dans les premières années de son règne, un prince puissant et redouté. Il n'avait que dix-sept ans, lorsqu'après l'assassinat d'un des éphores de Sparte, alors agitée de continuelles séditions, il manda les députés de cette ville à Tégée, rejeta le conseil qu'on lui donnait de traiter Lacédémone comme Alexandre avait traité Thèbes, et se contenta de faire punir les principaux auteurs du meurtre. S'étant ligué avec les Achéens, dans la guerre dite des *Alliés* contre les Étoliens, il s'empara d'un grand nombre de places, ravagea les campagnes d'Élis, devint maître de toute la Tryphilie; et en même temps, il arrêtait l'entreprise des Dardaniens sur la Macédoine, et refusait de rendre aux ambassadeurs romains Démétrius de Phare, qui, vaincu et dépouillé de ses états, avait cherché un asile à sa cour. Alors la guerre se faisait à peu de frais. Les Achéens fournissaient à Philippe dix-sept talents (environ cent mille livres), par mois, pour l'entretien de son armée dans le Péloponnèse. Philippe assiégeait Palée dans la Céphallénie. L'art d'ouvrir les brèches consistait à creuser la terre jusque sous les remparts, à étayer et soutenir les murs par des pièces de bois, et à y mettre le feu. C'est par ce moyen que les Macédoniens ouvrirent, en peu de temps, une brèche de six cents toises. Peu après, Philippe surprit la ville de Therme, qui passait pour imprenable; et voulant punir, en les surpassant, les ravages des Étoliens à Die et à Dodone, il livra aux flammes le temple de Therme, fit abattre ou briser deux mille statues, et raser tout l'édifice jusqu'aux fondements. Polybe blâme avec raison Philippe de n'avoir pas imité la générosité du vainqueur de Chéronée, et la politique d'Alexandre, qui, dans le sac de Thèbes, respecta les temples des dieux. Mais si Philippe parut peu religieux dans cette expédition, il s'y montra grand capitaine. Plutarque le loue d'avoir suivi les conseils d'Aratus, et loue Aratus d'avoir été assez habile pour les donner. Deux généraux de Philippe ne purent sup-

porter la faveur d'Aratus, et osèrent le poursuivre, à coups de pierres, jusque dans sa tente. Le roi, par sa prudence et sa fermeté, vint à bout de réprimer la sédition que leur parti avait excitée dans l'armée; et les chefs furent punis de mort. Philippe venait de réussir dans plusieurs expéditions; il assistait aux jeux néméens, à Argos, lorsqu'un courrier, arrivé de Macédoine, lui apprend que les Romains ont été vaincus par Annibal, près du lac de Trasimène. Démétrius de Phare, que Rome avait dépouillé de ses états, conseille à Philippe de laisser la guerre d'Etolie, d'attaquer les Illyriens, et de passer ensuite en Italie. Il lui montre l'occasion offerte, la Grèce prête à fléchir sous ses lois, et le temps venu de saisir l'empire du monde. Philippe était jeune, ambitieux, et rêvait les projets d'Alexandre. Ses états n'étaient séparés de l'Italie que par l'Adriatique. Il se hâte de faire la paix avec les Etoliens, envoie des ambassadeurs à Annibal: ils signent avec lui un traité, conservé par Polybe, et qui porte en substance, que Philippe passera en Italie avec une flotte de deux cents vaisseaux; que Rome et toute l'Italie appartiendront aux Carthaginois; que la Grèce, les îles et les contrées voisines seront le partage des Macédoniens. Annibal fait aussi partir des ambassadeurs qui accompagnent ceux de Philippe à leur retour: mais les uns et les autres sont arrêtés par les Romains, qui, saisissant les lettres du général carthaginois, et une copie du traité, connaissent l'ennemi puissant qui se déclare contre eux. Dans cette grande crise de Rome, ils ne se laissent point abattre, et ne songent qu'à en sortir triomphants. Philippe avait fait construire et équiper, chez les Illyriens, cent ou cent vingt bâtiments pour transporter ses soldats en Italie. Il se met en mer, s'empare de la ville d'Orique, sur la côte occidentale de l'Épire, et assiége Apollonie sur la rivière d'Aous. Le préteur Valérius part de Brindes avec la flotte romaine, reprend Orique, et fait entrer Névius dans Apollonie. Les Macédoniens sont surpris, endormis dans leur camp. Philippe, presque nu, regagne avec peine ses vaisseaux; et Valérius, se plaçant avec sa flotte à l'embouchure de la rivière, lui ferme le passage. Philippe, ayant déjà perdu plus de trois mille soldats, tués, noyés ou faits prisonniers, est réduit à brûler ses vaisseaux, et regagne, par terre, la Macédoine, avec les débris de ses troupes presqu'entièrement désarmées et dépouillées. Cet échec, qui devait abattre son orgueil, ne fit qu'aigrir son humeur. Aratus était devenu un censeur incommode: il l'éloigna de sa cour; et trouvant que son absence l'accusait encore, il le fit périr, ainsi que son fils, par un poison lent (*Voy.* ARATUS). Le préteur Valérius, qui eut le département de la Grèce et de la Macédoine, suscita contre Philippe, Attale, roi de Pergame; Scordilède, roi d'Illyrie; les Étoliens, les Spartiates et d'autres peuples de la Grèce, en sorte que le roi de Macédoine se vit hors d'état de reprendre ses projets sur l'Italie, et de joindre ses armes à celles d'Annibal. La guerre se fit avec des succès divers. Philippe établit, dans la Phocide, dans l'Eubée et dans la petite île de Péparèthe, des signaux par le feu, qu'il perfectionna, et dont Polybe donne la description. Il fut battu, près de la ville d'Élie, par le proconsul Sulpitius, les Étoliens et leurs alliés.

Mais, trop occupée d'Annibal et de Carthage, Rome prit peu de part alors aux combats de la Grèce. La paix fut conclue, par l'entremise du proconsul P. Sempronius, entre Philippe, les Romains et les alliés. Dans le traité furent compris, d'un côté, avec le roi de Macédoine, Prusias, roi de Bithynie, les Épirotes, les Achéens, la Béotie, la Thessalie et les Acarnaniens; du côté des Romains, Attale, roi de Pergame, Sparte, Athènes, les Éléens et les Messéniens. Mais cette paix ne fut pas de longue durée. Ptolémée Épiphane, âgé de cinq ans, ayant succédé à son père Philopator, dans le royaume d'Égypte, Philippe se ligua avec Antiochus, dit le Grand, pour envahir et se partager les états d'un enfant. Philippe devait avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque et l'Égypte; Antiochus se réservait la Célésyrie et la Palestine. Les Romains prirent le jeune Ptolémée sous leur tutelle, et firent échouer une entreprise odieuse. Philippe soutenait alors la guerre contre les Rhodiens, et contre Attale, roi de Pergame. Il vit ses armes plus d'une fois humiliées sur terre et sur mer; et il se vengea de ces revers, en brûlant le temple de Pergame, en brisant les autels des dieux, et en détruisant, jusqu'aux fondements, la ville des Cianiens en Bithynie. Plus heureux dans la Thrace et dans la Chersonnèse, il prit la forte place d'Abydos : l'héroïque désespoir de ses habitants, les longs efforts des Macédoniens, ont rendu ce siége mémorable. C'est dans Abydos qu'un ambassadeur vint notifier à Philippe, de la part du sénat romain, l'injonction de ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, de ne rien entreprendre sur les états de Ptolémée, et de régler les différends qu'il avait avec Attale et les Rhodiens. Quelques mois auparavant, ce langage eût étonné Philippe : mais le grand Scipion, vainqueur d'Annibal en Afrique, venait de terminer la seconde guerre punique. « Je souhaite, répondit le Macédonien, que » votre république garde fidèlement » les traités qu'elle a faits avec moi; » mais, si elle m'attaque, j'espère lui » faire voir que l'empire de Macédoine ne le cède à Rome ni en cou» rage, ni en réputation. » Bientôt les troupes de Philippe ravagèrent l'Attique : les Athéniens portèrent leurs plaintes à Rome. Attale et les Rhodiens se joignirent à eux; et le sénat, instruit que Philippe avait envoyé des soldats et de l'argent à Annibal en Afrique, que ses troupes assiégeaient Athènes, et qu'il remuait en Asie, lui déclara la guerre : le consul Sulpitius fut envoyé dans la Macédoine. Philippe, ne pouvant prendre Athènes, ravagea les maisons de plaisance voisines, le Lycée et autres lieux publics, portant par tout la flamme, et ne respectant ni les temples, ni les statues, ni les tombeaux. Le consul entra dans la Macédoine, et remporta bientôt sur lui une grande victoire. En même temps la flotte romaine, jointe à celle d'Attale, abordait au Pirée, et relevait le courage des Athéniens. Les statues et les images de Philippe et de ses ancêtres furent détruites; les fêtes, les sacrifices et les prêtres, établis en leur honneur, furent abolis. A cette époque, les Athéniens ne pouvaient faire la guerre à Philippe que par des ordonnances. La peine de mort fut prononcée contre quiconque oserait s'élever contre les décrets qui ordonnaient aux prêtres de charger d'anathèmes et d'exécrations, dans leurs

prières, Philippe, ses enfants, son royaume, ses flottes et ses armées. Ce prince crut devoir songer à gagner l'affection des Macédoniens. Héraclide, ministre-confident du roi, et grand scélérat, suivant Polybe, fut sacrifié par son maître à la haine publique. La Macédoine étant échue par le sort au consul Quintius Flamininus (l'an 198 avant J.-C.), Philippe fut chassé par lui des défilés de l'Ipsus, en Épire. Son camp fut pillé, ses esclaves furent enlevés. Le consul passa en Thessalie, et la flotte romaine, que commandait son fils (Lucius), obtint des succès dans l'Eubée; la plupart des villes de la Thessalie et de la Phocide se rendirent à Quintius; la Locride fut soumise. Corinthe était menacée. Les Achéens se détachèrent enfin du parti de Philippe, qu'ils avaient suivi si long-temps, et firent alliance avec les Romains. Philippe ouvrit alors avec le consul des négociations pour la paix; et s'étant engagé à la conclure, aux conditions qu'il proposerait lui-même, ou à accepter celles que le sénat voudrait imposer, une trève fut convenue. Philippe envoya des ambassadeurs à Rome, et fit sortir ses troupes de la Phocide et de la Locride. Il conservait encore les villes de Démétriade, dans la Thessalie; de Chalcis, dans l'Eubée, et de Corinthe, dans l'Achaïe. Le sénat demanda aux ambassadeurs que Philippe cessât d'occuper ces trois places, qu'il appelait, comme son aïeul, les *entraves de la Grèce*. Les ambassadeurs, n'ayant point d'instructions sur cet article, furent renvoyés sans avoir rien obtenu. Le consul, resté maître de la paix ou de la guerre, aima mieux terminer les différends par une victoire que par un traité, et refusa d'entendre Philippe, si, avant tout, il ne consentait à abandonner entièrement la Grèce. Philippe préféra la guerre. Son armée et celle de Flamininus, égales en nombre, et composées chacune de vingt-cinq mille hommes, se rencontrèrent en Thessalie, près de Cynocéphales. Le combat fut terrible: l'aile droite des Romains ne put soutenir le choc de la phalange macédonienne. Déjà Philippe comptait sur la victoire, lorsqu'il vit son aile gauche tournée, enfoncée par les Romains: désespérant de pouvoir la rallier, il prit la fuite, et se retira à Tempé, après avoir perdu treize mille hommes (*V.* Flamininus). Le lendemain, le consul entra dans Larisse. Philippe rendu, par ses revers, plus accessible aux conditions pour la paix, parla devant le consul et les alliés avec tant de sagesse et de prudence, qu'il adoucit tous les esprits, même les Étoliens, qui voulaient qu'on le dépouillât de ses états. Flamininus lui accorda une trève de quatre mois, reçut de lui 400 talents (2,400,000 liv.), prit comme otage son fils Démétrius, et lui permit d'envoyer des députés au sénat, pour y recevoir la décision de son sort. La victoire de Flamininus fut célébrée à Rome par cinq jours de fêtes publiques. Dix commissaires furent envoyés par le sénat, pour régler, de concert avec Flamininus, les affaires de la Grèce. Il fut décidé que Philippe évacuerait toutes les villes grecques où il avait garnison; que les Romains occuperaient Chalcis, Démétriade et Corinthe; que Philippe leur rendrait les prisonniers et les transfuges; qu'il leur livrerait tous ses vaisseaux; qu'il paierait un tribut de 1000 talents (six millions), et que son fils Démétrius serait envoyé en otage à

Rome. Ce fut ainsi que Flamininus termina la guerre de Macédoine. La Grèce ne se trouva point délivrée de ses chaînes : elle ne fit que changer de maître. Cependant, tandis qu'on célébrait les jeux isthmiques, un héraut s'avança dans le stade, et fit à haute voix cette publication : « Le sénat » et le peuple romain, et Titus Quin- » tius, général, ayant vaincu Phi- » lippe et les Macédoniens, déli- » vreut de toutes garnisons et de » tous impôts les Corinthiens, les » Locriens, les Phocéens, les Eu- » béens, les Achéens phthiotes, les » Magnésiens, les Thessaliens et les » Perrhèbes, les déclareut libres, et » veulent qu'ils se gouvernent par » leurs lois et leurs usages. » Si l'on en croit d'anciens historiens, les transports de joie des spectateurs furent si violents, et leurs acclamations si fortes, que des corbeaux qui, dans ce moment, volaient par hasard sur l'assemblée, en furent étourdis et tombèrent dans le stade, et que le consul fut presque étouffé sous les couronnes de fleurs. C'est par cette politique des Romains, que, selon l'expression de Plutarque, toute la terre fut soumise à leur domination. Philippe, subissant la loi des vaincus, se vit réduit à aider les Romains dans la guerre qu'ils déclarèrent à Nabis, tyran de Sparte; et il fit passer quinze cents hommes à Flamininus. Lorsque Rome voulut soumettre Antiochus, le roi de Macédoine, qui auparavant s'était ligué avec lui pour dépouiller Ptolémée, envoya des ambassadeurs à Rome, afin d'offrir au sénat de l'argent, du blé, des troupes et des vaisseaux. Annibal, réfugié en Asie, cherchait partout des ennemis aux Romains; il conseillait à Antiochus de détacher Philippe de leur parti. Antiochus offrit à celui-ci trois mille talents, cinquante vaisseaux armés et un grand nombre de villes : mais Philippe, après avoir soutenu seul tout le poids de la puissance romaine, craignit d'en être écrasé en le partageant. Antiochus fut vaincu; et des ambassadeurs de Philippe vinrent à Rome pour féliciter le sénat, et offrir, dans le Capitole, des présents et des sacrifices aux dieux. Lorsque le consul Cornélius Scipion et son frère Scipion l'Africain marchèrent contre Antiochus (l'an 190 avant J.-C.), et traversèrent la Macédoine, pour passer en Asie, Philippe se montra l'allié le plus fidèle et le plus zélé. Il les reçut à sa cour, et les traita avec une magnificence plus convenable à leur dignité qu'à la sienne. Il fournit à l'armée romaine tout ce qui lui était nécessaire, et voulut l'accompagner jusque dans la Thrace. Les deux Scipions remarquèrent sa politesse, son air aisé et gracieux, et lui remirent, au nom du peuple romain, le reste du tribut qu'il avait à payer. Déjà son fils Démétrius lui avait été rendu. Cependant il intriguait dans la Grèce : des plaintes contre lui arrivèrent à Rome de toutes parts. Le sénat envoya des commissaires qui entendirent les ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhèbes, des Athamanes, d'Eumène, roi de Pergame, et Philippe lui-même. Les ambassadeurs lui reprochaient ses violences et ses usurpations. Philippe se plaignait de ses accusateurs et des Romains eux-mêmes, qui lui enlevaient des villes reçues en don du sénat, ou lui appartenant de droit. Il n'obtint pas toute la satisfaction qu'il desirait. Condamné à retirer les garnisons qu'il avait mises dans plusieurs forteresses de Thrace, irrité de voir

sa domination resserrée de tous les côtés, il résolut de nouveau la guerre contre les Romains; mais, pour avoir le temps de s'y préparer, il leur confia son fils Démétrius, qui devait, par sa présence, rassurer le sénat sur ses desseins. Cependant de nouvelles plaintes arrivèrent à Rome. Philippe n'évacuait point les villes de la Thrace; et il avait envoyé du secours à Prusias roi de Bithynie, qui faisait la guerre à Eumène, roi de Pergame, allié des Romains. Le sénat, après avoir entendu Démétrius, invité à justifier la conduite de son père, renvoya ce jeune prince en Macédoine, avec des témoignages de considération, et déclara que Philippe devait à son fils la modération des Romains à son égard. Ce jeune prince fut bientôt la victime de la haine de son frère, et de la jalousie de son père, qui le fit empoisonner (*V.* Démétrius, XI, 35). Philippe, voyant sa vieillesse méprisée, et les courtisans s'éloigner de celui qui devait bientôt cesser d'être leur maître, pour se rapprocher de celui qui allait le devenir, ne tarda pas à déplorer la mort de son fils, et à s'accuser de cruauté. Ses remords le poursuivaient depuis deux ans, lorsqu'il découvrit les intrigues qui avaient fait périr Démétrius; et la preuve ne manqua plus au crime de Persée. Mais ce prince avait déjà trop de crédit et de pouvoir pour redouter son père et les lois; il se contenta de s'éloigner de la cour. Philippe avait résolu de le priver du trône, où il était si peu digne de monter. Il voulait se donner pour successeur Antigone, qu'il affecta de combler d'honneurs. Il visitait avec lui les principales villes de ses états, pour le montrer au peuple et aux grands, afin de lui créer des partisans. Mais depuis long-temps en proie aux remords et à des insomnies continuelles, croyant voir l'ombre de son fils, qui lui reprochait sa mort, il tomba malade à Amphipolis. Le médecin Calligène dépêcha un courrier à Persée, et cacha la mort du roi jusqu'à l'arrivée du prince, qui saisit la couronne d'une main souillée par un fratricide. Philippe avait régné quarante-deux ans. Il mourut l'an 179 avant J.-C. On voit son portrait dans l'*Iconographie grecque* de Visconti. L'ambition de ce prince servit l'ambition des Romains. Les rivalités et les divisions des peuples de la Grèce préparèrent et hâtèrent leur asservissement. Vingt-un ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Philippe, et la Macédoine était réduite en province romaine (l'an 148 avant J.-C.) Deux ans plus tard, la Grèce n'était que la province d'Achaïe. — Quelques années après la mort de Persée, un usurpateur, se donnant pour le fils de ce prince, sous le nom de Philippe, s'assit sur le trône de Macédoine. Mais sa royauté fut de peu de durée: il fut vaincu et tué par Tremellius Scropha. — Un autre Philippe, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane, avait d'abord été reconnu roi, conjointement avec Aridée; mais ce n'était qu'un vain titre, et l'autorité resta tout entière entre les mains des généraux,

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort.

Parmi les rois de Macédoine, se trouve encore un autre Philippe, fils de Cassandre, qui ne régna qu'un an. V—ve.

PHILIPPE, prince du sang des Séleucides, qui fut pendant quelque temps roi de Syrie, était fils d'Antiochus VIII, surnommé Grypus, et

de Tryphène, fille de Ptolémée Evergetes II, roi d'Égypte. Après la mort de son frère Séleucus VI, qui périt vers l'an 95 avant J.-C., en combattant Antiochus X, fils d'Antiochus IX le Cyzicénien, son cousin, qui lui disputait la couronne, Philippe, et son frère jumeau, Antiochus XI, prirent le titre de roi, et attaquèrent en même temps leur commun ennemi. Tous deux adoptèrent le surnom de *Philadelphes*, qu'on trouve sur leurs monnaies, comme témoignage de leur union. Les deux rois ne tardèrent pas à entrer en Cilicie pour y combattre leur compétiteur : ils assiégèrent Mopsueste, où leur père avait trouvé la mort : ils s'en rendirent les maîtres; et, pour venger Antiochus, ils la livrèrent aux flammes, et passèrent les habitants au fil de l'épée. Ils se portèrent ensuite en Syrie, où ils furent moins heureux. Cette fois, ils furent vaincus par Antiochus X ; et Antiochus XI, en fuyant, se noya dans l'Orontes : Philippe parvint à s'échapper. Il n'y avait pas un an que les deux frères portaient le titre de roi. Antiochus X serait sans doute resté le seul maître de la Syrie, et il aurait tout-à-fait triomphé de Philippe, si, peu après la mort d'Antiochus XI, Ptolémée Soter II, roi d'Égypte, qui était son ennemi, ne lui eût suscité un nouvel antagoniste. Démétrius, frère de Philippe, quitta Cnide, où il habitait depuis la mort de son père, reçut du secours des Égyptiens, et attaqua la Syrie du côté du midi, pendant que Philippe combattait dans le nord : il se rendit maître de Damas, en l'an 95 avant J.-C., prit le titre de roi et le surnom de *Philopator*. Antiochus ne put résister aux efforts de ses deux rivaux : il fut vaincu, chassé de la Syrie, et réduit à chercher un asile à la cour de Mithridate II roi des Parthes. Les deux frères, après s'être délivrés de leur ennemi commun, ne furent pas longtemps en paix ensemble. Philippe voulut régner seul en Syrie. Il profita du moment où son frère était occupé à faire la guerre aux Juifs, pour l'attaquer, et fit contre Damas une tentative qui n'eut aucun succès. Démétrius arriva bientôt, afin de se venger de la perfidie de son frère. Celui-ci fut battu, et il prit la fuite : Démétrius s'empara d'Antioche, sa capitale, et Philippe fut obligé de se retirer à Berhée (actuellement Halep). Straton, qui était souverain de cette ville, lui donna un asile, et lui procura, pour auxiliaires, un prince arabe nommé Zizus, et le général parthe Mithridate Sinnacès, qui passa l'Euphrate avec une forte armée. Démétrius ne put lutter longtemps contre de telles forces : vaincu plusieurs fois, il se retira dans une position désavantageuse, où le manque d'eau l'obligea de s'abandonner lui et les siens à la discrétion du général parthe, qui l'envoya captif dans la haute Asie. Cet événement dut arriver au plus tard en l'an 88 avant J.-C.; car on connaît une médaille de ce prince, datée de l'an 224 de l'ère des Séleucides, qui répond aux années 88 et 87 avant J.-C. Démétrius ne survécut pas longtemps à sa défaite. Après un si brillant succès, Philippe n'eut aucune peine à recouvrer la Syrie; bientôt il rentra dans Antioche : la clémence qu'il montra envers ceux qui avaient suivi le parti de son frère, ne contribua pas peu à étendre sa domination. Cependant la ville de Damas, qui avait été la résidence de Démétrius, ne voulut pas le reconnaître : elle se soumit à un autre de ses frères, Antiochus XII, qui prit,

avec le titre de roi, les surnoms de *Dionysus* et de *Callinicus*. Les deux princes se firent la guerre. Philippe profita d'une expédition qu'Antiochus avait entreprise contre les Arabes et les Juifs, pour faire contre Damas une nouvelle tentative, qui fut plus heureuse : la trahison le rendit maître de la place; mais il montra tant d'ingratitude envers ceux qui lui avaient procuré cette facile victoire, qu'ils le chassèrent et remirent Damas sous les lois de leur roi Antiochus XII. Ces événements ne détournèrent pas ce jeune prince, qui était très-vaillant, de la guerre qu'il soutenait contre Alexandre roi des Juifs : il la poursuivit avec vigueur; et déjà il avait obtenu quelques avantages considérables, quand il trouva la mort dans une bataille, où il s'abandonna trop à sa valeur inconsidérée. Cette catastrophe, qui dut arriver vers l'an 86 ou 85 avant J.-C., ne donna pas à Philippe l'empire de la Syrie : les habitants de Damas livrèrent leur ville au roi des Arabes, Arétas, tandis qu'Antiochus X, *Eusebes*, revint de chez les Parthes, et se rétablit, à ce qu'il paraît, dans quelques parties de la Syrie, d'où il continua de faire la guerre à Philippe. Nous ignorons les actions postérieures qui concernent ce prince, et comment il cessa d'être roi. En l'an 80, les peuples de la Syrie, lassés des sanglants démêlés des princes Séleucides, appelèrent de leur plein gré Tigrane roi d'Arménie, pour qu'il plaçât sur sa tête la couronne de Syrie. C'est sans doute vers ce temps que Philippe fut chassé du trône et réduit à l'état de simple particulier. En l'an 58 avant J.-C., plusieurs années après la destruction du royaume de Syrie par Pompée, une ambassade vint d'Alexandrie à Antioche, pour chercher, parmi les Séleucides qui habitaient dans cette ville, un prince qui voulût venir régner en Égypte avec les filles de Ptolémée Aulètes. Ces princesses avaient obligé leur père de s'enfuir à Rome, où il était allé implorer l'assistance du sénat, pour recouvrer sa couronne. Ses filles avaient donc besoin d'un appui pour se maintenir dans leur usurpation. Antiochus XIII, fils d'Antiochus Eusebes, qui avait été pendant quelque temps roi de Syrie, avait déjà accepté cette offre, lorsqu'il mourut de maladie. On fit alors les mêmes propositions à Philippe, qui les agréa; et il se préparait à partir pour l'Égypte, quand Gabinius, qui gouvernait la Syrie, mit un obstacle à son voyage. Philippe mourut bientôt après, en l'an 57 avant J.-C.

S. M—n.

PHILIPPE, prince juif, était fils d'Hérode et d'une femme de Jérusalem, nommée Cléopâtre. Il passait pour être le meilleur de sa famille. Du vivant de son père, il fut accusé de crimes imaginaires par Antipater, l'aîné de ses frères : son innocence fut bientôt reconnue; Herode éloigna Antipater, et combla Philippe de bienfaits. Après la mort de son père en l'an 4 avant J.-C., ce prince suivit le conseil de Varus, gouverneur de Syrie, et se rendit à Rome pour y défendre son frère Archelaüs, dont on contestait les droits, ou du moins pour conserver le royaume de Judée dans sa famille, et obtenir la couronne, si par hasard l'empereur en privait Archelaüs. Ce voyage fut utile à la race d'Herode : Auguste ne dépouilla pas Archelaüs de tout l'héritage paternel; il lui laissa la moitié de la Judée. Philippe reçut le titre de té-

trarque, et eut en partage la Trachonite, la Batanée, l'Auranitide, une partie du pays possédé autrefois par Zénodore, et l'Iturée. Il ne partagea pas la disgrace de son frère, qui fut détrôné en l'an 6 de notre ère, et exilé dans la Gaule. Il conserva ses états qu'il sut gouverner avec sagesse. Il agrandit le bourg de Bethzaïde, situé sur le lac de Genezareth ou de Tibériade, en fit une ville, et la nomma Julias en l'honneur de Julie fille d'Auguste. Il fit aussi élever de beaux édifices à Panéas, près des sources du Jourdain, augmenta considérablement cette ville, et lui donna le nom de Césarée : par la suite on l'appela Césarée de Philippe, pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom. Les autres actes de ce prince nous sont inconnus ; il mourut à Julias, qu'il avait fondée, après un règne de trente-sept ans, vers l'an 33 de J.-C. Il ne laissa pas d'enfants de sa femme, (en même temps sa nièce), Salomé, fille d'Hérodes-Philippe et d'Hérodiade. Ses états furent alors réunis au gouvernement de Syrie. S. M-n.

PHILIPPE (M.-Julius), empereur romain, naquit dans la Trachonite, province d'Arabie, située au midi de Damas. Zonaras (1) et Cedrenus (2) lui donnent pour patrie Bostra, capitale du pays : mais Aurelius Victor (3) ferait plutôt croire qu'il tirait son origine des environs de cette ville. Aussi, selon cet auteur et d'autres écrivains, le premier soin de Philippe, après son élévation à l'empire, fut de faire bâtir, non loin de Bostra, une nouvelle ville, qu'il appela Philippopolis. Il est probable qu'alors il éleva au rang de ville le lieu obscur où il avait reçu le jour. Saint Jérôme, qui parle aussi de cette fondation, confond Philippopolis d'Arabie avec la ville de Thrace (4) qui portait le même nom, et le tenait de Philippe, père d'Alexandre. Cette erreur a été répétée par Jornandès ; mais il y ajoute une circonstance importante, en disant que la ville que Philippe décora de son nom, s'appelait *Pulpudena* (5). Comme les anciennes dénominations de Philippopolis de Thrace sont bien différentes, il est presque certain que Pulpudena fut l'humble bourgade où Philippe reçut le jour. Le voyageur Burckhardt, qui a parcouru récemment les environs de Damas, a trouvé, dans les ruines d'un lieu appelé Ourman, à une petite distance au nord-est de Bosra (l'antique Bostra), une inscription grecque, qui porte le nom de Philippopolis, et nous donne ainsi la position inconnue de cette ville antique (6). L'origine de Philippe était fort obscure. Son père, au rapport d'Aurelius Victor (7), avait été chef de brigands ; il naquit vers l'an 204. Quoique l'histoire se taise sur ses premières actions, il faut qu'il se soit distingué par ses services, pour qu'il ait pu être élevé à la haute dignité de préfet du prétoire, après la mort de Misithée, tuteur et beau-père du jeune empereur Gordien

(1) Lib. XII, cap. 19, p. 625.

(2) Tom. I, p. 257.

(3) *Igitur M. Julius Philippus Arabs Trachonites, sumpto in consortium Philippo filio, rebus ad Orientem compositis, conditoque apud Arabiam Philippopoli oppido, Romam venêre.*

(4) *Philippus urbem sui nominis in Thraciâ constituit.*

(5) *Urbemque nominis sui in Thraciâ, quæ dicebatur Pulpudena Philippopolin reconstruens nominavit.* Jornandès, p. 108.

(6) Burckhardt, *Travels in Syria and the Holy-Land*, p. 98.

(7) *Is Philippus humillimo ortus loco fuit, patre nobilissimo latronum ductore.* Aur. Victor. *Epitome*, p. 546.

III. Le bruit public l'accusa de la mort de son prédécesseur. Quoi qu'il en soit de ce soupçon, trop justifié par les attentats dont il se rendit coupable bientôt après, Philippe, en succédant à Misithée, fut, pour ainsi dire, le maître de l'empire, en devenant le général et le tuteur de Gordien, en 243. Ce prince, qui, sous les auspices de Misithée, avait entrepris, l'année précédente, contre les Perses, une expédition glorieuse, se préparait à rentrer en campagne contre les mêmes ennemis. Philippe, qui aspirait dès-lors à l'empire, et qui, pour arriver à son but, voulait faire périr son souverain, prit à tâche de mécontenter les soldats, en les laissant manquer de vivres, et en rejetant ce malheur sur l'imprévoyance de Gordien. Ces sourdes manœuvres n'arrêtèrent pas la marche de l'empereur, qui s'avança dans la Mésopotamie, vainquit les Perses, auprès de Rasaïn, et força le roi de Perse à se réfugier au centre de ses états. Gordien revenait triomphant, quand les partisans de Philippe excitèrent un soulèvement dans le camp, et parvinrent à le faire déclarer empereur, en l'associant au trône. Ce partage, obtenu par la violence, ne put être de longue durée; Gordien, indigné de l'insolence de Philippe, voulut s'en délivrer par les armes. Ceux qui lui étaient attachés, furent les plus faibles; il fut déposé, et bientôt mis à mort. On était alors sur les frontières de l'empire persan. Les soldats, qui avaient toujours eu beaucoup d'attachement pour Gordien et sa famille, le regrettèrent aussitôt qu'il ne fut plus, et rendirent de grands honneurs aux restes de ce prince infortuné. Son corps fut envoyé à Rome; et le sénat s'empressa de le déclarer digne de l'apothéose. L'armée, qui était alors à Zaitha, en Mésopotamie, entre Circesium et Dura, aux bords de l'Euphrate et sur le territoire persan, lui éleva, sur une vaste éminence, un magnifique tombeau, qu'on décora d'inscriptions en grec, en latin, en hébreu, en persan et en égyptien. C'est au commencement de l'an 244 que Philippe se fit déclarer empereur: une loi du 14 mars de cette année (8) en est la preuve; d'autres lois du 6 et du 13 janvier (9), qui sont de Gordien, indiquent avec assez de précision la véritable date de cet événement. Le premier soin de Philippe fut de terminer la guerre contre les Perses, afin de pouvoir ensuite aller tranquillement se faire reconnaître à Rome. La paix fut bientôt conclue, comme l'atteste cette légende, *Pax fundata cum Persis*, qu'on voit sur une médaille de cet empereur. On apprend aussi par les inscriptions (10), qu'il prit le titre de *Parthicus Maximus*, sans doute pour s'attribuer la gloire des exploits de Gordien, dont il avait d'ailleurs partagé les fatigues. Philippe ne tarda pas à ramener son armée en Syrie. Aussitôt qu'il y fut, il associa à l'empire son fils nommé, comme lui, *M. Julius Philippus*, qui n'était âgé que de sept ans: il donna le titre de métropole à la ville de Bostra, dans le territoire de laquelle il était né, et envoya une colonie à Pulpudena, lieu obscur où il avait reçu le jour, et qui dès-lors fut appelé *Philippopolis*. Plusieurs médailles parvenues jusqu'à nous, consacrent la reconnaissance de cette nouvelle cité pour ces deux empereurs et pour Marcia

(8) *Cod. Just.*, lib. III, tit. 42, leg. 6.

(9) Ibid., lib. IX, tit. 2, leg. 7; et lib. VI, tit. 10.

(10) Gruter, p. 273, n°. 1.-Schonwisner, *Iter per Pannon*, P. II, p. 172.

Otacilia Severa, femme de l'un et mère de l'autre. Il est d'autres médailles, avec un revers parfaitement identique et d'une même fabrique, et qui, par conséquent, ne peuvent être attribuées à Philippopolis de Thrace: elles présentent l'effigie d'un prince apothéosé, dont la mémoire a échappé aux historiens, et dont le nom et l'existence ont été le sujet de grandes discussions parmi les numismatistes. La légende qui accompagne le portrait de ce personnage est: ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ, (*au dieu Marinus*). On était convenu de les attribuer à un certain Marinus, rebelle obscur, qui, quoique simple soldat, fut élevé au rang d'empereur, par les légions révoltées de Mésie, vers la fin du règne de Philippe. Ce Marinus fut, bientôt après, égorgé par ses complices; et il est impossible de croire qu'il ait pu jamais être jugé digne des honneurs de l'apothéose. La langue grecque, employée sur les médailles du dieu Marinus, n'était pas usitée sur les monuments publics dans les provinces où le rebelle Marinus fut proclamé. Le nom de Philippopolis, et le titre de colonie qui ne fut pas donné à la ville de ce nom qui existait en Thrace, enfin la parfaite similitude que l'on remarque entre le revers de ces médailles et celui des monnaies qui appartiennent à la famille de l'empereur Philippe, semblent prouver que ces monuments sont de la même époque, qu'ils ont été frappés par les mêmes ordres, et qu'ils appartiennent à un personnage de la même famille, resté inconnu dans l'histoire. M. Tôchon d'Anneci (11), en s'appuyant sur ces raisons et sur beaucoup d'autres encore, est parvenu à démontrer que ce personnage ne peut être que le père même de l'empereur Philippe, et que ces médailles sont des monuments de la piété filiale de ce prince, semblables à ceux que Vitellius et Trajan consacrèrent à la mémoire de leurs pères. Une inscription trouvée dans la Hongrie, et relative à Philippe, nous apprend que *Publius* était le prénom de son père. Ainsi ce personnage apothéosé, qu'Aurelius Victor qualifie de *nobilissimum latronum ductorem*, s'appelait P. Julius Marinus. Après avoir ainsi témoigné sa reconnaissance à sa patrie et à ses parents, et après avoir réglé les affaires de Syrie, Philippe vint à Antioche avec sa femme. Il voulut prendre part, avec les Chrétiens, aux solennités de la fête de Pâques. Si sa conduite n'était pas celle d'un chrétien, il l'était au moins par sa croyance, comme on ne peut guère en douter, d'après le témoignage positif de presque tous les Pères et de tous les écrivains ecclésiastiques. Peut-être mal instruit dans la foi, ou plutôt craignant de choquer trop ouvertement les usages reçus dans l'empire, il n'osa pas faire hautement profession de son culte; et, comme Constantin et ses premiers successeurs, il pratiqua plusieurs cérémonies incompatibles avec la religion chrétienne: il fit célébrer l'apothéose de son père, et de Gordien, qu'il appelait toujours *divus*, et prit le titre de grand pontife, comme on le voit sur ses médailles. La fête de Pâques se célébrait cette année, le 14 avril. Saint Babylas, qui fut martyrisé sous l'empire de Dèce, était alors patriarche d'Antioche. Ce saint prélat arrêta Philippe à la porte de l'é-

(11) *Mémoire sur les médailles de Marinus, frappées à Philippopolis*, par M. Tôchon d'Annecy, membre de l'institut, Paris, 1817, in-4°., et dans le tome VI des nouveaux Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, p. 533-552.

glisc, lui reprocha ses crimes et le meurtre de Gordien, et lui déclara qu'il était indigne de participer aux saints mystères, s'il n'expiait son forfait par la péniteuce. L'empereur et sa femme se soumirent; ils firent pénitence publique, et furent réconciliés avec l'Eglise. Origène écrivit, vers le même temps, à Philippe et à son fils, en leur reprochant avec force le même crime; les lettres qu'il leur adressa, existaient encore du temps de saint Jérôme. L'empereur ne resta pas long-temps en Syrie : il confia le gouvernement de cette province à son frère Priscus, donna le commandement de la Mésie et de la Macédoine à son beau-père Severianus; puis il partit pour Rome, où il fut reconnu sans contestation, et régla tout ce qu'il crut propre à affermir son autorité. Ensuite il s'occupa de réprimer les barbares, qui, après la mort de Gordien, étaient entrés sur le territoire de l'empire. Arganthis, roi des Scythes ou Goths, avait envahi les états de plusieurs rois ses voisins, et avait attaqué les provinces romaines. Les Carpes et plusieurs autres nations gothiques ou germaniques, avaient envahi les bords du Danube, et ravageaient la Dacie. Philippe marcha contre eux, en l'an 245, les vainquit, et les contraignit de demander la paix, qu'il leur accorda. Bientôt après, les Goths, mécontents de ne pas recevoir les subsides qu'ils touchaient comme alliés de l'empire, recommencèrent la guerre. Leur roi Ostrogotha traversa le Danube, ravagea la Mésie et la Thrace. Dèce, alors sénateur, fut envoyé pour les combattre; il ne put les vaincre : les barbares se retirèrent avec leur butin. Dèce fit alors punir les soldats qui n'avaient pas assez bien défendu le passage du Danube. Ceux-ci, pour se venger, se retirèrent chez les ennemis. Les Goths, les Taifales, les Astinges, les Carpes et une multitude d'autres peuples, repassèrent ce fleuve, et vinrent assiéger Marcianopolis, capitale de la Mésie, qu'ils soumirent à une forte contribution : ils revinrent dans leur pays avec un immense butin. Ces guerres, dont il est difficile de déterminer la succession, occupèrent la plus grande partie du règne de Philippe, qui obtint de fréquents avantages sur ces barbares, comme on en a la preuve par les médailles avec la légende, *Victoria carpica*, et celles où Philippe prend le surnom de *Carpicus Maximus* et de *Germanicus Maximus*. Ces médailles sont des années 247 et 248. C'est à la même époque, en l'an 247, que s'accomplit la millième année depuis la fondation de Rome; elle fut célébrée, dans la capitale et dans tout l'empire, par des jeux, des réjouissances et des sacrifices solennels, dont les monuments nous ont conservé le souvenir. Plusieurs provinces de l'empire considérèrent ce grand anniversaire comme l'époque d'une nouvelle ère, dont l'usage ne fut pas de longue durée; mais on ne sait par quel hasard elle se conserva pendant fort long-temps dans l'Arménie, qui n'était cependant qu'un royaume allié de l'empire. Cette époque mémorable ne fut pas d'un aussi heureux augure qu'on l'espérait, et que Philippe l'espérait lui-même. Sa mauvaise administration avait partout excité des mécontentements. Le gouvernement dur et oppressif de Priscus, son frère, fit révolter la Syrie. Jotapianus, personnage arabe d'origine, issu de l'ancienne race royale d'Emèse, et qui se prétendait des-

cendu d'Alexandre, prit hautement le titre d'empereur, et entraîna une partie de l'Orient dans sa rebellion. Son exemple fut imité ailleurs. Une médaille, datée de l'an 1001 de Rome, nous apprend qu'un certain Pacatianus, dont le nom est resté inconnu à l'histoire, se révolta, en l'an 248, dans une autre partie de l'empire. Les légions de la Mésie et de la Pannonie se soulevèrent aussi contre Severianus, beau-père de Philippe, et proclamèrent empereur un simple centenier nommé Marinus. Philippe, effrayé de ces révoltes multipliées, eut recours au sénat, et offrit d'abdiquer l'empire, si l'on n'était pas satisfait de son gouvernement. Dèce, dont nous avons déjà parlé, et qui jouissait dans le sénat d'une grande considération, le rassura, en lui montrant que ces troubles ne pouvaient être de longue durée. Il assembla une armée, dont il donna le commandement à Dèce lui-même: celui-ci refusa en vain cette mission; Philippe le força de l'accepter. Dèce fut à peine arrivé en présence des rebelles de Mésie, qu'ils massacrèrent leur prétendu empereur Marinus, et proclamèrent le général envoyé pour les combattre. La contagion passa bientôt dans l'armée impériale. Dèce fut menacé de la mort, s'il n'acceptait la dignité suprême. Il se vit donc obligé de prendre le titre d'empereur, et de marcher contre celui qui lui avait confié l'armée qu'il commandait. Il écrivit cependant à Philippe pour le rassurer, promettant de quitter les marques de la dignité qu'on l'avait contraint d'accepter, aussitôt qu'il serait arrivé à Rome. Philippe, ne voulant pas croire à cette promesse, se prépara à la guerre. Bientôt il partit de Rome, où il laissa son fils, et marcha à la rencontre de Dèce, avec une armée supérieure en nombre: mais la fortune et l'habileté de celui-ci l'emportèrent; Philippe fut vaincu, et lui-même fut tué à Vérone par ses propres soldats. Aussitôt que la nouvelle de sa mort fut parvenue à Rome, les prétoriens tuèrent son fils, et Dèce resta maître de l'empire. Les lois des deux princes, et les médailles, font voir que cet événement arriva après le mois d'août de l'an 249. S. M—N.

PHILIPPE, empereur d'Allemagne, était fils de Frédéric Ier. et de Béatrix, comtesse de Bourgogne. Il eut en partage la Souabe et la Toscane, défendit ses droits avec vigueur contre les prétentions du Saint-Siége, et, malgré les anathèmes du pape Célestin III, sut se faire respecter en Italie. Après la mort de Henri VI, son frère, il se fit décerner la tutelle de Frédéric II, son neveu, déjà reconnu roi des Romains. Le pape, redoutant la fermeté de Philippe, gagne une partie des électeurs, qui élèvent à l'empire Berthold duc de Zeringhen; mais Philippe lui achète ses droits pour 11,000 marcs d'argent, et se fait sacrer à Maïence en 1198 (1). Quelques seigneurs allemands, mécontents de voir le trône devenir héréditaire dans la maison de Souabe, élurent dans le même temps, à Cologne, Othon duc de Brunswick. L'Allemagne et l'Italie, comme il arrivait toujours, se divisèrent entre les deux compétiteurs. Philippe, soutenu par le roi de France, lève des troupes, et remporte plusieurs avantages sur son rival, qu'il oblige de s'éloigner. Les Danois profitent des troubles

(1) Ce prince prend dans ses diplômes le nom de Philippe II, parce que, se regardant comme le successeur des empereurs romains, il comptait pour le premier, *Philippe*, l'assassin de Gordien-le-Jeune.

pour s'emparer de la Vandalie, et s'y établissent, sans que Philippe puisse mettre le moindre obstacle à leurs projets. Il négociait cependant avec des ennemis qu'il ne pouvait vaincre qu'en les divisant. Il est reconnu empereur par le duc de Brabant : d'autres seigneurs suivent cet exemple; et Philippe se fait couronner de nouveau, en 1205, à Aix-la-Chapelle. La guerre n'en continue pas moins contre Othon, toujours appuyé par le pape et par le roi d'Angleterre. Philippe remporte sur son rival une victoire décisive en 1206; et le pape, lassé de défendre un prince malheureux, propose à Philippe une alliance. Celui-ci commençait enfin à affermir son autorité, lorsqu'il fut assassiné à Bamberg, le 23 juin 1208, à l'âge de 30 ans, par Othon de Witelsbach, qu'il avait refusé pour gendre. Othon, mis au ban de l'empire, fut condamné à mort; et cet arrêt fut exécuté par le comte de Papenheim, maréchal héréditaire et grand-prevôt d'Allemagne. Philippe avait eu quatre filles de son mariage avec Irène, fille d'Isaac, empereur de Constantinople. Othon, duc de Brunswick, épousa Béatrix la cadette, et parvint ainsi à réunir les partis qui désolaient l'Allemagne (*Voy.* OTHON IV). W—s.

PHILIPPE Ier., roi de France, fils de Henri Ier. et d'Anne de Russie, monta sur le trône, le 4 août 1060, n'étant âgé que de huit ans. Son père l'avait fait sacrer, le 23 mai de l'année précédente, à Reims; et un auteur contemporain a remarqué qu'à cette cérémonie, le jeune prince, à peine âgé de sept ans, fit lui-même lecture du serment, et le souscrivit de sa main. La tutelle de sa personne, et la régence du royaume, avaient été confiées par le feu roi à Baudouin V, comte de Flandre, à l'exclusion de la reine mère, qui, étant étrangère, ne pouvait avoir aucune autorité, et de Robert, duc de Bourgogne, dont on pouvait craindre l'ambition, puisqu'il était oncle du mineur. Baudouin, qui avait épousé une sœur de Henri, regarda le jeune Philippe comme son propre neveu, s'acquitta avec prudence de l'emploi difficile qui lui était confié, évita toute querelle avec les grands, et parvint à réprimer par sa fermeté plusieurs séditions. Pour comprendre combien cette régence offrait de dangers, il faut se rappeler que, depuis Hugues Capet, Philippe était le premier roi mineur, et qu'un long usage n'avait point encore rendu la couronne héréditaire. C'est pendant la régence de Baudouin, que Guillaume-le-Bâtard partit de son duché de Normandie, à la tête d'une armée nombreuse, dans laquelle beaucoup de seigneurs français prirent rang, pour faire la conquête de l'Angleterre : ainsi les rois de France eurent la douleur de compter parmi leurs vassaux un roi dont la puissance ne pouvait servir qu'à exciter des troubles dans le royaume; et le régent Baudouin, voulant sans doute éloigner un voisin redoutable, et ne pouvant croire au succès de son aventureuse expédition, eut le tort de lui donner les moyens de l'exécuter. C'est encore sous le règne de Philippe Ier., qu'éclata l'ardeur des croisades, et que se fit la conquête de la Terre-Sainte. Mais ce prince n'eut aucune part à ces brillantes expéditions; et son inaction dans cette circonstance lui a été amèrement reprochée par quelques contemporains: ils l'ont accusé d'avoir préféré les excès de la mollesse et de la volupté à la gloire et aux intérêts de la religion. Mais il

est facile de l'excuser par la raison d'état qui lui fit tirer parti, avec tant d'habileté, de l'éloignement de puissants vassaux, pour affermir son pouvoir, et pour réunir à la couronne de grands domaines, tels que le comté de Bourges, qui lui fut vendu par le comte Herpin, afin d'avoir de quoi faire le voyage de la Terre-Sainte. Philippe Ier. ne profita pas, avec moins d'adresse, de l'esprit inquiet des fils de Guillaume-le-Conquérant, pour diminuer les dangers dont il était entouré; et, sans s'exposer lui-même aux périls de la guerre, il parvint à diviser et affaiblir ses ennemis : mais il exposa le trône et sa personne au mépris, par sa légèreté, ses amours, et sa faiblesse pour une femme qui ne justifiait par aucune grande qualité l'attachement de son roi. Aussi est-il permis de croire que les résistances qu'il rencontra s'accrurent par la comparaison que les peuples faisaient de sa conduite avec celle de tant de héros dont la gloire éclatait dans toutes les parties du monde civilisé. Baudouin, régent du royaume, mourut en 1067. Philippe, alors dans sa quinzième année, commença de régner par lui-même : car on ne voit pas qu'il ait été pris aucune précaution contre sa jeunesse; et cette négligence seule suffirait pour montrer combien peu le pouvoir royal intéressait la nation à cette époque. Les fils de Baudouin se firent la guerre pour sa succession. Robert, le plus jeune, voulait avoir sa part du comté de Flandre : le roi prit les armes en faveur de l'aîné, fut battu près de Mont-Cassel, et, malgré la honte de ce revers, fit la paix avec son ennemi, dont il finit par épouser la belle-fille, nommée Berthe. Philippe fut plus heureux dans la guerre qu'il fit à Guillaume-le Conquérant, dont il sut exciter les fils à la révolte, afin de le contraindre à leur donner des apanages; ce qui avait séparé la Normandie du royaume d'Angleterre : politique fort sage pour un roi de France, dont le pouvoir ne s'étendait pas au-delà de ses domaines. Guillaume supportait avec impatience la révolte de ses fils, et l'appui qu'ils trouvaient dans Philippe : la guerre éclata entre eux; et le vainqueur des Anglais, qui était venu faire le siége de Dole, en 1075, fut obligé d'abandonner cette entreprise, et de fuir devant le roi de France, qui le chargea vivement dans sa retraite, et lui fit subir une très-grande perte. Douze ans plus tard, une raillerie de Philippe fit reprendre les armes aux deux monarques (*V.* Guillaume, XIX, 124). Après la mort du roi d'Angleterre, les querelles qui s'élevèrent entre ses fils pour le partage de sa succession, rendirent le repos à la France; et c'est alors que Philippe, libre de toute inquiétude, se livrant à son goût pour les voluptés, pensa à répudier la reine Berthe, quoiqu'il en eût un fils, connu sous le nom de Louis VI ou Louis-le-Gros. Il supposa qu'elle était sa parente, prétexte en usage alors pour obtenir le divorce; et il envoya des ambassadeurs en Sicile, demander au comte Roger, sa fille Emma en mariage : elle lui fut accordée; mais pendant qu'elle était en route, la fille de Simon de Montfort, Bertrade, troisième femme de Foulque, comte d'Anjou, connaissant l'attrait que la beauté avait pour le roi, lui fit proposer de se donner à lui, de quitter le comte qui était vieux, et de réclamer le divorce, affirmant que son mariage n'était pas légitime, puis-

que les deux premières femmes de son époux vivaient encore. Les mœurs de cette époque servent à faire comprendre comment les papes acquirent un si grand ascendant sur les peuples frappés de la nécessité d'un pouvoir capable de réprimer tant de scandales. Bertrade était d'une beauté éblouissante; le roi accepta sa proposition, l'enleva, et finit par trouver des évêques pour faire la cérémonie de son mariage: mais le plus grand nombre ayant refusé d'autoriser un pareil désordre, le pape intervint, et Philippe fut excommunié, ainsi que Bertrade, dont il ne voulut point se séparer. Cette malheureuse affaire, commencée en 1092, ne finit que l'année 1105; les époux, reçurent, avec l'absolution, la permission de se voir devant des témoins respectables, sans qu'on sache positivement si le mariage fut autorisé. L'excommunication du roi avait servi de prétexte à des révoltes qui auraient renversé le trône, si Philippe n'eût pris la sage résolution d'associer à la royauté son fils Louis. Ce jeune prince, aimé pour ses vertus, respecté pour son courage, craint pour l'activité étonnante qu'il déployait contre les rebelles, en sauvant le royaume, s'attira la haine de Bertrade, qui le fit empoisonner. Heureusement, il fut secouru à temps; mais il conserva toute sa vie une pâleur qui marquait combien son tempérament avait été altéré. Loin d'obtenir que son père lui fit justice de ce crime, dont l'auteur était publiquement désigné, il se vit forcé de se prêter à une apparente réconciliation avec Bertrade; conduite qui fait beaucoup d'honneur à la prudence de Louis, mais qui ne laisse aucun moyen d'excuser la faiblesse de Philippe. Ce prince mourut à Melun, le 29 juillet 1108, dans la cinquante-septième année de son âge, et la quarante-huitième depuis son avénement au trône. Excepté Clotaire Ier., aucun roi de France n'avait encore eu un règne aussi long; et, depuis Philippe, on ne compte que les règnes de Louis XIV et de Louis XV, dont la durée soit plus étendue. Il est triste pour un monarque, pendant la vie duquel se sont passés les événements les plus mémorables de l'histoire, de n'être guère connu que par ses amours, ses faiblesses, et ses querelles avec l'Église. Le nom de Philippe Ier. se perd entre les noms si fameux de Godefroi de Bouillon, de Tancrède, Baudouin, Roger, Raimond, Guillaume-le-Conquérant, Grégoire VII (*V.* ces différents noms), et de ce Pierre-l'ermite, dont l'ascendant sur ses contemporains, excite encore aujourd'hui l'admiration même des écrivains qui blâment le plus amèrement les croisades; car l'ascendant d'un homme prouve son génie: l'usage auquel il l'emploie, ne prouve que l'esprit de son siècle. Philippe Ier. était le prince de son temps le mieux fait, de la taille la plus majestueuse, et de l'extérieur le plus séduisant. L'histoire lui donne aussi toutes les grâces de l'esprit et du caractère; et l'on ne peut nier qu'il n'ait été un des plus habiles politiques qui ont occupé le trône de France. Sous lui, la ville de Bourges, le comté de Vexin, et le Gatinais, furent réunis à la couronne. Il sut profiter de toutes les circonstances pour augmenter sa puissance et ses richesses. Guibert de Nogent, qui l'accuse d'avoir vendu des bénéfices, l'appelle: *Hominem in rebus Dei venalissimum.* On rapporte au règne de ce prince, l'établissement de quatre ordres monas-

tiques : celui de Grammont, fondé par saint Étienne, en 1078; celui des Chartreux, par saint Bruno, en 1084; celui de Cîteaux, par saint Robert, en 1098; et celui de Fontevraut, par Robert d'Arbrisselles, en 1106. Philippe Ier. eut, de sa première femme, trois fils, dont l'aîné lui succéda sous le nom de Louis VI (*V.* ce nom., XXV, 105). Il en eut deux de sa seconde femme. F—E.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, fils de Louis VII (ou le *Jeune*), naquit le 25 août 1165, la cinquième année du mariage de son père avec Adélaïde de Champagne, sa troisième femme. Comme ce monarque n'avait eu que des filles de ses deux premiers mariages, et que toute la France faisait des vœux pour la naissance d'un héritier de la couronne, Philippe reçut en naissant le surnom de *Dieu-Donné*. L'éducation du *Prince-du-Royaume* (c'était le nom que portait alors le fils aîné du roi) dut répondre au bonheur de sa naissance : elle fut confiée à Clément de Metz, l'un des hommes les plus vertueux de la cour; et les plus habiles maîtres furent chargés de l'initier, de le perfectionner dans tous les arts et dans toutes les sciences. Le jeune prince profita si bien de leurs leçons qu'il n'avait pas encore quatorze ans lorsque son père voulut l'associer au trône. Mais cette résolution fut suspendue par un événement funeste. Entraîné par son ardeur à la chasse, Philippe s'égara dans une nuit obscure, au milieu de la forêt de Compiègne, où il rencontra un charbonnier d'une taille gigantesque et d'un aspect effrayant. Frappé de terreur, il eut cependant la force de se nommer, et de se faire conduire au château; mais l'impression avait été si forte, qu'en arrivant il fut atteint d'une fièvre violente. Cet événement jeta toute la cour dans les plus vives alarmes. Le roi, hors de lui, et ne sachant à quels moyens recourir pour sauver des jours si précieux, se rendit en Angleterre, où il implora l'assistance du ciel pour le salut de son fils, sur la tombe de St.-Thomas de Cantorberi. Son inquiétude était si grande, qu'il mit à peine six jours pour faire ce voyage : le septième, en abordant sur les côtes de Flandre, il apprit que Philippe était sauvé. Cet accident fortifia encore Louis dans la résolution qu'il avait prise de partager le pouvoir avec son fils; et dès la même année (1179), le jeune prince fut sacré à Reims, en grande pompe. Aussitôt après, son père, par une politique fort habile, lui donna pour épouse Isabelle de Hainaut, qui descendait en droite ligne de Charlemagne. Depuis deux siècles, l'illustre dynastie des Carlovingiens avait cessé de régner; mais il en restait de profondes racines dans le cœur des Français; et les peuples l'appelaient encore la *race des grands rois*. Ce fut donc pour eux un véritable sujet de joie que de voir réuni le sang de Charlemagne à celui de Hugues-Capet; et ce ne fut pas le seul avantage de cette union : elle valut encore à la couronne de France le comté d'Artois. Philippe fut sacré, une seconde fois, à Saint-Denis (29 mai 1180), avec la jeune reine, qui fixa tous les regards par ses grâces et sa beauté. Dès-lors ce prince fut revêtu en effet de toute l'autorité royale; et, du vivant de son père, il rendit plusieurs édits, entre autres ceux par lesquels les blasphémateurs et les hérétiques furent punis de mort, les histrions et les comédiens expulsés du royaume, comme corrupteurs de la morale publique. Ce fut dans le même temps

que plusieurs grands vassaux, entre autres les comtes de Challon et de Berri, ayant voulu profiter de sa jeunesse pour l'attaquer, Philippe marcha contre eux, et les réduisit en peu de jours. Lorsque Louis VII fut mort (18 sept. 1180), de nouvelles insurrections se manifestèrent encore; et le jeune souverain sut les réprimer avec le même courage et la même fermeté. Le comte de Sancerre et le duc de Bourgogne, les plus audacieux et les plus puissants de ses ennemis, furent contraints de venir implorer sa clémence à genoux. Le comte de Flandre restitua le Vermandois; et la reine mère, qui s'était réunie aux mécontents, vaincue par la fermeté de son fils, se vit également obligée de se soumettre. Les résolutions du jeune monarque étaient inébranlables; et rien ne put lui faire révoquer l'ordre qu'il donna, vers la même époque, pour chasser les Juifs du royaume. Toutes leurs propriétés furent impitoyablement confisquées; et leurs nombreux débiteurs se trouvèrent libérés, à la charge de verser dans le trésor royal un cinquième de leurs obligations. On sait que les Israélites étaient alors, en France, exclusivement en possession du commerce, et que par-là ils avaient acquis des richesses qui les rendaient très-puissants, et même redoutables pour le souverain, qu'ils ne servaient ni de leur bourse, ni de leurs personnes, tandis qu'ils opprimaient le peuple par l'usure la plus excessive. On doit donc penser que leur expulsion, loin d'être un acte de superstition et d'ignorance, fut d'une politique prudente et habile; et l'on peut d'autant moins en douter, que plus tard Philippe permit à quelques-uns d'entre eux de revenir, moyennant de fortes sommes d'argent. Ce prince ne montra pas moins de fermeté dans un démêlé qu'il eut, vers la même époque, avec la reine. Quelque sincère que fût son attachement pour cette princesse, il n'avait pu voir, sans en être vivement offensé, que, dans les dissensions qu'il eut avec le comte de Flandre, elle avait pris ouvertement parti pour son oncle. Il lui ordonna de s'éloigner de la cour qu'elle était accusée de trahir; et déjà il avait assemblé un synode pour faire dissoudre son mariage, lorsqu'Isabelle parvint à le fléchir par une lettre affectueuse et soumise. Ce fut peu de temps après, qu'elle mit au monde un prince dont la naissance combla de joie tous les Français, désormais assurés de voir sur le trône le sang réuni de deux illustres races. Mais cette princesse ne jouit pas long-temps de son bonheur: elle expira l'année suivante, en donnant le jour à deux enfants mâles, qui moururent au berceau. Philippe profita de la paix que sa fermeté et son courage avaient donnée à la France, pour embellir sa capitale, et assurer la prospérité de son royaume. Il réprima les déprédations, et la tyrannie de la noblesse contre le peuple et le clergé, et il purgea ses provinces des bandes de brigands qui les dévastaient. Ce fut par ses soins et à ses frais, que l'on pava, pour la première fois, les rues de Paris, en 1182 et 1183 (1); que l'on ceignit de murs cette grande cité; que plusieurs bourgs, qui en étaient séparés, se trouvèrent compris dans son enceinte, et que la place des Innocents, qui n'avait été jusqu'alors qu'un cloaque impur, fut aussi entourée de murailles, et consacrée aux sépultures. Une rupture

(1) Le financier Gérard de Poissi mérite néanmoins d'être cité pour avoir contribué à cette dépense, par le don de onze mille marcs d'argent.

de courte durée avec l'Angleterre vint interrompre ces utiles occupations. Henri II, dédaignant un roi de vingt-un ans, refusait de lui rendre le Vexin, qui devait rentrer à la couronne par la mort de Henri, son fils aîné, époux de Marguerite de France, à qui cette province avait été donnée en dot. Il allait résulter de ce refus une guerre sanglante, lorsque le vieux roi d'Angleterre, étonné de la fermeté et des habiles dispositions de son jeune rival, fit lui-même les premières démarches, et demanda la paix, qui fut signée en 1187. Les deux monarques prirent alors la croix, et résolurent d'aller secourir les chrétiens, qui avaient éprouvé de grandes pertes dans l'Orient : mais de nouveaux démêlés retardèrent encore ce projet; et ce ne fut qu'après la mort de Henri, lorsque son fils Richard lui eut succédé, qu'il put être exécuté. Les deux jeunes souverains, également grands et généreux, parurent d'abord destinés à vivre dans la meilleure intelligence : ils se rendirent réciproquement les conquêtes faites durant les guerres précédentes; et ce fut dans de telles dispositions, qu'ils se préparèrent à partir pour la Terre-Sainte. Ces expéditions étaient alors dans leur plus grande ferveur. Philippe II ne pouvait plus s'y soustraire; mais il en profita du moins pour imposer au clergé, sous le nom de *dîme saladine*, une contribution du dixième de tous les biens, à laquelle il eût été impossible de le soumettre sous d'autres prétextes. L'engagement fut signé entre les deux monarques de la manière suivante : *Moi Philippe, roi des François, envers Richard mon ami, et mon fidèle vassal : Moi Richard, roi des Anglois, envers Philippe, mon seigneur et mon ami.* Philippe laissa la régence à sa mère, et à son oncle Guillaume de Champagne, cardinal et archevêque de Reims, l'un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de ce temps-là. Il alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis, et conduisit son armée à Vezelai, qui avait été indiqué pour rendez-vous général; là il se sépara de Richard pour s'embarquer à Gènes, tandis que l'armée anglaise s'embarquait à Marseille. L'un et l'autre abordèrent en Sicile, où les Français arrivèrent les premiers. D'abord fort bien accueillis par Tancrède, qui en était roi, ils y attendaient paisiblement que les vents devinssent favorables, lorsque l'impétueux Richard vint troubler, par des hostilités imprévues, cette heureuse harmonie. Philippe voulut d'abord n'y prendre aucune part; mais, provoqué, insulté même à son tour par le monarque anglais, il se crut obligé de faire respecter sa puissance, sans s'écarter toutefois de la prudence et de la modération, qui furent dans toutes les occasions les bases de son caractère. Il vit avec calme son impétueux allié se livrer aux derniers emportements; sut repousser avec adresse les dangereuses suggestions du roi de Sicile; et après s'être réconcilié, au moins en apparence, avec Richard, ils mirent à la voile pour la Palestine, où Philippe arriva encore le premier. Ce fut devant Saint-Jean-d'Acre, ou Ptolémaïs, qu'il débarqua. Déjà cette ville était assiégée depuis deux ans par une armée de chrétiens de toutes les nations, sous les ordres de Gui de Lusignan. Avec un aussi puissant renfort que celui qu'amenait le roi de France, le siége fut poussé très-vigoureusement. Bientôt les brèches furent praticables, et la place pouvait être enlevée d'as-

saut; mais par un ménagement que l'on a blâmé avec quelque raison, puisque les Musulmans en profitèrent pour se fortifier, Philippe voulut attendre Richard, qui s'était arrêté dans l'île de Cypre (*Voy.* RICHARD). Lorsque ce prince fut arrivé, les assiégés ne purent tenir long-temps contre les efforts réunis de tout ce que l'Occident avait de plus braves guerriers, combattant sous les yeux de leurs souverains. Ptolémaïs tomba donc en leur pouvoir, le 13 juillet 1191; et dès-lors on dut croire que rien ne résisterait à cette puissante armée. Cependant tous les succès des croisés se bornèrent pour lors à cette conquête. La division s'introduisit encore une fois parmi eux; et leur armée, partagée entre Conrad de Montferrat et Lusignan, qui se disputaient le vain titre de roi de Jérusalem, ne songea pas même à s'emparer de la cité sainte. Philippe prit parti pour Conrad, Richard pour Lusignan; et plus d'une fois le camp des chrétiens fut près d'être ensanglanté par leurs propres mains. C'est vers le même temps, que Philippe fut atteint d'une maladie si violente, qu'il perdit les cheveux, la barbe, les ongles, les sourcils, et que sa peau se renouvela tout entière. Cet événement ne pouvait manquer de donner lieu à des soupçons d'empoisonnement; et la mésintelligence dans laquelle vivaient les deux souverains, ne rendait ces soupçons que trop vraisemblables. Cependant le caractère grand et généreux de Richard ne permet point de les admettre; et il ne paraît pas même que Philippe en ait eu la pensée. Ses médecins le pressèrent d'aller respirer l'air natal: et voyant d'ailleurs qu'il ne pourrait pas toujours supporter les violences et l'impétuosité du roi d'Angleterre, ou plutôt sentant, par une politique plus habile, qu'il lui serait facile de profiter en Europe de l'absence de ce redoutable rival, il prit le parti d'y retourner; et, pour tranquilliser le roi d'Angleterre, il lui laissa un corps auxiliaire de dix mille hommes, et promit, par serment, de ne pas attaquer ses états pendant son absence. Cette promesse fut loin d'être sincère; et le monarque français, ayant passé par Rome, demanda pour toute grâce au pape de l'en relever: mais le pontife s'y refusa; et Philippe rentra paisiblement dans ses états, qui avaient été parfaitement bien gouvernés pendant son absence. Ce fut dans ce temps-là qu'il créa sous le nom de *sergents d'armes*, la première garde permanente qu'aient eue nos rois. Cette compagnie, composée de gentilshommes armés de massues d'airain, d'arcs et de carquois, ne quittait pas le prince, et n'en laissait approcher aucun inconnu. Philippe l'institua pour se défendre des assassins que le vieux de la Montagne (*V.* CARMATH) avait, disait-on, envoyés pour l'immoler. On lui dit même que Richard avait conçu un pareil projet; mais il est probable que ces bruits ne furent répandus que pour avoir un prétexte d'établir une garde, qui du reste était nécessaire, et que l'on a toujours conservée depuis. Richard ne quitta la Palestine qu'un an après Philippe; et il fut arrêté dans son chemin par les Allemands, qui le retinrent prisonnier. Dès que le roi de France en reçut la nouvelle, il eut une entrevue avec Jean-Sans-Terre; et ces deux princes convinrent de se partager les dépouilles du roi prisonnier: le frère de Richard dut s'emparer du trône d'Angleterre; Philippe, de la Normandie et de quelques autres provinces. Il envoya même des ambas-

sadeurs à l'empereur Henri VI, pour que ce monarque mît en son pouvoir la personne de Richard. N'ayant pu l'obtenir, il entra en campagne, s'empara de plusieurs places dans la Normandie, essuya un échec devant Rouen, et consentit à une trève de six mois. Mais ne pouvant pas renoncer à ses projets d'ambition, et voulant acquérir un titre vieilli de domination sur l'Angleterre, il fit demander en mariage Ingelburge, princesse de Danemark, qui lui fut accordée : mais Canut, son frère, refusa de faire la guerre à l'Angleterre; et c'est probablement au dépit que Philippe conçut de ce refus, qu'on doit attribuer l'aversion qu'il ne cessa de témoigner à Ingelburge, dont la beauté et les vertus méritaient un meilleur sort. Forcé de renoncer au secours qu'il attendait du Danemark, il employa toute son activité à faire soulever les Anglais pour Jean-Sans-Terre, prince fourbe et cruel, qui trahit à son tour Philippe, lorsqu'il voulut se rapprocher de Richard, sorti enfin de sa prison. On croit que ce fut d'accord avec ce dernier, que Jean fit égorger traîtreusement trois-cents Français de la garnison d'Evreux, dans un festin auquel il les avait invités. Outré de cette horrible trahison, Philippe se rendit à Evreux, où il fit massacrer tous les Anglais dont on put se saisir. Sa vengeance se porta jusque sur les églises, qu'il fit brûler; et cette guerre continua avec un caractère de fureur et de cruauté inouies. On incendiait, on démolissait toutes les maisons et tous les édifices dans les villes, dans les bourgs, dans les villages, et l'on en égorgeait impitoyablement les habitants; aucun prisonnier n'était épargné. On alla jusqu'à leur brûler les yeux pour les faire souffrir plus long-temps. Philippe manqua d'être pris dans une embuscade entre Blois et Fréteval, où il perdit son bagage, son trésor et les archives de la couronne, que, suivant l'usage de ces temps-là, les rois faisaient porter à leur suite. Ce fut une perte difficile à réparer. (2) Richard ne voulut pas en rendre la moindre partie; et il y découvrit des secrets d'état d'une grande importance. Les troupes françaises eurent l'avantage dans d'autres occasions; et le roi y donna de grandes preuves de valeur, surtout à Gisors, où, marchant à la tête d'un faible corps de cavalerie, il tomba sur l'armée anglaise toute entière. La prudence lui prescrivait de se retirer; mais, entraîné par son ardeur, il s'élança en s'écriant : « Non, je ne fuirai » pas devant mon vassal. » Enfonçant tout ce qui se trouvait devant lui, il allait entrer dans la place, lorsque le pont de l'Epte se rompit sous ses pas, et le précipita dans le fleuve, où il aurait infailliblement péri s'il n'eût eu assez de vigueur et de présence d'esprit pour rester ferme sur son cheval. La guerre continua ainsi avec une alternative de revers et de succès, et surtout avec une atrocité digne des nations sauvages. Le pape intervint souvent pour amener les deux rivaux à la paix; mais ses légats ne purent obtenir que des trèves, qui se prolongeaient rarement jusqu'à l'époque convenue. Enfin le bonheur de Philippe voulut que Richard fût blessé à mort, au siége d'un petit château près de Limoges (1199). N'ayant plus affaire qu'à Jean, prince cruel mais inhabile, et

(2) Pour éviter à l'avenir l'abus du transport des archives, on créa plus tard un *Trésor des chartes* permanent, qui fut depuis établi à la Sainte-Chapelle de Paris, où les registres dits *Olim* rappelèrent les actes dont les originaux avaient été perdus. G-CE.

sur lequel les seigneurs anglais se vengeaient de la soumission où les avait tenus Richard, le roi de France se vit en état d'accomplir ses projets. Cependant il se mit de lui-même dans un grand embarras en répudiant la reine Ingelburge, pour épouser Agnès de Méranie. Le roi de Danemark s'adressa au pape, qui déclara nul ce nouveau mariage. Philippe se révolta contre cette sentence : le royaume fut mis en interdit. En vain le roi s'emporta contre ceux qui obéissaient au pape; en vain il fit saisir le temporel du clergé : plus il usait de rigueur, plus le peuple, privé de sacrements, murmurait contre lui. Enfin, prévoyant qu'il ne pourrait pas éviter d'être condamné par le concile auquel cette affaire avait été renvoyée, il reprit de lui-même la reine Ingelburge, déclara qu'il la reconnaissait pour sa femme légitime, et se sépara d'Agnès de Méranie, qui mourut de chagrin dans la même année. Libre alors de toute inquiétude dans ses propres états, le roi de France ne s'occupa plus que des moyens d'enlever aux Anglais les provinces qu'ils possédaient sur le continent. Après quelques alternatives de paix et de guerre avec le roi Jean, ce prince fut cité, en 1203, à la cour des pairs de France, pour y rendre compte de la mor' d'Arthus de Bretagne, son neveu (*V.* ARTHUS III, 152). N'ayant pas comparu, il fut condamné à perdre la vie, et ses domaines sur le cont. uent furent confisqués au profit de la couronne. Philippe parcourut aussitôt la Normandie en vainqueur; et il réunit cette province à son royaume, trois siècles après qu'elle en avait été séparée. Il soumit également, dans l'espace de deux ans, le Maine, la Touraine, l'Anjou et le Poitou. La Guienne seule se défendit opiniâtrément, et resta sous la domination anglaise. Ce fut ainsi que le roi Jean, chassé de ses possessions en France, abandonné par les Anglais, excommunié par le pape, reprit le nom de Jean *Sans-Terre*, qu'on lui avait donné dans sa jeunesse, parce qu'il n'avait rien eu dans l'héritage de son père. Son royaume d'Angleterre fut offert au roi de France, par le pape Innocent III; et Philippe, qui avait résisté avec beaucoup de fermeté à l'excommunication lancée contre lui, par Innocent II, se garda bien, en ce moment, de contester le droit que s'attribuait le pape d'ôter et de donner des royaumes. Il fit d'immenses préparatifs pour mettre à profit cette faveur du pontife; et l'on porte à dix-sept cents le nombre des bâtiments qui furent construits pour transporter son armée en Angleterre. Mais Jean-Sans-Terre, réduit au désespoir, prit une résolution qui prouve qu'il ne manquait pas toujours d'habileté et de prévoyance. Tout excommunié qu'il était, il mit son royaume sous la protection de saint Pierre, et se déclara vassal et tributaire de Rome (*V.* INNOCENT III, XXI, 228). Le légat du pape, qui était venu à Londres pour recevoir son serment, repassa aussitôt en France pour ordonner à Philippe de cesser ses préparatifs, et de renoncer à ses projets d'invasion. Ce prince, outré de colère, s'y refusa avec beaucoup de force, disant qu'il n'avait commencé cette guerre qu'à la sollicitation du pontife, et qu'il ne pouvait y renoncer sans être indemnisé de ses dépenses (ces dépenses étaient évaluées à soixante mille livres sterling, somme très-considérable pour ce temps-là). N'osant cependant plus tenter une invasion en

Angleterre, Philippe voulut que ses préparatifs ne fussent pas entièrement perdus; et il s'en servit contre Ferrand, comte de Flandre, avec lequel il avait d'anciens sujets de plainte (*V.* Hainaut, XIX, 317); il lui prit diverses places, et brûla quelques bâtiments dans les ports des Pays-Bas. Ce seigneur se défendit avec beaucoup de courage et d'activité; et il prit sa revanche dans plusieurs occasions, notamment à Boulogne, où, de concert avec les Anglais, il parvint à incendier une grande partie de la flotte française, et réduisit Philippe à brûler le reste, de peur qu'elle ne tombât dans les mains de ses ennemis. Ferrand, encouragé par cet avantage, ne s'occupa plus que de chercher des alliés contre le roi de France; et, s'étant adressé à Othon IV, qu'il savait être son ennemi personnel, il parvint à l'entraîner dans une des plus formidables coalitions qu'on eût encore vues en Occident. On y remarquait les comtes de Boulogne, de Bar, de Namur, le duc de Brabant, tous parents, alliés ou sujets de Philippe, dont ils se partagèrent d'avance les dépouilles, dans un congrès qu'ils tinrent à Valenciennes. Ce prince réunit à la hâte toutes les troupes dont il put disposer; et il marcha à leur rencontre avec une armée de cinquante mille hommes. C'était à peine le tiers des forces de l'ennemi; et encore ne pouvait-il pas compter également sur tous les siens. Ce fut sans doute pour prévenir une défection qu'il avait lieu de craindre, que, dans une cérémonie des plus solennelles, il déposa sa couronne en présence de toute l'armée, et s'écria : « S'il en est un parmi vous qui soit plus » capable que moi de porter ce diadème, qu'il se présente; je jure de » lui obéir : si au contraire vous pen» sez que j'en sois le plus digne, ju» rez, à la face du ciel, de le défen» dre, de combattre pour votre roi, » pour votre patrie; jurez de vain» cre les excommuniés (3) ou de » mourir. » Cette courte harangue électrisa tous les esprits; les troupes prêtèrent serment à genoux : elles reçurent, dans cette attitude, la bénédiction royale; et ce fut dans d'aussi bonnes dispositions que Philippe les conduisit à la mémorable bataille de Bouvines, qui fut livrée le 27 juillet 1214, entre Lille et Tournai, sur les bords de la Marcke. Le monarque français commandait lui-même le centre; il avait donné la droite au duc de Bourgogne, et la gauche au comte de Dreux et de Ponthieu. Othon, qui avait juré de le prendre mort ou vif, dirigea contre lui tous les efforts de son armée. Après avoir résisté à trois attaques des plus furieuses, Philippe environné, pressé de toutes parts, avait été renversé et foulé aux pieds des chevaux. Il allait périr, lorsque Montigny, qui portait l'étendard royal, se mit à le hausser et à le baisser, pour avertir du danger où se trouvait le roi; et, se plaçant au-devant de sa personne, il le couvrit de son corps, écartant à coups d'épée tous ceux qui osaient l'approcher. Une foule de chevaliers accoururent bientôt à la défense de Philippe, qui parvint à remonter sur son cheval, et, se précipitant contre l'ennemi, entraîna après lui cette foule de bra-

(3) Il est à remarquer que tous ces princes confédérés contre la France, étaient alors sous le poids des excommunications de la cour de Rome. Ils convinrent entre eux que, quand ils auraient vaincu Philippe, ils extermineraient pape, évêques, moines, et ne laisseraient que les prêtres nécessaires au culte, et n'ayant de revenus que les aumônes des fidèles. Ainsi la victoire de Bouvines fut véritablement un triomphe pour la religion; et Philippe, quoiqu'il eût eu quelques démêlés avec le Saint-Siége, était le seul prince qui lui restât véritablement soumis.

vès chevaliers, et culbuta le centre de l'armée impériale. Othon, à son tour, fut près de tomber dans les mains des Français; il n'échappa que par une fuite précipitée. La déroute de son armée fut complète, et trente mille de ses soldats restèrent sur le champ de bataille. Cette grande victoire, l'une des plus importantes qui aient été remportées par les armées françaises, fut principalement due au courage du roi, et aux bonnes dispositions faites par Guérin, ancien chevalier du Temple, qui s'était distingué dans les guerres d'Orient, et qui venait d'être créé évêque de Senlis, où Philippe fonda, en mémoire de cet événement, l'abbaye de la *Victoire*. L'évêque de Beauvais s'y distingua aussi par une bravoure extraordinaire (*V.* Dreux, XII, 23). On cessa, à cette bataille, de combattre tumultueusement, comme on l'avait fait dans les guerres précédentes; et ce fut la première fois qu'on vit les troupes se mouvoir avec une espèce d'ordre et de discipline. Le comte de Boulogne, resté prisonnier de guerre, fut enfermé à la citadelle de Péronne; le comte de Flandre, qui eut le même sort, fut conduit à Paris, les fers aux pieds et aux mains, et suivit, en cet état, le char du vainqueur, comme lors des triomphes des Romains. Dans le même temps (quelques auteurs disent que ce fut le même jour), le fils de Philippe-Auguste remporta aussi une victoire signalée près de Chinon, contre Jean-Sans-Terre, qui avait cherché à faire, vers la Loire, une diversion en faveur d'Othon, son oncle. La nouvelle de succès si importants, si inespérés, combla de joie toute la France; et le retour de Philippe offrit véritablement le spectacle d'une marche triomphale. Partout les habitants des campagnes accoururent sur son passage, et le saluèrent comme leur libérateur. Des arcs de triomphe furent élevés dans toutes les villes : les chemins étaient jonchés de fleurs; et partout l'air retentissait des plus flatteuses acclamations. A Paris, toute la population se précipita au-devant du monarque; et pendant sept jours entiers, l'allégresse publique ne cessa de se manifester par des illuminations, des danses et des fêtes de tous les genres. Dès-lors, aussi redouté de ses ennemis que chéri de ses sujets, Philippe-Auguste n'eut plus à s'occuper que du bonheur des Français. Déjà il avait refusé de faire partie de la quatrième croisade; et l'on sait que, lors de la précédente, entraîné dans une lutte difficile avec des vassaux trop puissants, ou tout entier à ses projets contre l'Angleterre, il avait tiré grand parti de l'absence de ses ennemis. Ce fut vraisemblablement par les mêmes motifs qu'il refusa long-temps de prendre part à la malheureuse guerre des Albigeois : il se contenta d'y envoyer son fils dans les derniers moments, et lorsqu'il ne s'agit plus que de profiter des événements. Dès le commencement de son règne, une croisade s'était formée contre ces novateurs, dont les vices et les hérésies menaçaient de troubler toute la chrétienté; et leur patrie était devenue le théâtre de cruautés inouies : plus de trois cent mille de ces malheureux périrent dans les supplices, ou par le fer des croisés, dans des expéditions dont le pape Innocent III fut le principal instigateur, Simon de Montfort le chef, et Raimond VI, comte de Toulouse, la plus illustre victime (*V.* ces différents noms). Le monarque français tira encore avantage de ces tristes événements

pour affermir dans ses provinces l'autorité royale, qui, depuis Charlemagne, y était presque entièrement méconnue : mais il refusa avec autant de grandeur que de générosité, les états du comte Raimond, son parent, injustement dépouillé, qui lui furent offerts par les croisés. Ce ne fut que sous le règne suivant, que la France prit part à cette guerre (*V.* LOUIS VIII). Après la mort d'Amauri, roi de Jérusalem, les seigneurs et barons de la Palestine envoyèrent à Philippe des députés, pour le prier de leur donner un roi. Philippe leur désigna Jean de Brienne, qui devint roi de Jérusalem, puis empereur de Constantinople. Philippe-Auguste donna souvent des secours aux colonies chrétiennes d'Orient; et, par son testament, il laissa une somme considérable qui devait être employée à l'entretien des défenseurs de la Terre-Sainte. Ce prince craignant les foudres du Vatican, et ne voulant pas troubler la paix de son royaume, refusa d'aider son fils, du moins ostensiblement, dans son expédition en Angleterre; et tandis que le jeune Louis était excommunié à Rome et couronné à Londres, tandis qu'il soutenait un siége dans cette capitale, la France fut calme et heureuse. Philippe s'en servit habilement pour assurer de plus en plus sa prospérité. Peu de princes ont été plus appliqués aux soins du gouvernement. Sa prévoyance et son activité s'étendirent à tout ce qui pouvait embellir son royaume, comme à tout ce qui devait assurer sa puissance. Pour diminuer l'autorité des seigneurs, il établit des baillis, juges des cas royaux, dans toutes les principales villes. Aucun de ses prédécesseurs n'avait su aussi bien que lui tirer des sommes considérables de ses vassaux, des Juifs et de tous ceux auxquels il accordait des grâces et des faveurs; et les impôts n'avaient pas encore été soumis avant lui à l'ordre et à la fixité qu'il leur donna. Ce fut par-là qu'il parvint à fortifier un grand nombre de places, à créer et solder une armée permanente. C'est par ce moyen qu'il imprima à l'autorité royale un caractère de force et de grandeur, inconnu des Français depuis la chute des Carlovingiens, et qui n'a fait que s'accroître sous ses successeurs. Il créa les maréchaux de France. De nouvelles communications furent ouvertes; et la plupart des villes furent entourées de murs. C'est sous son règne qu'on vit s'élever les églises d'Amiens, de Saint-Remi de Reims, et surtout de Notre-Dame de Paris, commencée sous son prédécesseur, et terminée sous Philippe-le-Hardi. Protecteur des lettres, Philippe II fit beaucoup pour l'université; et ce corps acquit un crédit et une influence considérables (4); enfin, la conquête du Maine, de la Normandie, celle de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou, l'acquisition des comtés d'Auvergne, de l'Artois, de la Picardie et d'un grand nombre de places et de seigneuries; tels sont les faits qui méritèrent à Philippe II les titres de *Conquérant*, de *Magnanime* et d'*Auguste*. Il mourut à Mantes, le 14 juillet 1223, à l'âge de 59 ans. Ce prince n'eut de sa première femme qu'un fils, qui lui succéda sous le nom de

---

(4) Ce prince accorda aussi sa protection à l'abbaye de St.-Victor de Paris, dont un des professeurs les plus distingués fut le célèbre abbé de Saint-André de Verceil. C'était ce même abbé que Valart supposait être Jean Gersen, et qui s'appelait Thomas GALLUS (*V.* ce nom). Le président Hénault ne parle point de celui-ci, et cite d'après Valart le prétendu Gersen, comme auteur de l'*Imitation de J.-C.*, dans la colonne des hommes illustres qui ont vécu sous Philippe-Auguste. G—CE.

Louis VIII. Ingelburge ne lui donna pas d'enfants ; il eut un fils et une fille d'Agnès de Méranie, et il obtint du pape qu'ils fussent légitimés. Comme la postérité de Louis VIII fut très-nombreuse, les difficultés qui auraient pu résulter de cette légitimation ne se présentèrent pas. La taille de Philippe-Auguste était médiocre, et sa complexion affaiblie par un empoisonnement soupçonné, ou par le climat de la Syrie. L'un de ses yeux était obscurci par une taie blanche. Il aimait les sciences, les arts, et pouvait être considéré comme l'un des hommes les plus instruits de son temps. Les écrivains originaux de l'histoire de ce règne sont Rigord et Guillaume le Breton (*Voyez* leurs articles). Parmi les modernes, Baudot de Juilly, qui a donné une *Histoire de Philippe-Auguste*, Paris, 1702, 2 vol. in-12, a rarement pris la peine de consulter les historiens contemporains. Les *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste* (*V.* Lussan), peignent les mœurs du temps aussi bien que peut le faire un roman historique. F—e et M—d j.

PHILIPPE III, dit le Hardi, fils de Louis IX et de Marguerite de Provence, naquit le 30 avril 1245 ; il fut salué roi de France sur les sables brûlants de l'Afrique, près des ruines de Carthage, et dans un camp ravagé par la peste, le 25 août 1270. Saint Louis venait d'expirer. Jean, comte de Nevers, frère de Philippe, le cardinal légat, un grand nombre de seigneurs et de soldats, avaient succombé. La consternation était générale ; et sans l'arrivée, si long-temps attendue, des croisés de Sicile, tout était perdu. Charles, frère de saint Louis et roi de Sicile, fit débarquer son armée, qui campe à une demi-lieue des Français. Presque tous les grands vassaux avaient suivi saint Louis à la dernière croisade ; et la monarchie française se trouvait comme transportée en Afrique. Philippe, âgé de 26 ans, était dangereusement atteint du mal qui ravageait l'armée, lorsqu'il reçut le serment de ses vassaux. Saint Louis, avait nommé régents du royaume, Matthieu de Vendôme, abbé de saint Denis, et Simon de Clermont de Nesle. Philippe leur écrivit pour les confirmer dans leur autorité ; en même temps, considérant l'état critique de sa santé et les dangers de sa position, il fixa à quatorze ans, dans une ordonnance datée du camp près de Carthage, la majorité de Louis, l'aîné de ses trois enfants (1). On ignorait alors l'art d'embaumer les cadavres. On fit bouillir le corps de saint Louis dans du vin et de l'eau. Le roi de Sicile obtint la chair et les entrailles qui furent déposées à l'abbaye de Montréal, près de Palerme ; le cœur et les os furent enfermés dans un cercueil, pour être transportés à Saint-Denis. Déjà les reliques du saint roi, confiées au sire de Beaulieu, allaient être embarquées, lorsque toute l'armée demanda qu'elles fussent conservées dans le camp ; ce qui lui fut accordé. La contagion y régnait toujours ; et la cavalerie maure enlevait tous les soldats qui s'éloignaient des palissades. Le roi de Tunis campait à deux lieues des croisés ; et des succès récents avaient enflé son courage. Le roi de Sicile, qui commandait pen-

(1) Jusque-là, les rois de France n'étaient majeurs qu'à 21 ans. L'ordonnance de Philippe fut renouvelée par Charles V, au mois d'août 1374. Marguerite de Provence, mère de Philippe-le-Hardi, avait au contraire prétendu garder la tutelle de ce prince jusqu'à ce qu'il eût 30 ans, et exigé de lui à cet égard un serment dont les dispositions très singulières, ont été publiées pour la première fois, en entier, dans le *Journal des savants* de mars 1792 p. 158.

dant la maladie de Philippe, résolut de s'emparer du golfe de Porto-Farina, qui pouvait seul faciliter les approches de Tunis. Secondé par le comte d'Artois et Philippe de Montfort, il attaqua les Sarrasins, qui curent cinq mille hommes tués ou noyés (2). Peu de temps après, leur armée, ayant reçu de nombreux renforts, osa s'approcher, jusqu'à portée de l'arc, du camp des chrétiens, en hurlant, dit Guillaume de Nangis, *je ne sais quoi de terrible*, et obscurcissant l'air d'une nuée de flèches. Elle fut repoussée avec une perte de plus de trois mille hommes. Une grande bataille ne tarda pas à être livrée. Philippe était rétabli : il marcha aux ennemis avec les rois de Sicile et de Navarre. Le comte d'Alençon et les Templiers furent chargés de la garde du camp. L'oriflamme avait été déployée. Les Maures ne tinrent pas long-temps contre les croisés. Dans leur déroute, ils abandonnèrent leur camp, et furent poursuivis jusqu'aux défilés des montagnes, d'où ils virent massacrer leurs malades et leurs blessés, piller leurs richesses, enlever leurs provisions, et, dans un vaste incendie, disparaître leurs tentes et leurs bagages. Philippe ne savait encore à quoi se résoudre, lorsque le roi de Tunis fit demander la paix; et, le 30 octobre, elle fut conclue aux conditions suivantes : une trève de dix ans; la franchise du port de Tunis; tous les prisonniers rendus de part et d'autre; les frais de la guerre fixés à deux cent dix mille onces d'or, payés, moitié sur-le-champ, au roi de France et à ses barons; la liberté du culte accordée aux chrétiens dans le royaume de Tunis, avec la faculté d'élever des églises, de prêcher la foi, et de convertir les Musulmans : clause illusoire, qui ne fut insérée au traité, que pour sauver l'honneur des croisés, et leur permettre d'annoncer qu'ils avaient accompli leur vœu. Un des articles portait enfin que le tribut déjà payé par Tunis au Roi de Sicile, serait doublé pendant quinze ans, et que cinq années d'arrérages seraient acquittées immédiatement. Le traité venait d'être signé, lorsque le roi d'Angleterre (Édouard Ier.) arriva avec sa femme, son frère, ses barons, et une armée. Il désapprouva hautement la paix, s'enferma dans sa tente, refusa de prendre part aux délibérations, et même au partage de l'argent des mahométans : il demandait, il exigeait la guerre; mais le roi de Sicile ne voulait que de l'argent, et il en avait obtenu. D'ailleurs, le traité avait pour lui la sainteté des serments, la durée de la contagion, et les lettres des régents de Philippe, qui pressaient son retour. Le roi de France embarqua les os de saint Louis, ceux de son frère, et ceux d'autres illustres croisés ; tandis qu'Édouard allait seul entreprendre, au milieu de nouveaux revers, la guerre pour la délivrance des saints lieux (*V.* ÉDOUARD, XII, 491). Les vaisseaux de Charles et de Philippe mirent à la voile, et, après quarante-huit heures de navigation, entrèrent, le 22 nov., à Trapani, en Sicile. Une horrible tempête, qui dura trois jours, en fit périr un grand nombre, qui était resté dans la rade. Quatre mille personnes de toute condition moururent dans les flots; et mille, ayant gagné la terre, succombèrent aux fatigues de cette funeste journée. Ce fatal

(2) On lit *Quingenta millia*, dans la lettre de Pierre de Condé; mais on croit que c'est une faute de copiste.

événement n'empêcha pas les rois de France, de Sicile et de Navarre de s'engager, avec tous les comtes et barons, à partir, dans trois ans, pour une autre croisade; et chacun jura de ne s'en point dispenser sans un sujet légitime, dont le roi de France serait juge suprême. De toutes les croisades, celle-ci avait été la plus malheureuse: il y périt trente mille hommes; et Philippe ne revint en France qu'avec des cercueils. Il arriva à Paris, le 21 mai 1271, et fit faire de magnifiques obsèques aux illustres morts dont il rapportait les cendres. On les mit en dépôt à Notre-Dame, d'où on les transporta processionnellement à Saint-Denis. Le roi aida à porter sur ses épaules le cercueil de son père, jusqu'à l'abbaye. On voyait encore, il y a trente ans, au faubourg Saint-Laurent et sur le chemin de Saint-Denis, des monuments de pierre, qui avaient été élevés par l'ordre de Philippe, aux sept endroits de la route où il s'était reposé en portant ce pieux fardeau. Un incident singulier troubla cette auguste cérémonie. Le cortége funèbre trouva les portes de l'église fermées par ordre de l'abbé Matthieu de Vendôme, qui, pour le maintien des priviléges et de l'exemption de l'abbaye, refusait d'y laisser entrer, en habits pontificaux, l'archevêque de Sens et l'évêque de Paris. Il fallut que ces deux prélats allassent les quitter au-delà des limites de la seigneurie abbatiale; et le roi fut contraint d'attendre, hors de l'église, leur retour. Les tombes royales reçurent, avec les corps de saint Louis, de la reine Isabelle et du comte de Nevers, celui d'Alphonse, comte d'Eu, fils de Jean de Brienne, empereur de Constantinople et roi de Jérusalem. Cette cérémonie funèbre fut suivie d'une autre, où la joie publique devait éclater. Philippe fut sacré à Reims, le 30 août. Le lendemain il partit pour visiter les frontières du nord, et fut reçu dans Arras, par le comte de Flandre. Il voulut ensuite connaître l'état du Poitou et du comté de Toulouse, qui, après la mort d'Alphonse, revenaient à la couronne. Il s'avançait du côté de Poitiers, lorsqu'il apprit que Roger-Bernard, comte de Foix, avait emporté d'assaut le château de Sompuy, où flottait la bannière royale. Cité à comparaître devant Philippe, Roger s'y refusa; et, comptant sur le nombre de ses vassaux et de ses forteresses, il résolut de soutenir sa rebellion les armes à la main. Philippe convoqua le ban et l'arrière-ban; le rendez-vous était fixé à Tours. Le duc de Bourgogne, les comtes de Bretagne, de Blois, de Flandre, de Boulogne, etc., y arrivèrent suivis d'un grand nombre de chevaliers, et l'armée se dirigea vers les Pyrénées. Philippe fit son entrée dans Toulouse. Il reçut à Pamiers la visite du roi d'Aragon, son beau-père; entra sur les terres du comte révolté, et arriva enfin devant le château de Foix. Cette forteresse, bâtie sur une montagne inaccessible, était réputée imprenable. Le comte s'y était renfermé avec ses meilleures troupes et un grand nombre de machines de guerre. Philippe fit serment de ne s'éloigner qu'après avoir soumis la place; et tandis que les assiégés le défiaient avec jactance, il fit couper le pied de la montagne, et ouvrir, dans les rochers, un chemin praticable: Roger, étonné, vit bientôt sa perte inévitable. Il demanda à capituler; mais Philippe exigea qu'il se rendît à discrétion, et qu'il livrât toutes ses forteresses. Le com-

te vint se jeter aux pieds du roi ; il implora sa clémence : Philippe le fit charger de chaînes, et conduire à Carcassonne, où on l'enferma dans une tour. Roger était en prison depuis un an, lorsque, cédant aux prières du roi d'Aragon, Philippe le fit venir à Paris, l'arma chevalier, et le renvoya dans ses domaines. Cet exemple de vigueur et de sévérité ne fut pas perdu ; et la révolte du comte de Foix fut, selon Nangis, la seule qu'on vit sous ce règne. Édouard Ier., roi d'Angleterre, ayant succédé à Henri III (1274), s'empressa de venir à Paris, comme vassal de Philippe pour les domaines qu'il possédait en France, et rendit hommage à son suzerain. Bientôt le vicomte de Béarn, ayant refusé de se reconnaître vassal d'Édouard, duc d'Aquitaine, fut poursuivi par ce prince, et se hâta d'interjeter appel à la cour de Philippe, qui convoqua son parlement. Édouard y fut cité ; épreuve humiliante pour un souverain. Il comparut, malgré sa répugnance, et se soumit à son juge, qui prononça en sa faveur. Philippe assista, la même année, au concile général de Lyon (V. Grégoire X, xvii, 403). Les Grecs abjurèrent le schisme ; et la primauté du pape fut reconnue par les patriarches et les ambassadeurs de Michel Paléologue. Mais cette réunion des deux Églises ne fut pas durable ; et dès que Charles d'Anjou, roi de Sicile, eut cessé de paraître redoutable, Constantinople cessa, de son côté, de reconnaître le pontife romain. Le concile venait d'être terminé, lorsque Philippe épousa, en secondes noces, Marie, sœur de Jean, duc de Brabant (1275). Les fêtes furent magnifiques : tous les seigneurs y parurent en habits et en manteaux de pourpre ; et les femmes, portant des robes tissues d'or, étaient parées, dit Nangis, *comme un temple*. La tendresse de Philippe pour la nouvelle reine alarma un favori jusque-là tout-puissant, Pierre de la Brosse, son grand chambellan. Voulut-il brouiller ensemble le roi et la reine ? L'histoire offre quelques indices à ce sujet, et ne fournit aucune preuve. Philippe perdit subitement Louis, son fils aîné, à l'âge de douze ans (1276). On crut à la cour que le jeune prince avait péri par le poison : on cherchait le coupable ; et la Brosse jeta, dit-on, dans l'esprit du roi, des soupçons sur la reine, en insinuant qu'elle réservait le même sort aux deux autres fils de son maître (Philippe et Charles), afin d'assurer la couronne aux enfants du second lit. Ses intrigues retombèrent sur lui-même, et il fut jeté en prison (V. Brosse, VI, 29). A la première nouvelle de la disgrace du favori, le duc de Brabant, qui avait craint de le poursuivre au temps de sa puissance, vint hautement demander justice, et offrit de défendre, par le duel, l'innocence de sa sœur. Personne ne se présenta pour soutenir l'accusation ; la reine se trouva justifiée : la Brosse fut pendu, et tous ses biens furent confisqués. On l'avait aussi accusé d'entretenir des intelligences avec les rois de Castille et d'Aragon. Il résulte du silence des historiens contemporains, que le second crime du favori ne fut pas plus prouvé que le premier. On est étonné de voir Daniel avancer que le peuple *applaudit* à l'arrêt des barons, qui condamna la Brosse au gibet, lorsque Guill. de Nangis (3), le seul

(3) Communi latronum patibulo est suspensus, cujus causa mortis *incognita* apud vulgus magnam admirationis et MURMURATIONIS materiam ministravit (*In Chronico, ad ann.* 1278).

historien contemporain de Philippe, dit positivement le contraire. Henri Ier., roi de Navarre et comte de Champagne et de Brie, mort suffoqué par la graisse (1274), avait laissé, pour unique héritière, sa fille Jeanne, âgée de deux à trois ans. Il avait ordonné, par son testament, qu'elle épousât un prince français. Cette exclusion des naturels du pays mécontenta les grands, qui, refusant de reconnaître comme régente et tutrice, la reine-mère, Blanche d'Artois, sœur de saint Louis, élurent lieutenant-général du royaume le sénéchal don Pedre Sanche de Montagu. Bientôt la couronne de Navarre, mal affermie sur la tête d'un enfant, réveilla les prétentions des princes voisins. Jacques, roi d'Aragon, soutint qu'elle lui appartenait par la donation de Sanche VII, qui l'avait institué son héritier (1231). Alphonse, roi de Castille, plus attentif à résoudre un problème qu'à poursuivre une couronne, réclama cependant celle de Navarre, comme héritier de Sanche III, qui l'avait possédée et réunie à ses états. Ces deux souverains envoyèrent défendre leurs droits aux états de Navarre. Le lieutenant-général et l'évêque de Pampelune se prononcèrent pour l'Aragonais; un autre parti se déclara pour le Castillan : un troisième, et c'était le plus faible, voulait que le roi de France, comme parent de la jeune princesse, fût invité à se charger de la tutelle. Le parti le moins juste, celui de l'Aragonais, prévalut; et le roi de Castille commença la guerre. La reine-mère s'échappa secrètement avec sa fille, et vint demander à la cour de France asile et protection. Cette démarche acheva d'aigrir les seigneurs de Navarre. Les états arrêtèrent que Jeanne ne serait point reconnue reine, si elle n'épousait Alphonse d'Aragon; et ils résolurent d'employer tous leurs soins pour empêcher qu'un prince français ne montât sur le trône de Navarre. En même temps ils s'engagèrent à fournir au roi d'Aragon, pour les frais de la guerre, la somme, alors prodigieuse, de deux cent mille marcs d'argent. Mais Blanche desirait et demandait que sa fille épousât un des trois fils de Philippe; et Philippe pressa vivement cette alliance, qui devait faire entrer une nouvelle couronne dans sa maison. Il fallut lever l'obstacle de la proximité du sang Grégoire X, qui devait à Philippe le don du comtat Venaissin (4), accorda la dispense; et Jeanne de Navarre fut mariée à Philippe surnommé le Bel (1275). Blanche engagea au roi de France la châtellenie de Provins pour les frais de la guerre qu'il allait entreprendre; elle lui remit la tutelle, ou, selon l'expression du temps, le *bail* de la pupille pour les comtés de Champagne et de Brie. Philippe envoya dans la Navarre, des troupes, sous le commandement d'Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, guerrier habile et mauvais politique, qui obtint d'abord quelques avantages, mais qui eut l'imprudence de toucher aux lois du pays. Toutes les fureurs des guerres civiles désolèrent cette contrée : les Français allaient succomber, lorsque Robert, comte d'Artois, arriva avec une armée de vingt-mille hommes. Pampelune fut prise d'assaut; toutes les forteresses capitulèrent, et la Navarre fut soumise. Le comte d'Artois, qui n'avait pu arrêter la fureur du soldat, rendit aux Navarrois leurs coutumes et leurs privilèges. Vers

(4) *Greg. epist.* 60, l. 2.

cette même époque (1276), Philippe s'avançait avec une armée formidable pour porter la guerre au centre de la Castille. Alphonse X violait les traités les plus sacrés, et avait choisi pour successeur son second fils, au préjudice des enfants que Ferdinand, son aîné, avait eus de Blanche, fille de saint Louis et sœur de Philippe. Le duc de Bourgogne, le comte de Bar, le duc de Brabant, le comte de Juliers et plusieurs autres princes allemands accompagnèrent Philippe qui était allé prendre l'oriflamme à Saint-Denis. Cette grande armée eût pu suffire à la conquête de toutes les Espagnes. Mais il fallait passer les Pyrénées : on n'avait pourvu à rien. L'hiver approchait, les pluies rendaient les routes impraticables; et l'on n'avait rassemblé ni vivres ni fourrages. Philippe, que cinq chevaliers castillans étaient venus défier au nom de leur maître, reprit tristement le chemin de sa capitale. Plus d'un an s'était écoulé, lorsque Philippe, ne pouvant concilier ses différends avec Alphonse, médita une nouvelle expédition contre la Castille. Mais le pape Jean, craignant que cette guerre ne fit échouer son projet d'une nouvelle croisade, fit notifier aux deux souverains, sous peine de l'excommunication et de l'interdit, la défense de recourir aux armes pour régler leurs droits respectifs. Les légats du Saint-Siége furent chargés de négocier la paix entre les deux rois. Alors parurent aussi en France des ambassadeurs tartares, qu'on prit pour des espions venant de Rome, allant à Paris et à Londres pour proposer une ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Philippe, qui n'aimait point la guerre, s'empressa de saisir un prétexte qui, dans l'esprit du siècle, le justifiait du reproche d'inconstance : mais il mérita plus d'une fois ce reproche, en commençant avec ardeur de grandes entreprises, en les poursuivant avec faiblesse, et en s'arrêtant au moment de l'exécution. L'événement le plus mémorable, arrivé sous le règne de Philippe, est celui du massacre général des Français en Sicile, à la suite d'une conspiration, aussi étonnante par l'horrible secret avec lequel elle fut conduite, qu'effroyable par l'atrocité de l'exécution (*Voyez* Procida) : ces massacres furent appelés les *Vêpres siciliennes*, parce qu'ils commencèrent à Palerme (le 30 mars 1282), au moment où les cloches appelaient le peuple à vêpres. Vainement les foudres de Rome, lancées contre la Sicile et le roi d'Aragon, convïaient Charles d'Anjou à venger son injure; vainement une formidable armée française, conduite par le comte d'Alençon frère de Philippe, le comte Robert d'Artois, le comte de Bourgogne, Matthieu de Montmorenci et d'autres grands seigneurs du royaume, était arrivée dans les plaines de Saint-Martin en Calabre, prête à franchir le détroit. Charles se laissa tromper par don Pèdre, qui lui proposa un combat singulier dans la plaine de Bordeaux, à une époque assez éloignée pour laisser au climat et aux maladies le temps d'affaiblir l'armée de Philippe. Au jour indiqué, Charles se trouva au rendez-vous, suivi du roi de France, son neveu ; et, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il attendit don Pèdre : mais don Pèdre se dispensa de paraître, et se contenta de venir, quelques heures avant minuit, protester devant le sénéchal de Bordeaux, contre le roi de France, qui, ayant accompagné son rival, lui donnait

lieu de croire à quelque trahison. Bientôt les rois de Sicile et d'Aragon remplirent l'Europe de leurs manifestes. Philippe leva promptement une armée, qui pénétra dans l'Aragon, dégarni de soldats, et ravagea ce royaume. Une bulle de Martin IV offrit la couronne de don Pèdre à un des fils de Philippe, pourvu que ce ne fût pas l'héritier présomptif du trône français. Le cardinal Jean Cholet fut chargé de négocier les conditions suivantes de cette étrange donation : le royaume d'Aragon, uni au comté de Barcelone, ne pourrait être possédé par un prince qui serait, en même temps, roi de France, ou de Castille, ou d'Angleterre : le nouveau roi et ses successeurs ne pourraient traiter, sans le consentement du Saint-Siége, avec don Pèdre, *jadis roi d'Aragon*, ni avec ses fils, pour la restitution totale ou en partie de la souveraineté dont Rome les dépouillait pour leurs péchés : le nouveau roi et ses successeurs se reconnaîtraient vassaux du pape, lui prêteraient serment de fidélité à chaque mutation, et lui paieraient annuellement, à titre de cens, le jour de la Saint-Pierre, la somme de cinq cents livres tournois. Philippe ne voulut rien décider que de l'avis des barons et des prélats du royaume : ils furent mandés à Paris pour le 21 février (1284). Le parlement se tint au palais des rois dans la Cité. La bulle y fut lue ; et le clergé se retira dans une salle, la noblesse dans une autre, pour délibérer. Les deux ordres, après quelque division, furent d'avis que, pour la gloire de la religion et celle de la France, le roi devait accepter le don du pape. Philippe souscrivit sans réflexion à cet avis, dont les conséquences imprévues menacèrent de devenir fatales à son successeur. Le cardinal-légat donna au jeune comte de Valois, second fils du roi, l'investiture des royaumes d'Aragon et de Valence, et du comté de Barcelone. En même temps le légat fit prêcher, dans toute la France, la croisade pour l'expédition d'Aragon ; et l'on y attacha les mêmes indulgences que pour les croisades d'outre-mer. Philippe partit pour Narbonne où était le rendez-vous général de son armée. Plusieurs historiens disent qu'elle était forte de cent mille hommes de pied, et de vingt mille chevaux. La flotte se composait de cent cinquante galères, et d'un nombre plus grand de vaisseaux de charge. On marche en bataille vers le Roussillon : Perpignan ouvre ses portes après quelque résistance. Elne, prise d'assaut, est rasée jusqu'aux fondements. Don Jayme, roi de Maïorque, comte de Roussillon, dépossédé par son frère don Pèdre, se joint au monarque français. Il fallait s'ouvrir les Pyrénées que le roi d'Aragon avait cherché à rendre inaccessibles. Philippe n'ayant pu forcer le col de Panissar, unique chemin pour pénétrer dans la Catalogne, retourna sur ses pas, et campa aux environs de Collioure. Il méditait déjà d'abandonner cette grande entreprise, lorsque des religieux de Saint-André de Sureda, (ou le bâtard de Roussillon, suivant Guillaume de Nangis), vinrent lui offrir de conduire son armée par le col de la Mançana. Toute l'armée y passa, le 20 juin 1285. Don Pèdre fut obligé de se retirer, abandonnant ses vivres et ses bagages. Philippe entra dans l'Ampourdan, tandis que son amiral, Guillaume de Lodève, s'emparait du port de Roses. Bientôt Peiralade, Figuière,

Castillon et d'autres places se rendirent. Mais Girone fut l'écueil des croisés. Le vicomte de Cardone y commandait pour don Pèdre; sa défense fut vive et opiniâtre. De son côté don Pèdre ne cessait de harceler les assiégeants, lorsque Philippe de Nesle, suivi de cinq cents cavaliers d'élite, le surprit dans une embuscade, où, suivant Nangis, ce prince fut blessé mortellement. Mais si l'on en croit les historiens espagnols, il ne mourut qu'environ trois mois après, et lorsqu'il eut poursuivi vivement les Français à leur sortie de la Catalogne. Girone était assiégée depuis deux mois sans succès; les chaleurs étaient excessives; le camp était ravagé par une épidémie. Philippe désespérait de prendre cette forteresse, lorsque le comte de Foix obtint la permission d'y entrer, et décida le gouverneur, qui était son parent, à capituler. Le 5 septembre, le roi fit son entrée dans Girone; il y mit une forte garnison, et repassa les Pyrénées, pour aller hiverner en Provence. D'ailleurs, par la trahison des habitants de Roses, l'amiral de Barcelone venait de battre la flotte française, et de s'emparer de trente bâtiments. Les croisés, dans leur fureur, réduisirent Roses en cendres : vengeance stérile, et qui n'empêcha pas l'armée d'éprouver, en se retirant, toutes les horreurs de la disette. Les pluies rendaient les chemins difficiles, et impraticables pour les équipages. Les Aragonais, s'étant saisis du pas de la Cluse et du col de Panissar, firent périr beaucoup de monde, et s'emparèrent des bagages. Enfin Philippe, atteint lui-même de l'épidémie qui ravageait l'armée, fut transporté dans une litière à Perpignan, où il mourut, le 5 octobre 1285, dans la quarante-unième année de son âge, et après un règne de seize ans. Le roi de Maïorque, qui ne l'avait point quitté depuis le commencement de l'expédition, lui fit faire de magnifiques obsèques. Les chairs séparées des ossements furent inhumées à Narbonne, dans un tombeau de marbre blanc. Les os furent transférés à Saint-Denis, et le cœur fut donné, par Philippe-le-Bel, aux Jacobins de Paris. La mort de Philippe III fut bientôt suivie de la reddition de Girone. Ce prince eut de sa première femme Isabelle d'Aragon, quatre enfants : Louis, dont on croit que le poison termina les jours; Philippe-le-Bel; Charles, comte de Valois, dont la postérité régna sur la France et forma la race des Valois; Robert, mort en bas âge. Trois autres enfants naquirent du second mariage de Philippe avec Marie de Brabant : Louis, comte d'Evreux, souche des comtes d'Évreux, rois de Navarre; Marguerite, qui épousa Edouard Ier., roi d'Angleterre; et Blanche, qui fut mariée à Rodolphe, duc d'Autriche, fils aîné de l'empereur Albert I. Le gouvernement féodal continua de s'affaiblir sous le règne de Philippe. On avait commencé à croire, sous saint Louis, que le prince, suivant l'expression de Beaumanoir, *était souverain par-dessus tous*. Philippe eut, en montant sur le trône, le droit exclusif d'établir de nouveaux marchés dans les bourgs, et des communes dans les villes. Il régla tout ce qui concernait les ponts, les chaussées, et en général tous les établissements d'utilité publique. A l'exemple de son père, il employa contre les barons la même politique dont ils s'étaient servis contre leurs vassaux; et c'est en continuant de suivre ce systè-

me, en maintenant la jurisprudence des appels, qui obligeait tout homme ajourné devant une justice royale, d'y comparaître, quoiqu'il n'en fût pas justiciable; c'est en étendant surtout leur puissance, que les rois de France contraignirent enfin les barons à reconnaître dans leur personne la même autorité qu'ils avaient réduit leurs vassaux à reconnaître en eux. Edouard, roi d'Angleterre, datait les chartes de Guienne, de l'année de son règne. Philippe exigea et obtint qu'il les datât de l'année du sien, parce qu'Edouard était son vassal pour le duché d'Aquitaine. Les premières lettres d'anoblissement furent données par Philippe (1272), en faveur de Raoul, orfèvre ou argentier du Roi. En prenant possession du comté de Toulouse, il maintint la province dans l'usage de payer volontairement les tailles et les subsides. Il donna le comtat Venaissin à l'Église romaine, en 1274. C'est sous son règne que fut établi le système de l'inaliénabilité du domaine de la couronne : la loi des apanages commença dès-lors à être mieux connue; mais elle ne fut dans toute sa force que sous Philippe-le-Bel. Ainsi les principes de la vraie politique s'introduisaient avec la lenteur du progrès des lumières. C'est sous Philippe-le-Hardi, que fut fondée l'université de Montpellier. Ce prince, disent les historiens, n'avait aucune connaissance des lettres; mais il était pieux, prudent, généreux, économe, ami de l'ordre et de la paix. Il parvint, sans augmenter les impôts, à former un trésor qui fut confié à la garde des chevaliers du Temple: sous lui s'acheva la rédaction des coutumes, et il eut le bonheur de pouvoir gouverner la France avec autant de douceur que d'autorité. V—VE.

PHILIPPE IV, surnommé LE BEL, monta sur le trône à l'âge de dix-sept ans, et fut sacré à Reims, le 6 janvier 1286. Il joignit au titre de roi de France, celui de roi de Navarre, parce qu'il avait épousé Jeanne, fille et héritière de Henri Ier. Cette princesse, en apportant, avec le royaume de son père, le comté de Bigorre et les comtés de Champagne et de Brie, augmenta considérablement le domaine et la puissance du roi. Un des premiers actes du règne de Philippe fut de rendre à Edouard Ier., roi d'Angleterre, en exécution d'un traité conclu entre saint Louis et Henri III (1259), la partie de la Saintonge qui est au-delà de la Charente. Edouard vint à Paris faire hommage au roi de tous les domaines qu'il possédait en France; et, comme il lui fut accordé plusieurs articles qu'il n'avait pas droit d'exiger, on mit pour titre à l'acte qui en fut expédié : *Grâce faite au roi d'Angleterre* (1). Les affaires d'Espagne et d'Italie continuaient d'occuper la cour de Rome, la France et l'Angleterre. Charles II, dit le *Boiteux*, roi de Sicile, était toujours retenu prisonnier (*V.* CHARLES, VIII, 156); et Robert, comte d'Artois, gouvernait ses états, en qualité de régent. Les deux fils de don Pèdre s'étaient fait l'un et l'autre saluer rois d'Aragon : Jacques en Sicile, et Alphonse à Saragoce. Les papes Honoré IV et Nicolas IV, en renouvelant l'excommunication lancée par leur prédécesseur (Martin IV), pressèrent tour-à-tour Philippe-le-Bel d'assurer, par les armes, le succès de la donation faite à son frère, Charles de Valois. Les deux pontifes offri-

(1) Voy. les Manuscrits de Brienne, à la bibliothèque du Roi.

rent, pour les frais de cette guerre, la prolongation de la taxe sur le clergé. Depuis la mort de Philippe III, la guerre d'Aragon, poursuivie faiblement, s'était bornée à des courses sur les frontières. Philippe IV préparait une nouvelle invasion, lorsque Jacques, roi d'Aragon, craignant les suites de cet armement, se hâta de traiter avec le roi de Sicile, qui ne pouvait plus supporter l'ennui de sa prison. Charles II s'obligea, par serment, à payer une rançon de cinquante mille marcs d'argent; à obtenir la renonciation de Charles de Valois à la couronne d'Aragon; à ménager la paix de Jacques avec le pape et Philippe-le-Bel; et, s'il ne pouvait y réussir dans l'espace de trois ans, à venir se constituer prisonnier. Ce prince donna en otage, pour sûreté de sa parole, ses trois fils aînés et quarante autres jeunes seigneurs. Charles II se rendit à la cour de France (1289), et ensuite en Italie, où le pape le fit couronner roi des Deux-Siciles, et le délia de son serment, comme contraire aux droits du Saint-Siége. Les troubles qui éclatèrent dans la Castille, à cette époque, ralentirent l'ardeur de Philippe pour la guerre d'Aragon; et aucun corps français ne parut sur les frontières de ce royaume. La paix était généralement desirée; elle fut conclue à Tarascon: Alphonse d'Aragon se soumit à demander pardon au pape, et à recevoir l'absolution pour tout ce qui s'était passé, tant sous le règne de son père que sous le sien. Il s'obligea de payer au Saint-Siége un tribut annuel de trente marcs d'or, de conduire des troupes en Palestine, de porter son frère Jacques à restituer la Sicile, et à rendre à Charles II tous ses otages. Charles de Valois renonça à la couronne d'Aragon, en épousant Marguerite, fille de Charles II, et en recevant de ce prince, comme dédommagement de la donation du pape, le comté d'Anjou et celui du Maine. Alphonse d'Aragon étant mort peu de temps après (1291), Jacques, son frère, refusa de rendre la Sicile. Philippe-le-Bel offrit au pape d'attaquer l'Aragon, alléguant qu'il n'avait point traité avec Jacques, resté sous le poids de l'excommunication. Mais Rome venait de recevoir l'affligeante nouvelle que la perte de Sidon, de Beryte et de Ptolémaïs achevait la ruine des Chrétiens en Orient. Le pape, en remerciant Philippe de son zèle, et refusant son offre, voulut en vain l'engager, ainsi que le roi d'Angleterre et les autres princes chrétiens, dans une nouvelle croisade. Il n'y avait plus de port où l'on pût aborder; et cette année (1291) est regardée comme l'époque où, selon l'expression du P. Daniel, *l'envie et la mode des croisades passèrent presque tout-à-fait*. La renonciation de Charles de Valois ne fut point révoquée; et la Sicile appartint à la maison d'Aragon. La guerre ne tarda pas à éclater entre la France et l'Angleterre. Suivant les historiens français, Edouard Ier., trouvant indigne de lui la qualité de vassal de France, dont il avait jusque-là rempli tous les devoirs pour la Guienne et le comté de Ponthieu, ne cherchait que l'occasion de secouer un joug humiliant; mais, s'il faut en croire les historiens anglais, ce fut le roi de France qui força le roi d'Angleterre à chercher dans les armes la défense de ses droits. Une querelle engagée, à Baïonne, entre un matelot normand et un matelot anglais, fut l'origine de rixes et de combats san-

glants. Deux cents navires, partis des ports de Normandie, pour aller charger des vins en Gascogne, s'étant emparés de tous les bâtiments anglais qu'ils trouvèrent sur leur chemin, furent attaqués, sur les côtes de Bretagne, par soixante navires anglais, bien armés, qui les prirent à leur tour, ou les coulèrent presque tous à fond. Philippe, irrité, envoya des ambassadeurs en Angleterre, pour demander satisfaction; menaçant, en cas de refus, de se venger sur la Guienne, et de citer à la cour des pairs Edouard, vassal de sa couronne, pour venir rendre compte de la conduite de ses propres vassaux. Ce prince envoya des ambassadeurs qui offrirent à Philippe de donner toute satisfaction, mais devant les tribunaux d'Angleterre, et en déclarant que leur maître n'était soumis à personne. Ils proposèrent aussi que les deux rois traitassent ensemble cette affaire, en se réunissant dans un lieu convenu, sur les côtes de France, où Edouard se rendrait avec les sûretés nécessaires; et, au cas où ce dernier parti ne serait point adopté par Philippe, de s'en rapporter à la décision du Saint-Siége. Mais Philippe, peu satisfait de cet air d'indépendance qu'affectait le roi d'Angleterre, rejeta les offres de ses ambassadeurs : il refusa, bientôt après, d'écouter le prince Edmond, frère d'Edouard, qui lui fut envoyé; et le roi vassal fut cité à la cour des pairs. Cette citation, publiée par le sénéchal de Périgord et de Querci, fut affichée aux portes de Libourne. On trouve, dans les registres *Olim* (Voy. pag. 96 ci-dessus, not. 2), la lettre, en forme de manifeste, que Philippe écrivit à Edouard (1282). Sur le défaut de comparution du roi d'Angleterre, ce prince fut déclaré atteint et convaincu de félonie; et, comme on l'avait vu sous Philippe-Auguste, à l'égard de Jean-Sans-Terre, tous les domaines qu'Edouard possédait en France furent confisqués : mais la difficulté était de mettre un tel arrêt à exécution. Les deux rois se préparèrent long-temps à la guerre. Edouard engagea dans son parti Adolphe de Nassau, roi des Romains; les comtes de Bar, de Flandre, les ducs de Brabant et de Bretagne, et Amé V, comte de Savoie. Philippe traita avec Jean Bailleul, roi d'Ecosse; Eric, roi de Norvége; Albert, duc d'Autriche; Humbert, dauphin de Vienne; le comte de Hollande, et quelques autres seigneurs. Il fit aussi une ligue, qui paraîtrait aujourd'hui singulière, non avec le roi de Castille, mais avec quelques villes de Castille, et avec les communes de Fontarabie et de Saint-Sébastien. Cependant les négociations continuaient au milieu des préparatifs de guerre. Boniface VIII intervint inutilement. Enfin, le prince Edmond repassa la mer, et vint à Paris, où, selon Walsingham, un concordat fut signé par la médiation de la reine Marie, et de la reine, femme de Philippe. Le concordat fut bientôt ratifié par Edouard. Ce prince, pour marquer sa déférence à Philippe, remettait entre ses mains, Saintes, Talmont et quatre autres forteresses. Le roi de France pouvait envoyer deux officiers dans chaque ville de Guienne, à l'exception de Baïonne, de Bordeaux et de La Réole. Edouard donnait aussi des otages, et promettait que désormais les officiers anglais commandant en Guienne, garderaient le respect dû à la majesté royale. A ces conditions, Philippe devait révo-

quer la citation devant la cour des pairs; et comme tout ce qu'accordait Édouard, n'était qu'une démonstration publique de sa déférence pour le roi de France, Philippe devait lui remettre ses villes, ses places et ses otages, dès qu'il les aurait en sa possession. Les otages furent livrés, les six forteresses reçurent des garnisons françaises : alors Philippe ne parla plus de rendre ni les uns, ni les autres; il ne fut plus question de révoquer la citation devant la cour des pairs; plusieurs officiers du roi d'Angleterre, arrêtés dans les places qui s'étaient rendues d'elles-mêmes, furent conduits à Paris; le connétable Raoul de Nesle marcha en Guienne avec une armée, et la guerre fut alors résolue dans le parlement anglais convoqué par Edouard (1295). On trouve, dans les actes de Rymer (tom. II), un mémoire où le prince Edmond rend compte lui-même de toute cette affaire. Il raconte que lorsqu'il vint demander la restitution de la Guienne, en vertu de l'accord secret fait avec Philippe, par l'entremise des deux reines, on lui répondit que sa demande serait examinée dans le conseil; que, bientôt après, Philippe lui fit dire qu'il lui répondrait un peu durement en présence du conseil, mais qu'il ne devait pas s'en alarmer; que s'étant ensuite présenté au roi et au conseil pour demander la restitution de la Guienne, le roi répondit sèchement qu'il ne la rendrait point; que, d'après l'avis qu'il avait reçu, le prince s'inquiétait peu de cette réponse, lorsque les évêques d'Orléans et de Tournai vinrent lui dire, de la part de Philippe, que le roi ne voulait plus être importuné de cette affaire, et que le concordat, ouvrage des deux reines, avait été signé sans sa participation. On voit, dans les mêmes actes recueillis par Rymer, plusieurs pièces originales, dans lesquelles le roi d'Angleterre se plaint vivement d'avoir été joué par le roi de France. Les historiens contemporains ne donnent aucun détail sur la conduite de Philippe dans cette affaire : mais Nangis prétend qu'Edouard « formait depuis long-» temps des projets d'iniquité; qu'il » se flattait de recouvrer la Guienne, » avec le secours de ses alliés, et » que l'ayant reconquise par la force » des armes, il ne la tiendrait plus » du monarque français, mais par » le droit de la guerre et en toute » souveraineté. » Il est au moins permis de douter que telle ait été la politique d'Edouard, et qu'il ait voulu livrer imprudemment une province, dans la perspective de s'en mieux assurer la possession par une conquête difficile et trop incertaine. On doit regretter que les manifestes de Philippe ne soient pas venus jusqu'à nous. « Nous y trou-» verions peut-être, dit Daniel, de-» quoi le défendre. » Après le brusque renvoi des ambassadeurs d'Edouard, et pendant la marche d'une armée française en Guienne, un dominicain anglais et un franciscain, envoyés par Édouard, vinrent déclarer à Philippe que, puisqu'il en usait ainsi envers le roi d'Angleterre, il faisait bien voir qu'il ne voulait plus le regarder désormais comme son homme et comme son vassal; que de son côté le roi d'Angleterre ne le reconnaissait plus pour son souverain, et se tenait pour toujours quitte de tout hommage. L'Angleterre entreprit la guerre avec beaucoup d'ardeur. Le clergé accorda au roi la moitié de son revenu; la bourgeoisie paya la huitième partie du sien,

et le reste des habitants le dixième de ses biens. Trois flottes furent équipées; et une grosse armée, commandée par le duc de Richmond, neveu d'Edouard, fut transportée dans le midi de la France. Adolphe, roi des Romains, qui avait reçu les subsides de l'Angleterre, s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à Philippe pour lui déclarer la guerre; mais Philippe se contenta de répondre par l'envoi d'un papier cacheté, qui ne contenait que ces deux mots latins: *Nimis Germane;* ce qui signifiait : « C'est pour toi, Germain, » trop entreprendre que d'oser t'at» taquer à moi. » En effet, Adolphe avait assez d'affaires en Allemagne; et il ne fit aucune diversion en faveur d'Edouard. Les Anglais descendirent à l'île de Rhé, s'emparèrent de La Réole, et prirent d'assaut Baïonne (1er. janvier 1296). Le connétable de Nesle n'avait pu que défendre Bordeaux, lorsque Charles de Valois arriva avec une nouvelle armée. La Réole fut reprise, et Saint-Sever emporté après un siége de trois mois. Dans ces entrefaites, une flotte française, sous les ordres de Matthieu de Montmorenci et de Jean d'Harcourt, brûlait la ville de Douvres, sans oser attaquer le château; et une flotte anglaise pillait Cherbourg, sans oser s'y arrêter. A cette époque, Edouard eut à soumettre les peuples révoltés du pays de Galles, et à combattre contre le roi d'Ecosse, qui s'était déclaré pour la France. Philippe, ayant besoin, dans cette circonstance, de toutes les forces de l'état, fit, dans son parlement de la Toussaint (1296), une ordonnance par laquelle il défendait toutes guerres particulières entre ses vassaux, et suspendait celles qui étaient commencées. Les seigneurs belligérants devaient faire des trèves, et se donner réciproquement des *assurements*. L'envoi des gages de bataille fut défendu; et chacun devait poursuivre son droit en justice, et non par le duel. La même ordonnance prohibait aussi les joûtes, les tournois, et ôtait aux créanciers le droit de saisir les chevaux de bataille et les armes. Tandis que l'Europe était agitée par cette guerre, Boniface VIII faisait encore des projets de croisade. Il écrivit à Philippe et à Edouard pour les engager à la paix : il envoya des cardinaux en France et en Angleterre; mais leurs négociations n'eurent aucun succès. Le duc de Lancastre et le comte Robert d'Artois conduisirent de nouvelles armées en Guienne. Le premier prit quelques petites places, et mourut de maladie, à Baïonne. Le second, quoiqu'il fût le premier homme de guerre de son temps, n'obtint que de faibles succès. Philippe fit, avec plus de bonheur, la guerre contre le comte de Flandre. Ce prince avait osé déclarer que, cessant d'être vassal du roi de France, il ne le reconnaissait plus pour son souverain. Philippe envoya l'archevêque de Reims et l'évêque de Senlis jeter l'interdit sur le comté de Flandre (1297). Il y eut appel au pape, qui évoqua l'affaire devant le Saint-Siége : mais Philippe, indigné, fit mander au pontife qu'il ne lui appartenait pas de se mêler des affaires de son royaume; que la cour des pairs était en possession de juger ces sortes de différends, et qu'il ne devait qu'à Dieu compte de sa conduite en cette matière. Boniface VIII n'osa pas aller plus avant. Philippe réunit une armée à Compiègne, marcha en Flandre, et apprit que ce même Rodolphe, roi des Romains, qu'il avait

traité avec tant de mépris, conduisait un corps de troupes au secours de ses ennemis. Il reconnut alors que l'orgueil peut être une faute dans la politique des rois. Il envoya, à Châtillon, acheter à prix d'argent la retraite du roi des Romains; et, en même temps, il donna une grosse somme à Albert d'Autriche, pour qu'il occupât ce prince en Allemagne. La campagne s'ouvrit sous d'heureux auspices : Lille capitula; Béthune fut emportée, le comte de Flandre défait aux environs de Furnes; Douai et Courtrai se rendirent, et Bruges ouvrit ses portes. Déjà Philippe marchait sur Gand, lorsque le roi d'Angleterre, qui était venu joindre ses armes à celles du comte de Flandre, n'ayant pu arrêter les progrès de Philippe, lui demanda une suspension d'armes : elle fut accordée, et fut bientôt suivie d'une trève, conclue, le 9 octobre (1297), à Fismes, en Champagne, pour quelques mois; et ensuite à Tournai, pour deux ans. Par ce traité, Philippe demeura maître de Lille, de Courtrai, de Douai, de Bruges et de toutes les villes qui s'étaient rendues à lui. Philippe et Edouard gardèrent, en Guienne, ce qu'ils y possédaient à l'époque de la trève; et tous les différends furent remis à l'arbitrage du pape. En attendant sa décision, Philippe fit quelques tentatives pour obtenir d'Édouard la liberté du roi d'Ecosse, qui avait été fait prisonnier. Il prétendait que ce prince étant son allié, on devait lui appliquer les dispositions générales de la trève, concernant les prisonniers. Édouard répondit que le roi d'Écosse était, avant tout, son vassal; et que, comme tel, il ne pouvait se trouver compris parmi les alliés du roi de France. Après plusieurs négociations, les deux princes n'avaient pu s'accorder; mais, comme ils voulaient également observer la trève, ils renvoyèrent la décision de cet incident au pape, qui était chargé de prononcer sur le fond. Boniface VIII dressa le traité, l'envoya aux deux rois par Raoul, évêque de Vicence; et les plénipotentiaires le signèrent à Montreuil (1299). Ce traité portait que la Guienne serait rendue à Édouard, et qu'il la tiendrait à foi et hommage de la couronne de France comme auparavant; que les places prises par les deux princes seraient mises en séquestre entre les mains du pape jusqu'à l'exécution du traité; que, pour rendre la paix durable, les deux monarques s'allieraient par un double mariage; que le roi d'Angleterre épouserait Marguerite, sœur du roi de France; et que le fils d'Édouard serait marié avec Isabeau, fille de Philippe, alors âgée de sept ans. Le douaire de Marguerite fut fixé à 15,000 livres tournois, et celui d'Isabeau à 18,000. La trève continua, et fut prorogée d'année en année jusqu'au 20 mai 1303, époque où la paix fut définitivement conclue. Les deux rois se réunirent à Amiens, le 8 septembre. Philippe abandonna le roi d'Écosse, son allié, et se contenta de l'hommage d'Édouard, tout simplement et sans conditions. L'orgueil de ces deux princes céda devant un danger commun. Boniface VIII menaçait les souverains d'une domination temporelle; et, depuis son exaltation (1295), il marchait avec audace, dans un système qu'il n'avait point établi, mais qu'il voulut faire prévaloir, et qui fut désavoué par ses successeurs. Philippe et Edouard firent une ligue contre quiconque voudrait *despointer*, *empêcher*, *ou troubler lesdits rois ès franchises*,

libertés, priviléges, et coutumes de eux ou de leurs royaumes. Les différends de Philippe avec Boniface VIII, remplirent tout le règne de ce pontife. « Une ambition démesurée, » dit le P. Daniel, fut sa passion do» minante....... Plusieurs de ses dé» crétales qui regardent les princes, » et en particulier le roi de France, » montrent jusqu'où il voulut por» ter l'autorité pontificale. » Mais pour faire valoir ses prétentions, il ne pouvait plus mal s'adresser qu'à un prince du caractère de Philippe. Jamais roi de France n'avait été plus fier et plus impétueux. Suivant l'exemple de Philippe-Auguste et de saint Louis, il ne négligeait aucune occasion de tempérer, dans ses états, la puissance ecclésiastique, qui, depuis Louis-le-Débonnaire, était montée au-delà des bornes légitimes ; et il avait, devant lui, comme leçon, l'exemple de plusieurs princes dont la couronne avait été au moins ébranlée par les entreprises de la cour de Rome. Nous esquisserons le tableau de ces affligeantes querelles dont l'histoire a été écrite amplement par Baillet, et a fourni un vol. in-fol. de documents, recueillis par Dupuy. Dans le temps que Philippe levait des subsides sur le clergé pour les frais de la guerre (1296), Boniface publia la fameuse bulle *Clericis Laicos*, qui défendait aux ecclésiastiques de payer aucuns subsides aux princes, sans l'autorité du Saint-Siége, à peine d'excommunication. Philippe répondit par une ordonnance qui défendait à tous ses sujets d'envoyer hors du royaume, avant d'avoir obtenu sa permission, de l'argent ou des joyaux, et de donner des lettres-de-change sur les pays étrangers. Boniface crut devoir alors modifier sa bulle; et l'interprétant dans une autre, qui commence par le mot *Ineffabiles* (21 sept. 1296), il déclara ne pas vouloir empêcher les redevances et les services que quelques prélats devaient au roi, en qualité de feudataires. Mais, en même temps, le pontife maintenait la nécessité de la permission du Saint-Siége, pour la levée des subsides sur les gens d'église. Il taxait d'imprudence, et même de folie, encourant l'excommunication, la défense faite aux ecclésiastiques, sur lesquels les princes séculiers n'avaient point d'autorité, de transporter de l'argent hors du royaume. Enfin, Boniface reprochait à Philippe d'avoir chargé la France de trop d'impôts, de retenir les places dont il s'était saisi en Guienne ; et il laissait entendre au monarque que, s'il ne changeait de conduite, il exposerait sa personne et son royaume aux foudres de l'Église. Philippe crut devoir réfuter cette bulle dans un manifeste, où il insistait sur la maxime de l'Évangile : « Rendez à César ce qui appartient à César. » La bulle *Exiit à te nuper* (7 févr. 1297), était conçue dans des termes moins violents que la précédente. Mais, en même temps, Boniface avait chargé ses deux légats en France, d'excommunier le roi ou ses officiers s'ils persistaient à empêcher le transport de l'argent à Rome. Les légats n'osèrent lancer l'excommunication. L'archevêque de Reims et ses suffragants écrivirent à Boniface pour lui dire que presque tous les évêques de France étant hommagers et feudataires du roi, la noblesse et le clergé se réuniraient pour assurer les droits et les libertés du royaume. Bientôt les légats remirent à Philippe une nouvelle bulle par laquelle Boniface ordonnait aux rois de Fran-

ce et d'Angleterre de proroger la trève sous peine d'excommunication. Philippe consentit à la publication de cette bulle; mais il l'accompagna d'une protestation portant, « que le gouvernement de son royaume, en ce qui concernait le temporel, appartenait à lui seul; qu'il prétendait, en ce point, n'être soumis à qui que ce fût; que, quoi qu'il arrivât, il ne se tiendrait ni lui, ni son royaume, lié par les censures du pape, etc. » Boniface parut alors se relâcher de ses prétentions. Au mois de juillet, il déclara, dans une nouvelle bulle, qu'il n'avait entendu rien faire contre les libertés, franchises et coutumes du royaume de France, ni contre les droits du roi, des comtes et des barons. Cette déclaration, et la canonisation de saint Louis, qui, après avoir essuyé quelques difficultés de la part du pape, fut faite à Rome avec de grandes solennités, rétablirent la bonne intelligence entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel. C'est à cette époque que fut acceptée la médiation du Saint-Siége entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Mais Philippe voulut qu'il fût écrit dans le compromis, que le pape n'aurait, en cette affaire, d'autre autorité que celle d'un prince particulier, reconnu volontairement pour arbitre; et le pape s'obligea, dans une lettre, à ne publier sa sentence arbitrale qu'après avoir reçu le consentement du monarque. L'Italie était alors déchirée par les guerres et les factions. Boniface appela près de lui Charles de Valois, qui avait épousé, en secondes noces, Catherine de Courtenai, petite-fille de Baudouin, empereur de Constantinople : il le reçut avec de grands honneurs, lui donna le commandement des troupes de l'Église, et, suivant quelques historiens, eut ou parut avoir le dessein de le faire monter au trône de l'empire. Mais Boniface et Philippe étaient trop emportés dans la jalousie de leur autorité, pour que l'accord entre eux fût de longue durée. Boniface refusait de reconnaître Albert devenu roi des Romains. Albert et Philippe s'engagèrent, par un traité, à faire cause commune contre quiconque entreprendrait sur les droits de l'empire et de la France. Cette union, scellée par le mariage de Rodolphe, fils d'Albert, avec Blanche, fille de Philippe, déplut à Boniface; et peu après, l'asile donné par le roi aux Colonnes, dangereux ennemis du pontife, acheva d'irriter sa colère. Bientôt parut sa bulle *Salvator mundi* (5 décembre 1300), par laquelle il rétractait sa révocation de la bulle *Clericis Laïcos*, et disait que, de même qu'il pouvait accorder des grâces et des priviléges aux princes, de même il avait le droit de les révoquer et de les suspendre, quand il le jugerait à propos : il défendait donc aux ecclésiastiques de payer, sans son ordre, les décimes et les subsides auxquels ils auraient consenti. Philippe renouvela, par un édit, la défense de transporter aucun argent hors du royaume. Cet édit attira de nouvelles bulles; et en même temps un légat vint apporter au roi de France l'étrange proposition de faire une ligue avec le roi de Perse et de se croiser pour la délivrance des saints-lieux. Ce légat était Bernard Saisseti, évêque de Pamiers, et ennemi de Philippe; il eut l'audace de déclarer au prince que la conduite qu'il tenait avec le pape et envers l'Église, méritait des peines qu'on n'avait que trop différées; qu'il verrait bientôt son royaume mis en interdit, et que lui-même serait frappé d'ana-

thème. Philippe, indigné, chassa le prélat de sa présence, et ordonna qu'on lui fit son procès. Il résulta des informations, que Saisseti avait des intelligences avec le roi d'Angleterre; qu'il avait traité Philippe de bâtard, de faux monnoyeur, etc. Ce prélat fut arrêté, et commis à la garde de l'archevêque de Narbonne; mais il fallut le consentement de l'évêque de Senlis et et celui de l'archevêque de Reims, parce que Saisseti fut saisi dans l'évêché de l'un, et dans l'étendue de la métropole de l'autre. Boniface écrivit à l'archevêque de Narbonne, pour lui ordonner de tirer l'évêque de Pamiers des mains des juges séculiers, et au roi, pour l'obliger à faire transporter le prélat sur les terres du Saint-Siége, et à lui remettre le jugement de cette affaire. Bientôt parut la bulle *Ausculta fili*, que Philippe fit brûler le 11 février 1302. Boniface y déclarait que Dieu l'avait établi sur les rois et sur les royaumes de la terre, avec plein-pouvoir d'arracher, de détruire, de dissiper et d'édifier. Cette bulle fut apportée par Jacques de Normans, archidiacre de Narbonne, qui, admis à l'audience du roi, lui dénonça qu'il avait ordre de l'excommunier, et de mettre le royaume en interdit, si lui Philippe refusait de reconnaître qu'il tenait du pape la souveraineté temporelle de son royaume. Le nonce et l'évêque de Pamiers furent reconduits aux frontières, où l'on plaça des corps de garde pour empêcher l'entrée des bulles et des envoyés de Boniface. L'excommunication fut aussitôt lancée. Philippe se plaignit au pape de la conduite qu'il tenait à son égard : le pape refusa audience au député, et fit partir un légat qui, arrêté à Mâcon, fut obligé de repasser les Alpes. Cependant, le roi, voulant empêcher les bulles et les censures de Rome d'agiter les esprits et de causer des désordres dans son royaume, convoqua les états au Louvre. Il commença par demander aux évêques et aux abbés qui, presque tous, étaient présents, de qui relevait leur temporel? et ils répondirent qu'ils le tenaient de lui, comme de leur souverain : « Je vois » avec plaisir, dit alors Philippe, » que vos sentiments ne sont pas » ceux du pape, qui prétend que le » royaume de France est un fief du » Saint-Siége. » La noblesse déclara, par la bouche du comte d'Artois, que le roi pouvait compter sur tout ce qui dépendrait d'elle, pour soutenir les droits du prince et la gloire de l'état : « Et moi, reprit Philippe, » je m'engage à contribuer de tout, » sans excepter ma propre vie, pour » conserver la liberté du royaume. » Il renouvela la défense d'exporter aucun argent; et défendit de sortir de France sans sa permission, aux évêques et aux docteurs en théologie, que, par sa bulle *Ante promotionem*, Boniface convoquait à Rome, sous peine de désobéissance, pour délibérer sur la réforme du royaume, et sur les moyens de corriger les violences et les excès du roi. Les états ayant confirmé les libertés de l'Église gallicane, Guillaume de Nogaret, garde du sceau royal, se porta l'accusateur du pape, et prononça un discours violent, où il prétendit prouver que Boniface était un intrus : il s'engageait à le convaincre d'hérésie, de simonie, et de plusieurs autres crimes; et, après avoir exposé la nécessité d'un concile général où le pontife serait déposé, il requit et obtint que son discours fût enregistré. Pierre

Flotte, chancelier de France, parla dans le même sens. Les barons écrivirent au collége des cardinaux, une lettre énergique, où les actes de Boniface étaient dépeints comme *plus propres de l'Ante-Christ que d'un pape*. Cette lettre fut signée par Louis, fils aîné du roi ; par les princes du sang, et par tout ce qu'il y avait en France de plus grands seigneurs : en même temps, les maires, échevins, etc., représentant le tiers-état, écrivirent en corps, au sacré collége, une lettre non moins véhémente, et dans laquelle on affectait de ne pas donner à Boniface la qualité de souverain pontife. La lettre écrite au pape par les évêques et les docteurs, était en termes plus mesurés ; mais elle contenait l'invitation pressante de rétracter des bulles et des censures que ni les ecclésiastiques, ni les universités, ni le peuple, ni la noblesse, ne pouvaient approuver. Les cardinaux répondirent à la noblesse et au tiers-état, que le pape n'avait jamais voulu faire entendre, dans ses lettres et dans ses bulles, que le roi dût le reconnaître pour son supérieur dans le temporel; et que le seigneur Pierre Flotte avait en vain déclamé, au Louvre, contre cette maxime. Boniface, dans sa réponse aux évêques, leur reprocha, avec hauteur, de se laisser intimider par des menaces et conduire par des vues terrestres. Il s'emporta contre Pierre Flotte, le traitant de Belial, d'homme aveugle, qui, avec Nogaret et d'autres encore, inspirait au roi des conseils violents. Philippe désirait de se réconcilier avec le Saint-Siége ; et Robert, duc de Bourgogne, s'adressa à deux cardinaux, ses amis, pour les engager à obtenir du pape qu'il écrivît une lettre honnête au roi de France. Cette démarche fut regardée à Rome comme une preuve de l'embarras du roi ; et la réponse fut qu'il fallait que ce prince commençât par s'humilier, par convenir de sa faute, donner des marques de pénitence, et faire satisfaction au pape, qui croirait se rendre ridicule à toute la terre, s'il écrivait le premier à un roi qu'il avait excommunié. Boniface tint à Rome, au commencement de novembre (1302), l'assemblée qu'il avait indiquée l'année précédente, et où, malgré la défense de Philippe, se trouvèrent les archevêques de Tours, de Bordeaux, de Bourges et d'Auch ; tous les évêques de Bretagne, excepté ceux de Dol et de Saint-Malo ; vingt-cinq autres évêques et les abbés de Cluni, de Cîteaux, de Prémontré, de Beaulieu, de Marmoutier et de la Chaise-Dieu. C'est dans cette espèce de concile, que Boniface résolut d'envoyer à Philippe la fameuse bulle *Unam sanctam*, où tous les hommes sont tenus, sous peine de damnation, de se croire sujets du pontife romain. La doctrine de la domination temporelle était confusément enveloppée dans cette décrétale. Boniface n'osait dire expressément que le royaume de France relevait du Saint-Siége, comme ses prédécesseurs l'avaient souvent dit de l'Angleterre. Mais il distinguait entre les deux glaives : « Il faut, disait-il, » qu'un glaive soit soumis à l'autre, » c'est-à-dire, la puissance temporelle à la puissance spirituelle; autrement elles ne seraient point ordonnées. Donc, si la puissance terrestre s'égare, elle sera jugée par » la spirituelle. » Boniface prétendait, en vertu de cette dernière puissance, avoir le droit de veiller sur la conduite du roi dans l'administration de son état; d'examiner s'il le gou-

vernait selon les lois divines; d'en réformer les abus, d'écouter les plaintes des sujets contre leur souverain; et même de déposer le souverain, s'il refusait de se corriger et de recevoir les avis du Saint-Siége. Fleury convient, dans son *Histoire ecclésiastique*, que « tout l'exposé de cette constitution tend à prouver que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle, et que le pape a le droit d'instituer, de corriger et de déposer les souverains. « La distinction que faisait Boniface entre le domaine direct qu'il rejetait, et le domaine indirect qu'il s'attribuait sur le temporel des rois, ne pouvait rassurer Philippe. Il rappela son frère, Charles de Valois, qui commandait encore les troupes pontificales; il assembla de nouveaux états, prit ou renouvela des mesures énergiques, et ordonna la saisie du temporel des évêques et des abbés, qui étaient allés à Rome sans sa permission: il consentit néanmoins à recevoir, en qualité de légat, le cardinal Le Moine, qui, porteur d'une instruction en douze articles, vint demander au roi de révoquer la défense qu'il avait faite aux évêques de se rendre à Rome; de reconnaître que le pape avait le droit de conférer tous les bénéfices vacants, et qu'à lui seul appartenait l'entière disposition des biens de l'Église. Le légat était encore chargé de représenter à Philippe, que, pour avoir souffert qu'on brûlât en sa présence une bulle du pape, un envoyé du roi devait aller à Rome se soumettre à ce qui serait ordonné pour réparation d'un tel affront fait au Saint-Siége. Il était en outre déclaré au roi que ni Lyon, ni son territoire, ne lui appartenaient point; qu'il était obligé à restitution pour l'altération faite aux monnaies; enfin, que, si le pape n'obtenait satisfaction sur tous les points, il emploierait les armes spirituelles et temporelles. Philippe envoya à Rome une réponse, modérée dans l'expression, sur des demandes dont la plupart étaient si extraordinaires, et si opposées aux libertés de l'Église gallicane. Il représentait que, pour la collation des bénéfices, et pour l'administration des biens de l'Église, il avait suivi la coutume immémoriale et l'exemple de saint Louis; qu'une bulle brûlée par les échevins de Laon, l'avait été pour que l'évêque ne pût en user contre eux, et non dans l'intention de manquer au respect dû au chef de l'Église; qu'en changeant le prix et la qualité des monnaies, il avait usé de son droit, fondé sur l'antique coutume de ses prédécesseurs; qu'au reste, il ne souhaitait rien tant que de se voir réconcilié avec le pape, pourvu que le pape, de son côté, n'entreprît point sur les libertés, franchises et indults de l'Église gallicane. Peu satisfait de cette réponse, Boniface ordonna au légat de déclarer à Philippe qu'il était excommunié, et de défendre à tous les ecclésiastiques de célébrer devant lui les saints mystères. Alors Philippe fit saisir le temporel des évêques et des abbés qui s'étaient rendus à Rome contre sa défense. Il convoqua les états au Louvre pour le mois de juin (1303). Guillaume du Plessis, ou du Plasian, prononça, dans cette assemblée, une harangue plus violente que n'avaient été celles des seigneurs de Flotte et de Nogaret. Il fit le lendemain une longue énumération de ce qu'il appela les crimes du pape; et le roi et les états, adoptant les conclusions de l'orateur, appelèrent au concile général, et au

pape futur, légitimement élu, de tout ce que Boniface avait fait et pourrait faire dans la suite, par ses excommunications et par ses interdits, tant contre le roi que contre son royaume et contre ses vassaux. Les évêques et les abbés, même ceux qui avaient été à Rome, et Hugues, visiteur des maisons de l'ordre des Templiers, souscrivirent à la convocation du concile, et à l'appel au pape futur : plus de sept cents actes d'adhésion, qui sont conservés au trésor des chartes, furent envoyés de tous les points du royaume, par les ordres monastiques, les chapitres, les universités, les villes et les provinces. Les dominicains de Montpellier, ayant élevé des difficultés, eurent ordre de sortir du royaume dans trois jours. Boniface publia, en forme de manifeste, la bulle *Nuper ad admonitionem*, dans laquelle, entre autres plaintes, il reprochait à Philippe d'avoir reçu dans ses états Etienne Colonne, déclaré ennemi du Saint-Siége et de l'Église. Dans une bulle, le pontife ôta le droit des élections à tous les corps ecclésiastiques, se réserva la provision de tous les bénéfices qui viendraient à vaquer, et déclara nulles toutes les élections des évêques, jusqu'à ce que le roi eût reconnu sa faute. Par une troisième bulle, il enleva aux docteurs le droit d'enseigner, et de donner des grades en théologie et en droit. Enfin, voulant joindre aux armes spirituelles, les armes temporelles dont il avait menacé la France, il écrivit au comte de Flandre, pour l'engager à persévérer dans sa révolte armée contre son souverain; et, voulant déterminer Albert d'Autriche à entrer dans sa querelle, il consentit à le reconnaître comme roi des Romains. Mais Albert, qui, dans le traité de Vaucouleurs, avait renoncé aux prétentions de l'empire sur le royaume d'Arles, et avait obtenu de Philippe, en s'alliant à lui, sa renonciation à ce qu'il pouvait prétendre en Lorraine, en Alsace et sur Fribourg, ne jugea pas à propos de s'armer pour augmenter la puissance du pape, qui, depuis plusieurs siècles, était devenue si redoutable aux empereurs. Philippe crut devoir prendre enfin de nouvelles mesures; et, ne considérant plus Boniface que comme un prince temporel qui lui faisait la guerre, il chargea le seigneur de Nogaret, qui était alors en Italie, de le surprendre, de l'enlever, et de le conduire à Lyon, où il se proposait de le faire déposer dans un concile général. Mais cet ordre ne fut exécuté que pour la première partie; et les violences auxquelles il donna lieu, causèrent la mort du pontife (*V.* Boniface VIII, tom. V, p. 113, Nogaret et les Colonne). Ainsi finit cette longue querelle du sacerdoce et de l'empire; et, parmi les funestes effets qu'elle produisit, elle parut avoir cet avantage, pour l'Église et pour les princes, qu'on fut désormais plus réservé à remuer les questions de l'autorité du Saint-Siége sur le temporel des rois (2). Nous allons reprendre la série des événements politiques. Pendant la guerre de Flandre, la ville de Gand ayant ouvert ses portes à Charles de Valois (1299), le comte de Flandre et ses deux fils résolurent d'aller à Paris, se remettre à la miséricorde du roi; ils trai-

(2) On trouve dans quelques historiens une prétendue lettre, écrite par Philippe à Boniface, et qui commence en ces termes : *Bonifacio se gerenti pro summo pontifice, salutem modicam seu nullam; sciat fatuitas tua*, etc. Mais quelle que fût la violence du roi et de ses ministres, le style seul de cette lettre fait voir qu'elle est supposée.

tèrent avec Charles de Valois, qui promit de les reconduire en Flandre dans un an, si la paix n'était pas faite plutôt. Les princes flamands, suivis d'un grand nombre de seigneurs, arrivèrent à Paris, et se jetèrent aux pieds de Philippe, qui, les regardant d'un air froid et sévère, dit qu'il leur donnait la vie, mais que le traité, fait contre son consentement, ne serait point exécuté. Le comte de Flandre, et ses deux fils, Robert et Guillaume, furent envoyés prisonniers, le premier à Compiègne, le second au château de Chinon, le troisième en Auvergne. Bientôt Philippe, suivi de la reine et de toute sa cour, parut au milieu de la Flandre en souverain. Il diminua les impôts, accorda aux villes de nouveaux priviléges, ne négligea rien pour gagner l'affection des peuples, et déclara enfin que le comte, ayant mérité, par sa félonie, la confiscation de ses états, il réunissait la Flandre à sa couronne. Il avait assez bien réussi à gagner les Flamands par des manières populaires : il en donna le gouvernement à Jacques de Châtillon, oncle de la reine, qui ne sut pas continuer, avec succès, ce que le prince avait commencé avec tant de bonheur. Une sédition, qui éclata à Bruges entre le magistrat et ses habitants, fut le commencement d'une guerre sanglante, où l'on vit un simple tisserand, nommé Pierre Leroi, homme hardi et turbulent, et un boucher, nommé Bregel, lutter contre toutes les forces de la monarchie française. Châtillon, ayant étouffé la révolte de Bruges, fit construire dans cette ville une citadelle aux dépens des habitants : il en fit élever deux autres à Lille et à Courtrai; il fortifia plusieurs autres places qui avaient été démantelées, et surchargea la Flandre d'impôts : bientôt le mécontentement devint général; l'explosion fut terrible. Pierre Le roi se rendit maître de Bruges; Gand se souleva; Dam et Ardembourg suivirent son exemple; Guillaume de Juliers, neveu du comte de Flandre, vint se joindre aux révoltés. Châtillon rassembla ses troupes, et entra dans Bruges. Mais le bruit s'étant répandu que, parmi ses bagages, se trouvaient des tonneaux remplis de cordes pour pendre un grand nombre d'habitants, le peuple courut aux armes, en criant: ***Flandre, Flandre! Lion, Lion!*** Quinze cents cavaliers français, et environ deux mille fantassins, furent tués ou assommés. Châtillon eut son cheval tué sous lui : il se sauva dans la maison d'un gentilhomme, qui le cacha; et, dans la nuit, il s'évada, déguisé en prêtre, en traversant à la nage le fossé de la ville, où un valet qui l'accompagnait, se noya. Bientôt Guillaume de Juliers, élu général, s'empara de Furnes, de Bergues, de Vindale et de Cassel. Gui, un des fils du comte de Flandre, arriva, suivi de quelques troupes allemandes. Courtrai, Oudenarde, Ypres, lui ouvrirent leurs portes. Dans cette extrémité, Châtillon se rendit en France, pour presser l'envoi d'une puissante armée : elle ne tarda pas à s'avancer sous le commandement de Robert comte d'Artois. Il y avait en Flandre un parti français considérable, qu'on appelait la *faction du lis*. Ce parti, qui, de concert avec Châtillon, n'avait pu arrêter les progrès de la révolte, se réunit à l'armée française, forte de quarante-sept mille soldats. Le prince flamand était à la tête de soixante mille hommes, qu'il tenait retranchés dans

un camp entouré de fossés très-profonds. Le comte d'Artois résolut de les attaquer, contre l'avis du connétable de Nesle, et de plusieurs autres généraux; et regardant cette armée comme une réunion de gens ramassés et sans discipline, il dit quelques paroles choquantes au connétable, qui avait marié sa fille à un des fils du comte de Flandre; le connétable irrité lui répondit : « Vous verrez que je ne suis point un traître; » vous n'aurez qu'à me suivre, et je » vous menerai si avant, que vous » n'en reviendrez jamais. » Le camp des Flamands fut attaqué le 11 juillet 1302. Bientôt les fossés se trouvèrent comblés de morts. La pique, la massue et les flèches faisaient périr un si grand nombre d'hommes et de chevaux, que la terreur se répandit bientôt dans l'armée française, et précipita sa fuite. La cavalerie passa sur le ventre de l'infanterie : le désordre était extrême; le connétable fut tué sans vouloir recevoir de quartier; le comte d'Artois expira, après avoir reçu trente blessures. Deux maréchaux de France, Alain, fils aîné du comte de Bretagne; six comtes, soixante barons, et plus de douze cents gentilshommes, périrent dans la déroute ou dans le combat. Les Flamands n'eurent que cent hommes de tués. Jean, fils aîné du comte de Flandre, fut reconnu lieutenant de tout le comté, pendant la détention de son père. Toute la noblesse de France se vit plongée dans le deuil : depuis longtemps, il n'avait péri, dans un combat, tant de gentilshommes. Philippe ne songea qu'à tirer une prompte vengeance des Flamands. Il établit des taxes qui s'élevaient au cinquième du revenu; il força encore le prix des monnaies, qui, sans changer de poids, se trouvèrent plus hautes d'un tiers que sous les règnes précédents, ce qui excita beaucoup de murmures au-dedans et au dehors du royaume; il convoqua le ban et l'arrière-ban, leva une armée de soixante-dix mille fantassins, et de dix mille cavaliers, en prit lui-même le commandement, et alla camper à Vitri, entre Arras et Douai. On était déjà au mois de septembre : le jeune comte de Flandre, ayant réuni son armée aux environs de Douai, arrêta Philippe jusqu'à la saison des pluies, qui, venant à tomber en abondance, forcèrent le monarque de rentrer en France avant d'avoir rien entrepris. L'armée sous les ordres du connétable Gaucher de Châtillon, obtint quelque succès pendant l'hiver. Une trève fut conclue au printemps; Philippe relâcha le comte de Flandre, alors âgé de quatre-vingts ans, et lui permit d'aller disposer les esprits à la paix. Le vieux comte échoua, et revint à Compiègne, où il savait que la tête de ses deux fils prisonniers répondait de son retour. Il mourut bientôt après dans sa prison; mais déjà la trève avait été rompue, et il avait eu la douleur d'apprendre qu'un troisième fils, nommé Gui, pris au combat de Ziriczée, par l'amiral Grimaldi, avait été conduit à Paris. Philippe entra en Flandre (1304), prit Orchies, et vint camper, à Mons-en-Puelle, entre Lille et Douai. L'armée flamande qui était dans les environs, n'osant se risquer dans la plaine contre la cavalerie, prit le parti de s'enfermer dans un retranchement composé d'une immense quantité de chariots. Bientôt ce camp fut menacé d'être investi par la cavalerie française; et, comme les Flamands avaient oublié de faire provision de vivres, ils de-

mandèrent, vers le soir, à sortir de leurs retranchements, pour se précipiter à l'improviste sur le camp des Français. Cette brusque attaque surprit l'armée sans défense : Guillaume de Juliers pénétra jusqu'à la tente du roi, où déjà le couvert était mis pour souper. Philippe, sorti au premier bruit des assaillants, n'avait eu que le temps de monter à cheval : il chargea l'ennemi avec courage, eut plusieurs seigneurs tués à ses côtés, et se défendit jusqu'à ce que son frère, Charles de Valois, fût accouru à son secours. Bientôt l'action devint générale, et jamais combat ne fut mêlé de plus de confusion; enfin, la cavalerie française, s'étant rassemblée, entra de tous côtés dans l'infanterie flamande, lui passa plusieurs fois sur le ventre, et la mit en déroute. Guillaume de Juliers et six mille Flamands restèrent morts sur le champ de bataille. L'armée française perdit quinze cents hommes. Cette victoire n'abattit point le courage des Flamands : Jean de Namur réunit soixante mille hommes ; et tandis que Philippe pressait la reddition de Lille, des hérauts vinrent lui demander une paix honorable, ou le défier à la bataille. Le roi étonné ne put s'empêcher de s'écrier : *N'aurons-nous jamais fait ? Je crois qu'il pleut des Flamands.* Il assembla son conseil; et considérant qu'on avait affaire à des furieux désespérés qui feraient acheter trop cher la victoire, tous les avis inclinèrent à la paix. Le duc de Brabant et le comte de Savoie furent acceptés pour médiateurs. On convint d'une trève; et, l'année suivante, la paix fut signée. Les principaux articles furent, que Philippe remettrait en liberté Robert de Béthune, fils aîné du comte de Flandre, ses deux autres frères, et tous les seigneurs Flamands ; que le roi demeurerait maître de toute la Flandre en deçà de la Lis, c'est-à-dire de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, de toutes les autres places et territoires où l'on parlait wallon, et les réunirait à la couronne de France ; que le reste appartiendrait à Robert de Béthune, qui ne pourrait avoir que cinq villes fortifiées, avec le droit réservé au roi de les faire démolir s'il le jugeait nécessaire; que d'ailleurs Robert prêterait foi et hommage à Philippe, et qu'il lui paierait, à divers termes, une somme de deux cent mille livres. Ainsi, par ce traité, se trouva considérablement affaiblie la puissance des comtes de Flandre, qui, de tous les grands vassaux de la couronne, étaient, après les rois d'Angleterre, les plus redoutables et les plus dangereux. Pendant le péril qu'il courut à la bataille de Mons-en-Puelle, Philippe avait fait un vœu à la Sainte-Vierge. Par une ordonnance du mois de septembre, datée du camp près de Lille, il fit, pour l'église de Notre-Dame de Paris, une fondation de cent livres de rente. De retour dans sa capitale, il se rendit à la métropole, où il entra, monté sur le même cheval qu'il avait sous lui le jour de la bataille ; il fit ensuite ériger, en face de l'autel de la Vierge, une statue équestre, qui le représentait dans le même état où il fut surpris par les Flamands, c'est-à-dire sans autres armes que son casque, ses gantelets et son épée (1). C'est vers ce temps

(1) Ce monument a été abattu, comme tant d'autres, dans les premières années de la revolution. Son défaut d'inscription l'avait fait attribuer à Philippe de Valois, après la bataille de Cassel, en 1329. On peut voir dans les *Memoires de l'acad. des inscript. et belles-lettres*, tom. 2, p. 300, les motifs qui déterminent à croire que cette statue équestre fut érigée à Philippe-le-Bel. Il est fait mention, au 18 août, de la victoire de Philippe, dans le Breviaire de Paris,

que Philippe perdit sa femme, Jeanne de Navarre, qui, avant sa mort, avait fondé le collége de Navarre, à Paris; et qu'il maria Louis, son fils aîné, avec Marguerite, fille du duc de Bourgogne. Benoît XI, qui avait succédé à Boniface VIII, leva l'excommunication lancée contre Philippe; il annula la bulle qui retirait au roi la collation des bénéfices, et celles qui avaient révoqué des priviléges accordés aux rois de France: mais il exclut de l'absolution Nogaret et Sciarra Colonne, et les excommunia de nouveau, eux et leurs complices. Benoît XI mourut le neuvième mois de son exaltation: le conclave s'assembla à Pérouse; et comme il était divisé en plusieurs partis, l'élection du nouveau pape partagea les esprits pendant neuf mois. Enfin, par l'influence de Philippe, les suffrages se réunirent sur Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui avait, dit-on, promis au roi, dans une entrevue menagée avec lui près de Saint Jean-d'Angeli, d'annuler tout ce qu'avait fait Boniface VIII; de rétablir les Colonnes dans leurs biens et *dignités;* d'accorder au roi les décimes pour cinq ans. L'archevêque lui promit aussi *une chose importante*, que Philippe *se réservait à lui demander en temps et lieu, et qu'il devait tenir encore secrète.* Il fut élu, prit le nom de Clément V, manda le sacré collége à Lyon, où il fut couronné, et transféra le siége pontifical en France, où six papes de suite le retinrent pendant soixante-dix ans (*V.* CLÉMENT V). Bientôt ce pape accorda les décimes, rétablit les Colonnes, créa un grand nombre de cardinaux français, cassa tous les actes faits contre la France, par Boniface VIII, et permit d'instruire le procès de ce pontife, comme s'il avait été vivant. Philippe eut à apaiser, en 1306, une sédition populaire, excitée par l'altération des monnaies de l'état. Le peuple vint assiéger le roi dans le Temple, où il se trouvait alors; les provisions qu'on apportait pour sa bouche furent enlevées; la maison d'Etienne Barbette, maître de la monnaie, fut pillée. Philippe fit dissiper la populace par ses soldats; et plusieurs mutins furent pendus dans les faubourgs de Paris. Dans une entrevue qu'il eut avec le pape, à Poitiers (1306), Philippe lui rappela sa promesse d'accorder une chose qu'il lui demanderait en temps et lieu; et il requit Clément V de condamner solennellement la mémoire de Boniface, de faire déterrer son corps, de faire brûler ses os comme ceux d'un hérétique, et de recevoir juridiquement l'accusation de quarante-trois hérésies et autres crimes, dont les témoins, qui seraient produits, s'engageaient à fournir la preuve. Le pape comprit que, si Boniface était condamné comme hérétique, les créations de cardinaux faites par ce pontife, devenaient nulles; ce qui entraînait la nullité de sa propre élection. Il n'y avait d'ailleurs pas moyen d'attaquer, dans sa foi, un pontife qui l'avait fait éclater avec tant de pureté, dans la *Sexte* (ou sixième livre des Décrétales), publiée par ses ordres. Clément, ne pouvant ramener Philippe, prit le parti de dissimuler. Il proposa de faire juger ce procès dans un concile général; et le roi, quoique peu satisfait, ne put rejeter l'offre de ce concile, qu'il avait lui-même demandé. Alors le pape publia une bulle, en forme de lettre au roi, dans laquelle il reconnaissait qu'en tout ce que ce prince avait fait contre Boniface, ses intentions avaient



été droites et sincères, et que, s'il avait encouru quelques censures à cette occasion, il en était parfaitement absous. Enfin le pape ne négligea rien de ce qui pouvait maintenir l'harmonie entre Philippe et lui. Il donna pouvoir à l'archevêque de Reims et à l'abbé de Saint-Denis d'excommunier les Flamands et le comte de Flandre, s'il leur arrivait de contrevenir à la paix que le roi leur avait accordée. Il proposa une croisade contre l'empereur de Constantinople, en faveur du comte Charles de Valois. Il s'entremit enfin pour rétablir la bonne intelligence entre Philippe et le roi d'Angleterre, qui refusait, depuis le traité de 1303, de venir en personne, à Amiens, rendre hommage et prêter serment de fidélité au roi, sous prétexte qu'on lui retenait le château de Mauléon, sur lequel il avait des prétentions. En 1307, Philippe envoya Louis, son fils aîné, prendre possession du royaume de Navarre, qui lui était échu par la mort de sa mère : ce prince fut couronné à Pampelune, et se fit suivre, à son retour, par trois cents gentilshommes navarrois, qui furent comme autant d'otages de la fidélité de leurs compatriotes. Edouard II, qui avait succédé à son père sur le trône d'Angleterre, épousa Isabeau, fille de Philippe, et vint à Boulogne recevoir cette princesse, ratifier le traité fait en 1303, et faire hommage à Philippe pour le duché de Guienne et le comté de Ponthieu (1308). Albert d'Autriche, roi des Romains, ayant été assassiné par son neveu Jean, duc de Souabe, Philippe songeait à mettre la couronne impériale sur la tête de son frère, Charles, duc de Valois; et, connaissant l'influence que les papes exerçaient sur le collége des électeurs, il voulut déterminer Clément V à le servir dans cette occasion, et il projeta d'aller à Avignon solliciter l'intervention du pontife, avec six mille chevaux. Mais Clément V, instruit du projet de Philippe, quand ce monarque le tenait encore secret, et considérant dans quelle dépendance lui et ses successeurs pourraient tomber, si la couronne impériale et la couronne de France se trouvaient dans la même maison, se hâta d'écrire aux électeurs, en les effrayant du dessein de Philippe; et Henri de Luxembourg fut promptement élu roi des Romains. Sa nomination était déjà confirmée par le pape, tandis que Philippe se préparait encore au voyage d'Avignon. Dès - lors il n'y eut plus entre lui et Clément V que politique et dissimulation. Philippe, pour chagriner le pontife, le pressa de nouveau de travailler au procès de Boniface. Clément V avait indiqué le concile à Vienne, pour le 1er. octobre 1310. Philippe demanda qu'en attendant, les accusateurs de Boniface pussent d'avance produire leurs pièces: le pape y consentit, et publia une bulle qui donnait permission de déposer juridiquement devant lui, à Avignon. Nogaret et d'autres accusateurs et témoins se rendirent dans cette ville. Nogaret et Duplessis, ou Du Plaisan, publièrent des mémoires, dans lesquels Boniface était accusé de n'avoir pas reconnu l'immortalité de l'ame, ni la présence réelle. Ces accusations ayant excité de vives réclamations, Philippe crut prudent de prescrire aux accusateurs de se désister de leurs poursuites. Alors Clément V publia une bulle portant que le roi de France n'avait eu nulle part aux violences faites à Boniface; et il ordonna qu'on effaçât des registres de la

chancellerie romaine tout ce qui pourrait choquer le roi, et préjudicier aux droits et aux priviléges de sa couronne. En même temps, il donna, par une autre bulle, l'absolution à Guillaume de Nogaret, à condition qu'il ferait le voyage d'outre-mer, et y demeurerait jusqu'à ce qu'il en fût rappelé par le Saint-Siége; qu'avant son départ, il accomplirait huit pélerinages en divers lieux, et que ses héritiers demeureraient chargés de ces pénitences, s'il venait à mourir avant de les avoir accomplies. L'accusation d'hérésie portée contre Boniface fut examinée au concile de Vienne, et déclarée sans fondement. C'est dans ce même concile, que furent condamnés les Templiers. Philippe-le-Bel avait fait arrêter, dès le 13 octobre 1307, tous ceux qui se trouvaient dans son royaume, et saisir tous leurs biens. La bulle qui prononce l'extinction de leur ordre, est du 22 mai 1312. Déjà cent treize Templiers avaient péri dans les flammes, à Paris, en 1310; et le roi fit brûler le grand-maître, derrière les jardins de son palais (*V.* MOLAI). La ville de Lyon, détachée du royaume depuis quatre cent quatre-vingt-dix ans, et qui était devenue successivement partie des royaumes d'Arles, de Bourgogne, de l'Empire, et avait enfin reconnu ses archevêques pour souverains, fut définitivement réunie à la couronne, en 1313. La même année, Edouard II vint à Paris, avec sa femme Isabeau, et un grand nombre de seigneurs anglais. Philippe arma ses trois fils chevaliers; et les deux rois se croisèrent pour la Terre-Sainte, ainsi qu'ils s'y étaient engagés au concile de Vienne: mais ce ne fut qu'une démonstration, sans autre résultat que celui que cherchaient les deux princes, de pouvoir lever plus facilement de nouveaux impôts. Philippe n'avait pu encore contraindre les Flamands à l'exécution entière du traité. Il cita leur comte à comparaître au parlement de Paris, pour y être jugé comme coupable de félonie; fit marcher une grande armée sur les frontières, et lancer l'excomunication contre les Flamands. Le comte se soumit, et donna en otage son fils Robert; mais les frais de la guerre avaient exigé l'établissement de nouveaux impôts: il en fut mis un de six deniers par livre sur tout ce qui se vendrait. Cet impôt, qui devait être payé en commun, par l'acheteur et par le vendeur, agita le royaume; et déjà tout tendait à une révolte générale. La noblesse se confédérait en Bourgogne, en Champagne, en Picardie et dans d'autres provinces. Philippe, alors, supprima l'impôt, fit entendre qu'il avait été établi à son insu, et en rejeta la responsabilité sur ses ministres: elle coûta cher, sous le règne suivant, au surintendant des finances (*V.* Enguerrand de MARIGNI). Des chagrins domestiques vinrent affliger les dernières années de Philippe. Il se vit réduit à faire arrêter, pour le désordre de leurs mœurs, les femmes de ses trois enfants: Louis le *Hutin*, Philippe le *Long*, et Charles le *Bel* (*V.* MARGUERITE de Bourgogne, XXVII, p. 32). Vers ce temps, le roi fut attaqué d'une maladie de langueur, dont la cause et le remède échappèrent à l'art des médecins. Il fut transporté à Fontainebleau, et mourut dans la chambre où il était né, le 29 novembre 1314, âgé de quarante-six ans. Quelques historiens ont dit, mais sans preuves, que le grand-maître du Temple, avant d'expirer,



avait ajourné à comparaître devant Dieu, le pape dans quarante jours, et le roi quatre mois après. Cette double époque de la mort de Clément V et de Philippe-le-Bel donna sans doute lieu d'inventer cette prophétie, qui entra d'abord dans la croyance populaire : vraie, elle serait un témoignage de l'iniquité de Philippe; fausse, mais généralement reçue de son temps, elle semblerait l'accuser encore de passion et de cruauté. Philippe signala son règne par une habile administration. Le premier il reunit les trois ordres aux états généraux (1303). Les divisions qui existaient entre le clergé, les seigneurs et les communes, les réduisant à choisir Philippe pour médiateur, permirent à ce monarque de dominer facilement. Il vendit à tous les ordres en particulier, des chartes, des lettres patentes, des diplômes, qui augmentèrent les jalousies et les haines. « La nation, dit Mably, ne parut en quelque sorte assemblée que » pour reconnaître, d'une manière » plus authentique, les nouvelles » prérogatives de la couronne, et » en affermir l'autorité. » Philippe obtint tous les subsides qu'il demanda : s'il ne divisa pas, il profita des divisions existantes, et il les entretint pour régner. Quoiqu'il ne reste aucun mémoire, aucun document, qui fasse connaître en détail ce qui se passa dans les états convoqués par Philippe, on ne peut douter qu'ils n'aient favorisé toutes ses entreprises. « La noblesse et l'argent, » tout, dit le président Hénault, » était allé se perdre dans l'Orient, » par les croisades : il fallait réparer ces deux pertes ; l'anoblisse» ment pourvut à l'une, en attendant » que le commerce pût réparer l'au» tre. » C'est en attendant cette dernière ressource, qui était trop éloignée, que Philippe se vit réduit à altérer les monnaies; et comme il est le premier roi de France qui ait exécuté cette entreprise dangereuse, il fut appelé *faux monnoyeur.* Sous son règne, les monnaies varièrent continuellement. En 1305, le marc d'argent, qui n'avait valu que deux livres, fut élevé à huit livres dix sous. Les plaintes éclatèrent de toute part; les denrées montèrent à un prix excessif, et les transactions furent interrompues. Philippe fit fabriquer, cette même année (1305), des espèces d'un si bon titre, que le marc ne valut plus, l'année suivante, que deux livres quinze sous six deniers. Les murmures contre le roi cessèrent; mais ils redoublèrent contre les seigneurs qui n'eurent pas la prudence de suivre cet exemple. Habile à parvenir à ses fins, le roi publia une ordonnance par laquelle il réglait qu'un officier royal serait établi dans chaque monnaie seigneuriale, et que le général de la sienne ferait l'essai de toutes les monnaies qu'on y fabriquerait, pour reconnaître si elles avaient le poids et le titre requis. Il voulut interdire aux barons la fabrication des espèces d'or et d'argent. Il écrivit au duc de Bourgogne une lettre impérieuse, pour qu'il eût à exécuter dans ses états les ordonnances sur le fait des monnaies. Il fit saisir, en Guienne, les coins de la monnaie de Bordeaux; et, par une ordonnance (1313), il gêna si fort la fabrication des monnaies seigneuriales, que plusieurs barons trouvèrent plus avantageux de lui vendre leur droit. Ainsi Philippe sut enlever à ses vassaux un des privilèges les plus essentiels à la souveraineté, et abolit, pour toujours,

dans le Languedoc, la servitude de corps, qu'il changea en un cens annuel. Il restreignit les apanages aux seules branches mâles (1314). Il rendit le parlement sédentaire (1312). « Ce fut l'institution des » parlements, dit Loyseau, qui nous » sauva d'être cantonnés et démem- » brés comme en Italie et en Alle- » magne, et qui maintint ce royaume » en son entier. » Philippe créa le parlement de Toulouse, parce que celui de Paris, rendu sédentaire, ne pouvait plus suffire à l'étendue de son ressort. Les premières lettres d'érection en duché-pairie, furent données à Jean, comte de Bretagne (1297), pour remplacer la pairie du comté de Champagne, que Philippe avait réunie à la couronne, par son mariage avec Jeanne. A la même époque, furent érigés en comtés-pairies, les comtés d'Anjou et d'Artois. En l'an 1309, Philippe régla qu'il y aurait près de sa personne trois clercs du secret : c'est l'origine des secrétaires d'état. Une ordonnance défendit pour toujours les duels en matière civile (1305). D'autres ordonnances furent rendues contre l'usure, contre les Juifs ; il en est une *sur le luxe*, qui est curieuse par les détails où le roi entre sur chaque condition, et qui fait connaître les mœurs et les usages de cette époque. « L'anoblissement, dit le président » Hénault, en élevant le courage des » roturiers, a amené parmi eux le » luxe des grands, dont il les a par-là » rapprochés encore davantage ; en » sorte que le luxe, qui avait banni » l'égalité de chez les Romains, l'a » rétablie chez les Français. » Outre les historiens cités plus haut, relativement aux démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII, on doit consulter les *Observations* de Gaillard sur la bulle du 27 juin 1298 (*Acad. des inscrip.* XXXIX, 642-61). V—VE.

PHILIPPE V, dit LE LONG, à cause de la grandeur de sa taille, était le 2e. fils de Philippe-le-Bel (*V.* l'article précédent) : il se trouvait à Lyon, où il ménageait l'élection du pape Jean XXII, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort du roi son frère, et se hâta de revenir à Paris. Ce prince est le premier des rois de la troisième race qui ait reçu la couronne en ligne collatérale : jusque-là elle avait été transmise en ligne directe, de père en fils, dans la personne de treize rois. Louis-le-Hutin, fils et successeur de Philippe-le-Bel, avait laissé, en mourant (5 juin 1316), une fille nommée Jeanne, héritière du royaume de Navarre, et qu'un parti puissant regardait aussi comme héritière du royaume de France, à moins que la reine, Clémence de Hongrie, qui était enceinte à la mort de Louis, n'accouchât d'un prince. Philippe convoqua un parlement, où il fut reconnu *gardien de l'État ;* mais la reine ayant mis au monde un enfant mâle qui ne vécut que huit jours (1), Philippe n'hésita point à se déclarer roi par le *droit de la nation*, qui excluait les filles du trône. De grandes contestations s'élevèrent. La jeune princesse avait des partisans parmi plus de trente princes du sang royal qui vivaient alors, et qui étaient sortis des branches de Valois, d'Alençon, d'Évreux, de Bourbon, d'Artois, d'Anjou, de Dreux et de Bretagne. Eudes IV, duc de Bourgogne, oncle de Jeanne, soutenait que, par le droit naturel, et par le droit civil, elle devait succé-

(1) Voyez sur ce prince, nommé, par quelques uns, JEAN Ier., la note mise à l'article de LOUIS *le Hutin*, XXV, 128, not. 1.

der au roi Jean, son frère, s'appuyant de l'exemple des grands fiefs, qui tous, ou presque tous, *tombaient de lance en quenouille*; et il s'opposait, par des protestations, au sacre de Philippe: cependant ce sacre eut lieu à Reims, le 9 janvier 1317, en présence de Charles de Valois, et de Louis, comte d'Évreux, oncles du roi; un grand nombre de pairs et de seigneurs y assistèrent. Mathilde, comtesse d'Artois, qui, en qualité de pair de France, avait séance au parlement, se joignit aux autres pairs pour soutenir la couronne sur la tête du roi. Charles, comte de la Marche, frère de Philippe, et qui lui succéda, agissant alors contre ses premiers intérêts, se réunit au duc de Bourgogne; et l'opposition de ces princes donna de si vives inquiétudes, que, pendant la cérémonie du sacre, les portes de la ville de Reims restèrent fermées et gardées. Le 2 février (1317), dans une assemblée convoquée par le roi, et où se trouvèrent un grand nombre de seigneurs et de prélats, les plus notables bourgeois de Paris, le cardinal d'Arablai, qui avait été chancelier sous le règne précédent, et les docteurs ou maîtres de l'université, il fut unanimement reconnu que la loi salique ne permettait pas aux femmes de succéder au trône de France. Jusque-là il n'avait pas été fait mention de cette loi dans l'histoire de France. Le couronnement de Philippe fut confirmé, et l'assemblée prêta le serment de fidélité. Dès-lors, le droit du roi ne fut plus contesté: mais les mécontents cherchèrent encore à brouiller l'état. Les intrigues continuaient à la cour; il y avait en diverses provinces des dispositions au soulèvement: les villes et la noblesse se plaignaient de la violation de leurs priviléges; et les confédérations qui avait épouvanté Philippe-le-Bel, dans les derniers temps de son règne, recommençaient à se former. Le roi écrivit au pape (Jean XXII); et le pontife menaça d'excommunier ceux qui ne rentreraient pas dans le devoir. Le monarque employa lui-même des moyens de pacification qui furent plus efficaces. Il donna sa fille aînée en mariage à Eudes IV; et cette princesse ayant apporté à celui-ci en dot la Franche-Comté, le duc devint ainsi possesseur des deux Bourgognes. En même temps Philippe envoya, dans les provinces, de sages et habiles commissaires, qui, écoutant les griefs de la noblesse et des peuples, déclarèrent que le roi se proposait de réformer les abus, et de suivre, conformément au vœu généralement exprimé, les usages observés sous le règne de saint Louis. Enfin il acheva de rétablir la paix dans l'intérieur, en tenant plusieurs assemblées, où, avec la noblesse, il appela la bourgeoisie. Philippe ne songea plus alors qu'à terminer, contre les Flamands, une longue guerre dont ils désiraient aussi la fin. Mais il voulait les traiter en roi; et ces peuples qui, depuis seize ans, se battaient pour leur indépendance, avaient oublié qu'ils étaient sujets. Dans le commencement de la régence de Philippe, ils avaient rejeté un projet de traité, par lequel ils se seraient engagés à demander pardon de leur révolte; à démanteler les villes d'Ypres, de Bruges et de Gand; à démolir la citadelle de Courtrai, dont les pierres auraient été envoyées en France; à faire avec Philippe une nouvelle expédition en Orient: car s'il ne se faisait plus de croisade, on continuait d'en projeter encore. Par le même traité, Robert, fils du comte de

Flandre, pour expier les ravages qu'il avait faits sur les terres de France, aurait été tenu à divers pélerinages, dont le plus éloigné était celui de Saint-Jacques en Galice. Déjà une armée, sous la conduite du connétable de Châtillon, s'était avancée jusqu'à Bergue, mettant tout à feu et à sang, lorsque, sur la demande du comte de Nevers, héritier du comte de Flandre, une trève fut conclue; et, bientôt après, le comte de Nevers reçut et accepta avec joie l'offre de la main de Marguerite, fille du roi de France. En négociant la paix, comme on ne put s'entendre, Philippe proposa la médiation du pape, qui ne fut point acceptée. Bientôt les Flamands recommencèrent les hostilités; et le pape mit la Flandre en interdit. Alors de nouvelles trèves furent consenties et prolongées. Enfin la paix fut conclue (2 juin 1320), sous les auspices du pape, et, par l'adresse du cardinal Gosselin. Le traité qui mit fin à cette longue guerre portait que Louis, comte de Nevers et de Rhétel, épouserait Marguerite, fille de Philippe, et succéderait au comte de Flandre; que Lille, Douai et Orchies appatiendraient à la couronne de France, et que les Flamands paieraient à Philippe une somme de deux cent mille livres. Le traité contenait cette clause singulière, que les Flamands s'obligeaient au roi, par serment, de prendre les armes contre leur prince, si celui-ci violait quelqu'une des conditions de la paix. Cette même année, Sanche, roi de Maïorque, vint à Paris faire hommage pour la ville de Montpellier, qui était encore du domaine des rois d'Aragon: mais Edouard II, roi d'Angleterre et beau-frère de Philippe, sommé de venir en personne rendre hommage pour la Guienne et le comté de Ponthieu, s'excusa sur l'importance des affaires qui le retenaient en Angleterre. Philippe n'était guère en état de le contraindre à cette soumission; et l'épuisement du trésor royal fit recevoir l'excuse du roi d'Angleterre. Philippe, ayant pacifié son royaume, reprit avec ardeur son projet d'expédition contre les infidèles. Jusque-là les papes avaient fait souvent d'inutiles efforts pour engager les princes dans les guerres d'outremer: on vit alors le chef de l'Église obligé de modérer l'ardeur d'un roi de France. Jean XXII, pressé par Philippe de hâter la croisade, lui représenta sagement, dans une lettre, que, vu l'état où se trouvait l'Europe, il ne convenait pas de penser encore à cette expédition; que l'Angleterre et l'Écosse se faisaient la guerre; qu'il n'y avait entre Naples et la Sicile qu'une trève qui allait expirer; que l'Allemagne était déchirée par les guerres civiles; que les rois d'Espagne avaient à se défendre contre les Maures; que l'Italie était en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins; enfin qu'il fallait, avant tout, pacifier l'Europe. Philippe se rendit, avec peine, à cet avis; et, sans renoncer à son dessein, il en ajourna l'exécution. La croisade occupait encore sa pensée, lorsqu'attaqué d'une fièvre quarte, accompagnée de dysenterie, il mourut à Longchamp, après cinq mois de souffrances, non sans quelque soupçon de poison, le 3 janvier 1322, après cinq années de règne, et n'étant âgé que de 28 ans. Il avait perdu un fils au berceau: il ne laissa que des filles; Jeanne, mariée au duc de Bourgogne; Marguerite, femme de Louis, comte de Flandre; Isabelle, qui épousa le Dauphin de Viennois; et Blanche, qui embrassa la vie monastique. Il eut pour

successeur son frère Charles IV, dit le-Bel. Philippe était un prince religieux, de mœurs douces, et porté à la modération. Les courtisans le pressaient un jour de châtier l'évêque de Paris, prélat inquiet, ennemi secret de son maître: *Il est beau*, dit le monarque, *de pouvoir se venger et de ne le pas faire*. Il aima les lettres et protégea ceux qui les cultivaient. La plupart des officiers de sa maison étaient poètes. Emerie de Rochefort, Pierre Hugon, Pierre Millon, qu'il fit son maître d'hôtel; Bernard Marchès, poète provençal, qu'il promut à la dignité de chambellan, entretenaient son goût pour les muses. Il composa lui-même des poésies en langue provençale. Il rendit son règne recommandable par de sages ordonnances, qui déterminaient les fonctions des magistrats, fixaient leur nombre dans le parlement, défendaient d'y admettre des prélats, réglaient le temps et la durée de leurs assemblées, réduisaient le nombre des suppôts de la justice, et réformaient les abus qui s'étaient introduits dans les tribunaux. Il destina les confiscations à l'extinction des rentes sur son trésor : il proscrivit toutes les grâces héréditaires, et révoqua les dons excessifs faits par ses deux prédécesseurs. Il défendit de conseiller au monarque toutes lettres contraires aux anciens réglements, et déclara le chancelier coupable de prévarication, s'il en scellait de cette espèce. C'est de la même époque que fut reçue, dit du Tillet, la maxime, qu'*en fait de justice on n'a égard à lettres missives*. En donnant des lettres d'anoblissement à des familles roturières; en exigeant les droits d'amortissement et de franc-fief; en vendant la liberté aux serfs de ses domaines; en donnant aux seigneurs cet exemple, qu'ils suivirent, et qui amena dans les campagnes une révolution à-peu-près semblable à celle que l'établissement des communes avait produite dans les villes; en établissant dans chaque bailliage un capitaine-général pour commander les milices, et dans les principales villes, un capitaine pour commander la bourgeoisie; Philippe continua le grand ouvrage de l'affermissement progressif de l'autorité royale sur la ruine du gouvernement féodal. Le continuateur de l'histoire de Nangis l'accuse d'avoir trop chargé la France d'impôts. Girard de la Guette, surintendant de ses finances, convaincu d'avoir détourné douze cent mille livres, fut arrêté après la mort du roi; et il allait périr sur l'échafaud, lorsqu'il expira dans les tortures de la question. Cet exemple, celui d'Enguerraud de Marigni, celui de La Brosse, et d'autres encore, rendaient ce poste bien dangereux: mais l'ambition ne s'en trouvait pas moins empressée à le remplir. Philippe avait formé le projet d'établir en France l'uniformité des poids et des mesures, qui n'a pu être introduite que dans le changement de toutes choses, qui a marqué la fin du XVIIIe. siècle. Ce prince avait aussi le dessein de se réserver à lui seul le droit de battre monnaie; droit qui, depuis la décadence de la monarchie, sous les faibles successeurs de Charlemagne, avait été concédé à un grand nombre de seigneurs et d'évêques, ou usurpé par eux. Il envoya dans toutes les provinces des commissaires pour préparer l'exécution d'une mesure si importante, mais dont le succès était alors trop difficile. On voit, par une commission du 13 décembre 1320, que Pierre de Cahours, maître des monnaies, fut chargé d'aller

à Bordeaux saisir les coins des monnaies d'Edouard. Le roi acheta de Charles de Valois, son oncle, les monnaies de Chartres et d'Aujou; et de Louis de Clermont, seigneur de Bourbon, celles de Clermont et du Bourbonnais: mais les commissaires trouvèrent partout beaucoup d'opposition et de difficultés; la mort précipitée du roi ne lui permit pas de les surmonter. Les ligues s'étaient renouvelées entre le clergé, la noblesse, et plusieurs villes du royaume; et il est permis de douter que, dans le cours d'une plus longue vie, le succès eût couronné les généreux efforts du monarque (Voyez le *Traité des monnaies de France*, par Le Blanc). Le règne de Philippe fut marqué par la création de dix-sept évêchés, et par l'érection du siége de Toulouse en métropole. On voit par deux lettres de Jean XXII, qu'il demanda l'agrément du roi pour ces créations. Philippe reçut et fit publier le Recueil des constitutions de Clément V, vulgairement appelées *Clémentines*: mais les décrétales de Boniface VIII, connues sous le nom de *Sexte*, ne purent obtenir la même faveur. On découvrit, sous le règne de Philippe-le-Long, une bien singulière conspiration (1320). Les Juifs, chassés de France par Philippe-le-Bel, rappelés par son successeur, et qui, répandus dans la France, et souvent persécutés, occupaient, à Paris, les rues de la Juiverie, de Nazareth et de Jérusalem, avaient éprouvé les plus cruels traitements contre la volonté du roi. Une troupe de bandits, de fainéants et de bergers, à qui on donna le nom de *Pastoureaux*, n'ayant pour armes que la mallette et le bourdon, et se disant croisés pour la Palestine, poursuivit partout les Juifs, ne leur offrant que le choix du baptême ou de la mort, et en fit périr un très-grand nombre. Elle osa venir forcer le Châtelet de Paris, précipita le prévôt du haut de l'escalier, se rangea ensuite en bataille sur le pré aux Clercs, sortit de la capitale, sans être poursuivie, parcourut les provinces, et arriva en Languedoc, où elle fut enfin attaquée et dissipée. Mais les violences de ces misérables avaient exaspéré les Juifs jusqu'à la fureur. On accusa ceux-ci d'avoir, à l'instigation des rois de Tunis et de Grenade, qui craignaient une nouvelle croisade, engagé les lépreux à empoisonner les puits et les fontaines, en y jetant des sachets remplis d'herbes vénéneuses, mêlées de sang humain. Plusieurs historiens prétendent que les Juifs et les lépreux n'étaient pas coupables; et que le crime dont on les accusa, en trompant la religion du roi, n'était qu'un prétexte pour s'emparer de leurs biens. Quoi qu'il en soit, on pendit, on brûla un graud nombre de Juifs et de lépreux; et tous les Juifs furent de nouveau chassés de France. V—ve.

PHILIPPE VI, dit de Valois, premier roi de France de la branche collatérale des Valois, né l'an 1293, était âgé de trente-quatre ans, lorsqu'il monta sur le trône. Son prédécesseur, Charles IV, dit le Bel, avait laissé en mourant (le 1er. février 1328), sa femme grosse de sept mois. Edouard III, le premier roi d'Angleterre dont la haine ait été fatale à la France, n'avait alors que quinze ans. Il commença par disputer la régence, et ensuite la couronne à Philippe de Valois. Les jurisconsultes anglais et français débattirent longuement les droits des deux princes. Edouard était fils d'Isabelle, sœur du dernier roi; et Phi-

lippe n'était que le cousin-germain de ce monarque, étant fils de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. L'un fondait ses droits sur la proximité du degré; l'autre, sur la loi salique. Philippe réfutait les prétentions d'Edouard, par cette seule observation, que la mère ne pouvait transmettre à ses enfants un droit qu'elle n'avait pas elle-même. Il alléguait l'usage constant dès le commencement de la monarchie, et la loi faite dans les états du royaume (1316), après la mort de Louis-le-Hutin; loi qui prononça l'exclusion de la fille de ce prince, et décerna la couronne à Philippe-le-Long. Froissart dit (Chroniques, tom. 1, chap. 22), qu'au lit de la mort, Charles-le-Bel déclara que, si la reine accouchait d'une fille, ce serait aux barons à adjuger la couronne *à celui qui aurait le droit par droit*. Les barons s'assemblèrent: le droit de Philippe de Valois fut solennellement reconnu; et, à défaut du droit, il eût suffi de l'aversion invincible que les Français avaient pour la domination anglaise. La régence fut donc unanimement déférée à Philippe, et, six semaines après, la reine étant accouchée d'une fille, ce prince se fit sacrer à Reims, le 29 mai 1328. Il reçut le surnom de *Bien Fortuné*, parce qu'il était parvenu de fort loin à la couronne, ayant devant lui les trois fils de Philippe-le-Bel. Les Flamands, qu'il avait maltraités dans les précédentes guerres, ne l'appelaient que le *Roi Trouvé*, c'est-à-dire un roi de rencontre. Ils ne tardèrent pas à être châtiés de leur insolence. Philippe venait à peine de l'emporter sur Edouard, que celui-ci succomba encore dans une semblable dispute, élevée pour la succession de Navarre. Il fondait ses prétentions sur ce qu'Isabelle sa mère était fille de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre: mais Philippe de Valois, qui eût pu retenir pour lui-même le royaume de Navarre, saisissant l'exemple de Louis-le-Hutin et de Philippe-le-Long, le rendit à Jeanne, fille de Louis-le-Hutin, qui avait épousé Louis, comte d'Evreux, frère de Philippe-le-Bel. Le règne de Philippe de Valois fut, comme celui des douze autres rois de la même branche qui occupèrent le trône pendant deux cent soixante ans, mêlé de quelques succès et de grands revers, lesquels conduisirent la monarchie sur le penchant de sa ruine, lorsqu'après la mort de Henri III (1589) elle reprit sa force et son éclat sous la dynastie des Bourbons. Les premières années du règne de Philippe de Valois ne furent pas sans gloire. Les Flamands, toujours prêts à la révolte, ne voulaient obéir, ni à leur comte, ni au roi, son suzerain. Louis de Cressy, comte de Flandre, qu'ils avaient longtemps tenu en prison, avait vu se déclarer contre lui les principales villes. Philippe, son parent, son seigneur et son ami, vint à son secours avec une armée de trente mille hommes. Celle des Flamands révoltés, forte de seize mille artisans et paysans, avait pour chef un petit marchand de poisson, appelé Collin Zannec ou Zannequin, qui ne manquait ni de cœur, ni d'esprit. Cet homme, que quelques historiens appellent le général *Chasse-marée*, avait fait placer à l'entrée de son camp, la figure d'un coq, avec ces deux vers :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera.

Le camp, retranché sur le penchant de la montagne de Cassel, tenait l'armée française en échec: Zannequin se rendit trois jours de suite,

comme marchand de poisson, dans le camp des Français, où il vendait à bon marché, et observait sans difficulté ce qu'il lui importait de connaître. Ayant remarqué qu'on jouait, qu'on dansait, qu'on était longtemps à table, qu'on dormait après le dîner, et que le camp était mal gardé, il projeta de surprendre le roi dans sa tente; et afin de l'entretenir dans une dangereuse sécurité, il lui présenta la bataille pour le 24 du mois d'août. C'était alors l'usage, quand le jour de la bataille était dénoncé, qu'il y eût trève jusque là; et celui qui violait cette trève, passait pour traître et pour infame. Mais, s'inquiétant peu d'acquérir ce fâcheux renom, pourvu qu'il défît l'armée de Philippe, dès la veille du jour marqué pour le combat, Zannequin fit avancer ses troupes en silence : tout dormait dans le camp lorsqu'elles y pénétrèrent, sur les deux heures après midi. Les Flamands arrivèrent, sans être reconnus, jusqu'à la tente de Philippe. Le confesseur du roi (c'était un dominicain) ne dormait pas encore; et s'il eût été livré au sommeil, tout était perdu. Promptement éveillé par ce religieux, Philippe fait sonner le boute-selle; les troupes s'arment, et tombent sur les Flamands avec une furie si impétueuse, que tout le camp fut bientôt jonché de morts. Dans une lettre à l'abbé de Saint-Denis, ce prince dit qu'il périt dix-huit mille huit cents Flamands, tués dans le camp, ou dans la fuite. Le continuateur de Nangis ne porte le nombre des morts qu'à onze à douze mille, et dit que les Français ne perdirent que dix-sept hommes dans la mêlée. Zannequin aima mieux se faire assommer que de survivre à sa défaite. Telle fut la bataille dite de Mont-Cassel, qui livra la Flandre à la merci du vainqueur. Les ducs de Bourgogne et de Bretagne, Bouchard de Montmorenci et plusieurs autres seigneurs, y furent blessés. Philippe fit des prodiges de valeur; et le connétable Gaucher de Chatillon, âgé de quatre-vingts ans, se couvrit de gloire. Cassel fut rasé, et réduit en cendres : les principales villes de Flandre, Bruges, Ypres, Courtrai, furent démantelées et perdirent leurs priviléges. Deux ou trois cents de leurs habitants furent pendus ou noyés. Avant son départ pour rentrer en France, le roi rassembla les seigneurs de son armée, et parla au comte de Flandre en ces termes : « Je suis venu ici sur la prière que vous m'en avez faite. Peut-être avez-vous donné occasion à tant de révoltes par votre conduite, en ne rendant pas assez bonne justice, ou en ne punissant pas assez sévèrement les coupables. Il m'a fallu faire de grandes dépenses pour cette expédition : j'aurais droit de vous en demander le dédommagement; mais je vous tiens quitte de tout, et je vous remets toutes vos places. Faites en sorte que je ne sois plus obligé de revenir en Flandre pour un pareil sujet; car alors j'aurais plus d'égard à mes intérêts qu'aux vôtres. » Edouard, mécontent de l'exclusion qui lui avait été donnée pour la couronne de France et pour celle de Navarre, s'était dispensé d'assister au sacre de Philippe, quoiqu'il y fût obligé, en qualité de pair de France. Il différait aussi de faire son hommage, comme duc de Guienne et comte de Ponthieu. Philippe le fit sommer de remplir ce devoir, par Pierre Roger, abbé de Fécamp, qui fut depuis pape, sous le nom de

Clément VI. L'abbé étant de retour sans avoir pu obtenir audience, le roi fit saisir les revenus du duché de Guienne et du comté de Ponthieu. Il envoya une nouvelle sommation à Édouard : ce prince se rendit enfin à Amiens, avec une cour nombreuse; et, devant une cour plus brillante encore, en présence des rois de Bohème, de Navarre et de Maïorque, et d'un nombre infini de princes, de prélats et de barons, il fit hommage au roi, mais de bouche seulement, et en termes généraux, sans se mettre à genoux, tête nue, et sans avoir ses mains dans celles du roi, son seigneur. Cet hommage imparfait (rendu le 6 juin 1329) ne fut accepté que par provision, et sur la parole que donna Édouard de déclarer, par un acte exprès, que c'était un hommage-lige, s'il résultait de la compulsation des archives d'Angleterre, qu'il y fût tenu. Les deux rois se séparèrent, intérieurement peu satisfaits l'un de l'autre. Il fut bientôt résolu, dit Froissart, qu'on presserait Édouard de se déclarer. Le duc de Bourbon, les comtes de Harcourt et de Tancarville, d'autres chevaliers et plusieurs jurisconsultes, furent envoyés en Angleterre, pour examiner, avec le parlement, qui se tenait à Londres, les actes des hommages précédemment rendus aux rois de France par les rois d'Angleterre. En même temps, le comte d'Alençon s'avançait avec une armée vers la Guienne, pour châtier les Anglais, qui venaient de commettre quelques désordres sur les terres de France. La ville de Saintes fut attaquée, emportée; et le comte d'Alençon fit raser les murailles de la ville et du château. A cette nouvelle, Édouard signa l'acte de son hommage-lige, tel qu'il est rapporté par Froissart (tom. 1, ch. 25); et on le conserve dans le trésor des chartes. Édouard y prend les titres de roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et duc d'Aquitaine; il déclare que l'hommage fait à Amiens à son *très-cher seigneur et cousin Philippe, roi de France.... doit être entendu lige*, et qu'il lui doit *foi et loyauté porter comme duc d'Aquitaine et per de France, et comte de Ponthieu et de Montreuil.* « Nous promettons, ajoute-t-il, pour nous et » nos successeurs ducs d'Aquitaine, » que ledit hommage se fera en cette » manière : le roi d'Angleterre et duc » d'Aquitaine tiendra ses mains ès » mains du roi de France ; et celui » qui adressera ces paroles au roi » d'Angleterre, duc d'Aquitaine, et » qui parlera pour le roi, dira ainsi : » *Vous devenez homme-lige au » roi mon seigneur qu'ici est, comme » duc de Guienne et per de France, et » lui promettez foi et loyauté porter.* » *Dites, voire.* Et le roi d'Angleterre » et duc de Guienne, et aussi ses » successeurs diront, *voire.* » Le fier Édouard, en scellant de son sceau cet hommage pur et simple, ne songeait guère alors à se dire roi de France, comme il le fit quelques années après. Ce fut à la persuasion d'un prince du sang, que le monarque anglais renouvela ses prétentions à la couronne de France, et commença une guerre qui dura plus de cent ans. Après la mort de Robert II, un grand procès s'était élevé (1318) pour la possession du comté d'Artois, entre Mathilde, fille de Robert, et Robert III, son neveu. On remarquera comme une singularité, que l'Artois fut donné à Mathilde, tandis qu'on faisait valoir la loi salique contre Jeanne, fille de Louis-le-Hutin, en faveur de Philippe-le-

Long; et c'était, en effet, une espèce de contradiction. « La loi salique, » dit le président Hénault, n'était-» elle donc pas la même pour l'Ar-» tois que pour la France? » Il fut décidé, à la suite d'une enquête, que la représentation n'avait point lieu dans le comté d'Artois. Le neveu se pourvut inutilement sous Philippe V, et sous Charles-le-Bel. Il fit, sous Philippe de Valois une troisième tentative; et il en espérait le succès en produisant, pour la première fois, un testament par lequel Robert, comte d'Artois, l'appelait à sa succession. Cette pièce était décisive, si elle eût été véritable; mais elle fut reconnue fausse et fabriquée, suivant le continuateur de Naogis, par une femme nommée Divion, qui fut brûlée vive à petit feu, comme sorcière. Telle était l'ignorance de ces temps, où quelques clercs seulement savaient écrire, que, pour faire de faux titres, on croyait la participation du démon nécessaire. Robert III perdit son procès, et en même temps son honneur. Beau-frère de Philippe de Valois, il était de tous les seigneurs du royaume celui qui avait le plus contribué à lui mettre la couronne sur la tête; mais il se trompa en croyant que le roi consentirait à s'acquitter par une injustice. Robert, dans son ressentiment, sortit de France, confondant dans sa haine son prince et sa patrie. Philippe l'envoya citer devant la cour des pairs. Robert n'eut garde de comparaître. Il fut déclaré atteint et convaincu; et ses biens furent confisqués. Réfugié dans les états du duc de Brabant, il y fut réclamé. Déguisé en marchand, Robert se sauva en Angleterre, où Édouard ne négligea rien pour le consoler de sa disgrace. Il lui assigna le comté de Richmont, et l'admit dans son conseil. Philippe de Valois fit renfermer dans le château de Chinon sa propre sœur, femme de Robert, qui intriguait pour son mari;et les enfants du comte furent conduits au château de Nemours. Dans le même temps, sans prévoir ou sans craindre ce que pouvaient la haine et les artifices de Robert, Philippe s'engageait avec ardeur dans les projets d'une croisade. Il avait offert au roi d'Aragon (1331) de se joindre à lui pour exterminer les Maures en Espagne. Il négociait avec les rois de Castille, d'Aragon et de Portugal, pour qu'à l'expédition contre les Maures succédât la guerre contre les Sarrasins d'Orient. Il avait envoyé Pierre de la Palu, patriarche de Jérusalem, dans la Palestine, moins pour traiter avec le soudan de la liberté des pèlerinages des chrétiens, que pour examiner s'il serait possible d'en chasser les infidèles. A son retour, le patriarche ayant fait un rapport qui déclarait le succès facile, le roi écrivit au pape pour le prier de publier et de faire prêcher la croisade. Le pape l'en nomma généralissime. Philippe se croisa avec les rois de Bohème, de Navarre et d'Aragon: il fit équiper une flotte à Marseille, nomma lieutenant-général du royaume Jean, son fils aîné; et le terme du départ général des croisés fut fixé au 1er. août 1336. Mais l'ambition d'Édouard vint refroidir le zèle de Philippe: ce monarque proposa au pape de remettre la croisade à un autre temps; et le pape y consentit. Édouard et Philippe s'étaient réciproquement donné des sujets de mécontentement. Si le roi d'Angleterre avait accueilli Robert d'Artois, le roi de France avait donné asile à David Bruce, et soutenait le

parti de ce dernier en Ecosse. Il reçut assez froidement l'archevêque de Canterbury, qui était venu proposer un nouveau traité de paix; et les deux rois refusant d'abandonner, l'un Robert, l'autre le fils du dernier roi d'Écosse, il fallut se préparer à la guerre. Édouard s'allia secrètement avec l'électeur de Cologne, les ducs de Gueldres et de Brabant, le comte de Hainaut, le marquis de Juliers; et quand la ligue fut déclarée, chacun de ces princes envoya, selon l'usage de ce temps, défier Philippe de Valois. Soit qu'Edouard eût fait des tentatives inutiles pour engager le comte de Flandre dans cette ligue, soit qu'il eût jugé que la politique de ce prince l'empêcherait de se déclarer, il fit partir l'évêque de Lincoln pour traiter avec Jacques Artevelle, chef populaire qui s'était rendu redoutable à la noblesse de Flandre, et à son souverain (*V.* Artevelle). Mais le souvenir de la bataille de Cassel n'était pas encore effacé; et Artevelle n'osa promettre qu'une secrète intervention. Philippe, voyant l'orage se former, fit entrer dans son parti le comte palatin du Rhin et le duc de Bavière, Albert et Othon, ducs d'Autriche; le comte de Deux-Ponts, etc. En même temps il s'assura du roi de Navarre, du duc de Bretagne, du comte de Bar, et de ses autres vassaux; et il compta sur la diversion que pourraient faire en Ecosse les partisans de David Bruce. Cependant les négociations entre les deux rois continuaient toujours. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre ne cessaient de passer et de repasser la Manche. Les nonces du pape employaient toute leur adresse pour prévenir une rupture, qui de jour en jour paraissait plus imminente. Philippe fit publier (7 mars 1337) un édit qui déclarait Robert d'Artois ennemi de l'état, criminel de lèse-majesté; défendait, sous peine de confiscation, à tous ses vassaux, *demeurant* dans le royaume ou *hors du royaume*, de lui donner asile, conseil ou secours; et leur enjoignait de l'arrêter prisonnier, et de le mettre à sa disposition. Ces mots : *vassaux demeurant hors du royaume*, menaçaient ouvertement le roi d'Angleterre de la saisie de la Guienne et du Ponthieu, s'il continuait à protéger Robert d'Artois. Edouard se rendit dans les Pays-Bas, pour réchauffer l'ardeur des princes ligués, et traita avec l'empereur, Louis de Bavière, qui était sous le poids des foudres de l'Eglise, et avec lequel Philippe n'avait osé faire alliance, sans le consentement du Saint-Siége. Des commissions furent adressées au sénéchal de Périgord et au bailli d'Amiens, pour la saisie de la Guienne et du Ponthieu. C'est vers ce temps que les Normands offrirent au roi de réunir une armée expéditionnaire, et de la conduire à la conquête de l'Angleterre, dont la couronne serait conférée au duc de Normandie, fils de Philippe de Valois (1). Le roi accepta cette offre; mais Edouard avait mis les côtes d'Angleterre à l'abri de toute invasion. Enfin la guerre fut déclarée par Edouard; et l'évêque de Lincoln fut chargé d'aller *défier* le roi de France. La campagne s'ouvrit par le siége de Cambrai, que les alliés furent contraints de lever. Philippe s'avança dans la Picardie. Les deux armées se trouvèrent en présence : néanmoins il n'y eut point de bataille. Froissart raconte que c'était un vendredi, jour auquel

(1) *V.* Du Tillet, et l'*Inventaire des chartes*, tome III; Normandie, I, n°. 4.

il ne fallait pas, sans y être réduit, verser le sang humain; et que Philippe ayant remis l'attaque au lendemain, Edouard, dont les forces étaient trop inférieures à celles des Français, décampa pendant la nuit, et se retira dans les Pays-Bas. Les historiens anglais prétendent qu'Edouard avait envoyé un héraut offrir la bataille, et que les deux armées étaient près d'en venir aux mains, lorsqu'une lettre du roi de Naples, annonça à Philippe que d'habiles astrologues prédisaient une victoire complète à Edouard; que d'ailleurs Philippe céda à l'observation qui lui fut faite, que, s'il gagnait la bataille, le roi d'Angleterre pourrait se replier sur les Pays-Bas; et que, s'il la perdait, la France serait à la merci de ses ennemis. Les mêmes historiens ajoutent qu'après avoir été en présence tout le jour, sans combattre, les deux armées se retirèrent chacune de leur côté. La guerre commença en Guienne, sous de plus heureux auspices: Bourg, Blaye et plusieurs autres forteresses, furent enlevées aux Anglais. Dans les combats sur mer, l'avantage resta aussi aux Français, qui prirent plusieurs gros vaisseaux, et tuèrent plus de mille Anglais. Portsmouth fut surpris et pillé; l'île de Guernesey ravagée. Edouard sentit alors la nécessité d'entraîner les Flamands dans son parti. Il négocia avec Artevelle, avec les consuls et les maires des principales villes de Flandre. Il offrit de garantir la réunion au comté, de Lille, de Douai, de Béthune et de toutes les autres places qui en avaient été démembrées. Mais les Flamands se trouvaient arrêtés par les serments qu'ils avaient faits dans les derniers traités: « Sire, dit Artevelle, » il est un moyen aisé d'accommoder » les choses. Vous avez fait valoir » votre droit sur la couronne de » France, après la mort de Charles-le-Bel; ce droit est assez bien » fondé pour vous autoriser à prendre le titre de roi de France: prenez ce titre, et écartelez, dans vos » armes, les lis avec les léopards; » nous vous reconnaîtrons aussitôt. » Nous vous supplierons, en qualité » de notre roi, de nous délier de nos » serments; et ensuite nous serons » entièrement à vous, aux conditions que vous nous proposerez. » Edouard hésita: il avait lui-même renoncé authentiquement à ses prétentions sur la couronne de France, par l'hommage qu'il avait fait à Philippe, comme à son légitime souverain. La guerre ne lui donnait encore aucun nouveau droit de victoire et de conquête. Robert d'Artois, l'ame de son conseil secret, le décida à se rendre au vœu des Flamands. Le traité fut conclu entre Edouard et Artevelle. Le roi d'Angleterre prit le titre et les armes de roi de France (2). Les Flamands lui firent hommage, et lui prêtèrent serment, comme à leur souverain (1339). Philippe fit d'inutiles efforts pour les regagner, en

---

(2) C'est à cette époque qu'Édouard fit répandre cette espèce de manifeste, en vers latins du temps:

Rex sum regnorum, binâ ratione, duorum:
Anglorum in regno sum rex ego jure paterno;
Matris jure quidem Francorum nuncupor idem;
Hinc est armorum variatio facta meorum.

Ces vers furent ainsi traduits en français:

Je suis roi par double raison;
Roi d'Angleterre en ma maison;
Roi de France par Isabelle;
Pourquoi de France j'écartelle.

Philippe fit répondre par cette espèce de parodie:

Prædo regnorum qui diceris esse duorum,
Francorum regno privaberis atque paterno.
Succedunt mares huic regno, non mulieres:
Hinc est armorum variatio stulta tuorum.

Voici la traduction qui fut faite:

Tu te fais roi sans beaucoup de raison;
Tu pourrais bien sortir de la maison;
Quant à la France, elle exclut Isabelle:
Ainsi jamais de France n'écartelle.

leur offrant de nouveaux priviléges. Le pape s'offrit en vain pour médiateur entre la France et l'Angleterre. L'ambitieux Édouard avait résolu de pousser la guerre à toute outrance. Les Français obtinrent d'abord quelques succès. Les comtes de Salisbury et de Suffolk, qui commandaient l'armée anglaise, donnèrent dans une embuscade, et furent faits prisonniers par les habitants de Lille. La ville d'Haspre fut brûlée; le duc de Normandie ravagea tout le Hainaut; Thuin-l'Evêque se rendit. Artevelle, suivi de soixante mille hommes, n'osa rien entreprendre. Cependant Edouard allait arriver en Flandre, et il devait débarquer à l'Eclnse. Une flotte française, composée de cent vingt gros vaisseaux, portant quarante mille Normands, Picards et Génois, attendit les Anglais vers l'embouchure de l'Escaut. La flotte d'Edouard s'avança en ordre de bataille, gagna le vent sur les vaisseaux français, mit le soleil derrière eux, et commença le combat avec cet avantage. L'air fut, en un instant, obscurci d'une nuée de flèches; ensuite on se mêla, et l'on vint à l'abordage. On se battait avec un égal acharnement, lorsque tous les vaisseaux flamands sortirent de leurs ports, et vinrent se joindre aux Anglais. Alors la lutte devint trop inégale; plusieurs bâtiments français furent enlevés; et la flotte anglaise entra triomphante dans l'Escaut. Edouard était blessé à la cuisse; il avait perdu quatre mille hommes : mais Philippe en perdit dix mille, qui furent tués; et à-peu-près un pareil nombre, qui fut fait prisonnier. On attribua cette défaite à la mésintelligence des deux amiraux qui commandaient la flotte, et dont l'un fut pris, l'autre tué, et ensuite pendu par les Anglais, au mât de son vaisseau. A la nouvelle de ce désastre, Philippe se retira sous Arras, avec son armée. Robert d'Artois crut la circonstance favorable; et, voulant profiter, pour son propre compte, de la guerre qu'il avait allumée, il vint, avec Artevelle, assiéger Saint-Omer : mais l'un et l'autre furent battus et repoussés par le duc de Bourgogne. Le siége de Tournai ayant été résolu par Édouard et les Flamands, le comte d'Eu, connétable, Robert Bertrand et Matthieu de Trie, maréchaux de France, et un grand nombre de seigneurs français, se jetèrent dans cette place, qui fut abondamment pourvue de vivres et de munitions. Le roi d'Angleterre l'investit à la tête de cent mille hommes. Philippe se montra avec son armée entre Lille et Douai; les rois de Bohême, de Navarre et d'Écosse, les ducs de Lorraine, de Bretagne et de Bourbon; les comtes de Flandre, de Savoie et de Genève, étaient dans le camp français. Ce camp se trouva bientôt à deux lieues de celui d'Édouard. Le siége de Tournai était vainement pressé depuis deux mois et demi, lorsque le roi d'Angleterre envoya un cartel au roi de France : « J'ai passé la mer, disait Édouard, pour venir me mettre en possession du royaume de France, qui m'appartient. Vidons notre querelle par le duel ou par le combat de cent chevaliers choisis dans chacune des deux armées, ou par une bataille générale. » Philippe répondit que le roi d'Angleterre s'étant reconnu vassal du roi de France, il ne lui appartenait pas de défier son seigneur; qu'il espérait, malgré toutes ses intrigues et la révolte des Flamands, qu'il avait soulevés contre leur souverain, le chas-

ser des frontières de France; qu'au reste il fallait que le risque fût égal de part et d'autre; que dans le duel proposé, Édouard ne hasardait rien; que s'il voulait mettre en jeu le royaume d'Angleterre contre le royaume de France, quoique le marché fût encore trop inégal, il était prêt à le combattre en champ clos, quand il lui plairait. Édouard n'insista pas davantage. Une bataille semblait prochaine, lorsque, par la médiation de Jeanne de Valois, sœur de Philippe, et belle-mère d'Édouard, on signa, le 20 septembre 1340, une trève, qui devait durer jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste de l'année suivante, et dans laquelle furent compris les rois d'Écosse, d'Aragon et de Castille; les Flamands, les Génois, les Provençaux. Édouard repassa la mer; et Philippe congédia son armée, et reprit le chemin de Paris. Les deux rois étaient convenus d'accepter, pour la conclusion de la paix, la médiation du Saint-Siége. Édouard entreprit alors de soutenir, par écrit, son prétendu droit à la couronne de France; mais il paraît, par un mémoire qu'il fit remettre au pape à Avignon, que si Philippe avait voulu lui laisser posséder la Guienne en toute souveraineté, il s'en serait contenté. Philippe voulait qu'avant toute négociation de la paix, Édouard renonçât au titre et aux armes de France, qu'il avait pris depuis un an, démarche que son rival ne croyait pouvoir faire sans tomber dans le ridicule. Le pape, et ses nonces en France et en Angleterre, ne purent obtenir que des prolongations de trève. La mort de Jean III, duc de Bretagne (1341), ralluma la guerre. Jean, comte de Montfort, frère du duc, disputa la couronne ducale à Charles de Blois, reconnu par les états, et qui avait épousé Jeanne de Penthièvre. Montfort fut appuyé par Édouard, Charles de Blois par Philippe; et cette guerre dura vingt-deux ans (*V.* Charles de Blois, VIII, 137). On vit alors le roi de France donner l'investiture du duché de Bretagne, à un prince; et le roi d'Angleterre, agissant comme roi de France, recevoir l'hommage, pour le même duché, d'un autre prince qui s'avouait son vassal. Cependant Montfort, cité à la cour des pairs, se rendit à Paris; il nia d'avoir fait hommage à Édouard, défendit ses droits, contradictoirement avec Charles de Blois; et, prévoyant que la cour des pairs se déclarerait pour son rival, il s'évada secrètement, et ne vit plus d'espoir que dans les armes : mais les armes ne lui furent pas d'abord favorables. Assiégé et pris dans le château de Nantes, il fut conduit prisonnier dans la tour du Louvre (1341). Jeanne de Flandre, sa femme, prit alors le casque, et, vaillante héroïne, défendit longtemps avec gloire la cause de son mari. Édouard, toujours perfidement conseillé par Robert d'Artois, vit que la Bretagne lui ouvrait l'Anjou, le Maine et la Normandie, et pourrait faciliter l'exécution de ses grands desseins sur la France. Il envoya des secours puissants à la comtesse de Montfort. Robert d'Artois en prit le commandement; et la guerre qui s'était faite en Bretagne, entre Charles de Blois et Montfort, se fit entre les deux couronnes de France et d'Angleterre. La fortune parut favoriser Philippe de Valois : de deux princes du sang déclarés contre lui, et qui avaient allumé la guerre, l'un, le comte de Montfort, était prisonnier dans la tour du Louvre; l'autre, Robert d'Artois, légè-

rement blessé au siége de Vannes, que faisait Olivier de Clisson (1343), fut transporté à Londres, et mourut traître à son pays, sur une terre étrangère (3), laissant à la postérité l'affreuse renommée d'avoir été le principal auteur de toutes les calamités dont la France fut accablée pendant plus d'un siècle. Édouard arriva en Bretagne, et échoua dans les siéges de Rennes, de Nantes, de Vannes, et fut lui-même assiégé, devant cette dernière place, par plus de quarante mille Français et Bretons, commandés par le duc de Normandie. Clément VI le tira de ce mauvais pas, en engageant les deux rois à conclure une trève de trois ans. Le comte de Montfort sortit de la tour du Louvre, et mourut bientôt après. Olivier de Clisson, qui était prisonnier en Angleterre, fut relâché par Édouard. Il se rendit à Paris, pour assister au tournois donné pour le mariage du second fils de Philippe avec la fille posthume de Charles-le-Bel. Clisson, accusé d'avoir acheté sa liberté aux dépens de sa fidélité, eut la tête tranchée (1345). Les seigneurs de Malétroit, père et fils, et quelques autres gentilshommes bretons et normands, subirent la même peine; et la trève fut ainsi rompue. Artevelle avait été massacré à Gand, dans une émeute populaire, en voulant faire donner à Édouard le comté de Flandre. La guerre recommença. Édouard débarqua à Baïonne, prit Bergerac, Aiguillon, La Réole, Tonneins, etc. Depuis un an, les Anglais parcouraient la Guienne, sans qu'une armée française vînt arrêter leurs succès. Le trésor de Philippe était vide. Ce prince mit alors un impôt sur le sel; et Édouard l'appela par dérision l'*auteur de la loi salique*. Orléans devint bientôt le théâtre d'une sédition. Il y eut en Normandie des commencements de révolte, qui retardèrent la marche de l'armée française : elle n'arriva à Toulouse que vers la fin de décembre (1345). Le duc de Normandie assiégea et prit Angoulême. Plusieurs autres places se rendirent aux Français. Effrayé à la nouvelle de ces conquêtes, Edouard vint débarquer à la Hogue, en Normandie; s'empara de Honfleur, de Valogne, de Carentan, de Saint-Lo, de Cherbourg, et se montra sous les murs de Caen : cette ville, presque sans fortifications, ne put être défendue par le comte d'Eu, connétable, par un grand nombre de seigneurs normands et par ses habitants. Le connétable et le comte de Tancarville y furent faits prisonniers, et envoyés en Angleterre. Le pillage dura trois jours. Edouard marcha sur Rouen : mais Philippe était arrivé avec une armée; il envoya offrir la bataille : Edouard répondit qu'il fallait la différer jusqu'à ce qu'il fût dans les campagnes de Paris; et il continua sa marche en remontant la Seine. Il brûla les faubourgs de Pont-de-l'Arche, ceux de Vernon et de Meulan; s'avança jusqu'à Poissi, et poussa des détachements qui brûlèrent le château de Saint-Germain-en-Laye, Nanterre et Ruel. Du haut des tours de Notre-Dame, on voyait l'incendie s'étendre jusqu'au pont de Neuilli. Cependant l'armée de Philippe, marchant sur l'autre rive de la Seine, côtoyait l'armée d'Edouard. Le roi de Bohême, le duc de Lorraine, le comte de Flandre, rassemblaient une autre armée à Saint-Denis. Déjà la retraite d'E-

(3) C'est peut-être le seul transfuge qui, toujours en crédit, ait terminé ses jours sans avoir trouvé l'ingratitude et connu le remords.

douard était devenue difficile. Ne pouvant traverser la Seine à Poissi, dont le pont était rompu, et en présence de l'armée de Philippe, il feignit de vouloir passer au-dessus. Philippe donna dans ce piége; et, tandis qu'il allait camper au pont Autoni, Edouard revint sur ses pas: le pont de Poissi fut promptement rétabli, et l'armée anglaise se trouva sur l'autre rive. L'avant-garde fut ensuite attaquée par les milices de Picardie, qui perdirent douze cents hommes et tout leur bagage. Heureux, peut-être, autant qu'habile, Edouard, à qui tout réussissait, comprit néanmoins le péril de sa position, et ne songea plus qu'à gagner la Flandre, fier d'avoir traversé la France, en la ravageant, et d'avoir porté l'épouvante jusque dans la capitale. Philippe le poursuivit dans sa retraite. L'armée anglaise passa sous les murs de Beauvais, en brûla les faubourgs, et arriva sur les bords de la Somme. Mais alors l'embarras des Anglais fut extrême: tous les ponts étaient fortifiés et gardés. Celui de Péquigni n'avait pu être forcé; on n'osait attaquer celui de Saint-Remi, défendu par douze mille hommes. Philippe arrivait à Amiens, avec une nombreuse armée; il n'y avait pas un moment à perdre: il fallait passer la Somme, ou mettre tout au hasard d'une bataille, qui offrait peu de chances de succès. Un des quinze mille prisonniers qu'Edouard traînait, en triomphe, après lui, séduit par l'appât des récompenses offertes, indiqua le gué de Blanquetaque, au-dessous d'Abbeville; et l'armée anglaise se trouvait déjà sur l'autre rive quand l'armée française se présenta pour la charger: quelques escadrons de l'arrière-garde furent seuls atteints et taillés en pièces. La marée, qui commençait à monter, rendant le gué impraticable, Philippe fut obligé de gagner le pont d'Abbeville. Edouard eut le temps de mettre entre les deux armées la forêt de Créci. Malgré l'infériorité de ses forces, et la difficulté de se procurer des vivres autrement que par le pillage, instruit que trente mille Flamands étaient en marche pour le joindre, il retrancha son armée sur le penchant d'une colline, au-dessus du village de Créci. Philippe approchait avec cent mille hommes; mais il y avait dans cette armée plus de rois et de princes que de chefs et de capitaines, et plus d'individus que de soldats. Edouard rangea ses troupes, consistant encore en quatre mille hommes d'armes et trente mille archers, sur trois lignes: la première sous le commandement du prince de Galles, son fils; la seconde, sous les ordres des comtes de Northampton et d'Arundel. Edouard, ayant sous lui le comte de Warwick, d'Harcourt, et Geoffroi, transfuge français, se mit lui-même à la tête de la troisième. L'armée française fut bientôt en présence. Quatre chevaliers, chargés d'aller reconnaître la position des ennemis, rapportèrent qu'ils étaient dans un très-bel ordre de bataille; et leur avis était que l'armée française, étant fatiguée d'une longue marche et s'avançant en désordre, il fallait camper, différer l'attaque jusqu'au lendemain, et former un ordre de bataille plus régulier Philippe, adoptant ce conseil, ordonna aux troupes, qui étaient déjà fort avancées, de s'arrêter: mais cet ordre ne fut pas suivi. Les corps qui marchaient à la tête, crurent qu'on voulait leur ravir l'honneur du premier choc. Les troupes

qui étient derrière, refusèrent de faire halte, en voyant marcher devant elles; et le roi fut entraîné dans cet enthousiasme et dans cette confusion. L'avant-garde, composée de quinze mille arbalétriers, la plupart Génois, était commandée par Charles Grimaldi et Antoine Doria. Le corps de bataille, où se trouvait la grosse infanterie, était conduit par le comte d'Alençon, frère du roi. Philippe commandait l'arrière-garde, ayant auprès de lui Jean, roi de Bohème, avec son fils Charles, élu roi des Romains, et un très-grand nombre de princes et de seigneurs. Un gros orage avait relâché les cordes des arbalètes : les Génois commencèrent l'attaque (26 août 1346); mais, ne pouvant se servir de leurs armes, ils plièrent d'abord, en se renversant sur la seconde ligne. Le comte d'Alençon, soupçonnant ces Italiens de trahison, cria : *Tuez cette canaille, qui ne fait que nous embarrasser.* Cet ordre ne fut que trop bien exécuté; et la confusion devint extrême. Les Anglais en profitèrent : le prince de Galles s'avança avec ses gendarmes, et fut pris en flanc lui-même, par le comte d'Alençon et le comte de Flandre. Le comte de Warwick envoya demander du renfort; Edouard répondit : « Je veux que mon fils et ceux à » qui je l'ai confié, aient tout l'hon» neur de la victoire. J'ai affaire de » mes troupes pour d'autres usages; » qu'il vainque avec les siennes. » Bientôt le comte d'Alençon fut tué, et le corps de bataille enfoncé et mis en déroute. Philippe se porta alors en avant avec l'arrière-garde, et eut un cheval tué sous lui; mais tout fuyait. Resté presque seul sur le champ de bataille, le roi refusait de se retirer, lorsque Jean de Hainaut, saisissant la bride de son cheval, l'emmena malgré lui. Déjà, depuis deux heures, le soleil était sous l'horizon : on s'était battu dans les ténèbres; et les Anglais n'étaient pas sûrs de leur victoire. Edouard fit allumer des feux; et, voyant la campagne abandonnée par les Français, il descendit de la colline, avec sa troisième ligne, qui n'avait point combattu. C'est alors qu'il embrassa le prince de Galles, et lui dit : *Beau fils, vous avez gagné vos premiers éperons, et êtes digne de terre tenir.* Philippe, suivi de quelques-uns des siens, se présenta devant le château de Broie, qu'il trouva fermé. Il fit appeler le châtelain, et lui cria : *Ouvrez, ouvrez, châtelain; c'est la fortune de la France.* Après avoir, à la hâte, pris un léger repas, il se rendit à Amiens. Edouard dut sa victoire, moins à la bravoure de son armée qu'à la témérité, et à cette imprudente confiance des Français, qui avait déjà manqué leur être si funeste aux batailles de Mons-en-Puelle et de Cassel. Les historiens varient sur le nombre de ceux qui périrent dans cette fatale journée de Créci : les uns le portent à vingt mille; les autres l'élèvent à trente mille. Le roi de Bohème (*Voy.* JEAN, XXI, 451), le comte de Blois, neveu de Philippe; le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le duc de Bourbon, Grimaldi et Doria, qui commandaient les Génois, et plus de douze cents chevaliers, restèrent sur le champ de bataille, avec quatre-vingts bannières. Le vieux roi de Bohème, qui était aveugle, voulut qu'on le menât sur les lieux où combattait son fils, roi des Romains : « Je veux » faire, dit-il, un coup d'épée; et il » ne sera pas dit que je serai venu » ici pour rien. » Pour ne pas le per

dre dans la mêlée, quelques chevaliers attachèrent la bride de son cheval à la selle de leurs coursiers; et le lendemain ils furent trouvés morts, avec leurs chevaux encore attachés ensemble. Jean Villani rapporte que Philippe fut blessé; mais Froissart et le continuateur de Nangis n'en parlent point : « L'Anglais, dit un » de nos historiens, *se saoula de* » *sang*, et ne fit quartier à person- » ne. » Il y eut peu de prisonniers, parce que la nuit empêcha la poursuite des fuyards. On croit que l'usage du canon dans les batailles fut introduit par Edouard à celle de Créci. Il ne paraît pas que les Français en eussent dans cette journée (4), qui remplit la France d'épouvante et de deuil. Édouard sut profiter de sa victoire. Il décampa de Créci, le 28 août; et, dès le mois de septembre, Calais fut investi. Mais cette place ne pouvait être prise que par la famine. Jean de Vienne, , qui commandait, en fit sortir dix-sept cents bouches inutiles. Pendant la durée de ce siége mémorable, les troupes d'Édouard obtinrent quelques succès en Guienne; la guerre se fit avec acharnement en Bretagne : la fortune trahit Charles de Blois, qui fut fait prisonnier avec le maréchal de Beaumanoir, et transporté en Angleterre. La femme d'Édouard, imitant la comtesse de Montfort et la duchesse de Bretagne, qui combattaient l'une pour son fils en bas âge, l'autre pour son mari prisonnier, prit le casque, marcha contre le roi d'Écosse, qui était entré en Angleterre par le Northumberland, fit ce monarque prisonnier, et se rendit au camp devant Calais pour y recevoir les honneurs dus à sa vaillance. Philippe s'était en vain flatté que les rigueurs de l'hiver obligeraient Édouard à lever le siége. Le printemps arriva, et la disette commençait à se faire sentir dans Calais. Pour empêcher que cette place ne fût secourue, Édouard fit construire un fort sur une langue de terre, à l'entrée du port; et les assiégés furent réduits à manger leurs chevaux. Philippe rassembla une armée de cent mille hommes, prit l'oriflamme, et parut bientôt à la vue de Calais. Mais le camp d'Édouard trop bien fortifié fut jugé inaccessible. Le roi de France envoya offrir la bataille; et le roi d'Angleterre répondit que Philippe lui retenait injustement la couronne de France; que, depuis près d'un an, il l'attendait devant Calais; que son ennemi pouvait chercher à le forcer dans son camp, et qu'il n'avait point d'autre réponse à lui rendre. L'armée française se contenta de rester à la vue du camp, pour soutenir le courage des assiégés; les nonces du pape arrivèrent pour proposer la paix, ou du moins une trêve. Édouard, par déférence pour le Saint-Siége, consentit à une conférence entre des commissaires, qui se réunirent trois jours de suite, et ne purent s'accorder. Philippe demandait, pour première condition que le siége de Calais fût levé, tandis qu'Édouard voulait qu'avant toute négociation, Calais fût remis entre ses mains. Les nonces du pape prirent alors congé des deux rois; et Philippe décampant le lendemain avec son armée, annonça, par sa retraite, aux assié-

(4) On voit cependant, par un registre de la chambre des comptes de Paris, que dès l'an 1328, c'est-à-dire huit ans avant la bataille de Créci, le trésorier des guerres, Barthélemi de Drach, porte, sur ses comptes, l'argent donné à *Henri de Famechon*, *pour avoir poudres et autres engins idoines aux canons et ribadoquins qui étaient devant Puy-Guillaume*. Dès 1305, les Maures s'étaient servis de canons au siége de Ronda (Florian, *Précis sur les Maures*); et il y a lieu de croire que cette invention leur venait des Tartares.

-gés, qu'ils ne devaient plus compter sur son secours. Leur consternation fut extrême : les vivres manquaient entièrement. Pressé par la bourgeoisie de capituler, le gouverneur monta sur la muraille, fit signe aux sentinelles avancées qu'il voulait parler; et, s'adressant aux chevaliers bretons: « Mes seigneurs, dit-il, vous » êtes vaillants chevaliers; le roi mon » maître m'avait confié cette place. » Il y a près d'un an que vous m'y » assiégez; j'y ai fait mon devoir » aussi bien que ceux qui y sont » renfermés avec moi; nous n'avons » plus aucune espérance de secours. » Je sais que vous n'ignorez pas l'état » où nous a réduits la disette de vi- » vres: nous sommes résolus de nous » rendre; l'unique grâce que nous » demandons, c'est qu'on nous as- » sure la vie et la liberté. » Le seigneur Gautier de Mauni lui répondit que le roi, irrité de la longue résistance des habitants, était résolu de ne les recevoir qu'à discrétion, pour tirer d'eux tel châtiment et telle rançon qu'il jugerait à propos. Il fallut se soumettre. Edouard exigea que *six des plus notables bourgeois, les chefs tout nus, et tous déchaussés, la hars au col*, vinssent lui présenter les clefs de la ville, et se soumettre *à ce qu'il fit d'eux à sa volonté*. L'histoire a consacré le généreux dévouement d'Eustache de Saint-Pierre, de Jean d'Aire, de Jacques et Pierre de Wissant, frères (5). Toute la ville pleurait déjà leur mort; et Edouard la prononçait, quand la reine, sa femme, tombant à ses genoux, désarma sa colère par ses larmes. Cette grâce fut suivie d'une grande rigueur. Tous ceux des habitants de Calais qui ne voulurent pas prêter serment, dépouillés de leurs biens, furent exilés, et sortirent de la ville pour aller chercher ailleurs une nouvelle existence. Touché de tant de courage et de tant d'infortune, Philippe accorda aux Calaisiens tous les offices qui viendraient à vaquer, soit à sa nomination, soit à celle de ses enfants, *jusqu'à ce qu'ils fussent suffisamment pourvus*. Le 3 août 1347, Édouard fit son entrée triomphante dans cette place, qu'il peupla d'Anglais, et dont il augmenta les fortifications. Elle resta plus de deux cent dix ans sous la domination anglaise, et ne fut reprise qu'en 1558, par le duc de Guise, sous le règne de Henri II. Après sa conquête, Édouard souscrivit à une trêve, qui fut prorogée jusqu'à l'an 1350. Mais la France n'en fut pas plus heureuse. La famine la désolait; et la peste, qui se répandit dans d'autres parties de l'Europe, fit, surtout à Paris, d'effroyables ravages pendant deux ans(6). Ce fléau réveilla la piété, mais fit naître en même temps la secte fanatique des flagellants, qui passa, dit le président Hénault, de la folie au brigandage. Les Juifs furent accusés, comme sous le règne précédent, d'avoir empoisonné les eaux. On en fit périr un grand nombre : mais plusieurs historiens ont pensé que tout leur crime était dans leurs richesses. La trêve ne fut pas trop bien observée en Écosse, en Guienne, en Bretagne. Geoffroi de Charni, qui commandait à Saint-Omer, projeta de surprendre Calais : il agissait sans ordre; mais convaincu que le

(5) Ce beau dévouement que rapporte la chronique de Froissart, se trouve néanmoins démenti par les documents historiques consignés dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, tome 37, pag. 538, et les *Notices des manuscrits*, tome 2, pag. 137. G—CE.

(6) On portait tous les jours de l'Hôtel-Dieu, 500 morts, au cimetière des Innocents.

succès de cette entreprise ne serait pas désavoué, il pratiqua des intelligences avec un Italien, nommé Aimeri, de Pavie, à qui Édouard avait confié le commandement de la place. Aimeri se laissa séduire à l'appât de vingt mille écus, qui lui furent offerts. Il consentit à livrer Calais, et le jour était convenu; mais le traître Aimeri fut trahi lui-même. Édouard le força d'avouer son crime, et lui fit grâce à condition qu'il feindrait de trahir encore; qu'il attirerait les Français dans la place, et les livrerait à son maître. Édouard et le prince de Galles se déguisèrent en soldats, et arrivèrent secrètement à Calais avec trois cents hommes d'armes et six cents archers, sous le commandement de Mauni. Le seigneur de Charni se présenta, dans la nuit du 31 décembre au 1er. janvier 1349. Il envoya cent douze des siens; et à peine étaient ils entrés, que les Anglais fondirent sur eux, en criant : *Mauni, Mauni, à la recousse*; et ils les firent prisonniers. Le roi et sa troupe à cheval, sortant à l'instant, se présentèrent devant Charni, qui dit alors à ses chevaliers : « Mes seigneurs, » si nous fuyons nous sommes perdus, » car nous serons coupés avant de » pouvoir gagner le pont de Nieullai : il faut faire ferme; arrive qui » pourra. » Il commençait à faire jour : le choc fut terrible; presque tous les Français furent tués ou faits prisonniers. Pendant la trêve, dont la peste empêcha peut-être la rupture, Philippe de Valois perdit sa femme, Jeanne de Bourgogne. Il ne tarda pas à épouser Blanche, fille de Philippe, roi de Navarre, et mourut bientôt après, à Nogent-le-Rotrou, le 12 août 1350, dans la cinquante-septième année de son âge et la vingt-troisième de son règne. On douta si la mort de ce prince devait être pleurée; tant le malheur semblait s'être attaché à sa personne, comme pour démentir le surnom de *Bien-Fortuné*, qu'il avait reçu en montant sur le trône. Ce prince ne manquait ni de vertu ni de courage; mais ce courage était sans discernement. Il entra dans sa destinée d'avoir pour rival un prince aussi vaillant que lui, mais plus grand capitaine et plus habile politique (*V.* Edouard III, xii, 506). Philippe fut par lui toujours prévenu, toujours surpris, toujours trompé. A des desseins bien concertés, n'opposant que l'impétuosité, et mettant au hasard d'une bataille ce qu'il pouvait obtenir sans tirer l'épée, il échoua dans toutes ses entreprises, et eut la douleur de voir deux Français, traîtres à leur pays, Robert d'Artois et Geoffroi d'Harcourt, imprimer la direction et donner l'ascendant aux armes de son ennemi. La clémence de Philippe lui fit accorder un généreux pardon à ce Geoffroi d'Harcourt, lorsqu'après avoir ravagé la France, celui-ci sentit le remords, et vint tomber aux pieds du monarque, l'écharpe au cou, en guise de corde, témoignant ainsi qu'il se dévouait lui-même au plus infame supplice, qu'il avait trop mérité. Philippe de Valois avait eu, de sa première femme, Jeanne de Bourgogne: Jean, duc de Normandie, qui lui succéda, et dont le règne fut encore plus malheureux que le sien; Philippe de France, duc d'Orléans et comte de Valois, qui fut nommé dauphin, par Humbert, en 1343. Philippe laissa, en mourant, sa seconde femme, Blanche de Navarre, enceinte d'une princesse, qui mourut à Béziers, lorsqu'elle allait épouser le fils du roi d'Aragon. On vit cependant la France s'agran-

dir dans les malheurs du règne de Philippe de Valois. Il avait réuni à la couronne les comtés de Champagne, de Brie, d'Anjou et du Maine. Le roi de Maïorque lui rendit la baronie de Montpellier, et lui céda, ou lui engagea du moins, le Roussillon. Le Dauphiné fut réuni, par un premier traité, passé en 1343, confirmé en 1344, et consommé en 1349 (*V.* HUMBERT II, dernier dauphin). Ainsi Philippe fut plus heureux dans les négociations que dans les combats. Peu s'en fallut que la Bretagne ne lui fût aussi cédée par le duc Jean; et, si cette cession avait eu lieu, l'Angleterre n'eût pu prévaloir, comme elle le fit trop long-temps, contre la France. On attribue aussi à Philippe l'érection des pairies d'Évreux, d'Alençon, de Bourbon, de Clermont en Beauvaisis, et de Beaumont-le-Roger. Sa libéralité, poussée à l'excès, avait épuisé les finances. On poursuivit les financiers, dont plusieurs furent pendus. La confiscation des biens de Pierre Remi, général des finances, qui fut aussi conduit au supplice, montait, dit-on, à douze cent mille francs (environ vingt millions de la monnaie actuelle). Il remit, par une autre ordonnance (1328), les monnaies sur le même pied où elles étaient du temps de saint Louis: mais les besoins qui naquirent des malheurs de son règne, le forcèrent d'altérer les espèces, et d'augmenter les impôts. C'est en 1330, que commencèrent les différends sur la distinction des deux puissances, et sur la juridiction ecclésiastique, attaquée par Pierre de Cugnières (*V.* CUGNIERES). C'est alors que fut introduite la forme de l'*appel comme d'abus*, qu'on nommait auparavant la *voie des recours au prince*. Philippe se prononça pour les ecclésiastiques, et reçut le nouveau surnom de *Vrai Catholique*. La querelle élevée à cette époque, est le fondement de toutes les disputes sur l'autorité des deux puissances, qui agitèrent les esprits sous les règnes suivants. C'est à la même année qu'on rapporte l'établissement de la gabelle; mais il paraît que le premier impôt sur le sel fut mis par Philippe-le-Long. Une ordonnance du même règne confirme l'inaliénabilité du domaine. Gaillard a écrit l'*Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Édouard III*, Paris, 1774, 4 vol. in-12. V—VE.

PHILIPPE Ier. dit le *Beau*, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien Ier., empereur d'Allemagne, et de Marie de Bourgogne, fut souverain des Pays-Bas, par sa mère, en 1482, et roi de Castille par sa femme (*V.* JEANNE, XXI, 488), seconde fille de Ferdinand et d'Isabelle. Il épousa, en 1496, à Lille, cette princesse, transportée en Flandre sur une flotte espagnole. L'ambition seule l'y détermina; car il n'avait pour sa femme aucun sentiment de tendresse. Elle lui donna un fils, qui vit le jour à Gand (1500), et qui fut depuis le célèbre Charles-Quint. L'infant don Michel, héritier du royaume de Castille, étant mort le 20 juillet de la même année, l'archiduc et Jeanne, son épouse, furent déclarés héritiers de la couronne d'Espagne. Ils se rendirent l'un et l'autre dans ce royaume, en 1502, et furent reconnus dans les états de Tolède, et dans ceux de Saragoce. Jeanne resta enceinte à la cour de Madrid; mais l'archiduc repartit pour les Pays-Bas. L'état des affaires dans ce pays et en Allemagne lui servait de prétexte pour quitter

l'Espagne; mais il ne put en imposer sur le véritable motif, ni à la jalousie de Jeanne, ni à la pénétration des Espagnols. L'archiduc, indifférent aux reproches de sa femme, poursuivit son voyage de Madrid en France, et eut à Lyon une entrevue avec Louis XII. La guerre qui s'était élevée au sujet du partage des provinces de Naples, fut le sujet de leurs conférences; l'archiduc conclut, au nom de Ferdinand, son beau-père, un traité qui devait être suivi du mariage de Charles, fils de Philippe, avec Claude, fille aînée de Louis. Les deux souverains s'engageaient à une suspension d'armes, et se donnaient une garantie réciproque des provinces qu'ils avaient partagées: mais à peine le duc de Nemours se fut-il retiré avec son armée, que Ferdinand, plein de mauvaise foi, et affectant de douter des pouvoirs de l'archiduc, enfreignit le traité, et envahit tout le royaume de Naples. Philippe était en Savoie, lorsqu'il fut informé de la conduite perfide et des succès de son beau-père: ne voulant point compromettre son honneur, il retourna aussitôt en France, et se mit entre les mains de Louis. Loin de marquer à l'archiduc aucun soupçon qu'il fût d'accord avec son beau-père, le roi de France lui témoigna toutes sortes d'égards, et le fit accompagner d'une manière honorable dans son voyage en Flandre (*V.* Louis XII). A la mort de la reine Isabelle de Castille, l'archiduc et doña Jeanne prirent en même temps, dans les Pays-Bas, les armes et le titre de rois de Castille. Ferdinand alarmé eut recours à la négociation et à la ruse. Conchillos, l'un de ses ambassadeurs, profita de la faiblesse d'esprit de Jeanne pour lui surprendre un écrit, par lequel elle remettait la régence à Ferdinand: mais Philippe intercepta l'écrit, et fit mettre aux fers Conchillos. Il avait contre Ferdinand un autre sujet de mécontentement: il savait que ce prince songeait à se remarier, pour le frustrer de la succession aux couronnes d'Aragon et de Naples. Il y eut toutefois une espèce de transaction. Philippe n'avait d'autre vue que d'empêcher Ferdinand de s'opposer à main armée au voyage qu'il se proposait de faire en Espagne. Malgré la rigueur de l'hiver, il s'embarqua l'année suivante, 1506, accompagné de Jeanne; il partit de Middelbourg avec une flotte considérable, et une nombreuse armée de terre. La saison était peu favorable: une tempête violente l'obligea de relâcher dans le port de Weymouth. Henri VII régnait en Angleterre; il reçut d'abord l'archiduc avec beaucoup d'égards et de munificence: mais intimement lié avec Ferdinand d'Aragon, il voulut entrer dans les vues de ce prince, et retint Philippe, sous divers prétextes, pendant trois mois. Il ne le laissa même partir qu'après s'être fait livrer le comte de Suffolk, qui, pour se soustraire à son ressentiment, s'était réfugié dans les Pays-Bas. Ce ne fut pas sans répugnance que Philippe consentit à cette demande peu délicate. « La conduite que vous tenez à mon » égard, dit-il à Henri, ne peut que » vous déshonorer ainsi que moi: » on pensera que vous m'avez traité » en prisonnier. — Je prends le dés» honneur sur mon compte, répon» dit Henri; ainsi votre réputation » restera intacte. » L'archiduc mit à la voile. A peine eut-il abordé à la Corogne, que les nobles de Castille se déclarèrent en sa faveur. De tous

les coins du royaume, les personnages du plus haut rang allèrent au devant de leur nouveau souverain. Ferdinand, hors d'état de résister au torrent, prit la voie de la négociation : il y eut une entrevue, où Philippe se rendit à la tête de six mille vétérans, et suivi d'une foule de nobles de Castille, et de Léon. Malgré ses ruses et sa souplesse, Ferdinand se vit contraint de résigner la régence, et de se retirer dans ses états d'Aragon, à la suite d'une convention, contre laquelle il protesta en secret. Jusque-là Philippe, pour s'assurer la couronne de Castille, avait déployé des talents peu ordinaires; mais, dès qu'il en fut en possession, sa conduite inhabile le perdit dans l'opinion publique. Il se laissa dominer par ses favoris flamands, et blessa la fierté des nobles de Castille, en donnant toutes les places à des étrangers. L'infortunée Jeanne, navrée de l'indifférence et des infidélités de son époux, restait plongée dans une mélancolie profonde. Le premier soin de Philippe fut de porter les cortès à la déclarer incapable de s'occuper des affaires du gouvernement; mais il échoua devant l'attachement des Castillans pour leur princesse naturelle. On proclama Jeanne et Philippe, conjointement, reine et roi de Castille, et Charles, leur fils, prince des Asturies. Philippe donna dès-lors un libre cours à sa passion pour les femmes et à son intempérance. Trois mois après qu'il eut obtenu la dignité royale, s'étant livré un jour, à Burgos, à un excès extraordinaire, il eut recours à un exercice violent pour faciliter la digestion. Comme il faisait extrêmement chaud, il eut l'imprudence de prendre en trop grande quantité une boisson rafraîchie à la glace : la fièvre le saisit à l'instant; et, après une maladie de six jours, il expira, le 25 septembre 1506, dans la vingt-huitième année de son âge. B—P.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint et d'Elisabeth de Portugal, naquit à Valladolid, le 21 mai 1527. Son éducation fut confiée à des ecclésiastiques d'un grand savoir, mais qui lui inspirèrent une vive horreur pour toute opinion contraire à la foi catholique. Ces premières leçons influèrent sur son esprit, et peut-être le rétrécirent. Toutefois Philippe devint un prince laborieux, capable de se livrer aux affaires, et d'une modération peu commune. Par l'abdication de son père, en 1554, il mit sur sa tête la couronne de Naples et de Sicile. Le 23 octobre de l'année suivante, Charles-Quint, à l'assemblée des états, abandonna en sa faveur tous les domaines des Pays-Bas; et, le 17 janvier 1556, il lui céda la couronne d'Espagne. Veuf de la princesse doña Maria de Portugal, Philippe avait épousé en secondes noces, Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, quoiqu'elle eût onze ans de plus que lui, et qu'elle ne fût pas douée de qualités propres à faire oublier cette disproportion d'âge (*Voy.* Marie, XXVII, 93): par-là il eut le titre de roi d'Angleterre sans en avoir les droits (Marie se les était réservés). Philippe était arrivé à Londres, le 19 juillet 1554. La cérémonie de son mariage eut lieu quelques jours après : il y déploya une grande pompe. Les Anglais avaient contre lui des préventions, dont il ne voulut pas ou ne sut pas triompher; son air froid et dissimulé les augmenta. La rigueur déployée envers les hérétiques, souleva les esprits contre lui.

Ne pouvant étendre son autorité en Angleterre, et désespérant d'avoir des enfants de sa nouvelle épouse, il s'éloigna d'elle après un séjour d'environ quatorze mois, et partit pour la Flandre. Philippe était alors regardé comme le plus puissant monarque de son siècle. Outre les Espagnes, il possédait les couronnes de Naples et de Sicile, le duché de Milan, la Franche-Comté et les Pays-Bas. Son autorité était reconnue à Tunis, à Oran, au Cap-Vert et aux îles Canaries. Ses possessions dans le Nouveau-Monde étaient immenses, et lui fournissaient de très-grandes richesses. Il n'était pas né guerrier comme son père; mais il avait peut-être plus de talents politiques, ce qui lui valut le surnom de *Prudent*. Par ses ruses et sa dextérité, par sa constance dans les dangers et dans l'adversité, il sut, de son cabinet, commander et se faire craindre autant que Charles-Quint s'était rendu redoutable à la tête des armées. Lorsque Henri II, roi de France, à l'instigation du pape Paul IV, viola, en 1556, la trève de Vauxelles, et signa un nouveau traité d'alliance avec le saint-père; que la guerre par-là se ralluma en Italie et dans les Pays-Bas; qu'enfin le pape, levant hardiment le masque, se déclara contre Philippe, ce prince montra une modération qui contrastait avec la hauteur du pontife. Sa vénération pour le Saint-Siége s'était fortifiée avec l'âge : malgré l'assurance que lui donnaient les théologiens espagnols, qu'il pouvait, sans blesser les lois du christianisme, se mettre en état de défense, et même prévenir les effets de la conduite hostile du pape, il s'y refusa longtemps, attendant toujours du pontife un retour à la raison. Ce ne fut qu'à regret qu'il se détermina enfin à lui faire la guerre (*V.* PAUL IV, XXXIII, 174). Philippe, après avoir rompu la trêve que son père avait conclue avec les Français, se ligua avec l'Angleterre, et fit entrer en Picardie une armée de quarante mille hommes, commandée par Emanuel-Philibert, duc de Savoie. Le 10 août 1557, elle gagna sur les Français, près de Saint-Quentin, une grande bataille. Philippe, qui était alors en Flandre, reçut à Cambrai la nouvelle du succès de ses armes, et se rendit aussitôt à Saint-Quentin pour en presser le siége. C'est là qu'il quitta pour un moment cette réserve qui le caractérisait. Emanuel-Philibert s'étant présenté pour lui baiser les mains, Philippe alla au-devant de lui, l'embrassa avec vivacité, et s'écria : « C'est à moi de baiser les vôtres, dont une si belle victoire est l'ouvrage. » Dans le conseil de guerre qui fut tenu immédiatement après son arrivée, le duc de Savoie était d'avis d'abandonner le siége de Saint-Quentin; mais Philippe, naturellement prudent, craignit d'exposer ses troupes dans le cœur de la France, sans avoir une retraite en cas de revers: il résolut donc de continuer le siége. On se flattait que la place ne résisterait pas long-temps; cependant les troupes de Philippe avaient à vaincre, non-seulement la valeur des Français, mais encore le génie de Coligni, qui les commandait. Ce général, par de nouveaux expédients, brava pendant dix-sept jours les attaques réitérées des Espagnols, des Flamands et des Anglais réunis. Philippe, persévérant dans sa résolution, voulut emporter la ville d'assaut; et, le jour indiqué pour monter à la brèche, il parut armé de pied en cap, afin d'encourager ses soldats. Au moment où il entendit le

sifflement des balles, il demanda, dit-on, à son confesseur, ce qu'il pensait de cette musique : « Je la trouve très-désagréable, répondit celui-ci :—Moi aussi, répliqua le prince; et mon père était un homme bien étrange d'y trouver taut de plaisir. » L'impression que produisit sur lui le spectacle de ce combat fut telle, qu'il fit vœu de ne plus se trouver à aucune bataille. La prise de Saint-Quentin avait eu lieu le jour de saint Laurent ; Philippe dédia, sous le nom de ce saint martyr espagnol, le magnifique monastère de l'Escurial, monument de sa piété et de sa puissance, comme de son goût pour les beaux-arts, et qui lui coûta soixante millions. Un prince plus guerrier aurait tiré de la victoire de Saint-Quentin et de la conquête de cette ville, un parti plus avantageux : la prise du Catelet, de Ham et de Noyon en furent les seuls fruits. Tandis que les Français cherchaient à réparer leur désastre, l'armée de Philippe gagna une seconde bataille, non moins importante que la première, contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines. Cette défaite abattit le courage des Français, et les décida à faire des propositions de paix : on négocia, et la paix fut signée à Cateau-Cambresis, le 13 avril 1559; paix glorieuse pour Philippe, et le chef-d'œuvre de sa politique. Pour la mieux cimenter, ce prince, devenu libre par la mort de la reine d'Angleterre en 1558, épousa, en troisièmes noces, Elisabeth, fille de Henri II, roi de France. Dès que le roi d'Espagne se vit débarrassé de la guerre avec la France, il prit des mesures pour venger ses sujets des déprédations et des ravages du fameux corsaire Dragut, dont le nom inspirait autant de terreur que celui de Barberousse, et qui, au nom de la France, avait subjugué presque toute l'île de Corse, malgré la paix de Cateau-Cambresis. Philippe chargea le duc de Medina-Celi, vice-roi de Sicile, d'une expédition contre Tripoli, principale retraite de Dragut; mais les talents du duc étaient au-dessous d'une telle entreprise. L'expédition manqua, et le roi en parut très-affecté. Une nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse (*Voyez* Piali) : quatre mille de ses soldats périrent en Afrique, d'une maladie épidémique. Indigné pourtant des succès de Dragut et des autres pirates, il rassembla une nouvelle flotte, et nomma, pour la commander, don François Mendoza, qui, avec le secours des Portugais et des braves chevaliers de Malte, attaqua et défit l'armée navale des infidèles. Philippe, voulant se rendre en Espagne, donna le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme. Déjà, sous Charles-Quint, la doctrine de Luther s'était répandue dans ces provinces. Aux rigueurs exercées par le gouvernement, les protestants avaient opposé la plus grande opiniâtreté. Philippe y avait établi depuis un tribunal, qui, sans en avoir le nom, était une véritable inquisition. Ce prince, à qui on rapportait les murmures de ses sujets flamands, au moment où il remit le gouvernement à Marguerite, dit qu'il aimerait mieux ne pas régner que de régner sur des hérétiques. Aussi son départ pour l'Espagne fut-il un sujet de joie pour les habitants de la Flandre. Il était à peine débarqué à Laredo, en Biscaye, qu'un ouragan terrible dispersa et brisa tous ses vaisseaux. Outre la perte de ses équipages, il eut à regretter celle d'une précieuse collection de tableaux de Flandre et

d'Italie, que Charles-Quint avait recueillis à grands frais. Arrivé à Madrid, Philippe, irrité par les troubles des Pays-Bas, fit vœu de consacrer son règne à l'extirpation de l'hérésie. Les opinions de Luther, dont les progrès s'étaient répandus, à cette époque, dans presque toute l'Europe, n'avaient pu gagner l'Espagne, grâces à la police sévère de l'inquisition. Philippe, à son arrivée à Valladolid, parut avide du cruel spectacle d'un *auto-da-fé*. Il demanda l'exécution de trente-trois malheureux, contre lesquels l'arrêt fatal était prononcé. Une cérémonie pompeuse précéda cette cruelle exécution, à laquelle Philippe lui-même assista froidement, accompagné de son fils don Carlos, de sa sœur, et suivi de ses courtisans et de ses gardes. Un gentilhomme protestant, nommé Sessa, que l'on conduisait à l'échafaud, ayant remarqué le roi, implora sa pitié : « Pouvez-vous, ô roi! s'écria-» t-il, être ainsi le témoin des tour-» ments de vos sujets? Sauvez-nous de » cette mort cruelle que nous n'avons » pas méritée. — Non, répondit Phi-» lippe; je porterais moi-même le » bois pour brûler mon fils, s'il était » aussi coupable que vous. » Ce fut vers ce temps que Philippe fixa son séjour à Madrid. Cependant les Pays-Bas, depuis l'éloignement des troupes espagnoles, voyaient les hérétiques se répandre dans toutes leurs provinces, et s'y livrer aux derniers excès. Le cardinal de Granvelle, ministre de la gouvernante, fut signalé par eux comme un persécuteur farouche (*V.* Granvelle, XVIII, 317). Une ligue se forma, à la tête de laquelle se placèrent le prince d'Orange et les comtes de Horn et d'Egmont. Ces trois hommes, distingués par leur naissance, voulurent s'opposer de tous leurs moyens à ce système de répression, et prirent la résolution, après beaucoup de tentatives inutiles, de s'adresser à Philippe lui-même. L'inflexibilité de ce prince le fit persister dans ses mesures de rigueur. Il envoya dans les Pays-Bas le duc d'Albe, le plus grand capitaine et le politique le plus habile de son temps : mais la dureté et l'esprit altier du duc n'étaient pas propres à calmer les esprits. Le comte d'Egmont, qui s'était laissé abuser par les promesses de Philippe, lors de son ambassade à Madrid, fut pris avec le comte de Horn, et tous deux eurent la tête tranchée à Bruxelles. Le prince d'Orange se mit aussitôt en état de résister avec l'appui de quelques princes protestants (*Voy.* Orange, XXXII, 44; Egmont, XII, 577; et Horn, XX, 568). Pendant que les Espagnols attendaient en silence le résultat du mécontentement dans les Pays-Bas, ils apprirent à connaître le caractère impitoyable de Philippe. Don Carlos, son fils aîné qu'il avait eu de sa première femme, la princesse Marie de Portugal, duquel il était jaloux, et qu'il avait fait enfermer, mourut dans sa prison : l'époque et les circonstances de sa mort sont encore un mystère (*Voy.* Carlos, VII, 160). On fit courir le bruit que Philippe l'avait fait périr, sur le soupçon que ce jeune prince avait formé le projet de se rendre dans les Pays-Bas, et de se mettre à la tête des mécontents. La mort de don Carlos contribua à augmenter l'insurrection des Flamands. « Quelle pitié, disaient-ils, » peut-on attendre de celui qui ne » craint pas de verser le sang de » son propre fils! » Un cri général d'indignation se fit entendre

dans toutes les Provinces-unies ; et plus de cent mille personnes abandonnèrent leurs foyers pour se réfugier dans les pays étrangers. Le duc d'Albe fut rappelé, et remplacé par le grand commandeur de Requesens : don Juan d'Autriche lui succéda, mais ne put empêcher la séparation des Provinces-unies, en 1579. C'est alors que Philippe proscrivit le prince d'Orange, et mit sa tête à prix. Ce prince ayant été depuis assassiné par Balthasar Gérard, Philippe s'écria en apprenant cette nouvelle : « Si ce coup eût été porté il » y a deux ans, la religion catholi- » que et moi y aurions gagné. » Paroles imprudentes, qui firent accuser leur auteur d'avoir ordonné lui-même le crime. Cependant Philippe, déjà un des plus grands monarques de l'Europe, par ses richesses, ses possessions étendues et son influence politique, allait joindre un royaumo à ses vastes domaines. La réunion de la couronne de Portugal à celle de Castille fut l'un des événements les plus remarquables de son règne. Il avait des droits sur le Portugal par Isabelle sa mère. Son compétiteur, dom Antoine, prieur de Crato, était soutenu par la noblesse et le peuple : il se fit proclamer roi (*V.* ANTOINE, II, 279). Pour le détrôner, Philippe mit à la tête d'une forte armée, le duc d'Albe, qui en trois semaines soumit le Portugal (1580). Malgré tant de bonheur d'un côté, la république des Provinces-unies était toujours soustraite à l'obéissance de Philippe. Elle servit même l'Angleterre contre lui, lorsqu'il déclara la guerre à Elisabeth, comme favorisant l'hérésie dans ses états : elle avait aussi envoyé des secours aux Flamands. Philippe avait armé contre elle, en 1588, une escadre qui reçut le nom d'*Invincible*, sous le commandement du duc de Medina-Sidonia. Mais une tempête dispersa ses vaisseaux, et en brisa une partie ; ceux qui échappèrent au naufrage, furent attaqués par les escadres anglaise et hollandaise, ce qui entraîna la ruine totale de cette graude expédition (*V.* ELISABETH, XIII, 55), et répandit la consternation dans toute l'Espagne. Le courage de Philippe n'en fut point abattu ; il se montra au-dessus de l'adversité, et dit, à la nouvelle de ce désastre : « J'avais en- » voyé combattre les Anglais et non » les tempêtes ; que la volonté de » Dieu soit faite. » Il ordonna ensuite aux évêques de rendre grâces à Dieu de lui avoir conservé quelques débris de sa flotte ; et il écrivit au pape : « Saint Père, tant que je resterai » maître de la source, je regarde- » rai comme peu de chose la perte » d'un ruisseau : je remercie l'ar- » bitre suprême des empires, qui » m'a donné le pouvoir de réparer » aisément un malheur que mes en- » nemis ne doivent attribuer qu'aux » éléments qui ont combattu pour » eux. » Une seconde expédition n'eut pas un meilleur sort. Dans le temps qu'il attaquait l'Angleterre, il soutenait en France la ligue nommée *Sainte*. Il accepta avidement la qualité de protecteur que les ligueurs lui donnèrent. Si le but de cette ligue était d'exclure du trône de France un prince protestant, les vues de Philippe étaient plus intéressées. Il comptait sur le démembrement de ce royaume : triste fruit du secours d'une puissance étrangère ! Philippe se croyait si sûr de sa proie, qu'il disait déjà : « Ma bonne ville de Paris, ma » bonne ville d'Orléans. » En 1569, il trama une conspiration dans le Béarn, pour enlever Jeanne d'Al-

bret, mère de Henri IV; il voulait la mettre, comme hérétique, entre les mains de l'inquisition d'Espagne, et se saisir du Béarn, à titre de confiscation. Si la religion catholique servait de masque à ce faux zèle, cette religion que Henri IV embrassa, déjoua les desseins et de la Ligue et de l'Espagne. Le traité de Vervins, par lequel le Charolais fut cédé à l'Espagne, mit fin à cette guerre. Philippe avançait en âge. Usé par les débauches de sa jeunesse et par les travaux du gouvernement, il touchait à sa dernière heure. Une fièvre cruelle et les tourments de la goutte, réunis à d'autres maux, annonçaient sa mort prochaine, sans pouvoir l'arracher aux affaires, ni lui faire proférer la moindre plainte. Les médecins n'osant le saigner: « Eh! quoi, leur dit-il, vous craignez de tirer quelques gouttes » de sang d'un roi qui en a fait » répandre des fleuves entiers aux » hérétiques! » Consumé par tant de maux qu'il supportait avec une patience héroïque, il se prépara enfin à mourir. C'est alors qu'il s'aperçut de la vanité des grandeurs humaines. Il appela auprès de lui son fils et sa fille Isabelle, et leur fit à ce sujet un discours touchant. Il donna ensuite des ordres pour ses funérailles, et fit apporter son cercueil dans sa chambre, le plus près possible de sa vue. Bientôt après il rendit le dernier soupir, le 13 septembre 1598, dans la soixante-douzième année de son âge, et la quarante-troisième de son règne. Personne mieux que Philippe II ne sut gouverner les hommes; son caractère convenait parfaitement à celui des Espagnols: fier et réservé, il s'attira surtout l'admiration des Castillans, qui trouvaient leurs propres traits réfléchis dans l'imposante gravité de leur souverain. Le courage et la constance qu'il sut leur inspirer, et dont ils firent preuve dans toutes les guerres où il se trouva engagé, attestent l'ascendant qu'il exerça sur ses sujets de la péninsule. Il s'attachait à entretenir parmi eux la paix, tout en soutenant la guerre chez ses voisins. Quoique sa sévérité inspirât plus de respect que d'amour; que la monarchie ait beaucoup souffert sous son règne, et que de cette époque même date sa décadence, il fut vivement regretté. A beaucoup de zèle pour la religion, il réunissait une grande capacité dans les affaires : il se distinguait aussi par une héroïque fermeté dans l'infortune, et par une grande libéralité envers les savants et les artistes; car son règne, de même que celui de Charles-Quint, fut remarquable par une foule de grands hommes et d'habiles écrivains. Mais si l'on s'en rapporte aux historiens protestants, qui le surnomment le *démon du midi*, Philippe était vindicatif, inflexible, sanguinaire et hypocrite; le rôle qu'il a joué dans les troubles qui déchirèrent la France, son sang-froid à l'exécution de tant de victimes de l'intolérance, enfin, l'inquisition dont il fit un tribunal de sang, rendront sa mémoire à jamais odieuse. Avec l'éducation qu'il avait reçue, et selon l'esprit qui dominait au seizième siècle, ce prince, d'un caractère sombre et réservé, ne pouvait être que le tyran des hérétiques. Il soutint successivement, et souvent tout-à-la-fois, la guerre contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande et presque tous les protestants de l'Empire, sans avoir jamais d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne: et l'on peut

croire que, sans ses efforts, le protestantisme aurait envahi toute l'Europe. Mais ces guerres étrangères se tournèrent contre Philippe et contre l'Espagne elle-même, dont elles amenèrent la décadence. Les succès de Henri IV, de Guillaume d'Orange et d'Elisabeth, triomphèrent de la politique et des armes de Philippe. La prépondérance de l'Espagne descendit avec lui au tombeau. La *Vie de Philippe II*, écrite en italien par César Campana (Vicence, 1605, 4 vol. in-4°.), n'est qu'un panégyrique, de même que celle qu'écrivit en espagnol son historiographe Luis Cabrera (Madrid, 1619, in-fol.) Cette dernière est d'ailleurs incomplète, et ne va que jusqu'à l'an 1583 : la suite existe en manuscrit à la bibliothèque du Roi, à Paris (Montfaucon, *Bibl. biblioth. mss.* 11, 895). Celle de Sepulveda, beaucoup plus estimée, mais qui ne va que jusqu'à l'an 1564, est de même restée inédite pendant plus de deux siècles, et n'a vu le jour qu'avec les œuvres de cet auteur, Madrid, 1780, 4 vol. in-4°. Celle d'Ant. de Herrera (Valladolid, 1606, 3 vol. in-fol.) est trop verbeuse; mais elle est assez impartiale. Parmi les historiens protestants de ce prince, Grégorio Leti, dont l'ouvrage écrit en italien (Genève, 1679, 2 vol. in-4°.) a été traduit en français, en hollandais et en allemand, est généralement décrié pour son peu de bonne-foi. Celui de Watson, en anglais (Londres, 1777, 2 vol. in-4°., traduit en français par Mirabeau et Durival, Amsterdam, 1778, 2 vol. in-12), est écrit avec moins d'emportement, mais avec autant de partialité : il est d'ailleurs fort incomplet; les affaires des colonies, celles de Naples, de la Sicile, etc., y sont presque entièrement passées sous silence : il paraît que l'auteur a oublié de consulter les historiens espagnols (1). B—P.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils du précédent et d'Anne d'Autriche, naquit à Madrid le 14 avril 1578. Il monta sur le trône, le 13 septembre 1598, et, à l'âge de vingt ans, il se vit maître des principales richesses des deux mondes. Ce prince décela de bonne heure une grande faiblesse de caractère; et il se montra dénué de passions et de jugement. Le roi son père, étant résolu de le marier, lui montra les portraits de diverses princesses, parmi lesquelles il lui dit de choisir. En vain on le pressa de se décider d'après sa propre inclination : la seule réponse que l'on put en obtenir, fut que la princesse à qui son père donnerait la préférence, serait pour lui la plus belle et la plus aimable. Enfin, en 1599, on lui fit épouser Marguerite d'Autriche, fille de Charles, archiduc de Graetz. Philippe ne paraissait guère plus capable d'exercer l'autorité souveraine : aussi le commencement même de son règne se ressentit de la faiblesse du jeune monarque. Le duc de Lerme, son favori et son premier ministre, courtisan accompli, mais qui n'était ni plus laborieux ni meilleur politique que son maître, voulut reprendre l'ascendant qu'il avait exercé sous Philippe II : dépourvu de la fermeté nécessaire, il ne put diriger le vaisseau de l'état; et ses compatriotes prédirent hautement les malheurs qui menaçaient

(1) M. Alexis Dumesnil a publié une *Histoire de Philippe II*, Paris, 1822, in-8°. Mercier (L. S.) est auteur d'un drame intitulé : *Portrait de Philippe II, roi d'Espagne*, 1785, in-8°. *Philippe II* est aussi le titre d'une tragédie de M. J. de Chenier, qui a été imprimée pour la première fois en 1818, dans le tome second de son théâtre, pour les autres pièces sur le même sujet *V.* CARLOS VII, 161. A. B—T.

l'Espagne. Malgré la paix conclue avec l'Angleterre depuis 1604, la guerre contre les Provinces-unies, commencée sous le règne de Philippe II, continuait toujours. Albert et Isabelle, qui n'avaient accepté le gouvernement des Pays-Bas qu'avec la promesse d'être protégés par la cour d'Espagne, attendaient vainement des secours de Philippe III et de son ministre : ce dernier, pour affermir sa puissance, ruinait l'Espagne par ses profusions, et n'était pas en état de payer les troupes espagnoles; elles se mutinèrent, et passèrent, au nombre de trois mille hommes, sous les drapeaux du prince Maurice. Cependant, après plusieurs combats, le duc Albert parvint à mettre le siége devant Ostende. Philippe, assailli jusque dans son palais par les murmures de ses peuples, que faisait éclater l'état déplorable de l'Espagne, voulut convertir en monnaie toute la vaisselle, et l'argenterie des églises : le clergé protesta contre cet édit; et le monarque y renonça. Il se procura une somme considérable, en engageant les remises de l'Amérique, pour servir à la conquête d'Irlande et à la réduction d'Alger qu'il avait projetées. La première de ces entreprises, confiée à don Juan d'Aguilar, échoua complètement; la seconde n'eut pas un meilleur résultat, quoique dirigée par le célèbre Doria. Tandis que Philippe consumait ses forces en vaines entreprises, Albert, qui depuis trois ans assiégeait Ostende, réussit enfin, en 1604, par le secours de Spinola, illustre Génois, à se rendre maître de cette place importante. L'agriculture étant négligée, et les manufactures abandonnées en Espagne, la pénurie y devint extrême. Philippe doubla la valeur de la monnaie de billon, et par-là ne fit qu'aggraver le mal. Dans ces circonstances, il lui fut impossible d'envoyer du secours au duc Albert pour continuer la guerre dans les Pays-Bas; et comme les petites provinces de Hollande et de Zélande avaient plus de vaisseaux que l'Espagne, elles lui enlevèrent les principales îles Moluques et Amboine, source de grandes richesses. Philippe finit par souscrire, en 1609, à une trève de douze ans, avantageuse pour la Hollande. C'est ainsi qu'il éteignit la guerre civile dans ses domaines; mais il ne put ramener la prospérité dans la péninsule. On l'avait de bonne heure imbu de préjugés contre les Mauresques : c'étaient les restes des Sarrasins qui, lors de la conquête de Grenade sous Ferdinand-le-Catholique, avaient promis d'embrasser le christianisme pour demeurer en Espagne, mais qui étaient soupçonnés de professer en secret le mahométisme. On les accusa de tramer une révolte générale, et d'avoir cherché à cet effet un appui en France et jusqu'en Turquie. Quoiqu'ils ne s'occupassent en général que de la culture des terres, leur expulsion fut décidée. Comme leur nombre inspirait des craintes, Philippe fit passer des troupes sur la côte de Valence; et, le 10 janvier 1910, l'édit qui les chassait de la péninsule fut publié et exécuté. Ces malheureux proposèrent, dit-on, deux millions de ducats d'or pour obtenir la permission de rester en Espagne. Philippe fut inflexible; et plus de deux-cent mille habitants laborieux s'exilèrent sans retour. Une partie se dirigea du côté de la France (*V.* MORET, XXX, 147). Le roi s'aperçut enfin de la blessure qu'il avait faite à son pays. Pour ranimer l'agriculture, qui commençait à lan-

guir, moins peut-être par suite de l'expulsion des Maures, que par l'émigration continuelle des hommes actifs et entreprenants, qui s'empressaient d'aller chercher en Amérique une fortune plus rapide, Philippe publia un édit salutaire, qui doit honorer à jamais son règne : il accorda la noblesse et l'exemption de guerre à tous ceux de ses sujets qui cultiveraient la terre. Mais cet édit si sage fut insuffisant pour remplir le vide de l'expulsion des Mauresques. Le duc de Lerme qui, par sa mauvaise administration, avait tant contribué à la décadence de la puissance espagnole, perdit l'appui de son maître: il avait sollicité et obtenu du pape la dignité de cardinal. Philippe accorda sa faveur et la place de premier ministre au duc d'Uzeda, son fils (*Voy.* LERME, XXIV, 234). Le mécontentement des Espagnols s'étendait dans le royaume de Naples, dont il était en possession : on conspira contre l'autorité de Philippe; le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, était à la tête de la conspiration; heureusement la trame fut découverte à temps: on se hâta d'envoyer à Naples un autre gouverneur, et tout rentra dans l'ordre (*Voy.* OSSONE, XXXII, 216). Après la mort de Henri IV, mort dont le cabinet d'Espagne fut, sans doute injustement, soupçonné, Marie de Médicis devint l'alliée de Philippe; et, pour gage de cette alliance, un double mariage eut lieu entre la maison d'Espagne et celle de France, en 1612. La main de l'infante, Anne d'Autriche, fut donnée au roi de France, Louis XIII, dont la sœur Élisabeth fut fiancée au prince des Asturies. Philippe, qui se flattait de jouir enfin de la paix, eut encore à réprimer les entreprises du duc de Savoie, qui cherchait à s'agrandir du côté du Milanez, et il y parvint par le secours de ses alliés. D'un autre côté, Ferdinand III ayant imploré son appui contre Frédéric, électeur palatin, qui, au préjudice du premier, s'était emparé de la couronne de Bohème, Philippe lui fournit quarante-huit mille hommes, et contribua ainsi aux succès des Autrichiens. Il crut enfin pouvoir vivre dans la tranquillité; mais il n'en jouit pas long-temps : une fièvre lente le minait; tous les efforts des médecins furent inutiles. Il partit pour Lisbonne, d'après leur conseil, croyant que le changement d'air, le mouvement et la distraction, feraient sur lui un effet salutaire. La maladie ayant pris un caractère plus grave, il sentit sa fin prochaine, et témoigna alors quelques regrets d'avoir porté, dans l'administration des affaires, tant d'indolence et de facilité. Un accident vint hâter sa mort : étant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier; ce qui l'incommodait d'autant plus qu'il était très-faible. L'officier chargé d'entretenir le feu étant absent, et personne n'osant remplir ce soin, Philippe mourut victime de l'étiquette, le 31 mars 1621. Quoique ce prince n'eût pas entrepris des guerres destructives, comme son père, la décadence de l'Espagne n'alla pas moins en augmentant sous son règne. De nouveaux tributs furent imposés sur les comestibles et sur les marchandises de première nécessité; les manufactures languirent ou furent abandonnées; les trésors du Nouveau-Monde ne firent que traverser l'Espagne pour passer en des mains étrangères; enfin la mesure irréfléchie contre les Maures, et l'édit sur l'altération de la monnaie, joints à la dépopulation toujours croissante, rendirent son ad-

ministration fatale à l'Espagne. Le numéraire avait tellement diminué dans ses états, qu'à sa mort on ne trouva pas un sou dans l'épargne. D'un autre côté, si les bonnes qualités d'un prince se réduisent à la piété religieuse, l'histoire d'Espagne offrirait à peine un règne plus recommandable que celui de Philippe III. Aucun prince ne l'a surpassé en zèle pour la foi catholique, n'a montré plus de libéralité pour la fondation des couvents et les œuvres pies. On construisit sous son règne le port du Callao près de Lima, les fortifications de Porto-Bello et de Cadix. On reproche surtout à Philippe d'avoir méprisé les maximes prudentes de son conseil, pour se livrer exclusivement au duc de Lerme, qui parvint à se rendre maître absolu des affaires, et porta le désordre dans un royaume que Philippe aurait fait prospérer, si sa justice et ses bonnes intentions n'eussent pas été paralysées par la faiblesse de son caractère. Cette faiblesse se fit sentir dans toutes les parties du gouvernement dès qu'il en eut pris les rênes; et depuis son règne l'autorité royale tomba en décadence, non-seulement en Espagne, mais en Europe. Ce prince était humain, doux, de mœurs pures, et d'une piété sincère; ainsi ce fut avec justice qu'il reçut le nom de Pieux. L'*Histoire de la vie de Philippe III*, écrite en espagnol, par Gil-Gonzalès Davila, historiographe de Philippe IV, demeura inédite pendant plus d'un siècle: don Barthelemi Ulloa la publia enfin en 1771, dans sa *Monarquia de España*. Watson, qui donna en anglais l'histoire du règne du même prince, 1773, in-4°., s'y est montré plus impartial que dans son histoire de Philippe II; mais son livre offre encore de grandes omissions, parce qu'il a négligé de consulter les *Annales Ferdinandei* du comte Fr. Chr. de Khevenhüller, qui lui auraient fourni d'importants détails. L'ouvrage de Watson, dont la deuxième édition, 1786, 2 vol. in-8°., est augmentée et continuée par G^me. Tomson, a été traduit en français par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8°. B—P.

PHILIPPE IV, fils du précédent et de Marguerite d'Autriche, naquit le 8 avril 1605, et succéda, le 31 mars 1621, à son père sur le trône d'Espagne. Il n'avait alors que seize ans, et il lui fallait un mentor. Le choix tomba sur le comte d'Olivarèz, qui, pour signaler son ministère, fit prendre à son pupille le surnom de *Grand* : Philippe ne le mérita que par ses qualités généreuses; il montra de bonne heure une grande affabilité et même quelques talents. La possession de la Valteline, qu'il réclamait comme une dépendance du Milanez, lui fut disputée par la ligue que venait de fomenter le cardinal de Richelieu contre la maison d'Autriche, et à la tête de laquelle se trouvait Louis XIII. Olivarèz, qui, dans cette occasion, fit preuve de modération, en montra peu à l'égard des Provinces-unies. La trêve conclue pour douze ans était expirée : la guerre se ralluma avec plus de vivacité; et Spinola reçut l'ordre d'assiéger Berg-op-zoom dont il ne put s'emparer. Philippe fut assez heureux dans cette guerre jusqu'en 1628, où les Hollandais remportèrent sur ses troupes une victoire complète. C'est aussi à cette époque qu'ils formèrent la compagnie des Indes-Occidentales. L'Espagne ne pouvait que perdre à cet accroissement de

puissance. Le ministre de Philippe ne montra pas plus d'habileté dans des négociations d'un autre genre. L'alliance projetée, entre Philippe IV et Jacques roi d'Angleterre, par le mariage du prince de Galles avec l'infante, n'eut pas lieu. Ce fut après cette rupture que Philippe eut à soutenir les plus grands efforts de la ligue, dont la politique avait essentiellement pour objet d'abaisser la maison d'Autriche, qui régnait en Espagne et en Allemagne. Philippe eut d'abord quelques succès; mais la fortune l'abandonna ensuite : il perdit l'Artois, la Catalogne, et même le Portugal, qui appela, en 1640, le duc de Bragance sur le trône (*Voy.* Jean IV, xxi, 462). Ce prince ne put ignorer qu'Olivarèz avait contribué à la perte du Portugal, par sa négligence, et qu'un mécontentement général s'élevait dans toute l'Espagne contre l'administration de ce ministre despotique. Il lui retira enfin sa faveur (*V.* Olivarèz, XXXI, 575). Cette disgrace ne rendit pas ses armes victorieuses : la guerre continuait toujours au désavantage de l'Espagne, qui se convainquit de plus en plus du peu de fermeté de son roi dans ses projets et dans ses entreprises. Accablé de tant de revers, il éprouva une infortune domestique, à laquelle il fut sensible. La mort lui enleva la reine Elisabeth, fille de Henri IV, femme très-aimable, et qui avait su mériter l'attachement et l'amour de ses sujets. Après tant d'années de guerres destructives entre la France et l'Espagne, Philippe sentit enfin que pour préserver ses états d une entière dissolution, il fallait leur procurer la paix à tout prix. Il renoua donc avec la France les négociations qui avaient déjà été rejetées. Elles réussirent mieux cette fois : on convint d'abord de la cessation des hostilités; et enfin la paix fut conclue, en 1659, dans l'île des Faisans. Cette paix célèbre, connue sous le nom de traité des Pyrénées, fut négociée par le cardinal Mazarin et par don Louis de Haro (*V.* Haro), alors ministre de Philippe IV. Le principal article contenait la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace; ce traité fut cimenté par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV, mariage qui plus tard donna des droits à la maison de Bourbon sur la couronne d'Espagne, malgré la renonciation stipulée par l'infante. Les maladies et les contrariétés multipliées que souffrit constamment Philippe, avaient altéré sa constitution : la défaite de ses troupes dans le Portugal, à Villa-Viciosa, en 1665, lui porta le coup fatal. La lettre qui contenait cette triste nouvelle, échappa de ses mains; et à peine eut-il articulé cette pieuse exclamation, « C'est la volonté de Dieu, » qu'il tomba sans connaissance dans les bras de ceux qui se trouvaient autour de lui. Il ne reprit ses sens que pour entendre les murmures de ses sujets qui accusaient les ministres d'avoir sacrifié la gloire castillane. Fatigué d'un règne si orageux, Philippe, qui desirait achever ses jours dans le repos, se montra disposé à entrer en négociations pour la paix, avec la cour de Lisbonne : elles n'étaient pas plutôt ouvertes, qu'il fut attaqué d'une dyssenterie qui le mit au bord du tombeau. Voyant sa fin prochaine, il se résigna, et profita de ses derniers moments pour assurer le trône à son fils Charles II, et pour lui composer un conseil. Il mourut, le 17 septembre 1665, âgé de soixante-un ans, et après en avoir régné quarante-quatre.

Les malheurs qui pesèrent sur l'Espagne durant tout son règne, contribuèrent à laisser une idée peu avantageuse du caractère de ce prince, d'ailleurs trop livré à la mollesse. Il avait cependant un esprit solide et un jugement sain; et si Olivarèz ne l'eût pas éloigné des affaires dans sa jeunesse, peut-être aurait-il été plus capable de gouverner par lui-même dans un âge avancé. Philippe prit les rênes du gouvernement après avoir disgracié son ministre; mais il les abandonna aussitôt. Il fut humain, affable, bienfaisant, généreux même; et, malgré ces qualités, il ne fut ni aimé ni respecté de ses sujets. Il parla quelquefois avec énergie et avec éloquence, protégea les talents, aima les sciences et les arts; il composa lui-même une tragédie. Les travaux qu'il fit ajouter à l'Escurial, donnent une haute idée de sa magnificence; mais il était loin de justifier et de mériter le titre de *Grand* qu'Olivarèz lui fit décerner à son avénement. Aussi des plaisants lui donnèrent-ils pour devise un fossé avec ces mots : *Plus on lui ôte, plus il est grand.* B—P.

PHILIPPE V, roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, était le second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière. Il naquit à Versailles, le 19 décembre 1683, porta d'abord le titre de duc d'Anjou, et fut appelé à la couronne d'Espagne, le 2 octobre 1700, par le testament de Charles II, dernier roi de la branche autrichienne (*Voy.* CHARLES II, VIII, 151). Le duc d'Anjou était alors âgé de 17 ans. Son heureux caractère, perfectionné par une excellente éducation, et son esprit formé par les instructions profondes de son aïeul, faisaient concevoir de grandes espérances. Déclaré roi d'Espagne, à Fontainebleau, le 16 novembre 1700, il fut proclamé à Madrid, le 24 du même mois. A son passage par Irun, il reçut l'hommage de l'évêque de Pampelune, et d'un grand nombre de seigneurs espagnols. Son premier acte de souveraineté fut un témoignage de reconnaissance envers le cardinal Porto-Carrero, à qui il était redevable, en quelque sorte, de la couronne : il en fit son ministre, et nomma vice-roi de Catalogne, le neveu de ce prélat. Il confirma l'électeur de Bavière dans le gouvernement général des Pays-Bas. Philippe fit son entrée à Madrid, le 14 avril 1701, et fut reçu avec des démonstrations de joie par les uns, et des signes de mécontentement par les autres. Les Catalans, jaloux de leur liberté, se montraient les plus opposés à la nouvelle dynastie : ils étaient encore, de même que les Aragonais, attachés au parti de la maison d'Autriche, que dirigeaient plusieurs grands d'Espagne. Les mesures vigoureuses de Porto-Carrero déjouèrent leurs intrigues; et Philippe reçut l'agréable nouvelle que son autorité avait été reconnue dans les Pays-Bas, dans le Milanez et dans le royaume de Naples. L'affabilité et le maintien réservé de ce prince, firent une heureuse impression sur un peuple fatigué du gouvernement désastreux de son prédécesseur; et ces précieuses qualités lui captivèrent une partie de ceux-mêmes qui s'étaient opposés avec force à son avénement. Après un court séjour à Madrid, il fit un voyage dans les provinces espagnoles, et alla présider les états de la Catalogne. Là il augmenta les priviléges de la province, qui lui vota un don gratuit de quatre millions cinq cent mille livres. Pendant son séjour à

Barcelone, un exemple de sa justice et de sa clémence lui donna des droits à l'estime et à l'amour de ses sujets. Un officier des douanes ayant arrêté et visité les bagages du fils du duc de Medina-Sidonia, l'un des premiers grands d'Espagne, s'était acquitté de sa fonction avec beaucoup de zèle. Le jeune homme, fier de son rang, et indigné de la défiance qu'on montrait à son égard, oublia le respect qu'on doit aux lois, et frappa l'officier à la tête, d'un coup mortel. Le coupable fut arrêté par l'ordre de Porto-Carrero. Cependant le cardinal expédia au roi un courrier pour l'instruire de cette affaire avant qu'elle transpirât. Le duc de Medina-Sidonia était avec Philippe à Barcelone. Le roi le fit venir, et lui dit : « Un jeune homme, fils » d'une personne d'une très-haute qualité, a tué un officier pour » avoir fait son devoir, et même au » moment où cet officier exerçait » ses fonctions. Quel châtiment doit » lui être infligé? » Le duc répondit, après quelques réflexions, que la gravité de la faute exigeait que le jeune homme fût relégué dans une prison pour le reste de ses jours, et que le père se chargeât de pourvoir aux besoins de la famille du décédé. « Vous » avez parlé en cette occasion, dit » Philippe, comme un roi; je dois » parler en père. Le criminel est votre fils; envoyez-le dans un de vos » châteaux, pour réfléchir sur l'é- » normité de son crime. Quant à la » famille du décédé, je maintiens » votre jugement. » Le duc se jeta aux pieds du roi, et lui témoigna la plus vive reconnaissance : jamais ce trait de générosité ne s'effaça de son cœur. Philippe se concilia encore l'affection de ses sujets par quelques actes d'une administration éclairée et paternelle. Il diminua le nombre des offices superflus dans le civil et dans le militaire; il modéra les dépenses de sa maison, et abolit plusieurs places inutiles. Une mesure de Philippe, imprudente peut-être, effaroucha la noblesse d'Espagne : ce fut l'ordonnance portant que les pairs de France qui l'avaient accompagné, jouiraient du même rang et des mêmes avantages que les grands d'Espagne. Cependant les mécontents gardèrent le silence; et le trône du nouveau monarque parut établi sur une base solide. Ce prince épousa la princesse Louise, fille du duc de Savoie (*Voyez* LOUVILLE, XXV, 284, et PHELYPPEAUX). L'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie et la Bavière, reconnurent d'abord son autorité; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui, par la crainte et la jalousie qu'avait inspirées Louis XIV. L'empereur Léopold, voulant soutenir l'archiduc Charles, son fils, contre Philippe, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande. Le Portugal, le roi de Prusse, et ensuite le duc de Savoie, à qui son gendre avait ôté le commandement général de l'armée, se joignirent à cette ligue contre la France et l'Espagne, par le traité connu sous le nom de la *grande alliance*. Le commencement de cette guerre cruelle fut mêlé de succès et de revers. Philippe entreprit, contre l'avis de son grand-père (Louis XIV), et du cardinal Porto-Carrero, un voyage en Italie, où sa générosité lui gagna tous les cœurs, surtout des habitants de Naples, qui lui firent don de sept cent mille ducats. L'empereur avait fait passer en Italie une armée commandée par le prince Eugène, qui venait de battre à Carpi et à Chiari les troupes françaises, espagnoles et italien-

nes. Philippe passant à Gênes, traversa le Milanez, et alla joindre l'armée française. Il fut présent à la bataille de Luzara, livrée le 15 août 1702. Les dispositions de la bataille et le succès de ses armes doivent sans doute être attribués au duc de Vendôme : cependant le monarque anima ses troupes par son exemple. Ce prince espérait chasser les Impériaux de l'Italie; mais les alliés menaçant déjà l'Espagne, il se hâta de retourner à Madrid. Les Anglais et les Hollandais venaient d'attaquer l'Andalousie, tandis que le duc d'Ormond portait ses armes dans la Galice. Sa flotte, composée de quatre-vingts vaisseaux, enleva, dans le port de Vigo, vingt-trois vaisseaux français et espagnols, qui accompagnaient les galions venant du Mexique. Les Anglais firent là un butin de plus de douze millions (V. Ormond et Renau); et la marine espagnole fut, dès ce moment, anéantie. Vers ce temps là, Philippe ayant ôté sa faveur au cardinal Porto-Carrero et à don Manuel Arias, le crédit passa au cardinal d'Estrées, et plus particulièrement à la princesse des Ursins, qui s'était emparée de l'esprit du roi et de la reine. Un Français, M. Orri, fut chargé de l'administration des finances. On se battait déjà depuis trois ans en Europe pour la succession d'Espagne, lorsque l'archiduc Charles partit d'Angleterre, en 1704, pour aller soutenir dans la péninsule ses droits à la couronne : il débarqua en Portugal. Philippe, à qui la France venait de fournir vingt mille hommes, sous les ordres du maréchal de Berwick, lève un grand nombre de milices, et s'avance vers la frontière de Portugal, où il fait la conquête de plusieurs places, entre autres de la forteresse de Portalègre; il bat, en plusieurs rencontres, les Portugais. La flotte anglaise, sortie du port de Lisbonne, s'était présentée devant Barcelone et devant Cadix, où l'archiduc avait des intelligences; mais ces deux places furent préservées par la fermeté de leur gouverneur. La fortune conduisit les alliés devant Gibraltar, qui, mal pourvu, se rendit à la première attaque. Philippe, à deux reprises, échoua dans ses tentatives pour reprendre cette place importante. Ayant partagé son armée, il fut trop faible, la campagne suivante (1705), pour résister aux alliés; et il perdit ses conquêtes en Portugal. Les revers augmentaient le nombre des mécontents; Philippe perdait tous les jours de sa popularité : on découvrit ou feignit de découvrir une conspiration tendant à s'emparer de sa personne ainsi que de la reine; et le marquis de Leganez en fut la victime. La jalousie des grands augmenta, lorsqu'on le vit s'entourer de gardes : ils se plaignirent de ne pouvoir plus approcher librement de leur souverain, et de ce qu'il donnait la préférence à ses compatriotes sur ses sujets. Les rênes de l'état étaient flottantes dans les mains des ministres, qui se succédaient suivant les caprices de la princesse des Ursins, dont la faveur et le crédit étaient immenses. Ces changements fréquents ralentissaient les préparatifs nécessaires pour repousser les ennemis de l'Espagne. L'archiduc, embarqué sur une flotte anglaise, avec une armée expéditionnaire, se montre d'abord sur les côtes du royaume de Valence, qui se déclare en sa faveur, en 1705. A son arrivée en Catalogne, des traîtres lui livrent les forteresses de Lérida et de Tortose. Barcelone est forcée de

capituler; et l'archiduc y est proclamé roi. Il y reçut les ambassadeurs des puissances alliées, et bientôt toute la Catalogne, les royaumes d'Aragon et de Valence, suivirent son parti. Philippe, animé de l'espoir de terminer la guerre par la captivité de son compétiteur, pressa le siége de Barcelone avec la plus grande ardeur. Déjà la fortune paraissait lui sourire, quand les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande parurent. La consternation se répandit dans son armée; l'escadre française, trop inférieure, crut devoir s'éloigner; et Philippe fut obligé de se retirer avec précipitation à Perpignan: de là il rentra en Espagne par la Navarre. Une éclipse de soleil accrut encore, dit-on, la terreur de ses soldats; et sa retraite fut désastreuse. Dans le moment où l'adversité semblait l'accabler, il montra un courage héroïque. Le maréchal de Tessé l'ayant engagé d'aller à Versailles, pour y conférer avec Louis XIV, il répondit avec fermeté qu'il ne reverrait jamais Paris, et qu'il voulait régner et mourir en Espagne: il rentra dans sa capitale, alors remplie de troubles. Cependant, à la nouvelle de sa déroute, une armée nombreuse, composée de Portugais et d'Anglais, commandés par Gallway et Las Minas, s'avança, en 1706, vers Madrid; et Philippe, qui ne pouvait espérer de s'y défendre, fut contraint de quitter sa capitale, et se dirigea vers Burgos, avec une armée peu nombreuse, mais fidèle. Les Castillans, dans sa détresse, montrèrent un grand attachement pour leur nouveau souverain. Il leur donna sa parole d'honneur de ne pas abandonner l'Espagne, tant qu'il lui resterait un escadron de cavalerie. On lui proposa, dans cette extrémité, de se joindre aux ennemis de la France, qui lui laisseraient à ce prix l'Espagne et l'Amérique. « Non, dit Philippe avec indignation, je ne tirerai jamais l'épée contre une nation à qui, après Dieu, je dois le trône. » On l'avait aussi engagé à se retirer en Amérique: mais les affaires changèrent de face. Le duc de Berwick profita de l'imprudence des ennemis qui, amollis par les plaisirs de la capitale, lui laissaient les moyens d'intercepter leurs convois: ils évacuèrent Madrid à son approche, et Philippe y rentra peu après aux acclamations de la multitude. Le 25 avril 1707, se donna la bataille d'Almanza, gagnée par Berwick sur les troupes confédérées, et qui rétablit les affaires de Philippe. Ce fut le lendemain de cette bataille, que le duc d'Orléans arriva en Espagne, avec l'espoir d'être plus heureux qu'en Italie. Il prit le commandement de l'armée française, et réduisit sous la domination de Philippe les royaumes de Valence et d'Aragon; il pénétra même jusqu'en Catalogne, et la forteresse de Lérida se rendit à ses armes. Des intrigues de cour le forcèrent de quitter l'Espagne (*V.* ORLÉANS, XXXII, 169). Le 25 août de la même année, la naissance d'un prince, qui assurait la stabilité de la succession au trône, combla de joie les Castillans. La guerre se compliquait cependant; et, malgré les succès des alliés contre Louis XIV, succès qui affaiblissaient les moyens de la maison de Bourbon, elle ne se soutenait pas sans gloire. Philippe, pendant la campagne de 1708, perdit la Sardaigne et Port-Mahon; soumit Tortose, et, dans le royaume de Valence, Denia et Alicante. Mais Louis XIV, accablé par ses revers, se vit dans la dure nécessité de demander

la paix à ses ennemis et à ceux de Philippe. Ils exigeaient qu'il les aidât à détrôner son petit-fils, et ce fut alors qu'il prononça ces paroles remarquables: « Puisqu'on veut que je » continue la guerre, j'aime mieux la » faire à mes ennemis qu'à mes en- » fants. » Le courage de Philippe avait paru l'abandonner; mais, ranimé par la reine, il reprit bientôt de plus nobles sentiments, et se montra digne de régner. Ses sujets, ayant joint leurs instances à celles de leur souverain, obtinrent de Louis XIV qu'il leur envoyât le duc de Vendôme; et bientôt l'arrivée de ce général, à la tête de trois mille hommes, rendit le courage aux Espagnols. Philippe remporta, le 10 décembre 1710, à Villa-Viciosa, une grande victoire, qui fut suivie d'autres succès. Ces heureux événements, et surtout la mort de l'empereur Joseph I[er]., et l'élévation de l'archiduc Charles, son frère, à l'empire, donnèrent lieu à des négociations; et la paix fut enfin conclue à Utrecht, le 11 avril 1713, entre Philippe et les alliés. Par cette paix, la couronne d'Espagne fut assurée à Philippe V, et à sa postérité masculine. Mais il fut obligé de céder une partie de la monarchie espagnole, telle que les Pays-Bas, et ses possessions en Italie. Cependant il lui fallut faire encore la guerre à ceux de ses sujets qui persistaient dans la révolte; et le royaume ne fut entièrement pacifié et soumis qu'après la prise de Barcelone, en 1714, et celle de Maïorque. La reine étant morte, en 1714, à l'âge de vingt-cinq ans, Philippe en fut inconsolable, et ne voulut plus habiter l'Escurial. Il se retira dans le palais du duc de Medina-Celi. La princesse des Ursins fut seule admise à partager la retraite du monarque, et s'éleva pour lors à un tel degré de faveur, qu'elle conçut l'espérance de monter sur le trône. Philippe s'occupa, lorsque sa douleur fut calmée, à rétablir ses finances, et Orri, son ministre, y réussit en partie; mais portant aussi ses projets de réforme sur les autres branches de l'administration, il révolta la nation, et suscita contre lui le tribunal de l'inquisition, qui balançait alors le pouvoir souverain. Philippe ne tarda pas à se remarier avec Élisabeth Farnèse, princesse héréditaire de Parme, qui, par son esprit élevé et cultivé, et par ses talents, a mérité une place distinguée parmi les reines célèbres de l'Espagne (*V.* ELISABETH, XIII, 62). Ce mariage fut ménagé par le fameux Alberoni, et par la princesse des Ursins elle-même, qui lui dut ses malheurs (*V.* URSINS). Albéroni, devenu premier ministre, forma aussitôt des plans gigantesques pour faire jouer à l'Espagne le premier rôle en Europe. Il voulut d'abord la faire rentrer en possession des états d'Italie; et par son conseil, Philippe ordonna un armement pour reprendre l'île de Sardaigne, qui était occupée par l'empereur: car l'état de guerre était toujours censé existant entre l'empereur et l'Espagne. Le cabinet de Madrid vit avec un secret déplaisir que la France et l'Angleterre, qui venaient de conclure avec la Hollande, le traité de triple alliance, en 1717, prétendissent l'empêcher d'agir contre l'empereur. Albéroni, qui avait rétabli l'autorité du roi dans le gouvernement, ne fut point arrêté par les obstacles; il s'empara de la Sardaigne, et fit ordonner un armement encore plus considérable pour envahir la Sicile, qui était échue en partage à la maison de Savoie. Mais les Anglais, jaloux de la marine es-

pagnole, arment une escadre nombreuse, attaquent la flotte de l'Espagne, à la hauteur de Syracuse, en 1718, et lui enlèvent vingt-cinq vaisseaux. Les Espagnols perdent en outre six mille hommes dans le combat. Le ministre de Philippe V n'en poursuivit pas avec moins d'ardeur l'exécution de ses projets. Il ordonne au marquis de Lède de presser la conquête de la Sicile; et les Espagnols, secondés par les habitants, défont, le 15 octobre, à Milazzo, un corps de huit mille Impériaux. Cependant on découvrait en France la conspiration formée par Albéroni, pour enlever la régence au duc d'Orléans, et la faire donner, par les états de la nation, à Philippe V; et un autre projet du ministère espagnol, pour rétablir la maison des Stuarts sur le trône d'Angleterre. Mais la flotte destinée à y porter le prétendant, fut dispersée; et, de son côté, le régent sut prévenir les desseins des conjurés. Une armée française, commandée par le maréchal de Berwick, se dirige aussitôt vers les Pyrénées. Bientôt le roi d'Espagne s'avance, à la tête d'une armée, jusque dans la Biscaye; la reine et Albéroni suivaient aussi, chacun à la tête d'un détachement. L'Europe regardait comme simulée, ou envisageait comme une guerre civile, cette querelle entre deux rois d'une même maison, et entre deux peuples unis par tant d'alliances et par des intérêts communs. Cependant les Français firent la conquête de Fontarabie, de Saint-Sébastien et du château d'Urgel, brûlant les magasins des villes et seize vaisseaux de guerre encore sur les chantiers. De leur côté, les Anglais s'emparent du port de Vigo, et emmènent six vaisseaux. Ces revers indisposèrent le roi contre son ministre. Pressé par les forces réunies des confédérés, il demanda la paix, et l'obtint avec la condition de le renvoyer: Albéroni fut sacrifié au salut de l'état, et retourna en Italie. Philippe accéda, en 1720, au traité de la Triple-Alliance; fit évacuer la Sicile, et abandonna ses intérêts au duc d'Orléans, régent de France. La tranquillité semblait entièrement rétablie en Espagne; mais les Maures faisaient un grand armement en Afrique, pour venir fondre sur l'Andalousie; ils assiégeaient Ceuta depuis vingt-six ans, et c'est le siége le plus long dont parle l'histoire moderne. Le marquis de Lède les contraignit de le lever (*V.* Muley, XXX, 378). Philippe, délivré des agitations de la guerre, n'en fut pas plus heureux. Le gouvernement intérieur de l'Espagne exigeait les mesures les plus efficaces; et ce prince ne se sentait pas capable d'achever son ouvrage. Naturellement enclin à la mélancolie, succombant sous le poids des affaires, il était quelquefois six mois sans quitter le lit, quoiqu'il ne fût pas malade. Il vivait dans des inquiétudes continuelles, et se croyait même près du tombeau. Cependant, malgré l'égarement apparent de son esprit, il conserva une mémoire sûre, et refusa un jour de signer une requête qu'on lui présenta, en disant: « Il y a un » an que je l'ai rejetée. » L'idée lui vint de vivre enfin paisible, et d'abdiquer. Vingt-trois ans d'un règne agité, des troubles extérieurs et des commotions intérieures, l'avaient désabusé des grandeurs. Les sollicitations de la reine, sa seconde femme, suspendirent quelque temps l'exécution de son projet: mais sa mélancolie reprit le dessus; et il ab-

diqua, en 1724, en faveur de son fils Louis, dans la vingt-quatrième année de son règne et dans la quarantième de son âge. Il choisit pour retraite le magnifique palais de Saint-Ildefonse (ou *la Granja*), qu'il avait fait construire à l'imitation de Versailles. Là il vivait, avec la reine, dans l'inaction la plus complète. La perte de son fils l'en arracha. Ce jeune prince, mort à dix-sept ans, après sept mois de règne (*V.* Louis, XXV, 242), emporta les regrets de son peuple; et le père, consterné, reprit les rênes du gouvernement. Il convoqua les cortès, et fit reconnaître son fils Ferdinand, prince des Asturies. Ce fut dans ce temps-là que Riperda, hollandais, attiré à la cour de Madrid, comme directeur-général des manufactures, entreprit de ménager la paix entre l'Empire et l'Espagne. Il se rend à Vienne, s'y tient caché dans un faubourg; et, par la médiation du prince Eugène, il fait réussir le traité que les plus grands politiques avaient inutilement tenté de conclure depuis treize ans. Ce traité fut signé le 30 avril 1725. Philippe renonça aux royaumes de Naples et de Sicile, aux Pays-Bas, et au Milanez; et l'empereur, à l'Espagne et aux Indes. On confirma la loi de Philippe, qui exclut de la royauté les filles, tant qu'il y aurait des mâles issus de lui, et la pragmatique sanction par laquelle Charles VI appelait à la succession indivisible de son état, l'aînée de ses filles. Philippe V fit un traité d'union avec l'Empire et la Russie; et Louis XV se ligua avec l'Angleterre et la Prusse. Riperda, comblé de gloire par le traité de Vienne, fut élevé à la plus haute faveur; mais bientôt le poids des affaires l'accabla. Il excita le mécontentement des Espagnols, et sa disgrace suivit de près son élévation; elle rendit la tranquillité à Philippe. La guerre momentanée qu'avait occasionnée le siége de Gibraltar, entrepris par son ordre, fut de peu de durée; et ce prince consentit volontiers à la médiation du cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV. En 1729, l'Espagne et le Portugal s'unirent par une double alliance entre les infants et les héritiers des deux monarchies. Philippe V essaya (en 1732), de porter en Afrique la gloire des armes espagnoles. Les Maures s'étaient armés de nouveau: une victoire, remportée sur eux, les obligea de se désister de leurs prétentions. Le roi reçut cette heureuse nouvelle avec d'autant plus de joie qu'une autre guerre allait éclater. La cour de Madrid ne pouvait se dispenser d'agir de concert avec ses alliés pour maintenir la couronne de Pologne à Stanislas, beau-père de Louis XV. Philippe, après avoir fait avec le roi de Sardaigne un traité de ligue défensive et offensive, sut y entraîner le roi de France, et l'engager à porter, de concert, la guerre dans les états de l'empereur en Italie. La France unit ses troupes à celles du roi de Sardaigne, tandis que l'Espagne envoyait en Italie trente mille hommes, sous les ordres du comte de Montemar. L'infant don Carlos conduisit cette armée à la conquête du royaume de Naples, où il fut reçu moins comme un conquérant, que comme un souverain. Philippe V déclara son fils roi de Naples; et ce prince fut couronné par les Napolitains, transportés de joie d'obéir à un monarque particulier. La Sicile le reconnut. Le traité de Vienne, signé le 18 novembre 1736, confirma dans la maison de Bourbon d'Espagne, la

possession de Naples et de la Sicile. Depuis que Philippe eut repris le sceptre, non-seulement il parut agir pour le bonheur de son peuple, mais encore il prit une part plus active aux entreprises de ses alliés; il fit respecter le nom espagnol, des Anglais, contre lesquels il entreprit la guerre, quelquefois avec avantage, pour protéger le commerce de son pays. Il reprit les armes, en 1739, à la mort de l'empereur Charles VI, dans la guerre pour la succession d'Autriche, faisant valoir ses prétentions sur la Hongrie et la Bohème : appuyé du duc de Modène et du roi de Naples, il essaya de profiter des circonstances pour s'agrandir dans la Lombardie. Il n'eut pas la consolation de voir la fin de cette guerrre, où il agit de concert avec la France. Il mourut le 9 juillet 1746, âgé de soixante-trois ans, après un règne de quarante-six, règne rempli d'événements divers, et où ce prince montra souvent beaucoup de capacité, et même de la valeur personnelle. Philippe V fut vivement regretté de ses sujets; car, malgré ses irrésolutions, sa dévotion mal dirigée, et sa facilité à se laisser gouverner, surtout par Elisabeth Farnèse, qui conserva son influence sur lui jusqu'à sa mort, sa candeur, sa bonté et son esprit de justice lui donnaient réellement des droits aux regrets des Espagnols. En général, on peut dire, à sa louange, qu'il travailla pour la prospérité de ses sujets, et qu'il mit beaucoup de persévérance à leur procurer la tranquillité et à les enrichir. Il voulut que les lois du royaume fussent observées, et que la justice fût rendue. Sa modération et sa prudence sont incontestables; mais on ne peut nier que dans quelques circonstances importantes, il ne se soit abandonné à une faiblesse et à un abattement funestes. Il a laissé des monuments de sa piété et de son amour pour les sciences. Il fonda un monastère pour trente dames nobles qu'on y reçut sans dot, ainsi qu'un séminaire destiné à l'éducation des nobles; il rétablit la discipline militaire, et créa une marine; il institua une académie à Madrid, pour perfectionner la langue nationale enfin, il protégea l'industrie, et encouragea même les étrangers à venir s'établir en Espagne. Il aimait réellement l'état; et, avec plus de fermeté, il se serait épargné des démarches dont il eut à se repentir. Quoiqu'il ait eu à soutenir de longues guerres au-dedans et au-dehors, et qu'il eût trouvé la monarchie dans une sorte de décadence, on peut dire que l'état de l'Espagne n'empira point sous son règne : elle acquit au contraire de la gloire et de la puissance. Philippe fit pour la prospérité de ce royaume, tout ce qu'on pouvait en attendre; enfin l'on ne peut douter que son élévation au trône n'ait été un événement heureux pour la monarchie. Si les Espagnols ont regretté qu'un prince tel que lui n'ait pas hérité de la couronne dans l'état florissant où elle passa sur la tête de Philippe II, peut-être que le mérite de Philippe V eût moins éclaté, puisqu'il n'aurait pas eu les occasions de mériter le surnom de *Courageux*, qui lui fut justement décerné, et confirmé par l'attachement de ses fidèles sujets et par l'histoire elle-même. Les lettres de Mme. de Bavière (*V.* Charlotte-Elisabeth) nous apprennent que ce prince était bossu, mais de bonne mine, très-affable, parlant peu, mais représentant mieux que ses frères; très-religieux et d'un

excellent caractère. Son Éloge, par don Joseph de Viéra y Clavijo, remporta le premier prix d'éloquence à l'académie espagnole, en 1779; il a été traduit en français par Bongars, Paris, 1780, in-8°. Les *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous Philippe V*, par le marquis de Saint-Philippe, ont aussi été traduits en français (par Maudave), Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12.

B—P.

PHILIPPE Ier., comte et duc de Bourgogne, fut appelé *de Rouvre*, du lieu de sa naissance, près de Dijon : il était petit-fils d'Eudes IV (*V.* Eudes, XIII, 466), et avait dès l'âge de dix-huit mois, succédé, à Jeanne, son aïeule, dans les comtés de Bourgogne et d'Artois. Il eut pour tutrice Jeanne de Boulogne sa mère, et remplaça, en 1350, son aïeul, dans le duché de Bourgogne. Pendant sa minorité, les états du duché furent très-favorables au roi Jean, qui avait épousé la mère du jeune duc; il en obtint des secours d'hommes et d'argent contre les Anglais : mais les Bourguignons ne souffrirent pas que le roi de France donnât atteinte à leurs priviléges; et dans les états tenus à Châtillon-sur-Seine, en 1353, les trois ordres s'opposèrent vivement à l'introduction de la gabelle. Les suites de la funeste bataille de Poitiers, où le roi Jean devint prisonnier des Anglais, se firent cruellement sentir en Bourgogne. Ces fiers vainqueurs, s'étant répandus dans le duché, brûlèrent Châtillon-sur-Seine, saccagèrent les villes de Tonnerre et d'Auxerre, et, pénétrant jusqu'à Flavigni, menacèrent la capitale même. La reine, mère du jeune duc, assembla les trois ordres à Beaune. Il leur fallut, pour délivrer la Bourgogne, composer avec les Anglais : deux cent mille moutons d'or (plus de trois millions tournois) furent le prix de leur retraite, qu'ils accordèrent, le 10 mars 1360, par le traité de Gaillon. Les Bourguignons, n'étant pas en état de compléter cette somme, envoyèrent des nobles et des bourgeois en Angleterre, comme otages. Durant ces troubles, la régente avait marié le jeune duc, son fils, à peine âgé de douze ans, avec Marguerite, fille et héritière de Louis comte de Flandre. Philippe, déclaré majeur à la mort de sa mère, prit le gouvernement du duché, à l'âge de quinze ans. Il lui avait également succédé dans le comté d'Auvergne, et il se trouvait, par la réunion de tant de domaines, en état de figurer parmi les principaux souverains de l'Europe : mais la jouissance de cette grande prospérité dura peu. Ce prince mourut, en novembre 1361, un an après avoir été déclaré majeur. Dans ce court espace, il montra des inclinations nobles, et un excellent naturel. En lui finit la première branche royale qui avait régné en Bourgogne pendant 330 ans, depuis Robert de France. Après sa mort, trois contendants, qui descendaient des trois sœurs, filles du duc Robert II, se présentèrent pour lui succéder, savoir : le roi de Navarre Charles-le-Mauvais, le roi de France, et Edouard, comte de Bar. Mais le roi Jean précédait d'un degré ses deux compétiteurs, étant petit-fils de ce même duc Robert. Ce fut le seul titre qu'on fit valoir en sa faveur; et malgré l'opposition du roi de Navarre, le duché de Bourgogne fut réuni à la couronne, dont il avait été détaché sur la fin du dixième siècle, par Hugues-Capet, en faveur de Henri, son frère. Les comtés de

Boulogne et d'Artois, séparés de nouveau du duché de Bourgogne, furent dévolus, par le même droit, et sans nulle opposition, à Marguerite de France, fille du roi Philippe-le-Long, et veuve du comte de Flandre. La réunion du duché de Bourgogne à la couronne fut courte; et l'on peut voir, dans l'article qui suit, combien la nouvelle séparation, faite par le roi Jean lui-même, en faveur de son quatrième fils, fut impolitique et malheureuse. B—P.

PHILIPPE-LE-HARDI, duc de Bourgogne, 4e. fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, naquit en 1342; il avait à peine 15 ans, lorsqu'il combattit près de son père, à la bataille de Poitiers, avec une vigueur qu'on n'aurait pas dû attendre de la faiblesse de son âge : il détourna les coups dirigés contre le roi, et fut blessé en s'acquittant de ce noble devoir. Il fut fait prisonnier, ainsi que son père; mais la valeur qu'il montra dans cette journée, lui mérita le surnom de *Hardi*. Emmené à Londres avec le roi Jean, sa fierté ne se démentit point : voyant, dans un repas, l'échanson du roi d'Angleterre servir son maître avant le roi de France, il lui donna, dit-on, un soufflet, pour le punir d'avoir préféré le vassal au suzerain. L'attachement qu'il témoignait à son père en toute occasion l'ayant rendu extrêmement cher à ce prince, il ne tarda pas à recevoir des marques de sa prédilection. Le comté de Touraine, érigé en duché, lui fut donné à son retour; et trois ans après, quoique le roi eût irrévocablement réuni la Bourgogne au domaine de la couronne, il investit ce fils chéri, du duché de Bourgogne, *pour lui et pour ses hoirs*, et le déclara premier pair de France, prérogative qui ne fut pas une des moindres causes de la jalousie de ses frères. Après la mort de Jean, son successeur Charles V ratifia la donation faite à Philippe son frère, qui, remettant au roi le duché de Touraine, lui fit hommage pour celui de Bourgogne, dont il prit le titre. Ce ne fut toutefois qu'après avoir combattu les Anglais dans la Beauce, et les avoir chassés de la Bourgogne même, qu'il fit son entrée solennelle à Dijon, le 26 novembre 1364. Cinq après, il épousa Marguerite de Flandre, vainement recherchée par le roi d'Angleterre pour le prince de Galles son fils. La guerre était alors déclarée entre l'Angleterre et la France. Philippe arrêta les progrès du duc de Lancastre, qui venait de faire une descente à Calais; mais forcé, par les ordres du roi, de se borner à une guerre défensive, sans pouvoir livrer bataille, il perdit patience, et se retira dans ses états. En 1375, il alla visiter, selon la coutume du temps, l'église de Saint-Jacques en Galice, et parcourut ensuite l'Espagne. Henri II, roi de Castille, le reçut à Séville avec de grands honneurs, et lui fit de riches présents. Le comte de Flandre étant mort en 1384, Marguerite, sa fille et son héritière, lui succéda avec son époux dans les comtés de Bourgogne et de Flandre, d'Artois, de Réthel et de Nevers; tous deux en prirent possession dans le mois de mai de la même année : ainsi l'une et l'autre Bourgogne furent alors réunies sous la domination du même prince; et Philippe se vit élevé au rang des plus puissants souverains de l'Europe. Il est à remarquer toutefois que la duchesse Marguerite conserva, tant qu'elle vécut, son sceau particulier et sa secrétairerie d'état; et que tous les actes furent faits en son

nom dans les domaines dont elle était propriétaire. Cependant, les Gantois, soutenus par l'Angleterre, persévéraient dans leur révolte. Philippe les ramena au parti de la soumission par la voie de la douceur; et par cette sage conduite, la Flandre demeura tranquille jusqu'à sa mort. Attentif à rendre la justice à ses peuples, Philippe institua une chambre des comptes à Dijon, et une autre à Lille, sur le modèle de celle de Paris. Charles V, en mourant, lui confia une partie de l'autorité, conjointement avec le duc de Berri, son frère, afin de balancer le pouvoir du duc d'Anjou, nommé régent du royaume. Tout annonçait déjà les troubles qu'allait exciter entre ces princes l'ambition de gouverner la France. Des trois frères de Charles, le duc de Bourgogne possédait sans contredit les qualités les plus brillantes et les plus estimables: né avec de l'ambition, mais généreux et magnifique, son affabilité et la noblesse de ses manières lui gagnaient tous les cœurs. Toutefois l'excessive autorité qu'il s'attribua, ne pouvait manquer d'exciter la jalousie secrète des courtisans qui composaient le conseil de Charles VI: aussi le jeune roi déclara-t-il bientôt qu'il voulait gouverner par lui-même. Alors le duc de Bourgogne se retira dans les terres de son apanage. En 1392, il assembla des troupes, et se mit à leur tête pour aller joindre Charles VI, qui portait la guerre en Bretagne. L'accident arrivé au roi, dans ce voyage, l'ayant mis hors d'état de gouverner le royaume, le duc de Bourgogne, de concert avec le duc de Berri, reprit le gouvernement de l'état. Ils montrèrent peu de modération et disputèrent l'autorité, non au roi qui n'était plus qu'un fantôme, mais au duc d'Orléans, son neveu. Cependant Philippe avait acquis dès-lors une supériorité décidée sur ses rivaux: étendue de domaines, réputation dans les armes et dans les affaires, génie, fortune, splendeur, tout semblait concourir à la fatale élévation de ce prince et de sa maison. Au milieu des désordres et des intrigues de la cour, occasionnés par la maladie du roi, le duc de Bourgogne témoignait le desir d'assurer la tranquillité par une paix solide avec l'Angleterre, autant pour son avantage particulier que pour le bien du royaume. Souverain de la Flandre, l'intérêt de ses sujets exigeait qu'il leur procurât une communication facile avec l'Angleterre, qui fournissait la plupart des matériaux nécessaires à leurs manufactures: il obtint une prorogation de trève pour quatre ans; mais bientôt le duc d'Orléans, son rival, secondé par la reine, s'empara du gouvernement pendant un voyage que Philippe fit dans ses états de Flandre: son ressentiment ne connut plus de bornes; il caressa le parlement, le peuple de Paris, et rassembla des troupes. Les Orléanais et les Bourguignons inondèrent les environs de la capitale; et tout annonçait les horreurs d'une guerre civile, lorsque la reine se rendit médiatrice et parvint à calmer la fureur des partis. Il s'agissait cependant de prononcer à qui des deux rivaux serait déféré le pouvoir. L'âge du duc de Bourgogne, sa longue expérience, sa réputation et plus encore sa puissance, déterminèrent en sa faveur. On décida qu'il aurait le gouvernement, toutes les fois que le roi serait malade. Tel fut le prélude des inimitiés qui divisèrent, depuis, les maisons de Bourgogne et d'Orléans, et des malheurs que leur ambition réciproque

préparait à la France. Philippe touché des maux que le schisme d'Avignon causait dans l'Église, alla trouver le pape Benoît XIII dans cette ville, pour l'engager à y mettre fin par une démission volontaire. En revenant, il reçut à Lyon les ambassadeurs de Sigismond roi de Hongrie, qui venaient implorer son secours contre les Turcs: ils ne l'implorèrent pas en vain. L'année suivante il fit partir pour la Hongrie son fils Jean, avec la fleur de la noblesse des deux Bourgognes. On peut voir dans l'article de ce prince (XXI, 466), quel fut le résultat désastreux de cette expédition lointaine. Les Anglais irrités des entreprises du comte de Saint-Pol, allié de la maison de Bourgogne, ayant attaqué les vaisseaux flamands et interrompu le commerce, Philippe quitta la cour de France pour prévenir une rupture qui aurait ruiné les manufactures de Flandre; il fut surpris en route par une maladie qui l'obligea de s'arrêter à Bruxelles: s'étant fait transporter à Halle, il y mourut, le 27 avril 1404, âgé de soixante-trois ans. Courage, prudence, pureté de mœurs, attachement à la religion; telles furent les qualités réunies dans la personne de ce prince, qui fut également bon père, bon époux, ami fidèle. Son ambition peut être justifiée; car il fut le soutien de la France, et se montra plus digne de la gouverner que ses aînés et ses rivaux: mais on ne peut excuser aussi facilement son excessive prodigalité, et son amour pour le faste; ses revenus immenses et ses exactions mêmes ne purent y suffire, et il mourut insolvable. Un emprunt fut nécessaire pour les frais de ses funérailles. Une foule de créanciers saisit et vendit publiquement les meubles de celui qui porta la puissance de la Bourgogne au-delà de ce qu'elle avait été, non-seulement sous ses premiers ducs, mais même sous ses anciens rois. Les conquêtes et les alliances des princes de cette seconde race rendirent leur maison l'une des plus puissantes de l'Europe: peu de souverains les égalèrent en pouvoir; et tous leur furent inférieurs en richesses. Philippe avait choisi pour lieu de sa sépulture la chartreuse de Dijon, dont il était le fondateur; il y fut inhumé, revêtu de l'habit religieux: c'était la dévotion du siècle. Son cœur fut porté à Saint-Denis, dans le tombeau des rois ses aïeux. Il eut cinq fils et quatre filles, de son mariage avec Marguerite de Flandre, qui le suivit au tombeau un an après. Jean *Sans-Peur*, son fils aîné, lui succéda (*V.* XXI, 466). B—P.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, l'un des plus puissants princes du quinzième siècle, était fils de Jean *Sans-Peur* et de Marguerite de Bavière. Né à Dijon, en 1396, et élevé à Gand par sa mère, loin des excès qu'entraîna la rivalité de sa famille avec la maison d'Orléans, il avait vingt-trois ans lorsqu'il apprit que son père venait d'être assassiné à Montereau, sous les yeux du Dauphin, dont le jeune prince avait épousé la sœur. Les cris de vengeance qui remplissaient le royaume furent répétés dans son conseil. Pressé par sa noblesse et par les députations qu'il recevait de toutes parts, sollicité par la reine (*Voy.* ISABELLE de Bavière), le nouveau duc se hâte d'offrir son alliance à Henri V, trop habile pour ne pas s'emparer de sa douleur. Malgré les nobles remontrances d'un religieux (P. Floure), qui, chargé de l'oraison funèbre de Jean-Sans-Peur, prêcha hautement le pardon des injures, la perte du Dauphin fut réso-

lue dans Arras, entre Philippe et le roi d'Angleterre, et bientôt après jurée à Troyes par toute la cour. Les communes de France, la plupart consultées d'avance sur les préliminaires d'un traité qui les livrait à une domination étrangère, le reçoivent avec enthousiasme : l'université, le parlement, les états-généraux, souscrivent à l'envi au renversement de la loi salique. Seul héritier des domaines et de la popularité de son père, Philippe soumet toutes les villes, qui se rencontrent sur son passage, joint ses troupes aux Anglais, emporte Montereau, où il s'empresse de rendre au duc Jean les honneurs funèbres, et fait son entrée à Paris, à côté de Henri V, après l'avoir aidé à réduire Melun, qui était défendu par le brave Barbazan. Quelque temps après, il investit Saint-Riquier, sur la Somme, alors l'une des plus fortes places de Picardie. Saintrailles se présente pour la délivrer. Philippe le fait prisonnier de sa propre main, se fait armer chevalier sur le champ de bataille, et sa bravoure décide la victoire et la reddition de la ville. Après la mort de Henri V, il refusa la régence, qui fut déférée au duc de Bedford; mais le mariage de ce prince avec Anne de Bourgogne unit encore plus étroitement Philippe aux intérêts de l'Angleterre. Un événement difficile à prévoir vint l'éclairer sur les suites de cette union. Jacqueline de Bavière, sa cousine, mariée au duc de Brabant, et la plus riche héritière de l'Europe, venait d'épouser publiquement le duc de Glocester, régent de la Grande-Bretagne; et, pendant que Toulongeon, maréchal de Bourgogne, battait à Crevant les meilleurs généraux de Charles VII, le prince anglais levait une armée pour dépouiller le duc de Brabant, cousin-germain de Philippe, comme sa femme. Toute la noblesse bourguignone abandonna Bedford pour marcher contre l'usurpateur. Philippe le chasse du Hainaut, poursuit Jacqueline en Hollande, remporte plusieurs victoires sur les Anglais, et soumet tout le pays connu depuis sous le nom de *Provinces-unies*. Cependant la ville d'Orléans, près de tomber au pouvoir des Anglais, offrait de se mettre entre les mains du duc de Bourgogne. Cette proposition, appuyée par le duc, repoussée sans ménagement par Bedford, rendit leur refroidissement public. Après la délivrance d'Orléans, les troupes royales marchèrent à Reims : les lieutenants de Philippe, sans doute par ses ordres secrets, abandonnent la ville au lieu de la défendre. A cette nouvelle, le duc, appelé à Paris par les instances de Bedford, s'y montre à peine; et, reprenant la route de ses états de Flandre, il reçoit à Arras les ambassadeurs de Charles VII. Ses dispositions avaient déjà été sondées par le connétable de Richemont, son beau-frère; et, si cette seconde tentative ne le ramena point à la cause royale, on put conserver du moins l'espérance de le fléchir. Philippe rentra dans Paris, à la tête de huit cents hommes d'armes, malgré les prières du régent, qui voulait une suite moins formidable. Fort de l'attachement que les Parisiens gardaient à sa maison, il traite, à Saint-Denis même, avec le roi, conclut une trève pour ses provinces; et le prince, auquel le séquestre d'Orléans avait été refusé six mois auparavant, est déclaré lieutenant-général du royaume, jusqu'à Pâques de l'année 1430. Le 10 janvier de cette année, il épouse, à Bru-

ges, Isabelle de Portugal, et institue en son honneur l'ordre de la Toison-d'or, qui fut long-temps le premier de la chrétienté. Cette institution, fondée sur une allusion fabuleuse, mélange de dévotion, de politique et de galanterie, de cérémonies religieuses et de fêtes militaires, peindrait seule tout le quinzième siècle. De graves historiens lui ont assigné une origine toute semblable à celle de l'ordre de la Jarretière. Séduits peut-être par ce rapprochement, ils ont écrit que le duc de Bourgogne avait voulu faire oublier par-là des plaisanteries échappées à ses courtisans sur la couleur des cheveux d'une dame qu'il aimait. Mais n'est-il pas hors de toute vraisemblance que le duc eût choisi l'époque de son mariage, le moment où il prenait, en l'honneur d'Isabelle, cette devise célèbre, *Autre n'aurai*, pour rendre un hommage solennel à l'objet d'une passion étrangère? Il annonce dans son préambule qu'il veut faire revivre la mémoire des Argonautes: il est bien plus probable qu'il voulait honorer par cet emblème le commerce des laines, qui faisait la richesse de Bruges et des Pays-Bas. On doit remarquer la permission accordée par Philippe, aux chevaliers de son ordre, d'embrasser un autre parti que le sien. Les hostilités recommencèrent; et le duc, après avoir délivré Montagu, et s'être emparé de Gournai et de quelques autres villes de Picardie, vint mettre le siége devant Compiègne, où la Pucelle fut prise par les Bourguignons. On sait qu'il refusa de la livrer, malgré les instances réitérées de l'université, de l'inquisiteur et de Bedford lui-même, auquel Jean de Luxembourg la vendit quelques mois après. La mort du duc de Brabant venait de rappeler Philippe dans les Pays-Bas. Jacqueline de Bavière disputait cette succession au duc de Bourgogne, le plus proche parent du mort dans la ligne masculine. Forcée de renoncer à ses prétentions, comme elle l'avait été, en 1428, de reconnaître le duc pour son héritier et son lieutenant dans les états qui formaient son patrimoine personnel, elle promit, en outre, de ne jamais se remarier sans l'agrément de son cousin. L'année suivante, elle enfreignit cette promesse en s'unissant à un gentilhomme zélandais, nommé Borselen. Philippe le fit arrêter; et il obtint d'elle l'investiture de toutes ses places, et la déclaration solennelle que les enfants qui naîtraient d'eux ne pourraient le troubler dans la possession de ce vaste héritage. Le mari de Jacqueline reçut, en compensation, le titre de comte, avec le collier de la Toison-d'or; et Philippe réunit au duché de Bourgogne, aux comtés de Flandre, de Bourgogne et d'Artois, qu'il tenait de ses pères, la Hollande, le Brabant, et toutes les provinces dont se compose aujourd'hui le royaume des Pays-Bas. Pendant qu'il s'assurait sur des peuples séparés par leurs mœurs, par leur langage, et qui le furent plus encore, un siècle après, par leurs croyances religieuses, une domination qui devait échapper à sa famille, il envoyait une armée au comte de Vaudemont, pour appuyer ses prétentions sur la Lorraine, contre René d'Anjou, son compétiteur; et cette armée gagnait la bataille de Bullègneville, où périt Barbazan, l'un des plus braves généraux de Charles VII. René, prisonnier du duc de Bourgogne, fut conduit à Dijon; et le vainqueur se montra digne de sa fortune par son respect pour le malheur. Peu de temps

après, la duchesse de Bedford mourut; et avec elle tombèrent les derniers liens qui attachaient Philippe à la cause de l'Angleterre. De nouvelles négociations s'ouvrirent: mais il ne voulait pas traiter sans ses alliés; et la hauteur des Anglais rompit les conférences. L'avidité de cette foule de seigneurs rassemblés sous la bannière de Bourgogne, la diversité infinie de leurs intérêts, la nécessité de ménager les relations commerciales des peuples des Pays-Bas, devaient encore long-temps retarder la paix: elle fut hâtée par le second mariage de Bedford, caché à Philippe, et par les hostilités partielles qu'exerçaient quelques capitaines anglais contre les troupes bourguignones. Le duc, occupé à réprimer les révoltes de Gand et de Liége, cessa presque dès-lors de faire la guerre à Charles VII. Une attaque imprévue l'appelle en Bourgogne, en 1433. Charles, duc de Bourbon, son beau-frère, sous prétexte de réclamer les droits de son épouse, avait pénétré jusqu'en Franche-Comté. Réduit bientôt à défendre ses propres domaines, il se hâte de faire sa paix à Nevers. Là furent jetés les fondements de la réconciliation de Philippe avec le roi. Un congrès fut convoqué à Arras; des cardinaux y représentèrent le pape et le concile de Bâle; presque toute l'Europe y assista par ses ambassadeurs. Enfin, le 21 septembre 1435, fut signé ce traité célèbre, par lequel Charles, désavouant le meurtre de Jean Sans-Peur, s'engageait à punir les coupables, et promettait une amnistie générale à tous ceux qui avaient porté les armes contre la France; et Philippe, s'intitulant *duc par la grâce de Dieu*, reconnaissait le roi pour son *souverain seigneur*, mais à condition que ses états et ses sujets resteraient indépendants de la couronne pendant sa vie; qu'on lui céderait Mâcon, Bar-sur-Seine, et quelques autres seigneuries, limitrophes de son duché de Bourgogne; qu'on lui paierait 50,000 écus d'or; et que la Picardie lui demeurerait engagée, pour en jouir en toute souveraineté, quoiqu'elle fût déclarée rachetable, moyennant 400,000 écus. A cette nouvelle, Bedford mourut de chagrin; ses plénipotentiaires s'étaient retirés dès le 6 septembre. Néanmoins, Philippe offrit encore sa médiation. Son roi d'armes, *Toison-d'or*, accompagné d'un héraut et d'un docteur en théologie, fut chargé de la proposer à Henri VI, en lui présentant le traité d'Arras. On laissa insulter ces envoyés par le peuple de Londres, et on les congédia sans réponse: les entrepôts des sujets de Philippe furent pillés; et la régence d'Angleterre fomenta des soulèvements dans les Pays-Bas: mais les villes renvoyèrent au duc les manifestes par lesquels on avait tenté leur fidélité; et ce prince, dans ce moment même, accorda un sauf-conduit aux ambassadeurs d'Angleterre, qui allaient solliciter contre lui l'alliance de l'empereur Sigismond. En même temps, il envoyait à Henri VI ses lettres de défi, et obtenait de ses peuples tous les subsides dont il avait besoin pour la guerre qu'il venait de déclarer. L'année suivante, Paris ouvrit ses portes au maréchal de l'Isle-Adam, et au connétable de Richemont, aux cris de *vivent le roi et le duc de Bourgogne!* Philippe se présenta en personne devant Calais: mais sa flotte et ses troupes lui manquèrent à-la-fois; et il se vit forcé, par la désertion des Flamands, de lever le siége. Ses villes de Flandre étaient pleines de fac-

tions. A peine le calme fut-il rétabli dans Anvers, que les Gantois reprirent les armes. La duchesse et son fils furent insultés, et leurs plus fidèles serviteurs massacrés sous leurs yeux. Le duc lui-même fut blessé dans Bruges, et parvint avec peine à pacifier ses états. Cependant il envoyait au secours de Charles des vaisseaux et des soldats ; il appuyait, à Bourges, l'établissement de la pragmatique-sanction; et, plus tard, des bâtiments partis de ses villes maritimes contribuèrent puissamment à la seconde reddition de Bordeaux. La duchesse, issue, par sa mère, de la maison de Lancastre, essaya de réconcilier la France et l'Angleterre, et n'obtint qu'une trève en faveur du commerce des Pays-Bas. Mais elle prépara dès-lors la délivrance du duc d'Orléans, père de Louis XII; et ce prince, oublié depuis vingt-cinq ans en Angleterre, dut sa liberté à Philippe, sous la seule promesse de ne jamais se rappeler les démêlés de leurs maisons. Cette réconciliation et les noces du duc d'Orléans avec une nièce du duc de Bourgogne, furent célébrées par des fêtes magnifiques. La liaison des deux princes devint si étroite, que Philippe envoya son épouse au roi pour le prier d'admettre son nouvel allié dans son conseil; et sur le refus du monarque, il résolut d'appuyer de ses armes les plaintes des mécontents, qui reprochaient surtout à Charles VII de s'isoler de ses conseillers naturels, les grands du royaume. Le duc d'Orléans fut reçu à la cour; et ces menaces de guerre s'évanouirent. L'autorité d'Élisabeth, duchesse de Luxembourg, était méconnue par ses vassaux. Philippe, son neveu, appelé par elle, surprend Luxembourg, réputé dès-lors imprenable, s'empare de Thionville et des autres places; et la princesse reconnaissante lui cède ses droits pour une pension de 10,000 livres tournois (environ 90,000 fr.). La magnificence du duc lui imposait en outre des besoins impérieux. La gabelle, qu'il voulait établir, fut repoussée par les états-généraux des Pays-Bas. Les Gantois se révoltent, font trancher la tête à ses officiers, et marchent contre Oudenarde. Battus deux fois, et la troisième taillés en pièces par Philippe, à Rupelmonde, ils implorent et refusent presque en même temps la médiation de Charles VII. Appelés de nouveau après une quatrième défaite, les ministres de France obtiennent une trève : elle est rompue par les rebelles, avant que la rédaction du traité soit achevée. Une guerre d'extermination commence. La Belgique est ravagée, malgré les efforts du duc pour épargner la misère des peuples. Il convoque enfin le ban et l'arrière-ban dans ses domaines, emporte la forteresse de Gavres, fait pendre la garnison, et livre une dernière bataille, le 14 juillet 1451. Le désespoir des Gantois ne put tenir contre une armée aguerrie, conduite par un chef plein d'expérience : plus de vingt mille rebelles périrent sous le fer ou dans l'Escaut. Philippe pleura sa victoire, et s'empressa d'envoyer aux Gantois consternés, des paroles de clémence, et un sauf-conduit pour leurs députés : ils perdirent une partie de leurs privilèges, payèrent 200,000 florins pour les frais de la guerre, et s'engagèrent à réparer leurs dévastations. La prise de Constantinople retentissait dans toute la chrétienté. Le pape appelait tous les princes à une nouvelle croisade. Philippe donna dans Lille un festin splen-

dide, au milieu duquel il jura sur un faisan que, *si le roi de France voulait tenir ses pays en paix, il irait combattre le grand Turc, corps contre corps, ou puissance contre puissance.* Toute sa cour répéta ce serment; et ses sujets lui accordèrent de nouveaux subsides, à condition qu'ils seraient employés à son *véage d'outre-mer.* Ce projet parut l'occuper long-temps; Philippe passa même en Allemagne, pour en presser l'exécution, et pour associer à son entreprise Frédéric III et les princes de l'empire: mais il revint sans avoir pu voir l'empereur. Sur ces entrefaites, le Dauphin, révolté contre son père, et abandonné de tout le monde, demande un asile à Philippe, et se réfugie dans ses états, sans attendre sa réponse. La conduite du vieux duc fut pleine de mesure. Il avait refusé des secours au Dauphin, dans la guerre de la Praguerie (*V.* Louis XI, XXV, 130), et consulté le roi sur la dernière demande de son fils. Il l'informa de sa démarche précipitée, protestant qu'il ne l'avait reçu que pour prévenir sa retraite en Angleterre, et le suppliant de lui rendre ses bonnes grâces. A sa première entrevue avec le prince, Philippe s'était agenouillé devant l'héritier de la couronne: *Monseigneur*, lui dit-il, *mes soldats et mes finances sont à votre service, sauf contre monseigneur le roy, vostre père; mais de réformer son conseil, ce ne convient ni à vous ni à moi; je le tiens si sage et si prudent, qu'il saura bien réformer ceux de sondit conseil, sans qu'il soit jà besoin qu'autruy s'en doive mesler.* Le Dauphin choisit pour sa résidence le château de Genappe, dans le Hainaut, avec une pension de 6000 livres par mois, et 3600 livres de pension annuelle pour la dauphine. Charles VII, aigri contre son fils, improuva hautement Philippe. Les dernières années de son règne n'offrent qu'un enchaînement de craintes, de reproches et de récriminations contre le duc et le dauphin. Le traité d'Arras pesait au monarque; et son vassal paraissait chaque jour plus jaloux de l'indépendance qu'il avait conquise. La modération du roi, et le respect dans lequel le duc se renferma toujours, sauvèrent la France des suites d'une rupture, qui sembla plus d'une fois inévitable. La vieillesse de Philippe n'était pas plus heureuse que celle de Charles VII. Le comte de Charolais, mécontent de la maison de Croï, qui avait toute la confiance de son père, divisait toute la cour par de fréquentes retraites. Le roi, dont il fit pressentir les dispositions, consentait à le recevoir; mais il refusait de s'associer à ses vengeances: *Pour deux royaumes comme le mien*, disait-il, *je ne voudrais consentir un vilain fait.* Au milieu de ces négociations et de ces intrigues, le duc reçut les ambassadeurs de la Perse, de l'Arménie, de la Tartarie, et de l'empire de Trébisonde, qui venaient lui offrir des secours puissants, s'il voulait marcher contre les Turcs. Charles VII étant mort le 22 juillet 1461, il offrit à son successeur de le conduire à Reims, à la tête de dix mille combattants. Louis, nourri dans la défiance, se hâta de protester qu'il n'avait pas besoin de tout ce cortége. Le duc licencia son armée, et retint seulement quatre mille gentilshommes pour l'accompagner. Les clefs de la ville lui furent présentées; c'était de lui qu'on recevait l'ordre, pendant le séjour de la cour à Reims. Le nouveau roi voulut être

fait chevalier de sa main : il était impatient d'épuiser, en de semblables démonstrations, toute sa reconnaissance. Philippe le conjura de pardonner à tous ceux qui lui avaient déplu pendant le règne de son père, et n'en obtint qu'une réponse évasive. Loin de se prévaloir du traité d'Arras, il s'empressa de lui rendre hommage, et de s'engager à le servir, même pour les terres qu'il ne tenait point de la couronne, pendant que le roi traitait secrètement avec les Liégeois, les plus anciens ennemis de la maison de Bourgogne. Bientôt Louis voulut étendre l'impôt de la gabelle à tous les états de Bourgogne; mais Philippe s'y opposa vigoureusement (*V.* Louis XI, XXV, 132). Cependant le duc n'hésita point à rendre les places qui lui avaient été engagées par le traité d'Arras. Mais le bâtard de Rubempré ayant été arrêté en Hollande, comme chargé par le roi d'enlever le comte de Charolais, Philippe refusa avec noblesse de le livrer aux ambassadeurs qui vinrent le réclamer, et consentit à lever des troupes. Son fils, mis à la tête de l'armement qui se préparait, commença par ordonner aux seigneurs de Croï de quitter la cour. Le vieux duc, outré de cette audace, l'éloigna long-temps de sa présence. Enfin il se laissa fléchir par un sermon sur le pardon des injures, et donna son assentiment à la guerre. Mais, si l'on en croit Comines, le nœud de cette affaire ne lui fut jamais découvert ; et il ne s'attendait pas *que les choses vinssent jusques à la voie de faict*. Le récit de la guerre du *Bien public* appartient aux articles de Louis XI et de Charles-le-Téméraire. Le roi venait de la terminer, en souscrivant le traité de Conflans ; et déjà il soulevait les Liégeois contre le duc. Par ses instigations, Dinant, l'une des villes les plus riches des Pays-Bas, rompt, pour la seconde fois, le traité qui l'attachait à Philippe. Le comte de Charolais, que les habitants avaient pendu en effigie, se présenta devant la place. Ils promenèrent sur leurs remparts une image de son père, représenté au milieu d'un fossé bourbeux ; et ils criaient aux assaillants : *Voilà le siége du grand crapaud, votre duc*. Les villes voisines les invitèrent à se soumettre : leur envoyé fut pendu. Un enfant, chargé d'une lettre semblable, dans l'espoir qu'ils respecteraient son innocence, fut mis en pièces. Ces horribles détails sont nécessaires pour faire concevoir le terrible exemple qui fut alors donné à la Flandre. Philippe refusa d'entendre les députés de Dinant, et s'en remit de sa vengeance à son fils. La ville fut prise d'assaut, et, deux jours après, livrée au pillage et aux flammes. Les Liégeois, effrayés, donnèrent trois cents otages, et se rendirent à discrétion. Le duc ne survécut pas long temps à ces tristes succès : il mourut à Bruges, le 15 juillet 1467, âgé de soixante-onze ans, pleuré de ses peuples, qui le nommaient le *bon Duc*, et respecté de toute l'Europe. Prince populaire, ennemi généreux, chevalier sans tache, Erasme l'a cru comparable aux plus grands hommes de l'antiquité. Aucun prince de ce siècle n'égala sa magnificence, ou ne surpassa son courage. Aucun ne protégea plus que lui le commerce et les arts. Il encouragea surtout les talents de Jean Van Eyck, peintre de Bruges, qui trouva le secret de la peinture à l'huile; et il fit copier ses tableaux par ses manufactures de tapisseries, les seules alors qu'il y eût en Europe. Il aimait

à s'entourer d'hommes lettrés; et il ajouta beaucoup à la collection de livres commencée par son père. On sait que la bibliothèque de Bruxelles, si riche en manuscrits, avait retenu le nom de *Bibliothèque des ducs de Bourgogne* (1). C'est à sa cour, et pour charmer l'exil de Louis XI, que furent composées les *Cent Nouvelles nouvelles*, pâle contre-épreuve du chef-d'œuvre de Boccace. Il fonda l'université de Dole, célèbre depuis pour l'enseignement du droit; et c'est à lui que la Bourgogne et la Franche-Comté doivent la rédaction de leurs coutumes. En 1459, la politique ombrageuse et tracassière de Louis XI troubla ses dernières années. Toutefois le règne de Philippe fut long et glorieux, parce qu'il avait toutes les vertus qui font les bons rois : *Ses subjets*, dit Comines, *avoient grandes richesses, à cause de la longue paix qu'ils avoient eue, et pour la bonté du prince sous qui ils vivoient, lequel peu tailloit ses sujets; et me semble que ces terres se pouvoient mieux dire terres de promission que nulles autres seigneuries qui fussent sur la terre.* Après avoir tenu sur pied des armées considérables, le duc laissait à son successeur quatre cent mille écus d'or monnoyé, soixante-douze mille marcs d'argent, et un ameublement évalué à plus de deux millions. Ses ambassadeurs marchaient les premiers après ceux des rois; et les envoyés des princes de l'Asie l'avaient salué du nom de *grand duc d'Occident*. Ebloui de toute cette puissance, il aima trop le faste et les plaisirs. Son exemple précipita l'introduction du luxe et la corruption dans ses états. *Il n'y avoit si petite maison bourgeoise en ses villes*, dit un ancien historien, *où on ne bût en vaisselle d'argent.* On lui donne quatorze enfants naturels. Il avait eu trois femmes : Michelle de France, sœur de Charles VII, qu'il aima même lorsqu'il voulait détrôner son frère; Bonne d'Artois, dont il n'eut point de postérité; enfin Isabelle de Portugal, qui lui donna deux fils, morts en bas âge, et Charles, qui lui succéda. Une anecdote bien connue, mais qui doit trouver place ici, achèvera le portrait de Philippe. Un jour qu'il se promenait familièrement *devant son hostel*, à Bruges, il trouva sur la place un homme du peuple ivre et profondément endormi. Transporté, par ses ordres, dans son palais, le bonhomme se réveille dans un lit magnifique, et reçoit, au milieu d'une cour éblouissante, tous les hommages réservés au duc. On parvient à lui persuader qu'il a droit aux respects dont on l'entoure. Il paraît en public, vêtu comme le souverain, aussi embarrassé que surpris de son nouveau rôle. On sert un festin splendide; et le faux duc de Bourgogne finit par jouir avec tant d'empressement de sa puissance, qu'il retombe dans son état de la veille. Reporté sur la place, il fut étonné, le lendemain, de se retrouver couvert de haillons, et ne manqua pas, dit-on, de raconter à sa femme qu'il avait rêvé être duc. Ce trait est le sujet d'une assez jolie comédie de Du Cerceau, et rappelle un conte des *Mille et une nuits*, intitulé : *Le dormeur éveillé.*

F—T (2).

(1) Voy. le *Mémoire historique* de La Serna Santander, *sur la bibliothèque publique dite de Bourgogne*, Paris, 1809, in-8°.

(2) Cet artiste est le dernier que M. Foisset aîné ait pu terminer avant la maladie qui l'a conduit au tombeau, à l'âge de vingt-six ans! Tous les lecteurs de la *Biographie universelle*, partageront, sans doute nos justes regrets, de la mort prematurée d'un re-

PHILIPPE (Don) duc de Parme, infant d'Espagne, né le 15 mars 1720, de Philippe V, roi d'Espagne, et d'Élisabeth Farnèse, épousa, le 26 août 1738, Louise Elisabeth de France, fille de Louis XV. Les Espagnols n'avaient pas été heureux dans une campagne faite en Italie, en 1741, pour y procurer un établissement à cet infant, second fils de leur monarque. Au mois de septembre 1743, il parvint à enlever la Savoie au roi Charles-Emanuel. (*V.* Minas.) La France avait permis à l'infant le passage à travers ses provinces; mais elle avait commencé par refuser de se joindre à lui: cependant une armée de vingt mille hommes fut formée, à la demande de la reine d'Espagne, et envoyée en Italie sous le commandement du prince de Conti. L'année suivante, don Philippe, réuni à ce prince français, ouvrit avec éclat la campagne. Ils étaient à la tête de cinquante mille hommes, et obtinrent des succès importants sur le roi de Sardaigne; mais cette campagne fut plus glorieuse qu'utile. Le 27 octobre 1744, ils se virent obligés de lever le siége de Coni, et repassèrent les Alpes, tandis qu'à Paris et à Madrid on les croyait solidement établis en Italie. L'infant avait vu d'un œil jaloux que la gloire des armes lui fût disputée par un prince de la maison de France. Ce fut, à la place de celui-ci, le maréchal de Maillebois, que l'on chargea, en 1745, de seconder don Philippe. Ils entrèrent dans le territoire de Gènes; se rendirent maîtres du cours du Pô: le Montferrat, Alexandrie, Tortone, Parme et Plaisance, devinrent leur conquête. Milan leur ouvrit ses portes, et don Philippe reçut le serment du sénat et des habitants: mais les armées coalisées se divisèrent; on s'aigrit pendant le repos de l'hiver. Les opérations avaient été suivies sans chaleur et sans intelligence: la licence et l'indiscipline ajoutèrent aux funestes effets de la discorde. L'infant don Philippe, le général espagnol de Gages, et le maréchal de Maillebois, s'adressèrent réciproquement les prédictions les plus fâcheuses, sans pouvoir convenir d'aucune mesure ni d'attaque, ni de défense. Bientôt on fut accablé de toutes parts; il devenait urgent de se retirer vers le pays de Gènes, où les difficultés du terrain pourraient protéger une armée affaiblie et peu nombreuse: mais la cour d'Espagne ne se lassait d'aucune dépense, d'aucune perte, pour conserver les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla si chers à l'orgueil d'Élisabeth Farnèse. On se battit sous les murs de Plaisance (mars 1746). Ce fut un épouvantable désastre pour les Français. Les Espagnols avaient eu d'abord quelques avantages; mais le feu des redoutes les écrasa. Les deux armées assurèrent leur retraite par les plus grands efforts de bravoure. Les funestes duchés furent enfin abandonnés, ainsi que le reste de l'Italie. La mort de Philippe V suspendit les efforts de l'Espagne pour assurer l'élévation de l'infant don Philippe. Cependant la reine, mère de ce prince et du nouveau roi Ferdinand VI, obtint de ce dernier qu'il vînt au secours de son frère consanguin, après l'avoir laissé languir quelques mois. Le maréchal de Belle-Isle, chargé d'aller

dacteur qui, bien que jeune, se distinguait déjà par le caractère de ses articles de différents genres, traités d'une manière, tantôt large et abondante, tantôt forte et concise, etc. suivant la dignité et le mérite du sujet. Parmi les principaux, nous citerons dans les livraisons précédentes: *Ménage*, *Mirabeau* *Monge*, *Paoli*, etc., et dans celle-ci, *Peiresc*, *Pellisson*, *Ch. Perrault*, et *Pétrarque*. G—ce.

recueillirent Provence les débris épars et mutilés des troupes tant espagnoles que françaises, et réuni au marquis de Las-Minas, successeur du général de Gages, n'obtint pas en Italie des résultats plus avantageux que ses prédécesseurs, et sacrifia inutilement la fleur de son armée à l'infructueuse attaque du col de l'Assiète (*V.* Belle-Isle, IV, 107). Après sept ans de guerre, le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) mit le gendre du roi Louis XV en possession des duchés qu'il avait tant desirés. La reine de Hongrie, qui en était maîtresse depuis que don Carlos y avait renoncé en 1737, conformément au traité de 1735, les lui céda à lui et à ses héritiers mâles, avec la clause de réversion, au défaut de postérité masculine, comme aussi dans le cas où ce prince serait appelé à monter sur le trône des Deux-Siciles ou sur celui d'Espagne. Don Philippe arriva dans le chef-lieu de ses nouveaux états, le 7 mars 1749. Ce prince fit le bonheur de ses sujets par sa bienfaisance, encouragea l'agriculture, l'industrie et les lettres, et marcha en tout sur les traces de don Carlos. Il avait choisi pour ministre, M. du Tillot, depuis marquis de Felino. A l'exemple de Louis XIV, et de Philippe V, son père, il ouvrit dans son palais une académie des arts. A l'imitation de Louis XV, il institua une école militaire pour la jeune noblesse. Son règne fut remarquable par les réformes qu'il introduisit dans les affaires ecclésiastiques. En 1764, il donna un édit par lequel il fut défendu, sous des peines graves, de faire, en fondations pieuses, des legs qui passassent la valeur de trois cents écus de Parme; et le même édit enjoignit à tous ceux qui voulaient s'engager par des vœux monastiques, de renoncer à tout droit de succession. Le 13 janvier 1765, il rendit un autre édit portant que tous les biens qui, des mains des laïcs, avaient passé dans celles des ecclésiastiques, seraient soumis aux mêmes impositions qu'ils payaient auparavant. Il mourut de la petite-vérole à Alexandrie, le 17 juillet 1765. Sa femme était morte de la même maladie à Versailles, en décembre 1759. L'Oraison funèbre de l'infant don Philippe, prononcée à Notre-Dame de Paris, par l'abbé de Beauvais (depuis évêque de Senez), a été imprimée dans cette ville, 1766, in-4°. L—p—e.

PHILIPPE. *V.* Dreux, Hesse, Orléans, Savoie.

PHILIPPE (Claude-Ambroise), savant magistrat, et habile négociateur, né en 1614, à Besançon, d'une famille patricienne, termina ses études avec succès, à l'université de Dole, et exerça ensuite la profession d'avocat. Il chercha à ranimer le goût des lettres dans sa ville natale, et forma, à Besançon, une académie qui compta parmi ses premiers membres le baron de Lisola (*V.* ce nom), et d'autres hommes de mérite. Il fut nommé, en 1642, juge de la régalie (1); et, malgré les préventions de ses compatriotes contre les officiers de l'archevêque, il fut admis peu après au conseil des vingt-huit, où les affaires du gouvernement étaient discutées et décidées à la pluralité des voix : il s'y fit remarquer par sa prudence et son habileté. Les talents de Philippe le signalèrent bientôt à la cour de Madrid. Nommé, en 1659, lieutenant-général du bail-

(1) Le juge de la régalie rendait la justice au nom de l'archevêque de Besançon, dans toutes les affaires purement temporelles.

liage d'Ornans, il fut pourvu, l'année suivante, de la charge d'avocat-fiscal (2) au parlement de Dole, et désigné pour aplanir les obstacles qui s'opposaient à l'échange de Besançon contre Franckendal. Il s'acquitta de cette commission délicate avec beaucoup de dextérité; et, en servant les vues du gouvernement espagnol, il fit respecter les priviléges de la ville de Besançon. Le zèle qu'il avait montré dans cette circonstance lui mérita la charge de conseiller au parlement, dont il prit possession en 1666; et, peu après, il fut député à la diète de Ratisbonne, pour demander la médiation de l'Empire contre l'invasion dont était menacé le comté de Bourgogne de la part des Français. Ses réclamations furent accueillies par la diète; mais tandis qu'elle délibérait sur les mesures les plus efficaces pour s'opposer aux projets de Louis XIV, ce prince s'empara de la Franche-Comté, qu'il ne rendit qu'après la signature du traité d'Aix-la-Chapelle. La cour d'Espagne, mécontente du peu de résistance que Louis XIV avait éprouvé pour soumettre une province aussi considérable, cassa le parlement de Dole, qui n'avait pas fait tout ce qu'il devait; mais Philippe démontra clairement que cette compagnie n'avait eu à sa disposition ni troupes, ni armes, ni argent, et il obtint sa réintégration. La Franche-Comté fut bientôt après menacée d'une nouvelle invasion. Le conseiller Philippe fut député vers la diète suisse, pour réclamer l'exécution des traités par lesquels les cantons s'obligeaient à fournir des troupes pour maintenir l'indépendance de cette province, qui fut envahie une seconde fois, avant que les Suisses eussent réuni le contingent qu'ils avaient promis. Malgré le peu de succès de cette négociation, le roi d'Espagne crut devoir récompenser le zèle de Philippe, en lui faisant expédier des lettres-patentes de premier président du parlement de Dole. La réunion définitive de la Franche-Comté à la France rendit nulle cette faveur du monarque espagnol. Le parlement fut transféré à Besançon, et Jobelot en fut nommé premier président. (*Voy.* JOBELOT); mais Louis XIV, informé des talents et des services de Philippe, créa, en 1679, deux nouvelles charges de président à mortier, et lui en donna une qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1698. Le président Philippe a laissé en manuscrit, des *Mémoires*, en 2 vol. in-fol. qui contiennent l'histoire de ses négociations, et celle de la double conquête de la Franche-Comté; — l'*Histoire de la Diète de Ratisbonne* de 1665 à 1671., 2 vol. in-fol.; — un *Recueil des principales questions de droit* sur les décisions du parlement de Franche-Comté, 2 vol. in-fol.: ce dernier ouvrage est conservé à la bibliothèque de Besançon. Le portrait de Philippe a été gravé par Van-Someren dans le recueil de ceux des plénipotentiaires de la diète de Ratisbonne. On trouve son *Eloge* par le président de Courbouzon, dans le recueil de l'académie de Besançon, tome II. W—s.

PHILIPPE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ, carme déchaussé et missionnaire, dont le nom séculier était *Esprit Julien*, naquit, en 1603, à Malaucène, dans le comtat d'Avignon. Il entra en religion à l'âge de dix-huit ans, et, ses études terminées à Paris, alla, en 1626, à Rome,

(2) Les fonctions de l'avocat fiscal étaient celles qui ont été attribuées depuis aux avocats-généraux.

pour se préparer à la mission de Perse. Au mois de février 1629, il commença son voyage, en formant le vœu d'obtenir la couronne du martyre; mais ce bonheur ne lui était pas réservé. Il partit avec trois autres religieux, au nombre desquels se trouvait le P. Ignace de Jésus (*V.* tome XXI, pag. 192). Ils s'embarquèrent à Naples, atterirent à Scanderoun; et, après avoir passé par Alep, le Désert et Bassora, arrivèrent, le 19 août, à Ispahan. Au bout de neuf mois, les supérieurs de Philippe l'envoyèrent à Bassora, où il employa quinze mois à étudier l'arabe. Le visiteur-général de l'ordre l'ayant appelé aux Indes, pour enseigner la philosophie, il se mit en route en 1631, et, le 29 novembre, débarqua dans le port de Goa. Il resta neuf ans dans cette ville, revint par la Perse, la Terre-Sainte, l'Espagne, et rentra dans Paris, en 1640. Il fut ensuite élevé aux dignités de son ordre; et, en 1665, il parcourut, comme vicaire-général, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne et l'Italie. Une tempête l'ayant jeté sur la côte de Calabre, il gagna Naples, où il mourut, le 28 février 1671. L'on a du P. Philippe: I. *Itinerarium orientale in quo varii successus itineris, plures Orientis regiones, earum montes, maria et flumina, series principum qui in eis dominati sunt, incolæ tàm christiani quàm infideles populi; animalia, arbores, plantæ et fructus: religiosorum in Oriente missiones ac varii celebres eventus describuntur*, Lyon, 1649, in-8°. Cette relation fut traduite en français, sous ce titre: *Voyage d'Orient* du R. P. Philippe, etc., 1652-69; en italien, Rome, 1666, in-3°; Venise, 1667, in-12; et en allemand, Francfort, 1671, 73, 96, in-8°. La traduction française est du P. Pierre de Saint-André, (J.-Ant. Rampalle), carme déchaussé; le P. Philippe y fit plusieurs additions. L'ouvrage est divisé en dix livres. L'auteur interrompt son récit après le premier, pour décrire tous les pays qu'il a vus, et d'autres sur lesquels on lui a communiqué divers détails. Le quatrième est tout-à-fait nu hors-d'œuvre, qui contient l'histoire des quatre grandes monarchies de l'antiquité, la suite des empereurs turcs, des rois de l'Inde et des princes de la Palestine. On voit que la mode de grossir les livres de voyages par des choses entièrement étrangères au sujet, est très-ancienne. L'ouvrage du P. Philippe ne mérite pas les éloges que lui ont donnés quelques auteurs. On n'y trouve presque rien de nouveau, quoiqu'il ait visité des pays bien peu connus de son temps. Il est très-crédule et toujours prolixe (1). II. *Historiæ Carmelitarum compendium*, Lyon, 1656, in-12. III. *Generalis chronologia ab initio mundi usque ad sua tempora*, 1663, in-8°. C'est un abrégé de l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'au mariage de Louis XIV. Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur ne s'est pas borné à suivre les livres sacrés, qu'il trouvait sans doute écrits avec trop

(1) On répète, dans tous les *Dictionnaires*, que le célèbre Chardin a cité avec éloge le *Voyage* du P. Philippe. Il ne le cite qu'une seule fois (*Voyage de Perse*, Amsterd., 1711, tom. II, p. 237), au sujet de la montagne sur laquelle les Orientaux croient que s'arrêta l'arche de Noé. « Ce que je rapporte de ce » mont, dit Chardin, fera sans doute trouver étrange à ceux qui ont lu le voyage du P. Philippe, » qu'il se soit avisé de dire que le paradis terrestre » y est en quelque plaine, que Dieu conserve de froid » et de chaud. Ce sont les termes de son traducteur. » La pensée me paraît tout-à-fait plaisante; et je » croirais que l'auteur y a entendu raillerie, s'il ne » disait fort sérieusement en ce livre beaucoup de » choses qui n'ont pas plus de vraisemblance. » Le lecteur jugera si ce passage renferme, ou non, l'éloge du *Voyage* du P. Philippe.

de simplicité; et il a entremêlé ses récits de réflexions bien singulières. D'Artigny en a rapporté quelques-unes, dans les *Nouv. Mémoires de littérature*, VI, p. 132 et suiv. IV. *Decor Carmeli religiosi, seu historia Carmelitarum sanctitate illustrium*, Lyon, 1665, 3 part. in-fol. C'est un Recueil des faits et des actes les plus importants pour l'ordre auquel l'auteur appartenait. La troisième partie contient les Vies d'environ deux cents religieux ou religieuses, distingués par l'éminence de leur piété. V. La *Vie du vénérable P. Dominique de Jésus Marie*, général des Carmes déchaussés. Cette Vie, écrite en latin par le P. Philippe, a été traduite en français par le P. Modeste de Saint-Amable, ibid., 1669, in-8°. VI. *Theologia Carmelitarum, sive historia Carmelitarum scholastica methodo pertractata*, Rome, 1665, in-fol.

E—s et W—s.

PHILIPPE DE PRÉTOT (Étienne-André), né à Paris vers 1710, était fils d'Etienne Philippe (1), maître de pension; et à son exemple il consacra sa vie à l'enseignement. Il ouvrit des cours particuliers de géographie et d'histoire, qui eurent beaucoup de succès, et qui contribuèrent à répandre le goût de connaissances, tellement négligées alors, qu'elles n'entraient point dans la première éducation. Le jeune Philippe avait fait d'excellentes études: il se chargea de surveiller la réimpression des classiques latins, donnée par Coustelier (*V.* ce nom), et publia, de 1747 à 1753, des *éditions* estimées de Catulle, Tibulle et Properce, Salluste, Virgile, Horace, Juvenal et Perse, Phèdre, Lucrèce, Velleius-Paterculus, Eutrope et Térence, avec de bonnes préfaces et des notes. Il eut aussi beaucoup de part au cours d'études composé pour l'école militaire (*V.* Batteux, III, 524). Il fut censeur royal; et les académies d'Angers et de Rouen le comptèrent parmi leurs membres. Il mourut à Paris, le 6 mars 1787. Philippe est l'éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit*, 1741-45, in-12, 15 vol., et du *Recueil du Parnasse*, ou nouveau choix de pièces fugitives, 1743, in-12, 4 vol. On lui doit en outre plusieurs ouvrages élémentaires, qui ont été surpassés depuis; ce sont: I. *Essai de géographie*, avec un dictionnaire géographique, français-latin et latin-français, 1744, in-8°. Il existe des exemplaires avec la date de 1748. II. *Analyse chronologique de l'histoire universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne inclusivement, 1752, in-8°.; 1756, in-4°.; 1781, in-12. Ce n'est, à quelques passages près, qu'une traduction du *Compendium Historiæ universalis*, etc., de Jean Leclerc, Amsterdam, 1696, in-8°. (*V. le Dict. des anonym.* de M. Barbier.) III. *Mémoires sur l'Afrique et l'Amérique*, 1752, in-4°. IV. *Tablettes géographiques*, pour l'intelligence des historiens et des poètes latins, 1755, 2 vol. in-12: elles sont encore recherchées. On les réunit quelquefois à la collection de Coustelier dont on a parlé. V. *Cosmographie universelle, physique et astronomique*, 1760, in-12. VI. Le *Spectacle de l'histoire romaine*,

(1) Étienne Philippe, originaire de Beauvais, né à Paris, en 1676, mort en 1754. On a de lui: une *Apologie de l'Oraison funèbre de Louis XIV* (par le P. Porée), 1716, et la *Traduction* de plusieurs *Harangues* de Cicéron, qu'il abandonna à un de ses amis, qui la fit imprimer en 1720. Voy. pour plus de détails, l'*Année littéraire*, 1754, le *Diction.* de Moreri, éd. de 1759, au mot *Philippe*, et le *Dictionn. des anonymes* de M. Barbier.

depuis la fondation de Rome jusqu'à la prise de Constantinople, 1762, in-8°.; 1776, in-4°. VII. *Révolutions de l'univers*, ou Remarques et observations sur une carte destinée à l'étude de l'histoire générale, 1763, in-12 de 174 pages. Cette carte ou plutôt cet Atlas (2), est celui que venait de donner Michel Picaud de Nantes. VIII. *Atlas universel* pour l'étude de la géographie et de l'histoire ancienne et moderne, 1787, in-4°. Cet Atlas est composé de 125 cartes, dressées la plupart d'après les indications de Philippe, et exécutées sous ses yeux. W—s.

PHILIPPE DE THESSALONIQUE, poète grec, est connu par quelques épigrammes versifiées avec esprit et élégance, et surtout par la charmante collection que les philologues désignent sous le nom de deuxième Anthologie, (*Anthologie de Philippe*). L'antiquité nous a transmis peu de détails sur sa vie: il est même difficile d'assigner, avec une précision rigoureuse, à quelle époque il florissait. Vavasseur, le premier, essaya de le faire, et crut y avoir réussi. Il faut voir avec quelle confiance il proclame Philippe un des poètes du siècle d'Auguste. Ses preuves, pourtant, sont loin d'être décisives. La principale est une épigramme de Philippe lui-même, dans laquelle il fait allusion à ce perroquet qui, au retour d'Octave, après la bataille d'Actium, disait : *Ave Cæsar, victor, imperator*. Fabricius adopte, peut-être un peu légèrement, la même idée, et en tire des conséquences ingénieuses sans doute, mais fort conjecturales : en effet, après avoir cité la pièce mentionnée par Vavasseur, il se demande si l'épigrammatiste de Thessalonique n'est pas un de ces Grecs qui présentèrent à Octave tant de vers à propos du perroquet complimenteur ; si peut-être ce n'est pas celui que le prince, fatigué d'avoir à payer tant de poètes, paya d'une épigramme grecque de sa façon? Reiske, d'accord en un point avec ses deux devanciers, admet que quelques vers de Philippe n'ont pu être composés que vers le commencement du règne d'Auguste ; mais en même temps il s'objecte que Bianor, un des poètes de la collection, déplore la ruine de Sardes, qui eut lieu la quatrième année du règne de Tibère, par un tremblement de terre; et même deux autres, Antiphane et Automédon, l'ont, de l'aveu de tous les savants, décrite pendant le règne de Nerva. Passant ensuite au style même, il y aperçoit plusieurs expressions affectées, qu'eût réprouvées le goût exquis du siècle d'Auguste ; et de toutes ces considérations, il conclut qu'il y a eu deux poètes du nom de Philippe : l'un auteur de la pièce mentionnée ci-dessus, et contemporain des poètes du siècle d'Auguste; l'autre contemporain de Nerva, et peut-être de Trajan ou d'Adrien. Jacobs, dans les prolégomènes de son édition de l'Anthologie, a fait justice de cette hypothèse, qui n'a pas même un fait en sa faveur. Il s'attache surtout à l'erreur capitale qui influe perpétuellement sur les raisonnements de Reiske. Si l'on en croit ce commentateur, sitôt qu'un vers, un hémistiche, présente une allusion à quelque fait connu, l'hémistiche, la phrase,

(2) *Les révolutions de l'univers, représentées en 30 cartes, avec des remarques ou observations sur chacune d'elles, d'après les Mémoires de M. P.* C'est la même carte, en deux feuilles, répétée trente fois pour offrir, par la manière différente de l'enluminer, les limites des divers états du monde à trente époques différentes. Robert de Vaugondy a traité le même sujet plus en grand dans son *Atlas complet des révolutions du globe en 61 cartes* : mais son travail, moins bien gravé que celui de Picaud, ou plutôt de Philippe, n'a pas été publié. C. M. P.

l'ouvrage entier appartient à la même époque que le fait : de sorte que presque toujours, si Reiske était fidèle à son système, il serait obligé de placer le même auteur à deux époques très-éloignées l'une de l'autre. Ici, par exemple, à cause de huit vers sur l'oiseau qui saluait Octave du nom d'empereur, il veut que l'auteur ait vécu en même temps que ce prince. Ne devrait-il pas le reculer de quatre siècles, et en faire un contemporain de Praxitèle, à cause de ces vers :

Brillant, sublime, aux yeux du divin Praxitèle,
Jupiter descendit de la sphère immortelle;
Ou bien, volant lui-même aux palais de l'Éther,
Praxitèle à loisir y sculpta Jupiter.

Ne devrait-il pas le faire encore rétrograder jusqu'au temps d'Hipponax, puisqu'il a fait ainsi l'épitaphe de ce satirique célèbre :

En vain au noir empire un Dieu te fit descendre,
Hipponax! Sur le marbre où repose ta cendre,
Debout, la haine veille et tonne... Fuis, passant.
Le tombeau de Bupale est là, sous l'orme sombre.
Fuis le luth homicide et l'iambe sanglant
Qu'errante aux bords du Styx murmure encor son ombre.

D'ailleurs, il n'est pas rare de voir les épigrammatistes anciens, quand ils manquent de sujet, recourir aux faits passés, et tantôt imiter, tantôt traduire les pièces des poètes qui les ont précédés. Comme compilateur et comme poète, Philippe a des droits aux éloges de la postérité. La deuxième Anthologie, sans doute, est loin d'égaler la première; mais pouvait-elle la valoir? Méléagre, lorsqu'il fit la première, avait à puiser dans les cinq siècles de Solon aux premiers Ptolémées. Tout se réunissait, pour faire de cette première *Guirlande poétique*, la plus belle collection qui eût jamais existé : cette foule d'élégantes bagatelles que laissaient échapper de leur lyre féconde et légère, Bacchylide, Stésichore, Anacréon; les larmes éloquentes de Simonide; le délire pathétique de Sapho; les sublimes inspirations d'Alcée, brillant de la double illustration du génie et de l'exil. Cependant le recueil de Philippe présente un grand nombre de pièces ingénieuses et piquantes (1), et quoique souvent on regrette ces graces naïves, ce mâle abandon, transmis par le siècle de Périclès au siècle d'Auguste; quoique trop souvent les poètes visent au trait, et courent après l'esprit, on ne peut leur reprocher, ni l'affectation d'originalité, ni les subtilités sophistiques, ni surtout les jeux de mots si en vogue chez les littérateurs du siècle suivant. Ainsi l'on peut croire que Philippe avait choisi avec goût parmi les matériaux, sans doute nombreux, qu'il avait entre les mains. Ses pièces occupent une place distinguée dans ce recueil. L'élégance, la finesse, l'harmonie, s'y rencontrent presque perpétuellement, et annoncent, sinon un poète sublime, du moins un aimable et spirituel versificateur. La force même ne lui est pas toujours étrangère, témoin cette épigramme sur Léonidas :

Oui, sur Léonidas mes yeux versent des pleurs,
Disait Xercès; amis, que la flotte assemblée
Amoncèle l'encens, éparpille les fleurs;
Et, d'or, d'azur, de pourpre, orne son mausolée!
Le héros l'entendait, et plein d'un noble orgueil :
Que l'or brille, dit-il, sur la cendre d'un Parthe;
Sur la mienne, du fer! Qu'en voyant mon cercueil,
On voie encor le fils et l'élève de Sparte.

On voit dans quelques-unes de ses pièces comment il sait varier son style, et passer d'un genre grave et fier, au badinage le plus délicat. Mais celle de toutes où il y a le plus de grâce dans les idées, et de délicatesse dans

(1) Les auteurs mentionnés par Philippe comme faisant partie de son recueil, sont au nombre de treize, savoir : Antigone, Antipator, Antiphane, Antiphile, Automédon, Bianor, Cyngoras, Diodore, Evenus, Parménion, Philodème, Tullius, Zonas.

le style, est celle où, à l'imitation de Méléagre, il compare son Anthologie à une guirlande, et les poètes aux fleurs :

Le long des bois où parfois Erato,
Le luth en main folâtre avec Thalie,
Je veux former, Méléagre nouveau,
Jolis bouquets et guirlande jolie.
Leger, affable, au milieu de ses sœurs;
Phebus sourit à ce peuple de fleurs,
Qu'on voit aux sons de sa voix ravissante
Épanouir leur corolle naissante.
Souris de même, ô ma belle Myrrha.
. . . .
Parmi ces fleurs, Antiphile sera
Ce doux raisin que la pourpre colore,
Et que du ciel la flamme fit eclore.
Antipator, voilà l'epi doré
Que va cherchant la glaneuse timide.
Parmenion, brille, myrte sacré
Qui règnes seul aux bocages de Gnide.
Ah! viens aussi charmer mon œil avide,
Automédon, lierre mysterieux,
Dont si souvent l'onduleuse souplesse,
Autour du thyrse, ornement de nos jeux,
En verts festons serpente avec mollesse;
Et toi, salut, chêne de l'Helicon,
Grand Bianor! sur le docte vallon
Je vois placer ta tête centenaire.
Ton front s'élève au palais du tonnerre;
Ta base antique, aux gouffres de Pluton.
En fait de fleurs il faut toujours, dit-on,
Placer ensemble et le lis et la rose :
Plaçons ensemble Antiphane et Zonas....
Ici s'elance, et fleurit, et rayonne
Aux feux du jour le sublime Evenus,
Laurier brillant de la fraiche couronne
Que t'ont laissée Apollon et Venus.
Des ans jaloux ne craignez point l'injure,
Gentilles fleurs! Non, à votre beauté,
D'un tel laurier l'immortelle verdure
Promet la gloire et l'immortalité.

L'Anthologie de Philippe de Thessalonique n'a jamais été imprimée seule. C'est donc aux grandes éditions de l'Anthologie de Planude, qu'il faut avoir recours, pour lire ses œuvres, et celles des poètes dont il a composé sa collection. Parmi ces éditions, les plus remarquables sont : l'édition princeps, imprimée à Florence, en 1494, chez d'Alapa, par les soins et sous les yeux du savant Lascaris; — l'édition donnée à Bâle, en 1549, par Jean Brodæus, avec des notes et des commentaires qui, peut-être, laissent quelque chose à desirer, surtout sous le rapport du goût, mais qui pourtant décèlent déjà une grande connaissance de l'antiquité; — l'édition de Henri Estienne, remarquable par la correction du texte et quelques notes, trop peu nombreuses, sans doute, mais profondes et ingénieuses, comme tout ce qu'a produit cet habile philologue: cette édition est de l'an 1566; — la traduction latine d'Eilhard Lubin, publiée pour la première fois, en 1604; — l'édition de Reiske, en 1765, remarquable par ses réflexions sur les vies et les œuvres des poètes anthologistes; — l'admirable édition de Brunck, qui porte le titre d'*Analecta poëtarum græcorum*, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8°. ; la seule chose que l'on puisse reprocher à Brunck, dans ce bel ouvrage, est l'absence d'index ; — l'édition de Jacobs, Leipzig, 1794, 12 vol., est connue depuis longtemps, comme un chef-d'œuvre de goût, de critique et d'érudition ; le texte y est encore plus pur que dans les *Analecta* de Brunck ; et les 7 volumes de notes qui accompagnent le texte, contient tout ce qu'on peut desirer: notes grammaticales, notes philologiques des poètes de l'Anthologie, histoire de leurs ouvrages, variantes, index, rien n'y manque.
P—OT.

PHILIPPEAUX. *Voy.* PHELIPPEAUX, PHELYPEAUX et PHILIPEAUX.

PHILIPPI, ou PHILIPPY (JEAN), savant magistrat, naquit à Montpellier, en 1518, d'Eustache Philippi, qui, en 1548, lui céda sa place de conseiller à la cour des aides, et qui fut premier consul de la ville, en 1551. Jean devint président à la même cour, en 1572, et fut nommé intendant de justice auprès du connétable de Montmorenci, gouverneur du Languedoc. Dans ces diverses fonctions, il se distingua autant par son intégrité que par ses connaissan-

ces du droit en général, et en particulier, sur les matières qui formaient la juridiction spéciale du tribunal auquel il était attaché. On lui doit : I. *Edits et Ordonnances du Roy, concernans l'autorité et jurisdiction des cours des Aides de France, sous le nom de celle de Montpellier*, publié vers 1560; l'auteur le fit réimprimer en 1597, in-fol., à Montpellier : il y joignit un recueil d'arrêts, sous le titre d'*Arrêts de conséquence de la cour des Aides de Montpellier*, et plaça en tête une préface qui, en un petit nombre de pages, renferme un traité complet des impositions anciennes et modernes. II. *Juris responsa*. C'est un recueil de décisions sur toutes sortes de matières : la seconde édition, très-augmentée, 1603, in-fol., est terminée par cette note de l'auteur : *Opusculum hoc responsorum absolvi mihi Deus opt. max. anno salutis* 1602; *ætatis meæ, ejusdem Dei beneficio anno* 85, *et obsequii quinque nostrorum regum christianissim., anno* 54. Au milieu des troubles qui agitèrent la France à cette époque, Philippi obtint, par ses services et ses vertus, la considération publique, et fut appelé, par la confiance de ses concitoyens, aux commissions les plus honorables. Deux fois il fut chargé, avec quelques autres personnages distingués, de chercher des voies de pacification ; mais ses bonnes intentions et ses efforts furent arrêtés par les menées des factieux. En 1574, il fut député, à Lyon, pour complimenter le roi Henri III qui rentrait en France. Voulant laisser à la postérité, un tableau des événements dont il avait été le témoin, il écrivit une *Histoire de la guerre civile en Languedoc pour le fait de la religion jusqu'en l'année* 1598. Cette histoire est restée en manuscrit. Le marquis d'Aubaïs en a seulement fait imprimer, dans son recueil, un extrait très-succint et très-sec, qui a été inséré depuis dans la collection des Mémoires particuliers pour l'histoire de France, au tome 46, pag. 334. Le manuscrit original était dans la bibliothèque de M. de Colbert, évêque de Montpellier ; il est à craindre qu'il ne soit perdu. On ignore l'année où Philippi termina sa longue carrière. — Son fils, Louis, lui avait succédé dans la place de président, en 1592 : il mourut en 1635, sans avoir été marié; et sa famille s'éteignit avec lui. SI-D.

PHILIPPICUS-BARDANES, empereur d'Orient, était issu d'une illustre famille de l'Arménie. Il embrassa jeune la profession des armes, et se signala par sa valeur : mais l'empereur Justinien II, soupçonnant sa fidélité, le dépouilla de ses emplois, et l'exila dans la Chersonèse. Justinien, précipité du trône par une de ces révolutions si fréquentes dans l'histoire, y fut rétabli par les Bulgares ; et, voulant punir les habitants de la Chersonèse de la joie qu'ils avaient fait éclater lors de son expulsion, il chargea l'un de ses lieutenants de les exterminer par le fer et par le feu. Les malheureux habitants de Cherson, effrayés du sort qui leur était réservé, implorèrent l'appui de Bardanes, dont ils connaissaient les talents militaires, et lui arrachèrent la promesse de les défendre. Dans l'exaltation de leur reconnaissance, ils le proclamèrent empereur ; et Bardanes, qui prit alors le nom de *Philippicus*, ayant gagné les soldats de Justinien, les ramena à Constantinople, où ce prince attendait impatiemment qu'on lui apprît que la Chersonèse n'offrait

qu'un monceau de ruines et de cendres. Surpris par ses propres soldats, il fut livré, ainsi que Tibère, son fils, à l'un de ses lieutenants, dont il avait fait égorger la femme et les enfants (*V.* JUSTINIEN II); et Philippicus, reconnu empereur, fut couronné sans obstacle, le 15 décembre 711. Ce prince ne montra pas sur le trône les qualités qui l'avaient illustré dans une condition privée: il dissipa, dans des fêtes, les trésors amassés par son prédécesseur, et se livra aux plus sales débauches. Son indolence enhardit les Bulgares et les Sarrasins, qui ravagèrent la Thrace et la Médie; mais la protection déclarée qu'il accorda aux Monothélites, acheva de le rendre odieux. Il célébra l'anniversaire de sa naissance par des jeux magnifiques; se montra dans les rues de Constantinople, précédé de mille bannières et de mille trompettes; et, de retour à son palais, y donna un festin somptueux à sa noblesse. Après ce repas, où il s'était gorgé de vin, il se retira au fond de son appartement pour se reposer: mais, tandis qu'il dormait, le domestique d'un patrice, nommé Rufus, ayant pénétré près de lui, avec quelques soldats, à la faveur du désordre de la fête, le traîna dans l'hippodrome, où il lui creva les yeux, le 3 juin 713. Le malheureux Philippicus, conduit en exil, y acheva ses jours promptement dans la misère. Les conspirateurs ne recueillirent point le fruit qu'ils espéraient de cet attentat: ils furent mis à mort par ordre d'Artémius, secrétaire de Bardanes, élu empereur sous le nom d'Anastase (*V.* ANASTASE II). W—s.

PHILIPPON. *V.* PHILIPON.

PHILIPS (EDOUARD), l'un des neveux de Milton, né à Londres en 1630, dut à son oncle sa première instruction, et termina ses études à l'université d'Oxford. On a de lui : *Theatrum poëtarum*, ou *Recueil complet des poètes les plus éminents de tous les siècles*, précédé d'un discours sur la poésie en général; Londres, 1675. C'est le plus important de ses ouvrages. « On a lieu de présumer, dit Warton, que Milton y fit beaucoup d'additions et de corrections. On y trouve des jugements critiques fort supérieurs au goût de ce temps-là. Sir E. Brydges a donné, en 1800, une édition nouvelle de la partie anglaise, en complétant chaque article, et en y introduisant l'ordre chronologique. Wood attribue à Ed. Philips, les ouvrages suivants : I. *Nouveau monde des mots anglais*, ou Dictionnaire général, etc., Londres, 1657, in-fol., pour lequel Shinner et Blount l'accusèrent d'ignorance et de plagiat. II. Supplément au *Théâtre de Speed*, 1676, in fol. III. Continuation de la *Chronique de Baker*. IV. *Tractatus de modo et ratione formandi voces derivatas latinæ linguæ*, 1684, in-4°. V. *Speculum linguæ latinæ*, 1684, in-4°. Ces deux traités sont tirés principalement du *Thesaurus lat.* mss. de Milton. VI. *Poème sur le couronnement de Jacques* II, 1685, in-fol. VII. Une traduction latine de Pausanias; des traductions de l'espagnol; une vie de l'auteur du *Paradis perdu*, etc. On ignore la date de sa mort.—Jean PHILIPS, autre neveu de Milton, parut d'abord partager avec chaleur les opinions politiques de son oncle, et publia en latin, la *Défense* de Milton, en réponse à l'*Apologia pro Rege*, faussement attribuée à l'évêque Bramhall. Ses autres écrits font voir qu'il changea de

sentiments, particulièrement la *Satire contre les hypocrites*, publiée vers le temps de la restauration, et réimprimée en 1671 et en 1680, in-4°. On connaît encore de lui : I. *Maronides*, ou *Virgile travesti* (5e. et 6e. livres de l'Enéide), 1672, et 1673, in-8°.; réimpr. en 1678. II. *Duellum musicum*, imprimé avec l'ouvrage de Locke sur la musique moderne. III. Continuation de la *Chronique de Heath*, 1676, in-fol., etc. Wood le dépeint comme un athée, et lui reproche d'avoir abandonné sa femme et ses enfants. On ne connaît pas l'année de sa mort. L.

PHILIPS (Catherine), Anglaise distinguée par son esprit, naquit en 1631, d'un négociant de Londres, nommé Fowler. Elle se fit connaître de bonne heure par quelque talent pour la poésie. Ce fut sur l'invitation du comte d'Orrery, qu'elle traduisit du français la tragédie de *Pompée* de Corneille, qui fut représentée plusieurs fois, en 1663 et 1664, en Irlande, où cette dame était alors. Elle traduisit aussi les quatre premiers actes de la tragédie d'*Horace*, dont sir J. Denham donna le cinquième. Catherine Philips mourut de la petite-vérole, à Londres, le 21 juin 1664, n'ayant que trente-quatre ans. Elle fut célébrée de son temps, comme une femme d'un talent *incomparable*, comme une autre Sapho; et Cowley écrivit une Ode sur sa mort : son nom ne vit plus maintenant que dans les biographies. Elle prenait dans ses vers le nom d'Orinde, et donnait celui d'Antenor à son mari. On publia, en 1667, in-folio, ses *Poésies*, suivies des deux tragédies citées, et d'autres traductions du français, avec son portrait, gravé par Faithorn. Il parut une autre édition de ces opuscules, en 1678, in-fol., et en 1705, un petit volume de ses *Lettres* (sous le nom d'*Orinde*) *à sir Charles Cotterel* (sous le nom de *Poliarchus*), recueil que ses éditeurs présentent comme « le modèle » d'un commerce vertueux et aima- » ble entre des personnes de différent » sexe. » L.

PHILIPS (Jean), poète anglais, fils d'un archidiacre, naquit en 1676, à Rampton dans le comté d'Oxford, et passa d'une école de Winchester à l'université d'Oxford, où il ne se distingua pas moins par la douceur de son caractère que par ses progrès. Il se pénétra de la lecture des poètes anciens et modernes, et surtout du *Paradis perdu* de Milton, dont il s'attacha à imiter le style solennel pour le transporter dans des sujets d'un genre trivial. Ce fut en 1703, qu'il se fit connaître comme poète, en laissant circuler son *Splendid Shilling*, où il prête le langage des dieux à un pauvre diable que la misère a confiné dans un grenier. Ce début fut généralement goûté : les éditions s'en multiplièrent rapidement. Johnson y reconnaît le mérite rare d'une idée originale; mais il en attribue en grande partie le succès à la nouveauté. Le *Splendid Shilling* donna une si haute opinion du talent de son auteur, que lorsqu'on desira voir célébrer en vers la victoire remportée par le duc de Marlborough, en 1704, le comte d'Oxford, et Henri St.-John, depuis lord Bolingbroke, jetèrent les yeux sur Jean Philips, qui composa, sur ce sujet, le poème de *Blenheim*, imprimé en 1705 : mais il fut éclipsé par celui d'Addison, son concurrent. Le poème intitulé, *Pomone*, ou le *Cidre*, publié en 1706, en quatre chants, et composé sur le modèle des *Géorgiques* de

Virgile, offre, en vers harmonieux, autant d'exactitude scientifique qu'on pourrait en exiger d'un traité en prose. Philips, qui s'était d'abord destiné à pratiquer la médecine, avait surtout étudié la botanique. Malheureusement, dit le docteur Johnson, il était trop enthousiaste des vers non rimés, et supposait que le rhythme de Milton, qui, étant appliqué à des sujets d'une grandeur inconcevable, pénètre l'ame de vénération, peut se soutenir par des images qui ne comportent tout au-plus que l'élégance. Il a paru, en 1791, une bonne édition in-8°. de ce poëme avec des notes et des éclaircissements. On a encore de Philips, une Ode latine adressée à Henri-St.-John, en retour d'un présent de vin et de tabac; on en a fait beaucoup d'éloge. L'auteur méditait un poëme sur le *Dernier Jour*, lorsque sa santé reçut une atteinte dont il ne se releva point : il mourut de consomption, le 15 février 1708, ayant à peine 33 ans. Simon d'Harcourt, lord chancelier d'Angleterre, lui éleva un monument à Westminster, à côté de celui de Chaucer. Son caractère était modeste, plein de douceur et de piété. Son esprit ne se déployait qu'avec ses amis intimes; partout ailleurs, il était silencieux, et comme absorbé par le plaisir de fumer sa pipe : telle était sa passion pour le tabac, qu'il n'a laissé échapper l'occasion d'en faire l'éloge dans aucun de ses poëmes, excepté *Blenheim*. Ses trois poëmes ont été traduits en français dans l'*Idée de la poésie anglaise*, par l'abbé Yart; et le *Brillant Scheling* l'a été en vers, par M. Hennet, dans le tome 3 de la *Poétique anglaise*. L.

PHILIPS (Ambroise), poète anglais, d'une famille ancienne de Leicestershire, fut élevé à l'université de Cambridge, où il devint membre du collége St.-Jean, en 1700. Quelques poésies qu'il composa vers cette époque, le mirent en rapport avec des littérateurs célèbres, notamment avec sir Richard Steele, qui exalta beaucoup, dans ses feuilles périodiques, le talent de son ami. Il se proposait même d'y insérer une comparaison des *Pastorales* de Pope avec celles de Philips, dans la vue de donner la préférence à ce dernier : Pope, en ayant été informé, se chargea de faire lui-même, sous le voile de l'anonyme, cette comparaison, où il parut conclure par mettre son émule au-dessus de lui, après avoir amené le lecteur, par une ironie adroite, à porter un jugement contraire. On découvrit bientôt l'auteur et le but de ce morceau; et les rieurs ne furent point pour Philips. Il professait les principes politiques des whigs; et l'on prétend que c'est en signalant le poète de Twickenham comme un ennemi du gouvernement, qu'il s'attira le ressentiment du satirique, exprimé avec beaucoup d'amertume. Trop peu exercé à manier l'arme de la satire, il se réduisit à le menacer de coups de bâton; mais Pope sut se soustraire à cette vengeance, en se renfermant dans son cabinet. Philips cultivant la poésie, ne négligea pas le soin de sa fortune. Vers la fin du règne de la reine Anne, il était secrétaire du club hanovrien fondé en faveur de la maison de Brunswick. Cette fonction, ainsi que le zèle qui animait ses écrits, l'ayant signalé à la faveur du nouveau gouvernement, il devint, bientôt après l'avénement de George Ier., officier de paix, et l'un des commissaires de la loterie. Il fut nommé, en 1734, greffier de la cour de prérogative de Dublin, occupa

divers emplois considérables, et représenta le comté d'Armagh dans le parlement irlandais. Revenu à Londres en 1748, il y mourut le 18 juin 1749, âgé de soixante-dix-huit ans. On cite, parmi ce qu'il a fait de mieux, l'*Hiver*, daté de Copenhague, 9 mai 1709, morceau descriptif que Pope lui-même a toujours distingué. Ses autres ouvrages sont : *La vie de Jean Williams, lord garde du grand sceau, évêque de Lincoln, et archevêque d'York sous Jacques et Charles Ier.*, 1700 ; — *La mère éplorée* (The distrest Mother), tragédie, traduite de l'*Andromaque* de Racine ; suivie d'un épilogue composé par Addison ou Budgell, et fort admiré en Angleterre; *L'Anglais*, trag. 1721 ; *Humphrey, duc de Gloucester*, tragédie, 1721 ; toutes trois représentées avec succès; — des morceaux de politique réimprimés dans le *Free Thinker*, 3 vol. in-8°.; — une *Lettre en vers, écrite de Danemark* ; — des *traductions de Pindare*, « où, suivant Johnson, il égale son modèle en obscurité, mais non en sublimité ; il faut avouer que s'il a moins de feu, il a plus de fumée. » On trouve dans sa poésie plus d'élégance et d'harmonie que de force et d'élévation. Hennet, dans sa *Poétique anglaise*, a mis en parallèle quelques passages des pastorales de Pope, de Gay, et de Philips, et paraît n'accorder que fort peu de mérite à ce dernier. L.

PHILISTE, célèbre historien, naquit à Syracuse, la seconde année de la LXXXVIIe. olympiade (481 ans avant J.-C.) Archoménidès, son père, avait acquis, par le commerce, une fortune considérable, et jouissait ainsi d'une grande influence. Dans sa jeunesse, Philiste vint suivre à Athènes, les leçons d'Isocrate, qu'il prit pour modèle. Selon Suidas, il eut aussi pour maître Evenus de Paros, poète élégiaque, qui se flattait, dit-on, d'enseigner le grand art de gouverner les états. De retour à Syracuse, Philiste s'occupa de ses projets d'avancement. Ses talents et ses richesses lui donnaient l'espoir de parcourir avec honneur la carrière des emplois; mais, aveuglé par l'ambition la plus déplorable, il s'associa aux complots de Denys, et contribua de tous ses moyens à l'asservissement de sa patrie (*V.* DENYS, XI, 95). Cependant Denys, effrayé des difficultés qu'il éprouvait à maintenir son autorité, consulta ses amis les plus intimes sur le parti qu'il devait prendre. La plupart lui conseillèrent de monter sur le meilleur de ses chevaux, et de se retirer dans quelque ville de l'obéissance des Carthaginois. Mais Philiste combattit une résolution dictée par la peur : « Il ne sied point, lui dit-il, à » un monarque, d'être redevable de » son salut à la vitesse d'un cheval; » il faut qu'il se laisse arracher du » trône par les pieds (1). » La valeur et l'éloquence de Philiste furent également utiles à Denys, dans les guerres qu'il eut à soutenir, tantôt contre les Carthaginois, et tantôt contre les villes de Sicile qui ne reconnaissaient point sa domination. Denys le récompensa de ses services, en lui donnant la marque de confiance la plus grande : il le nomma gouverneur de la citadelle de Syracuse. Le tyran voulut bien fermer les yeux sur le commerce scandaleux que sa mère entretenait avec son favori; mais il refusa son consentement à leur mariage, que Philiste desirait, moins par amour pour une femme

(1) Quelques écrivains font honneur de ce mot à Mégaclès, zélé partisan de Denys.

déjà sur le retour de l'âge, que pour s'approcher encore du trône. Quelque temps après, Philiste ayant épousé secrètement la nièce de l'usurpateur, Denys, oubliant ses services, le bannit avec son beau-père, et empêcha sa femme d'aller le rejoindre, en la tenant dans une prison, où elle était gardée à vue. Retiré dans Adria, Philiste employa ses loisirs forcés à écrire l'*Histoire* de Denys, auquel il prodigua les éloges les plus outrés. Il ne put cependant apaiser le tyran; et ce ne fut qu'après sa mort, que Philiste obtint la permission de revoir Syracuse. Il parvint bientôt à un haut degré de faveur près de Denys le Jeune; il profita de son ascendant sur l'esprit de ce prince pour éloigner Dion (*V.* ce nom, XI, 396) et Platon, dont les sages conseils auraient pu ramener, sans secousse, le règne des lois à Syracuse. Dion, ennuyé de son exil, reparut en Sicile, avec une armée de huit cents hommes. Accueilli par les peuples comme un libérateur, il s'avança sans obstacles jusqu'à Syracuse, et assiégea la citadelle, dans laquelle le tyran s'était renfermé avec ses meilleures troupes. Denys, réduit à l'extrémité, fit connaître sa situation à Philiste, et lui manda d'approcher avec la flotte dont il avait le commandement, pour tenter une diversion. Mais les Syracusains, informés de tous les mouvements de Philiste, allèrent à sa rencontre avec un nombre égal de vaisseaux. Philiste n'hésita pas à leur livrer le combat; et son habileté rendit long-temps la victoire incertaine: mais, enfin trahi par la fortune, il se tua, dit-on, pour ne pas tomber entre les mains de ses concitoyens, à qui ses talents avaient été si funestes. Quelques auteurs prétendent que le vaisseau qu'il montait ayant échoué sur la côte, les Syracusains s'emparèrent de sa personne, et qu'après avoir assouvi leur vengeance par les tourments les plus barbares, ils lui coupèrent la tête, l'an 410 ou 411 avant J.-C. Philiste était alors âgé d'environ soixante-dix ans. Il avait composé l'*Histoire de la Sicile*, en 13 livres. Les sept premiers comprenaient les antiquités de cette île; les quatre suivants, le règne de Denys l'Ancien; et enfin les deux derniers, le commencement du règne de Denys le Jeune. Les éloges que Denys d'Halicarnasse, Cicéron et Quintilien donnent à cette histoire, doivent augmenter le regret de sa perte. Il n'en reste qu'un seul *Fragment*, conservé par saint Clément d'Alexandrie. On peut consulter, pour plus de détails, les *Recherches* de l'abbé Sevin, sur la vie et les ouvrages de Philiste, dans le tome XIII du Recueil *de l'académie des inscriptions*. W—s.

PHILLIP (Arthur), navigateur anglais, était fils d'un Allemand de Francfort sur le Mein, qui enseignait à Londres la langue de son pays. Arthur naquit dans cette capitale en 1738: il entra dans la marine à l'âge de dix-sept ans; arrivé au grade de lieutenant, il alla servir en Portugal après la paix de 1763, et revint, en 1778, dans sa patrie: il combattit durant la guerre qui éclata cette année-là, fut surtout employé dans les mers de l'Inde, et parvint au grade de capitaine de vaisseau. La Grande-Bretagne, ayant, par la paix de 1783, perdu ses colonies du continent de l'Amérique septentrionale, où elle envoyait auparavant les malfaiteurs condamnés à la déportation, choisit en remplacement la côte orientale de la Nouvelle-Hollande que

Cook avait découverte, et qu'il avait nommée *New-South-Wales*. Ce grand navigateur avait fait une description si ravissante de Botany-Bay, que les bords de ce bras de mer furent désignés pour le nouvel établissement, destiné aussi à servir de refuge aux navires anglais parcourant les mers voisines. Une escadre fut équipée; elle était composée d'une frégate, d'un aviso, et de neuf transports. Phillip en eut le commandement, et fut nommé gouverneur-général de la colonie future. On mit à la voile le 13 mai 1787; et le 18 janvier 1788, l'on attérit sur les côtes de *New-South-Wales*. Botany-Bay ne répondit pas à l'idée qu'on s'en était formée d'après la relation de Cook : cette baie était mal abritée ; elle n'avait pas assez de profondeur ; l'eau douce n'y coulait ni assez abondamment, ni sur les points où l'on peut aborder commodément; enfin les bords en étaient marécageux dans quelques endroits. Ces inconvénients décidèrent Phillip à reconnaître le port Jackson, situé plus au nord, et dont Cook avait aussi parlé. L'examen prouva que ce lieu convenait mieux que le premier pour la colonie : tout y fut transporté. La prudence, la fermeté, l'intégrité de Phillip, la soutinrent dans les moments difficiles : il y établit l'ordre, y fit régner la paix, fonda la prospérité à laquelle elle est parvenue de nos jours. Il envoya reconnaître les côtes voisines, fit peupler l'île Norfolk, située dans l'est du continent, et consacra tous ses moments à justifier la confiance dont son gouvernement l'avait honoré. Après cinq ans de séjour dans cet établissement qui lui devait l'existence, le délabrement de sa santé le força de revenir en Europe. Il avait été élevé au rang de vice-amiral. Il passa le reste de ses jours à Lymington, petit port du Hampshire. Étant allé à Bath, en 1814, il y mourut au mois de novembre. Le public, à l'époque de la fondation de la colonie de la *Nouvelle-Galles méridionale* était tellement avide de connaître tout ce qui la concernait, que l'on s'empressa de publier les renseignements que l'on en recevait. En conséquence, les ouvrages suivants parurent en anglais: 1°. *Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du Port-Jackson et de l'île Norfolk, faite sur des papiers authentiques, obtenus des divers départements, auxquels on a ajouté les journaux des lieutenants Shortland, Watts, Ball, et du capitaine Marshal, avec un récit de leurs nouvelles découvertes*, Londres, 1789, 1 vol. in-4°. C'est un livre très-mal fait, quoiqu'il renferme des détails curieux : que pouvait-on avoir observé, en moins d'un an, dans un pays inconnu, au milieu d'embarras de tous genres ! Pour faire accueillir cette compilation, on l'annonça comme composée sur des matériaux fournis par les bureaux du gouvernement : cela était possible. Quoique tout ce qui concerne les découvertes de Shortland et des autres, soit raconté succinctement, on les lit avec intérêt, parce qu'il n'en a pas été publié d'autre relation. Ce livre a été fort mal traduit en français, Paris, 1791, un vol. in-8°. L'éditeur a laissé de côté les cartes et les planches. — 2°. *Extraits de lettres à lord Sydney, avec une description de l'île Norfolk*, par P. G. King, Londres, 1791, in-4°. — 3°. *Copies et Extraits de lettres, donnant une*

description du pays de New-South-Wales, 1792, in-4°. Ces livres font suite au précédent. Hunter, qui fut le successeur de Phillip; Watkin-Tench, capitaine; White, chirurgien de la colonie; Barrington, un des déportés, ont aussi fait connaître l'état de la colonie avant le départ de Phillip. Depuis, Collins en a donné l'histoire en 1803, et Wentworth, en 1819. C'est à Phillip que la France est redevable des dernières dépêches reçues de La Pérouse (*V.* Pérouse). On a nommé Port-Phillip un beau havre découvert à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande. E—s.

PHILLIPS (Thomas), prêtre catholique anglais, né en 1708, à Ickford, dans le comté de Buckingham, fit ses études au collége anglais de Saint-Omer, et s'y distingua par sa piété comme par ses talents. Il voyagea ensuite, et observa les mœurs et les monuments de différents pays. C'est au retour de ses voyages qu'il reçut les ordres sacrés. La mort de son père, qui arriva peu après, fut un événement doublement fâcheux pour lui : son père était un protestant, converti à la religion catholique ; et l'attachement de Thomas au catholicisme fit que, bien que l'aîné de sa famille, il ne put avoir part à la succession, et ne recueillit que le produit d'une réserve due à la prévoyance de ses parents. Après avoir habité Liége quelque temps, il se rendit à Rome, où la protection du prétendant lui procura une prébende dans la collégiale de Tongres ; mais on le dispensa de résider, à condition qu'il irait exercer le ministère en Angleterre. Il passa plusieurs années dans la famille du comte de Shrewsbury, puis dans celle de Berkeley, près de Worcester. Sur la fin de ses jours, il se retira au le collége anglais, à Liége; il y fut éprouvé par de douloureuses infirmités, pendant lesquelles sa piété ne se démentit point. L'exercice de la présence de Dieu lui était surtout familier. Il mourut à Liége, en 1774. Son principal ouvrage est la *Vie du cardinal Pole*, en anglais, 1764, 2 vol. in-4°.; réimprimée en 1767, 2 vol. in-8°. Ce livre, plein de recherches et de critique, et où l'auteur embrasse tous les grands événements du temps, excita de nombreuses réclamations de la part des protestants : il y eut coup-sur-coup six écrits publiés par des ministres ou des littérateurs, tels que Tillard, Ridley, Neve, Stone, Pie et Jones. Phillips répondit aux objections principales dans un *Appendix à la Vie*, qui parut en 1767, et à la fin de la troisième édition de son *Essai sur l'étude de la littérature sacrée :* ce dernier écrit avait d'abord paru en 1756. On lui attribue une brochure publiée, en 1761, sous le titre de *Philemon;* un autre écrit intitulé, *Motifs pour la révocation des lois contre les catholiques*, et des pièces de vers, qu'il adressait à sa sœur Élisabeth, abbesse des Bénédictines anglaises, à Gand. Feller dit que Phillips retrancha de son deuxième volume de la *Vie de Pole*, plusieurs choses intéressantes, pour ne pas effaroucher les protestants, que le premier volume avait fort blessés, et qui même à cette occasion renouvelèrent leurs plaintes et leurs vexations contre les catholiques. — Un autre Thomas Phillips, Anglais, auteur de l'*Histoire et antiquités de Shrewsbury*, in-4°., 1779, est mort dans cette ville, en mars 1815. P—c—t.

PHILODÈME, philosophe épicurien, était né à Gadara, ville de la

Cœlé-Syrie, environ un siècle avant l'ère vulgaire. Après avoir visité la Grèce, il vint à Rome, et se lia bientôt d'une étroite amitié avec Calpurn. Pison, que Cicéron fit dépouiller du gouvernement de la Macédoine pour le scandale de sa conduite. Dans sa réponse aux invectives de Pison, l'orateur romain représente Philodème comme un homme aimable et spirituel, joignant beaucoup d'érudition à une politesse exquise: mais, par égard pour ses talents, il ne le nomme pas une seule fois dans un discours où il ne pouvait se dispenser de lui reprocher d'avoir favorisé, par ses principes et par ses exemples, les désordres de Pison, au lieu de chercher à les réprimer (*V.* Pison). Philodème cultivait les lettres, qu'on accusait les Epicuriens de négliger; et il avait, au dire de Cicéron, célébré les orgies, les débauches, les impudicités mêmes de Pison, dans de petits poèmes, qui auraient réuni tous les suffrages, si le choix des sujets eût répondu à l'exécution. Il nous reste de lui quelques *Epigrammes*, dont Ménage loue l'enjouement et la délicatesse, dans ses *Notes* sur Diogène Laërce. Brunck en a recueilli trente-une, dans le tome II des *Analecta veter. poëtar. græcor.* (1); et le savant Ch. Rosini en a publié deux nouvelles, d'après un manuscrit du Vatican. Chardon de la Rochette a reproduit ces deux Epigrammes, avec des corrections et un Commentaire, dans le tome 1er. des *Mélanges de crit. et de philologie*, 192-222 (2). La première est une invitation de Philodème à Pison; dans la seconde, le poète s'adresse à une abeille voltigeant à l'entour d'un tombeau. Philodème avait composé plusieurs ouvrages importants, entre autres un *Abrégé* chronologique des dogmes des philosophes (*Philosophorum syntaxis*), dont Laërce cite le dixième livre, au commencement de la *Vie* d'Epicure; — une *Rhétorique* en deux livres; — un *Traité de morale*; — et enfin un *Traité de musique*, dont on a découvert plusieurs fragments parmi les papyrus d'Herculanum. On voit par ces fragments, qui appartiennent tous au quatrième livre, que Philodème s'était proposé, non de donner une théorie de la musique, mais d'examiner l'influence de cet art sur les mœurs et les habitudes nationales, et de réfuter les principes avancés, à cet égard, par un autre philosophe contemporain, qu'on croit être Diogène de Séleucie. Ils forment le tome premier du Recueil intitulé : *Herculanensium voluminum quæ supersunt*, Naples, 1793. Ce volume n'est pas, comme on le dit dans le *Dictionnaire universel*, le seul qui ait paru (*V.* Epicure, XIII, 209) (3). L'illustre éditeur, Mgr. Ch. Rosini, a restitué les fragments de l'ouvrage de Philodème, et les a accompagnés d'un Commentaire très-intéressant; il les a fait précéder, en outre, d'une Dissertation, dans laquelle il a rassemblé tous les détails qu'il a pu recueillir sur Philodème et ses autres ouvrages. De Murr a donné l'analyse du Traité de Philodème, dans sa Dissertation, *De Papyris*, et a traduit en allemand,

(1) Dacier a inséré une épigramme de Philodème, dans son commentaire sur la deuxième *Satire* d'Horace; La Monnoie a publié de nouveau cette pièce dans le *Menagiana*, pour proposer une correction, et y a joint une imitation en vers latins.

(2) La *Dissertation* de Chardon de La Rochette, sur deux épigrammes de Philodème, avait déjà paru dans le *Magas. encyclopédique*, 1803, III, 197.

(3) Ce n'est point en 1814, mais en 1809, qu'ont été publiés les *Fragments* du poème d'Epicure, qui forment le tome II des *Herculanens. volumin.*

les fragments qu'on en a recouvrés (*V.* MURR, XXX, 457). W—S.

PHILOLAUS de Crotone, disciple de Pythagore déjà vieux, puis d'Archytas de Tarente, vivait environ quatre cent cinquante ans avant notre ère. Les Pythagoriciens ayant été chassés d'Elis, Philolaüs se réfugia d'abord à Metapont, ensuite à Héraclée. Là il composa, sur la physique, trois livres, dont Platon faisait tant de cas, qu'il les acheta de ses héritiers, au prix de dix mille deniers ou cent mines, si l'on en croit Diogène-Laërce. Suivant Philolaüs, le soleil était un disque de verre, qui, comme un miroir, nous renvoyait la lumière et la chaleur du *feu du monde*. Il faisait tourner la terre autour du soleil, comme Mercure et Vénus, non pas, au sentiment d'Aristote, pour mieux expliquer les phénomènes, mais pour satisfaire à quelques idées métaphysiques et de convenance, et faisant même en cela quelque violence aux phénomènes. Philolaüs donnait vingt-neuf jours et demi au mois lunaire, trois cent cinquante-quatre à l'année lunaire, et trois cent soixante-quatre et demi à l'année solaire. Il paraît être le premier auteur de l'idée du mouvement annuel de la terre; et Boulliau a intitulé *Astronomie philolaïque* le Traité qu'il a composé suivant ce système. Ce dernier avait précédemment donné, sous le nom de Philolaüs même, une Dissertation latine, en quatre livres, pour démontrer la vérité de cette hypothèse. D—L—E.

PHILOMUSUS. *V.* CARRICHTER.

PHILON, écrivain juif, était de la race sacerdotale, et d'une des plus illustres familles d'Alexandrie. On ignore l'époque de sa naissance: cependant Thomas Mangey la fixe à l'an 30 avant J.-C. Il s'appliqua, dès sa jeunesse, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et y acquit une grande célébrité. Nous apprenons d'Eusèbe de Césarée, qu'on lui adjugeait la palme sur tous ses contemporains, dans la connaissance des dogmes de Pythagore et de Platon, auxquels il s'était attaché de préférence. On l'appelait communément le *Platon juif*, ou *Philon le Platonicien*, au rapport de saint Jérôme et de Suidas; et l'on disait de lui, à Alexandrie : Ou *Platon imite Philon*, ou *Philon imite Platon* (1). Quelque inclination qu'il eût pour les sciences humaines, Philon ne négligea pas celle des livres sacrés du peuple hébreu. Il ne se contenta point de les aprofondir en théologien : il y chercha les dogmes de Platon, et il les y trouva; car l'esprit humain est fait de telle sorte, qu'il trouve ou croit trouver dans la Bible tout ce qu'il y cherche avec opiniâtreté. Il est incontestable que ce mélange de platonisme et de judaïsme a été la source des hérésies qui ont affligé l'Église pendant les premiers siècles, et que la manie d'allégoriser tous les passages des Livres saints suivant le goût de quelques philosophes, a infecté, dans la suite des temps, la savante école d'Alexandrie, et l'a entraînée dans les ridicules égarements de la gnose ou du figurisme. Philon était avancé en âge, lorsqu'il fit le voyage de Rome, sous le règne de Caligula, vers l'an 40 de J.-C. (*Lib. de legat.*, pag. 545 et 572, édit. de Mangey.) Il avait été député par les Juifs d'Alexandrie, pour demander à l'empereur la confirmation du droit de bourgeoisie, qu'ils avaient obtenu des Ptolémées et des Césars, et la

(1) *Vel Plato philonizat, vel Philo platonizat.*

restitution de quelques synagogues qu'on leur avait enlevées. Caligula lui donna audience, mais ne fit point droit à ces réclamations : Philon et ses collègues furent obligés de s'en retourner sans avoir réussi, et après avoir couru des dangers imminents. On dit même qu'il fut exposé à perdre la vie, et que son frère Lysimaque, *arabarque* d'Alexandrie, fut mis en prison par ordre de l'empereur. Philon a écrit l'histoire de sa légation; mais elle n'est point parvenue jusqu'à nous. L'ouvrage que nous avons de lui, sous ce titre : *De virtutibus, sive de legatione ad Caium* (tome II, page 545, édition de Mangey), est entièrement indépendant du premier, qui a été connu d'Eusèbe et de saint Jérôme. Mangey présume que ce que Josèphe dit de cette ambassade, envoyée par les Juifs d'Alexandrie (*Antiquités judaïques*), liv. XVIII, chap. 9), est tiré de l'ouvrage de Philon, qui n'existe plus. Si l'on en croit Eusèbe, saint Jérôme, Suidas, et quelques autres anciens, Philon, âgé de près de cent ans, fit un second voyage à Rome, pour voir saint Pierre, dont il avait entendu parler, et y embrassa la religion chrétienne. Photius ajoute que Philon ne tarda point à l'abjurer, par suite de quelque mécontentement. Tout cela est dénué de fondement; et il n'a pas été difficile aux critiques d'en démontrer la fausseté. Il est même douteux qu'il ait eu aucune connaissance du Messie. Ainsi s'évanouissent ces vaines apparences de christianisme, qu'on a cru découvrir dans ses écrits contre Mnason, dans son Traité de la vie contemplative, et ailleurs. Saint Augustin déclare formellement que Philon n'a jamais professé la religion chrétienne (Lib. XII, *cont. Faust.*); et nous pouvons assurer qu'il était bien éloigné de l'idée qu'il aurait dû avoir d'un Sauveur pauvre et persécuté, s'il en avait été le disciple. Quant à ses opinions judaïques, nous pensons, avec le docte Mangey, qu'il avait adopté celles des Pharisiens, comme les plus analogues à son système philosophique : son orthodoxie (judaïque) a même été vivement discutée (2). L'époque de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur l'Écriture sainte, sur la philosophie et sur la morale, dans lesquels tous les critiques ont admiré la sublimité des pensées, la beauté du style, et la force des expressions. La plupart sont perdus : ceux qui nous restent, tous écrits en grec, font encore les délices des théologiens et des philosophes. Comme le catalogue ne s'en trouve nulle part bien complet, nous allons les indiquer par ordre de matières : I. *De mundi creatione secundum Mosen liber.* C'est un commentaire littéral et mystique du premier chapitre de la Genèse. Les commentateurs de l'ouvrage des Six Jours, et, notamment saint Ambroise, en ont emprunté beaucoup de choses, sans le nommer. Les critiques ont agité la question de savoir si Philon était habile dans la langue hébraïque : Scaliger, Huet et Mangey soutiennent la négative; presque tous les autres tiennent pour l'affirmative. II. *Sacrarum legum allegoriarum libri tres.* Ils font suite au précédent. Origène en fait men-

(2) Le P. Lami (dans son *Traité de la Pâque*, p. 134 et suiv.) prétend que Philon était schismatique. Tillemont (*Lettre au P. Lami*), et le P. Manduit (*Analys. des évang.*, dissert. XXIX, parag. 4), ont pris la défense du Juif d'Alexandrie.

tion dans son ouvrage contre Celse (liv. IV). III. *De Cherubim et flammeo gladio, et de Kaïn, qui primus ex homine procreatus est.* Commentaire sur une partie du IIIe. chapitre de la Genèse. IV. *De sacrificiis Abelis et Caïni* (Gen. c. IV, v. 2). Saint Ambroise, dans son livre intitulé, *De Caïn*, s'est borné à traduire Philon. V. *De posteritate Caïni sibi viri sapientis, et quo pacto sedem mutat* (Gen. c. IV, v. 16); imprimé pour la première fois en 1742. d'après un manuscrit du Vatican. VI. *De gigantibus* (Gen. VI, v. 1). Il était connu d'Eusèbe, de saint Jérôme, et de Suidas. VII. *Quòd Deus sit immutabilis* (ibid. v. 4). Thomas Mangey pense que cet opuscule ne fait qu'un avec le précédent. VIII. *De agriculturâ*, sur le chap. IX de la Genèse; joint par les anciens avec le Traité *De plantatione Noë*. IX. *De ebrietate libri duo.* Le premier conserve son titre; le second porte celui : *De his verbis; Resipuit Noë* (Gen. c. IX, v. 24). Celui-ci est moins allégorique que l'autre. X. *De confusione linguarum.* Explication du chap. XI de la Genèse. XI. *De migratione Abrahami* (Gen. c. XII). XII. *De eo, quis rerum divinarum hæres sit.* L'auteur y commente d'une manière mystique le chap. XV de la Genèse. XIII. *De congressu quærendæ eruditionis gratiâ.* Exposition du XVIe chap. de la Genèse. XIV. *De profugis* (Gen. c. XVI, v. 6). Suite du précédent. XV. *Quare quorumdam in Scripturis mutata sint nomina*, (Gen. c. XVII); imprimé séparément par David Hœschel, avec trois autres opuscules, Francfort, 1587, in-8o., d'après un manuscrit d'Augsbourg, et traduit en latin par Morel. XVI. *De eo, quod à Deo mittantur somnia, libri duo* (Gen. c. XVIII). Reste des cinq livres que Philon avait composés sur la même matière, dont le premier, le quatrième et le cinquième ont péri. XVII. *Vita sapientis per doctrinam perfecti, sive de legibus non scriptis, hoc est de Abrahamo.* Saint Ambroise, qui a donné un livre sous le même titre, n'est encore qu'un traducteur libre de Philon. XVIII. *Vita viri civilis, sive de Joseph.* Si l'on en excepte un livre intitulé : *De eo quod deterius potiori insidietur* (Gen. c. IV, v. 8), qu'on ne trouve point dans le catalogue des ouvrages de Philon; voilà tout ce que nous avons des Commentaires que ce savant Hébreu avait composés sur la Genèse entière. XIX. *De vitâ Mosis, libri tres.* Ces trois livres, qui ne sont point indiqués par Eusèbe, ni par saint Jérôme, mais qui sont très-certainement de Philon, ont été traduits en latin par Adrien Turnèbe, et imprimés sans le texte, Paris, 1554, in-8o. Il y a des choses très-curieuses. XX. *De decem oraculis quæ sunt legum capitula.* Ce livre est souvent cité par les anciens, quoique sous des titres différents: il a été imprimé par Christophorson, Anvers, 1553, in-4o. XXI. *De circumcisione.* Après que Philon eut écrit sur le Décalogue, il traita de chaque loi particulière, cérémonielle ou politique. Le temps a dévoré presque tous ces traités. XXII. *De monarchiâ libri duo*, suite du précédent. On a remarqué que Philon, à la fin du livre 1er. de la Monarchie, rapporte au Messie un verset du chap. XVIII du Deutéronome, qui regarde littéralement Josué. XXIII. *De præmiis sacerdotum; de animalibus idoneis sacrificio; de sacrificantibus; de mercede meretricis non ac-*

cipiendâ in sacrarium ; de specialibus legibus quæ referuntur ad tria Decalogi capita, videlicet tertium, quartum et quintum ; de septenario ; de specialibus legibus ad sextum et septimum præceptum ; de specialibus legibus ad præcepta octavum ; nonum et decimum : ce traité a paru, pour la première fois, en 1742, sur un manuscrit de la bibliothèque bodléienne. — *De justitiâ ; de constitutione principum*. Philon y prouve que l'élection des rois doit se faire, non par le sort, mais par le choix libre du peuple. — *De tribus virtutibus : sive de fortitudine, humanitate et pœnitentiâ ; de præmiis et pœnis ; de execrationibus ; de nobilitate* : traduit en latin par Laurent Homfroy. — *Quòd liber sit quisquis virtuti studet*. On y trouve des renseignemens très-précieux sur les Esséniens : Eusèbe et saint Jerôme en ont fait usage. XXIV. *De vitâ contemplativâ, sive supplicium virtutibus*. C'est dans cet opuscule qu'il est question des Thérapeutes, que l'historien Eusèbe et saint Jérôme ont pris pour des chrétiens, et sur lesquels plusieurs savants modernes se sont exercés. Voyez le Recueil intitulé : *Lettres pour et contre, sur la fameuse question, si les solitaires appelés Thérapeutes, dont a parlé Philon le Juif, étaient chrétiens*, Paris, 1712. Voyez aussi les Dissertations de dom Montfaucon, qui ont donné lieu à ces lettres ; et le traité de la *Vie contemplative*, traduit en français par ce docte bénédictin, Paris, 1709, in-12. XXV. *De mundi incorruptibilitate*. Ce livre a été négligé par les anciens écrivains ecclésiastiques, parce que l'auteur s'éloigne du sentiment commun sur la conflagration du monde. XXVI. *Liber adversus Flaccum*. Philon écrivit ce livre pour conserver le souvenir des maux extrêmes dont Avidius Flaccus, gouverneur d'Égypte, avait accablé les Juifs, et pour montrer en même temps la justice de la providence divine, dont la main s'était appesantie sur ce persécuteur. Il paraît que ce livre n'est qu'un fragment d'un autre plus considérable contre Séjan. XXVII. *De legatione ad Caium* ; nous en avons déjà parlé. XXVIII. *De mundo*. Ce traité est moins un ouvrage particulier de Philon, qu'une compilation des passages de ses écrits sur cette matière : imprimé avec les œuvres d'Aristote et de Théophraste, Venise, 1497 ; traduit en latin par Guillaume Budé, Paris, 1526. Nous nous abstiendrons d'énumérer les fragments de Philon, qui ont survécu aux ouvrages dont ils sont détachés. Nous ne parlerons pas davantage de la multitude de traités que nous n'avons plus. Ses Œuvres ont été recueillies et imprimées à Genève, 1613, in-fol., avec la traduction latine de Gelenius ; à Paris, 1640, in-fol. ; à Wittemberg, 1690, in-fol. ; à Londres, par les soins de Thomas Mangey, 1742, in-fol., 2 vol. ; c'est, sans contredit, la meilleure édition, sous tous les rapports : celle de Frédéric-Auguste Pfeiffer, en 5 vol. in-8°, 1785-92, n'est pas complète. Quelques-uns des traités de Philon ont été publiés séparément, en latin, en français et en d'autres langues. On peut voir là-dessus : l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, par dom Ceillier, tome 1er. ; la *Biblioth. græc.*, de Fabricius, tome IV, pag. 721-54, édit. de Harles ; la belle Préface de l'édition de Philon, par Mangey ; la Dissertation. de Dan. God. Werner, *De Philone judæo*

teste integritatis scriptorum mosaïcorum, Stargard, 1743, in-fol.; la *Chrestomathia Philoniana*, de J.-C.-G. Dahl, Hambourg, 1800, in-8°., et l'ouvrage de Jac. Bryant, intitulé : *The sentiments of Philo judæus*, Londres, 1797, in-8°. En 1816, l'abbé Mai a publié, à Milan, un Traité, qu'il croyait de Philon, sous ce titre : *De virtute ejusque partibus*, précédé d'une dissertation, dans laquelle il a fait connaître quelques autres ouvrages dont on n'avait aucune notion (3). Ce traité était réellement de Gemiste Pléthon, comme on l'a reconnu depuis, et il avait déjà été imprimé deux fois. En 1818, le même éditeur a publié le livre : *De Cophini festo, et de colendis parentibus*, même format. L—B—E.

PHILON DE BYBLOS, fut ainsi nommé du lieu de sa naissance, en Phénicie; il nous apprend lui-même qu'on lui avait aussi donné le surnom d'*Herennius :* il parvint à une extrême vieillesse. Gérard-Jean Vossius prétend qu'il naquit la dixième année de Tibère, puisqu'il avait soixante-dix-huit ans, l'an 101 de J.-C. (220e. olympiade), et qu'il survécut à l'empereur Adrien (*De hist. græc.*, lib. II, p. 211). Quelques-uns ont avancé que Philon avait été consul; mais sans aucune preuve, ainsi que le pense Suidas (*Lexicon græc. lat.*, tom. III). Il s'acquit une certaine réputation par ses ouvrages d'histoire et de grammaire. Il avait composé : I. *De urbibus, et claris viris quos unaquæque tulit*, lib. XXX. Cet ouvrage fut abrégé par *Ælius Serenus*; comme l'appelle Suidas, ou par *Ælius Severus Athenæus*, selon Vossius. II. *De comparandis et deligendis libris*, lib. XII. III. *Commentarius de Judæis.* Origène fait mention de cette histoire de Philon, dans le livre 1er. contre Celse. IV. *De imperio Adriani.* C'étaient des Mémoires de ce qui s'était passé de son temps. Nous ne pousserons pas plus loin une liste d'ouvrages qui n'existent plus. Philon traduisit en grec l'histoire que Sanchoniaton avait écrite en langue phénicienne, et la divisa en neuf livres. C'est-là ce qui a fait sa célébrité. Eusèbe de Césarée a conservé quelques fragments de la préface de Philon (*Præparat. evangel.*, lib. I, ch. IX), et un long fragment de l'histoire même de Sanchoniaton, qui forme tout le chapitre X du livre 1er. de son ouvrage. Ce fragment a beaucoup exercé les savants, et surtout les modernes. (*V.* Rich. CUMBERLAND, X, 348). Mais aucun ne s'en est occupé avec plus d'ardeur et de persévérance que Dodwell, qui publia, en 1681, un discours anglais sur ce sujet; et Fourmont, qui en a fait la

(3) Cette dissertation contient entre autres une notice sur les écrits de Philon conservés en langue arménienne. Un ancien manuscrit arménien, de l'an 1296, qui a été trouvé par le docteur Zohrab, en 1791, à Lemberg en Gallicie, contient la traduction de treize traités du philosophe juif, parmi lesquels il en est huit qui n'existent plus en grec. Ces huit ouvrages sont : I. *Quatre livres de questions et de réponses sur la Genèse*; ils contiennent 489 chapitres. II. *Questions et réponses sur l'Exode.* III. *Des prêtres.* IV. Un *Traité sur Samson.* V. Un autre *Traité sur Jonas*, divisé en deux parties. VI. *Sur quelques passages de Daniel.* VII. *Deux livres de la Providence, adressés à un certain Alexandre.* VIII. *Sur l'ame des bêtes.* Les autres écrits de Philon, traduits en arménien, qui existent encore en grec, sont ceux qui portent les titres suivants : 1°. *De sacrificantibus*; 2°. *De specialibus legibus*; 3°. *De vitâ sapientium*; 4°. *Divinarum legum allegoria*; 5°. *De vitâ et more contemplativo.* Le couvent arménien de Saint Lazare, à Venise, possède une copie du manuscrit de Lemberg, dont nous venons de parler; elle a été suppléée en plusieurs endroits par un autre manuscrit de l'an 1298, apporté de Constantinople. Il y a aussi un autre exemplaire de cette copie corrigée, entre les mains du docteur Zohrab. Les religieux de Saint-Lazare, à Venise, ont annoncé, en 1811, une édition arméno-latine, in-4°., des différents ouvrages de Philon, dont nous venons de parler : quelques-uns ont été imprimés dans le courant de 1820. S. M—N.

matière d'un livre de ses *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples*, 2 vol. in-4°. (1) Quelques écrivains semblent croire que Philon est l'auteur de l'*Histoire générale* qu'il a attribuée à Sanchoniaton; mais cette opinion manque de fondement. Voy. Richard Simon, *Bibliot. crit.*, tome 1er., chap. x; Montfaucon, *Antiquité expliquée*, l. IV; Van Dale, dom Calmet, et le P. Tournemine, *Journal de Trévoux*, janvier 1714. L—B—E.

PHILON DE BYZANCE, mécanicien du deuxième siècle avant J.-C., était contemporain de Ctésibius et de Héron l'Ancien, dont on peut conjecturer qu'il reçut des leçons; car il nous apprend qu'il demeura quelque temps à Alexandrie pour se perfectionner dans l'étude de la mécanique. Il s'arrêta aussi dans l'île de Rhodes pour y étudier l'architecture sous d'habiles maîtres, dont il ne nous a pas transmis les noms. Philon était très-versé dans la géométrie; et la solution qu'il a donnée du problème des deux moyennes proportionnelles, quoique la même, dans le fond, que celle d'Apollonius, ne laisse pas d'avoir son mérite dans la pratique (*Histoire des mathémat.*, 1268). Montucla lui fait honneur d'un traité de *Mécanique*, dont l'objet était à-peu-près le même que celui de Héron, et qui n'est connu que par les citations de Pappus; mais Fabricius attribue cet ouvrage à Philon de Tyane (2). Philon de Byzance est l'auteur d'un traité de *Poliorcétique*, dont il ne nous reste que le quatrième et le cinquième livre; ils ont été publiés avec une version latine de Cotelier ou de Henri Valois, dans le recueil intitulé : *Veterum mathematicor. opera*, Paris, 1693, in-folio p. 49-104 (*V.* J. BOIVIN, et Melchis. THEVENOT). Dans le premier, Philon traite de la fabrication des traits, des balistes, des catapultes, et de différentes machines de guerre, dont quelques-unes étaient de son invention; il y décrit, en passant, mais avec beaucoup de précision, une espèce de catapulte inventée par Ctésibius (*V.* ce nom), et qui avait beaucoup de rapport avec notre fusil à vent (3). Dans le livre suivant, il traite de la manière de fortifier les villes, de leur approvisionnement, qu'il conseille d'empoisonner, si l'on craint que l'ennemi ne s'en empare, et de divers stratagèmes propres à éloigner les assiégeants. On voit que l'ouvrage de Philon devait être intéressant; mais on peut se consoler de sa perte, puisque ceux d'Athénée et de Végèce suffisent pour bien faire connaître la tactique des anciens. On attribue encore à Philon un opuscule intitulé, *De septem orbis spectaculis:* cependant Fabricius croit y reconnaître le style et la manière d'un ancien rhéteur. Cet opuscule, assez curieux, ne nous est pas parvenu entier. Le manuscrit de la bibliothèque Barberine ne contenait que les cinq premiers chapitres, et une partie du sixième, qui renferme la description du temple de Diane à Éphèse. Le septième cha-

(1) On le retrouve encore dans le *Monde primitif*, tome 1er; dans les *Leçons de l'histoire* par l'abbé Gerard, tome 1er; dans l'*Histoire des hommes*, par Delisle de Sales; dans la *Vie d'Aristarque de Samos*, par M. de Fortia d'Urban, etc.

(2) Fabricius, qui a fait beaucoup de recherches sur Philon de Byzance (*Bibl. gr.*, II, 589), croit qu'on ne doit pas le confondre avec le Philon cité par Vitruve, dans l'introduction au 7e. livre, pour avoir réparé et embelli un des temples d'Athènes.

(3) On peut consulter à cet égard la dissertation d'Alb.-Louis-Fréderic Meister : *De catapultâ polybolâ commentatio, quâ locus Philonis mechanici, in libro IV de telorum constructione exstans, illustratur*, Gottingue, 1768, in-4°.

pitre, sur le tombeau de Mausole, est perdu. Le savant Léon Allatius a publié cet ouvrage avec des notes et une version latine, Rome, 1640, in-8°.; et Gronovius l'a inséré dans le tome VIII du *Thesaur. antiquit. græcar.* Boissieu en a donné une nouvelle trad. latine dans ses *Miscellanea*, Lyon, 1661 (*V.* BOISSIEU). Enfin M. Louis Teucher a publié cet *Opuscule* avec les notes d'Allatius, auxquelles le savant éditeur en a ajouté quelques-unes, ainsi que la double version latine d'Allatius et de Boissieu, Leipzig, 1811, in-8°. W—s.

PHILON, docteur arménien, surnommé *Diragatsi*, du nom de Dirag, bourg du pays de Daron, qui était sa patrie, vivait en l'an 690. Nerseh-Kamsarakan, prince d'Ascharouni, et patrice d'Arménie, homme fort instruit et ami des savants, le chargea, vers cette époque, de traduire en arménien l'histoire ecclésiastique de Socrates, pour faire suite à celle d'Eusèbe, dont les Arméniens avaient une traduction depuis le temps de saint Nersès. Philon ne se borna pas à traduire simplement son auteur; il y intercala tous les faits du même genre, relatifs aux Arméniens et aux Syriens; et il y ajouta ce qui concerne les démêlés de Flavien, patriarche de Constantinople, avec l'hérétique Eutychès, le second concile d'Éphèse, et le récit de beaucoup d'autres événements arrivés après la mort de Socrates. C'est-là tout ce que nous savons de ce traducteur. S. M—N.

PHILOPOEMEN, que l'histoire a nommé le dernier des Grecs, naquit à Mégalopolis, principale ville de l'Arcadie. Privé trop tôt des leçons d'un père, mais élevé par un de ses hôtes, dont Plutarque et Polybe ont loué la capacité comme la sagesse, et par deux philosophes de la seconde académie, qui avaient gouverné les Cyrénéens et leur avaient donné des lois, son éducation fut tout-à-la-fois républicaine et militaire. Il porta les armes de bonne heure, se signala dès-lors contre le Spartiates; et ses goûts belliqueux, fortifiés par ce premier succès, eurent une influence marquée sur ses études et sur sa conduite. Il partageait les loisirs de la paix entre l'agriculture, la chasse et l'art militaire. Les beaux faits d'armes étaient, dans les poètes comme dans les historiens, sa lecture favorite; et, quoique la philosophie ne lui fût point étrangère, quoiqu'il n'ait jamais abandonné le soin des affaires publiques, la gloire du grand capitaine a fait oublier en lui l'homme d'état. Les occasions ne manquèrent point à son ardeur; et, si sa présence d'esprit et son courage ne purent sauver sa ville natale surprise par Cléomène, roi de Sparte, il la vengea bientôt en décidant, par une manœuvre hardie, le succès de la bataille de Sellasie, où ce prince fut complètement battu par Antigone Doson, roi de Macédoine, la 2e. année de la XXXVIe. olympiade. Blessé, aux premiers rangs, d'un coup de lance qui lui traversa les deux cuisses, Philopœmen ne quitta point le champ de bataille; et, lorsque le vainqueur apprit qu'un simple cavalier de Mégalopolis avait, contre ses ordres, dirigé l'attaque décisive, il rendit hautement témoignage à ses talents militaires, et le pressa vivement d'entrer à son service. Philopœmen avait alors trente ans. Sa renommée s'accrut encore par ses exploits dans l'île de Crète, où il servit comme volontaire après la paix. Appelé par les Achéens au

commandement de leur cavalerie, la plus faible de la Grèce, il changea les armures, les évolutions, l'ordonnance de bataille. Sous lui cette cavalerie apprit à serrer ses rangs, à combattre de pied ferme en gagnant du terrain, au lieu de voltiger comme des troupes légères : elle deviot la première des forces publiques. Philopœmen justifia ses innovations en gagnant contre les Étoliens la bataille de Larisse, où leur général périt de sa main, l'an 208 avant J.-C. Machanidas, tyran de Lacédémone, menaçait l'indépendance du Péloponnèse; Philopœmen, élevé à la dignité de préteur, ou de généralissime de la ligue achéenne, le rencontre près de Mantinée, met en fuite son armée, qui avait pu se croire un moment victorieuse, et le tue lui-même à la fin du combat. Les Achéens élevèrent au vainqueur une statue de bronze dans le temple d'Apollon, à Delphes; et la Grèce assemblée rendit un bel hommage à sa gloire, lorsque, dans la solennité des jeux Néméens, le musicien étant venu à chanter des vers en l'honneur des anciens libérateurs de la patrie, tous les yeux se fixèrent sur Philopœmen, et des applaudissements prolongés retentirent dans toute l'enceinte : on semblait reconnaître que désormais les destinées de la Grèce étaient attachées à un seul homme. Quelque temps après, Messène fut surprise par Nabis, le successeur de Machanidas. Philopœmen ne disposait plus alors des forces des Achéens; ne pouvant déterminer le préteur à se mettre en campagne, il entraîna du moins avec lui ceux de Mégalopolis: Nabis n'osa l'attendre; et Messène fut délivrée. Peu de temps après, la passion des armes fit passer Philopœmen en Crète, où les Gortyniens lui avaient offert le commandement de leurs troupes. Nabis profita de son absence; et les Mégalopolitains, furieux de se voir réduits aux dernières extrémités, pendant que leur premier citoyen cherchait au loin une renommée inutile à son pays, l'auraient banni de leur ville, si le préteur ne s'y fût opposé. Plutarque l'accuse de s'être vengé de leur inconstance, en appelant à l'indépendance et en soutenant de tout son crédit les bourgades voisines, dont ils avaient usurpé la domination. Quoi qu'il en soit, Philopœmen, à son retour, fut élu, pour la troisième fois, préteur des Achéens. Il hasarda contre Nabis une bataille navale, qu'il perdit par son inexpérience; mais il répara cette faute, en surprenant l'ennemi jusque sous les murs de Gythium. Plus tard, le tyran de Sparte se présente à l'improviste pour lui disputer un passage important et difficile, où il espérait l'accabler: Philopœmen change à l'instant son ordre de bataille, attire l'ennemi dans une embuscade, et remporte une victoire complète. Maître de Sparte, il l'attache à la ligue Achéenne; et, comme les vaincus, touchés de sa modération, voulaient lui faire un présent considérable : « Gardez votre or, » dit-il aux députés, pour acheter » les ennemis de la république; c'est » à eux, non à vos amis, que vous » devez fermer la bouche. » Cette réunion de Sparte aux Achéens était à peine consommée, lorsqu'Antiochus essaya de lutter contre la fortune de Rome. A cette nouvelle, quelques mouvements se firent sentir dans la Laconie : le capitaine-général Diophanès, excité par le consul Acilius, voulut punir les peuples comme des rebelles. Après lui avoir vainement

représenté ce qu'il y avait d'impolitique dans cette résolution, Philopœmen prit un parti, dont les circonstances seules peuvent être l'excuse : il se jeta dans Lacédémone, menaça de la défendre contre le préteur et les Romains réunis; et, content de les avoir fait reculer devant cette déclaration, il rendit la ville aux Achéens, fidèle et pacifiée. Dans la suite, les Spartiates remuèrent encore ; et Philopœmen fut d'autant plus sévère, qu'il les avait épargnés deux fois; il fit démanteler Lacédémone, bannit une partie de la population, et abolit les lois de Lycurgue, qui la rendaient belliqueuse et entreprenante, 188 ans avant J.-C. Il résistait dès-lors, de toute la force de son caractère, à l'ascendant des Romains : il leur refusa la grâce des bannis, pour que ceux-ci la dussent exclusivement à la confédération Achéenne. Ce grand homme ne se faisait point illusion; mais il voulait retarder, autant qu'il serait en lui, la chute de sa patrie. Un jour, dans l'assemblée nationale, un orateur proposait de ne rien refuser aux Romains : *Malheureux*, interrompit Philopœmen avec douleur, *es-tu donc si impatient de voir s'accomplir le destin de la Grèce ?* Il venait d'être élu préteur, pour la huitième fois. On lui apprend que Dinocrate, son ennemi personnel, et celui de tous les gens de bien, a détaché Messène de la confédération Achéenne, et qu'il fait une excursion sur les terres de l'Arcadie : malade et septuagénaire, Philopœmen fait quinze lieues le même jour, arrive à Mégalopolis, et marche à la tête de la jeunesse de cette ville contre l'ennemi. Déjà même il l'avait mis en fuite, lorsqu'un renfort inattendu vint le forcer lui-même à la retraite. Il l'exécuta en bon ordre; et, comme il faisait face à l'ennemi, par intervalles, pour repousser ceux qui le serraient de plus près, il s'écarta un peu trop des siens, et se trouva enveloppé. Le héros se défendit encore longtemps contre les traits qu'on lui lançait de loin ; mais son cheval l'ayant jeté à terre sans connaissance, il fut pris et conduit à Messène, au milieu des plus sanglants outrages. Quelques voix osèrent demander qu'on lui donnât la torture : mais le souvenir des services qu'il avait rendus à la Grèce, le sauva de cet excès de fureur ; et, Dinocrate, craignant d'être forcé de le rendre, s'en défit par le poison. Philopœmen demanda au bourreau ce qu'étaient devenus ses cavaliers; et, apprenant que presque tous, et notamment Lycortas, père de l'historien Polybe, avaient échappé à l'ennemi : « Tu me » donnes là une bonne nouvelle, s'é- » cria-t-il; nous ne sommes donc » pas entièrement malheureux ! » En achevant ces paroles, il but la ciguë, et peu après il expira, l'an 183 avant J.-C. Les Achéens, conduits par Lycortas, vengèrent sa mort, et rapportèrent religieusement ses cendres dans la terre natale. Dinocrate se tua lui-même pour ne pas tomber entre leurs mains. La physionomie de Philopœmen n'avait rien d'ignoble; mais l'extrême simplicité de son extérieur formait un contraste frappant avec le rang qu'il occupait. On sait la méprise de cette hôtesse de Mégare, qui, attendant le chef des Achéens, et le voyant arriver seul et couvert d'un manteau vulgaire, le pria familièrement de l'aider à préparer le souper de son général. Philopœmen ne se fit pas répéter cette invitation ; et il s'était mis à fendre du bois, quand

vint à rentrer le mari, duquel il était connu; et comme celui-ci exprimait sa surprise de le trouver ainsi *embesogné*: — *Ce n'est rien*, répondit Philopœmen, *je porte la peine de ma mauvaise mine.* Philopœmen avait pris Epaminondas pour modèle: non moins sage dans la conception de ses plans, non moins entreprenant, non moins actif dans l'exécution, simple et austère comme lui dans ses mœurs, il eut le même désintéressement, le même respect pour la vérité; mais il n'eut point comme lui cette égalité d'ame que les injustices populaires ne pouvaient troubler : un mouvement de colère précipita sa marche contre les Messéniens, et lui coûta la vie. Il réunit toutes les qualités d'un grand général : un secret impénétrable dans ses projets, un endurcissement incroyable aux fatigues de la guerre, un grand éclat de bravoure personnelle, et le talent d'inspirer de la confiance aux soldats. Tout ce qu'il gagnait à la guerre, il l'employait à payer les rançons de ses concitoyens. Folard vante surtout la promptitude et la sûreté de son coup-d'œil militaire. Toujours opposé à des ennemis dignes de lui, ses stratagèmes furent admirés des Crétois eux-mêmes, comme sa discipline l'était à Sparte. On lui reproche d'avoir trop aimé la guerre : mais, pendant près de quarante ans qu'il fut à la tête de ses concitoyens, on ne cite qu'une seule entreprise dont il ne sortît pas avec honneur : et, sans rien accorder à la faveur, il sut échapper à l'envie, au milieu des prétentions et des vicissitudes infinies d'un état républicain. Tout était réglé dans ses repas, dans ses vêtements, dans ses paroles: aussi avait-il acquis une autorité presque illimitée par ses conseils, et plus encore par ses exemples; car, pour citer encore Plutarque : « La Grèce l'aima singulièrement comme le dernier homme de vertu qu'elle eût porté dans sa vieillesse. » F—T j.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, était né vers l'an 364, à Borisse, en Cappadoce : il se rendit à Constantinople, à l'âge de vingt ans, pour se perfectionner dans la connaissance des lettres et des sciences; il avait cultivé tour-à-tour l'histoire, la géographie, la médecine, les mathématiques, et même l'astrologie, qui était alors en grand honneur. Séduit par la lecture des ouvrages d'Arius, et peut-être aussi par les discours de sa mère, Philostorge adopta bientôt toutes les erreurs de cet hérésiarque, et s'en montra le zélé défenseur. Ce fut pour justifier Arius, et pour rendre odieux ses adversaires, qu'il composa l'*Histoire de l'Eglise* depuis l'avénement de Constantin-le-Grand au trône, jusqu'à la mort de l'empereur Honorius en 425. Elle était divisée en douze livres dont chacun commençait par une des lettres qui forment le nom de *Philostorgos*. Cette histoire s'est perdue; mais il en reste un abrégé par Photius, qui suffit pour faire apprécier le plan de l'auteur et la manière dont il l'avait exécuté. Godefroy a publié cet *Abrégé* à Genève, en 1642, in-4°. avec de savantes dissertations, et une version latine, très-mauvaise : on en doit à Henri Valois une édition plus correcte, avec une nouvelle version et des notes, à la suite d'*Eusèbe* et des autres historiens ecclésiastiques, Paris, 1673 (*Voyez* H. VALOIS); cette édition a servi de base à celles qui ont suivi, et dont on trouvera la liste dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, IV, 116. D. Ceillier a donné

une analyse fort étendue de l'ouvrage de Philostorge dans l'*Histoire générale des auteurs ecclésiastiq.*, XIII 660. W—s.

PHILOSTRATE. Plusieurs philosophes et sophistes grecs ont successivement porté ce nom ; ce qui jette une confusion presqu'inévitable, dans les faits, ou les ouvrages, tour-à-tour attribués à chacun d'eux (1). Celui qui fait l'objet spécial de cet article, était de Lemnos, suivant l'opinion la plus générale, quoiqu'Eusèbe, le Syncelle et quelques autres, le fassent natif d'Athènes, où il avait seulement professé la rhétorique. Il y compta, entre autres, au nombre de ses auditeurs, le sophiste Hippodrome, qui le remplaça même quelque temps dans sa chaire. Philostrate enseigna ensuite à Rome, et fut honorablement accueilli à la cour de l'épouse de Sévère, l'impératrice Julie, qui aimait les lettres, et protégeait ceux qui les cultivaient avec distinction. Ce fut à l'instigation de cette princesse, que Philostrate se chargea de mettre en ordre, et de revêtir d'un meilleur style, les Mémoires qu'un certain Damis, partisan fanatique d'Apollonius de Tyanes, avait recueillis sur ce célèbre imposteur. Ces Mémoires étaient passés entre les mains de l'impératrice, qui les communiqua à Philostrate ; et il en est résulté, sous le titre de *Vie d'Apollonius de Tyanes,* l'ouvrage le plus considérable qui nous soit resté du rhéteur de Lemnos. Il est hors de doute, selon nous, que ce mauvais roman, publié vers le milieu du troisième siècle de notre ère, a été entrepris en haine du christianisme, et dans l'intention perfide d'affaiblir la divine autorité de l'Évangile, en lui opposant de prétendus prodiges, à peine capables d'en imposer à des enfants. Aussi, ceux qui ont eu le malheur d'hériter, plusieurs siècles après, de cette haine antichrétienne, n'ont-ils pas manqué d'appeler l'imposteur de Tyanes au secours du mensonge et de l'erreur (*V.* APOLLONIUS, II, 320, et Ch. BLOUNT, IV, 599). On a encore de ce Philostrate : I. *Les Héroïques*, ou Dialogue entre Vinitor et Phœnix. Le but principal de l'ouvrage est de réfuter quelques erreurs, de réparer quelques omissions commises par Homère, à l'égard des héros introduits dans ses poèmes : mais le critique n'a fait, suivant Louis de Vivès, que substituer des erreurs plus graves à celles qu'il prétendait réfuter. II. *Les Tableaux* ; description élégamment écrite de soixante-seize tableaux qui décoraient le portique de Naples. Blaise de Vigenère en a donné, en 1614, in-fol. fig., une traduction française, sous ce titre : *Les Images*, ou *Tableaux de platte peinture*, *mis en françois.* III. Un Recueil de LXXIII Lettres, sur des sujets érotiques et galants : on en suppose quelques-unes adressées à l'impératrice même. IV. *Les Vies des Sophistes*, en deux livres : le premier contient la vie des sophistes qui donnaient des leçons publiques de philosophie ; le second s'occupe de ceux qui enseignaient la rhétorique. Eunape, écrivain postérieur de plusieurs siècles à Philostrate, fait de cet ouvrage une mention assez honorable, dans la préface de son Histoire abrégée des médecins et des orateurs célèbres qui avaient vécu de son temps ou peu avant lui. Il n'y a, d'ailleurs, aucun point de comparaison dans l'objet, ni dans l'exécution des deux ouvrages. Phi-

(1) *Voy.* Vossius, *De histor. græc.*, liv. II, ch. XV ; et Olearius, dans la préface de son édition de Philostrate.

lostrate avait en outre composé les *Corinthiaques ;* un *Lexicon rhetorum*, et un grand nombre de *Déclamations* sur divers sujets : mais rien de tout cela n'est parvenu jusqu'à nous. — Le neveu du précédent, vulgairement désigné sous le nom de *Philostratus junior*, est auteur des *Seconds tableaux*. Ce sont moins, suivant M. Heyne (*Opusc.*), des descriptions de tableaux qui aient véritablement existé, que des espèces de programmes de divers sujets, proposés à l'émulation des artistes. Le second Philostrate vivait sous les empereurs Macrin et Héliogabale. La meilleure ou plutôt la seule édition complète des œuvres réunies des deux Philostrates, est celle d'Oléarius, in-fol., Leipzig, 1709. Depuis cette époque, aucun ouvrage de Philostrate n'avait été réimprimé, lorsque M. Boissonade donna, en 1806, les *Héroïques*, collationnés sur neuf manuscrits de la bibliothèque du Roi, enrichis de scholies grecques, et des savantes remarques de l'éditeur. A—D—R.

PHILOXÈNE. Parmi plusieurs *Philoxènes* qui ont été connus dans l'antiquité, il faut distinguer surtout Philoxène de Cythère, et en même temps peut-être le confondre avec Philoxène de Leucade. En effet, la plupart des traits racontés de l'un, le sont aussi de l'autre. Cette homonymie a fixé l'attention de quelques savants hommes ; et les difficultés biographiques qui en résultent, ne sont pas encore bien éclaircies. Nous ne pensons pas que cet article avance beaucoup la discussion. La jeunesse de Philoxène ne fut point heureuse. Les Lacédémoniens s'étant emparés de Cythère, il fut vendu comme esclave. Agésyle (c'était le nom de son maître) lui donna, l'on ne saurait aujourd'hui en dire la raison, le sobriquet de *Fourmi*. La mort d'Agésyle le mit entre les mains de Ménalippide. Ménalippide était un des grands lyriques de ce temps ; il remarqua des dispositions dans le jeune Philoxène, et se chargea de son éducation poétique. Les succès du disciple firent honneur au maître. Philoxène se distingua surtout dans le dithyrambe. Il paraît même qu'il avait porté loin l'art de la versification, et ajouté beaucoup aux richesses de la langue lyrique. On parlerait avec plus d'assurance, s'il n'y avait pas, dans l'éloge magnifique qu'Antiphane fait du style de Philoxène, une sorte d'excès dans l'expression, qui diminue la confiance, et fait soupçonner l'ironie. « Philoxène » s'écrie Antiphane, ou plutôt un personnage comique dans une pièce d'Antiphane, » Philoxène est supérieur à tous les » poètes ; Philoxène est un dieu sur » la terre. C'est le vrai lyrique, le » lyrique par excellence. Partout il » emploie des mots neufs, des mots » qui sont à lui. Dans ses vers, quelle » heureuse fusion des tropes et des » couleurs ! Les poètes du jour, qui » se disent frappés par le thyrse, » qui trempent leurs vers aux sour- » ces du Parnasse, qui se comparent » aux abeilles errantes sur les fleurs, » ne savent faire qu'un misérable » tissu d'hémistiches volés. » Philoxène, dont le talent flexible savait « passer du grave au doux, du plai- » sant au sévère », avait composé sur l'art de cuisiner, un poème didactique, intitulé : *Le Souper*. Il en reste encore quelques endroits ; par exemple : « Je commencerai par » l'oignon, et finirai par le thon.... » Au poisson, le plat n'est pas mau- » vais, mais la poêle est meilleure... » Garde de couper l'orphe et le den-

» tale, de peur que ne tombe sur » toi la colère de Némésis; mets-les » sur table tout entiers : cette façon » est préférable, etc., etc. » A en juger par les fragments qui nous ont été conservés, ce poème ne manquait ni d'esprit, ni de gaîté; on pourrait même croire que nous avons perdu un chef-d'œuvre dans le genre de la parodie burlesque, s'il est vrai que l'on parle toujours bien des choses que l'on aime et que l'on sait à fond. En effet, Philoxène était un des grands mangeurs de son siècle, et un si profond connaisseur en sauces et en ragoûts, qu'il en aurait fait leçon aux plus habiles cuisiniers. Il était même créateur, et avait eu l'honneur de donner son nom à une certaine pâtisserie, que l'on appelait *Philoxénienne*. Sa gourmandise était originale et sans pudeur. Mécontent de la nature, il demandait aux Dieux un gosier de trois coudées, pour avoir le plaisir d'avaler plus long-temps. On le vit engageant les cuisiniers des maisons où il était invité, à servir brûlant, afin qu'il pût manger tout seul : comme il avait pris l'habitude de se laver la bouche avec de l'eau bouillante, personne ne pouvait le suivre; pendant que les autres convives attendaient et soufflaient, il avait le temps de toucher à tous les plats. C'eslui qui est le héros de cette historiette versifiée par La Fontaine :

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon,
Sans en laisser que la tête,
Il soupe. Il crève; on y court.
On lui donne maints clystères;
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
« Mes amis, dit le goulu,
» M'y voilà tout resolu;
» Et, puisqu'il faut que je meure,
» Sans faire tant de façon,
» [illegible] m'apporte tout-à-l'heure
» [illegible] reste de mon poisson. »

Ce qu'il fit à la table de Denys l'Ancien est de meilleur ton. On avait servi au tyran un très-beau surmulet, et un fort petit à Philoxène. Peu content de son lot, le poète prit le poisson; et, l'approchant de son oreille, eut l'air de s'entretenir avec lui. Denys lui demanda la raison de ce badinage : « Comme j'écris, » dit-il, un poème de Galatée, je fai» sais à ce petit surmulet quelques » questions sur Nérée; il me répond » qu'il a été pris trop jeune, qu'il a » peine à comprendre ce que je lui » demande; mais que son camarade, » placé devant vous, est un vieux » poisson, qui sait parfaitement tout » ce que je veux apprendre. » Denys sourit, et lui envoya le grand surmulet. La Fontaine a encore tiré parti de cette anecdote, et il en a fait sa jolie fable, *Le Rieur et les Poissons*. Bien que l'effet ordinaire de la grosse gourmandise soit de dégrader le caractère, Philoxène ne sacrifiait pas aux intérêts de son estomac ceux de la littérature et de la saine critique; et il était poète encore plus que parasite. Un jour, Denys fit lire à table un mauvais poème de sa façon; et il demanda l'avis de Philoxène. Quoique à table, Philoxène répondit, avec une courageuse liberté, que le poème ne valait rien; et le tyran, furieux, l'envoya aux carrières. Le lendemain, il reçut, avec sa liberté, une nouvelle invitation à souper. Au souper, nouvelle lecture; et le goût de Philoxène est de nouveau consulté. Comme les vers du jour n'étaient pas meilleurs que ceux de la veille, il se lève, et, pour toute réponse : « Que l'on me reconduise, dit-il, aux » carrières. » Denys ne put s'empêcher de rire de cette saillie; et son ressentiment fut désarmé : mais, redoutant les suites de quelques autres lectures, Philoxène prit le sage parti

de renoncer absolument à la table du tyran-poète, et se retira à Tarente. Ce fut en vain que Denys le rappela par une lettre pressante : Philoxène prit ses tablettes, et, remplissant une page de la syllabe *non*, vingt fois répétée, les lui envoya pour toute réponse. Ces petits faits ne sont pas les seuls dont les anciens aient gardé le souvenir; mais il nous a paru qu'il y aurait quelque abus à consacrer ici un plus long article à Philoxène. Nous ajouterons seulement qu'il mourut à Éphèse, à 60 ans, la première année de la c[e]. olympiade, 380 ans avant l'ère chrétienne. B—ss.

PHILOXÈNE, autrement nommé Xenaias, un des plus savants et des plus célèbres écrivains de la secte des Monophysites ou Jacobites Syriens, était né à Tahal, bourg du pays de Garm, qui fait partie de la Susiane. Il appartenait à la population syrienne et chrétienne, répandue alors dans la plus grande partie de la Perse. En l'an 485, il fut nommé, par l'empereur Zénon, évêque de Maboug ou Hierapolis, dans la Commagène ou Euphratèse, à la place de Cyrus, qui fut chassé; et il fut consacré par Pierre, surnommé le *Foulon*, qui venait d'être élevé au trône patriarcal d'Antioche, et qui, comme lui, partageait les erreurs des Monophysites. Pierre et Philoxène firent tous leurs efforts pour détruire, dans la Syrie, l'autorité du concile de Chalcédoine. Après la mort de Pierre le Foulon, Philoxène agit de concert avec son successeur Palladius, qui professait la même doctrine. En l'an 498, ce dernier fut remplacé par Flavianus, qui était orthodoxe : celui-ci fut toujours en opposition avec Philoxène, qui causa beaucoup de troubles en Syrie, et à Edesse en particulier, par ses sermons hétérodoxes. Sous le règne d'Anastase, Philoxène alla deux fois à Constantinople, en 499 et en 506, pour y soutenir les intérêts de ses partisans. En l'an 512, il rassembla, de concert avec les évêques de Palestine, un synode à Sidon, dans lequel il anathématisa le concile de Chalcédoine, et déposa le patriarche Flavianus. Bientôt après, il présida l'assemblée où Sévère, nommé par l'empereur Anastase, fut reconnu patriarche. Il continua de persécuter les catholiques avec une nouvelle ardeur. En l'an 515, lui et Sévère convoquèrent un autre synode à Tyr. Tous les évêques de Syrie et de Mésopotamie y vinrent, et condamnèrent le concile de Chalcédoine. Cependant Anastase mourut, et les catholiques purent respirer. Le premier acte de son successeur, Justin le Vieux, fut de chasser de leurs siéges tous les prélats hérétiques; et, au mois de septembre de l'an 518, Philoxène fut exilé à Philippopolis de Thrace, puis à Gangra, où on le fit périr, en le suffoquant avec de la fumée. Sa mort arriva vers l'an 522; il avait occupé trente-quatre ans le siége d'Hierapolis. Les Jacobites le révèrent comme un martyr, et célèbrent sa mémoire le 18 février, le 1[er]. avril et le 10 décembre. Il a composé beaucoup de livres en syriaque, fort élégamment écrits, et qui le placent au rang des meilleurs auteurs syriens. Tous ces ouvrages sont théologiques et polémiques. On y distingue beaucoup de Lettres adressées aux moines de différents couvents de la Syrie et de la Mésopotamie; un Commentaire sur l'Écriture; trois Traités sur la Trinité et l'Incarnation; deux Traités contre les Nestoriens et les Euty-

chiens. La plupart de ces ouvrages se trouvent manuscrits dans la Bibliothèque Vaticane. Le plus célèbre de tous est la nouvelle Version syriaque des quatre Évangiles, qu'il fit, en l'an 508, sur le texte grec. Cette version, fort estimée, est la seule que lisent les Syriens Jacobites; elle fut retouchée et corrigée, en l'an 616, par Thomas d'Héraclée, évêque de Germanicia ou Marasch. Sa Version syriaque des quatre Évangiles a été publiée par Jos. White, Oxford, 1778, 2 vol. in-8°., ainsi que le premier volume de celle des Actes des apôtres et des Épîtres de saint Paul, etc., ibid., 1801. S. M—N.

PHIPS. *V.* MULGRAVE.

PHLÉGON, historien grec, surnommé *Trallien*, parce qu'il était né à Tralles, ville de Lydie, florissait dans le deuxième siècle. L'empereur Adrien l'affranchit, sans doute à cause de son goût pour les lettres, et ne cessa de lui donner des marques de sa bienveillance. On sait que Phlégon survécut quelques années à ce prince; mais on ignore l'époque précise de sa mort. Il avait composé une *Histoire* ou Chronique, en 16 livres, qui finissait à la seconde année de la CCXXIX^e. olympiade (l'an 141); une *Description* de la Sicile; un *Traité des fêtes des Romains*, en trois livres, et quelques autres écrits moins importants, dont Suidas rapporte les titres. Mais de tous les ouvrages de cet écrivain, aussi minutieux que crédule, il ne reste que les suivants: *De rebus mirabilibus liber.* C'est un Recueil de contes populaires, de prodiges opérés à Delphes, et racontés par ceux qui en avaient été les témoins. Cet opuscule est divisé en trente-cinq chapitres, dont quelques-uns sont fort courts. — *De longævis libellus.* Phlégon fait mention, dans le quatrième chapitre, d'un certain Faustus, du pays des Sabins, qui était parvenu à l'âge de cent trente-six ans, lorsqu'il fut présenté à l'empereur Adrien; mais, dans le même chapitre, il parle de la Sibylle Erythrée, qui avait vécu près de cinq siècles. — *De olympiis.* Ce fragment, dans lequel Phlégon traite de l'origine et de l'institution des jeux olympiques (1), servait peut-être d'introduction à la *Chronique* dont on a parlé. Il fait partie des *Prolégomènes* de l'édition de Pindare, Oxford, 1697, in-fol. Les trois Opuscules de Phlégon ont été publiés pour la première fois, avec une version latine, par Guill. Xylander, Bâle, 1568, in-8°. (2) Meursius en a donné une édition plus belle et plus correcte, avec une Préface et des notes, Leyde, 1620, in-4°.; et enfin Jean-Georg. Franz les a reproduits avec les notes de Meursius, Halle, 1775, in-8°. On trouve les Opuscules de Phlégon, réunis à ceux d'Antigone de Caryste et d'Apollonius Dyscole, sous ce titre: *Historiarum mirabilium auctores græci*, Leyde, 1622, in-4°.; et ces différents auteurs font partie du tome VII des *Œuvres* de Meursius, qui en avait procuré la meilleure édition. Enfin les Opuscules de Phlégon ont été insérés par Gronovius, dans les tomes VIII et IX du *Thesaur. antiquitat. græcar.*

W—S.

---

(1) C'est dans cet ouvrage qu'il faisait mention de l'éclipse miraculeuse ou des ténèbres observées à la mort de Jésus-Christ (Voy. pag. 68 de l'édit. de Meursius, de 1620): passage qui a beaucoup exercé Whiston, Sykes, Chapman et autres savants anglais. *Voy.* le Dictionnaire de Chaufepié, au mot PHLÉGON.

(2) Cette rare édition contient, outre les opuscules de Phlégon, d'Apollonius et d'Antigone, les *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis, et l'ouvrage de Marc-Aurèle: *De vitâ suâ.* Voy. sur le mérite et la rareté de ce recueil la *Bibl. curieuse* de Dav. Clément, I, 386.

PHOCAS (Saint), martyr, cultivait paisiblement son jardin, près de la porte de Sinope, dans la province du Pont. Le travail des mains lui fournissait, outre les choses nécessaires à la vie, de quoi faire des aumônes abondantes. Sa piété, sa charité, l'avaient fait connaître dans toute la contrée. Pendant une persécution, que l'on croit être celle de Dioclétien en 303, il fut dénoncé comme chrétien. Son prétendu crime était si notoire, que l'on crut pouvoir, à son égard, oublier toute formalité. Des soldats furent envoyés à sa demeure, où ils lui tranchèrent la tête. La conversion de Constantin ayant rendu, peu de temps après, la paix à l'Église, les Chrétiens élevèrent, en l'honneur du saint martyr, une basilique, qui devint célèbre dans tout l'Orient : on y déposa une partie de ses dépouilles mortelles. L'église d'Amasée en possédait une petite portion. Saint Astère, évêque de cette église, prononça, vers l'an 400, le panégyrique de saint Phocas. Il y dit : « Les » fidèles accourent des provinces les » plus eloignées pour prier Dieu » dans les églises où l'on conserve » quelques reliques du saint. Le temple que les Chrétiens ont érigé en » son honneur, à Sinope, est particulièrement révéré sur toutes les » mers : les marins chantent des » hymnes en son honneur; ils l'invoquent lorsqu'ils sont en danger; » ils réservent pour les pauvres une » portion de leur gain, en l'appelant la *part de Phocas*. Un roi a » envoyé son diadème garni de diamants, avec un casque de grand » prix, pour qu'ils fussent offerts à » Dieu dans l'église du saint. » Une portion des reliques de saint Phocas ayant été envoyée à Constantinople, la ville célébra, pendant deux jours, la fête du saint martyr. Saint Jean Chrysostome prononça, en cette occasion, deux discours, dont l'un se trouve encore parmi ses œuvres. L'empereur Phocas fit élever à Constantinople, en l'honneur du saint martyr dont il portait le nom, une basilique, dans laquelle on transporta une portion considérable de ses reliques. Les Latins célèbrent sa fête le 14 juillet. G—y.

PHOCAS, empereur d'Orient, né à Chalcédoine, ou suivant d'autres, dans la Cappadoce, d'une famille obscure, embrassa la profession des armes, et dut à la faveur de Priscus (1), l'un des lieutenants de Maurice, le grade de centurion, auquel il ne pouvait prétendre à raison de son incapacité. La hardiesse brutale de Phocas l'avait fait remarquer des soldats; ils le députèrent près de Maurice, pour lui demander la permission de passer l'hiver dans leurs familles. Le refus de l'empereur souleva l'armée; et les séditieux déférèrent le commandement à Phocas, qui les ramena des bords du Danube sous les murs de Constantinople. A son approche, une insurrection éclata dans cette ville, dont plusieurs quartiers furent pillés et livrés aux flammes. Maurice, abandonné, envoya Théodore, l'aîné de ses fils, implorer la protection de Chosroès, son allié, et s'éloigna sur un frêle esquif, qui portait sa femme et le reste de sa famille. Cependant Phocas hésitait encore à prendre la pourpre : le pa-

(1) Phocas avait été l'écuyer de Priscus. Dans le *Dict. universel*, on a confondu Priscus, lieutenant de Maurice, avec Crispus, gendre de Phocas. Cette méprise devait être citée. Crispus, comblé de bienfaits par Heraclius, ne tarda pas à tomber dans la disgrace, et mourut dans le monastère de Cora, en 613.

triarche triompha de son irrésolution ; et, le quatrième jour après le départ de Maurice (le 25 novembre 602), il fit son entrée publique à Constantinople, sur un char attelé de quatre chevaux blancs, au bruit des applaudissements d'un peuple bien éloigné de prévoir les malheurs qui devaient être la suite de ce bouleversement. Il se rendit le lendemain à l'Hippodrome, pour hâter les préparatifs du couronnement de Léontia, sa femme. Une dispute s'étant élevée entre les factions des verts et des bleus, Phocas la décida en faveur des premiers : mais une voix imprudente, partie des rangs opposés, lui rappela que Maurice vivait encore; et aussitôt, il donna l'ordre d'aller égorger le malheureux prince avec ses fils. Par politique ou par pitié, il fit épargner sa femme et ses filles, qui furent ramenées à Constantinople (*Voy.* MAURICE). Phocas n'avait vu, dans le pouvoir suprême, qu'un moyen de se livrer plus facilement à ses habitudes de débauche : il n'aimait point la vie des camps ; et il était bien décidé à n'y pas retourner. Il s'occupa donc de procurer à l'Empire une paix durable, disposé à faire tous les sacrifices pour l'obtenir. Les Romains avaient vu avec plaisir son élévation au trône : le pape saint Grégoire le Grand lui écrivit une lettre flatteuse (*V.* Saint GRÉGOIRE, XVIII, 380); et Phocas se ménagea assez habilement la bienveillance des pontifes, par une piété apparente et par des concessions (1). Il envoya un ambassadeur à Chosroès, pour lui faire part de son avénement à l'empire; mais l'ambassadeur n'ayant pas su cacher au roi de Perse que Maurice était mort assassiné, Chosroès le retint prisonnier, et déclara aussitôt la guerre à l'usurpateur, qui, malgré tous ses efforts, ne put jamais garantir les provinces d'Asie des invasions des Persans (*Voy.* KHOSROÈS II, XXII, 397). Tourmenté par des craintes continuelles, Phocas immola à sa sûreté Théodose, le fils de Maurice, qui avait trouvé un asile à Nicée. La mort de ce jeune prince fut suivie de celle de la veuve et des filles du dernier empereur. De sanglantes exécutions eurent lieu dans Constantinople, Alexandrie et Antioche. Loin de prévenir les séditions, sa barbarie les excita; et des supplices, dont la cruauté rappelait le temps des Caligula et des Domitien, ne purent les étouffer. Cependant Phocas s'abandonnait à ses goûts dépravés; et il était devenu un objet d'horreur et de mépris, même pour ses partisans. Crispus, son gendre, dont il se montrait bassement jaloux, excita Héraclius, exarque d'Afrique, à sauver l'Empire, en le délivrant du monstre qui souillait le trône. Héraclius, trop âgé pour tenter une pareille entreprise, en chargea son fils et son neveu. Tandis que Nicetas traversait l'Égypte et l'Asie à la tête d'une armée, le jeune Héraclius aborda avec une flotte près d'Abydos, où les fugitifs et les mécontents s'empressèrent de le joindre. Phocas, trompé par Crispus sur l'imminence du péril, ne fit aucun préparatif de défense : mais quand il vit, des fenêtres de son palais, la flotte d'Héraclius, il tenta de s'opposer au débarquement des troupes. Après une action sanglante, qui coûta la vie à l'élite de ses gardes, le tyran se cacha dans la ville : il fut découvert, dé-

(1) Phocas donna, en 607, au pape Boniface, le Panthéon, qui fut converti en une église, dédiée à la mère du Sauveur.

pouillé de la pourpre, et conduit, chargé de chaînes, sur une barque, à la galère d'Héraclius, qui lui reprocha les crimes dont il avait souillé son règne. « Le tien, lui dit-il, sera-t-il meilleur ? » Héraclius, indigné de son insolence, le terrassa lui-même, et le livra aux bourreaux, qui, après l'avoir torturé, lui coupèrent la tête, le 5 octobre 610 (*Voy.* HÉRACLIUS, XX, 217). Le peuple traîna dans les rues les membres du tyran, et voulut détruire tous les monuments qui pouvaient rappeler son règne odieux ; mais, comme Phocas était d'une laideur repoussante, ses ennemis, dit Cedrenus, eurent soin de soustraire aux flammes une copie de son portrait. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en bronze : les plus rares sont celles qui le représentent debout avec sa femme. Phocas avait fait composer en grec, par Théophile, une paraphrase des *Institutes* de Justinien, et traduire en grec le *Digeste* et le *Code ;* et il ordonna que ces trois ouvrages servissent de base à l'enseignement public du droit.

W—s.

PHOCION, général athénien, naquit environ quatre cents ans avant l'ère vulgaire. Sa naissance était obscure; mais les leçons de Platon et de Xénocrate développèrent en lui un cœur vertueux et une ame élevée. Il apprit la guerre sous Chabrias, sur lequel il acquit bientôt un ascendant remarquable. Il stimulait sa lenteur à entreprendre, modérait son impétuosité dans l'attaque ; et son général lui dut, en grande partie, la victoire navale de Naxos, par laquelle Athènes ressaisit la suprématie maritime, qu'elle avait perdue à la fin de la guerre du Péloponnèse. Chabrias ne fut point jaloux : il fit connaître Phocion aux Grecs, en continuant de lui confier des missions importantes et hasardeuses ; et son élève honora toujours sa mémoire. Dans les temps où les harangueurs d'Athènes se vendaient ou à ses généraux ou à ses ennemis, Phocion fut le dernier de ces grands hommes qui ne séparaient point l'art militaire de la science de gouverner. A la tribune comme sur le champ de bataille, il voulut rappeler Aristide. Mais il comprit de bonne heure, comme l'a observé Plutarque, qu'il n'avait à sauver que les débris du naufrage de son pays ; et toute sa vie politique fut dominée par la crainte de soumettre la fortune publique aux chances d'une guerre que ses concitoyens ne pouvaient long-temps soutenir. Jamais orateur ne fut plus inflexible dans ses conseils, et ne compta moins sur le succès de sa persévérance. Supérieur aux applaudissements comme aux clameurs de la multitude, il heurtait de front la puissance populaire ; et ses vertus en imposaient à toutes les passions. Les Athéniens l'appelèrent quarante-cinq fois à diriger leurs armées ; et, quoiqu'il n'assistât jamais aux élections nationales, nul général n'a commandé un plus grand nombre d'expéditions, ni de son temps, ni avant lui : la confiance attachée à son nom fut même si exclusive, que, lorsque les suffrages tombaient sur un autre, les villes alliées d'Athènes comblaient leurs ports, et faisaient toutes les dispositions d'une place qui va être assiégée. Sa réputation ne fut jamais démentie par les événements. Envoyé dans l'Eubée, avec des forces peu considérables, parce qu'on avait compté sur des insulaires qu'on venait protéger contre l'or et l'ambition de Philippe, Phocion vit au

contraire ces peuples se soulever contre les Athéniens. Fort de la position qu'il s'est choisie, il attend l'ennemi, remporte une victoire complète, s'empare du fort de Zarétra, chasse de l'Eubée les petits despotes qui voulaient, en la livrant, ouvrir à Philippe une des portes de la Grèce, et revient se confondre avec les citoyens d'Athènes. Il avait donné la liberté à tous les prisonniers grecs, de peur qu'ils ne fussent immolés à la vengeance publique. Rappelé en Eubée par de nouvelles intrigues du roi de Macédoine, les souvenirs qu'il y avait laissés, en rendirent la pacification facile; et, marchant ensuite au secours de Mégare, menacée par les Béotiens, il mit la place hors d'insulte. Philippe venait d'attaquer les colonies grecques de l'Hellespont: vainqueur, il aurait disposé des subsistances de l'Attique. Phocion est reçu dans Byzance avec ses troupes, et force le roi de Macédoine d'en lever le siége, et de renouveler la paix avec les Athéniens. Lui seul savait maintenir la discipline dans son camp, et donnait l'exemple de toutes les fatigues : il marchait pieds nus et sans manteau, à moins que le froid ne fût excessif, ce qui avait donné lieu au proverbe : « Phocion vêtu, signe de » grand hiver. » A la tête des armées, sa vie était celle d'un soldat : dans ses foyers, c'était celle d'un sage. Il cultivait un petit champ, qui n'aurait pas suffi aux besoins d'un autre, et qui le faisait encore jouir du plaisir de la bienfaisance. Au temps de Plutarque, on montrait sa maison, lambrissée en cuivre, et n'ayant rien de superflu. Il refusa toujours d'augmenter ce faible patrimoine; et, comme on l'exhortait à penser du moins à l'avenir de ses enfants : « Mon » champ les nourrira, répondit-il, » s'ils vivent en bons citoyens; si- » non, je ne veux pas accroître leurs » vices par des richesses. » L'éloquence de Phocion était l'expression naturelle de son caractère et de ses mœurs ; c'était-là tout son empire. Il parlait aux Athéniens avec le calme d'un philosophe et le laconisme d'un Spartiate. Un jour qu'il se promenait, plongé dans une rêverie profonde, un de ses amis lui demanda à quoi il songeait : « Je songe, re- » partit Phocion, si je ne pourrais » pas retrancher quelque chose de » ce que j'ai à dire au peuple. » Tout le monde sait que Démosthène l'appelait la *hache de ses discours*. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur la longue lutte de ces deux hommes, qui ne s'accordèrent jamais sur les intérêts de leur patrie. La haine de Philippe semble prouver en faveur du second; et, quand on relit ses chefs-d'œuvre, il est difficile de ne pas conclure, comme lui, à la nécessité de la guerre (*V.* Démosthène, XI, 53). Mais on est obligé de reconnaître dans Phocion un homme inaccessible aux illusions de la multitude, comme à l'ambition de fixer les regards de la Grèce. Lorsque Démosthène créait des armées et traçait des plans de campagne dans ses harangues, Phocion jugeait les ressources réelles, en capitaine et en homme d'état. L'événement a justifié toutes ses craintes; et la postérité ne l'accusera point d'avoir trop tôt désespéré du salut d'Athènes. Quelques traits, qui se rapportent à cette malheureuse époque, montrent Phocion tout entier. La Pythie, qui *philippisait*, suivant l'expression de Démosthène, interrogée sur la nécessité de la guerre, avait déclaré que tous les Athéniens, hors un seul, étaient d'un

même avis. Démosthène, contre lequel était dirigé cet oracle, le retournait contre Eschine. Un mot de Phocion termina ces débats puérils : « Cet » homme que vous cherchez, s'écria-» t-il, c'est moi, qui n'approuve rien » de ce que vous faites. » Il fut un jour applaudi à la tribune, par tout le peuple, qui se rangea de son avis par acclamation : *M'est-il échappé quelque sottise*, dit l'orateur à ses amis ? — « Ne vois-tu pas, lui dit » Démosthène, que, dans un mo-» ment de délire, le peuple te tuera ? » — *Et toi*, répliqua Phocion, *dans » un retour de bon sens.* » Son adversaire insistait sur l'avantage de transporter la guerre loin de l'Attique : « N'examinons pas, s'écria le » vieux général, où nous donnerons » la bataille, mais où nous la ga-» gnerons. » La bataille fut perdue à Chéronée. Phocion, mis à la tête de la république, ne chercha plus qu'à lui assurer une paix honorable, et à lui conserver la dignité du malheur. Plus sage que Démosthène, qui se couronna de fleurs à la mort de Philippe, quoiqu'il vînt de perdre sa fille, Phocion empêcha le peuple d'offrir aux dieux un sacrifice d'actions de grâce : « Il » y aurait de la lâcheté, dit-il ; et » d'ailleurs, l'armée qui vous a vain-» cus n'est diminuée que d'une tête. » Toutefois l'enthousiasme et l'orgueil prévalurent encore dans les conseils d'Athènes ; et bientôt Alexandre, maître de Thèbes et de la Grèce, demanda que Démosthène lui fût livré, avec quelques autres, qui, au commencement de la guerre, insultaient à sa jeunesse. Phocion garda le silence. Le peuple l'appela plusieurs fois par son nom, pour entendre son avis. Il hésita long-temps ; et, montrant enfin Nicoclès, le plus cher de ses amis : « Si Alexandre vous » le demandait, dit-il, je vous con-» seillerais de l'abandonner, quel-» qu'innocent qu'il soit ; car je se-» rais heureux de périr moi-même » pour vous sauver : c'est assez que » les Grecs pleurent Thèbes ; ne leur » faisons point pleurer Athènes. » Chargé de réconcilier sa patrie avec le vainqueur, il acheva de le déterminer à tourner ses forces contre les barbares, persuadé, depuis long-temps, que la Grèce était trop divisée et trop corrompue pour maintenir son indépendance, si la Macédoine ne s'épuisait en expéditions lointaines. Cette négociation fut conduite avec tant d'habileté, que le roi, jugeant un moment les Athéniens d'après leur ambassadeur, dit hautement qu'ils devaient avoir l'œil aux affaires, parce qu'après lui, c'était à eux à commander aux Grecs. Il conserva toujours pour Phocion la déférence la plus marquée. Ce fut le seul, avec Antipater, qu'il continua de saluer au commencement de ses lettres, après qu'il eut défait Darius. Au milieu de ses conquêtes, il envoya 100 talents (600,000 fr.) au général athénien. Ceux qui étaient chargés du présent, trouvèrent Phocion tirant de l'eau de son puits, et sa femme pétrissant elle-même le pain du ménage : « Si Alexandre » m'estime, répondit-il, qu'il me » laisse ma réputation et la vertu. » Sur de nouvelles instances de ce prince, il demanda la liberté de quatre Grecs, qui étaient ses prisonniers. Le roi lui offrit de choisir entre quatre villes de l'Asie-Mineure ; il fut refusé. Peu de temps après, Harpalus, trésorier d'Alexandre, vint chercher dans Athènes l'impunité des dilapidations dont il était coupable, et pria Phocion de le prendre sous

sa sauve-garde, et de recevoir 700 talents : « S'il ne renonce à corrompre les Athéniens, dit Phocion à » ses émissaires, je l'en ferai repentir. » La mort d'Alexandre fut, pour la Grèce, le signal d'une nouvelle guerre; Phocion tenta encore de s'y opposer. Léosthène lui demandait où était le bien qu'il avait fait à son pays : « Tant qu'Athènes » m'a confié ses enfants, répliqua » le vieux général, ils ont été enterrés dans les tombeaux de leurs » pères. — Oses-tu bien, lui cria un » de ses ennemis, proposer en ce moment aux Athéniens de poser les » armes? — Oui, je l'ose, reprit » Phocion, quoique je sache très-bien » que j'aurais toute autorité sur toi » pendant la guerre, comme toi sur » moi pendant la paix. » Alors commença cette guerre Lamiaque, qui donna d'abord de si hautes espérances aux Athéniens, et qui finit par les mettre à la merci d'Antipater. Nommé général, et ne pouvant retenir l'ardeur du peuple, qui voulait marcher à l'ennemi, Phocion fit proclamer, par un héraut, que tous ceux qui avaient plus de quatorze ans et moins de soixante, eussent à le suivre avec des vivres pour cinq jours. Cette proclamation calma leur effervescence guerrière; et, quelque temps après, les Macédoniens étant descendus sur les côtes de l'Attique, Phocion, déjà octogénaire, tua Micion, leur chef, et les mit en fuite. Il fut moins heureux dans son ambassade auprès d'Antipater, qui, victorieux de la ligue formée contre lui, refusa de pardonner à Hypéride et à Démosthène, et mit une garnison macédonienne au port de Munychie. Douze mille individus furent privés du droit de cité. Athènes, soumise à une aristocratie modérée, regretta vivement son indépendance, quoiqu'elle restât libre et paisible; et Phocion, replacé à la tête des affaires, parut trop résigné à ce nouvel état de choses pour n'être pas accusé d'en avoir été complice. Cependant il avait fortement réclamé contre l'occupation étrangère, adouci le sort des bannis, obtenu le rappel de plusieurs; et il avait répondu à Antipater qu'il ne pouvait être à-la-fois son flatteur et son ami. Mais, content d'avoir fait prolonger le délai accordé à sa république pour acquitter les charges que la victoire lui avait imposées, il s'occupait à éloigner des emplois les esprits remuants, et à diriger leur activité vers l'agriculture. Ses liaisons avec les gouverneurs macédoniens le rendirent suspect; et, lorsqu'il s'aperçut que ceux-ci voulaient s'emparer du Pirée, les Athéniens refusèrent de le suivre, et lui ordonnèrent de rendre compte, sur l'heure, de toute sa conduite : « Mes amis, s'écria Phocion, commencez par sauver la » ville. » Sur ces entrefaites, Polyperchon rétablit dans Athènes le gouvernement populaire, au nom du fils d'Alexandre, dont il était tuteur. Phocion s'étant remis entre ses mains, il refusa de l'entendre, et le renvoya, chargé de fers, devant l'assemblée générale d'Athènes. Accusé de trahison, devant une populace mêlée d'étrangers et d'esclaves, Phocion ne daigna pas se défendre; mais il intercéda pour ses compagnons d'infortune. Il ne fut point écouté; tous les suffrages furent à la mort: quelques voix même s'élevèrent pour demander qu'on lui donnât la torture; mais l'indignation publique en fit justice. Phocion se rendit en prison, au milieu de la douleur des uns et des insultes gros-

sières des autres, avec la même sérénité que s'il fût allé se mettre à la tête d'une armée. Nicoclès et les autres prirent le poison avant lui; et, comme il n'en restait plus, et que l'exécuteur refusait d'en broyer, si on ne lui comptait douze drachmes, Phocion pria un de ses amis de les donner « puisqu'il n'était pas permis à Athènes de mourir *gratis*. » Ensuite il but la ciguë, après avoir mandé à son fils de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens. Ses ennemis défendirent de lui donner la sépulture. Une pauvre femme de Mégare recueillit ses cendres; et bientôt les Athéniens repentants les réclamèrent, pour leur rendre les derniers honneurs. Ils élevèrent une statue de bronze à leur ancien général; et son accusateur fut mis à mort. Ainsi périt Phocion, dans sa quatre-vingt-troisième année, 317 ans avant J.-C. Son caractère est plus connu que ses actions. L'antiquité tout entière a loué son désintéressement et son zèle pour la justice. Il unissait la valeur à la prudence, l'austérité à la douceur. Il fut surnommé le *Bon*, dit Plutarque, parce qu'il n'eut d'âpreté que contre les mauvais citoyens. Plus d'une fois il rendit service à ses plus violents adversaires. Il employait volontiers l'ironie, qu'on dit avoir été si familière à Socrate; mais on ne le vit jamais ni rire ni pleurer, parce que, suivant la remarque de Barthélemy, son ame était plus forte que la joie et que la douleur. Phocion eut deux femmes; et la seconde surtout a été célèbre par ses mœurs vraiment antiques. Son fils, qu'il avait fait élever à Sparte, ne fut pas digne de lui. Phocion figure parmi les grands capitaines de *Cornélius Nepos*. Il a trouvé un biographe plus exact et plus judicieux, dans Plutarque, qui le compare à Caton d'Utique. Mably a choisi Phocion pour principal interlocuteur de ses *Entretiens sur le rapport de la morale avec la politique* (1). F—T j.

PHOCYLIDES, poète gnomique, né à Milet, dans l'Ionie (2), était contemporain de Théognis, et vivait, par conséquent, vers l'an 535 avant J.-C. Il avait composé quelques poèmes héroïques, et des élégies citées avec éloge. Il nous reste, sous son nom, un poème moral (*Carmen notheticon*), de deux cent dix-sept vers; mais aucun ancien auteur n'en a parlé, si ce n'est le scholiaste de Nicandre, de sorte que la plupart des critiques l'attribuent à un poète chrétien ou juif: cependant Fabricius ne voit dans cette composition aucune maxime qui doive empêcher de la regarder comme l'ouvrage d'un philosophe grec. Le poème de Phocylides se trouve dans toutes les éditions des Sentences de Théognis et des autres poètes gnomiques (*Voy.* THÉOGNIS): il fait aussi partie d'un recueil d'opuscules, publié à Paris, en 1507, et très-recherché des curieux, parce que c'est le premier livre grec imprimé en France (*V.* GOURMONT). On n'entrera dans aucun détail sur les autres éditions du poème de Phocylides, dont Fabricius a donné une liste très-étendue dans la *Bibl. græca*, tome 1er., 439-41: mais on doit citer celle qu'a publiée Jean-André Schier, gr. et lat., avec des

(1) Phocion est le sujet et le titre d'une tragédie de M. J. C. Royou, jouée en 1817, et imprimée en 1820, in-8°. Campistron a fait un *Phocion*, joué le 16 décembre 1688, et imprimé dans ses *Œuvres*. A. B—T.

(2) Lascaris suppose que Phocylides était né dans un château de Sicile, nommé Milo ou Mili; mais cette opinion n'a point été adoptée.

notes, Leipzig, 1751, in-8°.; c'est la plus estimée de toutes celles qui offrent séparément le texte de Phocylides. Ce poème a été traduit en prose latine par Jacques Hertel, Amerbach, Michel Néander; et en vers élégiaques par Etienne Rigel, Nissa, 1561, in-8°. Nous en avons trois traductions françaises, sous ce titre: *Les Préceptes de Phocylide;* l'une par Duché, Paris, 1698; Bruxelles, 1699, in-12: la seconde, par Levesque, Paris, 1782, in-18, dont il existe des exemplaires sur parchemin, et qui fait partie de la *Collection* des anciens moralistes (*V.* P.-Ch. Levesque): la 3e. par Coupé (*Sentences de Théognis*, etc., *poème moral de Phocylide*, *traduction nouvelle*, 1798, in-18). Cette dernière traduction avait déjà été imprimée dans les *Soirées littéraires*.

W—s.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans cette ville, au neuvième siècle, d'une ancienne et illustre famille, n'est pas moins célèbre dans l'histoire littéraire que dans l'histoire ecclésiastique. Doué d'un génie extraordinaire, et d'une ardeur infatigable pour l'étude, il fit, sous d'habiles maîtres, de rapides progrès dans les lettres, et dans les sciences cultivées de son temps. Il fut envoyé, par l'empereur Michel, en ambassade dans l'Assyrie, et s'acquitta de la mission dont il était chargé, de manière à se concilier la faveur de son maître. A son retour, il obtint la place de *proto-spathaire*, c'est-à-dire, commandant des gardes, et celle de *proto-secrétaire*, qui lui donnait, avec son entrée au conseil secret, le droit de prendre part aux délibérations. Photius, dont les premiers succès avaient allumé l'ambition, s'attacha surtout à gagner les bonnes grâces de Bardas, oncle de l'empereur Michel, qui l'avait associé au trône, et qui se reposait sur lui des soins du gouvernement. Bardas, à qui la fermeté du patriarche Ignace avait déplu, le relégua dans l'île de Térébinthe, et fit élire à sa place Photius, le 25 décembre 857. Celui-ci reçut tous les ordres en six jours consécutifs. Ce n'était pas le premier exemple d'un laïc élevé aux premières dignités de l'Eglise: mais le défaut du consentement d'Ignace rendit nulle l'élection de son successeur. Aveuglé par l'ambition la plus déplorable, Photius ne songea qu'à se maintenir sur le siége qu'il venait d'usurper: il employa les moyens les plus odieux pour vaincre la résistance d'Ignace et lui arracher sa démission (*V.* Ignace, XXI, 186); mais n'ayant pu y parvenir, il fit annuler l'ordination de ce dernier par des prêtres et des évêques dont il avait acheté les suffrages, et l'anathématisa. L'injuste rigueur avec laquelle il traitait un vieillard vénérable, excita des murmures qu'il crut pouvoir étouffer, s'il venait à bout de faire confirmer son élection par le pape. Nicolas Ier. occupait alors la chaire de saint Pierre. Photius lui écrivit, qu'Ignace, à raison de son grand âge, s'était retiré volontairement dans un monastère, où il achevait ses jours, entouré des respects dus à son caractère et aux vertus dont il n'avait pas cessé d'offrir l'exemple; que l'empereur avait jeté les yeux sur lui (Photius), pour remplir la place que le saint patriarche laissait vacante; et qu'il avait accepté, par obéissance, une charge dont le poids l'accablait. Le pape soupçonna que Photius ne lui disait pas la vérité; et il chargea les légats

qu'il envoyait à Constantinople pour achever de détruire l'hérésie des Iconoclastes, de prendre des informations sur ce qui s'était passé. Les légats, séduits ou intimidés par Photius, crurent Ignace coupable, et présidèrent le concile (861), qui confirma la déposition du saint patriarche, et excommunia tous ceux qui lui restaient attachés dans le malheur. Le pape, instruit de la prévarication de ses légats, écrivit à Photius pour l'engager à faire cesser les troubles que causait son intrusion, en rétablissant sur son siége le pasteur légitime : mais Photius supprima la lettre du pontife, et en composa une autre, qu'il se fit remettre publiquement par un misérable, nommé Eustrate, qui déclara la tenir du pape lui-même. La fourberie ayant été découverte, Eustrate fut condamné au fouet; et si Photius ne put pas le soustraire au châtiment qu'il avait si bien mérité, il eut du moins assez de crédit pour l'en dédommager par un emploi lucratif. Cependant le pape, indigné de la perfidie de Photius, assembla dans Rome un concile qui lui interdit toutes fonctions ecclésiastiques, et l'excommunia au cas où il persisterait dans ses erreurs. Loin de reconnaître ses torts, Photius assemble de son côté à Constantinople un concile, qui excommunie le pape Nicolas; et il adresse aux évêques de l'Orient une lettre dans laquelle il signalait avec aigreur les prétendues erreurs de l'Eglise latine (1), en les invitant à se séparer d'elle. C'est ainsi que Photius fut le premier provocateur du schisme des Grecs, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et qui aurait éclaté dès-lors sans la prudence du pape Nicolas et les sages ménagements dont usèrent ses successeurs (*Voy.* ADRIEN II et JEAN VIII). Sur ces entrefaites, Bardas, le protecteur de Photius, fut assassiné par l'ordre de Michel (*V.* BARDAS, III, 364). Basile, surnommé le *Macédonique*, qui lui avait succédé dans ses dignités, menacé du même sort, prévint Michel, en le faisant poignarder, et monta sur le trône (867). Photius avait d'abord cherché à se ménager l'appui de Basile; mais quand l'usurpateur se présenta dans l'églisé de Sainte-Sophie, Photius eut le courage de lui dire : « Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères, vous qui avez les mains encore souillées du sang de votre bienfaiteur. » Basile, irrité, exila Photius dans l'île de Cypre, et rétablit Ignace sur le siége de Constantinople. Pour achever de rendre la paix à l'Eglise, le saint patriarche assembla, de l'agrément du pape, un concile à Constantinople (2). Photius y fut anathématisé avec tous ses partisans. Nicetas, auteur contemporain, rapporte que les évêques souscrivirent les actes du concile, non avec de l'encre, mais avec du vin consacré : les actes du concile n'en disent rien. Photius retourna dans son exil, d'où il continua d'exhaler son ressentiment par des lettres qu'il écrivit à ceux de ses partisans qui lui restaient fidèles. Ayant su flatter la vanité de Basile, en lui composant

(1) Photius reprochait à l'Église latine d'ordonner le jeûne le samedi; de permettre l'usage du lait et du fromage pendant le carême; de condamner le mariage des prêtres; et enfin, surtout, de dire que le Saint-Esprit ne procède pas seulement du Père, mais encore du Fils. On peut consulter à cet égard, le *Dictionnaire des hérésies*, de Pluquet, article *Photius*.

(2) Ce concile est le huitième œcuménique; la première session se tint le mercredi 5 octobre 869, dans le côté droit des galeries hautes de Sainte-Sophie.

une généalogie qui le faisait descendre de Tiridate, roi d'Arménie (*V.* Basile, III, 479), ce prince lui permit de revenir habiter Constantinople. A la mort du patriarche Ignace, Photius s'empara de la basilique de Sainte-Sophie, et reprit ses fonctions. Basile pria le pape d'approuver le rétablissement de Photius, comme un moyen de ramener la paix dans l'église d'Orient. Le pape y consentit; mais à la condition que Photius adhérerait aux actes des conciles qui avaient condamné ses erreurs, et qu'il ferait l'aveu public de ses fautes, en demandant pardon du scandale qu'il avait occasionné. Photius éluda les ordres du pape, en trompant ses légats, et assembla un nombreux synode, dans lequel, loin de se rétracter, il déclara persister dans toutes ses opinions. Le pape fulmina contre lui une nouvelle excommunication : cependant Photius se maintint en possession du siége de Constantinople, jusqu'à l'avénement à l'Empire, de Léon, surnommé le *Philosophe*. Instruit de ses désordres, Léon l'exila, en 886, dans un lieu de l'Arménie, nommé Bordi; et l'on croit que l'ex-patriarche y termina sa vie, en 891. Photius joignait à une vaste érudition un esprit fin et pénétrant, et beaucoup d'habileté : mais son ambition excessive et son orgueil le perdirent; et l'on ne peut trop déplorer le funeste usage qu'il a fait de ses talents. Les écrivains protestants se sont, en général, montrés favorables à Photius. Mart. Hanckius, surtout, a cherché à le disculper (Voy. le *Byzantinar. rerum Scriptor.*); mais il est loin d'y avoir réussi. D'un autre côté, le père Ch. Faucher est peut être tombé dans l'excès opposé, en lui refusant toute espèce de vertu. Heureusement on est d'accord sur le mérite de Photius, comme écrivain; et personne encore ne lui a contesté le titre du savant le plus illustre de son siècle. On a de lui : I. *Myriobiblon sive Bibliotheca librorum quos legit et censuit Photius, patriarcha Constantinopolitanus.* C'est l'analyse des ouvrages que l'auteur avait lus pendant son ambassade en Assyrie, et qu'il adresse à son frère, le patrice Tarasius. Ce Recueil, l'un des monuments les plus précieux de la littérature ancienne, est, comme on l'a déjà remarqué (3), le modèle des journaux littéraires, et peut-être n'a-t-il pas encore été surpassé. Il renferme des extraits de deux cent quatre-vingts ouvrages, dont plusieurs ne nous sont pas parvenus. Les jugements de Photius sur le caractère et le style des écrivains dont il analyse les productions, sont presque toujours dictés par le goût le plus pur. Fabricius conjecture que nous n'avons pas le Recueil de Photius, tel qu'il était sorti de sa plume; et il attribue les erreurs qu'on y a relevées, à l'ignorance et aux interpolations de quelques copistes. C'est au savant Dav. Hœschel qu'on doit la première et la plus belle édition du texte grec de la *Biblioth.* de Photius, Augsbourg, 1601, in-fol. André Schott en publia, dans la même ville, une version latine très-négligée, 1606, in-fol. Cette version fut reproduite avec le texte grec, et les notes d'Hœschel, Genève, 1611, in-fol. (4) Enfin un ecclésiastique du

(3) Voy. *Dissertatio de Photio ephemeridum eruditorum inventore à Wolfio*, Wittemberg, 1688, in-4°.; et une autre, sous le même titre, par J. Geo. Philippi, ibid., 1699, in-4°. de 28 pag.

(4) Il existe de cette édition des exemplaires avec des frontispices de 1612 et 1613, sous la rubrique de Genève. Leith a relevé plusieurs erreurs de Schott, dans son *Diatribam Photii Bibliothecam*, Leipzig, 1748, in-4°.

diocèse de Rouen, dont le nom est échappé jusqu'ici aux recherches des bibliographes (5), en donna une nouvelle édition à Rouen, 1653, in-fol. C'est la plus recherchée des amateurs, et la plus chère dans le commerce, quoiqu'elle soit la plus incorrecte. Il en existe des exemplaires, très-grand papier, qui ont été surtout portés à un haut prix. Claude Capperonier et Elie Dupin annonçaient, en 1701, une édition de la *Biblioth.* de Photius (Voy. les *Mémoires de Trévoux*, 1701, p. 288, et 1702, p. 474): mais l'impression en fut arrêtée par l'exil de Dupin à Chatellerault; et elle n'a pas été reprise depuis. Boerner promettait, en 1711, une édition de cet important ouvrage; mais elle n'a point paru. Enfin les journaux de 1810 ont annoncé que M. Thorlacius, jeune et savant Danois, préparait une édition du *Myriobiblon*, pour laquelle il avait fait collationner les manuscrits de la bibliothèque du roi; et l'on doit souhaiter que le public ne reste pas privé de son travail. L'abbé Gédoyn avait le projet de traduire en français la *Bibliothèque* de Photius; et il en a publié quelques articles, dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions; d'autres ont été insérés dans le Recueil de ses *OEuvres* posthumes. Larcher et Chardon la Rochette en ont traduit aussi divers articles. Chardon desirait qu'un savant, également versé dans la langue grecque et dans l'histoire littéraire, se chargeât d'exécuter le projet de l'abbé Gédoyn, en donnant une traduction complète de la *Bibliothèque* de Photius, avec des notes (Voy. les *Mélanges de critique*, 1, 4). Nous nous félicitons de pouvoir annoncer que ce vœu ne tardera pas à être rempli. M. Peignot, inspecteur de l'académie de Dijon, s'occupe en ce moment de la traduction de Photius; et son travail est déjà fort avancé. II. *Lexicon græcum*. Ce curieux glossaire, demeuré inédit jusqu'à nos jours, n'était guère connu que par le manuscrit qui avait fait partie de la bibliothèque de Marq. Gude, et que l'on appelait pour cela *Codex Gudianus*. Blesslg en inséra une Notice détaillée dans le programme d'ouverture des cours de l'université de Strasbourg, pour 1789, 4 pag. in-fol.; et l'on a, sur le même sujet, une Lettre latine de L. Ancher à H. E. Paulus, Copenhague, 1791, in-8°. de 8 pag. Enfin l'ouvrage a été mis au jour à Leipzig, 1808, in-4°. Cette édition, due aux soins de M. G. Hermann, fait suite à celle du Lexique de Zonaras, donnée par J. A. H. Tittmann, ibid., 2 vol. in-4°. Il faut y joindre: *Curæ novissimæ, sive Appendix notarum et emendationum in Photii Lexicon à Fr. Schleusner*, ibid., 1811, in-4°. III. *Epistolæ*, Londres, 1651, in-fol. Cette édition, la seule que l'on possède des *Lettres* de Photius, a été publiée par Richard de Montaigu, qui y joignit une version latine et des notes: elle ne renferme que deux cent quarante-huit lettres; mais on en a un plus grand nombre. Le père Combefis en a imprimé deux au pape Nicolas et une à l'archevêque d'Aquilée, *sur la procession du Saint-Esprit*, dans la première partie de l'*Auctarium Bibl. patrum*; et il en cite plusieurs autres inédites. On en trouve une à Théophane, moine de Cerame, avec la version latine de Sirmond, dans les *Prolégomènes* de l'édition des *Homélies* de Théo-

(5) L'éditeur a signé la préface, des initiales *Th. M.... Roth. eccles. presb.*

phane ; et une à Stauracius, dans le tome second des *Monumenta* de Cotelier. IV. Un *Traité*, en quatre livres, *contre les nouveaux Manichéens ou les Pauliciens* : dom Montfaucon en a inséré quelques fragments dans la *Bibliotheca Coisliana*. Il existe des manuscrits de cet ouvrage dans les bibliothèques de Paris, du Vatican et de Hambourg. Hinckelman en annonçait une édition avec une version latine ; plusieurs savants ont renouvelé depuis cette promesse, et toujours sans résultat. V. *Nomocanon, id est, legum imperialium et canonum ecclesiasticorum harmonia*. C'est un Recueil de tous les actes des conciles, depuis les apôtres jusqu'au septième concile œcuménique, mis en rapport avec les décrets des empereurs. Il a été publié, pour la première fois, en tête du Recueil des *Canons ecclésiastiques*, Paris, 1551, in-fol., avec la Traduction de Gentien Hervet, et les Notes de Théod. Balsamon. Il en parut une seconde édition à Bâle, 1562, in-fol., de la version d'Henri Agylc ; et il a été réimprimé plusieurs fois depuis, entre autres, dans la *Bibliothèque de droit*, de Justel (*V.* ce nom). Michel Psellus a traduit le *Nomocanon* en vers politiques, et l'a dédié à l'empereur Michel Ducas, par une pièce de vers que Ducange a publiée dans son *Glossarium ad Scriptor. med. et infim. græcitatis*, page 1002. VI. Des *Dissertations* et divers Traités théologiques, trad. en latin, par Franç. Turrian, et publiés par Canisius, dans le tome v des *Antiquæ lectiones*, et par le père Combefis, dans l'*Auctarium*. VII. *Adversùs Latinos de processione Spiritûs sancti*. Ce Traité a été inséré dans la *Panoplie* d'Euthyme Tergobyste, 1710, in-fol. VIII. *Amphilochia*. C'est un Recueil de réponses aux questions d'Amphiloque, métropolitain de Cyzique, sur le sens de différents passages des saintes Écritures ; il n'en a été publié que des fragments. IX. Fr. Fontani a publié, dans le tome 1[er]. des *Novæ eruditorum deliciæ*, un Opuscule de Photius, comprenant dix questions sur des matières ecclésiastiques. On conserve un grand nombre d'Opuscules de Photius, inédits, dont on trouvera les titres dans la *Bibl. græca* de Fabricius, qui lui a consacré une Notice pleine de détails curieux, tome IX, 369-569. On peut consulter en outre, sur cet écrivain, la *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques*, par D. Ceillier, tome XIX ; et enfin la *Vie de Photius*, par le P. Faucher, Paris, 1772, in-12.

W—s.

PHRAHATACES, seizième roi des Parthes, était fils et successeur de Phrahates IV, et de Thermusa femme italienne, qu'Auguste avait envoyée en présent à ce dernier, qui en était devenu éperdument amoureux. Le nom de ce prince n'était qu'un diminutif de celui de son père ; et il l'avait sans doute reçu comme une marque d'affection toute particulière. On peut voir, dans l'article PHRAHATES IV, comment Thermusa parvint à s'emparer tellement de l'esprit de son mari, qu'il disposa de son trône en faveur de Phrahataces, au préjudice de ses autres enfants plus âgés ; et comment Phrahates périt victime de l'ingratitude de sa femme et de son fils : il nous reste à déterminer la date de cet événement, pour connaître l'époque du règne de Phrahataces : c'est en l'an 9 de notre ère, que Phrahates IV périt ; par conséquent c'est en cette même année que Phrahataces dut monter

sur le trône. Cependant M. Visconti, dans son Iconographie grecque (tom. III, pag. 86), a placé son avénement bien plutôt ; il se fonde sur un passage de Dion Cassius, découvert il y a plus de vingt ans par l'abbé Morelli, et qui nous montre Phrahataces agissant comme roi des Parthes, long-temps avant cette époque, en l'an 1er. de notre ère. Les Parthes étaient alors sur le point de soutenir une guerre contre les Romains : le roi d'Arménie, Tigrane IV, était mort en combattant contre certains peuples barbares que l'histoire ne nous a pas fait connaître ; et il laissa ses états en proie aux discordes civiles. Sa veuve, Erato, ne put conserver la couronne ; et les Parthes profitèrent de sa chute pour se rendre maîtres de l'Arménie. Cet événement attira vers l'Orient l'attention d'Auguste, qui déclara roi d'Arménie un Mede, nommé Ariobarzane, lequel était venu à Rome avec Tiridates, l'ancien compétiteur de Phrahates IV à la couronne des Parthes. Caïus-César, petit-fils d'Auguste, fut chargé de le conduire en Arménie, et de chasser les Parthes de ce royaume. Quand Phrahataces fut informé de l'arrivée de Caïus en Syrie, il s'empressa de lui envoyer demander la paix, s'engageant à évacuer l'Arménie, pourvu que les Romains s'obligeassent à garder ses frères au-delà de la mer. La paix fut bientôt rétablie entre les deux empires ; et Caïus entra en Arménie, afin d'en soumettre les habitants, qui ne voulaient pas reconnaître Ariobarzane pour roi. Tous ces faits prouvent bien que Phrahataces était effectivement roi en l'an 1er. de notre ère, mais non qu'il fût seul roi des Parthes : il est plus vraisemblable qu'il était associé à son père, alors fort avancé en âge. Il est certain, par les médailles de Phrahates IV, que ce prince régnait encore en l'an 311 de l'ère des Seleucides, qui répond aux années 1 avant J.-C., et 1 après ; ce qui suffit presque pour établir que Phrahataces n'était pas possesseur sans partage, du trône des Arsacides quand Caïus-César vint dans l'Orient. D'ailleurs, si Phrahates IV eût été mort à cette époque, les Romains, menacés d'une guerre avec les Parthes, n'auraient pas manqué d'agir, comme ils le firent en beaucoup d'autres circonstances : ils auraient déclaré roi un des fils de ce monarque qui étaient en otage à Rome. Loin delà, Phrahataces se contenta de demander la continuation de l'exil de ses frères, parce qu'il craignait sans doute que leur retour ne changeât la disposition des peuples et celle même de son père à son égard. Josèphe vient encore à l'appui de cette opinion. Cet auteur, en racontant comment Phrahates IV périt victime de la trahison de sa femme et de son fils, place cette catastrophe après la réduction de la Judée en province romaine, et après le dénombrement général, fait en Syrie, en l'an 7 de J.-C. par le gouverneur Quirinius, dans le temps où Coponius était procurateur impérial en Judée. Comme il administra ce pays depuis l'an 6 jusqu'en l'an 10, nous sommes ramenés tout naturellement à la date que la chronologie arménienne assigne à la mort de Phrahates IV et à l'avénement de son fils, c'est-à-dire, à l'an 9 de J.-C. Le règne de ce parricide ne fut pas de longue durée : à ce premier crime, il avait ajouté l'inceste ; les Parthes, indignés de tant d'horreurs, ne laissèrent pas à ce monstre le

temps de s'affermir sur le trône : ils se révoltèrent, et le massacrèrent avec sa criminelle mère. Ils proclamèrent alors pour roi un prince arsacide, appelé Orodès, dont ils furent bientôt dégoûtés à cause de son caractère cruel : après l'avoir tué, ils envoyèrent à Rome une ambassade composée des personnages les plus distingués, chargés de demander à Auguste qu'il leur donnât pour roi un des fils de Phrahates IV, qui était en otage à sa cour. L'empereur leur accorda Vononès. S. M—N.

PHRAHATES Ier., cinquième roi des Parthes, fils et successeur de Priapatius, monta sur le trône vers l'an 178 avant J.-C.; il l'occupa peu de temps, à ce qu'il paraît. Les événements de son règne ne sont pas beaucoup mieux connus que sa durée : nous savons seulement qu'il vainquit et subjugua les Mardes, peuple nomade de la Médie, célèbre par son courage et ses brigandages. Phrahates, après sa victoire, en transporta un grand nombre dans la Parthyène, où il leur donna pour habitation la ville de Charax, voisine des Portes Caspiennes, défilé qui conduisait de l'Hyrcanie dans la Médie. Phrahates mourut bientôt après : quoiqu'il eût plusieurs enfants, il fut sourd à la voix de la nature; et dans le choix de son successeur, il préféra la gloire de la monarchie, en appelant au trône son frère Mithridates, déjà célèbre par ses belles qualités. Celui-ci ne trompa pas les espérances de son frère, et fut un des plus grands princes qui occupèrent le trône des Arsacides (*V.* son article). — PHRAHATES II, fils et successeur de Mithridates Ier., devint roi vers l'an 139 avant J.-C. Les conquêtes de son père, et les victoires qu'il avait remportées en dernier lieu sur Démétrius Nicator, roi de Syrie, qui était devenu son prisonnier, avaient élevé l'empire des Parthes au plus haut degré de puissance. Phrahates hérita donc du titre de roi des rois, qui lui donnait l'empire de l'Asie. Peu de temps avant sa mort, Mithridates avait promis à Démétrius Nicator, son prisonnier, de le rétablir sur le trône de Syrie; celui-ci perdit tout espoir de voir le terme de sa captivité, quand Phrahates fut sur le trône : il chercha donc à s'échapper. Callimander, un de ses amis, lui fournit les moyens de s'enfuir sous un déguisement parthe. Malheureusement Démétrius fut reconnu avant d'avoir pu franchir les frontières du royaume, et reconduit en Hyrcanie, dans sa prison. Bien loin de punir Callimander pour avoir facilité la fuite de Démétrius, Phrahates lui fit de magnifiques présents, pour le récompenser de la fidélité qu'il avait montrée pour son souverain légitime. Pendant que la captivité de Démétrius se prolongeait, et que Phrahates régnait paisiblement sur l'Orient, la Syrie était déchirée par de cruelles guerres. Le rebelle Tryphon y disputait le trône à Antiochus-Sidètès, frère de Démétrius. D'abord tuteur du jeune Antiochus Dionysus, fils d'Alexandre-Bala, ancien rival de Démétrius, Tryphon avait fait périr son pupille et usurpé le titre de roi; et, pour plaire aux soldats, complices et soutiens de sa rébellion, il y joignit le surnom d'*Autocrator* ou *général en chef*. Pendant plusieurs années Tryphon lutta contre Antiochus-Sidètès qui était venu occuper le trône de son frère et avait épousé en même temps sa femme Cléopâtre, fille de Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte. La lutte des deux rivaux fut longue et sanglante :

à la fin Antiochus triompha; et Tryphon fut réduit à se donner la mort. Malgré toutes ces victoires, et quoique Antiochus fût un prince très-vaillant, il ne songeait point à faire la guerre aux Parthes, et à recouvrer les provinces qu'ils avaient enlevées aux Séleucides. La présence de son frère, qui était entre leurs mains, l'inquiétait. Démétrius captif n'avait pas renoncé au titre de roi de Syrie; plusieurs villes avaient refusé de reconnaître Tryphon ou Antiochus, et tenaient encore pour lui. Il suffisait de quelques démonstrations de guerre, pour lui susciter un dangereux compétiteur; car Antiochus n'ignorait pas que Démétrius était, entre les mains de Phrahates, un garant de son inaction. L'opinion publique, cependant, l'emporta sur les craintes et sur la politique d'Antiochus : il fut obligé, pour conserver le titre de roi, d'annoncer l'intention de faire la guerre aux Parthes, afin de délivrer son frère, et de recouvrer les provinces conquises par le père de Phrahates. Il fit donc d'immenses préparatifs; et bientôt il fut à la tête d'une armée aussi redoutable par le nombre que par la valeur des soldats, qui s'étaient aguerris au milieu des troubles dont la Syrie était depuis long-temps agitée. Les anciens soldats de Tryphon, et leurs vainqueurs, également braves, marchaient sous les mêmes étendards : les Juifs qui avaient long-temps résisté à Antiochus, comme à Tryphon, lui fournirent aussi un fort contingent, qui fut amené par leur prince Jean, surnommé depuis Hyrcan. Enfin, Antiochus se flattait, après avoir passé l'Euphrate, d'être soutenu par tous les Grecs de la haute Asie, et par tous les princes de l'Orient, qui, las du joug des Parthes, ne cessaient de l'exciter, par leurs ambassadeurs, à se mettre en campagne. Les commencements de cette expédition furent marqués par de brillants succès; et Antiochus put se flatter de l'espoir de recouvrer l'empire de l'Orient : au passage du Lycus, dans l'Assyrie, il défit complètement le général des Parthes, Indatès. C'est à la valeur de ses alliés juifs qu'il fut redevable de cet avantage; enfin, vainqueur dans trois grandes batailles, il reconquit Séleucie et Babylone. Quand il fut maître de ces deux importantes villes, ses forces s'accrurent encore par les secours que lui fournirent les princes de l'Asie; et il se prépara à pénétrer au centre de l'empire des Parthes. Numenius fut chargé de soumettre les provinces maritimes, tandis qu'Antiochus devait franchir les montagnes qui séparent la Susiane de l'Assyrie, et s'avancer dans l'intérieur de la Médie. La flotte de Numenius pénétra jusqu'au détroit qui unit le golfe Persique à l'océan Indien : là, auprès du promontoire des Macéens, en Arabie, vis-à-vis de la Carmanie, il vainquit en un seul jour les Parthes sur terre et sur mer; et, dans le même lieu, il consacra un double trophée à Neptune et à Jupiter, pour conserver le souvenir de ce double succès. Dans le même temps, Antiochus entrait en Médie et se rendait maître d'Echatane. Bientôt Phrahates fut réduit aux seules provinces qui avaient été le berceau de la monarchie parthique. Pressé à l'occident et au midi par les armes d'Antiochus, il l'était également à l'orient par les Grecs de la Bactriane, qui voulaient profiter de cette occasion pour s'affranchir du joug des Parthes. Enfin, l'Orient, entièrement soulevé, semblait menacer

l'empire des Arsacides d'une destruction complète, quand l'hiver vint arrêter les opérations, et permit à Phrahates de respirer. Ce fut alors que ce prince eut l'idée de recourir aux Scythes, dont les secours avaient été si utiles à ses ancêtres; et il les engagea, par d'énormes subsides, à combattre pour sa cause: dans le même temps, il rendit la liberté à Démétrius, pour que sa présence pût opérer une diversion favorable à ses intérêts. Voici comment à l'époque où le roi des Parthes paraissait menacé d'une ruine inévitable, un retour de la fortune lui rendit l'empire. L'imprudence de son ennemi le servit, au reste, mieux que son courage et sa politique. L'armée d'Antiochus était aussi corrompue que vaillante: on n'y gardait aucune discipline; comme elle était fort nombreuse, elle avait été obligée de se disséminer beaucoup, et d'occuper des cantonnements très-étendus, pour ne pas épuiser le pays. Sa présence cependant devint bientôt insupportable; et les habitants se révoltèrent en plusieurs endroits. Phrahates en fut averti, et il en profita pour attaquer Antiochus jusque dans ses quartiers d'hiver: le prince séleucide, pris au dépourvu, tenta en vain de résister; il fut vaincu, et périt en combattant. Sa mort fut suivie de la perte de son armée; et les provinces qu'il avait envahies retombèrent sous la puissance des Parthes. Démétrius venait de retourner en Syrie. Phrahates se repentit de lui avoir sitôt rendu la liberté, et voulut le retenir; il était trop tard: Démétrius, plus prompt que lui, ayant regagné la Syrie par des chemins détournés, remonta sur son trône, dont la possession lui fut bientôt disputée par sa femme Cléopâtre, qui redoutait sa vengeance, et par Alexandre-Zebina, qui passait pour être un fils d'Alexandre-Bala, son ancien compétiteur. Au retour du printemps, (129 avant J.-C.) les Scythes arrivèrent: Phrahates n'avait plus besoin de leurs secours; et sous prétexte qu'ils s'étaient trop long-temps fait attendre, il refuse de leur donner la somme qu'il leur avait promise. Vainement les Scythes demandent quelque dédommagement pour un aussi long voyage, ou au moins qu'il leur soit donné un autre ennemi à combattre: Phrahates refuse d'entendre leurs propositions, et les chasse avec beaucoup d'insolence. Ils ne tardent pas à tirer vengeance de ce manque de foi; et ce fut alors que les Asianiens, les Tochares, les Sacarauciens, et d'autres peuples Scythes, passèrent l'Oxus, et se jetèrent sur le royaume grec de la Bactriane, qui était dépendant des Parthes: ce royaume, déjà depuis long-temps affaibli, ne tarda pas à succomber; et les Scythes vainqueurs attaquèrent les états de Phrahates. Les historiens chinois ont conservé le souvenir de ce grand événement: ils placent précisément à la même époque le passage des *You-chi* ou *Sacarancæ* des anciens, au midi du fleuve *Ou-hiu* ou Oxus, dans le pays de *Ta-hia* (la Bactriane, habitée par les *Dahæ*), dont ils firent la conquête. Cette région était riche, puissante, civilisée, occupée par une population nombreuse et commerçante, qu'ils soumirent facilement. Un ambassadeur chinois, qui avait été envoyé auprès des *You-chi*, par l'empereur des Hans, pour engager ce peuple à contracter une alliance offensive et défensive avec les Chinois, était dans l'armée des *You-chi*, quand

elle passa l'Oxus pour faire la conquête de la Bactriane; et c'est la narration même de cet ambassadeur, qui se trouve encore dans les grandes annales chinoises, où elle est la preuve irrécusable de la grande révolution qui amena la destruction de l'empire des Grecs dans la haute Asie. La conquête de la Bactriane et les agressions des Scythes forcèrent Phrahates de tourner ses armes contre eux. Il laissa à un Hyrcanien nommé Himérus, le soin d'achever la réduction des provinces occidentales, et de soumettre Séleucie, qui refusait obstinément de rentrer sous la domination des Parthes. Phrahates emmena avec lui, dans cette expédition, les prisonniers grecs de l'armée d'Antiochus; il eut l'imprudence de se servir de ces hommes qu'il avait cruellement maltraités : aussi, à la première affaire, voyant que la fortune semblait se décider pour les Scythes, ils ne balancèrent pas à passer du côté de ceux-ci; et ils les aidèrent à achever la défaite de Phrahates, qui périt dans cette bataille. La mort du roi des Parthes, qui arriva vers l'an 127, ne termina pas la guerre. Artaban II, fils de Phrahates Ier., qui fut son successeur, continua de disputer aux Scythes la possession de la Bactriane : il lutta plusieurs années; et, comme son prédécesseur, il périt en combattant contre eux. Ce ne fut que sous le règne de son fils, Mithridate II, que cette guerre fut entièrement terminée (*V.* MITHRIDATE II). Parmi les médailles qui appartiennent aux rois Parthes, il en est un grand nombre qu'on attribue avec toute raison à ce prince. Il y prend les surnoms de *Philopator*, *Theopator*, *Nicator*, *Autocrator*, *Epiphanes*, *Evergetes*, et *Philellène*. Il avait emprunté la plupart de ces surnoms aux Séleucides. On regarde celui de *Philopator* comme une preuve que Phrahates II avait été associé à l'empire par son père; ce qui est d'ailleurs conforme à l'usage constant des princes Arsacides, qui voulaient ainsi prévenir les guerres civiles. Ce surnom serait de plus un témoignage de la reconnaissance de Phrahates. Pour celui de *Theopator* (fils d'un père-dieu), il l'aurait pris après la mort de son père, qui avait reçu lui-même le surnom de Dieu : on ne le trouve jamais uni à celui de *Philopator*. Alexandre Bala avait déjà pris en Syrie le surnom de *Theopator*. C'est de Demetrius II, qu'il emprunta le surnom de *Nicator*, comme c'est à l'imitation de Tryphon, qu'il prit celui d'*Autocrator*. Antiochus-Sidetes lui fournit celui d'*Evergetes*. Le nom d'*Epiphanes* était plus ancien : il avait déjà été porté par son père Mithridate, contemporain d'Antiochus-Epiphanes, roi de Syrie, qui l'avait pris le premier : depuis il fut adopté par tous les rois Parthes; et on le retrouve sur toutes leurs monnaies. Il en est de même de celui de *Philellene* ou *Ami des Grecs*, qu'ils durent sans doute à la flatterie de leurs sujets grecs. Phrahates II est appelé aussi, sur quelques monuments, *Juste* (*Dicæus*), nom tout-à-fait propre aux rois Parthes, qui le firent constamment placer sur leurs monnaies. Ces princes ne suivirent pas en cela l'exemple des rois qui les avaient précédés : ce titre leur est particulier; et c'est à leur imitation qu'il fut adopté par quelques petits princes de l'Asie. S. M—N.

PHRAHATES III, 12e. roi des Parthes, fils de Sintricès ou Sanatrocès, monta sur le trône, selon Phlé-

gon de Tralles, en la troisième année de la CLXXVII^e. olympiade (70 et 69 avant J.-C.); ce qui est confirmé par Appien, qui dit que Phrahates régnait depuis peu de temps quand Pompée fit la guerre en Arménie, en l'an 66 avant J.-C. Phlégon de Tralles rapporte aussi que Phrahates III portait le surnom de *Dieu*. On le trouve effectivement sur ses monnaies avec les surnoms de *Philopator* et d'*Eupator*, qui lui sont propres. Ils sont accompagnés de tous les autres titres qui lui sont communs avec le reste des rois Arsacides. Le père de Phrahates III était monté sur le trône dans un âge fort avancé; il avait quatre-vingts ans, selon Lucien, quand il devint roi, en l'an 77 avant J.-C. Il occupa le trône pendant sept ans. On ne peut guère présumer qu'un prince si vieux ait tenu lui-même les rênes du gouvernement: il est probable que, selon l'usage constant des rois Arsacides, il avait associé à l'empire son fils aîné. Le règne de Phrahates daterait donc de la même époque que celui de son père; ce qui expliquerait les surnoms de *Philopator* et d'*Eupator* pris par ce prince. mais qui ne se trouvent jamais réunis sur les mêmes monuments. Le premier appartiendrait au temps où Phrahates partageait le trône avec son père, et le second à l'époque où il régnait seul. Quand Sanatrocès et son fils Phrahates devinrent rois des Parthes, l'empire des Arsacides était un peu déchu de la splendeur où il avait été élevé par le génie de Mithridate Ier. Les longues et désastreuses guerres que les successeurs de ce dernier furent obligés de soutenir contre les Scythes, et les troubles qui suivirent la mort de Mithridate II (*V.* cet article), l'avaient considérablement affaibli. Tigrane le Grand, roi d'Arménie, profita des guerres continuelles des princes Arsacides, pour recouvrer les provinces qu'il avait été obligé de céder à Mithridate II. Ne bornant pas là son ambition, il porta ses armes dans l'intérieur de la Perse, où il incendia le château royal d'Andragiane, près d'Ecbatane. L'abaissement des Arsacides de Perse éleva sa puissance au plus haut degré. Bientôt, il joignit la couronne des Séleucides à ses états héréditaires, et s'arrogea le titre de *roi des rois*, qui jusqu'à cette époque n'avait appartenu qu'au souverain des Parthes. Sanatrocès et son fils Phrahates, qui furent établis sur le trône par le secours des Scythes *Sacarancæ*, ne s'étaient sans doute pas soumis à reconnaître cette prétention; et c'est ce qui explique la légende des médailles où ils prennent le titre de grand roi. Il est croyable que ce fut-là le motif de la guerre que soutint Phrahates contre Tigrane, et dont il est question dans une lettre adressée au premier par Mithridate-Eupator, roi de Pont, environ l'an 70 avant J.-C., à l'époque où il succéda à son père. Il paraît que les deux rois n'avaient pas été heureux dans cette guerre, et qu'ils avaient été obligés de subir les dures conditions imposées par Tigrane à leurs prédécesseurs. Phrahates ne devait donc pas être bien disposé à soutenir Tigrane et Mithridate roi de Pont, dans la guerre qu'ils allaient entreprendre de concert contre les Romains. Peu de temps après l'époque où les deux rois furent vaincus par Lucullus, en l'an 69 avant J.-C., Phrahates, qui venait de succéder à son père, reçut une lettre du roi de Pont, que Sal-

luste nous a conservée. Mithridate y exhortait le roi des Parthes à se joindre à Tigrane et à lui pour résister aux Romains, qui menaçaient de soumettre à leur joug tous les princes de l'Asie. Cette lettre n'eut aucun effet: vainement Tigrane offrit-il de rendre l'Adiabène et les autres provinces qu'il avait enlevées aux Parthes; Phrahates était trop ulcéré pour accéder à ces propositions, qui lui parurent une suite de la crainte que Tigrane avait des Romains. Bien au contraire, comme Lucullus lui envoya, peu après, une ambassade, il s'empressa de conclure avec les Romains un traité d'alliance. Ces dispositions néanmoins ne tardèrent pas à changer: il conçut des soupçons sur le but de la mission de Sextilius, ambassadeur de Lucullus : persuadé que ce général l'avait envoyé pour reconnaître ses forces plutôt que pour faire une alliance sincère avec lui, il ne donna pas de secours aux Romains, et se contenta de garder une exacte neutralité. Les choses en étaient là, lorsque Pompée vint faire la guerre à Mithridate. Celui-ci alors envoya solliciter le roi des Parthes de conclure une alliance avec lui, l'engageant à attaquer l'Arménie de son côté, tandis qu'il poursuivrait Mithridate. Cette tentative n'eut pas plus de succès que la précédente. Phrahates, qui connaissait la politique des Romains, resta tranquille. Cependant, peu après la dernière défaite du roi de Pont, quand Pompée poursuivait ce prince à travers les rochers du Caucase, Phrahates entra dans l'Arménie pour y appuyer les prétentions de son gendre Tigrane le jeune, qui, soutenu par plusieurs des grands du royaume, s'était révolté contre son père, et était venu lui demander des secours. Phrahates et son gendre se mirent en campagne à la tête d'une puissante armée, et vinrent mettre le siége devant Artaxate, capitale de l'Arménie. A leur approche, Tigrane le père s'enfuit dans les montagnes; mais comme le siége traînait en longueur, Phrahates laissa une partie de ses forces à son allié, et s'en retourna dans ses états. Phrahates fut à peine parti, que Tigrane revint, et battit son fils, qui se réfugia auprès de Pompée. Cette fuite amena la soumission du roi d'Arménie (*Voy.* TIGRANE III); Pompée lui rendit ses états, à l'exception de la Sophène, qui fut donnée à Tigrane le jeune. Comme celui-ci montra, bientôt après, de l'ingratitude pour les Romains, Pompée le priva du royaume qu'il venait de recevoir, et le garda prisonnier, le réservant pour son triomphe. Après que le général romain eut conquis la Colchide, l'Iberie et l'Albanie, Phrahates voyant que Tigrane le père était décidément l'allié de la république, conçut quelque inquiétude; il envoya demander le renouvellement de son traité avec Lucullus. Ses craintes augmentèrent bien davantage, quand il vit qu'on recevait avec bienveillance les envoyés des rois des Mèdes et de l'Elymaïde, ses ennemis, et lorsqu'il apprit que Gabinius, lieutenant de Pompée, avait passé l'Euphrate et s'était avancé jusqu'au Tigre. Phrahates demandait qu'on fixât à l'Euphrate les bornes des deux empires, qu'on rendît la liberté à Tigrane le jeune, et qu'on lui restituât la Gordyène, que Tigrane le père lui avait injustement ravie. On ne daigna pas même faire réponse à ce message; Afranius entra aussitôt dans la Gordyène, qui était déjà occupée par les troupes de

Phrahates : il les en chassa sans combat, et la remit entre les mains de Tigrane. Bien plus; au mépris de l'ancien traité conclu avec le roi des Parthes, Afranius prit son chemin par les provinces que ce prince possédait en Mésopotamie, pour rentrer en Syrie. Pompée, qui desirait avoir un prétexte pour porter la guerre dans l'empire des Parthes, et qui d'ailleurs voulait punir Phrahates de la conduite circonspecte qu'il avait tenue pendant la guerre contre Mithridate et Tigrane, ne cessait de lui donner des sujets de mécontentement, pour le pousser à bout. Il lui refusa toujours dans ses lettres, le titre de *roi des rois*, qu'il avait accordé sans peine à Tigrane. Enfin quelle que fût la terreur que Pompée inspirât à Phrahates, les insultes du général romain devinrent si intolérables, que le roi des Parthes envoya des ambassadeurs pour se plaindre, et pour signifier à Pompée que, s'il passait l'Euphrate, il lui déclarerait la guerre. L'année suivante, 64 avant J.-C., Phrahates fit une irruption en Arménie; il était accompagné par un autre fils de Tigrane, qui s'était aussi révolté contre son père. Le roi des Parthes fut d'abord battu : mais, dans une seconde affaire, la victoire se déclara en sa faveur; et Tigrane fut obligé d'appeler à son secours Pompée, qui était alors en Syrie. Malgré une si belle occasion de se tourner contre les Parthes, Pompée n'osa en profiter ; il redoutait les forces et les ressources immenses de l'empire des Parthes, et craignait que cette guerre ne fût désapprouvée par le sénat. Mithridate, qui n'était pas encore mort, et dont on annonçait le retour sur les bords du Pont-Euxin, lui inspirait aussi de l'inquiétude. Il préféra donc le rôle de médiateur; et il envoya trois commissaires pour prendre connaissance des différends des deux rois, et pour fixer les limites de leurs états. Les parties se soumirent à cet arbitrage; et la paix fut rétablie dans l'Orient. On ignore la suite des événements du règne de Phrahates III. En l'an 58 avant J.-C., il périt victime d'une conspiration formée par ses fils dénaturés, Mithridate et Orodès, qui régnèrent successivement après lui. Mithridate III occupa le trône le premier, et fut bientôt après chassé par son frère (*V.* MITHRIDATE III et ORODÈS). S. M—N.

PHRAHATES IV, quinzième roi des Parthes, fils et successeur d'Orodès, monta sur le trône, en l'an 37 avant J.-C. Comme beaucoup d'autres princes Arsacides, ce fut par un parricide qu'il devint roi. Après la mort de Pacorus son frère aîné, Orodès, accablé de chagrin, avait associé Phrahates à l'empire. Aussitôt celui-ci fit égorger tous ses frères, dont il redoutait la concurrence, parce que leur mère était plus noble que la sienne. La princesse qui leur avait donné le jour, était fille d'Antiochus, roi de Commagène, qui, dans la dernière guerre de Syrie, avait embrassé le parti des Parthes, tandis que la mère de Phrahates n'était qu'une esclave. Cet acte de cruauté fut bientôt suivi du meurtre d'Orodès, qui avait été indigné d'un tel crime. Phrahates ne borna pas là ses fureurs : beaucoup de personnages distingués parmi les Parthes furent ses victimes; un grand nombre d'autres prirent la fuite, et se réfugièrent en Syrie : parmi eux était Monœsès, général illustré par ses victoires sur les Romains. Il vint chercher un asile auprès de Marc-

Antoine le triumvir, qui lui fit don des villes de Larisse, Aréthuse et Hierapolis, en Syrie. Phrahates était à peine en possession de la couronne, qu'il se vit obligé de soutenir la guerre contre les Romains. Marc-Antoine annonçait depuis long-temps le projet de marcher contre les Parthes, pour venger les revers de Crassus et recouvrer les étendards restés au pouvoir des barbares. Les ravages que Pacorus avait exercés en Syrie, et la mort récente de ce jeune héros (Voyez son article), étaient des motifs non moins légitimes pour entreprendre cette expédition, et pour venger toutes les insultes que les Romains avaient éprouvées. Monœsès, à qui Antoine avait promis la couronne des Parthes, ne cessait de l'exciter à entreprendre cette guerre. A la fin de l'hiver de l'an 36 avant J.-C., P. Canidius Crassus fut envoyé pour combattre Pharnabaze, roi d'Ibérie. Ce prince ayant été vaincu et contraint d'entrer dans l'alliance d'Antoine, ce même général marcha contre Zobérès, roi d'Albanie, qui se soumit également. Enhardi par ces succès, Antoine voulut aussitôt attaquer les Parthes, et confier la conduite de cette guerre à Monœsès, qu'il regardait comme très-propre à conduire cette expédition, par la connaissance qu'il avait du pays, et par les intelligences qu'il possédait dans les états de Phrahates. Quand celui-ci fut informé de l'orage qui le menaçait, il prit ses précautions pour le conjurer. Il envoya donc une ambassade pour proposer la paix à Monœsès, qui était très-regretté des Parthes, lui offrant toutes les sûretés qu'il pouvait desirer. Antoine ne put empêcher ce dernier d'accepter les propositions du roi, ni le retenir quoiqu'il fût en sa puissance. Il aima mieux le laisser partir, pour inspirer à Phrahates et aux Parthes des soupçons contre lui quand il se mettrait en campagne. Cependant, pour mieux cacher ses projets, il profita du départ de Monœsès, pour envoyer à Phrahates une ambassade, chargée de demander la restitution des aigles et des Romains qui avaient été faits captifs lors de la défaite de Crassus, offrant à ces conditions de conclure une paix durable. Il savait bien que ses propositions ne seraient pas acceptées; mais il voulait achever ses préparatifs de guerre. Lorsqu'ils furent terminés, il s'avança vers l'Euphrate, qu'il croyait trouver sans défense: trompé dans son attente, Antoine fut obligé de se diriger vers l'Arménie, où il était appelé par le roi Artavasde, allié des Romains, qui vint le joindre avec seize mille cavaliers. Ce prince le pressa d'entrer dans ses états pour aller attaquer son ennemi le roi de l'Atropatène, allié des Parthes Cette proposition fut fort bien accueillie par le triumvir, qui entra aussitôt en Arménie. Il ne tarda pas à être informé que le roi de l'Atropatène avait quitté ses états pour se porter au secours des Parthes. Cette nouvelle excita encore plus l'ardeur d'Antoine: il voulut profiter de l'absence du roi des Mèdes; mais comme son armée ne pouvait avancer que très-lentement à travers l'Arménie, pays montueux et difficile, il laissa ses bagages et une partie de son armée sous les ordres d'Oppius Statianus; puis, avec sa cavalerie, et une nombreuse infanterie, il pressa sa marche, passa l'Araxe, et vint mettre le siége devant Praaspa, capitale de l'Atropatène, espérant soumettre facilement ce pays. Contre son

attente, la ville fit une vigoureuse résistance, et il s'épuisa long-temps en efforts superflus. Phrahates et son allié furent bientôt informés de l'irruption du triumvir; ils se mirent en marche pour le combattre: mais le voyant arrêté au siége de Praaspa, ils prirent un autre chemin, et fondirent sur son lieutenant Statianus. Ce général expédia aussitôt un courrier à Antoine, pour l'informer du péril où il se trouvait, et pour qu'il vînt en toute hâte à son secours. Sans perdre de temps, le triumvir leva le siége de Praaspa, et se mit en marche; mais quelle que fût la diligence qu'il mît à cette marche, il n'arriva que lorsque son lieutenant eut succombé. Statianus, embarrassé par les bagages qu'il conduisait, ne put résister aux ennemis; et tous les siens avaient été passés au fil de l'épée: on n'avait épargné que Polémon, roi de Pont, et quelques autres prisonniers. Lorsqu'Antoine arriva sur le champ de bataille, couvert des cadavres des Romains, il ne trouva plus d'ennemis: Phrahates s'était retiré à son approche. Croyant que le roi des Parthes n'avait osé l'attendre, Antoine revint assiéger Praaspa, devant laquelle il se consuma en vains efforts, jusqu'à ce que les vivres vinrent à lui manquer. Affaibli par des combats multipliés, par les fréquentes sorties des assiégés et par la désertion, Antoine songea enfin à la retraite: elle n'était plus facile; il fallait faire une longue marche avant d'atteindre un territoire ami, et d'arriver en Arménie. Antoine se voyait menacé du sort de Crassus: profitant d'un faux avis qui lui avait été donné par Phrahates lui-même, il crut que le roi des Parthes était disposé à faire la paix, et lui envoya des ambassadeurs pour traiter. Ce prince les reçut avec beaucoup de hauteur, et les congédia, en disant qu'il ferait la paix, pourvu qu'Antoine partît sur-le-champ. Celui-ci décampa aussitôt, abandonnant ses machines de guerre et tout ce qui aurait pu entraver sa retraite, et prit le chemin de l'Arménie. Phrahates, qui s'était joué de lui, se mit à sa poursuite avec toutes ses forces, et ne cessa de le fatiguer par une multitude de petits combats, tous au désavantage des Romains. Avant d'atteindre les bords de l'Araxe, qui séparait la Médie de l'Arménie, il fallait traverser les montagnes de la Médie, alors couvertes de neige: les vivres manquèrent aussi; et la rigueur de l'hiver, qui vint ajouter aux malheurs de cette retraite, détruisit la plus grande partie de l'armée romaine. Antoine et les siens furent plusieurs fois sur le point d'être tous exterminés; ceux qui échappèrent, ne durent leur salut qu'à un rare bonheur, et peut-être aussi à quelques utiles avis de Monœsès, qui témoigna ainsi sa reconnaissance à Antoine. Enfin, après vingt-sept jours de marche, les Romains atteignirent l'Araxe; et ils se trouvèrent en sûreté sur les terres d'Arménie. Antoine laissa dans ce royaume les débris de son armée, qui ne pouvaient pas aller plus loin; et il obtint d'Artavasde, la faculté de prendre des quartiers d'hiver, pour être plus à portée, au retour du printemps, de faire une nouvelle expédition contre les Parthes. Il partit pour Alexandrie. Cependant le partage des dépouilles de l'armée romaine avait brouillé Phrahates et le roi des Mèdes, son allié. Celui-ci, se croyant lésé, se déclara ouvertement contre les Parthes; et, en l'an 35 avant J.-C., il envoya en Egypte

son prisonnier Polémon, roi de Pont, pour proposer à Antoine une alliance contre Phrahates. Le roi de l'Atropatène ne haïssait pas moins Artavasde, roi d'Arménie, que le souverain des Parthes, et il voulait tirer vengeance des ravages qu'il avait causés dans ses états en y amenant les Romains l'année précédente. Ce projet était bien d'accord avec les desseins secrets d'Antoine, qui, soupçonnant que le prince arménien l'avait trahi, ou du moins ne l'avait pas servi comme il l'aurait pu pendant son expédition contre les Parthes, était aussi bien aise de tirer vengeance de sa trahison. Le roi d'Arménie fut donc appelé à Alexandrie sous de vains prétextes; mais ce prince, qui redoutait quelque perfidie, refusa d'y aller. Bientôt après, Antoine se mit en marche vers l'Arménie, comme pour aller combattre les Parthes; il s'arrêta cependant en route : des nouvelles qui lui vinrent de Rome, et son attachement pour Cléopâtre, changèrent sa résolution. Au printemps de l'année suivante, il reprit le chemin de l'Arménie, et vint camper à Nicopolis, sur les frontières de ce royaume, tandis que son ambassadeur Q. Dellius invitait Artavasde à venir le trouver pour conférer sur les moyens de faire la guerre aux Parthes. Après beaucoup d'hésitations, Artavasde, qui appréhendait quelque trahison, vint le trouver à Nicopolis. Lorsqu'Antoine eut le roi d'Arménie en sa puissance, il le fit charger de chaînes d'or, et l'envoya à Alexandrie, où plus tard on lui trancha la tête. Il ne perdit pas ensuite de temps pour mettre à profit sa lâche trahison. Il entra en Arménie, où il éprouva plus de résistance qu'il ne croyait : il en triompha néanmoins. Vainement Artaxès, fils aîné d'Artavasde, qui avait été déclaré roi, tenta de lui résister; il fut vaincu, et contraint de se réfugier auprès de Phrahates. Après avoir achevé la conquête de l'Arménie, dont il donna la couronne à Alexandre, un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre, Antoine resserra les nœuds de son alliance avec le roi des Mèdes, en faisant épouser Jotapé, fille de ce roi, par Alexandre. En l'an 33 avant J.-C., il s'avança encore une fois jusqu'aux bords de l'Araxe, comme pour entreprendre une expédition contre les Parthes. Le moment paraissait favorable; la tyrannie de Phrahates avait excité un soulèvement dans ce royaume. Malgré cela, les craintes qu'Octave inspirait à Antoine du côté de l'occident l'empêchèrent de passer outre. Il contracta seulement une nouvelle alliance avec le roi des Mèdes, contre les Parthes et contre Octave. Il en reçut des troupes auxiliaires, et lui fournit en échange un corps de soldats romains, en lui abandonnant une partie de l'Arménie. Artavazde, roi des Mèdes, lui rendit les étendards qu'il avait enlevés à Statianus. Pendant qu'Antoine allait porter la guerre en Europe, Artavazde se hâtait de profiter des secours que lui avait donnés son allié : il marcha à la rencontre d'une armée parthe que Phrahates avait donnée à Artaxès, légitime héritier du royaume d'Arménie, pour le rétablir sur son trône. Artaxès fut vaincu; mais la fortune ne fut pas long-temps favorable au roi des Mèdes. Antoine, après ses revers, avait rappelé les troupes qu'il lui avait confiées, sans lui renvoyer celles qu'il en avait reçues. Artavazde, privé de ce secours, ne fut pas assez fort pour résister à

ses ennemis ; ses états furent envahis, et lui-même resta prisonnier des Parthes : il s'échappa ensuite, et vint se réfugier auprès d'Octave, en l'an 29 avant J.-C. Les troubles civils qui avaient, pendant longtemps, déchiré l'empire des Parthes, avaient seuls empêché Phrahates de tirer vengeance des ravages exercés dans ses états par les Romains. Non content de la conquête de la Médie, il fit une irruption dans l'Arménie, passa au fil de l'épée les Romains qu'Antoine y avait laissés, et rétablit Artaxès sur le trône de ses pères. Ces nouveaux succès inspirèrent un tel orgueil à Phrahates, que sa tyrannie devint encore une fois insupportable. Ses sujets se révoltèrent; et il fut obligé d'aller chercher un asile chez les Scythes, refuge ordinaire des rois parthes dans leurs revers. Cette révolution arriva en l'an 30 avant J.-C. Durant l'exil de Phrahates, les Parthes placèrent sur le trône un prince du sang royal, nommé Tiridates. Cependant Phrahates revint bientôt avec une armée scythe ; et il n'eut pas de peine à vaincre Tiridates. Celui-ci se réfugia en Syrie, où il trouva Octave, qui se préparait à entrer en Égypte, pour y achever la défaite d'Antoine. Après la prise d'Alexandrie, Phrahates envoya une ambassade au vainqueur, qui reçut fort bien ses messagers, mais refusa de se mêler des différends des deux compétiteurs, et d'accorder les secours que Tiridates demandait ; il lui permit néanmoins de rester en Syrie. Il garda seulement un fils de Phrahates, qui était tombé au pouvoir de Tiridates; et il l'emmena à Rome, où ce fils resta en otage. Malgré cela Tiridates ne perdait pas l'espoir de recouvrer l'empire des Parthes ; il saisit un moment favorable pour attaquer Phrahates, qui, pris à l'improviste, ne put lui résister. Tiridates se rendit maître des trésors que Phrahates avait déposés dans une île de l'Euphrate. Poursuivi trop vivement pour espérer de pouvoir emmener avec lui ses femmes, Phrahates les fit toutes égorger, pour ne pas les voir tomber dans les mains du vainqueur; et il se retira chez les Scythes. Bientôt il rentra dans ses états à la tête d'une armée que ces peuples lui fournirent: il ne put pas se rétablir aussi facilement que la première fois. La guerre fut longue et cruelle: cependant à la fin Tiridates succomba ; et en l'an 23 avant J.-C., il chercha un asile dans l'empire romain, et tenta encore une fois d'engager Auguste dans sa querelle. Une ambassade de Phrahates arriva presque aussitôt pour demander l'extradition de Tiridates ; la décision de cette affaire fut remise au sénat, et l'empereur refusa de soutenir Tiridates : mais il ne voulut pas non plus le livrer à son ennemi, et lui permit de vivre à Rome, où ce prince fut traité avec beaucoup de distinction. Quant à Phrahates, on lui remit son fils, en lui faisant promettre de rendre les prisonniers et les enseignes tombés au pouvoir des Parthes par les défaites de Crassus et d'Antoine. Cette condition ne fut, malgré cela, exécutée que quelques années après. En l'an 20 avant J.-C., Auguste, après avoir parcouru plusieurs des provinces de son empire, vint visiter la Syrie. Ce voyage, et la présence d'une armée romaine que Tibère avait conduite en Arménie pour y placer sur le trône Tigrane, frère d'Artaxès, firent craindre à Phrahates qu'il n'eût à soutenir une guerre contre les Romains. Mal affermi

sur son trône, et détesté de ses sujets, il préféra tenir sa promesse, restitua les trophées des Parthes, et rassembla tout ce qu'il put trouver de prisonniers romains. Cet événement combla de joie tout l'empire; on l'éleva au-dessus des plus brillantes victoires et des plus belles conquêtes. Les poètes s'empressèrent de le célébrer, et il est aussi rappelé sur un grand nombre de médailles. On y voit un Parthe à genoux, et présentant une enseigne, avec la légende: CIVIB. ET SIGN.MILIT. A. PARTHIS. RECUP. Enfin, un temple consacré à Mars le Vengeur, fut élevé sur le Capitole; et l'on y déposa les étendards rendus par les Parthes. Après avoir terminé ainsi ses différends avec les Romains, Phrahates fut, pendant plusieurs années, en paix. En l'an 12 avant J.-C., la tranquillité fut sur le point d'être troublée par des difficultés que nous ignorons. Les Romains se préparèrent alors à faire la guerre aux Parthes et aux Arabes. Cette mésintelligence ne fut pas de longue durée: Phrahates eut une entrevue avec Titius, gouverneur de Syrie, et tout fut concilié. Pour se débarrasser de ses fils, qui lui inspiraient de vives inquiétudes, il les donna en otage aux Romains. Ces princes, nommés Seraspades, Rodaspes, Phrahates et Vonones, avec deux de leurs femmes et leurs enfants, furent envoyés à Rome, où ils furent entretenus aux dépens du trésor public, avec une magnificence royale. La politique n'avait pas seule porté Phrahates à une démarche si peu convenable à la dignité de sa couronne; les intrigues d'une femme qu'il aimait, y eurent aussi beaucoup de part: cette femme, nommée Thermusa, était une esclave italienne d'une rare beauté, dont Auguste lui avait fait présent. Phrahates ne l'avait d'abord traitée que comme une concubine; mais quand elle lui eut donné un fils, elle sut prendre tant d'influence sur son esprit, qu'elle parvint à se faire déclarer reine. Des médailles récemment découvertes sont la preuve ir-

·able de ce fait, dont nous ne devions la connaissance qu'au seul témoignage de Josèphe. Ces médailles suffisent pour montrer tout l'excès de l'amour que le roi des Parthes avait conçu pour cette femme: elles présentent d'un côté le portrait de Phrahates, couronné par deux Victoires qui volent au-dessus de sa tête; et au revers, on trouve le portrait de la reine, accompagné de cette légende: ΘΕΑΣ ΟΥΡΑΝΙΑΣ ΘΕΡΜΟΥΣΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. *De la déesse céleste; de la reine Thermusa.* Cette princesse croyait n'avoir rien fait, tant qu'elle n'aurait pas assuré la couronne au fils qu'elle avait eu de Phrahates; et pour l'élever au trône, il fallait chasser ceux qui pouvaient le lui disputer: elle redoubla d'efforts pour augmenter les soupçons du roi contre ses fils; et elle parvint à les faire exiler, en les envoyant comme otages chez les Romains. Il ne lui restait plus qu'à faire associer à l'empire son fils Phrahataces. Quoique les anciens ne l'aient pas dit, on ne peut guère douter que la chose n'ait eu lieu effectivement. L'usage constant de tous les rois Arsacides, de Perse et d'Arménie, de déclarer roi d'avance le prince héritier, est trop bien connu pour qu'on puisse rester dans l'incertitude à cet égard. Cependant, comme dans le choix de leurs successeurs, les souverains suivaient plutôt l'affection et le ca-

price, que l'ordre indiqué par la nature, il en résultait beaucoup de crimes, et des guerres funestes ; et c'est ainsi que le meurtre et le parricide furent toujours les moyens les plus ordinaires d'arriver au trône des Arsacides. Quoique Phrahates IV eût pris toutes les précautions pour se mettre à l'abri du malheur commun aux princes de son sang, en éloignant ceux de ses fils qui, par leur âge, étaient en état de lui ravir l'empire, et quoiqu'il eût associé à son pouvoir l'objet de son affection, il périt, comme son père, par un fils aussi criminel qu'il l'avait été lui-même. Sa femme Thermusa, redoutant quelque changement dans ses volontés, ou peut-être impatiente de voir plutôt son fils seul roi des Parthes, se concerta avec ce prince dénaturé, pour terminer, par le poison, les jours de son époux. Cet événement dut arriver en l'an 9 de J.-C., selon la chronologie arménienne. Phrahates IV aurait donc occupé le trône pendant quarante-six ans. Il existe plusieurs médailles de ce prince avec des dates de l'ère des Séleucides, qui ne laissent aucun doute. Phrahates y prend les surnoms de *Juste*, *Evergetes*, *Epiphane* et *Philellene*, alors communs à tous les rois Parthes. La plus ancienne de ces médailles est de l'an 276 de l'ère de Séleucides, qui répond à l'an 36 avant J.-C. et non à l'an 37, comme l'a pensé Visconti (*Iconogr. grecq.*, tom. III, pag. 89). On en connaît encore une de l'an 287 des Séleucides ou 24 avant J.-C., et une de l'an 311 qui répond à l'an 1er. avant J.-C.— PHRAHATES V, fils du précédent, avait été envoyé en otage à Rome avec trois de ses frères. Long-temps après la mort de son père et celle de tous ses frères, en l'an 35, pendant qu'Artaban III régnait sur les Parthes, au préjudice des descendants de Phrahates IV, légitimes héritiers du trône, une de ces révolutions si fréquentes dans l'empire des Arsacides lui ravit la couronne. Une députation de la nation parthe se rendit à Rome pour y demander à Tibère qu'il leur donnât pour roi, un prince du sang de Phrahates IV. L'empereur, irrité contre Artaban, qui avait récemment envahi l'Arménie, souscrivit à leur vœu ; il accorda le titre de roi à Phrahates, et lui permit de partir pour la Syrie avec les envoyés Parthes. Pendant son séjour dans cette province, ce prince essaya de se défaire des habitudes romaines, pour reprendre celles des Parthes ; mais il ne put y revenir, les ayant perdues depuis trop long-temps. Il mourut des fatigues qu'il essuya : *Patriis moribus impar, morbo absumtus est.* (Tac. *Annal.* VI, 32.) Tibère lui donna pour successeur Tiridates, qui était son neveu. — Le nom de Phrahates, mentionné dans les auteurs anciens, est le même que celui de *Ferhad* en usage chez les Persans ; on le retrouve aussi chez les Arméniens, au moyen d'une permutation commune à beaucoup de langues, et sous la forme *Hrahad*. Ce nom fut apporté en Arménie par les princes Arsacides de la race de Kamsar, qui vinrent s'y établir au quatrième siècle de notre ère. HRAHAD, prince du pays d'Arscharouni, de la race de Kamsar, fut emmené prisonnier en Perse, en l'an 391, avec son père Kazavon et le roi Chosroès ou Khosrou III. Quand ce prince fut rétabli sur son trône, en 413, après vingt ans de captivité, il demanda au roi de Perse Iezdedjerd Ier., la liberté

de Hrahad, dont le père, son ancien compagnon d'esclavage, était mort victime de sa fidélité pour lui. Hrahad alors avait été tiré du château de l'Oubli dans la Susiane, et il avait été exilé au-delà du Sedjestan, à l'extrémité orientale de la Perse. Chosroès n'eut pas la consolation de revoir ce fils d'un fidèle serviteur : il mourut dans l'année de son retour. Hrahad ne rentra en Arménie qu'avec Schahpour, fils d'Iezdedjerd, qui avait été déclaré roi d'Arménie par son père; mais il ne fut rétabli que long-temps après dans les biens de ses ancêtres. S. M—n.

PHRANZA ou PHRANTZES (George), l'un des écrivains de l'Histoire byzantine, était né, en 1401, à Constantinople, d'une famille alliée à la maison impériale. Elevé à la cour de l'empereur Manuel Paléologue, il fut admis, à l'âge de seize ans, parmi les chambellans, et devint l'un des secrétaires de ce prince. Ses talents et ses qualités personnelles lui méritèrent l'affection de Manuel, qui le recommanda, en mourant, à Jean, son fils et son successeur. Phranza rendit des services importants au nouvel empereur; mais il s'attacha plus particulièrement à Constantin-Dracosès, alors prince de la Morée. Il l'aida à soumettre cette province, dont les habitants s'étaient révoltés, et lui sauva la vie, en 1429, devant Patras, en le couvrant de son corps. Tandis que Constantin échappait, par une fuite rapide, à la fureur de ses ennemis, Phranza, blessé et entouré, continuait à se défendre. Il céda enfin au nombre, et fut enfermé dans le château de Patras, où il languit quarante jours, dans le dénuement le plus absolu. Constantin, qui avait hâté la délivrance d'un serviteur si fidèle, ne put retenir ses larmes, en le revoyant si pâle et si exténué; il le combla de présents, et sollicita pour lui la charge de protovestiaire, l'une des premières de l'empire. Phranza, après la soumission de Patras, fut nommé gouverneur de cette ville, et, en 1446, de toute la Morée. A l'avénement de Constantin au trône impérial, il reçut la commission honorable d'aller demander au roi de Géorgie la main d'une de ses filles pour son maître. A son retour, il fut revêtu de la dignité de grand-logothète; et il se disposait à entreprendre de nouveaux voyages, pour solliciter les secours des princes chrétiens contre les Turcs, lorsque Mahomet II vint assiéger Constantinople. Phranza fut témoin de tous les événements de ce siége mémorable, qu'il a décrits avec beaucoup d'exactitude et d'impartialité (*V.* Mahomet II, et Constantin-Dracosès). Après la prise de cette ville, il resta au pouvoir des Turcs, et fut vendu au maître de la cavalerie, qui le traita avec humanité. Il recouvra sa liberté, au bout de quatre mois; et s'étant informé du sort de sa malheureuse famille, il apprit que sa fille, âgée de quatorze ans, et d'une rare beauté, avait été enfermée au sérail d'Adrianople, où elle était morte de la fièvre, et que son fils avait été poignardé par Mahomet lui-même, pour s'être refusé à ses infames desirs. Le cœur navré de douleur, il s'embarqua pour la Morée, et y trouva un asile, près du prince Thomas Paléologue, qui se soutenait encore dans cette province. Dès qu'il eut amassé une somme suffisante, il paya la rançon de sa femme, et passa avec elle en Italie, où ils vécurent des aumônes publiques. Il tomba malade de chagrin;

mais, quoique abandonné aux soins de sa femme, dans un réduit où il manquait de tout, il recouvra la santé. Il se revêtit aussitôt de l'habit monastique; et, ayant obtenu, par une faveur spéciale, d'être transporté, avec sa femme, dans l'île de Corfou, il y entra dans un couvent, sous le nom de Grégoire. Sa femme suivit son exemple, et, en prononçant ses vœux, prit le nom d'Euphrasie. Ce fut alors que Phranza, à la sollicitation de ses supérieurs, rédigea l'Histoire ou la *Chronique* de Constantinople, depuis l'an 1259 jusqu'à l'année 1477, où l'on peut conjecturer qu'il termina lui-même une vie dont la fin avait été si cruellement traversée. Cette *Chronique* est divisée en quatre livres: le premier contient l'abrégé des règnes des six premiers empereurs du nom de Paléologue; le second, le règne de Jean, fils de Manuel; le troisième, la prise de Constantinople par Mahomet II, et la mort de Constantin-Dracosès; et enfin le quatrième, l'histoire des divisions de la famille impériale, et de la chute de l'empire grec. On lui reproche d'avoir entremêlé ses récits d'un grand nombre de digressions: mais la plupart sont intéressantes; et on doit lui savoir gré d'avoir conservé des détails précieux, échappés aux auteurs contemporains. Phranza, dit Gibbon, est un écrivain digne d'estime et de confiance. On ne peut assez s'étonner que des critiques n'aient pu lui pardonner d'avoir parlé avec passion de Mahomet, dont il avait tant à se plaindre: mais Gibbon reconnaît, au contraire, que le portrait que Phranza a tracé du vainqueur musulman est le plus modéré qu'on en ait fait; car, s'il s'élève avec force contre sa cruauté et ses vices, il rend justice à sa prévoyance, à son activité et à son ardeur infatigable. Le P. Pontan, ayant découvert, dans la bibliothèque de Munich, une copie de la *Chronique* de Phranza, en retrancha les digressions qui lui paraissaient oiseuses, et la réduisit à trois livres, qu'il publia en latin, Ingolstadt, 1604, in-4°. Cet Abrégé a été inséré dans l'édition de l'*Histoire Byzantine*, à la suite de l'*Histoire* de Joseph Genesius (*Voy.* ce nom). Le *Texte grec* a été publié, pour la première fois, d'après le manuscrit qui avait servi à Pontan, par M. F. Chr. Alter, professeur de grec à l'académie de Vienne, ibid., 1796, in-fol.; cette édition est estimée. W—s.

PHRAORTÈS, deuxième roi des Mèdes, selon Hérodote, était fils et successeur de Déjocès. Le commencement de son règne se place, sans aucune difficulté, en l'an 657 avant J.-C. Ce que nous savons sur ce prince, se réduit à-peu-près au petit nombre de faits indiqués par Hérodote. Phraortès fit la guerre à presque tous les peuples de l'Asie pour étendre sa domination. Les Perses furent les premiers attaqués; et la puissance des Mèdes fut alors portée jusqu'au fleuve Halys, comme il résulte de plusieurs passages d'Hérodote. Phraortès aurait donc soumis les Arméniens, les Cappadociens et les autres peuples à l'occident de la Médie. On se tromperait fort, si l'on jugeait de ces conquêtes par ce qui se pratique dans nos temps modernes: les nations vaincues continuaient d'être gouvernées par leurs princes naturels; c'était tout simplement une affaire de haute souveraineté. Le vaincu payait un tribut, et suivait à la guerre son vainqueur, qui dès-lors était considéré comme son seigneur. La fortune fut

long-temps favorable à Phraortès; mais enfin il échoua dans une guerre entreprise contre les Assyriens, déchus, à cette époque, de leur ancienne puissance, et réduits à la possession de Ninive et des contrées environnantes. Malgré cela, seuls et sans alliés, ils résistèrent à Phraortès, qui fut vaincu et tué. Cette circonstance, qui est caractéristique dans l'histoire de Phraortès, démontre, comme plusieurs savants l'ont pensé, que ce prince est le roi des Mèdes, nommé Arphaxad dans le livre de Judith. Arphaxad fit d'Ecbatane une des plus fortes places de l'Asie; puis se croyant invincible par la force de son armée et la multitude de ses chars de guerre, il entreprit une expédition contre Nabuchodonosor, roi des Assyriens de Ninive, et il succomba. Cette bataille décisive fut livrée dans la grande plaine de Ragau, non loin de l'Euphrate et du Tigre, et près de Jadason, dans le pays d'Arioch, roi des Éliciens. Le nom d'Arphaxad, donné au roi des Mèdes par l'écrivain juif, tient vraisemblablement à une circonstance géographique. On sait que les noms des patriarches issus de Noé, se rapportent à des localités qui se retrouvent presque toutes en Asie. Le nom d'Arphaxad, fils de Sem, fut, comme tous les autres, appliqué par la suite à un pays particulier. La position en est inconnue; mais comme c'est de là que venait Abraham, les lieux qui firent la première résidence de ce patriarche, pourront servir à faire reconnaître sa situation. Or, comme on sait qu'Abraham, avant de passer l'Euphrate pour entrer en Syrie, avait fixé son séjour à Harran, dans la Mésopotamie, et à Ur, ville des Chaldéens, qui ne peut être que la ville d'Edesse, dont le nom oriental fut toujours Ourrha, tandis que la région environnante fut appelée Orrhoene et Osrhoene, il est très-vraisemblable que le pays d'Arphaxad, d'où venaient les ancêtres d'Abraham, n'était pas bien éloigné. La mention des diverses circonstances géographiques contenues dans la Genèse, et qui ont des rapports avec l'Arménie, autorise suffisamment à placer dans ce pays le berceau de la nation juive. Cela étant, on pourrait chercher le pays d'Arphaxad du côté des montagnes qui avoisinent les sources du Tigre, et s'étendent depuis Edesse jusqu'à la Médie, qu'ils comprennent presque tout entière. C'est au milieu de ces montagnes, habitées maintenant par les Curdes, que les Grecs ont placé une vaste région appelée *Arrapachitis*, qui comprenait toute la partie montagneuse de l'Assyrie et de la Médie. Le rapport de ce nom avec celui d'*Arphaxad*, est assez évident pour qu'on puisse croire à leur identité. Alors, dans le livre de Judith, on aura employé un nom géographique familier aux Juifs, comme chez les Grecs on disait souvent, le Macédonien, le Perse, pour le roi de Macédoine, le roi de Perse. Le nom du roi d'Assyrie vainqueur de Phraortès ou Arphaxad, a causé bien d'autres discussions : le fait est que nous n'en sommes pas, malgré cela, beaucoup plus avancés au fond. Le livre de Judith l'appelle Nabuchodonosor. Quoiqu'on ne doive ordinairement appliquer ce nom qu'au roi de Babylone vainqueur des Juifs, qui ne monta sur le trône qu'une quarantaine d'années après, il n'y a cependant aucune raison qui empêche de croire qu'un roi de Ninive ait porté le même nom. Cette dénomination n'est pas plus extraordinaire que celle de

Salmanasar, Theglathpha asar et autres. Nous persistons donc à penser que le vainqueur de Phraortès s'appelait Nabuchodonosor. Selon le livre de Judith, c'est en la douzième année de son règne, que le roi de Ninive vainquit le roi des Mèdes, époque qui répond aux années 636 et 635 avant J.-C. C'était alors, selon le canon chronologique des rois de Babylone conservé par Ptolémée, la douzième année de Chyniladan : il n'en a pas fallu davantage pour qu'on fît de ce nouveau prince le roi d'Assyrie du livre de Judith. Sans insister sur la grande différence des noms, on n'a pas fait attention que Chyniladan n'était qu'un simple roi de Babylone. On avait cependant de fortes raisons de croire (et depuis la découverte de la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, il n'y a plus aucun doute), qu'à cette époque, les souverains de Babylone n'étaient que des feudataires révocables, dépendants du roi d'Assyrie. Cet état de choses subsista jusqu'à Nabopolassar, père du célèbre Nabuchodonosor. Ainsi Nabuchodonosor d'Assyrie, à son avénement, en 648, a bien pu destituer le roi de Babylone Saosduchin, et lui donner Chyniladan pour successeur. Il ne faudrait donc pas, dans ce cas, s'étonner de voir qu'ils étaient tous deux à la 12e. année de leur règne, à l'époque de la défaite de Phraortès. Ce dernier prince périt donc en l'an 635: il avait régné 22 ans, selon Hérodote. Cette circonstance nous donnera encore l'occasion de faire un dernier rapprochement. Diodore de Sicile fait mention, sur le témoignage de Ctesias, d'un roi des Mèdes, nommé Artynès, qui avait régné un même nombre d'années. Comme on voit, par le même auteur, qu'Artynès était, de même que Phraortès, le deuxième prédécesseur d'Astyagès, leur identité n'est pas douteuse. Le petit nombre de renseignements qui nous sont parvenus sur ces époques reculées, ne permettent pas de rendre raison, d'une manière satisfaisante, de ce nouveau nom. Cependant, il y a lieu de présumer qu'il a une origine persane. Phraortès eut pour successeur son fils Cyaxares Ier. S. M—n.

PHRYNÉ, courtisane grecque, née à Thespies, florissait dans le quatrième siècle avant J.-C. Le sculpteur Praxitèle fut le plus assidu de ses adorateurs : elle lui servit souvent de modèle pour ses statues de Vénus. Dans un moment d'abandon, il lui permit de choisir un des plus beaux ouvrages qu'il eût fait. Phryné eut recours à la ruse : un jour que l'artiste était chez elle, un domestique qu'elle avait préparé à ce rôle, entre tout effrayé; il s'écrie que l'atelier de Praxitèle est en proie aux flammes, et qu'un petit nombre de ses ouvrages ont échappé à leur fureur. Praxitèle se lève hors de lui-même : *Je suis perdu*, dit-il, *si l'incendie n'a pas épargné mon Satyre et mon Cupidon.* La courtisane le rassure : elle avoue le moyen dont elle s'est servi pour lui arracher le secret de ses préférences ; elle demande et obtient le *Cupidon*. Une des statues de Phryné fut placée dans le temple de Delphes, entre celle d'Archidamus roi de Sparte, et celle de Philippe roi de Macédoine. Elle avait amassé des richesses si considérables, qu'elle offrit de rebâtir Thèbes à ses frais, pourvu qu'une inscription apprît à la postérité qu'Alexandre avait détruit Thèbes et que Phryné l'avait rétablie. Quintilien rapporte qu'elle fut accusée d'impiété ; que sa robe fut entr'ouverte par son défenseur, et que, par-là,

il désarma la sévérité des juges, émus à la vue d'une beauté si parfaite. — Athénée parle d'une autre courtisane du même nom, fameuse par son avidité, mais dont l'histoire ne s'est point occupée. F—T.

PHRYNICUS, poète tragique, était Athénien. On n'est pas d'accord sur le nom de son père; les uns le nomment Polyphradmon, et les autres Myniras ou Chorocles. Il fut disciple de Thespis, l'inventeur de la tragédie; et Suidas nous apprend qu'il remporta le prix dans la LXVIIe. olympiade. Il fit faire quelques pas à l'art dramatique, en introduisant dans ses pièces les rôles de femmes, et en faisant adopter l'usage des masques par les acteurs, qui auparavant se barbouillaient le visage de lie: il employa aussi le premier le vers iambe tétramètre dont on le regarde comme l'inventeur. Phrynicus était l'auteur de la tragédie que Thémistocle fit représenter à ses frais, dans la LXXVe. olympiade, avec une magnificence extraordinaire (*V.* THÉMISTOCLE). Plutarque, à qui l'on doit cette particularité, ne nous a pas conservé le titre de la pièce; et c'est sans aucune preuve que quelques biographes ont avancé que c'était la *Prise de Milet*. Suidas attribue à Phrynicus neuf tragédies, dont il ne reste que les titres: Pleuron, les Égyptiens, Actéon, Alceste, Antée, les Justes, les Perses, les Assesseurs (*Synthali*), et les Danaïdes.—Suidas et l'ancien scholiaste d'Aristophane distinguent PHRYNICUS fils de Polyphradmon, d'un autre poète tragique, fils de Mélanthe. Celui-ci s'était fait une réputation assez étendue par des airs appelés *Pyrrhiques* (1), que chantaient des jeunes gens armés qui frappaient en même temps la mesure sur leurs boucliers. On lui attribue trois tragédies: *Andromède*, *Erigone*, et la *Prise de Milet par Darius, roi de Perse*. Cette dernière pièce ayant attristé le peuple d'Athènes, intéressé à la perte de cette ville, les magistrats en défendirent la représentation, et condamnèrent l'auteur à une amende de mille drachmes, pour le punir d'avoir réveillé des souvenirs pénibles à ses concitoyens. Bentley, dans sa *Dissertation* sur les lettres attribuées à Phalaris, et Périzonius, dans ses *Notes* sur Elien, cherchent à prouver qu'il n'y a qu'un seul poète tragique du nom de Phrynicus; et que c'est mal-à-propos que Suidas en a fait deux personnages. On peut voir les raisons dont ces deux critiques appuient leur opinion, présentées avec beaucoup de clarté par Burette, dans les Notes dont il a accompagné sa traduction du *Dialogue* de Plutarque sur la musique (Voy. *Mémoir. de l'acad. des inscriptions*, XIII, 276 et suiv., et le Plutarque d'Amyot, édit. de 1819). Aux tragédies indiquées par Suidas, sous le nom de Phrynicus, on doit ajouter: *Tantale*, cité par Hesychius; et les *Phéniciennes*, par Athénée. — PHRYNICUS, l'un des derniers auteurs de la vieille comédie, était d'Athènes, et florissait vers la LXXXVIe. olympiade (environ 434 ans avant J.-C.) Dans une pièce dont Plutarque ne donne pas le titre, quoiqu'il en cite un passage assez long, il prit la défense d'Alcibiade, accusé d'avoir mutilé les statues d'Hermès ou de Mercure. Aristophane raille Phrynicus, dans la première scène des *Grenouilles*, de ce qu'il mettait trop souvent en scène des personnages de la plus basse classe: cependant on trouvait ses

(1) Voyez, au sujet de la danse pyrrhique, le *Mémoire* de Burette sur la danse des anciens, dans le *Recueil* de l'acad. des inscript., I, 93.

comédies très-froides. Phrynicus en avait composé dix, dont il ne reste que les titres et quelques *fragments*, qui ont été publiés, avec une trad. latine, par Guill. Morel : *Ex veter. comicor. Fabulis quæ integræ non extant*, Paris, 1553; — par Hertelius : *Vetustissimorum comicor. sententiæ*, Bâle 1560; — et par Grotius : *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis, gr. lat.*, Paris, 1626. W—s.

PHRYNICUS ARRHABIUS, grammairien grec, né dans la Bithynie, vivait vers le milieu du deuxième siècle, sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il avait fait une étude aprofondie de la langue grecque, qu'il se piquait de parler et d'écrire avec une extrême délicatesse: aussi les ouvrages des meilleurs auteurs n'étaient point à l'abri de sa critique minutieuse. Il avait composé un recueil de tous les termes du dialecte attique, dont il nous est parvenu un abrégé sous ce titre : *Eclogæ nominum et verborum atticorum*. Cet opuscule, publié pour la première fois par Zacharie Callicrgi, Rome, 1517, a été réimprimé à Venise, en 1524, par les soins du savant Fr. Asulan, à la suite du *Dictionnar. græcum*; et à Paris, en 1532, avec quelques autres petits traités de grammaire. Hoeschel en donna une édition augmentée d'après un ancien manuscrit, avec la version latine et les notes de Nugnez, Augsbourg, 1601, in-4°.; à cette édition il faut réunir les *Notes* sur Phrynicus, que Ménage attribuait à Casaubon, mais qui sont incontestablement de Jos. Scaliger, ibid., 1603, in-4°. Jean Corn. de Pauw les a insérées dans l'édition estimée qu'il a publiée de l'ouvrage de Phrynicus, Utrecht, 1739, in-4°. Notre grammairien rejetait sans distinction tous les mots que Thucydide, Platon et Démosthène n'ont point employés dans leurs ouvrages : il reproche surtout à Ménandre son néologisme; et il ne tient pas à lui de persuader que ce poète, si pur et si élégant, était un mauvais écrivain. Les commentateurs de Phrynicus reconnaissent eux-mêmes que son zèle l'a entraîné beaucoup trop loin, et font justice de son *purisme*. Phrynicus avait rassemblé des exemples de tous les styles, depuis l'héroïque jusqu'au familier, dans une espèce de Dictionnaire divisé en XXXV livres, dédié à l'empereur Commode. Cette compilation, intitulée : *Apparatus rhetoricus sive sophisticus*, existait en entier du temps de Photius, qui la trouvait utile quoique diffuse (Voy. la *Biblioth. de* Photius, ch. 158) : il n'en reste que des *Fragments* qui ont été publiés par le P. Montfaucon dans la *Biblioth. Coisliniana*, pag. 465-69. W—s.

PHRYNIS, poète grec, était né, vers l'an 480 avant J.-C., à Mytilène, capitale de l'île de Lesbos. L'ancien scholiaste d'Aristophane rapporte que Phrynis fut d'abord cuisinier de Hiéron; et que ce prince, le voyant s'exercer à jouer de la flûte, le plaça, sous la direction d'Aristocrite, pour le perfectionner dans la musique : mais Suidas trouve peu d'apparence à ce récit, convaincu que, si Phrynis eût commencé par être esclave et cuisinier, les poètes comiques ses contemporains n'auraient pas manqué de lui reprocher la bassesse de sa première condition. Il passait, au contraire, pour être un descendant du célèbre musicien Therpander. Quoi qu'il en soit, Phrynis devint très-habile sur la cythare; et il fut,

dit-on, le premier qui remporta le prix de cet instrument aux jeux des Panathénées, célébrés à Athènes, l'an 457 avant J.-C. Il disputa de nouveau le prix contre Timothée; mais ce dernier fut proclamé vainqueur (*Voy.* TIMOTHÉE). On regarde Phrynis comme l'auteur des premiers changements arrivés dans l'ancienne musique. Aux sept cordes qui composaient avant lui la cythare, il en ajouta deux nouvelles : dédaignant la noble simplicité de ses prédécesseurs, il crut les effacer par un jeu plus brillant et plus difficile; et enfin, il introduisit dans l'harmonie un mode efféminé. Aristophane et Phérécrate firent justice des innovations de Phrynis, et le couvrirent de ridicule (*Voy.* la comédie des *Nuées* d'Aristophane, et l'art. PHÉRÉCRATE). Plutarque rapporte que Phrynis, s'étant présenté dans les jeux de Lacédémone avec sa lyre à neuf cordes, l'éphore Ecpépès se mit en devoir d'en couper deux, lui laissant à choisir entre celles d'en haut et celles d'en bas (Voy. la *Vie d'Agis*). Outre la multiplication des cordes de la cythare, Proclus lui attribue d'avoir introduit, dans la poésie *nomique*, l'union alternative d'un vers iambique avec un vers hexamètre. On peut consulter, sur ce poète musicien, les *Remarques* de Burette sur le *Dialogue* de Plutarque touchant la musique (*Mém. de l'acad. des inscript.*, tom. x, pag. 268-70, et dans le *Plutarque* d'Amyot, où cette traduction est rapprochée de celle d'Amyot). W—s.

PHUL, roi d'Assyrie, mentionné dans l'Écriture, régnait au huitième siècle avant notre ère. Dans la version des Septante, il est appelé *Phua*, différence produite par une erreur de copiste, à cause de l'extrême ressemblance des lettres A et Λ. Nous ne dirons rien de toutes les vaines conjectures que les savants ont faites sur ce personnage, parce qu'elles n'ont eu aucun résultat digne d'attention. Tout ce qu'on sait sur ce prince, se réduit à ceci. Après la mort de Zacharie, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, et le meurtre de Sellum, son assassin, en l'an 771 avant J.-C., Phul, roi d'Assyrie, vint dans la terre d'Israël. L'Écriture ne dit pas la cause de cette expédition; et les faits que nous connaissons, ne nous en instruisent pas mieux. Quoi qu'il en soit, Manahem, qui avait tué Sellum, donna mille talents au monarque assyrien pour en obtenir la paix, et la confirmation du royaume dont il s'était emparé. Pour former la somme promise au roi d'Assyrie, Manahem imposa toutes les personnes riches de ses états à une contribution de cinquante sicles d'argent. Aussitôt après, Phul s'en retourna dans son royaume. Il n'en est plus question depuis dans l'Écriture. Téglath-Phalasar, qui régnait une trentaine d'années après sur l'Assyrie, était probablement son successeur. S. M—N.

PHURNUTUS. *V.* CORNUTUS.

PHYSCON (PTOLÉMÉE), roi d'Égypte. *V.* PTOLÉMÉE VII.

PIA (PHILIPPE-NICOLAS), chimiste et pharmacien, naquit à Paris, le 15 septembre 1721. Son père était apothicaire, et, par une conduite régulière, avait acquis de l'aisance. L'éducation du jeune Pia fut soignée; mais ses heureuses dispositions furent moins secondées par les leçons de ses maîtres, que par l'exemple et les vertus de son père. Après avoir servi en Allemagne, comme pharmacien en chef de l'armée française,

il revint à Paris pour suivre les professeurs distingués de l'école de médecine; et il se fit recevoir maître en pharmacie en 1744. Il exerça vingt-quatre ans sa profession, et fut nommé échevin de la ville. Dans cette place, il signala sa bienfaisance par une institution admirable, qui rend son nom cher à tous les philantropes, et qui lui valut la décoration de l'ordre de Saint-Michel. Il existait, depuis long-temps, un usage barbare, qui ne permettait pas de retirer un noyé hors de l'eau avant que l'on n'eût averti un officier de police pour dresser procès-verbal. Ce n'était qu'après avoir rempli ces formalités, qu'il était permis de donner des secours, qui ne servaient ordinairement qu'à constater la mort. On réclamait de toutes parts contre cet usage. Plusieurs noyés rappelés à la vie, à la suite des secours tardifs qui leur avaient été administrés, ne laissaient aucun doute sur la possibilité d'en sauver un plus grand nombre. Pia proposa de former le long de la rivière, à des distances calculées, des dépôts de secours pour les noyés; il fit adopter des appareils assez simples, des remèdes propres à ce genre d'asphyxie: ces remèdes, ces appareils, renfermés dans une boîte, furent confiés à des fonctionnaires publics, à des gens de l'art, ou laissés à la garde d'un poste militaire. Pia rédigea une instruction claire et précise pour diriger les dépositaires dans l'administration des secours; il se consacra lui même tout entier à l'exercice de ces secours : il visitait régulièrement toutes les boîtes, et les entretint plusieurs années à ses frais. Il fut récompensé de tant de soins par des succès nombreux. Pendant trois ans, il eut le bonheur de compter plus de six-cents individus rendus à la vie par les moyens qu'il avait fait adopter. La république de Hollande s'empressa de créer une institution pareille; et, reconnaissante du bienfait quelle devait à Pia, elle fit frapper une médaille en son honneur. La révolution française n'a point détruit l'établissement des secours publics donnés aux noyés; mais elle a ouvert la tombe à son inventeur. La douleur de voir périr sur l'échafaud ses vertueux amis, et un neveu qu'il chérissait, ravit en peu de temps à Pia la raison et la vie. Il mourut le 25 floréal an VII (4 mai 1799), âgé de 78 ans, peu de temps après avoir donné sa démission de la place d'administrateur des hôpitaux de Paris, qu'il avait remplie dignement tant qu'il lui fut possible de faire du bien. On a de lui : I. *Description de la boîte-entrepôt pour les secours des noyés*, Paris, 1776, in-8°. II. *Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées*, ibid., 1774-1789, 8 part. in-8°. C. G.

PIACENTINI (DENIS-GRÉGOIRE), savant philologue et antiquaire, né en 1684, à Viterbe, embrassa jeune la vie monastique, dans l'ordre de Saint Basile, s'appliqua à l'étude de la langue grecque et des antiquités, et fut appelé à Rome pour y professer le grec; il se retira ensuite dans la maison de son ordre, à Velletri, où il mourut, le 3 décembre 1754. On a de lui : I. *Epitome græcæ Paleographiæ; et de rectâ græci sermonis pronunciatione Dissertatio*, Rome, 1735, in-4°. Cet ouvrage est à-la-fois un abrégé et un supplément de la Paléographie du P. de Montfaucon (*Voy.* ce nom). Dans la première partie, l'auteur expose son sentiment sur l'origine et

les progrès de l'écriture grecque ; il y a joint le tableau des diverses formes des lettres, et l'indication des principales bibliothèques qui renferment des manuscrits grecs. Dans la seconde partie, divisée en six chapitres, il traite de la prononciation. II. *Diatriba de sepulcro Benedicti IX, in templo monasterii Cryptæ ferratæ* (Grotta ferrata) *detecto, in quâ ejusdem pontificis pius obitus vindicatur*, etc., ibid., 1747, in-4°. III. *Commentarium græcæ pronunciationis, notis in veteres inscriptiones, et in alias nunc primùm editas, locupletatum*, ibid., 1751, in-4°. Il adressa cet ouvrage au P. Fréd. Reiffenberg qui, sous le nom de *Myrtibius Sarpedo*, avait lu à l'académie arcadienne, une critique de son système sur la prononciation de la langue grecque; et après avoir réfuté son contradicteur, il appuie de nouvelles preuves les principes qu'il avait posés précédemment. IV. *De sigillis veterum Græcorum ; et de Tusculano Ciceronis, nunc Crypta ferrata disceptatio*, ibid., 1757, in-4°. Cet ouvrage, plein de recherches et d'érudition, ne parut qu'après la mort de l'auteur. W—s.

PIALES (JEAN-JACQUES), savant canoniste, né, vers 1720, à Mur de Barrès, dans le Rouergue, fit d'excellentes études, et se lia d'une étroite amitié avec l'abbé Mey (*V.* ce nom), qui l'engagea à se livrer à la pratique bénéficiale. Il fut reçu, en 1747, avocat au parlement de Paris, et s'acquit la réputation d'un homme très-versé dans les affaires ecclésiastiques. « Je crois, dit Camus, qu'il n'y a pas de jurisconsulte qui ait *dicté* plus de consultations que lui. » *Dicté* est ici le mot propre, car Piales avait perdu la vue dès 1763. (*V.* le *Catalogue* à la suite des *Lettres sur la profession d'avocat*). Il survécut près de trente ans à cet accident, et mourut à Paris, le 4 août 1789. Sa piété, sa modestie et sa bienfaisance le rendirent encore plus recommandable que ses talents. Il a publié : I. *Traité des collations et provisions des bénéfices*, 1754, 8 vol. in-12. II. *Des provisions de la cour de Rome à titre de prévention*, 1756, 2 vol. in-12. III. *De la dévolution, du dévolut et des vacances de plein droit*, 1757, 3 vol. in-12. IV. *De l'expectative des gradués*, 1757, 6 vol. in-12. V. *Des commendes et des réserves*, 1758, 3 vol. in-12. VI. *Des réparations et reconstructions des églises et autres bâtiments*, etc., 1762, 4 vol. in-12. Camus donna, du consentement de l'auteur, une édition augmentée de ce dernier ouvrage, Paris, 1788, 5 vol. in-12. W—s.

PIALI, capitan-pacha, sous Soliman Ier. et sous Selim II, naquit en Hongrie, de parents inconnus, mais chrétiens. Après la bataille de Mohacz, en 1526, on le trouva dans un fossé, où l'avait abandonné sa mère, en fuyant la fureur des Othomans victorieux. Cet enfant, presque au berceau et tout nu, fut présenté à Soliman-le-Grand, qui, touché de son malheur et de sa figure intéressante, ordonna qu'on en prît soin. Piali fut appelé, avec raison, le fils de la fortune. Après l'avoir fait élever et instruire, Soliman le nomma pacha du banc, et le mit au rang des vizyrs. En 1555, il l'envoya, avec le titre de capitan-pacha, au secours de François Ier., roi de France et allié de l'empire othoman. Piali se joignit à la flotte française, et prit, de concert avec elle, Messine, Reggio, et, sur les côtes d'Espagne, les îles de Maïorque, Mi-

norque et Iviça. compta presque chacune de ses années par un exploit. Un des plus illustres fut la victoire de Gerbi, remportée par lui, en 1559, sur l'armée navale combinée du roi d'Espagne, Philippe II, et des princes d'Italie. En 1565, il commanda la flotte othomane qui vint faire le siége de Malte; et le défaut de succès ne porta nulle atteinte à sa réputation de bravoure. Selim II, successeur de Soliman Ier., confia à Piali le soin de conduire la fameuse expédition de l'île de Cypre, qu'il avait conseillée, et celui de la protéger par mer. Mais Selim, irrité de la lenteur de cette guerre, et en attribuant la faute à ce capitan-pacha, le déposa avant la prise de Famagouste. Piali fut disgracié en 1571, et remplacé par le brave Aly-Pacha, le même qui fut tué à la journée de Lépante. Il mourut, peu de temps après, à Constantinople, avec la réputation d'un des plus illustres capitans-pachas qu'ait eus l'empire. Il a laissé pour monument de sa gloire, de sa piété et de sa bienfaisance, une mosquée et un marché, qui subsistent encore. S—Y.

PIASECKI (Paul). *V.* Piazeski.

PIAST, chef de la seconde race des ducs ou rois de Pologne, fut ainsi nommé à cause de sa taille courte et ramassée. Il habitait le village de Cruswic, dans la Cujavie; et là, satisfait de sa fortune, qui consistait en quelques arpents de terre, il partageait son temps entre les travaux de la culture et les soins qu'il donnait à ses abeilles. Étranger aux factions qui troublaient la Pologne, depuis la mort de Popiel II, il avait été assez heureux pour offrir un asile dans sa maison rustique à ses nobles compatriotes; et tous avaient eu également à se louer de la manière dont il exerçait à leur égard les devoirs de l'hospitalité. Après un interrègne de douze ans, les palatins se décidèrent enfin à faire cesser cet état d'anarchie; et, par une espèce de prodige, ils s'accordèrent à élire pour leur chef Piast, que ses vertus rendaient digne d'un trône qu'il n'avait point ambitionné. Ce fut en 842 qu'il prit les rênes du gouvernement. L'histoire a conservé peu de détails du règne de ce prince, regardé comme une des époques les plus heureuses pour la Pologne. Il apaisa les factions par sa sagesse, prit les mesures les plus propres à garantir ses états du fléau de la guerre étrangère, et fit fleurir la justice, le commerce et l'agriculture. Il n'abusa jamais du pouvoir, et sut conserver, au milieu de sa cour, la simplicité de ses mœurs patriarcales. Frappé d'horreur au souvenir des crimes et de la fin tragique de Popiel, il transféra sa résidence de Cracovie à Gnesne, qui devint ainsi, une seconde fois, la capitale de la Pologne. Cet excellent prince mourut, dans un âge très-avancé, en 861, laissant le trône à son fils Zémowitz, dont la postérité l'a occupé pendant près de cinq siècles, jusqu'à l'avénement de Jagellon, chef de la troisième dynastie des rois de Pologne (*V.* Jagellon). W—s.

PIAT (Saint), né à Bénévent, au pays des Samnites, fut un des compagnons de saint Denis, l'apôtre de la France, qui était le chef des saints missionnaires partis de Rome pour aller prêcher l'Evangile dans les Gaules. Saint Piat, l'un d'eux, avait été ordonné prêtre avant de recevoir la mission particulière d'établir le culte du vrai Dieu à la place de celui des idoles, dans Tournai,

capitale des Nerviens. Rictiovare, ministre de Maximin qui asservissait alors la Gaule belgique, voulut arrêter les progrès de l'éloquence de saint Piat. Ses soldats poursuivaient avec acharnement les fidèles disciples de cet apôtre; mais la mort de ses compagnons ne faisait qu'augmenter l'ardeur courageuse dont il était animé. Rictiovare donna l'ordre de l'arrêter, et de lui couper la tête. Usuard, dans son Martyrologe, fixe le martyre de saint Piat au 1er. octobre. Butler, ou plutôt Godescard, son traducteur, dit qu'il eut lieu vers 286; et Baillet, vers 287. D'autres auteurs reculent cette époque jusqu'à l'an 304 : système peu admissible, puisque saint Grégoire de Tours place la mission de saint Denis sous l'an 250. Le corps de saint Piat resta caché à Seclin, petite ville située à quatre lieues de Tournai, dans laquelle on croit qu'il a subi le martyre. Il y fut découvert, dans le septième siècle, par saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournai, ainsi que l'atteste saint Ouen, dans la vie de ce dernier prélat, qui fit déposer ce corps dans une châsse ornée d'or, d'argent et de pierreries. Après la persécution dont il vient d'être question, et pendant l'invasion des Normands, laquelle se reporte à l'année 881, la ville de Tournai fut en proie à leur fureur. On transporta alors la dépouille du saint à Chartres, où il avait prêché la foi avant de se rendre à Tournai. C'est depuis ce moment qu'il a reçu, dans la première de ces deux villes, et dans son diocèse, l'hommage d'un culte public. Il existe, à trois lieues de Chartres, un village appellé Saint-Piat, et dont l'église est sous son invocation. Ce village en prit le nom, lorsque les Secliniens eurent apporté à Chartres le corps du martyr. Dans le siècle suivant, une chapelle fut bâtie en son honneur dans la cathédrale. On trouve, dans les OEuvres de saint Fulbert, soixantième évêque, qui siégea depuis 1007 jusqu'à 1028, un hymne qu'il composa en l'honneur de saint Piat. Un Martyrologe de cette église, manuscrit du onzième ou douzième siècle, contient tout le détail de la vie, de la mort et de la translation du même saint, racontées avec une fidélité scrupuleuse, et dégagées de tout le merveilleux dont les légendaires de ce temps-là ornaient leurs relations. Il était invoqué particulièrement, quand des pluies continuelles menaçaient les récoltes. Alors des prières publiques étaient ordonnées dans tout le diocèse; et l'on exposait ses reliques. Les profanateurs de l'époque si justement appellée la *terreur*, espérant anéantir les mystères de la religion, éteindre toutes les lumières de la foi, et arracher du cœur des fidèles tous les sentiments religieux, en s'emparant des vases sacrés et de tous les ornements du culte catholique, enfin, en foulant aux pieds les reliques des saints, brûlèrent les procès-verbaux qui attestaient l'intégrité du corps de saint Piat, dont la châsse avait été ouverte neuf fois depuis 1243 jusqu'en 1750, sans que l'on trouvât jamais aucun changement dans le corps entier. Un de ces hommes impies qui avaient conçu ou qui exécutaient tant de crimes en haine de la religion, voulut briser les restes de saint Piat : ses compagnons s'y opposèrent, et se contentèrent de faire inhumer le corps en son entier, sans qu'il fût endommagé, un cercueil ayant été préparé tout exprès. En 1816, M.

de Breteuil, préfet d'Eure-et-Loir averti par de pieux habitants, ordonna les recherches nécessaires pour découvrir ces saintes reliques. Du 15 au 22 août, ceux qui avaient été chargés de l'inhumation de 1793, ou qui en avaient été les témoins, furent appelés avec les magistrats, et plusieurs hommes recommandables. On retira, devant eux, du cimetière Saint-Jérôme, le corps du saint, qui fut porté à l'hôtel de la préfecture, et de là dans l'église de Notre-Dame, où il reste déposé dans la chapelle dite autrefois des Chevaliers. Cette année 1816 étaut extraordinairement pluvieuse, la dévotion à saint Piat fut des plus ferventes; et l'on vint, en foule, prier pour obtenir la cessation du fléau qui désolait les campagnes. M. Hérisson, juge au tribunal de Chartres, qui avait pris une part très-active aux recherches, a publié une *Notice historique sur saint Piat*, Chartres, 1816, 85 pag. in-8°. L—P—E.

PIAZESKI (PAUL), en latin *Piasecius*, évêque de Przemysl, sous le règne de Sigismond III (17e. siècle), écrivit une Chronique de Pologne avec une grande hardiesse; et ses ennemis ayant profité de quelques endroits de son ouvrage, pour en faire l'objet d'accusations très-graves, il fut emprisonné. La haine et la vengeance poursuivirent même sa famille après sa mort. Il composa, outre sa Chronique, un ouvrage intitulé *Praxis episcopalis*, qui est un recueil et un manuel utile pour les prédicateurs polonais. C—AU.

PIAZZA (CALIXTE), peintre de l'école vénitienne, né à Lodi, vers la fin du quinzième siècle, fut un des élèves les plus distingués du Titien. Il parcourut l'Italie, et laissa partout des preuves non équivoques de son talent. Dans la collégiale de Codogno, il fit une *Assomption*, et deux *Portraits des marquis Trivulzi*, qui ne seraient pas indignes du Titien lui-même. Dans l'église de l'*Incoronata*, à Lodi, il a peint trois chapelles, qu'il a ornées chacune de quatre beaux tableaux. Piazza se laissa également séduire par la manière du Giorgion; et il peignit, dans le goût de ce maître, un tableau qui se trouve à Saint François de Brescia : il représente la *Vierge*, *entourée de plusieurs saints*, et passe pour le plus beau que renferme cette ville, qui en a plusieurs autres de lui. Crème, la cathédrale d'Alexandrie, et Lodi, possèdent aussi quelques-unes de ses compositions. C'est surtout par ses fresques qu'il s'est fait remarquer dans la dernière de ces villes. Le plus ancien tableau que l'on connaisse de lui, porte la date de 1524. La vaste composition des *Noces de Cana*, qu'il a faite à Milan, porte celle de 1545. En 1556, il peignit, dans le réfectoire du couvent supérieur des religieuses de Saint-Maurice, deux tableaux sur toile, et trois fresques dans l'église inférieure. On ignore l'époque de sa mort. — Paul PIAZZA, peintre, né à Castel Franco, en 1557, fut élève de Jacques Palma le jeune. Il quitta le monde de bonne heure, pour entrer chez les capucins, où il prit le nom de P. Côme. Mais son nouvel état ne l'empêcha pas de se livrer avec ardeur à la culture de son art. Quoiqu'élève du Palma, il a peu de ressemblance avec ce maître : habile praticien, il a su se faire un style qui lui appartient. Ce n'est point la vigueur qui le distingue; c'est un faire libre et séduisant, qui plut à Paul V, à l'empereur Rodolphe II et au

doge Friuli, lesquels mirent ses talents à contribution. Venise et plusieurs villes de la république possèdent un grand nombre de ses fresques, ainsi que quelques tableaux à l'huile. Il en existe à Rome; et il a peint, dans plusieurs appartements du palais Borghèse, des ornements pleins d'originalité et de bizarrerie. Il a orné la grande salle du même palais, de plusieurs compositions tirées de la vie de Cléopâtre; et l'on conserve au Capitole un de ses ouvrages les plus estimés, dont le sujet est une *Descente de Croix*. Il mourut en 1621.—André Piazza, neveu du précédent, reçut les leçons de son oncle, pendant que celui-ci se trouvait à Rome; il fit des progrès assez remarquables, et obtint la faveur du duc de Lorraine, qui, par la suite, lui donna le titre de chevalier. De retour à Castel-Franco, il exécuta, dans l'église de Sainte Marie, le grand tableau des *Noces de Cana*, qui passe pour son meilleur ouvrage. André Piazza mourut vers l'an 1670. P—s.

PIAZZETTA (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise, en 1682, était fils d'un sculpteur en bois. Élevé d'abord sous la direction de Molineri, peintre assez médiocre, il crut, à vingt ans, devoir préférer l'école bolonaise, et s'attacher à la manière des Carraches et du Guerchin. C'est en suivant ces maîtres qu'il parvint à se rendre profond dans la science du clair-obscur. Pendant son séjour à Bologne, il fréquenta l'Espagnolet, étudia les ouvrages du Guerchin; et, comme ce dernier, il voulut surprendre par le contraste fortement marqué des lumières et des ombres. Il y réussit; et c'est par cette qualité que ses dessins furent extrêmement recherchés, et gravés plusieurs fois par Bartolozzi, Pelli, Monaca, etc. Malheureusement sa manière de peindre a privé de leur plus grand prix la plupart de ses ouvrages. Les ombres ont noirci et se sont altérées; les clairs se sont affaiblis, ses teintes générales ont jauni, de sorte qu'il en est résulté un défaut d'harmonie et d'ensemble. Sa *Décollation de saint Jean-Baptiste*, que l'on voit à l'église de Saint-Antoine de Padoue, et qu'il peignit en concurrence avec les meilleurs peintres des états vénitiens, fut jugée supérieure aux productions de ses rivaux. Cependant elle offre un coloris maniéré, où les laques et les jaunes dominent beaucoup trop; et cette rapidité de pinceau que les enthousiastes nomment *bravoure*, pourrait passer, sans un excès de sévérité, pour de la négligence. Cet artiste ne déploya jamais une grande vigueur de conception dans les vastes machines; et un noble Vénitien lui ayant commandé un *Enlèvement des Sabines*, il se fatigua, pendant plusieurs années, pour en venir à bout. Il réussit mieux dans les tableaux d'église, par l'expression de la dévotion, qu'il a su rendre d'une manière pleine de charme; mais il n'y déploie aucune noblesse. Comme il connaissait la mesure de ses forces, il préférait peindre des bustes et des têtes, pour être placés dans les appartements. Il avait un rare talent pour la caricature. Parmi ses élèves, on cite François Polazzo, habile peintre, mais plus renommé par son talent pour restaurer les tableaux; Dominique Maggiotto; et le Marinetti qui, de tous, fut celui qui approcha le plus de sa manière. Piazzetta travaillait avec lenteur, et n'était jamais satisfait de son travail; on l'a vu recommencer jusqu'à quatre fois le même tableau. Il avait formé un recueil d'études

de têtes, de demi-figures et d'académies, soit au crayon, soit au pastel, qui prouvaient, en ce genre, et ses profondes études, et sa fécondité. Quelque temps avant sa mort, il fut nommé directeur de l'académie de peinture, qui venait d'être établie à Venise. Quoique ses ouvrages lui eussent procuré des sommes assez considérables, son insouciance et son désintéressement étaient si grands, qu'à sa mort, arrivée le 24 avril 1754, il ne laissa pas même de quoi être enterré; ce fut le libraire Albrizzi, son ami, qui fit les frais de ses funérailles. C'est pour ce libraire que Piazzetta composa les dessins de deux *Recueils* de *l'Histoire sacrée et profane*, et de la *Jérusalem délivrée* du Tasse (1745, in-fol.), qui ont été gravés par Marc Pitteri, ainsi qu'un autre recueil, *Studj di pittura*, publié en 1760, avec la Vie de l'auteur. Ses *Icones ad vivum expressæ*, ont aussi été gravées en 15 planches, par J. Cattini, Venise, 1763, in-fol. Le Musée du Louvre possède un tableau de ce maître, représentant un *Militaire vêtu à la polonaise, et un jeune homme battant de la caisse*. P—s.

PIBRAC (Gui du Faur, seigneur de), né à Toulouse, en 1529, était fils d'un président au parlement de cette ville, qui prit les plus grands soins de son éducation, et lui fit continuer ses études à Paris. Ses maîtres furent Pierre Bunel, pour le grec et le latin, et le célèbre Cujas, pour le droit. Son père l'envoya à Padoue, où il se perfectionna dans l'étude du droit, sous André Alciat. Revenu à Toulouse, en 1548, à peine âgé de 20 ans, il fréquenta le barreau, et y obtint beaucoup de célébrité. Son goût pour la poésie, sa conversation agréable et instructive, le firent connaître très-avantageusement. Nommé conseiller au parlement, et ensuite juge-mage, il acquit tant de réputation dans ces emplois, que Charles IX le choisit, en 1562, pour être l'un de ses ambassadeurs au concile de Trente, où il défendit les intérêts de la couronne et les libertés de l'Église gallicane avec beaucoup d'éloquence. Le chancelier de L'Hôpital, qui avait apprécié ses talents et son mérite, le fit nommer, en 1565, avocat-général au parlement de Paris; et en 1570, conseiller-d'état. Le duc d'Anjou, ayant été élu roi de Pologne, en 1573, l'emmena dans ce royaume; et ce fut lui qui répondit aux harangues adressées au roi: la réplique qu'il fit au discours de l'évêque de Breslau, fut si éloquente, que tous les Polonais demeurèrent frappés d'admiration. L'énergie et la fermeté qu'il déploya dans plusieurs circonstances difficiles, et les services éminents qu'il rendit, lui valurent beaucoup de considération à la cour de Pologne. Le nouveau roi ayant appris la mort de Charles IX, son frère, arrivée le 30 mai 1574, abandonna son royaume le plus promptement et le plus secrètement qu'il put. Pibrac, qui était parti avant lui, eut le malheur de s'égarer, et tomba entre les mains des Polonais, qui voulaient se venger sur lui de la fuite du roi; enfin, après avoir couru beaucoup de dangers, il revint en France. Immédiatement après le sacre du roi, il retourna en Pologne, pour tâcher de lui en conserver la couronne; mais ses efforts furent vains. A son retour, il négocia un traité de paix entre la cour et les protestants: et ce fut lui qui conseilla au roi de terminer de cette façon une guerre qui pouvait devenir dangereuse. Ce monarque, pour

prix de ses services, lui conféra une charge de président à mortier. Marguerite, reine de Navarre, le nomma son chancelier. De Thou, qui fait un grand éloge de ses qualités, dit, avec quelques historiens, que Pibrac osa concevoir de l'amour pour cette reine, qui lui en marqua son mécontentement; et les preuves dont cette assertion est appuyée, semblent n'être pas dénuées de fondement. Pibrac crut devoir se justifier par une *Apologie* de sa conduite; et plusieurs auteurs ont écrit pour le défendre (*V.* le *Journal des savants* de 1746, p. 544; de 1750, p. 271, et l'*Histoire de Languedoc*, par dom Vaissette, tom. v, p. 643). En 1582, le duc d'Alençon le choisit aussi pour son chancelier : il remplit cette place peu de temps et revint en France, où il reprit ses fonctions au conseil du roi et au parlement. Le chagrin que lui donnèrent les troubles qui agitaient l'État, lui causa une maladie de langueur, dont il mourut, le 27 mai 1584. Outre le Discours qu'il prononça en latin, au concile de Trente, et qui a été traduit en français par Charles Choquart, Paris, 1562, in-8°., on a de lui : I. *Recueil des points principaux des deux remontrances faites en la cour à l'ouverture du parlement de 1569, avec quelques autres de différents auteurs*, Paris, 1570, in-4°. Ces remontrances, malgré leur succès, ne répondent pas à l'éloquence que Pibrac a déployée dans ses autres ouvrages. II. *Ornatissimi cujusdam viri de rebus Gallicis ad Stanislaum Elvidium epistola*, Paris, 1573, in-4°.— *Traduction d'une épître latine d'un excellent personnage de ce royaume*, etc., Paris, 1573, in-4°. C'est sa fameuse Apologie de la Saint-Barthélemi. Cette pièce, travaillée avec beaucoup de soin, et dont le but était de diminuer, autant que possible, l'horreur et la consternation qu'avait jetées dans tous les esprits cet épouvantable massacre, offre une disparate trop grande avec son caractère franc et loyal, pour qu'on puisse accuser Pibrac de l'avoir composée de plein gré : tout porte à croire que des ordres supérieurs le forcèrent d'exercer son talent sur un tel sujet. On a fait à cette lettre deux réponses, qui sont imprimées dans le premier volume des *Mémoires du règne de Charles IX;* elles sont attribuées, l'une à Pierre Burin, et l'autre à Joachim Camerarius père, quoiqu'elle porte le nom de Stanislas Elvidius. III. *Stanislai Carncovii, episcopi Vradislaviensis, ad Henricum Valesium Poloniæ regem designatum panegyricus.* — *Guidonis Fabri de Pibrac responsio*, Paris, 1574, in-4°., et in-8°., en latin et en français. On trouve aussi dans les opuscules de Loisel, pages 657 et 660, deux Lettres latines de Pibrac, l'une à Jean d'Avenson, secrétaire du roi, et l'autre à M. de L'Hôpital, premier président de la chambre des comptes. IV. *Discours de l'ame et des sciences.* — *Apologie du sieur de Pibrac à la reine de Navarre.* Ces deux pièces sont à la tête d'un livre intitulé : *Recueil de plusieurs pièces des sieurs de Pibrac, d'Espeisses et de Bellièvre*, Paris, 1635, in-8°. V. *Poème sur les plaisirs de la vie rustique.* Cet opuscule, qui contient plus de 400 vers, et que Pibrac n'a pas achevé à cause de la douleur que lui causa la mort d'un de ses fils, se trouve imprimé dans plusieurs éditions de ses quatrains, notamment dans celle de Paris, Loyson, 1667, petit in 8°.

Sébastien Rouillard a fait une traduction latine de ce poème, Paris, Lebel, 1598, in-8°. On a aussi de Pibrac, cinq sonnets, imprimés dans la *Description de l'entrée de Charles* IX *à Paris*, Paris, 1572, in-4°. VI. *Cinquante Quatrains contenant préceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme, composés à l'imitation de Phocilides, Epicharmus, et autres poètes grecs*, Paris, 1574, in-4°. A ces cinquante quatrains, l'auteur en a depuis ajouté, à différentes reprises, soixante seize, ce qui fait en tout cent vingt-six. Le succès prodigieux qu'a eu cet ouvrage, prouve suffisamment l'utilité des préceptes qui y sont renfermés : pendant près de quatre-vingts ans, il n'a cessé d'être entre les mains de la jeunesse, qui y a puisé une doctrine pure, et la connaissance de tous les devoirs qui constituent l'honnête homme. Montaigne se plait à les citer, en regrettant la perte récente du *bon* M. de Pibrac, qui avait, dit-il, *un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si douces* (Essais, livre III, chapitre 9). Ces quatrains ont été traduits en diverses langues, et goûtés universellement. Les Turcs, les Arabes et les Persans se les sont appropriés. Florent Chrestien les a mis en vers grecs et latins, vers pour vers, Paris, 1584, in-4° : ils ont été réimprimés la même année à Paris, in-8°.; à Rouen, 1602, in-8°.; et à Paris, 1621. — Il en a été fait plusieurs traductions latines : celle d'Augustin Prévost, qui a paru aussi en 1584, in-4°. : le texte ne s'y trouve pas; — celle de Jean Richard, de Dijon, Paris, 1585, in-8°.; — celle de Christophe Loisel, imprimée à Paris, en 1600. — Pierre Dumoulin les traduisit en prose grecque, et les fit imprimer ainsi à Sedan, en 1641 (1). — Le Gal en a donné une traduction latine en vers iambiques; chaque quatrain y est rendu par trois vers, Paris, 1668, in-12. — Martin Nesselius les traduisit aussi en vers latins, Brème, 1661, in-4°. — Martin Opitz, en donna, en vers allemands, une traduction, qui fut imprimée à Francfort, 1628 et 1644, in-8°.; et à Amsterdam, 1646, in-12. — Antoine Stettlern en a donné une autre traduction allemande, imprimée avec le texte, Berne, 1642, in-4°. Les Quatrains de Pibrac sont en vers de dix syllabes : la morale en est fort bonne: mais le style en est si vieux qu'on ne les lit plus guère. On y a souvent joint les quatrains du président Favre et ceux de Pierre Matthieu : la dernière édition dans laquelle on les ait réunis, est probablement celle de l'abbé de la Roche, intitulée : *La Belle vieillesse*, Paris, 1746, in-12. (*V.* MATTHIEU, XXVII, 478, note 1.) VI. *De la manière civile de se comporter pour entrer en mariage avec une demoiselle*, Amsterd. Vander Haghen, in-8°. Ce petit ouvrage a été imprimé dans quelques éditions de ses Quatrains. Charles Paschal, ami de Pibrac, a donné une histoire de sa vie en latin, Paris, 1584, in-12 : elle est assez curieuse, et a été traduite en français par du Faur d'Hermay, Paris, 1617, in-12. — Lepine de Grainville a aussi donné des *Mémoires sur la vie de Pibrac, augmentés par l'abbé Sépher, avec les pièces justifica-*

(1) M. Boulard a fait réimprimer cette version grecque avec une traduction latine littérale et interlinéaire jointe au texte français, à la suite de son édition des *Distiques de Caton*, Paris, Fuchs, août 1800, in-8°., et il avait donné, la même année, une édition des mêmes Distiques avec la version de Florent Chrestien, en vers grecs, accompagnée également d'une traduction interlinéaire.

tives, *ses lettres amoureuses et ses quatrains*, Amsterdam (Paris) 1758, 1761, in-12. Ces Mémoires offrent plus de détails que ceux de Charles Paschal, et rétablissent le texte original des quatrains : car les éditeurs de 1687 et 1720 avaient cru devoir les mettre en nouveau français.

R—RD.

PIC de la Mirandole. *Voy.* MIRANDOLE.

PICARD (JEAN), le plus grand astronome qu'ait eu, de son temps, l'académie des sciences, dont il fut membre dès sa formation, en 1666, était prêtre et prieur de Rillé, en Anjou. On ne sait rien de ses premières années, sinon qu'il naquit à la Flèche, le 21 juillet 1620, et qu'à l'âge de vingt-cinq ans, il observait l'éclipse du soleil du 25 août 1645, avec Gassendi, qu'il remplaça dans la chaire d'astronomie du collége de France (1). L'abbé Picard fut en société avec Auzout, l'inventeur du micromètre : on lui doit la lunette d'épreuve, telle qu'elle existe aujourd'hui. Il appliqua les lunettes aux quarts-de-cercle, et aux secteurs, pour la mesure des angles : il imagina, et mit en pratique toutes les méthodes de vérification que ces instruments exigent : vérifications qu'Hevelius jugeait impossibles, que Picard publia le premier, avec des détails qui ne laissaient rien à desirer, et que Bouguer n'avait pas pris la peine de lire, quand il éleva le soupçon que Picard avait pu y commettre une erreur, qu'il fut obligé de déclarer lui-même presque insensible, et pour la correction de laquelle, dans son livre de la *Figure de la terre*, il n'indiqua que des moyens très-imparfaits. Avec ces inventions toutes nouvelles, et qui ont changé la face de l'astronomie en tout ce qui concerne l'observation, Picard donna la première mesure de degré sur laquelle on pût compter, et avec laquelle Newton pût réussir dans les calculs qu'il avait une première fois tentés sans succès, pour reconnaître la force qui retient la lune dans son orbite. Les vérifications faites soixante-dix ans et cent vingt-deux ans plus tard, ont montré que cette mesure de la terre était d'une exactitude bien remarquable : il est vrai que c'était par la compensation fortuite de deux causes d'erreur, dont il était alors impossible de prévoir et d'éviter les effets. La première était que la toise légale dont Picard se servit, n'avait pas la même longueur que celle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de toise de l'académie. La seconde était l'ignorance absolue, où l'on était encore, des mouvements que l'on désigne à présent par les noms de *nutation* et d'*aberration* : ce dernier surtout, pouvait être un peu différent aux deux époques où il observait à Malvoisine et à Sourdon, c'est-à-dire, aux deux extrémités de son arc. Picard, le premier, attira l'attention des astronomes sur ces mouvements

(1) Pezénas, dans son *Histoire critique* de la découverte des *longitudes*, dit que Le Valois, l'un des astronomes à qui Morin avait envoyé sa *Théorie* pour en avoir leur jugement (V. *Hist. de l'astronomie moderne*, tom. II, p. 254), était tellement exercé aux observations astronomiques, qu'il vint à bout de former *le jardinier du duc de Crequi*, *Picard*, *qui devint l'un des plus fameux observateurs de toute l'Europe*. Nous ne connaissons d'autre observateur fameux de ce nom, que notre académicien. Serait-ce de lui que Pezénas parlerait en cet endroit ? la chose paraît peu vraisemblable : elle n'est pourtant pas absolument impossible. Il se pourrait que Le Valois se fût fait aider, dans quelques observations, par le jeune jardinier, et que lui trouvant de l'intelligence, il lui eût fait suivre un cours d'études, qu'il l'eût placé dans un séminaire où il aurait pris les ordres, et dont il serait sorti en 1645, temps où nous le voyons en société de travaux avec Gassendi, auquel il succéda. Personne, au reste, n'a parlé de cette anecdote, pas même Lalande, qui avait fait des recherches à la Flèche, pour recueillir tout ce qui pouvait concerner Picard.

dont on n'avait pas le moindre soupçon. Il n'en put reconnaître la loi complexe, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de fixer avec une exactitude singulière, la quantité de l'*aberration*, qui, dans le cours d'une même année, peut faire varier en apparence la hauteur du pôle de près de 40″; il déclara que la période de ces variations était annuelle: il eut la constance de les suivre pendant dix années entières, en différentes saisons, et le fit avec beaucoup plus de succès qu'un rival très-célèbre, qui depuis, à diverses reprises, à l'observatoire de Paris, essaya de constater ces variations, contre lesquelles Picard avait prémuni tous les astronomes. L'honneur de trouver les causes et les explications de ce double phénomène, était réservé à Bradley, dont elles font le plus beau titre de gloire. Dès l'an 1669, Picard avait lu à l'académie un mémoire substantiel, dans lequel il traçait le plan d'une astronomie perfectionnée par ses inventions et celle de Huygens; et donnait les moyens de déterminer directement, et tout-à-la-fois, les ascensions droites du soleil, et celles des étoiles: moyens qui n'étaient au fond qu'une application particulière de la méthode générale des hauteurs correspondantes, qu'il avait le premier introduite dans l'astronomie pratique, en fournissant de plus la correction dont elle a besoin, quand la déclinaison de l'astre vient à varier dans l'intervalle des deux hauteurs égales qu'on a observées. Par ces moyens, il avait annoncé qu'il fixerait les moments précis des solstices, avec la même exactitude que ceux des équinoxes. Le premier, il observa la longueur du pendule simple qui battrait les secondes; et il demanda que ces observations fussent répétées en différents climats, pour savoir si cette longueur était partout la même, après avoir averti que la seule dilatation des métaux suffisait pour la faire varier avec la température de l'atmosphère. Il recommanda l'observation des réfractions en différentes saisons, et celle des diamètres; et il en donna des exemples fréquents. Dans la vue de rendre plus sûrement utiles les observations de Tycho-Brahé, il fit le voyage d'Uranibourg, pour déterminer plus exactement la longitude et la latitude de cet observatoire célèbre. Ce fut dans ce voyage qu'il rencontra Roemer, jeune mathématicien de la plus grande espérance, qu'il amena à Paris, et fit entrer à l'académie des sciences. Condorcet nous dit que *Picard ne fut point frappé de la crainte d'avoir auprès de lui un rival occupé du même objet, et qui pouvait être dangereux pour sa gloire*. Il fit bien plus: quand il avait tant de raisons de se regarder comme le premier astronome de France et même de l'Europe; quand il était le plus employé et le plus en crédit, il usa de ce crédit auprès de Colbert pour attirer en France Cassini, qui avait une réputation déjà établie. Le projet favori du gouvernement était de rectifier la géographie de la France, qui réellement en avait le plus grand besoin. Picard se persuada, d'après quelques annonces d'éclipses du premier satellite de Jupiter, envoyées par Cassini, et qu'il avait confirmées à Paris par ses propres observations, que les tables sur lesquelles étaient faites ces annonces seraient un excellent secours pour déterminer les longitudes des principales villes du royaume: il se réservait plus particulièrement d'en fixer les latitudes par ses quarts-de-cercle, en même temps qu'il

observerait de son côté les éclipses du premier satellite, que l'on suivrait à Paris avec assiduité. Il fit appeler Cassini, comme un aide fort utile, mais dont cependant il était possible de se passer. Devait-il s'attendre qu'un étranger, malgré son mérite réel, fixerait uniquement l'attention, et deviendrait l'objet de toutes les préférences? Il avait contribué, par ses plans et son crédit, à la construction de l'observatoire. Il sollicitait la construction d'un quart-de-cercle mural, sur lequel reposait tout ce qu'il avait indiqué comme le fondement de la véritable astronomie. Long-temps on lui fit attendre cet instrument, qui ne fut enfin placé dans le méridien que quand il était mourant. Il vit son heureux rival déclaré directeur de l'établissement dont il avait eu la première idée : il l'y vit installé le premier; et, deux ans après, on lui accorda à lui-même un logement secondaire, où l'on était réduit à une espèce d'inaction. Il vit ses projets négligés ou ajournés : tous les secours et les encouragements étaient prodigués à des choses moins utiles, mais plus brillantes aux yeux du vulgaire, telles que la rotation de trois planètes et les quatre nouveaux satellites de Saturne. On faisait venir d'Italie, à grands frais, des lunettes pour vérifier ces découvertes, il est vrai, très-curieuses, mais dont l'utilité était et sera toujours presque nulle. Picard, blessé dangereusement par une chute qu'il avait faite dans une observation difficile, fut plusieurs années languissant et hors d'état de suivre ses travaux avec la même assiduité. Il mourut à Paris, le 12 juillet 1682, d'autres disent en 1683 ou 1684 (*V.* ci-dessous). Il avait promis de déposer à l'observatoire, qu'il habita jusqu'à sa mort, la toise dont il s'était servi pour son degré, ainsi que la longueur du pendule, qu'il avait mesurée, et qu'il proposait comme une mesure universelle, prise dans la nature, laquelle pourrait en tout temps se vérifier ou se retrouver. Ces étalons, dont il sentait tout le prix, ont disparu; il a été impossible de les découvrir à l'observatoire royal, quelques soins que se soit donnés Lacaille, en 1739, quand il vérifia le degré d'Amiens, dont la première mesure, commencée en 1669, ne fut achevée qu'en 1670. En attendant le quart-de-cercle, qu'il demandait depuis dix ans, et qu'il ne put obtenir que trop tard, Picard imagina de faire tourner une lunette dans le meridien, pour marquer plus sûrement les différences d'ascension droite : son élève, Roemer, améliora depuis cette idée, qui est devenue l'un des moyens les plus puissants de l'astronomie moderne. Il imagina un niveau à lunette, qui lui servit à déterminer les pentes des terrains, pour amener à Versailles les eaux dont on manquait. Il fit plusieurs voyages en France, pour des déterminations géographiques : il y observa les réfractions célestes et terrestres. Voici le détail de ses ouvrages : I. Outre ses *Observations* recueillies par Lemonnier, en 1741, dans son *Histoire céleste*, ou *Recueil d'observations faites par l'ordre du roi*, il avait publié lui-même : II. La *Mesure de la terre*, Paris, 1671, in-fol. III. *Voyage d'Uranibourg*, ou *Observations astronomiques faites en Danemark*, Paris, 1680, in-fol. IV. *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume*. V. *Observations faites à Baïonne, Bordeaux et Royan, pendant l'année* 1680. VI. La *Connais-*

sance des temps, dont il composa les cinq premiers volumes, de 1679 à 1683. On trouve de lui, dans les Mémoires de l'académie, les ouvrages suivants : VII. *Traité du nivellement* (2). VIII. La *Pratique des grands cadrans par le calcul.* IX. *Fragments de dioptrique.* X. *Experimenta circà aquas effluentes.* XI. *De mensuris.* XII. *De mensurâ liquidorum et aridorum.* « Picard, dit Condorcet, aperçut le » premier le phosphore qu'on voit » dans la partie vide du baromètre, lorsqu'on y agite le mercure. Dès 1680, il n'était plus » en état d'exécuter par lui-même » les grands travaux dont il avait » fait agréer le projet à Colbert ; et » *il termina, en 1684, une carrière toute remplie d'occupations* » *utiles, qui lui donnent plus de* » *droits à la reconnaissance des* » *hommes qu'à la gloire*, et dont » les fruits s'étendront peut-être au-» delà de sa mémoire. » Nous avons dit la cause de cette langueur, celle de ces retards apportés à l'exécution de ses projets, et enfin de l'espèce d'oubli où il parut tombé dans ses dernières années. Condorcet dit ensuite: *Il connut Roemer, dont il devina le génie, et auquel il procura la protection de Colbert et les bienfaits de Louis XIV.* C'est à cette occasion que Condorcet fait la réflexion rapportée ci-dessus; et nous pouvons ajouter que du moins Roemer conserva toujours la plus vive reconnaissance pour l'astronome qui l'avait si généreusement produit, et qu'il appelait son *bienfaiteur.* D'ailleurs nous aurions pu rassurer Condorcet sur la crainte qu'il témoigne, que la gloire et le souvenir de Picard ne vivent pas autant que ses bienfaits. Jamais on n'oubliera son degré, sa longueur du pendule, et son micromètre; et tant que les lunettes resteront appliquées à tous les instruments qui servent à mesurer des angles, il est impossible qu'un astronome oublie ces améliorations importantes dans l'art d'observer. Pour plus de détails, voyez l'*Histoire de l'astronomie moderne*, tome II, par l'auteur de cet article.

D—L—E.

PICARD (BERNARD). *V.* PICART.

PICARDET (HUGUES), né à Mirebeau, en Bourgogne, de parents obscurs, exerça, pendant cinquante-trois ans les fonctions de procureur-général au parlement de Dijon sous Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il demeura fidèle aux deux premiers pendant les troubles de la Ligue ; et il eut la satisfaction de marier sa fille à l'un des plus illustres chefs de la magistrature, J.-A. de Thou. Le terme de ses travaux fut celui de sa carrière. Il venait de résigner sa charge entre les mains du conseiller Lenet, le même à qui madame de Sévigné trouvait un esprit si piquant, lorsque la mort l'emporta, le 29 avril 1641, à 81 ans. On a de lui : I. *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne*, Paris, in-8°., 1618 et 1624. II. *Remontrances sur l'édit de Nantes, les duels, blasphèmes*, etc., non comprises dans le volume précédent, Dijon, 1614, in-12. III. *L'assemblée des notables à Rouen*, Paris, 1617, in-8°. IV. *L'assemblée des notables tenue à Paris, années*

(2) Ce traité, publié par Lahire, est le plus complet et le plus important que l'on ait eu sur cette matière jusque vers la fin du dix-huitième siècle : il a été traduit en allemand par J.-H. Lambert, avec des additions considérables, Berlin, 1770, in-8°., de 296 p., avec 8 pl. Les additions de Lambert, qui forment l'objet des deux dernières planches, avaient déjà paru en 1761, avec les perfectionnements du mécanicien Brander (*V.* LAMBERT).

1626 et 1627, Paris, 1652, in-4°. Les résolutions prises sur différentes propositions concernant la justice, la police et les finances de l'état, sont rapportées dans ce volume avec les harangues des personnages les plus influents. — Picardet publia l'Histoire des guerres soutenues par les Français en Italie, par George Fiori, écrivain qui vivait au commencement du seizième siècle. Cette édition, mentionnée par Maittaire dans ses *Annales typographiques*, est dédiée au chancelier Sillery, et porte pour titre : *Georgii Flori, jurisconsMediolanensis, de bello Italico et rebus Gallorum præclarè gestis libri VI; scilicet de Caroli VIII expeditione Neapolitanâ libri duo, de Ludovici XII expeditione Bononiensi, de bello Genuensi et Germanico libri IV*, Paris, 1613, in-4°. On voit, par ce seul énoncé, que l'historien milanais est favorable à la France : aussi repousse-t-il continuellement les traits lancés contre notre nation par Guichardin et les annalistes contemporains. Denis Godefroy a inséré, dans son Histoire de Charles VIII, la plus grande partie de cet ouvrage de Fiori. F—T.

PICART (ETIENNE), dit *LE ROMAIN*, graveur, né à Paris en 1631, séjourna long-temps en Italie, et, à son retour, participa, comme les plus célèbres artistes de son temps, à la gravure des estampes qui forment la grande collection connue sous le nom de *Cabinet du Roi*. Il cherchait à imiter la manière de Poilly; mais on peut lui reprocher de laisser trop dominer l'eau-forte dans quelques-unes de ses estampes, ce qui les rend d'un aspect un peu dur. C'est surtout dans les morceaux qu'il a exécutés d'après le Corrége, le plus suave et le plus harmonieux des peintres, que ce défaut essentiel se fait remarquer, et l'empêche d'être mis au premier rang des artistes de son époque. Néanmoins ses ouvrages sont encore recherchés des amateurs, à cause de la fermeté de son outil. Il avait été reçu membre de l'académie de peinture, presque à son origine. L'espoir de s'enrichir par des travaux plus lucratifs, l'engagea, en 1710, à se rendre en Hollande avec son fils; il mourut à Amsterdam dans un âge très-avancé, en 1721. Il a gravé le portrait et l'histoire. On peut voir dans le *Manuel de l'amateur de l'art*, de Hubert et Rost, le détail de *douze portraits* et de *vingt sujets historiques* que l'on doit à son burin. — Bernard PICART, fils du précédent, naquit à Paris, en 1663 : profitant des leçons de son père, il ne tarda pas à se faire une brillante réputation, comme graveur et comme dessinateur. Aussi habile à manier le burin que la pointe, il exécuta une foule de petits sujets, dans lesquels il sut combiner avec adresse les deux procédés, et où l'on admirait une fécondité d'invention et une habileté de main qui le firent comparer à Sébastien Leclerc. Il avait, en outre, un talent particulier pour imiter la manière de divers maîtres; et les pièces qu'il a exécutées dans le style de Rembrandt, du Guide, etc., ont trompé plus d'un connaisseur. Il appelait ces morceaux des *impostures innocentes*. On doit dire cependant, pour sa justification, qu'ils ne parurent qu'après sa mort, en un vol. in-fol., publié en 1738, accompagné de 78 planches, et auquel est joint le *Catalogue général* de son œuvre, composé de plus de 1300 planches. Il jouissait d'une réputation justement acquise, lorsque son père choisit

Amsterdam pour son séjour. Les libraires de cette ville s'empressèrent de mettre ses talents à contribution; mais la multitude de travaux qu'on lui commanda, l'empêcha d'apporter à leur exécution le soin qui faisait le mérite des premiers. On exigeait de lui des ouvrages froids et léchés : Bernard adopta cette manière pour satisfaire le goût du public; et ses productions ne s'en ressentirent que trop. Il gagna beaucoup d'argent : mais ce fut aux dépens de sa réputation; et de son vivant même, il vit les connaisseurs ne faire cas que de ses premiers ouvrages. Il était très-laborieux, et son travail était facile; de là est résulté le grand nombre de pièces qu'il a produites : on doit même ajouter que la plupart sont gravées sur ses propres dessins, qu'il exécutait avec un soin et un fini particuliers. Dans ses compositions, il a tâché d'imiter le faire d'Antoine Coypel : et il n'est pas moins riche ni moins abondant que lui; mais il en a pris l'afféterie et les grâces maniérées. Cependant son œuvre est extrêmement curieux et piquant par la variété des sujets et par l'esprit avec lequel ils sont composés. Il serait trop long de citer tous les morceaux qu'on doit à son burin. Parmi ses *Portraits*, les plus remarquables sont ceux de *son Père*, de *Roger de Piles*, du *prince Eugène;* et celui (en médaillon) *du Régent soutenu par Apollon et Minerve*, d'après Coypel. Sa pièce capitale est le *Massacre des Innocents*, grande composition d'après lui-même. On cite également ses *Epithalames*, suite composée de douze pièces extrêmement gracieuses. Parmi les planches qu'il a gravées d'après différents maîtres, on distingue le *Temps qui découvre la Vérité*, et les *Bergers d'Arcadie*, d'après le Poussin; et les Muses *Calliope et Terpsichore*, d'après Le sueur. Mais ce qui a rendu son nom pour ainsi dire populaire, ce sont les planches qu'il a jointes au *Traité des cérémonies religieuses de toutes les nations*, ouvrage dont les gravures forment le seul mérite : le texte de l'édition originale (Amst. 1723-43, 11 vol. in-fol.), rédigé par J.-F. Bernard et Bruzen de la Martinière, défigure, pour les tourner en ridicule, les dogmes et les rites de l'Église catholique. Celui de l'édition de 1783 insulte également toutes les communions chrétiennes. On fait peu de cas des éditions suivantes, dont les planches sont absolument usées (*Voy.* BERNARD, IV, 296). Bernard Picart mourut à Amsterdam, en 1733. P—s.

PICATRIX ou **PISCATRIS**, médecin ou plutôt charlatan arabe, à qui Prosper Marchand a consacré un assez long article dans son dictionnaire, vivait, en Espagne, vers le treizième siècle, et n'est connu que sous ce surnom. Il se livra surtout à l'astrologie, et acquit, en ce genre, une telle réputation, qu'Alphonse X, roi de Castille, en 1252, fit traduire ses ouvrages en espagnol. Cette traduction, qui n'a pas été imprimée, devint célèbre parmi les amateurs des sciences occultes. Cependant elle eût peut-être été complètement oubliée, si une circonstance particulière n'en avait conservé le souvenir. Au commencement du seizième siècle, le fameux Corneille Agrippa, à peine âgé de 20 ans, et possédé de la passion des aventures, se mit à la tête d'une expédition qui avait pour but de chasser une bande de paysans révoltés dans les Pyrénées, d'un petit fort dont ils s'étaient emparés, et

dont le commandant était de ses amis. L'entreprise réussit; mais, à peine entrés dans le fort, Agrippa et sa troupe y furent assiégés à leur tour par une nouvelle bande de paysans, compagnons de ceux sur lesquels il venait de le reprendre. Après avoir couru les plus grands dangers, Agrippa se sauva en Espagne, où il se lia bientôt avec les hommes qui s'occupaient comme lui d'astrologie et de magie. Ce fut alors que les ouvrages manuscrits de Picatrix vinrent à sa connaissance (*Voyez* AGRIPPA DE NETTESHEIM). Il en emprunta, dit-on, plusieurs idées et une partie de la prétendue science qu'il mit plus tard dans ses propres écrits, notamment dans son traité: *De occultâ philosophiâ;* mais rien ne nous instruit de la nature et de l'étendue de ces emprunts. G—T.

PICCART (MICHEL), savant philologue, naquit à Nuremberg, en 1574. Après avoir terminé ses études, et visité une partie de l'Allemagne, pour acquérir de nouvelles connaissances, il fut nommé professeur de philosophie et de poésie à l'académie d'Altdorf. Il remplit cette double chaire avec une réputation qui s'est soutenue jusqu'à l'époque où les ouvrages d'Aristote ont cessé de former la base de l'enseignement philosophique. Sur la fin de sa vie, il fut affligé d'une ophtalmie, qui l'obligea d'interrompre ses travaux littéraires; et il mourut à Altdorf, le 3 avril 1620. Piccart était en correspondance avec Richter, Gasp. Hoffmann, Kirchman, Casaubon, Gruter, Meursius, etc.; et l'on trouve plusieurs de ses lettres imprimées avec celles de ces savants. Fréd. Rochs, son confrère à l'académie d'Altdorf, y prononça son Oraison funèbre (*Memoria*), imprimée la même année, in-4°. Piccart savait très-bien le grec, et passait pour un des plus savants hommes de son siècle, et pour celui qui entendait le mieux les ouvrages d'Aristote. Il était en même temps critique, historien, poète, orateur et philosophe. On le soupçonnait de n'être pas de la religion qui dominait dans son pays. Outre une *Traduction*, en vers latins, du poème de la *Chasse* d'Oppien, Amberg, 1604, in-8°., on citera de lui: I. *Isagoge in lectionem Aristotelis*, Nuremberg, 1605, in-8°.; réimprim. avec des Notes de J. Conrad Durrius, Altdorf, 1660, 1666, in-8°. II. *Organum Aristotelicum in quæst. et respons. redactum*, Leipzig, 1613, in-8°. III. *Idea hominis*. Les différents traités de philosophie de Piccart ont été refondus par Jean-Paul Feller, dans l'ouvrage intitulé: *Philosophia Altorfiana*, Nuremberg, 1644, in-4°. IV. *In politicos libros Aristotelis*, Leipzig, 1615, in-8°.; Iéna, 1659, in-8°.; ouvrage estimé, réimprimé sous ce titre: *Argumenta librorum politicorum Aristotelis, cum præfatione de nævis istius operis aristotelici*, Helmstadt, 1715, in-4°. Cette Préface est pleine de recherches intéressantes. V. *Orationes academicæ cum auctuario Dissertationum philologicarum*, Leipzig, 1614, in-8°. Parmi les Dissertations, on distingue celle qui traite de la magie chez les anciens et les modernes; et une autre des cérémonies usitées par les anciens, au sujet des naissances. VI. *Laudatio funebris Scipionis Gentilis*, Nuremberg, 1617, in-4°. VII. *Observation. historico-politicarum decades sex priores, cum episodio decadis unius narrationum ridicularum; — Decades sex posteriores; — Decades posthumæ*,

ibid., 1651-52, 3 vol. in-8°. Ce Recueil est assez intéressant. VIII. *Periculorum criticorum liber singularis*, Helmstadt, 1663, in-4°. Cette édition, publiée par Jean Saubert, est rare et recherchée des curieux. IX. Des Vers latins, dans le tome v des *Deliciæ poëtar. Germanor.* Ritterhusius dit, dans une lettre à Richter, qu'après la mort de Piccart, ses manuscrits passèrent entre les mains de différents plagiaires, qui s'approprièrent ses *Leçons sur les tragédies de Sénèque* (Voy. les *Lettres* de Richter, Nuremberg, 1662, in-4°., p. 204).

W—s.

PICCININO (Nicolas), un des plus grands généraux de l'Italie, dans le xv°. siècle, né à Pérouse, d'une famille distinguée, s'était attaché, dès sa première jeunesse, à Braccio de Montone, chef de la noblesse émigrée de Pérouse, et ensuite prince de cette ville. Braccio était le général le plus célèbre de son temps, et le créateur d'une milice qui conserva long-temps son nom. Piccinino fit ses premières armes sous cet illustre capitaine; et, en 1417, il était déjà compté parmi ses meilleurs lieutenants. Chargé d'une expédition dans la Campagne de Rome, il y fit preuve de valeur et d'activité; mais, après quelques succès, il fut battu et fait prisonnier par Sforza, et resta quatre mois dans sa captivité. Racheté par Braccio de Montone, il continua de le servir avec beaucoup de dévouement et de valeur. Cependant il eut le malheur d'être cause de la ruine et de la mort de ce grand général. Pendant le siége d'Aquila, où Braccio fut attaqué par une armée fort supérieure à la sienne, composée des troupes du pape et de la reine de Naples, Piccinino fut chargé, le 2 juin 1424, de veiller aux portes d'Aquila, pour empêcher les sorties des assiégés; mais lorsqu'il vit son chef engagé dans un combat dangereux, et presque accablé par le nombre, son ardeur l'emporta au milieu des ennemis : il abandonna son poste pour courir au secours de Braccio; et les habitants d'Aquila, profitant de cette faute, fondirent sur les derrières de l'armée, et déterminèrent la déroute dans laquelle celui-ci fut tué. Cependant, les soldats et les compagnons d'armes de Braccio, ne voulant point se séparer après sa défaite, choisirent Piccinino pour les commander. Ils continuèrent à porter le nom de *Milice de Braccio*, et à maintenir leur première rivalité contre la *Milice de Sforza.* Mais il semblait que ce fût le sort de Piccinino, de n'arriver à la célébrité que par des désastres. Il s'était engagé au service des Florentins, avec les débris de l'armée de son maître, lorsque, le 1er. février 1425, il fut surpris à Marradi, par les paysans du Val de Lamone. Le comte Oddo, fils de Braccio de Montone, fut tué en combattant vaillammment auprès de lui. Piccinino demeura prisonnier, et fut conduit à Faenza, avec les principaux officiers de son armée. A la fin de l'année 1425, Piccinino quitta le service des Florentins, pour entrer à celui du duc de Milan, Philippe Marie Visconti; et dès-lors, jusqu'à la fin de sa vie, il lui fut constamment attaché. Plus heureux dans cet emploi, qu'il ne l'avait été au commencement de sa carrière militaire, il remporta, sur les bords du Serchio, le 2 décembre 1430, une grande victoire sur le comte d'Urbin et l'armée Florentine qui assié-

geait Lucques. Dans l'année 1431, il vainquit Carmagnole et les Vénitiens à Soncino et à Crémone; et, en 1432, il battit de nouveau dans la Valteline les Vénitiens, qui avaient fait périr Carmagnole, le plus redoutable antagonoiste de Piccinino. Tous les regards étaient fixés sur les deux généraux qui restaient encore, et dont la gloire remplissait et partageait toute l'Italie. François Sforza commandait les troupes formées par son père, et Piccinino celles que Braccio avait disciplinées. Une rivalité de gloire, de pouvoir, de richesse, divisait les deux armées autant que les deux généraux; elles recherchaient les occasions de se combattre: tout le pouvoir était dans les camps; et la guerre ou la paix dépendait bien plus des passions des capitaines, que de l'intérêt des états. En 1434, François Sforza tenta, pour son propre compte, la conquête de la Marche d'Ancone: Piccinino accourut, sans ordre, sans obéir à aucun prince, et il arrêta ses progrès. Rappelé de cette province par le duc de Milan, il battit près d'Imola, le 28 août 1434, Gattamelata, général des Vénitiens, et Nicolas de Tolentino, général des Florentins. Leur armée presque entière, forte de plus de six mille gendarmes, demeura prisonnière. François Sforza, pendant ce temps, s'était engagé au service des Florentins; et Piccinino eut bientôt de nouvelles occasions de le combattre: il le fit avec peu de succès dans la Lunigiane, au printems de l'année 1437. Mais il s'en vengea sur les Vénitiens, commandés par le marquis de Mantoue: il les défit sur les bords de l'Adda, le 20 mars et le 20 septembre. Sforza seul pouvait disputer la victoire a Piccinino; tout autre général succombait à son ascendant. Le 21 mai 1438, Nicolas Piccinino enleva la ville de Bologne au pape Eugène IV, avec lequel le duc de Milan était alors en paix. Il fit de même révolter toute la Romagne: Imola, Forli, Faenza et Ravenne, se soumirent à lui. Il enleva Casal-Maggiore aux Vénitiens, ravagea le territoire de Brescia, et mit le siége devant cette ville. Gattamelata avait été envoyé pour la délivrer: il le battit, dévasta le Veronèse et le Vicentin, et réduisit toute cette province à son obéissance. Le comte François Sforza, appellé par les Vénitiens et les Florentins, du royaume de Naples, ne put l'empêcher de détruire la flotte que les Vénitiens avaient fait construire sur le lac de Garda. Cependant ce général, l'ayant surpris le 9 novembre 1439, au château de Ten, dans la vallée de Lodrone, dispersa son armée; Piccinino lui-même aurait été fait prisonnier, si un paysan ne l'avait emporté dans un sac sur ses épaules, au travers de l'armée ennemie. François Sforza, ne sachant où il était, pressait le siége du château de Ten, espérant l'y faire prisonnier, lorsqu'il apprit que ce général, rassemblant les soldats échappés à sa défaite, s'était emparé de Vérone par escalade. Cependant une forteresse de cette ville, le château de Saint-Félix, était demeurée entre les mains des Vénitiens. François Sforza y entra dans la nuit du 20 novembre: il attaqua vigoureusement Piccinino; et après lui avoir tué beaucoup de monde, il le contraignit à sortir de Vérone. Piccinino continua cependant le siége de Brescia, et il en confia le commandement au marquis de Mantoue, lorsqu'en 1440, le duc de Milan



le chargea d'envahir la Toscane. Cette expédition ne fut pas heureuse; il fut battu à Anghiari le 29 juin, par les troupes des Florentins qu'il avait trop méprisées. Machiavel cite cette bataille en preuve de la mollesse avec laquelle se faisait alors la guerre. Il assure que, dans un combat de quatre heures, où une grande armée fut mise dans une entière déroute, il ne périt qu'un seul homme : encore, était-ce pour avoir été jeté par terre, et ensuite foulé sous les pieds des chevaux. Après sa défaite, Piccinino revint en Lombardie; et ses soldats, dépouillés, par les vainqueurs, de leurs chevaux et de leurs armes, le suivirent presque tous à pied. Le duc de Milan épuisa son trésor pour les équiper de nouveau; et, dès le 13 février 1441, Piccinino ouvrit la campagne, avec huit mille chevaux et trois mille fantassins. En peu de temps, il s'empara de toutes les forteresses du Bressan et du Bergamasque; et le 25 juin, il remporta un avantage signalé sur le comte François Sforza, son constant adversaire. Mais, pendant ce temps même, Piccinino traitait avec le duc de Milan son maître, pour obtenir de lui, en récompense de ses services, une souveraineté, à laquelle d'autres généraux s'étaient élevés avant lui par la même voie. Il lui demandait la seigneurie de Plaisance; et comme Visconti n'avait point de fils ou d'héritiers naturels, il croyait pouvoir l'engager plus aisément à démembrer son héritage. D'autres généraux du duc formaient, dans le même temps, des prétentions semblables : celui-ci, impatienté de leurs instances, préféra traiter avec son ennemi. Il offrit en mariage, au comte Sforza, Blanche, sa fille naturelle, avec deux villes pour dot, et un espoir éloigné de lui succéder. Cette négociation secrète fut poursuivie au milieu des armes : la trève fut publiée inopinément, le 3 août 1441. Piccinino, quoique déchu par-là de ses espérances, s'empressa de rendre au comte Sforza, une visite solennelle; témoignage éclatant de la haute estime que ces deux grands capitaines conservaient l'un pour l'autre. Mais, malgré son alliance avec Sforza, le duc de Milan revint bientôt au desir d'abaisser ce puissant général, déjà souverain de la Marche d'Ancone; et, dès l'année suivante, il chargea Piccinino de recommencer la guerre contre lui. Ce général se rendit à Bologne, dont la souveraineté lui était restée dès l'an 1438 : et de-là, tombant à l'improviste sur la Marche d'Ancone, il enleva Todi au comte Sforza; entra dans Assise, le 30 novembre, par un aqueduc, et livra cette ville au pillage. L'année suivante, il étendit ses conquêtes dans la Marche, secondé par le roi Alphonse de Naples, qui, à cette époque, l'adopta dans la maison royale d'Aragon, et lui permit d'en prendre le nom et les armes. Il avait de même été adopté par le duc de Milan dans la maison Visconti; et cet honneur avait déjà été accordé dans ce siècle à d'autres généraux. Mais la carrière de Piccinino, si brillante dans son milieu, devait être marquée par des revers à son commencement et à sa fin. Bologne se révolta contre lui, le 5 juin 1443; et son fils François y fut fait prisonnier. Le 8 novembre de la même année, Piccinino fut forcé dans ses retranchements par le comte Sforza, à Monteloro près de Rimini; et son armée fut mise en déroute. Il laissa à son fils, qu'il avait

racheté, le soin de la rassembler de nouveau; et il se rendit à Milan, où le duc l'invitait à son conseil. Il y reçut la nouvelle que cette seconde armée, qui était campée devant Fermo, avait été attaquée et mise en fuite par le comte Sforza, le 19 août 1444, et que son fils était de nouveau prisonnier. Frappé de cette suite de revers, il tomba malade de douleur, et mourut le 15 octobre 1444. Ses fils, François et Jacques, héritèrent du commandement de son armée, qui conservait encore l'ancien esprit de Braccio de Montone, et s'honorait de porter son nom. L'esprit de Braccio avait aussi paru animer le général qu'il avait formé. Piccinino se distinguait, comme lui, par une activité sans égale, par une vive rapidité dans ses marches et ses attaques, et par une grande connaissance des lieux où il combattait. Mais sa valeur l'emporta souvent: et, comptant trop sur la fortune, il lui donna par sa témérité, plus d'une occasion de le trahir. S. S—i.

PICCININO (François), fils du précédent, fut le troisième chef des *Braceschi* ou *Milices de Braccio*. Formé par son père, il le servit en qualité de lieutenant, et fut chargé par lui de plusieurs expéditions importantes. Une grande valeur, l'art de se faire aimer du soldat, et le coup-d'œil du général, semblaient le rendre digne de succéder à Nicolas son père : cependant sa carrière militaire ne fut marquée que par des revers. Chargé par lui de commander à Bologne, il irrita imprudemment les citoyens de cette ville, en faisant arrêter leurs chefs, et se laissa surprendre le 5 juin 1443, par une troupe de révoltés. Bologne secoua l'autorité de son père; et lui-même, demeuré prisonnier, ne recouvra sa liberté qu'en relâchant les citoyens qu'il avait fait enfermer dans une forteresse. L'année suivante, laissé dans la Marche, par Nicolas, à la tête d'une puissante armée, il fut attaqué le 19 août, et battu à Mont-Olmo, par le comte François Sforza, malgré les dispositions les plus savantes et la résistance la plus valeureuse. Après le combat, il s'était réfugié dans un marais, où il se cachait parmi les roseaux; mais son écuyer le trahit, et le fit faire prisonnier. Cette défaite affligea si profondément son père, qu'on la regarda comme la cause de sa mort. Le duc de Milan, Philippe Visconti, qui desirait avoir un général à opposer au comte Sforza, son gendre, dont il était jaloux, paya la rançon de François Piccinino; et l'aidant à rassembler le reste des troupes de Braccio de Montone et de Nicolas, lui en donna le commandement, conjointement avec son frère Jacques. François Piccinino conduisit, au mois de mai 1446, cette nouvelle armée devant Crémone, pour reprendre à François Sforza cette ville, qui lui avait été donnée comme dot de sa femme; mais, pendant ce siége, plusieurs de ses capitaines l'abandonnèrent à l'approche de Michel de Cotignola, général des Vénitiens. François Piccinino se retira dans une île du Pô, près de Casal-Maggiore, où il se fortifia. Il y fut attaqué cependant, le 28 septembre, par un gué que les ennemis découvrirent : son armée, où régnait déjà beaucoup de défiance fut aisément mise en déroute; et il y perdit plus de quatre mille chevaux. François Piccinino s'était à peine relevé de cette défaite, que la mort du duc de Milan changea

la face des affaires en Italie. Les Milanais, cherchant à se constituer en république, appelaient à leur solde le comte Sforza, et les deux Piccinino : le comte, en acceptant leur offre, songeait déjà à les trahir pour recueillir la succession de son beau-père. Piccinino, malgré la jalousie qui le séparait de la famille Sforza, consentit à servir, non-seulement dans la même armée, mais sous les ordres du comte : cependant il le surveillait, et il cherchait à s'opposer à ses usurpations. Pendant cette alternative de combats et d'intrigues, par lesquelles Sforza s'éleva enfin au trône ducal de Milan, les deux Piccinino se brouillèrent et se réconcilièrent à plusieurs reprises avec lui : l'infidélité était devenue si commune à la guerre, qu'elle était à peine considérée comme blâmable ; d'ailleurs François Piccinino avait autant à se plaindre de la régence de Milan, qui lui préférait le marquis de Mantoue, que de Sforza. Sur ces entrefaites, il mourut de maladie, à Milan, le 16 octobre 1449 ; et son frère Jacques succéda au commandement des troupes milanaises, et de l'ancienne milice de Braccio de Montone. S. S.-I.

PICCININO (JACQUES), second fils de Nicolas, et frère du précédent, fut le quatrième et dernier chef de la milice de Braccio. Cette troupe, où l'esprit de corps s'était conservé pendant un demi-siècle, quoique tous les engagements des soldats fussent volontaires et ne les obligeassent que pour un mois, se maintenait par sa rivalité même avec les élèves de Sforza, et par la tradition de la tactique de son premier général. Mais, lorsque Jacques Piccinino en prit le commandement, elle semblait menacée d'une ruine prochaine. François Piccinino, malgré de grands talents et une bravoure distinguée, n'avait presque éprouvé que des revers ; il s'était attaché à la république de Milan, dont on pouvait prévoir la chute prochaine, tandis que Sforza, son rival, était sur le point de monter sur le trône du prince que les Piccinino avaient si long-temps et si fidèlement servi. En effet, le 25 février 1450, François Sforza fut proclamé duc de Milan. Jacques Piccinino, au moment de cette révolution, passa, avec son armée, dans le camp des Vénitiens, qui ne pouvaient pardonner à Sforza, ni son élévation, ni la fausseté à laquelle il la devait. Piccinino fut employé d'abord à dissiper l'armée de Barthelemi Colléone, dont les Vénitiens se défiaient; ensuite à porter la guerre dans l'état de Mantoue. Ce ne fut que le 15 avril 1453, qu'il fut nommé général en chef des armées vénitiennes. Quoique, dans cette campagne et dans la suivante, il fût opposé à François Sforza, ces deux généraux si renommés ne répondirent à l'attente universelle par aucune action éclatante. La paix, signée le 9 avril 1454, entre le duc de Milan et les Vénitiens, rendit inutile à ces derniers l'assistance de Piccinino, et ils s'empressèrent de le congédier. Voulant rendre leur puissance et leur réputation aux anciennes bandes de Braccio de Montone, il rappela sous ses étendards tous les soldats formés à cette école, et tâcha de les y retenir, en les laissant jouir d'une licence effrénée. Redouté de ses amis autant que de ses ennemis, et renvoyé de tous les services, il forma une compagnie d'aventuriers, assez semblable à celles qui, dans le siècle

prérédent, avaient fait de la guerre un odieux brigandage, et vint de cette manière, en 1455, attaquer la république de Sienne, dont il avait à se plaindre. Il s'empara de plusieurs forts sur son territoire : mais le mauvais air des Maremmes lui fit perdre beaucoup de monde ; et il accepta sans balancer, l'année suivante, les propositions d'Alphonse d'Aragon, qui l'appelait dans son royaume de Naples. Jacques Piccinino exerça tour-à-tour sur Sigismond Malatesti et sur le pape Calixte III, les vengeances d'Alphonse Ier., et de Ferdinand son successeur. Ce dernier, cependant, soupçonneux, avare et perfide, aliéna en peu de temps les serviteurs les plus affectionnés à son père. Ses barons offrirent la couronne de Naples à Jean, duc d'Anjou, fils de René, qui se faisait nommer roi de Naples. Jacob Piccinino se joignit à eux, au mois de mars 1460 : il soutint par son habileté, contre les forces de presque toute l'Italie, le nouveau prétendant au trône ; parcourant avec lui l'Abruzze et la Pouille, se relevant avec un bonheur inoui de ses défaites, et remportant souvent des victoires inespérées. Mais tout-à-coup, fatigué lui-même d'une guerre où tout son talent pouvait au plus retarder la ruine du duc d'Anjou, il abandonna ce prince, et fit, le 10 août 1463, sa paix particulière avec Ferdinand, moyennant la cession de Sulmone et d'autres terres qu'il avait conquises, et une pension de quatre-vingt dix-mille florins, que Ferdinand, le pape et le duc de Milan lui assurèrent en commun. Au mois d'août 1464, il se rendit à Milan, y fut comblé d'honneurs par François Sforza, et marié à Drusiana, fille du duc de Milan : ensuite, sur les instances de son beau-père, il repartit pour Naples, au mois de mai 1465, pour mettre la dernière main à son arrangement avec Ferdinand. Il y fut reçu comme le héros de l'Italie : pendant vingt-sept jours, des fêtes à la cour se succédèrent sans interruption, pour son arrivée; mais le vingt-huitième jour, le roi, l'ayant conduit à son château, l'y fit arrêter avec son fils, et, peu après, étrangler dans sa prison : tous ses soldats furent dépouillés, ses fiefs furent repris par le roi à main armée; et son épouse, Drusiana, que Sforza, selon toute apparence, avait employée pour l'attirer dans le piége préparé d'avance avec le roi de Naples, retourna désolée à Milan. A la mort de Jacques Piccinino, la troupe qui portait encore le nom de Braccio de Montone, se dissipa pour ne plus se réunir. S. S—I.

PICCINNI (NICOLAS), musicien célèbre de la grande école d'Italie, naquit, en 1728, à Bari, dans le royaume de Naples. Des dispositions très-précoces engagèrent son père à le placer au conservatoire de *Sant' Onofrio*, qui était dirigé alors par le fameux Leo. Le jeune Piccinni ne reçut d'abord de leçons que d'un maître subalterne, homme très-médiocre et fort entêté. L'élève se rebuta, et se mit à travailler seul. Ce fut ainsi que, sous la seule inspiration de son génie, il composa une messe à l'âge de quinze ans. Leo la fit exécuter en sa présence, et le réprimanda de cette audace. Mais, frappé en même temps du germe de talent qui brillait dans cette composition informe, il se chargea lui-même de l'instruction du compositeur. Leo mourut : Durante lui succéda. Piccinni lui inspira une affection particulière. « Les autres sont mes éco-

liers, disait-il; mais celui-ci est mon fils.» Après avoir été présomptueux et téméraire dans son adolescence, Piccinni devint d'une circonspection excessive. Il prolongea volontairement ses études au conservatoire jusqu'à la douzième année. Il débuta dans la carrière dramatique, en 1754, par un opéra *buffa*, sur le théâtre de Saint-Charles, à Naples. Ce ne fut que deux ans après, qu'il donna sa *Zénobie*, première tragédie lyrique où il fit l'essai de ses forces. Cet essai fut très-heureux, et décida de sa vocation. C'était peu de chose encore cependant auprès du succès qui l'attendait à Rome. On y joua, en 1760, sa fameuse *Cecchina*, plus connue chez nous sous le nom de la *Bonne-Fille*. La tête en tourna à toute l'Italie; on en cite des traits presque incroyables. Contre l'usage commun, un homme distingué avait fourni le poème: c'était Goldoni. La *Cecchina* méritait l'attention des amateurs, en ce qu'elle offrait le premier modèle de ces grands morceaux d'ensemble appelés *finals*, genre porté si haut depuis par Cimarosa, et bien plus encore par Mozart. Piccinni ajouta bientôt à sa réputation par son *Olympiade*: il avait à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et de Jomelli; il en triompha complètement. Depuis quinze ans, il était l'idole des Romains, lorsque l'envie lui suscita un rival, et, bientôt même, voulut lui imposer un maître. On refusa un de ses ouvrages pour faire place à un opéra d'Anfossi. Affligé de tant d'ingratitude, Piccinni revint à Naples, où la faveur constante du public lui promettait des jours heureux, quand il reçut des propositions qui influèrent sur le reste de son existence. M. de Laborde, valet-de-chambre de Louis XV, et grand amateur de musique, avait fait des offres séduisantes au compositeur napolitain; et celui-ci était sur le point de les accepter, lorsque le roi mourut. Le marquis de Caraccioli obtint de la nouvelle reine (Marie-Antoinette) la permission de renouer cette négociation; et Piccinni, dans l'espoir d'être utile à sa nombreuse famille, quitta l'Italie, où il laissait une renommée acquise par cent trente ouvrages, tant sérieux que comiques. Arrivé à Paris, dans les derniers jours de l'an 1776, il fut logé rue Saint-Honoré, en face de la maison où demeurait Marmontel. Cet académicien se chargea d'apprendre le français à l'artiste italien, qui n'en savait pas un mot. Il avait déjà formé le projet de lui faire mettre en musique six opéras de Quinault, qu'il avait retouchés ou *marmontélisés*, comme le disaient les plaisants de l'époque. Le poème de *Roland* servit aux premières études de Piccinni. Chaque mot y était chargé des signes prosodiques usités pour les langues anciennes. Marmontel soutenait très-sérieusement qu'il ferait à volonté des dactyles, des spondées, des anapestes dans ses vers, pour les rendre plus propres au rhythme musical. C'est ainsi que syllabe à syllabe, pour ainsi dire, il guida le musicien dans la composition de *Roland*, le premier de leurs ouvrages. Ils éprouvèrent beaucoup de peine à le faire représenter. C'était au commencement de 1778. L'illustre chevalier Gluck, qui venait de donner *Armide*, était alors dans toute sa gloire. Ses admirateurs, au premier rang desquels figurait tout le personnel de l'opéra, s'indignèrent, en quelque sorte, qu'un Italien osât se produire dans une carrière couverte des trophées du régénéra-

teur de la scène lyrique. Les répétitions de *Roland* furent si orageuses, que Piccinni tomba dans le désespoir : le succès ne lui en parut que plus doux. Il acheva d'oublier toutes ses peines, quand la reine Marie-Antoinette daigna le choisir pour son maître de chant. Protectrice éclairée des arts, cette princesse, qui avait hautement rendu justice au génie créateur de Gluck, témoigna le desir de voir cesser la division qui avait éclaté entre l'auteur d'*Armide* et celui de *Roland*, ou, du moins, entre leurs admirateurs. La réconciliation se fit dans un souper ; ce qui n'empêcha point les hostilités de recommencer, dès le lendemain, avec une nouvelle vigueur. Tout Paris prit une part si active à cette guerre musicale, qu'il n'y a nulle exagération à dire que la société n'a pas été plus violemment agitée depuis par les opinions politiques, du moins quant à la multitude des pamphlets et à la virulence des diatribes. La fureur des deux partis fut portée au comble, lorsque Piccinni, égaré par de mauvais conseils, donna son *Iphigénie en Tauride*, au moment même où celle de Gluck mettait le sceau à la gloire de ce génie sublime. Mais ce fut à cette époque même qu'il quitta la France. Piccinni s'y serait alors vu sans rivaux, si son compatriote Sacchini ne fût arrivé. Leurs ouvrages se croisèrent, sans rallumer néanmoins la guerre d'où l'on sortait à peine. Piccinni donna successivement : *Atys*, *Didon*, *Diane et Endymion*, et *Pénélope*. Il avait consacré, dans l'intervalle, quelques instants de loisir à la composition de deux opéras comiques : le *Dormeur éveillé* et le *Faux-Lord*. Nommé, depuis 1782, directeur de l'école royale de chant, il semblait chercher le repos dans les fonctions de cette place, lorsque la révolution le priva de ses traitements et de ses pensions. Il prit la France en dégoût, et revint à Naples en 1791. L'accueil plein de bonté que lui fit le roi son souverain, lui promettait des jours heureux ; mais il eut la maladresse de manifester des opinions révolutionnaires dont il avait reçu la contagion à Paris. La disgrace la plus complète en fut la conséquence immédiate. Après plusieurs années, traînées dans l'abandon et l'indigence, il obtint un passeport pour Venise, et il en profita pour revenir en France : c'était vers la fin de 1799. Le directoire ne lui accorda qu'avec peine un traitement médiocre. Sa santé dépérit rapidement ; et il mourut paralytique, à Passi, le 7 mai 1800. On y voit son tombeau dans le cimetière commun. Piccinni a laissé plus de cent cinquante ouvrages dramatiques de divers genres : il n'en reste qu'un seul au théâtre ; et ce n'est pas dans sa patrie, c'est en France : *Didon* est l'unique opéra dans lequel la génération présente puisse encore se faire quelque idée de la manière de ce grand maître. Son caractère dominant est une mélodie touchante, un style clair et facile, une grande élégance de formes, mais quelquefois aussi un manque de nerf et de couleur. C'est à ce dernier défaut qu'il faut attribuer la froideur qui nuit à l'effet de la représentation théâtrale. Ce fut un malheur pour Piccinni d'être tombé, en arrivant en France, sous la tutelle d'un homme aussi étranger à ce qu'exigel'art musical, ou, plutôt aussi barbare sous ce rapport que Marmontel Les critiques outrées les groisières invectives dont cet académicien

accabla l'immortel Gluck, tant en prose qu'en vers, attestent assez qu'on ne le calomnie pas ici. Laharpe était de la même force, et en a laissé les mêmes preuves. Ces hommes, et d'autres d'aussi mauvais conseil, dominèrent Piccinni, tandis que le mâle génie de son rival maîtrisait les poëtes qu'il admit à travailler avec lui, et faisait la loi au public lui-même. Ginguené a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piccinni*, Paris, an IX (1801), in-8°. de 144 pages. S—V—S.

PICCOLOMINI (Jacques Ammanati, plus connu sous le nom de), cardinal célèbre dans l'histoire littéraire d'Italie, au quinzième siècle, naquit auprès de Lucques, en 1422. Il fit ses études à Florence, où il eut le bonheur d'avoir pour maîtres Charles et Léonard d'Arezzo, le vieux Guarino de Verone, et Gianozzo Manetti. Il se rendit à Rome, en 1450, et fut d'abord secrétaire du cardinal Capranica; il y resta plusieurs années, dans un état d'infortune qui approchait de la misère. Enfin le pape Calixte III le nomma secrétaire apostolique. Pie II conçut pour lui une amitié particulière, lui donna, par une sorte d'adoption, le nom de Piccolomini, qui était celui de sa famille; le nomma évêque de Pavie en 1460, et, vingt mois après cardinal, ce qui le fait appeler ordinairement le cardinal de Pavie. Il fut moins favorisé sous le pontificat de Paul II; mais il reprit tout son crédit sous Sixte IV, qui le nomma légat de Pérouse et de l'Ombrie, évêque de Tusculum, et ensuite de Lucques. Il mourut, en 1479, par l'ignorance d'un médecin, qui lui fit prendre un narcotique à si forte dose, qu'il le conduisit, en peu d'heures, d'un profond sommeil à la mort. Il a continué, dans ses *Commentaires*, l'histoire de son temps, commencée par le pape Pie II. Il y reprend cette histoire, depuis le 18 juin 1464, jusqu'au 6 décembre 1469. Le style en est moins élégant; mais il a d'ailleurs, comme l'ouvrage de Pie II, les qualités essentielles de l'histoire. On l'imprima, pour la première fois, à Milan, en 1506, avec sept cent quatre-vingt-deux Lettres, les unes du même auteur, les autres à lui adressées, et la vie du cardinal, écrite par Jacques de Volterre, qui avait été son secrétaire. Cette édition parut avec privilége du roi de France, Louis XII, alors duc de Milan. On lit, après le privilége, une lettre du cardinal de Pavie au cardinal George d'Amboise, ministre du roi, dans laquelle il dit qu'il a rassemblé les *Commentaires*, et les Lettres qu'il écrivit autrefois, pour lui dédier l'un et l'autre ouvrage. C'est une fiction de l'éditeur, qui voulut, sous ce nom, flatter le cardinal d'Amboise; car celui-ci n'obtint la pourpre que dix-neuf ans après la mort du cardinal de Pavie. Jacques Ammanati avait composé d'autres ouvrages, qui sont restés inédits, on se sont perdus : I. Les *Vies des Papes*, qui, de son vivant même, furent ou supprimées ou cachées par ses ennemis, sans qu'on ait pu les retrouver depuis. II. La *Légation du cardinal Capranica*, à Gènes. III. Des *Commentaires* sur l'histoire universelle de son temps, différents de ses *Commentaires* imprimés. IV. Un petit Traité *De Officio summi pontificis et cardinalium*, que le P. Labbe compte parmi les manuscrits de notre Bibliotèque royale, sous le n°. 77. V. Des *Homélies*, des Harangues ou *Oraisons* prononcées en public. Il com-

posa aussi des vers latins, dont on trouve quelques fragments dans ses lettres. L'auteur de sa Vie lui-même les jugeait moins doux qu'ingénieux, *magis argutos quam suaves*. G—É.

PICCOLOMINI (ALEXANDRE), né à Sienne, le 13 juin 1508, était de la même famille que le pape Pie II; il fit ses études dans sa patrie, et y passa toute sa jeunesse. Il avait un goût très-vif pour l'étude, et acquit de grandes connaissances, non-seulement dans les langues hébraïque, grecque et latine, mais encore dans la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie et les mathématiques. La poésie faisait ses délices; et ses premières compositions furent des comédies, des sonnets, des traductions de Virgile et d'Ovide. Il était membre de l'académie des *Intronati*. En 1540, Piccolomini passa de Sienne à Padoue, fut reçu à l'académie des *Infiammati*, et choisi pour professer la philosophie morale. Il crut alors devoir tourner toutes ses études de ce côté, et témoigna même du repentir d'avoir publié un ouvrage licencieux. Malgré l'opinion généralement répandue de son temps, que la clef des sciences ne devrait point être communiquée au peuple, et qu'il fallait écrire en latin les livres de philosophie et d'érudition, ce fut dans sa langue maternelle que Piccolomini composa son *Institution de l'homme né noble et dans une ville libre*. Après avoir résidé long-temps à Padoue, il se rendit à Rome, y demeura sept ans, et se retira, dans sa vieillesse, à Sienne ou dans une *villa* voisine. Il était, dans sa retraite, tout entier livré aux lettres, lorsque Paul de Foix, ambassadeur de Charles IX à Rome, passant à Sienne, en 1573, lui alla rendre visite. C'était un jour de fête: les domestiques du vieillard étaient tous sortis; et Paul de Foix le trouva au lit, occupé à revoir ses travaux sur Aristote. C'est de Thou, présent à l'entrevue, qui raconte cette particularité. La douceur, la gravité, la modestie, la réputation de Piccolomini, n'étaient pas moins grandes que sa science. Il avait embrassé l'état ecclésiastique; et c'est à ses qualités qu'il dut d'être nommé, en 1574, par Grégoire XIII, archevêque de Patras, et coadjuteur de Sienne. Mais le titulaire survécut à son coadjuteur, qui mourut le 12 mars 1578, et fut enterré dans la cathédrale, où sa tombe porte une épitaphe qu'on peut lire dans Niceron et dans Thevet. Niceron donne une liste inexacte des ouvrages d'Alexandre Piccolomini. Voici les titres des principaux: I. La *Rafaella*, ou *della Creanza delle donne*, Venise, 1539, Milan 1558, in-8º.; Venise, 1574, in-12; Londres, 1750, in-8º. Le catalogue Pinelli cite une édition de 1541, et une sans date. C'est un dialogue entre une jeune dame et une de ces femmes qui se mêlent de débaucher la jeunesse. Ce n'est pas la première qui cherche à convertir l'autre. Une traduction française par François d'Amboise, avocat, puis conseiller au parlement de Paris, parut sous le pseudonyme de *Thierry de Timophile, gentilhomme picard;* et sous le titre de: *Instruction aux jeunes dames en forme de dialogue, dans laquelle elles sont apprises comme il se faut bien gouverner en amour*, Lyon, in-16, sans date. Niceron raconte que ce titre pouvant alarmer la pudeur et *éloigner quelques personnes de sa lecture*, on le changea ainsi dans une autre édition: *Dialogues et devis des demoiselles pour les ren-*

dre vertueuses et bienheureuses en la vraie et parfaite amitié, Paris, 1583, in-16. Niceron a l'air de douter que ce dialogue soit de Piccolomini; il fait observer qu'on ne voit pas le nom de ce prélat dans cet ouvrage : cela est vrai; mais on y lit celui de *Stordito*, sous lequel il était de l'académie des *Intronati*. Les regrets que Piccolomini exprime d'ailleurs au chapitre IX du livre X de son *Instituzione morale* sont une preuve sans réplique. II. *Instituzione di tutta la vita dell'uomo nato nobile e in città libera, libri* X, Venise, 1542, in-4°. Piccolomini ayant eu communication de deux Dialogues inédits de Sperone Speroni, les avait mis à contribution sans rien dire. Speroni se plaignit de ce plagiat dans un autre dialogue. Piccolomini ne répondit rien; et plusieurs éditions de son livre furent données sans aucun changement : mais il le refondit enfin tout entier, et le publia sous une autre forme et sous le titre de : *Dell'instituzione morale libri* XII, etc., 1560; traduit en français par Larivey (*Voy.* ce nom, XXIII, 392). Quatorze chapitres du livre IX avaient déjà paru en français par les soins d'A. de Saint-André, et sous le titre de, *Traité sur l'amitié*, etc. 1579, in-16. III. *Cento sonetti*, Rome, 1549, in-8°. IV. *L'Alessandro, comedia*, Venise, 1586, in-12. V. *L'Amor constante, comedia*, 1586, in-8°. Cette pièce est en prose ainsi que la précédente. On attribue quelquefois au même auteur l'*Ortensio*, comédie à laquelle il peut avoir contribué, et la *Conversione di san Cipriano*. Trajan Boccalini assigne à Piccolomini le premier rang parmi les comiques italiens. VI. *Annotazioni sopra la poetica d'Aristotile con la traduzione del medesimo libro in lingua volgare*, 1575, in-4°. VII. *I tre libri della rettorica di Aristotile tradotti in lingua volgare*, 1571, in-4°. VIII. *Paraphrase nel primo libro della rettorica d'Aristotile*, 1565, in-4°. La paraphrase du second livre parut en 1569; celle du troisième en 1572. IX. *Orazione in lode delle donne*, 1549, in-8°., ouvrage *très-honnête*, dit Ginguené, *mais un peu froid*, et par lequel il a voulu peut-être expier le tort qu'il avait eu avec les femmes dans son *Dialogue*. X. *Economica di Senofonte, tradotta*, Venise, 1540, in-8°.; inconnu à Niceron. XI. *Aristotelis quæstiones mechanicæ cum pleniori paraphrasi*, 1565, in-8°.; traduit en italien par Vannoci, 1582, in-4°. XII. *Della sfera del mondo*, 1540, in-4°.; nouvelle édition augmentée, 1595, in-4°. La traduction française par Jac. Goupil, médecin, est de 1580, in-8°. La *Vie d'Alexandre Piccolomini*, par Fabiani, Sienne, 1749, 1759, in-8°., a servi de base à l'article consacré à ce prélat dans les *Elogj degli uomini illustri toscani*, tome III, p. 163. A. B—T.

PICCOLOMINI (François), contemporain, et parent du précédent, naquit à Sienne, en 1520. Il eut quelque réputation de son temps; et Félix Peretti, devenu pape sous le nom de Sixte-Quint, se glorifiait de l'avoir eu pour agresseur dans une thèse publique. Piccolomini avait étudié la philosophie avec Peretti, sous Marc-Antoine Zimara, à Padoue. Il s'adonna lui-même à l'enseignement, et professa la logique, à Sienne; mais il n'y resta qu'un an. Il occupa durant le même espace de temps une chaire de philosophie à Macerata; puis il passa dix ans à Pérouse, dans un

semblable emploi. En 1560, il eut une chaire extraordinaire en philosophie, à Padoue; et, en 1564, il fut fait professeur ordinaire. En 1601, son grand âge l'obligea de renoncer au professorat, qu'il exerçait depuis cinquante-trois ans; il se retira dans sa ville natale, où il mourut, en 1604. Comme Alexandre Piccolomini, il a cultivé la philosophie, et commenté des ouvrages d'Aristote. Il est donc important de désigner les travaux de ces deux homonymes. On a de François : I. *Universa philosophia de moribus, nunc primum in decem gradus redacta et explicata*, Venise, 1583, in-fol.; Francfort, 1601, 1611, in-8°. Dans le traité de la méthode qui fait partie de ce volume, Piccolomini combat le sentiment de Zabarella. Celui-ci se défendit. II. *Comes politicus pro rectâ ordinis ratione propugnator*, 1596, in-8°. C'est une réponse à Zabarella, réimprimée à la suite de l'ouvrage précédent dans les éditions de Francfort. III. *De arte definiendi et eleganter discurrendi liber singularis*, Francfort, 1600, in-4°. IV. *Libri de scientiæ naturâ quinque partibus*, Francfort, 1597, in-4°.; 1627, in-8°. V. *Expositiones et annotationes in Aristotelem de ortu et interitu*, Venise, 1602. VI. *Commentarii in tres libros Aristotelis de animâ*, à la suite du précédent. VII. *Expositio et annotationes in Aristotelis libros de cœlo*, Venise, 1607. Ces trois ouvrages sur Aristote ont été réunis, à Maïence, 1608, in-8°. VIII. *Versio et annotationes ad librum octavum physicorum Aristotelis*, Venise, 1606. Dans l'un des volumes posthumes de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené (tome VII, p. 378), François Piccolomini est qualifié archevêque de Sienne, et l'un des fondateurs de l'académie des *Intronati*. C'est Alexandre, qui fut (comme coadjuteur) désigné pour être archevêque de Sienne. Alexandre n'avait que dix-sept ans lors de la fondation de cette académie, en 1525. Quant à François, il n'avait alors que cinq ans. A. B—T.

PICCOLOMINI (Alphonse), duc de Montemariano, était de la même famille que les deux précédents. Propriétaire de fiefs considérables dans l'état de l'Église, il avait reçu de la nature un caractère violent et impétueux, qu'une mauvaise éducation avait confirmé, et que les excès auxquels il s'était livré dans sa jeunesse rendaient plus redoutable encore. L'esprit militaire de l'Italie, renouvelé au quinzième siècle, se maintenait encore de son temps; mais il n'était fondé ni sur l'amour de la patrie, ni sur le point d'honneur : les officiers et les soldats se louaient au plus offrant, pour soutenir des querelles étrangères; ils n'étaient conduits que par l'espoir de la solde, du pillage et de la licence des camps. Cette vie de dangers et de butin ressemblait à celle des brigands; et en effet, les mêmes hommes étaient tour-à-tour voleurs de grands chemins et soldats. Les généraux et les grands seigneurs stipendiaient des soldats licenciés et des spadassins, les employant à venger leurs injures privées; et ces bandes tenaient le pays au milieu duquel elles vivaient, dans des alarmes continuelles. Piccolomini, qui avait des ressentiments de famille à exercer contre les Baglioni de Pérouse, était entouré d'une troupe d'assassins plus nombreuse qu'aucune autre. Ses habitudes déréglées lui faisaient trouver leur compagnie préférable à toute

autre; il avait, d'autre part, la valeur brillante, l'activité, la popularité, faites pour plaire à de telles gens. Il tira des Baglioni, ses ennemis, une vengeance sanglante, qui attira sur lui une bulle d'excommunication du pape Grégoire XIII, et la confiscation de ses biens. Il résolut de s'en venger sur la société tout entière. Tous les gouvernements lui paraissaient odieux, tous les souverains méprisables; et les peuples, abandonnés aux vices et à la mollesse, ne semblaient, à ses yeux, dignes d'aucune pitié. Il forma une armée de tous les brigands de la Toscane, de la Romagne, de la Marche, et du Patrimoine de St.-Pierre, qui se rassemblèrent en foule sous ses étendards; et il porta la désolation dans toutes les provinces de l'État ecclésiastique. Le pape ayant mis sur pied toutes ses troupes pour le combattre, Alphonse Piccolomini trouva un refuge dans les états de François de Médicis, grand-duc de Toscane, qui voyait avec plaisir ses voisins en proie à l'anarchie, et qui considérait leurs calamités comme un acheminement à sa propre grandeur. Grégoire cependant songeait bien plus à enrichir son fils par la confiscation des fiefs de Piccolomini, qu'à mettre un terme à ses ravages. Celui-ci, ennuyé de l'asile qu'il avait reçu à Pienza, où il était contraint de vivre dans l'oisiveté, et où ses braves manquaient de pain, recommença, en 1581, ses ravages dans l'état de l'Église. Le pape, qui avait dispersé ses troupes, entra en négociation avec lui, par l'entremise du duc de Toscane. Il lui rendit tous ses biens, et accorda une amnistie à tous ceux qui avaient servi sous ses ordres. Ces grâces n'avaient pas d'autre but que de le surprendre; et dès que Grégoire eut rassemblé ses forces, il oublia la capitulation: mais Piccolomini, plus prompt que lui, battit l'armée destinée à l'arrêter, et força le pape à tenir ses promesses. Il passa en France, cette même année 1582, y trouva du service, et y demeura huit ans. La mort de François de Médicis le ramena en Italie. La cour de Madrid voulait l'employer à troubler le grand-duché de Toscane, dont le souverain paraissait abandonner son parti. En effet, Piccolomini ramassa cinq cents brigands, avec lesquels il commença, en 1590, à ravager la province de Pistoie: les milices du grand-duc l'en chassèrent; et il vint se cacher à Plaisance, où il resta jusqu'au conclave dans lequel Grégoire XIV fut élu. Alors il s'approcha de Rome avec une nouvelle armée de brigands, pour y lever des contributions. Le grand-duc Ferdinand fit marcher contre lui une partie de ses troupes: Piccolomini fut défait, et enfin arrêté à Staggia, le 2 janvier 1591. Le grand-duc, malgré toutes les réclamations de l'Espagne et du pape lui-même, qui redemandait Piccolomini comme un prince feudataire du Saint-Siége, le fit pendre, le 16 mars de la même année. S. S—i.

PICCOLOMINI (Octave), un des généraux autrichiens les plus distingués de la guerre de Trente-Ans, naquit, en 1599, d'une illustre famille siennoise, originaire de Rome (*Voy.* les articles précédents). Il se consacra de très-bonne heure à la profession des armes, et fit ses premières campagnes en Italie, dans les troupes espagnoles. Il passa ensuite en Allemagne, avec un régiment de cavalerie que le grand-duc de Toscane envoyait à Ferdinand II, et dans lequel il servait en qualité de capi-

taine. La première affaire dans laquelle il se distingua, fut la bataille de Lutzen, où il était à la tête d'un corps de troupes, près de l'endroit où périt Gustave Adolphe. Piccolomini commandait les Impériaux, avec Jean de Werth, à la bataille de Nordlingen, et il eut la gloire de contribuer à la défaite du célèbre duc de Weimar. Profitant de la consternation des Suédois pour parcourir la Souabe et la Franconie, il s'empara, en peu de temps, de plusieurs villes, et trouva de grandes ressources pour la subsistance de son armée. Il obtint, l'année suivante, un succès moins brillant, mais non moins important. Les Pays-Bas étaient menacés par les Français : un renfort de douze mille fantassins et sept mille cavaliers, qu'il conduisit à Namur, mit, pour le moment, les Espagnols à l'abri de l'invasion. Il fut moins heureux dans une attaque qu'il dirigea, en 1636, contre les Hollandais; mais, en 1639, il réussit à délivrer Thionville, assiégée par Châtillon. Ayant ensuite échoué devant Hesdin, il voulut pénétrer en Champagne, et vint attaquer Pont-à-Mousson; mais, attaqué par Châtillon, qui avait reçu des renforts, il fut contraint de se retirer, et se porta sur la Franconie. Des pluies continuelles et les mauvais chemins rendirent sa marche si difficile, qu'il se vit obligé d'abandonner une multitude de chariots pleins de munitions. Alors, comme de nos jours, le passage d'une armée était rarement exempt de graves inconvénients pour les pays qu'elle traversait. Les magistrats de Nuremberg obtinrent, moyennant vingt-cinq mille florins, que Piccolomini ne passerait pas sur le territoire de leur ville. Cette somme fut employée à l'achat d'une grande quantité de pain et d'autres provisions, de chevaux d'artillerie, à la refonte de quelques pièces, à la réparation des affuts, etc. Toutefois la difficulté du transport força Piccolomini de laisser sur la route plusieurs pièces de douze et de vingt-quatre. Bannier, avec vingt-quatre mille hommes, désolait la Bohème. Piccolomini, à la tête d'une force égale, fut assez heureux pour arrêter ces ravages, et même pour s'emparer de Collin. Il rendit bientôt à l'empereur un service plus essentiel encore. Le fléau de la guerre pesait alternativement sur les différentes parties de l'empire germanique. Ferdinand avait réussi jusqu'alors à en préserver l'Autriche. Ce pays était alarmé de nouveau par l'approche des Suédois. L'activité et les manœuvres habiles de Piccolomini le sauvèrent d'une invasion, dont les suites étaient incalculables. Le théâtre principal de la guerre s'étant bientôt trouvé transporté à l'ouest, le général autrichien y parut en même temps que les Suédois: il fit prisonnier le colonel Schlang, avec un corps assez nombreux, auprès de Neubourg, dans le haut Palatinat; gêna beaucoup les mouvements des ennemis, et leur occasionna des pertes considérables. Ces avantages, toutefois, furent contrebalancés par la défaite que Torstenson lui fit essuyer en Silésie, ainsi qu'au duc de Saxe-Lauenbourg. La réputation de Piccolomini inspira au roi d'Espagne le desir de l'attacher à son service; ce qu'il obtint de l'empereur. Arrivé, en octobre 1643, à Saragoce, il fut, au mois de décembre, décoré de l'ordre de la Toison-d'or, avec le titre de grand d'Espagne, et fut nommé général en

chef des forces espagnoles dans les Pays-Bas. Il ne paraît pas y avoir obtenu de succès par terre. L'armée espagnole n'était pas encore remise de la terreur que lui avait imprimée la journée de Rocroi; mais il soutint sans désavantage un combat naval contre la flotte combinée des Français et des Hollandais. L'Autriche avait perdu ses plus grands généraux, Tilly, Wallenstein, Jean de Werth, Mercy. Piccolomini, et Montecuculli déjà célèbre, étaient ses principaux soutiens. Les progrès effrayants que firent de nouveau les Suédois, en 1648, déterminèrent l'empereur à rappeler Piccolomini; et il lui conféra le grade de feld-maréchal. Ce général justifia la confiance de son souverain, en contribuant à ralentir la marche des Suédois. Toutefois il est difficile de penser qu'il eût pu résister à l'ascendant de cette armée, si glorieusement secondée par Turenne. L'empereur se vit dans la nécessité de faire la paix; et là se termina la carrière militaire de Piccolomini. Comme il avait, en plusieurs occasions, montré une grande habileté dans les affaires, il fut nommé principal commissaire de l'Autriche au congrès rassemblé à Nuremberg, pour l'exécution du traité de Westphalie. Quand cette opération fut terminée, l'empereur l'éleva au rang de prince de l'Empire. Piccolomini mourut à Vienne, le 10 août 1656, sans laisser d'enfants; et, en vertu de ses dernières dispositions, son titre de prince et son duché d'Amalfi passèrent à son petit-neveu, Enée Piccolomini. D-u.

PICCOLOMINI. *V.* PIE II, PIE III, et PATRIZI (François).

PICHEGRU (CHARLES), général français, né à Arbois, en 1761, de parents peu connus, fit ses études dans sa ville natale, chez les Minimes qui en dirigeaient le collége, et montra beaucoup de dispositions, surtout pour les sciences exactes. Ce genre de connaissances jouissait déjà d'une grande faveur; et les bons religieux, prévoyant le parti que l'éducation qui leur était confiée pouvait tirer des talents de ce jeune homme, le déterminèrent à venir répéter les classes de philosophie et de mathématiques à Brienne, dont le collége était aussi sous leur direction. Buonaparte étudiait dans la même maison, et il fut le disciple de celui qu'un jour il devait proscrire. Cette occupation de répétiteur a fait dire mal-à-propos que Pichegru avait été moine. Il s'engagea fort jeune, comme simple soldat, dans le premier régiment d'artillerie, où sa bonne conduite et ses connaissances le firent distinguer, et nommer sergent peu de temps après son arrivée. Ayant été embarqué durant les dernières guerres d'Amérique, il observa avec fruit tous les rapports de la marine avec les opérations des troupes de terre; et revenu à son régiment, il y vit de plus en plus apprécier ses talents. Il était parvenu au grade d'adjudant, et il était près d'être officier lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, et en suivit assez vivement les conséquences, mais sans qu'on puisse l'accuser d'aucun excès. Il fréquenta les premiers clubs qui, à l'époque de leur formation, ne furent, dans les départements, que les instruments des hommes qui avaient imaginé ce système à Paris, pour propager et étendre le désordre sur tous les points. Pichegru présidait le club de Besançon, lorsqu'un bataillon de volontaires nationaux du Gard arriva dans cette ville. Ce bataillon se trouvait sans chef; et

le club lui proposa de faire choix de son président, militaire exercé, en état de le commander et de l'instruire. Cette proposition fut acceptée; et voilà comment Pichegru devint officier. Les troupes étaient alors sans subordination et sans discipline. Chacun raisonnait, délibérait, voulait commander et surtout ne pas obéir. Les premiers soins de Pichegru furent de rétablir l'ordre dans son bataillon, qu'il conduisit à l'armée du Rhin. En 1792, il fut employé à l'état-major de cette armée, et parcourut rapidement les grades de général de brigade et de général de division. Le temps était arrivé où les soupçonneux révolutionnaires destituaient et envoyaient chaque jour à l'échafaud les hommes assez aveugles ou assez courageux pour se mettre à la tête des troupes. Déjà Custine, Houchard, Biron et beaucoup d'autres, avaient péri, lorsque Pichegru osa accepter le commandement en chef (octobre 1793) des mains de Saint-Just et de Lebas, que la Convention avait nommés représentants du peuple près l'armée du Rhin (*V.* ces noms). Cette armée venait d'être battue : elle était totalement désorganisée ; les lignes de Weissembourg avaient été forcées, après plusieurs combats où les princes français s'étaient distingués à la tête des émigrés (*Voyez* Enghien, XIII, 149, et Condé, au Supplément). Pichegru, voyant qu'il avait à combattre, avec des troupes braves, mais peu aguerries, et toujours prêtes à se laisser décourager par les revers, contre des armées mieux disciplinées, accoutumées à la guerre, et soutenues par une nombreuse cavalerie, imagina ce système de tirailleurs, de guerre de postes, de mouvements et d'attaques rapides et multipliées, qui étonna ses ennemis et leur arracha la victoire. Ce système avait surtout le grand avantage d'être conforme à l'esprit du soldat français, et il fut la principale cause des premiers succès que Pichegru obtint en Alsace. Hoche voulut s'en attribuer le mérite; et ce jeune et présomptueux général réussit, même dans le moment où il venait d'être battu à Kaiserslautern, à persuader les conventionnels qui dirigeaient les armées de l'Est, de sa supériorité sur Pichegru. Celui-ci fut soumis aux ordres de son rival, et il exécuta en second, avec sa modestie accoutumée, les plans qu'il avait conçus lui-même. Ce fut ainsi qu'il força les lignes de Haguenau, le 23 décembre 1793, et qu'il fit lever le blocus de Landau. De tels succès valurent alors à Pichegru de nombreux éloges, et il obtint ceux des plus fougueux révolutionnaires, entre autres de Robespierre et de Collot-d'Herbois, qui le louèrent à la tribune d'avoir su rétablir la discipline, et ouvrir une nouvelle carrière de gloire et de succès. Il n'était sans doute ni le partisan ni l'admirateur de ces tyrans plébéiens; mais il savait ménager leur vanité et leurs prétentions, tandis que son rival Hoche les heurtait sans cesse par sa rudesse et sa fierté : cette conduite imprudente fit perdre à celui-ci le commandement (*Voy.* Hoche, XX, 437); et Pichegru le remplaça dans la direction générale des deux armées de la Moselle et du Rhin, d'où il fut envoyé, peu de temps après, à celle du Nord, qui allait jouer un rôle bien plus important. En se rendant à ce nouveau poste, il passa par Paris, où il fut comblé d'éloges par les puissants de cette époque, auxquels à son tour il paya le tribut de soumission indispensable.

« Je jure, écrivait-il à la société de » Jacobins, de faire triompher les » armées de la république, ou de » mourir en combattant. Mon der- » nier mot sera : Vive la républiqoe ! » vive la Montagne! » En arrivant à l'armée du Nord, Pichegru adressa aux troupes, suivant l'usage, une proclamation dans le même sens. Cette armée avait aussi été battue, et sa désorganisation était complète : Condé, Valencienoes, le Quesnoi et Landrecies étaient au pouvoir des Autrichiens : ils n'étaient plus qu'à quarante lieues de Paris, et venaient de faire subir, encore récemment, aux Français, des revers funestes, ceux-ci s'étant obstinés à les attaquer sur leur centre, couvert par la forêt de Mormale, où le prince de Cobourg avait fait établir des retranchements inexpugnables. C'était le trop fameux comité de salut public qui avait donné l'ordre de ces imprudentes attaques. Pichegru fut encore obligé de les renouveler, d'après les instructions qu'il avait rèçues, et il éprouva plusieurs échecs : mais il obtint enfin la permission de suivre ses propres idées; il changea de plan, et chercha à tourner l'ennemi par son flanc droit. Ce fut alors (avril 1794) qu'il exécuta ce projet admirable et si hardi, qui eut une si grande influence sur le sort de cette guerre, et qui doit en être considéré comme l'opération la plus brillante et la plus décisive. Par la rapidité et la précision de ses manœuvres, il battit l'ennemi à Cassel, à Courtrai, à Menin, et parvint à rompre une ligne jusqu'alors impénétrable. Habile à profiter de ses succès, il dégarnit entièrement son centre pour renforcer encore sa gauche, et se trouva ainsi avec toutes ses forces, en présence de la grande armée des alliés, que commandaient le prince de Cobourg, le duc d'York, et que l'empereur François II luimême animait par sa présence. Attaqué le 17 mai, près de Sanghien, tandis que le général autrichien Clerfayt s'avançait sur la Lys, Pichegru fut contraiut à la retraite : mais il prit sa revanche dès le lendemain, en attaquaot les alliés entre Menin et Courtrai, où il remporta encore une victoire complète. Il lui restait à vaincre Clerfayt, qui s'était établi à Thielt, dans une excellente position. Pichegru, pour l'en éloigner, feignit de vouloir faire le siége d'Ypres; et cette ruse ayant réussi, il battit les Autrichiens, le 10 juin, à Rousselaer, et le 13, à Hooglède. Cette dernière victoire décida du sort de la West-Flandre; et l'ennemi n'y fit presque plus de résistance. Les villes de Bruges, de Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo et Nimègue, tombèrent successivement au pouvoir des Fraoçais; et ils furent les maîtres d'un pays riche et fertile, qui leur offrit des ressources inépuisables, dans le moment où ils en avaient le plus grand besoin. Rejetés derrière la Meuse et le Rhin, les alliés n'avaient plus à leur opposer que les obstacles de la nature; mais ces obstacles disparurent bientôt par les gelées excessives d'un hiver extraordinaire. Le 2 janvier 1795, les colonnes françaises passèrent le Wahal sur la glace, et elles entrèrent dans Thielt, où les Autrichiens, abandonnés des Anglais, ne tinreot que faiblement. L'armée hollandaise se débanda; les Anglais ne tardèrent pas à se rembarquer. Le 21 du même mois, Pichegru entra dans Amsterdam; et, dès les premiers jours de février, il occupait toutes les Provinces-unies. Cette

conquête fut, pour la république française, de la plus haute importance. L'orgueilleuse Convention en entendit le rapport au milieu des transports de l'enthousiasme le plus vif; et Pichegru fut comblé de faveurs et d'éloges. Il refusa, avec le plus rare désintéressement, tous les avantages de fortune qu'une telle situation devait lui procurer, et ne voulut pas même accepter des Hollandais de faibles présents qui lui furent offerts par l'admiration et la reconnaissance. Dès-lors les Français n'eurent, de ce côté, aucun ennemi à combattre; et l'armée de Sambre-et-Meuse ayant, dans le même temps, repoussé les Autrichiens au-delà du Rhin, la Prusse ayant ensuite consenti à la paix, il n'y eut plus d'hostilités que sur le Haut-Rhin. Toujours destiné au poste le plus actif, Pichegru fut envoyé sur ce point; et ce fut en se rendant à son nouvel emploi, qu'il passa par Paris, et s'y trouva dans le moment où une insurrection populaire éclata contre la Convention. On lui donna aussitôt le commandement des troupes qui formaient la garnison de la capitale; et s'étant mis à leur tête (1er. avril 1795), secondé comme il le fut par tous les gens de bien, il eut peu de peine à soumettre la populace révoltée des faubourgs. Le compte que Pichegru rendit de cette opération à la barre de la Convention, fut accueilli par de nombreux applaudissements : on le proclama encore une fois le sauveur de la patrie; et il se hâta de se rendre à l'armée du Rhin. Ici doit s'arrêter l'histoire militaire de ce général. Frappé de ce qu'il avait observé pendant son séjour à Paris, il resta convaincu que les hommes auxquels il obéissait, autant que les formes de gouvernement existantes, ne pouvaient faire le bonheur de la France : il reconnut que ce qu'il avait espéré lui-même, n'était qu'une décevante illusion, et pensa, comme Montesquieu, qu'un peuple corrompu par une civilisation dégénérée, ne peut remonter à la vertu qu'en reprenant ses anciennes institutions. Telle était la disposition de son esprit, lorsque l'imprimeur Fauche-Borel, dévoué à la cause des Bourbons, eut le courage de lui proposer, de la part du prince de Condé, de passer, avec son armée, au service de cette illustre famille, et de proclamer, de concert avec lui, le rétablissement de la monarchie. Pichegru accueillit cette proposition sans hésiter, et déclara qu'il était prêt à seconder la cause royale, pourvu toutefois qu'il fût assuré de la coopération des Autrichiens : mais il est probable que ceux-ci avaient alors d'autres vues. Le général français connaissait peu leur politique: son erreur lui fit commettre des fautes que, mieux instruit, il eût sans doute évitées. Sa correspondance avec le prince de Condé fut continuée assez long-temps sans aucune détermination positive. Le prince ne croyait pas devoir mettre les Autrichiens dans son secret; et il ne voulait pas, non plus, placer son armée sur la rive gauche du Rhin, comme le desirait Pichegru. D'un autre côté, il faisait à ce général, au nom du roi, les plus brillantes promesses : il lui assurait, pour l'époque du rétablissement de la monarchie, le gouvernement de l'Alsace, le cordon rouge, la propriété du château de Chambord; il lui faisait présent de douze pièces de canon, d'un million d'argent, et lui assignait deux cent mille livres de rentes : en-

fin la terre d'Arbois, qui aurait pris le nom de Pichegru, eût été exempte de contributions pendant quinze ans. Ce général, las des hésitations qui le fatiguaient beaucoup plus que de brillantes promesses ne pouvaient le séduire, répondit : « Je ne ferai rien » d'incomplet; je ne veux pas être » le troisième tome de Lafayette et » de Dumouriez. Mes moyens sont » grands, tant à l'armée qu'à Paris. » Je sais qu'il faut en finir; je sais » que la France ne peut rester en » république, et qu'il lui faut un » roi : mais il ne faut commencer » ce changement que quand on sera » sûr de l'opérer...., il faut, en fai- » sant crier *vive le roi* au soldat » français, lui donner du vin et un » écu dans la main : il faut que rien » ne lui manque en ce premier mo- » ment; il faut solder mon ar- » mée jusqu'à sa troisième et qua- » trième marche sur le territoire » français, etc. » Le secret le plus absolu pouvait seul assurer le succès d'une pareille correspondance : cependant elle fut connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui n'en profitèrent que dans l'intérêt de leur souverain, lorsque le général des armées républicaines, croyant servir la cause qu'il venait d'embrasser, ordonna la retraite à ses troupes dans plusieurs occasions où elles auraient pu triompher. Ce sacrifice était d'autant plus grand de sa part, qu'il perdit, par-là, une grande partie de son crédit auprès des chefs de la république. Ces hommes soupçonneux commençaient à se défier de lui, lorsqu'un transfuge de la cause des Bourbons (*V.* MONTGAILLARD, dans la *Biographie des hommes vivants*) leur livra les secrets du prince de Condé, dont il avait été le dépositaire. Le Directoire exécutif, qui venait d'être mis en possession du pouvoir, ne se crut point assez fort pour frapper ouvertement un général aussi puissant que Pichegru. Il dissimula, et se contenta de l'éloigner des armées, en lui offrant l'ambassade insignifiante de Suède, que celui-ci refusa. Retiré dans l'abbaye de Bellevaux dont il s'était rendu acquéreur, Pichegru y passa un an, environné de l'estime publique; et il n'en sortit qu'au mois de mars 1797, lorsque l'assemblée électorale de son département l'appela aux fonctions de législateur. Nommé dès la première séance président du conseil des Cinq-cents, il se montra franchement en opposition avec le Directoire et le parti révolutionnaire. S'étant concerté avec d'autres députés qui, comme lui, voulaient rétablir l'ancienne monarchie, il dirigea tous ses efforts vers cette grande entreprise. Mais le Directoire était informé de ses projets; et tandis que ses ennemis délibéraient, ou se bornaient à l'attaquer à la tribune, il faisait marcher des troupes vers la capitale. Pichegru fit alors son rapport sur la garde nationale, qu'il voulait opposer aux soldats du Directoire; et il proposa un décret pour fixer des limites que les troupes ne pussent dépasser. Ces projets furent accueillis au conseil des Cinq-cents, mais rejetés par celui des Anciens, où les révolutionnaires étaient en majorité. D'ailleurs, il n'était déjà plus temps de les exécuter : un coup de main pouvait seul tirer le corps législatif du danger imminent qui le pressait. Pichegru voulut tenter ce dernier moyen; mais il ne put surmonter la circonspection des uns, les scrupules des autres, et la frayeur de presque tous.

Le 5 septembre 1797, les troupes du Directoire, sous les ordres d'Augereau, venu exprès de l'armée d'Italie, occupèrent la capitale, et envahirent toutes les avenues des Tuileries où siégeait le corps législatif. Pichegru était à son poste de commissaire-inspecteur : il y fut arrêté ainsi que ses collègues, et transporté sur une charrette à la prison du Temple. Le lendemain, la minorité du corps législatif, réunie sous la protection des baïonnettes directoriales, décréta la proscription de cinquante membres les plus distingués de la majorité, et celle de tous les écrivains qui lui étaient opposés. Pichegru fut le premier inscrit sur la liste de déportation ; et, dès le jour suivant, on entassa sur des charrettes, lui et vingt de ses collègues, dont la plupart étaient de malheureux vieillards. Ils furent ainsi conduits à Rochefort par une nombreuse escorte, et, dès le lendemain, jetés dans l'entrepont d'une corvette, qui les transporta à Caïenne. Pendant ce temps, le parti triomphant publiait une correspondance de Pichegru avec le prince de Condé, que les hasards de la guerre avaient fait tomber dans les mains de Moreau (*V.* ce nom). Peu de personnes la crurent véritable; et les royalistes eux-mêmes la considérèrent comme une invention du Directoire, pour justifier sa violation de l'acte constitutionnel. Après quelques mois de captivité dans les déserts pestilentiels de Sinamari, et lorsque déjà il avait vu expirer plusieurs de ses compagnons d'infortune, Pichegru parvint à s'évader avec Willot, Delarue, Barthélemy, Aubri et Ramel (*V.* Ramel). Ce ne fut qu'à travers les plus grands dangers, qu'embarqués sur une frêle pirogue, et manquant de tout pendant plusieurs jours, au milieu de l'Océan, ces malheureux abordèrent à la colonie hollandaise de Surinam, où le gouverneur leur fit un très-bon accueil. Ils se rendirent aussitôt en Angleterre, et Pichegru y reçut de nombreux témoignages d'intérêt et d'admiration. Dès-lors franchement attaché à la cause des Bourbons, il fut désigné pour diriger toutes les entreprises militaires qui pouvaient tendre à ce but; et il partit pour l'Allemagne, où les Russes et les Autrichiens venaient d'obtenir de grands succès. On prétend qu'il donna, avant la bataille de Zurich, au général Korsakoff, des avis dont celui-ci eut le tort de ne pas profiter. Après la retraite des armées russes, et la paix que l'Autriche fit avec la France, Pichegru retourna en Angleterre; et il y fut souvent consulté par le ministère, et par les princes de la maison de Bourbon qui s'y trouvaient. Ce fut à cette époque qu'il se lia intimement avec George Cadoudal (*V.* George, XVII, 156), dont il partageait les opinions et les espérances. Ces deux hommes courageux, décidés à tout entreprendre pour le rétablissement de la monarchie, se rendirent secrètement à Paris, dans les premiers jours de janvier 1804, avec quelques royalistes vendéens, résolus comme eux d'attaquer le premier consul Buonaparte, qu'ils considéraient comme le plus grand obstacle à leur dessein. Moreau hésita long-temps à seconder leurs projets (*Voy.* Moreau); ils firent pendant plusieurs mois d'inutiles tentatives pour atteindre le premier consul, et furent à la fin découverts par la police. George et plusieurs des siens avaient été arrêtés : jusqu'alors Pichegru était parvenu à se soustraire à toutes les recherches; mais

il fut livré par la perfidie d'un nommé Leblanc, chez lequel il s'était réfugié (1). Conduit en présence de Réal, qui était chargé de l'interroger, il répondit avec beaucoup de fermeté, et nia tout ce qui pouvait compromettre Moreau. Il montra le même courage dans plusieurs autres interrogatoires qu'on lui fit subir à la prison du Temple; et cette force de caractère donna vraisemblablement lieu de craindre que, si on le traduisait devant un tribunal, il ne parvînt à intéresser le public en sa faveur, et ne fît des déclarations fâcheuses. On croit généralement qu'il fut étranglé pendant la nuit, dans son cachot, par ordre de Buonaparte, qui avait toujours redouté un aussi dangereux rival. Son corps fut transporté au greffe du tribunal criminel; et le journal officiel publia un procès-verbal de plusieurs médecins, qui attestèrent que le prisonnier s'était étranglé lui-même avec sa cravate. Dans le même temps, Buonaparte, voulant se justifier d'un tel crime, fit publier un écrit de Montgaillard, intitulé : *Mémoire concernant la trahison de Pichegru, dans les années* 3, 4, et 5, (1795 à 1797). Cette brochure, imprimée aux frais et à l'imprimerie du gouvernement, fut répandue à un grand nombre d'exemplaires. Ainsi périt l'un des généraux les plus distingués de notre temps, et peut-être celui qui a le plus contribué aux succès des armées françaises, avant lui si peu aguerries, si souvent défaites; depuis si bien exercées, si disciplinées, et presque toujours victorieuses. Aucun de ceux qui se sont distingués dans la même carrière, n'a montré plus de simplicité et plus de désintéressement. Après l'invasion de la Hollande, il refusa une pension de dix mille florins, que les États lui offrirent comme un témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. A l'époque de la proscription du 18 fructidor, il n'avait pas la moindre somme à sa disposition; et ses amis furent obligés de vendre l'épée et l'uniforme du vainqueur de la Hollande, pour lui faire une petite bourse de voyage. Naturellement bon et généreux, jamais il n'usa de son autorité pour exercer un acte de violence; et jamais il ne fit exécuter dans son armée les décrets barbares de la Convention contre les émigrés et les prisonniers anglais. Si l'on pouvait citer comme une autorité l'un des écrits les plus mensongers qui aient été publiés dans un temps où il en a paru un si grand nombre, nous dirions que Buonaparte lui-même savait apprécier les talents de Pichegru; et que, conversant à l'île Sainte-Hélène, avec O'Méara, son chirurgien, il dit qu'il le regardait comme le plus grand général qu'eût eu la république. Nous pourrions ajouter à cet aveu, bien remarquable de la part de celui qui se montra si ardent à le poursuivre, que cet acharnement même est une autre preuve de l'idée qu'il avait de son mérite. Pichegru ne s'était point marié. Une aventurière, se disant tantôt sa fille, tantôt sa nièce, obtint, en 1815, une pension de trois mille francs, sur la cassette du roi; mais une réclamation insérée dans les journaux, l'année suivante, par J.-L. Pichegru, frère du général, ayant démasqué l'imposture, la pension fut supprimée. Une souscription a été ouverte, en 1821, pour lui élever un monument à Arbois. B—v.

(1) Voyez *La vérité dévoilée par le temps*, ou *Le vrai dénonciateur du général Pichegru, signalé*, par Hyp. Treille (1816), in-8°. de 15 pag., imprimerie de Chaumon.

PICHLER (Gui ou Weith, en latin *Vitus*), théologien jésuite, né à Berchhofen, en Bavière, fut, pendant plusieurs années, professeur de droit canonique, dans l'université de Dillingen; puis, en 1716, dans celle d'Ingolstadt; et, en 1731, à Munich, où il mourut le 15 février 1736. On a de lui quelques écrits estimés : I. *Iter polemicum ad Ecclesiæ catholicæ veritatem*, Augsbourg, 1708, in-8°. II. *Theologia polemica*, Augsbourg, 1719, in-4°.; souvent réimprimée. C'est un ouvrage de controverse, destiné à réfuter les incrédules et les protestants, et à éclaircir les questions sur lesquelles ces derniers se sont écartés de la doctrine catholique. III. *Jus canonicum secundùm quinque decretalium titulos explicatum*, Ingolstadt, 1738, in-4°.; Pesaro (Venise), 1758, 2 volumes in-fol. Cette édition posthume est due aux soins du savant Zaccaria, qui corrigea, d'après les dernières constitutions des papes, l'édition que Pichler avait donnée de son vivant. Zaccaria joignit aux prolégomènes, un appendice tiré des *Prænotiones canonicæ*, que Jean Doujat avait publiées à Paris, en 1687. A la fin du tome II, se trouvent, l'Apologie que le père Zech avait faite contre Concina, du sentiment de Pichler, autrefois son maître, sur l'autorité des lois du prince en matière du prêt; et la réfutation d'une Réponse à cette Apologie, par le même Concina. IV. *Epitome juris canonici juxtà decreta*, Augsbourg, 1749, 2 vol. in-12. Meusel lui attribue encore une *Histoire des Empereurs d'Allemagne*, *siècle* Ier. (en latin). Vienne, 1753, in-8°., que d'autres croient être d'un Joseph Pichler.

P—c—t.

PICHON (Jean), né à Lyon, en 1683, entra chez les Jésuites, et fut employé dans les missions qu'ils donnaient en différentes provinces, et particulièrement dans celles que Stanislas, roi de Pologne, avait fondées dans les duchés de Lorraine et de Bar. On le voit prêcher ou donner des retraites à Nanci, à Ligni, à Reims, à Langres, à Metz. Le père Pichon était fort vif contre le jansénisme: il voulut aussi combattre la doctrine et la pratique de ceux qui tendaient à éloigner les Chrétiens de la communion fréquente; et il publia l'*Esprit de Jésus-Christ et de l'Église, sur la fréquente Communion*, 1745, in-12, de 528 pages. L'ouvrage est en forme d'entretien, et parut muni d'approbation. Son système est que l'épreuve commandée par l'apôtre avant de communier, consiste uniquement à être exempt de péché mortel : c'est la seule sainteté nécessaire; l'autre, qui est de conseil, sera le fruit de la communion même. L'auteur appuyait ce système sur des passages altérés, sur des histoires apocryphes, et ne montrait pas plus de critique que de mesure. Son ouvrage ne méritait pas d'être connu, et il serait resté ignoré, s'il ne fût pas tombé dans les mains des adversaires de la Société. Comme les Jésuites s'étaient déclarés vivement contre un parti assez nombreux, on ne fut pas fâché de trouver contre eux un sujet de guerre. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* attaquèrent avec ardeur, à cette occasion, non-seulement le livre du père Pichon, mais toute la Compagnie. Plusieurs évêques donnèrent des lettres et des mandemens sur ce sujet; les premiers furent M. Languet, archevêque de Sens, et M. de Brancas, archevêque

d'Aix. Il y en eut quinze qui détournèrent leurs diocésains de la lecture du livre. Quelques autres prélats, tels que MM. de Rastignac, de Caylus, de Souillac, de Bézons et de Fitz-James, ne se contentèrent pas de signaler les erreurs du père Pichon, ils se plaignirent, à cette occasion, de son corps tout entier. Le mandement de M. de Rastignac avait été rédigé par l'abbé Gourlin, et ceux de MM. de Bézons et de Fitz-James, par le père Laborde. Le père Pichon n'avait pas attendu ces censures pour avouer ses torts. Le 24 janvier 1748, c'est-à-dire, à une époque où très-peu d'évêques s'étaient encore déclarés contre lui, il écrivit, de Strasbourg, à M. de Beaumont, archevêque de Paris, une lettre où il témoignait désavouer, rétracter et condamner son livre. Le prélat fit passer cette lettre à ses collègues : mais elle n'apaisa point entièrement le bruit; et c'est à cette époque, que l'on commença, en France, à porter aux Jésuites les plus rudes coups, et à préparer de loin leur ruine par un grand nombre de pamphlets. Quant au père Pichon, il fut d'abord relégué en Auvergne, puis obligé de sortir de France : il passa ensuite dans le Valais, où l'évêque de Sion l'accueillit, et le fit même grand-vicaire et supérieur des missions de son diocèse. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions, le 5 mai 1751.

P—c—t.

PICHON (Thomas), né à Vire, le 30 avril 1700, suivit un moment la carrière du barreau, où il se serait distingué s'il l'eût parcourue plus long-temps. M. de Breteuil, ministre de la guerre, le nomma, en 1741, administrateur des hôpitaux des armées françaises sur le Danube et en Bohême. Fait prisonnier de guerre pendant les désastres qui terminèrent cette expédition, Pichon fut appelé, par l'impératrice Marie-Thérèse, à faire partie d'une commission pour la liquidation des dettes de notre armée. Revenu en France, vers 1743, il fut nommé inspecteur de la régie des fourrages, en Alsace; et, en 1745, directeur des hôpitaux de l'armée du Bas-Rhin, jusqu'au commencement de 1749. Quelques injustices que Pichon éprouva, et que son caractère soupçonneux exagéra probablement, le déterminèrent à quitter la France: il partit pour le Canada, en qualité de secrétaire du comte de Raimond, maréchal-de-camp, nommé gouverneur de l'île Royale, ou Cap-Breton, avec lequel il resta peu de temps. L'intendant de Louisbourg lui confia, au fort de Beau-Séjour, l'emploi de commissaire-ordonnateur, qu'il remplit pendant deux ans. Ce fort ayant été pris par les Anglais en 1758, Pichon se retira en Angleterre, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1781. Il habitait Londres, et y vivait dans l'aisance sous le nom de Tyrell, se livrant à la culture des lettres, lorsqu'en 1756, il fit la connaissance de Mme. Leprince de Beaumont, qu'il épousa, et dont il eut six enfans. Cette dame, ayant quitté l'Angleterre, vers 1760, et s'étant établie en Savoie, fit d'inutiles efforts pour amener auprès d'elle et de leurs enfants l'obstiné Pichon, qui tenait beaucoup à l'indépendance. Il était en relation avec plusieurs savants de Londres ; et il composa plusieurs ouvrages, dont la plupart sont restés manuscrits, tels qu'un volumineux Traité de la Nature, etc. Sa meilleure production fut imprimée en 1760, à la Haye (Londres probablement), en un vol.

in-12, de 343 pag., sous le titre de *Lettres et Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, civile et politique du Cap-Breton, depuis son établissement jusqu'à la reprise de cette île par les Anglais, en* 1758. On ne trouve point, dans cet ouvrage curieux et instructif, les Mémoires promis par le titre; il n'en est pas moins fait pour être lu avec intérêt, et consulté avec fruit. Pichon légua à sa ville natale une belle bibliothèque, fort bien composée, qui est, depuis 1783, publique et fréquentée. Il paraît que Pichon était d'un caractère méfiant, qui le rendait bizarre et capricieux. Son mariage avec Mme. Leprince de Beaumont, quoiqu'il parût bien assorti, ne fut pas heureux; il y avait entre leurs caractères trop peu de sympathie: Pichon ne s'occupa point assez du bonheur d'une femme spirituelle et sensible, qui ne cessa de l'aimer avec beaucoup de désintéressement, malgré l'extrême différence de leurs opinions religieuses, même après qu'ils furent séparés d'habitation. D-B-S.

PICHON (THOMAS-JEAN), docteur en théologie, et chanoine de la Sainte-Chapelle du Mans, né dans cette ville, en 1731, y fit ses études dans le collége de l'Oratoire, alla les achever à Paris, passa quelque temps chez M. d'Avrincourt, évêque de Perpignan, et revint à Paris, où il se mit à écrire divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons: I. *La Raison triomphante des nouveautés*, ou *Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, 1756, in-12. II. *Traité historique et critique de la nature de Dieu*, 1758, in-12. III. *Cartel aux philosophes à quatre pattes, ou l'immatérialisme opposé au matérialisme*, 1763, in-8°. IV. *Les droits respectifs de l'Eglise et de l'État, rappelés à leurs principes*, 1766, in-12. V. *Mémoire sur les abus du mariage et sur les moyens de les réprimer*, 1766, in-12. VI. *Mémoire sur les abus du célibat, dans l'ordre politique*, 1765, in-12. VII. *Des études théologiques*, ou *Recherches sur les abus qui s'opposent au progrès de la théologie dans les écoles publiques, et sur les moyens possibles de les réformer en France, par un docteur manceau*, 1767, in-12. VIII. *Principes de la religion et de la morale, extraits des ouvrages de Jacques Saurin*, 1768, 2 vol. in-12. IX. *Arguments de la raison en faveur de la religion du sacerdoce*, ou *Examen de l'Homme d'Helvétius*, 1776, in-12, etc. Ces écrits ne doivent pas avoir coûté beaucoup de peine à l'abbé Pichon: les *Principes de la religion et de la morale*, entre autres, ne sont, dit M. Barbier, qu'une édition tronquée de l'*Esprit de Saurin*, publié, en 1767, par Jacques-François Durand. Le *Mémoire sur les abus du célibat*, et l'écrit sur les *Etudes théologiques*, paraissent assez singuliers et peu exacts: ils excitèrent quelques plaintes contre l'auteur, qui avait obtenu une prébende, puis la dignité de grand-chantre dans la Sainte-Chapelle du Mans. Monsieur, (le roi actuel), l'avait nommé historiographe pour son apanage au Mans. On dit que la place d'évêque constitutionnel fut offerte à l'abbé Pichon, en 1791, mais qu'il la refusa. Il paraît néanmoins être resté au Mans, où il devint administrateur des hospices. Il composa encore, dans sa vieillesse, quelques Mémoires et brochures, et mourut le 18 novembre 1812. P—C—T.

PICKLER. *Voy.* PICHLER et PIKLER.

PICOT (Bernard-François-Bertrand), marquis de La Motte, né le 29 mars 1734, et issu d'une ancienne famille de Bretagne, entra fort jeune au service de la marine. A l'âge de quinze ans, il avait déjà fait sa première campagne de mer sur l'escadre de M. de La Bourdonnaie, et avait eu la jambe emportée par un boulet. Il servit avec distinction dans la marine, pendant les guerres de 1756 à 1763, et de 1778 à 1782. Nommé, dès 1751, commandant en second à Ramataly, sur la côte de Malabar, il fut chargé, en 1754, de la défense du fort Neliceram; et, en 1756, il commanda en second à Mahé. Après la paix de 1763, il fut nommé commandant général de la côte du Malabar, et gouverneur de Mahé, fonction qu'il remplit de la manière la plus honorable jusqu'en 1779, époque à laquelle les Anglais s'emparèrent de Mahé. Alors Picot se retira du service, avec le grade de maréchal-de-camp, et la croix de Saint-Louis. Domicilié à Senlis, pendant la révolution, il fut l'un des otages de Louis XVI, et long-temps incarcéré avec toute sa famille. Il mourut dans cette ville, le 15 février 1797, laissant une veuve qui a épousé en secondes noces M. Micault de La Vieuville, fondateur et administrateur de l'asile royal de la Providence. Z.

PICOT de la PEIROUSE. *Voy.* Peirouse.

PICOTEAUL (Claude-Étienne), médecin dogmatique, resté inconnu à tous les biographes, était né vers le milieu du dix-septième siècle, à Salins, d'une famille noble. Son père ayant été ruiné par les guerres qui désolèrent, à cette époque, le comté de Bourgogne, il vint à Paris étudier la médecine, suivit les cours d'anatomie de Duverney, et se mit sous la direction de Duret, médecin du roi, l'un des descendants du fameux J. Duret (*V.* ce nom). Son assiduité à l'étude lui mérita la bienveillance de son maître, qui ne négligea rien pour le retenir à Paris, en lui procurant des malades. Cependant, après la mort de Duret, Picoteaul revint à Salins, où il pratiqua son art avec succès; mais ayant ensuite recouvré une fortune considérable, il n'exerça plus que pour les pauvres. Il remplit différentes charges municipales, et fut enfin nommé maire de Salins: il mourut en cette ville, le 7 avril 1748, dans un âge très-avancé, et fut inhumé dans l'église des sœurs de Sainte-Claire, où l'on voyait son épitaphe. On a de lui: I. *Analyse des fièvres*, Salins, 1704, in-8°. Cet ouvrage est écrit d'un style diffus et incorrect. L'auteur promettait une suite, qui n'a point paru. II. *Réflexions sur la cause et la nature de la maladie dont les bêtes se trouvent présentement attaquées en ce pays et comté de Bourgogne*, ibid., 1714, in-8°. de 57 pages. Picoteaul a laissé manuscrit un Traité contre les abus de la saignée, auquel il a donné un titre singulier: *Le Triomphe des Sanguisuges ou l'agonie de la saignée, sa mort et ses funérailles.* C'est un vol. in-fol., de 800 pag., conservé dans la famille de l'auteur. W—s.

PICQUET (François), évêque de Bagdad, et consul de France, à Alep, naquit à Lyon le 12 avril 1626, d'une famille noble et distinguée par sa piété. Geoffroi Picquet, son père, riche banquier, éprouva des malheurs qui lui firent perdre une grande partie de sa fortune. François Picquet montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût très-

prononcé pour l'état ecclésiastique : mais son père, qui le destinait au commerce, le fit voyager de bonne heure dans le midi de la France et en Italie. A son retour, en 1650, Picquet ne s'arrêta que peu de mois dans le sein de sa famille, qui le renvoya parcourir la France septentrionale et l'Angleterre. Après cette excursion, il séjourna quelque temps à Paris, où son esprit, et une sagesse qui paraissait extraordinaire à son âge, lui attirèrent l'estime et l'amitié de plusieurs grands personnages, et entre autres de la duchesse d'Aiguillon. Sur ces entrefaites, le consulat d'Alep étant venu à vaquer (1652), Picquet y fut nommé (1) : il s'embarqua à Marseille au mois de septembre de cette année, et atteignit Alep au mois de décembre suivant. Il se mit d'abord au courant des affaires du consulat, suppléant à son défaut d'expérience par un travail assidu, et par des conférences avec les principaux négociants français établis à Alep. Ceux-ci, tourmentés par les avanies et les vexations du pacha, eurent recours au consul, qui fit des représentations énergiques à ce gouverneur, et obtint une satisfaction complète. La révolte du pacha contre la Porte, en 1654, fournit encore à Picquet l'occasion de se distinguer. La sagesse constante de sa conduite et sa noble fermeté imposèrent tellement à ce gouverneur, que, loin de le tourmenter, il voulut lui donner une marque éclatante de sa confiance, en l'établissant juge de tous les différends qui s'élèveraient entre les chrétiens, en l'absence du kadi, nommé récemment par la Porte, et qu'il n'avait pas voulu reconnaître. L'impartialité que Picquet montra dans l'exercice de cette fonction temporaire et délicate lui gagna tous les suffrages. Lorsque le lieutenant de la Porte eut vaincu (2) et remplacé le pacha rebelle, Picquet profita de son ascendant pour protéger le commerce des Français et celui des Hollandais, qui l'avaient aussi nommé leur consul. Fatigué de cette vie tumultueuse, il abandonna ses fonctions à François Baron, en 1660. Pendant neuf années de séjour, Picquet s'était concilié l'estime et l'affection des habitants d'Alep, par sa piété modeste, sa fermeté et son désintéressement. Les services qu'il rendait tous les jours aux missionnaires et aux chrétiens latins, et les conversions auxquelles il coopéra, lui avaient attiré la bienveillance de la cour de Rome (3) : aussi, lorsqu'à son retour en Europe, il passa dans la capitale du monde chrétien (1662), fut-il accueilli avec la plus grande distinction par le pape et par les membres du collége de la Propagande. Arrivé en France, Picquet entra dans

(1) Il paraît qu'à cette époque les consulats des Échelles du Levant étaient des *charges vénales*. Les chambres de commerce de Marseille et de Lyon présentaient au ministre candidats, qui ne devenaient titulaires qu'après l'approbation de S. M. Un consulat pouvait être géré conjointement par plusieurs; et l'on croit que Picquet a géré d'abord celui d'Alep, conjointement avec MM. Dupont et Viguier. Il était déjà évêque de Césarople, lorsqu'il vendit le tiers, formant sa portion, au chevalier d'Arvieux.

(2) L'auteur anonyme d'une Vie de Picquet, qu'on croit être Anthelmy, évêque de Grasse, assure *gravement* que ce fut aux conseils de ce consul que le général de la Porte dut sa victoire. Douze imams, d'après l'avis de Picquet, se glissèrent adroitement dans le quartier des rebelles, et coupèrent la tête aux principaux chefs, dans le temps qu'ils étaient en prière, un vendredi, à l'heure de midi; et cette expédition amena la dissolution de leur armée. Les Turcs, suivant cet auteur, en faisant le *namas* ou la prière, ne tournent jamais la tête, quelque bruit qu'ils entendent, persuadés que, s'ils regardaient à droite ou à gauche, ils verraient le démon.

(3) Picquet entretenait une correspondance très-active avec la congrégation de la Propagande pour l'avancement de la religion catholique en Orient.

un séminaire, reçut les ordres sacrés (4), et fut pourvu du prieuré de Grimaud, en Provence. Peu de temps après (décembre 1663), le pape le nomma protonotaire apostolique. Il prolongea son séjour dans sa patrie jusqu'au mois de septembre 1679. Ayant appris que plusieurs auteurs français s'occupaient d'un ouvrage *sur la perpétuité de la foi de l'Eglise catholique, touchant l'Eucharistie*, Picquet réfuta d'abord, en rapportant ce dont il avait été lui-même témoin, les assertions du ministre protestant Claude, qui prétendait que l'Eglise d'Orient ne croyait pas à la présence réelle. Il écrivit ensuite à ses correspondants dans la province d'Alep, se procura les attestations d'un grand nombre de patriarches et prélats orientaux, et les remit au docteur Arnauld, qui les a insérées dans le cinquième livre de son ouvrage. Au mois de décembre 1674, la congrégation de la Propagande proposa Picquet pour aller remplir en Orient les fonctions de vicaire apostolique de Babylone, en l'absence de M. Duchemin, évêque *in partibus* de cette ville, retenu en France par ses infirmités. Picquet, quoique prêtre depuis dix ans, n'accepta que sur l'ordre formel de la congrégation, et sur les instances du nonce de sa Sainteté à Paris. Le 31 juillet 1675, il fut nommé évêque *in partibus* de Césarople, en Macédoine. Après avoir été sacré en cette qualité, le 27 septembre 1677, par le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, et avoir reçu un nouveau bref qui le nommait vicaire apostolique de l'archevêché de Naxivan, en Arménie, Picquet abandonna son bien à sa famille, résigna les bénéfices qu'il possédait en France, et s'embarqua pour Alep avec le chevalier d'Arvieux, nouveau consul de France, et avec les prêtres qu'il avait recrutés pour l'aider dans ses pieux desseins : il y arriva le 19 novembre 1679. En 1680, les religieux dominicains, qui, depuis quatre siècles, avaient formé une petite nation de catholiques dans la Haute-Arménie, province dépendante du royaume de Perse, lui firent part de leur triste situation et des avanies continuelles qu'ils éprouvaient de la part des gouverneurs, et l'assurèrent en même temps que l'un des moyens les plus efficaces pour relever et étendre la religion catholique dans le pays, serait qu'il pût aller en Perse comme ambassadeur extraordinaire du roi de France. Picquet, sans autre motif que celui de coopérer à la propagation de la foi, en écrivit à sa cour et au pape; et, quoiqu'ils accueillissent cette idée, elle ne fut cependant mise à exécution qu'après une négociation qui se prolongea pendant deux ans. Picquet s'appliqua, en attendant, à ranimer la foi des catholiques d'Alep, et à convertir les hérétiques. Il réussit souvent dans ces deux objets par sa douceur, sa patience, et l'onction de ses exhortations (5). Au mois de mai 1681, il apprit que les cours de France et de Rome avaient adopté son projet d'ambassade; et il partit pour se rendre en Arménie. Diarbekr, en Mésopotamie, se trouvant sur sa route, il s'y arrêta quelque temps pour céder

(4) Suivant Anthelmy, Picquet aurait, avant son arrivée en Europe, reçu, le 16 décembre 1660, la tonsure cléricale, des mains d'André, archevêque d'Alep, qui lui devait sa nomination, mais comme il y avait eu des défectuosités dans son ordination, il en fut relevé par le pape (Bref du 27 mars 1662).

(5) Les chrétiens des églises d'Alep formaient comme quatre nations différentes, les Maronites, les Grecs, les Arméniens et les Syriens.

aux instances du patriarche des Nestoriens, qu'il avait eu précédemment le rare bonheur de ramener à la foi catholique. Ayant pris un prêtre syrien pour trucheman, l'évêque de Césarople partit le 7 juin de Diarbekr, et se rendit par Erzeroum à Erivan. Après avoir eu plusieurs conférences avec le patriarche arménien de Tauris, il fut traité magnifiquement par le khan d'Erivan, qui connaissait le caractère dont Picquet était revêtu, quoique celui-ci n'eût point encore voulu le déployer. Arrivé à Naxivan le 6 août, l'évêque de Césarople, conformément au bref qu'Innocent XI lui avait donné, fit procéder, suivant les formes canoniques, à l'élection de l'archevêque de cette ville, dont le siége était vacant. Les prêtres et le peuple l'élurent lui-même à l'unanimité : mais il s'en défendit vivement; et étant parvenu avec beaucoup de peine à obtenir une nouvelle assemblée, il fit porter leur choix sur un dominicain allemand, le père Sébastien Kenap ou Knab (6), que le pape lui avait recommandé. Avant l'arrivée de ce prélat, qui se trouvait encore à Livourne, l'évêque de Césarople entreprit la visite du diocèse, aidant tous les chrétiens, sans distinction, de sa protection auprès des autorités locales. Son titre d'ambassadeur, extrêmement respecté en Perse, donnait du poids à toutes ses réclamations. Il passa l'hiver au bourg d'Albaranar ou Abaraner (7), et y reçut, le 29 mars 1682, les lettres du roi de France, qui l'accréditaient auprès du schah de Perse. Il avait pris, dans les derniers mois de 1681, la qualité d'ambassadeur. Il s'achemina de suite vers Ispahan, en passant par Agulis, Tuseit, Vanand, et Tauris, où il arriva le 28 avril 1682 (8), et atteignit Ispahan le 12 juillet. En attendant qu'il pût être admis à l'audience, Picquet s'empressa de conférer avec les missionnaires établis dans le pays. Il apprit d'eux que les églises catholiques et la maison de l'évêque de Babylone avaient été vendues à des Turcs, ainsi que l'argenterie, et qu'il ne restait plus que quelques ornements en fort mauvais état. Il rendit compte de cette triste situation au collége de la Propa-

(6) Les lecteurs ne procédèrent à une nouvelle élection, qu'après avoir protesté qu'ils supplieraient le Saint-Siége de confirmer leur premier choix, et que celui qu'ils allaient élire ne serait qu'un coadjuteur.

(7) Voici ce que l'évêque de Césarople raconte dans une lettre qu'il écrivait, le 10 décembre 1681, au chevalier d'Arvieux : « Nous n'avons eu sur notre route d'Erzeroum à Albaranar, qu'une seule aventure dont je puisse vous entretenir. C'est qu'étant arrivés à la frontière, et justement sur la limite des deux empires, nous nous trouvâmes tout d'un coup environnés d'une armée de plus de cent mille combattants, qui, sans déclaration de guerre, et sans nous rien dire ou demander, se jetèrent sur nous avec tant de vitesse et de fureur, que dans un moment nous nous trouvâmes tous blessés, hommes, chevaux et mulets. Nous nous défendîmes bravement, mais en retraite, parce que la partie n'était pas égale. Nos chevaux et nos mulets, quoique blessés, secondèrent de leur mieux le dessein que nous avions de nous tirer d'un si mauvais pas; et quoique nous en eussions tué, blessé ou estropié un nombre prodigieux, nous leur abandonnâmes le champ de bataille, quoiqu'il en fût demeuré de leur côté plus que du nôtre : car, sans faire le brave, je crois que j'en ai tué plus de vingt mille pour ma part, sans que cela fît aucun vide dans leur armée. Je vous dis cela sous le sceau du secret, et comme à un ami; car si l'on savait la chose à Rome, je pourrais être déclaré irrégulier. Mais vous êtes en peine de cette énigme; en voici le nœud. Cette armée innombrable était de ces insectes que les Arabes appellent *bag*, les Turcs *sivri*, et les Français *cousins*. Jamais les gants ne me furent plus nécessaires, et mon mouchoir changea de couleur dans un moment, il devint tout rouge du sang des ennemis; je m'en battais les joues, et à chaque coup j'exterminais des légions entières. La bataille dura le temps pour faire un bon quart de lieue, toujours courant; à la fin, les ennemis se retirèrent. Nous trouvâmes seulement pendant le reste de la nuit, quelques camps volants de dix à douze mille *bags*; mais nous étions accoutumés au sang et au carnage, et à gagner au pied. »

(8) C'est par erreur qu'Anthelmy prétend que ce fut à Tauris, en 1682, qu'il prit pour la première fois le titre d'ambassadeur; Picquet dit lui-même, dans sa lettre au chevalier d'Arvieux, sous la date du 10 décembre 1681, d'Albaranar, « qu'on l'avait obligé de prendre la qualité d'ambassadeur, plutôt qu'il ne le voulût. »

gande, dont il obtint des secours. A cette époque, le khan des Tartares Usbeks, après avoir renoncé à sa couronne en faveur de son frère, traversait la Perse pour se rendre à la Mecque. Picquet décrit les fêtes qui eurent lieu à cette occasion à Ispahan, et les riches présents que les deux souverains se firent réciproquement, dans une lettre qu'il écrivit, le 15 juillet 1682, au chevalier d'Arvieux. Il parle, dans cette même lettre, des préparatifs qu'il fit pour paraître convenablement devant le schah. Le brillant et singulier équipage qu'il se crut obligé d'adopter, d'après les conseils des missionnaires (9), formait un contraste tellement frappant avec l'humilité habituelle de ce respectable prélat, qu'il s'exprime ainsi, dans la lettre que nous avons déjà citée : « Que direz-vous, Monsieur, et que » pourra-t-on dire de moi dans les » séminaires de France, si ce n'est » que la Perse ayant gâté autrefois » les mœurs et la conduite d'Alexan» dre et des siens, vient encore de » corrompre aujourd'hui celles d'un » pauvre évêque missionnaire, qui, » suivant les traces des apôtres et » des disciples de Jésus-Christ, de» vrait aller pieds nus, couvert de » haillons et de poussière, etc. ? » Admis devant le schah, l'évêque de Césarople lui adressa, en italien, une harangue que son interprète traduisit en turc. Ce souverain le questionna sur son voyage, sur l'état de l'Europe et de la France, sur la personne et les actions de Louis XIV, et promit de faire tout ce qu'on lui demandait en faveur des catholiques qui se trouvaient dans ses états. Les présents du roi de France n'étant point encore arrivés, Picquet fut obligé de prolonger son séjour à Ispahan; et les ministres persans, après lui avoir fourni, pendant deux mois, de quoi soutenir sa qualité, ayant enfin suspendu tout paiement, il se vit dans un véritable dénuement. Ce ne fut que vers la fin de 1683, qu'il reçut enfin les présents du roi, il les transmit aussitôt au schah qui avait témoigné une vive impatience de les voir, et il fit parvenir à Louis XIV la réponse et les présents de ce souverain. Cette même année l'évêque de Babylone étant mort, Picquet fut pourvu de ce siége. Il se proposait d'aller visiter son diocèse; mais considérant la froideur qui existait alors entre la Perse et la Turquie, et l'irritation qu'avait produite contre les Francs la défaite des Turcs devant Vienne, il retarda son voyage. Le séjour qu'il continua de faire en Perse, ne fut pas perdu pour le bien de la religion. Il s'occupait à faire de fréquentes missions; et, malgré les obstacles qu'il éprouva de la part de l'évêque des Arméniens, il parvint à ramener plusieurs schismatiques dans le sein de l'Église. Il eut plusieurs grâces à demander au schah; et elles lui furent toutes accordées. Ayant enfin rempli l'objet principal de sa mission, il prit son audience de congé; et pour se rapprocher du moins de son nouveau diocèse, en attendant que les circonstances lui permissent d'y entrer, il se rendit à Hamadan, ville de Perse à moitié chemin de Bagdad (mai 1684); mais malgré la salubrité de l'air de ce canton, sa santé, toujours languissante depuis son arrivée en Orient, ne put s'y rétablir. Comme il sentait sa fin appro-

(9) Il s'était fait faire des habits de brocard et de toile d'or et d'argent, avait pris six valets de pied, auxquels il avait donné une belle livrée de soie, des chevaux de main, etc., etc.

cher, il écrivit à la congrégation de la Propagande pour demander un coadjuteur. Le 9 septembre 1684, il fit son testament; et, après avoir langui pendant quelques mois, il expira le 26 août 1685. Tous les catholiques, et même les schismatiques d'Hamadan, assistèrent à ses funérailles. Son corps, par une faveur spéciale, fut enterré dans l'église des Arméniens. La *Vie de François Picquet*, Paris 1732, in-12, est attribuée à Anthelmy, évêque de Grasse. On trouve aussi des détails sur ce respectable prélat dans le sixième volume des Mémoires du chevalier d'Arvieux. D—z—s.

PICQUET (François), missionnaire, naquit à Bourg-en-Bresse, le 6 décembre 1708. Dès l'âge de dix-sept ans, il commença, dans sa patrie, les fonctions de missionnaire; et, à vingt ans, l'évêque de Sinope, suffragant du diocèse de Lyon, lui donna la permission de prêcher dans toutes les paroisses de la Bresse et de la Franche-Comté, qui étaient de sa juridiction. Il entra ensuite dans la congrégation de Saint-Sulpice; et on lui proposa la direction des nouveaux convertis : mais l'activité de son zèle lui fit chercher une plus vaste carrière, et l'entraîna au-delà des mers, en 1735, dans les missions de l'Amérique septentrionale. Après qu'il eut long-temps travaillé en commun avec d'autres missionnaires, on le jugea digne de former de nouvelles entreprises. Vers 1740, il s'établit près du lac des Deux-Montagnes, au nord de Montréal, à portée des Algonquins, des Nipissings et des sauvages du lac Témiscaming, à la tête de la colonie, et sur le passage de toutes les nations du nord, qui descendaient par Michilimakinac au lac Huron. Il ne se bornait pas à instruire les Indiens : il flanquait leurs villages de bonnes redoutes; il leur procurait des secours en tout genre. Il gagna si bien leur confiance, qu'il entretint une correspondance suivie avec les nations du nord, par les Algonquins et les Nipissings; et avec celles du sud, par les Iroquois et les Hurons. Il parvint à les déterminer toutes à se soumettre au roi de France. Dès le commencement de la guerre en 1742, elles montrèrent leur attachement pour leur protecteur, et portèrent les premiers coups aux Anglais. Picquet prenait part aux expéditions : grâce à son activité, l'ennemi ne put rien entreprendre du côté où il était; deux fois Québec lui dut son salut. A la paix il fit adopter, par La Galissonière, gouverneur général du Canada, l'établissement de la mission de la Présentation, près du lac Ontario : elle fut la plus utile de toutes celles de ce pays, parce qu'elle se trouvait sur la route que Picquet avait vu prendre aux partis ennemis que les Anglais envoyaient contre la colonie. C'est le lieu où les Anglais ont depuis bâti la ville de Kingston : ainsi l'emplacement était bien choisi. En moins de quatre ans, l'établissement de Picquet devint très-florissant. Il y réunit plus de cinq cents familles. Il fit en canot le tour du lac Ontario, passa le Niagara, pénétra jusque dans les établissements anglais, et partout se concilia l'amitié des Sauvages. En 1753, il vint en France, et composa, pour le ministre de la marine, plusieurs Mémoires sur le Canada. L'année suivante, il retourna dans ce pays; et la guerre ayant éclaté en 1755, les Indiens, dirigés par Picquet, détruisirent tous les forts anglais au sud de l'Ontario, et aidèrent à la défaite du général Braddock. La bataille où

Montcalm perdit la vie ayant entraîné la perte du Canada, Picquet, ne voulant pas tomber entre les mains des Anglais, partit avec vingt-cinq Français et deux petits détachements de sauvages, qui étaient relevés successivement par d'autres, à mesure qu'il arrivait chez une nation différente. Il alla, par le haut Canada, à Michilimakinac, traversa le Michigan, et arriva, par la rivière des Illinois et le Missisipi, à la Nouvelle-Orléans, où il passa vingt-deux mois, ne s'occupant qu'à réunir les esprits. Les Anglais, en prenant possession du Canada, regrettèrent beaucoup de n'y pas trouver Picquet. Ils l'appelaient le Jésuite de l'ouest, parce qu'ils croyaient qu'un homme si zélé ne pouvait appartenir qu'à une société qui avait donné de si grandes preuves de zèle et d'activité. Ils se croyaient perdus quand il était à l'armée, et ne parlaient que de Picquet et de son bonheur. De retour en France, Picquet passa quelques années à Paris, exerçant son ministère dans tous les endroits où l'archevêque le jugea utile. Les assemblées du clergé lui offrirent une gratification de douze cents livres : s'étant retiré à Bourg, il y vécut dans une espèce de chaumière hors de la ville. En 1777, il fit un voyage à Rome, où sa réputation l'avait devancé : le saint Père le reçut comme un missionnaire qui devait être cher à l'Église, et le défraya de son voyage. Picquet résista aux efforts qu'on fit pour le retenir dans la capitale du monde chrétien ; il revint dans sa chaumière, et mourut à Verjon, le 15 juillet 1781. L'astronome Lalande, compatriote de Picquet, a écrit sa vie, qui se trouve au commencement du tome XXVI des *Lettres édifiantes*, édition de 1786. E—s.

PICTET (Bénédict), théologien protestant, né à Genève, en 1655, d'une famille ancienne et qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite dans tous les genres (Voy. la *Biographie des hommes vivants*, V, 58), y acheva ses études avec succès, sous son oncle maternel, François Turretin. Il visita ensuite la France, où il se lia d'une étroite amitié avec Claude, Daillé, Basnage etc. : il passa ensuite en Hollande, soutint plusieurs thèses à l'université de Leyde, sous la présidence de Frédéric Spanheim, et parcourut l'Angleterre, où ses talents lui valurent un accueil distingué. De retour dans sa patrie, il fut promu au saint ministère, et, peu après, agrégé à la compagnie des pasteurs. Il succéda, en 1687, à Franç. Turretin, dans la chaire de théologie, et s'acquitta des devoirs de cette place d'une manière si brillante, qu'après la mort de Spanheim, les curateurs de l'université de Leyde cherchèrent à l'enlever à la ville de Genève : mais il sut résister à toutes leurs offres ; et le désintéressement dont il fit preuve, dans cette circonstance, lui mérita les éloges publics du grand conseil. Il continua de remplir avec ardeur la double fonction de pasteur et de professeur, et mourut le 10 juin 1724. Pictet joignait à une vaste érudition, une éloquence vive et naturelle : la douceur de ses mœurs, sa modestie et son affabilité lui avaient procuré un grand nombre d'amis. Il avait été reçu membre de l'académie de Berlin, en 1714. On a de lui cinquante ouvrages, dont on trouvera les titres dans le tome 1er. des *Mémoires* de Niceron, et dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier, II, 252-56. On se contentera de citer ceux qui présentent encore quelque intérêt :

I. *Oratio funebris in obitum Franc. Turretini*, Genève, 1687, in-4°. II. *Traité contre l'indifférence des religions*, Neufchâtel, 1661, in-12. Pictet avait publié, l'année précédente, une *Dissertation latine* sur le même sujet. L'ouvrage fut réimprimé avec des additions, Genève, 1711, in-12 : il a été traduit en anglais sur la première édition. III. *La Morale chrétienne* ou *l'Art de bien vivre*, Genève, 1695-96, 8 vol. in-12; réimprimé avec des augmentations en 1710. IV. *Theologia christiana*, ibid., 1676, 2 volumes in-8°.; traduite en français par l'auteur, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4°.; et Genève 1708, augmentée d'un troisième volume. V. *Græcorum recentiorum sententiæ, cum Græcorum veterum placitis brevis collatio*, Amsterdam, 1700, in-12. VI. *Histoire de l'Église et du Monde*, pour servir à l'histoire de l'Église et de l'Empire, par Lesueur, *onzième siècle*, Genève, 1712, in-4°. Pictet laissa en manuscrit, l'*Histoire du douzième siècle*, qui fut imprimée avec l'ouvrage de Lesueur : Amsterdam, 1732 (*V.* LESUEUR, XXIV, 332). VII. *Orationes academicæ*, Genève, 1721, in-4°. On peut consulter, pour plus de détail, outre les ouvrages cités, l'*Oraison funèbre* de Pictet, par Ant. Maurice, dans la *Bibl. germanique*, tom. VI et X. Le *Museum Mazzuchellianum*, offre, pl. 162, la médaille frappée en l'honneur de ce théologien. W—s.

PICTET (JEAN-LOUIS), astronome, de la même famille que le précédent, né à Genève en 1739, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, et se fit recevoir avocat; mais, entraîné par son goût pour les sciences, il consacra ses loisirs à l'étude de la physique et de l'astronomie, et fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, pour perfectionner ses connaissances. Il fut désigné par Lalande, à l'académie de Pétersbourg, avec Mallet, dont il devint, dans la suite, le beau-frère, pour aller observer le passage de Vénus sur le Soleil, dans les parties les plus éloignées de l'empire Russe. Les deux astronomes partirent de Genève, au commencement d'avril 1768, et arrivèrent à Pétersbourg le 19 juin. Mallet fut envoyé à Ponoï, dans la Sibérie, et Pictet à Oumba. L'état du ciel ne lui permit pas d'observer le passage de Vénus; mais il trouva le moyen de rendre son séjour, dans cette contrée sauvage, utile à la science, par plusieurs remarques importantes. De retour à Genève, en 1770, il entra au conseil des Deux-Cents; fut élu, peu après, conseiller-d'état; puis syndic, en 1778. Pictet mourut en 1781. On a de lui : *Observationes variæ occasione transitûs Veneris per Solis discum, in Siberiâ, anno 1769, institutæ in Umbæ pago*; dans le tome second des *Mémoires* de l'académie de Pétersbourg, pour cette année. Il a laissé manuscrit le *Journal de son voyage en Russie et en Sibérie*. Senebier le trouve intéressant par le ton simple et vrai qui y règne, par les peintures naïves de la nature et des hommes (1). —PICTET (Gabriel), né en 1710, à Genève, mort, en 1783, brigadier des armées sardes, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève, 1760, in-4°. W—s.

PICTON (THOMAS), général anglais, né dans la principauté de Gal-

(1) On ne doit pas confondre l'astronome Pictet, avec un M. *Pictet* qui était à la cour de l'impératrice Catherine, en 1763. Celui-ci était remarquable par une taille très-élevée; et Voltaire, en lui écrivant, le nommait *son cher géant* (Voy. la *Correspondance* de Voltaire, année 1763).

les, se distingua durant la guerre maritime de la fin du dix-huitième siècle, pendant laquelle l'Angleterre enleva les colonies de la France et de l'Espagne. Après la prise de la Trinidad, il obtint le gouvernement de l'île, conjointement avec deux autres officiers supérieurs; mais s'étant brouillé avec l'un d'eux, il eut un procès ruineux à soutenir, et son honneur à défendre. Les habitants de la Trinidad lui offrirent, à la fin de son gouvernement, un présent de 5,000 livres sterling : Picton n'accepta qu'avec répugnance, et les rendit, quelque temps après, lorsqu'un incendie eut devasté la capitale de l'île. De retour en Angleterre, il hérita de son oncle une fortune considérable, qu'il laissa tout entière à sa famille. Dans la guerre du duc de Wellington, en Espagne et en Portugal, contre l'armée de Buonaparte, Picton eut le commandement d'une division, et se signala dans plusieurs affaires importantes, entre autres, à la prise de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo, à la bataille de Vittoria et au combat d'Orthez. Durant l'assaut meurtrier de Badajoz, l'armée anglaise avait été repoussée deux fois, lorsque le lieutenant-général Picton escalada le château-fort au milieu du feu le plus nourri, et assura, par cet exploit, le succès du troisième assaut, et la prise de la ville. Lors de la campagne de Flandres, au mois de juin 1815, il fut appelé de nouveau à l'armée, par le duc de Wellington. Attaqué, le 16, à la ferme des Quatre-Bras, il se serait vu obligé de faire retraite, s'il n'eût été soutenu par les troupes belges : une grande partie de sa brigade fut détruite. Il reçut un coup de feu; mais il ne voulut pas faire connaître sa blessure, et négligea de la faire panser. Le 18, à la bataille de Waterloo, il chargeait, à la tête des Écossais, lorsqu'il fut tué par un boulet, à l'âge de 57 ans. Ses restes furent transportés en Angleterre, et déposés dans le caveau de sa famille. C'était un militaire estimé, ferme dans ses résolutions, incapable de cacher sa pensée, et dédaignant de flatter ses supérieurs. D—G.

PICTOR. *V.* FABIUS.

PIDANSAT. *V.* MAIROBERT.

PIDOU DE SAINT-OLON (FRANÇOIS), diplomate français, né en Touraine, en 1640, fut nommé, en 1672, gentilhomme ordinaire du roi; et par les fréquentes occasions que cette charge lui donna de voir Louis XIV, il fit remarquer ses talents, et, depuis fut fréquemment employé à des missions de confiance. Dès 1673, il prépara l'échange des ambassadeurs de France et d'Espagne, sur la frontière des deux royaumes. En 1682, il fut envoyé à Gênes. Les circonstances étaient difficiles : il y courut des risques. Les insultes que reçut son caractère public, furent un des motifs du bombardement de Gênes. Le roi de Siam avait dépêché des ambassadeurs à Louis XIV, en 1684; Saint-Olon fut commissaire auprès de ces ministres étrangers. En 1688, le nonce du pape ayant été arrêté pour servir d'otage au marquis de Lavardin, qui se trouvait à Rome, Saint-Olon eut ordre de tenir compagnie au nonce, détenu à Saint-Lazare. Une occasion plus importante s'offrit, en 1693, à Saint-Olon, de déployer son zèle. Mouley Ismael, empereur de Maroc, ayant donné, par écrit, des espérances très-positives de conclure un traité de commerce favorable à la France, Saint-Olon fut nommé ambassadeur, pour conduire la négociation. Il partit de

Toulon le 7 avril; et le 2 juin, il entra dans Miquenez, où était l'empereur. Neuf jours après, il eut sa première audience; et, au bout de dix jours, son audience de congé. Les propositions de ce potentat étaient si extraordinaires, et si peu conformes à la lettre qu'il avait écrite à Louis XIV, et qu'il désavoua formellement, que Saint-Olon dut être fort aise de cesser toute communication avec ce souverain. Après avoir rempli diverses autres missions, il fut envoyé, en 1714, à Marseille, avec son fils, pour recevoir Riza-Beg, ambassadeur de Perse (*V.* Mehemet Riza-Beg). Il l'amena à Paris; et, l'année suivante, l'accompagna au Havre, où cet envoyé s'embarqua pour retourner en Perse. Les fatigues que Saint-Olon éprouva dans cette occasion, altérèrent si fort sa santé, que depuis il ne mena plus qu'une vie languissante. Il mourut le 27 septembre 1720. On a de lui: *État présent de l'empire de Maroc*, Paris, Brunet, 1694, in-12, fig.; contrefait, l'année suivante, sous ce titre: *Relation de l'empire de Maroc, où l'on voit la situation du pays, les mœurs, coutumes, gouvernement, religion et politique des habitants*, Paris, Cramoisy (Hollande), 1695, in-12, fig.; id., la Haye, 1698, in-12, fig. Ce livre, dédié au roi, contient des renseignements exacts; le style en est concis, élégant et varié. Les figures offrent le plan de Larache, et sept ou huit planches de costumes. On attribue à Saint-Olon la traduction de l'ouvrage de Marana, intitulé: *Les Evénements les plus considérables du règne de Louis-le-Grand, dédiés à Mgr. le cardinal d'Estrées*, Paris, 1690 (*V.* Marana, XXVI, 556). Cela est probable, puisque Pidou était l'ami et le protecteur de Marana. L'histoire de la négociation et de la résidence de Saint-Olon à Gênes, ainsi que du bombardement qui s'ensuivit, se trouve dans un *Dialogue italien entre Gênes et Alger*, composé par le même auteur. Dreux Du Radier a inséré dans le journal de Verdun (decembre 1754), un Mémoire sur la vie de Pidou de Saint-Olon. E—s.

PIDOU de SAINT-OLON (Louis-Marie), frère du précédent, naquit à Paris, le 8 septembre 1637. Il prit l'habit des clercs réguliers Théatins, à Rome, et y fit profession, le 8 décembre 1659. Envoyé en Pologne, comme missionnaire apostolique, il partit de cette ville, le 30 septembre 1663, avec le P. Galano, et arriva le 1er. mai suivant à Léopol, où la mort de son collègue, en 1666, le laissa seul chargé de toutes les affaires de sa mission: il y termina, la même année, la réunion de l'église Arménienne à la Romaine, qu'ils avaient commencée ensemble. L'étude particulière qu'il avait faite de l'arménien littéral, lui fut fort utile en cette occasion; et il dut à la connaissance aprofondie de cette langue, d'avoir été le premier Théatin français, employé dans les missions étrangères, en Russie, à Constantinople, en Arménie, etc., et principalement en Perse, où il remplit toutefois les fonctions apostoliques avec plus d'édification que de succès. Le pape Innocent XI l'ayant nommé, en juillet 1687, à l'évêché de Babylone, il fut sacré solennellement à Ispahan, le 9 mai 1694. Pourvu aussi, depuis quelques années, du consulat de France en Perse, il choisit Hamadan pour sa résidence habituelle, afin d'être plus à portée de

diriger les affaires spirituelles de son diocèse, sans négliger les fonctions politiques que lui étaient confiées. En 1709, on lui donna pour coadjuteur, l'évêque d'Agathopolis, Gatien de Galliezon, qui mourut, en 1712, à Ispahan. Pidou revint alors malgré lui, dans cette ville, où son grand âge ne lui permettant plus de servir la religion et l'état, il écrivit au ministère de France, pour le presser d'envoyer en Perse un nouveau consul. En effet, devenu paralytique en 1715, ce digne prélat mourut à Ispahan, dans le couvent des Carmes déchaussés, le 20 novembre 1717, âgé de plus de quatre-vingts ans. De son temps eurent lieu l'ambassade de Fabre et de Michel en Perse (*V.* Marie Petit, XXXIII), et celle de Mehemet-Riza-Beyg, en France (*V.* Mehemet-Riza-Beyg, XXVIII, 130). Pidou eut moins de part à la seconde, que l'abbé Richard, qui, depuis la mort de l'évêque d'Agathopolis, avait pris en Perse la direction des affaires de France. On voit, aux archives du ministère des affaires étrangères, plusieurs lettres de Pidou de Saint-Olon. Elles contiennent quelques détails pour l'histoire de l'Orient; mais elles prouvent que les efforts de ce missionnaire n'avaient pas obtenu chez les Arméniens des résultats aussi heureux en Perse qu'en Pologne. Sa *Version de la Liturgie arménienne* a été publiée en 1726, à Paris, dans le tome III de l'*Explication littérale*, etc. *des cérémonies de la messe*, par le P. Lebrun. Le P. Pidou avait aussi composé une *Courte relation de l'état, des commencements et des progrès de la mission apostolique aux Arméniens de Pologne, de Valachie et provinces circonvoisines, et de l'érection du collége pontifical de Léopol, pour la nation Arménienne*, sous la direction des clercs réguliers Théatins, avril 1669. Cet ouvrage est resté manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Silvestre de Monte-Cavallo, à Rome. Pidou eut Gardanes pour successeur, comme consul en Perse, et fut remplacé sur le siége épiscopal de Babylone, par l'abbé Varlet, qui ne fit que se montrer en Perse. Gatien Galliezon, coadjuteur du P. Pidou, mourut le 22 sept. 1712 : le P. Timothée de la Flèche (Peschard), capucin, nommé, en 1715, coadjuteur de Babylone, resta comme lui en Europe; et cette église demeura ainsi délaissée jusqu'à l'arrivée du P. Émanuel de Saint-Albert, carme-déchaussé, nommé évêque en 1743 (*V.* Ballyet). A—t.

PIDOUX (Jean), d'une famille ancienne et distinguée, de Poitiers, originaire de Chatelleraut, naquit à Paris, au milieu du seizième siècle, d'un père qui était médecin de Henri II. Jean eut le même emploi auprès de Henri III, qu'il accompagna en Pologne; de Henri IV, qui l'employa en diverses négociations; et de Louis de Gonzague, duc de Nevers : il mourut en 1610, doyen de la faculté de Poitiers. Il a rendu son nom illustre dans la médecine, par la découverte des eaux de Pougues, en Nivernois, et par l'administration de la douche, inconnue en France avant lui. Cette découverte et son procédé sont développés dans un petit traité qu'il publia, en 1597, à Poitiers, *De la vertu et des usages des Fontaines de Pougues*, in-4°., accompagné des observations d'Antoine du Fouilloux. Il est encore auteur d'un petit traité latin *sur la Peste*, 1605, in-8°., où il déclame contre la chimie, qui pas-

sait alors pour un art diabolique. — Son fils, François PIDOUX, médecin comme lui, mort en 1662, à soixante-dix-huit ans, se mêla dans l'affaire des religieuses de Loudun, par un ouvrage intitulé : *In Actiones Juliodunensium virginum exercitatio*, Poitiers, 1635, où il attribue à la possession du diable les scènes qu'elles donnèrent. Gabriel Duval, avocat de Poitiers, l'ayant accablé d'injures à ce sujet, dans une brochure manuscrite, qui courut sous le nom d'*Ulalius*, il répondit par un écrit non moins virulent, sous le titre *Germana defensio*, Poitiers, 1636, où il cite des passages d'Aristote, et de son commentateur Averroës, d'Hippocrate et d'Athénée, pour défendre les expressions latines de son premier ouvrage. Pidoux a encore composé un petit traité *sur la fièvre pourprée*. Le père et le fils se mêlaient aussi de faire des vers. T—D.

PIE Ier. (Saint), élu pape, le 9 avril 142, successeur de saint Hygin, était natif d'Aquilée. Sa haute piété le fit nommer Pie; et ses vertus le firent respecter sous l'empire d'Adrien et d'Antonin, dont la douceur laissa le chef de l'Église chrétienne jouir d'un pontificat long et assez tranquille, malgré les combats qu'il soutint et qui lui ont mérité le titre de martyr. L'histoire ne nous a transmis aucun acte remarquable des actions de saint Pie. On croit qu'aidé des lumières de saint Justin, dit le *Philosophe*, il travailla avec ardeur à combattre les hérésies de Valentin et de Marcion : le premier était un platonicien exalté, qui, en mêlant la doctrine des idées et les mystères des nombres avec la théogonie d'Hésiode et l'évangile de saint Jean, le seul qu'il reconnût, bâtissait un système de religion approchant de celui de Basilide et des Gnostiques. Marcion adoptait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais; niait la résurrection des morts, condamnait le mariage, et ne baptisait que ceux qui faisaient profession de continence. Il y a, dans toutes ces idées, des affinités avec la croyance des Indiens et des Persans. Dans ces premiers temps, chaque novateur téméraire voulait faire adopter une religion à sa guise; ce qui ne prouvait autre chose que le mépris général pour celle des païens, et le besoin que le monde avait d'en recevoir une du Ciel même, et qui ne fût pas l'ouvrage des hommes. Saint Pie mourut en odeur de sainteté, après avoir gouverné l'Église pendant huit ans environ, suivant Lenglet du Fresnoy. Alletz lui donne quinze ans de pontificat; le P. Pagi, dix. Fleury reste dans l'incertitude. Fontanini, dans son Histoire d'Aquilée, discute avec grand détail l'histoire de Pie Ier., et soutient l'authenticité de quelques-unes des lettres qui lui sont attribuées. Il fait aussi connaître saint Hermès, frère de ce pape. Saint Pie eut pour successeur saint Anicet. D—s.

PIE II (ÆNEAS-SYLVIUS PICCOLOMINI, pape, sous le nom DE), successeur de Calixte III, était né en 1405, à Corsignano (1), petite ville du Siennois en Toscane, d'une famille très-noble, illustrée depuis le huitième siècle. Son éducation fut distinguée, et ses progrès dans les lettres furent rapides. Il avait vingt-six ans, lorsque le cardinal Dominique Capranica le prit pour secrétaire au concile de Bâle, dont il soutint les doctrines par ses écrits.

(1) Il éleva dans la suite cette ville au rang d'évêché, en 1462, et la nomma *Pienza*, pour qu'elle rappelât son nom.

Felix V lui donna le même emploi auprès de sa personne; et l'empereur Frédéric, l'ayant appelé auprès de lui, en 1442, au même titre, l'honora de la couronne poétique, l'envoya comme ambassadeur, à Rome, à Naples, à Milan, en Bohême, et dans d'autres cours. Le pape Eugène IV faisait un grand cas de ses talents, et s'en servit, quoiqu'il lui eût été contraire dans le concile de Bâle. Nicolas V lui conféra l'évêché de Trieste, et ensuite celui de Sienne : il l'employa en qualité de nonce en Autriche, en Bohême, en Moravie, en Silésie. Enée réussit partout, et principalement dans les diètes de Ratisbonne et de Francfort, qu'il fit assembler pour déterminer une croisade contre les Turcs. Calixte III lui donna le chapeau de cardinal. Enfin, le 14 août 1458, il fut élu pape dans un conclave très-paisible; et l'allégresse publique ratifia son élection. Il ne tarda pas à sentir tout le poids de sa nouvelle dignité. Le schisme d'Occident venait à peine de finir. Les conciles de Constance et de Bâle avaient consacré, sur beaucoup de points importants, des maximes contraires à l'autorité des papes (*V.* EUGÈNE IV). Il est vrai que la cour de Rome rejetait l'œcuménicité de la plupart des sessions où ces décisions avaient été prises. Mais quelques puissances séculières, et la France entre autres, en reconnaissaient l'autorité, et s'y conformaient en exécutant la pragmatique-sanction. Charles VII, qui avait des obligations au concile de Bâle, pour n'avoir jamais méconnu sa légitimité, résista aux instances du Saint-Siége. Pie II s'adressa à Louis XI, qui, suivant sa politique ordinaire, fit des promesses, même des traités, chercha ensuite à les éluder, mais finit par les exécuter. Le moment n'était pas encore venu de terminer ces disputes par un arrangement convenable; et le concordat ne fut arrêté que dans le siècle suivant. Pie II se vit donc obligé de tourner ses vues vers un projet purement temporel, que ses prédécesseurs avaient tenté infructueusement, c'est-à-dire, vers la croisade contre les Turcs, qui étaient déjà maîtres de l'empire d'Orient (*V.* NICOLAS V et CALIXTE III). Il fit un appel à toutes les puissances de l'Europe. La plupart et les plus considérables y répondirent avec froideur. Pie II ne se découragea pas : il indiqua une assemblée à Mantoue, en 1463, et arrêta, pour l'année suivante, le départ d'une expédition, à la tête de laquelle il voulait se mettre. Il partit en effet pour Ancone, où la fièvre l'atteignit, et il y succomba le 14 août 1464, à l'âge de cinquante-neuf ans, et après six années de pontificat. Avant de quitter Rome, Pie II avait rétracté, par une bulle expresse, tout ce qu'il avait écrit en faveur des actes du concile de Bâle. Il s'excuse sur sa jeunesse et sur son inexpérience; il s'accuse d'avoir persécuté l'Eglise de Dieu; il veut imiter, dans son repentir, saint Paul et saint Augustin. Il termine en disant : « Croyez-moi plutôt, maintenant » que je suis un vieillard, que quand » je vous parlais en jeune-homme : » faites plus de cas d'un souverain » pontife que d'un particulier; ré- » cusez Æneas Sylvius, et recevez » Pie II. » En effet, trente années de distance, et l'élévation au plus haut rang, pouvaient bien avoir changé les dispositions de son esprit. On en trouve plus d'un exem-

ple dans plusieurs hommes d'état célèbres, qui ont d'abord professé un système d'indépendance, toujours séduisant pour des imaginations vives et ardentes, et qui a fait place ensuite à des idées plus favorables à l'autorité. On excuse ces variations dans un ministre, dans un prince séculier : on est plus sévère vis-à-vis d'un pape ; et il serait difficile d'en donner une raison péremptoire, dans un cas comme celui-ci, où il ne s'agit pas de la pureté de la foi, mais de la discipline, qui est la forme du gouvernement ecclésiastique. Cette forme a varié : l'élection des évêques appartenait aux peuples dans la primitive Eglise ; elle est aujourd'hui presque partout déférée aux monarques. Cette question a été souvent débattue ; elle le sera longtemps encore. Il est plus sage, à notre avis, de respecter des décisions que trois siècles d'expérience et de tranquillité ont consacrées. A la mort de Pie II, on trouva dans ses coffres près de cinquante mille écus en or, destinés à l'expédition contre les Turcs. Sa sœur, Léodamie, avait épousé Nanne Todeschini, dont elle eut plusieurs enfants, auxquels il permit de prendre le nom de Piccolomini. Pie II était l'un des hommes les plus érudits de son siècle ; et c'était celui où les sciences, les arts et les lettres, chassés de la Grèce par la barbarie des Turcs, venaient se réfugier en Italie. Le cardinal de Pavie fit son Éloge, et célébra son zèle pour la religion, la pureté de ses mœurs et sa profonde érudition. Ce pape a laissé beaucoup d'écrits, entre autres des Mémoires sur le concile de Bâle, une Histoire des Bohémiens, et un Poème sur la Passion de Notre-Seigneur. Ses œuvres ont été recueillies en un vol. in-fol., en 1571 : mais on assure que cette édition, imprimée à Bâle, a été falsifiée par les docteurs luthériens (2). Ses ouvrages historiques et géographiques ont été donnés à part, Helmstadt, 1699 ; Leipzig, 1707, 3 vol. in-4°., par les soins de Casp. Cörber et J. A. Schmidt. Ses harangues, dont plusieurs étaient encore inédites, ont été publiées par J. D. Mansi, Lucques, 1755-59, 4 vol. in-4°. Ses *Lettres*, qui renferment des particularités curieuses, ont été souvent réimprimées, in-fol., Milan, 1473 ; Cologne, 1458 (1478) : l'édition de Nuremberg, 1481, est plus complète que celle de Louvain, 1483. Son roman d'*Euryale et Lucrèce*, ouvrage de sa jeunesse et fruit d'un talent dont il déplora l'abus dans un âge plus avancé, a été plusieurs fois traduit en français. Les diverses éditions de ses ouvrages, publiées séparément dans le quinzième siècle, sont des raretés typographiques, très-recherchées des bibliomanes ; et sur lesquelles on peut consulter le *Manuel du libraire*. Les *Mémoires de sa vie*, publiés par J. Gobellin, Rome, Basa, 1584, in-4°., et avec une continuation par Jacques Piccolomini, cardinal de Pavie, Francfort, 1614, in-fol., sont généralement regardés comme son propre ouvrage. Pie II eut pour successeur Paul II. D—s.

PIE III (Antoine Todeschini, pape, sous le nom de), succéda au détestable Alexandre VI. Il prit le nom de Piccolomini, par suite des arrangements de famille rapportés dans l'article précédent (*Voy.* Moréri). Il fut élu, le 22 septembre

(2) Voy. le *Journal des savants*, 1690, p. 258 et les *Tables* de l'abbé Declaustre, VIII, 42.

1503, par l'effet des intrigues du cardinal de la Rovère, qui ne cherchait en ce moment qu'à écarter le cardinal d'Amboise, et à se ménager pour lui-même une transition à laquelle il ne croyait pas que les esprits fussent encore suffisamment disposés (*V.* Jules II). Pie III était rempli de vertus, mais trop âgé et trop infirme pour accomplir de grandes choses pendant son pontificat, qui ne dura que vingt-cinq jours. Il eut le temps néanmoins de se déclarer contre les Français, auxquels il donna ordre de sortir de Rome et des états ecclésiastiques, à cause de la protection que Louis XII accordait au duc de Valentinois, fils du pape précédent (*V.* Alexandre VI et César Borgia). Rome fut, à cette occasion, le théâtre de scènes sanglantes, dont Pie III ne vit pas la fin. Le sixième jour de son élection, il tomba malade, souffrit des incisions douloureuses aux jambes, et mourut, le 18 octobre, universellement regretté. Il eut pour successeur Jules II. D—s.

PIE IV (Jean-Ange Medici ou Medichino, pape, connu sous le nom de), succéda à Paul IV. Il était originaire de Milan; mais son frère s'étant illustré dans la carrière militaire (*V.* Marignan, XXVII, 134), et son nom ayant quelque ressemblance avec celui de Médicis, le grand-duc de Toscane le reconnut comme parent éloigné; et Pie IV lui demeura toujours attaché. Il nomma cardinal un de ses fils, voulut même faire donner le titre de roi au père; mais il ne put y réussir. Il était oncle du cardinal Charles Borromée, qui mérita depuis d'être canonisé. Sa bonté, son humanité, sa modestie, lui avaient attiré l'estime générale. Il fut élu le 25 décembre 1559. Un des premiers actes de son autorité fut le procès des Caraffa, neveux de son prédécesseur (*Voy.* les articles Caraffa, VII, 105 et suiv.). On a prétendu, sans aucune preuve, que Pie IV avait des obligations aux Caraffa dans son élévation au pontificat, et qu'il se rendit coupable d'ingratitude en les livrant à la justice. Cette accusation est hors de toute vraisemblance. Les Caraffa, proscrits, chargés de la haine publique, ne pouvaient rendre aucun service dans le conclave, où ils présentèrent même des lettres d'abolition. Pie IV fut porté à les poursuivre par l'indignation générale, et par l'animosité particulière de l'Espagne: d'ailleurs la sévérité de la sentence n'eut pas son approbation toute entière (*V.* l'*Art de vérifier les dates*). La réhabilitation subséquente des condamnés ne prouve que l'instabilité et l'incertitude des jugements humains, surtout dans les affaires politiques. Pie V eut à s'occuper d'un objet plus important: ce fut la reprise du concile de Trente, qu'il eut l'avantage de terminer avec un zèle et une application qu'on ne saurait méconnaître. Sa vaste correspondance avec le cardinal de Lorraine est une preuve de la bonté de ses intentions, du moins en ce qui ne blesse point des opinions soutenues par ses prédécesseurs, mais contraires aux libertés gallicanes. On sait que ces dissidences ont empêché ce concile d'être admis parmi nous. Il est inutile de s'arrêter sur ces altercations, étrangères à la pureté du dogme, et qui ne doivent point altérer le principe de l'unité. Il faut en revenir sans cesse à tout ce que l'immortel Bossuet dit à cet égard, respecter les limites qu'il a posées, et ne pas oublier combien il serait dangereux

de les franchir. Pie IV eut des qualités nécessaires en politique et utiles à la religion. Il refusa d'excommunier la reine Elisabeth d'Angleterre, et obtint par ce moyen des mesures moins sévères contre les catholiques. Les improbateurs du concile ont tâché d'accréditer des préventions injustes contre le pape qui eut la gloire d'y mettre la dernière main. Ils ont attribué à Pie IV des motifs d'ambition et de vaine gloire, dans les dépenses qu'il fit pour embellir Rome, pour réparer les églises, pour achever son palais, pour établir au Vatican une imprimerie destinée à reproduire les meilleures éditions des saints Pères. La plupart de ces ouvrages tenaient aux soins de son administration temporelle; et c'est ce que des esprits chagrins s'obstinent à méconnaître dans l'injustice de leurs critiques. C'est aussi de son pontificat que date l'institution des séminaires. Une des dernières actions de la vie de Pie IV, fut de donner une bulle pour le rétablissement de l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem, que les chrétiens avaient fondé dans la Palestine. Depuis ce moment, sa santé ne fit que s'affaiblir. Il appela près de lui son vénérable neveu Borromée, qui, assisté par saint Philippe Néri, l'exhorta à la mort, lui administra les sacrements, et lui ferma les yeux, le 9 décembre 1565. Pie IV avait tenu le Saint-Siége pendant six ans moins quelques jours. D—s.

PIE V (Michel Ghisleri, pape, sous le nom de), successeur de Pie IV, était né, le 17 janvier 1504, à Bosco, près d'Alexandrie, d'une famille pauvre, qui le destinait à apprendre un métier. Les commencements de son éducation furent très-ordinaires : mais le jeune élève eut de plus hautes pensées; et, dès l'âge de quinze ans, il se jeta dans un couvent de dominicains, où, après avoir achevé ses études monastiques, il enseigna la théologie et la philosophie. Il fut ensuite prieur dans plusieurs couvents : ses exemples et ses discours y firent revivre l'esprit de saint Dominique dans toute son austérité et dans toute sa ferveur. Il contracta, dans ce genre d'éducation et d'enseignement, une sévérité et peut-être une rudesse de caractère qu'il poussa quelquefois à l'excès. Son zèle contre les hérétiques le fit nommer inquisiteur de la foi dans le Milanez et dans la Lombardie. Paul II lui conféra la pourpre, en 1557, et enfin la charge d'inquisiteur-général de toute la chrétienté. Il était connu alors sous le nom de cardinal *Alexandrin*. On lui donna l'évêché de Sutri, et, en 1560, celui de Mondovi : ses importantes fonctions ne l'empêchèrent pas de visiter ce diocèse, où il rétablit la pureté de la foi et de la discipline, fort altérée pendant les guerres dont le Piémont avait été le théâtre. Devenu pape, le 7 janvier 1566, il porta sur le trône pontifical sa rigide inflexibilité. A la vérité, il bannit le luxe, convertit en aumônes les largesses que le souverain pontife répandait à son exaltation; corrigea les mœurs, obligea les évêques à la résidence, les cardinaux à donner des exemples de modestie et de piété dans leurs maisons; diminua le scandale des femmes publiques, en les reléguant dans des quartiers éloignés; défendit dans les spectacles les combats de bêtes, la débauche dans les cabarets; supprima l'achat pécuniaire des indulgences; enfin il mit partout en vigueur la discipline et les principes du concile de Trente, travailla de toutes

ses forces à rétablir la foi en Allemagne, où les protestants se trouvaient en plus grand nombre, à la maintenir en Pologne et en Prusse, et à la faire triompher en France, en aidant de ses avis, et même de son argent, les Catholiques contre les Calvinistes. Mais, d'un autre côté, les historiens s'accordent à dire qu'il poussait à outrance la punition des hérétiques. Le supplice du feu était l'arme terrible de sa justice. Aonius Palearius, écrivain célèbre, en fut un triste exemple, pour avoir dit, dans ses ouvrages, que l'inquisition était un poignard aiguisé contre les savants (*V*. PALÉARIUS, XXXII, 400). Il ne fut pas la seule victime de ces rigueurs. Les annales du temps en citent d'autres, dont la fin déplorable condamne également les excès d'une justice trop sévère (*V*. le continuateur de l'*Hist. eccl.* de Fleury). Un tel pape ne devait pas fléchir sur les maximes qui établissaient, long-temps avant lui, la domination du Saint-Siége sur toutes les puissances séculières, d'autant moins qu'il avait la persuasion intime de n'employer lui-même cette puissance surhumaine que pour le bien de l'Église et la gloire de la religion. On ne doit donc pas être étonné de le voir publier la bulle *In cœnâ Domini*, qui renferme toute la doctrine ultramontaine, et qui se lisait tous les ans à Rome, le jeudi-saint. On sait que Clément XIV abolit enfin cet usage, qui était devenu un sujet de plainte de la part des autres états catholiques. Les successeurs de Ganganelli ne l'ont point rétabli; et l'on ne pourrait pas, sans injustice, oublier de faire remarquer, à cette occasion, le sacrifice que la cour de Rome a fait à l'amour de la paix, et au desir d'une réunion qui couronne un jour les vœux de tous les chrétiens fidèles. Pie V fit réhabiliter la mémoire des Caraffa. Il condamna les écrits de Baïus (*V*. cet article), par une bulle confirmée depuis, malgré les apologies présentées par cet écrivain, lequel finit cependant par se soumettre; et le jugement du Saint-Siége reçut son exécution. Un événement mémorable signala le pontificat de Pie V: ce fut la victoire de Lépante, regardée pieusement comme un miracle obtenu par ses jeûnes et ses prières. Il avait beaucoup contribué aux frais de l'armement; et il fut le premier à en annoncer le succès, d'une manière, pour ainsi dire, prophétique, avant que personne eût pu en recevoir la nouvelle. Il institua, pour remercier le ciel, une fête, en commémoration de ce triomphe contre les infidèles (*V*. JUAN d'Autriche, XXII, 84, et OCCHIALI). Les liaisons de ce pape avec saint Charles Borromée furent intimes, et durèrent toute leur vie. Pie V supprima l'ordre des *Humiliés*, dont quelques-uns avaient attenté à la vie du saint archevêque. Si les relations de ce pontife avec la France furent plutôt fondées sur des vues religieuses que sur les intérêts d'une saine politique, il s'est rendu plus recommandable par ses œuvres de piété. Il réforma l'ordre de Cîteaux; établit, à Pavie, un collége pour élever la jeunesse dans la religion et dans les lettres; favorisa l'institut de la Doctrine chrétienne et approuva celui des frères de la Charité. Il procurait aux pauvres des secours abondants, leur lavait les pieds, embrassait les lépreux; il recherchait les savants, et les élevait aux dignités. Toute sa vie fut un enchaînement d'actes de bienfai-

sance, d'humilité, de pénitence. Son corps, usé par les austérités, succomba enfin aux douleurs d'une néphrétique dont il était habituellement tourmenté. Il mourut, le 1er. mai 1572, à l'âge de soixante-huit ans, après un pontificat de six ans et trois mois. Le peuple, debarrassé d'un censeur incommode et rigide, se réjouit de sa mort. On trouva dans ses coffres des sommes considérables, destinées à continuer la guerre contre le Croissant; et rien pour enrichir sa famille. Le pape Clement X fit solennellement sa béatification, cent ans après; et Clément XI le mit au nombre des saints, en 1713. Sa fête a été fixée au 5 mai. L'Eglise a consacré la mémoire de deux papes célèbres, dont le zèle a trouvé dans les écrivains du XVIIIe. siècle de vifs contradicteurs. Pie V eut quelque chose de l'enthousiasme et de l'âpreté d'Hildebrand; mais il eut moins de hauteur et plus de désintéressement. Tous deux voulurent assurer l'empire de la religion par l'énergie de leur puissance; et préférèrent l'œuvre de Dieu aux vains hommages du siècle. Ils couvrirent leur exagération par de grandes qualités et par de hautes vertus, qui ne peuvent obtenir que dans le ciel leur couronne immortelle. Les *Lettres* de Pie V ont été imprimées à Anvers, 1640, in-4°. Deux auteurs contemporains ont écrit sa vie (Jérôme Catena, son secrétaire, en italien; et Ant. Gabutio, supérieur des Barnabites, en latin); l'une et l'autre sont insérées dans le Recueil des Bollandistes. Une troisième, par Agatio di Somma, a été traduite en français par D. Felibien, en 1672. Le P. Touron (*Hom. illustr. de l'ordre de Saint-Dominique*, tome IV) en a donné une quatrième fort détaillée, et s'est beaucoup servi d'un abrégé que Benoît XIV avait rédigé avant son pontificat. Les détails de sa maladie et de sa mort, par J.-F. Marena, son médecin, ont été publiés, en 1734, par le prelat Gaetan Marini (*Archiatri pontifici*, tome 1er.) Pie V eut pour successeur Grégoire XIII. D—s.

PIE VI (Jean-Ange Braschi, pape sous le nom de), successeur de Clément XIV, était né à Césène, le 27 décembre 1717, d'une famille peu riche, mais noble et ancienne. Ses parents lui firent donner une éducation distinguée, dont les succès brillants lui ouvrirent le chemin des hautes dignités ecclésiastiques. Le cardinal Ruffo le présenta à Benoît XIV, qui le fit son secrétaire. Rezzonico le nomma successivement auditeur, puis trésorier de la chambre apostolique; cette dernière place est l'une des plus importantes du gouvernement romain, parce qu'elle conduit infailliblement à la pourpre. Braschi eut aussi une grande influence dans les affaires politiques d'un autre genre. Clément XIII refusait de prononcer la destruction des Jésuites, si vivement sollicitée par les couronnes de France, d'Espagne et de Portugal. Braschi eût voulut seulement réformer leur institut; il en donna le conseil. On connaît la réponse de leur général: *Sint ut sunt, aut non sint*. Rezzonico mourut sans avoir rien décidé, et perdit Avignon. Ganganelli se chargea de leur destruction; ce qui lui rendit les bonnes grâces de la France et les provinces du Comtat. Braschi recueillit dans son logement quelques-uns des malheureux proscrits (1): il

(1) Pie VI, loin de persécuter les Jésuites, aurait voulu leur continuer une bienveillance que lui interdisait sa position politique; et ce fut avec regret qu'il n'osa pas faire sortir leur general, Ricci, du

n'en obtint pas moins le chapeau de cardinal, que l'estime publique demandait hautement pour lui (2). Cet état de choses était nécessaire à connaître pour faire sentir toutes les difficultés qui s'élevaient dans le choix du successeur de Clément XIV. Les couronnes, et surtout celles de la maison de Bourbon, voulaient un sujet qui consommât l'ouvrage de Ganganelli, et qui, en conséquence, ne fût pas du parti de ce qu'on appelait à Rome les *Zelanti*, c'est-à-dire de ceux qui demeuraient attachés aux Jésuites. La première condition qu'on exigerait du nouveau pape, était de ne jamais les rétablir. Les Romains, médiocrement attachés à la mémoire de Ganganelli (*Voyez.* CLÉMENT XIV), cherchaient à écarter celui qui aurait professé un attachement trop servile aux couronnes ennemies de la fameuse société. En cela ils étaient appuyés par la conduite des princes non catholiques, la Russie, et la Prusse surtout, qui avaient donné asile aux fugitifs, et que la cour de Rome avait intérêt de ménager. Braschi n'avait point, aux yeux de ceux-ci, le tort d'avoir persécuté les Jésuites; et d'un autre côté, les actes d'humanité qu'il avait exercés envers quelques-uns d'entre eux, n'étaient pas de nature à provoquer les défiances des princes opposés à cette société. Ils eussent pu, par ces motifs, le croire un des Zelanti dont on a parlé. La France particulièrement semblait assez bien disposée en faveur de Braschi, avec qui le cardinal de Bernis, avait depuis longtemps des relations de confiance et d'amitié. Il avait dit souvent à l'ambassadeur français: « C'est en France » seulement qu'on sait bien ce que » c'est qu'un pape; partout ailleurs, » c'est trop ou trop peu; » et le cardinal de Bernis écrivait de lui à sa cour: « Braschi a le cœur tout » français. » L'ambassadeur d'Espagne, Monino, depuis comte de *Florida Blanca*, fut plus difficile à gagner: cependant Bernis en vint à bout; et Braschi fut élu le 15 février 1775. Cette nomination causa une joie universelle, que le nouveau pape justifia par tous les actes de sa conduite publique et privée. Il répandit des largesses parmi le peuple; appela près de lui une femme vieille et infirme, qui avait eu soin de son enfance; combla de témoignages d'affection tous ses concurrents, qui devinrent ses amis; réprimanda sévèrement le gouverneur de Rome, pour n'avoir pas su arrêter quelques désordres, occasionnés par les sbires; priva de sa pension le préfet de l'annone, qui avait manqué de vigilance dans l'approvisionnement de la capitale; se forma un conseil composé de tous les gens les plus distingués par leurs talents; et annonça qu'il surveillerait lui-même toutes les parties de l'administration. Cette promesse n'était point une vaine parole dans la bouche de Pie VI; et le passé pouvait répondre de la fidélité d'un tel engagement. On avait vu Braschi déployer, dans tous les emplois qui lui avaient été confiés, et surtout dans la place de trésorier, des talents et une intégrité dont le souvenir était cher à tous ses compatriotes: sévère

château Saint-Ange, où Clément XIV l'avait fait enfermer.

(2) On a prétendu, sur le témoignage de personnes dignes de foi, que Braschi dut le chapeau aux manœuvres de quelques ambitieux que gênait son inflexible sévérité dans la place de trésorier, incompatible avec la dignité de cardinal (Voy. les *Martyrs de la foi*, tome IV, p. 258 et 259). Ganganelli avait ainsi été la dupe d'une intrigue de cour; et dès-lors Braschi avait vécu dans une espèce de disgrâce jusqu'à la mort de Clément XIV, dont il était alors bien éloigné de s'attendre à devenir un jour le successeur.

contre les fripons, et juste pour les gens de bien, il avait su faire rentrer dans le trésor pour plus de quarante mille écus romains de pensions, dont l'état était scandaleusement surchargé. Redouté des méchants, estimé des bons citoyens, il était le seul des chefs du gouvernement que le peuple eût épargné dans ses murmures occasionnés par une disette cruelle; et la fermeté, la pénétration de Pie VI, étaient devenues célèbres par une espèce de proverbe répété jusque dans les dernières classes de la société (3). Des objets moins graves en apparence, mais non moins importants dans une haute administration, avaient occupé les soins de Braschi. C'était lui qui avait déterminé Clément XIV à l'établissement de ce beau *Musæum*, où les chefs-d'œuvre de tous les arts, les antiquités les plus précieuses, devaient attirer les voyageurs de toutes les nations civilisées. Tous les projets que Braschi méditait depuis long-temps, avaient un caractère de noblesse, de générosité, où son ame se peignait tout entière. Nous ne ferons qu'indiquer les plus importants : les travaux exécutés dans le port d'Ancone, le seul des états du pape où le commerce pût être protégé; le fanal qui fit partie de ces travaux, lesquels méritèrent à Pie VI une statue pareille à celle de Clément XII (4), et un arc de triomphe à côté de celui de Trajan; la sacristie magnifique ajoutée à la basilique de saint Pierre; les réparations faites à l'entrée du palais Quirinal, où il fit relever le fameux obélisque; les embellissements de l'abbaye de *Subiaco*, qu'il avait possédée autrefois. Mais tout cela disparaît et s'efface auprès de la vaste entreprise du dessèchement des marais Pontins. Dès les premiers temps de la république romaine, et depuis sous les empereurs; enfin, plus récemment encore, sous les pontificats de Boniface VIII, de Martin V, de Léon X, et de Sixte V, on avait fait de vaines tentatives pour assainir cette malheureuse contrée, où une population tout entière naît, languit et s'éteint bientôt au milieu des vapeurs pestilentielles (5), et que le voyageur même ne traverse impunément qu'avec des précautions indispensables : Pie VI voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, essayer d'achever ce double monument de gloire et de bienfaisance. Il visita lui-même cette terre de désolation; il y venait tous les ans encourager et diriger les travaux. On lui a reproché bien injustement d'avoir dissipé les trésors de l'état dans un projet chimérique. Une souscription volontaire procura des fonds considérables, qui soulagèrent le fisc. Douze mille arpents de terre, rendus à la culture des grains et à la nourriture des troupeaux, furent vendus au duc Braschi, neveu du Pape, par la chambre apostolique. La voie Appienne, ce chef-d'œuvre de l'industrie des Romains, fut dégagée des encombrements inutiles qui la surchargeaient, et ne faisaient qu'augmenter la stagnation des eaux. C'est aujour-

(3) *Ha denti per morsicare, e un buon naso per sentire.*

(4) Cette statue n'est pas la seule dont Pie VI ait été trouvé digne; les Romains lui en décernèrent une autre en bronze au Capitole, lorsque la flotte française fut dissipée par une tempête devant Oneille, le 21 décembre 1792. Pie VI refusa la statue : mais une inscription la remplaça pour attester le vœu du peuple qui attribuait aux prières du pape un événement qu'il regardait comme miraculeux (Voy. les *Martyrs de la foi*, par M. l'abbé Guillon, tom IV p. 258-59 et 295.)

(5) En 1772, un voyageur, qui traversait ces malheureuses contrées, demandait à un de ces habitants qu'on peut appeler des spectres mouvants, *Comment ils faisaient pour vivre.* — « *Nous ne vivons pas*, répondit-il, *nous mourons.* »

d'hui un chemin droit et uni, qui conduit rapidement à Terracine, et qui dispense de faire un détour long et incommode pour regagner la route de Naples. On creusa, en outre, un large canal, qui facilita davantage l'écoulement des eaux vers le lac Fogliano, et qui devait par la suite augmenter les mouvements du commerce. Une ville tout entière, dont les plans étaient déjà adoptés, aurait embelli et couronné ces superbes ouvrages: mais les troubles qui survinrent, et la révolution française, surtout, y apportèrent un obstacle invincible. Avant de parcourir ces tristes périodes, disons un mot de ces institutions charitables, qu'il ne négligeait point au milieu des soins de l'administration temporelle; de ces conservatoires qu'il érigea pour de jeunes filles indigentes; de l'hospice fondé à Rome même en faveur des respectables *Frères des écoles chrétiennes*, qu'il chargea de l'éducation des enfants du peuple, et de de la touchante reconnaissance qu'ils lui témoignèrent, en mettant, sur la façade de leur maison, ces mots dictés par le cœur, avoués par la religion: *Pie VI, père des pauvres.* A côté de ces actes modestes de bienfaisance, l'histoire ne doit pas omettre la magnificence que Pie VI déployait dans les cérémonies pontificales. Ganganelli les avait trop négligées; et, malgré les grandes vertus dont ce pape a laissé de respectables souvenirs, le peuple romain avait fait entendre des murmures. Ce fut une leçon pour son successeur. Au reste, nul ne pouvait mieux que Pie VI, rendre l'éclat et la dignité convenables aux devoirs du chef suprême de la religion. Il était encore, dans un âge avancé, un des plus beaux hommes de son temps. Une physionomie noble et spirituelle, une taille haute et développée dans les plus belles proportions, donnaient à toutes ses manières, à tous ses mouvements, une grâce, une majesté, qui excitaient au plus haut degré l'affection et le respect (6). Un écrivain anglais, John Moore, et un luthérien, qui l'avaient vu officiant pontificalement, l'un à Rome, et l'autre à Vienne, en parlent dans leurs Mémoires avec un enthousiasme d'autant moins suspect, qu'ils semblent se le reprocher comme une espèce d'idolâtrie. Ce qu'il faut observer dans ces récits, où l'on ne serait pas étonné que deux écrivains protestants eussent mêlé quelques réflexions un peu critiques, c'est qu'au milieu de ces ravissements, pour lesquels ils trouvent à peine des expressions qui répondent à leurs pensées, ils ne parlent jamais qu'avec un profond respect « de la piété du souverain pontife; de ces larmes de componction » qui baignaient ses yeux élevés vers » le ciel, de cette dévotion fervente » qui se peignait dans toute son attitude, et dont il était impossible, » disent-ils, qu'on ne fût pas profondément ému. » Ce sentiment les domine, les entraîne presque malgré eux; et c'est un hommage qu'ils se plaisent à rendre au culte imposant et sublime de l'Église romaine. Il était réservé à un écrivain catholique et français (7) d'essayer de flétrir la mémoire de Pie VI, en lui attribuant des mouvements d'ostentation et d'orgueil, au milieu de ses devoirs les plus saints. Qu'on

(6) Le peuple s'écriait souvent : *Quanto è bello quanto è bello! Tanto è bello quanto è santo.*

(7) L'auteur des *Mémoires philosophiques et historiques*. Nous aurons occasion plus d'une fois de revenir sur ce libelle.

attende la fin de sa vie, et l'on jugera si cette faiblesse puérile occupait celui qui supporta, avec tant de constance et de résignation, avec une humilité si profonde, les opprobres, les outrages de ses persécuteurs, et enfin, toutes les douleurs d'un long martyre. Des traverses d'un autre genre exercèrent les vertus de Pie VI, dans son intérieur; et ses détracteurs en ayant rendu un compte peu fidèle, et souvent calomnieux, il est nécessaire de les examiner sans aucune prévention. Le pape avait deux neveux, fils de la comtesse Onesti, sa sœur. Il leur fit prendre son nom, à l'exemple de plusieurs papes, et maria l'aîné, le duc Braschi, à la fille de la comtesse Falconieri, l'une des personnes les plus riches de la ville. Le jeune époux se trouva à la tête d'une grande fortune, mais non pas égale à celle de beaucoup d'autres familles, qui n'avaient pas eu d'autre origine. La richesse de Braschi disparut bien vite, aux premiers moments des infortunes de Pie VI. Quant à son jeune frère, Romuald, qui était un sujet distingué, modeste, et chéri de tous ceux qui le connaissaient, le pape le fit passer par tous les degrés qui mènent au cardinalat, et ne lui donna le chapeau qu'après toutes ces épreuves, dont son neveu se tira avec honneur. Voilà à quoi se réduisit le népotisme de Pie VI. Ils jouissaient l'un et l'autre d'un grand crédit sous le pontificat de leur oncle. Un vieil ecclésiastique, nommé Amanzio Lepri, cité pour ses bizarreries, et fils d'un Milanais qui s'était prodigieusement enrichi dans les douanes, fit spontanément une donation de tous ses biens aux deux jeunes Braschi, soit pour se donner une grande faveur auprès du pape, soit pour légitimer, en quelque sorte, une fortune trop rapidement acquise pour être bien pure. Cette donation, au moins indiscrète, privait de sa succession une nièce fort jeune, Marianne Lepri, dont les donataires ignoraient peut-être l'existence et les droits. Amanzio mourut quelque temps après; et la famille produisit un testament qui révoquait la donation, mais qu'on arguait de faux. L'affaire ayant été portée au tribunal de l'auditeur de la chambre, la donation avait été d'abord confirmée: sur l'appel au tribunal de la rote, la sentence, après des débats extrêmement longs, fut ensuite infirmée. Les donataires s'étant pourvus en révision, par une forme particulière à ce tribunal, en vertu de laquelle un plus grand nombre de juges est appelé à prononcer en dernier ressort, la donation fut de nouveau réhabilitée dans tous ses effets. Le pape s'interposa néanmoins comme médiateur. Ses neveux abandonnèrent la moitié de la succession à la nièce, qui fut mariée avantageusement. Ainsi se termina cette affaire, que les détracteurs de Pie VI peignirent des plus odieuses couleurs, et dans laquelle, cependant, il est certain que des sacrifices réels, furent faits par ceux-mêmes qui avaient obtenu gain de cause en justice réglée. Un procès d'un autre genre fut déféré au pape, celui de Cagliostro; ce charlatan, trop fameux par ses escroqueries, et par les dupes qui le favorisèrent avec tant de crédulité, vint expier à Rome les peines dues à ses trop criminelles fourberies. Son procès ayant été réglé à l'extraordinaire, il fut convaincu de complot contre l'État, et condamné à mort. Pie VI commua sa peine en une prison perpétuelle;

et toute l'Europe applaudit à cette sage indulgence (*V.* CAGLIOSTRO). Hâtons-nous de passer à des événements plus dignes d'attention. « Il faut convenir, dit un des détracteurs les plus amers de Pie VI, qu'il a gouverné l'Église à une époque où les plus grands talents et les plus grandes vertus n'auraient pu la mettre à l'abri des orages. » (Voy. les *Mém. histor. et philos.*) L'auteur explique ensuite les malheurs de Pie VI, par l'envahissement général des nouvelles doctrines. Mais ce n'est pas seulement parce que les principes de la philosophie moderne s'étaient insinués dans les dernières classes de la société, que le danger était inévitable pour l'autorité religieuse; c'est surtout parce qu'ils étaient remontés jusqu'aux trônes eux-mêmes, et parce qu'ils avaient précipité les souverains, pour ainsi dire à leur insu, dans cette conjuration impie, qui, sous le prétexte de réformes utiles, devait entraîner les fatales conséquences d'une entière destruction. Aussi, tous les plans, tous les moyens d'attaque, semblaient liés par les mêmes pensées, par les mêmes vœux; et l'on peut les réduire à quelques points extrêmement simples, pour ne plus y revenir dans le récit de ces tristes démêlés : sécularisation et suppression des ordres monastiques, dépouillement des biens du clergé, élection des évêques sans l'institution du pape, abolition des nonciatures, revendication de quelques parties de domaines appartenant depuis long-temps au souverain de Rome, soit à titre de donation, soit par des traités d'une autre nature (8). Tels étaient, pour ainsi dire, les mots d'ordre qu'on semblait s'être donnés partout pour attaquer cette puissance ecclésiastique, si formidable autrefois, si modérée maintenant, surtout depuis le pontificat de Benoît XIV, admirée des philosophes eux-mêmes, et après les preuves encore récentes de la docilité et de la déférence de Ganganelli pour la volonté des puissances séculières. A la tête de ces projets hostiles, paraissait l'empereur d'Allemagne (*V.* JOSEPH II), dirigé par un vieux ministre plein de vanité et d'orgueil (*V.* KAUNITZ), et par un évêque ambitieux (*V.* HERBERSTEIN). Pie VI, justement alarmé du danger de sa position, crut ne pas devoir s'en tenir aux simples communications diplomatiques : il résolut d'aller à Vienne traiter en personne avec Joseph. Ce voyage éprouva la plus vive opposition dans sa famille et dans le conseil; le cardinal de Bernis surtout représentait avec force l'humiliation qui résulterait, pour le chef de la religion, d'une démarche inutile : mais Pie VI était résigné à tout, et ses espérances ne furent pas toutes déçues (9). Joseph le reçut

(8) Les princes Italiens, surtout, étaient extrêmement ardents sur ces revendications. Le grand-duc de Toscane réclamait le duché d'Urbin; le roi de Naples menaçait d'occuper Benevent; il n'y avait pas jusqu'à la république de Venise, et même jusqu'au duc de Modène, qui n'essayassent d'ajouter quelques parcelles du duché de Ferrare à leur domaine héréditaire, dont la totalité devait bientôt être envahie par une puissance tout autrement formidable que celle de l'évêque de Rome.

(9) Le voyage de Pie VI à Vienne a été représenté par plusieurs historiens, entre autres par l'auteur des *Mémoires philosophiques*, comme une marche triomphale, peu digne de la modestie du vicaire de Jésus-Christ : c'est un mensonge insigne, démontré par tous les témoins oculaires, et par les propres paroles d'un auteur contemporain, Beccatini, qu'on ne soupçonnera pas d'adulation envers Pie VI : *Basterà solo a dire*, écrit-il, *ch'egli fù assai lontano del fasto spiegato dà Leone X e Clemente VII, quandò si portarono à Bologna* (Storia del secolo XVII, lib. XIV, p. 127). L'équipage et la suite du pape étaient de la plus grande simplicité. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce furent les acclamations et les vœux du peuple, qui le reçut avec des transports vraiment extraordinaires sur toute sa route, et jusqu'aux portes de la capitale de l'Autriche.

(1782) avec une magnificence affectée, dont il comptait bien se faire un moyen pour affaiblir l'autorité du pape, en redoublant de respects pour sa personne : on essaya même de tenter le pontife par l'appât des grandeurs humaines, en lui offrant le titre de prince de l'Empire pour son neveu; Pie VI refusa modestement, mais avec fermeté. Au milieu des contrariétés qu'il éprouvait dans le cabinet de Vienne, il conserva l'affabilité de ses manières, la dignité de ses mœurs, et la ferveur d'une piété admirable, relevée par l'éclat et la pompe des cérémonies religieuses, dont il savait si bien s'acquitter. Ces innocents moyens, qui imposent à l'extérieur, exaltèrent au dernier degré l'amour, la vénération, l'enthousiasme des peuples ; tandis que, d'autre part, le prince, par son invincible obstination, et le premier ministre (10), par ses superbes et ridicules dédains, cherchaient à donner au pape des mortifications et des dégoûts, qui ne pouvaient troubler la sérénité de son ame, ni porter atteinte à l'élévation de son caractère. L'empereur vint à Rome l'année suivante; et déja l'on put remarquer qu'en traitant l'affaire de l'archevêché de Milan, il avait cédé sur quelques difficultés assez sérieuses, par suite de l'estime qu'il avait conçue pour la personne du pape. Ces dispositions favorables s'accrurent par la suite; et, en 1790, l'impérieux Joseph, alarmé des mouvements du Brabant, se vit forcé de demander à Pie VI des armes spirituelles, pour ramener ses sujets révoltés contre l'autorité légitime. Ce fut ainsi que l'opinion publique dut changer sur ce voyage, d'abord si vivement combattu. Cependant l'exemple de l'empereur d'Allemagne avait ébranlé l'Italie : en Toscane, le grand-duc Léopold, frère de Joseph, imbu des mêmes doctrines, mais plus prudent, avait pris pour auxiliaire de ses projets l'évêque de Pistoia, Ricci, neveu du dernier général des Jésuites, que Ganganelli avait fait enfermer dans le château Saint-Ange, et que Pie VI y avait laissé mourir, dans la crainte de porter ombrage aux couronnes qui avaient exigé de lui l'entière destruction de cette société. Un synode, tenu à Pistoia, en 1786, avait consacré toutes les maximes anti-romaines; et Léopold avait entrepris de faire confirmer les décrets du synode dans un concile tenu l'année suivante à Florence, où se trouvèrent dix-huit archevêques ou évêques. Trois d'entre eux seulement donnèrent leur approbation. Léopold sentit dès-lors le danger de son entreprise : le temps mûrit ses réflexions; et, en 1790, l'exemple de son frère l'instruisit de la nécessité de réparer ses imprudences. En lui succédant au trône impérial, il se hâta de faire sa paix avec le clergé brabançon, qui dirigeait, en grande partie, l'insurrection des villes, et d'abolir toutes les innovations introduites par Joseph. Le nouveau grand-duc en fit autant en Toscane; il relégua Ricci dans un couvent, après l'avoir forcé à présenter sa démission; et Pie VI eut la consolation d'obtenir une réconciliation complète avec l'Empire et la

(10) Ce fameux Kaunitz, que le grand Frédéric représente, dans ses Mémoires, comme un homme fort médiocre, tout enflé encore du *favoritisme* de sa defunte souveraine, joignait à la morgue allemande une espèce de fatuité qu'il copiait gauchement sur les modes françaises. Il dédaigna de rendre visite au pape; et lorsque Pie VI lui fit l'honneur de se transporter chez lui pour examiner son superbe cabinet, l'orgueilleux ministre affecta de paraître en une espèce de négligé au milieu d'un cercle tout resplendissant de magnificence, et de serrer familièrement la main du pape, que tous les autres, et l'empereur lui-même, baisaient avec respect.

Toscane. A Naples, ce fut une espèce d'intrigant, nommé Tanucci, parvenu au ministère, qui dirigea les attaques contre l'autorité du Saint-Siége. A l'ascendant qu'il avait obtenu dans le conseil, se joignait le crédit de la reine, sœur de Joseph; et tout l'esprit de la cour de Naples ne fut, pendant long-temps, que celui de la maison d'Autriche. La suppression subite et violente de soixante-dix-huit monastères en Sicile, la nomination d'un archevêque de Naples, à laquelle le roi prétendit d'abord avoir un droit exclusif; le refus du chapeau de cardinal fait à ce même archevêque, pour lequel on avait, en quelque sorte, arraché l'institution du pape; le rejet impolitique des indulgences que la cour de Rome était dans l'usage d'accorder au peuple napolitain, furent, dès 1775, les premiers brandons de discorde. On séquestra de riches abbayes appartenant au cardinal secrétaire-d'état: on menaça de s'emparer du duché de Bénévent; enfin, l'on suscita de nouvelles difficultés dans les cérémonies d'un ancien usage féodal. Le roi, oubliant, trop facilement peut-être, que le premier prince de sa maison qui était monté sur le trône de Naples, le devait, en grande partie, aux prédécesseurs de Pie VI par suite de ce droit de suzeraineté attribué alors au Saint-Siége, imagina de disputer sur la présentation de la haquenée, espèce d'hommage-lige, extraordinaire sans doute pour le temps où l'on vivait, mais qui, du moins, devait être traité avec plus de ménagements, parce qu'il était le souvenir d'un bienfait. La cérémonie de cette présentation se fit, en 1777, avec quelques restrictions publiques, et presque outrageantes, auxquelles Pie VI opposa la fermeté, la modération et la dignité qui ne l'abandonnaient jamais. La cour d'Espagne, où régnait le père de Ferdinand, témoigna son mécontentement contre Tanucci, dont le crédit commença dès-lors à baisser. Le chevalier Acton, qui lui succéda dans la principale faveur, se montra moins violent. Le marquis Caraccioli, vice-roi de Sicile, fut appelé au conseil. Ce seigneur, l'un des hommes de son siècle les plus aimables et les plus spirituels, avait été long-temps ambassadeur en France; et, quoique instruit à l'école des philosophes de Paris, il sentit les inconvénients qui pouvaient résulter d'une misérable querelle. Le cardinal de Bernis fut envoyé à Naples pour négocier; et l'on ne pouvait faire un meilleur choix. De grands changements s'annonçaient d'ailleurs dans tous les esprits. Les peuples commençaient à intervenir dans les dissensions des gouvernements, où tant de droits étaient en litige, où tant d'intérêts étaient froissés. Le Brabant s'agitait; et les moyens militaires n'avaient pu comprimer la révolte. La santé de Joseph, l'ame de tous ces bouleversements philosophiques, déclinait d'une manière alarmante; les trônes allaient être menacés à leur tour. Toutes ces circonstances amenèrent, à la fin de 1789, un rapprochement nécessaire. L'hommage de la haquenée fut converti en une prestation pécuniaire, qui satisfit les deux puissances. Le roi et la reine de Naples vinrent à Rome mettre le dernier sceau à cette réconciliation, qui fut sincère de part et d'autre. Les démêlés avec la république de Venise et le duc de Modène causèrent aussi quelques chagrins à Pie VI, qui en triompha par les mêmes moyens de douceur

et de modération. De tous les princes d'Italie, celui qui régnait sur le Piémont, et qui offrait dans sa famille le couple le plus religieux de la terre, et le duc de Parme, sur lequel les philosophes avaient fondé leurs plus grandes espérances, parce qu'il avait été élevé par eux, et qui avait, par cette raison même, appris à s'en défier, furent les seuls qui résistèrent au torrent. Dans le reste de l'Europe, Pie VI eut moins d'adversaires à combattre. La France, encore monarchique, demeurait fidèle au culte de Clovis. L'affaire du cardinal de Rohan, dans le trop fameux procès du collier, ne fut qu'un léger nuage qui n'altéra en rien la bonne intelligence entre les deux souverains. L'Espagne imitait l'exemple de la France. En Portugal, la mort du marquis de Pombal, le plus ardent ennemi des Jésuites, avait rendu à la reine la liberté de renouer, avec le Saint-Siége, des liaisons amicales, qui ne furent troublées par aucune discussion sérieuse et de longue durée. En Pologne, le roi Stanislas ne se montrait pas moins attaché à la cour de Rome; il fit punir l'évêque de Cracovie, ainsi que d'autres écrivains qui tentaient de propager des maximes contraires aux bulles. Les princes protestants ne traitaient pas Pie VI avec moins d'égards. Frédéric lui sut gré d'avoir été le premier pape qui lui eût donné le titre de roi, et de n'avoir pas inquiété les jésuites réfugiés dans les états prussiens. Catherine II exigeait davantage; elle demandait une bulle qui leur permît de recevoir des novices. Pie VI se trouva fort embarrassé d'une demande si diamétralement opposée aux engagements qu'il avait pris avec les puissances catholiques: il refusa avec sa douceur accoutumée, et céda sur des points moins importants, tels que la nomination de l'évêque de Mallo à l'archevêché de Mohilow, et d'un jésuite à la coadjutorerie de ce siége, ainsi que sur la promotion au cardinalat, du nonce Archetti, qui avait eu la plus grande part à la négociation. On ferma les yeux sur l'article des novices, que les jésuites continuèrent à recevoir. Pie VI n'avait d'ailleurs aucune force pour s'y opposer. Ces démêlés n'affaiblirent point l'estime, et l'on peut dire l'enthousiasme de Catherine pour les grandes qualités de Pie VI. Ses enfants, sous le nom de comte et de comtesse du Nord, vinrent admirer les richesses du Muséum romain, et la superbe route rétablie dans les marais Pontins. Gustave III, excité par les mêmes motifs d'une noble curiosité, quitta aussi un moment les glaces du nord, pour venir visiter le Vatican, comme il aurait autrefois visité le Capitole. Pie VI reçut tous ces hommages avec l'aménité, la grâce et les convenances qui caractérisèrent toutes les actions de sa vie. Ce furent ses derniers moments de splendeur, qui devaient être si chèrement payés par dix années de tribulations, dont les annales du christianisme, depuis plus de quatorze siècles, n'offraient pas d'exemple. Le principe du mal n'était pas détruit; il n'était que déplacé. Les souverains avaient enfin compris que c'était conspirer contre leur propre existence, que d'attaquer l'autorité religieuse, qui commande, au nom du ciel même, le respect et la soumission pour toutes les autres autorités de la terre. Détrompés de leurs erreurs, ils voulurent empêcher les derniers ravages; mais l'impulsion était donnée: le peuple, qui ne s'arrête point une fois qu'il s'est

saisi du pouvoir, s'empara des éléments de toutes ces querelles mal assoupies ; et la révolution française éclata. On savait, dès cette époque, et l'on sait encore mieux aujourd'hui, que la détresse des finances, exagérée d'une manière perfide, servit de prétexte aux révolutionnaires, pour assouvir leur cupidité, leur haine et leur ambition. Les biens du clergé furent la première proie sur laquelle ils se jetèrent (décret du 2 novembre 1789). Les dîmes furent supprimées, les biens-fonds furent mis en vente ; on convertit les propriétés ecclésiastiques en pensions viagères, dont on se promit bien d'abréger la durée. On dirigea des attaques plus formelles contre la cour de Rome : on supprima les annates ; et dès-lors il fut question de s'emparer d'Avignon. Ces opérations n'étaient que le prélude d'une vaste destruction, annoncée depuis long-temps par tous les novateurs du dix-huitième siècle. On ne tarda pas à s'apercevoir que le traitement de tous les prêtres dépouillés, devenait un fardeau immense pour le trésor public. L'assemblée constituante imagina un système de spoliation, dans lequel elle trouva le moyen le plus sûr, et le plus prompt, de s'affranchir de sa dette ; ce fut la fameuse *constitution civile du clergé*, qui détruisait tous les degrés de la hiérarchie spirituelle, et livrait à tout ce qu'il y a de plus vil et de plus abject dans l'ordre social, l'élection de ce qu'il y a de plus élevé et de plus pur dans le sacerdoce. Afin de donner la force nécessaire à cet acte monstrueux d'impiété et d'orgueil, on exigea un serment formel ; et tout ce qui refusa de le prêter, fut privé des secours et des aumônes qui représentaient les bénéfices abolis. Sur cent trente-huit évêques, quatre seulement s'y soumirent ; la plus grande partie du clergé, composé de 64,000 individus, suivit cet exemple, et préféra la misère au parjure. Une horrible dépravation de mœurs consomma bientôt cette œuvre d'iniquité ; l'émancipation scandaleuse de tous les ordres monastiques, le divorce, le mariage des prêtres, devinrent des lois de l'état et des titres de proscription, non-seulement contre ceux qui se refusèrent à leur exécution, mais contre ceux qui osèrent les désapprouver. Au milieu de tant de désordres, Pie VI ne pouvait pas garder un lâche silence. Il s'expliqua sur tous ces points dans plusieurs écrits, mais surtout dans son bref doctrinal, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence, et de saine théologie. Loin d'employer des menaces, qu'on eût trouvé orgueilleuses et qui n'eussent produit qu'une vaine irritation, c'est avec les armes de la raison et les préceptes des saints canons, qu'il combat ses ennemis. Le courage dont il est animé, il cherche à l'inspirer au ministère qui dirigeait alors la France : « La résistance fût-elle pleine de dangers, écrit-il à l'archevêque de Bordeaux, alors garde-des-sceaux, et » à l'archevêque de Vienne, qui avait » la feuille des bénéfices, il n'est » jamais permis de paraître abandonner un instant la foi catholique, même avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les circonstances auront changé (11). » Défenseur zélé des droits d'autrui, mais désintéressé complètement pour ce qui le touche, il suspend la perception des taxes pour les expéditions

(11) Voy. l'*Histoire du clergé pendant la révolution*, par l'abbé Barruel.

de France; « afin, dit-il, que l'on » ne croie pas que notre inquié» tude ait d'autre objet que la reli» gion, et pour fermer la bouche aux » ennemis du siége apostolique. » Enfin, dans le bref doctrinal, qui sera toujours cité comme le monument le plus honorable pour son pontificat, Pie VI professe des principes bien éloignés de ces maximes ultramontaines, tant reprochées à quelques-uns de ses prédécesseurs, en fixant, avec autant de modération que de clarté et de sincérité, les limites entre les deux puissances. Tant d'efforts généreux furent inutiles. Le gouvernement français, trop faible et trop effrayé, n'osa pas s'opposer aux décrets désastreux de l'assemblée constituante, et laissa le pape et le clergé exposés seuls dans l'arène. Les évêques, imaginant qu'un sacrifice éclatant pourrait changer l'état des choses, offrirent tous au pape la démission de leurs siéges (mai, 1791). Le pape la refusa, en les exhortant à attendre les décrets de la providence. Quelques brefs consolateurs pénétraient difficilement jusqu'à eux. A mesure qu'ils tombaient entre les mains des factieux, ils étaient brûlés avec ignominie; et le ministère français souffrait ces indignités (*V.* les *Martyrs de la foi*, tome IV, pag. 278). Tout lien religieux fut rompu dès-lors avec la cour de Rome; à peine quelques vaines considérations extérieures retenaient-elles encore le lien politique. Le nonce du pape fut contraint de se retirer : l'effigie de sa Sainteté fut brûlée; et les pouvoirs du cardinal de Bernis, qui n'avait pas voulu prêter le serment, furent révoqués. Cette noble résistance ne fit qu'accroître la fureur des révolutionnaires. Ils étaient importunés par la vue de tant de malheureux, dont la courageuse résignation pouvait exciter une dangereuse pitié. On résolut de s'en défaire, en les désignant comme des rebelles à l'autorité nationale; et la dénomination de *prêtres réfractaires*, qui parut, pour la première fois, dans des actes publics de l'administration, fut un signal de proscription. Tel fut le sanglant héritage légué par l'assemblée constituante à ses successeurs. A peine avait-elle disparu, que la glacière d'Avignon fut comblée de cadavres, parmi lesquels les ecclésiastiques furent les principales victimes (24 octobre 1791). L'assemblée législative dura assez long-temps pour jouir du massacre des prisons, où trois évêques et plus de trois cents prêtres furent égorgés (2 et 3 septembre 1792). Il resta peu de choses à faire à la Convention, si ce n'était de joindre le scandale des abjurations les plus infames aux plus sanglantes atrocités, et de se donner le plaisir barbare de sacrifier ensuite les lâches qui lui avaient obéi (12). Tout ce qui put échapper au fer des bourreaux et des assassins était déporté, ou se condamnait à un exil volontaire au delà du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, et des barrières de l'Océan : l'Europe fut couverte de prêtres réfugiés (13). Plus

(12) Tel fut le sort de l'évêque constitutionnel de Paris, Gobel. On lui avait promis cinquante mille écus, s'il voulait remettre ses lettres de prêtrise. Il y consentit, fit l'abjuration la plus solennelle à la barre de la Convention, et y prit le bonnet rouge : le lendemain, il reclama les cinquante mille écus; on le mit en prison : il écrivit pour demander sa liberté; on le fit monter sur l'échafaud.

(13) L'histoire ecclésiastique, dont nous nous occupons spécialement ici, nous force de passer sous silence des événements arrivés en France, vers cette époque (janvier 1793), dont le récit interromprait notre ouvrage principal : telle fut la mort de Louis XVI, qui ajouta un chagrin mortel à tous ceux dont Pie VI était déjà accablé. Ce fut à cette occasion que

de quatre mille d'entre eux reçurent l'hospitalité dans les États romains. Pie VI les accueillit avec la charité d'un pasteur, et les larmes d'un père. Ces malheureux ecclésiastiques trouvèrent à Rome des victimes non moins illustres de la révolution, Mesdames de France, qui les y avaient précédés. Quelques années après, le roi et la reine de Sardaigne devaient aussi venir y apporter leurs infortunes et leurs douleurs ; ainsi la capitale du monde chrétien eut en dépôt les débris de l'autel et du trône. Mais elle renfermait aussi des germes de troubles, qui ne tardèrent pas à se développer. Depuis la révocation du cardinal de Bernis, le gouvernement français avait proposé plusieurs ambassadeurs, que Pie VI avait refusés (14). C'était la légation de Naples qui dirigeait, en quelque sorte, la diplomatie française à Rome, soit en correspondant avec le consul, nommé *Digne*, soit en envoyant des agents de ses bureaux. Le 13 février 1793, un sieur Flotte, major de l'escadre française, en croisière devant Naples, arriva porteur d'une lettre officielle, qui enjoignait au consul de faire placer sur sa porte, et sur celle de l'académie, l'écusson de la liberté. L'officier de marine se chargea de l'exécution, accompagné d'un certain Hugau de Bassville jadis abbé, précepteur des enfants d'un banquier de Baïonne, Cabarrus, depuis écrivain philosophe, et alors l'ami intime de Brissot. Ils devaient, à la suite d'une orgie civique, être appuyés, dans le mouvement qu'ils avaient préparé, par les élèves de l'école de France, jeunesse inconsidérée, impatiente de toute espèce de joug, et toujours ardente à se trouver partout où il faut exciter du bruit et montrer de l'audace. Les deux émissaires républicains se promenèrent en carrosse sur le cours, étalant avec faste la cocarde tricolore, qui était devenue plus odieuse que jamais, depuis l'époque du 21 janvier. La multitude s'assemble, s'indigue, et menace; on y répond de la voiture, par des insultes : le peuple s'arme de pavés, et le tumulte est au comble. Flotte et Bassville, assaillis de toutes parts, sont obligés de mettre pied à terre. Ils se réfugient dans la maison d'un banquier français, où le peuple les poursuit. Bassville veut se défendre avec un stilet dont il s'était muni : un barbier lui porte un coup de rasoir dans le bas-ventre, et le blesse mortellement. Cependant la force armée arrive, et protége sa retraite. Le pape envoie son propre chirurgien ; mais le blessé mourut dans la soirée du lendemain, après avoir fait témoigner ses regrets, et demander pardon au cardinal secrétaire-d'état. Il montra les sentiments d'une piété édifiante (*V.* BASSVILLE). Le consul Digne suivit cet exemple (15);

se déploya cette affection si vive, que le cardinal de Bernis avait depuis long-temps annoncée, en écrivant : *Pie VI a le cœur tout français.* Elle parut toute entière dans l'allocution du 17 juin 1793, où le saint pontife s'écriait avec l'accent des douloureuses lamentations du prophète sur le sort de Sion : *Ah! Gallia, Gallia! à prædecessoribus nostris appellata totius christianitatis speculum.... quàm hodiè aversa à nobis es! quàm hostili in veram religionem animo, ac inter omnes qui unquàm fuerunt insectatores infestissima! ah! iterùm Gallia*, etc. Cette éloquente allocution fut traduite dans le temps par l'archevêque de Nicée (Maury) : dans la 1[re] édition, publiée à Rome, on remarquait l'épithète *Sceleratissimus*, donnée à Voltaire ; dans la traduction française de Paris, en 1815, 1818 et 1821, cette épithète a été retranchée (Voy. les *Martyrs de la foi*, tom. IV, pag. 271 et 272).

(14) Entre autres, le comte de Ségur.

(15) Nous avons suivi, dans ce récit, M. l'abbé Guillon, auteur des *Martyrs de la foi*, témoin de beaucoup de faits, et dépositaire de tous les souve-

et Flotte revint à Naples, avec soixante-dix écus romains, que la chambre apostolique lui fournit, parce qu'il n'avait pas même l'argent nécessaire pour son voyage. Pie VI eut soin d'instruire toutes les puissances des détails de cet événement; la Convention nationale ne manqua pas de représenter l'affaire comme un assassinat prémédité, dont elle comptait tirer vengeance : mais cette satisfaction ne lui était pas réservée. L'anarchie la plus complète, des rebellions intérieures, des profanations révoltantes, des massacres en masse, des égorgements journaliers, des succès militaires, dont elle récompensa ses généraux en faisant tomber leurs têtes (16), tels furent les événements qui remplirent sa hideuse carrière, et lui firent perdre de vue Rome, contre laquelle elle ne fit point de nouvelle tentative, depuis la désastreuse expédition d'Oneille (Voy. la note 4, pag. 303). Le 9 thermidor (27 juillet 1794) arriva. On fut trompé en Italie comme en France : on crut à un changement heureux; et beaucoup de prêtres français se disposèrent à rentrer dans leur patrie. Pie VI ne croyait pas le danger passé; il les exhorta à demeurer, les en conjura de la manière la plus touchante. Cependant, cédant à leurs instances, il fit assurer leur voyage avec tous les moyens qui étaient encore en son pouvoir. Ses pressentiments ne furent que trop justifiés. Le Directoire, qui avait succédé à la Convention, suivait les mêmes plans avec moins de violence et plus de perfidie. Les supplices étaient plus rares; et la persécution n'en était pas moins active. *Il voulait moins de sang*, dit Carnot, dans son premier Mémoire, *mais des larmes en abondance.* Tout était corrompu et avili : l'armée soutenait seule la gloire de la nation, et méprisait le gouvernement, à qui elle faisait célébrer et craindre ses triomphes. Après avoir soumis tous les pays en-deçà du Rhin, il ne lui restait qu'à conquérir l'Italie; et Buonaparte fut chargé de cette expédition, au commencement de l'année 1796. Pie VI était trop clairvoyant pour se dissimuler que la destruction du trône pontifical ne fût le projet favori du Directoire. Le général français, après une suite de victoires éclatantes, avait forcé les Autrichiens de repasser l'Adige; et le pape, voyant cette barrière rompue, la seule qui pût défendre le pays d'une invasion totale, avait pris le parti de négocier. L'ambassadeur d'Espagne, Azara, fut chargé par sa Sainteté, d'aller trouver le vainqueur, qui, laissant un moment respirer l'archiduc Charles, s'était porté rapidement sur sa droite, pour envahir les états du Saint-Siége. La cession des deux légations de Bologne et de Ferrare satisfit à peine l'avidité du conquérant, auquel il fallut en outre promettre les plus beaux tableaux, les plus belles statues du Muséum, et une contribution de quinze millions. D'un autre côté, des commissaires particuliers du Directoire, étant venus à Florence, dictaient des propositions encore plus dures : ils voulaient que sa Sainteté se rétractât, désavouât, annulât toutes les bulles, tous les brefs, mandements, instructions pastorales, et généralement tous les écrits émanés du Saint-Siége, depuis le commen-

nirs du cardinal Spina, qui n'avait pas quitté Rome pendant tous ces événements, et qui resta auprès de Pie VI jusqu'à sa mort.

(16) Luckner, Custines, Houchard, Beauharnais.

cement de la révolution. Pie VI, indigné de ces propositions, déclara s'y refuser, au risque de sa vie : il aima mieux traiter avec le général. De son côté, Buonaparte avait eu ordre de s'emparer de Rome ; mais, soit qu'il voulût saisir cette occasion de montrer son indépendance, soit qu'il eût conçu dès-lors la pensée de laisser une ombre d'existence à l'autorité religieuse, pour la faire servir à de plus vastes projets, il se hâta de conclure un traité, qui ajoutait aux articles déjà arrêtés la cession d'une partie de la Romagne; élevait la contribution à la somme de trente-un millions, outre la fourniture de seize cents chevaux de cavalerie. Cet arrangement signé, il ne perdit pas un moment pour retourner vers le Tyrol, laissant quinze mille hommes sous le commandement de Victor, afin de garder les pays conquis. Telle fut la paix, ou plutôt la trève de Tolentino (19 février 1797), qui porta la désolation, la misère et l'anarchie dans les murs de Rome. Pie VI déployait un courage surnaturel au milieu de tous ces revers. Sa modération, son activité, l'exemple qu'il donna de tous les sacrifices, ne furent que de faibles palliatifs, qui retardèrent seulement une douloureuse catastrophe. Les familles les plus considérables et les plus riches se dépouillèrent, comme le pape, de leur or, de leur argenterie, de leurs chevaux, de leurs voitures, de tout ce qui appartenait aux jouissances d'un vain luxe. Le trésor du château Saint-Ange fut bientôt épuisé : on eut recours inutilement à la fatale ressource du papier-monnaie ; et, pour comble de disgrace, les principes révolutionnaires, insolemment professés par les agents français, faisaient des progrès funestes dans l'esprit du peuple, toujours trop disposé à se détacher d'un gouvernement malheureux. Le Directoire, fidèle à sa haine, à sa cupidité dévorante, s'était vu, avec un dépit mal dissimulé, arracher une proie qu'il brûlait de ressaisir. Ce n'était pas assez de tous les maux qui accablaient l'objet de sa haine : les calomnies les plus absurdes furent inventées pour accélerer sa perte. Le pape était accusé d'avoir permis le passage à la cavalerie napolitaine, qui volait à Milan pour secourir l'Autriche, comme s'il avait eu à sa disposition des forces imposantes pour l'empêcher. On lui reprochait d'avoir songé un instant à se mettre en état de défense, et à prendre quelques-unes de ces mesures dictées par la simple prudence, pour maintenir la tranquillité intérieure. Tout cela d'ailleurs avait précédé le traité de Tolentino. Mais le Directoire avait d'autres moyens de s'affranchir de la foi jurée. Il pressait avec la dernière rigueur le versement de la rançon pécuniaire ; menaçait hautement, et tramait dans l'ombre. Enfin la sédition vint au secours de la perfidie, et révéla de trop sinistres projets. Le 27 décembre 1797, un rassemblement armé, et déployant le drapeau tricolore, se forma autour du palais de l'ambassadeur de France, Joseph Buonaparte, dans le quartier des Transteverins : à l'autre extrémité de la ville, un mouvement semblable s'était manifesté ; et les factieux devaient se réunir au centre, lorsqu'un détachement de cavalerie se présenta pour empêcher la jonction. Le rassemblement où se trouvait un général français, nommé Duphot, à côté de l'ambassadeur, voulut forcer le passage,

et la troupe fit feu (17). Duphot fut atteint d'une balle, et mourut presque sur-le-champ. Le pape était malade depuis plusieurs jours; et le cardinal Joseph Doria, gouvernant en son nom, au lieu de se plaindre d'un attentat aussi évident contre l'autorité souveraine et la tranquillité publique, envoya faire des excuses à l'ambassadeur français, qui s'enfuit à Florence, comme si l'on en voulait à ses jours. Le cardinal écrivit, dans les mêmes termes de soumission, au prince Massimi, ambassadeur en France; et le Directoire ne manqua pas de publier ses mensonges sur ce qu'il appelait l'assassinat de Duphot. Le moment parut favorable pour recueillir le fruit de toutes ces odieuses manœuvres. Le général Berthier prit le commandement de cette armée que Buonaparte avait laissée dans la marche d'Ancone; et, le 29 janvier 1798, il vint camper sous les murs de Rome. Afin de ne point s'écarter de ce système de modération hypocrite, qui rend une conquête à-la-fois moins dangereuse et plus lucrative, il se fit précéder d'une proclamation, menaçante contre le pape, flatteuse pour le peuple, et dans laquelle il protestait de sa déférence pour la volonté nationale des citoyens romains, de son attachement aux intérêts des gens de bien, de son respect pour les propriétés générales et particulières. Ce moyen ne manque guère son effet sur cette partie corrompue des habitants d'une grande ville, qui espèrent tout d'une révolution, et sur la foule de ces gens timides et paisibles, dont la sûreté compromise dans les convulsions d'une anarchie sans frein, trouve une garantie plus assurée dans un gouvernement usurpateur, mais ferme et puissant. Une députation solennelle vint prier le général français d'accomplir ses généreux desseins. Dès le lendemain (15 février), il entra dans la ville avec Masséna, l'un de ses lieutenants; et les spoliations commencèrent (18). On mit les scellés, au Muséum, aux galeries, sur tous les objets précieux qui devaient faire désormais la proie de la grande nation. On avait proposé à Pie VI d'en soustraire une partie à l'avidité des vainqueurs: mais il opposa la bonne-foi des traités, qu'il faut observer, même avec des scélérats; et pas un anneau, pas un camée, ne furent détournés de leur place. On vendit à vil prix les statues et les vases qui ornaient la villa Albani, et le palais du cardinal Busca à Sainte Agathe *dei Monti*. Pendant ce temps, on plantait un arbre de liberté au Capitole, on attachait des cocardes tricolores aux oreilles du cheval de Marc-Aurèle; on créait un directoire composé de sept membres, choisis parmi les traîtres qui, les premiers, avaient abandonné leur souverain légitime, et d'un secrétaire français, nommé Bassal, ex-vicaire à Versailles, qui avait figuré dans les premiers temps de la révolution. Tous ces bouleversements s'opéraient sous les auspices de l'armée conquérante, qui remplissait par

(17) Nous avons passé rapidement sur un fait consigné dans tous les Mémoires du temps, aujourd'hui connu et jugé par l'Europe entière. (*V.* l'art. DUPHOT, les *Mémoires* de l'abbé Georgel, les *Martyrs de la foi*, etc.)

(18) Le traité de Tolentino avait ôté au pape tout ce qu'il avait été forcé de céder pour garder son autorité. En le détrônant, ses propriétés tombaient entre les mains du peuple, dont on reconnaissait la souveraineté. C'était même l'esprit ou du moins la promesse apparente de la proclamation du général français: mais ce n'était pas le compte du Directoire; et la force l'emporta sur les traités.

ces grands exploits les promesses de son général. Les spoliations qui devaient s'exercer sur la personne même du pape, furent confiées à des commissaires très-habiles en ce genre et capables des recherches les plus minutieuses (19). Pie VI fut dépouillé de ses meubles, de la plus riche partie de ses ornements pontificaux, de ses moindres bijoux. Sa bibliothèque particulière, composée de plus de quarante mille volumes, fut vendue à un libraire de Rome, pour douze mille écus en cédules. On eut néanmoins l'air de vouloir conserver au pape une ombre d'autorité; on lui fit proposer, par le général Cervoni, de prendre la cocarde tricolore. Pie VI la repoussa avec dignité: « Je ne connais point, » dit-il, d'autre uniforme que celui » dont l'Église m'a honoré. » On était bien assuré d'avance de ce refus; et tout était préparé pour l'exécution des *grandes mesures*. Ce fut le commissaire Haller, qui fut chargé de les annoncer, et de presser le départ du pape (20). Le S. P. alléguait son grand âge et ses infirmités: « Je suis à peine convalescent, s'écria-t-il, je ne puis abandonner mon peuple ni mes devoirs; » je veux mourir ici. — Vous mourrez partout, répliqua Haller: si » les voies de douceur ne vous persuadent pas de partir, on emploiera les moyens de rigueur pour vous » y contraindre. » Pie VI, resté seul avec ses domestiques, parut pour la première fois accablé de douleur. Il entra dans son oratoire, se recueillit un instant dans le sein de Dieu, et reparut au bout de quelques moments: « Dieu le veut, dit-il, en » reprenant sa sérénité ordinaire; » préparons-nous à recevoir tout ce » que sa Providence nous destine; » et pendant les quarante-huit heures qu'il passa encore à Rome, il ne cessa de s'occuper des affaires de l'Église et de ses devoirs religieux. La nuit même de son départ, 20 février, le commissaire français, qui avait devancé le lever du jour, le trouva prosterné aux pieds du crucifix. « Dépêchez-vous, » s'écriait l'impatient exécuteur de cette violence sacrilége; et le pressant de descendre l'escalier du Vatican, il ne le perdit point de vue qu'il ne fût monté dans la voiture qui l'attendait. C'est ainsi que ce vénérable pontife, arraché à son palais, était traîné au lieu encore incertain de son exil et de son supplice, à travers les ténèbres d'une nuit désastreuse, dont un orage épouvantable vint encore augmenter l'horreur. Un détachement de dragons, qui accompagnait la voiture, servit à écarter la foule du peuple, que toutes les précautions d'une inquiète jalousie n'avaient pu empêcher de se tenir éveillé pour se précipiter sur les pas de son souverain. Le pape avait à ses

(19) Parmi ces commissaires, un banquier suisse et calviniste, nommé Haller, se fit distinguer par des manières insolentes et brutales. Rien n'échappait à sa vigilante rapacité. Après avoir fait main-basse sur les objets les plus précieux, il aperçut aux doigts du pape, deux bagues, qu'il se fit remettre avec des menaces assez positives de s'en emparer de vive force. Il est vrai qu'il rendit le lendemain celle qui était d'une moindre valeur. On rougit de raconter tant de bassesses et d'infamies. Un écrivain anglais, cité dans les Mémoires du temps, a recueilli tous ces tristes et honteux détails; et il s'exprime en ces termes: « Plusieurs témoins pourraient déposer de » ces faits; mais le Directoire ne paraît pas chercher » à s'en défendre: au contraire, n'a-t-il pas eu la » bassesse de souffrir qu'on lui présentât, comme » un trophée, la canne qu'on a volée au pape? Les » journalistes n'ont-ils pas annoncé l'arrivée de ce » trophée à Paris? et n'est-il pas, au moment où l'on » écrit ceci, dans la salle d'assemblée du Directoire, » sur la table de marbre qui se trouve entre les » deux fenêtres qui donnent sur la cour? »

(20) Il est à remarquer que toutes ces vexations commencèrent le 15 février, jour de l'anniversaire de l'exaltation de Pie VI. C'était tous les ans une fête solennelle dans la cour pontificale. Quoique le pape fût malade alors, l'anniversaire fut célébré par les cardinaux, dans la chapelle Sixtine.

côtés son médecin, son maître de chambre, et devant lui quelques personnes de sa maison. A la porte Angélique, les commissaires français lui déclarèrent qu'il était sous leur responsabilité, et lui firent prendre le chemin de Viterbe. Quelques adoucissements se mêlèrent néanmoins aux peines de sa position : sur la route, les paysans accouraient de toutes parts; les plus éloignés s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction; les plus près de la voiture exprimaient à haute voix leur douleur et leurs vœux. Quelques prêtres, des Français surtout (21), échappés à la colère des vainqueurs, heureux naguère des bienfaits d'une généreuse hospitalité, maintenant à peine couverts de vêtements convenables à la misère, et à la nécessité de déguiser leur état, étaient parvenus à rejoindre l'illustre voyageur. Le pape les accueillait avec le plus tendre intérêt, se glorifiant de combattre, de souffrir avec eux, et de travailler aussi à mériter ces consolations sublimes que la religion seule peut donner. La Toscane était la première pause de ce voyage, ou plutôt de cet odieux enlèvement. Le projet du Directoire était de déporter d'abord son captif en Sardaigne; mais il craignit les Anglais, et changea d'avis. Arrivé à Sienne, le pape fut logé au couvent des Augustins, où il séjourna pendant trois mois, lorsqu'un événement extraordinaire le força d'en sortir. Le 25 mai, un tremblement de terre ébranla toute la maison, et fit écrouler le plafond de la chambre que le saint père venait à peine de quitter. On le transféra ensuite dans la chartreuse, près Florence, où il arriva le 2 juin; là, du moins, il put recevoir la visite du grand-duc, et du roi et de la reine de Sardaigne: le premier, tremblant sous la surveillance tyrannique de la domination française; et les autres, récemment chassés de leurs états, où ils avaient laissé des souvenirs immortels de bonté et de vertus. On peut imaginer, et non pas décrire, tout ce qu'une telle entrevue dut avoir de touchant et d'admirable, dans une circonstance qui rassemblait tant d'illustres et déplorables exemples de la fragilité des grandeurs humaines. « J'oublie, dans des moments si » doux, toutes mes disgraces, disait » Charles-Emanuel au saint-père; je » ne regrette point le trône que j'ai » perdu; je retrouve tout à vos pieds. » — Hélas! cher prince, répondait » Pie VI, tout n'est que vanité; » nous en sommes, vous et moi, la » triste preuve. Portons nos regards » vers le ciel; c'est là que nous at- » tendent des trônes qui ne périront » jamais. » Et ce couple auguste pressait le vénérable vieillard de l'accompagner en Sardaigne. « Ve- » nez avec nous, saint-père, lui di- » sait la sœur de Louis XVI (*V.* » MARIE-CLOTILDE, XXVII, 123); » nous nous consolerons ensemble : » vous trouverez dans vos enfants » tous les soins respectueux que » mérite un si tendre père. » Pie VI se refusa à ces généreuses instances : il donna pour excuse son grand âge, ses infirmités, et surtout la crainte d'éveiller les soupçons de leurs farouches oppresseurs. Il fallut se résoudre à d'éternels adieux; et cette séparation cruelle altéra, d'une manière plus douloureuse encore, la santé du saint-père. Cependant il ne

(21) Voy. dans les *Martyrs de la foi*, l'entretien que le pape eut à Bologne, avec un ecclésiastique français, habillé en soldat. Cet ecclésiastique était M. l'abbé d'Auribeau.

se ralentit pas un instant dans les occupations les plus dignes de son courage. Malgré la difficulté des communications et la rigueur de la surveillance dont il était environné, le déplorable état des affaires de l'Eglise trouvait constamment en lui toute l'ardeur d'un zèle infatigable. Pendant cette première période de sa captivité, qui dura dix mois, réduit à un très-petit nombre de personnes qui partageaient son sort, il put profiter du moins de quelques moments de calme pour se livrer encore à des travaux dont l'utilité et la gloire rappelaient les plus beaux jours de son pontificat. Ce fut là qu'il reçut l'expression de la douleur du fidèle clergé de France, et particulièrement des évêques réfugiés en Angleterre. Le bref qu'il leur adressa en réponse, le 19 novembre 1798, rappelle et la haute éloquence de saint Léon, et l'onction pénétrante de saint Grégoire. Il imita aussi leur intrépidité, en combattant avec non moins de vigueur cet affreux serment de *haine à la royauté*, que des ecclésiastiques ou faibles ou corrompus se permettaient de prêter avec des restrictions tacites, qui ne sauvent ni la honte du parjure, ni le danger du scandale: ces subterfuges étaient bien faits pour indigner celui qui sacrifiait son trône, sa liberté, sa vie, pour conserver la liberté de sa conscience et la pureté de sa foi. Cependant les négociations secrètes des cabinets étrangers redoublaient les anxiétés du Directoire français, qui soupçonnait, avec raison, que la délivrance de Pie VI serait le but de leurs principaux efforts. Par un calcul de perfidie, qui conciliait sa peur et sa cruauté, il voulut que le grand-duc chassât lui-même le saint-père. Le prince répondit que ce n'était pas lui qui avait appelé le pape en Toscane, et qu'il ne se chargerait pas de l'en faire sortir. Cette généreuse résistance valut bientôt après, au grand-duc, l'envahissement de ses états, et à la France la dépouille de l'Étrurie. Dans le moment on s'en tint encore à négocier; on fit proposer à l'Autriche de recevoir Pie VI au couvent de Moelk, près le Danube. L'imprudente jactance de l'ambassadeur français à Vienne, dérangea ce projet (22). On sonda l'Espagne, qui exigea des conditions inacceptables au gré du gouvernement français. On parla de nouveau de la déportation en Sardaigne. On ne prit aucune résolution définitive, et les choses restèrent au même état. Au commencement de l'année 1799, les hostilités recommencèrent. Les armées russe et autrichienne menaçaient l'Italie, où la garde de l'auguste prisonnier devenait plus incommode, et pouvait gêner les opérations militaires. Le Directoire prit donc le parti de le faire transporter en France. Mais la maladie du pontife avait fait des progrès alarmants. La paralysie s'était établie sur une de ses jambes, qu'on avait couverte de vésicatoires. Ce fut en cet état qu'on l'enleva, le 1er. avril, pour le transférer à Parme, où il respira pendant quelques jours, consolé par les égards respectueux du commandant français (23), et par la visite de l'infant et de sa famille: mais, le 13, des ordres plus rigoureux lui intimèrent un nouveau départ. Les médecins représentèrent

(22) Le général Bernadotte fit arborer les armes de la république, malgré le peuple de Vienne, qui l'insulta et l'obligea de revenir en France.

(23) Le nom de cet estimable officier est malheureusement omis dans l'histoire du temps. Il ne faut pas oublier de dire que Pie VI, touché de son procédé, lui fit présent d'un cheval magnifique, qu'on acheta par son ordre.

en vain le danger d'un transport aussi brusque, aussi violent. Le commissaire français entra dans la chambre, fit découvrir le lit du malade, inspecta les plaies avec cette brutalité farouche qui convenait si bien à sa mission, sortit un moment, et rentra presque aussitôt, en disant : *Il faut que le pape parte, mort ou vif.* La résistance était inutile ; elle pouvait être dangereuse en compromettant les souverains du pays. Le pape sentit tous ces dangers, et n'insista pas davantage sur ses propres souffrances. Le 14, il fut mené à Plaisance, d'où on le fit partir, le 15, pour Lodi, afin de le conduire par Milan à Turin. Mais à peine avait-il passé le Pô, que la crainte d'être surpris par les ennemis saisissant ses gardes, il fut ramené à Plaisance, pour regagner Turin par une autre route. Il arriva le 24 dans la capitale du Piémont. On le fit entrer à trois heures de la nuit dans la citadelle par la porte de secours, afin de tromper l'empressement du peuple, avide de jouir de sa présence. Il se croyait au terme de ses persécutions, lorsqu'il apprit le lendemain qu'il allait être transféré en France. « J'irai » partout où ils voudront, s'écria- » t-il, en levant les yeux et les mains » au ciel : *Anderò dove vorranno* ; » et le vendredi, 26, il est enlevé également pendant la nuit, et conduit à Oulx, où il est logé chez les chanoines réguliers. Le lendemain on se mit en devoir de franchir le mont Genèvre : à peine a-t-on pu faire quelques préparatifs décents, au moins indispensables, pour le transport du prisonnier. Ses membres sont couverts de plaies. On est obligé de le soulever avec des sangles pour le placer dans une voiture. « On parvient » enfin à l'asseoir sur une espèce de » chaise à porteur, qui n'était guère » qu'un grossier brancard. Les pré- » lats et les gens de sa très-modeste » suite ont des mules pour gravir les » rochers. C'est en cet état que le saint- » père est porté sur la montagne. » Pendant quatre heures, il va suspen- » du sur des sentiers étroits, entre » un mur de vingt pieds de neige et » des précipices effrayants. Des hus- » sards piémontais lui offrent leurs » pelisses ; il les remercie en disant : » Je ne souffre pas, et je ne crains » rien ; la main du Seigneur me » protége visiblement parmi tant » de dangers : allons, mes amis, » du courage ! mettons en Dieu no- » tre confiance. » Le 30 au soir, ce lugubre cortége, qui ressemble déjà à un appareil de funérailles anticipées, entre dans Briançon. Pie VI touche enfin le sol de cette France, d'où l'on a vu sortir tous les maux de l'enfer, et où le ciel a préparé des miracles de repentir. Le peuple, honteux de ses crimes, de sa gloire et de sa misère, fatigué d'un gouvernement qu'il méprise et qu'il abhorre, commence à gémir des déplorables excès de l'impiété et de la trahison. L'aspect déchirant de cette victime auguste, qu'on lui offre en sacrifice, le rappelle à des sentiments de pitié, dont souvent il n'est plus le maître de cacher les émotions : mais il est interdit au pape, enfermé dans l'hôpital de Briançon, de s'approcher de la fenêtre près de laquelle la foule se presse pour s'efforcer de le voir. On le sépare des fidèles compagnons de son martyre (24), qu'on envoie à Grenoble. On ne lui laisse que son confes-

(24) C'étaient l'archevêque de Corinthe, Spina, depuis cardinal, et archevêque de Gènes ; le prelat Caracciolo, maitre de chambre de sa Sainteté ; le père Pie Ramera son chapelain ; et son secretaire, M. Mariotti.

seur et un aide-camérier. Il passa vingt-cinq jours dans ce cruel isolement, qui eût duré plus long-temps sans doute, si les rapides progrès de Souwaroff en Italie n'eussent inspiré de nouvelles frayeurs au Directoire, qui se détermina à faire transporter le pape à Valence. Ce nouveau trajet fut mêlé de quelques consolations, qui purent adoucir du moins l'amertume de ses derniers moments. Pendant que le Directoire et ses odieux satellites cherchent encore à redoubler d'outrages contre leur victime, les habitants du pays multiplient sur ses pas les témoignages d'amour, de douleur et de vénération. A Gap, à Vizille, à Grenoble surtout, un même sentiment a électrisé tous les cœurs. Les personnes de tout âge, les calvinistes même, expriment tout haut leur admiration, leur religieuse pitié. Les femmes se font remarquer par des traits de courage et par cette ingénieuse sensibilité qui s'anime encore davantage à la vue du péril, et ne manque presque jamais de moyens de succès. Quelques-unes d'entre elles se déguisent en servantes, et séduisent, à force d'argent, les gardes du pape, pour être reçues dans sa maison, et y exercer les plus humbles emplois. A son départ de Grenoble, une mère et ses deux filles suivent à pied la voiture jusqu'à Tullins. Sur la route, cent jeunes vierges, vêtues de blanc, se réunissent pour lui jeter des couronnes de fleurs. Le pape, souriant à ces hommages si purs, si naïfs, bénissait avec bonté cette innocente jeunesse. Quelquefois les gendarmes de son escorte se prêtaient à ces empressements; quelquefois aussi ils les repoussaient, suivant l'impulsion qu'ils recevaient de l'autorité supérieure, devenue plus défiante encore, et plus irrésolue, par les orages élevés dans son propre sein. Des cinq directeurs dont elle était composée (25), trois venaient d'être expulsés par une mesure extraordinaire; et ce changement convulsif donnait à toutes les opérations politiques une incertitude, une hésitation, qui annonçaient la faiblesse d'une puissance qui se voit sur le point de tomber en dissolution (26). Le 14 juillet cependant, jour de sanglante mémoire, Pie VI arriva à Valence, accompagné de ses fidèles amis, qu'on lui avait rendus à Grenoble. Il fut logé à la citadelle, dans l'appartement du gouverneur, près le couvent des Cordeliers, qui servait de prison à trente-deux prêtres, dont plusieurs avaient éprouvé la bienfaisance du pape, pendant leur fuite en Italie. Il fut sévèrement défendu à ces infortunés de communiquer avec leur bienfaiteur, et à celui-ci de sortir de l'enclos du jardin, « de peur, » disait-on, qu'il n'occasionnât du » trouble et des rassemblements. » Pie VI, indifférent désormais aux choses de la terre, aux outrages des hommes, ne songe plus qu'à se préparer au dernier des sacrifices. Tous ses moments sont consacrés à la prière. Quelquefois ces actes de piété sont interrompus par des regrets qui ne tombent que sur cet épouvantable déluge de maux qu'il va laisser après lui : « Mes souffrances » corporelles ne sont rien, disait-il, » en comparaison des peines de mon » cœur..... Les cardinaux et les évê» ques dispersés!... Rome, mon peu-

(25) Treilhard, Merlin, et Larévellière-Lépaux.

(26) C'était cinq mois avant la révolution du 18 brumaire; mais en ce moment, on avait déjà choisi secrètement un chef unique du gouvernement: ce devait être Joubert, qui fut tué le 19 août 1799, à la bataille de Novi (V. JOUBERT).

» ple!... L'Eglise, Ah! l'Eglise,..... » voilà ce qui, nuit et jour, me tour» mente. En quel état vais-je donc les » laisser? » A ces pensées si amères, si douloureuses, se joignaient de nouvelles persécutions. Le Directoire, effrayé de plus en plus des progrès de Souwaroff, avait ordonné, le 4 août, que le pape serait transféré à Dijon : « bien entendu, ajoutait-il, » que le voyage sera fait aux dépens » du saint-père. » Il défendait même expressément qu'on s'arrêtât à Lyon; mais la maladie avait fait de tels progrès, que le moindre mouvement extraordinaire pouvait hâter l'instant fatal : il fallut bien l'abandonner à la disposition de la nature. Le 20 août, un vomissement violent annonça que la paralysie s'était jetée sur les entrailles; les secours de l'art le tirèrent avec peine d'un évanouissement profond, qui suivit cet accident. Tous ces symptômes d'une dissolution imminente décidèrent le pape à demander le saint viatique, qu'il voulut recevoir levé : placé dans un fauteuil, revêtu de ses ornemens pontificaux, l'une de ses mains appuyée sur sa poitrine, et l'autre posée sur les saints évangiles, après avoir prononcé la profession de foi, suivant la formule du pontifical, et répété, à plusieurs reprises, le pardon pour ses ennemis, pour la France surtout, avec l'accent le plus sincère, le plus touchant, il reçoit le *pain des anges*, dont il va bientôt partager le bonheur et l'immortalité. « Le lendemain » 28, dès le matin, l'archevêque de » Corinthe lui administra l'extrême» onction; et, quelques instants après, » le saint pontife donna encore quel» ques moments aux affaires tempo« relles, en faisant un codicille en » faveur de ce petit nombre d'amis » fidèles et courageux qui lui res» taient dans ces derniers instants. » Après ce dernier acte de bienfai» sance, il les fait appeler près de » lui; il leur permet de toucher en» core de leurs lèvres cette main « déjà glacée par un froid mortel; » ses derniers accents et ses regards » éteints s'animent de l'expression » des plus tendres adieux à *sa fa» mille;* vers minuit, les palpita» tions, les angoisses devinrent plus » fréquentes, et ne laissèrent plus au» cun doute sur les approches du » moment fatal. L'archevêque de » Corinthe se hâta de lui donner » l'*absolution papale*, qu'il reçut » avec une parfaite humilité; il fit » un dernier effort pour donner, jus» qu'à trois fois, sa bénédiction aux » assistants prosternés et fondant en » larmes. La connaissance lui resta » jusqu'à la fin : il expira le 29 août » 1799, à une heure vingt-cinq minu» tes du matin. Il était âgé de quatre» vingt-un ans huit mois deux jours; » il avait gouverné l'Église pendant » vingt-quatre ans six mois et qua» torze jours. » La nouvelle de sa mort ne se fut pas plutôt répandue dans le public, qu'une foule immense accourut pour rendre aux restes inanimés du saint martyr les hommages de sa vénération. Les autorités civiles n'essayèrent pas même d'arrêter cet élan universel. Ceux qui ne pouvaient obtenir le plus simple objet qui eût appartenu au pontife, jetaient des fleurs sur son cercueil, et remportaient ce qui avait pu y toucher. Le Directoire ayant permis qu'on observât, en cette circonstance, les formalités, et qu'on rendît les honneurs accoutumés, le corps avait été embaumé et enseveli avec ses ornements, et les actes qui accompagnent la dépouille mortelle d'un souverain; et le cœur, avec les

entrailles, avaient été renfermés dans une urne particulière (27). Ce dépôt sacré resta dans la citadelle de Valence, jusqu'au moment où Buonaparte, qui venait de s'élever au consulat, publia une résolution prise le 30 novembre 1799, avec ses collègues, par laquelle ils arrêtèrent : « Que les honneurs de la sépulture » seront rendus à ce vieillard respectable par ses malheurs, qui n'a » été un moment l'ennemi de la » France, que séduit par des con- » seillers perfides qui environnaient » sa vieillesse ; ajoutant qu'il est de » la dignité de la nation française, et » conforme à la sensibilité de son » caractère, de donner des marques » de considération à celui qui a oc- » cupé un des premiers rangs sur la » terre, etc. » Cet acte, qui en imposa long-temps aux gens de bien, et qui annonçait de plus vastes desseins, fut exécuté d'une manière mesquine : l'inhumation fut faite dans le cimetière commun. Un protestant eut seulement la permission de faire élever une petite voûte en maçonnerie, dont la porte fut murée, afin de reconnaître le lieu de la sépulture. Les choses restèrent en cet état, jusqu'au 15 juillet 1801, époque à laquelle le concordat, accordé par Pie VII à Buonaparte, servit de rançon à la dépouille mortelle de son prédécesseur, qui fut enfin transportée à la basilique de St.-Pierre à Rome, suivant les intentions du testament de Pie VI (*V.* les détails très-curieux de cette exhumation dans les *Martyrs de la foi*, tome IV, pages 330 et suivantes). Les entrailles ont été rendues à la ville de Valence, sur ses instantes réclamations. Un monument exécuté par un sculpteur français, M. Maximilien Laboureur, élève de Canova, décore le mausolée qui les renferme, et porte cette inscription, envoyée de Rome par le cardinal Spina :

Sancta Pii sexti redeunt præcordia Gallis,
Roma tenet corpus ; nomen ubique sonat. (28)

La longue durée du pontificat de Pie VI, ses qualités brillantes sous un aspect purement humain, plus admirables encore dans ses devoirs religieux, une fermeté imperturbable dans les combats qu'il eut à soutenir tour-à-tour contre les souverains et contre les peuples, des vertus touchantes dans les calamités qui l'accablèrent, la vénération, l'enthousiasme qu'il ne cessa d'inspirer, alors même que le prestige des grandeurs de la terre avait disparu, la part qu'il dut prendre aux premiers, aux plus déplorables événements de la révolution européenne, lui assurent une trop grande place dans l'histoire pour qu'une foule d'écrivains ne se soit pas empressée de lui consacrer des souvenirs, ou d'éloge, ou de blâme. Ce fut la satire qui ouvrit la lice : elle profita du deuil de la religion, pour insulter à ses regrets quand elle ne pouvait encore répondre que par des larmes. Ce fut dans les derniers mois de 1798, c'est-à-dire, pendant la captivité de Pie VI, que parurent les *Mémoires historiques et philosophiques* (*V.* BOURGOING, V, 383). Cet ouvrage, composé par ordre du Directoire, est écrit d'un style plus amer qu'énergique, plus affecté qu'élégant, et très-souvent rempli de

(27) Les actes sont l'inscription historique sur des tablettes de cuivre, les pièces de monnaies de différentes espèces, frappées sous le règne du souverain défunt, etc. L'épitaphe que l'on mit sur son cercueil, contenait ces mots très-remarquables :

In arce in quâ obses Gallorum custodiebatur.

(28) *Voy.* tome XI, page 87, une autre épitaphe de Pie VI, par Denis

mauvais goût (29), indépendamment des déclamations, des impiétés cyniques, qui font les grandes réputations parmi les incrédules. L'auteur tombe dans les contradictions les plus grossières. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir peint Pie VI tour-à-tour comme entêté et irrésolu, comme impétueux et pusillanime ; obligé cependant de rapporter tant de faits qui prouvent une liaison, une suite non interrompue dans toutes les parties d'un système où l'élévation des pensées n'excluait pas la modération, la bonté, la douceur des moyens d'exécution ; il essaie d'attribuer tous les malheurs du pontificat de Braschi à la *timidité*, à l'*inconsistance* de son caractère ; et bientôt il les rejette sur la fatalité des circonstances. Une telle instabilité de jugement dispense d'un examen plus aprofondi. D'autres écrits ont vengé Pie VI de ces odieuses calomnies. Le premier est : I. Le *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI*, par M. Blanchard, Londres, 1800, in-12. Cet ouvrage répond spécialement aux *Mémoires historiques et philosophiques*. II. Les *Martyrs de la foi*, 4 vol., Paris, 1821, par M. l'abbé Aimé Guillon, sont l'ouvrage le plus complet et le plus instructif sur les derniers moments de Pie VI. III. *Viaggio del peregrino Apostolico*, Rome, 1799, par un des personnages qui suivirent le pape jusqu'à Valence. IV. Les *Mémoires de M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau* (30). Pie VI a eu pour successeur Pie VII. D—s.

PIÉMONT (Nicolas Opgang, surnommé), paysagiste, né à Amsterdam, en 1659, eut pour maître Martin Saagmolen et Nicolas Molenaer, qu'il parvint à surpasser. Il était devenu amoureux d'une jeune personne, que ses parents donnèrent en mariage à un prétendant mieux partagé des dons de la fortune. Dans son désespoir, le jeune peintre voulait s'arracher la vie : un de ses amis lui conseilla de voyager, pour se distraire de ses chagrins. Piémont suivit ce conseil ; il se rendit à Rome, où il se livra à l'étude avec une zèle extrême. Cependant la fortune était loin de le favoriser ; et, se trouvant dans l'impossibilité de payer la maîtresse du cabaret où il logeait, il fut contraint de l'épouser, afin de s'acquitter envers elle. Alors il se remit au travail avec plus d'ardeur, et parvint à amasser une petite fortune. Sa femme étant morte au bout de dix-sept ans, il se hâta de retourner dans sa patrie, où il retrouva sa première maîtresse,

(29) C'est ainsi qu'en parlant de Marie-Thérèse, l'auteur nous apprend « qu'elle avait *rapetissé* son âme dans les langes de la dévotion. » (tom. I, page 225.)

(30) Ils se divisent en plusieurs articles : I. *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par les ordres de Pie VI*, avec l'approbation du cardinal Gerdil, et dédiés à S. S., Rome, 1794 et 95, 2 vol. in-8°. de plus de 1400 pages, en très-petits caractères. II. *Bienfaits de Pie VI, et de ses états envers les Français émigrés*, Rome, 1796, in-8°., traduits en italien. III. *Oraison funèbre de Pie VI*, prononcée en latin, par Mgr. Brancadoro, en présence du sacré collége, Venise, in-8°.; la traduction en français, dédiée à S. M. Louis XVIII, Venise, 1800, in-fol., in-8°. et in 16; traduite du français en italien, Rimini, 1800. M. d'Auribeau a enrichi sa traduction d'un grand nombre de notes, qui contiennent les détails les plus précieux sur l'enlèvement de Pie VI, son voyage en France et sa mort. On y trouve les entretiens dont l'honora le saint-père, à Bolsène et à Sienne. Cet annotateur fut le témoin oculaire de presque tous les faits de Rome à Sienne ; et il n'a admis dans sa narration, aucun des détails subséquents imprimés en France, sans avoir consulté à Venise, où il était conclaviste, les personnages qui accompagnèrent le pape à Valence, et ne le quittèrent qu'après son dernier soupir. C'est de là que fut tiré, entre autres, tout ce que l'on en a dit dans l'*Histoire ecclés. politique et religieuse de Pie VI*, sans nom d'auteur, Avignon, 1800 (Paris, 1801), in-8°. IV. *Extraits de quelques écrits de l'auteur des Mémoires ci-dessus*, Pise, 1814, 2 vol. in-8°., renfermant beaucoup de détails qui ne sont pas dans ces *Mémoires* devenus très-rares.

également veuve : ils se marièrent, et se retirèrent à Vellenhoven, où Piémont mourut, quatre ans après, en 1709. Le long séjour que ce peintre avait fait en Italie, fut très-favorable à son talent. Il peignit le paysage avec succès ; mais comme il réussissait moins bien dans les figures, il en confiait ordinairement l'exécution à d'autres artistes. Le peu de temps qu'il a vécu en Hollande, explique la rareté de ses tableaux dans sa patrie. P—s.

PIÉPAPE (Nicolas - Joseph Philpin de), lieutenant-général des bailliage et présidial de Langres, naquit en cette ville, en 1731, d'une famille noble, ancienne dans la magistrature, alliée même aux Longueil et aux Talon. Il annonça, dès ses premières études, la facilité et la justesse d'esprit qui l'ont distingué dans toute sa carrière, et qui le firent appeler à Paris, en 1787, par le garde-des-sceaux, pour être son collaborateur, en qualité de commissaire du roi, chargé de la rédaction des réglements relatifs aux frais de justice. Il publia des *Observations sur les Lois criminelles de France*, 2 vol. in-4°. (Paris, Belin, 1789 et 1790), contenant six Mémoires et un Projet de code. Cet ouvrage est écrit d'un style pur, et conforme à la gravité de la matière. Il fut peu répandu, parce qu'il parut à une époque où le fatal génie de la révolution était loin d'accueillir tout ce qui portait l'empreinte de la sagesse et du véritable amour de l'humanité. Il développe cependant tous les moyens d'assurer le triomphe de l'innocence, et le dédommagement qui lui est dû, sans en négliger aucun de constater le crime, d'en découvrir l'auteur, et de le convaincre. En rendant justice, sous beaucoup de rapports, à l'ordonnance de 1670, il reconnaît que la condition de l'accusé n'y a pas assez excité la sollicitude du législateur ; et il en indique l'amélioration, compatible avec la nécessité d'acquérir la preuve des crimes. Il en résulte, selon l'auteur, qu'il y avait peu de changements à faire à cette ordonnance pour que la procédure criminelle d'un peuple éclairé et bon, cessât d'être regardée comme l'une des plus rigoureuses. Piépape est auteur d'autres ouvrages non imprimés, qui sont entre les mains de son fils, ancien officier de l'armée de Condé, et de Mme. de Pécauld, sa fille. Ce sont des *Observations* sur l'*histoire ;* des *Traductions*, entre autres de *Florus*, qu'il affectionnait particulièrement ; et des *Poésies fugitives*. Lors des orages de la révolution, il se retira dans le lieu de sa naissance, où il continua de servir ses compatriotes avec le même zèle, dans la modeste place de président du bureau de paix et de conciliation. Il n'en fut pas moins victime de la démagogie, qui le fit incarcérer comme royaliste, et lui refusa même les secours de la médecine et de la religion. Il mourut en 1793, à l'âge de soixante-deux ans, dans les prisons de Langres. Sa mort fut déterminée par la douleur d'avoir involontairement contribué à la déplorable fin de son ami M. de Marivetz, dont on trouva chez lui, une lettre confidentielle, relative aux désastres de la révolution (*V.* Marivetz, XVII, 190). D—y.

PIERIUS. *V.* Valerianus.

PIERQUIN (Jean), fils d'un avocat de Charleville, naquit vers 1672, fit ses études à Reims, et y prit le degré de bachelier en théologie. Dès qu'il eut reçu l'ordre

de prêtrise, il fut envoyé vicaire à Rocroi, et ensuite à Rethel. L'archevêque de Reims (Le Tellier) le nomma curé de Châtel-sur-Aisne, quoiqu'il eût à peine vingt-sept ans. C'était plutôt une marque d'estime qu'une récompense : ce bénéfice était d'un mince produit, et pénible à desservir, le titulaire étant chargé en même temps d'une paroisse voisine. Malgré ces inconvénients, Pierquin ne rechercha point un autre poste, et il resta toute sa vie dans cette cure, où il donna une attention particulière à l'éducation des enfants et au soulagement des malades. Il visitait ceux-ci assidument, et venait à leur secours, soit en les dirigeant dans leurs maladies, d'après des connaissances de médecine qu'il avait acquises, soit en leur fournissant des remèdes, ou en les assistant de son médiocre revenu. Une succession qui vint à lui échoir, le mit en état de se livrer mieux encore à ces actes de bienfaisance. Le temps que lui laissaient les fonctions de son ministère, il l'employait à cultiver la physique, qui avait pour lui un attrait particulier. Il mourut en 1742. On a de Pierquin : I. *Œuvres philosophiques et géographiques*, Paris, 1744, un vol. in-12, de quatre cent trente-sept pages, imprimé après la mort de l'auteur. L'éditeur y a réuni les divers Opuscules que Pierquin avait publiés de son vivant, la plupart dans le journal de Verdun. Ce Recueil est divisé en trois parties : la première renferme le système astronomique de Thalès, accommodé à la physique moderne ; dans la deuxième, l'auteur traite du globe terrestre, sous le rapport géographique et hydrographique ; la troisième contient une suite de Dissertations, dont les principaux sujets sont, une aurore boréale, la formation des pierres précieuses, des camaïeux et des coquillages, la couleur des nègres, les batailles et les flottes aériennes, l'évocation des morts, les apparitions, le sabbat, etc. Pierquin a essuyé plus d'une critique. Son explication de l'aurore boréale fut réfutée par Mairan, qui lui-même ne fut pas plus heureux dans la recherche des causes de ce phénomène. Le père Emanuel de Viviers, écrivant sur le même sujet, proposa, contre la théorie de Pierquin, des difficultés, d'où résultèrent des explications de part et d'autre. Aujourd'hui il est convenu que les aurores boréales doivent être attribuées à l'électricité, sur laquelle on n'avait pas encore des connaissances positives. Il s'engagea entre Pierquin et Capperon, curé de Saint-Maxent, une contestation plus sérieuse, au sujet de la formation des pierres précieuses et des camaïeux, que le premier attribuait à des germes préexistants. La dispute, très-vive, ne fut pas toujours accompagnée des égards dont les gens de lettres, surtout des ecclésiastiques, ne devraient jamais s'écarter. Quant aux fantômes, aux évocations, aux apparitions, etc., Pierquin a su concilier ce qui est dû à des autorités respectables avec ce que la raison plus éclairée et le progrès des lumières ont appris sur la part que pouvaient avoir dans ces récits les délires de l'imagination, et les causes naturelles. II. *Vie de saint Juvin*, un vol. in-8°., de 116 pages, Nanci, 1732 ; ouvrage édifiant, mais dépourvu de critique, composé pour les gens du pays habité par Pierquin, chez lesquels ce saint est en grande vénération. III. Deux *Dissertations* : la première *sur la conception de Jésus-Christ* dans le

sein de la Vierge Marie. Pierquin essaie d'y donner quelques notions, d'après des principes physiques, sur le mode dont s'est opérée la génération divine; entreprise plus que hardie, où il s'agit bien moins d'expliquer, que de soumettre sa raison. L'autre Dissertation a pour objet une *Sainte Face*, conservée dans le monastère de Montreuil sous-Laon, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux; image qui attirait un grand nombre de pélerins, et qui porte une inscription sur laquelle se sont exercées les plumes de dom Mabillon et du père Hardouin, jésuite : elle fut reconnue ensuite pour être composée de mots sclavons, dont le sens était, *Imago Domini in linteo* (1). Les journaux de Verdun et de Trévoux parlent de Pierquin avec estime; mais les immenses progrès des sciences naturelles, ont renversé la plupart de ses théories. L—y.

PIERRE (Saint), dit le Prince des apôtres, d'abord nommé *Simon*, né de parents pêcheurs, à Bethsaïde, près du lac de Génésareth, en Galilée, était frère de saint André, le premier disciple du Sauveur. Il avait, à ce que l'on présume, environ quarante ans, lorsqu'il vint, conduit par son frère, se présenter à Jésus-Christ. Voyant le zèle avec lequel Simon avait cru en lui sans le connaître, Jésus lui dit qu'il s'appellerait *Céphas* ou Pierre (*V.* Jean, 1, 42). Il semblait désigner par ce nom, le fondement futur de son Eglise, destinée à s'affermir, malgré les vicissitudes et les faiblesses humaines. Pierre ne suivit pas d'abord Jésus-Christ; mais, retournant le lendemain à ses occupations habituelles, il allait seulement quelquefois l'entendre avec son frère. Jésus, étant venu sur le bord du même lac dit aussi mer de Tibériade, monta sur leur barque, pour instruire la multitude, qui se pressait autour de lui. Mais, sachant que Pierre et André avaient tendu inutilement leurs filets toute la nuit, il leur conseilla de les jeter en pleine eau, ce qu'ils firent; et la pêche fut si abondante, que leur bateau et celui de Jacques et de Jean, leurs compagnons, en furent remplis. Pierre, en avançant pour exprimer sa gratitude, se reconnaissait indigne d'approcher du Seigneur. Son humilité lui valut une vocation nouvelle de la part de Jésus. Cependant Pierre, le seul des apôtres que l'Ecriture dise avoir été marié, avait une maison à Capharnaüm, où le même lac prend le nom de mer de Galilée. Jésus-Christ, ayant lui-même fixé son séjour à Capharnaüm, et marchant le long du rivage, vit de nouveau Pierre et André, avec Jacques et Jean, jetant leurs filets dans la mer. Il leur dit une troisième fois de le suivre; et c'est alors que, de simple pêcheur, Pierre devint pêcheur d'hommes, suivant la parole expresse du Sauveur. Un nouvel acte de bienfaisance acheva de l'attacher à Jésus-Christ, qui accorda aux instances de Simon-Pierre le salut de sa belle-mère, ou plutôt cette femme le dut à sa foi; de même que l'hémorrhoïsse obtint sa guérison, lorsque Jésus, pressé par la foule, demandant qui l'avait touché, Pierre témoigna sa surprise de cette question du Sauveur, qu'il prenait à la lettre.

(1) Ces mots etaient *Obras gospoden na-obronse*. Dom Mabillon crut voir dans le premier de ces mots, quelque chose d'analogue avec le mot mystique *Abraxas* des hérétiques basilidiens, ce qui lui avait fait soupçonner que ce pouvait être une image constellée. Le père Honoré de Sainte-Marie prouve que les mots qui composaient l'inscription appartenaient à la langue esclavonne; ce qui fut confirmé par le czar Pierre, lorsqu'il vint en France. *Hist. de la ville de Laon*, par J. F. L. Devismes, 1822, tom. II, p. 363 (*V.* Honoré, XX, 506).

Malgré le sens grossier de l'apôtre, Jésus-Christ ne laissa pas de le rendre témoin, peu après, avec Jean, son disciple chéri, d'un de ses actes les plus éclatants, la résurrection de la fille de Jaïre. Ce fut encore près de la mer de Galilée que Jésus, après avoir célébré la Pâque à Jérusalem, voulant donner ses instructions à la multitude, qui l'avait suivi partout sur son passage, fit, en l'an 31, l'élection des douze apôtres, à la tête desquels, comme dans la mission des mêmes disciples en l'an 32, les évangélistes nomment saint Pierre. La nuit qui suivit la première multiplication des pains, dont il nourrit un peuple nombreux, les apôtres repassaient la mer pour se rendre à Capharnaüm, lorsqu'ils aperçurent Jésus, tel qu'un fantôme, s'avançant vers eux du milieu des eaux. Quoique la voix du maître le fit reconnaître, Pierre, pour s'en assurer, voulut descendre de la barque, et aller jusqu'à lui; mais la violence du vent ébranlant sa résolution, il s'enfonçait, et allait périr, si Jésus ne lui eût tendu la main, en lui reprochant son peu de fermeté. Cette leçon montrait en même temps, et la puissance de la foi, et la faiblesse qui naît de la présomption. De retour à Capharnaüm, l'annonce que fit Jésus-Christ d'une nourriture plus substantielle que celle de la Pâque, qui s'approchait, fut repoussée par la foi vulgaire de la multitude. Plusieurs des disciples même l'abandonnèrent. Jésus ayant demandé aux apôtres s'ils voulaient aussi le quitter, Simon-Pierre s'empressa de répondre: « Seigneur, à qui donc irions-nous? » vous avez les paroles de la vie éternelle. » Cependant, quoiqu'il parût entendre le sens spirituel du langage de Jésus, son peu d'intelligence lui fut aussi reproché, lorsqu'il demanda l'explication de cette parabole, que ce qui souille l'homme est ce qui sort du cœur et non ce qui entre dans la bouche. Il fallut de nouveaux miracles joints à l'autorité de la doctrine, pour lui faire comprendre que le levain dont les disciples devaient se garder, était celui des Pharisiens et des Sadducéens. Le bienfait de la vue rendue à un aveugle, dans Bethsaïde, patrie de saint Pierre, acheva de dessiller les yeux de l'apôtre. En allant de ce lieu à Césarée, Pierre interrogé par Jésus sur ce qu'il pensait du fils de l'homme, que les uns disaient être Jean-Baptiste, et les autres tel ou tel prophète, répondit, en faisant cette confession célèbre, que Jésus était le Christ, fils du Dieu vivant; ce qui lui mérita la confirmation du nom de *Pierre*, et lui valut le pouvoir *de lier et de délier*, assuré à sa personne, et conféré à l'apostolat (Matthieu, XVI, 16-19; XVIII, 18). Le silence de Marc, disciple de saint Pierre, à ce sujet, ne peut qu'être attribué à la modestie de celui dont il était l'organe. Mais il n'a point tû la rude réprimande que Simon-Pierre s'attira en même temps, pour n'avoir pas cru qu'il fût digne du Christ de souffrir la mort, afin de ressusciter ensuite, comme l'annonçait Jésus. Pierre avait été témoin, sur une montagne, à son réveil, de la transfiguration de Jésus-Christ, qu'une voix céleste avait déclaré le fils de Dieu; et il eût voulu demeurer toujours dans l'état où il se trouvait si bien, ne sachant pas que le repos ne pouvait lui être acquis que par les souffrances. La bonne-foi de Pierre lui assurait la confiance de Jésus-Christ, malgré l'ardeur indiscrète du disciple. Il fut chargé, à Caphar-

naüm, des dispensations de la Providence, en acquittant pour son maître le tribut qu'elle lui procura. L'honneur qu'il reçut à cette occasion, paraît avoir été le motif d'une contestation jalouse entre les disciples sur la primauté du rang; ce qui donna lieu à Jésus, en leur conférant le pouvoir qu'il avait promis (Math. XVIII, 18), de leur recommander à tous l'humilité, ainsi que la remise générale des offenses, dont saint Pierre demandait quel nombre il devait pardonner. Malgré les témoignages de son zèle et sa confiance dans l'autorité de Jésus, l'époque de la Passion, qui était prochaine, allait mettre à une terrible épreuve la foi de l'apôtre, et faire voir que le respect humain et le changement de position pouvaient donner à la faiblesse timide l'apparence de la défection. Le soir de la dernière cène, n'ayant pas d'abord voulu souffrir que ses pieds fussent lavés par celui qu'il reconnaissait pour son Seigneur; averti par lui de ne pas laisser ébranler sa foi, on le voit se proposer de suivre partout son maître, jusqu'en la prison, jusqu'à la mort même: mais à peine put-il veiller une heure avec lui, dans le lieu où la trahison de Judas devait s'effectuer. Pierre, tour-à-tour ardent et craintif, zélé et endormi, confiant et manquant de foi, montrait ainsi, sous deux faces opposées, l'homme et l'apôtre, jusqu'à ce que l'esprit de l'un eût changé ou surmonté le naturel de l'autre. Aussi Jésus-Christ, qui le connaissait mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même, lui prédit-il, malgré ses protestations réitérées, qu'il le renierait avant que le coq eût annoncé le point du jour. Cependant, lorsque les Juifs vinrent pour prendre Jésus, Pierre, de son propre mouvement, tira l'épée, et frappa Malchus, l'un des serviteurs du grand-prêtre; ce qui fit dire à Jésus, en reparant le coup, qu'il n'avait pas besoin d'armes pour sa défense, et que celui qui se servait du glaive périrait par le glaive. Cette leçon, sans s'adresser exclusivement à Pierre, réprimait en lui l'indignation qu'excitait l'injustice, et enseignait à ne point repousser, sans une juste nécessité, la force par la force. Quoique les disciples, selon l'Ecriture, eussent fui, lorsque leur maître fut livré aux Juifs, néaumoins Pierre le suivit de loin, jusqu'en la cour de Caïphe; et un autre disciple (Jean) l'y fit entrer. Mais là, au milieu des ennemis du Christ, qu'il voyait devenu leur proie, son courage s'abattit. Interrogé par un parent de Malchus, par une simple portière, par une servante même, s'il n'était pas Galiléen et disciple de Jésus, il protesta par trois fois, et même avec serment, qu'il ne connaissait pas celui qu'il avait naguère hautement déclaré être le Christ. Ce ne fut qu'après que le coq eut chanté deux fois, et qu'un regard de son maître lui eut touché l'ame, qu'il se souvint de la parole de Jésus. Alors il sortit, et alla pleurer amèrement sa faute. On ne le voit point reparaître dans la Passion, où assiste seulement Jean, avec les trois femmes pieuses dont parle l'Ecriture. Mais ensuite, sur la foi de l'une d'elles, Simon-Pierre court, ainsi que Jean, au sépulcre, où il entre le premier, et s'assure que le corps de Jésus n'y est plus. Ne croyant p.. néanmoins à la résurrection du Sauveur, non plus que les autres apôtres, il fut encore le premier auquel l'Ecriture marque que Jésus ait apparu (I Cor., XV, 5); et alors tous ou presque tous y crurent sur sa parole, avant même

qu'ils en fussent convaincus par leurs yeux. Cependant Pierre, rentré en grâce, semblait avoir besoin d'une mission expresse, qui le consacrât plus particulièrement à ses fonctions apostoliques, lorsque Jésus lui apparut de nouveau en particulier, ainsi qu'à Jean, occupés l'un et l'autre à la pêche, sur la mer de Galilée. C'est là que Jésus-Christ, après avoir reçu de lui trois fois la protestation de son amour, comme pour lui faire expier son triple renoncement, lui confirma autant de fois le soin de ses ouailles, par les mêmes mots : *Paissez mes brebis.* Saint Jean, le bien-aimé de Jésus, et qui ne dissimule pas les torts de son collègue, est celui même qui nomme cet apôtre (chapitre XXI) comme recevant de Jésus-Christ, en retour de son attachement, le pastorat, que saint Ambroise (*in Luc.*, 23) nomme si bien le vicariat de l'amour. Le don de cette fonction, dont l'évangéliste fut témoin, et sur lequel dut se taire, par humilité, Marc, l'interprète de saint Pierre, eut lieu dans cet endroit-là même où Jésus-Christ avait donné à Simon le nom de *Pierre*, qu'il lui confirme derechef, en l'appelant au gouvernement de son Église. Dans cette dernière vocation, il apprend qu'en suivant Jésus-Christ, il souffrira comme lui, et sera glorifié par le martyre. Un mouvement de sensibilité, ou plus encore l'esprit de curiosité, lui fait questionner Jésus sur le sort du disciple chéri : mais son zèle indiscret est réprimé par J.-C; et cette nouvelle faiblesse lui valut, de la part du maître, une dernière leçon. Après avoir été témoins de l'ascension du Sauveur, les apôtres, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu de J.-C., se réunirent à Jérusalem. On voit dès-lors Pierre présider et instruire l'assemblée. En rappelant avec une bonté indulgente qu'il se devait à lui-même, la faute de l'apôtre Judas, et sa punition qui avait été prédite par David ainsi que son remplacement, il propose et l'on adopte l'avis d'élire un autre apôtre, témoin de la résurrection de J. C., afin de compléter le ministère apostolique. L'application qu'il fait des Ecritures, paraît plus à propos encore, lorsqu'éclate le phénomène dont les disciples se trouvent tout-à-coup frappés. Le jour de la Pentecôte, vers la troisième heure, un grand bruit, tel qu'un vent impétueux, remplit le lieu de l'assemblée : ils voient paraître comme des langues de feu, et se sentent pénétrés de ce même Esprit que Jésus leur avait annoncé en les quittant. Dans l'effusion du zèle qui les transporte, leur langage éloquent et nouveau étonne le peuple de Jérusalem, et les étrangers mêmes qui les entendent. Mais plusieurs d'entre les Juifs s'écrient, que ce sont des gens ivres qui s'expriment ainsi, quoiqu'il fût matin encore, et que dans l'ivresse ils n'eussent pu que balbutier. C'est alors que Pierre, éclairé d'une nouvelle lumière, prononce, devant les ennemis de J.-C. devenus les siens, un discours aussi sage que courageux. Il leur marque, par l'accomplissement de la prophétie de Joël (II, 28-30), que l'époque annoncée par J.-C. était arrivée, où les disciples seraient pleins de cette vertu, qu'il devait répandre sur eux et sur ses serviteurs. Il signale en même temps les malheurs prédits aux Juifs, s'ils ne se repentent d'avoir méconnu le Christ, dont la mort et la résurrection glorieuse ont été prophétisées par David, appelant

son Seigneur ce même Christ, qui a été élevé au ciel, et qui envoie aujourd'hui son Esprit pour que chacun d'eux, en croyant, y participe et le reçoive. Un grand nombre de Juifs, ayant ouï le discours de l'apôtre, où respirait toute l'affection d'un père, eurent l'ame touchée; et trois mille reçurent le baptême. Cependant, malgré la nouvelle institution, une condescendance fraternelle le faisait obtempérer aux observances de la loi judaïque, en se réunissant dans le Temple avec les nouveaux disciples. Pierre et Jean y étant montés ensemble pour la prière de nones (celle de la neuvième heure), un perclus, placé à la porte du temple, suivant le récit de l'évangéliste saint Luc, s'adressa aux apôtres, en leur demandant l'aumône. Pierre lui dit, qu'il n'avait ni or ni argent : « mais ce que j'ai, ajouta-t-il, je vous le donne; levez-vous au nom de J.-C. » Il le prit alors par la main; et le perclus, s'étant levé aussitôt, entra avec eux dans le temple, en leur témoignant sa joie et sa gratitude. Le peuple étonné s'assemblait autour d'eux, et faisait éclater, en les honorant, son admiration. Mais l'humble apôtre rejetait la gloire de cette guérison sur celui que dans leur aveuglement ils avaient crucifié, et qui, d'après leurs propres oracles, était ressuscité pour leur salut. Les prêtres, et surtout les Sadducéens, ne pouvant souffrir que Pierre et Jean prêchassent au peuple la résurrection de J.-C., tentèrent de les faire arrêter publiquement, pour intimider la multitude. Cette mesure redoublant l'intérêt qu'on portait aux apôtres, le nouveau discours de saint Pierre en convertit un plus grand nombre encore; et cinq mille furent baptisés. D'un autre côté, le courage des apôtres s'enhardit par le succès; et Pierre, qu'on avait vu si timide et si peu ferme dans ses propos, ne balança plus de confesser avec force le nom de Jésus-Christ, devant l'assemblée des sénateurs, des docteurs de la loi et des pontifes; et lorsqu'on eut relâché les apôtres par la crainte de la multitude, avec défense de continuer d'enseigner au nom de Jésus, il en appela au témoignage même du conseil, pour le faire juge s'ils devaient cesser de rendre hommage à la puissance de leur maître. De cette époque se fonde l'Église apostolique, persécutée dès son origine, et renaissante de la persécution. Les nouveaux convertis, réunis avec les disciples et les apôtres, ne firent plus qu'un avec eux. Le temps donné à l'instruction commune, les repas fraternels institués sous le nom d'Agapes, pour partager le pain eucharistique, l'assistance des familles pauvres ou victimes de leur zèle, premier besoin de la charité chrétienne, contribuèrent, avec l'exemple récent de Jésus-Christ et des apôtres, à la mise en commun des biens. Le livre des *Récognitions*, ouvrage des premiers siècles s'il n'est pas de l'auteur auquel on l'attribue, nous montre saint Pierre vivant en père de famille avec ses disciples, et les instruisant encore plus par ses exemples que par ses discours : on voit auprès de lui Marc l'évangéliste, que Pierre nomme son fils; Evode son successeur au siége d'Antioche; Lin et Clément, à celui de Rome. Quoique les fidèles habitassent séparément, ils se réunissaient dans des assemblées, dont saint Pierre était l'ame. Les besoins de l'Église s'accroissant avec le nombre des fidèles, que la vie com-

mune tendait aussi à multiplier, elle dut nécessairement être gouvernée avec une fermeté sévère et une exacte régularité. L'abandon des biens était libre, et un pur don de la charité : mais la renonciation une fois faite sous la foi du serment, devenait sacrée; et la violer était un sacrilége, dont l'impunité eût causé le scandale et souillé dans son germe une religion qui ne pouvait se soutenir que par sa sainteté. L'apôtre, malgré sa bonté naturelle, crut devoir à ses fonctions et à la communauté un exemple terrible de punition, dans la personne de deux époux qui retinrent et dissimulèrent une partie du bien vendu qu'ils avaient voué sans réserve. Le mari se présente, comme pour déposer entre les mains de l'apôtre la totalité du prix. Pierre, pénétrant sa pensée, lui dit : « Ananie, vous avez menti, non aux hommes, mais à Dieu. » Saisi de terreur, Ananie tombe aussitôt, évanoui et sans vie. Saphire arrive; et Pierre, ému de pitié, afin de lui faire reconnaître sa faute, lui demande si elle n'avait rien retenu : mais cette femme le niant avec assurance, elle subit le même sort, et tombe frappée comme son mari. Cet événement, en répandant parmi les fidèles l'horreur d'un mensonge contre la religion du serment et contre l'esprit du christianisme naissant, imprimait chez une grande partie des Juifs une crainte salutaire; et si une terreur jalouse, et une pitié naturelle ou feinte, pouvaient exciter d'autre part le murmure et le dépit (comme, en traitant ce sujet, l'a si bien représenté un célèbre peintre moraliste moderne, Le Poussin), des actes nombreux de bienfaisance, en tempéraient l'effet, et ne montraient plus que la main d'un père désarmant celle du juge. Telle était enfin l'autorité de l'apôtre, et la confiance de la multitude, que, suivant le rapport de saint Luc, on plaçait dans des lits les malades jusque dans les rues où saint Pierre devait passer, persuadé que son ombre, en les couvrant, suffirait pour les guérir. Tant de témoignages de puissance ne firent qu'irriter les prêtres, et surtout la secte des Sadducéens, qui était celle du grand-pontife. Quoiqu'ils fussent sous la domination des Romains, ils firent emprisonner publiquement les apôtres. Mais bientôt délivrés miraculeusement, et enseignant de nouveau dans le temple, ces mêmes apôtres, ramenés devant le grand-prêtre, déclarèrent avec franchise et simplicité, par l'organe de Pierre, qu'ils se croyaient plutôt obligés d'obéir à Dieu qu'à l'autorité du pontife. Cette résistance accrut encore la haine de leurs persécuteurs, qui délibérèrent de les mettre à mort. Mais le docteur Gamaliel, honoré des sénateurs et de tout le peuple, parvint à dissuader ses confrères, en les engageant à examiner si le parti des apôtres n'était réellement qu'une faction humaine, qui, dans ce cas, ne tarderait pas à se dissiper. Le discours de Gamaliel ne put empêcher que les apôtres ne fussent battus des verges : cependant il avait calmé la multitude, et touché même une partie des prêtres. Le nombre des fidèles s'augmentait de jour en jour. L'élection des diacres pour l'ordre et la distribution des aumônes, la nomination de Jacques-le-Mineur, parent de Jésus-Christ, préposé par Pierre et ses collègues pour administrer l'église de Jérusalem, tendaient de plus en plus à l'affermissement de la nouvelle Eglise. La

fureur des Juifs était à son comble. Alors commença une grande persécution dans la Judée et dans la Syrie. Le chef des diacres, Étienne, fut la première des victimes. Saul, le persécuteur de la foi, en devint lui-même l'apôtre : et Pilate ayant fait un rapport à l'empereur Tibère sur les différentes circonstances de la vie de Jésus-Christ, rapport qui a été invoqué par saint Justin et par Tertullien dans leur défense apologétique devant le sénat romain, quoiqu'il ne nous en reste aucun acte authentique; la persécution des Juifs s'arrêta, et, jusqu'au temps de Hérode Agrippa, elle n'eut plus lieu que partiellement. Les apôtres allèrent prêcher ou confirmer la foi dans les lieux de la Judée où la dispersion causée par la persécution avait préparé la voie à leur ministère. Pierre, étant venu avec Jean à Samarie, eut en tête Simon le Magicien, qui crut pouvoir acheter d'eux la puissance dont il les voyait revêtus. Mais Pierre rejeta vivement la proposition d'un trafic si opposé à l'esprit de l'Evangile ; et de là est venu le nom de *Simonie* resté attaché à ce commerce. Simon, au lieu d'être frappé des remontrances de Pierre, devint son ennemi mortel; et les soins désintéressés de l'apôtre, soulageant les malheureux, et consolant de pauvres veuves en leur rendant une mère, ne firent qu'endurcir le cœur de l'Israélite. Jusqu'alors Pierre n'avait communiqué qu'avec les Juifs. Une vision qu'il eut, lorsqu'il était en prières avant l'heure de son repas, lui montra par trois fois une nappe couverte de toutes sortes de viandes; et il entendit une voix qui lui ordonnait d'en user, sans aucune distinction de celles qu'il appelait impures, et que Dieu avait purifiées. Il fit bientôt l'application de ce qu'il avait vu, quand il reçut la visite des envoyés de Corneille, centurion romain, qui l'engageait à venir à Césarée, pour l'instruire et le baptiser. Pierre s'y transporta ; et Corneille fut le premier gentil qui reçut la foi par le ministère du premier apôtre, quoique l'Évangile, d'abord annoncé aux Juifs, fût prêché plus tard aux autres peuples, lors de la mission de l'apôtre saint Paul (*V.* ce nom). Les disciples de saint Pierre, à son retour à Jérusalem, murmurèrent de ce que la foi chrétienne avait été communiquée à un incirconcis. Quoiqu'il eût, pour sa défense, invoqué l'ordre de Dieu, la plainte de quelques Juifs convertis fut le germe de la dispute qui s'éleva dans la suite, pour obliger, d'une part, les nouveaux chrétiens à se faire circoncire; et de l'autre, pour les affranchir de la loi judaïque. Ce fut vers l'an 36, que Pierre, et les autres apôtres, après avoir reçu la visite de Paul, et s'être probablement partagé la prédication, quittèrent définitivement Jérusalem, pour aller porter l'Évangile au-delà de la Judée, et parmi les nations. Saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*, en parlant de la paix qui régnait alors, et qui favorisait les progrès de l'Évangile, ne mentionne pas le voyage de saint Pierre à Antioche, et ne parle que de son emprisonnement à Jérusalem, et de son apparition au concile de cette ville, en 52. Mais saint Paul témoigne que cet apôtre vint à Antioche ; et Eusèbe, Origène et saint Jérôme, nous apprennent que saint Pierre y siégea d'abord, avant de se rendre à Rome. Il paraît même avoir été le premier pasteur d'Antioche, comme ses habitants furent les pre-

miers qui reçurent le nom de chrétiens. On voit aussi, d'après sa première Épître, qu'il prêcha aux Juifs dans le Pont, la Galatie, la Bithynie et la Cappadoce. C'est vers l'an 42, environ vingt-quatre ans avant sa mort, suivant le calendrier de Buscherius, que saint Pierre serait venu à Rome, dans les premiers temps de l'empire de Claude, selon la chronique d'Eusèbe et la version de saint Jérôme. La tradition sur laquelle ils se fondent, a dû être nécessairement obscurcie, comme l'histoire des premiers évêques sous la domination des empereurs païens; mais elle n'avait pu être entièrement étouffée. Quelques doutes qu'aient élevés à ce sujet les auteurs critiques dissidents, l'un de leurs plus judicieux écrivains, Pearson, a observé que, malgré le silence de saint Luc, dont le témoignage relatif à saint Pierre cesse à l'époque où lui-même devient le compagnon de saint Paul, on n'a point douté, dans l'antiquité, que le premier n'eût fondé l'église d'Occident à Rome, comme celle d'Orient à Antioche. Les divers séjours qu'il put faire dans l'espace de vingt-quatre ans, ainsi que les différentes chaires sous son nom, prouveraient seulement qu'il aurait gouverné ces églises, sans y résider, dans des temps où les divisions naissantes entre les chrétiens, les troubles suscités par les Juifs, la foi mal établie ou mal affermie, nécessitaient de nouveaux voyages et de nouvelles visites, surtout à Jérusalem, dont l'évêque devait montrer pour le premier apôtre une déférence autorisée par Jésus-Christ même; en sorte que Pierre était, non simplement l'évêque de Rome, d'Antioche, ou d'Amasée, mais l'évêque de l'Église universelle. Saint Paul, dans son *Épître aux Romains* (chap. xv), en les félicitant de leur foi, dont on parle, dit-il, par tout le monde, leur mande que, depuis long-temps, il s'était proposé d'aller les visiter; mais que ce qui l'en avait souvent empêché, était la loi qu'il s'était faite de ne point prêcher l'Évangile dans les lieux qui l'avaient déjà reçu, afin de ne point bâtir *sur le fondement d'autrui.* Il est difficile qu'une église déjà fondée depuis long-temps, et généralement renommée, eût fait les grands progrès annoncés par saint Paul, si l'adversaire de Simon le Magicien, saint Pierre, ne fût venu à Rome opposer ses prédications aux discours du faux apôtre, qui s'y était rendu dès l'an 41, et à qui l'on avait décerné, sous Claude, des honneurs que le sénat avait refusés sous Tibère à Jésus-Christ. Saumaise, et quelques modernes, en alléguant un monument consacré au demi-dieu *Semo*, ont cherché vainement à donner le change sur l'érection d'une statue en l'honneur de Simon, attestée par saint Justin, dans son Apologie. C'est, sans doute, ce culte idolâtre que saint Pierre avait en vue, lorsqu'il écrivit, en 44, suivant Eusèbe, sa première Épître datée de *l'église qui est en Babylone.* On voit, par cette forme même, qu'il désigne Rome *païenne*, ou la ville des Gentils, comme il appelle *Chrétiens* les fidèles auxquels il s'adresse, ou les Juifs convertis. Pearson, qui prend à la lettre Babylone pour la petite ville d'Égypte de ce nom, semble s'appuyer sur ce que saint Marc, nommé dans l'épître, avait prêché à Alexandrie; mais ce fut en 49, que ce disciple alla en Égypte par l'ordre de son maître. Il paraît seulement lui avoir servi d'interprète dans cette Épître qu'on croit écrite en grec, de

même qu'il n'aurait été, dans l'Évangile sous son nom, que l'organe de saint Pierre, auquel on l'a attribué. La même Épître, presque toute morale, et renfermant un grand sens en peu de mots, contient ces paroles notables : *Aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le Roi.* Ces expressions semblent faire allusion à l'époque où il était allé dans la Palestine, sous Hérode Agrippa, et où il faillit être victime, comme le fut Jacques-le-Majeur, d'une nouvelle persécution, dont les divisions des Juifs avaient été le prétexte. Sa délivrance, due aux prières des Chrétiens, était pour lui un motif de glorifier la puissance de son auteur, en leur prêchant la concorde et la soumission au prince. Des troubles ultérieurs excités à Rome, selon Suétone, à l'occasion du Christ, et sans doute par les mêmes motifs, entre les Gentils et les nouveaux Chrétiens circoncis ou incirconcis, ayant fait ordonner aux Juifs d'en sortir, tous furent compris dans cette proscription; et cette circonstance paraît avoir rappelé Pierre à Jérusalem. Il y présida le concile de ce nom, en 52, avec l'évêque de cette ville, qui ne parla qu'après lui, en appuyant la déclaration proposée de l'affranchissement de la loi juive par la loi évangélique, liberté que saint Paul était venu défendre, et qui, sauf quelques concessions, fut décrétée par le concile. L'apostolat des Juifs, plus spécialement attribué à Pierre, comme celui des nations à saint Paul, donna lieu à une plus grande tolérance de la part du premier, pour le peuple israélite; ce qui scandalisa les Gentils d'Antioche, avec lesquels il vécut d'abord pour les instruire, et dont il se sépara ensuite pour judaïser en leur présence. Saint Paul, en déclarant qu'il lui *résista en face*, marquait, par cette expression même, la supériorité de celui qu'il reprenait publiquement, et dont l'ascendant pouvait faire croire à la nécessité des observances que le concile n'avait que tolérées. Pierre reçut sans peine, et avec douceur, la leçon de l'apôtre saint Paul. L'hommage qu'il rend à sa sagesse, dans une seconde Épître, annonce que, si l'on ne voit point les deux apôtres se correspondre dans leur mission respective, c'est que leurs fonctions se trouvaient séparées, l'un parlant plus de la loi morale aux Juifs, et l'autre plus de la foi chrétienne aux Gentils. De l'année 52 à l'année 65, où ils se réunissent, Eusèbe le fait prêcher à Corinthe, dans l'intervalle des deux voyages que fit saint Paul à cette ville de luxe. Pierre retourna encore, selon le même auteur, à Jérusalem, afin d'ordonner Siméon à la place de Jacques-le-Mineur. Enfin, les Juifs du Pont et des provinces voisines furent par lui visités de nouveau ; et c'est encore à eux qu'il adresse de Rome, en 64, sa seconde Épître, reconnue pour canonique mais d'un autre interprète, où il les prémunit contre les menées des disciples de Simon le Magicien, répandus en Asie, qui, abusant de ce qu'avait dit saint Paul, prétendaient que la foi seule suffisait pour la justification. Il explique, par les paroles mêmes de l'apôtre, les endroits difficiles (sans doute ceux de l'*Épître aux Hébreux*), dont ces sectaires cherchaient à détourner le sens : nouvelle preuve que les deux apôtres s'entendaient parfaitement, et que le silence de saint Paul sur saint Pierre, depuis Antioche, se trouve expliqué, dans l'*Épître* même *aux Romains*, par l'objet de la mis-

sion distincte dans laquelle il se renfermait. Cependant, vers 65, selon Denys et Astère, ces deux apôtres joignirent à Rome leurs efforts contre l'ennemi commun de la doctrine évangélique, Simon le Magicien. Mais la prédication de la morale chrétienne dégagée de toutes les illusions du paganisme, et dirigée, dans la cour la plus corrompue, contre tout ce qui pouvait flatter la mollesse et les sens, dut irriter Néron, et exciter la jalousie du chef de secte, dont Pierre, aidé de l'éloquent apôtre, son confrère, allait combattre de nouveau l'imposture. Un acte de puissance, que plusieurs des anciens Pères grecs rapportent, et par lequel Simon le Magicien voulut détruire l'influence des apôtres en s'élevant en l'air devant l'empereur, ayant échoué, tandis qu'ils étaient en prières ; la chute du magicien leur fut attribuée. Néron donna l'ordre de les arrêter. Saint Pierre était sur le point de céder aux instances des Chrétiens, qui le pressaient de chercher un asile. Mais, se rappelant les paroles de Jésus-Christ, qui lui avait prédit sa mort, il ne songea plus à fuir. Il fut emprisonné avec saint Paul, et souffrit, comme lui, le martyre, en 65, le même jour et au même lieu (*V.* saint PAUL). Eusèbe, Prudence et Astère disent qu'il fut crucifié la tête en bas. Deux femmes, Basilisse et Anastasie, voulant rendre aux martyrs les honneurs de la sépulture, furent saisies et décapitées. Cependant des Chrétiens d'Orient parvinrent à déposer leurs corps dans les catacombes, d'où, après la mort de Néron, ils furent extraits ; et on les inhuma, partie au chemin d'Ostie, où est aujourd'hui l'église Saint-Paul, partie au Vatican, dont le quartier, suivant Philon (que l'on a cru avoir connu saint Pierre à Rome), était occupé par les Juifs. Des basiliques élevées sur les ruines des palais des empereurs, ont depuis rendu les tombeaux de l'humble pêcheur et du faiseur de tentes, plus célèbres que les mausolées des Césars. Une église de Saint-Pierre-aux-Liens fut construite sur la prison du Saint, dès que le culte chrétien devint public ; et Constantin fit élever une église au Vatican, sous l'invocation des deux apôtres. Grégoire de Tours l'a décrite telle qu'elle existait au sixième siècle. La fête solennelle de saint Pierre, avec celle de l'illustre compagnon de son martyre, était célébrée, le même jour, 29 juin, dans tout le monde chrétien. Les plus anciennes ordonnances de France pour la célébration des fêtes publiques, y comprennent celle de saint Pierre et de saint Paul. Leurs bustes en argent, richement décorés par le roi de France Charles V, et contenant leurs chefs, furent donnés à l'église de Saint-Jean-de-Latran par le pape Urbain V. Ces précieux reliquaires, dépouillés dans les derniers temps, ont dû leur rétablissement à Pie VII. Le tombeau qui renferme, à la basilique du Vatican, une partie des corps des deux apôtres, est aujourd'hui placé dans l'église souterraine, au centre de la nouvelle basilique élevée sur l'ancienne, par Jules II et Léon X, et qui est la première du monde, par sa dignité comme par sa grandeur et sa richesse.

G—CE.

PIERRE (SAINT), archevêque de Tarentaise, en Savoie, né l'an 1100, au village de Saint-Maurice, au diocèse de Vienne (1), prit, à l'âge de

(1) Probablement à *Saint-Maurice de Chatelles*, commune de Villette-Serpaise, à deux petites lieues

vingt ans, l'habit religieux, à Bonnevaux, en Dauphiné, maison qui avait été établie par les disciples de saint Bernard. Il était abbé de Tamié, lorsqu'il fut choisi, vers l'an 1140, pour occuper le siége archiépiscopal de Tarentaise : saint Bernard et le chapitre de l'ordre le pressèrent d'accepter cette dignité. L'église de Tarentaise avait besoin d'un bon pasteur, ayant été livrée à un évêque mercenaire, qui avait encouragé tous les désordres. Après avoir travaillé pendant treize ans à réparer de grands malheurs, le saint archevêque prit la résolution de quitter son église pour vivre de nouveau dans la retraite, et alla se cacher dans un monastère de son ordre, en Allemagne, où il espérait demeurer inconnu ; mais il fut découvert, et forcé de retourner dans son diocèse, où on le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Il reprit ses fonctions épiscopales avec une nouvelle ardeur, et s'occupa particulièrement des pauvres, dont il était le père et le protecteur. Instruit que les voyageurs périssaient souvent, faute de secours, en traversant les Alpes, il fonda pour eux des hospices en différents points de ces montagnes. Comme archevêque de Tarentaise, il était vassal de l'empereur Frédéric, qui soutenait l'anti-pape Victor III contre le pape Alexandre III. Notre saint prélat fut presque le seul, dans l'Empire germanique, qui osât se déclarer pour le pontife légitime, dont il prit hautement le parti, même en présence de l'empereur, sans craindre le caractère fougueux et violent de ce prince. Pierre, dont le zèle ne pouvait se renfermer dans les bornes de son diocèse, alla annoncer la parole de Dieu en Alsace, en Bourgogne, en Lorraine, et en diverses contrées de l'Italie. Partout ses discours et sa piété produisirent les plus grands fruits. La guerre s'étant rallumée, en 1170, entre le roi de France et celui d'Angleterre, le zélé prélat, chargé par le pape d'aller réconcilier les deux princes, se mit aussitôt en route, pour exécuter cette honorable mission. Malgré son grand âge, il prêchait dans tous les lieux par où il passait. Louis VII, qui avait envoyé au-devant de lui un des premiers seigneurs de la cour, le reçut avec les marques du plus profond respect. De Paris, Pierre se rendit à Chaumont, sur les confins de la Normandie. Henri II, roi d'Angleterre, étant venu lui-même à sa rencontre, descendit de cheval lorsqu'il l'aperçut, et se prosterna devant lui. Le mercredi des Cendres (1171), saint Pierre se trouvant dans l'abbaye de Mortemer, au diocèse de Rouen, Henri s'y rendit avec sa cour pour recevoir les cendres de sa main. L'archevêque traita avec sagesse l'affaire dont il était chargé. Ayant engagé les deux rois à terminer leurs différends, il obtint d'eux qu'ils feraient tenir des conciles dans leurs états, afin qu'Alexandre III y fût reconnu. Le saint archevêque était à peine retourné dans son diocèse, que le pape le renvoya de nouveau vers le roi d'Angleterre, afin de réconcilier, s'il était possible, ce prince avec son fils. Cette mission n'eut point le succès qu'on en devait attendre. Le serviteur de Dieu étant tombé malade en revenant en Tarentaise, mourut, le 14 septembre 1174, (2), à Bellevaux, maison de l'ordre

de Vienne ; ou, peut-être, à *Saint-Maurice de l'exil*, à une lieue du Péage.

(2) Son épitaphe dit en 1175, sans préciser le jour.

de Cîteaux, dans le diocèse de Besançon. Le pape Célestin III le mit au nombre des saints en 1191. L'église célèbre sa mémoire le 8 mai. Sa *Vie*, écrite par Geofroi d'Hautecombe, fidèle compagnon de ses travaux, se trouve dans l'*Histoire de Cîteaux*, par D. Lenain, tome II, p. 83 et suiv. G—Y.

PIERRE-CHRYSOLOGUE (SAINT), archevêque de Ravenne, né à Imola, fut instruit dans les lettres sacrées par Corneille, évêque de cette ville. Tant que Pierre vécut, il parla de son maître et de ses soins, avec la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance. Le siége épiscopal de Ravenne étant devenu vacant, en 430, le pape Sixte III conféra cette haute dignité à Pierre. Le nouveau prélat fut reçu avec joie à Ravenne, où résidait l'empereur Valentinien III avec sa mère Placide. Le saint évêque instruisait lui-même son peuple. Nous avons de lui cent soixante-seize Discours, qui furent recueillis, dans le huitième siècle, par Félix, un de ses successeurs; ce sont de courtes homélies, dont le style est élégant, mais un peu recherché. On en doit au P. Sebast. Paoli, clerc régulier (*Voy.* PAOLI, XXXII, 505), une bonne édition, qui a été réimprimée en Allemagne, sous ce titre : *S. Petri Chrysologi Sermones aurei cum notis variorum*, Augsbourg, 1758, in vol. Il paraît que le saint prélat parlait souvent en présence de l'empereur et de la famille impériale. A la prière du prince, le siége de Ravenne, qui, jusque-là, avait été sous la dépendance de l'archevêque de Milan, fut élevé à la dignité de métropole, et déclaré indépendant de son ancien métropolitain. Saint Germain d'Auxerre étant venu, en 448, à Ravenne, fut traité de la manière la plus honorable par saint Pierre-Chrysologue, qui, après sa mort, lui fit rendre de grands honneurs. Il garda le cilice et le capuchon de saint Germain, comme un précieux héritage. Saint Pierre ne lui survécut pas long-temps; car nous voyons que Jean, son successeur, alla au-devant d'Attila, lorsque ce farouche soldat s'approchait, en 452, de la ville de Ravenne. Saint Pierre sentant approcher sa dernière heure, se rendit à Imola, où il mourut le 2 décembre. Le surnom de *Chrysologue*, qui ne lui fut donné que deux siècles et demi après sa mort, par l'archevêque Félix, indique la haute estime que l'on faisait de ses discours, et signifie que ses paroles avaient le prix de l'or. G—Y.

PIERRE (SAINT) D'*ALCANTARA*, ainsi appelé de la ville de ce nom, dont son père était gouverneur, y prit naissance en 1499. Il y fit ses premières études, et étudia le droit canon à Salamanque. En 1513, il fut rappelé dans sa famille. Il avait été élevé dans la piété dès sa plus tendre enfance. Les avantages que sa naissance lui promettait dans le monde, ne se présentèrent même pas à son esprit, lorsqu'il fut question d'embrasser un état; et il n'hésita point un moment à leur préférer la vie pauvre dont on faisait profession dans l'ordre de Saint-François : il en prit l'habit, à l'âge de seize ans, dans le couvent de Manjarès, situé sur les montagnes qui séparent la Castille du Portugal. Dès les premiers moments, il y fut un modèle de pénitence et de mortification. Il ne vivait que de pain, d'eau et d'herbes insipides. Il se refusait même jusqu'aux douceurs du sommeil : la contemplation et la prière étaient

son unique occupation. Il avait à peine vingt ans, lorsque ses supérieurs, édifiés d'une vie si parfaite, le mirent à la tête d'une petite communauté qu'on venait de fonder; et il la gouverna avec une rare sagesse. Il n'était point encore dans les ordres. Ses supérieurs lui ayant ordonné de s'y préparer, il les reçut, et fut fait prêtre, en 1524. Alors il commença d'annoncer la parole de Dieu; et de nombreuses conversions furent le fruit de ses prédications. Il était si occupé des choses du ciel, que les objets terrestres qui eussent dû lui être le plus familiers, échappaient à son attention. Il passa, dit-on, plusieurs années dans un couvent, sans savoir comment l'église en était faite, quoiqu'il ne manquât à aucun office. La vie solitaire et érémitique était celle pour laquelle il avait le plus d'attrait; goût auquel ses supérieurs voulurent bien quelquefois condescendre, mais dont ils exigèrent le sacrifice, lorsque le bien de la religion le demandait. En 1538, il fut élu provincial d'Estramadure. Il profita de l'autorité que lui donnait cette place pour rendre à la discipline monastique toute sa force; et il fit des réglements sévères qui furent approuvés dans le chapitre tenu à Placentia, en 1540. Le temps de son provincialat étant expiré, il vint à Lisbonne, pour y contribuer, avec le P. Martin de Sainte-Marie, à la fondation d'un couvent, où les observances qu'il avait établies devaient être mises en vigueur. Il y passa deux ans, pendant lesquels il se chargea de former les novices. Lui-même, durant ce temps, méditait le plan d'une congrégation où la vie pénitente serait portée à son plus haut point. Le premier couvent de cette réforme, dite des *Franciscains déchaussés*, fut bâti en 1555. Il n'avait que trente-deux pieds de long sur vingt-huit de large, l'église comprise. Les cellules des religieux étaient si resserrées, qu'à peine pouvaient-ils s'y tenir debout ou couchés, et qu'elles ressemblaient à de véritables tombeaux. Le genre de vie répondait à l'incommodité du logement. Cette réforme néanmoins ne laissa pas de se propager. Paul IV l'approuva par une bulle du mois de février 1562, et l'affranchit de la juridiction des Franciscains conventuels. La réputation de Pierre d'Alcantara avait pénétré dans les cours. Jean III, roi de Portugal, l'infante Marie sa sœur, le prince Louis, frère du roi, le duc d'Aveiro, et d'autres grands personnages, désirèrent le consulter. Il fit plusieurs voyages pour les satisfaire; et d'éclatantes conversions furent dues à ses conseils. Charles-Quint lui-même, retiré à Saint-Just après son abdication, souhaita de l'avoir pour confesseur: mais sur diverses raisons que le saint allégua, ce prince reçut ses excuses. En 1559, Pierre d'Alcantara, venu à Avila pour y faire sa visite en qualité de commissaire-général de son ordre, eut occasion d'y voir sainte Thérèse, et de lui porter des consolations dont elle avait besoin: c'est dans cette circonstance qu'il l'engagea à réformer l'ordre des Carmes. Environ deux ans après, étant encore en cours de visite, il tomba malade dans le couvent de Viciosa. Le duc d'Oropesa le fit transporter chez lui, pour qu'il y fut traité plus commodément: mais, la maladie s'aggravant, Pierre d'Alcantara voulut être ramené au couvent d'Avenas, pour y mourir au milieu de ses frères. Il y expira saintement, le 19 octobre 1562,

dans la soixante-troisième année de son âge. On a de lui : I. Un *Traité de l'oraison mentale*, regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, le père Louis de Grenade, et saint François-de-Sales. II. Un *Traité de la paix de l'ame*, qui n'est pas moins estimé. Pierre fut béatifié par Grégoire XV, en 1622, et mis au rang des saints par Clément IX, en 1629. Il faut entendre sainte Thérèse parler de la piété, des austérités et des vertus de saint Pierre d'Alcantara, d'après ce qu'elle en avait appris de lui-même. Pendant quarante ans, dit-elle, il n'avait dormi qu'une heure et demie par jour. Il prenait ce moment de repos assis à terre, et la tête appuyée sur un morceau de bois cloué à la muraille. Il marchait toujours pieds nus. L'on eût dit que pour lui les saisons n'avaient point de rigueur. Par le plus ardent soleil, par le plus extrême froid, par la pluie la plus violente, on ne le vit jamais se couvrir la tête de son capuce. Il ne mangeait qu'une fois en trois jours. Son corps, ajoute la sainte, était si faible et si décharné, qu'il ressemblait à un tronc d'arbre, dont les racines desséchées s'étendent de part et d'autre. Sainte Thérèse assure que depuis sa mort, il lui apparut plusieurs fois, environné de gloire, et qu'il lui dit : *Heureuse pénitence, qui m'a obtenu une telle récompense !* L—Y.

PIERRE-NOLASQUE (SAINT). *V.* NOLASQUE.

PIERRE DE COURTENAI, empereur de Constantinople, et comte de Nevers, était cousin-germain de Philippe-Auguste (1), et signala sa valeur, en 1214, à la bataille de Bouvines (*Voy.* p. 98 ci-dessus). Il avait accompagné le même monarque à la Terre-Sainte, dans la croisade de 1190 (2), et se montra toujours fort affectionné à ce prince, qui lui avait fait épouser (en 1184) Agnès, héritière des comtés de Nevers et d'Auxerre. Devenu veuf, en 1192, et conservant la garde-noble de ces deux comtés au nom de Mahaut, sa fille unique, il épousa, l'année suivante, Yolande de Hainaut, dont le frère, Baudouin, devint comte de Flandre, en 1195, et empereur de Constantinople, en 1204, lorsque cette capitale de l'empire d'Orient fut prise par les barons français (*V.* BAUDOUIN, III, 545). Henri Ier., frère et successeur de Baudouin, étant mort lui-même sans enfants, en 1216 (*V.* HENRI de Hainault, XX, 83), les croisés appelèrent à ce trône chancelant, son beau-frère, Pierre de Courtenai. On avait d'abord offert cette couronne à André, roi de Hongrie, qui l'avait refusée. Pierre, qui la regardait en quelque sorte comme un héritage de famille, et qui ne pouvait espérer de jouer à la cour de France qu'un rôle secondaire, vendit ou engagea une partie de ses domaines pour subvenir aux frais de cette expédition : car il ne pouvait se dissimuler que son empire était presque entièrement à conquérir, le pouvoir des barons qui l'avaient élu ne s'étendant guère au-delà des remparts de Constantinople, menacés à-la-fois par les Bulgares de la Thrace,

(1) Son père, Pierre Ier., était le 5e fils de Louis *le Gros*, et avait épousé Isabelle, héritière de Courtenai, de Montargis, etc. Il suivit le roi Louis *le Jeune*, son frère, à la deuxième croisade, entreprit une autre expédition en Palestine, avec Henri Ier., comte de Champagne, et mourut en 1183.

(2) Pierre fit aussi partie de la croisade contre les Albigeois, en 1211 ; et assista au siege de Lavaur, pendant lequel il s'efforça vainement de détacher du parti de ces hérétiques obstinés, le comte de Toulouse, qui était son parent.

les Grecs de Nicée, et les Musulmans de l'Asie. N'ayant pu réunir que cinq mille hommes taut infanterie que cavalerie, il ne se crut pas en état de s'ouvrir un passage au travers de la Bulgarie, et s'adressa aux Vénitiens, pour faire le trajet par mer sur les vaisseaux de la république. Mais, avant tout, il voulut recevoir, de la main du pape, la couronne impériale. Honorius III opposa quelques difficultés : il craignait de porter atteinte aux droits du patriarche de Constantinople, et trouvait peu convenablo de couronner en Occideut un empereur d'Orient. Il craignait bien plus encore que cette cérémonie ne fournît par la suite aux empereurs de Constantinople un prétexte pour étendre leurs prétentions sur la ville de Rome et l'empire d'Occident. Un expédient fut imaginé pour vaincre ses scrupules. L'empereur Pierre, et Yolande, sa femme, furent couronnés, le 9 avril 1217, non dans la basilique de Saint-Pierre, mais dans celle de Saint-Laurent *hors des murs*. La petite armée s'avança ensuite jusqu'à Brindes, où l'attendaient les navires des Vénitiens. Le sénat de Venise, suivant la même politique qui, quinze ans auparavant, avait armé en sa faveur les bras des croisés, afin de soumettre Zara (*Voyez* DANDOLO, X, 493), fournit au nouvel empereur et à son armée, les vaisseaux nécessaires pour leur passage, à condition qu'ils l'aideraient à reprendre la ville de Durazzo, en Albanie, dont Théodore Lange, de la famille des Comnènes, s'était emparé. Le traité fut bientôt conclu : Durazzo fut attaqué; mais Pierre était dépourvu de machines de guerre et d'équipages de siége. La valeur de ses chevaliers ne pouvait rien contre les fortes murailles de la place, derrière lesquelles les assiégés se tenaient soigneusement retranchés, se gardant bien de se présenter en rase campagne contre les croisés. Après de vains efforts, on leva le siége. Les Vénitiens, qui avaient conduit à Constantinople l'impératrice Yolande et ses quatre filles, refusèrent d'y transporter l'armée, qui n'avait pas rempli son engagement. Courtenai, résolu d'achever la route par terre, négocie un traité avec Théodore Lange, et se met en marche. Le perfide Théodore l'attire dans un défilé, enveloppe sa troupe, en détruit la plus grande partie, et le retient lui-même dans une étroite prison, où il le fit mourir au bout de deux ans. Yolande gouverna son petit empire avec sagesse, pendant la prison de son mari, et mourut ellemême en août 1219. Ses deux fils, Robert et Baudouin II, portèrent successivement le vain titre d'empereurs de Constantinople, jusqu'à l'an 1261, que cette capitale fut reprise par les Grecs (*V.* MICHEL, XXVIII, 567). Pierre de Courtenai avait eu d'Yolande trois autres fils et sept filles, dont l'une (Yolande) épousa André II, roi de Hongrie; et une antre (Marie) épousa Théodore Lascaris, empereur grec de Nicée. Philippe, fils de Baudouin II dont nous venons de parler, prenait encore le titre d'empereur de Constantinople, quoiqu'il n'y possédât plus rien, et transmit ses droits à sa fille unique, Catherine de Courtenai, qui fut la seconde femme de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Charles conserva ses prétentions; et sa fille Catherine les porta dans la branche d'Anjou-Sicile, en épousant Philippe, prince de Tarente, mort en 1332.

C. M. P.

PIERRE Ier., empereur de Russie, surnommé le *Grand*, troisième fils du czar Alexis Michaëlowitz et de Natalie Narischkin, né à Moscou, le 11 juillet 1672, n'avait que dix ans, lorsque son frère aîné, Fédor, étant mort sans postérité et sans avoir fait de testament, laissa l'empire livré à toutes les calamités d'une succession incertaine. La couronne semblait appartenir à Iwan, second fils d'Alexis; mais ce prince, âgé de seize ans, était d'une santé faible et d'un esprit médiocre. Les grands et les chefs du clergé, craignant que sa sœur, la princesse Sophie, ne régnât sous son nom, se réunirent pour l'exclure du trône; et ils y appelèrent son frère Pierre, encore enfant, espérant sans doute gouverner à sa place. Mais Sophie parvint à soulever les strélitz contre leur décision. Ces soldats féroces envahirent le couvent de la Trinité, où le jeune czar s'était réfugié avec sa mère: ils le poursuivirent jusque dans l'église; et l'un d'eux tenait déjà le glaive levé sur sa tête, quand un corps de cavalerie les mit en fuite (1). Après que l'empire eut été livré pendant plusieurs jours à la fureur des strélitz, et qu'ils eurent répandu des flots de sang, on convint, pour les apaiser, que les deux frères règneraient conjointement, et que leur sœur aurait aussi part au gouvernement. Alors, par une bizarrerie dont l'histoire n'offre pas un second exemple, on vit en tête des actes de l'autorité, ainsi que sur les monnaies et les médailles, l'empreinte de trois souverains à-la-fois. Mais tout le pouvoir fut réellement dans les mains de la princesse Sophie. Iwan était trop faible pour en supporter le poids, et Pierre trop jeune pour y prétendre. Abandonné aux soins peu éclairés de sa mère, environné d'hommes corrompus, d'étrangers sans mœurs et sans considération, ce prince n'eut alors sous les yeux que des leçons et des exemples funestes. C'était ce que voulait sa sœur: mais ces étrangers, qui s'empressaient de lui communiquer leurs vices, lui apprenaient aussi à mépriser les mœurs et la barbarie de ses sujets; ils lui faisaient connaître les arts et l'industrie des autres nations. Le jeune czar se montra fort attentif à leurs récits; et ce qui semblait devoir le perdre, fut précisément ce qui prépara sa grandeur et la gloire de son règne. Lefort eut une grande part à cette direction de ses idées (*V.* LEFORT); et ce fut par ses soins que Pierre forma, en 1687, sous le nom de *Potiechnie*, la première compagnie d'infanterie que l'on ait vue en Russie, habillée, armée, et faisant l'exercice à l'allemande. L'aventurier genevois en fut le premier capitaine; et le czar lui-même s'y plaça au dernier rang. Ce corps n'était d'abord composé que de cinquante hommes; il le fut ensuite de deux mille, puis de trois, et forma deux régiments. Telle est l'origine, et tel fut le noyau de cette infanterie russe, aujourd'hui si nombreuse. Pierre fit construire une petite citadelle, afin de l'exercer à l'attaque et à la défense des places; et cette citadelle fut assiégée plusieurs fois: on prétend même que le czar voulut que l'un de ces sièges ne fût pas un simple simulacre, et qu'il joua un rôle

(1) Vingt ans après cet événement, Pierre passant en revue une troupe de matelots, reconnut parmi eux l'homme qui avait été si près de l'égorger: saisi d'effroi à son aspect, il recule de quelques pas. Le matelot, qui connaissait la cause de ce mouvement, se jette à ses genoux en demandant grâce; il fait l'aveu de son crime, et il est pardonné, à condition de s'éloigner de la capitale, pour que le czar ne soit plus exposé à le rencontrer.

périlleux dans un combat réel, où il y eut des blessés et des morts. Ces nouveautés ne furent d'abord, aux yeux de la cour et du public, qu'un vain amusement : Sophie, qui aimait mieux voir son frère occupé d'objets qu'elle croyait futiles, que des affaires de l'état, assista plusieurs fois à ce spectacle. Cette princesse était loin de penser qu'il fût question de détruire et de remplacer ses chers strélitz. C'était pourtant là le but secret de son frère. Les fureurs de cette milice audacieuse avaient fait sur son esprit une impression profonde. Songeant dès-lors à ses projets d'innovation et de despotisme, il avait compris qu'il lui serait impossible d'y soumettre une troupe aussi indisciplinée; il avait vu qu'avec de pareils soldats il ne serait jamais le maître de l'Empire. Iwan, qui s'était marié, était devenu père d'un fils, héritier du trône: Pierre ne voulut pas que son frère eût sur lui un aussi grand avantage, et il épousa Eudoxie Lapouchin, qui lui donna, dès la première année, ce fils, qu'il devait traiter avec tant d'injustice et de cruauté (*Voy.* ALEXIS, II, 547)! Sophie commençait cependant à ouvrir les yeux : elle ne douta plus des intentions de son frère, lorsqu'elle le vit assister aux séances du conseil, et y attaquer ouvertement le comte Galitzin, son favori. Cette princesse résolut alors de le prévenir; et elle parvint encore une fois, par des trames secrètes, à soulever les strélitz. Mais Pierre fut averti à temps; il réunit autour de lui ses partisans, sa fidèle *Potiechnie*, et s'établit dans le couvent de la Trinité : de là il envoya fièrement des ordres à Moscou. Déjà les révoltés étaient en marche pour l'attaquer. Saisis de crainte à la vue d'une attitude aussi ferme, ils renoncèrent à leurs projets, et cherchèrent à les dissimuler. Sophie elle-même n'eut plus qu'à protester de son innocence : mais son inflexible frère la fit arrêter et conduire dans un monastère, où elle fut enfermée pour le reste de sa vie. Le commandant des strélitz, et les autres chefs de la conspiration, furent mis à mort. Iwan parut détester le crime de sa sœur; et, voulant éloigner de lui jusqu'aux apparences de l'ambition, il se démit du pouvoir. Pierre porta seul alors le titre de czar (1689); et, devenu maître absolu de l'empire, il ne songea plus qu'à exécuter ses plans de réforme. Déjà il avait jeté les bases de son organisation militaire; le hasard porta son attention sur la marine. Il faisait la visite d'un magasin, lorsqu'il aperçut une chaloupe anglaise parmi des effets abandonnés. Ne connaissant pas même l'usage des voiles qu'il y voit attachées, il se le fait expliquer, et veut que ce vieux bâtiment rétabli puisse naviguer en sa présence. On va chercher un pilote hollandais, appelé autrefois en Russie par Alexis, et qui vivait dans la misère et l'oubli. Par lui la chaloupe est radoubée, surmontée de voiles, de mâts; et elle flotte sur l'Isonzo, aux yeux du czar étonné. Ce prince voulut y monter lui-même, et fut bientôt en état de la diriger. Las de la conduire sur une rivière étroite, il la fit transporter sur un lac; puis il donna l'ordre de construire un navire, et enfin deux frégates. En 1694, il fit le voyage d'Arkhangel, et navigua sur la mer Blanche avec un convoi de bâtiments anglais. Toutes ses pensées étaient alors dirigées vers la marine; il ne voyait de gloire et de

prospérité pour la Russie que dans la navigation et le commerce. Déjà son impatiente imagination créait des flottes et des escadres; il n'avait pas encore un vaisseau de ligne, et il avait nommé Lefort son amiral. En 1695, il fit construire sur le Voronèje une flotte destinée à la mer Noire; et, dès la même année, desirant savoir ce dont elle était capable, voulant essayer aussi les troupes de terre qu'il venait de créer, il déclara la guerre aux Turcs : mais ses vaisseaux, pesants et mal conduits, ne purent suivre son armée, ni concourir au siége d'Azof. Cette place, mal attaquée, résista longtemps; et le czar fut contraint de se retirer, après avoir perdu trente mille hommes. L'année suivante, il fit venir des ingénieurs, des canonniers et des matelots d'Allemagne et de Hollande; il équipa une flotte plus nombreuse, où l'on remarquait deux vaisseaux de guerre que lui-même dirigeait. Ses troupes exécutèrent alors, pour la première fois, des attaques régulières; et elles obligèrent enfin Azof à capituler. Ce premier succès combla de joie le jeune czar : il fit rentrer son armée en triomphe dans Moscou, au milieu des acclamations du peuple; et lui-même, caché dans la foule, joignit ses applaudissements à ceux de la multitude. Pour que rien n'altérât les plaisirs de cette fête, il avait écrit d'Azof qu'on enfermât dans un couvent son épouse Eudoxie, qui lui était devenue insupportable, à cause de son opposition aux nouveautés qu'il introduisait dans l'état, et de sa jalousie, trop justifiée par les désordres auxquels il se livrait. C'était dans ce temps, qu'il avait pris du goût pour une jeune Moscovite, nommée Moëns, que Mentschikoff lui avait fait connaître. On a dit que le favori s'était par-là vengé des mépris de la czarine. Mais Pierre savait qu'Eudoxie, entourée de prêtres et d'hommes connus par leur attachement aux anciennes mœurs, avait un parti puissant. Méditant un de ces voyages qui ont tant contribué à la gloire et à la prospérité de son règne, il ne voulait pas laisser aux mécontents un appui, un point de ralliement; et sa prévoyance, à cet égard, était d'autant plus fondée, qu'au moment où il se préparait à partir, une nouvelle conspiration de strélitz lui fit courir d'imminents dangers. Averti, par un des complices, que les conjurés sont réunis pendant la nuit chez un de leurs chefs, il donne ordre à son capitaine des gardes d'aller les arrêter; et, ne pouvant contenir son impatience, il part aussitôt lui-même avec un seul domestique, se présente au milieu des conspirateurs, saisis d'épouvante à son aspect, et les oblige à s'attacher eux-mêmes les pieds et les mains en sa présence. Le lendemain, il leur fit couper la tête; et les corps de ces misérables restèrent long-temps exposés sur la place publique. Cette exécution, si audacieuse, si prompte, frappa de terreur ses ennemis, et contribua beaucoup à affermir son pouvoir. Cependant, ne se croyant pas encore assez fort pour dissoudre les redoutables strélitz, il se contenta de les éloigner de Moscou; et, ne pouvant plus résister à son ardeur de voir et de s'instruire, il partit, au commencement de l'année 1697, avec une nombreuse ambassade qu'il envoyait aux états-généraux de Hollande. En traversant la Livonie, qui appartenait encore aux Suédois, il eut à se plaindre de quelques gouverneurs;

et, plus tard, ces petits désagréments furent pour lui des prétextes de guerre. Il fut mieux reçu à Berlin par le fastueux électeur de Brandebourg, Frédéric Ier.; et son ambassade obtint aussi des Hollandais une réception très brillante. Pour lui, se refusant à tous les honneurs, il voulut garder l'*incognito*; ce n'était pas pour se montrer, ni pour recevoir des compliments, qu'il avait quitté la Russie : c'était pour observer, c'était pour connaître les arts et l'industrie des autres nations. Il parcourut presque seul, pendant plusieurs jours, avec des regards étonnés, les rues populeuses d'Amsterdam, et visita surtout, avec beaucoup d'attention, les établissements de la marine. Le chantier de construction le plus considérable était alors Saardam; il alla s'y faire inscrire sous le nom de *Peter-Michaëlof*, sur le registre des charpentiers, et vécut parmi eux pendant plusieurs mois, d'abord ignoré, puis repoussant tous les respects lorsqu'il fut reconnu. N'ayant pas d'autre nourriture que celle des simples ouvriers, vêtu comme eux, et raccommodant lui-même ses bas et ses habits, il eut une grande part à la construction d'un vaisseau qui fut nommé le *Saint-Pierre*, et qu'il se hâta de faire partir pour Arkhangel. Livré à des travaux si étrangers aux soins de la politique, Pierre ne perdait pas de vue l'administration de son empire; et c'était du milieu d'un chantier, c'était de la main qui venait de porter la hache, qu'il signait un réglement de police, ou l'ordre de faire marcher une armée. Il suivait aussi, dans le même temps, une négociation importante avec les États-généraux; mais cette négociation n'eut point de succès : la Hollande, qui venait d'obtenir la paix de Ryswick, était épuisée par une guerre trop longue, et dont elle avait supporté presque tout le poids. Quelque desir qu'elle eût de plaire au czar, et d'ouvrir des débouchés à son commerce par les états de ce monarque, elle refusa d'envoyer en Russie des marins et des vaisseaux, qui auraient servi de modèles à ceux que Pierre voulait créer, en même temps qu'ils l'auraient aidé à exécuter ses projets de conquête. Il voulut, à cette époque, se rendre à Paris : mais Louis XIV fit connaître que ce voyage ne lui serait point agréable; et le czar, obligé d'y renoncer, tourna ses regards vers l'Angleterre. Il eut d'abord en Hollande, avec Guillaume III, plusieurs entrevues; et ce monarque, étant retourné dans son royaume, envoya au-devant de lui une escadre qui le transporta jusqu'à Londres, où Pierre voulut encore rester ignoré. Il visita tout ce qu'il y avait de remarquable, se mit en relation avec les hommes les plus habiles dans tous les arts, dans toutes les sciences, et en gagna plusieurs, qu'il embarqua pour ses états, sur une frégate dont Guillaume lui fit présent. Ainsi qu'en Hollande, voulant travailler à la construction des vaisseaux, il se logea dans une simple maison bourgeoise, près du chantier de Deptfort, où il reçut, en même temps, des leçons de chirurgie, de mathématiques et de navigation. Il revint à Amsterdam, au mois de mai 1698, et se hâta de partir pour Vienne, où l'empereur Léopold le reçut avec beaucoup de magnificence. Il avait le projet de se rendre en Italie, lorsque des nouvelles imprévues le forcèrent de retourner à Moscou. Les strélitz s'étaient encore ré-

voltés, et quatre de leurs régiments avaient marché sur la capitale : mais le général Gordon les avait vaincus et contraints de mettre bas les armes. Tout était terminé, quand le czar parut ; et il trouva les rebelles dans les fers. Son arrivée fut le signal des arrêts de mort et des exécutions. Rien ne peut être comparé à ce qui se passa alors dans la capitale de l'empire russe. Chez les peuples civilisés, ou chez les nations sauvages, dans les annales de l'antiquité, ou dans celles des temps modernes, jamais on ne vit un souverain ordonner, préparer et exécuter lui-même les plus cruelles tortures, être présent à tous les supplices, et obliger sa cour à y assister comme lui ; faire tomber lui-même cinq têtes, le premier jour, de sa propre main ; en immoler un plus grand nombre le lendemain, et continuer, pendant près d'un mois, avec cette progression de barbarie et de cruauté. « Le jour de la sixième exécution, » dit Lévêque, fut remarquable par » le nombre des victimes et par la » dignité des exécuteurs. Au lieu de » billots, on avait étendu, sur la » place, de longues poutres, sur les» quelles trois cent trente rebelles eu» rent la tête tranchée. Tous étaient » de l'ordre de la noblesse, et tous » furent frappés par des mains no» bles. Les grands, qui avaient as» sisté au jugement, furent obligés » d'exécuter eux-mêmes la sentence » qu'ils avaient prononcée (2). Ro» modanowski, autrefois comman» dant des quatre régiments rebelles, » frappa quatre des coupables. Men» tschikoff se glorifiait d'avoir abattu » plus adroitement que les autres, » un plus grand nombre de têtes. » Chacun des boïards et des grands » eut sa victime. » Ainsi périt le plus grand nombre des strélitz rebelles ; d'autres furent pendus aux portes, et le long des murs de la ville ; les plus coupables expirèrent lentement sur la roue. C'était au mois d'octobre, dans le temps des premières gelées : les cadavres restèrent sur le lieu des exécutions ; et les habitants de Moscou eurent, pendant cinq mois, toute l'horreur de ce spectacle. On ne pouvait entrer dans la ville, ni traverser les places, qu'au milieu des roues, des potences et des cadavres. Cependant tous les révoltés n'avaient pas encore péri ; et la vengeance du czar semblait être assouvie, ou du moins son bras s'était fatigué : il fit enfermer tous ceux qui restaient ; et plus tard il se les faisait amener dans son palais, pour les immoler lui-même dans de sanglantes orgies (3). Les Cosaques s'étant soulevés vers le même temps à Azof, quatre-vingt-quatre de leurs chefs furent amenés à Moscou ; et ils périrent par la main du czar. On est étonné qu'au milieu de tant de meurtres et de sang, Pierre ait épargné la princesse Sophie, que la voix publique désignait comme le secret moteur, ou du moins comme

(2) Lefort et Blumberg furent les seuls qui refusèrent d'y prendre part, s'excusant sur les usages de leur nation.

(3) Le grand maréchal de la cour de Prusse nommé Printz, qui était ambassadeur auprès du czar dans le temps de ces massacres, a consigné dans ses Mémoires, déposés aux archives de Berlin, que dans un grand repas, donné par Pierre Ier., ce monarque fit amener des prisons une vingtaine de strélitz ; et qu'à chaque verre qu'il vida, il abattit une de leurs têtes. Il proposa à l'ambassadeur d'exercer son adresse de la même manière. Ces détails ont été donnés par Frédéric II, à Voltaire, qui les a consignés dans sa correspondance, et qui d'ailleurs avait déjà indiqué les mêmes faits dans son Histoire de Charles XII. Ainsi il est bien sûr que ce n'est pas par ignorance que le philosophe de Ferney a dissimulé ou excusé une partie de ces horreurs. Il dit, dans un autre de ses ouvrages (le *Dictionnaire philosophique*) : *Le fils de ce czar Pierre, moitié héros et moitié tigre*, etc.

l'objet de toutes les conspirations (*Voy.* Sophie). Il se contenta de faire dresser trente potences devant le monastère où elle était renfermée ; et deux cents victimes y furent attachées. On conçoit qu'avec de pareils moyens, tous les symptômes de rébellion disparurent. Ce fut seulement quelques années plus tard (1705), que l'indignation, ou le désespoir, firent éclater, aux extrémités de l'empire, un soulèvement qui eût pu devenir sérieux, si le czar ne se fût hâté de le réprimer, et s'il n'eût mis à cette opération l'activité et la rigueur qu'il savait déployer dans de telles circonstances. Stenka, fils de l'un de ces strélitz qu'il avait si cruellement immolés, s'était réfugié sur les bords de la mer Caspienne. La superstition et le fanatisme se mêlant à son ressentiment, il détestait autant son maître pour sa cruauté, que pour les changements qu'il lui voyait introduire dans les lois et dans la religion de sa patrie. Il fit partager son enthousiasme à la plupart des habitants de ces contrées, s'empara du pouvoir, et fit trancher la tête du gouverneur d'Astrakan : tous les étrangers, et les officiers vêtus à l'européenne, furent massacrés par sa troupe. Il envoya des députés aux Cosaques du Don ; et déjà ces anciens ennemis des Moscovites s'étaient mis en marche pour le soutenir, lorsque le général Schéremétoff, à la tête d'une armée régulière, dispersa ces paysans révoltés, et pénétra dans Astrakan, où il ne trouva que des hommes soumis et tremblants. Il fit arrêter les plus coupables, au nombre de trois cents, et les envoya dans la capitale, où ils eurent la tête tranchée en arrivant. C'était par cette inflexibilité et cette promptitude des châtiments, que Pierre affermissait de plus en plus son pouvoir ; et c'était ainsi qu'il préparait la Russie à la régénération qu'il voulait lui faire subir. Comme l'a dit Rulhière, il fut le bourreau de ses sujets pour les civiliser. Toutes les anciennes troupes irrégulières furent alors dissoutes, ou mises sur le pied des armées européennes. Le calendrier russe fut rapproché de celui des autres nations ; et tous les sujets du czar furent obligés de se raser, et de quitter leurs longues robes pour prendre des habits courts. Leurs femmes, qui vivaient retirées à la manière de l'Orient, parurent dans la société ; et il leur fut permis de voir leurs maris avant de les épouser. Ces innovations, faciles en apparence, eussent été impossibles sous un autre règne, même sous celui d'Iwan-Vassiliévitsch, que Pierre avait pris pour modèle (*V.* Iwan IV, xxi, 312). Le patriarche Adrien étant mort, le czar n'osa pas encore se mettre tout-à-fait à la place du chef de l'Église russe; mais, ne voulant pas perpétuer un pouvoir que la vénération des peuples augmentait beaucoup, et qui pouvait être dangereux, il refusa de lui donner un successeur. Ce refus excita des murmures ; et l'on répandit des libelles, qui furent lus avec avidité : mais la punition des auteurs et de l'imprimeur suffit au maintien de l'ordre. Quelques améliorations dans le commerce et dans l'administration éprouvèrent moins de difficultés. Le czar fonda en même temps des écoles de marine et de mathématiques. Il appela dans ses états, par une espèce de manifeste qui fut répandu dans toute l'Europe, les militaires, les artistes et les fabricants qui pouvaient y apporter une industrie ou des talents utiles.

Il fit venir de la Saxe et de la Silésie, des troupeaux, et des bergers expérimentés. Il envoya des métallurgistes dans toutes les parties de son empire où il se trouvait des mines à exploiter. Il fit partir des géographes et des ingénieurs, pour lever partout des cartes et des plans. Enfin il établit, sur tous les points, des fabriques d'armes, d'outils et d'étoffes de tous les genres. Ce fut à la même époque (1699) qu'il créa l'ordre de Saint-André, dont il décora les officiers qui s'étaient distingués en combattant les Turcs. Au milieu de ces occupations toutes pacifiques, et consacrées à la prospérité de son empire, il ne perdait pas de vue ce qui se passait dans les autres états. Charles XII venait de monter sur le trône de Suède; déjà ce prince, que ses voisins, profitant de sa jeunesse, avaient cru pouvoir dépouiller des conquêtes de ses aïeux, venait de réduire le Danemark à faire une paix humiliante; et il conduisait lui-même, à travers la Pologne, une armée victorieuse. Il avait forcé les troupes d'Auguste à lever le siége de Riga; et il marchait contre les Russes, alliés du roi de Pologne, qui faisaient le siége de Narva. Cette opération était mal conduite, faute d'ingénieurs et d'artillerie. Pierre, qui attendait un convoi avec la plus vive impatience, était allé à sa rencontre, lorsque son jeune rival se présenta pour lui offrir la bataille. Il est probable que l'absence du czar fut d'un grand avantage aux ennemis des Russes. Le duc de Croï, qui commandait ces derniers, se conduisit fort mal, et fut un des premiers à mettre bas les armes. Cependant on a beaucoup exagéré cette victoire des Suédois. Les Russes étaient, il est vrai, trois fois plus nombreux: mais ce n'était qu'à force de sacrifices et de persévérance que Pierre se flattait d'obtenir des succès. Il connaissait toutes ses ressources; et il se sentait assez de courage et de puissance pour soutenir la lutte qui venait de commencer. « Les » Suédois, disait-il, nous appren» dront à devenir leurs vainqueurs. » Ce fut alors qu'on le vit, se multipliant en quelque sorte, visiter toutes les parties de ses états, passer à chaque instant ses troupes en revue, les équiper, les exercer, et les exciter par toutes sortes de moyens. Voulant ranimer le courage de ses alliés, il eut une entrevue avec Auguste; mais il ne put émouvoir ce prince faible et indécis. Le roi de Danemark, lié par le traité de Travental, ne lui envoya pas non plus les secours qu'il avait promis; et Pierre se trouva réduit à ses propres forces. Mais les fautes de Charles XII firent plus qu'il n'aurait pu faire lui-même par toute sa prévoyance et son activité. Sans daigner profiter de la victoire de Narva pour accabler les Russes, l'orgueilleux Suédois se mit à parcourir la Pologne en triomphateur; et son ennemi eut le temps de créer de nouvelles forces. Le czar n'avait demandé qu'une victoire pour prendre le dessus: son général Schérémétoff en obtint alors deux en Livonie, tandis que le major Hultz battait aussi les Suédois, sur le lac Peipous. Dans toutes ces rencontres, les Russes s'étaient trouvés supérieurs en nombre; mais Pierre tenait beaucoup à montrer que ses ennemis n'étaient pas invincibles. Quand on lui apporta ces heureuses nouvelles, il s'écria: « Grâce à Dieu, nous voici » parvenus à vaincre les Suédois, » quand nous sommes deux contre » un. Peut-être les battrons-nous

» un jour à nombre égal ! » Il voulut que ces victoires fussent célébrées par des décharges d'artillerie, des illuminations et des feux d'artifice ; et il fit une nouvelle promotion de l'ordre de Saint-André, dont il décora Schérémétoff, qui fut élevé au grade de feld-maréchal. Les campagnes suivantes (1703, 1704 et 1705) ne furent pas moins favorables aux Russes ; ils s'emparèrent de Nienschantz, de Schlüsselbourg, de Narva. Mentschikoff et Schérémétoff y déployèrent de véritables talents; et le czar lui-même se montra aussi actif qu'habile et courageux. A Nienschantz, voulant reconnaître s'il n'arrivait pas quelque secours aux assiégés, par la mer, il s'embarque presque seul sur une chaloupe, passe sous le canon de la place, qui le foudroie, va jusqu'au golfe de la Neva, et revient rendre le courage à ses troupes, qui le croyaient perdu. Quelques jours plus tard, monté sur trente barques, avec Mentschikoff et deux régiments de ses gardes, il ose attaquer deux vaisseaux de ligne, et les prend à l'abordage. « Ce n'est pas » ainsi, dit Lévêque, que combat-» tent les puissances maritimes; » mais c'était ainsi, et par le même » courage, que les flibustiers les bra-» vaient toutes. » Et le czar, qui était un des officiers les plus braves de son armée, était certainement aussi un des plus habiles; ce fut lui qui dirigea la plupart de ces siéges, et qui conduisit tous les assauts; il entrait toujours le premier dans la tranchée, dont il avait donné le plan. A Dorpat, qui fut pris d'assaut, il parcourut les rues, l'épée à la main, s'efforçant de réprimer le pillage; et, après avoir tué de sa propre main deux soldats qui refusaient de lui obéir, il entra dans l'hôtel-de-ville, où une foule d'habitants s'étaient réfugiés, jeta sur la table son épée, et leur dit : « Ce n'est pas de votre » sang qu'elle est teinte; c'est de ce-» lui de mes soldats, que j'ai versé » pour vous sauver la vie. » Jamais il n'avait été plus intrépide et plus généreux : mais il souilla cette glorieuse journée, en outrageant par de grossières injures, et en frappant au visage, le brave commandant de la place, Horn, qui avait fait une si belle défense. Tant de travaux et de succès méritaient des récompenses aux troupes russes ; leur souverain n'épargna aucune grâce, aucune faveur : elles firent dans l'espace de trois ans trois entrées triomphales dans la capitale; et Pierre distribua en abondance à ses officiers des présents, des grades et des décorations. Lui-même n'avait encore d'autre grade dans l'armée que celui de capitaine des bombardiers. Les généraux assemblés le prièrent d'accepter le cordon de Saint-André; et il reçut cette distinction des mains du grand-maître, en même temps que Mentschikoff, qui l'avait aussi méritée en combattant à côté de lui. Tous les efforts que Pierre venait de faire, et tous les avantages qu'il avait obtenus sur les rivages de la Baltique, tendaient évidemment à établir la puissance russe sur cette mer : ce projet devint encore plus manifeste, lorsqu'on lui vit jeter aux bords de la Neva, les fondements d'une grande cité. Ce fut non loin de Nienschantz, quinze jours après que ce fort eut été conquis sur les Suédois, dans un marais humide et mal sain, qu'il fonda cette ville, aujourd'hui capitale de l'empire, et l'une des plus belles et des plus florissantes de l'Europe. Les plus grands obstacles s'opposèrent

d'abord à cette entreprise. Plus de cent mille ouvriers périrent par les fatigues, par la disette et par de funestes exhalaisons; mais rien ne put y faire renoncer le czar. Il se joignait aux travailleurs, et les encourageait par son exemple. Des terres rapportées à grands frais comblèrent les marais; et des canaux ouvrirent un passage aux eaux stagnantes. Nienschantz détruit donna ses habitants à la nouvelle cité, qui fut appelée *Saint-Pétersbourg*, en l'honneur de saint Pierre, dont son fondateur portait le nom. Le prince traça lui-même le plan de la citadelle; il fit creuser le port de Cronstadt, fortifia Schlüsselbourg, et mit ainsi à couvert son nouvel établissement. Cependant la nouvelle ville n'était encore qu'une sorte de colonie, manquant des premiers éléments de prospérité. Pierre ne se le dissimulait pas; et il voulait pardessus tout achever son ouvrage. Décidé à y consacrer tous ses soins et toute sa puissance, il desira sincèrement la paix, et la fit proposer à Charles XII. Mais ce monarque était alors dans l'ivresse de ses triomphes. Toute l'Allemagne tremblait devant lui : l'empereur avait signé un traité humiliant; et le roi de Pologne livrait bassement un ambassadeur russe (*V* Patkul), pour obtenir une paix honteuse. Dans de telles circonstances, on sent avec quel dédain l'orgueilleux Suédois reçut les propositions du czar. Il venait de concevoir le projet d'envahir la Russie : déjà les dépouilles de cet empire étaient partagées entre ses officiers; et son général Sparr s'était vanté d'avoir reçu de lui le gouvernement de la capitale. Il répondit fièrement à un envoyé de France, qui s'était chargé de présenter les propositions du czar : « Je » ne traiterai de la paix que dans » Moscou. » Quand on rapporta cette réponse à Pierre, ce prince se contenta de dire : « Mon frère Charles » fait l'Alexandre; je tâcherai de ne » pas être Darius. » L'aveugle roi de Suède ne voyait pas que son ennemi avait acquis de nouvelles forces : il ne sentait pas l'importance des établissements qu'il lui avait laissé former dans la Baltique; et la victoire que le brave Schérémétoff remporta dans le même moment sur ses troupes, à Kalisch, ne changea rien à ses dispositions. Ce fut dans le mois de janvier 1708, que son armée passa sur la glace la Vistule et la Bérésina. Les troupes russes se retirèrent devant elle, brûlant leurs magasins, détruisant toutes les provisions, et ne voulant pas hasarder une bataille. Elles ne l'attendirent qu'à Mobiloff et à Dobro, dans des positions redoutables, où elles lui firent essuyer une grande perte; ce qui ne l'empêcha pas de s'enfoncer de plus en plus dans des contrées éloignées et désertes. Pierre crut d'abord que le projet de son ennemi était d'aller à Moscou, comme celui-ci l'avait si hautement annoncé; mais, séduit par les promesses d'un chef de cosaques, qui trahissait le czar (*V*. Mazeppa), Charles se dirigea vers l'Ukraine, où il éprouva de nouveaux revers, et trouva encore moins de ressources. Le plus considérable de ces revers fut celui de Perevolotchna, où l'un de ses lieutenants abandonna aux Russes sept mille chariots, chargés d'argent et de munitions, neuf cents prisonniers et quarante-quatre drapeaux (*V*. Lewenhaupt). La circonstance la plus remarquable de cette victoire, et celle qui fit le plus de plai-

sir à Pierre, qui avait lui-même dirigé ses troupes, c'est qu'elles étaient moins nombreuses que l'ennemi. Le czar dit, dans son Journal, qu'elle fut la mère de celle de Pultawa. Huit mois après cet échec, et lorsque Charles eut encore traversé des déserts immenses et stériles, lorsque son armée eut éprouvé des fatigues et des pertes de tout genre au milieu de cet hiver si rigoureux de 1709, qui affligea toutes les contrées de l'Europe, ce fut alors seulement, qu'il arriva sous les murs de Pultawa, où de nouveaux malheurs l'attendaient. Toujours suivi et harcelé par les Russes, il eut à peine commencé le siége de cette place, qu'il fallut l'abandonner pour recevoir une bataille que l'infatigable czar venait lui offrir. Cette bataille, qui décida du sort des deux empires, fut livrée le 27 juin 1709. Les Suédois, réduits à un petit nombre, et presque sans canons, mais pleins d'une confiance trompeuse dans la supériorité de leurs manœuvres, y firent de grandes fautes; et leur infanterie, placée imprudemment sous le feu d'une artillerie formidable, fut presque entièrement détruite. Pierre s'y montra aussi brave soldat que général habile. Ses habits, son chapeau et la selle de son cheval, furent percés de balles. Il chargea Mentschikoff de poursuivre les fuyards; et ce général obligea le reste de l'armée suédoise à mettre bas les armes : le roi se sauva presque seul (*Voy.* CHARLES XII, VIII, 193). Après la victoire, le czar fit dîner avec lui les généraux suédois prisonniers; et il les remercia poliment de lui avoir appris à les vaincre (4). Toujours occupé de ses établissements sur la Baltique, il avait écrit, du champ de bataille, à l'amiral Apraxin : « Grâce à Dieu, voici la » pierre fondamentale de Pétersbourg solidement établie. » Ce peu de mots indiquait assez les avantages qu'il comptait tirer de sa victoire. Les Suédois furent alors contraints de lui abandonner le reste de la Livonie; et ses troupes ne tardèrent pas à s'emparer de Vibourg et de Riga, qu'il ne devait plus rendre. Ce fut alors aussi que Stanislas, créé roi de Pologne par Charles XII, s'éloigna lui-même du trône, et céda la place à l'allié de Pierre, Auguste Ier. La diète de l'Empire consentit, dans le même temps, à une neutralité qui mit la Pologne à l'abri du côté de la Suède; enfin l'Angleterre envoya un ambassadeur à Moscou pour donner au czar une satisfaction inutilement réclamée auparavant; et cet ambassadeur lui déféra, dans une audience solennelle, le titre de *très-haut et très-puissant empereur*. Ainsi, pour les honneurs et la puissance, rien ne manquait à Pierre Ier. Maître de diriger tous ses soins et toute son attention vers la prospérité et la régénération de ses peuples, il poursuivit avec une nouvelle ardeur ses travaux pour l'embellissement et la sûreté de Pétersbourg. Il y fit construire un vaisseau de ligne de 54 canons, le premier qui fût sorti de ses chantiers; et il lui donna le nom de *Pultawa*. On établissait en même temps, par ses ordres, un grand nombre d'autres bâtiments dans la Baltique et la mer Noire; on creusait des ports; on ouvrait des canaux sur tous les points. (*V.* MUNNICH et PERRY). Mais Pierre devait être encore interrompu dans

(4) Le czar ayant bu dans cette occasion à la santé de *ses maîtres*, le général Reinschild demanda à qui il donnait un si beau titre : « C'est à vous, Messieurs » les Suédois, répondit Pierre. — En ce cas, dit le » général Reinschild, votre Majesté est bien ingrate, » d'avoir autant maltraité ses maîtres. »

cette utile carrière; et c'était par les efforts de son irréconciliable rival, qu'il allait de nouveau se voir obligé de prendre les armes. Charles XII, resté en quelque sorte prisonnier chez les Turcs, qu'il fatigua long-temps de ses intrigues et de sa ridicule fierté, parvint à leur persuader qu'ils n'avaient pas de plus dangereux ennemi que l'empereur de Russie; et ils déclarèrent la guerre à ce monarque, le 20 novembre 1710. Pierre avait tout fait pour éviter cette rupture: cependant il y était préparé; et il eut bientôt rassemblé son armée. Mais ce fut en vain qu'il chercha des alliés: les puissances de l'Europe craignaient déjà son agrandissement. Auguste, qui déclara la guerre à la Porte othomane, ne put faire ratifier cette déclaration par la diète; et les Grecs, les Slavons, les Monténégrins et les hospodars de Moldavie et de Valachie, qui vinrent offrir des secours qu'ils ne pouvaient donner, furent des alliés encore moins utiles. Le czar eut même beaucoup à se repentir de la confiance qu'il avait accordée à l'hospodar valaque. Ce fut par ses avis, et d'après ses promesses, qu'il négligea de faire suivre son armée par des magasins de vivres et de munitions; et ce fut par suite de cet oubli qu'il se trouva dans la situation la plus funeste sur les bords du Pruth, avec quarante mille hommes, exténués de besoin, de fatigues, entourés par cent-cinquante mille Turcs. La lettre qu'il fit alors parvenir au sénat de Moscou, fait connaître la position désespérée où il se trouvait; et elle peint bien la force de son caractère: « Je vous annonce, » écrivait-il, que, trompé par de faux » avis, et sans qu'il y ait de ma faute, » je me trouve ici enfermé dans mon » camp par une armée turque quatre fois plus forte que la mienne, » les vivres coupés, et sur le point » de nous voir taillés en pièces ou » prendre prisonniers, à moins que » le ciel ne vienne à notre secours » d'une manière inattendue. S'il arrive que je sois pris, vous n'avez » plus à me considérer comme votre » czar et seigneur, ni à tenir compte » d'aucun ordre qui pourrait vous » être porté de ma part, pas même » quand vous y reconnaîtriez ma » propre main; mais vous attendrez » que je vienne moi-même en personne. Si je dois périr iri, et que » vous receviez la nouvelle de ma » mort bien confirmée, alors vous » choisirez pour mon successeur le » plus digne d'entre vous. » La dernière phrase de cette lettre, qui est déposée aux archives de Pétersbourg, et que nous avons transcrite littéralement, prouve que Pierre songeait dès-lors à éloigner du trône son fils Alexis, qu'il avait cependant laissé à la tête de la régence. Lorsqu'il eut fait partir ce message, il tomba dans l'accablement, et parut atteint d'une de ces convulsions auxquelles il était sujet, et qui s'augmenta encore dans cette occasion par l'inquiétude de son esprit. Il était dans sa tente, et il avait donné des ordres rigoureux pour que personne n'y pénétrât: on ne savait pas combien de temps il resterait dans cette situation; et quelques minutes pouvaient tout perdre. Ce fut dans un moment aussi décisif, que Catherine, sa seconde femme, qui l'avait accompagné dans cette expédition, prit sur elle d'assembler un conseil, et d'y faire arrêter qu'on ouvrirait des négociations; mais ces négociations ne pouvaient pas être entamées sans l'approbation de l'empereur. Catherine s'introduit dans sa

tente, en trompant la vigilance des gardes; elle le tire de son engourdissement, et lui fait approuver tout ce qui a été décidé. Aussitôt elle se dépouille de ses pierreries, de tous les bijoux qu'elle possédait, puise dans la bourse de tous les généraux, et envoie ces présents au grand-visir, avec une lettre de Schéremétoff, qui lui proposait un traité de paix. Pierre comptait peu sur le succès de ce message, et il avait fait prendre les armes à ses troupes, afin d'être prêt à tomber sur l'ennemi, en cas de refus. Comme la réponse tardait à venir, il fit presser Méhemet de se décider; et les Russes étaient en marche pour attaquer, lorsque ce visir fit savoir qu'il consentait à la paix (*V.* Mehemet Baltezy, XXVIII, 126). Cette paix fut achetée par la perte d'Azof et de quelques petits forts sur la mer Noire, que les Russes rendirent. Leur monarque repoussa, avec une noble fierté, la demande que fit le visir de lui livrer l'hospodar de Moldavie (*V.* Cantemir, VII, 34). Pierre resta persuadé qu'il n'avait dû son salut qu'à son épouse : il a dit dans son Journal que, « dans cette circonstance, on » l'avait vue agir non comme une » femme, mais comme un homme.» Plus tard (1715), il institua en son honneur l'ordre de Sainte-Catherine, dont il voulut la décorer lui-même; et il lui prodigua, pendant tout son règne, des témoignages non moins éclatants de sa reconnaissance, en rappelant toujours cet événement (*V.* Catherine Ire., vii, 381). Quelques personnes ont pensé qu'il y avait manqué de caractère, que sa situation n'était pas désespérée, et qu'il aurait pu, comme l'ont fait, depuis, Eugène et Romanzoff, dans des circonstances à peu près semblables, s'ouvrir un passage l'épée à la main. Lévêque parait pencher pour cette opinion; mais Lévêque n'avait aucune idée de la guerre : il ne pouvait pas comprendre toutes les difficultés d'une telle position. Cet historien n'a pas vu qu'il ne s'agissait pas seulement d'un coup de main; que l'armée russe avait traversé des déserts immenses, et qu'il fallait, pour faire sa retraite, qu'elle les traversât encore; qu'elle était sans vivres et sans munitions, exténuée de fatigues, et atteinte d'une maladie funeste. Cette campagne du Pruth affligea vivement Pierre Ier. Le soin de sa santé, déja fort altérée par les fatigues et des excès de tous les genres, l'obligea d'aller prendre les eaux de Carlsbad. En revenant, il célébra, dans Torgau, le mariage de son fils Alexis avec une princesse de Wolfenbüttel; et, de retour à Pétersbourg, il y célébra aussi, avec beaucoup de solennité, son propre mariage avec Catherine, qu'il avait annoncé publiquement l'année précédente. Se voyant alors forcé de renoncer à ses projets de conquêtes et d'établissements sur la mer Noire, il porta toute son attention vers le Nord, et résolut d'enlever aux Suédois tout ce qui leur restait encore des conquêtes de Gustave-Adolphe. Cette époque de la vie militaire et politique du czar est peut-être celle où il a déployé le plus de talents et d'activité. Parvenu à réunir dans son alliance les rois de Prusse, de Pologne, d'Angleterre et de Danemark, il envoya en Poméranie un corps auxiliaire qui s'empara de Stettin, et mit le siége devant Stralsund. S'étant ensuite rendu à son armée, lui-même y pointa les premières pièces qui furent dirigées contre cette place : mais bientôt, mécontent de ses alliés, et desirant ob-

tenir des succès d'un autre genre, il laisse la conduite du siége à Mentschikoff, s'embarque sur un vaisseau de cinquante canons, construit dans ses chantiers; et, suivi de deux cents galères qui portent seize mille hommes de débarquement, il vogue vers la Finlande, descend à Helsngford, s'empare de cette ville, puis de Borgo, d'Abo, et charge Gallitzin de poursuivre ces avantages. Tandis que ce général battait les Suédois à Tavastus, et qu'il pénétrait jusqu'a Wasa, Pierre, sans cesse occupé d'illustrer sa marine naissante, et de vaincre celle des Suédois jusqu'alors dominant seule dans les mers du Nord, parvient à réunir seize vaisseaux de ligne : il les fait suivre par ses deux cents galères; et, guidé par l'amiral Apraxin, il cherche la flotte ennemie dans tous les parages. Enfin, le 27 juillet 1714, il la rencontre près de l'île d'Aland, plus nombreuse que la sienne, et n'hésite pas à l'attaquer. Après deux heures de combat, il la met en fuite, en prend la plus grande partie, s'empare du vaisseau amiral et de l'amiral lui-même. Jamais victoire ne lui avait fait plus de plaisir, même celle de Pultawa. Il voulut qu'elle fût aussi célébrée par une marche triomphale; et il fit précéder cette cérémonie par l'entrée à Cronstadt de tous les vaisseaux ennemis dont il s'était rendu maître, et qui furent dirigés vers ce port, chargés des prisonniers, des canons et des drapeaux ennemis. Au moment de toucher au port, la flotte victorieuse fut assaillie d'une tempête pendant la nuit, et près de se briser contre des écueils. Tous les équipages, consternés, s'abandonnaient au désespoir; Pierre seul conservait du sang-froid. Il s'élance dans une chaloupe, malgré les prières de ses officiers, gagne le rivage, y allume des feux, signale les écueils, et sauve toute sa flotte étonnée. Ce trait du plus héroïque dévouement est, sans contredit, un de ceux qui font le plus d'honneur à Pierre Ier. Cependant il a été omis par la plupart des historiens. L'armée russe entra dans Pétersbourg, menant à sa suite les prisonniers suédois, les dépouilles des vaincus; et elle passa sous un arc de triomphe, que le czar avait dessiné lui-même. L'amiral Apraxin marchait le premier, ensuite le contre-amiral Pierre, et les autres, selon leur rang. Tous furent ainsi présentés au vice-roi Romodanowski, qui, dans ces occasions, tenait la place du maître de l'Empire. Pierre le fut, à son tour, par Apraxin; et il remit une humble requête pour obtenir le grade de vice-amiral, qui lui fut accordé, comme on le pense bien. Cependant cet avancement lui avait été refusé précédemment dans une espèce de comédie du même genre. Après la cérémonie, il déposa son rôle d'amiral; et, parlant en souverain, il prononça un discours, que Voltaire a jugé digne d'être transmis à la dernière postérité. Pétersbourg était déjà véritablement la capitale de l'empire; c'était le séjour de prédilection du souverain. Dès l'année 1711, il y avait établi un sénat; douze mille familles y étaient venues de l'étranger et de toutes les provinces. De magnifiques édifices y avaient été construits. Pierre y avait fondé des écoles de tous les genres, surtout pour la marine : il y avait établi plusieurs chantiers; et, pour lui, le spectacle le plus ravissant était d'y voir lancer des vaisseaux à la mer, de les réunir à ceux qu'il achetait sans cesse en

Hollande et en Angleterre. Dans le même temps, cherchant à ouvrir pour ses sujets de nouvelles sources de richesses, il envoya le capitaine Bucholz aux confins de la Sibérie jusqu'à l'Inde et au Thibet : il envoya aussi une ambassade en Perse, et une autre à la Chine (*V.* Lange, XXIII, 352). Il fit dresser des cartes de tout son empire; enfin, pour ne rien omettre de ce qui est grand et honorable, voulant être en tout le réformateur et le législateur de ses peuples, il fit commencer un code de lois civiles, bien informe, il est vrai, mais qui du moins a préparé ce que l'on a fait depuis. Pénétré des principes du pouvoir absolu, le czar en donna l'empreinte à tout ce qu'il fit, surtout à ses lois; et ce fut ainsi qu'il ajouta encore à la puissance paternelle, dans un pays où elle était déjà si grande. « Ce code mériterait, dit » Lévêque, d'être voué à l'exécra« tion de la postérité, si Pierre ne » l'avait promulgué que pour pré» parer l'exhérédation et le procès de » son fils. » Occupé de tant de créations et de découvertes, ce prince ne négligeait pas l'administration et les finances de l'état. Il y découvrit de graves abus; et ce fut pour les réprimer, qu'il établit des commissions, qu'il rendit des ordonnances terribles. Mais il eut le tort de placer dans ces commissions, des hommes de la classe inférieure, et de faire ainsi juger les chefs par leurs subalternes : il fit encore pis, en attribuant aux juges les dépouilles des condamnés, ce qui donna à ses tribunaux une grande conformité avec ceux de Louis XI; et ce n'est pas la seule ressemblance que l'on puisse observer entre ces deux princes. Quelques prévarications dans les fournitures de l'armée furent punies de mort : Wolkonski fut arquebusé; et le vice-gouverneur de Pétersbourg, ainsi que plusieurs sénateurs, reçurent le knout. Mentschikoff, Apraxin, et l'amiral Brus, compromis dans cette affaire, ne durent la vie qu'à l'extrême faveur dont ils jouissaient auprès du souverain. Ainsi ce despote, si inflexible, si absolu, avait aussi des favoris et des faiblesses; et, plus qu'un autre peut-être, il fut subjugué pendant toute sa vie. Il prodigua surtout à Mentschikoff, avec un aveuglement excessif, ses grâces et ses bienfaits. Quand il le trouvait en faute, ce qui arrivait souvent, il se contentait, dans le premier mouvement de mauvaise humeur, de lui appliquer quelques-unes de ces corrections que les honnêtes gens n'osent pas infliger à leurs valets (5). On vit souvent le vil favori, même lorsqu'il fut devenu prince et feld-maréchal, recevoir, sans se plaindre, des soufflets et des coups de canne; et le lendemain c'était le czar qui demandait pardon. Pierre avait ainsi passé plusieurs années exclusivement occupé d'administration, et du soin d'améliorer le sort de ses sujets. Voulant s'y livrer avec plus de sécurité, il était près de consentir à la paix que lui offrit la régence de Stockholm, lorsque Charles XII revint dans ses états. Ce prince crut que son courage et son activité suffiraient à tout; il se flatta que sa présence rendrait le courage et don-

(5) Pierre Ier. avait l'habitude d'infliger lui-même ce genre de correction à tous les gens qui l'environnaient. S'étant rendu un jour très-matin au sénat, pour voir si les sénateurs étaient à leur poste, il fut obligé de les attendre long-temps; dès qu'ils arrivèrent, il leur appliqua à chacun plusieurs coups de canne, et les fit après monter sur leur siége. Il en usa de même envers le gouverneur de Pétersbourg, ayant trouvé des rues mal pavées. L'architecte Leblond ne put supporter cette humiliation, et il mourut de chagrin après l'avoir éprouvée.

nerait des forces à ses sujets accablés par tant de sacrifices : mais les plaies étaient trop profondes ; il n'arriva que pour être témoin de la prise de Wismar et de celle de Stralsund. Son intrépidité ne put que retarder la reddition de cette dernière place; et sa flotte elle-même, qu'on avait vue si long-temps dominer la Baltique, fut obligée après avoir reçu plusieurs échecs partiels, de rester cachée dans ses ports, tandis que l'empereur russe, devenu généralissime des Anglais, des Danois et des Hollandais, se promenait en vainqueur sur cette même mer, à la tête d'une escadre de vingt-cinq vaisseaux de ligne (août 1716). Ainsi le retour d'un ennemi, naguère si redoutable, ne changea rien à la position du czar ; il ne l'empêcha pas même de mettre à exécution le projet médité depuis long-temps, d'aller encore une fois étudier les autres nations. Pierre brûlait de revoir la Hollande, l'Angleterre, et il n'avait pas encore vu la France. Espérant que le duc d'Orléans serait plus facile que Louis XIV, il partit au commencement de 1717, avec Catherine, une suite nombreuse, et se rendit d'abord à Hambourg, puis à Berlin (6) et à Amsterdam, où il s'empressa de montrer à la czarine le théâtre et les compagnons de ses anciens travaux. En même temps, il conduisait, avec le fameux Goertz (*V.* ce nom), le plan d'une nouvelle coalition, qui fut alors très-près de changer le sort de l'Europe. De Hollande il se rendit à Paris, où le Régent lui fit le plus brillant accueil, et où il put remarquer des choses qu'il n'avait encore trouvées dans aucun pays. Il visita successivement l'Arsenal, l'Observatoire, les Gobelins, les différents cabinets d'histoire naturelle, l'imprimerie du Louvre, les ateliers des plus célèbres artistes ; et il se montra partout observateur aussi éclairé que ' licieux. Dans ses entrevues avec la famille royale, il affecta de la dignité et une sorte de hauteur qui indiquait que le refus de Louis XIV l'avait piqué. Ne voulant ni prendre le pas devant le jeune roi Louis XV, ni passer derrière un enfant, il prit un jour le parti de le porter dans ses bras. Dans la visite qu'il fit à Mme. de Maintenon, il manqua de politesse en ouvrant brusquement les rideaux de son lit, où elle feignait d'être malade pour se soustraire au cérémonial. Il voulut aussi voir l'académie française, et l'académie des sciences, qui se para ce jour-là, dit Fontenelle, de tout ce qu'elle avait de plus beau. Il corrigea, dans une séance de cette société, des cartes de Russie, qui lui furent présentées, et fut reçu au nombre des académiciens. Chez le duc d'Antin on fit son portrait pendant qu'il dînait; et il ne fut pas moins surpris, lorsqu'il visita l'hôtel des monnaies, de voir son image très-ressemblante sur une médaille frappée en sa présence. Il vit aussi la Sorbonne; et ce fut dans cette maison qu'ayant aperçu la statue du cardinal de Richelieu, il courut l'embrasser en s'écriant : *Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi, pour qu'il m'aidât à gouverner l'autre.* Les docteurs voulurent profiter de cette circonstance

(6) On trouve, dans les *Mémoires de la margrave de Bareuth*, publiés à Paris, en 1811, des détails curieux sur le séjour du czar et de la czarine, à Berlin. Ces détails paraissent un peu chargés; cependant le fond en est vrai, et ils donnent une idée assez juste du caractère et des manières de ces deux époux. On leur montra une médaille qui représentait une divinité païenne dans une posture fort indécente. Le czar l'admira beaucoup; et il ordonna à sa femme de la baiser : elle voulut s'en défendre; il se fâcha, et lui dit : *Obéissez, ou je vous ferai couper la tête.*

pour amener la réunion, desirée depuis si long-temps, des Églises grecque et latine. Pierre accueillit leur demande avec politesse; et des négociations furent entamées (*Voyez* Boursier et Jubé au Supplément) : mais ce projet ne pouvait convenir aux vues du czar; et il est bien sûr qu'il n'aurait pas voulu d'un clergé qui fût soumis à un autre que lui. Déjà il avait supprimé le patriarche; et, s'il ne s'était pas encore mis ouvertement à sa place, il avait fait jurer aux membres de son collége ecclésiastique de le reconnaître pour leur *juge suprême.* Sous tout autre règne, une innovation aussi grave aux yeux d'un peuple religieux, eût pu avoir de fâcheux résultats: sous celui de Pierre, elle ne fit qu'exciter d'impuissants murmures. Ce fut sans doute pour les calmer, et pour faire oublier quelques railleries qu'il s'était permises contre le clergé grec, que le czar, lorsqu'il fut revenu dans ses états, chercha à verser du ridicule sur la religion catholique, dans une grossière bouffonnerie où il fit représenter le pape et les cardinaux par d'ignobles caricatures. Le peuple russe vit cette mascarade avec assez d'indifférence; mais le czar parut s'en amuser beaucoup. Ainsi ce grand homme fut quelquefois bien au-dessous de lui-même. Heureux si sa gloire n'eût pas été autrement ternie! Mais nous touchons à l'époque la plus horrible de sa vie, à l'époque où il fit périr son propre fils, seul enfant de son premier mariage. On peut voir, à l'article Alexis (I, 547), les circonstances de cet affreux événement, que n'ont pu taire ni approuver les écrivains les plus favorables au czar. Voltaire, lui-même, qui n'a composé l'histoire de ce prince qu'avec l'intention trop évidente de faire son apologie, n'a pas dissimulé toute son horreur, en rapportant les détails de ce terrible procès. Mais le complaisant historien n'a pas dit que Pierre fut présent aux interrogatoires, aux tortures de la question qu'il fit subir à son fils, pour lui arracher un aveu de crimes qu'il n'avait pas commis; que le confesseur de ce malheureux fut aussi mis à la question, puis décapité pour n'avoir pas révélé les secrets du confessionnal. Voltaire n'a pas dit non plus qu'il est resté constant qu'Alexis ne mourut point d'une attaque d'apoplexie, comme le portait la relation qui fut envoyée à tous les ministres russes dans l'étranger; mais qu'il eut la tête tranchée par l'ordre, et même, si l'on en croit l'historien Lamberti, par la main du czar lui-même. L'arrêt de mort fut prononcé à l'unanimité, par cent quatre-vingt-un juges, pris dans la noblesse et dans les premiers rangs de l'armée : tant le monarque avait avili, par la terreur, une nation qui s'est relevée avec éclat sous d'autres règnes! Le clergé, qui fut aussi consulté, ou plutôt que Pierre voulut associer à son crime, rendit une déclaration fort honorable, dont les plus illustres Pères de l'Église, dit Voltaire, n'auraient désavoué ni la sagesse, ni l'éloquence. Avant la mort du czarowitz, Eudoxie, sa mère, que Pierre tenait depuis si long-temps enfermée dans un couvent, fut confinée dans une prison plus étroite, après avoir été flagellée par deux religieuses; et son frère eut la tête tranchée. Cette princesse avait eu le malheur de croire au songe d'un évêque, qui lui annonçait qu'elle allait remonter sur le trône; et elle avait raconté ce rêve à son frère,

ainsi qu'à Gleboff, qui passait pour son amant. Ce général fut empalé ; et le czar vint l'interroger lui-même jusqu'au dernier moment de son supplice (7). Le prélat fut rompu vif, avec trois malheureux, qui avaient aussi entendu ou expliqué le funeste rêve. « Il n'y avait pas dans tout » cela, dit le sage et judicieux Lévêque, le commencement du plus » léger complot. Un vieux prêtre rêve » ce qu'il desire; une femme se fait » dire la bonne aventure pour savoir » si elle épousera son amant; des » valets murmurent tout bas contre » la dureté fantasque de leur maître; » le fils de la maison dit des étour» deries, mais n'agit pas; il fuit en» fin un père de mauvaise humeur, » et attend, avec une secrète impa» tience, le moment d'en recueillir » la succession. » Voilà tout ce qui donna lieu à ce terrible procès; voilà toutes les charges d'une accusation qui n'était réellement qu'un cadre de comédie, si elle n'avait pas été dirigée contre le fils d'un grand souverain, et si ce souverain n'eût pas été l'un des plus cruels et des plus implacables qui aient gouverné les hommes. On a essayé d'en excuser, ou du moins d'en affaiblir l'horreur par la différence des mœurs : il est sûr qu'on ne trouve de pareils faits dans l'histoire d'aucun siècle, ni dans celle d'aucune autre nation. On a aussi parlé de la raison d'état; et l'on a dit que Pierre avait craint que son fils ne changeât après sa mort tout ce qu'il avait fait, qu'il ne ramenât les Russes à leur ancienne barbarie. Mais quelle sollicitude pouvait-il donc avoir sur l'avenir de ses peuples, celui qui les privait ainsi d'un héritier légitime du trône, celui qui mourut sans avoir fait de testament, celui enfin qui changea toutes les lois sur l'hérédité de la couronne, et prépara ainsi les catastrophes qui depuis ont accompagné chaque changement de règne ? Il est probable que Catherine, sa seconde femme, eut sur lui une grande influence dans cette occasion, et qu'elle voulut, par ce moyen, faire passer la couronne sur la tête d'un fils qu'elle venait de mettre au monde : mais, par une juste punition du ciel, ce fils ne vécut pas long-temps; et les larmes que le czar lui donna, expièrent du moins la mort de celui qu'il lui avait sacrifié. Catherine porta aussi la peine de ses intrigues; et Pierre lui-même l'en punit cruellement, lorsque cette aventurière, revenant à ses premières habitudes, préféra à son époux le jeune Moëns de Lacroix (*V.* CATHERINE). Tandis que ce prince était abreuvé dans sa famille de tant de chagrins et d'opprobre, sa gloire et sa puissance au-dehors recevaient un nouvel éclat. Charles XII, avant de terminer son orageuse carrière, avait cherché à se rapprocher de lui; et, pour prix de son alliance, il avait renoncé, en sa faveur, à une grande partie de ses provinces. Pierre obligea son successeur, par de nouvelles victoires, à remplir cette promesse; et la paix de Nystadt, qui fut signée le 30 août 1721, assura à la Russie la possession de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, et celle d'une partie de la Carélie, etc. A la même époque, le sénat et le clergé décernèrent à Pierre les titres d'*Empereur*, de *Père de la Patrie*, et le surnom de

(7) On trouve dans quelques historiens que ce malheureux Gleboff ne laissa pas échapper un mot qui pût compromettre l'honneur ni la sûreté de la femme de Pierre; et que, se voyant pressé aussi cruellement par le czar, au moment d'expirer sur le pal, il lui cracha au visage, et lui dit de dures vérités.

Grand. Il reçut, en cette qualité, les félicitations de toutes les cours; et dès-lors furent irrévocablement posées les bases de cette puissance déjà colossale, et qui a fait encore de si grands progrès. Désormais assuré de ses conquêtes et de ses succès dans tous les genres, le nouvel empereur donna encore une plus grande activité aux travaux qui les lui avaient fait obtenir. Jamais les entreprises de la marine et celles de tous les établissements, de tous les édifices publics, ne furent conduites avec plus de vigueur; jamais souverain ne promulgua tant de lois, ne fit tant d'ordonnances et de réglements pour l'administration de la justice, celle des finances, et surtout pour la discipline et l'entretien des troupes. Toujours conquérant et guerrier pour l'intérêt de ses peuples, il avait ouvert à leur commerce des débouchés sur la Baltique, pour tous les pays du Nord et de l'Occident: il voulut en avoir de pareils vers les contrées occidentales de l'Asie; et ce fut avec cette intention que, profitant d'une révolution survenue dans le royaume de Perse (*V.* Mir-Mahmoud, XXIX, 134), il partit à la tête d'une armée de trente mille hommes, pour les rivages de la mer Caspienne, dans le mois de mai 1722. Il parvint jusqu'à Derbent, au pied du mont Caucase, et fut obligé de revenir, après une campagne de six mois, la flotte qui portait ses provisions ayant péri par une tempête. Cette expédition n'avait été marquée par aucun exploit mémorable, et les résultats en étaient à-peu-près nuls pour les intérêts de la Russie et la gloire de l'empereur. Cependant il voulut que ses troupes reçussent les honneurs du triomphe. Mais cette cérémonie, dont il donna le plan selon son usage, fut pour lui la dernière de ce genre. Atteint depuis long-temps d'une maladie honteuse, il n'en avait parlé qu'à son valet de chambre; et, ne prenant aucun remède, continuant à se livrer à tous les genres d'excès, surtout à celui des liqueurs fortes, il rendit son mal incurable, et mourut dans les plus violentes douleurs, le 28 janvier 1725, à l'âge de cinquante-trois ans, laissant trois filles: Anne, fiancée au duc de Holstein; Elisabeth, qui régna dans la suite, et Natalie, enfant de six ans, qui mourut quinze jours après lui. Il n'avait point fait de dispositions testamentaires, ou du moins aucune ne fut produite. Mais Catherine avait tout préparé pour s'emparer du trône; et elle fut reconnue impératrice, le jour même de la mort de son époux. On a dit que, d'intelligence avec Mentschikoff, elle avait hâté sa mort par le poison. Rien n'a été prouvé à cet égard; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis l'aventure de Moëns, elle avait beaucoup perdu de son ascendant sur l'empereur, et même qu'elle avait tout à craindre des accès de sa colère, qui, dans ces derniers temps, étaient devenus plus terribles. Voilà dans quel état se trouvait, à la fin de sa vie, ce cruel despote, au milieu de sa famille et de gens qu'il avait tirés du néant. Il leur avait immolé tout ce qu'il devait avoir de plus cher; et il ne lui restait personne pour le défendre contre leurs intrigues et leur insatiable ambition. Il faisait trembler l'univers; et lui-même était sous le joug d'une femme et d'un méprisable favori, qui tremblaient aussi en sa présence. Pierre mourut sans laisser un ami; et l'on ne dit pas qu'une seule larme ait été répandue sur sa tombe, au milieu d'un

peuple dont il avait assuré la prospérité et la gloire. Mais ce peuple, qui avait supporté tout le poids de ses grandes entreprises, ne comprenait pas les avantages qui devaient en résulter. Faisant peu pour ses contemporains, Pierre avait sacrifié la génération présente à celles qui devaient la suivre; et ce n'est qu'après lui que la Russie est devenue le plus puissant empire du monde : mais c'est incontestablement par lui que cette puissance a été fondée. Il fut cruel, inhumain; il répandit des flots de sang, pour opérer une révolution qui devait être utile, mais que personne encore dans son pays n'avait su apprécier. On sent que d'aussi grandes choses ne pouvaient être exécutées que par un souverain absolu, par un pouvoir sans opposition. A sa place, un prince faible et timide eût péri sous les coups des strélitz ; et la Russie serait encore plongée dans la barbarie. Pierre aurait sans doute pu être moins cruel après la victoire ; il aurait surtout dû épargner son fils ; et sa mémoire serait honorée et sans tache dans tous les siècles : mais s'il n'eût pas détruit les strélitz, il eût certainement été leur victime. Il n'est que trop vrai que les règnes des tyrans et des despotes ne sont pas les moins brillants ni même les moins prospères ; et, à tout considérer, ce ne sont pas toujours ceux qui coûtent le plus de larmes à l'humanité. Ces idées sont tristes et peu flatteuses pour notre espèce ; mais elles sont le résultat d'une observation de tous les siècles. Toutes les entreprises de Pierre Ier. eurent un but utile ; et, bien différent de la plupart des conquérants, il ne fit jamais la guerre pour satisfaire ses passions personnelles. Économe et simple dans ses goûts, jamais prince ne fut moins prodigue des deniers de l'état. Après un règne si agité, après des opérations si grandes, si coûteuses, il laissa les finances en bon état : et cependant il n'avait pas chargé ses peuples d'impôts ; mais il avait su créer des ressources, ignorées avant lui. Comme Louis XI, il visitait souvent, dans leurs demeures, ses sujets de la plus basse classe, et il tenait leurs enfants sur les fonts de baptême. On a blâmé ses voyages sous quelques rapports ; et Condillac a dit que les nations de l'Europe, corrompues et mal gouvernées comme elles l'étaient alors, ne pouvaient que le jeter dans l'erreur. Mais ce n'était ni des lois, ni des instructions sur le gouvernement, que Pierre allait chercher dans les autres contrées. Ses principes et ses idées étaient parfaitement arrêtés sur ce point ; et il ne crut jamais avoir besoin des conseils des philosophes, ni même de ceux des hommes d'état d'aucun pays. C'étaient des charpentiers et des maçons, des ingénieurs et des architectes, qu'il cherchait partout ; et nous croyons que ses peuples n'y ont rien perdu. On trouve aussi, dans le Contrat social de Jean-Jacques Rousseau, quelques idées sentencieuses sur la politique de Pierre-le-Grand, qui ne sont pas plus exactes, et que les événements ont démenties. Montesquieu l'a blâmé, avec plus de raison, des violences qu'il exerça, pour obliger ses sujets à couper leur barbe, et à porter des habits courts. Quoique ce prince eût particulièrement dirigé son attention vers les arts mécaniques, il fit beaucoup pour les lettres et les sciences. C'est à lui que la Russie doit l'établissement de plusieurs bibliothèques, et de l'académie des

sciences de Pétersbourg, qui fut illustrée, dès sa création, par de grands noms, et qui a rendu des services importants aux savants de tous les pays, pour leurs recherches dans les contrées du Nord. Il acheta à Paris, à Londres et à Amsterdam, beaucoup de monuments des arts, que l'on voit encore dans divers établissements de Pétersbourg. Il connut en Hollande le célèbre Ruysch, qui lui donna des leçons d'anatomie; et il acheta, après sa mort, son cabinet d'histoire naturelle. Il fit traduire en russe le Traité hollandais sur *la construction des vaisseaux*, de Bruiker, *Quinte-Curce*, les géographies de *Varenius* et de *Hubner*, l'Histoire universelle de *Puffendorf*. Il traduisit lui-même plusieurs ouvrages concernant les arts, entre autres, l'*Architecture* de Sébastien Leclerc; l'*Art de tourner*, par Plumier; et l'*Art des écluses et des moulins*, par Sturm. Ces manuscrits sont conservés à Pétersbourg, avec celui du *Journal* qu'il rédigea pendant ses campagnes contre la Suède (de 1698 à 1714). Ce dernier ouvrage, imprimé, en 1773, 2 vol. in-4°., par ordre de l'impératrice, fut aussitôt traduit en français, Londres, 1773, 2 vol. in-8°.; Stockholm (Bouillon, 1774, in-8°). Le comte Scheremétoff a publié, en 1774, une collection de 318 *Lettres* de Pierre Ier., adressées au feld-maréchal de ce nom. On croit que Pierre rédigea lui-même le *Manifeste du procès criminel du czarowitz Alexis*, qui fut publié à Pétersbourg, le 25 juin 1718. La première éducation de ce monarque avait été fort négligée; et il lui fallut ensuite de grands efforts pour acquérir des connaissances qui ne furent jamais complètes, mais qui s'étendirent à beaucoup d'objets. Les vices de cette première éducation ne nuisirent pas seulement au développement de ses facultés; ils eurent encore la plus fâcheuse influence sur son caractère. Livré sans contrainte, dès son enfance, aux plus violents emportements, il eut, lorsqu'il fut maître de l'empire, des accès de fureur encore plus funestes: on dit qu'il s'en repentait toujours le lendemain; mais les suites étaient souvent irréparables. « J'ai réformé » mon peuple, disait-il quelquefois, » et je n'ai pas pu me réformer moi- » même. » Extrême dans tout, il ne sut garder aucune mesure, ni dans l'amitié, ni dans la haine, ni dans ses faveurs, ni dans ses vengeances. Il aimait beaucoup les femmes, et il n'était pas fort délicat sur le choix : dans l'effervescence de son tempérament, un sexe suppléait quelquefois à l'autre. Il institua, en 1724, l'ordre de Saint-Alexandre-Neuski. On a publié, sur Pierre Ier., un grand nombre d'écrits; les principaux sont : I. *Histoire de Pierre Ier.*, Amsterdam, 1742, 1 vol. in-4°. et 3 vol. in-12. II. *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand*, la Haye, 1725, 4 vol. in-12 (par Rousset, sous le nom d'Iwan Nestesuranoi); id., Amsterdam, 1740, 5 vol. in-12. III. *Anecdotes originales de Pierre-le-Grand*, par M. Staehlin, traduites de l'allemand, un vol. in-8°., Strasbourg, 1787. IV. *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand*, tome 1er., 1759, tome II, 1763, in-8°. Cet ouvrage est un des plus négligés et des moins dignes de l'auteur, qui, pour le faire, avait reçu des présents considérables (*V.* VOLTAIRE). V. Fontenelle a fait l'*Eloge de Pierre-le-Grand*, comme académicien. On a publié en Allemagne, en 1806;

dans un ouvrage intitulé *Constantinople et Saint-Petersbourg*, un *Rapport diplomatique sur Pierre-le-Grand et sa Cour*. L'analyse de ce fastidieux éloge a été insérée dans les *Archives littéraires* du 30 juin 1806, et les *Dictionnaires historiques* l'ont servilement copiée. Le meilleur écrit sur Pierre Ier., en langue allemande, est celui de Halem (*Histoire de Pierre-le-Grand*), Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8°. Les Anglais ont aussi une *Vie de Pierre-le-Grand*, par Mottley, 3 vol. in-12. Thomas a donné un poëme intitulé la *Pétréide*, dont Pierre-le-Grand est le héros. (*Voyez* THOMAS.) M. Carrion Nizas a fait représenter et imprimer une tragédie de *Pierre-le-Grand*, 1804, in-8°. M. Bouilly avait, dès 1790, fait un opéra comique sous le même titre. (*V.* aussi DORAT, XI, 574, et FALCONET, XIV, 126.) M—D j.

PIERRE II, fils du malheureux czarowits Alexis, et de la princesse Charlotte de Brunswick-Wolfenbüttel, monta sur le trône, âgé de douze ans, le 17 mai 1727, en vertu du testament que Catherine Ire. avait fait en sa faveur, non par attachement pour lui (elle eût préféré laisser la couronne à sa fille aînée, la duchesse de Holstein), mais par condescendance pour Mentschikoff, qui, espérant gouverner plus facilement sous le nom d'un enfant, avait fait insérer, dans ce testament, une clause par laquelle le nouvel empereur devait épouser une de ses filles. D'après le même acte, c'était par un conseil de régence que l'empire devait être gouverné pendant la minorité : mais Mentschikoff s'empara de tout le pouvoir ; il obligea le duc et la duchesse Anne à s'éloigner de Pétersbourg, ne s'entoura que de ses créatures, logea le jeune souverain dans son propre palais, et fit célébrer ses fiançailles avec sa fille. Il se flattait même de donner pour épouse à son fils la princesse Natalie, sœur de l'empereur : mais son orgueil et son ambition lui firent beaucoup d'ennemis ; et le jeune prince, lui-même, conseillé secrètement par les Dolgorouki, sut toute la part qu'il avait eue aux malheurs de sa famille : il apprit ainsi à le mépriser, et parvint bientôt à secouer le joug (*V.* DOLGOROUKI et MENTSCHIKOFF). Le favori de Pierre fut envoyé en Sibérie ; et le jeune empereur fit revenir à la cour son aïeule Eudoxie, première femme de Pierre Ier. (1) Il y rappela aussi beaucoup de victimes des règnes précédents ; et la famille Dolgorouki jouit de la plus grande faveur. L'empereur allait prendre une épouse dans son sein ; les fiançailles avaient déjà été célébrées avec beaucoup de solennité (30 novembre 1729), et le jour du mariage était fixé, lorsque Pierre II mourut de la petite vérole, à l'âge de quinze ans, le 29 janvier 1730. Il eut pour successeur Anne Ivanowna. M—D j.

PIERRE III, empereur de Russie, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille aînée de Pierre Ier., naquit à Kiel, dans les états de son père, le 21 février 1728, et fut élevé dans la religion luthérienne. Il n'avait que quatorze ans, lorsque l'impératrice Elisabeth, sa tante, voulant fermer pour toujours le chemin du trône à la famille d'Anne Ivanowna, l'ap-

(1) Cette princesse, qui était depuis si long temps enfermée, ne voulut pas quitter l'habit religieux, et elle retourna bientôt dans un couvent, près de Moscou, où elle mourut en 1731.

pela à Pétersbourg ; et, après lui avoir fait abjurer le luthéranisme, et embrasser le rit grec, le déclara grand-duc de Russie, et son successeur. Il avait jusqu'alors porté les noms de Charles-Pierre-Ulric : voulant se conformer à l'usage russe, il ne garda que celui de Pierre. Son éducation fut terminée en Russie, avec peu de soins, parce que l'impératrice, qui l'avait désigné pour héritier du trône, afin de se soustraire à une inquiétude, ne voulut pas s'en préparer une autre, en donnant à son neveu des talents et un caractère qu'elle aurait pu redouter. La veille du jour où Pierre fut déclaré son successeur, trois ambassadeurs suédois vinrent lui annoncer que le sénat de Stockholm l'avait choisi pour remplacer Frédéric Ier., alors incapable, par son grand âge, de supporter le poids de la couronne. Pierre n'hésita point ; et, préférant l'expectative d'un trône à celui qu'il pouvait occuper sur-le-champ, il remercia les ambassadeurs, et les chargea d'inviter leur sénat à nommer son oncle Adolphe-Frédéric de Holstein Eutin : l'impératrice ayant témoigné le même desir, ce conseil fut exactement suivi. (*V.* ADOLPHE-FRÉDÉRIC, I, 236.) Deux ans plus tard (28 juin 1744), Pierre fut fiancé à une princesse d'Anhalt-Zerbst, sa cousine (*V.* CATHERINE II, VII, 383), qui venait d'abjurer aussi le luthéranisme pour embrasser la religion grecque. Doués l'un et l'autre de tous les charmes de la jeunesse, les deux futurs époux semblèrent se convenir sous tous les rapports ; mais l'année suivante, Pierre fut atteint de la petite-vérole, d'une manière si violente, qu'il resta tout-à-fait défiguré. Malgré ce changement fâcheux, Catherine ne desira pas avec moins d'ardeur de devenir son épouse ; mais l'on croit que déjà les conseils de l'ambition étaient plus puissants sur le cœur de cette princesse que tout autre sentiment. Le mariage fut célébré le 1er. septembre 1745, avec beaucoup de solennité. La plupart des historiens s'accordent à dire que le changement survenu dans les traits du prince n'était pas la seule cause qui dût refroidir le cœur de son épouse : un défaut de conformation, facile à faire disparaître, mais dont il ignora long-temps le remède, ne lui permit pas, malgré la violence de son amour, de consommer le mariage. Catherine dissimula d'abord son dépit : mais, se voyant tout-à-fait délaissée, tandis que son époux se livrait à des goûts et à des habitudes indignes de son rang, ces motifs, ainsi que la supériorité de son esprit et l'extrême différence de son caractère, lui firent concevoir pour lui une aversion et un mépris qu'elle ne put cacher plus long-temps. Dirigé par de perfides avis, ce prince ne savait ménager aucun des intérêts qu'il lui importait le plus de ne pas heurter. Admirateur passionné des Allemands, et surtout des Prussiens, il affectait le plus profond dédain pour les usages et pour la religion grecques. Vivant au milieu d'une troupe d'étrangers, obscurs et débauchés, il passait la plus grande partie de son temps à fumer, à s'enivrer, ou à faire l'exercice à la prussienne. Son admiration pour Frédéric II le porta jusqu'à entretenir des relations avec ce prince, qui était en guerre avec la Russie, et à lui faire connaître secrètement les projets et les plans du cabinet de Pétersbourg. Malgré les inconséquences de Pierre et les déréglements de la grande-du-

chesse, leur mésintelligence n'éclata qu'à l'époque où Catherine devint mère, c'est-à-dire, en 1755, dix ans après son mariage. Ce fut alors que ses liaisons avec Soltikoff furent connues de toute la cour. L'impératrice envoya ce jeune seigneur en ambassade, pour l'éloigner de Pétersbourg; et Catherine forma, peu de temps après, une autre liaison avec Stanislas Poniatowski. Il est probable qu'Elisabeth approuva elle-même ce choix; car ce fut à sa demande que le beau Polonais, qui avait d'abord été obligé de quitter Pétersbourg, y revint avec le titre d'ambassadeur (V. Stanislas Poniatowski). De son côté, Pierre ne tenait pas une conduite plus édifiante; il avait pris pour maîtresse, à-peu-près publiquement, une demoiselle de Woronzoff; et il eut l'imprudence de faire entendre qu'il lui réservait la place de Catherine, annonçant hautement qu'il voulait se séparer de cette princesse. Il ne se conduisait pas avec plus de réserve envers l'impératrice; et les courtisans, réunis aux amis de Catherine, ayant encore exagéré ses torts, Elisabeth le prit tout-à-fait en haine. On fit même craindre à cette défiante et timide princesse qu'il n'attentât à ses jours; c'était étrangement méconnaître le caractère du grand-duc. Ce prince, bizarre, original, sans prévoyance et sans caractère, était essentiellement bon, humain et incapable de commettre un crime. Son malheur fut de ne pouvoir en soupçonner les autres. On a dit que, malgré tant de motifs de division, les deux époux se rapprochèrent un instant auprès du lit de mort de l'impératrice, qui desira cette réconciliation; et il est sûr qu'à cette époque, Pierre et Catherine parurent, au moins pendant quelques jours, vivre en bonne intelligence. Dès qu'Elisabeth eut fermé les yeux, le nouvel empereur, oubliant sa faiblesse et son indécision accoutumées, se hâta de monter à cheval, et de se faire voir aux soldats et au peuple, qui l'applaudirent sincèrement. Délivré une fois de la contrainte dans laquelle il avait été si long-temps, ce prince mit cependant à sa joie quelque retenue et quelque dignité. Il traita avec bonté tous ceux qui avaient été attachés à l'impératrice, et les maintint dans leurs emplois, pour la plus grande partie. Mais son desir le plus ardent était de faire cesser la guerre qu'Elisabeth avait soutenue avec tant d'acharnement contre la Prusse. N'ayant pas même prévenu la cour de Vienne, il donna ordre à son armée de se séparer des Autrichiens; et peu de temps après il conclut avec Frédéric II, un traité, par lequel cette même armée fut réunie à celle du roi de Prusse, pour combattre ceux qui venaient d'être ses auxiliaires (V. Frédéric, XV, 583). Cet empressement à se séparer d'anciens alliés, et à perdre, en un instant, les avantages de plusieurs expéditions ruineuses, n'était pas d'une politique fort saine, et ne fut pas généralement approuvé en Russie: mais ce qui excita dans cet empire un grand enthousiasme, ce fut le rappel des nombreux exilés que les intrigues et les persécutions des règnes précédents avaient conduits en Sibérie. On vit reparaître en même temps à la cour Biren et le maréchal de Munnich. (V. ces noms); et Pierre fut accueilli par les transports d'enthousiasme les plus vifs, lorsqu'il se rendit en grande pompe au sénat, pour y lire deux déclarations, dont la première allait tirer la noblesse de l'espèce de servitude où

elle avait vécu depuis si long-temps, en lui donnant le droit de voyager hors du royaume, et de ne porter les armes que volontairement. La seconde de ces ordonnances était l'abolition de la terrible commission qui, sous le nom de *chancellerie privée*, avait été chargée de rechercher, ou plutôt de juger les crimes de haute-trahison. Souvent la dénonciation la plus obscure, les indices les plus légers, avaient suffi pour livrer des malheureux aux plus cruelles tortures. L'exil était la moindre peine qu'on fît subir; et c'était par ce tribunal, que les déserts de la Sibérie avaient été peuplés de dix-sept mille individus, qui revinrent alors dans leurs familles. Pierre III s'occupa en même temps de réformes utiles dans l'administration des finances et dans celle de la justice. En tout il se montra bon et généreux: par-tout il annonça les meilleures intentions; et tout l'empire crut voir commencer le règne le plus heureux: mais il n'est que trop vrai que ceux qui commencent ainsi, finissent presque toujours par des catastrophes. En se livrant à ces utiles réformes, Pierre ne respecta pas assez la religion de sa nouvelle patrie: il fit enlever, sans nécessité, une partie des images dont les églises étaient encombrées; et il éloigna de la capitale l'archevêque de Nowgorod, qui voulut s'opposer à ce sacrilége: enfin il commit une faute plus grave encore, en annonçant l'intention de s'emparer des biens du clergé. Les réformes que Pierre ordonna dans l'armée firent aussi beaucoup de mécontents: il cassa la garde noble qui avait mis Elisabeth sur le trône, et substitua à la garde à cheval de la cour une garde holsténoise; il nomma généralissime son oncle le duc de Holstein, homme de peu de talent, et blessa, dans toutes les occasions, l'orgueil des Russes, en exaltant devant eux le courage et la discipline des Prussiens. Portant lui-même l'uniforme de cette nation, il se vantait d'avoir été lieutenant au service de Frédéric II, et il sollicita même sérieusement de ce prince, qu'il appelait son *maître*, un grade supérieur dans son armée. Le rusé Frédéric fit attendre quelque temps le postulant, et lui envoya enfin un brevet de général-major, disant que c'était plus au mérite qu'au rang qu'il accordait cette faveur. Pierre fut transporté de joie à la réception de ce brevet; il plaça, en grande cérémonie, le portrait de *son maître* dans son cabinet, et donna un grand repas, dans lequel il but, comme cela lui arrivait trop souvent, beaucoup plus qu'il n'aurait dû faire. Dans son enthousiame pour Frédéric II, il voulait absolument avoir une entrevue avec ce souverain; et l'on croit que la guerre qu'il se proposait alors de faire au Danemark, dans l'intention de soutenir les droits de la maison de Holstein sur le duché de Sleswig, ne fut qu'un prétexte pour en venir à ce but. Il devait se rendre à son armée; et déjà il avait donné ordre à une grande partie de ses troupes, même aux régiments de la garde, de partir pour la Poméranie. Cet ordre, qui devait éloigner de la capitale des corps accoutumés à y séjourner, contribua beaucoup à les jeter dans le parti de Catherine. Cette princesse, de plus en plus délaissée par son époux, vivait dans une retraite apparente à Péterhoff, où elle était sans cesse informée de tout ce qui se passait à la cour, et d'où elle préparait tous les moyens de s'emparer du trône. L'empereur ne vint la voir qu'une

seule fois dans ce séjour, et ce fut pour s'assurer de la réalité d'une délation. On venait de lui dire qu'elle était enceinte; mais elle était accouchée quelques heures auparavant; tous les indices avaient disparu : il la trouva assise sur un canapé, et il retourna à Pétersbourg, honteux d'avoir pu croire une calomnie. Cependant il ne changea pas de conduite à son égard, et continua de s'exprimer avec si peu de ménagement, que cette princesse put réellement penser qu'il se porterait à toutes les violences pour se débarrasser d'elle. Il cachait moins que jamais son projet de faire monter sur le trône mademoiselle de Woronzoff; et, ne voulant pas que le fils de Catherine, Paul Petrowitz, qu'il avait hautement désavoué, fût son successeur, il imagina de reconnaître ce droit au malheureux Iwan VI, qu'Élisabeth avait tenu en captivité pendant tout son règne, et que Pierre, au fond, n'était pas plus disposé à en faire sortir. Il alla le voir secrètement dans sa prison, en reçut des plaintes dont il parut fort touché, promit d'adoucir son sort, et le fit transférer dans un cachot plus éloigné et plus étroit. Catherine, qui était informée de toutes les démarches de son époux, conçut de celle-là une vive inquiétude : se livrant alors avec plus d'ardeur à ses intrigues et à ses complots, elle parvint à y associer beaucoup d'hommes courageux et puissants, dans le sénat, dans l'armée, et jusque parmi les ambassadeurs des cours étrangères. Cette conjuration était près d'éclater; peu de personnes l'ignoraient à Pétersbourg : Pierre lui seul ne le savait pas, ou refusait d'y croire. On en était informé jusques dans les cours étrangères; et Frédéric en avertit avec beaucoup de zèle un ami qu'il lui importait tant de conserver. Voilà ce que répondit l'aveugle empereur : « . . . A l'égard » de l'intérêt que vous prenez à ma » conservation, je vous prie de ne » point vous en inquiéter. Les sol» dats m'appellent leur père; ils di» sent qu'ils aiment mieux être gou» vernés par un homme que par une » femme. Je me promène seul à pied » dans les rues de Pétersbourg; si » quelqu'un me voulait du mal, il y » a long-temps qu'il l'aurait exécu» té. Mais je fais du bien à tout le » monde, et je me confie uniquement » à la garde de Dieu; avec cela je » n'ai rien à craindre. » Dans cette sécurité, Pierre allait partir pour son armée de Poméranie; mais il voulait auparavant célébrer la Saint-Pierre, fête de sa capitale et la sienne. En attendant cette solennité, il se rendit, avec une nombreuse suite de jeunes femmes et de courtisans, à sa chère maison d'Oranienbaum, où il se trouvait, lorsque le hasard précipita le dénouement de la conjuration. Catherine, ayant quitté Péterhof pendant la nuit, était venue se montrer aux troupes; et déjà elle marchait contre l'empereur à la tête de vingt mille hommes, et d'un peuple nombreux qui la reconnaissait pour souveraine (*V.* CATHERINE et ORLOFF). Pierre fut accablé de cette nouvelle : il ne sut prendre aucun parti; et ce fut vainement que le vieux maréchal de Munnich essaya, à plusieurs reprises, de le décider à marcher sur la capitale, avec ses Holsteinois et quelques troupes fidèles, ou à se rendre maître d'une place, ou enfin à se réfugier dans les états du roi de Prusse. Après avoir tenté en vain de pénétrer à Cronstadt, où la garnison menaça

de tirer sur lui, ce malheureux prince flotta au hasard sur la Newa, revint à Péterhof, puis à Oranienbaum, et finit par envoyer à Catherine une lâche soumission, offrant de renoncer au trône, et ne demandant que la permission de se retirer dans le Holstein avec Mlle. de Woronzoff, pour y vivre ignoré. Cet indigne message fut porté à l'impératrice par le chancelier Ismaïloff, que Pierre croyait dévoué à sa personne; mais cet homme, gagné par les conjurés, revint dire à son maître, que Catherine consentait à tout, qu'elle était même disposée à partager le pouvoir avec son époux, et qu'il ferait bien de se rendre auprès d'elle. Le crédule monarque se livra seul et sans défense aux mains de ses ennemis. A peine arrivé dans le palais où était l'impératrice, on le dépouille de ses ordres, de ses habits, on le laisse presque nu sur l'escalier; et après lui avoir fait signer la plus honteuse abdication, on le conduit secrètement à quelques lieues de Pétersbourg, dans une espèce de prison, où il fut assassiné six jours après. On ne croit pas que ce crime eût été résolu dès le commencement: mais voyant qu'après leur triomphe, il restait encore beaucoup d'inquiétude parmi le peuple et les troupes, huit des conjurés, du nombre desquels étaient trois Orloff, se rendirent à la prison du prince, et lui présentèrent un breuvage empoisonné, qu'il but avec confiance. Ayant senti aussitôt les effets du poison, il refusa d'en prendre un second verre; ce fut alors que les assassins se jetèrent sur lui et l'étranglèrent. Le lendemain l'impératrice annonça, par une déclaration officielle, que son époux était mort d'une *colique hémorrhoïdale ;* et le corps de Pierre III, encore tout empreint des traces du poison et des coups de ses meurtriers, fut porté à Pétersbourg, et exposé aux yeux du public, que ces mensonges ne trompèrent pas, mais que la terreur réduisit au silence. Le récit le plus piquant et le plus connu de cette catastrophe, est celui qu'en a fait Rulhières (*V.* ce nom) : on a accusé d'inexactitude quelques-uns de ses détails ; mais tout le fond en est parfaitement vrai. L'*Histoire de la vie de Pierre III*, par M. de Saldern (Metz, 1802, in-8°.), est une apologie ou une défense de ce prince, très-juste quant à ses vertus et à son infortune, mais très-fausse ou du moins très-exagérée quant à ses talents et à son caractère. L'*Histoire de Pierre III et des amours de Catherine II* (par M. Laveaux), Paris, 1798, 3 vol. in-8°., est un pamphlet dont il suffit d'indiquer l'auteur et la date. M—D j.

PIERRE, roi des Bulgares, surnommé Calo-Pierre (ou le beau Pierre), était Valaque de nation, et fut, avec son frère Azan, le fondateur du second royaume de Bulgarie. En l'an 1186, l'empereur Manuel Comnène étant mort, Pierre et Azan formèrent le projet de délivrer les Valaques et les Bulgares du joug auquel les Grecs les avaient soumis. Après avoir excité l'enthousiasme de leurs compatriotes, les deux frères entreprirent le siége de Prytlabe; et n'ayant pu réussir à s'emparer de cette ville, ils descendirent, par le mont Hémus, sur les terres de l'Empire, où ils firent un immense butin. Isaac Lange, qui occupait alors le trône, marcha contre eux, les surprit à la faveur d'un brouillard épais, et les poursuivit jusqu'au Danube (1187). Pierre, Azan, et les principaux chefs, se refugièrent chez

les Patzinaces, leurs voisins. Isaac étant retourné à Constantinople, Azan revint à la charge, suivi d'un grand nombre de Patzinaces. Les Bulgares et les Valaques, qui semblaient, à cette époque, ne former qu'un seul peuple, reprirent les armes; et les Grecs furent chassés de toute l'ancienne Mœsie. L'année suivante, Isaac marcha contre Pierre et Azan; mais il fut vaincu dans une grande bataille. Après quelques autres actions moins importantes, les Grecs et les Bulgares convinrent d'une trève : elle ne fut pas plutôt expirée, que la guerre recommença plus vivement que jamais. L'empereur s'étant imprudemment enfoncé avec ses troupes dans les défilés des montagnes, y fut attaqué par les Bulgares; l'infanterie grecque fut en partie détruite: Isaac lui-même ne dut son salut qu'au courage d'un grand nombre de guerriers qui se sacrifièrent pour le sauver. Les vainqueurs ne se bornèrent point à ravager les campagnes et à piller les villages; ils rançonnèrent Anchiale, prirent Varna, et détruisirent presque entièrement Triaditza, aujourd'hui Sophie. En 1193, Pierre et Azan se rendirent maîtres de Philippopolis, et pénétrèrent dans Adrianople. Ils portèrent encore un plus rude coup à l'Empire, en détruisant, dans une seule journée, les légions d'Orient et celles d'Occident. Isaac méditait un dernier effort, lorsqu'il fut déposé par son frère Alexis, qui lui fit crever les yeux. Le nouvel empereur demanda la paix : elle ne put avoir lieu, parce que les Bulgares voulurent en dicter les conditions. Alexis détacha contre eux son gendre Isaac Sébastocrator. Ce général tomba dans une embuscade que lui avaient tendue Pierre et Azan; il fut fait prisonnier, et mourut dans les fers. Azan fut assassiné peu de temps après, par un nommé Ibancus, qu'il avait accusé d'un commerce criminel avec sa femme, et qu'il voulait faire périr. La mort de ce prince réunit l'autorité souveraine dans la personne de Pierre : il s'en servit pour venger son frère, et pour suivre l'exécution de leurs communs projets. Mais il fut assassiné lui-même bientôt après, et eut pour successeur son autre frère Joanice, ou Jean Ier., surnommé *Calo-Jean*, dont les successeurs se maintinrent dans ce petit royaume, jusqu'à la conquête qu'en firent les Turcs, sous le sultan Amurath, et qui fut achevée par Bajazet, en 1396, après la bataille de Nicopolis. D—N—L.

PIERRE Ier., ou PEDRO, roi de Navarre et d'Aragon, était fils de Sanche Ramire, qui remontait à Inigo Arista, comte de Bigorre, du sang de Clovis, et fondateur du royaume de Navarre. La maison de Bigorre a donné six souverains à l'Aragon : don Pedro fut le quatrième. Son père, presque toujours en guerre contre les Maures, ayant été blessé mortellement d'un coup de flèche au siége d'Huesca, lui fit promettre de ne point abandonner le siége. Don Pedro fut proclamé roi, dans le camp même, immédiatement après la mort de son père, en 1094. Il ne suspendit les opérations, que pour aller vaquer aux soins du gouvernement. Quoique ses prédécesseurs eussent acquis une assez grande autorité sur les Aragonais, en les délivrant de l'oppression des Maures, ils n'en avaient pas moins été forcés de se renfermer dans d'étroites limites, imposées à l'autorité royale. La cérémonie du serment que les rois d'Aragon étaient tenus de prêter,

aux pieds du grand justicier, parut humiliante au petit-fils de Ramire. Indigné de voir un usage qui rendait la majesté royale dépendante en quelque sorte de ses sujets, il fit tant par ses brigues, par ses prières, et même par des offres équivalentes d'autres privilèges, qu'à la fin il en obtint l'abolition, dans une assemblée générale des états. A peine lui eut-on remis l'acte qui contenait la loi injurieuse à la majesté royale, que tirant son poignard, il s'en frappa la main, couvrit le parchemin de son sang, et fit entendre ces paroles : « Une loi qui donne à » des sujets le droit d'élire un roi, » doit être effacée dans le sang d'un » roi! » Les Aragonais, surpris de cette action étrange de leur prince, l'appelèrent depuis, *don Pedro du poignard;* et, afin que ce trait ne s'effaçât point de leur mémoire, les descendants de don Pedro firent ériger la statue de ce prince, à Saragoce, tenant le poignard d'une main et le parchemin de l'autre. On voyait encore, il y a peu d'années, cette statue dans le palais des états. Le roi fut couronné dans sa cathédrale, par l'archevêque, après avoir été armé chevalier, et sacré. Il ne songea plus dès-lors qu'à l'accomplissement de la promesse qu'il avait faite à son père mourant. S'étant remis en campagne, en 1095, il emporta d'abord, le 5 avril, la ville d'Exisa, et vint aussitôt reprendre le siége d'Huesca. Mais il éprouva une plus grande résistance qu'il ne s'y était attendu. Abderame, roi Maure de cette ville, avait intéressé en sa faveur, non-seulement tous les petits rois mahométans ses voisins, mais le roi de Castille lui-même (Alphonse VI), en s'obligeant de lui payer tribut. Il fallut combattre les troupes des alliés, avant de pouvoir réduire Huesca. Don Pedro fut victorieux à Alcaraz, dans une grande bataille, livrée le 18 novembre 1096; il dissipa les confédérés : sa victoire fut complète. Huesca se rendit le 25 novembre. Le roi y réintégra sur-le-champ l'évêque de Jacca, qui avait eu autrefois son siége dans cette ville. On y trouva un grand nombre de chrétiens, qui avaient toujours exercé tranquillement leur culte, dans l'église de Saint-Pierre. En 1101, don Pedro fit la conquête de Balbastro, aussi sur les Maures, et y transféra le siége épiscopal de Rhoda. Cet avantage fut suivi de la reddition de plusieurs places environnantes. Don Pedro avait une grande réputation de bravoure; les historiens aragonais disent que, dans un combat, il abattit la tête de quatre rois Maures, et que de là viennent les quatre têtes noires qu'on voit dans les armoiries d'Aragon. Ce prince, à-la-fois guerrier et politique, mourut le 28 sept. 1104, après avoir vu descendre au tombeau son fils, qui portait le même nom que lui. Sa couronne passa sur la tête d'Alphonse son frère, surnommé le *Batailleur*. B—P.

PIERRE II, roi d'Aragon, fils d'Alphonse II, de la maison de Barcelone, lui succéda après sa mort, en 1196, dans ses états d'Aragon, de Roussillon et de Catalogne, mais non dans le comté de Provence. Mu par l'esprit de son siècle, Pierre commença son règne par sévir contre les Vaudois; et il donna, en 1197, un édit portant peine du feu contre ceux de ces sectaires qui seraient trouvés dans ses états après le délai qu'on leur prescrivait pour en sortir. En 1198, il apaisa des troubles occasionnés en Catalogne

par la guerre qu'avait suscitée le comte de Foix au comte d'Urgel. L'année suivante, il joignit ses armes à celles d'Alphonse IX, roi de Castille, pour faire la guerre au roi de Navarre, Sanche VII. Par son mariage avec Marie, fille et héritière de Guillaume, comte de Montpellier, il acquit la seigneurie de cette ville, où ses noces furent célébrées. De là, il se rendit à Rome, où il fut couronné par le pape Innocent III, s'obligeant de payer au Saint-Siége, à perpétuité, une redevance annuelle. Mais les états d'Aragon protestèrent contre cette espèce de tribut. Pierre fit, en 1205, une expédition en Provence, et délivra son frère Alphonse, comte de Provence, que le comte de Forcalquier tenait enfermé dans un château après l'avoir enlevé par surprise. Pierre fit ensuite, avec succès, la guerre aux Maures d'Espagne; et s'étant ligué avec les rois de Castille et de Navarre, il prit part, le 16 juillet 1212, à la célèbre bataille des Naves de Tolosa, où ces trois rois chrétiens remportèrent une victoire complète sur les Mahométans. Mais l'année suivante, ayant pris le parti du comte de Toulouse, son beau-frère, qui était à la tête des Albigeois, il fut défait et tué, le 17 septembre 1213, à la bataille de Muret (*Voy.* Simon de MONTFORT). Ce prince était grand, bienfait, magnifique jusqu'à la prodigalité, et d'une probité à toute épreuve. Le seul défaut qu'on pût lui reprocher, c'était de s'être trop livré à son penchant pour les femmes : cette passion lui fit cultiver la poésie provençale, et protéger les poètes, qu'il aida de ses libéralités. Sa mort occasionna quelques troubles; les princes, ses frères, voulurent s'emparer de la tutelle de son fils, Jayme ou Jacques : mais le pape ayant fait conduire le jeune prince en Aragon par un légat, les états assemblés à Lérida le reconnurent, et confièrent sa tutelle à don Sanche, son oncle, comte de Roussillon, et au grand-maître des Templiers (*V.* JAYME).

B—P.

PIERRE ou PEDRO III, roi d'Aragon, surnommé le *Grand*, mais prince encore plus rusé que brave et généreux, était fils de Jacques Ier., et naquit en 1239. Il se signala dans sa jeunesse par ses exploits contre les Maures, auxquels il enleva différentes villes importantes. Jaloux de l'affection que son père témoignait à Ferdinand-Sanche, son fils naturel, il cherchait toutes les occasions de nuire à celui-ci; et l'ayant surpris, en 1272, à Pomar, il le fit étrangler et jeter dans les fossés du château. Il succéda à son père, en 1276. L'expulsion des Maures, et l'abaissement de la puissance des nobles, étaient, à cette époque, les points principaux de la politique des rois chrétiens d'Espagne. Pierre III, n'ayant pas confirmé, par les serments accoutumés, les priviléges de la Catalogne, plusieurs seigneurs catalans se liguèrent contre lui; mais il rétablit bientôt le calme, par la voie des négociations autant que par les armes. Le comte de Foix y suscita, en 1280, une nouvelle révolte, et s'en déclara le chef. Le roi marcha contre lui, le fit prisonnier, et l'enferma au château de Sirnena. Il eut une entrevue à Toulouse avec le roi de France, Philippe-le-Hardi, dont le comte de Foix était feudataire; et il le convainquit que ses griefs étaient fondés. Pierre III roulait de plus grands projets. Il avait épousé, en 1262, Constance, fille

de Manfred, roi de Sicile, que Charles d'Anjou avait détrôné; et il aspirait à se rendre maître de ce royaume. Dans la vue d'arracher la Sicile à Charles d'Anjou, il fomenta dit-on, avec Jean de Procida, la fameuse conspiration des Vêpres siciliennes qui entraîna le massacre de tous les Français à l'heure de vêpres, le jour de Pâques de l'an 1282 (*V.* PROCIDA). Pierre était alors sur les côtes d'Afrique, avec une flotte, qu'il avait équipée depuis long-temps sous prétexte d'une expédition, qu'il abandonna dès qu'il eut appris ce qui se passait à Palerme. Appelé par les habitants, il y aborda, avec toutes ses forces, et se fit couronner roi de Sicile. Il entra ensuite dans Messine, et battit la flotte de Charles d'Anjou, sans tenir compte des excommunications que le pape Martin IV, Français de naissance, lançait contre lui à l'instigation de son compétiteur. La campagne finit par un défi entre les deux rois, qui convinrent de vider leur différend dans un combat singulier, le premier jour de juin de l'année suivante, chacun avec cent chevaliers. La ville de Bordeaux, alors sous la domination du roi d'Angleterre, fut choisie pour théâtre de ce cartel imposant. Dès le mois de mai, elle fut remplie d'étrangers, accourus pour jouir du spectacle de deux rois combattant corps à corps afin d'épargner le sang de leurs sujets. Charles d'Anjou, âgé de soixante ans, avait accepté le défi d'un prince qui n'en avait que quarante : il comparut au jour marqué. Le roi d'Aragon, qui était parti avec éclat, laissant le gouvernement de la Sicile à sa femme, ne vint à Bordeaux qu'un moment, seul et déguisé : il repartit aussitôt pour l'Espagne, après avoir déposé ses armes entre les mains du sénéchal de la ville, par lequel il fut averti, dit-on, que le roi de France faisait avancer des troupes, et qu'il ne serait point en sûreté à Bordeaux. Voilà ce qu'on démêle de plus certain à travers les récits contradictoires d'une foule d'auteurs qui tous ont altéré la vérité de l'histoire, suivant le préjugé national. Quoiqu'il en soit, le délai que ce défi célèbre avait occasionné, donna le temps au roi d'Aragon de se fortifier en Sicile. A son retour, il trouva plusieurs seigneurs aragonais et catalans soulevés contre son autorité, et se plaignant de l'infraction de leurs priviléges. Contraint de les confirmer dans les états assemblés à Saragoce, il confirma aussi les priviléges de la Catalogne, dans une assemblée tenue à Barcelone. Un grand orage le menaçait; et il sentait la nécessité d'étouffer tous les germes de dissensions intestines, afin de pouvoir s'opposer plus efficacement à l'ennemi du dehors. Le roi de France, Philippe-le-Hardi, faisait filer des troupes dans la Navarre, pour être à portée d'agir contre la Castille, dans la vue de soutenir les droits des princes de La Cerda ses neveux; et contre l'Aragon, pour venger Charles d'Anjou, son oncle. De son côté, le roi d'Aragon se hâta de former une ligue avec le roi de Castille, Sanche III; ligue d'autant plus nécessaire, que le monarque français commençait à posséder la Navarre, par le mariage de Philippe-le-Bel, son fils, avec Jeanne, l'héritière de ce royaume. Ainsi, Pierre allait avoir à soutenir deux guerres à-la-fois : l'une maritime, contre Charles d'Anjou; l'autre du côté des Pyrénées, contre le roi de France. Dans cette crise, il se montra digne de régner. Sa flotte.

commandée par Roger de Lauria, remporta une victoire complète, à la vue de Naples, sur la flotte de Charles d'Anjou, dont le fils, Charles-le-Boiteux, prince de Salerne, fut fait prisonnier. Irrité de ce nouveau succès, le pape fit prêcher la croisade contre le roi d'Aragon, et, le déclarant déchu de la couronne, en donna l'investiture à Charles, comte de Valois, fils de Philippe-le-Hardi et d'Isabelle d'Aragon. La campagne suivante (1285), Philippe-le-Hardi, à la tête de cent mille hommes, entra en Catalogne par le Roussillon. Jacques, roi de Maïorque, frère du roi, se vit dans l'impuissance de s'opposer au passage d'une armée si formidable (*V.* Philippe, pag. 107, ci-dessus). Les historiens d'Aragon blâment don Sanche, roi de Castille, de n'avoir pas secouru Pierre, son allié, contre l'irruption des Français : mais ce reproche est peu fondé, Sanche ayant alors à soutenir la guerre dans ses propres états, contre l'empereur de Maroc. Les Français prirent d'abord plusieurs places en Catalogne; mais leur flotte fut battue par Roger de Lauria, qui se rendit maître de Roses, où étaient tous leurs magasins. La disette et les maladies contraignirent cette grande armée à se retirer. La mort de Philippe-le-Hardi, survenue à Perpignan, mit fin à la guerre, et fut suivie de près par la mort du roi d'Aragon. Ce prince étant tombé malade dangereusement à Villefranche de Panadès, y reçut l'absolution des censures, mais sans renoncer à la Sicile, qu'il donna par testament à Jacques, son second fils (*V.* Jayme, XXI, 423). Il descendit au tombeau, le 10 novembre 1285, ayant au-dehors la réputation d'un prince d'humeur bizarre et sévère; mais il n'en mérita pas moins de ses sujets le nom de *Grand*, par la vigueur de son caractère, la sagesse de sa politique, et le bonheur de ses armes. Son fils aîné, Alphonse III, lui succéda sur le trône d'Aragon.

B—p.

PIERRE IV, roi d'Aragon, surnommé le *Cruel*, prince fameux par ses usurpations, par ses armes, et par ses malheurs, naquit le 15 septembre 1319. Fils aîné, du premier lit, d'Alphonse IV, il lui succéda, en 1336, et se saisit aussitôt des places que son père avait données à Éléonore de Portugal, sa seconde femme, et aux enfants qu'il avait eus de ce mariage. Son couronnement fit naître une contestation grave. L'archevêque de Saragoce prétendit avoir le droit de couronner le roi : la plupart des grands s'y opposèrent; et le roi se couronna lui-même, ne voulant pas que son royaume, sous aucun rapport, dépendît du Saint-Siége. Les différends qui divisaient la famille royale, portèrent les états d'Aragon, assemblés l'année suivante, à nommer des arbitres, qui mirent fin aux troubles. Le roi se ligua avec la Castille contre les Maures; et sa flotte défit, en 1339, à la hauteur de Ceuta, la flotte mahométane : mais son grand-amiral, don Geoffroi-Gilbert Cruillas, fut tué dans l'action. Peu après cette expédition glorieuse, Pierre IV alla rendre hommage au pape dans Avignon. Il y fit une entrée solennelle, qui faillit être ensanglantée. L'écuyer du roi de Maïorque ayant frappé de sa cravache le cheval sur lequel le roi était monté, ce prince, outré de colère, mit l'épée à la main; et l'on n'arrêta qu'avec peine les effets de sa vive indignation. De retour dans ses états, il entra dans la ligue des rois de Cas-

tille et de Portugal contre les Maures; mais il n'eut aucune part directe, en 1340, à la célèbre journée de Salada, où les deux souverains réunis délirent la plus formidable armée africaine qui eût encore débarqué en Espagne. Toutefois le roi d'Aragon n'y fut pas étranger, ayant fait croiser sa flotte dans le détroit, pour couper les vivres aux infidèles et intercepter leurs renforts. Une ligue maritime, formée contre lui par les Génois, les Pisans, et les principaux habitants de l'île de Sardaigne, et l'inquiétude que les infidèles causaient encore à l'Espagne, ne permirent pas à ce prince d'accepter les offres que lui firent plusieurs seigneurs corses, de le mettre en possession de cette île. Son ambition se tourna contre l'île de Maïorque, dont son beau-frère Jacques était souverain. Ne cherchant que des prétextes pour lui ravir la couronne, il fit enlever la reine sa femme; ce qui amena une déclaration de guerre de la part de Jacques: c'est ce que voulait le roi d'Aragon. Traitant alors son beau-frère comme son feudataire, il le déclara privé de son royaume et de tous ses domaines, dont il s'empara presque sans coup férir. Poursuivi en Roussillon, et hors d'état de s'y défendre, le malheureux Jacques se mit à la discrétion de son beau-frère, qui le dépouilla, et réunit à sa couronne le Roussillon et Maïorque. Cependant des troubles sérieux allaient éclater dans les propres états du roi d'Aragon. Ce prince n'avait que des filles de son mariage avec Marie de Navarre; et il s'occupait d'assurer la couronne à l'aînée, appelée Constance. Mais ses frères firent valoir un testament de Jacques Ier., en vertu duquel la couronne devait leur appartenir, à défaut de postérité masculine. Deux ligues se forment, et prirent les armes contre le roi: l'une, sous le nom d'*Union* d'Aragon; l'autre, sous le nom d'*Union* de Valence. La reine Marie étant morte dans ces circonstances, Pierre IV se hâta d'épouser Éléonore, infante de Portugal, voulant par-là rompre les mesures des conjurés. Mais les deux ligues s'unirent par un lien commun; et, aux états de Saragoce, Pierre reçut la loi. L'infant don Jacques, son frère, y fut déclaré héritier de la couronne, et mourut peu de temps après, non sans soupçon de poison. L'infant don Ferdinand lui succéda. Au milieu de tant d'agitations et de troubles, le roi eut encore à soutenir des guerres étrangères. Jacques, roi détrôné de Maïorque, tenta vainement de se rétablir: mais, en Sardaigne, le roi d'Aragon essuya des revers. Toujours harcelé par l'union d'Aragon et de Valence, il tomba au pouvoir des rebelles, en 1348. Conduit à Valence, il fut obligé de faire les concessions que les insurgés demandaient les armes à la main. Dans cette extrémité, ses troupes remportèrent une victoire complète sur l'armée de l'union d'Aragon, qui se dissipa. Pierre entre à Saragoce en vainqueur, assemble les états, et déchire, en leur présence, l'acte qui contenait les priviléges que lui avaient arrachés les révoltés, dont il fait punir de mort les principaux chefs. Mais l'union de Valence ne paraissait point ébranlée par de tels exemples. Une seule victoire, remportée par le roi en personne, suffit pour anéantir les restes de la ligue. En Sardaigne, les troupes royales eurent aussi de grands avantages. Pierre fit alliance avec les Pi-

sans contre les Génois ; et il renouvela, en 1351, ses alliances avec la France, Venise et la Navarre, se montrant à-la-fois guerrier et politique. L'année suivante, sa flotte, combinée avec celle de Venise, fut battue par les Génois ; mais elle eut sa revanche en 1353 : il prit Alghieri, en Sardaigne, et fit trancher la tête à Fabien Doria. L'année suivante, il passa dans cette île, en personne, à la tête d'une flotte puissante, et se remit en possession d'Alghieri, que les ennemis avaient repris. Mais, voyant cette guerre traîner en longueur malgré cet avantage, il en confia la conduite à ses généraux, et repassa en Espagne. De là, il se rendit à Avignon, pour faire hommage de la Sardaigne au pape Innocent IV, qu'il choisit pour médiateur entre lui et les Génois. De retour en Aragon, il vit un nouvel orage se former contre lui. Pierre était contemporain de Pierre le *Cruel*, roi de Castille. Ce prince, témoin d'une capture faite sur les Génois par la flotte aragonaise dans un des ports de Castille, exigea que le roi d'Aragon punît de mort son amiral, ou le lui livrât. Sur son refus, il commença les hostilités. Pierre IV, effrayé des conquêtes des Castillans, eut recours à la médiation du pape, pour terminer des divisions qui avaient tout le caractère et toutes les horreurs d'une guerre civile. De part et d'autre, elles étaient envenimées par les mécontents des deux royaumes. Toute négociation étant inutile, Pierre d'Aragon fit à Pierre de Castille un défi, qui n'eut aucune suite. Enfin, les Aragonais remportèrent une victoire sur les Castillans. Pierre IV, cherchant partout des alliés, obtint, des Maures de Grenade, une diversion qui décida le roi de Castille à entrer en négociation pour la paix, moyennant la restitution des places conquises de part et d'autre. L'année suivante, Pierre-le-Cruel s'étant ligné avec Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, recommença les hostilités, et s'empara de plusieurs places en Aragon. Aigri par cette guerre malheureuse, Pierre IV fit condamner à mort Bernard de Cabrera, le meilleur de ses généraux, et le plus fidèle de ses ministres, contre lequel la jalousie avait armé tous les courtisans. Trop faible pour repousser les efforts du roi de Castille, et songeant à le détrôner, il appuya secrètement les prétentions d'Henri de Transtamare, et traita même avec ce prince. Pierre de Castille, effrayé à son tour de l'irruption de Transtamare, et de ses rapides succès, fit évacuer toutes les places conquises en Aragon. Pierre IV respira ; et voyant Transtamare en possession de presque toute la Castille, il le somma de lui remettre le royaume de Murcie, en exécution du traité secret conclu entre eux. Henri éluda sa demande pour ne pas indisposer la fierté castillane. Pierre, irrité, abandonna aussitôt son parti, et se mit en possession de plusieurs places de la Castille, après le meurtre de Pierre-le-Cruel. Mais bientôt, tout occupé de l'interminable guerre de la Sardaigne, il consentit à un dédommagement pécuniaire pour le royaume de Murcie. La paix se conclut en 1374, et fut cimentée par le mariage de don Juan, infant de Castille, avec Éléonore, infante d'Aragon. Cependant, en Sardaigne, la guerre devint plus vive par les secours que les Génois fournissaient aux mécontents. Pierre IV n'en était pas moins occupé à s'approprier la Sicile, au détriment de

la branche cadette de sa maison. Marie, héritière de cette couronne, après la mort de don Frédéric, son père, tomba au pouvoir du roi d'Aragon, au moment où elle allait s'unir à Jean Galeas, neveu du seigneur de Milan. Toujours avide de conquêtes, Pierre envoya, en 1382, des troupes dans la Grèce, pour prendre possession du duché d'Athènes, dont quelques Aragonais et Catalans s'étaient rendus maîtres. Ce duché était un reste des conquêtes faites par les croisés sur les empereurs grecs. En même temps, il ne perdit de vue aucun des moyens de faire passer le royaume de Sicile dans la branche aînée de sa famille. Il crut y parvenir, sans effusion de sang, en mariant l'héritière de cette couronne, qu'il retenait prisonnière, avec don Martin, son petit-fils. Le moment lui paraissait venu aussi de réduire entièrement les mécontents de l'île de Sardaigne. A cet effet, ayant assemblé à Tortose les états d'Aragon, de Catalogne et de Valence, il leur demande de nouveaux subsides; mais, au lieu d'adhérer à sa demande, les états éclatèrent en murmures contre une conquête qui épuisait depuis si longtemps les forces et les richesses de l'Aragon. De nouveaux troubles survinrent. L'infant don Juan, ouvertement brouillé avec sa belle-mère, (Sibylle de Fortia, 4e. femme de Pierre IV), s'étant marié contre la volonté du roi, se vit exposé à son ressentiment. Il se joignit au comte d'Ampurias, qui s'était révolté et faisait la guerre au roi. Pierre, irrité, voulut faire déclarer son fils inhabile à succéder au trône; mais il fut arrêté par l'opposition de Dominique Cerdan, grand-justicier d'Aragon, qui, sans s'inquiéter du ressentiment du roi, expédia des lettres et rendit des édits en faveur de l'infant. Tout parut se calmer à la suite de cette opposition légale. Les états d'Aragon s'assemblèrent, en 1386, à Saragoce. Là, on célébra la cinquantième année du règne de Pierre IV. Ce prince mit fin aux troubles de Sardaigne, par un accommodement et une amnistie. On y désigna les ports dans lesquels les Génois et les Aragonais pourraient avoir leurs flottes et leurs chantiers. Pierre, qui avait tout pacifié, touchait au terme de sa vie. Il mourut, le 5 janvier 1387, dans la soixante-huitième année de son âge, et la cinquante-unième de son règne, avec la réputation d'un prince ambitieux, dissimulé, et non moins cruel que Pierre de Castille, son contemporain. Seulement le roi d'Aragon ne commit que ce qu'on appelle des crimes utiles. Aussi, l'un est-il regardé comme le Néron de la Castille, et l'autre, comme le Tibère de l'Aragon. Pierre IV sacrifiait beaucoup aux bienséances; et il était même si jaloux du cérémonial, qu'on lui donna le surnom de *Cérémonieux*. Il avait d'ailleurs du courage, de la fermeté, de l'activité et des connaissances. Il fonda l'université d'Huesca. Jean, son fils aîné, lui succéda. B—P.

PIERRE, roi de Castille, surnommé le *Cruel*, fils d'Alphonse XI, naquit à Burgos, le 30 août 1334, et fut proclamé successeur de son père, à Séville, en 1350 : il était alors âgé de seize ans. Une belle taille, un beau teint, des cheveux blonds, les traits réguliers, un air noble et majestueux, qui inspiraient le respect, faisaient de don Pèdre l'un des princes les plus accomplis de son temps. Il montrait de l'intré-

pidité, et le germe des plus belles qualités. A son avénement, les Castillans se flattèrent de jouir d'un règne prospère et tranquille. Mais la mort d'Alphonse livra l'Espagne aux plus affreuses discordes. Il ne serait pas aisé de décider si le nouveau roi fut l'auteur ou la cause des déchirements de l'Espagne, alors divisée en plusieurs royaumes, ou si l'on doit les attribuer à la jalousie ou à l'ambition des grands. L'opinion la plus commune en rejette tout le blâme sur don Pèdre; ce qui lui fit donner, par le peuple, le surnom de Pierre-le-Cruel. Toutefois il est certain qu'à son avénement, la cour se trouvait divisée en deux partis pleins de haine l'un contre l'autre. Malheureusement ses défauts naissants balancèrent bientôt les dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Le nouveau roi décela d'abord son penchant pour les excès qui depuis obscurcirent sa réputation et déshonorèrent son règne. Il n'avait rien d'affable: son air était rude, méprisant; et il prenait plaisir à railler avec amertume. Son goût effréné pour la chasse semblait augmenter sa dureté naturelle. Comme il était incapable, à son avénement au trône, de régner par lui-même, Marie, sa mère, et Albuquerque, son gouverneur, prirent les rênes de l'état. Étroitement lié avec la reine, Marie de Portugal, Albuquerque sut gagner le cœur de son pupille, et devint son favori. Abusant de son ascendant sur l'esprit du jeune monarque, il lui fraya le chemin du vice, et corrompit son cœur. Don Pedro, bien qu'il n'eût pas les qualités de son père, employa d'abord, à son exemple, la ruse et la perfidie. Eléonore de Guzman, objet de la tendresse d'Alphonse, fut sa première victime. Elle s'était retirée à Medina-Sidonia, pour échapper à la vengeance de la reine irritée. Don Pedro l'engage à revenir à Séville. Arrivée dans cette ville, il la fait arrêter, et l'enferme dans le palais de Talavera, où il feint d'abord de l'intérêt pour elle, tout en déclarant qu'il ne peut la soustraire à la vengeance de la reine. Cessant bientôt de dissimuler, il la fait périr d'une mort violente. Feignant ensuite de vouloir se réconcilier avec ses enfants, il chercha, vraisemblablement dans des intentions perfides, à les attirer à Séville: mais il ne put vaincre la défiance de Henri, comte de Transtamare, l'un d'eux. Pierre montra bientôt que, pour commettre un crime, il n'avait pas besoin d'être excité. Rapace et sanguinaire à la fois, il croyait la fortune et la vie de ses sujets destinées à son usage. Les impôts étaient si exorbitants, qu'en 1351, ils occasionnèrent une révolte à Burgos. Le roi s'y transporte, et fait poignarder Garcilasso de la Vega, gouverneur de Castille, qui demandait l'éloignement d'Albuquerque, favori du prince. C'est ainsi qu'il méprisa d'abord les clameurs de la multitude: mais un nouvel attentat contre sa propre famille, fit éclater l'indignation publique. Don Pedro avait eu occasion de voir, chez Albuquerque, dona Maria Padilla, née de parents sans fortune. A une beauté ravissante, elle joignait un esprit orné. Il en fut épris, et quelques historiens disent qu'il l'épousa secrètement. Mais, pressé ensuite par sa mère et son favori, de s'unir à Blanche, fille de Pierre Ier, duc de Bourbon, et sœur de la femme de Charles V, il n'hésita point d'abandonner Maria Padilla, de célébrer publiquement, mais non sans une répugnance extrême, son mariage avec

Blanche, et de mettre à cette cérémonie une magnificence royale. Après les premiers moments de cette nouvelle alliance, Pierre revint à l'amante qu'il chérissait. Dans ce siècle d'ignorance et de superstition, on attribuait souvent à la magie l'empire que les femmes exerçaient sur les hommes. On crut que l'ascendant prodigieux de Padilla n'avait pas d'autre source. Sa famille était comblée de bienfaits, et devenait chaque jour plus puissante. Albuquerque, jaloux d'un tel crédit, ne put dissimuler son dépit. Invité par le roi, à une entrevue, sous prétexte d'une réconciliation, il se douta de ses desseins, et se réfugia secrètement à la cour de Lisbonne. La guerre civile, qui avait éclaté un an après l'avénement de Pierre-le-Cruel, était soutenue par les mécontents, ayant à leur tête Henri de Transtamare et Tello, son frère. Albuquerque se joignit à eux. Pierre marcha contre les rebelles, prit Aquila d'assaut, et fit périr les principaux chefs qui tombèrent en son pouvoir. Voulant se défaire de Blanche, il la fit emprisonner. Un concile, composé d'évêques dévoués au roi, prononça une sentence de divorce; et Pierre épousa solennellement dona Jeanne, veuve de don Diego de Haro, et sœur de don Ferdinand de Castro. Il conclut ce mariage malgré la cour, et pour se faire un appui contre elle. Mais Jeanne, aussi malheureuse que Blanche, fut également répudiée, au bout de quelques mois. L'orgueil de la maison de Castro en fut blessé, et cette famille ne respira plus que vengeance. La reine-mère elle-même, indignée des traitements dont Pierre accablait son épouse infortunée, se montrait aussi très-animée contre le roi, son fils. Pierre, aigri par toutes ces oppositions et par la guerre que lui faisaient les mécontents, n'en devint que plus sanguinaire. Bientôt, s'attirant les foudres de l'Eglise, il fut excommunié par le légat du pape, qui, selon la coutume du temps, mit le royaume en interdit. Ce fut vers ce temps-là que ce monarque tomba dangereusement malade. Les médecins désespérant de sa vie, il se forma des ligues secrètes parmi les grands; on alla même jusqu'à nommer un successeur, et tous les sentiments de haine et de jalousie qu'on tenait cachés, éclatèrent. Blanche, s'étant réfugiée dans la cathédrale de Tolède, déclara qu'elle était résolue de n'en jamais sortir. Les habitants, attendris, et sensibles à ses malheurs, se soulèvent, chassent les gardes du roi, et prennent ouvertement le parti de Blanche. A cette nouvelle, Transtamare se présente aux portes de la ville, et y est reçu avec joie. Pierre, rétabli de sa maladie, voit avec effroi les progrès de la rebellion. Craignant son entière ruine, il cherche à désunir ses ennemis, en flattant leurs intérêts. Il paraît même écouter leurs griefs : mais peu furent dupes de sa feinte. Le parti des rebelles, grossi par tous les mécontents, devint formidable, au point que, malgré sa hauteur et sa fierté, Pierre fut contraint de proposer un accommodement, et de se remettre à la merci de sa mère. Elle le reçut avec tendresse, mais s'empara de sa personne, et fit aussi arrêter ses ministres. Prisonnier dans sa propre cour, Pierre dissimule sa rage, et jure en secret de n'épargner aucun de ceux qui ont contribué à le faire tomber dans le piége. Il prépare adroitement son évasion, en affectant une entière soumission aux volontés de sa mère; et pro-

fitant un jour de l'exercice de la chasse, il trouve des relais qu'on lui avait ménagés, court à Ségovie, et y déploie le drapeau royal. Ses mesures vigoureuses déconcertent les confédérés : une entrevue a lieu à Toro, avec les chefs; là Pierre s'efforce de dissoudre la ligue. Albuquerque soutient avec constance la cause qu'il a embrassée, et meurt quelques jours après. On soupçonna Pierre de l'avoir fait empoisonner. Ce prince, retiré à Ségovie, y rassemble une armée nombreuse, et marche vers Tolède. Pour tromper la multitude, il promet de rappeler Blanche au trône. Henri, qui l'avait devancé dans cette ville, exhorte vainement les citoyens à une vive résistance; il n'a que le temps de se sauver, et les habitants de Tolède ouvrent leurs portes au roi. Ils ont bientôt lieu de s'en repentir. Malgré sa promesse de les ménager, vingt-deux des principaux citoyens furent exécutés en sa présence; et il ne laissa reposer les bourreaux que lorsqu'il fut rassasié de sang. Parmi le grand nombre de victimes qui furent exécutées se trouva un vieillard; son fils se dévoue à la mort pour lui : Pierre n'en est pas touché, et ce fils généreux périt également. Blanche fut encore plus étroitement resserrée dans la tour de Siguença. Pierre, formant le siége de Toro, s'en empara. Les chefs de la ligue, qui s'étaient échappés de la ville, furent aussitôt investis dans la forteresse d'Alcazal. La reine - mère, réduite au rôle de suppliante auprès de son impitoyable fils, se rendit à discrétion : il ne la fit pas périr; mais elle souffrit plus que la mort, en voyant exécuter ses plus fidèles amis. L'épouse de Transtamare, qui se trouvait au nombre des captifs, ne dut son salut qu'à la crainte qu'inspirait au tyran le courage de son mari, dont le parti n'était pas encore sans espoir. Sur ces entrefaites, une rupture éclata entre la Castille et l'Aragon, au sujet d'une prise faite sur les Génois, par la flotte aragonaise, dans un des ports de Castille. Pierre ayant exigé du roi d'Aragon la mort de son amiral ou son extradition, fut tellement irrité de son refus, qu'il lui déclara la guerre. Dans cette guerre, dont les chances furent variées, Henri offrit son épée au roi d'Aragon, combattit Pierre de Castille, et parvint à délivrer sa femme. Pierre, instruit que Tello et Frédéric, ses frères, qui, en apparence, vivaient tranquillement, remuaient en secret pour se joindre à Transtamare, fit assassiner Frédéric, dans la salle d'audience à Seville : Tello lui échappa. Don Juan d'Aragon, son parent et son premier ministre, dont il se défiait, fut aussi poignardé. Enfin, on l'accuse d'avoir fait empoisonner sa tante Eléonore, dont le tort était d'avoir plaint le sort de Blanche. En un mot, la richesse, la vertu et la naissance, étaient également des titres de proscription aux yeux de Pierre-le-Cruel. La guerre contre l'Aragon fut terminée par la paix conclue en 1361; et Pierre tourna ses armes contre le roi Maure de Grenade, après avoir exercé des cruautés inouies dans ses propres états. Un juif, nommé Lévi, était chargé de ses finances : il était riche; il expira sur la roue. Pierre eut l'indignité de se vanter des trésors que lui avait valus ce meurtre, et de regretter que les tourments n'en eussent pas été plus longs, afin d'obtenir l'aveu de toutes les richesses de la victime. L'infortunée Blanche semblait pouvoir espérer de n'être plus regardée comme un

objet de jalousie ; mais son existence, quelque malheureuse qu'elle fût, était un reproche pour le tyran. Transférée dans la forteresse de Xérès, on osa insinuer au gouverneur, que ce serait se rendre agréable à son souverain, que de donner la mort à la princesse : le gouverneur rejeta cette proposition avec horreur. Mais il est rare qu'un prince féroce ne trouve pas des scélérats qui se prêtent à ses cruautés. Blanche périt dans les fers, et l'opinion générale accuse Pierre-le-Cruel de lui avoir fait administrer par un médecin, et sous prétexte de rétablir sa santé, une potion, qui n'était qu'un breuvage empoisonné. On crut un moment sa férocité adoucie, par l'extrême sensibilité qu'il fit éclater à la mort inopinée de sa chère Padilla. Mais ce retour à des sentiments tendres, n'eut qu'une durée fort courte. D'autres événements y firent diversion. Mohamed Barberousse avait usurpé le trône de Grenade; et le monarque légitime, chassé de ses états, tremblait pour sa sûreté. Pierre voulut profiter des dissensions des Maures pour les accabler. L'espoir d'un riche butin remplaça chez lui l'amour de la gloire. Trompé par un rapport insidieux, il crut pouvoir s'emparer facilement de Cadix. Il envoya devant cette ville une armée, qui fut battue; et ses généraux, le grand maître de Calatrava et don Henriquez, furent conduits prisonniers à Grenade. Mohamed crut gagner l'amitié de Pierre, en lui renvoyant ces illustres captifs, avec de riches présents. Déçu dans son attente, il offrit de se reconnaître le vassal du roi de Castille, qui le fit inviter à se rendre à Séville, pour ratifier les conditions de paix. A son arrivée, l'usurpateur est assassiné par le monarque lui-même, et sa tête est renvoyée à Ronda. Quand l'avarice et la vengeance laissaient à Pierre quelque repos, il tournait ses pensées et ses regrets vers dona Padilla. Cette femme lui avait donné un fils et trois filles. Desirant qu'après sa mort, le sceptre de Castille passât entre les mains de son fils Alphonse, encore enfant, il convoqua les cortès à Séville, et déclara son mariage avec Padilla. Des témoins ayant déposé avoir été présents à sa célébration, l'assemblée n'osa pas manifester ses doutes à cet égard; et les prétentions d'Alphonse furent reconnues. Pierre se rendit ensuite à Soria, pour conférer avec son allié, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, sur une guerre contre le roi d'Aragon; mais Charles, qui lui avait promis d'entrer dans cette ligue, le trompa. Pierre n'entreprit pas moins cette guerre: la mort imprévue de l'infant Alphonse ne l'empêcha pas même de la poursuivre avec ardeur. Elle eut tout le caractère d'une guerre civile, ayant été envenimée, de part et d'autre, par les mécontents et les réfugiés des deux royaumes. Les souverains d'Aragon et de Navarre se liguèrent contre lui, et traitèrent en secret avec Henri de Transtamare, qui, d'accord avec la cour de France, et secondé par le célèbre Duguesclin, s'avança vers la Castille. Pierre, effrayé de l'approche de Henri, et peu sûr d'être défendu, gagna promptement Séville, et, après s'être emparé des trésors, il se retira jusqu'aux frontières du Portugal. Henri fut reçu partout comme un libérateur; et Pierre, n'ayant plus qu'un faible espoir de se rétablir, s'embarqua presque seul à la Corogne, et se présenta, en suppliant,

au prince de Galles, surnommé le *Prince noir*, qui tenait sa cour à Bordeaux. Ce prince lui promit des secours, et se mit en campagne avec une nombreuse armée. Tous deux furent vainqueurs dans une bataille livrée, en 1367, près de Najara, et à la suite de laquelle Pierre rentra dans la Castille. Le prince noir ayant repassé les Pyrénées mécontent de son allié, Pierre donna un libre cours à sa vengeance. Le plus léger soupçon était puni de mort. Cependant Transtamare, étant parvenu à intéresser le pape Urbain V et le comte de Foix, passa de nouveau les Pyrénées, avec les *grandes compagnies*, armée composée d'aventuriers, et dont le chef était Duguesclin, qui les avait emmenées pour en purger la France. Pierre était occupé alors à réduire les habitants de Cordoue, qui s'étaient révoltés : il se hâta de marcher contre Henri, son frère et son compétiteur. Impatient de le châtier, il s'avance vers les plaines de Montiel, résolu de livrer bataille. Malgré tout le courage qu'il montra dans cette action décisive, qui eut lieu le 14 mars 1369, la fortune se tourna contre lui. Complètement défait, il court s'enfermer dans Montiel : Henri le suit, et investit la place. Pierre vit bientôt avec effroi, qu'il lui serait impossible d'échapper au vainqueur. Dans ce moment terrible, il essaie de corrompre la fidélité de Duguesclin, en lui offrant une somme immense, pour obtenir la faculté de traverser la nuit son quartier. Ce général ne se fit pas scrupule de tromper un roi qui était le fléau de ses sujets. Il l'invite à une entrevue, et Pierre y trouve un ennemi mortel, son propre frère Henri, qui, se montrant tout-à-coup, adresse les reproches les plus amers à l'assassin de sa famille, et lui plonge le poignard dans le sein : des seigneurs de sa suite le percent aussi de plusieurs coups, et il expire. Ainsi périt Pierre-le-Cruel, dans la trente-quatrième année de son âge et la dix-huitième de son règne, avec la réputation du monarque le plus sanguinaire dont l'histoire d'Espagne fasse mention. Ce prince ne manquait d'ailleurs ni d'esprit, ni de courage, ni d'application. On rapporte des traits qui montrent qu'il n'était pas toujours étranger aux sentiments de la justice. Aimant, de même que Néron, à parcourir la nuit, déguisé, les rues de sa capitale, il fut, dans une rencontre, battu par un soldat. Pierre se défendit, et le tua. Voyant qu'il était accusé de ce meurtre par une femme, les magistrats en corps allèrent lui porter leurs plaintes. Pierre, pour satisfaire à la loi, fit couper la tête à sa propre effigie. Il ne laissa point d'enfants légitimes; et Henri de Transtamare, qui lui succéda, n'étant que son frère naturel, en lui fut éteinte la postérité légitime de Raimond de Bourgogne. L'horreur qui semble pour toujours attachée au nom de Pierre-le-Cruel, résulte des supplices, des emprisonnements et des confiscations qu'il ordonna contre tant de personnes du premier rang, et surtout de sa cruauté envers sa propre famille. La Castille fut désolée, dans la jeunesse de ce prince, par des factions puissantes qui en abusèrent pour se saisir de l'autorité. C'était d'ailleurs le siècle des factions et des guerres civiles : l'avarice de Pierre et sa férocité firent le reste. Ainsi, par l'effet d'une éducation négligée et de l'emportement de son caractère, plus, peut-être, que

par un penchant naturel, don Pedre avec de l'esprit, de l'application et de la valeur, fut le fléau de ses sujets. Il a cependant trouvé un défenseur dans don J.-A. de Vera y Zuniga, comte de la Roca. Cet écrivain, ambassadeur d'Espagne à Venise, a publié : *El rey don Pedro (llamado el cruel, el justiciero, y el necessitado rey de Castilla) defendido*, Madrid, 1648, in-4°.; il cherche à y prouver que la calomnie a beaucoup exagéré les crimes de ce prince. J. Talbot Dillon (*History of the reign of Peter the Cruel, king of Castile and Leon*, Londres, 1788, 2 volum. in-8°.), le justifie aussi sur plusieurs points; et son livre offre d'ailleurs de curieux détails sur la marine anglaise et espagnole à cette époque : il a été traduit en allemand (Leipzig, 1790, in-8°.), et en français (par Mlle. Froidure de Rezelle), Paris, 1790, 2 vol. in-8°. (1) B—P.

PIERRE, roi de Hongrie, surnommé l'*Allemand*, à cause de la préférence qu'il accordait à cette nation sur toutes les autres, était neveu d'Étienne Ier. et lui succéda, en 1038, par les intrigues de Gisèle, veuve de ce prince. Il écarta tous les grands des emplois, pour les distribuer à des étrangers vendus à ses caprices, et acheva de se rendre odieux par sa cruauté et par ses débauches. Les comtes hongrois, las de sa domination, le forcent de se retirer en Allemagne, et élisent à sa place Aba, beau-frère d'Étienne. Mais à peine assis sur le trône, Aba se souille de toutes sortes de crimes; ses sujets sont réduits à implorer la protection de l'empereur Henri III, qui pénètre avec une armée dans la Hongrie, où Pierre conservait encore quelques partisans. Vaincu en 1044, près de Javarin, Aba est tué dans sa fuite par ses propres soldats, ou, selon quelques historiens, amené devant son rival, qui lui fait trancher la tête (*Voy.* ABA, I, 14). Pierre, protégé par l'empereur, remonte sur le trône. Mais le malheur ne l'avait point instruit : au lieu de jeter un voile sur le passé, il se mit à rechercher les auteurs de son exil. Plusieurs périrent dans les supplices, et les autres cherchèrent un asile dans les forêts de la Pologne. Une nouvelle conjuration s'ourdit. André, du sang royal de Hongrie, est rappelé par les mécontents, et marche à leur tête; il surprend Pierre dans le village de Zamur, lui fait crever les yeux, et le jette dans une prison où ce prince mourut au bout de trois jours, en 1047. Ses restes furent transportés à Cinq-Eglises, et inhumés dans la basilique qu'il avait élevée aux apôtres saint Pierre et saint Paul. (*V.* ANDRÉ, II, 120.) W—s.

PIERRE Ier, roi de Portugal, fils d'Alphonse IV, et de Béatrix de Castille, naquit à Coïmbre, le 19 avril 1320. A dix-neuf ans, il épousa Constance de Castille-Villena, qui avait, parmi ses demoiselles d'honneur, la célèbre Inès de Castro. Don Pedre en devint épris. Constance étant morte, en 1345, par l'effet du profond chagrin que lui causait l'infidélité de don Pedre (2), ce prince

(1) Du Belloy a fait une tragédie de *Pierre-le-Cruel*, jouée en 1772, imprimée seulement en 1777. Voltaire, qui, dès 1761, avait commencé une pièce sur ce sujet, fit imprimer son *Don Pedre* en 1775. Dans le *Discours historique et critique*, en tête de sa tragédie, Voltaire parle d'une tragi-comédie espagnole, où Pierre, que nous appelons le *Cruel*, n'est jamais appelé que le *Justicier*; « titre que lui donna toujours Philippe II. » Voltaire pensait que l'histoire avait été trop sévère, et même injuste envers don Pèdre. A. B—T.

(2) Le rédacteur de l'article INÈS, voulant sans doute inspirer plus d'intérêt en faveur de cette victime

trompa la vigilance du roi, et s'unit à Inès de Castro par un mariage secret : il eut d'elle trois fils et une fille. Deux confidents intimes du roi, Alvarez Gonzalès et Pierre Coëllo, redoutant l'élévation des frères d'Inès, jurèrent sa perte; ils irritèrent aisément un prince naturellement dur et vindicatif, en lui représentant que dom Pedre ne manquerait pas d'assurer la couronne aux enfants qu'il avait eus d'Inès. Sa perte fut décidée : elle n'évita la mort une première fois, qu'en se jetant aux pieds d'Alphonse et en lui montrant les enfants de son fils. Mais le roi, qui était irrésolu entre le pardon et la vengeance, oublia bientôt ce tableau si touchant, et finit par donner son consentement tacite au meurtre d'Inès. Gonzalès et Coëllo pénètrent dans son appartement, et lui plongent le poignard dans le sein, tandis que dom Pedre était à la chasse (*V.* INÈS). Craignant aussitôt la vengeance de ce prince, ils se réfugient en pays étranger. A peine dom Pedre est-il instruit de cet horrible attentat, que, plein de fureur, et secondé par les frères d'Inès, il court ravager les terres des meurtriers, jurant de ne poser les armes que lorsqu'on les lui aura livrés. Une guerre civile entre le roi et son fils semblait inévitable. Mais dom Pedre, touché des larmes et des supplications de sa mère, étouffa son ressentiment, et, s'étant réconcilié avec son père, lui promit, à son lit de mort, de pardonner aux assassins : mais cette promesse peu sincère fut bientôt oubliée. Alphonse mourut en 1357; et dom Pedre, à peine monté sur le trône, conclut avec Pierre-le-Cruel, roi de Castille, un traité d'alliance, sous la condition que les meurtriers d'Inès, réfugiés dans ses états, lui seraient livrés; et dès qu'il les eut en son pouvoir, tous périrent par d'horribles supplices. Pierre fit constater ensuite, en présence des états assemblés, son mariage avec Inès; et après avoir exigé que l'on rendît à son cadavre les honneurs dus à une reine, il la fit inhumer dans le monastère d'Alcobaça, où il lui érigea un tombeau magnifique. Il ne tarda point à se lasser de l'alliance du roi de Castille; et craignant d'attirer le fléau de la guerre sur le Portugal, il refusa un asile à ce prince chassé de ses états. (*Voyez* pag. 378 ci-dessus.) Dom Pedre fut un grand monarque : il donna l'exemple du respect pour les lois, et obligea tous ses sujets, sans distinction, à ne point s'en écarter. Il publia d'utiles réglements, abrégea les formalités judiciaires, réforma le luxe, punit sévèrement l'adultère, et éloigna des emplois publics tous ceux dont les mœurs étaient suspectes. Il diminua les impôts; et quoiqu'il fût très-généreux, il avait en réserve des sommes considérables pour s'en servir dans les besoins pressants, sans être obligé d'augmenter les charges de ses peuples. Dom Pedre mourut à Estremos, le 18 janvier 1367, à l'âge de quarante-huit ans, et fut inhumé près de sa chère Inès. Il fut regretté sincèrement de ses sujets; et il était digne de l'être, comme on peut en juger par cette maxime qu'il répétait souvent: « Un roi qui laisse passer un seul jour sans faire du bien, ne mérite pas le nom de roi. » Aux qualités extérieures, il joignait un esprit agréable:

de l'amour, suppose qu'elle n'eut de liaisons avec D. Pedre, qu'après la mort de Constance. Malheureusement son récit ne s'accorde pas avec le témoignage de l'histoire. *Voy.* Mariana, Ferreras, etc. W—s.

il cultivait la poésie avec succès; et l'on trouve de lui, plusieurs pièces, dans les recueils des meilleurs poètes portugais. Il eut pour successeur Ferdinand, fils de Constance; mais ce prince étant mort sans héritier, les Portugais préférèrent aux enfants d'Inès, dont les droits à la couronne étaient reconnus, un fils naturel que dom Pedre avait eu, depuis la mort d'Inès, d'une nouvelle maîtresse nommée Thérèse Lorenzo. (*V.* Jean Ier, xxi, 457.) L'Histoire de ce prince, écrite par Fernand Lopez, son historiographe, a été publiée avec des augmentations par Joseph Pereyra Bayam, prêtre de Lisbonne, sous ce titre : *Chronica del rey D. Pedro I deste nome, cogno-minado o justiciero*, etc. Lisbone, 1735, in-8°. B—p et W—s.

PIERRE ou PEDRE II, roi de Portugal, était le troisième fils de Jean IV, et naquit en 1648. Dans sa jeunesse il eut beaucoup à souffrir des emportements de son frère Alphonse VI, qui régnait sous la tutelle de leur mère, dont il négligeait trop souvent les sages conseils. Alphonse avait épousé la princesse Marie de Savoie-Nemours; et, loin d'avoir pour elle les égards dus à son rang et à ses qualités, il ne lui témoignait que du mépris. D. Pedre fut sensible aux malheurs de la jeune reine, et chercha à les adoucir. Peut-être, à la compassion qu'elle lui inspirait, se joignait-il, à son insu, un sentiment plus tendre; il saisissait avec empressement toutes les occasions de la voir, et de lui être utile. La conduite extravagante d'Alphonse l'avait rendu odieux à ses sujets. D. Pedre profita de cette disposition des esprits pour s'emparer de l'autorité: il parvint à chasser les indignes favoris d'Alphonse, et se fit déclarer, en 1667, régent du royaume. Alphonse, prisonnier dans son propre palais, offrit d'abdiquer en faveur de son frère; mais D. Pedre refusa de prendre le titre de roi. La jeune reine, qui s'était retirée dans un couvent pour se mettre à l'abri des violences de son époux, protestait que son mariage avec Alphonse n'avait point été consommé (1). A force de démarches, elle fit rompre des nœuds détestés, et obtint de la cour de Rome une bulle qui l'autorisait à épouser D. Pedre. Celui-ci, ne voulant pas rendre son frère témoin de son bonheur, le fit conduire dans l'île de Tercère (*V.* Alphonse II, i, 633), et prit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Il se hâta de conclure la paix avec l'Angleterre et avec l'Espagne, et termina, sans être obligé d'imposer à ses peuples aucun sacrifice, une guerre qui pesait depuis vingt-six ans sur le Portugal. Il fit fleurir le commerce et les arts, réforma de nombreux abus, et parvint à ramener avec le calme l'abondance dans ses états. D. Pedre ne prit le titre de roi qu'après la mort de son frère, en 1683. La même année, il eut la douleur de perdre son épouse, dont il avait une fille, à laquelle il se proposait d'assurer le trône; mais forcé, par les représentations des grands, de songer à une nouvelle alliance, il épousa, en 1687, une princesse de Bavière, qui lui donna un fils. Après la mort de Charles II, roi d'Espagne, Pierre se mit sur les rangs pour lui succéder; mais il renonça bientôt à des prétentions

(1) L'abrutissement du mari, dit Voltaire, justifia l'audace de la reine. Elle fit déclarer impuissant un prince dont les débauches avaient été un scandale, et qui avait reconnu un enfant d'une courtisane (*Siècle de Louis XIV*, éd. de Kehl, in-8°, i, 340.)

qu'il ne pouvait faire valoir, pour s'allier à la France contre la maison l'Autriche. Séduit ensuite par les promesses du cabinet autrichien, il reconnut, en 1703, roi d'Espagne, l'archiduc Charles, qui lui cédait, à cette condition, les provinces espagnoles dont il viendrait à bout de s'emparer. Il lève une armée, pénètre dans l'Estramadure, dont il prend les principales villes. Mais, au milieu de ses conquêtes, il mourut d'apoplexie, à Alcantara, le 9 décembre 1706, à l'âge de cinquante-huit ans, regretté de ses sujets. Don Pedre avait la réputation d'un habile politique (2) et d'un sage administrateur. Il favorisa de tout son pouvoir l'agriculture, et naturalisa dans son royaume un grand nombre de différentes espèces de légumes et de fruits délicieux. Les colonies d'Amérique reçurent aussi, par ses soins, d'importantes améliorations (3); et il fonda, sur les rives de la Plata, la colonie du Saint-Sacrement. C'était un prince très-sobre (4), économe, mais d'un caractère brusque, et supportant difficilement les contradictions. Il eut pour successeur Jean V, son fils. On trouve de grands détails sur le règne de ce prince dans la *Relation de la cour de Portugal, sous D. Pèdre II*, traduite de l'anglais, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. La vie de la reine son épouse a été écrite par le P. Dorléans, Paris, 1696, in-12. W—s.

PIERRE II (1), roi de Sicile, fils aîné et successeur de Frédéric Ier., régna de 1337 à 1342. Il avait été exclu de la succession de son père, par un traité conclu, en 1302, entre ce prince et Charles II, roi de Naples, en vertu duquel, après la mort de Frédéric, la Sicile devait retourner à la maison d'Anjou. Mais ce traité, ainsi que plusieurs conventions postérieures, fut mal observé par le roi de Naples; et Frédéric, ainsi dégagé de ses serments, fit couronner, en 1321, son fils, don Pierre, pour lui assurer sa succession: il lui fit épouser deux ans après Isabelle, fille du duc de Carinthie. Mais don Pierre était bien loin d'avoir les talents ou l'énergie de son père. Corrompu par l'éducation des cours, il ne voyait dans la royauté que le droit de satisfaire ses passions; et il s'y livra avec tant de fureur, que ses sujets le croyaient en proie à des accès de folie. Son père étant mort, le 25 juin 1337, il n'éprouva aucune difficulté pour recueillir sa succession. Mais bientôt son mauvais gouvernement aliéna les plus distingués parmi ses sujets. Les comtes de Ventimiglia et de Lentino se révoltèrent contre lui. Robert, roi de Naples, profita des troubles de la Sicile pour la faire attaquer par une flotte considérable. Le climat défendit don Pierre mieux qu'il ne le

(2) Dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1765, on trouve un portrait de D. Pèdre, par un auteur contemporain: ce portrait qui, certes, n'est pas flatté, renferme des contradictions frappantes. L'auteur dit que le penchant de ce prince serait de vivre à la campagne. . . . sans entendre parler d'affaires; et un peu plus loin: qu'il est si jaloux du gouvernement, qu'il veut qu'on lui parle de tout, et qu'il entre dans les moindres détails. Cet auteur le représente d'ailleurs comme un homme emporté, et d'une humeur si féroce, que presque tous ses officiers en ont ressenti les effets.

(3) Sur les contestations qui s'étaient élevées entre les missionnaires jésuites, et les gouverneurs de l'Amérique portugaise, le roi publia, le 21 décembre 1686, un réglement portant que les pères de la compagnie de Jésus auraient le gouvernement, non-seulement spirituel, qu'ils avaient auparavant, mais politique et temporel, des villes et villages de leur administration.

(4) On assure qu'il mangeait ordinairement seul, mais par terre sur un morceau de liége, et n'ayant qu'un seul domestique pour le servir: il ne buvait jamais de vin, et ne permettait pas qu'on s'approchât de lui après en avoir bu. B—p.

(1) On avait donné, en Sicile, le nom de Pierre Ier. à Pierre III, roi d'Aragon; voyez son article pag. 369 ci-dessus.

faisait lui-même : une horrible épidémie se manifesta dans l'armée du duc de Duraz, qui avait pris Termoli après un long siége, et le contraignit à se retirer. Cependant le désordre allait croissant en Sicile ; et, chaque année, le roi Robert renouvelait ses attaques contre ce royaume. Il soumit d'abord les îles de Lipari, et ensuite Milazzo, qui se rendit, le 15 septembre 1341, sans que le roi Pierre pût réussir à faire entrer des secours dans la place assiégée. La Sicile entière paraissait sur le point d'être conquise par les Angevins ; et déjà Messine avait capitulé, lorsque don Pierre mourut, le 8 août 1342. Il laissait un fils en bas âge, nommé Louis, qui, sous la tutelle du duc de Randazzo son oncle, s'affermit de nouveau sur ce trône chancelant. S. S—i.

PIERRE, surnommé *Mauclerc* (1), duc ou comte de Bretagne, était fils de Robert, comte de Dreux, l'un des descendants de Louis-le-Gros. Destiné à l'état ecclésiastique, il passa plusieurs années dans les écoles de Paris; mais il quitta l'étude pour les armes, et se signala bientôt dans divers combats contre les Anglais. Philippe-Auguste lui fit épouser, en 1212, Alix, fille de Gui de Thouars, héritière de Bretagne, à condition qu'il se reconnaîtrait son *homme lige*. Pierre joignait à beaucoup de bravoure une grande habileté; mais il était d'un caractère inquiet, turbulent, ambitieux. Il songea d'abord à établir son autorité absolue sur la Bretagne; et, pour y parvenir, il attaqua les priviléges du clergé et de la noblesse. L'évêque de Nantes l'ayant excommunié, il se fit absoudre par le pape, qui crut devoi le ménager. Les barons se réunirent pour s'opposer à des projets qu'il ne daignait pas dissimuler; il gagna les plus puissants par ses promesses, et défit les autres devant Châteaubriand, en 1222. Alix était morte l'année précédente; et Pierre n'avait plus de droits sur la Bretagne que comme tuteur de ses enfants. Il devint, en 1226, avec Thibaud, comte de Champagne, l'un des chefs de la ligue des grands vassaux contre Blanche de Castille, à qui la régence du royaume avait été déférée pendant la minorité de son fils. La défection du comte de Champagne l'obligea de se soumettre; et, ayant obtenu un sauf-conduit, il se rendit à Vendôme pour renouveler son hommage entre les mains du roi. Ce prince le reçut avec bonté, lui accorda des conditions plus avantageuses qu'il ne pouvait espérer, et lui demanda la main de sa fille Iolande, pour le duc d'Anjou. Mais Pierre méditait déjà une nouvelle révolte. L'année suivante, il veut enlever le roi, sous le prétexte de le soustraire à la domination de sa mère : ce projet échoue par la connaissance que le comte de Champagne en donne à la reine Blanche (*V.* Thibaud). Pierre, ne pouvant plus compter sur cet allié, se ligue, en 1228, avec Richard, duc de Guienne, et se jette à l'improviste sur l'Anjou, où il exerce de grands ravages. Il est privé de tous les avantages que lui assurait le traité de Vendôme; et le roi vient mettre le siége devant Bellesme, qui lui ouvre ses portes. Abandonné dans le danger par le duc de Guienne, Pierre jure d'être à jamais fidèle au roi, et il obtient son pardon : mais il passe pres-

(1) *Mauclerc*, selon Matth. Paris, signifie un homme malin et méchant; mais on conjecture que ce surnom fut donné à Pierre, parce qu'il interrompit ses études, et qu'il abandonna l'état ecclésiastique.

qu'aussitôt à Londres, pour exciter Henri III à déclarer la guerre à la France; il fait hommage à ce prince, de la Bretagne, sur laquelle ni l'un ni l'autre n'avaient de droit, et pousse l'insolence jusqu'à adresser un défi à son souverain légitime. Saint Louis rassemble des troupes, et s'empare d'Ancenis, sans que les Anglais tentent rien pour s'y opposer. Il convoque une assemblée des évêques et des barons de cette province, qui déclarent Pierre *Mauclerc* privé du titre de duc de Bretagne, et déchu de la tutelle de ses enfants. Pierre obtient une trève de quelques mois, et s'engage, s'il n'est pas secouru dans ce délai, à livrer toutes les villes qu'il a en sa possession. Il espérait que le roi d'Angleterre ferait un effort en sa faveur; mais ce prince ayant déclaré qu'il ne pouvait lui fournir ni troupes ni argent, Pierre fit sa paix avec saint Louis, en s'obligeant à remettre la Bretagne à son fils, aussitôt qu'il aurait atteint sa majorité (*V.* Jean Ier., xxi, 469). Ayant équipé quelques vaisseaux, il s'en servit pour troubler le commerce des Anglais. L'ancien duc de Bretagne, dépouillé de toute autorité, et ne trouvant plus d'occasion d'exercer sa valeur, prit la croix, avec divers seigneurs qui avaient résolu de faire la guerre aux Sarrasins, et il arriva à Ptolémaïde, au commencement de l'année 1240. Il remporta d'abord quelques avantages sur les Musulmans; mais les croisés, entraînés par leur ardeur, ayant poursuivi imprudemment un ennemi supérieur en nombre, furent défaits, et obligés de se rembarquer, après avoir signé une trève de plusieurs années. L'âge n'avait pas calmé l'ambition de Pierre *Mauclerc*. A son retour en France, il devint l'ame de la ligue des nobles contre le clergé, et contribua beaucoup à faire limiter la puissance des évêques. Il accompagna saint Louis dans sa première expédition d'Egypte, et lui donna de sages conseils, qui malheureusement ne furent pas suivis. Blessé devant Mansourah, Pierre fut fait prisonnier, avec le reste de l'armée, et enfermé à fond de cale, sur la même galère que Joinville. Ils étaient si à l'étroit que « mes pieds, dit » Joinville, étoient à l'endroit le vi» saige du bon comte de Bretaigne, » et les siens étoient à l'endroit le » mien visaige. » Pierre, racheté par le roi, s'embarqua aussitôt; mais il mourut dans la traversée, vers la fin de mai 1250. Ses restes furent rapportés à l'abbaye de Saint-Yves de Braine, où l'on voyait son tombeau avec son épitaphe. W—s.

PIERRE II, duc de Bretagne, succéda, en 1450, à François Ier., son frère, mort sans enfants. C'était un prince faible, mélancolique et superstitieux: mais il avait des qualités précieuses; et la Bretagne fut heureuse sous son règne. Il signala son avènement au trône par l'abolition des impôts les plus onéreux au peuple, et ne négligea rien pour encourager l'agriculture. Il s'attacha aussi les nobles, en leur distribuant des honneurs, et gagna le clergé par ses largesses. Il avait épousé Françoise d'Amboise, qui, dans les premiers temps de son mariage, eut beaucoup à souffrir de son humeur atrabilaire. Les historiens disent qu'il s'emportait au point de *battre* la princesse; et qu'un jour il lui arriva de chasser tous ses domestiques, jusqu'à la nourrice. Dans la suite, il vécut, avec son épouse, sans querelle; mais il n'y eut jamais entre eux d'intimité. Pierre se fit recevoir chanoine de Saint Gatien

de Tours, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, qu'il surpassa par sa dévotion puérile et minutieuse. Étant tombé malade à Nantes, on le crut ensorcelé; et l'évêque de Rennes fut soupçonné de lui avoir donné un maléfice: mais le duc refusa de recourir, comme on le lui conseillait, à des magiciens plus puissants que l'évêque, pour détruire l'enchantement, disant qu'il aimait mieux mourir de par Dieu, que de vivre de par le Diable. Pierre mourut au château de Nantes, le 22 septembre 1457, et fut inhumé dans l'église Notre-Dame de cette ville. Comme il n'avait pas d'enfants, il institua son héritier Artus, comte de Richemont (*Voyez* ce nom), à qui il recommanda, par son testament de marier richement une fille naturelle de son frère François; mais, par une inconséquence inexcusable, il ne lui parla point d'une fille naturelle qu'il avait eue lui-même avant son mariage. Malgré ses défauts et la bizarrerie de son caractère, ce prince fut très-regretté de ses sujets. W—s.

PIERRE Ier., patriarche d'Arménie, surnommé *Kedatards* ou *Kedarkel*, c'est-à-dire, *qui enchaîne* ou *qui fait retourner un fleuve*, doit ce surnom aux miracles qu'on lui attribue. Il était frère de Khatchig Ier., qui avait occupé le patriarcat depuis 972 jusqu'en 992. En 1019, Sergius Ier., qui avait succédé à Khatchig Ier., se démit de sa dignité en sa faveur, et le couronna solennellement à Ani, capitale de l'Arménie. Les révolutions qui agitèrent l'Arménie de son temps, et qui amenèrent enfin la destruction de ce royaume, lui fournirent plusieurs occasions d'y prendre une part très-active. Peu après son élévation, en 1020, Kakig Ier., roi des Pagratides, qui régnait à Ani, vint à mourir. Sa succession causa une guerre civile entre ses fils, Jean Sempad et Aschod, qui prétendaient régner tous les deux. Après un an de guerre, plusieurs princes arméniens, le roi de Géorgie, Gorgi, et le patriarche Pierre surtout, interposèrent leur médiation pour rétablir la paix. Après bien des difficultés, on parvint enfin à la conclure, à la condition que Jean-Sempad, qui était l'aîné des deux frères, régnerait à Ani, et dans le pays de Schirag, tandis qu'Aschod se contenterait du titre de roi en second, et posséderait le reste de l'Arménie. On régla encore que, dans le cas où Sempad viendrait à mourir, Aschod serait son successeur. Cette paix, qui aurait dû rétablir l'ordre en Arménie, fut mal observée; et les petits seigneurs continuèrent de se faire la guerre comme par le passé. Pour trouver un peu de sécurité, le patriarche Pierre prit le parti de se retirer à Sebaste, dans l'Asie-Mineure, auprès de Senekharim, roi des Ardzrouniens. Il y avait un an qu'il était dans cette ville, quand, à la prière de son roi, Jean Sempad, Pierre fit le voyage de Constantinople, pour prier l'empereur grec de le prendre sous sa protection, offrant de lui laisser ses états après sa mort. Une telle proposition ne pouvait être refusée: elle fut par la suite la cause des guerres désastreuses qui ravagèrent l'Arménie, après la mort du roi Sempad. A son retour, le patriarche séjourna encore quelque temps à Sebaste: il alla ensuite à Ani; mais il ne tarda pas à revenir dans l'Asie-Mineure, où il fut rappelé par Senekharim, qui mourut en l'an 1027. La mort d'Apas, roi de Kars, en 1029,

lui fit faire bientôt un nouveau voyage dans la grande Arménie; il alla visiter Kakig, successeur de ce prince, et passa de là à Ani, où il fut fort mal reçu par le clergé, les habitants et le roi, également mécontents de ses longues et fréquentes absences. Pierre en fut si irrité, qu'il partit incognito, et se retira chez le gouverneur grec du Vasbouragan. Il resta quatre ans dans ce pays, enfermé dans le monastère de Dsoroï-Vank'h, et menant la vie d'un cénobite. Enfin, il se rendit aux sollicitations du roi Sempad, et du clergé d'Ani, qui ne cessaient de l'inviter à revenir occuper sa résidence patriarcale, et il retourna à Ani, en 1034. Il y fut à peine arrivé, que le roi Sempad le fit arrêter, et l'envoya dans la forteresse de Pedchni où Pierre resta dix-sept mois sous la garde du prince Arsacide Vahram. Sempad fit ensuite déclarer patriarche le supérieur du monastère de Sanahin, nommé Dioscore. Les évêques d'Arménie refusèrent de reconnaître cet intrus : assemblés en synode, ils excommunièrent le roi et les princes ses adhérents. Pour apaiser tous ces troubles, le roi fut obligé de s'adresser à Joseph, patriarche d'Albanie. Ce prélat parvint à rétablir la paix dans l'église d'Arménie : Dioscore fut déposé, et renvoyé dans son monastère de Sanahin; et Pierre fut solennellement rétabli sur son siége, dans un grand concile tenu à Ani, en l'an 1036. La mort de Sempad, qui arriva l'an 1040, amena de nouveaux troubles dans l'Arménie : les habitants d'Ani et tous les seigneurs arméniens s'opposèrent à l'exécution du traité fait autrefois par leur roi, et refusèrent de livrer leur capitale à l'empereur grec, Michel, qui vint en demander la remise à la tête d'une armée. Les Arméniens préférèrent s'exposer à toutes les horreurs d'un siége; enfin, après des assauts réitérés, l'empereur fut contraint de se retirer. Les Arméniens s'empressèrent alors de reconnaître pour leur roi, Kakig II, fils d'Aschod, neveu de leur dernier souverain: c'était un jeune homme de dix-sept ans; il fut sacré en l'an 1042, par le patriarche Pierre. Malgré ce succès, les Arméniens ne conservèrent pas longtemps leur indépendance. Sergius, prince de Siounie, qui était secrètement du parti des Grecs, parvint à mettre la division parmi eux. Il sut inspirer au roi des doutes sur la fidélité de ses plus zélés serviteurs. Ses calomnies les forcèrent tous d'abandonner Ani, ou de passer chez les Grecs; et bientôt Kakig se trouva sans défenseurs. Bientôt après, Sergius le brouilla avec les nobles qui étaient restés auprès du patriarche. Ensuite, sous un vain prétexte, il engagea le roi Kakig à aller trouver l'empereur Constantin Monomaque; et, pendant son absence, il livra aux Grecs la ville d'Ani, en l'an 1046, quoiqu'il se fût obligé par serment, en présence du patriarche, à la défendre contre les étrangers. Le roi Kakig était prisonnier entre les mains des Grecs; et tant de fermeté était inutile : le patriarche consentit à ce que la ville fût remise en leur pouvoir, malgré l'opposition d'Abirad, et de plusieurs autres princes qui voulaient se défendre. Iazitès fut nommé, par l'empereur, gouverneur de cette importante place; et le royaume d'Arménie cessa de subsister. Kakig reçut, en échange d'Ani, la ville de Bizou, et quelques autres places dans la Cappadoce, une pension et un palais dans la ville impériale. Les Grecs furent à peine maî-

tres du royaume d'Arménie, qu'ils s'occupèrent des moyens de soumettre les habitants à leur communion: pour y réussir plus facilement, ils commencèrent par les priver de leur patriarche. En l'an 1047, Pierre reçut l'ordre de quitter Ani, et d'aller se fixer à Ardzen ou Arzroum. En abandonnant sa résidence, il confia le soin de son église à l'évêque Khatchig, qui était son neveu. Pierre fut à peine arrivé à Arzroum, que le gouverneur s'empara de sa personne, et l'envoya prisonnier dans la forteresse de Khaghdoïarhitch, dans les montagnes de la Chaldée Pontique. Pendant ce temps, son neveu Khatchig fut enlevé d'Ani, et enfermé à Seavkar, forteresse de la même contrée. Ils ne restèrent cependant pas long-temps l'un et l'autre dans leur prison. Khatchig fut renvoyé à Ani. Quant à Pierre, on le conduisit à Constantinople, avec beaucoup d'autres membres distingués du clergé arménien. Le patriarche y fut traité avec beaucoup d'égards, quoiqu'il fût gardé comme un prisonnier: enfin, au bout de quatre ans, en 1051, le roi Kakig et Adom Ardzrouni, roi de Sebaste, obtinrent pour lui la faculté de se rapprocher de son troupeau, et de fixer sa résidence à Sébaste. Ce prélat y resta deux ans. Il alla ensuite au monastère de Sainte-Croix, qui avait été magnifiquement orné par les ordres du roi Adom, et y passa cinq ans, jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 1058. Il avait exercé, pendant trente-neuf ans et six mois, la dignité patriarcale. Il eut, pour successeur, son neveu Khatchig. Le patriarche Pierre, qui a conservé chez les Arméniens une grande réputation de piété et de sainteté, a composé beaucoup d'Homélies et de Cantiques estimés : ils sont tous inédits.—PIERRE II, surnommé *Hromglaietsi*, parce qu'il était né à Roum-Kalah, dans la Syrie septentrionale, fut élevé, en 1748, après la déposition de Lazare de Djahoug, à la dignité patriarcale, dont il ne jouit pas long-temps : le parti qui la lui avait conférée, ayant eu le dessous, il paya bien cher les honneurs passagers qu'il avait obtenus. Son rival le fit conduire à Djahoug, et enfermer dans une cellule qu'il fit murer; il n'y dut quelques jours d'existence qu'aux soins d'une femme charitable, qui lui portait à boire et à manger : cette femme étant morte bientôt après, il périt de faim dans son cachot. Il n'avait été patriarche que dix mois. S. M—N.

PIERRE (JEAN-BAPTISTE-MARIE), premier peintre du roi, mort à Paris en 1789, à l'âge de soixante-quinze ans, réunissait les agréments de la figure et de l'esprit, aux avantages de la fortune; et cet ensemble contribua, autant que ses talents, à la carrière distinguée qu'il a fournie dans sa profession. Dès l'âge le plus tendre, il avait montré la plus grande facilité pour faire des dessins. Des maîtres habiles lui inspirèrent le goût des beaux-arts. Il puisa les éléments de la peinture dans l'école de Natoire. Son talent se développa en Italie auprès de De Troy, et lui mérita de justes applaudissements. On voit encore dans le palais de l'académie française, à Rome, un cartel aux armes du roi, où l'on trouve toute la résolution, la solidité des masses, et la hardiesse de pinceau qu'on aurait pu exiger de l'artiste le plus exercé. Moins favorisé de cette facilité séduisante, peut-être eût-il aprofondi, par de plus longues et de plus sérieuses études, les vérités

difficiles de la nature; et alors il eût porté son talent à un plus haut degré. Ceux de ses ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, sont : I. *Saint Pierre guérissant le boiteux*, et la *Mort d'Hérode*, à Saint-Germain-des-Prés, qui rappellent en partie la composition pittoresque, la couleur et les agencements de De Troy, que Pierre venait de quitter. II. Le *Saint François* de Saint-Sulpice ; celui de l'église de Saint-Louis à Versailles ; le *Martyre de saint Thomas de Cantorbéry*, que l'on voyait à Saint-Louis du Louvre ; enfin la coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Roch, qu'il finit en 1756, sont des morceaux où la disposition générale et la manière de peindre large et facile, se disputent la prééminence. Pierre, avec tout ce que la fortune lui avait donné d'aisance, et tout ce qu'il avait d'esprit, d'enjouement et de bon ton, réussit dans la triple carrière d'homme du monde, d'homme de cour, et d'administrateur. Il fut d'abord premier peintre du duc d'Orléans, après la mort de Coypel, puis seul premier peintre du roi, après celle de Boucher. Il réunit à cette dernière place celle de sur-inspecteur des Gobelins, et la fonction de directeur de l'académie, qu'il rendit inhérente à la place de premier peintre; ce qui excita contre lui la jalousie de ses confrères. Ils se plaignaient de ce qu'il se plaisait à retenir dans une certaine infériorité tous les artistes avec lesquels il avait à vivre. Cette manière de juger de l'artiste par l'influence de sa place, lui a fait perdre le mérite de plusieurs améliorations très-avantageuses aux beaux-arts et à l'académie, et a pu faire oublier que ses études à Rome n'avaient pas été inutiles pour préparer, avant celles de Vien, la restauration de la peinture en France. T—D.

PIERRE ALPHONSE (*RABBI MOISE SEPHARDI*), né à Huesca, en Espagne, l'an 1062, fut élevé dans la religion judaïque, qui était celle de ses pères, et se distingua par ses connaissances en médecine. A l'âge de quarante-quatre ans, il embrassa de bonne-foi le catholicisme, et fut baptisé à Huesca, le jour de la fête de saint Pierre, 1106, d'où lui est venu le nom de *Pierre*, auquel il ajouta celui d'*Alphonse*, en l'honneur d'Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, qui voulut bien être son parrain, et qui le prit pour son médecin. Ses co-religionnaires l'accusèrent d'avoir embrassé le christianisme par des motifs d'intérêt, et peut-être aussi parce qu'il n'avait pas assez étudié la religion qu'il venait d'abjurer. Il composa, pour se justifier, un dialogue en douze titres, ou plutôt douze dialogues, où il réfute victorieusement ces imputations : dans le premier, il fait voir que les Juifs entendent trop charnellement les oracles des prophètes, et les interprètent mal; dans le second, il parle de l'état actuel des Juifs, et en découvre la cause dans la mort du Messie; dans le troisième, il déplore leur illusion sur la résurrection des morts, telle qu'ils la conçoivent; dans le quatrième, il démontre combien ils s'écartent de la loi de Dieu, et se rendent odieux à sa majesté suprême: dans le cinquième, il traite de la folie du mahométisme, et des moyens de l'extirper ; dans les suivants, de la Trinité, de l'incarnation du Verbe dans le sein d'nue Vierge, de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ ; de l'accomplissement des prophéties en la personne de l'Homme Dieu; de l'obla-

tion volontaire de la croix ; de la résurrection de Jésus-Christ, de son ascension, et de son dernier avénement ; dans le douzième, enfin, de la conformité du christianisme avec la loi de Moïse. Ces dialogues sont très-solides et très-savants, quoique l'on puisse y reprendre quelques raisonnements faibles ou bizarres. Ils furent imprimés, pour la première fois à Cologne, 1536, in-8°., sous ce titre : *Dialogi lectu dignissimi in quibus impiæ Judæorum opiniones....... confutantur, quædamque prophetarum abstrusiora loca explicantur.* Ils ont été insérés dans la grande Bibliothèque des Pères, tome XXI, pag. 172-221, édition de Lyon. Raimond Martin (*Pugio fidei*) et Possevin en parlent avec beaucoup d'éloges. Pierre Alphonse a traduit de l'arabe en latin, un Recueil intitulé *Clericalis disciplina* ; il l'a *compilé*, suivant le langage d'un de ses traducteurs, *en partie des proverbes des philosophes arabiques et de leurs chastoiements, et des fables et des vers ; en partie de semblance de bêtes et d'oiseaux* ; et il l'a appelé *Discipline de clergie*, parce qu'il *rend le clerc bien doctriné.* Joseph Rodriguez de Castro nous apprend que l'on conserve à la bibliothèque de l'Escurial cet ouvrage manuscrit, sous le titre de *Proverbiorum seu clericalis disciplinæ libri tres* (*Escritores Rabinos españoles*). Wolf croit que ce traité n'est autre que celui *De Scientiâ et Philosophiâ*, attribué à Pierre Alphonse. Le *Clericalis Disciplina* a été traduit, dans le treizième siècle, en vers français, sous le titre de *Castoiement d'un père à son fils*, publié d'abord par Barbazan, Paris, 1760, in-8°., et donné, avec des améliorations considérables, par M. Méon, Paris, 1808, in-8°., tome II des *Fabliaux et Contes des poètes français, des XI, XII, XIII, XIV et XVes. siècles.* La société des bibliophiles français se propose d'insérer dans ses *Mélanges* de 1823, le texte latin du *Clericalis Disciplina*, encore inédit, la traduction en vers déjà imprimée dans les Fabliaux de 1808, mais plus étendue et plus correcte ; et une traduction en prose du quinzième siècle, qui n'a jamais été publiée. On ignore l'époque de la mort de ce savant écrivain. Wolf soupçonne qu'il eut, vers la fin de sa vie, une longue conférence avec deux Juifs dans une ville d'Italie (*Bibl. hebr.*) Peut-être ses dialogues, dans lesquels il se fait des objections sous le nom de Moïse, et y répond sous le nom de Pierre Alphonse, ont-ils donné lieu à cette conjecture. L—B—E.

PIERRE COMESTOR OU LE MANGEUR. (*Voy.* COMESTOR.)

PIERRE DE BAUME (PETRUS DE BALMA), général des Dominicains, était né vers la fin du treizième siècle, à Baume, petite ville du comté de Bourgogne. Il embrassa jeune la règle de saint Dominique, au couvent de Besançon, le quatrième de l'ordre en France ; et, après y avoir achevé ses études, il fut envoyé à Paris où il ne tarda pas à se distinguer par son application à ses devoirs. Il fut chargé, en 1321, de faire des leçons publiques sur le *Livre des Sentences* (Voyez P. LOMBARD) ; et les succès qu'il obtint dans l'enseignement, lui méritèrent de plus en plus l'estime de ses confrères. Élu en 1343, supérieur-général de l'ordre, à l'unanimité des suffrages, il partagea son temps entre l'étude et les devoirs de cette charge, et mourut à Paris, le 1er. mars 1345. Il a laissé des *Postilles sur les Évangiles*,

dont on conserve une copie à la bibliothèque de Bâle. J. J. Chifflet en avait un exemplaire, qui contenait des *Postilles sur les Épîtres* (Voy. le *Vesuntio* de Chifflet, II, 260). Les PP. Échard et Quetif ont consacré un article assez étendu à Pierre de Baume, dans la *Script. ordin. Prædicator.* I, 614-16. W—s.

PIERRE DE BLOIS, ainsi nommé de la ville où il naquit, dans la première moitié du douzième siècle, était d'une famille originaire de la Basse-Bretagne: il nous apprend lui-même, qu'il avait passé toute sa vie, soit dans les écoles, soit dans les cours des princes, où il fit ses premières études; il ne dit point en quel lieu, ni sous quels maîtres. On conjecture qu'il étudia les belles-lettres à Tours, et la théologie à Paris, où il fut peut-être un des disciples de Jean de Salisbury, entre 1140 et 1150. Mais on sait qu'il reçut à Bologne des leçons de jurisprudence. Il en sortait en 1160 ou 61 pour aller à Rome rendre son hommage au pape Alexandre III, quand les satellites de l'anti-pape Victor IV l'arrêtèrent lui et ses compagnons de voyage, les dévalisèrent et les accablèrent de coups; telles étaient les mœurs du siècle. De retour en France, il ouvrit à Paris une école de grammaire; et cette industrie l'aidait à vivre. Cependant, vers 1167, il passa en Sicile, où il devint précepteur du jeune roi, Guillaume II: bientôt même on le chargea de la garde du sceau royal; et il acquit un crédit dont les Siciliens furent jaloux. Après d'inutiles manœuvres pour lui ravir la confiance du roi son élève, ils lui firent offrir, pour l'éloigner, deux évêchés, et même l'archevêché de Naples. Il refusa tout: mais, craignant de nouvelles intrigues, il demanda sa retraite; et le roi, voyant que les plus instantes prières ne pouvaient le retenir, fit équiper un vaisseau qui le conduisit à Gènes. Rentré en France, Pierre reprit les fonctions de l'enseignement: on lui promit des bénéfices, qu'on ne lui donna point, ou pour lesquels il eut des procès à soutenir. Plus heureux en Angleterre, où il se retira vers l'an 1175, il y fut chancelier de l'archevêque de Cantorbéry, puis archidiacre de Bath; et peu après, il fit deux voyages à Rome, chargé d'y défendre les droits de ce prélat contre les prétentions de l'abbaye de Saint-Augustin. Malgré sa science et son éloquence, il perdit cette cause; et il n'obtint pas plus de succès en 1187, lorsqu'il se rendit à Vérone auprès du pape Urbain III, pour défendre encore les intérêts de l'archevêque de Cantorbéry. Pierre de Blois avait été traité avec beaucoup de bienveillance par le roi d'Angleterre Henri II: mais ce monarque mourut en 1189; et Pierre n'eut pas lieu d'être aussi content de son successeur Richard, qu'il appelle un autre Pharaon; il aurait abandonné la Grande-Breagne, sans les témoignages d'amitié des évêques de Worcester et de Durham. Il eut le malheur de perdre ces deux protecteurs; mais la reine Éléonore le prit à son service, en qualité de secrétaire: il remplit cette fonction depuis 1191 jusqu'après 1195. Des envieux l'accusèrent d'un crime infame, et réussirent à le déposséder de l'archidiaconé de Bath, le meilleur de ses bénéfices. Accablé de ce revers, il songeait à revenir en France, où il espérait être accueilli, surtout par Eudes de Sully, évêque de Paris, qu'il avait connu jadis. Eudes ne fit rien en sa faveur; et Pierre se vit forcé de rester en Angleterre, où on le nomma, vers 1197, archidiacre

de Londres. Les revenus attachés à cette dignité étant fort modiques, il supplia le pape Innocent III de les augmenter; on lui conféra le doyenné d'un chapitre appelé *Wulrehaniten*, au diocèse de Chester; mais les déréglements des chanoines de cette église le contristèrent à tel point, qu'il donna sa démission. Il est impossible de fixer la date précise de sa mort: mais on ne saurait la placer avant 1198, puisqu'il a écrit deux lettres à Innocent III, dont le pontificat n'a commencé qu'en cette année; ni après 1203, puisque dès-lors il est cité et loué comme ne vivant plus. Il y a eu, dans la vie de Pierre de Blois, deux époques brillantes: l'une durant son séjour en Sicile (1168); l'autre pendant les quatorze premières années qu'il passa en Angleterre, avant la mort du roi Henri II, et même jusqu'en 1195. Il avait alors de l'influence sur toutes les affaires importantes, tant civiles qu'ecclésiastiques: sur les unes, comme secrétaire du cabinet, conseiller-privé, négociateur; sur les autres, à cause de la confiance absolue qu'avaient en lui les archevêques de Cantorbéry, primats de l'église britannique. Plusieurs prélats empruntaient sa plume: il rédigeait leurs décisions et leurs correspondances; il était l'homme le plus employé, le plus considéré et réellement le plus habile que possédât l'Angleterre à cette époque. Ses écrits, dont il a fait lui-même le dénombrement presque complet, attestent le crédit qu'il avait obtenu: ce sont des Lettres, des Sermons et quelques Traités particuliers; ouvrages recueillis dans l'édition donnée par Goussainville, en 1667, à Paris, en un volume in-folio, et qui a été copiée dans le tome XXIV de la Bibliothèque des Pères, imprimée à Lyon. Les premières éditions des écrits de Pierre de Blois, publiées à Paris, en 1519, in-folio, à Maïence, en 1600, in-4°., etc., n'ont conservé aucune valeur. Il avait lui-même rassemblé toutes ses Lettres; Henri II l'en avait prié, ainsi qu'on le voit par une Epître qu'il adresse à ce prince, et qui sert de préface à toutes les autres. Mais ce Recueil, qu'il formait avant 1189, est incomplet dans la plupart des manuscrits; on n'y a point ajouté toutes les Lettres qu'il a écrites après la mort du roi Henri. Le nombre total des Épîtres de Pierre de Blois est de 183: on les peut diviser en deux classes, selon qu'il les a composées en son propre nom, ou rédigées pour d'autres personnes dont il se faisait le secrétaire: elles ont presque toutes de l'intérêt, soit par une sorte d'élégance peu commune au douzième siècle, soit par la lumière qu'elles jettent sur plusieurs détails de l'histoire de ce temps. Elles sont adressées à des rois, à des papes, à des personnages éminents dans le monde et dans l'Église; et elles ont ordinairement pour objet des affaires importantes: dans l'une de celles qu'il a écrites à l'évêque de Bath, Pierre de Blois parle avec assez peu de modestie de son talent pour le genre épistolaire: « Je ne craindrai » pas d'avancer, dit il, que j'ai toujours » dicté mes lettres plus rapidement » qu'on ne pouvait les écrire. Ne m'a-» t-on pas vu dicter à trois scribes des » épîtres sur divers sujets, tandis » que moi-même, ce qui n'était ar-» rivé qu'à Jules César, j'en écrivais » une quatrième? » Une heureuse facilité est, en effet, le caractère qui distingue ce Recueil d'épîtres, si pourtant l'on excepte les dix-neuf der-

nières, qui pourraient bien n'appartenir en aucune manière à cet auteur, tant elles diffèrent des cent-soixante-quatre précédentes, et par le style, et par le fond des idées ! Les Sermons qui les suivent, dans l'édition de Goussainville, sont au nombre de soixante-cinq, et intitulés : *Exhortations* ou *Discours* prononcés dans les synodes, dans les écoles, dans les monastères, et devant le peuple. Le dernier de ces discours avait été débité en langue vulgaire : mais l'original français n'existe plus ; on n'en a qu'une version latine, faite par un ami de Pierre de Blois : ce Sermon a pour but de recommander à tout le monde la lecture de la Bible ; il y avait donc déjà des traductions des Livres saints en langage vulgaire. C'est le seul de ces discours qui mérite quelque attention : les autres sont superficiels, et manquent de méthode ; ils n'offrent qu'une suite incohérente d'allégories forcées, et d'explications mystiques des textes sacrés. Entre les dix-sept Traités ou opuscules qui remplissent les deux cents dernières pages du recueil des OEuvres de Pierre, les plus authentiques sont, un commentaire des deux premiers chapitres de Job, un livre sur le pèlerinage de Jérusalem, un traité des illusions de la fortune, un ouvrage sur la certitude de la foi, des livres sur la confession et sur la pénitence ; trente-quatre chapitres contre les Juifs, et une instruction sur les devoirs de l'épiscopat. Pierre de Blois indique lui-même ces huit productions dans une neuvième intitulée : *Invective*, et qui est une réponse un peu vive à un anonyme, par lequel il avait été amèrement critiqué. Il y parle aussi d'un dialogue entre lui et le roi Henri, production qui ne subsiste plus, et il ne dit rien de ses opuscules sur la transfiguration de Jésus-Christ, et sur la conversion de saint Paul, dont l'authenticité n'est cependant pas douteuse. Nous n'en saurions dire autant d'un assez long Traité de l'amitié chrétienne, et de la charité envers Dieu et le prochain ; car on l'attribue à Cassiodore, parmi les œuvres duquel il se trouve, dans le tome XI de la Bibliothèque des Pères (édition de Lyon), ce qui n'a pas empêché de le reproduire au tome XXIV de cette même Bibliothèque, parmi celles de Pierre de Blois. Nous ne croyons pas non plus que ce dernier soit l'auteur du livre intitulé, *Quales sunt*, satire virulente contre les évêques d'Aquitaine, et spécialement contre ceux de Saintes et de Limoges : elle est trop mal écrite pour appartenir à Pierre de Blois, qui d'ailleurs ne peut avoir dit, comme le fait l'auteur de cette diatribe, que l'Aquitaine était sa patrie, et que les mauvais traitements essuyés par lui de la part des prélats de cette contrée, l'avaient forcé de s'en exiler. On lui prête encore un poème sur l'Eucharistie, que Ginguené a revendiqué avec raison pour Pierre le Peintre (1) (*Hist. litt. de la France*, tome XIII, pag. 429). Rien ne prouve non plus que Pierre de Blois ait composé les trois ou quatre pages sur la distinction des Livres saints, que l'on a insérées dans le recueil de ses OEuvres. Au surplus, ce fragment est d'une très-faible importance, ainsi que ceux qui concernent le silence, et l'utilité des tribulations. Mais il avait laissé

(1) Pierre le Peintre, *Petrus Pictor*, est, suivant Ginguené (*Hist. Littér. de France*, t. XIII, p. 429-433), le véritable auteur d'un poème *De sacramento altaris*, inséré par Goussainville, dans le Recueil des OEuvres de Pierre de Blois, et par dom Beaugendre, parmi celles de Hildebert. Ce poème fourmille de fautes de versification et de grammaire. Pierre le Peintre était chanoine de Saint-Omer, vers 1170. D-N-U.

quelques écrits historiques, cités par Trithcim, et dont la perte est plus regrettable : c'étaient les Gestes de Henri II, roi d'Angleterre ; une Vie de saint Wilfrid ; une Vie de saint Guthlac ; et une continuation de la Chronique du monastère de Croyland, commencée par l'abbé Ingulfe. Quelques débris de ces productions ont été recueillis dans le *Monasticon Anglicanum*, dans le recueil des Bollandistes, et dans les collections d'historiens d'Angleterre, publiées par Jean Fell, et par Savile. A la tête de l'un de ces fragments (qui manquent tous dans l'édition de Goussainville), se lit une lettre de l'abbé de Croyland à Pierre de Blois ; et celui-ci y reçoit des qualifications qui vont justifier ce que nous avons dit de la considération et du crédit dont il jouissait dans la Grande-Bretagne : *Magistro Petro Blesensi, archidiacono Bathoniensi, domini nostri regis vice-cancellario, totiusque regni dignissimo proto-notario, ac omnium artium liberalium sanctuario dignissimo, nec non eloquentiæ Tullianæ nostri temporis eminentissimo professori*. Pierre de Blois fut, en effet, par l'étendue de ses connaissances, et par la variété de ses talents, l'un des hommes les plus distingués du douzième siècle. Il avait étudié toutes les sciences, tous les arts que l'on cultivait alors : grammaire, poésie, littérature, philosophie, médecine, mathématiques, jurisprudence, politique et théologie. C'est, toutefois, à ce dernier genre d'étude, qu'il s'est principalement livré : on le compte parmi les meilleurs écrivains ecclésiastiques de son temps, quoiqu'il ait embrassé les opinions qui dominaient en ce siècle concernant l'étendue illimitée de la puissance pontificale ; et qu'il ait d'ailleurs abusé fort souvent de cette extrême facilité d'écrire dont il se glorifiait avec tant de franchise. On doit à M. Brial (*Hist. littér. de la France*, tome XV, p. 341-413), la plus savante analyse, et l'examen le plus judicieux des ouvrages de Pierre de Blois. M. Brial lui reproche des expressions impropres et des allusions recherchées, des lieux communs, des déclamations, des personnalités odieuses, des inégalités dans sa conduite, une vanité excessive, un caractère passionné, qui ne gardait aucune modération dans les amitiés ou dans les haines. Cochin l'avait déjà dépeint sous les mêmes traits, dans l'un de ses plaidoyers : « Ce Pierre de Blois, » dit-il (OEuvr., tome VI, p. 386), » était un homme violent et emporté, » qui déchirait sans ménagement » tous ceux qui n'avaient pas l'avan» tage de lui plaire ;.... esprit vio» lent qui ne savait pas modérer sa » plume ; homme que la passion do» minait, et qui ne savait pas se con» tenir dans les bornes de la bien» séance et de la vérité. » Ce jugement est sévère (*V.* ÉLÉONORE DE GUIENNE, XIII, 8). D—N—U.

PIERRE DE BRUYS, hérésiarque. *Voy.* BRUYS.

PIERRE DE LUNE. *Voy.* BENOÎT XIII.

PIERRE DE LUXEMBOURG (Le Bienheureux). *Voy.* LUXEMBOURG, XXV, 466.

PIERRE DE MONTEREAU, architecte. *Voy.* MONTEREAU.

PIERRE DE POITIERS. *Voy.* POITIERS.

PIERRE DE SAINT-ANDRÉ (Le Père), carme déchaussé, né en 1624, à Lisle, diocèse de Cavaillon, était connu dans le monde sous le nom d'Ant. Rampalle. Il prit l'habit du

Carmel, à Avignon, en 1640, et se distingua bientôt par un goût très-vif pour l'étude. Après avoir professé la philosophie et la théologie dans différentes maisons de l'ordre, il en remplit successivement les divers emplois, et mourut définiteur-général, à Rome, le 29 nov. 1671. Il avait été chargé, par ses supérieurs, de continuer l'histoire générale de la Congrégation, entreprise par le P. Isidore de Saint-Joseph, mort en 1666; et il en fit paraître le premier volume sous ce titre : *Historia generalis Fratrum discalceatorum ordinis B. Virginis de Monte Carmelo*, etc., Rome, 1668, in-fol. : le second volume était sous presse lorsqu'il mourut; mais ses confrères en firent achever l'impression. Le P. Pierre de Saint-André a traduit en français le *Voyage d'Orient* du P. Philippe de la Sainte-Trinité (*V.* PHILIPPE, page 182 ci-dessus); et la *Vie* du P. Dominique de Jésus-Maria; la *Madeleine pénitente et convertie*, et l'*Alexis* de Brignole-Sale (*V.* ce nom, v, 605). Enfin, on a de lui : I. Le *Religieux en solitude*, etc., Lyon, 1668, in-8°. C'est un petit traité ascétique, qui contient un Recueil d'exercices pour une retraite de dix jours. II. La *Vie du B. Jean de la Croix*, Aix, 1675, in-8°. III. Des *Odes* à la louange de sainte Thérèse. C'est le seul ouvrage en vers dont il soit incontestablement l'auteur; cependant le P. Cosme de Villiers (*Bib. Carmelitana*, II, 545) dit qu'il avait tant de facilité pour la poésie, qu'on le regardait comme un second Bapt. Mantouan (Voy. ce nom). Ce même bibliothécaire lui attribue, d'après le P. Louis Jacob, un *Traité de la physionomie naturelle*, et deux tragédies, la *Susanne chrétienne* et *Sainte Dorothée, vierge et martyre*, imprimées sous le nom d'Aut. Rampalle. Mais Josse Leclerc cite (dans la *Biblioth.* de Richelet), Rampalle, l'un de ces poètes obscurs qui doivent à Boileau une si triste immortalité, comme l'auteur du *Traité de la physionomie*; et l'on peut conjecturer avec vraisemblance qu'il est également l'auteur des *deux Tragédies* dont il s'agit. W-s.

PIERRE DE SAINT-LOUIS (Le Père), poète, que son extravagance a rendu aussi fameux qu'aurait pu le faire un talent distingué, naquit, en 1626, à Vaureas, diocèse de Vaison. Dès l'âge de cinq ans, il témoigna le plus grand desir d'apprendre à lire; mais son père l'ayant trouvé trop faible pour l'envoyer dans une école, il l'adressa à un religieux carme, ami de sa famille, qui lui apprit à lire et à écrire. Le bon religieux, charmé des dispositions de son élève, lui enseigna successivement les éléments de la langue latine, la rhétorique, la poésie, la géographie, la philosophie; et il termina cette brillante éducation en l'exerçant à composer des rebus, des anagrammes et des logogryphes, exercice qui eut une grande influence sur la direction de son esprit. Le jeune Barthelemy (c'était le nom de sa famille) conçut, bientôt après, une passion violente pour une demoiselle nommée Madelène, et n'épargna, pour lui plaire, ni les soins, ni les anagrammes en vers, puisqu'on sait qu'il lui en envoya jusqu'à trois douzaines dans un seul jour (1). Après cinq ans d'attente, il était sur le point d'obtenir la main de sa maîtresse, lorsqu'elle mourut de la

(1) Le P. Pierre disait lui-même que pour un seul jour il lui avait envoyé trois douzaines d'anagrammes sur le nom de *Magdelaine*, par où l'on voit qu'il n'y a guère de nom qui ait été tant tourné et retourné que celui-ci (Voy. sa *Vie* par Follard, 13).

petite vérole (1651). Dans son désespoir, il resolut de quitter le monde, et voulut d'abord entrer dans l'ordre des Dominicains; mais s'étant rappelé que sa maîtresse, quelques jours avant sa mort, lui avait fait présent d'un scapulaire, il crut voir dans cette circonstance un ordre du ciel, et embrassa la règle du Carmel. Il reprit alors ses études qu'il avait interrompues; et après avoir achevé ses cours de théologie à Aix, il fut envoyé par ses supérieurs à Aigualades, couvent de son ordre, à peu de distance de Marseille, où il trouva un religieux de son âge, nommé Grolier, avec lequel il se lia d'une amitié si étroite, qu'on ne les appelait que les PP. Oreste et Pylade. L'ardeur poétique du P. Pierre, que l'on croyait éteinte, se ralluma tout-à-coup; mais la gravité de son état ne lui permettant pas de traiter des sujets futiles, ce fut parmi les saints qu'il chercha un objet digne de ses chants. Il balança quelque temps entre le prophète Elie, qu'il regardait, avec la plupart de ses confrères, comme le fondateur de son ordre (*Voy.* Papebrock), et la Madelène, patrone de son ancienne maîtresse. Le sujet d'Élie le charmait, parce qu'il aurait pu intituler son poème l'*Éliade*, titre qui se rapprochait infiniment, comme on voit, de l'*Iliade;* et il l'aurait traité le premier, si sa maîtresse ne lui eût reproché, dans un songe, de sacrifier la gloire de sa patrone à celle du Carmel. Le pauvre religieux obéit à cette inspiration, et recommença à travailler avec ardeur à la *Magdaléide*. A mesure qu'il en composait des morceaux, il les lisait à ses confrères, qui ne savaient trop qu'en penser. L'un d'eux s'avisa de communiquer le premier chant à Balthazar de Vias, homme de goût et d'esprit; et celui-ci en divertit les principales sociétés de Marseille. Le P. Pierre se vengea des plaisanteries de Vias en poète irrité: il anagrammatisa le nom de son critique, traduit en patois provençal, et y trouva ces mots: *Dia uro aze basta* (marche droit âne bâté). Après avoir passé cinq mois dans différentes maisons de son ordre, il fut envoyé, pour professer les belles-lettres, à Saint-Marcellin, où il acheva son poème, et parvint, non sans beaucoup de peines, à obtenir l'autorisation de le faire imprimer. Le peu de succès qu'eut d'abord cet ouvrage, ne refroidit point son goût pour la poésie: il reprit l'*Eliade*, qu'il employa huit années à terminer; et il n'aurait pas manqué de faire jouir le public de ce nouveau chef-d'œuvre, si ses supérieurs ne s'y fussent opposés. Le P. Pierre avait été relégué, avec son ami le P. Grolier, dans le couvent de Pineti, au milieu des Alpes; il y mourut d'une hydropisie, vers 1684, à l'âge de cinquante-huit ans. Le portrait que le bibliothécaire des Carmes a laissé du P. Pierre, est celui d'un nouvel Ésope: sur un corps d'une petite stature, il avait une tête énorme, et il était en outre bossu par devant et par derrière. Avec cela, il était si sensible à la beauté des femmes, que, pour ne les pas voir, il marchait toujours, dans les rues, les yeux fermés, ce qui l'exposait à de fréquents accidents. C'était d'ailleurs un excellent religieux: humble, obligeant, et remplissant tous ses devoirs avec une exactitude scrupuleuse. Le poème qui a sauvé son nom de l'oubli est intitulé: ***La Magdelaine au désert de la Sainte-Baume en Provence**, poëme spirituel et chrétien*, ***en douze livres***. Le privilége

pour l'impression est daté de 1668; et il est probable que l'ouvrage parut cette année à Lyon, in-12; mais le libraire y mit un nouveau frontispice, en 1674. Il s'en fit, en 1694, dans la même ville, une seconde édition, dont il y a des exemplaires avec la date de 1700. Elle eut un débit beaucoup plus rapide que la première; et La Monnoye l'inséra dans son *Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers*, la Haye, 1714, 2 vol. in-8°. Il avertit, dans la préface, qu'il ne reproduit ce poème que pour divertir le lecteur par le ridicule de la composition; puis il ajoute : Tous les défauts que les écrivains judicieux évitent avec soin, le bon moine, auteur de cette pièce originale, s'est rendu ingénieux à les rechercher. On peut dire qu'il y a réussi, et que si on lui avait proposé un prix de poésie pour les vers où entrerait le phébus le plus raffiné, et le galimathias le plus exquis, le poème de la Madelaine l'aurait infailliblement remporté: en effet, il est difficile d'imaginer rien de plus burlesque, ni de plus plaisant que les métaphores que l'auteur emploie continuellement. Il appelle les rossignols et les pinçons des luths animés, des orgues vivants, des sirènes volantes. Les arbres sont de vieux barbons, de grands enfants d'une plus grande mère, d'énormes géants, des colonnes éternelles. Il leur reproche l'orgueil avec lequel ils s'élèvent presqu'au ciel, sans avoir jamais devant lui la tête nue. Il rend cependant justice à la droiture de leurs intentions : car ils n'ont dessein ni d'attaquer le ciel, ni de l'escalader. Ce sont seulement d'aimables rodomonts et de beaux orgueilleux (liv. 1er.) Ailleurs, il aperçoit Madelaine se tenant sous un affreux rocher,

> Où la nuit par un trou, tout-à-fait obligeant,
> La lune lui fournit une lampe d'argent.

Puis il ajoute :

> On peut voir seulement les éclairs de ses yeux,
> Qui sont les benitiers d'où coule l'eau benite
> Qui chasse le demon jusqu'au fond de son gite.
> (Liv. 2.)

Le poème de la *Magdelaine* trouva de nombreux admirateurs, non-seulement parmi les confrères du P. Pierre, mais parmi les Italiens, alors grands amateurs de *concetti* Il n'appartenait qu'à l'auteur d'un pareil ouvrage de se surpasser lui-même; et c'est ce qu'il a fait, dit-on, dans l'*Eliade* : « Il a, dit l'abbé Follard, beaucoup mieux réussi dans le dernier poème que dans le premier. Je l'ai lu d'un bout à l'autre. J'oserai le dire, au hasard de me faire des affaires auprès de M. et de Mme. Dacier : l'*Éliade* est un plus grand chef-d'œuvre dans son genre que l'*Iliade* dans le sien. Quel dommage que ses confrères nous aient privé de ce chef-d'œuvre !.. » Le P. Pierre a été le plus grand anagrammatiste de son siècle. Il avait composé des *Anagrammes* sur les noms des papes, des empereurs, des rois, des princes, des généraux de son ordre, de la plupart des saints et des saintes, etc. On cite encore de lui, la *Muse bouquetière de Notre-Dame-de-Lorette*, Viterbe, 1672, in-8°. Ce recueil ne peut-être que fort rare, puisqu'il a échappé aux recherches de tous les bibliographes. Le P. de Villiers est le seul qui en fasse mention dans la *Biblioth. Carmelitana*, II, 581. On peut consulter la *Vie du P. Pierre de Saint-Louis*, par l'abbé Follard, chanoine de Nîmes, dans le *Mercure* de juillet 1750.

W—s.

PIERRE DE SAINT-ROMUALD. *V.* GUILLEBAUD.

PIERRE DES VIGNES (*DE VINEIS*); chancelier de l'empereur Frédéric II, était né vers la fin du douzième siècle, à Capoue (1), de parents pauvres. Entraîné par son ardeur pour l'étude, il se rendit à Bologne, en mendiant; et ayant eu le bonheur d'être admis à l'université, il y fit de rapides progrès, particulièrement dans le droit civil et canonique. Le hasard l'ayant conduit devant Frédéric, ce prince, charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimait en latin, se l'attacha comme son premier secrétaire. Dans la suite il lui donna les charges de juge, de conseiller, de protonotaire, et le fit gouverneur de l'Apouille (2). De nouveaux services ajoutaient chaque jour à l'ascendant de Pierre sur l'esprit de son maître, qui le nomma en fin son chancelier, et se reposa sur lui de l'expédition de toutes les affaires. Comblé des faveurs de la fortune, il s'en montra digne, en ne rougissant point de son premier état: dès qu'il l'avait pu, il s'était empressé d'adoucir le sort de sa mère, et d'une sœur qu'il avait laissée dans la misère; et il fut constamment le protecteur des malheureux qui réclamaient son appui. Pierre fut député près du pape Grégoire IX, en 1232, et en 1237, pour se concerter avec le Saint-Siége, sur les moyens d'apaiser les troubles de la Lombardie. En 1239, il accompagna Frédéric à Padoue; et il y prononça, en présence du peuple et des magistrats, un discours sur les avantages que la protection de l'empereur assurait aux Padouans. Frédéric était encore dans cette ville, quand il fut informé que le pape l'avait excommunié. Craignant, avec raison, qu'à cette nouvelle les Padouans ne courussent aux armes, il réunit les principaux citoyens dans son palais, et chargea son chancelier de leur exposer l'origine de sa querelle avec la cour de Rome, et les démarches qu'il avait faites pour prévenir une rupture. Pierre, dans un discours improvisé, et dont il avait pris le texte dans Ovide (3), combattit vivement les prétentions du pape (4); et s'il ne convainquit pas les Padouans de la sincérité de l'empereur, du moins il empêcha une révolte qui aurait entraîné l'Italie. Pierre continua de servir son prince avec zèle: il maintint les Véronais dans le devoir; et il n'épargna ni soins, ni démarches, pour amener un rapprochement entre le pape et l'empereur. Innocent IV ayant assemblé un concile à Lyon, en 1245, Pierre s'y rendit avec Thadée de

(1) On en a la preuve par une lettre d'un auteur contemporain, insérée dans le recueil de celles de Pierre des Vignes; c'est la 45e. du IIIe. livre. Ainsi l'abbé Tritheim s'est trompé en plaçant le lieu de sa naissance en Allemagne.

(2) Si l'on en croit Burati, historien contemporain, Pierre amassa, dans le gouvernement de l'Apouille, plus de dix mille livres en or, somme très-considérable pour le temps.

(3) Voici les deux vers d'Ovide, qui lui servirent de texte:

Leniter ex merito quicquid patiare ferendum est,
Quæ venit indignæ pœna, dolenda venit.

(4) Frédéric II était, sans contredit, un des plus grands princes de son temps: mais la rigueur des papes à son égard n'était-elle pas justifiée par la conduite que cet empereur tenait avec les Musulmans? On apprend par un historien contemporain (Djémal-eddyn), que Frédéric cherchait à les attirer dans ses états d'Italie, en aussi grand nombre qu'il pouvait, et leur avait donné une ville (Luceria), qu'ils habitaient exclusivement: « on y fêtait le vendredi, et l'islamisme s'y montrait à découvert, la plupart des officiers de son fils Manfred étaient musulmans, etc. » (Voy. les *Extraits des historiens arabes*, par M. l'abbé Reinaud, formant la suite de l'*Histoire des croisades*, par M. Michaud, tome VII, p. 367). Les Musulmans avaient envahi toutes les parties connues de l'Asie et de l'Afrique: ils occupaient la moitié de l'Espagne, et menaçaient l'Europe entière. Le père commun des chrétiens pouvait-il voir sans effroi ces infidèles établis à cinq journées de Rome? Le prince qui les y appelait ne devait-il pas lui sembler un loup couvert de la peau des brebis? et peut-il être étonnant que le pape se servit de tout le pouvoir que lui donnait l'opinion de son siècle, pour le faire déposer?

Suessa ; mais l'histoire observe que son collègue eut seul le soin de la défense de Frédéric. On sait que l'éloquence de Thadée ne put empêcher la confirmation des décrets lancés contre l'empereur, qui fut excommunié de nouveau, et déclaré déchu du trône (*V.* FRÉDÉRIC II). Aigri par la découverte de complots tramés contre lui jusque dans son palais, Frédéric soupçonna bientôt son ministre d'être d'intelligence avec ses ennemis. Le silence que Pierre avait gardé devant le concile, parut une preuve de sa trahison ; et les courtisans tirèrent parti de cette circonstance pour perdre un homme dont ils n'avaient pu voir l'élévation sans jalousie. L'empereur ordonna de l'arrêter, et, sans avoir voulu l'admettre à se justifier, lui fit crever les yeux. Le malheureux Pierre, ne voulant pas survivre à cet indigne traitement, se brisa la tête contre les murs de son cachot, en 1246 (5). Après avoir examiné attentivement tous les historiens qui ont rapporté les causes de la catastrophe du chancelier de Frédéric, le judicieux et impartial Tiraboschi, n'hésite pas à déclarer qu'il fut innocent de tous les faits qu'on lui a imputés (Voy. *la Storia della letteratur. italiana*, IV, 17-32 et 402). Ginguené est du même avis : cependant M. Sismondi laisse planer des soupçons sur sa mémoire, et paraît disposé, d'après le témoignage unique de l'historien Matthieu Pâris, à croire que Pierre des Vignes avait formé l'horrible projet d'empoisonner son bienfaiteur et son maître (Voy. *l'Hist. des Républ. italiennes*, III, ch. 27). Pierre avait un esprit supérieur à celui de son siècle : il fut le réformateur des lois en Italie ; il y encouragea les progrès des sciences et des lettres. A l'exemple de Frédéric, il cultiva la poésie italienne : on connaît de lui deux *Canzoni* (6), et un *Sonnet*, construit, à peu de choses près, comme ceux de Pétrarque ; nouvelle preuve, ajoute Ginguené, qui l'a inséré dans le chap. VI de l'*Hist. littéraire d'Italie*, que cette forme de poésie, ignorée des Provençaux, quoiqu'ils en connussent le titre, est d'origine sicilienne, et remonte jusqu'au troisième siècle. On a en outre, de Pierre des Vignes : I. *Six livres de Lettres*, écrites la plupart au nom de l'empereur. Le recueil en a été publié, pour la première fois, par Simon Schard, à Bâle, 1566, in-8°. (7), précédé de la vie de l'auteur, et de celle de l'empereur Frédéric, tirée de la *Chronique* de Pandolphe Collenuccio : la seconde édition, Amberg, 1609, in-8°., est augmentée d'un *Glossaire ;* et Jean Rodolphe Iscl, jurisconsulte de Bâle, en a donné une troisième, en 1740, 2 vol. in-8°., qui, bien que supérieure aux précédentes, n'a point rempli l'attente des savants. Jean-George Weremberg, préfet du gymnase de Lunebourg, et depuis Fréder. Christophe Schminck, en ont annoncé de nouvelles éditions plus correctes et mieux distribuées ; mais ni l'une ni l'autre n'ont paru. Les *Lettres* de Pierre des Vignes contiennent des éclaircissements très-utiles pour l'histoire, et sont regar-

(5) Selon Flaminio del Borgo, cité par M. Sismondi, Pierre mourut en 1246, à Pise, dans l'église Saint-André.

(6) Crescimbeni a inséré le plus remarquable des deux dans l'*Istoria della volgar poësia*, I, 130.

(7) Les trente-deux lettres du premier livre avaient déjà paru sous ce titre : *Querimonia Frederici II, imper. quâ se a romano pontifice et cardinalibus immeritò persecutum et imperio dejectum esse ostendit*, Haguenau, 1529, in-8°. : l'édit. de 1539, citée dans le *Dictionnaire universel*, comme la plus rare, est imaginaire.

dées comme un des monuments les plus précieux du treizième siècle. Ce serait donc un véritable service que de publier une bonne édition de ce recueil, augmentée des lettres que D. Martène a insérées dans le tome II de la *Collectio veterum scriptor.*, et de celles qui, suivant M. Sismondi, se conservent dans les bibliothèques d'Italie et d'Allemagne. II. Un *Recueil des lois de Sicile*, disposé par titres. III. Un *Traité de la puissance impériale*. IV. Un autre *de la Consolation*, imité de l'ouvrage de Boëce, qui porte le même titre. Quant au fameux livre des *Trois Imposteurs*, dont Pierre des Vignes a été accusé d'être l'auteur, on sait qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques bibliographes. (*Voy.* Frédéric II, La Monnoye, Mercier de Saint-Léger, etc.) W—s.

PIERRE L'ERMITE naquit dans le diocèse d'Amiens, vers le milieu du onzième siècle. Comme la plupart des hommes qui ne semblent point destinés à jouer un rôle dans l'histoire, et que la fortune ou le hasard des circonstances ont élevés tout-à-coup à la célébrité, le premier prédicateur des croisades n'offre rien de certain ni de positif au biographe qui veut parler du commencement de sa vie. On est à peine d'accord sur le nom de sa famille. Anne Comnène l'appelle *Cucupetre*, d'un mot grec que Mabillon traduit par ces mots latins : *Petrus Cucullus*. Dans la basse latinité, *cucullus* signifiait quelquefois un capuchon, quelquefois une tunique sans manches. Il est donc probable qu'Anne Comnène n'a voulu désigner que le vêtement religieux dont Pierre était revêtu, à moins qu'on ne trouve dans l'adjectif grec dont elle s'est servie, le mot picard *kiokio*, qui signifie petit; épithète qui s'appliquerait parfaitement à la stature du cénobite Pierre, que tous les monuments nous représentent d'un esprit très-élevé et d'une taille très-petite: *Major in exiguo corpore regnabat virtus*. D'autres monuments, et en cela ils sont presque unanimes, ont désigné Pierre par *Petrus eremita*. Ces mots désignent-ils la profession religieuse que Pierre avait embrassée, ou n'offrent-ils qu'un surnom qui était assez commun dans le onzième siècle? Guillaume de Tyr paraît sur ce point éclaircir tous les doutes, en disant que Pierre était ermite de nom et d'effet : *re et nomine eremita*. Quelques auteurs contemporains donnent à Pierre le surnom d'*Achirensis* (de Acheris). Il est bien évident que le nom de *Acheris*, petit village du diocèse de Laon, ne peut être qu'un nom de famille, chose qui paraît toute naturelle dans le onzième siècle, où les surnoms commencèrent à s'introduire en France. Le jésuite d'Outreman, qui a composé une Histoire de Pierre l'Ermite, nous apprend qu'il reçut une éducation soignée ; qu'il commença ses études à Paris, et qu'il les acheva en Italie. Pierre embrassa d'abord la carrière des armes, et servit dans la guerre que le comte de Boulogne fit en Flandre, vers l'an 1071. N'ayant éprouvé que des malheurs, et perdant l'espoir de se distinguer dans l'état militaire, il le quitta, et chercha dans la vie domestique un bonheur qu'il ne trouva point. Marié à Anne de Roussi, il en eut plusieurs enfants. Après quelques années de mariage, il perdit sa femme, embrassa l'état ecclésiastique, et se consacra à la solitude. Bientôt le bruit des pèlerinages en Orient le fit sortir de sa

retraite; et c'est dès-lors que son nom commença à devenir historique. Après avoir suivi, dans tous les saints Lieux, les pèlerins qu'il avait accompagnés en Palestine, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem, et lui exprima la douleur que lui avait causée l'état de captivité où il avait trouvé la ville Sainte. Le patriarche Siméon répondit à ses plaintes, partagea ses sentiments, et le conjura de retourner en Occident, pour implorer les armes des guerriers chrétiens. Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes. Il se crut l'instrument des desseins de Dieu et l'interprète de ses volontés. Chargé des lettres du patriarche de Jérusalem, il s'embarqua pour l'Italie, et alla se jeter aux pieds du pape. Urbain II reçut Pierre comme un prophète, applaudit à sa mission, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de la ville de Jesus-Christ. Le cénobite traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur un âne, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, affublé d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. Il déplorait, dans ses discours, les malheurs et la captivité de Jérusalem, et conjurait les fidèles de prendre les armes pour délivrer la cité de Dieu. Il était reçu partout comme un envoyé du ciel. On s'estimait heureux de toucher ses vêtements. Le poil de l'âne qu'il montait, était conservé comme une précieuse relique. Au milieu de l'agitation générale des esprits, causée par l'éloquence de Pierre, Urbain II convoqua un concile, d'abord à Plaisance, ensuite à Clermont en Auvergne, dans lequel l'apôtre de la guerre sainte parla des outrages faits à la foi du Christ, des profanations et des sacriléges dont il avait été témoin; des tourments et des persécutions qu'un peuple ennemi de Dieu et des hommes faisait souffrir à ceux qui allaient visiter les saints Lieux. La véhémence de ses paroles, et la douleur dont il paraissait pénétré, réveillèrent dans tous les cœurs l'indignation et la pitié. Le pape se fit entendre après l'ermite Pierre, et proclama la croisade. On connaît l'enthousiasme qui alors s'empara de tous les guerriers chrétiens, et qui embrasa toute la chrétienté. Après le concile de Clermont, Pierre poursuivit le cours de ses prédications dans les provinces du nord de la France. La multitude, qu'il avait échauffée par ses discours, voulut l'avoir pour chef dans l'expédition qu'il avait prêchée. Il se rendit aux prières de la foule ignorante des croisés; et, couvert de son manteau de laine, un froc sur la tête, des sandales aux pieds, n'ayant pour monture que l'âne sur lequel il avait parcouru l'Europe, il prit le commandement de la première armée qui se mit en marche pour l'Orient. Ces premiers croisés traînaient à leur suite des femmes, des enfants, des vieillards, des malades; et, sur la foi des promesses que leur avait faites leur général, ils croyaient que les fleuves s'ouvriraient devant leurs bataillons, et que la manne tomberait du ciel pour les nourrir. L'armée de Pierre l'Ermite, que les chroniques contemporaines font monter à cent mille hommes, était divisée en deux corps. Le premier avait pour chef un gentilhomme bourguignon, qu'on appelait *Gau-*

tier Sans-avoir. Pierre commandait la seconde troupe. Lorsque cette multitude eut traversé l'Allemagne, et pénétré dans la Hongrie, elle se trouva aux prises avec des peuples barbares, qu'elle provoqua par ses brigandages. Gautier Sans-avoir parvint, à force de prudence et de modération, à sauver la troupe qu'il conduisait. Mais Pierre, qui avait montré tant d'éloquence pour émouvoir les croisés, ne sut les contenir ni par ses conseils, ni par son exemple. Il fut le premier à donner le signal des hostilités contre les Hongrois. Son armée indisciplinée fut battue et dispersée devant Semlin; et ce fut avec beaucoup de peine qu'il put en rassembler les débris, qu'il conduisit tristement à Constantinople. L'empereur Alexis voulut voir le prédicateur de la croisade; il l'accueillit avec bonté, et lui fournit des vivres et des vaisseaux pour passer le Bosphore. De nouveaux malheurs attendaient les soldats de Pierre dans l'Asie-Mineure. Anne Comnène les accuse d'avoir commis toutes sortes d'excès envers les Grecs. Comme ils voulurent commencer la guerre contre les Musulmans, sans attendre les autres armées chrétiennes, qui venaient de quitter l'Occident, ils périrent presque tous sur le chemin de Nicée, victimes de leur indiscipline et de l'incapacité de leurs chefs. Tandis que cette armée était aux prises avec les Sarrasins, le cénobite était à Constantinople, où il demandait des secours et des vivres à l'empereur. Alexis envoya quelques troupes pour sauver ceux qui avaient échappé au glaive de l'ennemi; et trois ou quatre mille croisés, réfugiés au château de Civitot, furent tout ce qui resta d'une armée de cent mille hommes. Dès-lors on put voir que l'apôtre passionné de la croisade n'avait rien de ce qu'il fallait pour en être le chef. Le cénobite Pierre, après avoir préparé les grands événements de la guerre sainte, perdu dans la foule des pèlerins, ne joua plus qu'un rôle ordinaire, et dans la suite fut à peine aperçu au milieu d'une croisade qui était son ouvrage. Il n'est plus question de lui, dans les chroniques du temps, qu'à l'époque du siége d'Antioche; et ce qu'elles en disent achève de prouver qu'il n'était point né pour les périls de la guerre. Comme l'armée des Pèlerins se trouva en proie à une horrible disette, Pierre ne put entendre leurs plaintes ni partager leur misère. Il désespéra du succès de l'expédition, et s'enfuit secrètement du camp des croisés. Atteint et ramené par Tancrède, les pèlerins lui reprochèrent sa désertion, et lui firent jurer, sur l'Évangile, de ne jamais abandonner une cause qu'il avait prêchée. Quelque temps après la prise d'Antioche, les croisés, assiégés à leur tour dans la ville conquise, envoyèrent Pierre au camp de Kerbogah, sulthan de Mossul, pour lui proposer une bataille générale. Le cénobite suivit les croisés à Jérusalem, et ne se fit remarquer au siége de cette ville sainte que par un discours qu'il adressa aux guerriers réunis sur la montagne des Oliviers. On ne sait d'après quelle autorité le père d'Outreman rapporte que l'ermite Pierre fut un moment vice-roi de Jérusalem: les historiens du temps n'en parlent point. On peut à peine savoir comment et dans quel temps il revint en Europe; tant il était tombé dans l'oubli. Tout ce qu'on sait de positif, c'est qu'il se retira près de Huy, au diocèse de Liége, où il fonda un monastère. Ce

fut là qu'il mourut, le 7 juillet 1115. La vie de Pierre l'Ermite n'a eu qu'un moment d'éclat. La fin et le commencement de sa carrière sont restés dans l'obscurité. On ne peut lui contester la gloire d'avoir attaché son nom à la première croisade; mais il n'est pas exact de dire, comme on l'a dit quelquefois, qu'il fut la cause et l'auteur d'une révolution qui ébranla toute la chrétienté. Cette révolution était déjà faite dans les esprits; et c'est pour cela que Pierre exerça un si grand ascendant. Tant qu'il fut l'interprète des passions dominantes, il excita la vénération et l'enthousiasme des peuples; mais, dans tout le reste, son siècle ne put voir en lui qu'un homme ordinaire. M—D.

PIERRE LE VÉNÉRABLE, ou DE CLUNI, était-il issu de la maison de Montboissier, illustre en Auvergne, dès le onzième siècle? Duchesne ne l'affirme pas; mais dom Mabillon le conclut avec assurance, des témoignages de Pierre de Poitiers, le cluniste, et de Geoffroi, prieur de Vigeois. Souvent Pierre le Vénérable est appelé Pierre de Cluni : il est quelquefois surnommé Maurice; c'était le nom de son père : sa mère s'appelait Ringarde. Il avait six frères, dont plusieurs embrassèrent, comme lui, l'état monastique. Sa mère l'ayant voué à Dieu, c'est-à-dire, au cloître, il reçut, dans le prieuré de Soucilanges, une éducation conforme à cette destinée, et prit, à l'âge de seize ou dix-sept ans, l'habit des religieux de Cluni. Saint Hugues, qui l'en revêtit, mourut peu de temps après, et fut très-mal remplacé par Pons, qui, durant près de treize ans, favorisa le relâchement des mœurs claustrales, et négligea même l'administration des biens temporels. A la fin, Pons se vit obligé de quitter Cluni, de se rendre à Rome, et d'abdiquer sa dignité. C'était en 1122 : on lui donna pour successeur Hugues second; et celui-ci étant mort le 9 juillet de la même année, Pierre, qui déjà avait été prieur de Vézelai, et qui l'était alors de Domné, fut élu, le 22 août, abbé de Cluni, à l'âge de trente ans ou même de vingt-huit. Il était donc né en 1092 ou en 1094; la première de ces dates nous paraît un peu plus probable. La Chronique de ce monastère lui attribue une heureuse physionomie, une taille majestueuse, beaucoup d'autres dons extérieurs, signes fidèles de ses vertus, et qui justifiaient, presque autant qu'elles, ce surnom de Vénérable, qui le distingue dans l'histoire. Mais quoiqu'il possédât si parfaitement tous les moyens de rétablir l'ordre au sein de son abbaye, il crut avoir besoin d'être aidé dans cette entreprise, et appela près de lui Matthieu, prieur de Saint-Martin-des-Champs, homme habile et recommandable, qui, depuis, parvint au cardinalat. En moins de trois ans, la réforme fut opérée, et parut même si complète, que Pierre ne craignit pas de s'absenter pour aller visiter quelques monastères. Il voyageait dans la seconde Aquitaine, lorsque Pons, revenant de la Palestine, où il s'était transporté après son abdication, reparut tout-à-coup à Cluni, s'y rétablit à force ouverte, subjugua les religieux, et mit en fuite ceux qui refusèrent de lui obéir. De grands désordres, des ravages, des profanations, signalèrent le retour de Pons, qui, dans les écrits de Pierre le Vénérable, est seul accusé de tous ces excès. Ordéric Vital, témoin oculaire, en attribue la meilleure part

aux nobles du voisinage et à certains religieux de Cluni: en effet, on ne concevrait pas comment Pons aurait pu se rendre maître de l'abbaye, s'il n'avait eu, au-dedans et au-dehors, des partisans fort zélés. Cependant Pierre reçoit la nouvelle de cette révolution claustrale, et en informe le pape Honorius, qui cite les deux abbés à son tribunal. Après de longs délais, Pons comparut, se vit condamné, et mourut à Rome, en 1126, victime d'une maladie épidémique, dont Pierre fut atteint et guéri. La sentence du pontife, et la mort de Pons, rendirent à Pierre le gouvernement de l'abbaye de Cluni; mais il lui fallait rebâtir l'église, recouvrer des biens, employer en réparations et en paiements de dettes, plus de sept mille marcs d'argent; il fallait aussi éteindre la discorde, réprimer la licence, rétablir l'empire de la règle monastique. Pierre se livrait avec fruit à de pareils soins, lorsqu'en 1130 la mort d'Honorius II amena un schisme. Deux papes furent à-la-fois élus : Pierre de Léon, qui prit le nom d'Anaclet, et Gregoire Papi, dit Innocent II, qui se réfugia en France. Personne, plus que saint Bernard et Pierre-le-Vénérable, n'a contribué à faire prévaloir, chez les Français, le parti d'Innocent II; et l'on peut dire même qu'en cette circonstance l'autorité de l'abbé de Cluni était, à certains égards, plus entraînante que celle de l'abbé de Clairvaux : car Pierre de Léon avait été cluniste; et l'on voit, par une lettre de cet anti-pape à ses anciens confrères, qu'il comptait sur leur dévouement. L'abbé de Cluni, en se déclarant contre lui, donnait un exemple inattendu, et tout-à-fait désintéressé. Mabillon semble croire que la magnifique réception que Pierre fit à Innocent II, dans le monastère de Cluni, influa sur la détermination de l'assemblée d'Étampes en faveur de ce pontife: mais s'il faut reconnaître que cette assemblée se tint au mois d'avril, et que le pape ne fut reçu à Cluni qu'au mois d'octobre de la même année, on est forcé de convenir que l'observation de Mabillon manque d'exactitude. Quoi qu'il en soit, le dévouement de Pierre le Vénérable à la cause d'Innocent eut autant d'activité que d'éclat : non-seulement Pierre écrivit plusieurs lettres pour soutenir cette cause; mais il se rendit en Aquitaine, tout exprès pour détacher le duc Guillaume du parti d'Anaclet. Innocent II, après différentes courses dans l'intérieur de la France, revint à Cluni, au mois de février 1132; et malgré le bon accueil qu'il y reçut de l'abbé et des moines, il les mécontenta vivement en accordant aux Cisterciens un privilége contre lequel réclama, non sans énergie, le vénérable Pierre. Le pape venait de partir pour Rome, quand cet abbé tint à Cluni le chapitre général de son ordre. Il y présida deux cents prieurs et douze cents religieux, Français, Anglais, Espagnols, Allemands, Italiens; et leur fit agréer des statuts qui rendaient la règle plus sévère. Peu-à-peu cependant, s'il en faut croire Orderic, Pierre se montra plus traitable, et apprit à compatir aux infirmités humaines. En 1134, Innocent II tint à Pise un concile contre Anaclet : Pierre le Vénérable s'y rendit avec plusieurs prélats français, et continua de servir Innocent avec un zèle exemplaire. A leur retour, ces prélats furent attaqués en Ligurie : une troupe de brigands fondit sur eux; et l'abbé

de Cluni se distingua dans cette rencontre par une résistance courageuse. Avant de rentrer à Cluni, il apprit la mort de sa mère, Ringarde, qui s'était retirée au monastère de Marcigni, et qui venait d'y terminer une vie édifiante. A cette nouvelle, il courut à Marcigni, rendre à sa mère les derniers devoirs, et trouva les religieuses et les pauvres presque aussi sensibles à cette perte, qu'il l'était lui-même. Il fit, en 1141, un troisième voyage en Italie, où il ne réussit pas à rétablir la paix entre les habitants de Pise et ceux de Lucque; mais il visita le tombeau de son ancien ami, le cardinal Matthieu, qui était décédé à Pise, quelques années auparavant. De retour à Cluni, l'infatigable abbé en repartit presque aussitôt pour aller en Espagne parcourir les monastères de son ordre. Ce fut là que, témoin des progrès et de la puissance des Sarrasins, il voulut connaître leur doctrine religieuse, et fit traduire en latin le Koran. Il chargea de ce travail Pierre de Tolède, Herman de Dalmatie, et un Anglais nommé Robert Kennet ou de Retines, auxquels il associa un Arabe, et son propre secrétaire, Pierre de Poitiers. Ces traducteurs se faisaient payer fort cher; mais ils dévoilaient, pour la première fois à l'Europe, les impostures mahométanes. (*V.* BIBLIANDER.) Le Koran traduit, Pierre le Vénérable entreprit encore de le réfuter : travail superflu peut-être; car, pour des livres tels que le Koran, il n'y a pas de réfutation plus redoutable qu'une version fidèle. Il n'est pas facile de fixer, entre 1141 et 1144, l'époque d'une épidémie cruelle qui dépeupla le monastère de Cluni : ce que nous savons à cet égard de plus certain, et ce qu'il y eut de plus heureux, c'est que Pierre était absent. Le desir de voir le pape Célestin II, l'ayant attiré à Rome, en 1144, il séjourna dans cette ville vers le temps de l'élection de Lucius II, successeur immédiat de Célestin. C'était le quatrième voyage du vénérable abbé en Italie: il en fit, en 1145, sous Eugène III, un cinquième, qui ne fut pas le dernier. Eugène III le chargea d'examiner la conduite de l'évêque de Clermont, accusé de favoriser par sa négligence, et d'entretenir par ses mauvais exemples, les désordres qui régnaient en Auvergne. Pierre s'acquitta de cette commission avec d'autant plus de zèle, que l'Auvergne était sa patrie : il ménagea peu le prélat, et se laissa entraîner peut-être au-delà des bornes de la charité ou même de la justice. Invité par les promoteurs d'une nouvelle croisade, à une assemblée de Chartres, qu'on a coutume de placer en l'année 1146, mais qui, selon M. Brial, ne se tint qu'en 1150, Pierre le Vénérable ne s'y rendit point, s'excusant sur l'altération de sa santé, et sur un chapitre général convoqué à Cluni, pour le jour même où cette assemblée de Chartres devait s'ouvrir. Mais, s'il perdit cette fois une occasion de voyager en France, il s'en dédommagea dans le cours de cette année même 1150, par un sixième et dernier pèlerinage en Italie. On croit qu'il l'entreprenait pour invoquer l'autorité du pape Eugène III contre certains religieux de Cluni, qui se montraient encore indociles : car depuis l'invasion de Pons, l'abbé Pierre n'avait pu réformer si complètement les abus, qu'il n'en restât quelques vestiges ; et ses fréquentes absences contribuaient à faire croître ces germes d'indiscipline. D'ailleurs les

affaires de l'abbaye s'accumulaient durant ses voyages : lorsqu'il revint de Rome en 1150, il se vit accablé par la multitude des occupations qui l'attendaient, par l'affluence des lettres auxquelles il fallait répondre, et des étrangers qu'il avait à recevoir. Au douzième siècle, un abbé de Cluni était, dans l'État et dans l'Église, un très-important personnage, surtout quand cette prélature monastique se trouvait rehaussée, comme chez Pierre le Vénérable, par l'éclat des qualités personnelles. Aussi le voyons-nous en relation avec presque tous les hommes qui jouissaient alors d'un grand crédit, ou d'une vaste puissance, tels que saint Bernard, Suger, le comte Thibaut, le comte de Savoie Amédée; Henri de Blois, frère du roi d'Angleterre; les rois de France, d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem, l'empereur de Constantinople, le pape Innocent II, et surtout Eugène III, qui le consultait, le recherchait, et l'admettait même à délibérer dans le collége des cardinaux. Tant de correspondances, tant d'affaires, tant de voyages, épuisaient quelquefois son activité, et lui faisaient ressentir le besoin d'une vie plus paisible. Mais cette disposition, loin de le ramener ou de le fixer dans son abbaye, contribuait à l'en éloigner encore. Cluni ne lui paraissait plus une retraite assez déserte : il se confinait, avec un très-petit nombre de religieux, dans une solitude si profonde et tellement ignorée, qu'on n'en connaît ni le nom, ni la position géographique; et il y vivait durant quelques jours en vrai cénobite. La destinée de tous les esprits actifs, de tous les caractères énergiques, est d'éprouver alternativement le besoin d'une agitation extrême, et celui des méditations les plus solitaires : l'excès même de leurs mouvements les replonge dans la retraite, où se concentre et se renouvelle leur activité. Pierre le Vénérable a cédé, plus qu'un autre, à ces deux besoins : un séjour un peu fixe à Cluni ne lui a guère convenu qu'à deux époques; en 1122, après son élection; en 1126, après l'invasion et la mort de Pons; en tout autre temps, il y a trouvé, ou moins d'affaires, ou plus de distractions qu'il ne lui en fallait. Le plus saint zèle, assurément, dirigeait tous les mouvements qui agitaient la vie de ce religieux; mais quand la cause était si pure, les effets pouvaient néanmoins ressembler à ceux que l'intrigue et l'ambition produisent. On accusa donc l'abbé de Cluni d'avoir abusé tant soit peu du crédit que lui obtenaient son mérite, sa dignité et l'opulence de son monastère. Non-seulement des ennemis et des envieux lui ont adressé de tels reproches; mais saint Bernard, qui les pouvait essuyer lui-même, ne les lui a point épargnés, et les a exprimés en des termes si durs, que Villefore et le P. Tournemine y trouvent de l'exagération, et même de l'emportement. Il convient d'observer qu'en d'autres endroits de ses écrits, saint Bernard rend hommage aux éminentes vertus de l'abbé de Cluni, et l'appelle son cher ami, son respectable père. En 1153, Pierre le Vénérable fit présider par Odon, légat du Saint-Siége, une assemblée où siégèrent les comtes de Bourgogne et de Mâcon, plusieurs autres seigneurs, les suffragants de l'archevêque de Lyon, ce prélat lui-même, qui s'appelait Héracle, et qui était l'un des frères du vénérable abbé. Cette assemblée avait pour but de garantir les possessions du monastère de Clu-

ni, alors exposées à des brigandages. Mais Pierre servit encore mieux son abbaye, en y attirant, en 1155, l'évêque de Winchester, Henri de Blois, qui, ayant été cluniste, devint le protecteur de ses anciens confrères. Pierre qui avait, dit-on, toujours desiré de mourir au jour même où naquit Jésus, mourut, en effet, le 25 décembre 1156, à l'âge d'environ soixante-quatre ans, et fut enterré par Henri de Blois, au chevet de la grande église de Cluni. Il n'a point été canonisé dans les formes; mais l'Église a toujours honoré sa mémoire, et l'a distingué, du moins, par ce titre de *Vénérable*, qui complète son nom, et qui le désigne dans l'histoire. Ses Épîtres forment la partie la plus considérable, et la plus précieuse de ses écrits : elles sont au nombre de deux cent trois, ou plutôt de cent soixante-onze, en ne comptant point celles qui lui sont adressées, et qui se trouvent entremêlées aux siennes. On les a depuis long-temps divisées en six livres; et l'on pourrait considérer comme formant un livre septième, celles qui ont été successivement ajoutées par divers éditeurs. Nous avons déjà nommé plusieurs des personnages avec lesquels il correspondait, et même indiqué aussi les sujets d'un grand nombre de ces lettres; car nous y avons puisé la plupart des détails biographiques qu'on vient de lire. Nous ferons néanmoins une mention particulière de deux Épîtres adressées à Héloïse, en 1142, peu après la mort d'Abailard, qui, ayant été condamné, en 1140, par un concile de Sens, s'était retiré à Cluni, et y avait été accueilli par Pierre le Vénérable, avec la plus tendre bienveillance. Une affectueuse et obligeante politesse caractérise ces deux lettres. Mabillon voit même de l'excès dans les éloges dont Abailard et Héloïse y sont comblés; comme si l'on pouvait trop honorer et consoler l'infortune, quand elle n'a été méritée que par des erreurs ou par des faiblesses! Quatre autres Épîtres de l'abbé de Cluni mériteraient, par leur étendue, le nom de livres ou de traités : l'une est une longue apologie des Clunistes, adressée à saint Bernard; les trois autres concernent la vie solitaire, les dons célestes accordés à la Vierge Marie, et l'amour de Jésus-Christ. A la suite de cette correspondance, se placent huit Traités de Pierre le Vénérable, dont les deux premiers, ayant pour sujets la divinité de Jésus-Christ, et les erreurs des Pétrobrusiens, sont rédigés encore dans la forme épistolaire. Le troisième contient, en deux livres, le récit de cinquante-huit miracles qui attestaient le dogme de la présence réelle; miracles que le P. Tournemine (*Hist. de l'Égl. gallic.*, tome IX, page 313) trouve si *singuliers* qu'il ne sait trop s'ils obtiendront partout assez de *croyance*. Les doctrines des Juifs sont réfutées dans le quatrième traité, et celles des Mahométans dans le cinquième. Les trois derniers ne sont relatifs qu'aux statuts, aux priviléges et aux besoins particuliers de l'ordre de Cluni. Le vénérable abbé a laissé de plus, quatre Sermons d'un faible intérêt, et des pièces de poésie, dont il est difficile d'admirer la force ou l'élégance. La plus longue est de quatre cents vers hexamètres et pentamètres : c'est une réponse aux détracteurs du talent poétique de Pierre de Poitiers le cluniste. Un poëme de Pierre le Vénérable sur la vertu, est resté manuscrit, ainsi qu'un office de la Transfiguration, qu'il avait composé pour l'usage de Cluni. D'au-

tres productions qui lui ont été attribuées par certains bibliographes, ne sont, sous d'autres titres, que des copies ou des parties de quelques-unes de ses Épîtres, et de ses compositions diverses ci-dessus indiquées. La première édition d'un Recueil de ses OEuvres parut, en 1522, à Paris : c'est un volume in-folio, qui renferme six livres d'Épîtres, les deux livres sur les miracles, et des proses rimées. L'éditeur, Pierre de Montmartre, religieux cluniste, promet d'écrire un jour la vie de l'auteur; en attendant, et pour y suppléer, il place à la tête de ce volume les poésies et les lettres de Pierre de Poitiers, moine de Cluni. Jean Hofmeister publia en 1546, à Ingolstadt, in-4°., les écrits de Pierre le Vénérable contre les Pétrobrusiens. Un Recueil moins incomplet des ouvrages de cet abbé, existe dans la Bibliothèque de Cluni, avec des notes fournies par André Duchesne, à l'éditeur dom Marrier. De cette Bibliothèque, mise au jour en 1614, les OEuvres de Pierre de Cluni ont passé dans le tome XXII de celle des Pères, imprimée à Lyon, en 1677. André Duchesne avait inséré quatre Lettres historiques du vénérable abbé dans le tome IV des Historiens de France : M. Brial en a réimprimé trente-quatre, dans un meilleur ordre, au tome XV de la grande Collection des mêmes historiens. La partie qui, dans le traité contre les Pétrobrusiens, concerne le sacrifice de la messe, a été souvent imprimée à part, in-8°. (Maïence, 1549; Louvain, 1561; Venise, 1572; Rome, 1591; Paris, 1610 et 1627). Les deux livres sur les miracles ont eu aussi plusieurs éditions particulières (Douai, 1595 et 1596, in-12; Cologne, 1610, in-4°., 1611, in 12, 1624, in-4°.) Enfin, les Vies de Pons et de Matthieu, extraites de ce Traité des Miracles, se retrouvent parmi les preuves de l'Histoire des cardinaux français, de François Duchesne. On peut dire qu'il n'existe point d'édition complète des ouvrages de Pierre le Vénérable, puisque les Bibliothèques de Cluni et des Pères, où ils sont en plus grand nombre qu'ailleurs, ne contiennent pourtant ni les deux livres contre Mahomet, publiés depuis au tome IX de l'*Amplissima collectio* de Martène et Durand, ni les sermons insérés dans le tome V du *Thesaurus anecdotorum*, ni plusieurs lettres, opuscules et chartes, qui ont eu pour éditeurs Mabillon, Martène, d'Achery et Baluze. Une traduction française du traité contre les Pétrobrusiens est intitulée : « Les OEuvres du bon et » ancien P. Pierre, abbé de Cluni, » contemporain de saint Bernard, » contre les hérétiques de son temps... » traduites par J. Bruneau, conseiller » et avocat du roi en l'élection et » grenier à sel de Gien ; » à Paris, chez Guill. de Lanoue, 1584, in-8°. La partie de ce traité, qui est relative à l'eucharistie, avait paru en français, dès 1573, sous ce titre : *Traité du saint Sacrifice de la Messe, recueilli des écrits du vénérable abbé Pierre....*, par M. Nic. Chesneau, à Reims, chez Jean de Foigny, in-8°. Quelques extraits de ces mêmes livres sont employés, comme leçons, dans l'office du Saint Sacrement, traduit en français par MM. de Port-Royal. Une traduction de la circulaire de l'abbé de Cluni, sur la mort de sa mère Ringarde, fait partie des Vies des Saints, d'Arnauld d'Andilly. Les écrits de Pierre le Vénérable annoncent plus de facilité que de talent, plus de vivacité que d'imagi-

nation, plus d'esprit que de connaissances. Il avait lu les meilleurs ouvrages des Pères de l'Église, et la plupart des livres classiques de l'ancienne Rome; mais ses premières études n'avaient été ni assez étendues ni assez profondes pour le prémunir contre le mauvais goût et les fausses méthodes de son siècle. Il y a souvent de l'aisance, et quelquefois de la grâce, dans ses épîtres: mais il s'applique à les rendre diffuses; il estime la prolixité. Sa raison, naturellement saine et droite, n'est pourtant point en garde contre les relations fabuleuses: dans ses deux livres sur les miracles, peu s'en faut que sa crédulité n'égale celle des plus naïfs légendaires. Les théologiens louent ses traités polémiques, recommandables, en effet, par l'orthodoxie des opinions, par la clarté des discussions, et souvent par le choix des preuves, presque toujours par des formes moins scolastiques, moins barbares que chez plusieurs autres controversistes de la même époque. Ajoutons que l'abbé de Cluni se peint et se fait aimer dans ses ouvrages: l'activité et la bonté sont les deux principaux traits de ce généreux et vénérable caractère. Il s'est surtout honoré par les hommages qu'il a rendus à deux de ses plus illustres contemporains: à saint Bernard, qui ne l'avait pas toujours ménagé; et à Pierre Abailard, dont les talents, les lumières et l'infortune n'ont pas obtenu partout le même accueil ni les mêmes égards. (*Voyez*, pour plus de détails, le tome XIII de l'Histoire littéraire de la France, pages 241-267). D—N—U.

PIERRE LOMBARD, dit le *Maître des sentences*. *V.* LOMBARD.

PIERRE MARTYR. *V.* MARTYR.

PIERRE (DE). *V.* BERNIS.

PIERRE (JEAN DE LA), *Joannes à Lapide*, dont le véritable nom était Heynlin, naquit en Allemagne, ou plus probablement à Bâle. Venu à Paris, il fut prêteur de la société de Sorbonne, en 1467 et 1470. Il avait, en 1469, succédé à Guill. Fichet, dans le rectorat de l'université; et ce fut pendant ce rectorat qu'avec son ami Fichet, il fit venir en France les premiers imprimeurs qui y aient exercé l'art typographique (*V.* GERING.) Quoique docteur en théologie, il professa la grammaire, et eut pour disciples Jean Reuchlin et l'imprimeur Amerbach. Après avoir brillé dans l'université de Paris, il alla enseigner à Bâle la philosophie d'Aristote. Nommé à un canonicat de cette ville, il se démit de plusieurs bénéfices dont il jouissait. Il avait eu beaucoup de part, en 1477, à la fondation de l'université de Tubingue, où il fut lui-même professeur en théologie. Il retourna ensuite à Bale, exerça divers emplois, et entra, en 1482, dans l'ordre des Chartreux: mais en renonçant au monde, il n'avait pas renoncé aux lettres; et, du fond de sa retraite, il eut part aux éditions qu'Amerbach donna des OEuvres de saint Ambroise (1492, 3 vol. in-fol.; en tête du premier, est une lettre de La Pierre à l'imprimeur éditeur); et des OEuvres de saint Augustin, 1506, 9 vol. in-fol. (*V.* AMERBACH.) Jean de La Pierre mourut au commencement du seizième siècle. Il est du moins certain qu'il vivait encore en 1496. Le plus connu de ses ouvrages est son *Resolutorium dubiorum circà celebrationem missarum occurrentium*, Bâle, 1492, in-8°.; Cologne, 1500, 1506, in-4°.: mais le plus curieux, sans contredit, est sa Dissertation (*Con-*

clusiones aut propositiones physicales) sur l'aérolithe d'Ensisheim, tombé le 7 novembre 1492, et qui pesait deux quintaux et demi. L'*Athenæ Rauricæ*, qui indique cet ouvrage, ne dit pas où il a été imprimé. A. B—T.

PIERRE (CORNEILLE DE LA). *V.* LAPIDE.

PIERRE (SAINT-). *V.* SAINT-PIERRE.

PIERRES (PHILIPPE-DENIS), premier imprimeur du roi, né à Paris en 1741, d'une famille connue depuis plus de deux cents ans dans la librairie, fut admis, en 1768, au nombre des imprimeurs de Paris, sur la démission de P. G. Lemercier, son grand-oncle. Il ne tarda pas à se distinguer par la beauté et la correction des ouvrages sortis de ses presses; mais il ne voulut jamais entreprendre d'éditions de luxe, par la raison que le but de l'imprimerie est de mettre les bons livres à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Pierres avait une connaissance très-étendue de l'histoire et des procédés de l'art qu'il exerçait avec distinction. L'académie des sciences l'invita, en 1774, à rédiger l'*Art de l'imprimerie* pour la grande Collection des arts et métiers. Il recueillit, dans cette intention, beaucoup de livres, de portraits, de mémoires curieux, et consacra depuis tous ses loisirs à ce grand ouvrage, qu'on doit regretter qu'il n'ait pas terminé (1). Il fut chargé, en 1782, par le roi de Pologne, de donner le plan d'une bibliothèque, que ce prince voulait établir à Varsovie; et il en reçut, comme témoignage de satisfaction, une médaille d'or portant au revers le mot *merentibus*, surmonté de trois couronnes. Il eut l'honneur de présenter, en 1784, à Louis XVI, le modèle d'une presse de son invention; et ce prince, qui en saisit sur-le-champ tous les avantages, engagea l'inventeur à l'exécuter en grand. Il perfectionna, depuis, cette machine, qui avait obtenu les suffrages de l'académie des sciences, et imagina une seconde presse, qui n'a ni jumelles, ni train, ni étançon, et dont la supériorité sur toutes les autres, même sur celle dite d'Anisson (*Voy.* ce nom), paraît incontestable (*Voy.* Camus, *Hist. de la stéréotypie*, 20). Pierres exécutait lui-même fort adroitement les modèles de ses machines; et il avait à ses gages un serrurier et un menuisier, qui travaillaient constamment sous sa direction. Son atelier était fréquenté par les hommes les plus distingués de l'académie et par les plus illustres étrangers. Franklin, qui avait conçu pour lui beaucoup d'estime, le chargea de montrer à son petit-fils les principes de la typographie : il l'invita aussi à s'occuper de perfectionner les procédés du polytypage; et Pierres, après des essais infructueux, ne doutait pas d'amener ce nouvel art à sa perfection, quand il fut obligé d'ajourner la suite de ses tentatives. Pierres reçut, en 1787, l'ordre d'établir une imprimerie à Versailles, pour le service de l'assemblée des notables; et, l'année suivante, un arrêt du conseil l'autorisa à exercer son art dans cette ville, en récompense de son zèle et de ses services. La révolution lui enleva son état et sa fortune. Après la mort de Duboy-Laverne (*V.* ce nom), il se mit sur les rangs pour lui succéder dans la place de directeur de l'imprimerie du gouver-

(1) Ce bel ouvrage aurait formé 3 vol. in-fol. de texte, et devait être accompagné d'un grand nombre de planches. Leschevin en a donné une courte analyse dans la *Notice* citée à la fin de l'article.

nement. Mais malgré tous les titres de Pierres à cet emploi, et l'appui des consuls Cambacérès et Lebrun, Buonaparte lui préféra M. Marcel, qui l'avait accompagné en Egypte. Pierres se vit obligé d'accepter, en 1807, une place dans le bureau des postes de Dijon. L'académie de cette ville s'empressa de se l'associer; et il trouva, parmi ses nouveaux confrères, de vrais amis, qui cherchaient à le consoler de ses pertes. Mais une attaque d'apoplexie l'enleva, le 18 février 1808, à l'âge de soixante-sept ans. Pierres était membre des académies de Lyon, Orléans et Rouen. Il a eu part à la rédaction du *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'étranger*. Ce Journal bibliographique, dont la collection forme 27 volumes in-8°., fut commencé, en 1763, par Bellepierre de Neuve-Église; et Pierres l'a continué depuis 1774 jusqu'en 1789. On a en outre de lui une bonne édition du *Lexicon* de Schrevelius, 1767, 2 vol. in-8°.; — divers *Articles* dans les journaux, parmi lesquels on cite, une *Lettre à Fréron*, sur le Salluste stéréotypé par Ged, en 1739 (*Ann. littér.*, 1773, VI, 324-31); une autre *Lettre sur des essais de polytypage*, dans le *Journal de Paris*, mai 1786 (Voy. l'*Ouvrage* de Camus, déjà nommé, p. 52 et suiv.); et enfin la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4°. Leschevin a publié une *Notice* sur cet estimable typographe, dans le *Magasin encyclopédique*, 1808, II, 530-45. W—s.

PIERSON (Jean), né, en 1731, à Holswert, village de Frise, eut pour maîtres les savants philologues Valkenaer et Lennep, à l'université de Franecker, et Hemsterhuis à celle de Leyde. Ayant été nommé, en 1755, par les magistrats de Leeuwarden, recteur du gymnase de cette ville, il prononça, pour son début, dans une séance publique tenue à l'hôtel-de-ville, un discours en vers latins, *De laudibus humaniorum litterarum et poëseos*, qui prouva à-la-fois ses grandes connaissances philologiques et ses talents en poésie. Il dut sa place de recteur au seul ouvrage qu'il ait publié : *Verisimilium libri duo*, Leyde, 1752, in-8°. C'est un Recueil de corrections et de conjectures, que l'auteur propose pour la restitution du texte des anciens classiques grecs et latins. Il y a dans ces propositions plusieurs opinions hasardées; et les leçons qu'il veut substituer à celles qui existent, ne sont pas toujours heureuses : mais, au total, son ouvrage est celui d'un bon philologue, qui aurait produit des travaux plus importants, si la mort ne l'eût enlevé aux lettres, en 1759, à l'âge de vingt-neuf ans. D—G.

PIETERS (Gerard), peintre, né à Amsterdam, vers 1580, fut élève de J. Lenards, habile peintre sur verre; mais les progrès du jeune Pieters furent si rapides, que son maître lui conseilla d'entrer chez un artiste plus savant. Alors il passa dans l'attelier de Corneille Cornelissens, dont il devint bientôt le premier et le plus habile élève. Il suivit pendant deux ans les leçons de ce maître; et peu satisfait de ses progrès, il se rendit à Harlem où il étudia pendant trois ans les meilleurs modèles que renfermait cette ville. A cette époque, il passait dans le pays pour le peintre qui dessinait le mieux le nu. Cependant il voulut voir l'Italie; et, après un court séjour à Anvers, il se rendit à Rome, où il demeura pen-

dant un grand nombre d'années. L'amour de la patrie le ramena en Hollande; et il se fixa dans la ville d'Amsterdam. Il peignit le portrait en petit, des *Assemblées* ou *Conversations*. Ses ouvrages étaient bien composés, dessinés avec finesse et correction; sa couleur était harmonieuse; et le précieux de l'exécution ne nuisait point à la vérité. Les succès qu'il obtint dans ce genre lui attirèrent de si nombreuses demandes, qu'il ne put se livrer à la peinture historique en grand. Parmi les élèves qu'il forma, on cite Govarts, excellent paysagiste, mort fort jeune; et Pierre Lastman. — Bonaventure Pieters, peintre, naquit à Anvers, en 1614. Ses ouvrages qui lui méritèrent la réputation du meilleur peintre de marines de son siècle, représentent ordinairement des *Tempêtes*, des *Ouragans*, des *Coups de vent*. Il se complaisait dans l'imitation des scènes de mer les plus terribles; et l'exactitude des objets en est si frappante, que la vue de ses tableaux inspire de l'effroi. Les figures de petite dimension, dont il les a enrichis, sont touchées de la manière la plus spirituelle: tout y est d'un fini précieux. Quoiqu'il soit mort jeune, comme il était assidu au travail, il a laissé un grand nombre de tableaux. Ils sont communs en Flandre. Le cabinet du duc Charles de Lorraine, à Bruxelles, en possédait trois de la plus grande beauté, dont deux représentaient des *Marines*, et le troisième, l'*Esplanade du château d'Anvers*, enrichie d'une foule de figures. Pieters cultiva la poésie avec quelque succès. Il mourut à Anvers, le 25 juillet 1652, et fut enterré à Hoboken, village situé près de cette ville. — Jean Pieters, frère du précédent, naquit comme lui à Anvers, en 1625, et cultiva le même genre de peinture. Ses tableaux ne le cèdent en rien à ceux de son frère, pour la vérité de l'imitation, la chaleur, la verve, et l'intelligence de la couleur. — Pieters, né à Anvers, en 1648, fut élève de Pierre Eykens. Les succès précoces qu'il obtint dans cette école lui firent croire qu'il pourrait se tirer d'affaire par lui-même. Dans cet espoir, il se rendit en Angleterre, où ses tableaux d'histoire ne furent point remarqués. Tombé dans la dernière misère, il se vit réduit à la domesticité; mais humilié de cet état, il préféra s'exposer à l'indigence, plutôt que de renoncer à son art. Kneller, ayant vu quelques-uns de ses ouvrages, et voulant profiter de sa position, l'engagea à peindre les habillements et les accessoires des portraits dont il ne faisait que les têtes: Pieters surpassa tous ceux que Kneller employait pour les mêmes travaux; il dessinait et peignait avec une supériorité qui le fit distinguer. C'est dans ce travail ingrat qu'il consuma plusieurs de ses plus belles années; enfin, rebuté par l'avarice de Kneller, il résolut de se remettre à peindre l'histoire: mais malgré le talent réel qu'il y déploya, il se vit contraint de vendre ses tableaux à quelques amateurs qui abusèrent de sa détresse pour obtenir à bas prix d'excellents ouvrages. Plusieurs peintres rivaux de Kneller, sachant que Pieters ne travaillait plus pour lui, vinrent le solliciter de leur prêter son talent. Il ne négligea point cette fois de mettre à profit l'occasion qui s'offrait à lui: il éleva ses prétentions à mesure que les demandes se multipliaient, et parvint en peu de temps à se rendre indispensable, par le mérite qu'il ajoutait

aux productions d'artistes qui, sans son secours, auraient eu peine à se faire connaître; mais il ne put se livrer davantage à la peinture de l'histoire. Cependant, c'est à cette époque qu'il exécuta, d'après Rubens, plusieurs copies si belles, que quelques-unes furent vendues pour les originaux. Il avait imité, d'une manière à tromper les plus habiles connaisseurs, la touche et le coloris des ce grand maître. Peu scrupuleux sur les moyens de gagner de l'argent, il copia plusieurs dessins de Rubens, et les vendit comme étant de ce peintre. C'est ainsi qu'en retraçant, d'après des estampes de ce même maître, des croquis où il suivait sa manière, il eut l'art de les faire passer pour des esquisses qui ont également séduit les amateurs. Voyant d'un autre côté combien on recherchait en Angleterre les ouvrages des peintres flamands et hollandais, il se rendait chaque année deux ou trois fois en Hollande, pour y acheter à vil prix, dans les ventes, des tableaux qu'il venait revendre chèrement en Angleterre. On connaît peu de ses tableaux d'histoire; mais ils donnent la meilleure idée de son talent; et la correction de son dessin, la facilité et la franchise de sa touche, sa familiarité avec le coloris et la marche libre de Rubens, font croire que, si sa cupidité et son amour du gain ne l'eussent détourné du genre de l'histoire, il serait devenu un des plus habiles artistes de son siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que les portraits les plus estimés de Kneller, ne tirent leur prix que des draperies et autres accessoires dont Pieters les a embellis. P—s.

PIETRO DE CORTONA ou BERETTINI. *V.* CORTONE.

PIETRO LEONE. *V.* ANACLET.

PIETROLINO est un des hommes qui, par une filiation non interrompue, joignent les artistes modernes aux maîtres de l'antiquité. Ce peintre, évidemment italien, ainsi que son nom le prouve, exécutait à Rome, de l'an 1110 à 1120, conjointement avec un autre Italien nommé Guido Guiduccio, les peintures qu'on voit encore sur les murs intérieurs de l'église de' Santi Quattro Coronati. Ces peintures portent les noms de leurs auteurs. Guidò Mancini, dans son Traité manuscrit, intitulé, *Della conoscenza della pittura*, conservé à la bibliothèque Nani, à Venise, cité par Tiraboschi et par le P. della Valle, dit que Pietrolino habitait ordinairement Sienne. Ce maître n'est connu que par les peintures de Rome dont nous venons de faire mention; mais l'époque où il florissait, le rend intéressant pour l'histoire de l'art. Guido, son associé, exécuta divers ouvrages, qui ont joui long-temps de beaucoup de réputation, et dont plusieurs subsistent encore à Vérone, à Pise et à Bologne: ils sont cités par Maffei, par Flaminio del Borgo, et par Malvasia. Il ne faut pas confondre les peintures de' Santi Quattro Coronati, exécutées par Pietrolino et le Guido, avec celles qu'on voit dans la chapelle de Saint-Silvestre de la même église, et qui représentent le Baptême de Constantin et d'autres sujets puisés dans l'histoire de ce prince. Celles-ci appartiennent à des maîtres grecs, et ne datent que de l'an 1248 environ. Elles ont été publiées par le père Fuhrmann, dans son Histoire du Baptême de Constantin, tome II, pag. 190 (*V.* FUHRMANN, XVI, 155), et par M. d'Agincourt. Il faut aussi distinguer Guido Guiduccio d'avec Guido da Siena, qui

florissait cent ans plus tard (*V.* Guido da Siena). E—c D—d.

PIGAFETTA (Antoine), ami et compagnon de Magellan, dont il partagea les dangers et la gloire, appartenait à une famille noble, qui tirait son origine de la Toscane; il naquit à Vicence, vers la fin du quinzième siècle, et dut probablement le jour à ce Matthieu Pigafetta, docteur et chevalier, qui fut souvent employé dans l'administration publique de sa patrie. Pigafetta lut, très-jeune, les relations des voyages des Portugais et des Espagnols: elles décidèrent sa vocation. Il se livra avec ardeur à l'étude de cette partie des mathématiques qui a rapport à la navigation. Il était à Rome, pendant que les cours d'Espagne et de Portugal traitaient la grande affaire de la propriété des Moluques. On sait que Charles-Quint calcula qu'il valait mieux les céder à Jean III, roi de Portugal, pour cent-cinquante mille pistoles; ce qu'il fit : on sait encore qu'il s'en repentit, et qu'il prit le parti d'y envoyer une escadre par l'ouest, sous les ordres du célèbre Magellan. A peine Pigafetta, qui avait suivi, en Espagne, François Chiericato, ambassadeur de la cour de Rome, fut-il informé des préparatifs de l'expédition, qu'il se rendit à Barcelone, pour obtenir de Charles la permission d'être du voyage. « Je savais, dit-il, par » les livres que j'avais lus, et par » mes entretiens avec les savants, » qu'en naviguant sur l'Océan, on y » voyait des choses merveilleuses; » je me déterminai à m'assurer par » mes propres yeux de la vérité de » tout ce qu'on en racontait, *afin de* » *pouvoir faire aux autres le récit* » *de mon voyage*, *tant pour les* » *amuser que pour leur être utile*, » *et me faire en même temps un* » *nom qui parvînt à la postérité.* » La permission qu'il demandait, lui fut accordée. Muni de lettres de recommandation, il s'embarqua pour Malaga, d'où il se rendit par terre à Séville, et attendit trois mois avant que l'escadre fût en état de partir. Elle quitta Séville, le 10 août 1519, descendit le Bétis, jusqu'à San-Lucar, où elle compléta son armement; et, le 20 septembre suivant, elle fit voile de San-Lucar, sur l'Océan, en se dirigeant vers l'ouest. Elle était composée de cinq vaisseaux, dont quatre avaient pour capitaines des Espagnols ennemis de Magellan; circonstance qui influa puissamment sur les résultats de l'expédition. Nous n'en répèterons pas les détails, qu'on peut voir à l'article Magellan. Nous ne nous occuperons que de ce qui concerne plus particulièrement Pigafetta. Volontaire à bord de l'escadre, et n'étant assujéti à aucun service, il écrivit, jour par jour, les événements de cet étonnant voyage. Sa constitution robuste, et sa sobriété, le préservèrent des maladies qui firent périr un si grand nombre de ses compagnons; et sa bonne santé lui permit de suivre son travail sans un seul jour d'interruption. Il combattit courageusement à côté de Magellan, à la fatale affaire de Zebu; et la blessure qu'il reçut, en l'empêchant de se rendre, le surlendemain, au fatal dîner du roi chrétien de l'île, lui sauva la vie. Il échappa également à la contagion qui dévorait ses compagnons, depuis le départ des Moluques; et il eut le bonheur d'être l'un des dix-huit navigateurs qui abordèrent à Séville, le 8 septembre 1522, après un voyage de onze cent vingt-quatre jours, pendant lesquels le journal compta quatorze

mille quatre cent soixante lieues de route. On sait que leur vaisseau (la *Victoire*) fut hissé sur le rivage, comme un monument de l'expédition la plus hardie que les hommes eussent encore achevée; expédition, qui, comme le dit Bougainville, dans le Discours préliminaire de son propre Voyage, démontra physiquement, pour la première fois, la sphéricité et l'étendue de la circonférence de la terre. A peine débarqué, Pigafetta se rendit en pèlerinage à l'église de Notre-Dame de la Victoire, avec ses compagnons, tous pieds nus et un cierge à la main, pour s'acquitter d'un vœu qu'ils avaient fait dans un moment de détresse. Il partit, quelques jours après, pour Valladolid, où il présenta à Charles-Quint une copie de son journal, écrite de sa main. Il alla ensuite en Portugal, faire le récit de son voyage au roi. De là, il se dirigea vers la France, et eut l'honneur d'être présenté à la régente, mère de François Ier., à laquelle il offrit quelques curiosités naturelles. Il revint enfin en Italie, où il fut parfaitement accueilli du pape Clément VII, qui était alors à Monterosi. Ce fut à la prière du pontife, et à celle de Ph. de Villiers de l'Ile-Adam, grand-maître de Rhodes, qu'il écrivit, vers cette époque, la relation circonstanciée de son voyage, d'après ses notes originales. Il la dédia au grand-maître, auquel il s'était consacré tout entier, ainsi qu'il le dit lui-même. Il remit au pape une copie de cette relation, et en envoya une autre à la reine Louise de Savoie, régente de France. Ce n'était point la répétition du journal qu'il avait présenté à l'empereur, mais un récit fort étendu, l'histoire, en un mot, de la célèbre expédition dont il avait fait partie; et, comme dans cette relation Pigafetta ajoute toujours à son nom le titre de chevalier, il faut en conclure qu'il l'écrivit après le 3 octobre 1524, jour où il fut créé chevalier de Rhodes. Il devint commandeur de Norsia. On présume qu'il passa le reste de sa vie dans un honorable repos. L'Italie même n'apprend plus rien de lui, et ne nous fait point connaître l'époque de sa mort. Il paraît toutefois qu'il termina ses jours dans sa patrie. On voit encore à Vicence sa maison dans la rue de la Lune; elle est d'une architecture gothique : ses ancêtres l'avaient fait bâtir en 1481. A son retour, il en fit orner la porte par un feston de roses, où étaient sculptés ces mots : *Il. n'est. rose. sans. espine*; allusion à la gloire de ses voyages et aux maux qu'il avait éprouvés. Pigafetta, n'en déplaise à Marzari, qui en fait un prodige d'érudition, n'avait que la science de son temps, comme on peut s'en convaincre par le Traité de navigation qu'il écrivit après son retour, et probablement dans ses dernières années. L'on voit, par cet ouvrage, qu'il avait étudié l'astronomie et la géographie, autant qu'il était nécessaire pour se servir de l'astrolabe et déterminer la latitude des lieux. Il décrit bien ce qu'il a observé lui-même; mais quand il raconte sur la foi d'autrui, il faut avouer que sa crédulité est un peu forte, et bien au niveau de son siècle. On lui doit les premiers vocabulaires connus, des langues des contrées qu'il a visitées; et il est juste de remarquer que celui des Philippines et des Moluques se distingue par une exactitude que les navigateurs postérieurs ont confirmée. Sans la relation de Pigafetta, nous ne connaîtrions point les détails du célèbre

voyage de Magellan. D'Angera, précepteur de Charles-Quint, en avait écrit l'histoire par ordre de l'empereur : son manuscrit, envoyé à Rome, fut consumé par les flammes, ou détruit dans le sac effroyable que la capitale du monde catholique essuya en 1527. Quant aux copies que Pigafetta avait envoyées aux princes de son temps, elles paraissent perdues. Celle qu'il avait donnée à Louise de Savoie, fut abrégée et traduite en français (1) par un certain Jacq.-Antoine Fabre, Parisien, qui, pour épargner sa peine (*per fuggir la fatica*) comme le dit naïvement Ramusio, n'en fit qu'un extrait, et omit tout ce qu'il n'entendait pas. Ramusio en inséra un autre extrait dans le tome premier de l'édition de 1563 de sa célèbre collection de voyages. Il semble vouloir faire croire qu'il a traduit l'abrégé de Fabre ; mais il est certain qu'il se contenta de copier une traduction italienne de cet abrégé, imprimée à Venise, en 1536, in-4°., et qu'il abrégea de nouveau. Nous ne possédions donc que mutilée et tout-à-fait incomplète, la relation de Pigafetta, lorsque M. Amoretti en a découvert une copie entière dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Il regarde ce manuscrit, non comme un des originaux remis à Clement VII, ou au grand-maître de Rhodes, mais comme une copie de ce grand travail : elle semble écrite du temps même de Pigafetta, et présente un bizarre mélange d'italien, de vénitien et d'espagnol, que, dans sa traduction en bon italien, M. Amoretti s'est efforcé de faire disparaître, en corrigeant aussi les nombreux contresens qui la défigurent. Il a lui-même mis en français sa traduction italienne; et cette version a été imprimée à Paris, sous ce titre : *Premier voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, pendant les années* 1519, 20, 21 *et* 22, etc., Paris, Jansen, an IX, un vol. in-8°., *cart. et fig.* Parmi les vingt-une cartes qui accompagnent le manuscrit découvert par M. Amoretti, et qui sont tracées par Pigafetta de manière à ne former qu'un ensemble, le traducteur en a choisi quatre, qu'il a fait graver pour cette édition française; et il a mis à la suite l'extrait du *Traité de navigation* du voyageur italien. Pigafetta avait composé un vocabulaire assez étendu de la langue des Philippines et des îles Moluques. M. Amoretti a publié ce vocabulaire en le comparant avec quelques mots des langues malaises et iles voisines de la presqu'île. Cette partie de son travail n'est pas sans utilité; mais elle pourrait être beaucoup plus complète, et surtout plus exacte. On trouve encore, dans ce volume, une notice sur Martin Behaim, traduite de l'allemand, de M. de Murr, par Jansen. Cet excellent morceau de critique géographique détruit l'allégation de quelques savants, que Behaim avait eu l'idée de l'Amérique avant Colomb. Mais établit-il aussi bien, que, depuis 1492, année où Behaim termina le globe dont il fit présent à la ville de Nuremberg, ce géographe n'aurait pas, de retour en Portugal, tracé sur une carte postérieure les découvertes de Colomb, de Vespuce, de Cabral et de Bastidas; et que Magellan n'aurait pas pris sur cette

(1) *Le voyage et navigations faict par les Espagnols ès isles Mollucques, des isles qu'ils ont trouvé audict voyage, des roys d'icelles, de leur gouvernement et manière de vivre, avec plusieurs autres choses*, Paris, Simon de Colines, in-12, sans date, caractère gothique.

carte l'idée d'un détroit au sud de l'Amérique? L—R—E.

PIGAFETTA (Philippe), voyageur italien, de la même famille que le précédent, né comme lui à Vicence, vers l'an 1533, embrassa l'état militaire, et s'occupa principalement de l'art de l'attaque et de la défense des places, alors peu avancé. Son ardeur martiale et sa curiosité lui firent parcourir un grand nombre de pays; et ses études le mirent à même d'écrire sur la tactique. On n'a pas de détails précis sur sa vie; mais on sait qu'il visita Constantinople, l'Égypte, le mont Sinaï, et la Terre-Sainte; que le pape Sixte Quint l'envoya en ambassade au roi de Perse, pour conclure une alliance contre les Turcs, et le chargea d'une mission semblable auprès du roi de France. Pigafetta fit la guerre en Croatie, en Hongrie, où il accompagna le comte Aldobrandin, dont il fut le conseil; il combattit aussi en Pologne, et dans le golfe Adriatique; il parcourut toute la mer Méditerranée, et les mers qui en dépendent, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux bouches du Don: il poussa ses courses jusqu'à Stockholm. Ses services et son mérite lui acquirent l'amitié de plusieurs princes, entre autres, de Ferdinand, grand-duc de Toscane. Innocent IX le nomma son camérier. Retiré, sur la fin de sa carrière, dans sa patrie, il y mourut, le 24 octobre 1603. On a de Pigafetta un grand nombre d'ouvrages; voici les principaux: I. *Lettres et Discours du cardinal Bessarion, adressés aux princes d'Italie, pour les engager à former une ligue, et à déclarer la guerre aux Turcs*, traduits en italien, Venise, 1573, in-4°.; Florence, 1594, in-4°. II. *Relation du royaume de Congo, et des pays voisins, tirée des écrits d'Édouard Lopez*, Rome, 1591, in-4°., fig.; Venise, 1728, in-4°. (*V.* Édouard Lopez, xxv, 34.) III. *Discours sur l'histoire et l'usage de la boussole*, Rome, 1586, in-4°. IV. *Discours sur la manière de naviguer, et de combattre l'armée navale d'Espagne*, Rome, 1588, in-4°. V. *Relation du siége de Paris, en 1590, avec le plan de cette ville, et des lieux voisins*, Bologne, 1591, in-8°., Rome, 1592, in-4°. L'auteur, dans sa dédicace au pape Grégoire xiv, dit qu'il s'est trouvé à Paris deux époques funestes pour cette grande ville: la première en 1651, lorsque le prince de Condé et l'amiral de Coligni la cernèrent avec une armée de quarante mille hommes; la seconde, quand elle fut assiégée par Henri iv, et souffrit les horreurs de la famine. Ce livre d'un témoin oculaire, attaché au cardinal Caïetan, porte le cachet de la vérité. VI. Des traductions de la *Tactique de l'empereur Léon*, et de la *Mécanique* de Guid'ubaldo del Monte; du *Théâtre* d'Ortelius; de la *Grandeur de Rome* par Juste-Lipse: ce dernier opuscule, réuni à des discours *sur les sesterces anciens*, et *sur la Décadence* de l'empire *du Monde*, parut à Rome en 1600, 1 vol. in-8°. VII. Pigafetta avait composé une Description du comté et du territoire de Vicence, et celle du théâtre de cette ville: ces ouvrages sont restés manuscrits. On conserve, dans la bibliothèque royale de Prusse, une correspondance manuscrite entre Pigafetta et J. A. Cornaro, qui va de 1574 à 1604, et qui contient des particularités intéressantes. E—s.

PIGALLE (Jean-Baptiste), sculpteur, naquit à Paris, en 1714. Son père, qui était menuisier-en-

trepreneur des bâtiments du roi, le mit, dès l'âge de huit ans, chez Le Lorrain, sculpteur de l'académie. Il ne montrait aucune disposition pour le dessin : il se plaisait à modeler ; mais n'ayant ni adresse ni facilité, il ne pouvait rien finir sans un travail opiniâtre et très-pénible. On en conclut qu'il n'avait aucun talent; et ses parents se seraient déterminés à lui faire apprendre un métier, s'il ne s'était obstiné à étudier l'art vers lequel il se sentait entraîné par un penchant impérieux. A l'âge de vingt ans, il entra chez Lemoyne, qui aimait la sculpture avec passion, et qui voyait, dans ses disciples, ses enfants. Le jeune artiste tenta de concourir pour le grand prix de l'académie; mais ce fut sans succès. Honteux et presque découragé, il conçut l'idée d'un voyage en Italie, et partit à pied, avec un compagnon de la même infortune, sans savoir comment il subsisterait: il trouva dans l'amitié d'un camarade, Coustou fils, de quoi suppléer à son indigence. Pendant plus de trois ans, il ne fit qu'admirer, étudier et copier les chefs-d'œuvre de l'art anciens et modernes. Par degrés, il acquit ce juste sentiment de ses forces qui accompagne ordinairement le vrai talent, et le produit quelquefois. En revenant en France, il fut retenu à Lyon par différents travaux. Toujours laborieux et enthousiaste de son art, il travaillait, sans discontinuer, depuis cinq heures du matin jusqu'à deux heures; et après quelques instants de repos, il reprenait ses travaux jusqu'à onze heures du soir. Tandis qu'il s'occupait des ouvrages qu'on lui avait commandés, il put encore terminer une *Statue de Mercure*, qui n'arriva que quatre mois après lui à Paris. Son premier soin fut de la faire voir à son maître, qui lui dit, après l'avoir examinée : *Mon ami, je voudrais l'avoir faite*. Enhardi par un éloge auquel sa modestie était loin de s'attendre, il présenta cette figure à l'académie, qui s'empressa d'admettre l'auteur au nombre de ses agréés, et la lui commanda en marbre. Il l'acheva en 1744. Pigalle devenait illustre dans son art; mais il manquait du nécessaire. Pendant cinq ans, il fut obligé, pour vivre, de travailler au compte d'un sculpteur, et plus en manœuvre qu'en artiste. Une *Vierge*, qu'il fit pour les Invalides, le mit en relation avec le comte d'Argenson, ministre, qui le chargea de faire la statue de Louis XV. Madame de Pompadour voulut avoir de lui une figure en pied, qui était son portrait à elle-même; une autre, qui représentait le *Silence*, et le groupe bien connu, de l'*Amour* et l'*Amitié*. Dès ce moment, Pigalle ne connut plus le besoin, et put recueillir le fruit de sa constance, de ses longs travaux. Le roi lui ordonna d'exécuter son *Mercure* en grand, et de lui faire pour pendant, une *Vénus*, que l'on trouva fort belle, et qui fut son morceau de réception à l'académie. Ces deux statues furent envoyées en présent au roi de Prusse, en 1748. Dans le grand nombre d'ouvrages moins considérables, que Pigalle composa successivement, nous ne rappellerons que le *Petit enfant qui tient une cage d'où s'est échappé un oiseau*, chef-d'œuvre de vérité piquante et de grâce naïve. Ce qui fixa la réputation de ce sculpteur, ce fut le tombeau du maréchal de Saxe, destiné à l'église luthérienne de Saint-Thomas de Strasbourg : commencé en 1756, il ne fut mis en place que vingt ans après. A ce monument

(1), dont les beautés et les défauts ont été jugés avec équité, succéda la statue pédestre de Louis XV, exécutée en bronze, érigée aux frais de la ville de Reims, et qui fut détruite pendant la révolution. L'idée en était heureuse et simple, l'exécution soignée. Les magistrats donnèrent au statuaire une marque flatteuse d'estime et de satisfaction, en lui exprimant le desir qu'il retraçât ses propres traits dans une des deux figures allégoriques placées au bas du piédestal. Le roi lui fit offrir le cordon de Saint-Michel: Bouchardon et Lemoyne ne l'avaient point encore, et il eut la modestie de le refuser. Ce ne fut qu'après la mort du premier, et lorsque le second eut préféré une pension à cette distinction honorable, que Pigalle crut pouvoir l'accepter. Mais une distinction qui le flatta encore davantage, suivant son propre aveu, ce fut d'avoir été désigné par Bouchardon à son lit de mort, pour achever le monument élevé au roi, par la ville de Paris, sur la place Louis XV. Pigalle exécuta et fondit lui-même les quatre figures du piédestal, ainsi que les bas-reliefs et les trophées. A une époque où l'admiration et l'amitié n'influaient pas seules sur le projet formé dans la société des philosophes et des encyclopédistes, d'élever une statue en marbre à Voltaire, Pigalle fut chargé de faire cette statue, à la souscription de laquelle voulurent prendre part plusieurs souverains et les personnes les plus illustres de l'Europe (1770). Il tint obstinément à l'idée que lui avait, dit-on, suggérée Diderot, de représenter entièrement nu cet écrivain célèbre, dont l'extrême maigreur et la vieillesse devaient rendre d'autant plus choquante l'image trop fidèle. Il y a, du reste, de la vérité et de la vie dans la physionomie et dans l'attitude du vieillard. Cette statue, qui fut terminée en 1776, est aujourd'hui placée dans la bibliothèque de l'Institut de France. La même erreur de goût, qui était celle de l'époque où il vivait, entraîna Pigalle, lorsqu'il fut chargé d'élever, dans une chapelle de Notre-Dame, le *Tombeau du duc d'Harcourt*. La figure principale, où se manifestent à l'œil les symptômes les plus effrayants de la mort, est d'une vérité repoussante parce qu'elle est hideuse; et, d'un sujet qui ne devait inspirer que l'attendrissement ou de paisibles regrets, l'artiste n'a tiré qu'un spectacle d'horreur. Ce mausolée, d'abord placé dans une des chapelles de l'église Notre-Dame de Paris, fut préservé de la destruction, pendant le règne de la terreur, et transporté au Musée des monuments français. Il vient d'être replacé (1822), dans le temple où on le voyait autrefois. Pigalle réussissait particulièrement dans le portrait; et les bustes de Diderot, de Raynal, de Perronet, de l'abbé Gougenot, son ami, sont

(1) Ce fut pendant un des intervalles des travaux de la pose de ce mausolée à Strasbourg, que Pigalle résolut de se rendre à Berlin, pour y voir Frédéric, et jeter un dernier coup-d'œil sur ses statues de *Mercure* et de *Venus*. Il y arriva la veille du jour où le grand-duc de Russie retournait dans ses états avec la princesse de Wurtemberg, sa future épouse. La cour était occupée dans des fêtes somptueuses. Pigalle se mêla parmi la foule des curieux; mais il ne put échapper à l'œil perçant du roi, qui demanda quel était cet étranger. On lui répondit que c'était l'auteur du *Mercure*. Frédéric s'imagina qu'il était question du journal de ce nom; et, comme il avait à se plaindre de celui qui le dirigeait, il ne put cacher son dédain. Pigalle, piqué d'une indifférence dont il était loin de soupçonner la cause, ne s'arrêta que le temps nécessaire pour aller à Potsdam, jeter un coup-d'œil sur ses deux ouvrages; en regardant son *Mercure*, il s'écria: « *Je serais bien fâché si je n'avais fait mieux depuis.* » Le soir même il revint à Berlin, et partit le lendemain de grand matin pour Dresde. Lorsque le roi fut informé de son erreur, il chargea l'abbé Pernetti, son bibliothécaire, de témoigner par écrit à Pigalle, combien il était chagrin d'avoir été mal informé.

peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur. Son dernier ouvrage fut la représentation d'une *Jeune fille qui se tire une épine du pied;* on y trouve, comme dans tout ce qu'il a fait, le talent de rendre la nature avec finesse, et une grande exactitude d'imitation. On lui a reproché de sentir et d'aimer plus le vrai que le beau. Il est certain que, dans les derniers temps de sa vie, il avait perdu la trace de ce que l'on appelle le *beau idéal*, sous l'inspiration duquel il avait créé sa *Vénus*, et surtout son *Mercure*. Reçu à l'académie, en 1744, il fut nommé adjoint à professeur en 1745, professeur en 1752, adjoint à recteur en 1770, recteur en 1777, enfin chancelier de l'académie en 1785. Il avait été décoré, en 1769, de l'ordre de Saint-Michel. Il épousa, dans un âge avancé, la fille de son frère, auquel il avait eu des obligations; et il n'en eut point d'enfants. Il mourut le 20 août 1785. Au mois de septembre 1786, Suard donna, dans le Journal de Paris, une Notice sur Pigalle, qui a reparu, sous le titre d'*Éloge*, dans ses Mélanges de littérature, tome III, 1806. L'*Éloge historique de Pigalle* (par Mopinot), avec son portrait gravé par Saint-Aubin, d'après Cochin, parut aussi en 1786, Londres (Paris), in-4°. de 31 pages. L—P—E.

PIGANIOL DE LA FORCE (JEAN-AIMAR), littérateur, né, en 1673, dans la province d'Auvergne, d'une famille noble, fit ses études à Paris avec distinction, et fut pourvu de la place de sous-gouverneur des pages du comte de Toulouse. Chargé de leur enseigner la géographie et l'histoire, il s'attacha entièrement à ces deux sciences, et profita de ses loisirs pour visiter les différentes parties de la France, dont on n'avait encore que des descriptions superficielles et incomplètes. Ses ouvrages géographiques obtinrent un succès qu'ils devaient moins à leur supériorité sur les autres écrits du même genre, qu'à l'estime générale dont jouissait l'auteur. L'abbé Lenglet-Dufresnoy, si connu par son humeur satirique, a rendu lui-même justice aux qualités de Piganiol: « Il joint, » disait-il, à un savoir profond et » varié, une grande probité, beau- » coup d'honneur, et tout le savoir- » vivre d'un courtisan. » Piganiol mourut à Paris, au mois de février 1753, dans un âge très-avancé. C'était un compilateur exact et laborieux; mais tous ses ouvrages ont vieilli, et ne sont plus guère recherchés. Il a publié avec l'abbé Nadal: le *Nouveau Mercure*, Trévoux, 1708 et ann. suiv., 8 vol. in-12. C'est une critique du Mercure galant (Voy. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, n°. 4732). On a en outre de lui: I. *Nouvelle description des châteaux et parcs de Versailles et de Marli*, 1702, in-12; souvent réimprimée avec des augmentations. II. *Description géographique et historique de la France*, Paris, 1715, 5 vol. in-12. Cet ouvrage, pour lequel l'auteur s'est beaucoup servi des *Notices* rédigées par les intendants de chaque province, pour l'instruction du duc de Bourgogne, a été réimprimé plusieurs fois avec des additions. L'édition la plus estimée est celle de 1752-53, 15 vol. in-12, avec un grand nombre de cartes, plans et figures de monuments. Les deux premiers volumes contiennent, sous le titre d'*Introduction*, etc., un abrégé du droit public de la France, du cérémonial de la cour, et le tableau du gouvernement ecclésias-

tique, civil et militaire du royaume. III. *Description de la ville de Paris et de ses environs*, nouvelle édition, augmentée (par l'abbé Perau, ou par Lafont de Saint-Yenne), ibid., 1765, 10 vol. in-12. L'éditeur a refondu, dans cet ouvrage, la *Description des châteaux de Versailles et de Marly*. IV. *Nouveau Voyage en France*, Paris, 1724, 1755, 1770, 2 vol. in-12, avec des cartes; c'est un abrégé ou plutôt un extrait du nº. II, réduit en forme d'itinéraire. V. Des *Lettres*, sur l'Histoire de la maison de France par le P. Anselme (*Journal des savants*, 1741, pag. 314, et *Mém. de Trévoux*, novembre, 1742);—sur Robert-Sorbon, auquel il conteste le titre de fondateur de la maison de Sorbonne (*Mercure*, juillet 1748), et sur une relique de saint Regnobert de Baïeux (*ibid.*, 1753). W—s.

PIGENAT (François), fameux ligueur, né à Autun, avait fait ses études chez les Jésuites. A l'exemple de beaucoup d'ecclésiastiques et de religieux, il figurait parmi les Boucher, les Commelet, les Feu-Ardent, les Lincestre, etc., prédicateurs fougueux de ces temps de désordre. Jean Ferrières, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, dangereusement malade, ayant, au mois de septembre 1588, résigné sa cure au sieur Legeay, ses paroissiens éconduisirent le résignataire, et, de leur propre autorité, installèrent Pigenat, qui s'était signalé par ses prédications séditieuses. Il se prêta à cette intrusion, et ce ne fut pas la seule. Lincestre, autre ligueur, fut pourvu de la cure de Saint-Gervais, d'une manière non moins illégale. Pigenat devenu curé, redoubla de zèle et de fureur. Il devint membre du conseil des quarante, et obtint une grande considération parmi les factieux. Il ne perdait aucune occasion de déclamer contre le gouvernement, et d'ameuter le peuple. Il avait signé le décret de dégradation de Henri III, avait prononcé l'oraison funèbre du duc et du cardinal de Guise après leur assassinat, en les peignant comme des martyrs, et représenté Henri III sous les traits d'un tyran odieux. Il avait non-seulement joué un rôle dans des processions aussi indécentes que ridicules; il en avait fait de son propre chef, où il allait nu en chemise, et conduisait ses paroissiens dans le même équipage. La mort de Henri III n'amortit point sa furie. Il voua autant et peut-être plus de haine à Henri IV. Le protestantisme que professait ce prince, n'en était pas la seule raison, puisque ses mêmes sentiments haineux subsistèrent après qu'il fut question de la conversion de ce monarque. Pigenat soutenait que le pape ne devait, ni ne pouvait l'absoudre; et que s'il le faisait, lui-même serait excommunié. Il n'eut pas le chagrin d'être témoin du triomphe de Henri IV, étant mort en 1590, et la reddition de Paris n'ayant eu lieu que le 22 mars 1594. Pigenat trouva des apologistes, parmi lesquels on cite George Lapôtre, qui fit son éloge dans un écrit intitulé: *Regrets sur la mort de François Pigenat*, 1590, in-4º. — Il avait un frère nommé Odon Pigenat, non moins factieux que lui, et qui était du conseil des Seize. C'est sans doute de lui que parle l'auteur de la *Véritable fatalité de Saint Cloud* (Journal de Henri III, tome 1, pag. 506). — On trouve cité dans le *Dictionnaire des anonymes*, nº. 1516, 2º. édit., un ouvrage sous ce titre: *Aveuglement des politi-*

ques, hérétiques et maheustres, lesquels veulent introduire Henri de Bourbon, jadis roi de Navarre, à la couronne de France, à cause de la prétendue succession, par frère Jean Pigenat, Paris, Thiery, 1592, in-8°. On ne sait si ce livre est de l'un ou de l'autre des deux Pigenat, qui sont l'objet de cet article : aucun des deux ne se nommait Jean ; et les Jésuites ne prenaient point le titre de *frère*. L—y.

PIGHIUS (Albert), mathématicien et controversiste, né, vers 1490, à Kempen dans l'Overyssel, acheva ses études à l'académie de Louvain, et y prit, en 1509, le degré de maître ès-arts. Il s'était attaché à l'étude des mathématiques, et avait fait, dans cette science, des progrès remarquables ; mais, pour obéir à ses parents, il se rendit à Cologne, y suivit un cours de théologie, et reçut le doctorat. Il s'appliqua ensuite à la controverse, sans négliger les mathématiques ; et quoiqu'il fût d'une laideur repoussante, et qu'il eût un organe désagréable, il parut avec éclat dans les principales chaires des Pays-Bas. Sa réputation s'étendit bientôt jusqu'en Italie : le pape Adrien VI témoigna le desir de l'entendre ; et, sur l'invitation expresse du pontife, Pighius vint à Rome au commencement de l'année 1523. Les discours qu'il prononça devant le pape et le sacré collége, ajoutèrent encore à l'idée qu'on avait de son éloquence ; et il fut envoyé, peu après, en Allemagne, pour combattre les réformateurs, dont les progrès commençaient à effrayer la cour de Rome. Il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de zèle et de succès, et s'attacha particulièrement à réfuter les principes de Bucer et de Calvin. Les intérêts de l'Église l'obligèrent à de fréquents voyages en Italie : il se trouvait, en 1530, à Bologne, lors du passage de l'empereur Charles-Quint. Le pont sur lequel il était placé pour voir l'entrée de l'empereur, s'écroula, et il tomba dans la rivière ; mais il échappa à ce danger. Pighius fut chargé de différentes négociations par les papes Clément VII et Paul III ; il assista aux diètes de Worms et de Ratisbonne, où furent discutées les demandes des protestants, et prit part à toutes les décisions de ces deux assemblées. Il avait obtenu, en récompense de ses services, la cure de Saint-Nicolas de Kempen : il fut nommé, en 1535, prévôt de Saint-Jean d'Utrecht ; et Paul III, à qui, selon Foppens, il avait donné des leçons de mathématiques (Voy. la *Bibl. Belgica*), lui fit présent en même temps de la somme de deux mille ducats. Il prit possession de ce bénéfice, en 1539, et mourut à Utrecht, le 29 décembre 1542, âgé d'un peu plus de 50 ans. Pighius avait, de l'aveu même de ses adversaires, beaucoup d'esprit et d'érudition ; et son style, quoiqu'inférieur à celui de Sadolet et des autres cicéroniens, ne manque ni de clarté, ni d'une certaine élégance. Mais aucun controversiste n'a poussé plus loin le zèle pour la défense des prétentions de la cour romaine. On trouvera la liste des ouvrages de Pighius dans le tome XXXIX des *Mémoires* de Niceron ; les principaux sont : I. *Adversus prognosticatorum vulgus, qui annuas prædictiones edunt et se astrologos mentiuntur, astrologiæ defensio*, Paris, H. Estienne, 1518, in-4°. II. *De æquinoctiorum solstitiorumque inventione, nec non de ratione Paschalis celebrationis, et de restitutione ecclesiastici kalendarii*, Pa-

ris (1520), in-4°. On voit, par la dédicace à Léon x, que ce pontife sentait la nécessité d'opérer la réforme du calendrier, qui fut exécutée par le pape Grégoire XIII (Voy. ce nom). III. *Adversus novam Marci Beneventani astronomiam*, etc., ibid., 1522, in-4°. C'est une défense des tables Alphonsines. IV. *Apologia indicti à Paulo III concilii adversùs lutheranæ confœderationis rationes*, ibid., 1538, in-8°. V. *Ratio componendorum dissidiorum, et sarciendæ in religione concordiæ*, Cologne, 1542, in-4°.; très-rare. VI. *Controversiarum præcipuarum in comitiis Ratisponensibus tractatarum explicatio*, Venise, 1541, in-4°., édition très-rare; Paris, 1542, in-8°.; Cologne, même année, in-fol.; et Paris, 1586. Cette édition est augmentée de l'*Apologie* de Pighius contre Bucer; et de sa *Vie*, par Jean Gunther. VII. *De libero hominis arbitrio et divinâ gratiâ libri X adversùs Lutherum, Calvinum et alios*, Cologne, 1542, in-fol. VIII. *Hierarchiæ ecclesiasticæ assertio*, ibid., 1544, 1572, in-fol.; 1583, in-8°. Dans le *Recueil de quelques pièces pour servir à la continuation des fastes académiq. de l'université* de Louvain, on trouve une lettre de Pighius, datée du 12 juillet 1525, adressée aux docteurs de la société de théologie, pour réprimer leur faux zèle contre Erasme. Bayle a consacré à Pighius un article assez curieux : on voit son portrait dans l'*Académie des sciences* de Bullart, et dans la *Bibl. Belgica* de Foppens. Chacon et d'autres biographes ont confondu Albert avec son neveu, dont l'article suit. W-s.

PIGHIUS (Étienne Vinand), savant antiquaire, né, en 1520, à Kempen, était neveu du précédent, dont il joignit le nom à celui de son père, par reconnaissance des soins qu'il avait pris de son enfance. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et visita l'Italie, où la réputation de son oncle lui valut un obligeant accueil. Son goût pour les antiquités le retint huit ans à Rome, pendant lesquels il s'attacha surtout à transcrire les inscriptions que cette ville offre de toutes parts. A son retour en Flandre, le cardinal de Granvelle le mit à la tête de sa riche bibliothèque, et l'encouragea dans son projet d'éclaircir l'histoire romaine. Ayant perdu son protecteur, Pighius passa, bientôt après, au service du duc de Clèves, qui lui confia l'éducation de son fils, jeune prince de la plus haute espérance. Il retourna dans l'Italie, en 1575, avec son élève, dont il avait cultivé les heureuses qualités ; mais il eut la douleur de le voir succomber à une courte maladie. Vivement touché de cette perte, il lui rendit les derniers devoirs, et se hâta de quitter Rome pour venir mêler ses larmes à celles de ses parents : il se retira dans la ville de Xanten, où le duc de Clèves lui avait procuré un canonicat du chapitre de Saint-Victor, et partagea ses dernières années entre la prière et l'étude. Il y mourut, le 19 octobre 1604, âgé de quatre-vingt-quatre ans, avant d'avoir pu mettre la dernière main à son grand travail sur les Annales romaines, qui fut terminé par André Schott, à qui il légua ses papiers. Outre une bonne édition de *Valere Maxime*, corrigée et mise en ordre, d'après d'anciens manuscrits, Anvers, 1585, 1574, in 8°. (1) on a de lui : I. *Themis dea seu de lege*

(1) Les *Notes* dont Pighius a accompagné cette édition, sont très-estimées; J. Worst, J. Minel, et le P. Cantel les ont insérées dans les éditions qu'ils ont données de Valère-Maxime.

divinâ; mythologia ΕΙΣ ΤΑΣ ΩΡΑΣ *in quatuor partes anni*, Anvers, 1568, in-8°. C'est l'explication des bas-reliefs d'un vase d'argent découvert près d'Arras, et que Granvelle avait acquis pour son musée. Cette pièce a été insérée par Grouovius, dans le tom. IX de *Thesaur. antiquit. græcar.* II. *Hercules prodicius seu principis juventutis vita et peregrinatio*, ibid., 1587, in-8°.; Cologne, 1609, in-8°., fig. C'est le panégyrique du jeune duc de Clèves, dont il avait été le gouverneur; on y voit la relation de son voyage en Italie. III. *Annales magistratuum et provinciarum. S. P. Q. R. ab urbe conditâ, incomparabili labore ex auctorum antiquitatumque variis monumentis suppleti*, Anvers, 1599-1615, 3 vol. in-fol. Pighius n'a donné que le 1er. volume; les deux autres ont été publiés par André Schott, son ami (2). Grævius a extrait de ce grand ouvrage les *Fastes des magistrats*, qu'il a insérés dans le tom. XI du *Thesaurus antiquitatum romanarum*. W—s.

PIGNATELLI. *Voy.* INNOCENT XII.

PIGNEAU DE BEHAINE (PIERRE-JOSEPH-GEORGE), missionnaire en Cochinchine, naquit en décembre 1741, au bourg d'Origny, diocèse de Laon, d'une famille originaire de Vervins: il reçut sa première éducation au collége de Laon, et la termina dans le séminaire dit de la *Sainte-Famille* ou des *Trente-Trois*, à Paris. Emporté par un desir brûlant de suivre la carrière des missions étrangères, et craignant l'opposition de ses parents, il alla s'embarquer secrètement au port de Lorient, vers la fin de 1765, se rendit à Cadix, et ensuite à Pondichéri, d'où il se proposait de passer en Cochinchine, pour se joindre aux autres missionnaires; mais il en fut empêché par la guerre civile, qui désolait ce pays, et alla attendre à Macao une occasion favorable. En 1767, il se réfugia dans l'île de Hon-Dat, province de Kan-Kao, près du Camboge. Pigneau se livra, dans cette retraite, à l'étude de la langue cochinchinoise; et, appelant auprès de lui quelques jeunes Siamois, Cochinchinois et Tonkinois, il les instruisit des vérités de la religion, et se prépara lui-même à braver tous les dangers qu'offrait son périlleux apostolat. Le collége général des missions, établi à Siam, venait d'être transféré à Hon-Dat, à cause de l'invasion du royaume de Siam par les Barmas ou Birmans. Pigneau en fut établi supérieur par Piguel, évêque de Canathe, vicaire apostolique de la Cochinchine. Accusé auprès du gouverneur de Kan-Kao, d'avoir donné asile à un prince fugitif de Siam, et de l'avoir fait passer à la cour du roi du Camboge, Pigneau fut arrêté par ordre de ce gouverneur, qui le fit mettre en prison (1768), avec un autre missionnaire français, et un prêtre chinois, et les condamna en outre au supplice la de *cangue* (1): celles dont les trois missionnaires furent chargés, étaient si pesantes, qu'ils tombèrent tous malades. La résignation qu'ils montraient au milieu de ces tribula-

(2) Dans la dernière édition du Tacite traduit par Dureau de Lamalle, M. de Fortia d'Urban a établi que la chronologie de Pighius, suivie par Almeloveen dans ses *Fastes consulaires*, était fautive, en ce qu'il a compté des dictatures pour des années.

(1) La *cangue* (à Siam) est une machine composée de deux pièces de bois de six à huit pieds de long, jointes ensemble par quatre traverses, une à chaque extrémité, et deux au milieu, à quelques doigts de distance l'une de l'autre, pour recevoir dans ce petit espace le cou du patient.

lations, et la preuve qu'on acquit qu'ils étaient innocents, leur fit obtenir la liberté, après trois mois de détention. Sur la fin de 1769, une sédition s'étant élevée à Kan-Kao, Pigneau s'enfuit, avec ses élèves, à Pondichéri. L'année suivante, le pape le nomma évêque d'Adran, *in partibus*, et coadjuteur de l'évêque de Canathe. Ce prélat étant mort en 1771, Pigneau lui succéda comme vicaire apostolique. En 1774, il se rendit à Macao, puis au Camboge, d'où il entra dans la basse Cochinchine, qui était à cette époque en proie à la guerre civile (2). Les rebelles connus sous le nom de Tay-Son (3), avaient fait prisonniers le roi légitime et son neveu, qui lui avait succédé, et les avaient fait périr. Mais Nguyên-Anh, frère cadet de ce dernier, et qui avait été arrêté comme lui, parvint à s'échapper, resta un mois caché dans la maison de l'évêque d'Adran, et profita de l'éloignement des Tay-Son, pour sortir de sa retraite, et rassembler quelques soldats. Son parti grossissant de jour en jour, il se vit bientôt maître de toute la basse Cochinchine, et fut proclamé roi, en 1779. Ce souverain, qui n'avait point oublié le dévouement que lui avait montré l'évêque d'Adran, appela ce prélat à sa conr, et il ne faisait rien sans le consulter (4). Mais, en 1782, le chef des rebelles, qui avait usurpé le titre d'empereur, pénétra dans les provinces méridionales, et força le roi légitime à prendre de nouveau la fuite. L'évêque d'Adran fut également obligé d'abandonner la Cochinchine, et de se retirer au Camboge, avec le collége dont il avait conservé la direction, et deux pères franciscains espagnols. La famine était à cette époque dans le Camboge, qu'une armée Siamoise ravageait; et l'évêque d'Adran eut à se féliciter de la précaution qu'il avait eue d'y envoyer des bateaux de vivres, qui l'aidèrent à subsister. Après être restés six semaines sur leurs bateaux, par la crainte que leur inspiraient les Siamois, ceux-ci ayant évacué le Camboge, l'évêque d'Adran et sa suite débarquèrent dans le pays : mais ils n'y trouvèrent que des cendres; et il leur fallut commencer par se construire des cabanes. A peine furent-ils logés, que leurs alarmes devinrent plus vives. Le chef des rebelles cochinchinois, après s'être emparé de toutes les provinces, avait envoyé des troupes dans le Camboge, pour obliger le souverain et les mandarins à le reconnaître. L'évêque d'Adran parvint avec peine à sauver ses chers élèves, l'ordre formel étant de saisir tous les Cochinchinois qui se trouvaient au Camboge, et de les reconduire dans leur pays. Il tremblait pour les quatre-vingts Cochinchinois qui l'accompagnaient: mais le commandant de la troupe était chrétien, et lui facilita les moyens d'en cacher une partie. Pour lui, il se retira avec le reste dans les plus affreux déserts,

(2) On trouve l'histoire de cette guerre civile, dont les événements sont extrêmement compliqués dans les Nouvelles Lettres édifiantes, tome VI Barrow, savant anglais, qui a suivi lord Macartney, dans son ambassade à la Chine, en a aussi donné un précis curieux, quoiqu'il ne soit jamais allé en Cochinchine : il est souvent inexact. Il prétend que cette guerre fut commencée par trois frères, dont l'un, nommé Yin-Yac, était marchand; le second, Longniang, était général, et le troisième prêtre. L'évêque d'Adran ne parle que d'un rebelle.

(3) Ces mots signifient *Montagnes de l'occident*. Ils étaient ainsi nommés, parce que leurs chefs étaient sortis des montagnes occidentales de la province de Qui-Nhon.

(4) On voit, dans un passage du troisième Voyage de Cook, livre VI, que l'évêque d'Adran jouissait, dès 1778, d'une grande autorité à la Cochinchine. Ce célèbre navigateur dit qu'il envoya à ce prélat un télescope pour le remercier des secours qu'il avait fait donner à son équipage.

et se fit suivre par ses bateaux, dans les sinuosités inconnues du fleuve. Il y végut deux mois, et rentra ensuite dans le Camboge. La famine affligeait toujours de plus en plus ce pays, où, pour surcroît de malheur, une guerre intestine venait d'éclater. L'évêque d'Adran ne savait où se réfugier, lorsqu'il apprit que le roi de Cochinchine venait de rentrer dans les provinces qu'il avait été forcé d'abandonner. Il s'y transporta, avec toute sa suite, à la fin d'octobre 1782. Il assigna d'abord à chaque missionnaire la portion de province qu'il devait visiter dans l'espace de quatre mois; et, après avoir donné rendez-vous, pour le commencement de mars 1783, à M. Liot, auquel il avait confié la direction du collége, placé à une demi-journée du port, il partit pour rejoindre le roi. Dans l'intervalle, les Siamois avaient enlevé le roi du Camboge; ce qui obligea l'évêque d'Adran de se réfugier dans une île du golfe de Siam. Il eut à supporter de rudes épreuves; sur soixante-neuf personnes qui restaient avec lui, soixante-huit étaient tombées malades. Le roi de Cochinchine perdit à cette époque, dans une nouvelle bataille qu'il livra aux rebelles, presque toute son armée navale. N'ayant plus alors aucune espérance de retourner en Cochinchine, l'évêque d'Adran fit voile pour le royaume de Siam, et arriva à Chantobon, le 21 août 1783. Il desirait habiter cette ville avec le collége, jusqu'à ce qu'il pût rentrer, soit dans la Cochinchine, soit dans le Camboge; mais le roi de Siam lui fit donner l'ordre de se rendre à Bancok, sa capitale. L'emplacement que les missionnaires occupaient dans cette dernière ville, n'avait pas plus de trente pieds carrés, et ils ne pouvaient sortir sans avoir de la boue jusqu'aux genoux, même dans les temps de sécheresse: aussi l'évêque d'Adran, pour ne pas ruiner le collége, en le plaçant dans un pareil endroit, où les vivres étaient d'ailleurs d'une cherté excessive, prit le prétexte de la maladie de quelques écoliers, et obtint provisoirement de rester à Chantobon. Il se transporta lui-même à Bancok, et obtint du ministre siamois, moyennant quelques présents, de retourner à Macao, ou à la côte de Coromandel. Il revint à Chantobon, au mois de décembre 1783, et se disposait, après avoir mis ordre aux affaires du collége, à repasser une seconde fois sur la côte de Coromandel; mais il n'était pas délivré des Siamois, comme il s'en était flatté. Apprenant que leur armée, envoyée contre les Cochinchinois, était arrivée à Chantobon, il fut obligé d'attendre jusqu'au milieu de janvier 1784, à une lieue et demie de cette ville. Il se trouvait alors au milieu des îles qui sont situées à l'ouest de Cong-Pong-Thôm, province du Camboge, qui confine le royaume de Siam, lorsqu'on lui annonça que le roi de Cochinchine n'était qu'à une portée de canon. Il se rendit aussitôt auprès de ce prince, qu'il trouva dans le plus pitoyable état, n'ayant avec lui que six ou sept cents soldats, un vaisseau et une quinzaine de bateaux; sans aucun moyen de nourrir le petit nombre d'hommes qui l'accompagnaient, et qui étaient réduits à manger des racines. L'évêque d'Adran lui donna une partie de ses provisions. Après être resté quinze jours avec ce prince, il se dirigea sur l'île de Pulo-Punjan, puis sur celle de Pulo-Way distante de soixante lieues

de la terre-ferme (5), où ils restèrent neuf mois, n'ayant pour compagnie que des pigeons ramiers, et quelques autres oiseaux inconnus. Pendant ce séjour, il commença, avec un prêtre cochinchinois, des instructions familières sur tous les évangiles des dimanches et fêtes. Ils y revirent aussi le Traité des *Quatre fins de l'homme*, nouvellement traduit, et les *Méditations* de Dupont, à l'usage du collége particulier et des prêtres du pays. Après avoir radoubé leur petit bâtiment, ils firent voile pour Pulo-Punjan, dans les premiers jours de décembre 1784, afin de traverser le golfe de Siam. L'évêque d'Adran y vit une seconde fois le roi de Cochinchine, qui lui raconta la manière dont il avait été emmené à Siam, et s'étendit particulièrement sur la duplicité des Siamois, qui, sous le prétexte de le rétablir dans ses états, n'avaient cherché qu'à se servir de son nom pour piller ses sujets. Dans le désespoir où ses revers l'avaient réduit, ce souverain se proposait de se rendre à Batavia ou à Goa, pour y solliciter un refuge, au défaut des secours que la Hollande et la reine de Portugal lui avaient fait offrir (6). Mais l'évêque d'Adran vit l'insuffisance et le motif intéressé de ces offres, et conçut l'idée de réserver à son pays l'honneur et l'avantage qui devaient résulter d'une pareille entreprise. Il donna au roi l'espoir d'être puissamment secouru par la France, ranima son courage, lui inspira assez de confiance pour le déterminer à suspendre ses premières résolutions; et, comme sûreté de sa parole, à lui confier son fils aîné, âgé de six ans, sur la promesse de l'évêque de conduire ce jeune prince à Versailles, pour réclamer l'appui de cette cour. Au lieu d'instructions écrites, qui pouvaient être mal interprétées, le roi remit à l'évêque d'Adran, le sceau principal de sa dignité royale, qui, pour tous les Cochinchinois, en est regardé comme l'investiture, afin que, dans tous les cas, la cour de France fût assurée des pouvoirs illimités de ce prélat; il y joignit une délibération de son conseil, qui expliquait ses intentions. L'évêque d'Adran passa aussitôt le golfe de Siam, avec son royal pupille, deux mandarins et trente-six Cochinchinois, qui devaient former sa maison et sa garde. Il arriva à Malacca, le 19 décembre, partit vers le milieu de février 1785, et arriva le 27 du même mois à Pondichéri. Il avait formé le projet d'élever le jeune prince dans la religion catholique (7); et il prévoyait d'ailleurs que les bons traitements qu'on aurait pour lui et les secours qu'on accorderait à son père, serviraient un jour les intérêts des Français, dans le cas où ce dernier remonterait sur son trône. Peu de jours après son arrivée, il écrivit au ministre de

(5) Cette île a environ une lieue de long sur une demi-lieue de large; et on peut la regarder à tous égards comme un endroit enchanté.

(6) Les Anglais lui avaient déjà offert, en 1779, deux vaisseaux armés en guerre, pour l'aider à se rétablir sur son trône, ou bien un asile au Bengale, dans le cas où ce secours ne serait pas suffisant.

(7) Ce prince, après avoir paru adopter les avis de l'évêque d'Adran, qui n'avait cependant pas osé le faire baptiser, ne fut pas plutôt de retour auprès de son père, qu'il revint à la religion de son pays. Malgré les soins que l'évêque avait pris pour son éducation, il n'avait pu parvenir qu'à en faire un homme vertueux, mais tout-à-fait incapable d'occuper dignement un trône. Ce prince est mort de la petite-vérole, en 1801. Le roi, son père, qui avait pris le titre d'empereur, en 1802, après s'être emparé de toute la Cochinchine, du Ton-Kin, du Laos, et d'une partie du Camboge, changea le nom d'*An-Nam*, que portait depuis long-temps son royaume, en celui de *Viet Nam*, et donna à son règne le nom de *Gia-Laong*. Il est mort le 25 janvier 1820 : son successeur, nommé *Minh-Mênh*, est fils d'une de ses concubines, quoique le frère aîné de ce dernier, l'élève de l'évêque d'Adran, eût laissé des enfants d'une concubine.

France, pour lui faire part de sa mission. Cette lettre et celles qu'il écrivit depuis étaut restées sans réponse, il se détermina, au mois d'août 1786, à repasser en France, pour se rendre à Versailles, avec le jeune prince, et deux ou trois Cochinchinois. Après avoir séjourné quelque temps à l'Ile de France, il arriva à Lorient, au commencement de février 1787, et en donna de suite avis au ministre de la marine (le maréchal de Castries). Ce ministre, à qui on avait inspiré des préventions peu favorables sur la mission de l'évêque d'Adran, répondit, le 14 février, qu'il eût été à desirer qu'il n'eût pas pris le parti d'amener le prince de la Cochinchine, avant d'être informé des intentions du roi; mais que, dans l'état des choses, il pouvait se rendre à Paris avec lui. On lui annonça en même temps qu'il devait s'entendre avec le supérieur du séminaire des missions étrangères, pour son logement; et que des ordres avaient été donnés pour tenir à sa disposition les sommes dont il pourrait avoir besoin. Le spectacle extraordinaire qu'offrait l'arrivée en France d'un prince de la Cochinchine, venant y implorer l'appui du roi, aurait vivement frappé le public à toute autre époque: mais déjà les mouvements qui s'annonçaient dans le corps social, attiraient exclusivement toute l'attention. Cependant les politiques éclairés virent promptement les avantages qui pourraient résulter pour la France, d'un établissement à la Cochinchine, surtout depuis que les Anglais avaient pris un empire presque absolu dans l'Inde (8). Les renseignements que l'évêque d'Adran fournit aux ministres, les preuves qu'il leur donna de l'opinion favorable que les négociants et armateurs de Pondichéri et de l'île de France avaient conçue de son projet pour l'avantage du royaume (9), firent disparaître toutes les préventions; et l'on s'occupa de négocier un traité, qui fut signé le 28 nov. 1787, par le comte de Montmorin, au nom de Louis XVI, et par l'évêque d'Adran, en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus du roi de Cochinchine. Par ce traité, le monarque français s'engageait à envoyer sans délai, sur les côtes de la Cochinchine, quatre frégates, portant un corps de douze cents hommes d'infanterie, deux cents d'artillerie, et deux cent cinquante Cafres, ainsi que tout l'attirail de guerre, et notamment l'artillerie compétente. Le roi de Cochinchine cédait l'île formant le port principal de la Cochinchine, appelé *Hoi-Nan* (et par les Européens, *Touron*) (10), et *Pulo-Condor*, avec la faculté de faire sur le continent tous les établissements que les Français jugeraient utiles pour leur navigation, et leur commerce. Les sujets français devaient jouir en Cochinchine d'une entière liberté de commerce, à l'exclusion de toutes les autres nations européennes, dont les bâtiments ne pourraient être admis que sous pavil-

(8) Pour apprécier l'avantage d'un pareil établissement, il suffit de lire les anciens voyages, et entre les modernes, ceux de Cook (3e. voyage), du savant Poivre, de lord Macartney, de Barrow, de Charpentier de Cossigny, etc.; tous s'accordent sur la richesse et la fertilité de cette belle contrée.

(9) Ils voulaient donner à l'évêque d'Adran, les vaisseaux et l'argent nécessaires à l'exécution de son plan; mais ils ne pouvaient offrir que cinq à six cents soldats.

(10) La propriété du port devait appartenir concurremment au roi de France et à celui de Cochinchine. La baie de Touron, la plus belle de ce pays, et peut-être du globe, est située dans la haute Cochinchine, au 16e degré, 7 minutes 18 secondes de latitude. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, et il peut y en tenir un grand nombre.

lon français. Les deux monarques devaient, en outre, se secourir mutuellement, dans le cas où les possessions de l'un d'eux, en Asie, seraient attaquées. Ce traité devait être ratifié par les deux souverains, et les ratifications échangées dans l'espace d'un an (11). Le jour de la signature, l'évêque d'Adran fut nommé, par Louis XVI, son ministre plénipotentiaire auprès du roi de Cochinchine, auquel il fut chargé de remettre le portrait du roi de France. Il reçut pour lui-même des présents magnifiques, et s'embarqua au mois de décembre 1787, sur une frégate qui portait des instructions du comte de Montmorin pour le comte de Conway, gouverneur-général des établissements français dans l'Inde. Suivant ces instructions, le comte de Conway devait commander l'expédition projetée, dont il avait la faculté de surseoir ou de hâter l'exécution, selon qu'il le jugerait convenable, d'après les renseignements qu'il se serait procurés, et ceux que lui aurait fournis M. de Richery, envoyé en Cochinchine. L'évêque d'Adran arriva au mois de mai 1788, à Pondichéri, avec son auguste pupille, apportant à M. de Conway le cordon rouge qu'il avait sollicité pour lui. Il paraîtrait que, dès son arrivée, il ne trouva pas dans cet officier l'enthousiasme qu'il aurait desiré, et qu'il ménagea trop peu son amour-propre. Il en résulta que craignant de courir les risques d'une expédition dont le succès lui paraissait douteux, et dont il ne voulait cependant pas laisser le commandement à M. de Fresne, colonel du régiment de Bourbon, avec lequel il était en querelle ouverte, M. de Conway, résolut de la faire échouer, et en exagéra à la cour les inconvénients, qu'il ne regardait pas comme suffisamment compensés par les avantages que l'on pouvait en espérer (12). L'évêque d'Adran écrivit au ministère pour demander un autre commandant. Mais la révolution, qui venait d'éclater, et le mauvais état des finances, ne permirent pas de s'occuper d'intérêts si lointains. Les mesures dilatoires de M. de Conway furent approuvées; et l'on répondit à l'évêque d'Adran, que ce gouverneur n'avait ni pu ni dû agir autrement qu'il n'avait fait. Au mois de mars 1789, le prélat ayant reçu des nouvelles de la Cochinchine, en fit part à M. de Conway: elles portaient que le roi s'était remis en possession des cinq provinces méridionales (Sai-Gon, Dong-Nai, Mi-Tho, Long-Ho et Nha-Trang); qu'il était en état de lever une armée de soixante à quatre-vingt mille hommes, et qu'il aurait, au mois de mai suivant, cinquante galères, deux vaisseaux et quatre à cinq cents bateaux de guerre. Le roi de Cochinchine écrivait en même temps une lettre de remercîments au roi de France, et ratifiait tout ce qui avait été fait par l'évêque, qui, malgré cela, ne put obtenir de M. de Conway une frégate et les bâtiments nécessaires pour transporter trois cents hommes de troupes, cinquante hommes d'artillerie, cinquante Cafres et six pièces de canon. Bien convaincu qu'il ne pouvait plus rien espérer du gouvernement,

(11) Barrow donne une copie du traité dans son voyage; mais elle est pleine d'inexactitudes.

(12) Voilà les vrais motifs qui firent manquer l'expédition, et non point les intrigues d'une maîtresse de M. de Conway, comme le dit Barrow. On ne peut l'attribuer non plus à la trahison et au desir de plaire à l'Angleterre, son ancienne patrie, (M. de Conway était Irlandais), comme l'affirme Blancard, dans son *Manuel du commerce des Indes.*

l'évêque d'Adran ne se laissa cependant pas abattre, et prit le parti de recourir aux negociants et aux habitants de Pondichéri, qui s'étaient déjà fortement prononcés en faveur de ses projets; ils frétèrent deux petits bâtiments chargés de munitions, de fusils, etc., etc. (13). Plusieurs officiers français, et s'embarquèrent avec lui entre autres M. Dayot, qui a depuis formé la marine du roi de Cochinchine et, qui s'est noyé en 1815 dans le golfe de Ton-Kin. Cette expédition, faible, si l'on considère le petit nombre d'hommes qui la composaient, mais redoutable par la valeur et le talent, fut d'une très-grande utilité au roi de la Cochinchine, qui prit dès-lors un ascendant toujours croissant sur les usurpateurs (les Tay-Son). Quelques mois après (1789), l'évêque d'Adran accepta les propositions de M. de Conway de le faire reconduire en Cochinchine avec le jeune prince; il s'embarqua sur la frégate la *Méduse*, commandée par M. de Rosily, et arriva auprès du roi Nguyên-Anh. On voit que cette réunion eut lieu vers la fin de 1789, dans une lettre que ce souverain écrivit, en janvier 1790, au roi de France, pour le remercier de l'accueil qu'il avait fait à son fils. Il attribue, dans cette lettre, la non-exécution du traité conclu par l'évêque d'Adran, non à la mauvaise volonté du roi, mais à l'irrésolution du gouverneur des établissements français dans l'Inde. « En réunissant le père et l'enfant, ajoute-t-il, vous avez remis dans l'eau un poisson qui en était sorti: l'éloignement, quel qu'il puisse être, ne pourra jamais me faire oublier de si grands bienfaits. » Pendant l'absence de l'évêque d'Adran, ce prince, doué du plus grand courage, éclairé par le malheur, et échappé comme par miracle à la fureur de ses ennemis et aux embûches du roi de Siam son allié, profitant des divisions qui s'étaient allumées entre les chefs rebelles, était rentré en possession des provinces voisines du Camboge; et il soutenait la guerre contre les révoltés, qui étaient maîtres de tout le reste de la Cochinchine et du Ton-Kin. L'arrivée de l'héritier présomptif, de l'évêque d'Adran et des secours qu'il amenait, rendit la confiance au parti du roi. Les officiers français lui organisèrent promptement un corps de six mille hommes à l'européenne, auquel ils enseignèrent la manœuvre, l'attaque et la défense des places; ils lui établirent des fonderies, et construisirent des vaisseaux. En 1792, le roi brûla toute la marine du rebelle Nhac, dans le port de Qui-Nhon, sa capitale: il se fût emparé de la ville, s'il eût suivi les avis de l'évêque d'Adran et des officiers européens, qui voulaient qu'au lieu de traîner le siége en longueur, on profitât de la consternation des assiégés pour livrer l'assaut: mais un secours qu'ils reçurent força le roi à se retirer dans ses provinces de la basse Cochinchine. Depuis son retour, l'évêque d'Adran résidait communément auprès de la cour: il n'allait cependant qu'une ou deux fois l'an au palais du roi; mais ce prince venait souvent le visiter et le consulter. La confiance et l'estime que le monarque témoignait à un étranger, à un ministre de la religion chrétienne, inspirèrent de la jalousie aux courtisans et à plusieurs des principaux mandarins. Il paraît

(13) On croit que l'évêque d'Adran avait obtenu du roi de France un secours d'environ deux millions pour l'expédition.

qu'ils firent craindre au roi que le prince son fils ne se fît baptiser, comme il en avait plusieurs fois témoigné le desir. Ce prince cessa donc momentanément de demeurer avec l'évêque; mais il lui faisait de fréquentes visites. Le prélat fut même quelquefois obligé d'accompagner et d'aider de ses conseils le prince héritier dans ses expéditions militaires Les succès obtenus par le roi furent tels, qu'à l'époque du passage de lord Macartney, en 1793, ce monarque était en possession de toute la partie méridionale de son royaume, et à la tête d'une armée de 140 mille hommes. Au mois d'avril 1794, les Tay-Son parurent devant le port de Nha-Trang, avec une flotte considérable, et cherchèrent à s'emparer de la ville: mais l'évêque d'Adran, qui y était renfermé, sut tellement ranimer la confiance des troupes, et M. Ollivier, officier français, auquel le roi de Cochinchine doit la création de son artillerie, fit de si bonnes dispositions, que les ennemis prirent la fuite: ils se rapprochèrent de la ville quelques jours après, et envoyèrent un espion pour reconnaître la place. Conduit devant l'évêque d'Adran, celui-ci lui montra l'état de la place, et lui dit d'un ton ferme: « Tu n'es point un soldat, et ton général ne veut pas se rendre au roi comme tu le prétends: c'en est fait des Tay-Son; ils ne sont venus à Nha-Trang que pour y trouver leur perte; si quelqu'un veut se rendre, qu'il se hâte: demain au soir il ne sera plus temps. Tu as mérité la mort comme espion; mais nous te pardonnons; va dire à tes mandarins ce que tu as vu, et que nous nous moquons d'eux. » Cette conduite produisit son effet, et le siége fut levé. Malgré les services qu'il avait rendus, l'évêque d'Adran fut toujours en butte à la jalousie des grands, qui voulurent encore, en 1795, lui faire retirer l'éducation du prince, par zèle pour la religion du pays. Le roi lui remit l'écrit des mandarins, et voulut en châtier les auteurs; mais il en fut détourné par l'évêque, qui demanda sa retraite, et ne put l'obtenir. Ce qui avait contribué à exciter les alarmes des mandarins, c'était la conversion d'un des plus habiles mandarins lettrés, qui jusqu'à ce jour s'était montré fort opposé au christianisme, conversion opérée par ses entretiens avec l'évêque d'Adran. A cette époque (1795), les Tay-Son étaient encore maîtres de 13 provinces. Au mois de novembre 1798, le jeune prince de Cochinchine ayant été envoyé par son père à la ville de Nha-Trang, son sage mentor fut chargé de l'accompagner: il y demeura six mois avec son royal pupille; et, pendant ce séjour, il s'occupa de rétablir la discipline parmi les troupes, et le bon ordre dans l'administration. Les mandarins et le jeune prince respectaient ses avis, qu'ils regardaient comme des oracles. Au commencement d'avril 1799, le roi vint, avec son armée de terre et de mer, prendre son fils et l'évêque d'Adran; il se détermina, par les conseils de ce dernier, à frapper un coup décisif en formant le siége de la ville de Qui-Nhon, boulevard des rebelles, et le seul endroit fortifié de la partie moyenne de la Cochinchine. Il la fit bloquer par une forte armée, et alla, avec sa garde, les troupes du prince et sa marine, à deux journées plus loin, fermer les passages par terre et par mer, afin d'empêcher que la ville pût recevoir aucun secours. Au bout de

deux mois elle fut obligée d'ouvrir ses portes. Le vainqueur y entra, suivi de plus de 100 éléphants dont il s'était emparé sur les ennemis : 40 ou 50 mille hommes abandonnèrent les drapeaux des rebelles, et vinrent se ranger sous les siens. Tout semblait alors sourire à l'évêque d'Adran, dont les sages conseils avaient amené de si brillants succès. Il voyait déjà le roi au moment de rentrer dans tous ses états : la religion chrétienne faisant des progrès, il se disposait à reprendre des relations avec la France, et paraissait enfin près de jouir du fruit de taut de peines et de travaux, lorsqu'une dysenterie opiniâtre l'enleva, le 9 octobre 1799, après trois mois des douleurs les plus aiguës. Pendant sa maladie, le roi lui avait non-seulement envoyé ses médecins, mais il était venu lui-même le visiter souvent, ainsi que le prince royal et les grands mandarins. Lorsque l'évêque eut cessé d'exister, les mandarins et toute l'armée témoignèrent par leurs cris déchirants, combien la perte qu'ils faisaient leur était sensible. Le roi, la reine et le jeune prince paraissaient surtout inconsolables. Son corps, embaumé par ordre du roi, fut porté à Say-Gon, et exposé pendant deux mois, dans un cercueil magnifique, au milieu du palais épiscopal : le 6 octobre, le roi assista à ses funérailles avec toute sa cour et tous les mandarins. Le prince royal fit construire un grand bâtiment dans la conr de ce palais, pour y recevoir les mandarins et tous ceux qui venaient rendre les honneurs funèbres à son *maître*. Les chrétiens et les idolâtres y accouraient en foule, ainsi que tous les mandarins revêtus de leurs habits de cérémonie : tous montraient une vive douleur et le plus grand recueillement. Le roi qui avait exigé qu'on fît pour l'évêque d'Adran tout ce que la religion catholique permettait, et qui avait fait mettre à la disposition des missionnaires tout ce dont ils pourraient avoir besoin, assista lui-même à ses funérailles avec les mandarins de différents corps ; et, chose étrange ! sa mère, la reine, sa sœur et ses concubines allèrent toutes jusqu'au tombeau. La garde du monarque, composée de plus de douze mille hommes, etc., y marchait sous les armes ; plus de cent éléphants, avec leur escorte ordinaire, précédaient ou suivaient le convoi, que le prince royal dirigeait en personne, par ordre de son père. On y traîna des canons de campagne pendant toute la marche, qui dura depuis une heure après minuit jusqu'à neuf heures du matin ; quatre-vingts hommes choisis portaient le corps placé dans un superbe palanquin. Il se trouvait, à ces funérailles, environ cinquante mille hommes, sans compter les spectateurs, qui couvraient les deux côtés du chemin l'espace d'une demi-lieue. Imitant la conduite des chrétiens, le roi jeta un peu de terre dans la fosse, et fit, en versant un torrent de larmes, les derniers adieux au ministre qu'il venait de perdre. Après que les prêtres catholiques eurent terminé leurs cérémonies, ce prince voulut honorer, par un sacrifice à la manière de son pays, le *maître illustre* (14) qui l'avait soutenu dans l'infortune et guidé dans la prospérité. Pour se conformer aux dernières volontés de l'évêque d'Adran, ce

(14) Ce nom, dont on appelait M. d'Adran à la Cochinchine, est celui que les Chinois donnent à *Confucius* et aux grands hommes qu'ils veulent honorer.

prince le fit enterrer dans un petit jardin, que le prélat possédait auprès de Say-Gon, et lui fit élever un monument, dont M. Barthélemy, artiste français, composa les dessins et soigna l'exécution. Une garde du roi est continuellement placée dans le jardin; et l'on regarderait en Cochinchine, comme un profanateur, celui qui voudrait en jouir ou l'habiter. Par son testament, Pigneau légua tout ce qu'il possédait au roi (15), au prince héritier et au reste de la famille royale, afin de les rendre favorables aux missionnaires et aux chrétiens. Le roi chargea l'un des missionnaires de faire parvenir à la famille du prélat, un brevet qu'il lui avait destiné, dans lequel il loue son mérite, ses talents, rappelle tous les services qu'il a rendus, l'amitié qui les unissait si étroitement, et lui donne, outre la qualité d'instituteur du prince héritier, la première dignité après la royauté, et le surnom d'*Accompli*. Ce souverain avait ordonné à son fils de porter le deuil du prélat, et défendit toute espèce de réjouissance pour rendre grâce aux génies du royaume du succès de la dernière expédition; prohibition inouie en Cochinchine. L'évêque d'Adran avait embrassé, malgré ses parents, la carrière périlleuse des missions étrangères; il en supporta les fatigues et les dangers avec une résignation admirable, et se montra aussi modéré dans la prospérité que dans le malheur. Connaissant les hommes, doué d'une intelligence exquise, et possédant à un haut degré le don heureux de la persuasion, il exerça malgré sa double qualité d'Européen et de prêtre catholique, une influence prodigieuse sur le roi de la Cochinchine et sur ses sujets; influence d'autant plus extraordinaire, que le souverain et le peuple qui s'y soumettaient étaient asiatiques et idolâtres. Homme d'état habile autant que zélé missionnaire, il prévit tout le parti que la religion et la France pouvaient tirer d'une liaison intime avec la Cochinchine. S'il ne parvint pas à la cimenter comme il l'aurait desiré et comme il devait l'espérer, la faute en est aux circonstances. C'est à sa prudence, à son courage, à sa fermeté et aux secours qu'il conduisit en Cochinchine, que le souverain de ce pays a dû en grande partie la conquête de ses états. Ce fut en suivant les sages avis de l'évêque d'Adran qu'il parvint à réprimer son caractère fougueux et emporté, qu'il obtint l'attachement de ses peuples, en diminuant le fardeau des impôts, et en rendant une justice sévère. Au premier bruit de la révolution française, Pigneau prévit la chute des autels et du trône; mais il prévit aussi que la religion triompherait, et que la monarchie se relèverait plus glorieuse: la preuve de ce que nous avançons, se trouve dans les lettres qu'il écrivait à sa famille, et qui nous ont été communiquées par MM. Lesur et Lefebvre, ses neveux, à qui nous devons une partie des renseignements dont nous avons fait usage. MM. de Labissachère et Langlois (l'un administrateur, et l'autre archiviste des missions étrangères), qui ont tous deux connu l'évêque d'Adran à la Cochinchine, nous en ont aussi fourni de fort cu-

(15) Lorsque ce souverain vit les bijoux et les présents que lui laissait l'évêque d'Adran, il dit au missionnaire qui les lui présentait : « Voilà de bien belles choses, des ouvrages bien travaillés; mais mon cœur n'y porte pas envie. Je ne desire qu'une seule chose, c'est un petit portrait du *maître*, pour mettre avec celui du roi de France (Louis XVI), et le porter sur mon cœur tous les jours de ma vie. Si vous pouviez me le procurer, je serais content. » On ne put lui en donner qu'un d'une grande dimension; il le fit encadrer, et exposer dans son palais.

rieux. Il est fâcheux que le défaut d'espace nous ait forcé d'en négliger quelques-uns. On lit encore des détails sur la vie et les travaux de l'évêque d'Adran dans les *Nouvelles des missions orientales* publiées à Londres, en 1797, par les missionnaires français réfugiés en Angleterre; dans les *Nouvelles Lettres édifiantes*, et dans les ouvrages cités en note. Nous avons puisé également dans des documents officiels qui nous ont été confiés. D—z—s.

PIGNONE (Simon), peintre florentin, né en 1614, fut un des élèves les plus distingués de François Furini; et on lui attribue, quoiqu'à tort, quelques tableaux de son maître, que le temps et surtout le vice d'impression des toiles ont fait pousser au noir. Ce n'est point le défaut de Pignone : ses carnations, au contraire, se font remarquer par leur extrême délicatesse, comme le prouve le tableau du *Bienheureux Bernard Tolomei*, à Monte Olivetto, dans lequel, si la Vierge et l'Enfant Jésus ne brillent pas par la beauté des traits, on en est du moins dédommagé par la beauté des chairs. Le tableau de *Saint Louis, roi de France*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Félicité, a plus de célébrité encore; et Luc Giordano en faisait le plus grand cas. On lit, dans les *Lettres pittoresques*, que, parmi les peintres florentins de son temps, les seuls auxquels Carle Maratte reconnût un véritable talent, étaient Gabbioni et Pignone. Bellini en fait un éloge pompeux dans sa *Bucchereide*, et il a inventé, pour exprimer son mérite, une expression qu'il serait impossible de traduire en français : il l'appelle l'*Archipittorissimo de' buoni*. Pignone mourut le 16 déc. 1698. P—s.

PIGNORIA (Laurent), antiquaire, né, en 1571, à Padoue, fit ses humanités et sa philosophie sous les Jésuites de cette ville, et, pour obéir à son père, fréquenta, pendant quatre ans, les cours de jurisprudence civile et canonique. L'évêque de Padoue, Marc Cornaro, le prit ensuite pour secrétaire, et lui persuada d'embrasser l'état ecclésiastique. Il accompagna ce prélat, en 1605, à Rome; et il y passa deux années, occupé de l'examen des antiquités, visitant les bibliothèques et les musées, et ne négligeant aucun moyen d'acquérir de nouvelles connaissances. A son retour à Padoue, il fut chargé de la direction de différentes maisons religieuses, et enfin nommé curé de la paroisse Saint-Laurent. Il continuait de consacrer ses loisirs à l'étude de l'antiquité; et les ouvrages qu'il publia, étendirent bientôt au loin sa réputation. On lui offrit la chaire de belles-lettres de l'académie de Pise; mais il la refusa, malgré les instances du célèbre Galilée. Le cardinal F. Barberin le fit pourvoir, en 1630, d'un canonicat de la cathédrale de Trévise, en le dispensant de la résidence; mais Pignoria ne jouit pas long-temps de cette faveur. Il mourut à Padoue, d'une maladie épidémique, le 13 juin 1631, et fut enterré sous le portique de l'église Saint-Laurent, où le sénateur Dominique Molino, son ami, lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe. Pignoria était l'un des principaux ornements de l'académie des *Ricovrati*; il avait une correspondance suivie avec les hommes les plus savants de son temps. Il possédait une collection précieuse d'objets d'arts, d'antiquités, et de manuscrits grecs et latins, dont Tomasini a donné la liste, à la suite de son *Éloge* de Pignoria.

Indépendamment des *Notes* sur les *Emblèmes* d'Alciat, la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, les *Images des Dieux*, de Vincent Cartari, l'*Histoire* d'Albert Mussato, et de quelques *Opuscules* dont on trouvera les titres dans le tome XXI des *Mémoires* de Niceron, on a de ce savant antiquaire: I. *Vetustissimæ tabulæ æneæ hieroglyphicis, hoc est, sacris Ægyptiorum litteris cœlatæ accurata explicatio*, etc., Venise, 1605, in-4°. Cette curieuse Dissertation a été réimprimée sous ce titre: *Characteres ægyptii, hoc est, sacrorum quibus Ægyptii utuntur simulacrorum delineatio et explicatio*, Francfort, 1608, in-4°. Cette édition, ornée d'estampes gravées par Théod. de Bry, est recherchée des amateurs. Le même ouvrage a reparu de nouveau, sous ce troisième titre: *Mensa Isiaca, quâ sacrorum apud Ægyptios ratio et simulacra subjectis tabulis æneis simul exhibentur et explicantur*, Amsterdam, 1669, in-4°. Le précieux monument connu sous le nom de table Isiaque, avait déjà été publié par En. Vico (*Voy.* ce nom). C'est une table de bronze de cinq pieds de long sur trois de largeur, dont le fond est recouvert d'un émail ou d'un vernis noir, sur lequel on a tracé des figures dont les contours sont marqués par des filets d'argent incrustés. Cette table fut achetée, en 1525, après le sac de Rome, par un serrurier, qui la vendit au cardinal Bembo: de son cabinet, elle passa dans celui du duc de Mantoue, d'où elle disparut, en 1630, lors de la prise de cette ville par les troupes impériales. On ignora ce qu'elle était devenue pendant plus d'un siècle; elle fut enfin retrouvée dans le cabinet du roi de Sardaigne, à Turin, sans qu'on ait jamais pu savoir de quelle façon elle y était parvenue (*V.* le *Recueil des antiquités* de Caylus, VII, 44). La conquête du Piémont l'avait amenée à Paris, où on l'a vue, au cabinet des antiques, pendant plusieurs années; mais elle a été rendue au roi de Sardaigne, en 1815. La table Isiaque a été l'objet de l'examen des plus célèbres antiquaires. Après Vico et Pignoria, les P. Kircher et Montfaucon, Jablonski et Caylus en ont donné des explications. Celle de Pignoria, qui n'y voit que la représentation des cérémonies d'un sacrifice, d'après le rit égyptien, est la plus simple, et peut-être la plus vraisemblable. II. *Magna Deûm matris Idææ et Attidis initia ex vetustis monumentis nuper Tornaci Nerviorum erutis*, Paris, 1623, in-4°. C'est la description d'anciens monuments découverts dans les environs de Tournai; elle a été réimprimée avec des additions, Venise, 1624, in-4°.; insérée dans l'édition de 1669 de l'ouvrage précédent, et trad. en latin par Havercamp, dans le tome VII du *Thesaur. antiquit. græc.* III. *De servis et eorum apud veteres ministeriis commentarius.* L'auteur avait adressé cet ouvrage à Marc Velser, qui le fit imprimer à Augsbourg, en 1613, in-4°. Il a été réimprimé à Padoue, en 1656, in-4°., et Amsterdam, 1674, in-12. Ce Traité, quoique écrit avec diffusion, est regardé comme l'un des meilleurs de ce genre. IV. *Le origini di Padova*, ibid., 1625, in-4°, fig.; et dans le tome VI du *Thesaur. antiquitat. Italiæ.* Cet ouvrage est plein d'érudition et de saine critique. Pignoria ayant prouvé que Julius Paulus, célèbre jurisconsulte, n'était point né à Padoue, mais à Rome, les raisons qu'il avait données à l'appui de son sentiment, furent attaquées

par le P. Ange Portenari, religieux augustin; et cette querelle produisit de part et d'autre quelques écrits, dont on trouve les titres dans les Notes d'Apostolo Zeno sur la *Bibliothèque* de Fontanini, II, 133. V. *L'Antenore ovvero dichiarazione e illustrazione del sepolcro di questo fondatore di Padova*, ibid., 1625, in-4°., fig. Il y combat l'opinion commune qui attribuait à ce héros troyen regardé comme le fondateur de Padoue, un tombeau trouvé dans cette ville, et qui n'est que du moyen âge. VI. *Miscella elogiorum, adclamationum, adlocutionum, conclamationum, epitaphiorum et inscriptionum*, ibid., 1626, in-4°. VII. *La vita di santa Giustina, vergine e protomartire Padovana*, ibid., 1626, in-4°. VIII. *Symbolorum epistolicorum liber, in quo nonnulla ex antiquitatis juris civilis et historiæ penu depromuntur et illustrantur*, etc., ibid., 1628 ou 1629, in-8°. IX. *Antiquissimæ picturæ quæ Romæ visitur, de ritu nuptiarum, typus explicatus*, ibid., 1630, in-4°.; et dans le tome 1er. du *Thesaur. antiquitatum Italiæ*. X. *Strenæ variæ nov-antiquæ*, in-4°. On trouve plusieurs *Lettres* de Pignoria, dans la *Raccolta di lettere inedite*, Venise, 1744. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Eloge* de Pignoria, par Tomasini, dans le tome II des *Elogia illustr. virorum*, et dans l'édition de 1669 de la *Mensa Isiaca*, les *Mémoires* de Niceron et le *Dictionn.* de Chaufepié. W—s.

PIGNOTTI (LAURENT), le plus célèbre des fabulistes italiens, naquit en 1739, à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo. Son père, ruiné par des spéculations malheureuses, vint s'établir avec sa famille à Castello, et mourut de chagrin peu de temps après, laissant quatre enfants en bas âge et une veuve désolée. Un oncle de Pignotti, riche et sans enfants, consentit à se charger de son éducation, et, après lui avoir fait faire ses premières études, le fit entrer au séminaire d'Arezzo, en lui donnant le conseil de se préparer à embrasser l'état ecclésiastique. Ses progrès dans les langues anciennes lui méritèrent bientôt l'affection de ses maîtres, qui, loin de combattre le penchant qu'il montrait pour la poésie, l'engagèrent à s'y livrer. L'évêque d'Arezzo, informé des talents précoces du jeune Pignotti, voulut le retenir au séminaire, en lui offrant la chaire de rhétorique; mais ne se sentant aucune disposition pour l'état que son oncle lui avait indiqué comme sa seule ressource, il s'excusa d'accepter les offres du prélat. Cet oncle, qui ne cherchait qu'un prétexte pour se débarrasser de l'intéressant orphelin, lui ferma sa porte, en lui déclarant que, dès ce moment, il cessait de pourvoir à son entretien; et Pignotti se serait trouvé dans le plus grand embarras, si Ant. P. Benci, son cousin, après l'avoir recueilli chez lui, ne lui eût avancé généreusement la somme dont il avait besoin pour aller continuer ses études à l'université de Pise. Il y étudia pendant quatre ans la médecine, la physique, la chimie et l'histoire naturelle, et reçut, en 1763, le *laurier doctoral* des mains de l'archevêque, archichancelier de l'université, qui lui donna, en même temps, des marques de sa bienveillance particulière. De Pise il se rendit à Florence pour y pratiquer son art, et suivit, pendant quelque temps, les cours de clinique du grand hôpital. Pignotti, malgré tous les obstacles, n'avait pas cessé de cultiver la poésie : c'était son seul dé-

lassement; et il eut le plaisir de voir ses premiers essais accueillis par l'académie de la Crusca. Peu après, il eut le bonheur de guérir d'une maladie nerveuse le jeune marquis Viale, de Gênes, abandonné de tous les médecins; et cette cure remarquable commença sa réputation. Ce marquis avait pris beaucoup d'amitié pour son médecin: il le pressa de l'accompagner à Gênes, afin de le présenter à sa famille; et il ne négligea rien pour l'y retenir. Dans le même temps, Pignotti reçut de l'ambassadeur français à Gênes des propositions honorables, pour se fixer à Paris; mais il ne se laissa point éblouir, et revint à Florence, où ses talents et sa réputation lui avaient déjà fait de nombreux amis. Son excessive sensibilité lui faisait regretter d'avoir pris un état qui l'obligeait à vivre auprès des malades: il renonça sans peine à la pratique de la médecine, pour accepter la chaire de physique à l'académie que le grand-duc Léopold venait de fonder à Florence pour la jeune noblesse. En 1774, il fut nommé professeur de physique à l'université de Pise, où sa réputation attira de toutes parts une foule d'élèves. Sans autre but que de leur faciliter l'intelligence des matières qui faisaient l'objet de ses cours, il les admettait chez lui à des leçons particulières, dans lesquelles il mettait les principes de la science à la portée des intelligences les plus vulgaires. Satisfait de son sort, il partageait tous ses instants entre ses devoirs, la culture des lettres et la société de quelques amis. Dormant peu, il donnait à l'étude une partie de la nuit et tout le jour; mais le soir, il allait dans les cercles dont il faisait le charme par la fécondité de son esprit. Quelquefois, inspiré par la circonstance, il s'abandonnait à son talent pour la poésie, et improvisait, en s'accompagnant sur la mandoline, des couplets faciles et gracieux, qui cachaient quelque utile leçon. Obligeant par caractère, il était toujours empressé de rendre service, surtout à ses confrères, avec qui jamais il n'eut le moindre démêlé, ou à ses élèves qu'il aimait comme ses enfants. Sa conversation roulait sur les procédés des arts et sur les préceptes de l'ancienne philosophie, dont il était un grand admirateur; mais il évitait avec soin d'aborder les questions de politique, ou de traiter des sujets qui auraient pu blesser les assistants. Il ne redoutait cependant pas la discussion, et il avait la repartie très-vive. Un jour le sénateur Gianni s'étant permis de dire que l'université de Pise recevait souvent des ânes docteurs: « Caligula, lui répondit Pignotti, a bien fait son cheval sénateur. » Après vingt-sept ans d'exercice, Pignotti fut dispensé, en 1802, de continuer ses leçons, et conserva la totalité de son traitement, avec le titre de conseiller de l'université. Promu au grade honorable d'historiographe royal, il fut nommé conseiller du souverain, pour ce qui concernait l'instruction publique; et, en 1807, il parvint à la première dignité littéraire de la Toscane, celle d'auditeur de la royale université de Pise. L'invasion de la Toscane par les Français ne changea rien à la position de ce vieillard respectable. Mais l'affaiblissement de sa santé lui ayant fait desirer de quitter une place qu'il jugeait au-dessus de ses forces, il conserva le titre de recteur honoraire. Depuis long-temps Pignotti se plaignait de sentir s'eteindre son feu poétique, qu'il cherchait vainement à

ranimer par l'usage fréquent du café. Une attaque d'apoplexie nerveuse qu'il essuya dans le palais des princes Corsini, qui l'honoraient de leur amitié, le priva de la mémoire; et, après avoir langui quelque temps, il mourut le 5 août 1812. Ses obsèques furent célébrées avec la plus grande pompe; et les fils d'Antoine Bonci, son premier bienfaiteur, qu'il avait nommés ses héritiers, lui ont fait élever, dans le *Campo santo* de Pise, un monument, dont l'exécution a été confiée à Étienne Ricci, habile sculpteur de Florence. Physicien, naturaliste, poète, littérateur, historien, antiquaire, Pignotti est l'un des hommes les plus distingués que l'Italie ait produits dans le siècle dernier: mais c'est surtout comme poète et comme fabuliste qu'il est connu des étrangers. Les critiques italiens conviennent eux-mêmes que Pignotti est resté fort au-dessous de notre inimitable La Fontaine: il n'a ni sa grâce, ni son abondance, ni sa fécondité; mais son style est toujours simple et naturel, ses sujets sont bien choisis, et présentés d'une manière fort agréable. En composant ses fables, Pignotti n'avait eu d'autre but que celui de se délasser de travaux plus sérieux; et il ne songeait pas à les faire imprimer : mais quelques-uns de ses confrères de l'académie de Florence les ayant publiées à son insu en 1779, le succès qu'obtint ce *Recueil*, le décida à en donner lui-même une édition augmentée, Pise, 1782. Depuis, il s'en est fait un grand nombre d'éditions; et c'est un des ouvrages qu'on réimprime le plus souvent en Italie. Les *Poésies* de Pignotti ont été recueillies à Florence, 1812-13, six vol. in-8°.; Pise, six volumes in-12. Outre les *Fables* qui sont le plus beau titre de cet écrivain, on y distingue plusieurs *Odes*, pleines d'un véritable enthousiasme poétique: l'*Ombre de Pope*, le *Tombeau de Shakspeare*, et un poème à la mémoire de *Robert Manners*; enfin la *Treccia donata*, poème en dix chants, que les Italiens comparent à la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope, dont il est imité. On a encore de Pignotti : I. *Congetture meteorologiche*; ce Mémoire a été inséré dans les *Novelle letterarie*, de Lastri, Pise, 1780. II. *Osservazioni sullo stile del Metastasio e sul dramma l'Ezio*; dans les *Osservaz. di vari letterati sopra i drammi di Metastasio*, 1785, tome 2. III. Les *Éloges* de Tavanti, de l'astronome Perelli, de Rannzzi. IV. Des *Lettres sur les classiques latins*, dans les *Mémoires* de l'académie italienne, 1808. V. *Storia della Toscana sino al principato, con diversi saggj sulle scienze, lettere e arti*; Pise, 1813, 9 vol. in-8°., et 10 vol. grand in-18. La seconde édition, après la rentrée du grand-duc dans ses états, éprouva plusieurs corrections, et fut imprimée à Livourne, 1820, 5 vol. petit in-12. Il travaillait à cet ouvrage depuis vingt ans. A l'exemple de Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, il a renvoyé à des chapitres particuliers les points qu'il n'aurait pas pu développer sans nuire à la narration historique : c'est ainsi qu'il a traité à part de l'origine de la langue italienne; de la renaissance des lettres et des arts; du commerce des Toscans; de l'état des sciences à la fin du quinzième siècle; de l'art de la guerre dans le Bas-Empire; de la conduite des barbares dans la guerre, etc. Le premier volume, orné du portrait de l'auteur, est précédé d'une bonne

Notice historique sur sa vie et ses ouvrages. On peut aussi consulter l'*Elogio storico-filosofico* de Laur. Pignotti, par Aldobrandi Paolini, son élève, Pise, 1817, in-8°., de 229 pages; et son *Éloge*, par Ant. Benci, dans l'*Antologia*, juin 1821.

W—s.

PIGRAY (Pierre), en latin *Pigræus*, célèbre chirurgien du seizième siècle, fut l'élève et l'émule d'Ambroise Paré, dont il a propagé les bons principes, et qu'il ne nomme jamais qu'avec respect et reconnaissance. Les talents de Pigray étaient, aux yeux d'Ambroise des fruits qu'il avait préparés; et l'élève ne cessa jamais de regarder celui-ci comme la source de ses lumières, et l'auteur de sa fortune. Cependant Pigray ne fut que très-incomplètement partisan de la ligature des vaisseaux, renouvelée par son maître, et il mérite, à cet égard, le double reproche d'avoir manqué de confiance envers un praticien dont il connaissait tout le mérite, et d'avoir retardé la propagation de cette utile méthode. Pigray fut premier chirurgien d'Henri IV et de Louis XIII: il mourut à Paris, le 15 novembre 1613. Nous avons de lui: I. *Chirurgia cum aliis medicinæ partibus conjuncta*, Paris, 1609, in-8°. Cet ouvrage peut être considéré comme un très-bon abrégé des Œuvres de Paré, dans lequel l'auteur à consigné le fruit de ses lumières et de son expérience. II. *Chirurgie mise en théorie et en pratique*, Paris, 1610, in-8°. III. *Epitome præceptorum medicinæ, chirurgiæ*, etc. Paris, 1612, in-8°., en français: Lyon, 1628, in-8°., Rouen, 1658, in-8°.; en hollandais, 1662, in-4°.; [illegible]lien, Sienne, 1683, in-8°.

P. et L.

PIHAN de la FORET (Paul-François), né à Pontoise, à la fin de 1739, se destina au barreau, après avoir terminé ses études avec distinction au collége de cette ville. Reçu avocat au parlement de Paris en 1764, sa carrière y fut marquée par divers plaidoyers. Le prince de Monaco, dont il était le conseiller intime, le nomma son intendant-général; mais la mort subite de son père le rappela, en 1774, dans sa ville natale, où il lui succéda, en qualité de subdélégué près le bailliage. Pihan de la Forêt s'était concilié l'estime générale par les talents, les vertus et l'intégrité qu'il déploya dans cette place; mais à une époque malheureuse, en 1789, il ne fut préservé de la fureur populaire, par d'honnêtes citoyens, au péril de leur propre vie, que pour passer ensuite près de deux ans dans l'exil. Le roi le nomma, en 1790, commissaire près le tribunal du district de Pontoise, c'est-à-dire, qu'il le rétablit, sous un nouveau titre, dans son ancienne place. Un décret de 1792 ayant expulsé tous les commissaires du roi, avec défense aux tribunaux de les réélire, l'armée révolutionnaire l'arracha d'auprès de sa famille pour le conduire dans une maison d'arrêt. Sa confiance dans la providence ne l'abandonna point, et lui fournit les moyens de consoler ses compagnons d'infortune. Il fut successivement juge de paix, commissaire du gouvernement et procureur-impérial près le tribunal de Pontoise. Nommé président du collége électoral de cet arrondissement en 1805, ce même collége le choisit depuis pour premier candidat au corps législatif. Outre ses plaidoyers, on a de lui: L'*Esprit des Coutumes du bailliage de Senlis*, Paris, 1771,

in-12. Camus, dans ses *Lettres sur la profession d'avocat*, 3e. édit., t. 2, p. 138, dit que cette collection est d'un usage commode, et que l'Esprit de la Coutume, qui est en tête, n'a pu être que le fruit d'une longue étude et d'une connaissance exacte de la Coutume. II. *Histoire de la ville de Pontoise et du Vexin français.* Cette histoire, restée manuscrite, est entre les mains de son fils aîné, caissier au ministère de l'Intérieur, qui a contracté l'engagement de la publier un jour, dans la petite Notice biographique qu'il a composée sur son père. Ce magistrat estimable, attaqué, le 7 mars 1810, d'un catarrhe suffocant qui lui occasionna un délire suivi de la perte de sa connaissance, quitta la vie dans de grands sentiments de piété. L'ecclésiastique qui s'était présenté sans être revêtu de ses habits sacerdotaux dans la crainte de l'effrayer, s'étant vu repoussé deux fois par un geste, reprit le costume de son ministère, et fut aussitôt reconnu et salué par un doux regard; le père sourit à ses enfants, et appelle son épouse pour lui dire : *Tu vois bien, les secours spirituels ne font pas mourir.* Faible lueur d'espérance pour sa famille éplorée! Cet homme de bien mourut le 16 mars 1810, ayant rendu une multitude de services dans les diverses fonctions qui lui avaient été confiées par la ville de Pontoise.

B-R j.

PIKLER (Jean Antoine), graveur en pierres fines et en pierres dures, naquit à Brixen, dans le Tyrol, le 12 janvier 1700. Son père, médecin habile, le destina d'abord au commerce, et le plaça chez un oncle qui exerçait cette profession; mais bientôt dégoûté d'un état aussi opposé à ses inclinations, le jeune Pikler se mit, sans maître et sans études préliminaires, à dessiner, à modeler, et à exécuter des machines ingénieuses. Enfin, un artiste bohémien, nommé Ziegler, lui donna les premières notions de l'art dans lequel il devait tant se distinguer. Pikler vint s'établir à Naples, auprès d'un orfèvre, chez lequel il gagna sa vie à graver sur métaux, des ornements, des cachets, des chiffres, etc. Un officier, qui le vit un jour appliqué au travail, fut frappé de sa facilité, l'engagea à se livrer à la gravure en pierres fines, et, pour l'encourager à suivre cette carrière, lui fit présent de tous les outils nécessaires. Les progrès de Pikler furent rapides, et il parvint à suppléer au défaut de premières études par la finesse de l'exécution. Il acquit en peu de temps la réputation d'habile maître; et le roi et la reine de Naples ayant desiré posséder quelques-uns de ses ouvrages, il n'y eut bientôt plus aucun des seigneurs de la cour qui ne voulût également en avoir. L'amour de la patrie l'ayant ramené en Allemagne, il s'y maria, revint à Naples, et alla enfin se fixer à Rome, en 1743. Il y vécut avec beaucoup d'économie, amassa une petite fortune, et mourut en 1779. J. A. Piler est un des artistes qui ont bien mérité des arts, en faisant revivre dans son siècle les véritables procédés de la gravure en pierres fines, jusqu'à cette époque inexacts et confus. Il existe de lui des copies d'après l'antique, exécutées avec précision, et où l'on retrouve le caractère de l'original. Ses dernières productions furent un *Homère* en cornaline, et un autre en camée, qui prouve à quel point il excellait dans son art. Métastase portait à son doigt une pierre gravée représen-

tant un *Centaure*, qui passait pour un des meilleurs ouvrages de Pikler. On peut voir, pour de plus amples détails, le *Memorie degli intagliatori moderni in pietre dure*, etc., p. 149, Livourne, 1743. — Le chevalier Jean PIKLER, fils du précédent, naquit à Naples le 1er. janvier 1734, et fut le plus habile graveur en pierres fines et en pierres dures que l'Europe ait eu dans ce siècle. Il était encore en bas âge lorsque son père le mena en Allemagne; mais il revint bientôt à Naples. Son père commença par lui faire étudier les médailles antiques les plus renommées par la perfection des contours, et lui fit apprendre le dessin sous la direction de Dominique Corvi. Le jeune Pikler se mit aussi à étudier, avec la plus grande assiduité, l'anatomie et la perspective; il copia les ouvrages que Raphaël a peints au Vatican. Se livrant avec la même ardeur à l'étude des plus beaux monuments de la sculpture antique; et s'appliquant à modeler, il devint en peu d'années capable d'exécuter le bas-relief avec une rare perfection. Il avait coutume de dire que les graveurs en pierres fines étaient les *miniateurs* de la sculpture. Par cette méthode d'études raisonnée, unie à un véritable génie ainsi qu'à une rare justesse dans le coup-d'œil, il fut en peu de temps à même de tout graver, et il put aussi se servir du pinceau d'une manière distinguée, ainsi que le prouvent quelques tableaux à l'huile que l'on a de lui. Il réussit également dans la peinture au pastel. Appuyé sur des bases aussi solides, il se livra à la gravure: dès l'âge de quatorze ans, il exécuta un *Hercule vainqueur du lion de Némée*, qui excita l'admiration de tous les connaisseurs; et ses autres productions s'élevèrent successivement à une plus grande perfection. Les brocanteurs profitèrent de sa jeunesse et de son inexpérience pour acheter de lui, à vil prix, des ouvrages qu'ils revendaient ensuite fort cher, pour de véritables pierres antiques. Le jeune artiste s'étant aperçu de cette ruse, et rougissant qu'on pût le soupçonner d'en être le complice, cessa de travailler pour ces misérables, et prit le parti de mettre son nom à toutes ses productions (1). Chacune lui coûtait peu de temps, et il en exigeait un prix modéré. Il racontait lui-même, qu'il avait répété plus de douze fois la gravure de *Léandre se dirigeant à la nage vers une tour éloignée à laquelle Héro suspend un flambeau*, ainsi que celle où il avait représenté *Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie*. Pikler renonça enfin à travailler comme un mercenaire, et voulut qu'il ne sortît plus de sa main que des ouvrages achevés: et alors sa réputation acquit un nouvel éclat. Joseph II étant venu à Rome, en 1769, Pikler dessina ses traits en cachette pendant qu'il dînait. Le prince s'en étant aperçu, le fit appeler près de lui, admira son ouvrage, et lui proposa de venir se fixer à Vienne où il lui assurerait une existence honorable. L'artiste le remercia modestement, sous prétexte de sa nombreuse famille. A son retour dans ses états, l'empereur put admirer l'exécution en camée de ce portrait dont il n'avait vu que le dessin; et il fit expédier à Pikler, un

(1) Il ne montra pourtant pas toujours la même délicatesse; car il vendit, comme antique, pour le prix de cent sequins, au chevalier d'Azara, une tête de Sapho, qu'il avoua depuis avoir faite lui-même. F—A.

diplôme de chevalier et de son graveur en pierres fines. C'est alors que l'artiste eut le projet de se rendre en Angleterre avec sa famille. On lui faisait dans ce pays les offres les plus brillantes ; mais il n'alla que jusqu'à Milan : après 14 mois d'absence, il revint à Rome, au mois d'octobre 1775, et se remit au travail avec une nouvelle ardeur. Il exécuta une foule de portraits dont le moindre mérite était la ressemblance, ainsi qu'un grand nombre de copies de pierres, statues et bas-reliefs antiques, et de sujets de son invention d'un travail exquis. Il avait peine à satisfaire toutes les demandes qu'on lui adressait. Il avait entrepris deux ouvrages qui, sans ses autres travaux, auraient suffi pour assurer sa réputation. L'un était un *Recueil de planches gravées* d'après les plus beaux ouvrages peints par Raphaël au Vatican, et destiné à servir d'étude aux commençants ; l'autre, un *Choix d'empreintes de pierres gravées et de camées*, les plus beaux sous le rapport de l'art, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. La mort l'empêcha d'y mettre la dernière main; et ces deux ouvrages sont restés inédits. Pikler mourut le 25 janvier 1791. Sa vie, par J.-G. de Rossi, imprimée à Rome, en 1792, a été traduite en français par MM. Boulard et Millin, (in-8°., de 48 pag.) et insérée dans le *Magasin encyclop.* (3e. ann. III, 472), avec des notes de Dufourny. Le buste en marbre de Pikler, exécuté par Christophe Heveston, a été placé dans le Panthéon. P—s.

PILATE, *Voy.* PONCE.

PILATI DE TASSULO (CHARLES-ANTOINE DE), publiciste très-distingué, dont, par une fatalité qu'il serait difficile d'expliquer, le nom et les ouvrages sont à peine connus en France, naquit le 28 décembre 1733, à Trente, d'une famille noble. Dès l'âge de dix-neuf ans, il fut nommé juge des vallées de Non et de Sole, dans le Trentin; mais il renonça bientôt à des fonctions qui le détournaient de ses études, pour accepter la place de professeur en droit dans le lycée de Trente. Le desir de perfectionner ses connaissances par les voyages, lui fit abandonner une chaire qu'il remplissait de la manière la plus brillante. Il se proposait de parcourir les principaux états de l'Europe pour en étudier les différentes formes de gouvernement, et reconnaître leur influence sur le caractère et le bonheur des peuples; mais, avant de quitter l'Italie, il eut le courage de signaler les abus qui pesaient alors sur cette belle contrée, et d'en demander la réforme, en indiquant les moyens de l'effectuer sans danger pour l'autorité. Il visita d'abord la France, où il fut accueilli par les savants et les plus illustres philosophes. La Hollande s'offrit ensuite à ses observations; et la liberté dont il y jouissait, l'engagea à prolonger son séjour au milieu d'un peuple doux et hospitalier. En quittant la Hollande, Pilati vit l'Allemagne, la Prusse et les états du Nord; et partout il eut à se louer de l'accueil que lui méritèrent ses talents et les vues qu'il manifestait pour le bonheur des hommes. Le roi de Danemark voulut le retenir à sa cour; le grand Frédéric lui donna des preuves multipliées de sa bienveillance ; enfin, l'empereur Joseph, son souverain, l'honora de sa confiance, et le consulta sur les réformes qu'il se proposait d'introduire dans l'administration de ses états. Après avoir satisfait sa curiosité, Pilati

revint dans sa terre de Tassulo, où il passa plusieurs années, occupé de mettre en ordre et de rédiger les matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages. Il fut rappelé à Vienne par l'empereur Léopold, qui avait apprécié la sagesse de ses vues; et il retourna plusieurs fois dans cette capitale. Il y travaillait, en 1798, à rédiger les *Mémoires* de sa vie, dont on annonçait la publication prochaine (Voy. le *Magasin encyclop.* VI, 537). L'âge ni les fatigues n'avaient point altéré sa santé, naturellement robuste; et il se livrait à l'étude avec autant d'application que dans sa jeunesse, quand sa vue s'affaiblit tout-à-coup, au point de ne lui permettre de distinguer les objets qu'en les plaçant sous ses yeux: dès cet instant, il prévit que sa fin était prochaine; il l'envisagea avec le calme d'un philosophe religieux, régla toutes ses affaires, et prit congé par écrit de ses amis éloignés. Il dictait une dernière lettre à son secrétaire, quand il mourut à Tassulo, le 27 octobre 1802. A des connaissances profondes et variées, Pilati joignait beaucoup d'esprit et de sagacité. C'était d'ailleurs un homme simple, modeste, obligeant, et n'ayant d'autre passion que celle d'être utile. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *L'esistenza della legge naturale impugnata e sostenuta*, Venise, 1764, in-8º.; traduit en allem., par Guill. Henri Winning, Lindau, 1767; Leipzig, 1774, in-8º. II. *Raggionamenti intorno alla legge naturale e civile*, ibid., 1766, in-8º. III. *Di una riforma d'Italia*, Villafranca (Venise), 1767, in-8º.; trad. en allemand, Fribourg (Zurich), 1768, in-8º.; et en français, par G.-B. Mauzon, 1775, même format. Il en avait déjà paru une traduction abrégée en français, sous ce titre : *L'Italie réformée*, ou Nouveau plan de gouvernement pour l'Italie, Rimini, 1768, in 12, de 96 pag. Dans cet ouvrage, l'auteur s'adresse au pape (Clément XIII); c'est au nom du peuple romain, qu'il le supplie de soulager sa misère, non par des aumônes, mais en favorisant l'agriculture et le travail, et en proscrivant la mendicité, cette lèpre des états modernes. IV. *Riflessioni di un Italiano sopra la Chiesa in generale e gli ecclesiastici*, etc., Borgo Francone (Venise), 1768, in-8º. L'auteur s'y plaint du mauvais emploi des richesses du clergé, de la multiplicité des couvents, et propose d'en supprimer une partie. V. *La storia dell' imperio germanico e dell' Italia dai tempi de' Carolingi sino alla pace di Vestfalia*, Stockholm (Coire), 1769-72, 2 vol. in-4º. VI. *Traité des lois civiles*, la Haye, 1774, 2 vol. in-8º. Selon Pilati, les lois romaines, telles que Justinien les a laissées, sont le fléau de la justice et la ruine des citoyens; et il en réclame l'abolition comme le seul moyen de tarir la source la plus féconde des maux qui affligent les sociétés modernes. Après avoir recherché l'origine des lois civiles des Romains, il examine la manière dont elles se sont introduites dans les différents états de l'Europe; il traite ensuite de l'agriculture chez les Romains, et de leur commerce; des conventions, des mariages, des testaments, des procès et des formes judiciaires, etc. Enfin, il termine son ouvrage par une Dissertation dans laquelle il prouve que l'agriculture ne fut en honneur chez les Romains que lorsque leur commerce eut été restreint, et qu'elle cessa de fleurir dès

que leur commerce s'étendit par leurs conquêtes. VII. *Traité du mariage et de la législation*, la Haye, 1776, in-8°. C'est une suite de l'ouvrage précédent. VIII. *Voyages en différents pays de l'Europe, de 1774 à 1776*, ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile, etc., la Haye, 1777, 2 vol. in-12.; traduit en allemand, Leipzig, 1778, 2 vol. in-8°.; et de l'allemand en italien, Poschiavo, 1781, in-8°. La traduction italienne est abrégée. IX. *L'Observateur français à Amsterdam*, ou *Lettres sur la Hollande*, écrites en 1778 et 1779, la Haye, 1780, 2 vol. in-12; trad. en allemand, avec des augmentations, par K. F. Trost, Berlin, 1782, in-8°. C'est encore le livre le plus complet et le plus instructif qu'on ait sur ce pays. L'auteur a fait précéder son ouvrage d'une Lettre de Descartes à Balzac, dans laquelle le philosophe fait l'éloge de l'activité des Hollandais, de la douceur de leur gouvernement, et de la température du climat qu'il préfère à celui de l'Italie, où, dit-il, la chaleur du jour est insupportable, la fraîcheur du soir mortelle, et l'obscurité de la nuit favorable aux vols et aux meurtres. X. *Traité des lois politiques des Romains du temps de la république*, la Haye, 1781, 2 vol. in-8°.; ouvrage diffus, mais important. XI. *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement, les lois et l'esprit humain, après la conversion de Constantin jusqu'à la chute de l'empire d'Occident*, la Haye, 1783, in 8°.; Harlem, 1793, même form.; trad. en allem., Leipzig, 1784, 2 vol. in-8°. XII. *Lettres écrites de Berlin sur quelques paradoxes du temps*, Berlin (Breslau), 1784-85 2 vol. in-8°., en allemand. W—s.

PILATRE DE ROZIER (Jean-François), physicien, qui doit sa célébrité à la catastrophe qui termina sa vie, naquit à Metz, en 1756. Admis élève en chirurgie à l'hôpital de cette ville, il témoigna tant de répugnance pour cet état, que ses parents le placèrent chez un apothicaire, où il apprit les premiers éléments de la chimie, et un peu de botanique et de minéralogie. Après trois ans d'apprentissage, il rentra dans sa famille; mais ne pouvant supporter la contrainte dans laquelle son père le retenait, il s'enfuit, avec un autre jeune homme qui, comme lui, venait chercher fortune à Paris. Au moyen de ses connaissances en chimie, Pilâtre parvint à se faire employer comme manipulateur dans une pharmacie; il gagna bientôt la confiance d'un médecin, qui lui facilita les moyens de suivre les cours publics. Sans négliger la chimie, il étudia les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, et fit des progrès assez rapides dans ces différentes sciences. Ayant perdu son protecteur, il ouvrit, au Marais, un cours dans lequel il répéta les expériences d'électricité que les découvertes de Francklin avaient mises à la mode. Son auditoire n'était composé que de femmes et de jeunes gens, qui se montraient peu difficiles sur la manière dont le professeur expliquait des phénomènes si merveilleux. Cependant il acquérait chaque jour des connaissances plus positives; il osa présenter à l'académie des sciences quelques observations qui furent accueillies avec indulgence. M. Sage, dont il avait fréquenté les cours, et qui suivait ses progrès avec plaisir, le fit recevoir professeur de chimie à Reims. Il ne conserva que peu de temps

cette place, et revint à Paris, où ses amis lui procurèrent la charge d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de MONSIEUR (aujourd'hui Louis XVIII). Pilâtre conçut alors l'idée du *Musée* qu'il ouvrit au public en 1781, et dont MONSIEUR se déclara le protecteur (*V.* COURT de Gébelin, X, 107). Cet établissement avait le double avantage d'offrir aux savants un vaste laboratoire, fourni de toutes les machines propres à répéter leurs essais, et de faciliter aux jeunes-gens l'étude de la chimie et de la physique, en les rendant témoins d'une foule d'expériences. En travaillant à l'analyse du gaz, Pilâtre imagina un appareil propre à garantir des effets du méphitisme; et cette utile invention lui mérita des encouragements du lieutenant-général de police Lenoir. Il était occupé de nouveaux essais, quand la découverte des aérostats, par les frères Montgolfier, vint l'étonner ainsi que toute la France. Il sollicita, l'un des premiers, qu'on répétât cette belle expérience à Paris. La première ascension eut lieu au Champ-de-Mars, le 25 août 1783; et, quelques jours après, Pilâtre annonça, par une lettre insérée dans les feuilles publiques, qu'il s'élèverait lui-même dans les airs. Cette idée fut rejetée comme impraticable: mais il n'en continua ses préparatifs qu'avec plus d'ardeur; et, le 21 octobre suivant, il il s'élança dans une *Montgolfière*, au château de la Muette, devant une assemblée nombreuse et brillante. Dans moins de vingt minutes le ballon traversa la Seine, dépassa Paris, et descendit lentement sur la Butte-aux-Cailles. Le trajet n'avait été que de 4 à 5000 toises; mais c'était assez pour justifier la possibilité de voyager dans les airs. Dans ce voyage périlleux, Pilâtre avait eu pour compagnon, le marquis d'Arlandes. Il se rendit à Lyon, au mois de janvier 1784, pour partager les dangers de Montgolfier, qui voulait tenter lui-même un voyage aérien. La même année, il fit, à Versailles, en présence du comte de Haga (le roi de Suède), et de toute la cour, une nouvelle expérience, qui fut couronnée d'un plein succès. Depuis quelque temps, Pilâtre avait le projet d'aller en Angleterre par la voie des airs; une somme de 40,000 fr. fut mise à sa disposition, par le gouvernement, pour construire un aérostat; mais il eut l'imprudence de vouloir combiner le procédé de Montgolfier avec celui dont M. Charles est l'inventeur (*V.* MONTGOLFIER, XXIX, 568). C'était, comme M. Charles l'avait annoncé, placer un réchaud sur un baril de poudre. Tandis que Pilâtre s'occupait de cette construction, un autre aéronaute, Blanchard, parti de Douvres dans un ballon, descendit sur les côtes de France, à une petite distance de Calais. Piqué d'avoir été prévenu, Pilâtre se hâta d'annoncer qu'il s'élancerait à son tour de Boulogne, pour débarquer sur les côtes d'Angleterre, et partit pour cette ville où il attendit plusieurs jours un vent favorable. L'impatience le gagna; peut-être craignit-il aussi qu'on ne lui reprochât de s'être trop avancé. Enfin, le 15 juin 1785, il monta dans l'aérostat, accompagné de Romain, physicien, qui l'avait aidé à en diriger la construction. A sept heures quelques minutes du matin, il donna lui-même le signal du départ; mais le ballon parvenu à une hauteur de 2 à 300 toises, s'enflamma spontanément; et au bout d'une

demi-heure, les deux infortunés voyageurs furent précipités à terre, près de la Tour de Croy, non loin de l'endroit d'où ils étaient partis. Pilâtre était sans vie; et son compagnon expira au bout de quelques minutes. Le malheur de Pilâtre fut attribué à son imprudence: mais l'amitié s'empressa de jeter un voile sur sa faute; et toute la France déplora la perte d'un physicien, mort à vingt-huit ans et demi, victime de son ardeur pour les progrès de la science. M. Rœderer a publié l'*Éloge de Pilâtre de Rozier;* Lenoir, professeur d'anglais, son *Éloge funèbre*, 1775, in-8°.; et Tournon de la Chapelle, a fait imprimer la *Vie et les Mémoires* de ce physicien, Paris, 1786, in-12, orné de son portrait. Cet ouvrage est suivi de quelques *Notes* de Pilâtre, sur la composition de la couleur connue sous le nom de *prune-monsieur*; — sur les bougies phosphoriques; — sur quelques expériences d'électricité; — sur les divers gaz, et enfin sur le mode de prévenir les accidents occasionnés par l'air méphitique, avec 4 pl. gravées sur bois. On trouve aussi de lui quelques Mémoires dans le Journal de Physique. W—s.

PILES (Paul de Fortia, seigneur de), né à Carpentras, en 1559, d'une famille ancienne, originaire d'Espagne, où elle avait été alliée aux rois d'Aragon, prit ce nom d'une de ses terres, pour se distinguer de ses frères, et le transmit à sa postérité, de même que son frère aîné transmit à la sienne le nom d'Urban, et le second celui de Montréal. Élevé auprès du duc d'Épernon, Piles mérita l'estime du roi Henri III, qui le nomma capitaine d'une compagnie d'ordonnance de cent maîtres équipés à la reître; et chevalier de Saint-Michel, en 1585. Henri IV le fit, en 1591, colonel de la cavalerie légère italienne, et capitaine de cinquante hommes d'armes. En 1595, il fut nommé gentilhomme ordinaire, de la chambre; et, l'année suivante, gouverneur de Berre. Cette même année, le roi le nomma capitaine d'une de ses galères, appelée la *Piles*, avec dix-huit mille livres de gratification, et un brevet de quatre mille livres de pension. Henri, voulant arrêter les excursions des Florentins sur la Méditerranée, et réprimer les entreprises de Jean, bâtard de Médicis, qui s'était emparé du château d'If, forma le dessein de fortifier les îles voisines, et en confia l'exécution au sieur de Piles, qui fit construire les forts de Ratoneau et de Pomègue; et les Florentins ayant évacué le château d'If et les autres îles de Marseille, le roi le pourvut de ce gouvernement, en 1598. Piles fit bâtir le château de Forville, près de Carpentras, pour recevoir Henri IV, qui l'avait comblé de bienfaits, et dont il mérita l'estime par son zèle et sa fermeté pendant les guerres civiles de Provence. Il mourut en 1621, dans son gouvernement des îles de Marseille. — Paul II de Piles, son fils aîné, né à Avignon, en 1600, fut élevé en qualité d'enfant d'honneur auprès du Dauphin qui devint roi de France, en 1610, sous le nom de Louis XIII. Ce jeune prince, l'ayant remarqué, le favorisa par un prompt avancement. Dès l'an 1611, de Piles, quoiqu'âgé seulement de onze ans, fut pourvu d'une compagnie franche, en garnison au château d'If, et de la survivance à tous les gouvernements de son père. Il obtint aussi, en 1614, le commandement de la galère qu'avait son père. Il

se distingua surtout au siége de Montauban, en 1621. Le roi, qui y commandait, dit un jour à ses courtisans : « Vous ne me parlez » pas de Piles, qui vaut bien au- » tant que ceux que vous venez » de nommer ; c'est l'un des plus » braves hommes de mon royaume : » je le connois; car je l'ai nourri : je » l'aime infiniment. » Pendant ce siége, qui dura trois mois, Louis XIII fut averti que le père de Piles était à l'extrémité. Ce prince fit chercher Paul partout : on le trouva enseveli tout vivant sous un amas de pierres enlevées par un fourneau qu'on venait de faire jouer. Le roi lui apprit l'état où était son père. Quoique le jeune de Piles fut profondément affligé, il supplia sa Majesté de lui permettre de ne quitter l'armée qu'après qu'elle aurait triomphé de cette ville rebelle ; et il fallut un ordre absolu pour le décider à partir. Il succéda aux emplois de son père ; se trouva, six ans plus tard, à la prise de la Rochelle, et mérita, par ses services, d'être fait, en 1630, colonel d'un régiment de son nom. Louis XIV eut pour lui la même bienveillance que son prédécesseur, et lui confia l'administration des affaires de la Provence, dans le temps où les troubles de cette contrée l'obligèrent à faire cesser les fonctions des procureurs du pays. On fit expédier un brevet de quatre mille livres de pension à Paul de Fortia de Piles, en 1644; et, cinq ans après, il fut nommé maréchal-de-camp. En 1658, il eut une commission pour commander provisoirement Marseille ; et, le 19 janvier 1660, il fut nommé commandant à vie de cette grande ville. Depuis cette époque, la charge de gouverneur-viguier est restée dans sa descendance jusqu'à la révolution de 1789. Il mourut à Marseille, le 13 juin 1682. — Ludovic, frère de Paul II de Piles, porta le titre de baron de Baumes, et fut premier capitaine commandant un bataillon du régiment de la marine. C'est lui qui tua en duel le fils du célèbre Malherbe, en 1628, n'étant pas encore âgé de 25 ans. Voltaire, dans sa note du chant second de la Henriade, vers 305, s'autorise des Mémoires du maréchal de la Force, pour affirmer que le brave de Piles, égorgé devant le Louvre, au massacre de la Saint-Barthelemi, en 1572, était père de celui qui tua le fils de Malherbe. Si ce fait était vrai, le fils de M. de Piles n'aurait pu avoir, en 1628, moins de 56 ans; et Balzac dit formellement que c'était un gentilhomme de Provence, qui n'avait pas 25 ans. Ce qui a donné lieu à la méprise de Voltaire, c'est le nom de Piles, qui était commun à M. de Clermont, l'une des victimes de la Saint-Barthélemi, et à Ludovic de Fortia, dont Malherbe injuria calomnieusement la famille à cette occasion. Cette vengeance poétique ne corrigea nullement le jeune de Piles, sur lequel on raconte une anecdote singulière dont le souvenir s'est conservé dans sa famille. Paul II et Ludovic partirent pour se rendre à Paris peu après la mort de Louis XIII, en 1643. Ils étaient à cheval avec deux domestiques. Arrivés à Valence, ils demandent à souper. On leur répond qu'il n'y a que des œufs et du fromage. Cependant, voyant une broche bien garnie, ils en font l'observation. Le maître répond que tout ce qu'ils voient est retenu par quatre officiers. Ils envoyèrent prier ces messieurs de permettre que deux voyageurs fatigués et affamés partageassent leur souper. Les officiers rejetèrent la requête, mê

me assez durement, disant qu'il n'y en avait pas trop pour eux. Les deux frères soupèrent comme ils purent, et se couchèrent dans une chambre séparée par une cloison, de celle des quatre officiers. L'aîné des frères s'endormit bientôt. Ludovic, resté plus long-temps éveillé, entendit bien distinctement ses voisins qui soupèrent fort gaîment, entremêlant leurs conversations de plaisanteries un peu fortes contre les deux malencontreux voyageurs. Le lendemain de bonne heure, les frères partent. A une demi-lieue de Valence, Ludovic dit à son frère : « Ah ! j'ai oublié ma bourse sous » mon chevet; marchez toujours, » je vous rejoindrai à la dînée. » Cela dit, il regagne Valence. Arrivé à l'auberge, il fait éveiller les quatre officiers, se présente dans leur chambre, et leur dit : « Messieurs, » je suis l'un des deux voyageurs à » qui vous avez refusé hier, peu poliment, de partager votre souper; » tout vous appartenait : je n'ai rien » à dire. Il n'en est pas de même des » mauvais propos que vous vous êtes » permis contre nous. Mon frère dor» mait, et ne les a pas entendus; moi » je n'en ai pas perdu un mot. Je les » trouve très-mauvais, et je vous en » demande raison à tous les quatre.» Il n'y avait pas moyen de reculer : les cinq champions descendirent. Ludovic mit l'épée à la main successivement avec les quatre officiers, qu'il tua tous sur la place. Après cette expédition, il remonte à cheval, rejoint son frère à la dînée, dit qu'il a retrouvé sa bourse, et ne parle de rien. Lorsqu'ils furent arrivés à Paris, l'aîné, qui était fort connu du cardinal Mazarin, courut à son audience. Dès que son éminence l'aperçut dans la foule, elle lui fit des signes très-marqués, auxquels il ne comprenait rien. L'audience finie, le cardinal le fit entrer dans son cabinet, et lui dit : « Vous êtes ici » avec votre frère? — Oui, Monseigneur. — Est ce qu'il a perdu la tête » de se montrer dans Paris, après ce » qui lui est arrivé à Valence? — Quoi » donc, Monseigneur? — Vous n'en » savez rien ? — Non, en vérité. — » Vous ne savez pas qu'il a tué quatre « officiers? — Je ne l'ai pas quitté de » tout le voyage. — Je vous dis, moi, » et j'en suis sûr, qu'il a tué, à Va» lence, quatre officiers. « Alors le frère, rappelant les époques dans sa mémoire, s'écria : « Ah ! mon dieu ! » il m'a quitté pour aller chercher » sa bourse. — Eh bien ! il est allé » appeler en duel ces quatre offi» ciers, et les a tués. Dites-lui de » ne pas paraître avant d'être as» suré que cette affaire n'aura pas » de suite. » Elle n'en eut pas, et s'assoupit d'elle-même. La mort d'un tel militaire ne pouvait être naturelle. Toutes les relations portent qu'il fut tué d'un coup de canon, au siége de Porto-Longone, dans l'île d'Elbe, en 1646. Il mourut en effet cette année, mais non à ce siége. Ayant voulu aller, comme volontaire, à la reprise des îles Sainte-Marguerite, il s'embarqua sur une galère ; mais, comme sa témérité était connue, on lui refusa la permission de descendre à terre avec les troupes de débarquement. Il obéit, à son grand regret, et demeura sur le pont. Voyant cependant les Français repoussés, qui fuyaient vers la mer, il ne put y tenir, mit son épée entre ses dents, et se jeta à la nage. La distance à parcourir étant très-peu considérable, il arriva bientôt, rallia les fuyards, et se mit à leur tête. Il marcha aux retranchements, et

fut tué, mais non d'un coup de canon, selon toute apparence, puisqu'on le trouva mort, tenant encore son épée passée au travers du corps d'un ennemi. Cette épée, dont la poignée était garnie en fer de tous les côtés, avait été conservée dans la famille jusqu'à la révolution. — Paul III de Fortia, marquis de Piles, second fils de Paul II, naquit à Baumes, en 1633. Reçu chevalier de Malte, en 1640, il fut pourvu, en 1660, du gouvernement des îles de Marseille. Il quitta la croix de Malte, en 1675, pour épouser une nièce du cardinal de Janson, de laquelle il eut plusieurs enfants. — Alphonse, cinquième fils de Paul II, porta le nom de marquis de Forville. Il fut officier aux gardes-françaises, en 1659; parcourut différents grades, succéda, en 1682, à son père, dans la charge de gouverneur-viguier de Marseille, et fut compris, l'année suivante, dans la première promotion de l'ordre de Saint-Louis. Il fut nommé chef-d'escadre des galères, en 1665, et mourut sans postérité, en 1708.—Louis Alphonse de Fortia, fils de Paul III, naquit en 1665, et porta le titre de marquis de Piles. Il fut d'abord page aux écuries du roi Louis XIV, puis mousquetaire et enfin capitaine dans le régiment d'infanterie du roi. Il fut pourvu du gouvernement du château d'If, en 1707, sur la démission de son père, et de celui de Marseille, en 1708, après la mort de son oncle. Ses appointements furent doublés, et une gratification lui fut accordée, à cause des services qu'il rendit pendant la peste qui désola Marseille sous son gouvernement. Il mourut en 1729. — Toussaint-Alphonse, son fils, né en 1714, fut pourvu, en 1723, de la charge de gouverneur-viguier de Marseille, en survivance de son père, et fut installé, en 1726, n'ayant pas encore douze ans. Il fut marié trois fois, et n'eut d'enfants que de sa première femme. La terre de Baumes, dans le comté Venaissin, fut érigée en duché, en sa faveur, par le pape, sous le nom de Fortia. En 1777, il eut l'honneur de loger chez lui Monsieur, alors frère et aujourd'hui successeur de Louis XVI. Il obtint la survivance de son gouvernement en faveur de son fils et de son petit-fils. Il mourut au mois de janvier 1801. L'auteur du *Voyage de deux Français au nord de l'Europe*, en cinq volumes in-8°., est son petit-fils. F—a.

PILES (Roger de), littérateur, naquit à Clameci, en 1635, d'une des meilleures familles du Nivernais. Ses parents ne négligèrent rien pour lui donner une éducation brillante et solide; mais il ne put résister au penchant qui l'entraînait vers la peinture, et il entra dans l'école de Frate Luca. Il se lia d'une étroite amitié avec Alphonse Dufresnoy, qui lui communiqua son poëme latin *Sur la peinture*. De Piles résolut d'en donner une traduction française, qu'il enrichit de notes propres à faciliter l'intelligence du texte. Dans le courant de 1662, il était entré chez le président Amelot pour diriger l'éducation de ses enfants. Le jeune Amelot entreprit un voyage en Italie; et de Piles y accompagna son élève. A son retour en France, il publia quelques Traités relatifs à la peinture. Amelot De la Houssaye ayant été nommé ambassadeur à Venise, De Piles lui servit de secrétaire d'ambassade. D'autres missions du même genre furent confiées successivement à son disciple, et il le suivit par-

tout. C'est ainsi qu'il se rendit à Lisbonne en 1685, en Suisse en 1689, et qu'il eut l'honneur d'apporter à Louis XIV le traité de neutralité que son ambassadeur venait de conclure avec les Treize-Cantons. La réputation qu'il avait acquise dans la double carrière des arts et des affaires engagea Louvois à le choisir pour se rendre à la Haye, sous prétexte de s'occuper de peinture, mais en effet, pour traiter secrètement avec les personnes qui desiraient la paix. Ayant été découvert, il fut arrêté par ordre des États. Il profita de sa retraite forcée pour écrire ses *Vies des peintres*. De retour en France, le roi lui accorda une pension. De Piles voulait encore suivre Amelot, nommé ambassadeur à Madrid : mais sa santé affaiblie ne put supporter le séjour de l'Espagne; et il se vit contraint de revenir à Paris, où il mourut, le 5 mai 1709. Il fut honoré, durant sa vie, du titre de conseiller-amateur de l'académie de peinture et de sculpture. Ses occupations diplomatiques ne lui permirent pas de se livrer exclusivement à l'étude de la peinture; mais il s'était fait des principes qui suppléaient en quelque sorte à son manque de pratique. Son admiration pour Rubens allait jusqu'à l'enthousiasme, et l'aveuglait au point, qu'en parcourant, dit-on, les loges du Vatican, il s'écria : *Raphaël, où es-tu?* S'étant attaché à étudier le maître qui l'avait frappé le plus, il montrait dans ses tableaux une grande intelligence du clair-obscur; il avait le sentiment de la couleur, et portait à un degré remarquable le talent de l'imitation. On possède encore de lui plusieurs portraits estimés, parmi lesquels on cite particulièrement ceux de *Boileau* et de Mme. *Dacier*. Les divers ouvrages qu'il a écrits se distinguent par un style clair et simple, et par des principes d'un goût épuré, quoique sa prédilection pour l'école flamande l'ait rendu quelquefois partial dans ses jugements. On a de lui : I. *Abrégé de la vie des peintres*, in-12, Paris, 1699 et 1715; Amsterdam, 1766. Il en a paru une mauvaise traduction allemande, à Hambourg, 1710. Il a également été traduit en anglais, en 1706, et réimprimé à Londres, avec quelques additions, en 1735. On reproche à l'auteur d'avoir, dans cet ouvrage, loué Rubens avec exagération, et de n'avoir point assez apprécié le mérite du Poussin. II. L'*Art de la peinture d'Alphonse Dufresnoy, traduit en françois, avec des remarques*, Paris, 1668, 1673, 1684, 1734, in-8o.; et ibid., in-12, en 1753, sous le titre de l'*Ecole d'Uranie*. Dans cette réimpression, on a joint le Poème de l'abbé de Marsy (*V.* Querlon). Dufresnoy a revu la traduction de De Piles, et il y a laissé un peu de dureté et de diffusion. III. *Conversations sur la connaissance de la peinture*, Paris, 1677, in-12. IV. *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres, avec la Vie de Rubens*, Paris, 1681, in-12. V. Les *Premiers éléments de la peinture pratique*, Paris, 1685, 1740, in-12. VI. *Idée du peintre parfait*, Paris, 1699, in-8o.; Londres, 1707; Amsterdam, 1736, in-12. VII. *Cours de peinture par principes*, suivi d'une Dissertation sur la *Balance des peintres*, système bizarre, dont Mairan, dans ses Opuscules, a fait voir la fausseté; Paris, 1708, 1720, in-8o.; Amsterdam, 1766, in-12 : une Traduction allemande de cet ouvrage a paru à Leipzig, en 1760, in-8o. VIII. *Dialogue sur le colo-*

ris. Ces divers ouvrages ont été réunis, et publiés à Paris, en 1767, sous le titre d'*OEuvres diverses de M. De Piles*, 5 vol. in-12. IX. Enfin il a publié, sous le nom de Tortebat, peintre, un *Abrégé d'anatomie, accommodé aux arts de la peinture et de la sculpture*, Paris, 1667, in-fol. Les figures de cet ouvrage sont toutes d'après le Titien. Rollin, dans son Abrégé d'histoire de la peinture (*Hist. ancienne*, tom. XI, p. 132), donne l'extrait d'un petit Traité *Sur le vrai dans la peinture*, tiré du *Cours de peinture* par De Piles. P—s.

PILET. *V.* MENARDIÈRE.

PILLET (RENÉ-MARTIN), général français, né à Tours, en 1762, acheva son cours de droit à Paris, et entra chez un procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Comme beaucoup de jeunes-gens de son âge, il embrassa les principes de la révolution; se fit remarquer dans les premières journées de 1789, à la tête des clercs de la Bazoche, qui l'avaient nommé leur chef, et devint aide-de-camp du marquis de La Fayette. Lorsque ce général eut donné sa démission de la place de commandant de la garde nationale parisienne, Pillet, qui ne se souciait pas de rentrer dans l'étude d'un procureur, parvint à se faire porter sur le tableau des commissaires des guerres; il fut employé dans cette qualité, à l'armée du centre, puis à celle du nord, toujours sous les ordres de M. de La Fayette, dont il partagea la proscription, après la journée du 10 août 1792. Arrêté avec son général par les avant-postes prussiens, il obtint la permission de se retirer dans un pays neutre, et profita de son inaction pour satisfaire son desir de voyager. Après avoir visité une partie de l'Allemagne, et la Hollande, il s'embarqua pour les États-unis, et repassa en Angleterre, où il demeura quatre ans. Croyant la révolution de France apaisée, il y reparut, dans les premiers mois de 1799; mais s'étant rendu à Paris pour y revoir quelques anciens amis, il y fut arrêté comme émigré, et transféré dans les prisons de Tours, dont il ne sortit que par une décision de l'administration centrale du département d'Indre-et-Loire, qui le rayait de la liste fatale. Peu de temps après, le général Berthier, dont il était connu depuis long-temps, l'employa comme lieutenant-colonel, à son état-major. Il eut ensuite le grade d'adjudant-général, et fut envoyé à l'armée de Portugal. Blessé grièvement, en 1808, à l'affaire de Vimiéro, il fut fait prisonnier, et, au mépris d'un article de la capitulation, conduit en Angleterre, et enfermé dans les pontons, où il souffrit les traitements les plus cruels. Ayant obtenu d'être transporté dans l'intérieur de l'île, en fournissant une caution, il tenta de s'évader, fut repris, et exposé à de nouvelles rigueurs qui détruisirent sa santé sans retour. Revenu en France, après la restauration, il y traîna quelque temps une vie languissante, et mourut à Paris, le 30 avril 1816, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il était officier de la Légion-d'honneur. Le roi l'avait nommé maréchal-de-camp, et chevalier de Saint Louis. Le général Pillet a publié: *L'Angleterre vue à Londres, et dans ses provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre*, Paris, 1815, in-8°. Malgré son desir d'être impartial, il n'était pas possible que le souvenir des rigueurs qu'il avait

éprouvées en Angleterre n'influât sur son jugement. Cet ouvrage fut défendu par la police, ce qui lui donna quelques instants de vogue ; on y trouve des critiques justes, mais un bien plus grand nombre d'allégations fausses et ridicules : elles ont été repoussées, avec trop peu de ménagement, par le général Sarrazin, dans le *Tableau de la Grande Lretagne* ou *Observations sur l'Angleterre*, etc., Paris, 1816, in-8°. W—s.

PILON (Germain), l'un des plus habiles sculpteurs français, naquit à Loué, petite ville à six lieues du Mans. Son père, nommé Germain comme lui, cultivait également la sculpture avec un talent remarquable, et fut le maître de plusieurs artistes distingués. Le jeune Pilon exécuta, dans son pays, plusieurs ouvrages qui annonçaient déjà ses rares dispositions. Telles sont les statues qui ornent le couvent de Soulesmes, près Sablé, dans le Maine, et que l'on connaît sous le nom, devenu populaire, de *Saints de Soulesmes*. On peut encore regarder comme un de ses premiers ouvrages une statue de *Saint Bernard*, qui existait dans l'église de l'Epau, près du Maus, et à laquelle il avait mis son nom, quoique dans certaines parties, et notamment dans les draperies, qu'il exécuta dans la suite avec tant de supériorité, on reconnaisse une main encore peu exercée. Son père se décida enfin à l'envoyer à Paris, vers 1550. Il fut émule et contemporain de Jean Goujon : c'est à ces deux artistes que la France est redevable des premiers ouvrages de sculpture qui, parmi nous, dans les temps modernes, ont le plus approché du bon goût de l'antique. Renfermé uniquement dans l'exercice d'un art où il sut s'avancer vers la perfection, et dans lequel aucun de ses contemporains ne lui avait servi de modèle, la vie de Germain Pilon est tout entière dans ses ouvrages. On ignore s'il avait vu l'Italie ; mais doué d'un génie étendu et d'une grande facilité d'exécution, il produisit un nombre considérable d'ouvrages, dont la plupart des églises de Paris furent ornées : la Normandie lui devait déjà plusieurs monuments remarquables. Dès que sa renommée se fut répandue, il fut chargé d'exécuter le *Mausolée de Guillaume Langei du Bellay*, dans la cathédrale du Mans. Les bas-reliefs qui ornent ce mausolée, dont une partie a échappé aux dévastations de la révolution, rappellent tout-à-fait l'antique, ainsi que les deux *Trophées*, la figure de *Du Bellay*, et les deux *Caryatides* qui soutiennent le sarcophage. Ce mausolée fut mis en place en 1557, et dut coûter à son auteur plusieurs années de travail. Catherine de Médicis, voulant ériger un monument à la mémoire de Henri II, Philibert de Lorme en donna les dessins ; et l'exécution des sculptures fut confiée à Pilon, qui sembla s'y surpasser. Les statues en bronze de Henri II et de la reine, vêtus en habits de cérémonie, et à genoux devant des prie-dieu, placées au-dessus de l'entablement, ainsi que les quatre bas-reliefs représentant la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité* et *les Bonnes-OEuvres*, sont dus à son talent. L'artiste a représenté la Charité entièrement nue ; elle vient de distribuer tous ses vêtements aux malheureux, et donne le sein à deux enfants à-la-fois. Toutes les sculptures de ce monument sont admirables : mais c'est surtout dans les statues couchées de François II et de Catherine de Médicis, qui voulut

être représentée nue, que Pilon s'est surpassé, et qu'il a su allier sans effort la gravité du style de Michel-Ange à la grâce du Primatice, qui dirigeait alors en France tous les arts du dessin. Ce mausolée a repris, en 1821, sa place dans l'église royale de Saint-Denis. Une des productions les plus remarquables du ciseau de Germain Pilon est le *Mausolée du chancelier de Birague*, qui, après la mort de son épouse Valentine Balbiani, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint à la dignité de cardinal. La statue en bronze du chancelier est à genoux, et couronne le monument. Plus bas, son épouse, vêtue à la manière du temps, et à demi-couchée sur un lit, semble méditer sur le livre des saintes Écritures. Au-dessous est un bas-relief d'une rare beauté, représentant Valentine dans l'état de mort. C'est en comparant cet admirable ouvrage avec le mausolée du maréchal d'Harcourt, par Pigalle, que l'on apprécie la distance qui sépare l'homme de génie, du praticien, même le plus habile. Ce monument est terminé par deux *Figures de génies qui éteignent le flambeau de la vie*. Il était placé dans l'église de Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers, dite la *Culture*, et formait deux mausolées séparés: mais lors de la démolition de cette maison, les religieux les firent transporter aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, où les deux monuments furent réunis en un seul. Depuis ils ont été transférés au *Musée des monuments français*, où ils ont encore éprouvé quelques restaurations, d'après les dessins de M. Lenoir. Mais le chef-d'œuvre de Germain Pilon, et l'une des productions les plus insignes de la sculpture française, c'est le *Groupe des trois Grâces*, prises dans un seul bloc de marbre, et qu'il exécuta par ordre de Catherine de Médicis. Les Grâces, revêtues d'une étoffe dont l'exécution est d'une transparence, d'une légèreté et d'une vérité admirables, sont adossées les unes aux autres, et se tiennent par la main. Elles ont quatre pieds trois pouces de hauteur, et sont supportées sur un piedestal en forme de trépied antique, de trois pieds six pouces de haut, également en marbre blanc, orné de feuillages, de palmettes, de figures, et de cartouches, dans lesquels sont gravées des inscriptions. Elles soutiennent une urne destinée à renfermer les cœurs de Henri II et de Catherine de Médicis. L'une des trois Grâces est le portrait de la reine. Watelet dit que ces figures représentent les *Vertus théologales*. S'il eût fait attention aux inscriptions qui se trouvent sur chacune des faces du monument, il aurait vu que ce sont bien les *Grâces* que l'artiste a voulu représenter, et non des figures mystiques. Ce groupe était autrefois à la chapelle d'Orléans, aux Célestins de Paris. Il fut transporté, pendant la révolution, au Musée des monuments français; et il a été réuni, en 1822, dans une des salles du Louvre, aux plus belles sculptures de l'école française depuis la renaissance des arts jusqu'à nos jours. La statue en terre cuite de saint François, qu'il devait exécuter en marbre pour la chapelle du Louvre, avait été placée dans le couvent des Grands-Augustins de Paris: elle fut renversée au commencement de la révolution; et la tête, qui en avait été détachée, se trouvait chez un marbrier de la rue des Fossés-Saint-Victor. En 1819, M. le comte de Chabrol, préfet du département de la Seine, racheta cette tête, et

la fit replacer sur le corps de la statue, qui a été déposée, depuis, dans l'église de Saint-François d'Assise, au Marais. C'est encore Germain Pilon qui, par un marché passé le 10 février 1558, fut chargé, moyennant la somme de onze cents livres, d'exécuter en marbre les huit bas-reliefs qui ornent la grande voûte du *Tombeau de François Ier*. Ce monument, long-temps attribué au Primatice, a été rendu à son véritable auteur, Philibert de Lorme, par M. Alex. Lenoir, qui a prouvé, par des extraits des registres de la chambre des comptes, que cet habile architecte avait fourni les plans et dirigé l'exécution. C'est d'après ces mêmes titres qu'il a été également mis hors de doute que Germain Pilon, Ambroise Perret et Pierre Bontemps, tous sculpteurs français, étaient ceux qui avaient fait les bas-reliefs et les statues du monument, et non des artistes italiens venus à la suite du Primatice, comme on l'a cru trop long-temps. Les mêmes incertitudes qui environnent la naissance de Pilon, enveloppent l'époque de sa mort. Sur la foi d'une épitaphe en vers de Pilon, composée par le président Maynard, encore bien jeune à cette époque, et publiée en 1606, on a long-temps regardé cette année comme la véritable date de la mort de Pilon; et le dernier éditeur de Moréri la donne comme certaine. Cependant, d'après de nouvelles recherches plus exactes, consignées dans le Musée des monuments français de M. Alex. Lenoir, il a été reconnu que, passé l'année 1590, on ne pouvait plus citer un seul ouvrage de cet artiste. Aussi, dans le monument élevé à la mémoire de Germain Pilon, dans les salles des Petits-Augustins, M. Lenoir a-t-il indiqué l'année 1590 comme l'époque vraisemblable de la mort de cet illustre sculpteur. P—s.

PILON (FRÉDÉRIC), né à Cork, en Irlande, se destinait à la médecine, qu'il abandonna pour la scène. Comme il n'eut aucun succès en représentant les ouvrages dramatiques des autres, il se mit à en composer lui-même, pour diverses circonstances qui se présentaient. La plupart furent bien accueillies; ce sont: I. *L'Invasion*, ou Voyage à Brighthelmstone, 1778, in-8°. II. La *Capture de Liverpool*, 1779, in-8°. III. *L'Illumination*, ou la conspiration des verriers, 1779, in-8°. IV. *L'Amant sourd*, 1780, in-8°. Cette pièce, empruntée à notre théâtre, avait été représentée en 1779, sous le titre de la *Ruse*, ou le *Docteur sourd*. V. *Le Siége de Gibraltar*, 1780, in-8°. VI. Les *Menées d'une élection*, 1780, in-8°. VII. *Il voudrait être soldat.* VIII. *Essai sur le caractère d'Hamlet, tel qu'il est représenté par Henderson.* Cet Opuscule est le début de Pilon comme écrivain. Il mourut en 1788, âgé de 38 ans, des suites de son intempérance. B—r j.

PILPAY. *V.* JEAN de Capoue, XXI, 477.

PINA (RUY DE), historien portugais, né au quinzième siècle, occupa divers emplois à la cour. Jean II lui confia des missions et d'autres fonctions confidentielles. Il signa le testament de ce roi, en qualité de notaire public; et, après sa mort, il fit l'ouverture, et la lecture de sa dernière volonté. Sous le règne d'Émanuel, il jouit de la même confiance, et fut nommé *cronista-mor*, ou historiographe. Il vécut encore sous le règne de Jean III, qui le chargea d'écrire la chronique du règne précédent. Albuquerque voulut avoir

également Pina pour historien de ses expéditions, et commença par lui envoyer des bagues à rubis, pour prix de sa complaisance. Des écrivains contemporains, tels que Damien de Goes et Jean de Barros, parlent avec un peu de jalousie de ces cadeaux. Le premier prétend avoir eu toute la peine de la rédaction, tandis que Pina eut les rubis. Celui-ci mourut vers 1521. Au dernier siècle, on tira des archives de Torre do Tombo les Chroniques qu'on lui attribue. Il n'y a que Damien de Goes, son rival, qui prétende que le premier historien portugais, Ferdinand Lopès, en est l'auteur; ce qui ne serait pas faire une grande injure à Pina. Ces Chroniques sont celles du règne de Sanche Ier, Alfonse II, Sanche II, Alfonse III, Denis et Alfonse IV. La dernière parut à Lisbonne, 1653, in-fol.; les autres furent publiées en 1727-29, et recueillies avec la Chronique d'Alfonse-Henri, par Duarte Galvam, sous le titre de *Chronicas dos seis reys primeiros*. L'académie de l'histoire portugaise tira des mêmes archives trois autres Chroniques de Pina; ce sont celles des règnes de Duarte, Alfonse V et Jean II. Pour les deux premières, l'auteur s'est beaucoup servi des travaux de Gomez Eanès de Furara; la dernière est entièrement de sa composition. Elles ont été insérées dans le *Recueil* de livres inédits de l'histoire portugaise, Lisbonne, 1790-92, in-4°. Les manuscrits, conservés aux archives de Lisbonne, sont écrits avec un grand soin, et d'une rare beauté. Sous le rapport du style, on s'accorde à assigner à Pina un rang immédiatement au-dessous de Ferdinand Lopès. D—G.

PINAIGRIER (ROBERT), peintre sur verre, dit *le bon Pinaigrier*, a partagé le sort d'une multitude d'artistes français, nés du treizième au seizième siècle, de qui les écrivains contemporains, par une impardonnable négligence, nous ont laissé totalement ignorer l'histoire, et le plus souvent n'ont pas daigné tracer le nom, alors même qu'ils témoignaient de l'admiration pour leurs ouvrages. Nous ne connaissons ni le lieu, ni l'année de sa naissance, ni la date de sa mort. Nous pouvons seulement présumer qu'il naquit à Tours, ou dans les environs de cette ville, par la raison qu'il s'y transporta vers la fin de sa vie, sans qu'aucune grande entreprise paraisse l'y avoir attiré, et que ses enfants y conservèrent leur établissement après lui. On sait que la fréquente présence de nos rois dans la Touraine, au quinzième et au seizième siècle, excita dans cette contrée l'émulation d'une foule d'hommes de talent. Les villes de Tours, de Blois, de Bourges, d'Angoulême, donnèrent naissance à plusieurs artistes très-distingués, et notamment à un grand nombre d'habiles peintres sur verre. Robert Pinaigrier naquit vers l'an 1490. Il est vraisemblable que, malgré l'habileté des maîtres français qui dirigèrent ses études, il ne se borna point à l'instruction qu'il pouvait acquérir dans son propre pays, et qu'il alla étudier l'art du dessin en Italie, où brillaient alors les Léonard de Vinci, les Pollaïnoli, les Pérugin. Ce qui porte à le croire, c'est que dans un des vitraux dont il orna l'église de Saint-Hilaire de Chartres, il peignit un paysage au milieu duquel s'élevait cette capitale du monde chrétien. La ville de Chartres conserve encore le souvenir de ce tableau, placé autrefois dans la

chapelle dite des *Teinturiers*. Ces peintures de l'église de Saint-Hilaire furent le premier ouvrage qui fonda la réputation de Pinaigrier. Le Vieil, dans son Traité de la peinture sur verre, dit qu'elles furent exécutées de l'an 1527 à l'an 1530. Félibien, natif de Chartres, assure qu'elles datent de l'an 1520. Pinaigrier vint ensuite à Paris, où il enrichit successivement de ses ouvrages l'église de l'abbaye de Saint-Victor, celles de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de l'hospice des Enfants-Rouges, de Saint-Gervais, de Saint-Médéric ou Merry. On sait que la plupart de ces églises ont été fondées ou rebâties par François Ier. : celle de Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut terminée en 1520 ; celle des Enfants-Rouges fut fondée en 1524; celle de Saint-Médéric, peu d'années après. Un des tableaux de Saint-Hilaire de Chartres présentait une de ces conceptions bizarres que la piété peu éclairée des âges précédents avait avidement recherchées, et dont le beau siècle de François Ier. offre encore plus d'un exemple. C'était une allégorie dont l'objet était de rendre sensible le bienfait de la rédemption. On y voyait le corps du Sauveur couché sur un pressoir; le sang en ruisselait de tous côtés; les évangélistes recueillaient cette précieuse liqueur; les docteurs de l'Église en remplissaient des barriques, qu'ils transportaient sur une charrette conduite par un ange : des papes, des rois, des évêques, des cardinaux, renfermaient ces barriques dans des caves, où les distribuaient aux peuples. Dans le fond étaient des patriarches qui labouraient une vigne ; les prophètes cueillaient le raisin ; les apôtres le portaient au pressoir; saint Pierre le foulait. Les têtes des principaux acteurs étaient des portraits; on y reconnaissait Léon X, François Ier., Charles-Quint, Henri VIII, et d'autres personnages illustres du même temps. Ce tableau singulier obtint une grande réputation ; il fut copié sur les vitraux de plusieurs autres églises, et notamment à Paris dans les charniers de Saint-Etienne-du-Mont, par un des petits-fils de l'auteur, cent ans environ après l'exécution du vitrail de Chartres. La plupart des ouvrages de Pinaigrier n'existent plus ; mais nous en possédons encore assez pour pouvoir nous former une juste idée du mérite de cet habile peintre. L'église de Saint-Hilaire de Chartres, après avoir été plusieurs fois ravagée pendant la révolution, a été démolie en 1804. On doit au zèle et aux lumières du magistrat qui remplissait alors les fonctions de maire (M. Billard, maire actuel), d'avoir sauvé ce qui restait des ouvrages à demi détruits de Pinaigrier. Il en a été formé deux vitraux de cinq pieds environ de hauteur, sur une largeur à-peu-près égale, placés aujourd'hui dans l'église de Saint-Père ou Saint-Pierre, de la même ville, aux deux côtés de la chapelle de la Vierge, derrière le chœur. Ces fragments ne présentent plus aucun sujet complet ; ce ne sont que des figures ou des groupes isolés : mais on y retrouve le style et le coloris de leur auteur. Les vitraux de l'église de Saint-Victor, ceux de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et de l'église des Enfants-Rouges, ont péri, ainsi que les édifices auxquels ils étaient attachés, à moins toutefois que les soins de quelque amateur zélé pour la conservation des chefs-d'œuvre d'une industrie toute française, n'en aient sauvé quelques

débris. Ceux de l'église de Saint-Victor représentaient les débauches de l'Enfant prodigue, la résurrection du Lazare, la Cène, et quelques traits de la vie de Saint-Léger. Ils ont été long-temps regardés comme les meilleurs que Pinaigrier ait exécutés à Paris. Sur ceux qui décoraient l'église de l'hospice des Enfants-Rouges, ce maître représenta François Ier. et la reine de Navarre, sa sœur, caressant ces jeunes orphelins; l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, et notamment le Sauveur montrant des enfants à ses disciples, et les leur faisant admirer comme des modèles de candeur. Tous les historiens ont célébré ces peintures, et particulièrement la dernière, à cause de la naïveté des attitudes, de la vérité des contours, de l'expression des têtes, et de la richesse du coloris. L'église de Saint-Gervais et celle de Saint-Médéric n'ont pas entièrement perdu leurs ornements. Les vitraux du chœur de l'église de Saint-Gervais, qui représentaient le Paralytique, la Piscine et la Résurrection du Lazare, sont détruits, ainsi que ceux de Jean Cousin, qui leur servaient de pendant. Une autre peinture de Pinaigrier, représentant des Pélerins qui arrivaient au Mont-Saint-Michel, et des Bergers qui exécutaient des danses sur cette montagne, a subi le même sort. Mais il subsiste encore, dans la chapelle de la Vierge, située derrière le maître-autel, trois vitraux, et des fragments de deux autres, de la main de ce maître, où est peinte l'histoire de la Vierge. Ces vitraux offrent tous les genres de mérite justement attribués à cet habile peintre. Les têtes sont belles, les expressions justes, les draperies d'un bon style. Les formes en général tiennent encore un peu de la manière du Pérugin. Ces peintures se distinguent surtout pour la fermeté de l'exécution et la magnificence du coloris. Mais les plus beaux ouvrages de Pinaigrier qui subsistent dans la capitale, sont les vitraux de l'église de Saint-Médéric, représentant l'histoire de Joseph. Les figures en sont grandes comme nature. Il paraît que ces vitraux étaient d'abord au nombre de trois, et qu'ils furent placés dans le chœur, à gauche, où ils se trouvent encore. Un des curés, voulant donner plus de jour à l'église, a fait enlever de chacune des fenêtres les deux panneaux du centre, et les a fait transporter aux quatre fenêtres de la croisée, où ils sont associés à d'autres peintures sur verre, d'une manière différente, et qui représentent d'autres sujets. Mais la supériorité du style, la vivacité et la vérité du coloris, les font aisément distinguer. Dans les peintures du chœur, on voit Joseph gardant les troupeaux de son père, expliquant les songes, retiré du puits, vendu à des marchands, paraissant devant Pharaon, etc. Les fragments de la croisée représentent le songe de la gerbe, et celui des étoiles; ils renferment aussi diverses figures qui appartenaient aux compositions restées dans le chœur. Le style de l'auteur s'est fort agrandi dans ces peintures. Les poses sont plus hardies, sans être moins vraies que celles de l'histoire de la Vierge. Les contours sont plus purs. Il y a en tout plus de fermeté, plus d'élégance et plus de noblesse. Apparemment que l'habitude de lutter avec Jean Cousin avait excité l'émulation de Pinaigrier. Peut-être aussi que les progrès de Raphaël, connus en France par les tableaux de Saint-Michel et de la Sainte-Famille, avaient développé de plus en plus ses facultés

naturelles. Un artiste italien, consulté par Sauval, disait de ces peintures : *Sono delicate, dolcissime e di grandissima maniera.* Il est à regretter que des maîtres tels que Pinaigrier aient exclusivement consacré leur talent à des peintures sur verre, et soient aujourd'hui si peu connus. Il en résulte, dans la suite de l'art français, une lacune apparente, qui ne vient réellement que de la destruction d'une multitude de ces fragiles ouvrages, et de l'incurie de la plupart des personnes qui en possèdent les derniers restes. — Pinaigrier eut trois fils, qu'il instruisit dans son art : Nicolas, Jean et Louis. Nicolas fut le plus habile des trois. La tradition lui attribue deux vitraux de cinq à six pieds de haut, qui se voient encore à Chartres, dans l'église de Saint-Aignan. L'un représente le Portement de croix, l'autre le Jugement dernier. On croit reconnaître la main de Nicolas dans les vitraux de l'église inférieure de Notre-Dame de Chartres. Ces vitraux ont été gravés par M. Willemin, parmi ses *Monuments français inédits*, avec la fidélité et l'esprit qui caractérisent les ouvrages de cet estimable artiste. Le chœur de l'église de Saint-Père de Chartres renferme sept vitraux de huit pieds de haut environ, que la tradition donne aussi à Nicolas. On y admire la beauté et l'élégance du dessin; mais on trouve que le coloris n'a pas toute la vigueur de celui de Robert. La conservation en est due aux soins vigilants de M. le maire actuel : c'est lui qui les a fait enlever d'une église abandonnée, et qui les a placés dans celle-là (1). Les ouvrages de Robert Pinaigrier sont inédits. Il est à desirer, pour la connaissance de l'histoire de l'art français, qu'il en soit publié des gravures, et particulièrement des tableaux de Joseph. — Un second Nicolas PINAIGRIER, petit-fils de Robert, s'illustra dans le dix-septième siècle. Il peignait des vitraux à Paris, en 1618 et en 1635. Il orna de plusieurs de ses ouvrages les charniers de l'église paroissiale de Saint-Paul, ancienne église royale, qui n'existe plus. C'est ce Nicolas qui exécuta, dans les charniers de l'église de Saint-Étienne-du-Mont, une copie du pressoir mystérieux de Saint-Hilaire de Chartres. Ce sujet avait été adopté par diverses confréries de marchands de vin. Il ne subsiste plus à Paris, à notre connaissance, aucune peinture de ce maître, à moins qu'on ne lui attribue quelqu'un des vitraux qui se voient encore dans les charniers de Saint-Étienne-du-Mont. Cette opinion ne serait pas sans vraisemblance; mais on n'en peut donner aucune preuve.

E—c D—D.

PINAMONTI (JEAN-PIERRE), écrivain ascétique, né en 1632, à Pistoie, d'une famille noble, après avoir terminé ses études, embrassa l'institut de saint Ignace, et fut destiné par ses supérieurs à suivre la carrière de l'enseignement; mais de violents maux de tête l'ayant forcé de renoncer au travail du cabinet, il résolut, à l'exemple du P. Segneri (*V.* ce nom), de se dévouer aux missions des campagnes. Les fruits abondants que produisirent ses prédications, lui valurent une célébrité à laquelle il tenta vainement d'échapper. La du-

(1) L'auteur du présent article doit la connaissance des faits qui concernent la ville de Chartres, aux lumières et à la complaisance de M. Herisson, juge au tribunal civil du département d'Eure-et-Loir. Ce magistrat occupe ses loisirs à la composition d'une Histoire de cette ville, où nous trouverons de précieux détails sur l'état des arts, dans les XIIIe., XIVe., XVe. et XVIe. siècles..

chesse de Modène le choisit pour son directeur spirituel; et il fut également honoré de la confiance de Cosme III, grand-duc de Toscane. Le P. Pinamonti ne vit, dans cette double faveur, qu'un moyen de plus d'adoucir le sort des habitants de la campagne, auxquels il continua de porter des consolations de tout genre. Il mourut dans la petite ville d'Orta, au diocèse de Novare, le 25 juin 1703. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages ascétiques, en italien, dont on voit la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri. Ils ont été recueillis à Parme, 1706 et 1718, in-fol., et Venise, 1724, in-4°. de 917 pag.; ibid., 1742. Le P. Courbeville en a traduit deux en français : Le *Directeur dans les voies du salut*, 1728, in-12; et *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, 1737, in-12. (*V.* COURBEVILLE, X, 98.) W—s.

PINART (MICHEL), savant orientaliste, né à Sens, en 1659, perdit jeune ses parents, qui le laissèrent sans fortune. Ses heureuses dispositions pour l'étude lui méritèrent la bienveillance de l'abbé Boileau, grand-vicaire du diocèse de Sens; et ce généreux protecteur le fit admettre dans l'école de Germ. Gillot à Paris (*Voy.* GILLOT, XVII, 384). Il y apprit le latin, le grec et les éléments de l'hébreu : il se perfectionna dans la connaissance de cette langue, en aidant le P. Thomassin à mettre en ordre les matériaux de son *Glossaire* (Voy. THOMASSIN), et en donna des leçons, qu'il eut le plaisir de voir fréquenter même par des dames d'un rang distingué. Il obtint enfin une place de sous-maître au collége Mazarin, et fut nommé, en 1712, théologal du chapitre de Sens. Il revint alors en cette ville, où il mourut d'une rétention d'urine, le 3 juillet 1717, à l'âge de 58 ans. Pinart avait été admis, en 1706, à l'académie des inscriptions; et l'on trouve dans le *Recueil* de cette compagnie, l'analyse de ses Mémoires, sur le nom de *Byrsa*, donné à la citadelle de Carthage; — sur une médaille d'*Hélène*;—sur ce passage du premier livre des Rois : *Applica ad me ephod*; — et enfin sur les *Médailles samaritaines* qui portent le nom de *Simon*. On a en outre de Pinart, dans le *Supplément du Journal des savants*, année 1707, une *Notice* de toutes les *Bibles hébraïques* imprimées jusqu'à cette époque. Son *Eloge* par de Boze fait partie du tome III du *Recueil* de l'académie. W—s.

PINAS (JEAN), peintre, né à Harlem, vers l'an 1596, peignait, avec un égal succès, la figure et le paysage. Il avait parcouru l'Italie, pendant plusieurs années, avec le célèbre paysagiste Pierre Lastman. Son coloris est remarquable par la vigueur du pinceau. On peut lui reprocher d'être un peu forcé, et de tomber quelquefois dans le noir : cependant cette manière ne laisse pas d'avoir des partisans; et ce n'est pas peu de gloire pour Pinas d'avoir eu Rembrandt pour imitateur. Parmi les tableaux qu'on doit à cet habile artiste, on citait une *Histoire de Joseph vendu par ses frères*. On y admirait la fermeté du dessin, et l'effet général de toute la composition. Le Musée du Louvre possède de ce maître un dessin à la plume et colorié, représentant un paysage. — Son frère, Jacques PINAS, ne perfectionna pas son talent en visitant l'Italie; et ce désavantage se fait remarquer dans les tableaux de sa première manière. Mais lorsque Jean fut de retour de

cette contrée, il dirigea les travaux de son frère; et l'on met peu de différence entre les productions de ces deux artistes. P—s.

PINCHBECK, mécanicien anglais, du dix-huitième siècle, a fait plusieurs instruments et mécanismes qui furent fort admirés de son temps, mais qui ont été surpassés de nos jours. En 1724, il fit entendre devant la cour royale d'Angleterre, un piano à queue, dont le son imitait la flûte, la trompette et les timbales: il est probable que c'étaient les mêmes sons que l'on produit aujourd'hui par les pédales de tous les grands pianos. Il établit ensuite une machine très-compliquée, où l'on voyait Orphée jouant de la lyre au milieu d'une forêt, marquant la mesure avec la tête et le pied, et entouré d'une foule d'animaux qui faisaient des mouvements divers. On entendait en même temps exécuter des morceaux de musique, composés par Hændel, Corelli et autres compositeurs célèbres : de l'autre côté, la machine représentait un paysage ; on voyait la mer avec des vaisseaux qui se perdaient dans le lointain, des dauphins jouant sur l'eau: sur le côté, des hommes à pied et en voiture parcouraient la grande route; on voyait les roues tourner et les chevaux remuer: sur une rivière, des cygnes et des canards étaient également en mouvement. De pareilles machines, qui autrefois amusaient beaucoup, se voient encore dans les cabinets des curieux. Une invention qui a fait à Pinchbeck une réputation plus durable, est celle de la composition d'un métal qui a été nommé par les Anglais *Pinchbeck*. Il imite l'or, et se compose de cuivre rouge, de cuivre jaune et d'étain. Ce qui lui donne une supériorité sur d'autres compositions de ce genre, c'est qu'il conserve mieux la couleur jaune de l'or, et trompe davantage l'œil. Pinchbeck mourut à Londres en 1783. D—G.

PINCIANUS. *Voy.* NUNNÈS (FERDINAND).

PINÇON. *V.* PINZON.

PINDARE, le prince des lyriques grecs, naquit dans les environs de la Thèbes de Béotie, la première année de la LXVe. olympiade, 520 ans avant J.-C., et mourut à l'âge de 74 ans. Si l'on en croit les Grecs, amateurs du merveilleux, son enfance fut une suite de prodiges : il était tout simple que sa mort ne fût point une mort ordinaire; elle lui fut annoncée, dit-on, par Proserpine, qui lui apparut en songe, pour lui reprocher qu'elle était la seule divinité que ses chants n'eussent point célébrée, et lui prédire qu'il la célèbrerait bientôt dans ses propres états. Peu de jours s'écoulent, Pindare meurt; et la ville de Thèbes retentit d'une *Hymne à Proserpine* : c'est une vieille femme qui la chante; et c'est le poète qui est venu la lui réciter en songe. Valère-Maxime et Suidas racontent autrement la mort de Pindare: selon eux, il assistait aux exercices du gymnase, et s'endormit paisiblement du dernier sommeil, la tête appuyée sur les genoux du jeune Théoxène, son disciple. L'historien latin fait remarquer une faveur particulière des dieux dans les circonstances mêmes de cette mort. Plutarque ne paraît pas douter que la Pythie n'ait officieusement averti Pindare de son dernier moment. Pourquoi d'ailleurs n'eût-elle pas ajouté cette dernière marque de protection à l'oracle qu'elle avait déjà rendu en sa faveur, et qui prescrivait aux ha-

bitants de Delphes de lui donner, dans tous les sacrifices, une portion égale à celle des prêtres d'Apollon? De là, sans doute, le reproche d'avarice, si souvent adressé à ce grand poète: mais on conviendra, du moins, qu'il y avait une certaine adresse à s'appuyer d'un oracle pour le justifier. Ce qui reste vrai, au milieu de tous ces rêves mythologiques, c'est que, malgré la préférence accordée quelque fois sur lui à des rivaux plus heureux (*V.* Corinne), son rare mérite fut dignement apprécié de son siècle. Que son père se nommât Daïphante, Scopelinus ou Pagonidas; qu'il ait eu pour mère Myrto, Myrtis, ou Clidicé; et pour fille, Polymetis, ou Eumetis, qu'importe depuis plus de deux mille ans à sa mémoire? Ses véritables titres de famille se trouvent aujourd'hui dans ceux qu'il a pour jamais acquis à l'admiration des siècles, et que l'enthousiasme d'Horace a si noblement consacrés dans une ode, digne à-la-fois du chantre, du sujet et du héros. Pindare s'était exercé dans presque tous les genres de poésie : Suidas, et après lui Fabricius, nous ont conservé la liste de ses nombreux ouvrages, dont il ne reste que les hymnes composées en l'honneur des vainqueurs aux jeux solennels de la Grèce: c'en est assez pour nous faire apprécier toute la force, toute l'étendue de son génie, et le caractère original de son talent. Comme tous les hommes privilégiés, qui sortent de la mesure commune, Pindare a rencontré des partisans et des détracteurs également passionnés: ce n'est point ici le cas de réveiller des querelles depuis long-temps assoupies; mais nous devons insister sur le reproche fondamental généralement fait à ce poète, par des critiques incapables de mesurer seulement la hardiesse de son vol. On l'a donc attaqué sous le double rapport des sujets, et de la manière dont il les traite. Mais, de bonne foi, est-ce à la lecture froide et tranquille du cabinet, que l'on peut éprouver quelque chose de l'enthousiasme qui inspirait le chantre thébain, ou recevoir quelque étincelle du feu divin qui l'animait? Il faut se transporter avec Pindare au milieu de ces graves et imposantes solennités, qui rassemblaient l'élite de la Grèce, tantôt à Olympie, tantôt à Delphes ou à Corinthe: il faut assister avec lui à ces brillants spectacles, où la force, l'adresse et l'agilité se disputaient l'honneur d'un triomphe que sa lyre allait rendre immortel; et l'on concevra jusqu'à quel degré d'exaltation a pu s'élever une imagination aussi éminemment poétique: on concevra que, malgré son abondance et sa richesse naturelle, la langue du poète lui semble encore insuffisante, et qu'il est obligé de créer un nouveau style et des tours nouveaux, pour prêter à des idées, essentiellement les mêmes, la nouveauté des formes qui les reproduisent. Quelque obscurs que soient ou le vainqueur qu'il célèbre, ou la ville qui lui donna naissance, Pindare saura trouver dans les ressources de son génie, les moyens d'ennoblir l'un et l'autre: c'est que deux grandes pensées, la religion et la gloire de la patrie, alimentent sans cesse cette inépuisable fécondité. Ce n'était point, en effet, seulement pour amuser les yeux par un vain spectacle, que les sages législateurs de la Grèce avaient attaché une si haute importance à la célébration de ces jeux: religieuses et politiques à-la-fois, ces belles institutions avaient surtout pour objet

d'entretenir dans le cœur des peuples le respect pour les dieux, et cet ardent desir de gloire, ce sentiment de fierté nationale, qui, habilement dirigé, a fait, dans tous les temps, la force et la splendeur des états. Voilà ce qui respire d'un bout à l'autre dans les Odes de Pindare. C'est moins le vainqueur qui l'occupe, que la victoire elle-même. Tourmenté du besoin de montrer sans cesse la gloire à sa nation, il la voit, il la poursuit partout; et quand elle n'éclate pas assez dans ses héros, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs mêmes des jeux. De là, ces écarts qui semblent quelquefois l'entraîner si loin de son but, que l'on a dit de lui (avec plus d'esprit toutefois que de justesse), qu'il semble chanter ses héros, à condition de n'en point parler. Mais si le fil délicat qui rattache ces divers épisodes au sujet principal, échappe à des yeux inattentifs ou peu familiarisés avec les mystères de la poésie, il n'en existe pas moins; et il n'est pas impossible de le retrouver. Prenons pour exemple la première des Olympiques, celle même qui a fourni à Perrault l'occasion de débiter tant d'inepties. Le poète veut féliciter Hiéron de la victoire qu'il vient de remporter; et, à peine entré en matière, le voilà jeté dans l'histoire et l'éloge de Pélops, la fable de Tantale, etc. Que peuvent avoir de commun ces digressions avec l'objet principal ? Le voici : Hiéron était roi de Syracuse, fondée par une colonie des enfants de Pélops; et, à ce seul nom de Pélops, l'imagination du poète s'enflamme : elle se retrace, elle décrit les malheurs où l'orgueil précipita Tantale et sa race; et il en tire de graves leçons, pour prémunir son héros contre les séductions de la puissance et des richesses. Une autre considération liait encore au sujet de cette ode l'épisode de Pélops: sa victoire sur Œnomaüs, à la course des chars; ses conquêtes et son établissement dans cette partie de la Grèce, à laquelle il donna le nom de *Péloponnèse.* Voila la marche de Pindare : voila le *beau désordre* dont parle Boileau, et que Longin admire, dans le discours même, quand l'orateur s'abandonne à la véhémence de la passion. Mais cette marche est si sublime, qu'Horace lui-même désespérait de pouvoir la suivre, et menaçait d'avance du sort d'Icare, l'imprudent qui oserait se hasarder sur les traces du cygne de Dircé. C'est que le génie ne s'imite point, et le génie de Pindare, bien moins encore que tout autre. Inimitable dans ses conceptions, il l'est également dans sa diction. La véhémence des figures, la hardiesse des images, l'audace des métaphores, le nombre et l'harmonie des tours, l'entraînante rapidité du style, tout concourt à le placer à cette hauteur *divine*, où brille, comme un phare éclatant, son immortel génie, pour avertir des dangers de l'approche. Il est glorieux, sans doute, pour la France, que deux poètes français, J.-B. Rousseau, et P.-D. E. Lebrun, aient seuls mérité jusqu'ici l'honneur d'être nommés après Pindare : l'un, pour la richesse poétique des détails, et la beauté soutenue de l'expression; l'autre, pour la chaleur, l'entraînement et l'énergie qui distinguent quelquefois ses compositions. Ce sont d'heureux imitateurs : mais Pindare n'en est pas moins resté sans rival. Faut-il donc s'étonner que celui de tous les peuples qui s'est

montré le plus sensible au charme des arts, le plus avide de gloire et de plaisir, ait comblé un tel homme de distinctions, d'honneurs et de richesses pendant sa vie; et qu'il ait révéré sa mémoire jusque dans sa dernière postérité? Six cents ans après sa mort, Pausanias retrouva dans Thèbes la statue élevée à Pindare, dans la place destinée aux exercices publics. Mais cette statue elle-même a cédé aux efforts du temps: cette maison, devant laquelle s'étaient respectueusement arrêtées deux fois les fureurs de la guerre, est depuis long-temps ensevelie sous ses ruines. Un seul monument a bravé et le temps et la guerre: c'est celui que Pindare s'est élevé lui-même, et que nous admirons, dans ce qui nous reste de ses ouvrages. Ils parurent pour la première fois, à Venise, 1513, chez les Aldes; et cette édition fut bientôt suivie de celle de Rome, 1515, fidèlement reproduite depuis par Cratander, à Bâle, 1526; à Francfort, par Burbach, 1542; à Paris, par Morell et les Estienne, 1588 et suiv.; et par N. Le Sueur (*Sudorius*), avec une version métrique, qui n'est pas sans mérite, 1582; réimprimée avec luxe, et de format in-fol., à Oxford, 1697. La première édition critique de Pindare, est celle de Schmid, Wittemberg, 1616, in-4°. Ce savant avait déjà publié, en 1611, un *Specimen* de corrections pour environ six cents pages du poëte grec. Le célèbre Heyne a porté de cette édition un jugement aussi modeste qu'impartial: (voyez sa préface, pag. 45.) Il fait beaucoup plus de cas de l'édition publiée à Saumur, 1620, in-4°., par Jean Benoît (*Benedictus*), sous le rapport de l'interprétation du texte, et du commentaire qui l'accompagne, quoique surchargé parfois de remarques vulgaires ou inutiles. Les *Fragments* parurent à Strasbourg, 1776, in-4°., rassemblés avec soin, classés avec autant d'ordre que possible, et commentés surtout avec une rare sagacité, par Schneider. Trois ans auparavant, en 1773, Heyne avait donné une première édition de Pindare, d'après le texte d'Oxford, et avec la version latine de Koppe, corrigée en plusieurs endroits par le savant éditeur. La seconde, bien plus complète, et supérieure en tout à la première, parut à Göttingue, 1798, 3 vol. in-8°., divisée en cinq parties. Elle est enrichie des *Fragments*, dont nous venons de parler, et d'une excellente dissertation de M. Hermann, sur le système métrique de Pindare. Villoison a laissé, dit-on, des notes précieuses sur les Olympiques: elles ne seront probablement pas perdues pour un nouvel éditeur. Sans parler des versions, aujourd'hui illisibles, du champenois Marin, et de P. de la Gausie, qui écrivaient au commencement du dix-septième siècle, les savants académiciens Sallier et Massieu ont traduit en français quelques odes choisies de Pindare. Chabanon a donné les *Pythiques*; et Vauvilliers, dans son *Essai sur Pindare*, une idée du système de traduction qu'il faudrait, selon lui, appliquer à ce poëte; système qui n'a point obtenu l'approbation des savants étrangers. Gin, que l'on pourrait appeler le Marolles du XVIIIe. siècle, publia, en 1801, une traduction complète de Pindare, qui n'a pas empêché M. Tourlet de donner la sienne, en 1818, avec le texte grec de Heyne, soigneusement revu, très-bien imprimé, et de savantes notes sur les passages difficiles ou mal interprétés

avant lui. Les Italiens ont plusieurs traductions en vers, de Pindare: celles d'Adimari, 1631 ; de Mazari, 1776; de Jérocades, 1790. On cite avec éloge, les versions anglaises de Cowley et de West, quoique incomplètes; et les Allemands font grand cas de celle de Gédike. A—D—R.

PINDEMONTE (MARC-ANTOINE), littérateur, né, en 1694, à Vérone, d'une famille qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite (Voy. la *Verona illustrata* de Maffei), était versé dans les langues grecque et latine, et cultiva plus particulièrement la poésie. Sa mémoire tenait du prodige: il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu; et, quand il était consulté, il citait exactement le volume et la page où se trouvaient les renseignements demandés. Il remplit les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, où il mourut, en 1744. Outre des Discours sur les règles de l'art dramatique et du poème épique, on a du marquis Pindemonte une foule de petites pièces agréablement versifiées. Il en avait publié un Recueil (*Poesie latine e volgari*), Vérone, 1721, in-8°.; mais son neveu Hippolyte, dont on parlera plus bas, en a donné une édition augmentée, Venise, 1776, 2 vol. in-8°. Pindemonte laissait inédite une Traduction en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, terminée dès 1730: elle a été publiée par son petit-neveu, Vérone, 1776, in-4°., avec le texte en regard. Le savant éditeur l'a fait suivre d'une *Lettre* sur la traduction de Stace, par Selvaggio Prospera.—PINDEMONTE (Charles), neveu de Marc-Antoine, né à Vérone, en 1735, se fit connaître, dès l'âge de dix-huit ans, par une bonne traduction italienne du *Poème* de Vida sur les *Echecs*. — PINDEMONTE (Didier), frère de Charles, gentilhomme du duc de Hesse-Darmstad, a publié: *Riposta universale alle opere del Scip. Maffei*, Vérone, 1754, in-8°. — PINDEMONTE (Jean), parent des précédents, né à Vérone, en 1751, fut préteur à Vicence: on a de lui quelques tragédies recueillies sous le titre de *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8°. — PINDEMONTE (Hippolyte), frère cadet du précédent, est un des poètes les plus aimables que l'Italie ait produits dans le dix-huitième siècle. Né à Vérone, en 1757, il fut admis, jeune, dans l'ordre de Malte: mais la délicatesse de sa santé ne lui permit pas de suivre la carrière périlleuse dans laquelle il était entré, et il consacra sa vie entière au culte des Muses. Une douce mélancolie formait le trait particulier de son talent, comme de son caractère. Il a célébré dans ses poésies, les charmes de la campagne, où il vivait retiré, partageant son temps entre les plaisirs de l'étude et ceux que lui offrait une société choisie. Il entreprit le voyage de Suisse, pour lier connaissance avec Salomon Gesner, qui avait le même goût (*V.* Meister, *Promenades suisses.*) On connaît de lui: I. *Volgarizzamenti dal latino e dal greco in versi italiani*, Vérone, 1781, in-4°. de 158 pag., en société avec Jérôme Pompéi, noble Vénitien. II. *Versi*, Bassano, 1784, grand in-8°. Il a publié ce Recueil sous le nom académique de *Polidete Melpomenio*. III. *Volgarizzamento dell' inno a Cerere, scoperto ultimamente e attribuito ad Omero*, ibid., 1785, in-8°. L'auteur a fait suivre cette traduction d'un *Discours* sur les défauts que la mode avait intro-

duits dans la littérature; il y donne d'excellents avis à ses compatriotes. IV. *Saggio di poesie campestri*, Parme, Bodoni, 1788, in-12. : ce Recueil a été réimprimé en 1792. Pindemonte avait composé les pièces que renferme ce volume, pendant une maladie qui fit craindre pour sa vie. On y distingue un petit Poème sur les quatre parties du jour. V. *Poesie*, Pise, 1798, in-16. VI. *Arminio, tragedia*, Philadelphie (Pise), 1804, in-8°. Le choix de ce sujet prouve que l'auteur n'était point resté étranger aux maux qui pesèrent sur son pays. VII. *Epistole in versi*, Vérone, 1805; Florence, 1809, in-12. VIII. La *Traduction*, en vers, des deux premiers chants de l'*Odyssée*, avec quelques fragments des *Géorgiques*, et deux épîtres, l'une à Virgile, et l'autre à Homère, 1810, in-8°.

W—s.

PINE (John), graveur au burin, naquit à Londres vers 1700. Les différentes planches que l'on doit à cet artiste sont loin d'être sans mérite; les principales, celles qui lui ont obtenu une réputation méritée, sont: I. *La représentation des cérémonies usitées à la procession des chevaliers du bain, telles qu'on les voit dans la chapelle de Henri VII à Westminster*. II. *La destruction de l'Armada*, ou *de la flotte invincible de Philippe II, roi d'Espagne*, d'après les tapisseries de la chambre des pairs d'Angleterre. III. *Les plans de la ville de Londres et de Westminster*, publiés en 1746, en vingt cinq feuilles. Le talent de Pine ne se bornait pas à la gravure: littérateur éclairé, il avait fait des auteurs de l'antiquité une étude approfondie; et c'est à cette prédilection, que l'on doit sa belle édition d'Horace, dont le texte est gravé sur cuivre, 1737, 2 vol. grand in-8°. Il avait formé le projet de rendre le même hommage à Virgile ; mais il ne put terminer que les *Bucoliques* et les *Géorgiques*; et ces deux ouvrages furent publiés par son fils. Ils sont, comme son Horace, ornés de monuments antiques, qui servent, soit à éclaircir le texte, soit à expliquer quelques usages des anciens. — Robert-Edge Pine, fils du précédent, s'adonna au genre du portrait, et y obtint un véritable succès. Il est regardé comme un des meilleurs coloristes de l'école anglaise : cependant, lorsque la société pour l'encouragement des arts proposa des prix pour la peinture historique, il se mit sur les rangs, et fut couronné successivement en 1760 et 1762. Les sujets qu'il traita, sont la *Prise de Calais par Edouard III*, et *Canut entendant les vagues de la mer*. Les figures étaient de grandeur naturelle. En 1782 il exposa une suite de tableaux, dont il tira les sujets des pièces de Shakspeare. Quelque temps après il passa en Amérique, où il mourut en 1790. Ce peintre a de la chaleur ; ses compositions sont riches, et son coloris est plein de force; il entend très-bien le clair-obscur, et en général son ton est historique : mais ses tableaux d'histoire manquent par le dessin. Ses portraits soutiennent l'examen avec plus d'avantage.

P—s.

PINEAU (Séverin), en latin *Pinæus*, né à Chartres, vers le milieu du seizième siècle, et mort à Paris, doyen du collége royal de chirurgie, le 29 novembre 1619, fut l'un des professeurs les plus habiles que cette école ait possédés. Il avait fait d'excellentes études classiques ; et, ce qui était assez rare parmi les chirurgiens de son temps,

il professait en latin. Sa réputation était déjà brillante, lorsqu'il épousa la fille de Philippe Collot. Devenu alors l'un des possesseurs du secret de l'opération de la taille par le grand appareil, il acquit bientôt, comme lithotomiste, une célébrité nouvelle. A la demande de Dulaurens, premier médecin du roi, il s'engagea par contrat, avec Henri IV, à instruire dix élèves qui conserveraient la tradition de cette opération, et qui la pratiqueraient gratuitement sur les pauvres calculeux : mais, soit que la mort vînt trop tôt frapper l'instituteur, soit que les disciples n'aient pas répondu à son zèle, cet établissement n'eut point de résultat. On doit à Pineau, des travaux précieux en anatomie. Il connut, par exemple, les ventricules du larynx, presque complètement oubliés depuis Galien, et que Morgagni décrivit ensuite avec tant d'exactitude. Ses ouvrages sont : I. *Opusculum anatomicum, physiologicum, verè admirandum, in duos libellos distinctum, tractans analyticè, primò notas integritatis et corruptionis virginum, deindè graviditatem et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distrahi dilucidè docetur*, Paris, 1597, in-8°. Cet écrit, que Pineau avait d'abord rédigé en français, et dans lequel il sut joindre l'agréable à l'utile, est remarquable par la clarté, la concision et l'énergie du style : aussi eut-il plusieurs traductions en France, en Allemagne et en Belgique. Une version allemande que l'on en fit à Erfurt, 1724, in-8°., fut proscrite par les magistrats, à raison du peu de soin que le traducteur avait mis à voiler les descriptions anatomiques qu'un tel sujet comporte. On trouve dans ce traité, après une indication exacte des signes de la virginité et de la défloration, une discussion lumineuse et aprofondie sur la valeur de chacun des caractères énumérés. L'auteur y démontre que la matrice de la femme n'est pas, ainsi que l'admettaient quelques anatomistes, partagée en plusieurs loges. Il soutient ensuite que l'accouchement est précédé d'un relâchement préliminaire de la symphyse des os du bassin, qui s'écartent durant la parturition. Cette proposition, dont l'exactitude est aujourd'hui démontrée, était alors l'objet de vives discussions ; et pour démontrer ce qu'il avançait, Pineau fut obligé de disséquer publiquement devant Laurent Joubert, Barthélemi Cabrol et la plupart des maîtres en chirurgie de Paris, le corps d'une femme qu'on venait de pendre peu de jours après être accouchée d'un enfant qu'elle avait tué. II. *Discours touchant l'invention et l'extraction du calcul de la vessie*, Paris, 1610, in-8°. Cet écrit renferme une description exacte et rapide de la méthode lithotomique de Mariano. Il est difficile de concevoir comment, plusieurs années après sa publication, cette opération était encore un secret pour le plus grand nombre des chirurgiens. B—N.

PINEAU (GABRIEL DU), jurisconsulte, naquit à Angers en 1573. Après s'être distingué au barreau de sa patrie, il vint à Paris, où il ne se fit pas moins estimer par la délicatesse qu'il mettait dans le choix des causes dont il se chargeait, que par le talent avec lequel il les défendait. De retour à Angers, il devint conseiller au présidial, et fut regardé comme l'oracle de la province. Marie de Médicis le créa maître des requêtes de son hôtel. Elle chercha

dans sa disgrace à s'appuyer des conseils de ce magistrat ; mais il ne lui inspira que des sentiments de paix. Son intégrité, jointe à une vertu sévère, le faisait appeler le *Caton* de l'Anjou. Louis XIII le nomma, en 1632, maire et capitaine général d'Angers, place où Du Pineau mérita le titre de *père du peuple*. Sa maison était une espèce d'académie où tous les gens de lettres se réunissaient à certains jours pour discuter diverses matières. Ce digne citoyen mourut en 1644, dans les sentiments de religion dont il avait été un modèle exemplaire pendant toute sa vie. Ses ouvrages ont été réunis en deux volumes in-fol., 1725, par les soins de Poqnet de Livonière, qui les a ornés de remarques utiles : ils consistent en un bon *Commentaire sur la coutume d'Anjou*, qui est regardé comme son chef-d'œuvre; en plusieurs Consultations, Dissertations, etc., sur des matières de jurisprudence, parmi lesquelles on en distingue une sur le *Patriarcat d'Occident*, contre Dumoulin, et dont M. de Marca a beaucoup profité. On y trouve aussi ses *Notes* contre celles que Dumoulin avait publiées sur le *Décret* et les *Decrétales* : celles de Dumoulin étaient injurieuses au Saint-Siége ; Du Pineau donna peut-être dans l'excès opposé. Pinsson a tâché de redresser l'un et l'autre par de nouvelles notes dans le ve. tome de Dumoulin. T—D.

PINEDA (JEAN DE), théologien espagnol, né, en 1557, à Séville, d'une famille noble, embrassa la règle de saint Ignace, à l'âge de quatorze ans, et, après avoir terminé ses études, enseigna dans divers colléges, avec beaucoup de succès. Ses talents et son application lui méritèrent l'estime de ses confrères, qui le députèrent à Rome, pour défendre les intérêts de la province d'Andalousie. A son retour, il fut nommé consulteur - général de l'inquisition, et chargé de visiter toutes les bibliothèques, pour en éloigner les ouvrages qu'il jugerait dangereux. Il mourut à Séville, le 27 janvier 1637. Le P. Pineda joignait beaucoup de modestie à une vaste érudition; il avait fait une étude aprofondie des langues orientales. Il était l'ami d'André Schott, qu'il engagea à publier la version de la *Catena græc. Patrum in Proverbia Salomonis*, par Theod. Peltar. Outre quelques *Opuscules* en espagnol et en latin, dont on trouvera les titres dans la *Bibl. societ. Jesu*, on a aussi de lui : I. *La monarchie ecclésiastique*, ou Histoire universelle du monde, depuis la création (en espagnol), Salamanque, 1588, quatre tomes in-folio; Barcelone, 1620, même format (1). II. *Commentarius in Job*, Madrid, 1597-1601, 2 volumes in folio; Venise, 1619. III. *Salomo prævius sive de rebus Salomonis regis libri octo*, Lyon, 1609, in-fol. : cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, est une introduction à la lecture de l'Ecclésiaste. IV. *Commentarius in Ecclesiasten*, Venise, 1619 ; Anvers, 1620, in-fol. V. *Mémorial touchant la sainteté et les vertus héroïques du saint roi Ferdinand III*, Séville, 1627, in-fol. (en espagnol). VI. *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*, Séville, 1631, in-fol. Cet ouvrage fut imprimé par ordre du cardinal Zapata, grand-inquisiteur d'Espagne, qui avait donné la commission à Pineda, de visiter les bibliothèques. M. Peignot, dans

(1) Cet ouvrage n'est point compris dans la notice que les PP. Alegambe et Sotwel ont donnée des écrits de Pineda.

son *Dictionnaire* des livres condamnés au feu (tom. 1er., p. 256-65), a publié la liste chronologique des principaux *Index*, dont le premier, suivant Reimmann, est celui de Venise, 1543, très-rare. W—s.

PINEL (Le Père), né en Amérique, et, à ce qu'il paraît, à Saint-Domingue, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et, suivant l'usage, y fut d'abord employé dans l'enseignement. Il était régent de troisième au collége de Juilly, en 1732; et c'est à lui qu'était adressée une lettre de Duguet, du 3 février de cette année, qui a été rendue publique. En 1736, il se trouvait à Vendôme: les sentiments qu'il professait sur les contestations du temps, lui attirèrent un ordre de cesser ses instructions. En 1746, il résidait dans la maison de Saint-Honoré, à Paris; et il fut un des chefs de l'opposition qui se manifesta dans la congrégation, contre quelques mesures jugées nécessaires. Une protestation qu'il fit le 30 août contre ces mesures, provoqua un ordre qui l'exclut de la maison. Mais Pinel abandonna tout-à-fait la congrégation. Il était riche, et peut-être déjà livré aux illusions du millénarisme et des convulsions. Il avait avec lui une sœur Brigitte, qu'il avait enlevée de l'Hôpital de Paris, où elle demeurait, et avec laquelle il parcourait les provinces, annonçant Élie, et lui préparant les voies, à ce qu'il disait. On cite de lui un écrit intitulé: *Horoscope des temps, ou conjectures sur l'avenir*, où il essayait de donner quelque crédit aux folies dont il s'était entiché. On croit qu'il composa d'autres ouvrages sur ces matières; mais nous ne saurions en indiquer précisément les titres. En 1769, il publia un livre *De la Primauté du pape*, Londres, ou plutôt la Haye, in-4°. de 207 pages; l'ouvrage est en latin et en français. Pinel, dans la préface, s'élève contre la bulle *Unigenitus*, et veut qu'on déclare une guerre éternelle à ce funeste décret, comme il le nomme. Il attaque surtout un rapport fait au concile d'Utrecht, en 1763, par l'abbé Méganck, et prétend que saint Pierre n'avait aucune autorité sur les autres apôtres; que les papes ne sont point les successeurs de saint Pierre, et que leur primauté n'est pas divine et n'emporte point de juridiction. Pinel, dans cet écrit, parlait des papes avec beaucoup de liberté; et un protestant n'aurait pas été plus hardi sur ce sujet: c'est la remarque que fait la *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, imprimée à la Haye. Il annonçait un autre ouvrage où il attaquerait la doctrine du concile d'Utrecht touchant la prééminence des évêques sur les prêtres. On ne sait si cet écrit a vu le jour: il est probable qu'absorbé par de déplorables illusions, l'auteur n'aura pas eu le temps de terminer son travail. La mort le surprit au milieu de ses courses et de ses prédictions; il finit ses jours dans un village qu'on n'indique pas, laissant la moitié de sa fortune à la sœur Brigitte, qui rentra ensuite à l'Hôtel-Dieu, et qui signa, le 15 novembre 1777, un acte de renonciation aux folies et aux scandales des convulsions. Nous citons la date de cet acte, parce qu'elle paraît indiquer que Pinel était mort peu auparavant. On peut voir sur cet enthousiaste l'écrit intitulé: *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours*, in-12. Cet écrit est généralement attribué au père Crêpe, dominicain; il parut à Lyon, en 1788. P—c—t.

PINELLI (Jean-Vincent), savant bibliophile, naquit à Naples, en 1535, de Cosme Pinelli, noble Génois, qui avait acquis des richesses considérables par le commerce. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et fit de rapides progrès dans toutes les branches des connaissances humaines. La littérature, la philosophie, les mathématiques, la médecine, la musique, la jurisprudence, tout était de son ressort. Outre l'hébreu et les langues anciennes, il avait appris le français et l'espagnol, qu'il parlait avec autant d'élégance que de facilité. Il établit le premier, à Naples, un jardin botanique, qu'il mit à la disposition des curieux, et dans lequel il rassembla les plantes les plus rares, qu'il faisait venir à grands frais, des pays étrangers. Barth. Maranta, fameux médecin, en dédiant à un jeune homme de vingt-trois ans, sa *Méthode* pour connaître les plantes, acquitta le juste tribut de reconnaissance des amateurs de l'histoire naturelle (*V.* B. Maranta, XXVI, 557). Pinelli quitta sa patrie, vers la fin de l'année 1558, pour venir s'établir à Padoue, dont le séjour lui parut préférable, à raison des ressources qu'il devait y trouver pour son instruction. Sa maison y devint bientôt une espèce d'académie, où les savants s'empressaient d'accourir, certains d'y recevoir l'accueil le plus gracieux. Il parvint, en peu de temps, à former une bibliothèque, la plus belle qu'aucun particulier eût jamais possédée; et il ne négligea ni soins ni dépenses pour l'enrichir des manuscrits les plus rares et des meilleures éditions. Il y joignit un cabinet d'antiquités et de médailles, une collection d'instruments de mathématiques et d'astronomie, des fossiles, des métaux, des cartes, des dessins, etc., invitant tous ceux qui partageaient son goût pour l'étude, à regarder ses collections comme les leurs. Sa politesse et son affabilité égalaient son érudition. Il s'empressait d'offrir le résultat de ses recherches aux personnes qui venaient le consulter; encourageait les savants dans leurs travaux, les aidait de ses conseils, de sa bourse, et jouissait de leurs succès, comme des siens propres. Malgré l'extrême délicatesse de sa santé, il ne passait jamais un seul jour sans donner quelques heures à l'étude. Il quittait rarement son cabinet, si ce n'est pour remplir des devoirs religieux; et, dans l'espace de quarante-trois ans, il ne sortit que deux fois de l'enceinte de Padoue, où il mourut, en 1601. Il était resté inconsolable de la perte d'un ami à laquelle il fut très-sensible. De Thou a fait un bel éloge de Pinelli (*Hist. lib.* CXXVI, 19), qu'il compare, pour le savoir et la libéralité, à Pomp. Atticus, dont toute la vie fut consacrée au noble et glorieux loisir des beaux-arts, et qui eut depuis, en France, un plus bel imitateur (*V.* Peiresc). La plupart des contemporains de Pinelli lui ont dédié quelques-uns de leurs ouvrages. On n'a de lui que des *Lettres* éparses dans différents Recueils, et des *Notes* sur la Chronique vénitienne de Dandolo, que Foscarini a publiées dans le 1er. livre de son Traité *De origine et statu biblioth. Ambrosianæ.* Après la mort de Pinelli, sa riche bibliothèque fut chargée sur trois vaisseaux, qui devaient la transporter à Naples, où se trouvaient ses héritiers. L'un des vaisseaux fut pris par des corsaires, qui jetèrent les livres à la mer, d'où l'on parvint cependant à en sauver quelques-uns.

Les deux autres arrivèrent à Naples, et les livres qu'ils portaient furent partagés entre des héritiers peu faits pour apprécier de semblables richesses. Le cardinal Fréd. Borromée ayant enfin découvert, dans un grenier, les restes de la bibliothèque de Pinelli, les acheta trois mille quatre cents écus d'or, somme considérable pour le temps, et qui peut servir à donner une idée de la valeur qu'avait eue la collection entière. L'un des amis de Pinelli, Paul Gualdo, archiprêtre de Padoue, a écrit sa *Vie* très-détaillée; elle a été traduite en latin (peut-être par Laur. Pignoria), et imprimée à Augsbourg, 1607, in-4°. Elle fait partie du Recueil de Guill. Bates : *Vitæ selectæ virorum eruditorum* (*V.* BATES). W—s.

PINELLI (MAFFEO), bibliophile non moins distingué que le précédent, avec qui les auteurs du Dictionnaire universel l'ont confondu (1), naquit, en 1736, à Venise, d'une famille qui possédait, depuis plus de deux siècles, la direction de l'imprimerie ducale : ayant fait d'excellentes études, il se passionna pour les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne, et, malgré la médiocrité de sa fortune, parvint à se former une collection vraiment précieuse des meilleures éditions des classiques grecs et latins. Au goût des livres, Maffeo joignait celui des tableaux et des antiquités; et il eut une galerie de tableaux, de statues, de monuments antiques, et une suite très-intéressante des monnaies et des médailles de Venise. La timidité de son caractère l'éloignait de la société, dont il aurait fait le charme par les agréments de son esprit: c'était dans sa bibliothèque qu'il passait tous les instants qu'il pouvait dérober à ses devoirs; il n'y admettait qu'un petit nombre d'amis, parmi lesquels se faisait distinguer surtout l'abbé Morelli, l'un des plus savants bibliographes modernes. Avec plus de confiance dans ses talents, Maffeo eut pu égaler celui qu'il se contenta toujours de regarder comme son maître. Outre les langues anciennes, dont il avait fait une étude approfondie, il possédait le français et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire littéraire. Chargé à son tour de la direction de l'imprimerie ducale, il remplit cette place avec zèle, et mourut, le 7 février 1785, à l'âge de quarante neuf ans. On lui doit : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici greci e latini*, Venise, 1780, in-8°. C'est une traduction de la Bibliothèque des classiques par Harwood, enrichie de notes intéressantes. L'abbé Morelli publia le *Catalogue* des tableaux qui composaient le cabinet de Pinelli, ibid., 1785, in-8°.; et ensuite celui de la riche bibliothèque de son ami, sous ce titre : *Bibliotheca Maphæi Pinelli, magno jam studio collecta*, Venise, 1787, 6 vol. in-8°. Le premier volume est orné d'un beau portrait de Pinelli, gravé par Bartolozzi; il est en outre précédé d'un avertissement du savant éditeur, qui contient la notice des ouvrages les plus précieux de cette collection, et l'éloge de l'amateur éclairé qui l'avait fourni. Les

(1) La nouvelle édition du *Dictionnaire historique* (celle de 1822), offre la même erreur; et l'on ne sera pas étonné que, loin de se perfectionner, cet ouvrage devienne plus fautif et plus inexact, à mesure que les éditions s'en multiplient, si l'on pense à la rapidité avec laquelle ces éditions sont exécutées. Le public a quelquefois accusé la lenteur des éditeurs de la *Biographie universelle*; mais nous croyons qu'à la fin de l'entreprise qui n'est pas éloignée, on ne regrettera pas de l'avoir long-temps attendue. Voulant par-dessus tout faire un bon ouvrage, et n'y épargnant aucuns soins ni aucune fatigue, nous n'avons jamais pu faire plus de quatre volumes dans une année : les éditeurs du nouveau *Dictionnaire historique*, ont commencé il y a à peine un an, et déjà ils ont publié vingt-quatre volumes!

·ois premiers volumes renferment la liste des ouvrages grecs et latins, classés par ordre des matières; les deux suivants, celle des ouvrages italiens, français et anglais, suivie de la description de quelques antiquités, accompagnée de cinq planches, etc.; et enfin, le sixième, les tables et corrections. En 1789, Robson, libraire de Londres, acheta la bibliothèque de Pinelli; et, avant de la mettre en vente, il publia un *Extrait* du catalogue. (*V.* Morelli, XXX, 132.) W—s.

PINELO (Antonio de Léon-), le plus laborieux écrivain de l'Amérique espagnole, et celui qui a le plus travaillé à l'histoire de cette partie du monde, naquit au Pérou, d'une famille distinguée, dans les dernières années du seizième siècle. Dès ses premières études, qu'il termina au collége de Lima, il montra une ardeur incroyable à recueillir tout ce qui concernait l'histoire des Indes: mais l'insuffisance des notices qu'il put se procurer dans l'Amérique, vu la rareté des dépôts littéraires, et leur grand éloignement, le détermina bientôt à passer en Espagne, où il exerça long-temps les fonctions d'avocat ou de rapporteur au conseil des Indes. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il eut occasion de reconnaître combien la législation civile et administrative des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances, quelquefois contradictoires, dont il n'existait point de collection complète, ni même de tableau indicatif. Ses études préliminaires l'ayant préparé à ce travail, dont l'immensité eût effrayé tout autre compilateur, il en publia le prospectus, en 1623, sous ce titre: *Discours sur l'importance, la forme et la disposition de la collection* (Recopilacion) *des lois des Indes*, in-fol. Son plan, présenté au conseil des Indes, avec le manuscrit du premier volume de l'ouvrage, fut universellement approuvé; et pour le mettre en état de le continuer et de le compléter, non-seulement on lui ouvrit les archives de Madrid et de Simancas; mais on l'autorisa, par un décret spécial, à tirer des secrétaireries générales du Pérou et du Mexique, tous les registres et titres nécessaires à son travail. Le nombre des pièces dont il eut à faire le dépouillement, est vraiment prodigieux: le tome premier contient l'extrait d'environ cinq cents volumes de cédules royales, comprenant 120,000 feuilles, et plus de 300,000 décisions. L'ouvrage entier ne pouvant être promptement terminé, on ne crut pas convenable d'en publier le premier volume séparément; et l'on n'en fit paraître d'abord qu'un abrégé (*Sumarios de la Recopilacion general de las leies de las Indias*), 1628, in-fol., imprimé seulement pour l'usage du tribunal ou conseil des Indes. Léon-Pinelo continua ses recherches et ses extraits, et livra l'ouvrage à-peu-près achevé, en 1635. Divers incidents en retardèrent la publication, qui n'eut lieu qu'après la mort de l'auteur. Il fut imprimé, en 1680, sous les auspices de don Vincent Gonçaga, en 4 vol. in-fol. Léon-Pinelo avait été autorisé à en donner séparément quelques extraits: *Politica de las Indias*; — *Bulario Indico*, formant une espèce de corps de droit canonique pour l'Amérique; — *Historia del supremo consejo de las Indias*: les deux premiers sont demeurés manuscrits; et l'on n'a imprimé du troisième qu'un grand extrait, sous forme de

Table chronologique, en 1645. L'auteur ne bornait pas ses recherches aux objets de législation; il soumettait à son insatiable curiosité tout ce qui était relatif à l'histoire naturelle, civile ou ecclésiastique des Indes, tant Orientales qu'Occidentales (le Portugal et ses colonies étant du domaine de l'Espagne, lorsqu'il commença son travail). Cette publication aurait de beaucoup excédé les moyens d'un simple particulier, puisqu'il avait mis en ordre des extraits raisonnés de tout ce qui avait été imprimé jusqu'alors sur les Indes, et de tous les manuscrits dont il put avoir connaissance. Il n'avait que le grade de licencié et le titre de rapporteur au conseil des Indes, lorsqu'il en publia l'Abrégé ou le simple Catalogue, en 1629, sous le titre d'*Epitome de la Biblioteca oriental i occidental*, in-4°. Son zèle fut récompensé par un brevet de juge honoraire au tribunal suprême de la *Contratacion*, à Séville, et de premier historiographe des Indes. Ce savant respectable joignait à des connaissances aussi étendues, les sentiments les plus religieux; et sa dévotion lui avait fait même consacrer à la Vierge les prémices de sa plume. Il voulut qu'elle fût aussi le sujet de ses derniers travaux; et, quand il eut achevé ses vastes compilations historiques, il rédigea successivement les ouvrages suivants, les seuls qu'il ait écrits en latin: *Annales immaculatæ conceptionis, ab orbe condito ad nostra tempora*;—*Bibliotheca seu Catalogus Marianus*, volumineuse bibliographie, divisée en soixante-douze classes et plus de trente Appendices; —*Musæum Marianum*, qui semble être un abrégé du précédent;—*Kalendarium Marianum*, où l'on trouve, pour chaque jour de l'année, les dévotions particulières instituées en l'honneur de la Vierge, dans tous les pays du monde;—*Compendium devotionum ergà B. V. Mariam*. Ces derniers ouvrages sont demeurés inédits; l'auteur aura probablement jugé inutile de les mettre au jour, quand il aura eu connaissance des immenses travaux du P. Marracci sur le même sujet (*V.* Marracci, XXVII, 253). Nous n'avons pu découvrir la date de la mort de Léon-Pinelo; elle n'est point indiquée dans la *Bibliotheca Hispana nova* de Nic. Antonio, publiée en 1672; ce qui donne lieu de croire qu'il vivait encore à cette époque: mais il devait être dans un âge fort avancé. Tous ses ouvrages imprimés sont en espagnol; nous indiquerons les principaux: I. *Relation des fêtes de la congrégation de l'immaculée conception*, Lima, 1618, in-4°.; il publia aussi un Poëme sur le même sujet. II. *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1630, in-4°.; ouvrage important pour la jurisprudence de l'Amérique espagnole. III. *Vie de D. Toribio Alphonse Mogrovejo, archevêque de Lima*, 1633, 1653, in-4°.; traduite en italien par M. A. Cospi, 1655, in-4°., à l'occasion du procès de la canonisation de ce saint prélat. IV. *Question morale: Le chocolat rompt-il le jeûne ecclésiastique?* Madrid, 1636, 1639, in-4°. V. *Les Voiles des femmes, anciens et modernes*, ibid., 1641, in-4°.; dissertation savante et curieuse, publiée à l'occasion de la pragmatique royale appelée *de las tapadas*. VI. *Aparato politico de las Indias occidentales*, 1653, in-fol.; inconnu à Nic. Antonio, mais cité dans la seconde édition de l'*Epitome*, col. 786. VII. *Le Paradis dans le nouveau Monde*, commentaire apologétique, *His-*

toire naturelle, etc., des Indes Occidentales, Madrid, Barcia, 1656, in-fol. (cité ibid., col. 787.) VIII. *Acuerdos del consejo de Indias*, Madrid, 1658. IX. *Abrégé* (Epitome) *de la Bibliothèque orientale et occidentale, nautique et géographique*, Madrid, 1739, 3 vol. in-fol., de près de 1200 p.; ouvrage important, mais peu connu en France. C'est le plus ample répertoire bibliographique de tous les livres imprimés ou manuscrits, sur les voyages, les missions et relations étrangères. Le nombre des auteurs indiqués s'élève à plus de 14,700, et quelques-uns le sont pour plus de dix ou douze articles. La première édition, donnée en 1629, était rédigée avec assez d'ordre: mais l'éditeur anonyme de 1739, a mis beaucoup moins de soin dans son travail; et sans les deux immenses tables alphabétiques, l'une par noms d'auteurs, et l'autre par leurs prénoms, qu'il y a jointes, il serait assez difficile de se reconnaître dans ce chaos : les titres des livres n'y sont donnés qu'en espagnol; et les noms des auteurs, également traduits, sont parfois difficiles à reconnaître. De nombreuses fautes d'impression augmentent encore l'embarras : mais on doit savoir gré à l'éditeur d'avoir le plus souvent indiqué les sources où il a puisé. Il paraît avoir compulsé tous les recueils bibliographiques, publiés jusqu'à 1735; il ne cite qu'un très-petit nombre d'ouvrages postérieurs. Ce vaste répertoire est surtout curieux pour la connaissance des livres imprimés dans l'Amérique espagnole et dans les diverses langues de cette partie du monde. Outre les ouvrages inédits indiqués plus haut, Léon-Pinelo en laissa beaucoup d'autres, dont les plus importants sont: *Las Haçañas de Chile con su historia* (ou les exploits du Chili); — *Fondation et histoire de la ville de Lima;* — *Découverte et histoire de Potosi;* — *Relation des provinces de Minche et Lacandon* (entre Guatimala et le Yucatan); — *Relacion de la casa y servicios de D. Antonio de Leon y Pinelo*, présenté au roi, le 23 décembre 1652, suivant Franckenan (J. Luc. Cortez), *Biblioth. Hisp.*, p. 38. C. M. P.

PINET (Antoine Du). *V.* Dupinet.

PINGERON (Jean-Claude), littérateur estimable, né, vers 1730, à Lyon, embrassa la profession des armes, et, avec l'agrément du roi, passa au service de Pologne. Il y fut employé dans le grade de capitaine d'artillerie, et comme ingénieur, à Zamosc. Ayant obtenu la permission de revenir en France, il fut attaché au bureau des batiments de la couronne à Versailles, et consacra les loisirs que lui laissaient ses fonctions à la culture des lettres. Il voyagea aussi en Italie, demeura plusieurs années à Rome et à Naples; parcourut avec le marquis de Néelle les échelles du Levant, Malte et la Sicile. Il fit, au mois de juin 1776, le voyage de Catane au mont Gibel, avec l'abbé Sestini : mais son embonpoint excessif ne lui permit pas de gravir jusqu'au sommet du volcan; ce qui lui attira quelques plaisanteries des autres voyageurs. Il revint ensuite à Syracuse; mais il empêcha le marquis de Néelle de s'exposer, en continuant de visiter, dans cette saison, la partie la plus mal-saine de l'île. En 1779, il devint l'un des coopérateurs du *Journal* de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances, dans lequel il inséra un

grand nombre de dissertations sur des objets d'utilité publique. Lors de l'établissement du *Musée* (*V.* PILATRE), il en fut le premier secrétaire. Resté étranger aux troubles de la révolution, qui le priva de ses emplois, il mourut, presque inconnu, à Versailles, en 1795. Pingeron était membre de l'académie de Barcelone. Il a traduit de l'italien : I. *Le Traité des Vertus et des Récompenses*, par le marquis Hyac. Dragonetti, Paris (Amsterdam), 1768, in-12. Cet ouvrage, qui a été traduit en Polonais, fait pendant au *Traité des Délits et des Peines* de Beccaria (*V.* ce nom), mais il n'a pas eu le même succès. II. *Conseils d'une mère à son fils*, qui est sur le point d'entrer dans le monde, ibid., 1769, in-12. C'est un poème de madame Piccolomini-Gérardi. III. *Essai sur la Peinture*, par Algarotti, ibid., 1769, in-12. IV. *Le Traité des violences publiques et particulières*, par Murena, ibid., 1769. Le traducteur y a joint une *Dissertation* sur les devoirs des magistrats. V. *Les Abeilles*, poème de Ruccellaï, ibid., 1770, in-8°.; Amsterdam, 1781, in-12. Pingeron l'a fait suivre d'un *Traité* complet sur l'éducation des abeilles, tiré des meilleurs auteurs. VI. Les *Vies des architectes anciens et modernes*, par Milizia, ibid., 1771, 2 vol. in-12. La préface contient des recherches curieuses sur l'origine et les progrès de l'architecture. VII. Le *Voyage dans la Grèce asiatique*, par l'abbé Sestini, 1789, in-8°. VIII. Les *Lettres* écrites par l'abbé Sestini à ses amis, en Toscane, pendant le cours de ses voyages, ibid., 1789, 3 vol., in-8°., avec des notes du traducteur. — De l'anglais : IX. *Voyage dans la partie septentrionale de l'Europe*, pendant les années 1768-1770, par Jos. Marshal, Paris, 1776, in-8°. X. La *Description de l'île de la Jamaïque*, ibid., 1782, in-12. XI. La *Description d'une machine électrique construite et perfectionnée*, par Cuthberson, ibid., 1790, in-8°. XII. *Expériences et recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux beaux-arts*, traduites de plusieurs langues, et recueillies de divers voyages, trouvées dans les papiers de Pingeron, Paris, 1805, in 8°. On lui attribue encore : L'*Art de faire soi-même des ballons aérostatiques*, Paris, 1783, in-8°.; et l'on trouve de lui divers articles dans la *Bibliothèque physico-économique*, et dans d'autres Recueils du même genre. W—s.

PINGRÉ (ALEXANDRE-GUI), astronome célèbre, né à Paris, le 4 septembre 1711, fit ses études chez les Génovéfains de Senlis., entra dans leur congrégation à l'âge de seize ans, et, huit ans après, fut professeur de théologie. Mais inquiété pour ses opinions dans les querelles du jansénisme, il fut relégué dans un collège obscur, pour y professer les premiers éléments de la grammaire. Le célèbre chirurgien Lecat venait de fonder à Rouen une académie des sciences : il lui manquait un astronome; il dit à Pingré, son ami, depuis qu'il était venu résider dans cette ville : *Tu seras l'homme dont j'ai besoin*. Celui-ci était alors âgé de trente-huit ans. Il se livra tout entier à des travaux bien différents de ceux qui l'avaient occupé jusqu'à ce moment. Il devait y trouver en peu de temps une considération plus certaine, et surtout plus de tranquillité. On a imprimé, dans son Éloge, que son coup d'essai fut l'éclipse de lune de 1749; qu'il aperçut une er-

reur dans l'annonce que Lacaille en avait faite, qu'il la lui fit reconnaître, et qu'ils devinrent amis. Il n'y aurait en cela rien que de fort ordinaire, et de très-conforme à tout ce que nous savons du caractère de nos plus grands astronomes. Mais il fallait que cette erreur fût bien légère; car ayant examiné l'annonce de Lacaille, et l'ayant comparée à celles de tous les astronomes contemporains, nous n'y avons remarqué que des différences imperceptibles, et moindres de beaucoup que les incertitudes ordinaires du calcul ou de l'observation. Quant à l'amitié de Pingré pour Lacaille, nous avons quelque raison de douter que ce sentiment fût bien vif, ou qu'il ait été durable. L'observation du passage de Mercure, en 1753, valut à Pingré le titre de correspondant de l'académie. Peu de temps après il fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève (*Voy.* MERCIER, XXVIII, 344), et chancelier de l'université; son titre de *correspondant* fut alors changé en celui d'*associé libre*, le seul que pussent obtenir ceux qui tenaient à une congrégation religieuse. L'académie se souvenait de la tyrannie exercée par le jésuite Gouye, qui avait eu le titre de membre. On bâtit à Pingré un petit observatoire au haut de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Lié bientôt avec Lemonnier, dont il adopta les idées, il composa, pour les années de 1754 à 1757, un *Etat du ciel*, almanach nautique, fondé sur la méthode des angles horaires de la lune, et calculé sur les tables des *Institutions astronomiques*. Malgré tous ses efforts, la méthode n'obtenant aucune confiance, il cessa ce travail, non parce qu'il était pénible, mais parce qu'il le voyait sans utilité. On a depuis, dans le *Nautical almanach* de Londres, dans la *Connaissance des temps*, et dans toutes les éphémérides sans exception, adopté le plan tracé dans le même temps par La Caille. Ce même astronome avait calculé pour l'*Art de vérifier les dates*, le tableau complet de toutes les éclipses visibles en Europe, pendant les dix-huit premiers siècles de l'ère chrétienne. Pingré recommença tous ces calculs, sans nécessité bien évidente : il les étendit, y ajouta ceux des éclipses des dix siècles précédents; et ce travail immense a du moins cet avantage qu'il prouverait aux partisans des anciennes périodes (telle que celle de dix-huit ans) de quelle faible ressource seraient toutes ces périodes pour annoncer les éclipses futures, d'après des éclipses réellement observées, surtout quand il s'agirait du soleil. Pingré fit trois voyages pour essayer les montres marines de Ferdinand Berthoud, et celles de Le Roi. Dans le premier (1767), il accompagna Courtanvaux, qui avait demandé à l'académie un commissaire, quoiqu'il eût déjà le secours de Messier. La besogne fut partagée entre les deux astronomes, d'après leurs goûts et leurs talents particuliers. Messier se chargea de toutes les observations; Pingré, de tous les calculs et de la rédaction. Il fit le second voyage avec Fleurieu (1769); ils travaillèrent de concert aux observations : Fleurieu se réserva l'histoire et la publication de l'ouvrage. Dans le troisième (1771), Pingré était avec Verdun et Borda. Ce dernier rédigea seul le voyage, dont le manuscrit est conservé au dépôt des cartes de la marine (1). A la fin de 1760,

(1) La Relation imprimée en 1778, 2 vol. in-4°., est presque toute entière l'ouvrage de Pingré (Lalande, *Bibliogr. astronom.*, p. 776).

Pingré partit pour l'île Rodrigue, où il observa, l'année suivante, le premier passage de Vénus. Il observa le second, en 1769, avec Fleurieu, au Cap-Français, dans l'île Saint-Domingue. En 1783, il publia sa *Cométographie*, le plus important de ses ouvrages. Enfin, en 1786, il fit paraître une traduction du poème de Manilius, à laquelle il joignit celle d'Aratus, d'après la paraphrase de Cicéron, complétée par Grotius. Il peut paraître singulier que, très-versé dans la langue grecque, il ait préféré l'imitation de Cicéron à l'ouvrage original. Mais comme il voulait mettre le texte en regard de la version, il crut que peu de personnes seraient en état de lire le poème; et, parmi les imitations qui en ont été faites, il choisit du moins celle qui lui parut et moins libre et moins verbeuse (Voyez sur cette traduction la nouvelle *Histoire de l'Astronomie ancienne*, tome I, p. 251). Pingré avait calculé toutes les observations astronomiques du seizième siècle, en remontant jusqu'à Tycho; l'assemblée constituante avait affecté une somme à l'impression de ce manuscrit : 364 pages étaient tirées; la dépréciation des assignats a fait suspendre l'impression, qui n'a jamais été reprise : il n'en a rien paru. Elle serait aujourd'hui d'une utilité au moins douteuse. Pingré, devenu fort âgé, n'en était pas moins assidu aux séances de l'Institut. En sortant de la première de toutes, à laquelle avait présidé le Directoire, pressé par la foule, il perdit un chronomètre, auquel il attachait un grand prix. Il mourut le 1er. mai 1796, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Près de mourir, il cita le mot *uti conviva satur* d'Horace, son poète favori. Nous avons de Pingré plusieurs Mémoires dans la collection de l'académie. Ce sont, pour la plupart, des observations isolées, comme le passage de Mercure en 1753, des éclipses d'étoiles, de soleil et de lune. Persuadé de la grande utilité des règles de Neper pour les triangles sphériques rectangles, il chercha des moyens analogues pour tous les autres triangles : mais ses règles ne sont au fond que celles de Neper; et les unes, comme les autres, sont entièrement oubliées. Il revint plus d'une fois sur ses deux passages de Vénus. Le premier lui avait donné une parallaxe de 10", qui était évidemment trop forte. Après avoir soutenu son observation avec les résultats qu'il en avait déduits, il finit par s'apercevoir que, pour connaître et corriger la marche de sa pendule, il n'avait fait les calculs qu'un mois après le passage, et qu'il avait commis une erreur en retranchant 62", qu'il aurait dû ajouter. Il prétexta des courses et des occupations diverses pour excuser un retard qui paraît un peu singulier, dans une circonstance où il était allé chercher si loin une observation si rare et si importante. Il en vint, quelques années après, à reconnaître que la parallaxe était au plus de 8" 8710. Il était très-myope et peu leste; ce qui le rendait moins propre aux observations. Il fit quelques essais, sans beaucoup de succès, pour perfectionner la méthode qui détermine la différence des méridiens par les éclipses de soleil. Parlons de sa *Cométographie*, ou *Traité historique et théorique des comètes*, Paris, imp. roy., 1783, 2 vol. in-4°. Dans l'introduction, après s'être un peu exagéré l'utilité dont pourraient être un jour les comètes pour déterminer avec plus de précision la distance du soleil à la terre, l'auteur

annonce qu'il exposera le progrès des connaissances humaines sur le lieu et la nature des comètes; la description de toutes celles dont on trouve quelque mention dans les écrits des historiens et des philosophes ; ce qu'on sait de leur retour et de leur destination ; enfin les phénomènes de leurs queues et de leurs chevelures : la dernière partie roulera sur la théorie de leurs mouvements. A tous ces égards, son Traité paraît ne rien laisser à desirer. Le savant bibliothécaire de Sainte-Geneviève avait sous la main, plus que personne, tous les ouvrages qu'il avait intérêt de consulter; et il en donne des extraits fidèles. Il y joint le tableau complet des théories imaginées et pratiquées de son temps : il y manque nécessairement les méthodes publiées postérieurement, telles que celles de Gauss, Olbers, Legendre, Burckhardt, Bessel, et la théorie entière des perturbations. Quant aux calculs qu'il rapporte en éclaircissement de tous les préceptes qu'il expose, il est bon de ne pas y ajouter une foi trop implicite; et le plus sûr serait de les recommencer tous, ainsi que l'a fait l'auteur de cet article à l'apparition du livre, en 1783. Au reste, en mettant toutes ces méthodes à l'épreuve, Pingré les juge d'une manière impartiale : en détaillant celle qu'il préfère pour son usage, il s'efforce assez maladroitement de l'ôter à Lacaille, pour en enrichir son maître Lemonnier. Lorsqu'il cite les recherches particulières de Lacaille, il ne peut s'empêcher de lancer contre lui quelque trait ou quelque plaisanterie. Peut-être suivait-il les impulsions et les exemples qu'il avait reçus de Lemonnier. Peut-être se souvenait-il toujours que Lacaille avait renversé son système des longitudes nautiques : peut-être aussi avait-il le souvenir d'une discussion assez vive qui s'était passée à l'académie, dans laquelle il avait voulu établir l'identité de deux comètes, malgré des différences de 8 et 16° dans les éléments; variations qu'il attribuait aux attractions planétaires. Lacaille l'avait réduit au silence, en lui faisant remarquer que, d'après la position des deux astres, l'attraction de Jupiter aurait dû bien plutôt produire des effets tout contraires. D'ailleurs, il est juste de dire que Pingré, sans entrer dans ces détails, a rapporté, dans sa *Cométographie*, cette remarque de Lacaille; qu'il lui en fait honneur; et que, dans plusieurs endroits, il parle de son redoutable antagoniste en termes tout-à-fait convenables : car, au fond, Pingré était un homme excellent, quoique un peu inconsidéré. Tout nouvellement encore, un journal étranger l'accuse d'avoir, ou controuvé, ou du moins trop légèrement accrédité une inculpation très-désobligeante contre un astronome de Berlin. Au reste, ces torts légers ne laisseront bientôt aucune trace; et l'on verra toujours en Pingré un savant laborieux et estimable, qui a dû à son zèle et à ses qualités morales la considération dont il fut toujours entouré. Jamais il ne refusa une mission pénible; ce qui est prouvé par ses longs voyages, et par la constance qu'il mit à calculer son *Etat du ciel*, tant qu'il espéra de le rendre utile. Mais, de tant de travaux, il ne restera probablement que sa *Cométographie* et les orbites des comètes qu'il a déterminées, au nombre de vingt-quatre. On regrettera qu'il n'ait pas été toujours aussi heureux dans le choix des sujets qu'il a traités. Outre ses Observations et

ses ouvrages astronomiques, dont on peut voir le détail dans les Tables de l'académie des sciences, dans les Mémoires de Trévoux, de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique* de Lalande, il a publié les *Mémoires* de l'abbé Arnauld (fils aîné d'Arnauld d'Andilly), Amsterdam (Paris), 1756, 3 part. in-8°.; et la XIe. édition de la *Géographie* de Buffier, avec des vers artificiels, Paris, 1781, in-12. Nous croyons devoir aussi mentionner son *Mémoire sur la colonne de la halle aux blés*, et sur le cadran cylindrique construit au haut de cette colonne, Paris, 1764, in-8°. (2) L'*Eloge* de Pingré a été lu à l'Institut, par M. de Prony, le 3 juillet 1796 (*Mém. sc. math. et phys.*, tome 1er., p. XXVI). Une *Notice* sur sa vie, par Ventenat, insérée dans le Mercure du 10 prairial an IV (XXII, 217), et dans le *Magas. encyclop.* (2e. ann., 1, 342), a aussi été tirée à part. On trouve son portrait dans les *Ephémérides géographiques* du baron de Zach, IV, 537. D—L—E.

PINS (JEAN DE) en latin *PINUS*, évêque de Rieux, était né vers 1470, d'une ancienne famille de Languedoc qui a donné deux grands-maîtres et un vicaire-général à l'ordre de Malte. Il resta orphelin fort jeune; mais un de ses parents se chargea de soigner son éducation. Après avoir fréquenté les universités de Toulouse, de Poitiers et de Paris, il alla suivre à Bologne les leçons de Philippe Béroaldo l'*Ancien*, l'un des plus habiles maîtres de son temps (*V.* BEROALDO), et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les langues anciennes. Revenu à Toulouse en 1497, il embrassa, la même année, l'état ecclésiastique, et retourna près de Beroaldo, auquel il portait le plus tendre attachement, et dont il recueillit les dernières instructions. A son retour, il fut nommé conseiller-clerc au parlement de Toulouse : mais le chancelier Duprat ayant eu l'occasion d'apprécier sa capacité, l'engagea à l'accompagner en Italie, et lui fit obtenir une place dans le sénat de Milan. La prudence et l'habileté qu'il fit paraître dans l'exercice de cette charge, lui méritèrent la confiance du roi Louis XII, qui l'envoya en ambassade à Rome et à Venise, où il se concilia l'estime générale. Il fut renvoyé à Venise par François Ier.; et pendant son séjour en cette ville, il acquit un grand nombre de manuscrits précieux, dont il enrichit la bibliothèque qui venait d'être établie à Fontainebleau (*V.* LASCARIS). Le roi le récompensa de ses services en le nommant, en 1520, à l'évêché de Pamiers : mais des obstacles, que le roi et le pape lui-même ne purent lever, n'ayant pas permis qu'il prît possession de ce siége, il fut transféré, en 1523, à Rieux. Il se livra dès-lors uniquement aux soins qu'exigeait l'administration de son diocèse, et parvint à y faire fleurir les bonnes-mœurs et les lettres. Il fonda, en 1527, à Rieux, la collégiale de Saint-Eparch, et céda, pour l'entretien des chanoines, une partie de ses propres revenus. Trop éclairé pour ne pas être indulgent, il ne tint pas à lui d'empêcher l'exécution des mesures trop sévères prises par le parlement de Toulouse contre le malheureux

(2) Ce cadran ingénieux et savant, dont les styles environnent une partie de la colonne, et sont tous horizontaux, a été décrit par Lalande, au mot *Cadran* de la nouvelle Encyclopédie. On sait que la colonne qui le porte, construite en 1572 (*V.* BULLANT), fut sauvée de la destruction en 1763, par Bachaumont, qui en fit l'acquisition pour la céder à la ville de Paris.

Dolet (*Voy.* ce nom). Pins mourut à Toulouse, le 1er. novembre 1537. Le buste de ce digne prélat est un de ceux qui décorent la salle des illustres Toulousains (*V.* Lafaille) : il était digne de cet honneur par ses talents et par la protection généreuse qu'il accorda aux savants. Pins était en correspondance avec Erasme, Sadolet, Louis le Roi (*Regius*), etc.; et tous s'accordent à lui donner les plus grands éloges. Erasme dit que le style de ce prélat approche de celui de Cicéron; et qu'il aurait pu atteindre à sa perfection, si les affaires importantes dont il fut chargé, ne l'avaient pas détourné de l'étude. J. Vulteius, qui lui a dédié le troisième livre de ses épigrammes, nous apprend que Pins travaillait alors à une traduction latine des *Histoires* de Dion; mais il n'eut pas le loisir de la terminer. On a de ce savant prélat : I. *Quelques épigrammes latines, en l'honneur d'Urceus Codrus*; dans le recueil des *OEuvres* d'Urceus (*V.* ce nom). II. *Div. Catharinæ Senensis vita ; accedit etiam vita Phil. Beroaldi*, Bologne, 1505, in-4°. très-rare. La vie de Sainte-Catherine a été insérée dans le Recueil intitulé : *De claris fœminis*, que plusieurs biographes attribuent par erreur à Pins (*Voy.* Ravisius Textor). III. *S. Rochi Narbonensis legenda; ad calcem accedit libellus qui inscribitur : Allobrogica narratio*, Venise, 1516, in-4°.; et Paris, Josse Badius, même année et même format : ces deux éditions sont de la plus grande rareté (1). L'opuscule intitulé : *Allobrogica narratio*, est une traduction du roman du très-vaillant Pâris et de la belle Vienne, fille du Dauphin (2). IV. *De vitâ aulicâ libellus*, Toulouse, in-4°. Le P. Charron, jésuite, a publié des *Mémoires pour servir à l'éloge historique de Jean de Pins*, avec un recueil de plusieurs de ses lettres, Avignon (Toulouse), 1748, in-12. Cet ouvrage curieux contient pourtant quelques inexactitudes, qui ont été relevées dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1749. W—s.

PINSSON (François), jurisconsulte, naquit à Bourges, en 1612. Formé par les leçons de son père, célèbre professeur en droit-canon, il vint se faire recevoir avocat à Paris, en 1633, et prit rang parmi les oracles du barreau. Son habileté était consommée dans les matières bénéficiales; et l'on sait que cette branche de la jurisprudence suffisait pour occuper exclusivement une classe particulière d'avocats. Pinsson publia, en 1654, le traité latin des *Bénéfices*, composé par son aïeul maternel Antoine Bengi, professeur distingué de Bourges, et continua ce travail, demeuré imparfait, depuis le chapitre *De oneribus et immunitatibus ecclesiarum*. En 1666, sortit de ses mains la Pragmatique-sanction de saint Louis, accompagnée d'un commentaire. En 1673, il fit hommage à Louis XIV, de Notes sommaires sur les indults accordés par Alexandre VII et Clément IX; il y avait joint une préfa-

(1) Duverdier distingue mal-à-propos l'évêque de Rieux, d'un autre Jean de Pins, conseiller au parlement de Toulouse, qu'il fait auteur de la Vie de saint Roch, et de la traduction du roman de Pâris (*Supplém. Epitom. Bibl. Gesneri*). De Bure a commis une erreur plus grande encore, en nommant l'auteur de ces deux ouvrages *Barthelemy Pinus* (V. 1 *Bibl. instructive*).

(2) L'auteur de ce roman est inconnu; mais il a été traduit du provençal en français, dans le quinzième siècle, par Pierre de Sippade. Cette traduction, imprimée pour la première fois à Anvers, par Gerard Leeu, en 1487, pet. in-fol., goth., a eu plusieurs éditions. Il en existe une traduction italienne, Trévise, 1482, in-4°.; une anglaise, par le célèbre W. Caxton, Westminster, 1485, in-fol.; et enfin une flamande, publiée par le même Leeu, Anvers, 1487, in-fol.

ce historique, et une grande quantité d'actes relatifs. Mais l'ouvrage le plus important de Pinsson fut un *Traité des régales*, ou des droits du roi sur les bénéfices ecclésiastiques, 1688. Il se chargea de reviser les œuvres de Mornac et celles de Dumoulin (*V.* ces deux noms); et fit entrer ses notes sur le Corps du droit-canon dans l'édition de ce dernier jurisconsulte. Pinssou mourut à Paris, le 10 octobre 1691. — Jean Pinsson de La Martinière, avocat au parlement de Paris, comme le précédent, est facilement confondu avec lui: ce Piusson de La Martinière mourut à Paris, en 1778, procureur du roi en la juridiction de la connétablie et maréchaussée. De ses quatre ouvrages indiqués par Fontette, le seul qui nous paraisse de quelque importance, est son *Traité de la connétablie et maréchaussée de France*, ou Recueil des Ordonnances et déclarations sur le pouvoir des connétables et maréchaux en la justice royale exercée par lieutenants à la table de marbre du palais. F—T.

PINTELLI (Baccio), architecte florentin du quinzième siècle, après avoir vu et étudié. dans sa patrie, les ouvrages d'Alberti et de Brunelleschi, vint à Rome, où il exécuta, sous Sixte IV, des travaux importants. L'église de Sainte-Marie *della Pace*, qui fut bâtie sur ses dessins, a été imitée, pour sa forme octogone, dans plusieurs églises modernes. Mais ce qui l'a principalement distingué, quoiqu'il fût plus hardi qu'heureux, c'est la construction du dôme de l'église de Saint-Augustin, élevée à Rome, en 1483, par les soins du cardinal français, Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen. Ce dôme a fait époque dans l'histoire des monuments de l'art. Jusqu'alors les coupoles avaient porté, d'abord sur un mur circulaire, montant de fond, comme au Panthéon de Rome; puis sur les arcs d'un plan polygonique, avec pendentifs, comme à Saint-Marc de Venise; ensuite sur un tambour, ou attique de peu de hauteur, intermédiaire entre les pendentifs et la coupole, comme à Sainte-Marie de Florence, terminée par Brunelleschi. Son élève, Baccio Pintelli, alla plus loin que le maître. Il fut le premier qui, en élevant le dôme de l'église Saint-Augustin, plaça sur les arcs d'un quadrilatère et sur les pendentifs destinés à racheter les angles, non un simple tambour, mais une tour de dôme complète, portant une coupole en plein cintre, tandis que celle de Saint-Marc de Florence était en tiers-point, reste du goût gothique, qui avait fait remplacer les dômes par des flèches ou pointes de clochers, dans l'âge précédent. Malheureusement la disproportion des piliers avec l'ouverture démesurée des arcs, outre le trop grand morcellement, de l'architecture, en rendant les points d'appui trop faibles par leur division ou leur écartement, a fait que la construction de Pintelli, quoique d'une dimension peu considérable, n'a guère duré plus de deux siècles. Néanmoins, de même que la coupole du Panthéon, la tour du dôme de Saint-Augustin a été le germe de la grande pensée de l'architecte du dôme de Saint-Pierre. Michel-Ange avait aussi vu à Florence les arcs majestueux de l'église de Sainte-Marie; et c'est en sachant proportionner la force des appuis à celle du dôme surchargé d'une tour, et à l'étendue de ses arcs, qu'il a véritablement créé la vaste coupole de la basilique de Saint-

Pierre, dont la solidité, à l'épreuve des siècles, égale l'élévation et la grandeur. G—CE.

PINTO (FERNAND MENDEZ), l'un des plus célèbres voyageurs Portugais, naquit à Montemar Velho, près de Coïmbre, de parents obscurs. Il vint, en 1521, à Lisbonne, âgé de dix ou douze ans; ainsi, l'époque de sa naissance, se reporte vers l'année 1510. « J'entrai, dit-» il, au service d'une dame de mai-» son très-illustre; mais après y » être resté un an et demi, il me » survint une affaire qui me mit en » danger de perdre la vie, et me for-» ça de prendre la fuite : » c'est à cet événement que commencent ses voyages et ses aventures. Il ne paraît pas que son éducation ait été soignée: il ne dut qu'à la nature ce qu'il y a de remarquable dans ses actions et dans ses écrits; et il n'est pas difficile de s'en apercevoir en lisant ses voyages. Son début ne fut pas heureux; la précipitation qu'il fut obligé de mettre dans sa fuite, fit qu'il s'embarqua sur un navire prêt à mettre à la voile : à peine eut-il gagné le large, qu'il fut chassé et pris par un corsaire. Les prisonniers furent très-maltraités; heureusement que ce corsaire, ayant fait, peu de temps après, une prise d'une valeur bien plus considérable, abandonna la première avec tout son équipage. Pinto revint en Portugal, où il entra au service de Francisco de Faria. Enfin, il s'embarqua pour l'Inde, et arriva, en 1537, à Diu. Les Portugais n'avaient pas alors de troupes réglées dans l'Inde; les hauts faits d'armes qui ont établi leur puissance dans ces pays éloignés, appartiennent à des aventuriers qui, comme Mendez Pinto, y accouraient de toutes les parties du Portugal, pour faire fortune. Arrivés dans un des principaux établissements, ils s'engageaient pour servir pendant la durée d'une seule expédition, sous les ordres du chef qui en était chargé; et ils n'étaient guidés que par leur caprice ou leur cupidité. C'est ainsi que Pinto alla croiser contre les Turcs, à l'entrée de la Mer-Rouge, où il fut pris, et fort maltraité. De retour à Goa, il s'engagea sous Pedro de Faria, capitaine-général de Malaca. Son intelligence le fit remarquer parmi les gens de sa profession. Faria l'employa comme un de ces émissaires que les Portugais avaient alors coutume d'envoyer chez les princes des pays voisins, pour examiner leurs forces, gagner leur amitié, et surtout pour les mettre dans leur dépendance en leur proposant de les soutenir contre des ennemis plus puissants qu'eux. Ces commissions, données à des gens adroits et entreprenants, les menaient insensiblement à leur but; mais ceux que l'on en chargeait, couraient les plus grands risques, et revenaient assez souvent plus pauvres qu'ils n'étaient partis. Ce fut le sort de Pinto : après qu'il eut rempli plusieurs missions de cette nature, Pedro de Faria voulant le dédommager de ses pertes, l'envoya à Patane, sur les côtes du golfe de Siam, négocier pour son compte quelques marchandises et une certaine somme d'argent. Pinto y rencontra un capitaine portugais, nommé Antonio de Faria, parent du gouverneur de Malaca. Celui-ci envoyait ses propres marchandises à Lugor, où il espérait en tirer parti; et Pinto s'embarqua sur le même navire, avec celles de Pedro de Faria et sa petite pacotille. A l'entrée de la rivière de Lugor, un corsaire chinois les attaqua, et

les pilla. Pinto, quoique blessé, eut le bonheur de s'échapper, et revint annoncer à Antonio de Faria, la perte de toute sa fortune. Celui-ci n'osant plus paraître à Malaca devant ses créanciers, animé d'ailleurs du desir de se venger, jura de poursuivre jusqu'à la mort le pirate chinois qui lui avait enlevé son bien. Il enrôla toute la jeunesse portugaise qui se trouvait dans le pays, et se mit à sa poursuite. Pinto manquant de tout, ne pouvant également rendre l'argent qui lui avait été prêté, s'enrôla avec lui. Ils partirent de Patane, le 19 mai 1540. Antonio Faria et toute sa bande ne doivent être désormais considérés que comme de véritables écumeurs de mer; du moins en eurent-ils la conduite. Leur intention, en partant, était de n'attaquer que les pirates, dont les mers de Chine étaient infestées: mais quelques échecs et des accidents imprévus, les ayant réduits aux dernières extrémités, ils finirent par faire main-basse sur tous les Chinois qu'ils purent rencontrer. Antonio parvint enfin à joindre le corsaire qui lui avait pris son bien, le tua, et s'empara de son bâtiment, qu'il ramena dans l'établissement que les Portugais avaient alors à Ning-Po, qu'ils appelaient Liampou, situé à peu de distance au sud des bouches du Kiang, le plus grand fleuve de la Chine. Le succès de cette expédition, qui l'avait enrichi, lui inspira le desir d'augmenter sa fortune par des moyens plus prompts que le commerce; il devint pirate lui-même, sans pouvoir couvrir d'aucun prétexte le métier auquel il allait se livrer. Un pilote japonois lui proposa de le mener au lieu où se trouvent les tombeaux des rois de la Chine, et lui promit de le mettre à même de s'emparer des grandes richesses qu'ils contiennent. La proposition fut acceptée avec empressement: Pinto s'engagea dans cette expédition, et quitta Liampo, le 14 mai 1542. Il appela Calempluy, l'île où les corps des empereurs de la Chine étaient déposés après leur mort. Ce nom ne se retrouve nulle part, et il est probablement altéré: mais Pinto dit précisément que cette île est dans le golfe de Pékin; et les tombeaux d'anciens empereurs, ainsi que ceux des khaus des Tartares Mantchous, se trouvent effectivement dans ce golfe. La route directe était trop dangereuse, et il fallait en prendre une détournée. Celle qui est décrite dans le voyage de Pinto, paraît fabuleuse; il dit qu'on s'est élevé jusqu'au 50e. degré de latitude, en passant entre la Corée et le Japon. Dès-lors, Faria serait entré dans le fleuve Ségalien, et, en remontant ce fleuve, aurait été conduit toujours par eau dans le golfe de Pékin, à la côte de Corée ou de la province de Lao-Tong: non-seulement nous n'avons pas connaissance d'une pareille communication par eau entre deux lieux aussi éloignés; mais de plus nous avons lieu de penser qu'elle ne peut exister. D'ailleurs ce qu'il dit du temps de la navigation s'accorde assez bien avec les distances qu'il aurait parcourues; et ce qu'il y a de surprenant, c'est que les détails qu'il donne sur les mœurs, les habillements, les armes de quelques-uns des peuples qu'il a vus, répondent exactement à ce que nous connaissons des habitants des bords du fleuve Ségalien et du nord de la Tartarie. Si l'on se refuse à croire qu'il ait fait cette route, on peut supposer qu'il a été trompé sur le nom des terres qu'il

a côtoyées, sur la latitude à laquelle il est parvenu, et en conclure qu'il a passé entre la côte occidentale de Corée et les nombreuses îles du golfe de Pekin, dont elle est bordée, lesquelles sont encore à présent très-peu fréquentées, et ne sont connues que depuis quelques années. Du reste, il assure être arrivé à l'île de Calempluy, et avoir vu les tombeaux des empereurs de la Chine. La description qu'il en fait, si l'on retranche ce qui paraît exagéré, peut faire juger que ce sont ceux des khans des Tartares Mantchous. L'effroi causé par une entreprise si hasardée la fit manquer; et Antonio de Faria prit la fuite en grande hâte, sans avoir pu réaliser aucune de ses espérances. Près de sortir du golfe de Pekin, il fut surpris par une tempête, qui jeta son navire sur la partie de la côte de Chine qui s'approche de la Corée : presque tout l'équipage y périt. Mendez Pinto fut du petit nombre de ceux qui parvinrent à se sauver. Il mena, pendant quelque temps, la vie de mendiant, avec ses compagnons d'infortune. Ils furent ensuite tous arrêtés, mis en jugement, et enfin relâchés, après avoir essuyé, pendant long-temps, toutes sortes de mauvais traitements, et avoir été souvent battus de verges. Son itinéraire est tracé jour par jour: les noms y sont dénaturés; cependant la ressemblance de quelques-uns avec les véritables ne permet pas de croire que de pareils détails soient de son invention. Ce qu'il dit des Chinois n'est pas en contradiction avec ce que nous en savons. Il reste cependant une objection à faire, qui, comme celle que l'on peut opposer à son voyage à Calempluy, demeure sans réponse : c'est que, du moment où il mit le pied sur le sol de la Chine, dont certainement il ignorait la langue, il raconte les conversations qu'il a eues, et ne tarde pas à rapporter de fort longs discours. Il est également très exact de dire que ces entretiens ne sortent pas du caractère connu des Chinois, et ont un air de vérité: les discours surtout sont dans leur style, et remplis des métaphores qu'ils emploient le plus fréquemment. Pinto étant un des premiers qui aient visité ces contrées, ne peut être accusé d'avoir pris ces discours dans d'autres voyageurs. Après avoir été acquitté, ainsi que ses compagnons, il fut conduit avec eux sur l'île Sancian, où leur conducteur les abandonna. Ils furent recueillis par un corsaire chinois, avec lequel ils prirent parti. Ce corsaire transporta d'abord Pinto aux îles Likeuyo, et ensuite à l'île de Kiusiu, la plus sud du Japon. Après avoir fait encore naufrage sur les îles Likeuyo, il arriva à Malaca. Le gouverneur l'envoya au Pegu, où il fut témoin de grandes révolutions, qu'il raconte dans ses voyages. Enfin il remonta la rivière d'Ava, et parvint, par eau, jusqu'à une ville qu'il appelle Timplan : il fait la description de la cour du souverain, qu'il désigne par le nom de Calaminhan. Sa situation, pendant ce voyage, était très-humble; car il le faisait comme esclave du roi de Brama. Les pays qu'il visita, sont encore peu connus; et l'on ne pourrait le suivre sur la carte, où l'on ne trouve aucun des noms qu'il cite. Cependant ce qu'il en dit conviendrait assez au Thibet ou à un des chefs-lieux de la religion du grand Lama. En revenant au Pegu, il réussit à s'échapper, et revint à Goa, où il retrouva Pedro de Faria, qui lui fournit les moyens d'aller fai-

re quelque commerce dans les îles de la Sonde. De retour à Malaca, il y vit saint François Xavier, qui, désirant alors faire une mission au Japon, eut avec lui plusieurs entretiens, à la suite desquels Pinto consentit à accompagner saint François dans sa mission au Japon. La fin de son voyage contient des détails très-intéressants sur cette mission. Pinto l'accompagna également à son retour, et il rend compte des tentatives que fit le saint missionnaire pour pénétrer en Chine; il parle de sa mort et de sa sépulture dans l'île de Sancian. Il fit encore un voyage au Japon, à la suite d'un ambassadeur envoyé au roi de Bongo, au nom du roi de Portugal. Il en tarda pas à revenir à Goa, et de là, en Europe. Il prit terre à Lisbonne, le 28 septembre 1558. Il paraît que l'on avait fait usage des renseignements qu'il avait donnés sur le Japon; car il partit de Goa avec une lettre du vice-roi qui constatait ses services. Mendez Pinto n'est pas un aventurier ordinaire. La relation de ses voyages est écrite par lui-même; les Portugais la regardent encore comme un ouvrage classique. Elle a été traduite dans presque toutes les langues; les uns l'ont lue avec enthousiasme; d'autres l'ont regardée comme un tissu de mensonges. Ses partisans n'ont pas eu de peine à justifier leur opinion. Les détails en sont très-attachants. Il règne dans tout l'ouvrage un air de sincérité qui prévient en faveur de l'auteur: c'est un miroir fidèle du caractère et des mœurs des premiers conquérants de l'Inde. On reconnaît, dans ces hommes d'une forte trempe, une espèce de férocité, mêlée à des idées religieuses, qui les rendait capables des actes de la plus grande cruauté et des actions les plus belles. Tant que Pinto a été le seul qui ait parlé des pays qu'il avait vus, ses antagonistes pouvaient nier la vérité de ses récits, sans qu'il fût possible de leur répondre; mais à présent que ces pays sont mieux connus, l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître de grandes vérités. Certains détails sont évidemment embellis. L'on peut conclure de ce qui a été dit à l'égard de quelques-uns, qu'ils doivent reposer sur des faits réels. Ses voyages ont été sans doute écrits en grande partie de mémoire; et il est probable qu'au lieu de rendre les choses exactement telles qu'elles étaient, il ne nous a transmis que les impressions qui en étaient demeurées dans son imagination ardente. Au reste, il n'est jamais tombé dans l'exagération pour se faire valoir. Tout ce qui se rapporte à sa personne est de la plus grande simplicité. Il dit qu'il n'a écrit ses voyages que pour apprendre à ses enfants les grands hasards qu'il a courus pendant sa vie; et l'on serait tenté de le croire. On ignore l'époque de sa mort. Son livre ne fut imprimé que long-temps après, par les soins de François de Andrada, Lisbonne, 1614, in-fol. Il fut traduit en espagnol, six ans après, par François Herrera de Maldonado, qui y joignit une Dissertation, pour en établir l'authenticité, Madrid, 1620, in-fol. La version française, par Bernard Figuier, Paris, 1628, in 4°, est encore recherchée. Le texte original a été réimprimé à Lisbonne, 1762, in-fol., avec l'*Itinerario* d'Ant. Tenreiro.

R—L.

PINTO (ISAAC), juif portugais, du dix-huitième siècle, d'abord établi à Bordeaux, passa ensuite à

Amsterdam, puis à la Haye, où il mourut le 11 août 1787. C'était un homme instruit : il entreprit de défendre, contre Voltaire, ses co-religionnaires et compatriotes, et acquit par-là quelque célébrité. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Essai sur le Luxe*, 1762, in-8°. L'auteur dit que « le luxe consiste en ce que les » maisons qu'on habite, les ajustements dont on se pare, les mets » dont on se nourrit, les équipages » dont on se sert, sont si dispendieux, » à proportion des facultés, qu'on » ne peut plus s'acquitter de ce qu'on » doit à sa famille, à ses amis, à sa » patrie, aux indigents, etc. » La dépopulation, la négligence de la culture des terres, y sont signalées comme des suites inséparables du luxe ; il n'admet pas même ce qu'avait dit Voltaire :

Le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Il fait une sortie très-vive contre le luxe des Hullandais, dans leurs maisons de campagne. II. *Réflexions critiques sur le premier chapitre du septième tome des OEuvres de M. de Voltaire, au sujet des Juifs*, 1762, in-12. Le morceau que critique Pinto, forme, dans les éditions posthumes de Voltaire, la première section de l'article *Juifs* du *Dictionnaire philosophique*. Pinto envoya son ouvrage manuscrit à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre du 20 juill t 1762, et qui promit de *faire un carton dans la nouvelle édition de ses OEuvres* : mais il n'a pas tenu parole, et il n'a adouci aucune expression. Tout en justifiant les Juifs de certains défauts, et en les excusant sur leur position dans la société, Pinto s'attache surtout à distinguer les Juifs espagnols et portugais, des Juifs allemands et polonais. La ligne de démarcation entre eux est telle, dit-il, qu'un juif portugais serait deshonoré s'il épousait une juive allemande, et qu'il serait déchu de toutes ses prérogatives, tant ecclésiastiques que civiles, et ne pourrait pas même être enterré parmi ses frères. Cette distinction, qui n'est point faite pour réhabiliter les Juifs allemands, est fondée sur l'idée qu'ont les Juifs portugais d'être issus de la tribu de Juda, dont ils tiennent que les principales familles furent envoyées en Espagne dn temps de la captivité de Babylone. C'est probablement à l'opuscule de Pinto que Guénée dut l'idée d'attaquer Voltaire sous le masque de quelques Juifs : ce qui est certain, c'est que dès sa première édition, Guénée (*V.* son article, XIX, 14) avait reproduit l'opuscule de Pinto. III. *Réponse de l'auteur de l'Apologie de la nation juive, à deux critiques qui ont été faites de ce petit écrit*, 1766 : c'était dans le *Monthly review*, et dans la *Bibliothèque des sciences et des arts*, que Pinto avait été attaqué. IV. *Du jeu des cartes, Lettre à M. Diderot*, 1768, in-8°. V. *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8°. ; aussi sous le titre de *Traité des fonds de commerce* ou *Jeu d'action*, 1772, in-12. (*V.* le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, première édition, n°. 10882.) VI. *Précis des arguments contre les matérialistes*, 1774, in-8°. VII. *Lettre à l'occasion des troubles des Colonies, contenant des réflexions politiques sur l'état actuel de l'Angleterre*, 1776, in-8°. VIII. *Seconde lettre* (sur le même sujet), 1776, in-8°. IX. *Réponse aux observations d'un homme impartial, au sujet des troubles qui agitent actuellement toute l'Amé-*

rique septentrionale, 1776, in-8°. A. B—T.

PINTO-DELGADO (JEAN), poète du seizième siècle, naquit à Tavira, dans le royaume d'Algarve. Il voyagea en Italie et en Flandre, où il séjourna plusieurs années, et où ses OEuvres poétiques eurent beaucoup de succès, entre autres, le poème d'*Esther*, et les *Lamentations de Jérémie*, en vers espagnols: son histoire de *Ruth* fut imprimée à Rouen, par David Petit, en 1627. Il mourut en 1590, laissant en manuscrit une traduction de Pétrarque en octaves portugaises. B—o.

PINTO-RIBEIRO (JEAN), gentilhomme, devenu célèbre par le rôle qu'il a joué dans la révolution qui a placé la maison de Bragance sur le trône de Portugal, était né à Lisbonne, vers la fin du seizième siècle. Il cultiva, dans sa jeunesse, la littérature et la jurisprudence, et mérita, par ses talents, l'estime du jeune duc de Bragance, qui le prit pour secrétaire. Supportant avec impatience la tyrannie des Castillans, il conçut le dessein généreux d'affranchir son pays de leur domination, en mettant son maître sur un trône auquel l'appelaient les droits de sa naissance et l'affection des peuples. Il excita l'ambition du duc de Bragance, soutint l'espoir des mécontents, et parvint à former une vaste conspiration, à laquelle se rattachèrent bientôt les plus grands seigneurs du Portugal, et l'archevêque de Lisbonne lui-même (Dom Rodrigue d'ACUNHA). Cette intrigue fut conduite avec tant d'art et de discrétion, que les Espagnols n'eurent pas le moindre soupçon des dangers qui les environnaient. Le jour était fixé pour proclamer le duc de Bragance roi de Portugal; mais la timidité de ce prince pensa faire échouer un plan si bien concerté. Pinto, par ses prières et par ses menaces, triompha de l'irrésolution de son maître, et l'obligea de se rapprocher de Lisbonne, pour encourager par sa présence les conjurés (*V.* JEAN, XXI, 462). Ceux-ci s'étaient distribué leurs rôles, dans cette mémorable journée. Pinto avait été chargé d'arrêter le ministre espagnol Vasconcellos, que sa cruauté signalait à la vengeance publique (*Voy.* VASCONCELLOS). Un de ses amis, ignorant ce qui se passait, rencontra Pinto à la tête d'une troupe de soldats; il lui demanda ce qu'il prétendait faire avec ce grand nombre d'hommes armés: « Rien autre chose, lui répon» dit-il, en souriant, que de changer » de maître, et vous défaire d'un ty» ran, pour vous donner un roi lé» gitime. » Après avoir tant contribué à mettre la couronne sur la tête du duc de Bragance, il continua de le servir de sa plume, et publia divers écrits propres à prévenir les divisions, et à justifier l'expulsion des Espagnols. Le roi récompensa Pinto de son dévouement, en l'élevant aux premières dignités de la magistrature, qu'il remplit d'une manière brillante: il avait été nommé premier président de la chambre des comptes, et garde des archives royales, quand il mourut, dans la force de l'âge, à Lisbonne, le 11 août 1643. Ses restes furent inhumés dans le cloître des Cordeliers de cette ville. On a de lui différents ouvrages, tous en langue portugaise: ce sont des *Réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, contre la révolution; — des *Discours* sur l'administration de la justice, sur les droits du conseil royal; — un *Traité* touchant la prééminence des lettres sur les ar-

mes, etc. Son style, dit un critique (le comte d'Ériceira) est coulant; et tout ce qu'il a écrit est d'un goût exquis : il a enrichi la langue portugaise de plusieurs mots qui ont été adoptés par les meilleurs auteurs. Les *Ouvrages* de Pinto ont été recueillis en un volume in-fol., Coïmbre, 1729. Il a laissé en manuscrit le *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques du Camoëns.* Le comte Louis d'Ericeira (*V.* ce nom, XIII, 249) a publié une courte *Notice sur Pinto*, qu'on trouve dans le tome XLII des *Mémoires* de Niceron, et dans le *Diction.* de Moréri, édit. de 1759. Pinto est le héros d'une comédie historique de M. Lemercier, représentée, en 1800, sur le Théâtre-Français. W—s.

PINTURICCHIO (Bernardin), peintre, né à Pérouse, en 1454, fut élève du Pérugin, et le suivit à Rome, où il l'aida dans la plupart des travaux qui lui furent confiés. Il n'a point, dans son dessin, les qualités de son maître; et il se laisse trop aller à l'usage encore suivi de son temps, de peindre des ornements d'or dans les draperies de ses personnages: mais il est plein de magnificence dans ses fabriques, rempli de vivacité dans l'expression de ses figures, et du naturel le plus vrai dans tous les objets dont il enrichit ses compositions. Pendant son séjour à Rome, il se lia étroitement avec Raphaël, et le suivit à Sienne, où il partagea ses travaux. Dans quelques-uns de ses tableaux, il a su presque égaler la grâce de ce grand maître. Tel est son *Saint Laurent*, qui se voit chez les Franciscains de Spello, et dans lequel est un petit Saint-Jean-Baptiste, que beaucoup de personnes attribuent à Raphaël. Il montra un égal talent dans les *Grotesques* et dans les *Perspectives.* Il fut, dans ce genre, le premier à orner l'extérieur des édifices, de fresques représentant des *Vues de villes.* C'est ainsi qu'il exécuta, dans une des loges du Vatican, les vues des principales cités d'Italie. Dans beaucoup de ses ouvrages, il conserva l'ancienne pratique de modeler en stuc les ornements de quelques-uns des sujets qu'il traitait, usage qui s'est maintenu dans l'école milanaise, jusqu'au temps de Gaudenzio Ferrari. Rome possède quelques-unes de ses productions, notamment dans le Vatican et dans l'église d'*Ara Cœli.* Une des meilleures existe dans l'église cathédrale de Spello; ce sont trois tableaux représentant, le premier, l'*Annonciation ;* le second, la *Nativité ;* le troisième, *Jésus devant les docteurs.* Ce dernier est le plus remarquable. Dans un de ces tableaux, il a peint son propre portrait. On ignore pour quel motif Vasari a passé sous silence un aussi bel ouvrage. Mais le chef-d'œuvre de Pinturicchio se trouve dans la sacristie de la cathédrale de Sienne. Ce sont dix tableaux représentant les *Faits les plus mémorables de la vie du pape Pie II.* Il en existe en dehors un onzième, dont le sujet est le *Couronnement de Pie III*, qui avait ordonné leur exécution. Mais il ne faut point s'étonner de la supériorité de ces derniers ouvrages; car il paraît certain que Raphaël en avait dessiné les cartons. Le Pinturicchio mourut en 1513. P—s.

PINZI (Joseph-Antoine), littérateur et numismate, né à Ravenne en 1713, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de professer les belles-lettres au séminaire archiépis-

copal, emploi dont il s'acquitta de manière à mériter l'estime de ses supérieurs. Quelques pièces de vers qu'il publia dans le même temps, l'ayant fait connaître avantageusement, il fut admis à l'académie des *Informi*, où il lut l'*Eloge* de Nicolas Oddi, son fondateur, et un *Poème* latin sur les services rendus aux sciences par ce prélat. Bientôt après, il devint secrétaire de monseigneur Luci, nonce apostolique, qu'il accompagna dans ses légations à Cologne et à Madrid. Son protecteur étant mort, il fut honoré de la confiance de monseigneur Jean-Baptiste Caprara, son successeur à la nonciature de Cologne, et retourna dans cette ville. Il partageait son temps entre ses devoirs et la culture des lettres; et il travaillait à un poème, intitulé *Viaggio poëtico*, quand il mourut le 27 février 1769. Pinzi comptait au nombre de ses amis, le savant Paciaudi, et Apostolo Zeno. Outre l'*Eloge* d'Oddi, dont on a parlé, on a de lui: I. *De Nummis Ravennatibus dissertatio singularis*, Venise, 1750, in-4°. — *Appendix ad dissertationem de Nummis*, etc., 1751. Cette dissertation a été insérée par Phil. Argelati, dans son Recueil *De nummis Italiæ*, III, 87, et l'*Appendix*, tome IV., I. Elle offre des recherches curieuses. II. *Dissertazione epistolare sulla letteratura Ravennate*, Ravenne, 1749, in-8°. III. *Dissertazione nella quale si dimostra che la città di Ravenna non e stata colonia, ma municipio dei Romani*; insérée dans le *Recueil* de l'acad. de cette ville, pour l'année 1767. Il a laissé en manuscrit, des *Dissertations* sur le *Pallium*, et sur les *Dieux* qui étaient honorés à Ravenne d'un culte particulier; une *Vie* de Jérôme Rossi, historien Ravennais; les premiers *Chants* de sa description poétique de l'univers, et un *Recueil de Lettres latines*, adressées, de 1746 à 1768, à l'abbé Ferri, professeur d'éloquence à Faenza. Voyez pour plus de détails les *Memorie degli scrittori Ravennati*, II, 209-13. W—s.

PINZON (VINCENT YANEZ), navigateur espagnol, fit partie de la première expédition de Colomb (1492), dans laquelle il commandait la *Nina*: son frère aîné, Martin Alonzo, montait la *Pinta*, sur laquelle François Martin, leur plus jeune frère, était pilote. Martin Alonzo paraît avoir eu un caractère inquiet et envieux; la *Pinta* devançait toujours les deux autres bâtiments; elle signala la terre, que Martin crut avoir aperçue long-temps avant eux, et que Colomb avait déjà vue; et ce fut à son bord que l'on entonna le premier *Te Deum*, chanté dans le nouveau Monde. Lorsque l'amiral, sur les indications des insulaires de Cuba, eut fait voile à l'est, vers Hayti, le vent contraire le força de relâcher dans un port de la première île, où il ne fut pas rejoint par la *Pinta*; ce qui l'inquiétait beaucoup, car depuis plusieurs jours elle s'était séparée de lui, et il ne l'avait pas revue. On pensa que le capitaine avait voulu profiter de la marche supérieure de sa caravelle, pour arriver le premier à une terre que l'on avait depeinte comme très-riche en or. Vincent, au contraire, tenait fidèle compagnie à Colomb: lorsque le bâtiment de ce grand navigateur se fut brisé sur les écueils de la côte septentrionale de Hayti, la *Nina*, qui était éloignée de lui d'une lieue, vira de bord, et arriva fort à propos pour sauver l'équipage. Pendant que Colomb était occupé de bâtir un fort avec les débris de la

capitane, les insulaires l'avertirent qu'ils avaient vu un navire, semblable au sien, roder le long de la côte vers l'est: il ne douta pas que ce ne fût la *Pinta*, dont la désertion le chagrinait bien plus depuis la perte de la capitane. Il détacha aussitôt un canot, commandé par un officier qu'il chargea d'un billet, par lequel il assurait Alonzo du pardon, pourvu qu'il revînt sans délai. Le canot ne le trouva point. Colomb soupçonnant qu'il avait fait voile pour l'Espagne, afin de se donner tout l'honneur de la découverte, hâta son départ pour l'Europe. Il rejoignit la *Pinta*, près de Monte-Christo, et parut satisfait des excuses du capitaine. Celui-ci, non content de traiter de l'or, avait enlevé de force cinq Indiens, que l'amiral l'obligea de remettre à terre. Les deux navires firent ensuite route ensemble, jusqu'à la hauteur des Açores, où Alonzo profita d'une tempête pour quitter encore une fois Colomb. En même temps que l'amiral prenait terre à Palos, Alonzo relâchait à Baïona; il débarqua ensuite en Galice, et alla par terre à Barcelone, où étaient les rois Ferdinand et Isabelle. On lui refusa l'audience qu'il demandait: le chagrin qu'il en conçut, causa bientôt sa mort. Les historiens ne disent pas positivement si Vincent Pinzon accompagna Colomb dans sa seconde expédition. Cependant Gomara nous apprend que la découverte de l'île de Cubagua, où l'on parlait des pertes faites, en 1499, par l'amiral, excita la cupidité de plusieurs navigateurs. « Entre ceux-ci, ajoute-t-il, furent Vincent-Yanez Pinzon et » Arias Pinzon, son neveu, lesquels » mirent ses quatre caravelles à leurs » dépens. Ils les équipèrent à Palos, » lieu de leur naissance, et les pour» vurent de gens, d'artillerie, de » vivres, et de marchandises pour » échanger. Ils pouvaient fournir à » cette dépense, parce qu'ils s'é» taient enrichis dans leurs voyages » avec Colomb. » Ayant obtenu la permission du roi, à condition de ne pas aller aux mêmes endroits que l'amiral, ils partirent le 13 novembre 1499. Ils naviguèrent au sud, et Pinzon fut le premier Espagnol qui passa la ligne. A la fin de janvier 1500, il découvrit un cap qu'il nomma *Cap de consolation :* c'est le cap Saint-Augustin, à la côte du Bresil. L'humeur farouche des Indiens obligea les Castillans de s'embarquer. Pinzon, côtoyant la contrée qu'il avait vue, aperçut le Maragnan, et arriva vis-à-vis l'embouchure du fleuve des Amazones: allant ensuite sur la côte de la Guiane, près de la rivière de Mariatamba, qui a perdu ce nom pour prendre le sien, il finit par aborder au golfe de Paria. Il voulait gagner les petites Antilles, près Espagnola, lorsqu'un ouragan, comme on en essuie dans ces parages, fit périr deux de ses vaisseaux à la vue des autres; le reste de cette malheureuse flotte rentra dans un port d'Espagne, au mois de septembre, avec la seule gloire d'avoir découvert 600 lieues de côtes au sud-est du golfe de Paria. Aiguillonné de nouveau par l'exemple de Colomb, Pinzon partit, en 1507, avec Juan Diaz de Solis, pour suivre les dernières découvertes de l'amiral: ayant pris leur point de départ de l'embouchure de l'Orénoque, ils reconnurent le golfe que la mer forme entre la côte de l'Amérique du Sud, et celle du Tymatan, qu'ils nommèrent baie de *Navidad*, et poussèrent au nord jusqu'à cette presqu'île. A leur retour

en Espagne, ils reçurent ordre de se rendre à la cour avec Americ Vespuce, et Jean de la Cosa, pour tenir conseil sur les découvertes à faire. Solis et Pinzon obtinrent le titre de pilotes royaux avec des émoluments considérables : ils eurent chacun le commandement d'une caravelle ; et Pinzon fut nommé capitaine-général pour la terre. Dans cette nouvelle expédition, ils doublèrent le cap Saint-Augustin, puis prolongèrent le continent jusqu'à 40 degrés de latitude sud : partout où ils descendaient à terre, ils plantaient des croix, et prenaient possession du pays. Lorsqu'ils revinrent à Séville, en 1509, on fut si mécontent de leur conduite, qu'après des informations juridiques, Solis fut envoyé prisonnier en cour ; le roi fit grâce à Pinzon. Il est probable qu'après cette campagne, il ne navigua plus. Herrera nous apprend que Vincent avait beaucoup aidé au premier armement de Colomb, et qu'il avait payé un huitième des frais : celui-ci les avait pris avec lui, parce qu'ils étaient des principaux et des plus riches de Palos, et qu'indépendamment de cet avantage, ils avaient une grande expérience de la navigation. Vincent avait écrit l'Histoire de ses Voyages : elle est restée, comme tant d'autres, ensevelie dans la poussière des archives espagnoles. Quoique le nom de la rivière de Vincent Pinzon ait disparu de plusieurs cartes modernes, il a donné lieu à des discussions auxquelles la politique a pris part. L'article VIII du traité d'Utrecht fixait la limite entre la France et le Portugal, sur les côtes de la Guiane, au rio Iapoc ou Vincent Pinzon : la Condamine dit que les Portugais ont eu leurs raisons pour confondre ces deux rivières, éloignées l'une de l'autre de plus de cinquante lieues ; en effet, l'Oyapok a son embouchure sous le cap d'Orange, par 4° 15', et le Rio Pinzon, par 3°.-55' de la latitude nord. Mais, comme à l'époque des conférences tenues à Paris, en 1717, pour régler ces mêmes limites, on allégua un passage de Laet, qui dit expressément que l'Oyapok, ou Wiapock, a son embouchure sous le cap d'Orange, appelé souvent cap du Nord, la France a perdu tout le terrain situé entre les deux fleuves. E—s.

PIOMBINO (Princes de). *Voy.* Appiano.

PIOMBO (Sebastien del). *Voy.* Sebastien.

PIOVANO. *Voy.* Arlotto.

PIOZZI (Hesther Lynch), fille de Jean Salusbury, naquit, en 1739, à Boswel, dans le comté gallois de Cærnarvon : dès sa jeunesse, sa beauté et son esprit la firent accueillir avec distinction dans le grand monde. Elle épousa, en 1763, Henri Thrale, riche brasseur du bourg de Southwark, et membre du parlement. Son mari ayant fait la connaissance de Samuel Johnson, l'introduisit chez lui ; et pendant quinze ans, Johuson demeura presque toujours à la maison de campagne de Thrale à Streatham, et fut toujours l'ami de la maison. On a de lui un joli impromptu qu'il fit pour Mme. Thrale, lorsqu'elle célébra sa trentecinquième année :

> Oft in danger, yet alive
> We are come to thirty-five
> Long may better years arrive
> Better years than thirty-five, etc.

l'impromptu est terminé par ces vers :

> And all who wisely wish to wive
> Must look on Thrale at thirty-five.

A la mort de son mari, en 1781, elle ne jugea plus convenable de demeurer avec Johnson, et se retira,

uniquement pour ce motif, dit-on, à Bath avec ses filles, espérant que Johnson ne viendrait pas la rejoindre; cependant elle entretint avec lui une correspondance active jusqu'en 1784, lorsque voulant épouser un maître de musique florentin; Piozzi, établi à Bath, elle fut vivement désapprouvée par le littérateur. Elle n'en épousa pas moins Piozzi, et cessa toute relation avec Jonhson à qui elle rendit pourtant justice plus tard. Peu de temps après son mariage, elle se rendit à Florence, avec son mari. Elle y composa en société avec quelques Anglais de ses amis, un recueil de morceaux en prose et en vers, sous le titre de *Florence miscellany*, dont on imprima seulement quelques exemplaires. Mme. Piozzi en fit la préface et donna divers morceaux. Plusieurs pièces de ce recueil furent réimprimées dans les journaux et *Magasins* anglais. Anne Williams comprit dans ses *Mélanges*, un joli conte en vers de Mme. Piozzi (*les Trois Avis*), imité de La Fontaine, ainsi qu'une traduction de l'Epître de Boileau à son jardinier. Après avoir visité plusieurs pays de l'Europe, elle revint dans sa patrie; elle y publia, en 1786, ses *Anecdotes sur Johnson*. Ce livre fut lu avec un vif intérêt, à cause de l'intimité qu'on savait avoir existé entre elle et ce célèbre littérateur : mais les révélations qu'on y trouva ne plurent pas à tout le monde; Baretti censura sévèrement l'ouvrage de Mme. Piozzi; et Wolcott plaisanta sur son commérage, et celui de Boswel, dans sa Satire spirituelle de *Bozzy et Piozzi*. L'auteur des Anecdotes sur Johnson publia, deux ans après, un Recueil de Lettres écrites par lui ou qui lui avaient été adressées, depuis 1765 jusqu'en 1784, 2 vol. in-8°. Elle fit paraître ensuite trois ouvrages de sa composition, savoir : I. *Observations et réflexions faites dans un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne*, Londres, 1789, 2 vol. in-8°. II. *Synonymie anglaise*, ou Essai sur le choix des mots dans la conversation familière, Londres, 1794, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, utile et amusant, fait à l'imitation des Synonimes français de Girard, mais écrit d'une manière plus variée, et entremêlé d'anecdotes, de réflexions historiques et littéraires, et de citations des meilleurs auteurs anglais, eut un grand succès : il fut réimprimé plusieurs fois; il en a paru une édition, à Paris, en 1804, un vol. in-12; on y a retranché des digressions de l'auteur pour y substituer des notes et des citations. La Synonymie de Mme. Piozzi annonce une grande connaissance du monde, et contient d'excellentes réflexions sur les hommes et les choses : le nom de Johnson y revient souvent; on a même soupçonné cet auteur d'avoir fait une partie de l'ouvrage; mais un pareil soupçon a été mis en avant (probablement sans fondement), à chaque succès de Mme. Piozzi. III. *Retrospection*, c'est-à-dire, coup-d'œil en arrière, ou Revue des événements et des caractères les plus frappants ou les plus importants que les dix-huit cents dernières années ont présentés au monde, 1801, 2 vol. in-4°. Mme. Piozzi fut recherchée pendant toute sa vie dans les sociétés, pour son esprit et l'amabilité de ses manières. Elle mourut à Clifton, le 2 mai 1821. D—G.

PIPELET (François), né à Coucy-le-Château, près de Soissons, en 1722, s'adonna à l'étude de la chirurgie. Il fut très-lié avec le cé-

lèbre Louis; et de cette amitié, l'on a conclu que Pipelet possédait des connaissances étendues, et un mérite réel. Il était plus simple de l'attribuer aux rapports d'âge et d'études qui les avaient fait asseoir ensemble sur les mêmes bancs. Il ne faut pourtant pas trop rabaisser Pipelet. Nommé successivement conseiller et directeur de l'académie de chirurgie, à Paris, il conserva cette dernière place pendant six ans. Il avait eu le bonheur de faire cesser les vomissements chroniques qui menaçaient les jours du duc d'Angoulême; et il fut porté sur la liste des aspirants à l'ordre de Saint Michel. La révolution commencée en 1789 détruisit l'espoir qu'il avait d'être reçu chevalier. La mort de son ami Louis, plus jeune que lui d'un an, celle de son frère, et de quelques autres personnes, le dégoûtèrent du séjour de Paris; et, en 1792, il se retira dans sa patrie, où il est mort, le 14 octobre. Dans une *Notice* lue à la société de médecine de Paris, le 31 octobre 1809, M. Sedillot s'est servi de ces expressions: *mort le 14 octobre dernier.* On serait tenté de croire que le mot *dernier* indique l'annee 1808; mais le *Magasin encyclopédique* de novembre 1809, semble lever tous les doutes, puisque ce n'est qu'alors qu'il parle de la mort de Pipelet. Ce chirurgien a composé quelques écrits, dont deux, insérés dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie*, lui font beaucoup d'honneur. Ce sont: I. *Nouvelles Observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac.* II. *Sur les signes illusoires des hernies épiploïques.* — Il a laissé beaucoup de manuscrits à son fils, chirurgien herniaire, d'abord à Paris, puis à Tours, premier mari d'une femme célèbre sous son nom. A. B—T.

PIPER (CHARLES comte DE), sénateur de Suède, fut le ministre principal de Charles XII. Né dans une condition obscure, il parvint aux places et aux honneurs par de grands talents, et par une souplesse de caractère non moins remarquable. Il sut captiver le sévère Charles XI, qui lui donna une confiance illimitée; et ensuite il flatta si habilement les goûts de jeunesse de Charles XII, que ce prince l'éleva au rang de ministre principal, voulut l'avoir à côté de lui dans toutes ses campagnes, et n'écouta longtemps d'autres conseils que les siens. On prétend que ce fut le comte de Piper, qui, à la suite d'une conférence avec Marlborough, détermina Charles à quitter la Saxe pour prendre la route de Moscou. Si telle fut l'influence du ministre, elle lui devint très-fatale à lui-même. Présent à la bataille de Pultava, il tomba entre les mains des Russes, qui le traitèrent avec peu de ménagements. Traîné d'un lieu de détention à un autre, il mourut enfin dans la forteresse de Schlüsselbourg, en 1716. Il avait amassé, en Suède, une fortune considérable, qui passa à sa famille encore subsistante, et alliée aux premières maisons du royaume. — Son fils, Charles-Frédéric DE PIPER, né en 1700, fut le favori du roi Adolphe-Frédéric, et parvint aux premiers emplois: mais le comte de Brahé, son gendre, ayant été décapité en 1756, il donna sa démission, et se retira dans sa terre, où il mourut en 1770. C-AU.

PIPPI (JULES). *V.* JULES ROMAIN, XXII, 124.

PIPPING (HENRI), théologien protestant, né à Leipzig, en 1670, fit ses études de théologie à Wittemberg et à Leipzig, et obtint, en 1693,

la charge de prédicateur à l'une des paroisses de la dernière de ces villes. Il remplaça, en 1709, son beau-père Seligman dans la place de premier prédicateur de la cour de Saxe, et eut le rang de premier conseiller du consistoire. Ayant soutenu, à Wittemberg, une thèse *De fide aliena*, il fut promu, par cette université, au grade de docteur en théologie. En 1722, étant en chaire, il ressentit une atteinte d'apoplexie, et mourut en avril de la même année. Outre un Recueil de Sermons, il a publié : I. La collection de ses Thèses académiques : *Syntagma Dissertat. academic.*, Leipzig, 1708, in-8°. : à la tête de la nouvelle édition faite à Leipzig, en 1728, se trouve une Notice biographique sur l'auteur. II. *Epistolæ variæ ad Seligmannum et G. H. Gœrtzium*, in-4°. III. *Arcana bibliothecæ Thomanæ Lips. sacra*, ibid., 1703. IV. *Memoriæ theologorum nostrâ ætate clarissimorum decades* x, ibid., 1705, 2 vol. in-8°. Il y donne la Notice biographique des principaux théologiens allemands morts depuis 1683 jusqu'à 1704, pour faire suite aux Recueils de Melchior Adam et de Witten. C'est une compilation sans critique, puisée dans les Eloges et Oraisons funèbres. A la fin de la notice de chaque théologien, Pipping ajoute une liste de ses ouvrages tant imprimés qu'inédits. D—G.

PIQUET (François). *Voy.* Picquet.

PIQUET ou PICQUET (Claude), cordelier, né à Dijon vers le milieu du seizième siècle, remplit, plusieurs années, la charge de lecteur en théologie et en philosophie, et fut élevé aux premières dignités de son ordre, dans la province de Bourgogne. On ignore l'époque de sa mort, qu'on sait pourtant être postérieure à l'année 1621. On a de lui : I. *Commentaria super evangelicam Fratrum Minorum regulam ac S. Francisci testamentum*, Lyon, 1597, in-8°. : à la suite on trouve le Catalogue alphabétique des religieux les plus éminents en piété, que l'ordre avait produits jusqu'alors. II. *Provinciæ S. Bonaventuræ seu Burgundiæ Fratrum Minorum regular. observant. ac cœnobiorum ejusdem initium, progressus et descriptio*, Tournon, 1610; Lyon, 1617; Tournon, 1621, in-8°. La dernière édition est augmentée d'une Réponse de l'auteur au P. Foderé, qui l'accusait de s'être emparé de ses *Mémoires*, dans le temps qu'il était gardien à Challon, et de n'avoir pas complété son travail (Voy. la *Description des monastères de Sainte-Claire*, par le P. Foderé, p. 1). Wading attribue encore au P. Piquet une *Vie du pape Clément IV*, dont le manuscrit se conservait dans une bibliothèque particulière à Lyon. W-s.

PIRANESI (Jean-Baptiste), graveur à l'eau-forte et au burin, naquit à Rome, en 1707. Peu d'artistes ont été aussi laborieux. Son œuvre consiste en seize volumes d'un format atlantique, qui ont pour objet de faire connaître tout ce que Rome ancienne et moderne offre d'édifices remarquables, ainsi que ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc. Il n'a point eu d'égal pour le talent avec lequel il dessinait l'architecture et les ruines; et le dix-huitième siècle n'a pas de graveur plus pittoresque. Personne n'a traité avec tant d'invention et de goût la représentation et la restauration des monuments ruinés. Dans les pièces de caprice que

renferme la collection de ses Œuvres, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la fécondité et du piquant de la composition, ou de l'esprit qui brille dans la manière dont elles sont exécutées. Il avait établi à Rome, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendaient dans toute l'Europe. Cet artiste, aussi habile qu'infatigable, mourut dans cette ville, en 1778. — François PIRANESI, son fils, né à Rome, en 1748, se livra, comme lui, à l'art de la gravure. Les ouvrages du fils ne se distinguent point de ceux du père. La collection des planches qu'ils avaient gravées formait le principal fonds de leur maison de commerce. Lorsque son père eut laissé reposer sur lui seul tout le fardeau de cet établissement, le fils s'associa son frère et sa sœur, qui cultivaient aussi la gravure avec succès; et leurs ouvrages continuèrent à prospérer. François avait été honoré du titre de chevalier; et, sur le bruit de sa réputation, le roi de Suède, Gustave III, l'avait nommé son chargé d'affaires auprès de la cour de Rome. La conquête de cette capitale par les Français vint changer toute l'existence de Piranesi. Lorsque Rome, sous les nouvelles lois de ses vainqueurs, fut transformée en république, l'artiste, oubliant la considération qu'il devait à ses talents, en chercha une autre dans la faveur populaire, et il accepta une place dans le nouveau gouvernement. C'est alors qu'il refusa du roi de Suède le traitement qu'il en recevait, comme son ministre, et qu'il invita tous les nobles romains à venir le trouver au Capitole, pour y brûler les emblèmes de la noblesse. Ce fut au reste la seule concession qu'il fit à l'esprit du temps; et il se distingua, dans tout le reste de sa conduite, par sa modération et son intégrité. En 1798, il fut envoyé à Paris, comme ministre de la république romaine. Mais, quand les Français se virent contraints de céder l'Italie aux forces réunies de l'Autriche et de la Russie, Piranesi ne se crut pas en sûreté à Rome. Il se rendit à Naples, avec sa collection, dans l'intention de s'embarquer pour la France. Il fut arrêté par ordre du monarque napolitain; et le séquestre fut mis sur ses planches. Ce n'est qu'à l'intervention du premier Consul qu'il dut sa liberté. Il se hâta de venir à Paris, et d'y transporter la collection, qui faisait toute sa fortune. Buonaparte lui accorda une protection spéciale. C'est dans sa nouvelle patrie qu'il publia une édition complète et soignée de ses *Antiquités romaines*. A cette entreprise, déjà si vaste par elle-même, il ajouta la publication d'un magnifique collection de dessins coloriés et de plusieurs œuvres nouvelles de gravures : mais ce n'était point assez encore pour l'activité de son génie. Un établissement d'un autre genre fit connaître l'étendue et la fécondité de son imagination. Il fonda une manufacture de vases peints, candélabres, trépieds, etc., en terre cuite, à l'imitation des vases étrusques, et destinés à rappeler les plus belles formes de l'antiquité : mais cette entreprise, par trop de générosité, lui devint ruineuse; et il se vit réduit à la dure nécessité de se défaire de son établissement. Un décret du gouvernement décida qu'il serait acquis aux frais de l'État, et réuni aux richesses de la calcographie du Musée. Cette mesure adoucit l'amertume de ses derniers moments; et il mourut du moins plus

tranquille, le 27 janvier 1810. Les événements survenus depuis cette époque, ont empêché l'acquisition d'être consommée; et la collection que Piranesi avait formée au prix de tant de peines et de sacrifices, est entre les mains de ses héritiers. Le reproche le plus fondé que l'on puisse faire à la collection de ses gravures, qui se compose de 1733 planches, d'un très-grand format, est le désordre qui règne entre les différentes parties. Des morceaux d'un même caractère sont confondus avec d'autres qui n'ont aucune analogie entre eux. Des suppléments, publiés à diverses époques, se rattachent difficilement avec ce qui avait précédemment vu le jour; et ce vaste et bel ouvrage demanderait, pour acquérir tout son prix, les soins d'un éditeur intelligent et éclairé. En attendant, on croit devoir joindre, à cet article, une note des planches dont se compose la calcographie de Piranesi, d'autant plus intéressante qu'elle a été faite sur l'inventaire authentique dressé lorsqu'il fut question de les acquérir : elles sont classées dans leur ordre naturel, et non suivant l'ordre arbitraire adopté lors de leur publication : I. *Antiquités romaines*, 220 planches. II. *Tombeau des Scipions*, 6 planches. III. *Temple de Vesta*, 12 planches. IV. *Temple de l'Honneur et de la Vertu*, 9 planches. V. *Panthéon*, 29 planches. VI. *Magnificence de l'architecture romaine*, 47 planches. VII. *Architecture étrusque, grecque et romaine, ponts, temples*, etc., 85 planches. VIII. *Fastes et triomphes depuis la fondation de Rome jusqu'à Tibère*, 33 planches. IX. *Champ de Mars*, 48 planches. X. *Antiquités d'Albano et de Castel Gandolfo*, 48 planches. XI. *Vases, candélabres, urnes, lampes, autels, trépieds, bas-reliefs*, etc., 112 planches. XII. *Colonnes Trajane et Antonine, Apothéose d'Antonin*, 30 planches. XIII. *Ruines de Pæstum, Temple de Neptune, Gymnases*, etc., 20 planches. XIV. *Vues de Rome, fontaines, ports, temples, thermes, forum, tombeaux*, 137 planches. XV. *Statues antiques des Musées de France et d'Italie*, 41 planches. XVI. *Autres statues antiques, bustes, vases, fragments, gravés par Piroli*, 220 planches. XVII. *Théâtre d'Herculanum*, 9 planches. XVIII. *Différentes manières d'orner les cheminées égyptiennes, étrusques et romaines*, 67 planches. XIX. *Recueil de dessins, gravés par divers maîtres, d'après Le Guerchin*, 4 planches. XX. *Choix de quelques tableaux, gravés par divers maîtres, d'après l'école italienne*, 64 planches. XXI. *Salle Borgia au Vatican, d'après Raphaël, et de la Villa Lante, d'après Jules Romain*, 28 planches. XXII. *Cabinet de Jules II, au Vatican, d'après Raphaël, la Farnesine, et la Bacchanale d'Herculanum*, 21 planches. XXIII. *Peintures de Vasari, à Altoviti, d'après Michel-Ange, gravées par Piroli*, 13 planches. XXIV. *Antiquités de Pompéia, Herculanum, Stabia*, usages civils, militaires, religieux, etc., 91 planches. XXV. Enfin, *Vues* diverses de *Baalbek*, d'*Egypte*, de la *grande Grèce*, de *Palmyre*, de *Constantinople*, etc. gravées au trait, pour être coloriées à la Volpato, 200 planches. P—s.

PIRCKHEIMER (Bilibald), historien et philologue, appelé par les protestants de l'Allemagne, le Xénophon de Nuremberg, naquit en cette ville, le 5 décembre 1470. Il

était fils d'un conseiller de l'évêque d'Eichstædt. Son père ne négligea rien pour développer ses heureuses dispositions; et, à l'âge de dix-huit ans, il le fit entrer dans les troupes de l'évêque, pour le former à la discipline militaire. Bilibald se sentait beaucoup de penchant pour la vie des camps; mais, son père ayant desiré qu'il reprît ses études de jurisprudence, il se rendit à Padoue, et ensuite à Pise, où il suivit les leçons de Jason Mayno et des autres illustres professeurs dont la réputation jetait alors tant d'éclat sur cette université. Il trouva le loisir d'étudier en même temps les mathématiques, la théologie, la médecine, et la langue grecque, dans laquelle il fit de grands progrès. Après sept ans de séjour en Italie, où ses talents et son application lui avaient mérité l'estime de ses maîtres, il rejoignit son père, qui s'était établi à Nuremberg avec sa famille. Il épousa, peu après, une demoiselle de cette ville, nommée Crescenza Rietter, qui joignait à une fortune considérable toutes les qualités de son sexe; et à raison de cette alliance, il fut admis au sénat. Pirckheimer se rappelait toujours son premier goût pour les armes; et il obtint le commandement du contingent (1) que la ville de Nuremberg envoya, en 1499, au secours de l'empereur Maximilien contre les Suisses. Il se conduisit, pendant toute cette guerre, avec autant de prudence que de valeur; et, à la paix, l'empereur lui donna le titre de son conseiller, et le renvoya avec des lettres pleines de bienveillance. C'en fut assez pour exciter l'envie; et Pirckheimer, après avoir essayé quelque temps de lutter contre d'obscures intrigues, finit par se démettre de sa charge de sénateur. Il partagea dès-lors son temps entre l'administration de sa fortune et la culture des lettres, qui n'avaient jamais cessé de faire le charme de sa vie. La mort de son épouse, que suivit celle de son fils unique, lui causa un chagrin que le temps put à peine affaiblir. Ses amis, n'ayant pu le déterminer à se remarier, le forcèrent de rentrer au sénat, dans l'espoir de le distraire de sa juste douleur. Il fut député plusieurs fois aux diètes, et chargé de différentes négociations, qu'il eut le bonheur de terminer toujours d'une manière avantageuse. Des infirmités prématurées l'obligèrent d'offrir une seconde fois la démission de sa charge; mais le sénat ne consentit à l'accepter qu'à la condition qu'il continuerait d'assister aux assemblées, quand sa santé le lui permettrait. Il refusa la pension de retraite due à ses services, disant que sa fortune lui suffisait pour vivre avec honneur, et qu'il serait indigne de lui de contribuer à augmenter les charges de l'état. Pirckheimer fut peu impliqué dans les querelles religieuses, qui commençaient à troubler l'Allemagne (2). Il mourut à Nuremberg, le 22 decembre 1530, et fut enterré avec une épitaphe honorable, rapportée dans le tome XVIII des *Mémoires* de Niceron. Pirckheimer était un des membres les plus distin-

(1) Ce contingent consistait en 400 hommes d'infanterie, 60 cavaliers, qui conduisirent huit coulevrines, et une pièce d'artillerie plus grande, avec huit voitures pour porter les vivres et les bagages.

(2) Il fut cependant désigné par Jean Eckius, théologien d'Ingolstadt, comme fauteur des erreurs de Luther; mais il appela de cette sentence, au pape Léon X, par un *Mémoire* daté du 1er. decembre 1520, et qu'on trouve dans le *Recueil* publié par Goldast : il attaqua aussi les erreurs d'Œcolampade, sur l'Eucharistie, par un petit *Traité*, imprimé à Nuremberg, 1526, in-8°.

gués de la société Celtique ou Rhénane. Il avait formé une bibliothèque des meilleurs ouvrages grecs et latins, dont il faisait ses délices. Elle fut acquise, après sa mort, par milord comte d'Arundel, dont la collection fut cédée, en 1681, par le duc de Norfolk, à la société royale de Londres. C'est à lui qu'on est redevable de la *première édition* des *OEuvres* de saint Fulgence, Haguenau, 1520, in-fol., très-rare. Outre des *Traductions* latines de plusieurs *Opuscules* de Plutarque, de Lucien, de Platon; de l'*Histoire* de Xénophon; du *premier livre de la Géographie* de Ptolémée (*V.* Mich. Servet); des *Sentences morales* de saint Nil, et de quelques *Ouvrages* de saint Grégoire de Nazianze et de saint Maxime, on a de Pirckheimer: I. *Germaniæ ex variis scriptoribus perbrevis explicatio*, Nuremberg, 1530, in-8°.; Francfort, 1532, même format; dans le 1er. volume des *Scriptor. rerum Germanicar.*, par Schard. II. *Priscorum numorum æstimatio*, Tubingue, 1533; Nuremberg, 1542, in-4°.; dans le Recueil de Budel: *De monetis et re numariâ* (*V.* Budel, vi, 127). III. *Opera politica, historica, philologica et epistolica*, Francfort, 1610, in-fol., rare. Ce Recueil, publié par Melch. Goldast, est précédé d'une Vie de Pirckheimer par Conrad Rittershusius, et orné de son portrait et de plusieurs estampes, gravées par le célèbre Albert Durer, son ami. Niceron a donné les titres des différentes pièces dont se compose ce volume, parmi lesquelles on distingue: IV. *Bellum Helveticum duobus libris descriptum.* C'est l'histoire de la campagne contre les Suisses, à laquelle on a vu que Pirckheimer avait pris part; elle a été insérée depuis, par Freher, dans le tome iii des *Germanicar. rerum scriptores;* et par Jean-Conrad Fuesli, dans le *Thesaur. historiæ helveticæ.* V. *Currus triumphalis honori et memoriæ immortali D. Maximiliani Primi, Romanorum imperatoris inventus.* On sait que ce fut d'après les idées de Pirckheimer qu'Albert Durer exécuta son Char triomphal de Maximilien, regardé comme le chef-d'œuvre de la gravure en bois (*Voy.* Alb. Durer, xii, 365). VI. *Apologia seu laus podagræ*, Nuremberg, 1522, in-4°. Cet opuscule, qu'il composa pendant qu'il était malade de la goutte, a été inséré dans plusieurs Recueils de facéties. VII. Des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve six de sa sœur aînée, abbesse du couvent de Sainte-Claire de Nuremberg, qui passait pour très-savante dans l'intelligence des saintes Écritures. Une autre sœur et une fille de Pirckheimer, successivement abbesses du même monastère, et comme elle, élèves de Conrad Celtes, se distinguèrent également par leur érudition. Les biographes allemands ont publié des Notices très-étendues sur Pirckheimer; on en peut voir le détail dans le Dictionnaire des illustres Nurembergeois, par Will et Nopitsch. On a frappé en son honneur une médaille, qui a été figurée dans le *Museum Mazucchellianum* (3). W—s.

(3) La fameuse édition des OEuvres de Kempis, de 1494, in-fol., avec l'Imitation de J.-C. en tête, a été publiée à la persuasion (*suasu*) d'un George Pirkheimer, prieur de la Chartreuse de Nuremberg, et précédée de deux éditions procurées par ce même religieux: la première en 1488, où les OEuvres de Kempis sont distinguées de l'*Imitation*, attribuée dans le titre à J. Gerson: la 2e. en 1492, *idem*, avec une réclamation en faveur de Kempis. Enfin la 3e., celle de 1494, ne porte plus le nom de Gerson, quoique le texte de l'*Imitation* soit le même, sauf une lacune de plusieurs lignes dans le livre 2, provenant de l'inexactitude de la réimpression, et quoique le traité *De meditatione cordis*,

PIRÈS (Thomas), Portugais, et le premier Européen qui ait été envoyé à la Chine, avec la qualité d'ambassadeur, avait commencé par exercer aux Indes des fonctions peu relevées : son occupation était de recueillir des drogues médicinales; mais, doué de talents distingués et de quelques avantages extérieurs, il fut choisi, en 1517, par Fernam-Perez d'Andrade, pour traiter avec le gouvernement chinois, des affaires relatives au commerce des Portugais, que d'Andrade lui-même, par de sages dispositions, avait déjà établi sur un pied de prospérité, pendant son séjour à Canton. Pirès fut retenu long-temps dans cette ville, sans avoir l'autorisation d'aller plus loin; et ce ne fut qu'après bien des délais, qu'il obtint la permission de se rendre à Pe-King. Il arriva dans cette capitale vers l'année 1521. Mais par malheur, il survint à cette époque même, des événements qui changèrent l'accueil auquel Pirès avait droit de s'attendre. On apprit de Canton, que Simon d'Andrade, frère de Fernam Perez, y était arrivé de Malacca avec quatre vaisseaux; qu'il avait élevé dans une île une batterie pour se défendre contre les pirates, exercé sur les hommes de ses équipages le droit de justice pour lequel il eût dû s'en remettre aux magistrats chinois, et acheté, sans s'assujétir aux formalités prescrites par la loi, un assez grand nombre d'esclaves. D'un autre côté, un ambassadeur musulman était venu à Nanking, de la part du roi de Bantam, pour représenter à l'empereur que son maître avait été injustement dépouillé par les Portugais, de la possession de Malacca, et pour demander qu'à titre de vassal de l'empire, il pût être placé sous la protection chinoise. Le gouverneur de Nanking avait écouté ces plaintes, et il engageait l'empereur à ne souffrir aucune liaison avec ces Francs, avides et entreprenants, dont l'unique affaire était, sous le prétexte du commerce, d'épier le côté faible des pays où ils étaient reçus, d'essayer d'y prendre pied comme marchands, en attendant qu'il pussent s'en rendre maîtres. Ces considérations, auxquelles la conduite récente des Portugais dans l'Inde donnaient beaucoup de poids, n'étaient pas de nature à favoriser les vues de Pirès. La lettre du roi de Portugal à l'empereur de la Chine, fut un nouveau sujet de mécontentement. Cette pièce, écrite dans le style ordinaire de la correspondance des rois de Portugal avec les princes de l'Orient, ne pouvait être accueillie sous cette forme à la cour du *Fils du Ciel ;* et par l'effet d'une ruse qu'on attribua aux Musulmans de Malacca, on en avait fait en chinois la traduction la plus exacte, et par conséquent la plus propre à déplaire. Il n'en fallut pas davantage pour faire considérer Pirès comme un espion, qui avait usurpé le titre et la qualité d'ambassadeur. L'empereur Wou-tsoung étant mort sur ces entrefaites, on ordonna que Pirès serait conduit à Canton, et qu'en attendant, les Portugais seraient obligés de quitter cette ville. Ceux-ci s'y refusèrent; et il s'éleva en conséquence une rixe dans laquelle ils ne furent pas les plus forts. Pirès et les gens de sa suite arrivèrent à Canton immédiatement après cet événement, et en furent les victimes.

---

qui n'est point de Kempis, ait été conservé à la suite de l'*Imitation*. G—CE.

On les mit en prison, et on les menaça de les juger d'après les lois de l'empire, en les rendant responsables de l'insolence de la lettre du roi des Francs, qu'ils avaient apportée, de l'audace qu'avait eue ce roi d'attaquer un des vassaux de la Chine, et de la mauvaise conduite de leurs compatriotes. De tels griefs auraient justifié, aux yeux des Chinois, les traitements les plus sévères qu'on eût pû faire subir à l'ambassadeur. Les historiens portugais disent qu'il mourut en prison; mais il est certain qu'il en sortit, après avoir été soumis, ainsi que douze de ses compagnons, à des tortures si cruelles, que cinq en moururent. Les autres furent bannis séparément en différentes parties de l'empire: Pirès, qui était de ce nombre, se maria dans le lieu de son exil, convertit sa femme, et éleva ses enfants dans le christianisme Il vécut de cette manière vingt-sept ans, ce qui porterait l'époque de sa mort à 1548 ou 1549. L'authenticité du récit de la dernière partie de sa vie ne saurait être mise en doute; car il est rapporté par Pinto, sur la foi d'une femme chinoise, qu'il rencontra, dit-il, dans la ville de Sempitay, qu'il reconnut pour chrétienne aux premiers mots de l'Oraison dominicale qu'elle lui dit en portugais, et qui se trouva être fille de Pirès, et nommée Inès de Leyria. Mais il faut qu'il y ait quelque erreur dans le compte des années assignées à la durée de l'exil de Pirès, puisqu'il était déjà mort quand Pinto rencontra sa fille, en 1543. A cette époque, il n'y avait plus qu'un seul des compagnons de Pirès, nommé Vasa Calvo, qui fût encore vivant. Telle fut la destinée du premier ambassadeur européen qui ait osé entreprendre une négociation avec les Chinois. Si ceux qui l'ont suivi ont éprouvé un sort moins rigoureux, les peines qu'ils ont prises et la condescendance humiliante a laquelle ils ont été contraints, ne leur ont pas valu plus de succès. Il faut méconnaître tout-à-fait le génie de la nation Chinoise, pour songer à négocier avec elle, autrement qu'en maître, si on a les forces nécessaires; ou en vassal, si l'on attend quelque chose d'elle, et qu'on ne se trouve pas en état de le lui arracher. A. R—T.

PIRI-PACHA, grand-visir, était *defterdar* ou trésorier de Sélim Ier., dans la guerre de ce sulthan contre Schah-Ismaël, l'an de l'hégire 920 (1514 de J.-C.) Ce fut lui qui conseilla de livrer la fameuse bataille de Tchaldiran. Sélim fut si satisfait de la prudence et du jugement que développa Piri-Pacha, qu'il témoigna hautement le regret de ne l'avoir pas depuis long-temps pour grand-visir. Après cette sanglante journée, au succès de laquelle ce brave et sage Othoman avait efficacement contribué, son maître lui donna sa confiance entière, qu'il ne lui retira jamais; et il le chargea de l'éducation du prince son fils, devenu si illustre sous le nom de Soliman-le-Grand: ce fut entre les bras de Piri-Pacha, que Sélim Ier. expira l'an 926 (1519). Elevé alors à la première dignité de l'empire, par le crédit de la sultane Validé, ce sage et estimable ministre conserva sur son élève le même ascendant que son mérite et sa fidélité lui avaient acquis sous le dernier règne. Il s'opposa, en 1522, au siége de Rhodes; ce qui n'empêcha pas Soliman de lui confier le soin de cette fameuse expédition, dont le commandement

fut conféré à Mustapha Kirlou, beau-frère du sulthan. A ce terrible siége, Piri-Pacha fut chargé de l'attaque du bastion d'Italie. Les traits de modération les plus estimables se retrouvent dans son noble caractère; ce fut lui qui désarma la colère de Soliman, humilié de la résistance admirable des chevaliers de Rhodes: le sulthan voulait faire percer à coups de flèche Mustapha, auteur de l'expédition. Ce fut encore Piri-Pacha qui fit aux assiégés les premières ouvertures d'une capitulation honorable. C'est-là tout ce que les historiens ont rapporté de la vie publique et privée de cet illustre visir. Son grand âge l'ayant obligé de demander sa retraite, il eut pour successeur Ibrahim Pacha. L'année de sa mort est inconnue; mais elle peut se placer entre la reddition de Rhodes, en 1522, et la guerre de Hongrie, de 1524. S—y.

PIRKER (Marie-Anne), cantatrice allemande du dix-huitième siècle, était attachée à la chapelle du duc de Würtemberg. Elle eut beaucoup de succès dans toutes les grandes villes où elle se fit entendre, telles que Vienne, Londres, Turin et Naples. En Angleterre elle chanta plusieurs fois en troisième avec le roi George III et une princesse de la cour. Ayant des mœurs très-douces et aimables, elle obtint la confiance de plusieurs princesses, entre autres de la duchesse de Würtemberg. Mais cet honneur lui coûta le repos de sa vie. Le duc s'étant séparé, en 1755, de son épouse, voulut faire expier à la pauvre cantatrice son intimité avec la duchesse, et la fit enfermer au château-fort d'Asperg, sans soumettre sa conduite à une enquête judiciaire. Traitée avec une rigueur extrême, et tenue dans un isolement affreux, Mme. Pirker eut l'esprit tellement frappé de sa situation, qu'elle perdit la raison. Cependant elle sut se distraire par une ressource assez ingénieuse: elle fit des bouquets de fleurs avec de la paille teinte, et acquit une grande habileté dans ce petit travail. Ayant envoyé de ces bouquets aux impératrices Marie Thérèse et Catherine II, elle en reçut des présents; mais ce ne fut qu'au bout de dix ans qu'elle recouvra sa liberté. Son aliénation mentale cessa dix ans avant sa mort, qui eut lieu en 1783. On assure qu'à l'âge de soixante ans elle chantait encore avec beaucoup d'expression. *Voy.* le *Strasburger Magasin für Frauenzimmer*, année 1782. D—g.

PIRMINIUS. *V.* Gasser.

PIRON (Aimé), né à Dijon, le 1er. octobre 1640, mort le 9 décembre 1727, exerçait la profession d'apothicaire dans sa ville natale, où il parvint à la dignité d'échevin. Si l'on en croit son fils, ce fut, comme Rabelais, pour amuser les siens, qu'il voulut sacrifier aux Muses. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui le premier soupçonna les grâces naïves du patois de sa province: sa gaîté franche et originale osa se confier à ce dialecte grossier, le soumit à toute la rigueur des règles poétiques; et plus tard elle inspira celle du célèbre La Monnoye (*V.* XXIX, 391), dont Aimé Piron fut l'ami pendant quatre-vingts ans. Les opuscules bourguignons qu'il a publiés, sont en tel nombre, que nous en épargnerons au lecteur l'énumération superflue: leurs titres isolés (1) ne donneraient aucune idée claire du talent de l'auteur, ni même

(1) Les curieux trouveront quelques-uns de ces titres dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, de Papillon.

des sujets de ces petits poèmes burlesques, tous puisés dans les conversations du jour. L'à-propos de quelques saillies, des rapprochements inattendus, une gaîté presque toujours bouffonne, et des allusions qui nous échappent aujourd'hui, font le mérite de ces pièces, qui tiennent du conte et du vaudeville, et dont un très-petit nombre a survécu aux événements qui leur avaient donné l'intérêt du moment. La plus ancienne que nous ayons trouvée, a pour titre : *L'Ebaudisseman dijonnoi su l'heurôse naissance de monseigneu le duc de Bregogne*, Dijon, Pailliot, 1682, 27 pag. in-8°. La dernière, qui n'a été mentionnée nulle part, est intitulée : *Lai gdde dijonoise*, Dijon, 1722, in-12. Les Noëls Bourguignons, furent, pour Aimé Piron, un travail en quelque sorte périodique, pendant trente années; tous les biographes ont parlé de l'impatience avec laquelle ces Noëls étaient attendus à Dijon, avant que ceux de La Monnoye les eussent effacés. Dans ce temps même, Piron s'exerçait avec succès à la poésie latine; mais il paraît avoir été moins heureux en français, si l'on en juge par quelques essais qui lui furent attribués après sa mort. Sa charge lui avait donné quelque accès auprès du grand Condé; son enjouement, et la considération dont l'avaient environné la simplicité de ses mœurs et la cordialité de son caractère, le firent rechercher de ce prince, comme aussi de son fils et du duc de Bourbon, qui lui succédèrent dans le gouvernement de Bourgogne. C'est à la table du second de ces princes, que le bonheur de ses reparties lui obtint une sorte de triomphe sur le poète Santeul, dont le dépit acheva de prouver la défaite. Piron aimait à raconter qu'*un ami commun*, *le vin de Bourgogne*, *les avait réconciliés le même jour*. Lorsque Santeul fut empoisonné, l'apothicaire-poète accourut vainement à son secours, et recueillit son dernier soupir. Aimé Piron avait épousé en secondes noces Anne Dubois, fille d'un sculpteur habile, dont les statues ornent encore les églises de Dijon : il en eut l'auteur de la *Métromanie*. F—T j.

PIRON (ALEXIS) naquit à Dijon, le 9 juillet 1689. Ses parents (V. l'article précédent) étaient pauvres, mais de mœurs antiques : une réputation intacte leur tenait lieu de richesses. C'étaient, comme le dit Piron lui-même, de ces bons Gaulois, de ces bonnes ames, cent fois plus occupées de leur salut et de celui des autres, que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. On peut croire, d'après cet éloge, qu'ils s'occupèrent de donner à leur fils une éducation mâle et sévère. Le jeune Piron en profita; il fit de bonnes études : mais dominé, dès son enfance, par le goût de la poésie, il ne trouvait pas de plus grand plaisir, dès l'âge de douze ans, que de scander des syllabes françaises, de les arranger ensuite en ligne, et, suivant son expression, de les ourler de rimes. Son père ne négligea rien pour lui faire perdre cette manie; et les châtiments de toute espèce ne lui furent point épargnés. Ce traitement rigoureux est d'autant plus surprenant, que le père de Piron n'était pas étranger aux lettres. Cependant, ce que n'avaient pu faire les vertes admonestations d'un père, l'âge l'opéra. Parvenu à l'adolescence, Piron sentit, tout-à-coup, s'évanouir cette ardeur de rimer qui l'avait si vivement possédé. Il fallait choisir

un état : l'embarras était grand; car, comme il était d'un caractère vif et inappliqué, ses maîtres l'avaient déclaré *atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle* : c'est Piron lui-même qui a consigné cette déclaration dans la préface de la Métromanie; et il parait qu'il avait encore sur le cœur cet horoscope, lorsqu'il mettait dans la bouche de Francaleu ce vers devenu proverbe :

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût.

Trois carrières s'ouvraient devant lui; on lui laissa le choix entre Barême, Hippocrate et Justinien : deux choses le dégoûtaient de l'état de financier, la façon de parvenir, et les désagréments attachés au nom de parvenu. Il ne voulut pas être médecin, parce que, disait-il, il avait toujours aimé à savoir ce qu'il disait, et encore plus ce qu'il faisait. Il se décida donc pour le barreau, non qu'il ne prévît de grands écueils dans cette carrière; mais il avait pris la ferme résolution d'abdiquer, et de mettre robe et bonnet bas à la première bonne cause qu'il perdrait. Il ne fut point mis à cette épreuve : après avoir pris ses degrés à Besançon, et s'être fait recevoir avocat à Dijon, il allait faire son début, lorsqu'un revers de fortune vint accabler ses parents, et le força de renoncer au barreau. Il n'éprouva pas un chagrin bien vif à se séparer du *Praticien françois*. Les idées si flatteuses d'indépendance et de gloire poétique reprirent sur son esprit tout leur empire. Sans souci de l'avenir, il ne songea qu'à jouir du présent. La franchise de son caractère, la vivacité de ses reparties, la gaîté de son esprit, le firent rechercher de ces sociétés formées sous les auspices du plaisir et de la liberté. Les dissipations de tout genre se succédaient sans cesse; et, quel que fût son goût pour les vers, on peut croire qu'il ne trouvait guère de moments pour s'y livrer : aussi son séjour à Dijon, qu'il ne quitta qu'à l'âge de trente ans, n'est-il marqué que par quelques épigrammes auxquelles donna lieu sa dispute avec les Beaunois. Nous ne les rapporterons pas ici, parce qu'elles traînent dans tous les recueils, et que racontées à froid elles perdent presque tout le sel qu'elles pouvaient tirer des lieux et des circonstances : mais nous ne devons point passer sous silence une production tout-à-la-fois fameuse par la licence des expressions, et par l'influence qu'elle eut sur toute la vie de l'auteur. Un de ses amis, M. Jehannin, qui fut depuis conseiller au parlement de Dijon, lui avait adressé une Ode, où il chantait les plaisirs de la paresse et les douceurs de l'amour. Cette Ode était terminée par la pensée la plus obscène : Piron trouva piquant d'y répondre par une autre Ode, dont le premier mot était précisément celui par lequel finissait celle de son ami. Quelques personnes prétendent qu'elle fut composée à la suite d'un déjeûner de jeunes-gens, qui, égayés par le vin, s'étaient entre eux porté le défi à qui ferait la pièce la plus licencieuse. Quelle qu'en soit au reste l'origine, ce qu'il y a de certain, c'est que, bien que Piron eût demandé le secret, l'Ode courut bientôt. Le procureur-général manda l'auteur, lui fit de sévères réprimandes, et le menaça de toute sa colère, s'il en propageait le scandale par la publication. Il faut rendre cette justice à Piron, qu'il ne négligea aucune occasion d'en témoigner son vif repentir; il en a consigné

l'expression dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans la Préface de la Métromanie, et dans le Testament qu'il adressa à l'académie. Voici comment il s'exprime : « Je lègue aux jeunes insensés qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, mon exemple, ma punition et mon repentir sincère et public. » Cependant les années se passaient, et Piron n'avait pas encore songé à embrasser un état. Quelques personnes qui s'intéressaient à lui, le placèrent auprès d'un financier. Tout-à-la-fois calculateur et poète, cet homme faisait copier ses vers à Piron : le commis se permit quelques observations sur les vers du patron, qui en usa envers lui comme l'archevêque de Grenade à l'égard de Gilblas. Ce fut alors que Piron prit la résolution d'exécuter un projet qu'il avait depuis long-temps, celui de venir à Paris : il s'y rendit sans crédit, sans argent et sans yeux ; car il avait la vue tellement faible, qu'il était presqu'aveugle. Placé chez le chevalier de Bellisle, où il faisait le métier de copiste, à quarante sous par jour (1), il quitta promptement ce travail rebutant, et il eut même bien de la peine à obtenir le salaire convenu. Privé de ressources, il saisit la poésie, ce sont ses propres expressions, comme la dernière planche de salut qu'il voyait flotter autour de lui dans son naufrage. La poésie, comme l'a dit Palissot, est un agréable superflu, mais un horrible nécessaire ; Piron l'éprouvait, lorsque l'entrepreneur de l'Opéra-comique, Francisque, vint à son secours. Lesage et Fuselier avaient abandonné ce spectacle, depuis qu'il avait été défendu d'y faire parler plus d'un personnage. Francisque eut recours à Piron. « Vous êtes le seul homme, lui dit-il, qui puissiez me tirer d'affaire ; travaillez : voilà cent écus, ce ne seront pas les seuls que vous recevrez ; » et sans attendre de réponse, il s'enfuit. Piron, en homme pressé par le besoin, se mit à l'œuvre ; et en deux jours *Arlequin Deucalion* est fait. Le troisième jour, l'entrepreneur revient pour savoir si l'on songe à lui : « Tenez, dit Piron, voilà votre pièce et votre argent ; si l'ouvrage est bon, vous serez toujours à même de me le payer ; s'il est mauvais, jetez-le au feu. » L'entrepreneur, au lieu de reprendre son argent, y ajouta cent écus, et le pria de venir distribuer les rôles. Voilà l'origine du théâtre de la Foire de Piron. Laharpe qui, dans son Cours de littérature, s'est beaucoup trop étendu sur ces bluettes, qu'il appelle les platitudes de la jeunesse de Piron, les a jugées avec une grande sévérité : elles furent faites en courant ; et il ne faut pas y attacher plus d'importance que l'auteur n'y en attachait lui-même. On y trouve toujours de la gaîté, et quelquefois d'ingénieuses plaisanteries. Mais on voit qu'en les jugeant, Laharpe se souvenait encore des épigrammes de l'auteur. Si ces premiers travaux n'étaient presque rien pour la gloire de Piron, ils lui offraient des ressources pour vivre ; et soit indifférence, soit défiance de ses propres forces, il n'aspirait point à des succès plus relevés : ce furent les pressantes sollicitations de Crébillon, qui le déterminèrent à travailler pour un théâtre plus di-

(1) Piron avait une écriture très-belle, et dont la netteté approchait du burin.

gne de lui. Il abandonna donc les tréteaux de la foire. *L'Ecole des Pères* fut donnée, le 10 octobre 1728, sous le titre des *Fils ingrats:* Piron changea depuis ce titre, parce que, dit-il dans sa préface, il annonce un vice horrible; et que c'était, pour ainsi dire, tendre de noir un lieu de plaisance. Que ne lui fut-il aussi facile de changer ce qu'il y avait de défectueux dans le dernier acte, qui appartient presque tout entier au drame! Piron ne se dissimule pas ce défaut; toutefois il s'empresse d'ajouter que ce dénouement fut l'endroit de la pièce le plus applaudi. Cela n'est point étonnant: il est bien plus facile de faire pleurer la multitude que de faire rire les gens de goût. Malgré ce défaut, et celui, non moins grave, d'avoir mis en scène trois fils, tous ingrats, ce qui ôte la ressource des contrastes; on y trouve des scènes d'un vrai comique: on y rencontre des vers heureux, des tirades brillantes; en un mot, on y pressent déjà l'auteur de la *Métromanie.* Mais avant d'arriver à ce chef-d'œuvre, Piron devait chausser deux fois le cuthurne. Son premier essai tragique ne fut point heureux. Le sujet de *Callisthène* (1730), qu'il avait emprunté à Justin, était mal choisi: ce n'était point, ainsi que Piron se l'imaginait, l'ambition qui est le ressort principal de cette pièce; ce n'est que l'orgueil, et un sot orgueil, qui n'est nullement tragique, et qui place dans un faux jour cette grande figure d'Alexandre. La pièce ne réussit pas, et ne devait pas réussir. Si elle n'augmenta pas la réputation de Piron, elle fut du moins utile à ses intérêts: à cette époque commença l'amitié dont l'honora, pendant toute sa vie, le comte de Livry. A *Callisthène* succéda *Gustave Wasa* (1733). Maupertuis disait de cette tragédie que ce n'était pas un événement en vingt-quatre heures, mais vingt-quatre événements en une heure. Boindin l'appelait la révolution de Suède, corrigée et augmentée. On y remarque cependant quelques scènes qui annoncent du talent. Laharpe, comme on sait, refit le *Gustave* de Piron.

Souvent qui refait, refait pis,

lui disait Piron, dans une épigramme qu'il lui adressa la veille de la représentation; c'est ce qui arriva: le *Gustave* de Laharpe est à-peu-près oublié; et l'on en aurait peut-être perdu tout-à-fait le souvenir sans les deux épigrammes de Piron. Pour en finir avec la muse tragique de Piron, nous placerons ici *Fernand Cortès* (1741), quoique, dans l'ordre des dates, il ne vienne qu'après la *Métromanie.* Cette pièce n'eut guère plus de succès que *Callisthène*, quoiqu'elle lui soit supérieure. Piron s'efforce de prouver, dans sa préface, que la découverte de l'Amérique est un des plus grands événements de l'histoire moderne; certes, personne ne le conteste: ce qu'il fallait prouver, c'est que sa tragédie réunit les conditions du poème tragique, c'est-à-dire, une fable bien conçue et des caractères bien tracés; c'est ce que personne n'y découvrit. *L'Amant mystérieux*, comédie, et les *Courses de Tempé*, pastorale, furent données le même jour: la première tomba, et la seconde eut du succès; aussi Piron disait-il que le public *l'avait baisé sur une joue, et lui avait donné un bon soufflet sur l'autre.* Piron avait près de cinquante ans; il s'était exercé dans presque tous les genres: cependant, s'il en fût resté là, son nom serait aujourd'hui perdu dans la foule de

ceux qui se placent dans les nomenclatures, mais non dans le souvenir des hommes. Il lui restait à produire son chef-d'œuvre; et il en trouva le sujet dans la *Métromanie* (1738). Possédé, depuis son enfance, de l'amour des vers, combien dut-il s'applaudir d'avoir adopté un sujet où il avait à retracer ses pensées habituelles et à peindre ses plus douces sensations! aussi se compare-t-il, traitant ce sujet, à un chasseur passionné, qui se trouve en automne, au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile en gibier. Nous n'entrerons point dans l'analyse d'une pièce que tout le monde connaît : nous nous contenterons de reconnaître avec Labarpe, que la Métromanie est un chef-d'œuvre d'intrigue, de style, de verve comique et de gaîté. Comment se fait-il cependant que cette comédie ne figure qu'au second rang? C'est qu'on n'y peint qu'un travers qui n'est pas assez général pour toucher le grand nombre des spectateurs. Ce sujet ne tient pas d'assez près à l'humanité pour être un bon sujet de comédie : aussi la Métromanie, très-prisée des connaisseurs, est très-peu suivie; on n'y parle qu'à l'esprit et à la raison, et jamais au cœur; et c'est par le cœur qu'on prend ceux qui sont faibles d'esprit et de raison. Piron, ainsi que nous venons de le dire, s'est exercé dans tous les genres : outre ses comédies, ses tragédies et ses opéras-comiques, il a fait des pastorales, des odes, des poèmes, des contes, des épîtres, des satires, des épigrammes et des préfaces. Nous parlerons des préfaces, parce qu'elles tiennent une assez grande place dans ses OEuvres : elles sont quelquefois curieuses, en ce qu'elles renferment des particularités qui mettent tout entier à découvert le caractère de Piron. On a reproché à son style d'être dur et martelé : c'est surtout dans sa prose que ce défaut se fait sentir. Il court sans cesse après les pensées bizarres, les tournures singulières et les métaphores extraordinaires. Il n'est pas tout-à-fait aussi recherché dans ses vers; cependant l'on peut dire que ce n'est que dans la *Métromanie* qu'il s'est placé au rang des bons écrivains : quelques-unes de ses odes sont belles; mais celle qui a sans contredit le plus le caractère de l'ode, est précisément celle qui ne se trouve pas dans le recueil de ses OEuvres. L'épigramme fut quelquefois une arme formidable entre ses mains : il peut être placé, dans ce genre, à côté des modèles. Hâtons-nous de dire toutefois que, parmi ses épigrammes, il y en a un grand nombre de médiocres; et, dans ce genre surtout, il n'est point de degré du médiocre au pire. Quelques-unes sont excellentes; et certes, il se serait élevé au-dessus de Marot et de Rousseau, si toutes valaient celle-ci, sur l'abbé Desfontaines :

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il s'est placé comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail?
S'y plairait-il, penserait-il y plaire?
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est qu'après avoir fait cette épigramme, il alla chez l'abbé Desfontaines. Le journaliste pâlit de colère en le voyant entrer : *Comment*, s'écria-t-il, *êtes-vous assez hardi de vous présenter à ma vue après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi?* Horrible, dit Piron! Comment vous les faut-il donc? elle est pourtant fort jolie. Ce sang-froid redoubla la colère de l'abbé. Point d'emportement

ajouta Piron, crier et jurer ne remédie à rien; l'épigramme n'en est pas moins faite : mais puisque cela vous fâche, je vous propose un arrangement. — Eh qu'est-il? — Le voici : vous écrivez au public toutes les semaines; mandez-lui que l'épigramme a été faite, on ne sait par qui et contre qui, il y a cinquante ans; et tout sera dit. — A la bonne heure, donnez-la moi. C'est où Piron l'attendait. Je vais vous la dicter lui répondit-il; et l'abbé de l'écrire aussitôt, commentant de son côté, et le poète du sien, chaque vers de l'épigramme. Ce qui choquait le plus l'abbé, c'était ce vers :

Qui fait le bouc en si joli bercail?

Y pensez-vous, disait-il à Piron, *est-ce que je suis un bouc? ôtez, ôtez ce bouc.* « Cela ne se peut, disait Piron, sans rompre la mesure; mais vous êtes le maître de ne pas écrire le mot tout entier; mettez seulement : *Que fait le B ?* le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera. » Il fallut que l'abbé Desfontaines laissât l'épigramme telle qu'elle était. Piron était terrible dans la repartie; et l'abbé Desfontaines, en particulier, eût plus d'une fois l'occasion de s'en apercevoir. Un jour Piron se présenta au café Procope avec un superbe habit. On n'était point accoutumé à le voir si richement vêtu; tout le monde lui fit compliment : l'abbé Desfontaines qui était présent, voulut plaisanter Piron; et soulevant avec une feinte admiration la basque de son habit : *Quel habit*, s'écria-t-il, *pour un tel homme !* Piron, à son tour, soulevant le rabat de l'abbé, repartit sur-le-champ : *Quel homme pour un tel habit*. Tout le monde connaît la réponse qu'il fit à l'évêque qui lui demandait s'il avait lu son mandement. Ses bons mots sur l'académie sont restés; nous ne les rapporterons pas : voici une saillie qui est moins connue. Une dame, jalouse de faire parade de son esprit devant lui, mit la conversation sur Montesquieu, et, sans transition, entreprit d'analyser l'Esprit des lois; elle ne tarda pas à se perdre dans ce labyrinthe. Piron s'en aperçut; et l'interrompant tout-à-coup: *Croyez-moi*, *Madame*, lui dit-il, *sauvez-vous par le temple de Gnide*. La vie d'un auteur est tout entière dans ses écrits; et c'est assez l'avoir fait connaître que de l'avoir peint comme écrivain : cependant, comme rien de ce qui intéresse les hommes célèbres n'est indifférent pour les lecteurs, nous ajouterons quelques détails sur sa vie privée. Piron, né sans fortune, vint à Paris sans aucune ressource : nous avons vu qu'il y vécut d'abord du produit de son travail, comme copiste, et ensuite comme faiseur de vaudevilles. Tous ces profits, très-médiocres, ne suffisaient qu'à peine à sa dépense; mais son humeur vive et enjouée, et son insouciance, lui faisaient fermer les yeux sur l'avenir. Personne, d'ailleurs, ne porta aussi loin que lui le désintéressement : nous n'en citerons qu'un exemple. Les comédiens, alors comme aujourd'hui, se souciaient beaucoup de leurs intérêts, et fort peu de ceux des gens de lettres : ils consentaient à leur laisser la gloire; mais les bénéfices étaient pour eux-mêmes. Quelques auteurs, à la tête desquels était Voltaire, le plus intéressé dans l'affaire, voulurent faire cesser cet abus. On se réunit chez La Mothe. Comme la tragédie de *Callisthène* allait être jouée, on engagea Piron à faire la première démarche, et à ne point laisser jouer sa tragédie

que justice n'eût été rendue aux auteurs. Piron refusa d'attacher le grelot : Voltaire insista, en lui faisant voir qu'il avait plus d'intérêt que tout autre à ce que l'on fît entendre raison aux comédiens ; *car*, ajouta-t-il, *vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron*. Cela est vrai, répliqua Piron, mais je m'en....., c'est comme si je l'étais. On conçoit qu'avec une telle façon de penser, Piron se laissait aller tout doucement au cours des événements, sans faire de grands efforts pour sa fortune : heureusement il se rencontra des personnes qui y songèrent pour lui. Les plus illustres personnages figurent sur la liste de ses bienfaiteurs. Le prince Charles, le duc de Nevers, le comte de Maurepas, le duc de La Vrillière, le maréchal de Saxe, et surtout le comte de Livry, l'honorèrent de leur protection et de leurs bienfaits. Il était en quelque sorte accoutumé aux soins que la providence semblait prendre de lui. Un jour il reçoit un billet anonyme ; on le priait de se rendre chez un notaire : il s'y rend. Le notaire lui présente à signer un contrat de 600 liv. de rente viagère. Piron croit qu'il y a erreur ; il refuse : le notaire insiste, et dit qu'il s'agit de lui, et qu'il ne doit pas même chercher à connaître son bienfaiteur ; il le chercha en vain, et il est mort sans avoir la consolation de savoir son nom. On a su depuis que c'était le marquis de Lassay. Ce secours inespéré, joint à un contrat de rente de 600 livres, que lui avait assurée le comte de Livry, et aux 2000 de rente viagère que possédait sa femme, le mettait à l'abri du besoin ; car il s'était marié, et avait épousé M[lle]. Quenaudon, qu'il avait connue chez le marquise de Mimeure. Ce mariage, tout-à-fait de convenance, puisque cette demoiselle était âgée de cinquante-trois ans lorsqu'il l'épousa, le rendit heureux. Il ressentit une vive et longue affliction à sa mort; et ce fut à-peu-près le seul chagrin qu'il éprouva pendant toute sa vie. D'une humeur enjouée, d'une forte constitution, d'une santé robuste, d'une gaîté inaltérable, d'une insouciance parfaite, le malheur ne savait par où le prendre, et avait, en quelque sorte, renoncé à le poursuivre. Sa vie s'écoula au milieu d'amis qu'il chérissait, et dont il était chéri. Les soupers du Caveau étaient alors célèbres. C'était là que se réunissaient les deux Crébillons, Gentil Bernard, la Bruère, Gresset, Collé, Gallet, et beaucoup de gens de lettres, qui y apportaient en tribut des vers, de la bonne humeur, et surtout un excellent appétit. Une gaîté vive et piquante était l'ame de cette société, d'où étaient bannis les prétentions du savoir, et le faste pédantesque des grands mots. Piron en était un des membres les plus zélés, et il en faisait le charme par son enjouement et sa verve intarissable. On l'excitait, on l'attaquait même; et jamais la riposte ne se faisait attendre : il était étincelant ; car si jamais Piron a été supérieur en quelque chose, ç'a été dans la conversation, surtout quand elle était animée par le choc des verres, et que son amour-propre était mis en jeu. Il faut le dire : Piron qui faisait très-bon marché de sa personne, et même de son talent dans les familiers épanchements de l'amitié, se redressait fièrement quand on blessait son orgueil. Lors de la représentation de *Fernand Cortez*, on exigea des corrections; et, pour l'y engager, les comédiens citaient l'exemple de Voltaire, qui corrigeait

et refondait quelquefois des actes entiers : *Parbleu ! Messieurs, je le crois bien*, dit-il, *il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze.* Il y a un peu de fanfaronnade dans cette réponse. Mais voici une anecdote qui peint mieux le caractère de Piron, parce qu'elle fait voir la haute idée qu'il avait du caractère d'homme de lettres. Etant près d'entrer dans l'appartement d'un grand seigneur, il rencontra à la porte un homme qualifié, qui s'arrêta par politesse. Piron s'arrêta également : *Passez, Monsieur*, dit le maître du logis, *passez, ce n'est qu'un poète.* « Puisque les qualités sont connues, » repartit Piron, je reprends mon » rang »; et il passa le premier. Piron ne fut pas de l'académie : il s'est chargé lui-même du soin de l'apprendre à la postérité ; il affectait beaucoup de dédain, comme on peut le voir par son épitaphe, pour cette illustre corporation, qu'il appellait les *Invalides du bel-esprit*. Cependant il fit plus d'une fois des démarches pour y entrer ; il fut même sur le point d'être admis, lorsque l'abbé d'Olivet rompit toutes ses mesures, en portant sa fameuse ode à l'évêque de Mirepoix. Le roi fit changer l'élection, et, pour dédommager Piron, lui accorda, à la sollicitation de Montesquieu, une pension de mille livres sur sa cassette. L'académie même, oubliant ses bons mots, lui députa quatre académiciens, pour lui témoigner l'intérêt qu'elle prenait à la grâce qu'il avait reçue. L'illustre auteur de l'*Esprit des lois* aimait beaucoup Piron ; et malgré son exclusion de l'académie, il ne cessa, depuis cette époque, de l'appeler *son cher confrère*. Piron avait, comme nous l'avons dit, la vue fort mauvaise. Se promenant un jour dans le parc de M. de Livry, il fit une chute fort grave ; et dans une de ses Epîtres, il nous apprend que M. de Saint-Martin y fit planter un poteau, sur lequel étaient quatre P, qui signifiaient *Piron, pensant, pensa périr.* Les suites de cet accident ne parurent pas alors dangereuses : mais il ne s'en remit jamais entièrement ; et sa vie en fut abrégée. Piron mourut le 21 janvier 1773, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Ses OEuvres ont été recueillies et publiées en 1776, par Rigoley de Juvigny, en 7 vol. in-8°., et 9 vol. in-12. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on y trouve les pièces suivantes, que Piron donna au théâtre de la Foire : *Arlequin Deucalion*, l'*Antre de Trophonius*, *Tiresias*, le *Mariage de Momus*, *Colombine Nitetis*, l'*Endriague*, le *Claperman*, *Philomèle*, les *Caprices*, l'*Ane d'or*, la *Rose*, le *Fâcheux veuvage*, les *Huit Marianes*, les *Enfants de la joie*, les *Chimères*, le *Faux prodige*, *Crédit est mort*, l'*Enrôlement d'Arlequin*, et *Atis*. Rigoley de Juvigny, jaloux de remplir les devoirs d'éditeur dans toute leur étendue, a scrupuleusement recueilli tout ce qui est sorti de la plume de Piron. Les collections complètes, en général, n'augmentent pas la gloire des écrivains. Piron n'a gagné que des volumes à la rigoureuse fidélité de son éditeur ; une comédie, une tragédie, quelques odes, deux ou trois contes, et une vingtaine d'épigrammes, voilà ce qui compose sa fortune poétique. On n'a pas besoin d'un gros bagage pour arriver à la postérité. On a recueilli ses bons mots en un vol. in-18. On a aussi publié ses *Poésies diverses*, Neuchâtel, 1775 et 1793, in-8°. L'Éloge de Piron, lu à l'académie de Dijon, à la séance publique du 23

décembre 1773, par Perret, secrétaire de cette compagnie, a été imprimé dans la même ville, 1774, in-8°. de 48 pag. M. J.

PIRON DE LA VARENNE, l'un des meilleurs officiers des armées royales de la Vendée, né à La Varenne, près Ancenis, vers 1755, d'une famille noble, sortit de France, en 1791, avec ses parents, et servit dans les chevau-légers à l'armée des princes. Il revint en Bretagne en 1793, quelque temps après la découverte des papiers de la Rouarie, et s'étant mis, avec Scheton, à la tête des ouvriers insurgés des mines de Montrelais, ils attaquèrent Oudon : mais les Nantais dégagèrent la rive droite de la Loire, et dispersèrent les insurgés. Piron, ayant échoué de ce côté, passa sur la rive gauche, et se réunit aux Vendéens. Le 17 juillet 1793, il combattit avec la plus grande valeur à l'affaire de Vihiers, où les républicains, commandés par Santerre, furent mis en pleine déroute. Après cette affaire, on appela Piron le héros de Vihiers, dans toute l'armée catholique. Le 18 septembre suivant, le conseil supérieur lui ordonna de marcher contre l'armée de Santerre. Il ne put rassembler que dix mille hommes et trois pièces de canon; mais il s'inquiéta peu des forces qu'il aurait à combattre. Soutenu par le pressentiment de la victoire, il fit occuper Coron par son avant-garde, et lui ordonna de se replier à la vue des républicains, afin de les attirer, et de leur faire quitter les hauteurs. Santerre donna dans le piége: il fit entrer son avant-garde dans Coron, laissa engager son artillerie entre les deux montagnes; et, pendant qu'on la dégageait, les volontaires républicains ne se voyant point soutenus, se replièrent: ce mouvement rompit la ligne, et devint le signal d'une déroute générale. Piron s'empara de la plus grande partie de l'artillerie des républicains. Cette défaite de Coron est connue sous le nom de déroute de Santerre (*Voy.* ce nom). Piron fut alors chargé du commandement d'une division, et il continua de montrer autant de bravoure que de talent aux batailles de Mortagne et de Chollet, puis dans l'expédition d'outre-Loire, à Laval, à Granville, et surtout aux déroutes du Mans et de Savenai, où il commandait l'arrière-garde. Après la dispersion de l'armée, il se tint caché pendant quelques mois aux environs de Nantes; mais, las de cette inaction, il se mit dans un bateau pour traverser la Loire, et aller rejoindre les royalistes qui avaient encore les armes à la main dans le Poitou. Bientôt aperçu par les républicains, il fut poursuivi par une de leurs canonnières, et tué dans son bateau à coups de fusil, dans les premiers mois de 1794. Z.

PIROT (EDME), docteur et professeur de Sorbonne, né à Auxerre, le 12 août 1631, fut un des théologiens les plus estimés de son temps. Examinateur habituel des livres de théologie et des thèses sur cette matière, il se trouva mêlé à l'affaire du quiétisme. Il travailla sous M. de Harlay, à la censure de Mme. Guyon, et fut chargé de l'interroger. Fénélon le choisit pour examinateur de son livre de l'*Explication des Maximes des Saints;* et l'on assure que ce docteur, après quelques changements faits au manuscrit, et consentis par Fénélon, finit par dire que ce livre était *tout d'or*. Cependant l'abbé Pirot, ayant vu Bossuet se prononcer fortement contre ce même livre, rétracta ses premières démarches, et ré-

digea, contre l'*Explication*, une censure, datée du 16 octobre 1698, et qui fut signée par soixante autres docteurs. Il est souvent question de ce docteur dans les *Histoires de Bossuet et de Fénélon*, par M. le cardinal de Bausset. L'abbé Pirot fut pourvu d'abord de la chantrerie de Varzi, diocèse d'Auxerre, puis d'un canonicat de Notre-Dame à Paris, et de la dignité de chancelier de cette église : il mourut à Paris, le 4 août 1713. On n'a d'imprimé de lui, qu'un discours latin qu'il prononça, en 1669, à la Sorbonne; mais on connaît plusieurs de ses manuscrits, dont il a circulé des copies, une *Relation des 24 dernières heures de la vie de la marquise de Brinvilliers*, en 1676; un *Mémoire sur l'autorité du concile de Trente en France*, qui est cité dans la correspondance de Bossuet avec Leibnitz, et qui fut envoyé au philosophe allemand; des *Corrections et changements faits à l'Abrégé des principaux traités de théologie* de Le Tourneux ; et quelques écrits cités dans l'histoire de Fénélon.—PIROT (George), Jésuite, né dans le diocèse de Rennes, l'an 1599, mort le 6 octobre 1659, est auteur de l'*Apologie des Casuistes contre les calomnies des Jansénistes*, qui parut en 1657, et qui fut condamnée par le pape Alexandre VII, par plusieurs évêques de France et par la faculté de théologie de Paris (Voy. l'*Histoire ecclésiastique du XVIIe. siècle*, par Dupin, tome II, et les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du P. d'Avrigny, dans l'année 1659). P—C—T.

PIRRO (ROCH), célèbre historien, naquit en 1577, à Neto, dans la Sicile : après avoir terminé ses études, il reçut, à Catane, le même jour (4 février 1601), le laurier doctoral en théologie et en jurisprudence, et remercia ses juges par un discours qui enleva tous les suffrages. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé, peu après, chapelain du roi, chanoine de Palerme, et trésorier de la chapelle royale. Il consacra la plus grande partie de ses revenus à des fondations pieuses ou au soulagement des pauvres. Il fit construire à Palerme, dans la partie inférieure du palais, une chapelle dédiée à la Vierge, et qu'il décora avec magnificence; il augmenta de quatre prébendes le chapitre de Neto, et fit des dons abondants aux hospices. La prière et l'étude partageaient tous ses moments : il s'appliqua spécialement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile; et les différents ouvrages qu'il publia sur ce sujet furent accueillis des savants. En 1643, Philippe IV le nomma son historiographe. Pirro mourut à Palerme, le 8 septembre 1651, à l'âge de 74 ans. On a de lui : I. *Synonimi*, Palerme, 1594, in-8°. L'auteur n'avait que quinze ans lorsqu'il publia cet opuscule, qui a été réimprimé avec des additions, en 1637 et en 1640. II. *Historia del glorioso san Corado Piacentino*, ibid., 1595, in-8°. III. *Chronologia regum penès quos Siciliæ fuit imperium, post exactos Saracenos*, ibid., 1530, in-fol.; cet ouvrage a été refondu avec le suivant. IV. *Notitiæ Siciliensium ecclesiarum*, ibid. 1630-33, in-fol.; réimprime avec des additions considérables, sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notis illustrata*, *libri quatuor*, ibid., 1644-47, 3 vol. in-fol.; inséré dans le tome X du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Le savant Ant. Mongitore a donné une troisième édition de cet ouvrage,

corrigée et augmentée, ibid., 1733, 2 vol. in-fol. L'auteur y a réuni une foule de détails importants qui jettent un grand jour sur l'histoire de la Sicile au moyen âge. Mongitore en a extrait : *Notitia regiæ et imperialis capellæ S. Petri, sacri et regii Palatii Panormitani*, qu'il a publiée séparément, in-fol. 1716. On peut consulter, pour de plus grands détails, la *Bibliotheca Sicula*, tome II, 201, dans laquelle Mongitore dit qu'il possédait un manuscrit autographe de Pirro, contenant les *Annales de Palerme*, sous l'archevêque Ferdinand de Andrada. W—s.

PISAN. *Voy.* Christine, VIII, 476.

PISANELLO (Victor PISANO ou), peintre et graveur du quinzième siècle, naquit à San-Vito, dans l'état de Vérone, selon le chevalier Pozzo, et à San-Virgilio sul Lago, suivant le marquis Scipion Maffei, dans sa *Verona illustrata*. Le nom de son maître est également incertain. Vasari le fait élève d'Andrea del Castagno. Quoi qu'il en soit, beaucoup d'historiens le placent au-dessus de Masaccio lui-même ; et l'on ne peut disconvenir que, s'il ne l'égale pas dans toutes les parties de l'art, aucun des artistes de son époque ne s'en est tant approché. Il est fâcheux qu'il n'existe plus rien des nombreux travaux qu'il avait exécutés à Rome et à Venise. Il n'en reste que très-peu à Vérone. Le *Saint Eustache* même, que Vasari regardait comme une œuvre divine, a péri ; et l'*Annonciation* qu'il avait peinte à San-Fermo, n'a pas été à l'abri des ravages du temps. C'est dans ce tableau que l'on remarque une science de la proportion vraiment étonnante. On loue surtout l'expression de ses figures ; et il surpassait tous les artistes de son temps par le talent avec lequel il peignait les chevaux et les autres animaux. Le Musée du Louvre a, pendant quelque temps, possédé de ce maître deux tableaux peints sur bois, et en détrempe, qui ornaient autrefois l'église de saint François de Pérouse ; ils représentaient : I. *Saint Bernardin de Sienne, sur le point de quitter la ville de Prato en Toscane, où il avait prêché avec succès, ressuscitant un jeune homme tué par un taureau furieux*. II. *Une femme d'Aquila, obtenant, par l'intercession du même saint, la résurrection de son enfant venu mort au monde.* Les figures en étaient finies comme une miniature, mais d'une longueur et d'une sécheresse un peu exagérées, et le coloris en était cru. Ces deux tableaux ont été repris à la France par Canova, commissaire du pape, en 1815. Pisanello n'est pas moins célèbre auprès des antiquaires comme graveur de médailles. Il a exécuté de cette manière les portraits de la plupart des princes de son temps (1) : ces ouvrages moins périssables que ses tableaux lui ont mérité les suffrages du Guarino, de Vespasien Strozzi, du Bronde, et d'une foule d'autres. Cet artiste florissait en 1450. P—s.

PISANI (Nicolas), amiral vénitien, du quatorzième siècle, né d'une famille illustre, fut destiné à la marine au temps où la navigation des Vénitiens était à son plus haut point de prospérité. Leur commerce dans la mer Noire, la Grèce, l'Asie et l'Egypte apportait chaque jour d'im-

(1) *Voy.* la *Notice sur une médaille de Philippe-Marie Visconti*, duc de Milan, par Tôchon d'Anneci, Paris, 1816, in-4°., pag. 31. Voyez aussi le *Museum Mazzuchellianum*, où se trouve, entre autres, le médaillon de Leonello marquis d'Este, avec la date de 1444, et le nom du graveur.

menses richesses dans leur patrie; et une population nombreuse, dans toutes les îles de la Lagune et sur toutes les côtes qui l'entourent, ne vivait que de la mer. Les Génois seuls pouvaient disputer aux Vénitiens l'empire de la Méditerranée. De là leur rivalité et les guerres fréquentes et acharnées qui s'allumèrent entre ces deux peuples. Ce fut dans la troisième de ces guerres, de 1350 à 1355, que Pisani acquit une grande célébrité. Les historiens vénitiens, se bornant, à cette époque, à consigner dans leurs chroniques les événements publics, n'apprennent rien sur Pisani avant ou après cette troisième guerre. Dès le commencement des hostilités, Nicolas fut chargé de commander une flotte de vingt galères qu'il conduisit dans les mers de la Grèce. Après avoir laissé plusieurs vaisseaux dans le port de Chalcis et l'île d'Eubée, il vint à Constantinople pour y négocier une alliance entre sa république et l'empereur grec. Il y donna rendez-vous à toutes les galères vénitiennes éparses dans les mers du Levant; et il se forma ainsi une seconde flotte de trente-deux galères, avec laquelle il alla débloquer la première, que l'amiral génois (Paganino Doria), assiégeait à Chalcis. Il réunit en même temps sous son pavillon de nouveaux renforts qui lui étaient envoyés par les Vénitiens et les Aragonais, leurs alliés; et le 13 février 1352, il vint, avec une flotte de soixante-dix galères, attaquer Paganino Doria qui, avec soixante quatre galères, occupait l'ouverture du Bosphore de Thrace. Aucune bataille navale ne fut jamais signalée par plus de dangers et plus de bravoure d'une et d'autre part. La tempête qui s'éleva pendant le combat, les écueils dont sont semées ces mers étroites, et la nuit la plus noire, qui enveloppa les deux flottes pendant qu'elles étaient aux prises, au lieu d'effrayer les combattants, semblaient redoubler leur rage. Le matin qui suivit cette nuit épouvantable, Nicolas Pisani, qui se sentit le plus faible, sortit, avant le point du jour, de la baie de Saint-Phocas, où il était en présence de l'ennemi; et il se retira dans le port de Thérapée, après avoir perdu vingt-six galères et près de quatre mille hommes: mais il avait causé à l'ennemi un dommage qui égalait presque le sien. Les Vénitiens ne voulurent point convenir que le combat du Bosphore fût une défaite: ils continuèrent le commandement à Nicolas Pisani: ils rétablirent sa flotte; et, avant la fin de la campagne suivante, cet amiral fut vengé de cet échec le 29 août 1353, devant la pointe de la Loiera en Sardaigne, où sa flotte, forte de soixante-dix galères, attaqua celle de Grimaldi, qui n'en comptait que cinquante-deux. Malgré leur valeur, les Génois succombèrent au nombre. Pisani leur prit ou leur coula à fond trente-trois galères. Il conduisit, en 1354, sa flotte en Sardaigne; mais rappelé par ses compatriotes que Paganino Doria menaçait, il alla chercher cet amiral dans les mers de la Grèce avec trente-cinq galères. Ne l'ayant point trouvé, il relâcha dans Porto-Longo, près de Modon, pour faire radouber une partie de ses vaisseaux, tandis qu'il s'était embossé avec l'autre à l'entrée du port. Dans cette position, la témérité de son adversaire et sa propre présomption le perdirent. Il laissa entrer dans le port, dont il gardait l'ouverture, une partie de la flotte génoise. Elle lui paraissait

marcher à une perte certaine : mais ses vaisseaux, au fond du port, ayant été surpris et brûlés, il se vit bientôt entouré ; et ses matelots, frappés d'une terreur panique, refusèrent de combattre. Il fut fait prisonnier, avec sa flotte toute entière, le 3 novembre 1354 : pas un vaisseau et pas un homme n'échappèrent ; et Pisani, conduit à Gênes, orna le triomphe de son vainqueur. Quand les deux républiques firent la paix, au mois de mai de l'année suivante, Nicolas fut relâché ; et il termina ses jours dans l'obscurité. S. S—I.

PISANI (VICTOR), fils ou neveu du précédent, instruit par lui dans l'art de la guerre, et élevé dans sa flotte à un commandement important, parut digne aux Vénitiens, en 1378, de commander leur flotte, lors qu'éclata leur quatrième guerre avec les Génois. Le premier combat qu'il leur livra devant Antium, au mois de juillet, rappela la glorieuse bataille du Bosphore ; et son issue fut plus heureuse. Pisani eut à-la-fois à combattre une tempête violente, et la flotte de Louis de Fiesque ; mais il n'avait que quatorze vaisseaux, et son adversaire dix : il en prit cinq, en coula un à fond, et laissa échapper les quatre autres. Après cette victoire, sa flotte fut augmentée par le sénat de Venise : on lui confia vingt-cinq galères ; mais on exigea de lui une activité continuelle. Il dut chasser les Génois de l'Adriatique, protéger les convois qui venaient de la Pouille, punir les révoltés de Dalmatie, et reprendre sur les Hongrois Cattaro, Sebenico et Arbo. Après six mois de travaux et de succès, au mois de janvier 1379, les équipages de Pisani demandèrent avec instance la permission de rentrer à Venise, pour y prendre quelque repos. Le sénat ne voulut point accorder cette grâce aux instances des matelots et de leur amiral. Pisani fut contraint à continuer de tenir la mer, pour éloigner l'amiral génois, Lucien Doria, de la plage de Venise. Il manœuvra plusieurs mois encore sur les rivages de l'Istrie, luttant contre les privations et les maladies : celles-ci, rendues plus dangereuses par le découragement même de ses matelots, faisaient un ravage affreux sur sa flotte. Pour remplacer ceux qu'il avait perdus, Victor Pisani fut obligé d'embarquer un grand nombre d'habitants de Pola, qui n'avaient aucune habitude de la mer. Lucien Doria vint enfin lui présenter le combat avec vingt-deux galères, le 29 mai 1379. Pisani, qui avait deux galères de plus, mais qui ne se dissimulait pas sa faiblesse réelle, fut forcé par ses équipages d'accepter la bataille : bientôt, malgré sa bravoure et son habileté, ses nouvelles recrues, opposées aux meilleurs marins de l'Europe, succombèrent ; en une heure et demie, la bataille fut perdue : elle lui coûta quinze galères, et dix-neuf cents prisonniers, parmi lesquels on comptait vingt-quatre membres du grand-conseil. Lorsque Pisani rentra dans le port de Venise, avec les débris de sa flotte, il fut mis aux fers, par les ordres du sénat, et demeura trois mois en prison, sous les voûtes qui supportent le palais de Saint-Marc : mais de nouveaux revers de la république, et la prise de Chiozza par les Génois, apprirent aux Vénitiens à regretter ce grand amiral. Le peuple ameuté sur la place publique, entoura le palais, en s'écriant : « Si vous voulez que » nous combattions, rendez-nous » Victor Pisani, notre amiral ! Vive

» Victor Pisani ! » Le marin entendit ces cris du fond de sa prison ; il se traîna chargé de fers vers une des grilles qui donnaient sur la place. « Arrêtez, s'écria-t-il, Vénitiens ; » vous ne devez jamais crier que » vive Saint Marc ! » Cependant la seigneurie fit sortir Pisani de sa prison, et le nomma capitaine de la mer. Par le zèle des citoyens et des matelots, une flotte fut en peu de temps équipée, pour combattre sous ses ordres ; et, en fortifiant les canaux de Venise, il empêcha les Génois de profiter de la prise de Chiozza, pour pénétrer jusqu'à la capitale. Il exerça, en même temps, ses nouveaux équipages dans les canaux mêmes de Venise, n'osant point les conduire à l'ennemi, avant qu'ils eussent pris un peu plus d'habitude de la mer. Bientôt les fortifications qu'il avait élevées dans les canaux de la Lagune, servirent moins à défendre Venise, qu'à enfermer les Génois. Dès que Pisani eut achevé cette ligne de fortifications, dans la construction de laquelle la plus haute habileté fut encore secondée par un heureux hasard, il sortit de la Lagune avec sa flotte ; et se plaçant à l'entrée du canal de Brondolo, il ferma à la flotte génoise, fort supérieure en nombre, la seule issue par laquelle elle pût retourner dans la haute mer. Quatre mois avaient été employés à bloquer la flotte génoise; et Pisani, qui, après ces longs préparatifs, s'était placé à l'entrée du port, y demeurait exposé au plus extrême danger, sous le feu des batteries de terre : car l'artillerie était déjà employée avec succès, et vis-à-vis d'une flotte fort supérieure en forces, à laquelle mille accidents pouvaient donner la liberté de manœuvrer. Dans cette situation critique, que le découragement des Vénitiens rendait plus périlleuse encore, il se maintint jusqu'au 1er. janvier 1380. Ce jour-là, Charles Zeno, autre amiral de la république, arriva des mers de l'Orient avec quatorze galères. Ce renfort fournit à Pisani le moyen de pousser ses attaques : en peu de temps Chiozza fut enfermée ; chaque jour les Vénitiens remportaient de nouveaux avantages ; et les Génois furent enfin réduits à se rendre prisonniers avec tous leurs vaisseaux, le 21 juin 1380. Victor Pisani ne survécut pas long-temps à cette conquête : il avait été avec sa flotte chercher un convoi de vivres à Manfredonia ; il y mourut, le 15 août 1380. L'idole des marins et le héros du peuple, il n'avait jamais paru plus grand que dans le malheur, plus modeste et plus humain qu'après la victoire. Sa mort fut considérée comme une calamité publique ; et elle détermina les Vénitiens à rechercher la paix, qui cependant ne fut conclue qu'une année après (*V.* les *Memorie per servire alla storia di Vettor Pisani*). S. S—I.

PISANO (Giunta), peintre célèbre, florissait en 1230. Il fut un des premiers qui s'écartèrent de la routine tracée par les peintres de l'école grecque, qui, en 1603, s'étaient transportés à Pise pour ériger la grande fabrique du Dôme. Il n'existe de lui, dans cette ville où il naquit, qu'une seule peinture authentique ; c'est une demi-figure de *Christ*, à laquelle il a mis son nom, et dont on peut voir la gravure dans le tome 2 de la *Pisa illustrata nelle arti del disegno*, par M. Alexandre Morona. On croit que c'est une de ses premières productions; et l'on y reconnaît encore une imitation servile des peintres de

son temps. Appelé dans Assise, vers l'an 1230, par le frère Élie de Cortone, général des frères Mineurs, il se fit connaître par des ouvrages où l'on voit une amélioration sensible dans la manière et dans le style. Le père Angelo, historien contemporain de la Basilique de Pise, nous apprend que Giunta Pisano reçut, en 1210, les premiers éléments de son art, des peintres italiens les plus habiles qui, à cette époque, eussent été instruits par les Grecs. L'église *Degli Angioli*, possède l'ouvrage le mieux conservé de cet artiste, un *Christ* peint sur une croix de bois, aux extrémités latérales et au sommet de laquelle on voit la figure à mi-corps de la Vierge, et de deux autres saints. Les figures sont beaucoup moins grandes que nature: le dessin en est sec, les doigts excessivement longs, défaut qui tient plutôt au temps qu'au peintre; mais on y admire dans le nu une étude, dans l'expression des têtes une douleur, dans le jet des draperies une vérité, qui surpassent tout ce qu'ont produit de mieux les artistes grecs, ses contemporains. L'empâtement des couleurs est fort, quoique la carnation ait une teinte un peu bronzée; mais leur distribution est variée avec talent, et le clair-obscur ne manque pas d'art; enfin le tout n'est point inférieur aux Crucifix entourés de semblables demi-figures, que l'on attribue au Cimabué. Giunta avait exécuté dans Assise un autre *Crucifix*, aujourd'hui tout-à-fait oublié, et un portrait du frère Élie. Il peignit en outre à fresque plusieurs tableaux dans l'église supérieure de Saint-François, pour lesquels, au rapport de Vasari, il se fit aider par quelques artistes grecs. Il en existe encore des fragments, et le tableau entier du *Crucifiement de saint Pierre*. On prétend que ce dernier tableau a été restauré par une main mal habile; cela peut excuser les vices de dessin que l'on y remarque, et il peut avoir été altéré à plusieurs endroits: mais rien ne justifie la faiblesse du coloris, et l'on ne peut disconvenir, en le comparant avec les fresques de Cimabué, qui ne peignit que quarante ans après lui, que ce genre de peinture n'était pas le sien. On présume que Pisano mourut jeune encore, et vers l'an 1236. Quoi qu'il en soit, cet artiste ne mérite pas moins d'être cité comme un des plus habiles de son temps, et comme celui qui ouvrit à Cimabué la route dans laquelle ce dernier s'est immortalisé. P—s.

PISANO (Jean), fils et élève de Nicolas de Pise (*Voy.* ce nom, XXXI, 244), naquit en cette ville, et se distingua dans les deux arts de la sculpture et de l'architecture. Il parvint même, dans de certaines parties, à surpasser, ou du moins, à égaler son père, qui se plut souvent à se faire aider par lui. Bientôt les villes les plus éclairées de l'Italie s'empressèrent de l'employer. Il fit, à Pérouse, le tombeau en marbre du pape Urbain IV, et les sculptures en bronze et en marbre qui ornent la belle et riche fontaine qui existe encore sur la place du Dôme. On y vit briller éminemment les trois talents qu'il possédait, de sculpteur, de fondeur et d'architecte; et lui-même, satisfait de son ouvrage, y mit son nom. A Florence, il termina les travaux de l'église de la Sainte-Épine; mais entraîné par le goût de son siècle, il orna les murs extérieurs de cet édifice, de statues et de bas-reliefs; et, parmi les portraits qu'il y sculpta, il plaça celui

de son père, comme une marque de sa tendresse filiale. C'est alors que les Pisans, ayant conçu l'idée de construire le *Campo-Santo*, avec une magnificence inouie jusqu'à ce jour, lui confièrent cette grande entreprise. Sa renommée s'était répandue dans toute l'Italie; et en 1283, le roi de Naples, Charles d'Anjou, l'appela près de lui, et le chargea de la construction du *Chateau-Neuf*. Après avoir conduit ces travaux à la satisfaction du monarque, il en fut généreusement récompensé, et reprit le chemin de la Toscane. En passant par Sienne, il donna, disent quelques historiens, le modèle de la façade du dôme. Mais c'est dans la ville d'Arezzo qu'il signala son double talent de sculpteur et d'architecte, en exécutant l'autel de la cathédrale. Cet ouvrage, égal et peut-être même supérieur à tout ce qu'on a fait du même genre, est dans le style gothique moderne. Les statues, les arabesques, les ornements dont il est enrichi, prouvent à-la-fois, la richesse de son imagination, et la facilité, la science de son exécution. Dans le compartiment du milieu, il a représenté la *Vierge et l'Enfant Jésus:* d'un côté est *Saint Grégoire*, sous les traits du pape Honorius IV; de l'autre, *Saint Donat*, patron de la ville d'Arezzo. Les Arétins dépensèrent à cet ouvrage, la somme, énorme pour le temps, de 30,000 florins d'or (360,000 fr.) A Orviéto, il exécuta quelques-unes des sculptures qui ornent la cathédrale. A Bologne, il laissa deux tableaux d'autel de sa main. Pistoie voulut avoir de lui, pour l'église de Saint-André, une chaire à prêcher, qui pût rivaliser avec celle que son père avait faite pour le dôme de Sienne; et il composa un des plus beaux ouvrages dont l'art puisse se glorifier dans le treizième siècle. Le corps de la chaire est en marbre blanc de Luni; sa forme est exagone, et elle est soutenue par sept colonnes de marbre rouge de Pise. Parmi les bas-reliefs dont chaque face est ornée, il en est trois surtout qui sont un prodige pour le temps: ce sont le *Massacre des Innocents*, le *Crucifiement de J.-C.*, et le *Jugement dernier*. Le mouvement des figures de femmes dans le premier, l'expression de la douleur, le jet des draperies, surpassent tout ce que l'on connaissait jusqu'à ce jour; et l'on ne peut douter que Jean Pisano ne voulût rivaliser avec les plus grands artistes de l'antiquité. Il exécuta ensuite, pour Pistoie, un groupe de trois statues soutenant un pilier en marbre, et représentant la *Tempérance*, la *Prudence* et la *Justice*. Ce groupe était d'une si grande beauté, qu'on le plaça au milieu de l'église. Cédant enfin aux instances réitérées des Pérousins, Pisano retourna dans leur ville, et il érigea pour l'Église-Vieille, le *Mausolée de Benoît XI*, qui, depuis, a été transporté à l'Église-Neuve. La figure couchée du pape, revêtue de ses habits pontificaux, est une des belles choses qu'il ait exécutées; et personne, en la voyant, ne la croirait de cette époque. Mais son plus bel ouvrage est le *Groupe de la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras, qu'adorent deux anges à genoux:* il est placé au-dessus de la porte méridionale du Dôme de Florence. La figure de la Vierge est remarquable par la simplicité, le naturel, et l'intelligence avec laquelle les draperies sont jetées: l'enfant Jésus a un air de tête vraiment divin; et les draperies des anges sont peut-être en-

core supérieures à celles de la Vierge. Jean Pisano ne se rendit pas moins célèbre par son talent comme fondeur et ciseleur, que comme sculpteur en ivoire. On lui attribue une Petite statue de la *Vierge*, travaillée avec cette dernière matière, que l'on conserve précieusement dans le sanctuaire de la cathédrale de Pise. Cet artiste, auquel l'art n'est pas moins redevable qu'à son père, parvenu à une extrême vieillesse, cessa de vivre en 1320. Il fut enseveli dans le *Campo-Santo*, dont il avait lui-même dirigé les agrandissements, et fut renfermé dans le même tombeau que son père. P—s.

PISANO (André). *V.* Andrea, t. II, p. 132.

PISANSKI (George - Christophe), théologien protestant, dont la famille, originaire de Pologne, et appelée Helm, avait quitté sa religion et sa patrie, pour s'établir en Prusse, naquit à Johannisburg, en 1725. Il était fils du pasteur de Pisanizzen, d'où il avait pris ce nom. Ayant fait ses études de théologie à Kœnigsberg, et ayant beaucoup profité des conseils de son aïeul maternel, le naturaliste Helwig, il entra dans la carrière de l'enseignement aux écoles de la capitale, et fut nommé recteur, au bout de quelques années. En 1773, il prit les degrés de docteur en théologie de l'université de Kœnigsberg, et y enseigna successivement la poésie, l'histoire nationale et générale, l'art d'écrire, la philosophie pratique, la théologie, la statistique et l'histoire littéraire. Il publia une foule d'écrits de peu d'étendue, sur toutes les matières que sa grande érudition lui rendait familières; il fit même des recherches d'histoire naturelle. Il avait rédigé tous les cours qu'il avait faits à diverses époques; plusieurs de ses élèves en ont conservé aussi les cahiers. Il avait traité la théologie dans toutes ses branches, y compris l'encyclopédie théologique. Il avait l'habitude de donner chaque semaine, indépendamment de son cours, une séance d'examen ou de récapitulation. Ayant éprouvé souvent, dans sa jeunesse, la complaisance des bibliothécaires, il s'en montra, dans la suite, reconnaissant, par la facilité avec laquelle il communiquait aux savants tout ce qui pouvait les aider dans leurs recherches. Borowski, son biographe, dit qu'on pouvait le regarder comme un dictionnaire vivant sur l'histoire de Prusse; et, par ses nombreux écrits sur l'histoire littéraire de ce royaume, il a beaucoup éclairci cette matière. Sa vie fut toujours régulière et occupée. Après les actes de piété du matin, il se livrait aux travaux des écoles et à ses cours : le reste de la journée était destiné à ses compositions; et, pour sa récréation, il correspondait avec les savants. Il composa un grand nombre de poésies latines, au nom de l'université. La société allemande de Kœnigsberg le choisit pour son directeur. Après avoir souffert beaucoup de la pierre, à la fin de ses jours, il mourut le 11 octobre 1790. Il légua une collection précieuse de manuscrits à la bibliothèque de l'école dite de Kneiphof. Parmi ses nombreux écrits, nous ne pouvons citer que les principaux : I. *Curiosités du lac de Spirding*, Kœnigsberg, 1749, in-4°. II. *De felicitate docentium in scholis*, ibid., in-fol. III. *De meritis Prussorum in poesin latinam*, ibid., 1781, in-4°. IV. *Eclaircissements sur quelques restes du paganisme et du papisme en Prusse*, ibid., 1756, in-4°. Il défendit

cet écrit, en 1758, contre la brochure d'un catholique, publiée à Cracovie. V. *Discussion sur la question de savoir si Hannibal, en passant les Alpes, a fait fendre les rochers par le vinaigre*, ibid., 1759, in-4°. VI. *Commentatio de linguâ polonicâ*, ibid., 1763, in-4°. VII. *Historia linguæ græcæ in Prussiâ*, ibid., 1766, in-4°. VIII. *Examen de la prétendue démonologie biblique*, Dantzig, 1778, in-4°. IX. *De errore Irenæi in determinandâ ætate Christi*, Kœnigsberg, 1778, in-4°. X. *Remarques sur la mer Baltique*, ibid., 1781, in-8°. XI. *De la fête grégorienne dans les écoles*, ibid., 1786, in-4°. XII. *An liber Jonas non historiam sed fabulam contineat?*, ibid., 1789, in-4°. XIII. *Esquisse d'une histoire littéraire de la Prusse*, publiée avec une Notice sur l'auteur, par Borowski, ibid., 1791, in-8°. Pisanski a donné un grand nombre d'Eloges et de Notices biographiques sur des Prussiens savants, tels que Concius, Kniprode, Robertin, Hermann, Dach, Bock, Dobeneck, Bolz, Hartmann, Pauli, Arndt, Liedert, Hallervord, Poliander, etc. Il y a de lui des Mémoires, dans le Recueil de la société allemande de Kœnigsberg, et des articles dans les Journaux de Dantzig, Thorn, etc. La Notice biographique sur Pisanski, lue, par son confrère Borowski, à la société allemande de Kœnigsberg, a paru aussi séparément. D—G.

PISANT (Dom Louis), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit, en 1646, à Sassetot, village du pays de Caux. Il fit profession dans l'abbaye de Jumiéges, le 6 mai 1667. Une conduite sage et régulière, de la piété, du zèle pour le maintien de la discipline, lui concilièrent l'estime et la confiance des premiers supérieurs. Il assista, à diverses reprises, aux chapitres de la congrégation, en qualité de député, et y fut nommé à des supériorités importantes, telles que celles des abbayes de Saint-Remi de Reims, de Corbie, de Saint-Ouen, etc. L'amour de la retraite lui fit demander qu'on le dispensât de ces charges. Il choisit l'abbaye de Saint-Ouen pour son séjour, et y vécut simple religieux jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1726. On a de lui: I. Deux *Lettres* sur la signature du formulaire à l'occasion du *cas de conscience*, Rouen, 1702; elles sont adressées à un curé du diocèse d'Orléans. L'auteur établit, dans la première, qu'on ne peut signer le formulaire en usant du silence respectueux; il pense que ce serait une restriction mentale, indigne d'un ecclésiastique. Dans la seconde, il accumule les preuves à l'appui de cette opinion. II. *Sentiments d'une ame pénitente en vingt méditations sur le psaume Miserere, avec de courtes réflexions et prières, pour une retraite de dix jours.* III. *Traité historique et dogmatique des privilèges et exemptions ecclésiastiques*, sans nom d'auteur ni de lieu, 1715, in-4°. On a su depuis qu'il avait été imprimé à Luxembourg, chez Chevalier. Dom Pisant y soutient la validité de ces exemptions. Il passait dans son ordre plutôt pour un bon religieux que pour un écrivain habile. L—y.

PISCATRIS. *V.* Picatrix.

PISE (Barthélemi de), savant médecin, né, au quinzième siècle, dans la ville dont il prit le nom, était fils d'un chirurgien qui pratiqua son art, à Pérouse, avec quelque réputation. Il professa dix ans la médecine à Sienne, sans pouvoir faire augmenter ses faibles appoin-

tements : mais le pape Léon X, qu'il avait traité d'une maladie dangereuse dans le temps qu'il n'était que cardinal, lui donna le titre de son médecin et une chaire au collége Romain. Il eut une vive dispute avec Jérôme de Gubbio, l'un de ses confrères, sur le sens de quelques passages d'Avicenne, et publia dans cette occasion son *Apologie*. Cette pièce, datée de Rome, le 12 décembre 1519, parut la même année, in-4°. On ignore l'époque de la mort de Barthélemi ; mais il est certain qu'il ne survécut pas à Léon X, puisqu'il n'est point compris dans la liste des médecins de son successeur. Son principal ouvrage est intitulé : *Epitome medicinæ theoricæ et practicæ*, Florence, in-4°., sans date ; il est de la plus grande rareté. Le docteur Mead en possédait un exemplaire sur vélin. Fabroni en a donné l'analyse dans les *Memorie de più illustri uomini Pisani*, IV, 293-300. W—s.

PISE (BARTHÉLEMI DE), ainsi nommé parce qu'il était de cette ville, a souvent été oublié par les auteurs de dictionnaires, et plus souvent encore confondu avec son homonyme : ce dernier était franciscain, et naquit au quatorzième siècle. L'autre était de l'ordre des Frères Prêcheurs ou des Dominicains, et mourut vers 1347, c'est-à-dire, peu après (si ce n'est avant) la naissance du franciscain. Le dominicain est auteur de quelques ouvrages, savoir : I. *Summa de casibus conscientiæ*, Cologne, 1474, in-fol. La Serna Santander regarde cette édition comme la première. Cependant Cornélius a Beughem, et, sur sa seule autorité, Quétif et Echard parlent d'une édition de Paris, 1470, qui n'existe peut-être pas. Il y en a quelques autres éditions, et beaucoup de manuscrits, que l'on conservait dans diverses bibliothèques. Une note, que l'on trouve, soit dans les manuscrits, soit dans les imprimés, contient le nom de l'auteur, sa qualité, et donne l'année 1338 comme étant celle de la composition du livre. II. *De Documentis antiquorum opus morale, editum diligentiâ Alberti Clarii*, Trevise, 1601, in-8°. Ces deux ouvrages sont les seuls de l'auteur qui aient vu le jour. Les pères Quétif et Echard en citent sept ou huit autres, dont trois existent en manuscrit dans la bibliothèque du Roi, à Paris (Voy. *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ Regiæ*, tome IV, page XIX de la Table, au mot *BARTHOLOMÆUS de S. Concordio*, qui était le nom de religion de l'auteur). A. B—T.

PISE (BARTHÉLEMI DE), cordelier. *V.* ALBIZZI.

PISIDÈS. *V.* GEORGE, XVII, 151.

PISISTRATE, Athénien, avait contribué autant que Solon, à faire rentrer l'île de Salamine sous la puissance de ses concitoyens. Solon avait eu la gloire de leur donner des lois ; et il avait mieux aimé régler l'activité de la démocratie que de s'emparer de la souveraineté. Pisistrate osa concevoir ce dernier dessein. Naturellement éloquent, illustré par ses faits d'armes, doué de ces avantages extérieurs si puissants sur la multitude, accoutumé à mouvoir les passions populaires par l'autorité qu'il avait exercée dans l'une des factions de son pays ; habile à faire valoir les vertus qui étaient en lui, et celles qu'il n'avait pas ; disposant de richesses considérables, il possédait tous les moyens de remplir ses vues ambitieuses. Il voulut néanmoins en-

core appeler la ruse à son secours. Un jour, il paraît sur la place publique, couvert de blessures dont lui seul était l'auteur, et implore la pitié du peuple. Bientôt il accuse le sénat et les principaux citoyens de l'avoir ainsi maltraité, en haine de son dévouement à la démocratie. Ses accents pathétiques enflamment la multitude. Un décret, adopté par acclamation, lui accorde des gardes pour sa sûreté. Il leva le masque alors, et se rendit maître de la citadelle, l'an 560 avant J.-C. Il en fut chassé quelque temps après, mais parvint à y rentrer. Expulsé de nouveau, il subit un exil de onze ans, après lequel il ressaisit irrévocablement le pouvoir, et le consolida dans sa famille. Sa constante modération servit plus encore que ses talents à le maintenir. Un jeune homme, épris de sa fille, essaya de l'enlever. Pisistrate, sans écouter ses parents, qui l'exhortaient à la vengeance : « Que ferons-nous, dit-il, » à ceux que nous haïssons, si nous » haïssons ceux qui nous aiment? » et il unit le ravisseur à sa fille. Quelques hommes, échauffés par le vin, avaient insulté sa femme; ils vinrent le lendemain, solliciter en tremblant leur pardon; « Vous vous trompez, » leur dit Pisistrate, ma femme ne » sortit point hier. » Une habileté soutenue dans les affaires publiques, et la pratique des vertus privées les plus douces, concilièrent à l'usurpateur les esprits les plus sévères. Solon lui-même se laissa gagner, et consentit à l'assister de ses conseils. Des amis moins bienveillants abandonnèrent Pisistrate, et se retirèrent dans une forteresse, pour se soustraire à sa dépendance. On vit alors ce chef redouté les suivre de loin, avec son bagage, et répondre à l'étonnement de l'un des fugitifs : « Il faut que vous me persuadiez de » rester avec vous, ou que je vous » persuade de revenir avec moi. » Il aurait mérité, mieux que Périandre, d'être compté parmi les sages de la Grèce. Il prévint, en encourageant l'agriculture et l'industrie, les besoins qui fomentent les séditions; rejeta dans les campagnes les hommes turbulents qui s'étaient signalés dans le cours des dissensions civiles ; assura l'existence des soldats invalides, et eût fait adorer de tous son caractère affable et généreux, si l'image de la liberté vaincue avait pu s'effacer. Pour éloigner davantage ces regrets, il multiplia les embellissements dans Athènes, ranima le goût des arts, donna une nouvelle édition d'Homère, et fit présent à ses concitoyens d'une bibliothèque composée avec soin, et que Xerxès fit transporter, dans la suite, en Perse, comme l'une des plus précieuses dépouilles de la Grèce. Il fut, pendant dix-sept ans, à la tête de la république; et, à sa mort, arrivée l'an 528 avant J.-C., il transmit sa puissance à ses fils Hipparque et Hippias. F—T j.

PISON (Lucius-Calpurnius), consul, descendait d'une ancienne famille alliée aux plus illustres maisons de Rome, et qui a produit un grand nombre de magistrats distingués. Sous des dehors sévères, il cachait un goût très-vif pour les plaisirs, et se dédommageait en secret de la contrainte que son rang lui imposait. Lié d'une étroite amitié avec Philodème, Épicurien, dont les leçons l'auraient perverti, si déjà il n'eût été corrompu (*V.* Philodème), c'était avec lui et quelques autres de ses complaisants, qu'il se livrait, presque toutes les nuits, à de dégoû-

tantes orgies. Quoiqu'il ne se fût rendu recommandable ni par ses talents ni par sa conduite, il passa successivement par les charges de questeur, d'édile et de préteur, et fut enfin élu consul (l'an de Rome 692, avant J.-C. 60). On lui donna pour collègue Aulus Gabinius, qui n'était connu que par ses intrigues et son adresse à flatter les passions de la multitude (*V.* Gabinius). Pison signala son avénement au consulat en rétablissant les jeux compitalitiens, qu'on avait abolis, parce qu'ils favorisaient les troubles et les débauches; et il autorisa les assemblées clandestines, que le sénat avait sagement interdites, comme contraires à la tranquillité publique. Il se déclara le protecteur de Clodius (*V.* ce nom); et, après avoir contribué à l'exil de Cicéron, auquel les factieux ne pouvaient pardonner d'avoir déjoué le complot de Catilina, il défendit au sénat de témoigner sa douleur d'une mesure qui plongeait dans le deuil tous les bons citoyens. Pendant son consulat, Pison maria sa fille Calpurnie à César, dont il prévoyait que l'appui lui serait un jour nécessaire. En sortant de charge, le sort lui assigna le gouvernement de la Macédoine, qui comprenait en outre l'Achaïe, la Thessalie et la plus grande partie de la Grèce. Dès qu'il en eut pris possession, il leva de nouvelles troupes, sans l'aveu du sénat, sous prétexte d'étendre la domination du peuple romain dans l'Orient; mais il n'employa guère ses soldats qu'à contenir les Grecs, soulevés par ses rapines et ses vexations. Leurs plaintes parvinrent enfin au sénat; et, sur la proposition de Cicéron, Pison fut rappelé: mais, avant son départ, il licencia son armée, ne voulant pas que son successeur pût rendre compte du dénuement des soldats; et revint à Rome, où il rentra comme un simple particulier, disant, pour s'excuser, qu'il n'avait jamais ambitionné les honneurs du triomphe. Dans le discours qu'il prononça pour justifier sa conduite, Pison se permit d'attaquer ouvertement Cicéron, persuadé qu'il n'oserait pas lui répondre, dans la crainte de déplaire à César; mais ce grand orateur lui répliqua par une harangue regardée comme un de ses chefs-d'œuvre, dans laquelle il a révélé toutes les infamies dont s'était souillé le proconsul de la Macédoine, et qui rendra sa mémoire odieuse à la dernière postérité (Voy. *Oratio in L. C. Pisonem*). Pison n'évita que par le crédit de César, déjà tout-puissant, la honte d'être condamné par un jugement solennel. Cependant, quatre ans après (l'an de Rome 702, avant J.-C. 50), il fut élevé à la dignité de censeur; et il déclara qu'il n'acceptait qu'à regret cette magistrature, dont il était si peu digne, ne voulant occuper aucun emploi qui pût le détourner de ses habitudes ou troubler son repos. Il fut chargé de l'exécution du testament de César, son gendre, et obtint que les funérailles du dictateur seraient faites aux dépens du public. Envoyé vers Antoine, pour l'engager à lever le siége de Modène, il s'acquitta de sa commission avec si peu de dignité, qu'Antoine, sans égard pour les ordres du sénat, fit battre les murailles de cette ville avec ses machines de guerre, en présence des députés (*Voy.* Antoine, II, 269). Il paraît que Pison survécut peu à ce dernier événement. L'histoire ne nous apprend point l'époque de sa mort. W—s.

PISON (C.), romain consulaire, de l'illustre famille Calpurnia, n'est connu que par la part qu'il prit à la conjuration contre Néron, dont la découverte entraîna sa mort, celle de Sénèque, de Lucain et d'une foule de sénateurs. Ni les exemples de ses ancêtres, ni les leçons de la philosophie, n'avaient appris à Pison à maîtriser ses passions. Il aimait le faste, et se livrait avec excès aux plaisirs de la table; enfin, aveuglé par un amour déplorable, il avait séduit la femme de Domitius Suilius, son ami, et l'avait épousée, après l'avoir obligé de la répudier. Cependant, Pison conservait les apparences de la vertu; et il devait à ses qualités brillantes une grande popularité. Souvent on l'avait vu faire servir son éloquence à la défense des malheureux. Il était libéral avec ses amis, et obligeant envers tous ceux qui réclamaient ses services. Trop prudent ou trop timide pour solliciter les emplois dus à sa naissance, dans un temps où le mérite devenait un titre de proscription, il ne paraissait que rarement à Rome. Il cherchait à éloigner l'image des maux qui accablaient son pays, en s'occupant d'ajouter de nouveaux embellissements à sa délicieuse campagne de Baies. Ce ne fut point Pison qui conçut le projet de délivrer Rome de son tyran; et, si l'on croit Tacite, l'ambition contribua, plus que l'amour de la patrie, à le faire entrer dans une conjuration qui se composait de l'élite du sénat et de l'armée. Il devina le parti qu'il pourrait tirer de la chute de Néron, et résolut d'en profiter. Tandis que les conjurés balançaient sur le choix des moyens, la courtisane Epicharis, indignée de leur lenteur, osa tenter d'affranchir seule les Romains, en séduisant Proculus, commandant de la flotte de Misène; mais, trahie par ce misérable, elle fut arrêtée et jetée dans une prison (*V.* EPICHARIS, XIII, 202). Avertis, par cet accident, de presser l'exécution de leur projet, les conjurés voulaient que Pison fît assassiner, dans sa maison des Baies, Néron, qui y faisait de fréquentes promenades; mais il rejeta ce conseil, disant qu'on ne lui reprocherait jamais d'avoir violé l'hospitalité, même envers un tyran; que Néron devait périr à Rome, dans le palais bâti des dépouilles des citoyens, ou sur la place publique. Enfin l'exécution du complot fut fixée au jour de la fête de Cérès (19 avril). Les principaux conjurés s'étaient distribué les rôles: Lateranus, désigné consul, devait aborder Néron au moment où il entrerait dans le cirque; et, en feignant d'embrasser ses genoux, comme pour lui demander une grâce, le saisir par le corps et le renverser: à ce signal, les tribuns et les centurions fondraient de tous côtés sur le tyran; et, pendant ce temps-là, Pison, conduit par Antonia, fille de l'empereur Claude, se rendrait au camp des prétoriens, pour les gagner par son éloquence et par ses largesses (Voy. les *Annales* de Tacite, XV, 53). La veille, un affranchi du sénateur Scévinus, instruit de la conjuration par quelques mots échappés à son maître, court la révéler à Néron. Scévinus arrêté nia d'abord avec fermeté; mais, en apprenant que d'autres conjurés avaient déjà fait des aveux pour sauver leur vie, il nomma ses complices (*V.* LUCAIN). Les amis de Pison le pressèrent en vain de profiter du temps qui lui restait pour tenter de soulever les prétoriens et le peuple: n'attendant aucun succès de ce dernier

effort, il rentra dans sa maison pour se disposer à la mort. Il se fit ouvrir les veines, quand il vit arriver les satellites de Néron, et leur remit son testament, dans lequel il prodiguait au tyran les plus basses adulations, pour l'engager à laisser jouir de sa fortune Arria, cette même femme qu'il avait enlevée à Domitius, et dont tout le mérite consistait dans sa beauté. Cet événement est de l'an 65. W—s.

PISON (Licinius) César, était fils de M. Crassus et de Scribonia, et entra par adoption dans l'illustre famille des Pisons. Son père, sa mère et ses plus proches parents avaient été mis à mort par l'ordre de Claude ou de Néron; et lui-même avait passé sa jeunesse dans l'exil. Aussitôt après son élévation à l'empire, Galba, dont il était connu, s'empressa de le rappeler à Rome. Ce prince, voulant se donner un collègue dont les vertus ôtassent tout prétexte aux révoltés, déclara Pison César (10 janvier 69), fit ratifier son choix par les prétoriens et ensuite par le sénat (V. Galba, XVI, 284). Mais il ne fit dans cette circonstance solennelle, aucune distribution aux prétoriens, déjà mécontents de sa parcimonie. Othon, qui aspirait à l'empire, profita de cette faute pour aigrir les soldats; et, certain de leur appui, il résolut de détrôner Galba et le collègue qu'il venait de se donner, avant que son autorité fût affermie. Pison ne s'était point laissé éblouir par le haut rang auquel la fortune l'avait fait monter : dans ses discours à l'armée et au sénat, il avait montré beaucoup de sagesse et de modération ; mais, aux vertus civiles, il joignait les talents d'un capitaine. Instruit des désordres qui avaient éclaté dans le camp des prétoriens, il y courut, suivi de quelques hommes dévoués, persuadé que sa présence suffirait pour étouffer la sédition. Dans le chemin, il fut averti que la vie de Galba était menacée; et il se hâta de revenir sur ses pas, résolu de partager tous les dangers de son bienfaiteur. Son dévouement fut inutile : il vit périr Galba sans pouvoir le secourir; blessé lui-même dans la mêlée, il parvint cependant, avec l'aide de Sempronius Drusus, capitaine de ses gardes, à se réfugier dans le temple de Vesta : mais deux assassins, envoyés par Othon, le tirèrent de cet asile, et l'égorgèrent à la porte du temple, le 14 janvier 69, le cinquième jour après son élévation à l'empire. Pison n'était âgé que de 31 ans. Sa probité et son courage lui méritèrent, plus tard, des regrets sincères; mais ce fut, dit Tacite, sa pauvreté seule qui fit respecter ses dernières volontés et assura l'exécution de son testament. W—s.

PISON (Lucius-Calpurnius), l'un des tyrans éphémères qui se disputèrent le pouvoir à la fin du règne de Valérien, l'avait suivi dans ses expéditions contre les Perses. Ce prince ayant été fait prisonnier par Sapor (*Voy.* Valérien), Pison passa au service de Macrien, que les légions de l'Orient avaient déclaré empereur. Macrien, craignant de trouver un rival dans Valens, proconsul de l'Achaïe, chargea Pison de le surprendre et de le faire mourir: mais Valens, informé de son approche, se hâta de revêtir la pourpre; et Pison, n'osant ni marcher contre le nouvel usurpateur, ni retourner près de Macrien, se fit lui-même proclamer empereur, dans la Thessalie, d'où il prit le surnom de *Thessalique*. A peine eut-il le temps de

faire reconnaître son autorité : il fut tué par les soldats de Valens, à la fin de mai, l'an 261, après un règne de quelques semaines. Si l'on en croit Trebellius Pollion, Pison avait hérité de toutes les vertus de ses ancêtres; et Valens se repentit d'avoir ôté la vie à un si honnête homme. Selon le même historien, le sénat, après avoir accordé les honneurs divins à Pison, lui décerna une statue avec un quadrige. On n'a de ce prince que des médailles fausses ou suspectes.
W—s.

PISON (Guillaume), naturaliste hollandais du commencement du dix-septième siècle, fut médecin, d'abord à Leyde, puis à Amsterdam. Il accompagna le prince de Nassau dans son voyage au Brésil, emmenant avec lui deux jeunes savants allemands, Marggrav et Kranitz, pour l'aider dans ses recherches d'histoire naturelle. Il paraît qu'après avoir perdu son protecteur, il passa au service du grand-électeur Frédéric-Guillaume. On ignore la date de sa mort. Les découvertes de Pison et Marggrav furent publiées par Laet, sous le titre commun de *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, un vol. in-fol. L'ouvrage de Marggrav forme plus des deux tiers du volume. *De Medicinâ Brasiliensi libri quatuor*, tel est le titre spécial de l'ouvrage de Pison. Le premier livre traite de l'atmosphère et de la nature du pays en général; le deuxième, des maladies endémiques; le troisième, des poisons et des remèdes, avec neuf dessins; le quatrième, plus considérable que les trois autres ensemble, des vertus des plantes, avec cent-dix dessins. On voit, par une observation placée à la fin de ce livre, que Pison pressentait l'opinion qui attribue des vertus semblables aux plantes congénères. Il paraît, d'après les aveux de Pison lui-même, que son travail avait été fait un peu précipitamment. Il le revit avec soin, et en publia une deuxième édition dans un Recueil intitulé : *De Indiæ utriusque re naturali et medicâ libri quatuordecim*, un vol. in-fol., Amsterdam, 1658. Ce volume se compose : 1°. de l'ouvrage de Pison en six livres; les deux premiers sont ceux de la première édition, avec beaucoup plus d'étendue; et les matières traitées dans le deuxième sont placées dans un ordre différent; le troisième comprend les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes; et ici Pison a emprunté à Marggrav la plus grande partie des figures de la deuxième édition, mais le texte diffère; le quatrième contient les plantes : il y a également plusieurs dessins de Marggrav; le cinquième traite des poisons et contrepoisons; le sixième enfin est intitulé : *Mantissa aromatica*, avec vingt-une fig.; les six livres comprennent environ trois cent vingt dessins, dont près de deux cents sont consacrés à des plantes; — 2°. de deux traités de Marggrav : *Tractatus topographicus et meteorologicus Brasiliæ*, etc.; *Commentarius de Brasiliensium et Chiliensium indole ac linguâ*, etc.; — 3°. de l'ouvrage de Bontius : *Historiæ naturalis et medicæ Indiæ Orientalis libri sex*, dans lequel Pison a intercalé quelques observations. La relation du voyage du prince de Nassau, par Baerle (imprimée en 1660, deuxième édition), est suivie du premier livre de Pison, et de la description de la canne à sucre et de deux autres plantes. Ces articles sont les mêmes que dans la deuxième édition. Les observations de Pison sont souvent diffuses, et ses

descriptions incomplètes ; il n'est peut-être pas toujours assez en garde contre quelques récits populaires, dont la plupart, au reste, ne se trouvent point dans la deuxième édition. Mais ses ouvrages, avec ceux de Marggrav, ont été pendant long-temps ce que nous avions de plus complet sur le pays qu'il a exploré. Son traité sur les aromates des Deux-Indes est intéressant ; il y rapporte et discute les opinions des auteurs qui l'ont précédé, et de Bontius lui-même : les dessins, surtout ceux des plantes, sont passables ; et on les voit encore cités par ceux qui écrivent sur les végétaux d'Amérique. Il a fait connaître plus de cent plantes nouvelles, et il est un de ceux qui ont donné les premiers détails un peu étendus sur la canne à sucre et la fabrication du sucre. Nous devons surtout rappeler que c'est lui et Marggrav, qui ont, les premiers, rapporté en Europe et décrit l'*Ipecacuanha* (*Psychotria emetica*), qui fut dès-lors adopté en médecine. Enfin, son style n'est pas indigne de cette belle période de la latinité moderne. Il faut ici dire un mot de la question de plagiat, relativement à l'emploi fait par Pison, dans sa deuxième édition, de beaucoup de dessins de Marggrav. Ils avaient travaillé de concert ; et Pison a pu croire, en raison de leur ancienne liaison, avoir le droit dont il a usé. Il n'en a rien dit, et c'est sans doute un tort : mais il n'avait probablement pas l'espoir de pouvoir cacher son emprunt, le travail de Marggrav ayant été inséré séparément dans la deuxième édition. Il est bon de remarquer, d'ailleurs, que plusieurs de ces dessins se trouvaient déjà dans le premier travail de Pison, comme dans celui de Marggrav, réunis, par Laet, dans le même volume. Enfin les descriptions sont différentes. On voit que Pison serait loin de mériter la phrase de Linné (*Critica botanica*) : *Horrenda certè memoria viri*, *si vera*, etc., à l'occasion du *Pisonia* (*Arbos spinis horrida*), genre de la famille des nyctaginées, qui lui a été consacré par Plumier. D—U.

PISSELEU (ANNE DE). *V.* ESTAMPES, XIII, 359.

PISSOT (NOEL-LAURENT), né à Paris, vers 1770, était fils d'un libraire de cette ville. Le père ne s'enrichit pas à faire imprimer les ouvrages d'autrui ; mais on a eu tort de dire que ce qui le ruina fut l'édition des *OEuvres de Laharpe*, en 6 vol. in-8°., datée de 1778. Le fils exerça pendant quelque temps le commerce de la librairie, mais sans aucun fruit. Dégoûté de vendre des livres, il imagina d'en composer, et prit ainsi le chemin de l'hôpital, où il est réellement mort, le 15 ou 16 mars 1815. Voici la liste des ouvrages que Pissot a donnés comme auteur ou comme éditeur : I. *Marcellin ou les Épreuves du monde*, an VIII, un vol. in-18. II. *Contes moraux*, *par Imbert*, *et autres ouvrages recueillis pour la première fois*, 1805, 2 vol. in-12. III. *Les Friponneries de Londres mises au jour*, *trad. de l'anglais*, 1805, in-12. IV. *Poésies de maître Adam*, Paris, 1805, in-12. V. *La campagne de trois mois en vaudevilles*, 1806, in-12. VI. *Les plaisirs de l'imagination*, *poème en trois chants*, sans doute trad. d'Akenside par d'Holbach, nouvelle édition, 1806, in-12. VII. *OEuvres inédites de Chrétien Guillaume Lamoignon de Malesherbes*, *avec un précis historique*, 1808, in-12. VIII. *Manuel du culte catholique*, 1810, in-12.

IX. *Précis historique sur les Cosaques*, 1812, in-8°. X. *Célestine*, ou les *Preuves de l'amour*, 1813, in-18. XI. *Adieux de la Samaritaine aux Parisiens*, 1813, in-18. XII. *Le Mea Culpa de Napoléon Buonaparte; l'Aveu de ses perfidies et cruautés*, 1814, in-8°. XIII. *Lettres de Henri IV à Madame de Gramont*, 1814, in-12. XIV. *Hist. de plusieurs aventuriers fameux, depuis la plus haute antiquité, jusques et compris Buonaparte*, 1814, 2 vol. in-12. XV. *Siéges soutenus par la ville de Paris, depuis l'invasion des Romains dans les Gaules, jusqu'au 30 mars 1814*, 1815, in-8°. XVI. *Le Cérémonial de la cour de France*, 1816, in-18. XVII. *Les véritables prophéties de Michel Nostradamus, avec les aventures de la révolution*, 1816, 2 vol. in-12. XVIII. *Le Frère criminel*, 1818, in-18. A. B—T.

PISTOIA (Cino da). *V.* Cino.

PISTOIA (Léonard), peintre, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et dont on ignore le véritable nom, fut élève de François Penni, et employé avec son maître dans les travaux que Raphaël faisait exécuter au Vatican; ce qui a donné lieu à plusieurs historiens, notamment à Baglione, et au Taja, de dire qu'il avait été l'élève de ce grand peintre. Il répondit dignement aux leçons de son maître. Dans un tableau qui orne la chapelle des chanoines de Lucques, et qui lui est attribué, on lit la souscription : *Leonardi Gratia Pistoriensis*, tandis que dans un autre qui se trouve à la cathédrale de Volterra, on lit simplement : *Opus Leonardi Pistoriensis, an.* 1561; d'où l'on peut conclure que le nom de Pistoïa était Grazia, ou que ce sont deux artistes différents. Quoi qu'il en soit, le premier de ces tableaux, qui représente une *Annonciation*, est digne de Raphaël. On n'a rien conservé de Léonard dans sa patrie; mais il existe à Casal-Guidi, dans le diocèse de Pistoie, une de ses compositions représentant *Saint Pierre et d'autres saints qui couronnent le trône de la Vierge*. Lorsque Penni se rendit à Naples, il y emmena Pistoïa, et l'y laissa, lorsqu'il mourut, à la tête de son école. Celui-ci s'établit dans cette ville, et s'y fit une grande réputation par la manière dont il peignit le portrait. Ses ouvrages se distinguent par un excellent ton de couleur; ils sont plus faibles sous le rapport du dessin. Parmi ses élèves, on cite François Caria. — Gerino da Pistoia, élève du Perugin, florissait en 1529. Ses peintures sont remarquables par le soin avec lequel elles sont exécutées : mais elles manquent de vie et de chaleur; et l'effort s'y fait trop sentir. Il avait peint, pour les religieuses de Saint-Pierre-le-Majeur, à Pistoie, un tableau qui est aujourd'hui placé dans la galerie de Florence. On en voit encore quelques-uns à Città San-Sepolcro. Il avait été à Rome, où le Pinturicchio employa son talent. — Le frère Paul de Pistoia, compagnon et disciple de Bartolomeo della Porta, fut un des plus heureux imitateurs de ce maître habile; et sa patrie, pour consacrer sa mémoire, a fait frapper une médaille en son honneur. Lorsque Frà Bartolomeo mourut, le frère Paul hérita des nombreuses études de ce dernier; et c'est d'après les dessins dont il se trouvait possesseur, qu'il exécuta plusieurs des tableaux dont la ville de Pistoie lui confia l'exécution. C'est à lui qu'est dû le tableau qui orne le maître-autel

de l'église paroissiale de Saint-Paul. Après sa mort, les dessins dont il avait hérité, passèrent dans la galerie de Florence. P—s.

PISTORIUS (Jean), historien et controversiste, né, en 1546, à Nidda, petite ville de la Hesse, était fils d'un chevalier de Malte, qui, devenu disciple de Luther, fut l'un des députés chargés de présenter à la diète d'Augsbourg la profession de foi de leurs co-religionnaires. Jean s'appliqua d'abord à la médecine, et reçut le doctorat : mais le peu de succès de sa pratique le fit renoncer à l'art de guérir, pour étudier le droit; et il devint conseiller de Frédéric-Ernest, margrave de Bade-Dourlach. Il contribua beaucoup à introduire dans cette partie de l'Allemagne le libre exercice de la réforme; et il eut part à l'établissement d'un collége à Dourlach. Cependant Pistorius, ayant conçu quelques doutes sur sa croyance, finit par rentrer dans le sein de l'Église romaine, et détermina Jacques, margrave de Bade, à suivre son exemple. Devenu veuf, il étudia la théologie, embrassa l'état ecclésiastique, et se montra l'un des plus zélés adversaires des protestants, contre lesquels il eut à soutenir de fréquentes disputes (Voy. les *Anti* de Baillet). Ses talents pour la controverse le firent connaître de l'empereur Rodolphe II, qui le choisit pour confesseur, et lui donna le titre de conseiller. Le pape le nomma prevôt de la cathédrale de Breslau; mais les chanoines s'opposèrent à sa réception, et il fallut que le Saint-Siége usât de toute son autorité pour le faire installer. Ce savant mourut à Fribourg, en 1608. Outre des Traités de controverse, oubliés aujourd'hui, on a de Pistorius : I. *Rerum Polonicarum scriptores*, Bâle, 1582, 3 vol. in-fol. Lenglet-Dufresnoy a donné les titres des pièces contenues dans ce Recueil, rare et estimé (Voyez *Méthode pour étudier l'histoire*, XIV, 41). II. *Rerum Germanicarum scriptores*, ibid., 1582-84-1607, 3 vol. in-fol. Le troisième volume a été réimprimé, en 1654, à Francfort, sous ce titre : *Chronicon magnum Belgicum*. Cette collection a été reproduite, avec quelques additions, par Burch. Got. Struvius, Ratisbonne, 1726, 3 vol. in-fol. III. *Artis cabalisticæ, hoc est, reconditæ theologiæ et philosophiæ scriptores*, Bâle, 1587, in-fol. Pistorius annonçait un second volume, qui devait comprendre les principaux cabalistes hébreux; mais il n'a point paru. IV. *De vitâ et morte Jacobi Marchionis Badensis, orationes duæ*, Cologne, 1591, in-4°. Pistorius est l'éditeur du troisième volume de l'*Hispania illustrata* (*V.* And. Schott). W—s.

PITARD (Jean), chirurgien de saint Louis, de Philippe-le-Hardi et de Philippe-le-Bel, s'était rendu digne de la confiance de ces souverains, par son savoir, et ses succès. Il suivit, dès l'âge de vingt ans, saint Louis dans ses expéditions de la Terre Sainte; et ce fut à son retour qu'il exécuta le projet qu'il avait conçu depuis long-temps, de mettre un terme aux abus que des gens ignorants et sans aveu avaient introduits dans l'exercice de la chirurgie. Il obtint de saint Louis la fondation du collége de chirurgie, et tira cet art de l'état de servitude et de dégradation, dans lequel il languissait humilié. C'est à lui qu'on doit les statuts de la compagnie des chirurgiens, réglés par un édit de Philippe-le-Bel. Nous citerons de Pi-

tard le trait suivant, qui prouve sa philantropie. Il fit faire à ses frais, dans sa maison, un puits qu'il destina à l'usage du public, pour le préserver des dangers de l'usage de l'eau de la Seine, que certaines saisons de l'année rendaient bourbeuse et mal-saine. Cette maison, située rue de la Licorne, fut rétablie en 1611, et portait encore l'inscription suivante, qui était l'expression de la reconnaissance publique :

Jean Pitard, en ce repaire,
Chirurgien du roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui doint son paradis.

Il mourut à Paris, en 1315, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il n'a laissé aucun ouvrage. Son buste décore la grande porte d'entrée de l'amphithéâtre de l'École de médecine de Paris. P. et L.

PITAU (NICOLAS), graveur au burin, naquit à Anvers, en 1633 environ. Quelques personnes le font naître à Paris; mais cette assertion n'est appuyée d'aucune preuve. Son père, nommé Jacques, lui enseigna les éléments de la gravure, qu'il cultivait lui-même avec quelque succès. Il paraît que c'est vers 1660 que Nicolas vint à Paris. La manière qu'il adopta fut celle de Jean Poilly; mais il sut donner à ses tailles un style plus mâle et une plus grande vigueur. Le talent supérieur avec lequel il grava plusieurs sujets, donna de lui la plus haute idée. Mais c'est surtout dans la *Sainte-Famille* que Raphaël avait peinte pour François Ier., et qui est le plus bel ornement du Musée du Louvre, que Pitau mit le comble à sa réputation. « Cette gravure, » dit Watelet, dans son *Dictionnaire des beaux-arts*, est un chef-» d'œuvre pour la beauté de l'outil, » la pureté du dessin, la vigueur et » la justesse de l'effet. Le caractère » de Raphaël n'a peut-être jamais » été mieux saisi dans aucune estampe. L'amateur qui la préférerait » au même tableau, gravé par Edelinck, pourrait donner des raisons » plausibles de son choix. » Une des qualités distinctives de ce bel ouvrage, c'est le sentiment de la couleur qui y domine, et qui prouve que Raphaël était dans le cas de donner des leçons aux artistes, même dans cette partie de son art. Parmi les ouvrages assez nombreux que l'on doit au burin de Pitau, on distingue une suite de seize Portraits, au nombre desquels les plus remarquables sont ceux de *Saint François de Sales*, d'*Olivier Cromwell*, de *Saint Vincent de Paul*, de *Colbert*; un Portrait anonyme d'un homme à mi-corps, avec des médailles au bas. Les sujets historiques qu'il a gravés d'après différents maîtres, sont au nombre de douze; et, s'ils ne s'élèvent pas à la même hauteur que sa *Sainte-Famille*, ils suffiraient pour faire la réputation d'un autre artiste. On peut voir le détail de ces divers ouvrages dans le *Manuel des amateurs de l'art*, d'Huber et Rost. Pitau mourut à Paris, en 1724, selon Basan, et en 1676, suivant Watelet. Cette dernière date paraît être la plus exacte; car depuis 1670, on ne voit aucune estampe de cet artiste.— Son fils, Nicolas PITAU, cultiva également la gravure. Le seul morceau authentique que l'on connaisse de lui est le portrait du *Comte de Toulouse*, d'après Gobert, au bas duquel il a mis : *Nic. Pitau junior sc.* On peut présumer que c'est à lui que doit s'appliquer l'année 1724, indiquée par Basan, comme étant l'époque de la mort de son père. P—s.

PITAVAL. *Voy.* GAYOT.

PITCARNE (ARCHIBALD), né à Edinbourg, le 25 décembre 1652, et mort dans la même ville, le 20 octobre 1713, fut l'un des médecins les plus célèbres de cette époque, et l'un des défenseurs les plus opiniâtres des erreurs de la secte iatro-mathématique. Son père, qui était un marchand aisé et un magistrat distingué de la capitale de l'Ecosse, donna au jeune Pitcarne une éducation solide et brillante. Celui-ci, qui se faisait déjà remarquer par les plus heureuses dispositions, étudia la théologie et la jurisprudence avec tant d'ardeur, qu'il tomba malade, et qu'il fut contraint de faire le voyage de Montpellier, afin de respirer un air plus pur et plus salubre que celui de sa patrie. La célébrité dont la faculté de médecine de cette ville jouissait alors, ainsi que le talent des professeurs qui l'illustraient, l'engagèrent sans doute à embrasser la profession de médecin. De retour en Écosse après le rétablissement de sa santé, il cultiva les mathématiques, et ensuite la botanique, la pharmacie et la matière médicale. L'école de Paris jetait, à cette époque, la plus vive lumière; Pitcarne s'y rendit, et suivit spécialement les cours de Duverney, avec lequel il ne cessa d'entretenir des relations d'amitié. A peine était-il rentré dans sa patrie, que la réputation du médecin écossais se répandit, avec ses écrits, dans toutes les facultés de l'Europe. Celle de Leyde lui offrit une chaire de médecine, et il y fut installé le 26 avril 1692. Le grand Boerhaave suivit ses leçons; mais, soit que son langage, hérissé de calculs, fût difficile à comprendre, soit que les autres membres de la faculté eussent des torts avec lui, Pitcarne revint, pour la troisième fois, en Écosse, en 1693, et se livra tout entier à ses spéculations favorites. Il devint l'un des adversaires les plus redoutables de la chimiatrie, qui était, à cette époque, presque généralement professée. Suivant lui, aucun ferment ne peut exister dans le corps humain, parce que la fermentation est un mouvement désordonné, tumultueux, qui serait incompatible avec la régularité de la circulation du sang. D'ailleurs, ajoutait-il, le ferment gastrique ne saurait dissoudre, ainsi qu'on le prétend, les aliments les plus solides, sans altérer en même temps les membranes de l'estomac, surtout lorsque ce viscère est dans un état de vacuité. Mais, si Pitcarne renversa plusieurs des erreurs physiologiques qui défiguraient l'histoire de l'homme, il en établit beaucoup d'autres. Il expliquait toutes les fonctions par l'action mécanique des organes, qu'il soumettait aux formules d'un calcul rigoureux. L'estomac, par exemple, déploie, suivant lui, sur les matières alimentaires, une force équivalente à douze mille neuf cent cinquante-une livres. La pathologie elle-même n'était point à l'abri de ses innovations; il en avait réduit l'axiome le plus général à une proposition d'algèbre: *Une maladie étant donnée, trouver le remède*. Les principales productions de Pitcarne sont: I. *Solutio problematis de inventoribus*, Edinbourg, 1688, et Leyde, 1693, in-4°. II. *Oratio quâ ostenditur medicinam ab omni philosophandi sectâ esse liberam*, Leyde, 1692, in-4°. III. *De sanguinis circulatione in animalibus genitis et non genitis*, Leyde, 1693, in-4°. IV. *De causis diversæ molis quâ fluit sanguis per pulmonem in natis et non*

du Réfuge, passait pour possédée du démon. L'évêque de Toul ordonna des informations, et le résultat fut de reconnaître la possession. Pithois se prononça ouvertement contre cette décision. Remi Pichard, médecin de Charles IV, duc de Lorraine, publia contre l'ouvrage de Pithois, un écrit intitulé : *De l'admirable vertu des saints exorcismes sur les princes des enfers, possédant réellement vertueuse demoiselle Elisabeth de Ranfaing, avec ses justifications contre les ignorances et les calomnies du père Claude Pithois, minime*, Nanci, 1622. L'ignoranee de Pithois consistait à nier la réalité de l'obsessiou; mais le médecin aux maléfices de qui on attribuait cette possession, n'en fut pas moins brûlé le 2 avril 1622, avec une fille sa complice. (Voyez le *Triomphe de la croix ou la vie de la mère Elisabeth*, etc., par Boudon, ou l'abrégé qu'en ont donné Hélyot, *Hist. des ordres religieux*, IV, 356, et Collet dans ses *Histoires édifiantes.*) W—s.

PITHON-COURT, curé de Boissile-Sec, près Verneuil, diocèse de Chartres, était né à Carpentras. Il réunit à la piété, le goût le plus décidé pour l'étude, et se fit principalement connaître par ses écrits sur le comté Venaissin. S'étant démis de sa cure, il fut, peudant quelques années, titulaire du prieuré de Lorroux en Bretagne, et mourut subitement à Verneuil, dans les premiers mois de 1780. On a de lui : *Histoire de la noblesse du comté Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange*, Paris, Durand, 1743-50, 4 vol- in-4°. On lui reproche un grand nombre d'inexactitudes, et surtout le tort de n'avoir pas distingué l'origine de la noblesse des familles dont il a fait mention. Il avait publié le prospectus d'une *Histoire du comté Venaissin* et de la *ville d'Avignon*, dont le manuscrit, en 6 volumes in-4°., est annoncé dans la *Bibl. hist. de France*, édition de Fontette, tome IV, supplément, n°. 38323. Il no paraît pas que cette histoire ait été imprimée. La *Chronique littéraire* de l'abbé Rive lui attribue, en société avec Monclar, le *Mémoire* pour le procureur-général au parlement de Provence, *servant à établir la souveraineté du roi sur la ville d'Avignon et le comté Venaissin*, 1769, 2 part. in-8°.; ouvrage devenu rare, le fond en ayant été mis dans le dépôt des affaires étrangères. L—P—E.

PITHOU (PIERRE) naquit à Troyes, en 1539. Des biographes ont cru rehausser son mérite en faisant remonter au onzième siècle les titres de noblesse de sa famille : lui, qui ne se sentait flatté que d'une illustration personnelle, vit avec indifférence les preuves équivoques de la généalogie qu'on lui attribuait. Son père, qui était, au barreau, l'oracle de la Champagne, entretenait un commerce assidu avec les écrivains de l'antiquité; il avait conservé les OEuvres de Salvien, inédites à cette époque, ainsi que les Novelles de Théodose le jeune, de Valentinien, de Majorien et d'Anthémius. Ce père éclairé avait légué son érudition à Jean et Nicole, ses deux fils aînés, l'un médecin, l'autre jurisconsulte, tous deux zélés sectateurs de Calvin, et en grande estime parmi leurs coreligionnaires. Pierre, le troisième qui fait l'objet de cet article, mérita une réputation bien plus éclatante, et trouva dans François, un autre de ses frères, un émule de ses travaux et de sa gloire. Il reçut sa

première éducation dans la maison paternelle, où les doctrines du protestantisme se glissèrent dans son intelligence en même temps que les éléments des langues. Envoyé à Paris pour perfectionner son instruction, il y acheva ses études, bien jeune encore, sous la direction de Turnèbe, qui fut étonné de ses progrès. Son jugement précoce lui faisait prendre en haine les subtiles inutilités de la scolastique : son père lui en épargna les dégoûts ; et il fut confié aux soins de Cujas, dont il suivit les cours pendant cinq ans à Bourges et à Valence. Ce fut alors qu'il contracta une liaison étroite avec Loisel, qui partageait sa passion pour l'étude, et son aptitude pour la science des lois. Cujas se complaisait singulièrement dans son élève, qui déjà s'annonçait comme un puissant jurisconsulte, par des essais sur divers points de la législation romaine. Aussi modeste que savant, Pithou, en prenant à vingt-un ans la robe d'avocat, ne se montra point impatient de produire ses connaissances : il se traça un large plan de travail, s'y consacra sans cesse pendant quatre années, plaida enfin sa première cause, et la gagna. Une timidité naturelle qu'il désespérait de vaincre, le détermina, indépendamment de son dégoût pour le fastidieux usage de la parole, que ses contemporains prenaient pour l'éloquence, à s'arrêter après ses premiers pas dans une carrière où les triomphes naissent de la vivacité de la contradiction. Il n'en fut pas moins assidu aux audiences du parlement, pour y faire son profit de l'application des lois, tandis qu'il rendait des décisions respectées, dans le silence de son cabinet, dont il ne sortait rien que d'exact et de fini. Il remplissait, par des dissertations savantes, l'intervalle des vacances ; et il appelait ses *heures perdues*, les moments qu'il enlevait, dans l'intérêt des lettres, aux occupations pénibles de son état. Fidèle aux principes de la réforme, il fut inquiété par les dispositions hostiles manifestées contre les protestants. Il chercha un asile dans sa ville natale, et s'y vit repoussé du barreau en qualité de calviniste. Cependant l'homme que les avocats de Troyes refusaient pour confrère, donnait des lois au territoire protestant de Sedan, sur la demande du duc de Bouillon, empressé de confier à ses lumières la rédaction de la coutume qui devait régir sa principauté. Pithou se rendit ensuite à Bâle, où il donna une édition de la *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, par Othon de Freisingen, annaliste allemand, et une autre de l'*Histoire* de Paul Diacre, auteur du moyen âge, qu'il fit précéder d'une préface où il établissait combien était récent, dans l'Allemagne et la France, le culte rendu aux images. L'édit de pacification, de 1570 le ramena dans sa patrie. Il fit un court voyage en Angleterre, à la suite du duc de Montmorenci, envoyé en ambassade auprès d'Élisabeth ; et son cœur fut navré par la comparaison de l'état florissant de ce royaume avec les calamités auxquelles son pays était en proie. Ce sentiment douloureux s'accrut à l'aspect des nouveaux malheurs dont, à son retour, il faillit être la victime. Il était à Paris, lors de la Saint-Barthélemi. Les assassins, qui le cherchaient, ne purent l'atteindre, mais se vengèrent de son évasion en livrant au pillage ses meubles et sa précieuse bibliothèque. Heureusement, toutes les richesses littéraires qu'il avait ramassées avec tant de

soins, ne furent point dispersées par ces barbares; et il retrouva, chez ses amis, la plupart de ses principaux manuscrits dont il leur avait donné des copies. Peu de temps après il entra dans le sein de l'église catholique; et telle était l'estime accordée généralement à son caractère, que sa bonne-foi ne fut pas suspecte aux hommes les plus portés à l'animosité, et qu'il ne cessa point d'entretenir des relations amicales avec Bèze, Casaubon, Scaliger, chauds partisans de la cause qu'il abandonnait. Vers le même temps, Paul de Foix, chargé d'une mission diplomatique en Allemagne et en Italie, voulut se l'attacher en qualité de secrétaire d'ambassade, joignant à ses offres celle d'une place de conseiller au parlement. Pithou craignit d'être distrait de ses études chéries en acceptant des devoirs qui nécessitaient un déplacement susceptible de se prolonger : il remercia, et préféra le modeste emploi de bailli de Tonnerre. Cette petite ville eut le bonheur de jouir des lumières d'un magistrat que lui eût envié la capitale; il y laissa des traces de son génie, en simplifiant les formes de la procédure civile et de l'instruction criminelle. Ses travaux se multiplièrent dans les loisirs que lui laissait sa charge. Il voulut unir aux douceurs de l'étude la société d'une compagne, et partagea, entre elle et leurs enfants, une sensibilité qu'il n'avait jusque-là portée que sur ses amis. Son choix fut heureux; et l'épouse qu'il se donna, lui fit goûter tous les charmes de la vie domestique. En 1579, le procureur-général La Guesle le choisit pour un de ses substituts. Pithou, dans ses nouvelles fonctions, composa un Mémoire apologétique de l'ordonnance de Blois, qui sanctionnait la plupart des réglements décrétés au concile de Trente, et rejetait tout ce qui paraissait attentatoire aux libertés de l'Église de France. Le roi ayant formé une chambre temporaire pour rendre la justice dans la Guienne, Pithou consentit à y remplir la charge de procureur-général, par amitié pour Loisel, nommé avocat-général à la même cour. Là, se pliant à la nécessité de parler en public, il fit oublier qu'autrefois cette considération l'avait éloigné de l'arène judiciaire. Loisel nous a conservé un de ses plaidoyers, dont l'élocution saine et le tissu solide contrastent singulièrement avec les prolixes déclamations de son temps. Après trois ans d'un exercice pénible, on le vit appréhender de transmettre à ses enfants une charge devenue vénale, et rentrer avec dignité dans les rangs des avocats. Sa réputation ne fit quo s'étendre; et les étrangers le consultèrent même sur l'interprétation de leurs propres lois. En 1587, Ferdinand, grand-duc de Toscane, voulait s'attribuer la succession entière d'un de ses sujets, dont le fils avait encouru la confiscation pour crime de lèse-majesté. Il se soumit à la décision de Pithou. Cet homme de bien prononça que le prince devait partager avec les sœurs du condamné; mais, après avoir appliqué la rigueur de la loi, il crut devoir intercéder pour l'humanité blessée. « La causo » du fisc, disait-il, n'est jamais plus » douteuse que sous un bon prince. » La plus grande victoire à laquelle » il puisse prétendre, la plus grande » gloire à laquelle il puisse aspirer, » c'est de se laisser désarmer dans » sa propre cause par l'équité et l'hu» manité. » La consultation de Pithou fut adoptée par la rote de Flo-

rence; et ses conclusions furent exécutées. Resté libre durant les troubles de la Ligue, grâce à la condition privée dans laquelle il s'était renfermé, Pithou fut retenu au centre de la rebellion, par son état, sa famille et ses livres. Ces motifs l'empêchèrent de répondre à l'appel que fit Henri III à sa fidélité, en lui témoignant le desir de le voir à la tête de la partie saine du parlement, qui siégeait à Châlons. Plein de l'espoir d'être plus utile à son prince dans l'intérieur de Paris, il continua de fréquenter le palais, tant que le corps des magistrats maintint le nom du roi dans ses actes, et n'eut pas subi le joug des factieux. Mais lorsque les ligueurs eurent décimé ce qui restait du parlement de Paris pour en extraire une commission dévouée à leurs projets, il ne parut plus au barreau, prédit au président Brisson le sort funeste qui l'attendait, et chercha des consolations dans le recueillement de ses travaux accoutumés. Son âge avancé ne l'empêcha pas de s'appliquer à la géométrie. Une affection fraternelle le réunit sous le même toit avec Nicolas Lefebvre, depuis précepteur de Louis XIII; et tous deux, comme s'ils eussent été étrangers aux agitations dont ils étaient témoins, entreprirent de vastes lectures, et de scrupuleuses recherches sur tout ce qui concernait l'histoire et la discipline de l'Eglise. Cependant il ne perdait pas de vue les intérêts de la cause royale. Accueilli par le légat prévenu en faveur de son savoir et de son caractère, il osait parler d'un rapprochement entre les partis. Il faisait servir à ses vues pacifiques ses liaisons avec Edouard Molé, procureur-général du parlement au service de la Ligue; lui remettait sous les yeux de nobles exemples, puisés dans notre histoire; l'enflammait d'une juste horreur pour la domination de l'étranger, et le disposait, sous ce rapport, à provoquer ce mémorable arrêt, qui mit la loi salique sous la sauve-garde des bons citoyens, et déclara nuls tous les actes qui tendraient à imposer à la nation un roi pris hors de son sein et hors de sa croyance. Les prétentions de l'Espagne se trouvaient ainsi écartées; mais le chef de la maison de Bourbon demeurait également exclu. Les états-généraux, convoqués par la Ligue en 1593, agités en sens contraire par Maïenne et par les agents des cours de Rome et de Madrid, s'accordaient à le repousser. Le peuple, entraîné par des prédications fanatiques, fermait les yeux sur les qualités éminentes du légitime héritier du trône, pour ne voir en lui que l'ennemi de la religion nationale. De bons esprits avaient inutilement travaillé à détruire ces impressions par le secours du raisonnement. Un moyen plus heureux fut saisi par Pithou et quatre de ses amis, Rapin, Passerat, Gillot et Florent Chrétien, passionnés comme lui pour le bien public. Au milieu de tant de pamphlets impuissants, ils lancèrent la *Satire Ménippée* (*V.* Leroy, XXIV, 237). Le ridicule y était versé à pleines mains sur les meneurs de la *Sainte-Union;* leurs plans étaient mis à jour: tout le sérieux qui couvrait leurs intrigues s'évanouissait sous les traits d'une ironie acérée; leurs harangues, leurs délibérations, et jusqu'à l'ordre qu'ils observaient dans leurs séances, étaient livrés à une raillerie irrésistible, le plus souvent pleine de finesse, dégénérant quelquefois en travestissement burlesque, mais, par-là même, plus sûre d'un

succès populaire. Cette pièce produisit une sensation prodigieuse; et il s'en fit quatre éditions en trois semaines. On n'a point exagéré en affirmant qu'elle eut pour Henri IV un résultat plus utile que ses victoires d'Arques et d'Ivri. L'opinion publique se sépara sensiblement de ses adversaires; et Pithou eut la gloire d'avoir contribué, plus que personne, à cette révolution, en mettant dans la bouche du lieutenant - civil Daubray, orateur du tiers-état, la peinture la plus énergique des maux de la patrie, des manœuvres ambitieuses de ceux qui la déchiraient, et des vertus héroïques du monarque qui pouvait seul cicatriser ses plaies, rallier ses enfants, et mettre le contrepoids de son épée dans la balance que l'étranger voulait faire pencher en sa faveur. Il semble que Voltaire ait calqué sur ce morceau éloquent, dont il a cherché à reproduire la vigueur, le discours qu'il prête, dans sa Henriade, au président Pothier. Il restait encore un obstacle pour aplanir au roi le chemin du trône. Pithou, qui correspondait avec Rome, fit pressentir le pape sur l'absolution de Henri. Les prétentions du pontife ne le rebutèrent point; et il composa un Mémoire pour démontrer aux évêques qu'ils pouvaient, de leur propre autorité, relever le roi de l'excommunication, et se soumettre à son obéissance. L'entrée d'Henri IV à Paris suivit de près. Les besoins de la justice excitèrent d'abord sa sollicitude; et il exigea que Pithou exerçât la charge de procureur-général au parlement sédentaire à Paris, en attendant qu'il pût réunir tous les éléments fidèles qui devaient compléter la magistrature. Il le chargea d'arracher des registres de la cour tout ce que les ligueurs y avaient inséré d'injurieux contre lui et son prédécesseur; d'enlever des églises les tableaux, inscriptions *et autres monuments des fureurs* de la Sainte-Union; enfin de tâcher de ramener le calme dans l'État, en écartant, comme des armes dangereuses, tout ce qui pouvait rappeler ou alimenter le fanatisme. Pithou déploya, dans ses fonctions provisoires, une grande activité, maintint une police sévère, fit rayer des registres du parlement tout ce qui portait l'empreinte du délire des circonstances, et se confondit de nouveau avec les avocats, sans avoir rien perdu de sa simplicité première. Rendu tout entier aux travaux qu'il affectionnait, il ne les interrompit que pour composer, par ordre du roi, un livre sur la conduite que ses prédécesseurs avaient tenue dans leurs démêlés avec le Saint-Siége. Un an après, il publia les *Libertés de l'Église gallicane*. Sa franche opposition à la politique romaine aurait pu l'aliéner des Jésuites; mais sa tolérance et sa passion pour les lettres ne lui laissaient voir dans cette société qu'une auxiliaire des bonnes études. Aussi, lorsque ces pères furent poursuivis après l'attentat de Jean Châtel, il avertit les plus exaltés d'entre eux des recherches dont étaient menacés leurs domiciles, et anéantit lui-même plusieurs de leurs écrits capables de les compromettre. Pithou n'atteignit pas à une longue vieillesse : il mourut à Nogent-sur-Seine, où il s'était fait transporter de Troyes, le 1er. novembre 1596 : il était né à pareil jour, et avait cinquante-sept ans. Ses dernières pensées furent pour sa patrie. « O mon » roi, ô mon roi, s'écria-t-il, que tu es » mal servi! Pauvre royaume, que

» tu es déchiré! » Ainsi de tristes pressentiments le suivirent dans la tombe. L'imagination de ce bon citoyen était continuellement assaillie par les souvenirs des maux qui tourmentaient la France. Dans les morceaux qu'il a placés en forme d'introduction à la tête de plusieurs de ses ouvrages, on le voit se reporter sur cette affligeante perspective, comme s'il y cherchait un aliment à sa sensibilité. Dans son testament, écrit huit ans avant sa mort, il met à découvert tout l'intérieur de son ame; et il semble que le témoignage qu'il se rend à lui-même, aux yeux de la postérité, doive ajouter à la vénération qu'il a méritée. Il compta parmi ses amis tout ce que la magistrature et les lettres avaient de plus distingué, et fut respecté par l'envie. Loisel, qui le connut dans l'intimité, a saisi et tracé les rapports qu'il eut avec Socrate. Pithou apportait, dans ses communications avec ses amis, une facilité de caractère et une douce gaîté, que ne promettait pas la sévérité de sa physionomie. Ami sincère de la vérité, il ne savait point la trahir; mais il évitait de blesser par une expression trop dure. Son ambition constante fut de bien mériter de la postérité. Il fut le Varron du seizième siècle, et l'homme à qui les amis de l'antiquité sont le plus redevables, Poggio seul excepté. Investigateur infatigable des manuscrits précieux, il copia, de sa propre main, un grand nombre de chartes et de diplômes, et mit avec une rare générosité, à la disposition des savants, les trésors de sa bibliothèque. Ses nombreux ouvrages appartiennent au droit civil, au droit canonique, à l'histoire et à la littérature proprement dite. I. Son éloge, comme jurisconsulte, est tout entier dans cette phrase de Lefebvre : *Cujacius discipulo præripuit ne primus jurisconsultus esset; ille præceptori ne solus.* On l'avait sollicité de consacrer ses veilles à une édition du Corps de droit romain; personne n'eût été plus capable de remplir cette tâche importante : mais l'étendue de ce travail exécuté avec l'idée de la perfection à laquelle il eût été jaloux d'atteindre, effraya sa pensée. Il resta étroitement lié avec Cujas jusqu'à la mort de ce dernier. Ces deux grands hommes échangeaient leurs ouvrages; et Pithou, prié par son maître de se charger de la révision de ses belles Observations sur le droit romain, y ajouta des Remarques, rectifia certains passages, et combattit même quelquefois les opinions de l'auteur. Fabrot a recueilli ces Remarques; et Loisel a conservé les sept livres que composa son ami, encore sur les bancs de l'école, sur l'analogie des termes obscurs et l'interprétation des mots les moins usités du droit romain, et des décrétales. On doit à Pithou la découverte des lois des Wisigoths, qu'il publia en 1579. Il avait donné auparavant le fameux édit de Théodoric, qui régissait les Ostrogoths en Italie. Il avait de précieuses collections sur les monuments de ces peuples barbares, que le génie de Montesquieu n'a pas dédaigné d'interroger. C'est sur un de ses manuscrits, que son frère fit imprimer à Bâle la traduction latine des *Novelles* de Justinien, par le professeur Julien; et c'est par ses soins que le public connut les *Novelles* de Théodose, Valentinien, Majorien et Anthémius. On a encore de lui un Commentaire sur la coutume de Troyes, et un Parallèle en latin des lois de Moïse avec les lois romaines, auquel on a réuni ses Ob-

servations sur le Code et les Novelles, Paris, 1689, in-fol. II. De ses nombreux écrits sur le droit canonique, nous n'indiquerons que les plus importants : 1°. *Corpus juris canonici*, 1687, deux volumes in-fol., en société avec son frère. — 2°. *Codex canonum vetus ecclesiasticum*, in-fol. — 3°. *Gallicæ ecclesiæ in schismate status*, in-8°. : c'est un recueil des pièces authentiques qui constatent la lutte de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle, depuis 1408 jusqu'à 1552. — 4°. *Libertés de l'Eglise gallicane*, dont la dernière édition est due à Clavier, 1817, in-8°. La première, publiée en 1639, fut supprimée : la deuxième, 2 vol. in-fol., accompagnée du recueil des preuves, parut en 1651, revêtue du sceau de l'autorité. Ce livre, devenu la base de la Déclaration du clergé en 1682, est un assemblage lumineux et précis des maximes fondamentales que suivent les jurisconsultes français dans le conflit des deux puissances. A l'appui de ces principes, habilement coordonnés, devaient être ajoutées des preuves rassemblées par l'auteur. Ayant disparu des papiers laissés à sa mort, elles ont été suppléées par Dupuy, qui fut soupçonné de s'être approprié le travail de Pithou. Le même soupçon a plané sur le P. Sirmond, qui paraît avoir profité d'une collection des conciles, fort avancée par son infatigable ami. III. Pithou a donné une édition des Capitulaires, surpassée depuis par celle de Baluze; la série des Annalistes qui se sont exercés sur notre histoire, entre le huitième et le treizième siècle; de savants Mémoires sur les comtes de Champagne et de Brie; les Fragments historiques de Saint-Hilaire, renfermant des particularités curieuses sur le concile de Rimini; et les écrits de plusieurs anciens docteurs de l'Église gallicane, dont quelques-uns inédits. Il publia, d'après de meilleurs manuscrits, plusieurs Géographes anciens, l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, suivi au temps des croisades; les OEuvres de Salvien, les Déclamations des rhéteurs romains, Juvénal et Perse, Pétrone, les Distiques moraux attribués à Caton. Il enrichit la littérature des Fables de Phèdre dont son frère avait trouvé le manuscrit, et du *Pervigilium Veneris*, jusques-là inconnus. Il badinait aussi avec les Muses latines; et sa poésie, comme son éloquence, empruntait des pensées son principal ornement. Parfaitement instruit des événements au milieu desquels il fut jeté, il avait formé le projet de les transmettre à la postérité. Il abandonna ce plan, dès qu'il eut l'espoir de le voir rempli par le président de Thou, qu'il aida de ses conseils, de ses recherches et de ses souvenirs, et qui lui a rendu, dans son *Histoire*, la plus éclatante justice. — PITHOU (François), frère du précédent, naquit aussi à Troyes en 1543, et profita des leçons de Cujas. Imbu des principes de Calvin, il préféra d'abord un exil volontaire à un changement de religion, parcourut l'Allemagne protestante, l'Italie et l'Angleterre, visitant partout les archives des villes et des monastères, fouillant dans les bibliothèques des particuliers, et vint se fixer à Bâle, où il publia une traduction des *Novelles* de Justinien, se jeta dans l'étude des langues, et fit de rapides progrès dans l'hébreu. Il retoucha les ouvrages de Cujas, avec son frère, qu'il imita enfin dans sa conversion; apprit la pratique des tribunaux, sous le président Brisson, et fut

reçu avocat au parlement de Paris, en 1580. Il réfuta Cranato, auteur payé par Philippe II pour exalter les droits de l'Espagne dans la chrétienté, écrivit de nouveau contre les prétentions élevées par les adhérents de la cour de Madrid aux états de 1593, et fondit ces deux ouvrages dans un traité *De la grandeur des droits, prééminences et prérogatives des rois et du royaume de France*, Troyes, 1587, in-8°. (*Voy.* le *Dict. des anonymes* 2e. éd., n°. 6423.) Il fut un des commissaires choisis par Henri IV pour assister aux conférences de Fontainebleau, entre Duperron et Mornai. Il fut encore chargé de régler les limites de la France et des Pays-Bas, conformément au traité de Vervins, et remplit les fonctions de procureur-général auprès d'une chambre instituée pour rechercher les malversations des gens de finances. Il mourut le 25 janvier 1621, à Troyes, dont il affectionnait le séjour. Moins heureux que son frère, il se fit beaucoup d'ennemis par la brusquerie de son humeur, et par l'expression trop franche de l'estime qu'il avait de lui-même. Quoi qu'en ait dit Scaliger, il vécut en bonne intelligence avec son frère; et si de légers nuages troublèrent cette union, ils furent promptement dissipés. Plus avide d'effleurer diverses branches de connaissances que de s'appesantir sur aucune, les ouvrages de longue haleine lui faisaient peur. Indépendamment de ceux que nous avons mentionnés, il a composé un Traité de l'excommunication et de l'interdit, un Glossaire pour l'intelligence des capitulaires, et un autre destiné à éclaircir la loi Salique, qui, longtemps citée par tradition sans qu'on fût en état d'en présenter le texte, venait enfin d'être retrouvée. Sa pénétration brilla singulièrement dans ce travail; et ses explications sont quelquefois entièrement divinatoires. Le P. Pétau seul, de son aveu, pouvait l'égaler dans la connaissance des écrivains du moyen âge. Son travail sur Térence, Stace et Juvénal, ne consiste pas dans cette fécondité d'observations triviales ou chargées d'une érudition indigeste, si familière au commun des commentateurs. Pétrone, estimé pour l'élégance de son style, et pour les notions qu'il donne des usages des Romains sous les premiers empereurs, l'occupa pendant trois ans: il ne s'est permis aucune mutilation sur cet auteur; son respect pour l'antiquité lui défendait la plus légère altération de ce genre: d'ailleurs, au seizième siècle, on expliquait à la jeunesse dans leur intégrité Ovide, Catulle, Anacréon, Martial; et l'on ne s'effrayait point de souiller sa mémoire des vers les plus licencieux de ces poètes. Un des neveux de Fr. Pithou a rédigé, sous le titre de *Pithœana*, un extrait des entretiens de ce savant; et Denis Godefroy a inséré, dans son recueil d'auteurs sur la langue latine, les *Excerpta Pithœi ex veteribus glossis*. L'avocat Grosley a écrit la vie des membres distingués de cette famille, en 2 vol. in-12. Pierre Pithou avait déjà eu trois historiens dans Josias Mercier, Loisel et Boivin. On a aussi un *Eloge de Pierre Pithou*, par l'abbé Briquet de Lavaux, avocat, Amsterdam (Paris), 1778, in-8°. de 164 pag. F—T.

PITISCUS (BARTHELEMI), né en 1561, à Schlaune, près de Grumberg en Silésie, fut précepteur de Frédéric IV, électeur palatin, puis chapelain du même prince. Il mourut à Heidelberg, le 2 juillet 1613.

Outre quelques ouvrages écrits en latin contre les théologiens de Wurtemberg, et depuis long-temps oubliés, on a de lui: I. *Trigonometriæ libri quinque, item problematum variorum nempe geodæticorum, altimetricorum, geographicorum, gnomonicorum, astronomicorum libri decem. Editio tertia, cui recens accessit problematum architectonicorum liber unus*, 1612. Les deux éditions précédentes étaient de 1599 et 1608. Parmi les raisons qu'il donne pour se disculper de ce qu'étant théologien, il publie des livres de mathématiques: C'est, dit-il, que l'étude de l'astronomie est propre à adoucir les mœurs. *Bon Dieu!* s'écrie-t-il, *quel ornement que la douceur! combien il est rare chez les théologiens, et combien ne serait-il pas à souhaiter que tous les théologiens fussent mathématiciens, c'est-à-dire, des hommes doux et faciles à vivre!* On s'était aperçu que les tangentes et les sécantes des derniers degrés étaient inexactes dans le grand ouvrage de Rheticus (*Opus Palatinum de triangulis*). Pitiscus fut chargé de les corriger, ce qui nécessita la réimpression de 86 pages; avec ces corrections, l'ouvrage reparut sous ce titre: II. *Georgii Joachimi Rhetici magnus canon doctrinæ triangulorum ad decades secundorum scrupulorum, recens emendatus à Bartholomæo Pitisco Silesio. Addita est brevis commonefactio de fabricâ et usu canonis*, etc. Les exemplaires ainsi corrigés sont très-rares. On n'en connaît à Paris que deux: l'un appartient à M. de Prony; l'autre était à la bibliothèque du Conseil-d'état. Pitiscus est principalement connu par un ouvrage plus important, qui n'est pas de lui, et que, par une méprise assez singulière, Montucla lui attribue, en sorte que cet ouvrage se nomme aujourd'hui le *Pitiscus*, par abréviation probablement; car il suffit d'en lire le titre pour le rendre au véritable auteur. III. *Thesaurus mathematicus sive canon sinuum ad radium* 1.00000.00000.00000., *et ad dena scrupula secunda quadrantis jam olim incredibili labore ac sumptu à* GEORGIO JOACHIMO RHETICO *supputatus, ac nunc primùm in lucem editus... à Bartholomæo Pitisco....* 1613. On voit donc que Pitiscus n'en fut que l'éditeur. Le manuscrit était égaré, et confondu parmi les papiers de Valentin Othon, premier éditeur de l'*Opus Palatinum*: c'est par les soins de Pitiscus qu'il fut retrouvé et imprimé. C'est l'ouvrage le plus étendu qui existe encore sur les sinus; les exemplaires en sont fort rares. Lalande, qui l'avait longtemps cherché inutilement, était parvenu, par des invitations insérées dans les journaux, à s'en procurer trois exemplaires; il les a légués à la bibliothèque de l'Institut, à M. le baron de Zach et à l'auteur de cet article. L'ouvrage de Rhéticus donnait de plus les sinus et cosinus de seconde en seconde pour tout le premier degré. Pitiscus y joignit des méthodes soit algébriques, soit synthétiques, pour trouver ces mêmes sinus à 25 décimales, et des tables à 22 décimales pour les secondes de 20 en 20″ depuis 0. 10″ jusqu'à 34′. 50″. Les Additions de Pitiscus, manquent dans quelques exemplaires. D-L-E.

PITISCUS (SAMUEL), savant philologue, neveu du précédent, naquit, en 1637, à Zutphen, dans la Gueldre hollandaise. Après avoir achevé ses premières études, il alla

suivre, à Deventer, les leçons du célèbre J. Fred. Gronovius, qui lui fit faire de grands progrès dans les langues anciennes. Il se rendit ensuite à Groningue, où il fit ses cours de théologie, et fut admis au saint ministère. De retour à Zutphen, il résolut de se dévouer aux fonctions pénibles de l'enseignement, et mérita, par son zèle et son application à ses devoirs, d'être mis à la tête de l'école latine de cette ville. En 1685, il fut nommé recteur du collége de Saint-Jérôme d'Utrecht, place importante, qu'il remplit trente-deux ans avec beaucoup de distinction. Pitiscus fut marié deux fois : sa première femme, outre qu'elle était d'une humeur insupportable, vendait les livres de son mari afin de satisfaire son goût pour le vin; la seconde, d'un caractère plein de douceur, et d'ailleurs excellente ménagère, lui laissa le loisir de s'appliquer à l'étude. Il avait eu le bonheur de trouver dans le libraire Halma un véritable ami, qui lui paya généreusement ses travaux; et comme il avait beaucoup d'ordre et d'économie, il amassa une fortune considérable, dont il sut faire un bon emploi. Pitiscus mourut à Utrecht, le 1er. février 1717, à l'âge de quatre-vingts ans (1). Par son testament, il fit don aux pauvres d'une somme de dix mille florins. On doit à cet infatigable philologue, de bonnes éditions, avec des préfaces et des notes, de *Quinte-Curce*, Utrecht, 1685 et 1693, in-8°. : ces deux éditions font partie de la collection des *Variorum* ; mais on préfère celle de 1693, comme un peu plus complète que l'autre (Voy. *le Manuel du libraire*, de M. Brunet); — du *Polyhistor*, de Solin, avec les *Observations* de Saumaise sur Pline, ibid., 1689, 2 vol. in-fol. ; — de *Suétone*, 1690, 2 vol. in 8°., Leuwarden, 1714, 2 vol. in-4°., fig. ; — d'*Aurelius Victor*, Utrecht, 1696, in-8°. ; — du *Pantheon mythicum*, du P. Pomey, ibid., 1697, ou 1701, in-8°. ; — des *Antiquitates Romanæ* de J. Rosini, ibid., 1701, in-4°. On a en outre de lui : I. *Lexicon latino-belgicum*, 1704, in-4°., Dordrecht, 1725, même format : Pitiscus prit pour base de son travail le dictionnaire latin-français du P. Tachard (V. ce nom); la meilleure édition est celle d'A. H. Westerhos, Rotterdam, 1771, 2 vol. in-4°. II. *Lexicon antiquitatum Romanarum, in quo ritus et antiquitates tum Græcis et Romanis communes, tum Romanis particulares exponuntur*, Leeuwarden, 1713, 2 vol. in-fol. ; bonne édition, que l'on préfère à la réimpression de Venise, 1719, et à l'édition augmentée de la Haye, 1737, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, que Pitiscus avait entrepris à la prière d'Halma, lui coûta dix années de travail ; on y trouve sur chaque sujet les textes ou citations des écrivains anciens, les inscriptions, et le résumé des travaux des écrivains modernes, quelquefois même leurs opuscules entiers. Au mot *Barba*, par exemple, l'auteur a cru devoir insérer le dialogue d'Ant. Hotman, parce qu'il était rare. Quoique Pitiscus critique souvent avec raison les auteurs qu'il cite, son livre n'est pas exempt d'erreurs, qui ont été relevées en partie par Burmann, Jacq. Vaassen, etc. ; mais il n'en est pas moins d'une utilité incontestable : l'abbé Barral en a donné une *Traduction* française abrégée, Paris, 1766, 2 tom. en 3

(1) Barral, dans la préface de la traduction du *Dict. des antiquités*, dit que Pitiscus se démit de sa charge de recteur, en 1717, et qu'il mourut dix ans après, à l'âge de 90 ans.

vol. in-8°. Pitiscus annonçait, en 1685, un *Lexicon Catullo-Tibullo-Propertianum* : mais cet ouvrage, que les amis de l'auteur regardaient comme un trésor d'érudition, n'a point paru; et l'on ignore ce qu'en est devenu le manuscrit. On trouvera des détails sur Pitiscus dans le *Trajectum eruditum* de Burman, et dans les *Mémoires* de Paquot : son portrait a été gravé sous différents formats. W—s.

PITOT (Henri), mathématicien, né à Aramon, le 31 mai 1695, fut, jusqu'à l'âge de vingt ans, rebelle à toute instruction; et il se fit enseigner à cinquante ans par le précepteur de son fils, pour se mettre en état de lire les ouvrages de mathématiques écrits dans cette langue, le peu de latin qu'il sut. Le hasard détermina sa vocation, et changea tout-à-coup le jeune homme le plus dissipé en amant passionné de l'étude et de la science : un livre de géométrie, qu'il vit chez un libraire de Grenoble, et dont les figures piquèrent sa curiosité, opéra cette révolution. Il le lut et parvint à l'entendre, se procura d'autres ouvrages du même genre, et se trouva bientôt un fonds extraordinaire de connaissances, lorsqu'on le croyait encore à jamais incapable d'en acquérir. Quand on le vit ensuite observer le cours des astres du haut d'une vieille tour de la maison de son père, avec des instruments de son invention, et tracer des cadrans, on le tint pour sorcier; mais un ami de sa famille plus éclairé découvrit en lui toutes les dispositions propres à en faire un grand géomètre, et persuada ses parents de l'envoyer à Paris. Réaumur, à qui d'abord il fut présenté, confirma cette espérance, le prit en amitié, lui fournit les moyens d'étendre ses lumières, et de développer son génie, en lui ouvrant sa bibliothèque : il lui prodigua ses conseils, et l'associa plus d'une fois à ses travaux. Pitot l'aida dans ses expériences sur le fer, le vernis et la porcelaine, et dans la réunion des matériaux pour la description des arts et métiers. Ces soins n'empêchèrent pas le jeune mathématicien de sonder, avec une ardeur toujours plus grande, les profondeurs de sa science favorite. Il commença, dès 1722, à se faire connaître du public, en insérant dans le Mercure, les détails et les résultats de son calcul de l'éclipse de soleil du 22 mai 1724; calcul dont l'observation vérifia la rigoureuse précision et la scrupuleuse exactitude. L'astronomie lui dut encore une solution très-simple du fameux problème de Keppler sur la première équation des planètes, et une méthode analytique de tracer des lignes correspondantes à des minutes aux grandes méridiennes, en 1731. Reçu en 1724 à l'académie des sciences, il fournit aux Recueils de cette société, des Mémoires, *sur les quadratures de la moitié de la courbe des arcs, appelée la compagne de la cycloïde; — sur les propriétés des polygones circonscrits au cercle; sur les machines mues par un courant ou une chute d'eau*, 1725; *— sur la force qu'on doit donner aux cintres dans la construction des grandes voûtes et des arches des ponts*, 1726; *— sur les lois générales des impulsions obliques des fluides*, 1727; *— sur le mouvement des eaux*, 1730; *— sur une machine de son invention pour mesurer la vitesse des courants d'eau et le sillage des vaisseaux*, 1732; *— sur la distribution et la dépense des eaux, avec des règles pour dé-*

terminer leur mesure en pouces et en lignes, 1735; — *sur la théorie des pompes*, 1735; — *sur la théorie de la vis d'Archimède*, 1736; *sur la jonction ou le confluent des rivières*, 1738; — *sur les opérations relatives au desséchement des marais d'Aiguemorte à Beaucaire*, 1741; — *sur les causes des maladies mortelles qui règnent sur les côtes de la mer dans le bas Languedoc*, 1746. Ses principes sur le mouvement des eaux, furent attaqués par Dufay; et l'académie entière partagea d'abord l'opinion du contradicteur: mais Pitot mit en action, sous les yeux mêmes de la compagnie, un modèle de machine, construit suivant sa théorie, et triompha par le succès de cette expérience. Outre ces nombreuses Dissertations, il a publié, sous le titre de *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1731, in-4°., un ouvrage qui a fait oublier le livre fautif du chevalier Renau sur le même sujet, et qui, fondé sur les principes établis par Bernoulli, en contient une démonstration plus simple et une application plus facile. Le gouvernement français adopta ce livre pour l'instruction de la marine: il fut traduit en anglais; et la société royale de Londres en récompensa l'auteur, en l'admettant au rang de ses membres. Bientôt à une vie sédentaire et jusqu'alors entièrement consacrée à de savantes méditations purement spéculatives, succéda pour Pitot, une vie toute active et uniquement occupée à l'application pratique et matérielle de ses théories. Il fut appelé en 1740, par les états de Languedoc pour vérifier la possibilité et pour indiquer les moyens de dessécher les marais qui s'étendent d'Aiguemorte à Beaucaire. Il eut en même-temps l'inspection générale du canal royal, qu'il répara et perfectionna par des travaux assidus pendant plus de vingt ans, et la direction des travaux publics dans la sénéchaussée de Nîmes, qui lui dut le rétablissement de l'usage antique des pierres milliaires sur les grandes routes, et la construction de quelques beaux ponts, dont celui du Gard, adossé à l'aqueduc romain qui porte ce nom, n'est point indigne de ce magnifique monument, et a reçu des habitants du pays le nom de *Pont-Pitot*. Le pont de Cette, formé de cinquante deux arches, ne fait pas moins d'honneur à son talent d'ingénieur et d'architecte. On reconnaît le mathématicien habile à la solidité de ces édifices, et l'homme de goût, à l'élégance de leurs ornements et de leur coupe. Il enrichit la ville de Carcassone, des belles eaux qui l'arrosent, au moyen d'un canal élevé sur ses dessins; mais son plus bel ouvrage, en ce genre, est l'aqueduc de la fontaine de Saint-Clément, à Montpellier, qui parcourt un espace de 15,000 mètres sur des arcades quelquefois à double rang, ou creusé dans le roc sur une longueur de 400 mètres, et qui apporte à la ville au moins quatre-vingts pouces d'eau dans les plus grandes sécheresses. Cet ouvrage lui coûta treize ans de peines et de travaux; il en a donné une notice intéressante à la société royale de Montpellier. Il lui soumit aussi d'importantes observations sur les inondations du Rhône. Forcé par ses infirmités de songer au repos, il se retira au lieu de sa naissance, et y mourut, le 27 décembre 1771, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec la piété la plus édifiante. *Voy.* son *Éloge*, par Grandjean de Fou-

chy, dans le recueil de l'acad. des sciences, 1771, H, p. 143. V. S. L.

PITROU (Robert), habile ingénieur des ponts-et-chaussées, naquit à Mantes, en 1684. Son goût le porta, dans sa jeunesse, à l'étude des mathématiques; et il acquit, sans maître, des connaissances très-étendues dans la géométrie, la mécanique et les différentes branches de l'architecture. En 1716, il fut chargé, par Gabriel, premier architecte du roi (V. Gabriel, XVI, 219), de diriger les travaux du pont de Blois; et ce fut alors qu'il imagina, pour établir les voûtes des arches, ces cintres de bois, appelés cintres retroussés, dont on s'est toujours servi depuis. Il rendit un autre service, dit Patte, en faisant supprimer les *crèches* (1), qui nuisaient à la solidité des piles, et devenaient, dans les eaux basses, un obstacle à la navigation. Enfin, il donna l'idée d'un échafaudage volant, aussi solide qu'ingénieux, dont on fit le premier essai, pour sculpter les armes du roi, au sommet de la pyramide qui couronnait le pont. Les talents de Pitrou le firent bientôt connaître d'une manière avantageuse: il fut nommé, en 1721, ingénieur de la généralité de Bourges; et, dix ans après, il parvint à la place d'inspecteur-général des ponts-et-chaussées du royaume. Sa réputation avait pénétré jusque dans les pays étrangers: lord Waldegrave, alors ambassadeur de la Grande-Bretagne, lui fit proposer, en 1736, de se charger de construire un pont à Londres sur la Tamise; mais les travaux dont il était occupé ne lui permirent pas d'entreprendre le voyage d'Angleterre. Après la paix de 1748, la ville de Paris décida l'érection d'une statue à Louis XV, en invitant les artistes à faire connaître leurs vues sur le local le plus convenable, pour placer ce monument. Pitrou, dont le plan ne fut point adopté (2), avait proposé l'île du Palais; et il réunissait ainsi, autour de la statue du monarque, la Métropole, le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville. Le travail excessif auquel il s'était livré, pour terminer ses plans dans le délai fixé, abrégea les jours de cet artiste. Il mourut, le 13 janvier 1750, laissant dix enfants, cinq filles et cinq garçons. Pitrou avait formé plusieurs excellents élèves. Le *Recueil de ses différents projets d'architecture de charpente, et autres*, a été mis en ordre et publié par l'ingénieur Tardif, son gendre, Paris, 1756, grand in-fol.; il est divisé en trois parties: la première contient les plans de la place dans l'île du Palais, destinée à la statue de Louis XV (3); d'un hôtel-de-ville, d'un nouveau quai, d'un pont couvert, etc.: la seconde, les principes pour les cintres des voûtes, l'assemblage des ponts de bois et les échafaudages; et enfin, la troisième, le plan et les détails du nouveau pont d'Orléans, etc. W—s.

PITS (Jean), en latin *Pitseus*, biographe anglais, né vers 1560, à Southampton, était neveu du docteur Nicolas Saunders. Il fit ses premières études dans l'école de Wykeham, et, à l'âge de dix-huit ans, fut admis

---

(1) On nomme ainsi des espèces d'empattement que l'on ajoutait aux piles des ponts, au niveau des basses eaux.

(2) On sait que ce fut le projet de Gabriel qui obtint la préférence; mais l'exécution n'en fut commencée qu'en 1763.

(3) Ce plan a été publié par Patte, dans le *Recueil des monuments élevés en France à la gloire de Louis XV*.

au collége neuf d'Oxford; mais les doutes qu'il avait conçus sur la religion anglicane s'étant augmentés par la lecture des traités de controverse, il ne tarda pas d'abjurer entre les mains d'un prêtre catholique, et vint à Douai, où il vit le savant Thomas Stapleton, dont il reçut d'utiles conseils. Après être resté un an dans le collége des Anglais à Reims, il fut envoyé à Rome, où il étudia, pendant sept années, et reçut les ordres sacrés. De retour à Reims, il fut chargé d'enseigner la langue grecque et la rhétorique; mais les guerres civiles l'ayant obligé de sortir de France, il visita successivement les universités de Pont-à-Mousson, de Trèves et d'Ingolstadt, dans lesquelles il prit ses degrés en théologie. Ses talents lui méritèrent la protection du cardinal de Lorraine, qui lui donna un canonicat du chapitre de Verdun; et, quelque temps après, la duchesse de Clèves, sœur du cardinal, le prit pour son confesseur, emploi qu'il remplit jusqu'à la mort de cette pieuse princesse. Il fut alors nommé doyen de Liverdun en Lorraine; et il mourut en cette ville, le 17 octobre 1616. On a de lui : I. *De legibus tractatus theologicus*, Trèves, 1592, in-8°. II. *De beatitudine*, Ingolstadt, 1595, in-8°. III. *De peregrinatione libri VIII*, Dusseldorf, 1604, in-8°. IV. *Relationum historicarum de rebus anglicis; seu de academiis et illustribus Angliæ scriptoribus tomus primus*, Paris, 1619, in-4°. Cet ouvrage a été publié par le docteur Guill. Bishop; il est divisé en trois parties : la première contient des Recherches sur les académies anciennes et modernes de l'Angleterre; la seconde, les Vies de trois cent quatre-vingts écrivains anglais; et la troisième, un Appendix ou supplément au catalogue des auteurs, tiré en grande partie de l'ouvrage de Thomas James : *Ecloga oxonio-cantabrigiensis*. Selon Wood (*Athen. Oxoniens.*) Pits a beaucoup profité des recherches de Jean Bale, quoiqu'il en parle avec le dernier mépris (*V.* Bale, III, 275). Le volume que nous venons d'annoncer, le seul qui ait paru, devait être suivi de trois autres, qui auraient contenu les Vies des rois, des évêques, et enfin des hommes apostoliques de l'Angleterre. Si l'on en croit Niceron (*Mémoires des hommes illustres*, XV, 204), et Chaufepié (*Dictionn. historique*), les manuscrits de Pits étaient conservés dans les archives du chapitre de Liverdun; mais dom Calmet dit que cela n'est ni certain, ni probable (*Bibl. de Lorraine*, art. *Pits*). W—s.

PITT (William), premier comte de Chatham, l'un des hommes d'état les plus remarquables qu'ait produit l'Angleterre, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur du fort Saint-George, à Madras (1). Sa famille, originaire du comté de Dorset, y avait été long temps établie d'une manière honorable (2). W. Pitt naquit à Westminster, le 15 novembre 1708, et fut élevé à Eton, d'où il fut envoyé, en 1726, au collége de la Trinité, à Oxford, pour y terminer ses études. La médiocrité de la fortune que lui avait laissée son père (100 liv. sterl. de rente), engagea

(1) Ce Thomas Pitt avait acheté dans l'Inde, pour 48,000 pagodes (20,400 liv. sterl.), un fameux diamant, de la grosseur d'un œuf de pigeon, et pesant 127 karats. Il le revendit au roi de France, pour 135,000 liv. sterl., suivant les auteurs anglais, et 2 millions seulement, suivant les écrivains français. (*V.* Orléans, t. XXXII, p. 120). Ce diamant, qui fait encore partie des joyaux de la couronne de France, est estimé douze millions, dans l'état publié en 1791 par l'Assemblée nationale.

(2) Lord Chesterfield fait descendre Pitt d'une famille très-nouvelle.

ses parents à lui acheter une place de cornette de cavalerie. Mais cette carrière n'était pas celle que son génie lui indiquait de suivre : d'ailleurs, la goutte dont il éprouva des attaques dès sa plus tendre jeunesse, s'opposait à ce qu'il pût remplir les pénibles devoirs de l'état militaire. Pendant les loisirs que lui laissait cette maladie, il s'adonna avec ardeur à l'étude des grands écrivains de l'antiquité, et puisa surtout, dans Cicéron et dans Thucydide, ses auteurs favoris, les principes et les connaissances qui, dans la suite, lui furent d'une si grande utilité : il fréquentait en même temps le barreau, où il obtint des succès. Nommé membre du parlement, par le bourg de Old Sarum (3), au mois de février 1735, il se plaça, dès son entrée à la chambre des communes, au premier rang des orateurs. Sir Robert Walpole gouvernait l'Angleterre à cette époque : Pitt étudia le caractère de l'administration, et les principes qui la dirigeaient, avant de se prononcer pour aucun parti. Il ne tarda pas cependant à se ranger du côté de l'opposition, où figuraient le prince de Galles, les lords Chesterfield, Carteret, etc. En 1736, des discussions ayant eu lieu entre le roi et l'héritier du trône, à l'occasion du mariage annoncé au parlement entre ce dernier et la princesse de Saxe-Gotha, W. Pitt commença de se faire connaître en traçant le panégyrique des deux époux, d'une manière si éloquente, que le prince, pour lui témoigner sa reconnaissance, le nomma gentilhomme de sa chambre. La même année, sir Robert Walpole, irrité de son opposition constante, lui fit donner la démission de l'emploi qu'il occupait dans l'armée ; et cet acte de sévérité augmenta la popularité de Pitt (4). Dans la mémorable discussion qui eut lieu au parlement (1739), sur la convention entre l'Angleterre et l'Espagne (5), W. Pitt s'éleva fortement contre les préliminaires qui venaient d'être signés, et qu'il regardait comme ignominieux pour son pays. Ses efforts ne purent empêcher que cette convention ne fût approuvée par la majorité des membres du parlement (6). Les grands talents que Pitt avait développés dans cette circonstance, déterminèrent Walpole à lui faire des offres avantageuses pour l'attirer à son parti ; mais Pitt resta inébranlable. En 1740, le besoin qu'avait le gouvernement de se procurer des matelots, fit reproduire un bill rejeté quelque temps auparavant, pour forcer tous les marins à se faire enregistrer dans les bureaux de l'amirauté, et pour autoriser les juges de paix et autres officiers civils à rechercher, même pendant la nuit, ceux qu'ils croiraient avoir servi sur mer. Pitt s'éleva avec indignation contre cette mesure arbitraire ; et ce fut à cette occasion qu'il fit sa célèbre réplique à Robert Walpole, qui avait dit, d'un ton ironique, que

(3) Old Sarum était un bourg pourri (*rotten borough*) qui avait déjà été représenté au parlement par plusieurs membres de la famille de Pitt.

(4) Les deux premiers poètes du temps, Thomson et Hammond le célébrèrent dans leurs vers.

(5) L'Espagne était accusée d'avoir commis toutes sortes de déprédations, et d'avoir cherché à ruiner le commerce de l'Angleterre en Amérique ; et de son côté, l'Espagne se plaignait du commerce clandestin que les Anglais faisaient avec ses colonies, à la faveur du contrat d'*Assiento*. Après quelques négociations, on arrêta, au mois de septembre 1738, les préliminaires d'une convention, qui fut signée définitivement le 14 janvier de l'année suivante.

(6) Ce fut à la suite de cette discussion, que la plupart des membres de l'opposition abandonnèrent la chambre, où ils ne rentrèrent qu'au mois d'octobre 1739, quand la guerre fut déclarée à l'Espagne. Lorsqu'ils se représentèrent, Walpole leur reprocha, avec indignation, d'avoir déserté leur poste dans un moment critique.

ce n'était pas avec une déclamation pompeuse, et en cherchant à produire des émotions de théâtre, qu'un jeune homme devait défendre la vérité. Pitt répondit, avec aigreur : « Je n'entreprendrai pas d'examiner » si l'on peut faire de la jeunesse de » quelqu'un la matière d'un reproche; mais j'affirmerai qu'un homme chargé d'années peut se rendre justement méprisable, s'il les » a laissé s'écouler sans se corriger, » et si le vice paraît dominer encore » dans son ame, lorsque le temps » des passions est passé. Le misérable qui, après avoir vu les funestes conséquences de ses erreurs, » continue à en commettre, et dont » l'âge a seulement ajouté l'obstination à la stupidité, ne mérite pas que » ses cheveux blancs le garantissent » des insultes. Celui-là doit être encore plus abhorré, qui, à mesure » qu'il avance en âge, s'éloigne de » plus en plus des sentiers de la vertu, » et devient plus corrompu lorsqu'il » existe pour lui moins de sujets de » tentations; qui se prostitue lui-même pour de l'argent dont il ne saurait plus jouir, et qui consacre les » restes de sa vie à la ruine de son » pays. Mais la jeunesse n'est pas » mon seul crime; je suis accusé d'avoir une déclamation théâtrale, » etc. (7) » Après la chute de Robert Walpole (février 1742), à laquelle Pitt avait fortement contribué, on s'attendait généralement que ce dernier aurait une part importante à la direction des affaires; mais il n'en fut pas ainsi, par suite de l'aversion que le roi avait conçue pour lui, à cause de son opposition aux mesures que ce prince voulait faire adopter pour la défense du Hanovre, et pour l'admission à la solde de l'Angleterre, d'un corps considérable de troupes hanovriennes. Pitt continua d'être ferme dans son opposition au nouveau ministère, qui avait à sa tête lord Carteret, depuis comte de Granville (8); et il résigna, en 1745, la place qu'il occupait auprès du prince de Galles. Mais les sentiments généreux qu'il avait montrés pour la prospérité de l'Angleterre, et les services publics qu'il avait rendus, furent plus d'une fois récompensés par le zèle particulier de ses admirateurs. La duchesse douairière de Marlborough lui légua, en 1744, dix mille livres sterling, « à cause (disait-elle dans » son testament), de son mérite personnel et du noble désintéressement avec lequel il avait soutenu » l'autorité des lois et empêché la » ruine de l'Angleterre. » Le comte de Granville (Carteret), qui avait été obligé de résigner les sceaux, au mois de novembre 1744, par suite d'une intrigue de cabinet, et qui était rentré dans le ministère, le 10 février 1746, ne pouvant résister à la violente opposition qui s'était formée contre lui, quitta le timon des affaires, trois jours après l'avoir repris. Le duc de Newcastle, qui lui succéda, et qui appréciait toute l'importance de la coopération de W. Pitt, le fit nommer vice-trésorier d'Irlande, et, la même année, conseiller-privé et payeur-général des troupes anglaises. Les sages réformes que Pitt introduisit dans le département qui lui était confié, et

(7) Cette réplique de W. Pitt, dont nous n'avons donné qu'une partie, a été conservée par le docteur Johnson, qui rédigeait à cette époque les debats du parlement pour le *Gentleman's Magazine*.

(8) Pitt avait prétendu que le dernier ministère trahissait les intérêts de son pays, par pusillanimité; il fit un reproche contraire à lord Carteret qu'il accusa de *donquichotisme*.

le rare désintéressement dont il donna des preuves dans un poste où ses prédécesseurs s'étaient toujours enrichis en négociant à leur profit l'argent du trésor, lui rendirent toute son ancienne popularité que sa promotion avait un peu diminuée (9). W. Pitt, qui était fort attaché à Henri Pelham, frère du duc de Newcastle, soutint le ministère dont il faisait partie, de tout le poids de son éloquence et de ses talents. Mais, à la mort de Pelham (mars 1754), désapprouvant la marche de l'administration, et craignant que l'Angleterre ne fût entraînée dans une guerre dispendieuse, par suite des alliances qui avaient été contractées avec les princes d'Allemagne pour la défense d'une cause qui n'intéressait que le Hanovre, il se démit de son emploi (10), et se plaça de nouveau dans les rangs de l'opposition (1755). Quoique le ministère fût soutenu, dans les deux chambres, par une majorité imposante, la défaite de l'amiral Byng, suivie de la perte de Minorque, les désastres des armes anglaises en Amérique, et les fausses mesures du duc de Newcastle excitèrent l'indignation générale. W. Pitt et Legge, en qui la nation mettait tout son espoir, furent appelés dans les conseils (4 décembre 1756), le premier avec le titre de principal secrétaire d'état; et le second comme chancelier de l'échiquier. Dans cet office important, Pitt réussit mieux à obtenir la confiance du public que celle du roi, dont il se crut obligé de contrarier quelques desirs. Il voulait qu'on s'occupât surtout d'humilier la France, et d'assurer la prospérité de l'Angleterre, au lieu de sacrifier des sommes immenses pour empêcher l'invasion du Hanovre, qu'il considérait comme un accessoire. Les autres ministres ne partagèrent pas ses opinions : de-là, des divisions perpétuelles dans le conseil, qu'on a justement comparé à la statue de Nabuchodonosor, dont les jambes étaient de fer, et dont les pieds étaient d'argile. Un pareil état de choses ne pouvait durer : Pitt et Legge reçurent leur démission (avril 1757). Le renvoi de ces deux hommes d'état qu'on appelait les *sauveurs politiques* de leur pays (11), excita des regrets universels dans le royaume : un grand nombre de villes et de corporations leur envoyèrent leurs franchises; et des multitudes d'adresses parvinrent au roi, pour demander leur rappel. Depuis leur retraite, l'Angleterre n'avait pas eu d'administration vraiment régulière : une coalition formée entre le parti du duc de Newcastle, et celui de Fox, tint un instant les rênes; mais ce dernier, cédant aux clameurs universelles, parvint à déterminer le roi à faire un sacrifice aux vœux du peuple, en replaçant Pitt à la tête de ses conseils (12). Celui-ci fut, en conséquence, ré-

(9) Le bill en faveur des vétérans pensionnaires de l'hôpital de Chelsea, adopté sur la proposition de W. Pitt, le rendit de nouveau l'idole de la nation. D'après ce bill, un semestre de la pension des vétérans leur fut payé d'avance; et l'on déclara nuls tous les actes par lesquels les pensions seraient engagées ou hypothéquées, afin d'empêcher les pratiques infames que les usuriers employaient à leur égard.

(10) Smolett affirme dans son Histoire d'Angleterre, que Pitt ne donna pas, mais reçut sa démission, parce qu'il s'était opposé à ce qu'on insérât, dans l'adresse que la chambre des communes présenta au roi, une clause en faveur de la défense du Hanovre, aux dépens de l'Angleterre.

(11) Ce fut pendant le ministère de Pitt, et d'après ses conseils, qu'on leva pour la première fois depuis l'avènement de la maison de Brunswick, des corps de montagnards écossais, pour servir en Amérique, malgré les préjugés que leur attachement à la maison de Stuart avait généralement fait concevoir contre eux.

(12) Lorsque Pitt eut sa première audience du roi, il lui dit : « Sire, accordez-moi votre confian-

tabli dans l'emploi de principal secrétaire d'état, le 29 juin 1757; et il exerça les fonctions de premier ministre. Ce choix d'un ministre en chef forme une époque dans l'histoire de la maison de Brunswick. Depuis son avénement au trône de la Grande-Bretagne, les principaux emplois de l'état avaient été uniformément occupés par des membres du parti Whig. Pitt, ami de la constitution de son pays, et favorable aux vrais principes des premiers Whigs, devait uniquement son avancement à ses talents, et à la confiance qu'il avait su inspirer à la nation : il n'appartenait à aucun parti; il les dominait tous. Son élévation manifesta la puissance que le peuple (13) ne manque jamais d'avoir dans un gouvernement libre et bien constitué. Personnellement désagréable au roi, et privé de l'appui de la confédération aristocratique, il fut appelé au timon des affaires, par la voix presque unanime de ses concitoyens, dans un moment de crise et de danger. Sa nomination fait aussi époque dans l'histoire de la guerre; car, du moment où il fut bien établi à la tête du gouvernement, et que ses plans furent mis à exécution, les succès accompagnèrent presque partout les armes de la Grande-Bretagne. Le début de son ministère ne fut cependant pas heureux : un armement formidable, préparé avec une célérité surprenante (14) pour opérer une diversion en inquiétant les côtes de France, rentra dans les ports d'Angleterre, sans avoir rien opéré qui pût compenser les frais immenses qu'il avait occasionnés (15). En Amérique, les Français sous les ordres de Montcalm et de Vaudreuil, firent des progrès; et en Allemagne, la capitulation de Closter-Seven donna un grand lustre à leurs armes, qui en reçurent encore de divers engagements qui eurent lieu sur mer. Mais cet état de choses changea bientôt. Embrassant, dans son ensemble, l'état des affaires sur le continent, et tout ce qui concernait la guerre, modifiant ou plutôt changeant complètement le système qu'il avait défendu précédemment avec tant de chaleur, Pitt fit faire à l'Angleterre les plus grands efforts en Allemagne, pour y attirer les forces des Français, et affaiblir ainsi leurs opérations en Amérique (16). Le roi de Prusse reçut un subside annuel de plus de seize millions : la capitulation de Closter-Seven fut rompue sous de vains prétextes; et les troupes hanovriennes, mises en mouvement sous les ordres du prince Ferdinand de Brunswick, obtinrent quelques avantages. Des renforts con-

» ce, je la mériterai. » George II lui répondit sans hésiter : « Méritez ma confiance, et vous l'obtien» drez. »

(13) On conçoit facilement que par le *peuple* nous n'entendons pas les dernières classes de la société, avec lesquelles certains écrivains de nos jours cherchent à le confondre, mais au contraire celles qui, sans appartenir à la haute aristocratie, forment par leurs richesses, leur industrie ou leurs lumières, la partie éclairée d'une nation.

(14) Belsham, dans son histoire de George II, rapporte à ce sujet une anecdote qui donne une idée du caractère vigoureux et prononcé de W. Pitt. Lorsqu'il ordonna d'équiper la flotte, et qu'il fixa le lieu et l'époque du rendez-vous, l'amiral Anson l'un des lords de l'amirauté, dit qu'il était impossible que l'armement fût prêt en si peu de temps. « Cela peut » être fait, répondit le premier ministre; et si les » vaisseaux ne sont pas en état à l'époque fixée, je » ferai connaître au roi la négligence de votre sei» gneurie, et je vous traduirai en jugement devant la » chambre des communes. » Cette intimation produisit l'effet désiré : les vaisseaux furent prêts.

(15) Cette expédition se borna à détruire les fortifications de l'île d'Aix. Pitt attribua le peu de succès de cette entreprise aux tâtonnements et au peu d'activité de sir John Mordaunt, qui commandait les troupes de débarquement. Les amis de ce dernier prétendaient au contraire que le plan était inexécutable; et ils l'appelaient par dérision : *une des visions de M. Pitt.*

(16) Il avait coutume de dire que c'était en Allemagne qu'il fallait conquérir l'Amérique, et ce mot fut prophétique.

sidérables ayant été envoyés en Amérique, et les escadres françaises ayant été interceptées ou forcées de rester stationnaires dans les ports, Quebec et tout le Canada tombèrent au pouvoir des Anglais, qui furent également victorieux dans l'Inde. Les Hollandais profitant de leur neutralité pour faire avec la France un commerce avantageux, Pitt adressa des remontrances aux États-généraux, et donna, en même temps, l'ordre de saisir tous les bâtiments hollandais qui seraient trouvés chargés de marchandises françaises ou pour le compte de la France; et ces fiers républicains furent contraints de se soumettre. Pénétré du principe qui prescrit d'offrir la paix au moment où l'on vient d'obtenir des succès, le ministre anglais, d'accord avec le roi de Prusse, proposa aux puissances ennemies de désigner un lieu pour envoyer des plénipotentiaires; mais elles s'y refusèrent. Pitt était, à cette époque, au comble de la gloire, et tenait presque dans ses mains les destinées du monde. A son début à la tête de l'administration, en 1757, les affaires de l'Angleterre se trouvaient dans un état déplorable, et tous les esprits étaient divisés. Par la puissance de son génie, il avait forcé les divers partis à la soumission; et, par la vigueur de ses mesures, il avait élevé l'Angleterre au plus haut point de prospérité, lorsque George II mourut soudainement le 25 octobre 1760. A l'avénement de George III, Pitt continua de diriger, du moins ostensiblement, le cabinet anglais. De nouvelles propositions de paix, qu'il avait faites à la France dans les premiers mois de 1760, furent accueillies par cette puissance : néanmoins les négociations n'avançaient pas, à cause des prétentions exagérées du ministère anglais. On était cependant convenu d'un armistice ayant pour base le *statu quo*, et des termes d'une déclaration commune, lorsque Pitt, profitant de quelques expressions équivoques, fit inopinément attaquer Belle-Ile, qui fut conquise au mois de mars 1761. Cette violation des articles convenus suspendit un instant les négociations : dans l'intervalle, le cabinet de Versailles employait tous les moyens pour déterminer l'Espagne à s'unir à lui par des liens plus étroits : il y parvint, au mois d'août de la même année, et conclut, avec elle, un traité d'alliance fameux sous le nom de *Pacte de famille*. Pitt, qui avait refusé d'admettre l'Espagne aux négociations ouvertes à Londres entre la France et l'Angleterre, n'eut pas eu plutôt avis du Pacte de famille (17), qu'il en demanda la communication. Sur le refus du ministère espagnol, il proposa au conseil-privé de frapper immédiatement les premiers coups, en attaquant l'Espagne avant qu'elle fût prête à agir (18), et de commen-

(17) Il fut instruit de la signature de ce traité, par le lord maréchal (Keith). Ce dernier avait appris cette nouvelle importante de quelques grands seigneurs espagnols, qui le croyaient toujours dans les intérêts des ennemis de la maison de Brunswick, avec laquelle il s'était réconcilié, par l'intermédiaire de Frédéric II, roi de Prusse. Lorsque Pitt, pressé de questions par les autres membres du conseil, eut montré, quoiqu'avec une certaine répugnance, les lettres de mylord maréchal, lord Hardwicke observa qu'une corde avait été autrefois autour du cou de ce seigneur, mais qu'elle n'y avait jamais été aussi sûrement que maintenant, faisant allusion à son retour en Espagne, où on le mettrait à mort. Lord maréchal était alors à Portsmouth, et se disposait à se rendre à Madrid. Lord Egremont lui fit connaître le danger qui le menaçait, et il se rendit, par la Hollande, dans son gouvernement de Neuchâtel, sans passer par l'Espagne.

(18) Cette conduite n'était certainement pas la plus loyale; mais elle était la plus sûre dans les intérêts de la Grande-Bretagne. Pitt avait toujours été partisan d'une guerre contre l'Espagne; il disait familièrement *qu'on n'en mettrait pas un plus grand pot au feu, et que l'on ferait bien meilleure chère.*

cer par s'emparer de sa flotte, qui n'était pas encore rentrée dans les ports de la péninsule. Il ajouta que c'était le moment favorable, et qu'on ne retrouverait peut-être jamais une aussi bonne occasion d'humilier à-la-fois toute la maison de Bourbon. Cette proposition fut vivement combattue par les autres conseillers. Pitt, irrité de cette résistance à laquelle il ne s'attendait pas, et qu'on attribua dans le temps à l'influence naissante du comte de Bute, déclara qu'il était responsable de sa conduite au peuple dont il tenait sa nomination; et qu'il ne resterait pas dans un cabinet dont il ne pouvait plus diriger les mesures (19). Il résigna en conséquence tous ses emplois entre les mains du roi, le 5 octobre 1761. George III témoigna tous les regrets qu'il éprouvait de perdre un serviteur aussi habile; et, sans lui proposer de reprendre son poste, il lui offrit le choix de la récompense qu'il était au pouvoir de la couronne d'accorder, en lui faisant connaître cependant qu'il approuvait la décision de la majorité du conseil. Pitt fut extrêmement touché de tant de bonté: il voului parler; mais il ne put que balbutier quelques mots, et fondit en larmes. Le jour suivant, on lui assigna une pension de trois mille livres sterling, réversible sur la tête de son fils aîné, et sur celle de sa femme, qui fut créée baronne de Chatham. On a beaucoup blâmé ce ministre, d'avoir accepté de telles faveurs; et l'on composa là dessus une multitude de pamphlets, dans lesquels on cherchait à avilir son caractère en le qualifiant de *pensionnaire de la cour, de déserteur, d'apostat*, etc.; mais un reproche qu'on aurait pu lui adresser avec plus de fondement, c'est d'avoir abusé, avec trop de hauteur, de sa supériorité sur ses collègues, qu'il eût peut-être ramenés à son opinion, s'il se fût expliqué avec un peu plus de modération. Quoi qu'il en soit, jamais ministre tombé n'emporta plus que lui les regrets et la confiance d'une nation. Après sa retraite, et lorsque les galions furent en sûreté, l'Espagne ne tarda pas à déclarer la guerre à l'Angleterre, et justifia ainsi la prévoyance que cet homme d'état avait montrée. Mais, comme le roi jouissait à cette époque d'une grande popularité, et que le nouveau ministère poursuivit les opérations de la guerre avec vigueur et succès (20), il n'éclata aucun mécontentement jusqu'à la signature des préliminaires de paix (3 novembre 1762). Les succès que l'Angleterre avait eus sur ses adversaires, depuis le commencement des hostilités, avaient exalté les esprits au dernier degré: Pitt, qui partageait le délire de ses concitoyens, vint au parlement, malgré un violent accès de goutte (21), pour censurer avec amertume les conditions du traité, qu'il trouvait contraires aux intérêts de la Grande-Bretagne, et peu proportionnées aux avantages qu'on avait obtenus (22).

(19) Le duc de Newcastle, alors président du conseil, en répondant au discours de Pitt, lui reprocha sa présomption, et lui dit qu'il parlait le langage de la chambre des communes, lorsqu'il prétendait qu'il était responsable au peuple; que, dans le conseil, il était seulement responsable envers le roi.

(20) Les Anglais secoururent efficacement le Portugal, envahi par les troupes des deux couronnes; ils s'emparèrent de la Martinique, de la Havane, etc.

(21) Les souffrances qu'il éprouvait étaient si vives, que la chambre l'invita unanimement à rester assis pendant qu'il parlerait; chose qui était encore sans exemple. Son discours dura près de trois heures, et il se trouva si affaibli en le terminant, qu'on put à peine en entendre les dernières phrases.

(22) Malgré les attaques de Pitt, ce traité était aussi favorable à l'Angleterre, que funeste à la France, qui perdit, dans cette occasion, le Canada, la plus

Le parlement adopta néanmoins les conditions arrêtées par les ministres; et le traité fut signé définitivement le 10 février 1763. Dans le courant de la même année, lord Bute voyant le cabinet affaibli par la mort du comte d'Egremont, et convaincu de l'impossibilité où il était de résister aux attaques de l'opposition, fit faire des ouvertures à Pitt, qui eut deux entrevues avec son souverain; mais les conditions qu'il exigea avant de se charger des affaires ayant paru trop dures, les négociations furent rompues (23). Quoiqu'il n'approuvât pas la marche du ministère, Pitt mit beaucoup de modération dans son opposition, et conserva sa popularité, bien que ses souffrances ne lui permissent de paraître au parlement que dans les grandes occasions. S'y étant rendu, en 1764, lors de la discussion sur les *warrants généraux*, il s'éleva contre leur illégalité avec toute l'énergie de son génie et de son éloquence. L'arrestation des auteurs, imprimeurs et éditeurs d'un libelle, même séditieux; la recherche et la saisie des papiers, sans alléguer préalablement aucune charge spécifique, et sans nommer la personne ou les personnes qui devaient être arrêtées, lui paraissaient répugner à tous les principes de liberté. « Par de telles » dispositions, s'écria-t-il, l'homme le plus innocent doit craindre » pour sa vie, lorsque, d'après la constitution anglaise, la maison de tout » sujet anglais doit être une forteresse pour lui, sans qu'il soit besoin » de l'entourer de murs et de retranchements. Elle peut être bâtie » et couverte de chaume; tous les » vents du ciel peuvent souffler autour; tous les éléments de la nature » peuvent y pénétrer : mais le roi » ne le peut pas, le roi ne saurait » l'oser. » En janvier 1765, sir William Pynsent, admirateur enthousiaste du caractère public de Pitt sans le connaître personnellement, déshérita ses propres parents, et lui légua, par son testament, toute sa fortune, qui était considérable. C'est certainement une preuve remarquable de la haute considération dont jouissait cet homme d'état, que deux événements semblables lui soient arrivés à deux époques différentes de sa vie. Le duc de Cumberland fut chargé, de la part du roi, au mois d'avril suivant, de proposer de nouveau à W. Pitt de rentrer dans le ministère; mais ses démarches ne produisirent aucun résultat, parce que Pitt demandait le renouvellement de tous ceux qui occupaient de grandes charges, et qu'il refusait même de laisser à la cour la disposition des emplois inférieurs. Ce grand homme pensait que l'Angleterre n'avait pas le droit de taxer ses colonies, et qu'elle devait se borner à profiter du commerce avantageux qu'elle faisait avec elles : aussi le vit-on seconder vivement le marquis de Rockingham, lorsque celui-ci, qui admettait cependant ce droit, fit adopter, au mois de mars 1766, la révocation de l'acte du timbre. Le ministère Rockingham se trouvant incapable de conserver l'au-

---

ancienne de ses colonies, l'île du cap Breton, et toutes les autres îles dans le golfe et le fleuve Saint-Laurent, le Sénégal et la Louisiane, cédée à l'Espagne, en échange de la Floride et de la baie de Pensacola, qui furent abandonnées à la Grande-Bretagne, etc. Les conditions de ce traité étaient en outre plus défavorables pour la France, que celles que Pitt avait lui-même offertes pendant son ministère. Mais il était de l'opposition !

(23) Deux jours après la rupture des négociations, le roi ayant aperçu Pitt dans les appartements de Saint-James, le reçut très-gracieusement, et lui dit qu'il espérait qu'il n'avait pas souffert en se tenant si long-temps debout lors de la conférence du lundi. Pitt observa, à cette occasion, « que le roi était le » plus grand courtisan de sa propre cour. »

torité, malgré l'appui des nouveaux membres qu'on voyait d'y faire entrer, Pitt reçut du roi, en juillet 1766, les pouvoirs les plus amples pour former un nouveau cabinet. Il y admit des hommes de tous les partis (24), et s'attacha surtout à le composer de personnes à talents soutenues par l'opinion publique, en se réservant seulement pour lui-même le poste de garde des sceaux, que le duc de Newcastle avait résigné. Ce fut à cette époque qu'il passa dans la chambre haute avec le titre de vicomte Pitt, comte de Chatham. Quels qu'aient été ses motifs (25) pour accepter ces dignités, il paraît certain qu'elles lui coûtèrent une partie de sa popularité. Le *grand député des communes*, comme on l'appelait quelquefois, s'était créé, par ses talents et par ses actes publics, une place à part, un rang qu'il ne partageait avec personne; et l'on peut douter que les honneurs et les titres que d'autres avaient comme lui, fussent une compensation suffisante pour ce qu'il perdait. Les infirmités qui accablaient le comte de Chatham, ne lui permirent pas de prendre une part active à l'administration dans laquelle il avait prudemment refusé d'occuper la première place; et la désunion du ministère, l'incohérence des mesures qu'il adoptait, et la puissance toujours croissante de l'opposition, furent les suites de cette inaction. Vers la fin de 1768, sentant ses forces s'affaiblir de plus en plus, et désapprouvant entièrement la marche de ses collègues à l'égard des colonies d'Amérique, il résigna l'emploi de garde-des-sceaux. Ses attaques de goutte étaient devenues si fréquentes et si vives, qu'il ne pouvait pas donner aux affaires publiques tout le temps et toute l'application qu'exigeaient les circonstances critiques où se trouvait l'Angleterre. Il paraissait cependant par intervalles dans la chambre haute. Il s'y rendit en 1770, pour contester le droit que s'était arrogé la chambre des communes de déclarer d'une manière générale, un de ses membres (Wilkes), incapable de représenter les électeurs de Westminster. Lord Chatham reconnaissait bien aux Communes le droit d'expulser un député de leur sein; mais il pensait que ce droit cessait d'exister, lorsque la nation avait prononcé en réélisant ce même individo, après sa première expulsion. Son opinion vivement combattue par lord Mansfield, fut rejetée. Il s'éleva plusieurs fois, dès 1774 contre la prétention des ministres, de taxer les colonies, et proposa en 1775, un bill pour rappeler les troupes envoyées à Boston, et pour concilier les différends qui existaient avec les Américains. Malgré le peu de succès de sa tentative, il la renouvella aussi vainement en 1777. « Si vous persistez dans vos mesures » désastreuses, » dit-il, en terminant un de ses discours sur ce sujet important, « la guerre étrangère est sus- » pendue sur vos têtes, par un fil lé- » ger et fragile. La France et l'Espa- » gne ont l'œil sur votre conduite, et » attendent, pour agir, que vos er- » reurs soient à leur complète matu- » rité. » Mais les discours prophétiques de Pitt ne furent point écoutés; on le traita de visionnaire, et l'on attri-

(24) Dans un discours prononcé en 1775, Burke, après avoir fait le plus grand éloge du comte de Chatham, lui reprocha, comme une grande faute, d'avoir composé son ministère d'*hommes de tous les partis*, qui ne pouvaient s'entendre; d'en avoir fait une véritable pièce de marqueterie.

(25) Pitt, alors âgé de soixante ans, et tourmenté par la goutte, était beaucoup moins propre aux discussions véhémentes de la chambre des communes.

bua à l'affaiblissement de ses organes ces sinistres prédictions, qui devaient, plus tard, se vérifier. Le cabinet de Versailles intervint en effet dans les débats des colonies avec la métropole, et reconnut formellement leur indépendance, lorsqu'il sut que le ministère anglais avait proposé aux insurgés de leur faire la même concession, s'ils s'unissaient à l'Angleterre contre la France. Le comte de Chatham témoigna la plus vive indignation de cet événement, quoiqu'il l'eût prévu; elle augmenta encore lorsqu'il eut appris qu'on devait discuter, dans la chambre haute, un projet d'adresse au roi présenté par le duc de Richmond, dans laquelle ce lord insinuait que la reconnaissance de l'indépendance des colonies par la Grande-Bretagne, était le seul moyen de mettre un terme à la guerre. Malgré le déplorable état de sa santé, Chatham se fit transporter au parlement : il entra dans la chambre, le 7 avril 1778, appuyé sur le bras de son second fils, l'illustre W. Pitt, et accompagné de lord Mahon, son gendre. Il était richement habillé et couvert de flanelle jusqu'aux genoux. La pâleur répandue sur sa figure, et son excessive maigreur, annonçaient les souffrances qu'il avait éprouvées. A son arrivée, tous les lords se levèrent, et lui formèrent une haie, à travers laquelle il passa pour se rendre au banc des comtes. Après les avoir salués gracieusement, il s'assit, et écouta avec la plus grande attention le développement de la motion du duc de Richmond. A peine fut-elle terminée, qu'il se leva; et dit : « J'ai fait aujourd'hui un » effort au-delà de toutes les forces » de ma constitution pour me ren- » dre au milieu de vous, peut-être » pour la dernière fois, afin d'expri- » mer mon indignation contre la » proposition de reconnaître la sou- » veraineté de l'Amérique. Je me ré- » jouis, milords, de ce que la tom- » be n'est pas encore fermée sur moi, » de ce que je suis encore en vie, » pour élever ma voix contre le dé- » membrement de cette ancienne et » noble monarchie. Accablé sous le » poids des infirmités, je suis peu » capable d'assister mon pays dans » cette conjoncture périlleuse; mais, » Milords, tant que je conserverai » le sentiment et la mémoire, je ne » consentirai jamais à enlever à la » Maison de Brunswick son plus » bel héritage. Où est l'homme qui » oserait proposer une telle mesure? » Mylords, Sa Majesté a succédé à » un empire dont l'étendue est aussi » vaste que la réputation intacte. » Ternirons nous l'éclat de cette na- » tion, en abandonnant d'une maniè- » re ignominieuse ses droits et ses » plus belles possessions? Faudra-t-il » que ce grand royaume, qui a sur- » vécu tout entier aux déprédations » des Danois, aux invasions des » Écossais, et à la conquête des Nor- » mands, qui a résisté à la mena- » çante invasion de l'Armada espa- » gnole, tombe maintenant proster- » né devant la maison de Bourbon? » Certainement, Mylords, cette na- » tion n'est plus ce qu'elle était! » Un peuple, il y a dix-sept ans, » la terreur du monde, sera-t-il » aujourd'hui tombé si bas, pour » être forcé de dire à son ennemi in- » vétéré : Prenez tout ce que nous » possédons, et donnez-nous seule- » ment la paix? Cela est impossible. » Je ne suis pas, je l'avoue, bien in- » formé des ressources du royaume; » mais j'ai la confiance qu'il en a » de suffisantes pour maintenir ses » droits. Tout état est préférable

» au désespoir. Faisons encore un » effort; et, si nous devons succom- » ber, succombons du moins en » hommes (26). » Le duc de Richmond déclara, dans sa réplique, qu'il ne connaissait pas de moyens de conserver l'Amérique sous la dépendance de la métropole. « Si quelqu'un, » ajouta-t-il, pouvait prévenir un » tel malheur, lord Chatham serait » l'homme qu'il faudrait choisir: » mais quels sont les moyens que ce » grand homme d'état pourrait pro- » poser? » Lord Chatham, vivement agité par une telle interpellation, fit un violent effort pour se lever; mais, avant qu'il pût prononcer un seul mot, il mit sa main sur son cœur, et tomba dans un accès convulsif. Le duc de Cumberland et lord Temple, qui se trouvaient à côté de lui, le reçurent dans leurs bras. Cet événement mit la chambre dans la plus grande confusion; et elle fut ajournée, après qu'on eut fait retirer les étrangers. Lord Chatham recouvra peu-à-peu ses sens, par les secours des médecins qu'on avait appelés, et fut ensuite transporté dans sa maison de campagne de Hayes, au comté de Kent. Il y languit jusqu'au 12 mai 1778, qu'il rendit le dernier soupir, dans la soixante-dixième année de sa vie. Ainsi mourut William Pitt, comte de Chatham, qui vit hâter sa fin par les efforts qu'il fit pour épargner une humiliation à son pays, dont il avait cherché, pendant tout le cours de sa vie, à défendre les intérêts et à augmenter la gloire. Lorsque l'avis de sa mort vint à la chambre des communes, le colonel Barre retraça, d'une manière succincte, les obligations que la Grande-Bretagne avait à l'homme d'état qu'on venait de perdre, et proposa une adresse à S. M., pour demander que ses restes fussent ensevelis aux frais du public. Cette motion fut accueillie unanimement; et il fut résolu, avec la même unanimité, qu'un monument serait érigé en son honneur dans l'abbaye de Westminster. Le jour suivant, la chambre ayant reconnu que le comte de Chatham, en s'occupant exclusivement des intérêts de la nation, avait entièrement négligé ceux de sa fortune, et laissait sa famille hors d'état de soutenir son rang, vota une nouvelle adresse au roi, pour qu'une pension annuelle et perpétuelle de quatre mille livres sterling, fût établie sur la tête de ses héritiers, auxquels son titre devait passer, et que vingt mille livres sterl. fussent accordées pour le paiement de ses dettes. Tous ces votes furent agréés par le roi. Parmi les hommes d'état qui ont illustré l'Angleterre, aucun n'a montré plus de talent et d'habileté que le comte de Chatham. Il était né orateur; et la nature semblait l'avoir comblé de tous ses dons, pour imprimer le respect et subjuguer l'attention. Il joignait à une physionomie expressive, une taille élevée et pleine de noblesse. Le timbre sonore de sa voix devenait presque effrayant lorsqu'il versait des flots d'invectives sur ses adversaires (ce qu'il faisait souvent avec succès); et son œil d'aigle en imposait à ses auditeurs avant que ses lèvres eussent prononcé une syllabe. Né sans fortune, et sans protecteur puissant pour l'introduire dans les affaires, et pour

(26) On assure que lorsque lord Chatham se fut assis après avoir terminé son discours, lord Temple lui dit : « Vous avez oublié de parler de ce dont » nous étions convenus; dois-je me lever? » Lord Chatham lui répondit ; « Non, non, je le ferai tout- » à-l'heure. » Il paraît qu'il s'agissait de demander que le roi prît à son service le duc de Brunswick, et qu'il conclût une alliance avec les Américains, sous la condition qu'ils conserveraient le pavillon anglais, et que les jugements de leurs cours de justice seraient rendus au nom du roi.

faire, suivant l'expression de Chesterfield, *les honneurs de ses qualités*, il dut son avancement à ses propres moyens. Sa constitution ne lui permettait pas de se livrer aux plaisirs ordinaires de son âge; et son génie lui défendait de frivoles occupations. Attaqué, dès l'âge de seize ans, d'une goutte héréditaire et opiniâtre, il consacra les loisirs que lui laissait cette maladie cruelle, à acquérir un grand fonds de connaissances utiles; et ce qui semblait le plus grand malheur de sa vie, fut peut-être la principale cause de son élévation. Il n'était que simple cornette lorsqu'il entra au parlement; et, dès son début, il se plaça au premier rang des orateurs les plus distingués. A peine arrivé au ministère, on peut le dire, malgré le roi, et contre le vœu du parti aristocratique, il força tous les partis à concourir à ses vues, et donna à toutes les opérations de la guerre une vigueur et une énergie qui en assurèrent le succès. Il montra une sagacité presque prophétique dans plusieurs circonstances importantes. Gai, aimable dans la société, il était, dans ses relations politiques, d'un amour-propre excessif, fier, impérieux, et impatient de contradictions. La passion qui le dominait était une ambition sans bornes; mais, s'il aimait le pouvoir, ce n'était pas pour enrichir ses amis ou lui-même, car on admirait surtout son extrême désintéressement, mais pour agrandir son pays et humilier ses ennemis. « Ce » ministre, » dit Frédéric II, dans les Mémoires qu'il a laissés, « avait » l'ame élevée, et l'esprit capable de » grands projets : doué d'une fermeté inflexible, il ne renonçait pas » à ses opinions, parce qu'il les » croyait avantageuses à sa patrie, » qui était son idole. » Lord Grenville a publié récemment un petit vol. des lettres de lord Chatham à son neveu Thomas Pitt, lord Camelford; elles contiennent d'excellents avis, et sont écrites d'un style élégant. Lord Orford, et son continuateur, M. Park, ont cité quelques-uns de ses Essais poétiques qui n'ajoutent rien à sa gloire. Un recueil intitulé : *Anecdotes de la vie du comte de Chatham et des principaux événements de son temps*, etc., etc., a paru en Angleterre, sans nom d'auteur, en trois volumes in-8°. : on l'attribue au libraire Almon. Cet ouvrage a eu sept éditions, quoique des critiques anglais aient prétendu que ce n'était qu'une compilation indigeste, composée par l'esprit de parti, et dénuée de toute authenticité. Nous l'avons lu avec beaucoup d'attention, et nous pensons que ce jugement est trop sévère. Le comte de Chatham a eu plusieurs enfants : le plus célèbre est William Pitt, qui fait le sujet de l'article suivant. D—z—s.

PITT (William), second fils du précédent, est peut-être le ministre anglais qui a joui de plus de célébrité, et qui a dirigé le plus long-temps les affaires de son pays. Il naquit à Hayes, dans le comté de Kent, le 28 mai 1759 (1). Dès l'âge de six ans, le

(1) D'après une tradition généralement répandue parmi les habitants d'Angers, Pitt serait né dans cette ville, où son père était, dit-on, venu s'établir en 1759. Suivant l'opinion de personnes très-respectables, que l'auteur de cet article a consultées, le jeune Pitt, après avoir été nourri au village de Bouchemain, situé à une lieue d'Angers, ou dans une ferme appartenant à Mme. de Julli, belle-sœur de M. Benoît, directeur-général des contributions indirectes, aurait suivi les cours de l'académie d'Angers, dont la réputation attirait beaucoup d'étrangers. Sa nourrice, qui existait encore en 1822, se rappelait parfaitement que l'enfant qui lui avait été confié s'appelait William Pitt; et une religieuse, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-deux ans, donne à sa mère le titre de comtesse de Chatham. En outre, une dame irlandaise de beaucoup d'esprit, qui habite l'Anjou depuis fort long-temps, a plusieurs fois certifié à M. le

docteur Wilson, depuis chanoine de Windsor, lui fut donné pour gouverneur; et le comte de Chatham, qui, malgré ses infirmités et ses occupations, présidait lui-même à l'éducation de cet enfant chéri, ne voulut pas qu'il s'éloignât de la maison paternelle avant d'avoir atteint sa quatorzième année. Comme il était destiné à suivre la carrière du barreau, le comte de Chatham l'envoya à l'université de Cambridge. Les maladies graves, qui faillirent le mettre au tombeau dans son enfance, n'arrêtèrent que faiblement le cours de ses études, par l'application excessive qu'il y apporta dans les intervalles où sa santé lui permettait de se livrer au travail. Aussi, lorsqu'il entra à l'université, pouvait-il passer pour un des élèves les plus distingués de son âge. Il possédait déjà ses auteurs grecs et latins, traduisait Thucydide à livre ouvert, avait fait des progrès dans la géométrie, l'algèbre et la philosophie, et n'était pas étranger aux autres branches des connaissances humaines. A peine arrivé à Cambridge, il tomba dangereusement malade, et fut transporté chez son père. Cette crise eut des suites heureuses; car, dès-lors, sa santé se raffermit progressivement. Il revint à Cambridge, où le docteur Tomline, depuis évêque de Lincoln, et ensuite de Winchester, aux soins duquel le comte de Chatham avait recommandé son fils, continua de diriger ses études. Pitt les reprit avec une nouvelle ardeur. A la mort de son père (1778), il passa quelque temps auprès de lady Esther Grenville, sa mère, et retourna ensuite à l'université, qu'il ne quitta en définitive qu'au commencement de 1780, pour se livrer spécialement à l'étude des lois. Reçu avocat au mois de juin, il plaida quelques causes avec assez de succès pour amener à penser qu'il aurait rendu son nom célèbre dans cette profession. L'excellente éducation qu'il avait reçue, l'habitude que son père lui avait fait prendre de parler sur toutes sortes de sujets, et, plus que tout cela, le sentiment de ses propres forces, donnaient lieu de croire au jeune Pitt qu'il ne tarderait pas à se faire distinguer s'il parvenait à être nommé membre de la chambre des communes. Néanmoins, avant de tenter aucune démarche pour y arriver, il se prépara à bien remplir ces fonctions, en se rendant assidûment aux séances des deux chambres, toutes les fois qu'on devait y débattre un sujet important. Lorsqu'il entendait un discours de quelque mérite en opposition avec ses propres opinions, il s'habituait à considérer de quelle manière il serait possible d'y répondre; et, quand l'orateur professait les mêmes opinions que lui, Pitt observait l'ordre dans lequel il avait classé ses idées pour leur donner plus de force, et s'attachait à examiner s'il n'aurait pas pu faire mieux, et s'il

marquis de Preaulx, à qui nous devons une grande partie des renseignements contenus dans cette note, que le célèbre William Pitt était réellement né à Angers; elle citait même une réponse caractéristique, que cet enfant fit à son frère aîné, qui s'enorgueillissait un jour, en présence du jeune Pitt, de son titre futur de comte de Chatham. « Et moi, lui répondit son frère, je serai William Pitt! » Cependant, malgré ces autorités, les recherches que M. Noailles, procureur-général près la cour royale d'Angers, a bien voulu faire, soit auprès de Mme. de Pignerolle, dont le mari dirigeait l'académie, soit auprès de plusieurs autres personnes fort âgées, de la haute société d'Angers, et plus que tout cela peut être, l'autorité de l'évêque de Winchester, précepteur et secrétaire de Pitt, nous ont fait considérer comme constant que ce grand homme n'était point né en France. L'erreur vient de ce qu'une famille anglaise portant le nom de *Pitt*, mais avec le surnom de *Thompton*, a habité Angers pendant plusieurs années; et de ce que Mme. Pitt, qu'on n'appelait que la *belle Anglaise*, et dont le portrait se voit encore au château de la Lory, appartenant à la famille Marmiers, est accouchée à Angers, d'un fils auquel on avait donné le prénom de *William*, et qui a suivi les cours de l'académie.

n'avait pas omis quelque argument. C'est, sans doute, à cette habitude, qu'on ne saurait trop louer dans un jeune homme qui avait à peine vingt ans, et à celle qu'il avait prise de lire tous les jours en anglais les passages les plus estimés des auteurs grecs et latins, qu'on doit attribuer cette facilité pour la réplique et pour le choix des expressions, qui ont fait dire qu'il ne manquait jamais de placer le meilleur mot à la meilleure place. A l'élection générale qui eut lieu dans l'automne de 1780, les amis de Pitt le déterminèrent à se présenter comme candidat de l'université de Cambridge; mais il trouva des concurrents redoutables, et ne fut pas nommé. Plus heureux au mois de janvier suivant, il dut à la bienveillance de sir James Lowther (2), d'être choisi par le bourg d'Appleby. Pitt, qui n'avait pas encore atteint sa vingt-deuxième année, débutait dans la carrière des affaires publiques à une époque extraordinairement critique pour l'Angleterre. Cette puissance se trouvait en guerre avec ses colonies d'Amérique et avec la France, l'Espagne et la Hollande, sans pouvoir leur opposer un seul allié. Outre ces nombreux et puissants ennemis, la Russie, le Danemark et la Suède venaient de montrer des dispositions hostiles par leurs traités connus sous le nom de *neutralité armée*. Dans l'Inde, une confédération redoutable, formée à l'instigation de la France, menaçait les possessions anglaises. La situation intérieure n'était pas plus favorable : le peu de succès de plusieurs entreprises du ministère avait abattu l'esprit public et affaibli la confiance. Le crédit et le commerce étaient presque anéantis; toutes les ressources enfin semblaient épuisées, et une opposition, composée des plus grands talents, attaquait avec chaleur toutes les mesures de l'administration. Pitt qui avait, comme son père, une aversion politique très-prononcée pour lord North, et pour la guerre d'Amérique, se rangea du côté de l'opposition, dès son arrivée à la chambre des communes. Ce fut le 26 février 1781, qu'il prononça son premier discours, pour appuyer une motion de Burke, dont l'objet était d'opérer des réformes dans la liste civile. Il dut d'abord aux souvenirs que son père avait laissés, l'attention que toute la chambre lui prêta; mais, lorsqu'il fut entré en matière, et qu'on eut vu un aussi jeune homme s'exprimer, pour la première fois, avec autant d'aisance et de dignité, résumer avec clarté toutes les objections des adversaires du bill, les réfuter avec une logique pressante et vigoureuse, et montrer une connaissance aussi aprofondie du sujet qui était en discussion, ce fut pour lui-même qu'on l'écouta. Des murmures d'applaudissement se firent entendre dans toutes les parties de la salle; et l'on prédit dès-lors qu'il remplacerait dignement le comte de Chatham (3). Le 12 juin, Fox ayant

(2) Pitt ne connaissait pas personnellement sir James Lowther, qui lui rendit ce service à la recommandation du duc de Rutland, leur ami commun. Ce seigneur avait été élevé avec Pitt, à l'université de Cambridge, et avait conçu pour lui une amitié qui dura autant que sa vie. A sa mort (1787), le duc de Rutland nomma Pitt l'un des tuteurs de ses enfants, et lui fit un legs de trois mille liv. sterl.

(3) M. Dundas, depuis vicomte Melville, à cette époque lord avocat de la couronne en Écosse, fit, dans sa réplique, le plus grand éloge du talent de Pitt. Il félicita son pays du bonheur qu'il avait de posséder un homme d'état qui réunissait aux talents les plus distingués, une haute intégrité, une noble indépendance de conduite, et l'éloquence la plus persuasive. A la fin de la session, un ami de Fox ayant dit que Pitt promettait d'être un des premiers orateurs de la chambre des communes : « Il l'est déjà répondit celui-ci. »

proposé de prendre en considération l'état actuel de la guerre d'Amérique, afin d'aviser aux moyens de faire la paix avec les colonies, le nom du comte de Chatham fut cité plusieurs fois dans les longs débats qui suivirent cette motion; et l'on prétendit qu'il avait été favorable au principe des mesures qui avaient suscité cette guerre. Pitt crut devoir se lever pour défendre la mémoire de son père : il s'engagea dans de grands développements sur les causes qui avaient amené des discussions entre la métropole et les colonies ; il fit sentir la différence qui existait entre les mesures proposées par lord Chatham, et celles qui avaient été adoptées; enfin, après avoir établi sous quels points de vue il envisageait lui-même ces différends, il avertit les ministres des maux qui résulteraient de leur obstination. Comme ils annonçaient l'intention de persister dans leur système, sans se laisser émouvoir par les attaques des membres de l'opposition, ceux-ci les renouvelèrent sous toutes les formes, et parvinrent enfin à forcer les ministres à la retraite au mois de mars 1782. Pitt, qui depuis son entrée dans la chambre, s'était montré l'un des adversaires les plus redoutables des ministres, et qui avait déployé le plus grand talent, au jugement de tous les partis, en prenant la parole dans presque toutes les occasions, ne fut cependant pas compris dans la nouvelle administration, qui eut pour chef le marquis de Rockingham, et où Fox et lord Shelburne occupaient les postes de secrétaires d'état. Il paraît qu'on lui offrit la place lucrative et honorable de vice-trésorier d'Irlande, que son père avait remplie, mais qu'il la refusa, soit parce qu'elle ne lui donnait pas le droit de siéger dans le cabinet, soit parce qu'il regardait cette administration comme composée d'éléments trop hétérogènes pour durer longtemps. La vénération dont il était pénétré pour la constitution de son pays ne l'avait pas empêché de s'apercevoir que le peuple anglais était imparfaitement représenté, et qu'il s'était glissé de grands abus dans le mode suivi pour la nomination des membres de la chambre des communes. Séduit par des théories plus spécieuses que solides, Pitt ne considérait pas assez qu'il est presque toujours dangereux de chercher une perfection idéale; et qu'en matière de gouvernement surtout, les innovations, en apparence les plus nécessaires, sont souvent accompagnées de conséquences funestes. Il n'avait pas, à cette époque, acquis une assez longue expérience : aussi, sous le ministère de Rockingham, se rendit-il aux desirs de la réunion générale des amis de la réforme parlementaire, qui lui proposaient de faire une motion à ce sujet. Malgré le talent avec lequel il traita cette question intéressante, dans la séance du 7 mai 1782, où il demandait seulement qu'un comité fût chargé de présenter un rapport sur l'état de la représentation nationale, et de proposer les moyens qui lui paraîtraient les plus convenables pour faire disparaître les abus, sa motion fut rejetée, quoique soutenue avec chaleur par Fox et par plusieurs autres membres du ministère. Pitt la reproduisit plusieurs fois par la suite, en l'accompagnant d'un plan développé, sans obtenir plus de succès. Lorsqu'enfin les excès de la révolution française, et les menées des réformateurs anglais, l'eurent éclairé sur le danger des innovations,

non-seulement il abandonna son premier projet, mais il se montra fortement opposé à tous ceux qui furent présentés sur le même objet (4). A la mort du marquis de Rockingham (1er. juillet 1782), il s'éleva des divisions dans le cabinet, sur le choix de celui qui devait le remplacer. Le comte de Shelburne ayant été nommé premier lord de la trésorerie, Fox et lord Cavendish se retirèrent; et Pitt, qui venait d'atteindre sa vingt-troisième année, obtint le poste important de chancelier de l'échiquier. Le comte de Shelburne et ses collègues, réfléchissant sur le petit nombre de leurs partisans dans la chambre des communes, sentirent la nécessité d'en acquérir de nouveaux. On parla d'abord de faire des ouvertures à lord North; mais Pitt, qui avait si souvent condamné les principes de cet homme d'état, s'y opposa formellement. Les mêmes objections n'existant pas contre Fox, Pitt fut chargé de lui proposer de rentrer dans le ministère. Ils eurent, à ce sujet, une conférence qui n'eut point de résultat, Fox ayant demandé pour préliminaire, que lord Shelburne abandonnât le timon des affaires, et Pitt s'étant refusé à trahir son collègue. Ce fut la dernière entrevue particulière que ces deux hommes célèbres eurent ensemble; et c'est de ce moment que paraissent dater ces longues hostilités qui durèrent autant que leurs vies. Les négociations pour la paix, ouvertes sous le ministère dont Fox avait fait partie, furent reprises avec plus d'activité sous l'administration de lord Shelburne. Des préliminaires entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Amérique, furent signés le 21 janvier 1783; et un armistice fut conclu avec la Hollande. Lorsque ces articles furent soumis au parlement, une opposition formidable, composée de la réunion des partisans de lord North et de Fox, attaqua si vivement les conditions qui avaient été arrêtées, que lord Shelburne se vit forcé de donner sa démission. Pitt resta encore six semaines seul ministre en activité; et pendant cet espace de temps, ce fut lui qui soutint seul les discussions de la chambre des communes. Le roi le pressa plusieurs fois, avec de vives instances, de se mettre à la tête du cabinet; mais il s'y refusa constamment, et annonça enfin à la chambre, le 31 mars 1783, qu'il avait résigné l'office de chancelier de l'échiquier. Au mois d'avril suivant, le fameux ministère de la *coalition* (*V.* Fox et North) entra en fonctions; et, après quelques chicanes de détail, les articles préliminaires, qui avaient excité tant de clameurs contre l'administration précédente, furent convertis en une paix définitive (3 septembre 1783). A la prorogation du parlement, qui eut lieu au mois de juillet, Pitt se rendit en France, et séjourna quelque temps à Reims et à Paris; partout il fut accueilli avec une grande distinction. Après cette courte excursion, la seule qu'il ait faite en pays étranger, Pitt retourna en Angleterre, avec l'intention de reprendre ses travaux du barreau, comme le seul moyen de conserver son indépendance, dans le cas où le ministère ac-

(4) Dans une lettre que George III écrivit à Pitt, le 20 mars 1783, et qui est rapportée dans les Mémoires de l'évêque de Winchester, ce souverain se montre l'ennemi d'une reforme parlementaire. On en tire la conséquence que ce fut pour ne pas déplaire à son maitre, et non par conviction, que depuis cette époque, c'est-à-dire, bien antérieurement aux troubles de la France, Pitt ne defendit plus que faiblement son projet de réforme, qu'il abandonna même bientôt après pour en devenir l'adversaire le plus prononcé.

tuel lui paraîtrait durable. Il n'avait point montré de sentiments hostiles contre le ministère de la *coalition*, depuis que celui-ci avait pris les rênes de l'état; et il s'était toujours empressé de défendre ses mesures, lorsqu'elles lui avaient semblé conformes à l'intérêt de la nation. Il suivit la même marche à la première réunion du parlement, en déclarant avec franchise, en réponse à l'adresse du trône, qu'il pensait, comme les ministres, que *les affaires de l'Inde* et *l'état du revenu* étaient les deux objets qui devaient surtout fixer l'attention de la chambre. Il ajouta que, si les moyens qu'ils emploieraient répondaient au but qu'ils semblaient s'être proposé, ils pouvaient compter sur son assistance. Fox, qui avait conçu la plus haute idée des talents et de l'influence de Pitt, déclara que rien ne pouvait lui causer plus de satisfaction, comme ministre, et d'orgueil, comme homme, que d'être honoré de ses louanges et de son appui; et il annonça qu'il présenterait, le 18 novembre, un bill sur l'administration de l'Inde. Il tint sa promesse; et, d'après le plan qu'il développa, la direction de toutes les affaires de l'Inde devait être confiée, avec une autorité presque illimitée, à sept commissaires résidant à Londres, et nommés par le gouvernement. Pitt découvrit aussitôt les vices de ce mode d'administration, qui mettait dans les mains du ministère une influence dangereuse pour la couronne, et subversive de la charte accordée à la compagnie. Il fixa l'attention de la chambre sur les conséquences funestes qui résulteraient de la mesure qui leur était soumise, et montra les connaissances les plus vastes dans la discussion des importantes questions qui résultèrent de ces débats. Le bill fut néanmoins accueilli par la chambre des communes: mais il fut rejeté dans la chambre haute; et le roi, qui pensait, avec la majorité de la nation, que ce bill était un attentat à son autorité, et qu'il créait, ainsi que l'avait dit un orateur, *un empire dans un empire*, ordonna aux ministres de se retirer (18 décembre 1783). Pitt fut nommé immédiatement premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier, c'est-à-dire, qu'on le mit à la tête de la nouvelle administration. Il eut beaucoup de peine à la composer, parce que ceux qui partageaient ses principes, sans avoir sa fermeté, craignaient d'engager leur responsabilité, à une époque où la violence des partis était à son comble, et où les affaires publiques offraient un aspect décourageant, tandisque ceux qui ne recherchaient les emplois qu'à cause des émoluments qui les accompagnent, n'osaient pas attacher leur sort à une administration qui paraissait devoir être de courte durée. Pitt, premier ministre à vingt-quatre ans, se trouva dans une position embarrassante et toute particulière. N'ayant pour lui, ni influence de famille, ni encore la longue possession d'une confédératio politique, il allait lutter contre la majorité d'une chambre des communes, composée d'hommes habiles, puissants, et d'une expérience consommée, auxquels il n'avait à opposer que son seul talent, soutenu par la confiance que la noblesse de son caractère avait inspirée au roi et à la nation. L'état peu rassurant des circonstances augmentait encore les difficultés : Pitt ne s'en laissa point abattre. Quoique nommé le 18 décembre 1783, il ne put se rendre au parlement que le

12 janvier suivant (5), après sa réélection par le bourg d'Appleby (6). Les partis de Fox et de lord North avaient mis à profit son absence; et lorsqu'il parut, des motions importantes avaient déjà été décidées contre le ministère. La chambre des communes a-t-elle le droit de forcer le roi à renvoyer un ministre par le seul motif qu'il ne jouit pas de la confiance de la majorité ? Telle était la question délicate qu'il s'agissait de résoudre. Pendant trois mois, Pitt repoussa, avec une fermeté admirable, les attaques dirigées contre lui : ce fut en vain que Fox et d'autres membres de l'opposition déployèrent leur éloquence pour le forcer à s'expliquer sur le projet qu'on lui prêtait de dissoudre le parlement. Il refusa de satisfaire à leurs vives interpellations, et attendit, avant de prendre la mesure extrême qu'ils craignaient, que la nation et la chambre des pairs eussent fait connaître leur opinion. Lors qu'il fut assuré qu'elle lui était favorable, et qu'il eut vu la majorité des communes rejeter presque tous ses projets, et pousser l'animosité jusqu'à suspendre les bills de sédition et de subsides, qui passèrent néanmoins, malgré les efforts que Fox n'osait toutefois faire qu'indirectement, il n'hésita plus, et le parlement fut dissous le 25 mars. Cette crise, l'une des plus remarquables de la vie politique de Pitt, donne la plus haute idée de son caractère. *Il vainquit la chambre des communes*, pour nous servir des expressions de l'un de ses adversaires; et ce fut, à cette occasion, que lord North dit qu'il était *né ministre*. Avant la dissolution, des démarches pour réunir tous les partis, avaient été faites par les membres indépendants du parlement; et Pitt s'était prêté à une conciliation : mais comme on exigeait, pour préliminaire indispensable, qu'il commençât par abandonner le timon des affaires, ce qu'il refusa constamment, ce projet n'eut aucune suite. Jamais les esprits n'avaient été aussi violemment agités qu'ils le furent pendant l'élection générale qui suivit la dissolution. L'irritation des partis était à son comble; et les plus puissants des adversaires de Pitt faillirent se ruiner par les dépenses auxquelles ils se livrèrent pour l'emporter sur lui. Ce fut en vain : la nation montra presque partout la confiance que le ministère lui avait inspirée; et plus de cent-soixante membres, qui avaient voté contre lui dans le précédent parlement, ne purent obtenir de place dans le nouveau. Londres, Bath et d'autres villes considérables desirèrent que Pitt voulût bien les représenter; mais il refusa leurs offres, et se porta pour candidat de l'université de Cambridge, qui le choisit, malgré les redoutables concurrents que ses adversaires lui avaient opposés. Pitt ouvrit la session avec une majorité très-prononcée : sa position n'en restait cependant pas moins difficile. Quoiqu'il se fût écoulé un an et demi depuis la conclusion de la paix, le commerce était encore stagnant, le crédit ne s'était point relevé, les

(5) Dans l'intervalle des sessions du parlement, Pitt donna une preuve d'un désintéressement bien rare en Angleterre, en faisant accorder au colonel Barré la place lucrative de contrôleur des rôles (trois mille livres sterl. par an), qui dépendait de son département et qu'il pouvait garder pour lui-même, sous la condition que le nouveau titulaire résignerait au profit du trésor une pension d'égale valeur, dont il jouissait sur l'état. Les ennemis de Pitt eux-mêmes ne purent lui refuser les éloges que méritait une telle conduite.

(6) Lorsqu'un membre de la chambre des communes est nommé à un emploi du gouvernement, il cesse de faire partie de la chambre, et ne peut y rentrer qu'après avoir été réélu.

fonds n'ayant dans aucun temps été si bas, même pendant la guerre ; les revenus, infiniment au-dessous des dépenses, étaient encore diminués par la contrebande qui ne s'était jamais faite avec autant d'audace ; et les affaires de l'Inde demandaient impérieusement à être promptement régularisées. Pitt dirigea ses premiers efforts vers les finances. Avant d'établir de nouveaux impôts, il chercha à rendre plus productifs ceux qui existaient, en faisant adopter plusieurs bills contre la contrebande. Ce fut surtout en diminuant les droits établis sur le thé, sur les liqueurs spiritueuses, etc., qu'il porta un coup sensible aux contrebandiers : ils n'eurent plus qu'un faible intérêt à continuer leur métier frauduleux, et le ministre anglais prouva cette grande vérité, qu'on peut accroître le produit d'un impôt, en diminuant sa quotité. Le trésor éprouva toutefois, dans les premiers moments, un déficit, qui fut remplacé par une augmentation sur l'impôt des fenêtres ; et quoique cet acte, connu sous le nom d'acte de substitution (*commutation act*), excitât de grandes clameurs (7), Pitt le soutint avec fermeté, parce qu'il le jugeait utile. Sous ses prédécesseurs, les emprunts avaient toujours été abandonnés, souvent à vil prix, aux amis du ministère : il adopta une autre marche ; tout le monde put y prendre part, en déposant des propositions cachetées, qui n'étaient ouvertes qu'en présence des concurrents : l'emprunt était accordé à celui qui, en présentant une solvabilité suffisante, offrait les conditions les plus avantageuses au trésor (8). Pour rétablir la balance entre la recette et la dépense, Pitt fit adopter différentes taxes sur les chapeaux, sur les rubans, les gazes, et autres articles de luxe ; et il soumit les vins étrangers aux droits d'accise. Bientôt, au moyen de ces mesures, et de diverses économies, il parvint, en 1786, après avoir pourvu aux besoins de tous les services, à réaliser un excédant de neuf cent mille livres sterling. En ajoutant à cette somme le produit de quelques taxes additionnelles peu onéreuses, il forma un fonds annuel d'un million, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique. Ce fonds d'amortissement, qui s'augmenta chaque année de l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel Pitt fit ajouter toutes les sommes dont il n'avait pas été fait emploi, fut versé par quartier entre les mains de commissaires choisis dans les plus hautes classes. L'orateur de la chambre des communes les présidait ; le chancelier de l'échiquier, le gouverneur de la banque, le maître des rôles, etc., etc., en faisaient partie. Loin d'imiter sir Robert Walpole, premier auteur d'un semblable établissement, qui avait détourné pour d'autres usages les sommes affectées à l'amortissement, Pitt considéra la destination de ce fonds comme sacrée ; et il aima mieux, dans plusieurs occasions, créer de nouvelles taxes, en risquant de perdre sa popularité, que d'en distraire la moindre partie. Ce plan, accueilli à l'unanimité, après l'adoption de deux amendements proposés par Fox, et par Pulteney, depuis comte de Bath (*V.* PULTENEY), et auxquels Pitt donna son assenti-

(7) Quelques personnes pensent au contraire que cet acte fut très-populaire à cause de la réduction des droits sur le thé et sur les spiritueux.

(8) Il résulta de cette méthode, que les souscripteurs d'emprunt, qui ne cherchent en général qu'un bénéfice de commission, réduisirent la prétention de leurs profits dans la proportion de six à trois.

ment, s'est maintenu sans altération jusqu'à l'administration de lord Petty, marquis de Lansdown, qui, le premier, y a porté atteinte en disposant d'une partie des accroissements progressifs du fonds d'amortissement (9). Le mode de perception adopté pour les donanes, excitait depuis longtemps les plus vives réclamations de la part des négociants, qui se trouvaient arrêtés à chaque pas par la complication des droits. Avant Pitt, tous les ministres avaient reculé devant les difficultés que présentait une réforme dans cette partie. Celui-ci, plus hardi et plus habile, trancha dans le vif, et réunit tous les suffrages, en simplifiant tous ces rouages compliqués, non-seulement par la consolidation des droits payés sur chaque article importé et exporté, mais en étendant le même principe à *l'accise* et au timbre, qui offraient les mêmes inconvénients (1797). Nous terminerons ce tableau des mesures financières de Pitt, qui nous a fait interrompre l'examen des autres actes de sa vie politique, en rappelant le traité de commerce qu'il conclut avec la France, le 26 septembre 1786, et qui a été sévèrement critiqué dans les deux pays (10). Nous dirons aussi un mot des moyens hardis et décisifs qu'il employa en 1797, pour sauver la banque nationale d'une chute imminente. A cette époque désastreuse, une révolte générale était au moment d'éclater en Irlande : l'Angleterre allait bientôt voir ses marins en pleine insurrection, et prêts à tourner leurs armes contre la patrie (11); et la descente de 15 à 1800 Français sur la côte du pays de Galles, inspirait une terreur panique sans exemple dans les comtés de l'ouest et du nord de la Grande-Bretagne. L'augmentation prodigieuse et rapide de la dette nationale avait répandu les plus vives alarmes parmi les propriétaires de fonds publics. Aux craintes qu'on avait conçues sur le crédit, s'en étaient jointes d'autres sur la solidité de la banque, à cause des prêts énormes qu'elle avait faits au gouvernement, et des demandes de fonds qu'on savait qu'il allait lui faire encore. L'empressement que le public mettait à réaliser en argent les billets de banque, avait presque épuisé les espèces réelles que cet important établissement avait dans ses caisses. Pour mettre fin à un état de choses aussi fâcheux, les directeurs de la banque eurent recours au gouvernement, et demandèrent le remboursement des avances qu'elle

(9) Pitt considérait son plan d'amortissement, comme la mesure qui lui faisait le plus d'honneur. Il se glorifiait d'avoir élevé une colonne qui devait pour toujours soutenir le crédit public, et sur laquelle il desirait que son nom pût être inscrit comme la seule récompense de tous ses travaux. On a prétendu dans le temps qu'il n'était point l'auteur de ce plan; qu'il n'avait fait qu'adopter les calculs du docteur Price. Quoique cette allegation paraisse fondée (*Voyez* la Correspondance entre W. Pitt et le Dr. Price, publiée dans la Vie de ce dernier, par Wm. Morgan son neveu); Pitt a toujours fait un grand pas, en donnant un corps aux idees ingénieuses d'un écrivain speculatif, et en les mettant à exécution avec tant de succès. Ses adversaires sont forcés de convenir qu'il est impossible d'avoir disposé les détails de ce plan mieux qu'il ne l'a fait.

(10) Les négociants français prétendaient que la navigation, le commerce et l'industrie de la France y avaient été sacrifiés à l'Angleterre, tandis que les adversaires du traité dans ce dernier pays, et Fox principalement, soutenaient au contraire que la France avait ete trop favorisee; mais il est constant aujourd'hui que le traite de 1786 a été beaucoup plus favorable à l'Anglet rre.

(11) L'insurrection des flottes de Portsmouth et de Plymouth (avril 1797), et surtout celle, bien plus opiniâtre, de la flotte stationnee au Nore (mai 1797), menaçaient l'Angleterre des plus grands malheurs. Le ministère ne put apaiser la première qu'en accordant aux révoltés une augmentation de paye, et le redressement des griefs dont ils se plaignaient. Il montra plus de fermeté contre les insurgés du *Nore*. Ce fut à cette occasion que Pitt fit adopter un bill qui déclarait coupable de félonie, et comme tel condamnait à mort tout individu qui serait convaincu d'avoir tenté de détourner de leur devoir des soldats ou des marins.

lui avait faites. Pitt, qui se trouvait dans l'impossibilité d'effectuer ce remboursement, décida immédiatement le conseil à intervenir et à rendre un arrêt qui ordonnait aux directeurs de la banque de suspendre provisoirement les paiements en argent (12). Peu de jours après, le comité qu'il avait fait nommer par le parlement pour rendre compte de la situation de la banque, ayant établi, dans son rapport, qu'elle possédait bien au-delà du montant de ses engagements, même sans y comprendre environ douze millions sterling qui lui étaient dus par le gouvernement, Pitt proposa et fit adopter un bill (13), qui autorisait la banque à continuer l'émission de ses billets, et la dispensait provisoirement de la condition de les rembourser en espèces métalliques (14). Cette mesure hardie, que l'opposition appelait une banqueroute déguisée, et que des contemporains, fort instruits, nomment désastreuse parce qu'ils prétendent qu'elle seule a donné aux ministres les moyens de contracter une dette de près d'un milliard sterling, etc., etc., produisit l'effet que Pitt en attendait : les esprits se calmèrent; la banque et le crédit furent sauvés. Si, au lieu d'agir avec cette vigueur et cette promptitude qui caractérisaient tous ses actes, Pitt eût laissé aux premières inquiétudes le temps de s'exalter, et aux ennemis de l'ordre, la chance d'intimider les esprits faibles sur la solvabilité de la banque, la suspension subite de tout paiement aurait, au milieu de l'abondance, paralysé le gouvernement et le commerce dans toute l'Angleterre. Le coup-d'œil rapide que nous venons de jeter sur les opérations financières que Pitt fit adopter pendant le cours de sa longue carrière administrative, et qui

(12) Des personnes fort éclairées, qui se trouvaient à Londres à cette époque, nous ont assuré que lorsque l'arrêt du conseil fut connu à la bourse, la consternation y devint générale. Tout le commerce sentit les résultats funestes que cette mesure pouvait avoir; et pour les prévenir, les principaux négociants de la cité souscrivirent l'engagement de ne refuser aucun paiement offert en billets de la banque d'Angleterre. Cet engagement fut en un instant couvert de près de quatre mille des signatures les plus respectables.

(13) On assure que George III craignait tellement les résultats de ce bill, qu'il hésita long-temps avant d'y donner son approbation; et que Pitt, pour mettre un terme à ses incertitudes, prit lui-même une plume, la trempa dans l'encre, et la plaça dans la main du monarque, en lui disant : « Sire, il faut » absolument signer. » Le roi signa en effet; mais ce ne fut qu'en versant des larmes.

(14) L'association qui, sous le nom de banque d'escompte, avait obtenu, en 1694, le privilège d'émettre à Londres des billets au porteur, s'était soumise à la condition de les rembourser en monnaie réelle à la première réquisition. Ces billets, en se répandant, réduisirent successivement à l'état d'inactivité la portion de la monnaie réelle qu'ils représentaient et qu'ils remplaçaient. Lorsqu'à l'exemple de Londres, les principales villes du royaume eurent établi concurremment des bureaux d'escompte locaux, et que tous les paiements du commerce s'effectuèrent en billets de banque, les espèces réelles, qui avaient été ainsi *excentrées* de la circulation, et étaient devenues un capital *improductif*, cherchèrent, malgré les règlements prohibitifs, dans l'exportation au-dehors, l'emploi utile qu'elles ne trouvaient plus en Angleterre; et bientôt la monnaie réelle n'eut d'emploi que dans les appoints et dans les besoins de la consommation individuelle. Insensiblement le comptoir d'escompte de Londres, qui avait la priorité du privilège, et offrait plus de sûreté, devint la banque de l'Angleterre, et en prit le nom. Plus cette banque étendait ses racines dans la confiance de toute l'Angleterre, plus l'accroissement de ses profits mis en réserve donnait de garanties aux porteurs de ses billets; plus aussi elle tendait à s'affranchir de l'obligation que lui imposait son ancien traité, de se maintenir toujours prête à rembourser ses billets en espèces réelles. Le public s'était rendu son complice en perdant lui-même, pour ainsi dire, l'habitude de la monnaie métallique. La banque de Londres n'émettait alors ses billets qu'en échange et par l'escompte de bonnes lettres de change à court terme. La monnaie nouvelle qu'elle avait créée, déjà recommandable par sa commodité, l'était devenue encore plus par sa nécessité. Quelle est la monnaie qui n'a pas un bon titre quand elle est nécessaire? Pitt ne fit donc que mettre légalement d'accord le *droit* avec le *fait*, en dispensant la banque de la condition de rembourser ses billets en espèces réelles, et en convertissant en *loi* ce qui était déjà dans les *mœurs* et dans les *usages*. Cette note est l'analyse de la réponse que M. le comte Mollien a bien voulu faire aux questions que nous lui avions soumises sur cette opération financière de Pitt, et sur la situation de la banque d'Angleterre, en 1797. Nos lecteurs regretteront sans doute avec nous qu'il ait été impossible d'insérer ici en entier, le travail d'un financier aussi habile et aussi digne d'apprécier le ministre anglais.

le placent au premier rang des ministres des finances, nous a fait abandonner un instant l'ordre chronologique, parce que nous voulions les examiner dans leur ensemble. Nous allons reprendre l'ordre des faits, et parcourir successivement les autres actes de sa vie politique. Ses bills, pour les affaires de l'Inde, rejetés avant la dissolution du parlement (25 mars 1784), furent reproduits devant la nouvelle chambre des communes, et passèrent à une grande majorité, au mois de juillet suivant. Pitt s'étant assuré du peu de fondement des craintes manifestées par l'opposition sur la solvabilité de la compagnie, lui fit d'abord accorder un assez long délai pour acquitter environ un million sterling qu'elle devait pour droits de douane : elle fut autorisée ensuite à accepter toutes les traites qui avaient été ou qui seraient tirées de l'Inde, et à payer à ses actionnaires le dividende ordinaire de 4 pour cent, pour le sémestre échu. Lorsque le crédit de la compagnie eut été rétabli par l'effet de ces mesures, il entreprit la tâche la plus difficile, celle de régler d'une manière stable et permanente l'administration des affaires de l'Inde : ce fut l'objet de plusieurs bills qu'il présenta. D'après son plan, qui fut agréé, la compagnie conservait la direction des affaires commerciales : mais tout ce qui était relatif aux affaires civiles et militaires, aux revenus et au gouvernement, fut placé sous le contrôle et la surintendance de six commissaires nommés par le roi, et résidant en Angleterre. Dans l'Inde, les pouvoirs les plus étendus furent conférés au conseil suprême et au gouverneur-général. Il fut créé, à Londres, une nouvelle cour de judicature composée de trois juges désignés par chacune des trois cours de Westminster-Hall, de quatre pairs, et de six membres de la chambre des communes, pour juger tous les délits qui auraient été commis dans l'Inde par des personnes actuellement en Angleterre. La sagesse de ce plan, auquel Pitt apporta quelques modifications, en 1786, et qui différait en plusieurs points essentiels de celui de Fox, a été sanctionnée par le temps ; et il sert encore de règle aujourd'hui. Les élections de Westminster, en 1784 ; les relations de commerce que le chancelier de l'échiquier essaya d'établir entre l'Angleterre et l'Irlande, en 1785 (15) ; le procès d'Hastings, de 1786 à 1795 ; et la demande de la révocation de l'acte du *test*, faite par les dissidents, en 1787 (16), occasionnèrent des débats fort animés, auxquels Pitt prit une part très-active. Les discussions qui s'étaient élevées entre le parti démocratique des Provinces-unies et le stathouder (1787), fournirent à ce ministre l'occasion d'humilier la France, et de déployer toute la vigueur de son caractère. Le roi de Prusse ayant armé, pour soutenir la cause du prince d'Orange son beau-frère, le ministère français annonça

(15) Pitt voulait procurer à l'Irlande un plus grand débouché pour son commerce et pour ses manufactures, en la faisant participer aux immenses profits de la Grande-Bretagne. Son projet, adopté en Angleterre, le fut également en Irlande, mais à une si faible majorité, qu'il crut devoir l'ajourner. L'Irlande était, à cette époque, dans un état de fermentation très dangereux : les habitants demandaient, presque à main armée, une réforme parlementaire, qui fut cependant rejetée. Le 22 janvier 1783, un bill passé à l'unanimité au parlement d'Angleterre, avait reconnu l'indépendance politique du parlement d'Irlande, que celui-ci avait solennellement déclarée, au mois de mai 1782 : c'était tout ce que les Irlandais pouvaient raisonnablement désirer.

(16) Les dissidents s'étant fortement prononcés en faveur de Pitt, au moment de l'élection générale, espéraient être soutenus par ce ministre ; mais il fit céder l'intérêt privé à ce qu'il croyait être l'intérêt général, et n'hésita pas à demander le rejet de leur pétition.

l'intention d'intervenir dans ces débats, et rassembla quelques troupes à Givet. Pitt donna des ordres pour augmenter les forces de terre et de mer; il conclut un traité de subsides avec le landgrave de Hesse-Cassel, et parut se préparer à la guerre. Ces démonstrations, et l'invasion du duc de Brunswick qui arriva à Amsterdam en même temps que l'ambassadeur français (Saint-Priest) arrivait à Anvers, intimidèrent la cour de Versailles (17); et elle abandonna ses projets. La marche fière et énergique du ministère anglais, dans cette circonstance, augmenta son crédit en Europe : l'influence que la France exerçait dans les Provinces-unies fut anéantie; et Pitt assura celle de l'Angleterre, qui conclut, l'année suivante (1788), une triple alliance avec le roi de Prusse et le stathouder. Ce fut au commencement de cette année que M. Wilberforce n'ayant pu présenter lui-même à la chambre des communes, à cause du mauvais état de sa santé, la motion qu'il avait annoncée en 1787, pour l'abolition de la traite des nègres, Pitt crut devoir le remplacer. Dans toutes les discussions, il se prononça fortement en faveur de cette mesure, et l'appuya, pendant dix ans, par des discours pleins de force et d'éloquence. On lui a reproché de ne pas avoir usé de son pouvoir pour la faire adopter, en en faisant une question de cabinet. Mais, sans élever des doutes sur sa bonne-foi, il est permis de penser qu'il ne perdait pas de vue les intérêts des colonies anglaises, et qu'il n'était pas fâché de donner aux colons le temps de s'approvisionner. Il voyait d'ailleurs une forte opposition dans une partie de la nation, et même dans le cabinet : aussi, tout en mettant, dans la défense du projet, son énergie ordinaire, ne crut-il pas devoir empêcher que les autres membres du ministère suivissent une route différente. La première maladie du roi (octobre 1788) forme une autre époque importante dans la vie politique de Pitt. Cet événement, qui paraissait devoir, selon toutes les probabilités, anéantir à-la-fois son pouvoir et sa popularité, les porta au contraire tous les deux au plus haut degré. Aussitôt que l'état de la santé du roi fut connu, tous les membres du parlement s'empressèrent de se rendre à Londres. Un exprès fut envoyé à Fox, qui se trouvait en Italie; et il revint en toute hâte. Un comité, présidé par Pitt, et composé de vingt-une personnes de son choix, parmi lesquelles il avait désigné les neuf principaux membres de l'opposition, fut chargé de faire un rapport sur l'état de la nation. La principale question à résoudre était de savoir si le prince de Galles était, de droit et sans restrictions, régent du royaume, ou s'il appartenait aux deux chambres de choisir ce haut fonctionnaire et de limiter son autorité. Fox, et les autres membres de l'opposition, jugeaient que cette question devait être résolue affirmativement. Pitt fut d'un avis contraire, et soutint que c'était aux deux chambres à déférer la régence avec les restrictions qu'elles jugeraient nécessaires, quoique, dans la situation des choses, il pensât que la convenance (*expediency*) devait engager le parlement à offrir la régence à l'héritier présomptif. Ce dernier lui en sut fort mauvais gré; et les

(17) La conduite faible et impolitique que le cabinet de Versailles tint dans cette circonstance, eut des résultats déplorables.

autres princes se rangèrent de l'opinion de leur frère. Pitt chercha à s'expliquer dans une lettre qu'il écrivit au prince de Galles, qui ne parut pas satisfait, en reconnaissant néanmoins les droits du parlement. Les débats de cette question, aussi neuve que delicate, en soulevèrent d'autres non moins importantes, et fournirent à Pitt l'occasion de déployer son éloquence et sa fermeté. Le bill de régence, adopté par la chambre des communes le 13 février 1789, fut envoyé à la chambre haute où il aurait sans doute été approuvé, lorsque le rétablissement de la santé du roi le rendit inutile, et empêcha l'opposition de s'emparer du ministère (18). L'énergie avec laquelle Pitt avait défendu les privilèges démocratiques de la constitution anglaise, et empêché que le régent ne pût se rendre perpétuel, éleva sa popularité au plus haut degré, et lui assura l'approbation des whigs les plus prononcés, et celle des *amis du roi*, qui craignaient, sans motif, que le régent ne remît pas l'autorité à son père, s'il venait à recouvrer la santé. L'avantage que présentait *Nootka-Sound*, pour le commerce des fourrures de la côte nord - ouest de l'Amérique, dont il était considéré comme le marché principal, avait, en 1789, déterminé le gouvernement britannique à y établir une factorerie. Les Espagnols, jaloux de voir les Anglais, dont ils connaissaient, l'activité et l'esprit d'empiétement former un tel établissement sur une côte qu'ils considéraient comme faisant partie de leurs possessions, s'emparèrent des bâtiments anglais qui s'étaient rendus à Nootka, et s'opposèrent à tout commerce sur ces parages. Le ministère britannique demanda une satisfaction; et ne l'ayant pas obtenue, il fit des préparatifs de guerre qui effrayèrent l'Espagne, hors d'état à cette époque de résister, parce que la France était trop occupée de ses troubles intérieurs pour venir au secours de cette puissance. Des négociations s'ouvrirent; et la fermeté du cabinet de Londres força celui de Madrid à conclure, le 28 oct. 1790, une convention par laquelle l'Angleterre acquit une possession qui assura à ses négociants le commerce des pelleteries, et, ce qui est peut-être plus important encore, la pêche de la mer du Sud. L'exécution de cette convention éprouva des difficultés, qui ne furent définitivement aplanies, que le 23 mars 1795. La triple alliance que l'Angleterre avait signée, en 1788, avec la Prusse et les Provinces-unies, n'était pas dirigée contre la France seule : elle avait aussi pour but d'arrêter les effets de l'union toute nouvelle qui s'était établie entre cette dernière puissance et l'Autriche, et d'empêcher que la Porte othomane ne fût victime de l'ambition de la Russie. Les progrès rapides de celle-ci fixaient particulièrement l'attention de Pitt; ce fut pour y mettre obstacle, qu'il excita, en 1789, la Suède à opérer une diversion en faveur de la Turquie, et qu'il obligea les Danois de renoncer à leurs projets contre Gustave, dont ils avaient déjà envahi les états. Il intervint ensuite dans les débats entre la Russie et la Porte, et prépara un armement formidable pour soutenir son intervention. Il ne put cependant pas forcer Catherine à restituer Oczakow, et le territoire entre le Bog et le Dniester qu'elle

(18) Si le prince de Galles avait eu la régence, Pitt devait être éloigné du cabinet ; le duc de Portland aurait été à sa place premier lord de la trésorerie, et Fox, secrétaire-d'état, etc.

venait de conquérir : mais la crainte de voir l'Angleterre secourir la Turquie, détermina l'impératrice à conclure la paix avec cette dernière puissance (11 août 1791). Nous touchons à une époque bien importante dans la vie de Pitt, la révolution française. La conduite de cet homme d'état dans une crise aussi mémorable, a été jugée diversement. Il suivait d'un œil attentif tout ce qui se passait en France ; il en était exactement informé, non-seulement par l'ambassadeur résidant à Paris, mais par de jeunes seigneurs anglais, qui, sans avoir de mission, faisaient les plus grands sacrifices pour être toujours au courant des intrigues et des projets des différents partis (Voyez Hawkesbury, dans la *Biographie des Hommes vivants*). Pitt a été accusé d'avoir fomenté les troubles qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud, et menacé l'Europe d'une subversion totale. Rien n'est moins prouvé : ce ministre détestait, il est vrai, la France comme rivale de son pays, et n'était pas, sans doute, fâché de la voir abaissée ; mais il n'était pas besoin de son intervention pour enflammer les passions qui ont failli en amener la ruine. Pendant plusieurs années, il se contenta d'étudier l'influence que cette convulsion pourrait avoir sur la France et sur les états voisins. Les exemples donnés par la démagogie française, n'avaient été que trop bien suivis en Angleterre. Des clubs, dont l'intention évidente était de renverser la constitution, sous prétexte d'en réformer quelques abus, s'étaient ouverts dans diverses parties du royaume uni, et jusque sous les yeux du gouvernement. Leurs membres affectèrent d'abord une certaine modération ; mais lorsqu'ils s'aperçurent que le ministère ne troublait pas leurs réunions, et que, par l'emploi de quelques mots magiques et populaires, de *parlement annuel*, *suffrage universel*, etc., dont ils se servaient adroitement, ils étaient parvenus à séduire un grand nombre de citoyens, ils jetèrent le masque, et annoncèrent l'intention de changer toutes les autorités légales. Leur association avec les jacobins français, et les pamphlets incendiaires qu'ils faisaient circuler avec une grande profusion, menaçaient leur patrie d'un bouleversement général. Pitt comprit alors qu'il était temps d'arrêter leurs projets. Des enquêtes multipliées l'avaient mis à portée de connaître les manœuvres les plus secrètes des révolutionnaires anglais : il les dévoila publiquement, et en appela au bon sens de la nation, qui, de toutes parts, se prononça en sa faveur. Il n'hésita plus alors, et agit avec cette vigueur dont il avait déjà donné tant de preuves. Gardant néanmoins, en apparence, une exacte neutralité avec la France, il avait refusé d'écouter les propositions de la Prusse et de l'Autriche qui demandaient que l'Angleterre s'unît à elles pour délivrer Louis XVI. Il conserva cette neutralité, même après le 10 août 1792. A cette époque, cependant, un decret de l'Assemblée nationale, ayant privé le roi de l'exercice de ses fonctions, Pitt crut devoir rappeler lord Gower, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Quoique cette mesure n'eût pas fait cesser la neutralité, et que le marquis de Chauvelin, ministre du roi de France en Angleterre, n'eût pas quitté Londres, il était facile de prévoir une rupture. Pitt s'y prépara, en augmentant les forces de terre et de mer, en organisant la milice, et en restreignant l'ex-

portation des armes, des munitions, et même celle des grains. Mais les bills qui portèrent le coup le plus sensible aux révolutionnaires des deux pays, furent le bill *contre les attroupements*, et celui qui est connu sous le nom d'*alien bill*, d'après lequel le gouvernement anglais a le droit d'expulser, sans jugement, tout étranger dont la conduite lui est suspecte (19). Le vingt-quatre janvier 1793, la mort de Louis XVI étant connue en Angleterre, M. de Chauvelin reçut l'ordre formel de sortir du royaume; et la Convention nationale, qui s'attendait à recevoir bientôt une déclaration de guerre, la déclara elle-même à l'Angleterre, le 1er. février. Dès ce moment, Pitt, qui n'avait pas hérité seulement des talents de son père, mais aussi de la haine que celui-ci portait à la nation française, profita de l'impression profonde que la mort de Louis XVI produisit en Angleterre, pour communiquer cette haine au parlement britannique, et pour animer contre la France tous les cabinets de l'Europe (20). Il devint l'ame d'une nouvelle coalition, et réussit à lui donner à-la-fois ses vues, sa politique et une autre impulsion. Toutes les puissances européennes (21) marchèrent sous ses bannières, puisque tous les membres de cette espèce de croisade reçurent des subsides de l'Angleterre. Tout en paraissant n'avoir d'autre but que celui d'opposer une digue aux entreprises des jacobins, le cabinet anglais, qui ne perd jamais de vue les intérêts commerciaux, se prévalut des dispositions que l'impératrice Catherine manifestait contre les révolutionnaires français, et par suite desquelles elle avait rompu le traité de commerce du 30 décembre 1786, pour en conclure un très-avantageux avec la Russie. Les alliés eurent d'abord quelques succès: ils chassèrent les Français de la Hollande, et s'emparèrent de Valenciennes (22) et de Toulon: mais les levées immenses ordonnées par la Convention, l'inaction calculée de l'impératrice de Russie, qui saisit l'occasion d'envahir la Pologne, la froideur que cet événement apporta momentanément aux rapports des trois grandes puissances continentales; et, plus que tout cela peut-être, la bravoure des soldats français, changèrent bientôt la face des choses. Toulon fut repris; et la victoire accompagna partout les armes des républicains, qui, en 1796, forcèrent l'Espagne à déclarer la guerre à l'Angleterre. Celle-ci fit, la même année et l'année suivante, quelques tentatives pour traiter de la paix avec la France: lord Malmesbury fut envoyé à Paris et à Lille; mais les négociations ne tardèrent pas à être rompues, parce qu'aucune

(19) Cette loi *contre les étrangers* existait depuis long-temps, ainsi que celle contre les *attroupements*: Pitt ne fit que les remettre en vigueur.

(20) Les révolutionnaires français montrèrent de leur côté, contre Pitt, une exaspération qui fut poussée au point que, dans une séance de la Convention nationale (7 août 1793), Garnier de Saintes proposa de décréter que ce ministre était l'ennemi du genre humain, et que tout le monde avait le droit de l'*assassiner*. Malgré la férocité de la plupart des députés, des murmures accueillirent la dernière partie de cette proposition, que *Danton* même, qui présidait la séance, n'osa pas appuyer. La première partie fut adoptée à l'unanimité. La nouvelle, donnée quelques jours après, qu'un neveu de Pitt et une de ses parentes, qui se trouvaient à cette époque en France, y avaient été arrêtés, excita autant d'applaudissements que s'il se fût agi d'une grande victoire.

(21) La Suède, le Danemark, la Toscane, la Suisse Venise et Gènes, furent les seules puissances qui, par des motifs particuliers, gardèrent la neutralité.

(22) La prise de Valenciennes, au nom de l'empereur (mai 1793), et celle de la Corse, au nom du roi d'Angleterre, prouvent d'une manière incontestable, que le rétablissement des Bourbons n'était pour les alliés qu'un objet secondaire.

des deux puissances ne voulait descendre à des concessions, et que l'une et l'autre peut-être desiraient la continuation des hostilités. Après la révolution du 18 fructidor an v (4 sept. 1797), la Grande-Bretagne se trouva un instant avoir à lutter seule contre la France. Mais Pitt forma bientôt une autre coalition (1798) avec l'Autriche, la Russie et la Turquie (23). Ce fut un véritable phénomène de voir ces deux dernières liguées ensemble contre le plus ancien allié de la Porte othomane : mais l'invasion de l'Égypte avait vivement irrité le grand-seigneur; et il ne fut pas difficile à l'Angleterre d'exaspérer ses ressentiments. Cette nouvelle coalition, dans laquelle la Prusse refusa d'entrer, n'eut pas des résultats plus favorables que les précédentes. Les Russes, après avoir obtenu quelques succès, furent battus à Zurich, le 25 septembre 1799; et l'expédition anglo-russe échoua, le mois suivant, en Hollande : les Autrichiens furent plus heureux en Italie et en Allemagne. Dès que Buonaparte se fut placé à la tête du gouvernement français (novembre 1799), il chercha à entamer des négociations avec l'Angleterre; mais Pitt, déterminé par les derniers succès des Autrichiens, refusa d'écouter les propositions du premier Consul, et conclut des traités de subsides avec plusieurs puissances de l'Europe. La victoire remportée par les Français à Marengo, le 14 juin 1800, et celle de Hohenlinden, où les Autrichiens furent battus par le général Moreau, le 3 décembre de la même année, changèrent la situation des choses; et l'empereur d'Allemagne fut forcé de signer la paix de Lunéville (9 février 1801). D'un autre côté, Paul Ier., mécontent des vexations exercées par l'Angleterre à l'égard des neutres, et du refus que le cabinet de Londres avait fait de lui remettre l'île de Malte, à laquelle il prétendait avoir des droits en sa qualité de grand-maître de l'ordre (*Voy.* Paul Ier.), séduit d'ailleurs par la conduite astucieuse de Buonaparte, dont il devint subitement l'admirateur enthousiaste, envoya M. de Kalitchef à Paris, et reçut un agent du premier Consul. Il avait signé auparavant avec la Suède, le Danemark et la Prusse (16 décembre 1800, 27 et 29 février 1801), des traités portant renouvellement de la *neutralité armée*, avait renvoyé, de Saint-Pétersbourg, l'ambassadeur d'Angleterre, et mis un embargo sur tous les vaisseaux anglais. Il paraîtrait que ce prince ne voulait pas borner là les marques de son mécontentement; s'il est vrai que les deux armées qu'il avait rassemblées en Volhynie et en Lithuanie, et dont on a toujours ignoré la destination, n'avaient été réunies que pour envahir, de concert avec Buonaparte, les possessions anglaises dans l'Inde. L'assassinat de Paul Ier. (mars 1801) délivra le cabinet de Londres, des inquiétudes qu'il avait dû concevoir. Son successeur montra des sentiments différents; et l'Angleterre conclut des arrangements avec la Russie, le Danemark et la Suède. Pitt avait fait connaître son desir de prendre part aux négociations entamées, en 1800, entre la France et l'Autriche: Buonaparte y avait consenti; mais

(23) Pitt ayant présenté à cette époque un bill relatif à une levée supplémentaire de matelots; et Tierney, membre de l'opposition, s'étant élevé contre la marche précipitée que le ministre voulait suivre, le chancelier de l'échiquier, dans sa réplique, l'accusa de s'opposer à la défense de son pays, et refusa de rétracter ce qu'il avait dit. Il en résulta un duel, dans lequel aucun des combattants ne fut blessé.

comme celui-ci demandait pour préliminaire, qu'il y eût entre les deux nations une trêve, tant sur mer que sur terre, et comme l'Angleterre s'y refusa, M. Otto (*V.* ce nom), qui se trouvait alors à Londres, déclara (octob. 1800) que le premier Consul traiterait séparément avec la Grande-Bretagne, ce qui fit rompre les négociations. Elles furent reprises quelque temps après; et la paix d'Amiens en fut le résultat (27 mars 1802). L'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une même législation, qui avait fixé, depuis longtemps, l'attention de Pitt et de tous les politiques amis de leur pays, fut définitivement arrêtée par les parlements des deux royaumes, et approuvée par le roi, le 2 juillet 1800, pour avoir son effet le 1er. janvier 1801 (24). On peut présumer que le cabinet anglais avait obtenu l'assentiment des Irlandais à l'acte d'union, en promettant l'émancipation des catholiques : du moins la retraite de Pitt, qui eut lieu au mois de mars 1801, fut-elle attribuée, par quelques personnes, au refus du roi de tenir les promesses de ses ministres. D'autres, il est vrai, ont pensé qu'il ne donna sa démission que pour ne point participer à la paix avec la France, que le vœu et l'état de la nation rendaient inévitable (25). Quoi qu'il en soit, lorsque les préliminaires, signés le 1er. octobre 1801, eurent été soumis au parlement, Pitt fut le seul membre du dernier ministère qui les défendît; et ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'il déclara qu'après la dissolution de l'alliance continentale, il ne restait plus à l'Angleterre qu'à obtenir des conditions justes et honorables, tant pour elle que pour les alliés qui lui étaient demeurés fidèles. La classe éclairée de la nation ne partagea pas l'enthousiasme assez général que produisit la paix avec la France, parce qu'elle semblait consommer la ruine de la cause de la légitimité, et consacrer l'usurpation de Buonaparte, dont on redoutait l'ambition démesurée. Cette paix ne fut pas de longue durée : les parties contractantes ne tardèrent guère à s'accuser mutuellement de ne pas en remplir les conditions; et il serait facile de prouver que toutes les deux en effet les violèrent. Un pareil état de choses ne pouvait subsister long-temps. Aussi, dès le commencement de 1803, des explications violentes eurent lieu entre Buonaparte et lord Whitworth, ambassadeur d'Angleterre à Paris, à la suite desquelles la guerre fut déclarée. Pitt, ayant concouru à la formation du ministère qui lui avait succédé, le soutint pendant quelque temps, quoique avec une certaine réserve ; mais, en 1803, il se prononça fortement contre lui. Bientôt après, ce ministère, privé d'un si puissant appui, fut obligé de se retirer; et Pitt fut placé à la tête du nouveau cabinet (mai 1804), en qualité de premier lord de la trésorerie, et de chancelier de l'échiquier. A peine la direction des affaires eut-elle été remise dans ses mains, qu'il s'occupa des moyens de créer une troisième coalition

(24) Ce fut à cette occasion que le titre de *roi de France*, que les monarques anglais avaient continué de porter depuis Édouard III, fut définitivement abandonné, et qu'ils furent nommés *rois du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Le traité d'Amiens (27 mars 1802) fut le premier acte diplomatique entre la France et l'Angleterre, où le souverain de ce dernier royaume ne prit pas le titre de roi de France.

(25) On a prétendu que c'était Pitt lui-même, qui avait, dans des intentions peu loyales, conseillé de faire la paix avec la France, parce qu'il prévoyait qu'elle ne serait pas de longue durée, et que l'Angleterre pourrait profiter, pour ruiner le commerce français, de la confiance qu'elle aurait inspirée aux négociants.

contre la France. Il parvint à y faire entrer l'Autriche et la Russie, qui opposèrent à l'ennemi commun les forces les plus imposantes. Mais le ministre anglais ne put vivre assez long-temps pour voir l'accomplissement de ses grands desseins. L'importante victoire navale que l'amiral Nelson remporta, le 14 septembre 1805, à Trafalgar, et où il anéantit les marines de France et d'Espagne, ne fut aux yeux du ministre qu'une faible compensation de la défaite des armées de l'Autriche et de la Russie, suivie de la paix que Buonaparte conclut à Presbourg, le 26 décembre 1805, avec la première de ces puissances. La division qui régnait, même au sein du ministère, où Pitt avait cru devoir faire appeler M. Addington (devenu, après son élévation à la pairie, lord Sidmouth), et les graves inquiétudes que lui causaient les succès de la France, répandirent l'amertume sur ses derniers moments. La goutte, maladie cruelle et héréditaire dans sa famille, s'augmenta considérablement par l'usage immodéré du vin (26), et par les travaux auxquels il continua de se livrer sans relâche. Au mois de décembre 1805, les médecins lui ordonnèrent de se rendre à Bath : mais les eaux ne produisirent aucune amélioration dans son état. Transporté avec peine à sa résidence de Pultney, il y fut bientôt dans une situation désespérée, qui s'aggrava encore lorsqu'il apprit les nouvelles fâcheuses du continent. L'évêque de Lincoln, son ancien précepteur, qui n'avait pas quitté le chevet de son lit depuis sa maladie, lui ayant proposé de prier avec lui, Pitt y consentit, en disant : « Je » crains d'avoir, comme beaucoup » d'autres, trop négligé la prière » pour que celle que je ferai sur » mon lit de mort puisse être ef- » ficace Je me confie à la miséri- » corde de Dieu. » Il parut se joindre ensuite aux prières de l'évêque, avec une piété calme; confia, quelques instants après, le soin de ses papiers à son frère et à ce prélat, et recommanda ses nièces, filles du comte de Stanhope, à la générosité de la nation anglaise, en disant qu'il desirait qu'on leur accordât une pension de mille à quinze cents livres sterling, si la nation jugeait que ses services eussent mérité cette récompense. Après avoir témoigné quelque anxiété sur le sort de ses neveux Stanhope, Pitt cessa d'exister, le 23 janvier 1806, dans la quarante septième année de son âge, laissant son pays dans une situation très-critique. Il était entré dans la carrière des affaires publiques à un âge où la plupart des hommes sont à peine fixés sur celle qu'ils doivent parcourir. Après avoir débuté d'une manière brillante à la chambre des communes, il devint le chef du ministère à vingt-quatre ans, et dirigea presque sans interruption, depuis cette époque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, pendant vingt-trois

(26) Si ses médecins lui avaient prescrit ce régime, comme quelques personnes l'ont avancé, il paraît qu'il le suivait trop scrupuleusement. W. Wraxall rapporte à ce sujet une anecdote assez piquante, dans ses *Memoires historiques de mon temps*. C'est par erreur qu'on a pretendu que lorsque Pitt avait fait quelque excès dans ce genre, il s'enveloppait la tête avec une compresse trempée dans de l'eau et du vinaigre, et travaillait alors jusqu'à dix heures de suite : c'était Fox qui avait cette habitude. On raconte qu'un jour que Pitt s'était rendu au parlement avec M. Dundas, tous deux, dans un état voisin de l'ivresse, un plaisant exprima dans un distique qui fut très-répandu, la conversation qu'il supposait avoir eu lieu entre ces deux personnages :

I don't see the speaker. Do you ?
I don't see one, I see two.

« Je ne vois pas l'orateur : le voyez-vous, demandait Dundas? je n'en vois pas seulement un, répondit Pitt; j'en vois deux. »

ans, le cabinet britannique, ou plutôt les destinées de l'Europe. Dominé par le desir d'assurer la prépondérance maritime de sa patrie, et d'abaisser la France, tous les moyens lui semblèrent convenables pour atteindre ce double but. Sans rappeler ici son intervention dans les troubles de la Hollande, en 1787, et sa conduite avec l'Espagne, que la plupart des écrivains anglais s'accordent à louer, tandis que d'autres les critiquent sévèrement, nous pensons qu'on doit surtout aprécier sa politique extérieure, par la conduite qu'il a tenue depuis l'origine de la révolution française, où sa situation fut, il est vrai, hérissée de difficultés, et sans exemple dans l'histoire. Il forma sans doute avec adresse, au moyen de subsides énormes, plusieurs coalitions formidables contre la France, et ne laissa échapper aucune circonstance pour les rétablir après leur dissolution. Mais ses plans étaient-ils bien conçus? employait-il tous les moyens en son pouvoir pour les faire réussir? le but qu'il se proposait, était-il enfin arrêté d'une manière bien fixe? On pourrait penser le contraire. Pitt vit d'abord la révolution de France avec une certaine insouciance, peut-être même avec satisfaction, parce qu'il espérait que la guerre civile épuiserait les ressources d'une nation pour laquelle il ne cachait pas sa haine. Mais lorsqu'il se fut aperçu des progrès que faisaient en Angleterre les principes des démagogues français, il changea sa manière d'agir, et se déclara leur ennemi le plus prononcé. Il paraîtrait cependant que, tout en cherchant à faire aux révolutionnaires tout le mal possible, il craignait qu'ils ne fussent trop tôt écrasés, et que le retour de l'ordre ne rendît la France trop puissante. Il lui était indifférent de la voir gouvernée de telle ou de telle manière; ce qui lui importait, c'est qu'elle ne reprît pas. en Europe, le rang qu'elle y avait occupé. Aussi, loin d'attaquer le nouvel ordre de choses avec toute la force que lui aurait procurée une alliance franche avec l'ancien, Pitt ne soutint que faiblement les royalistes français; assez pour qu'ils ne fussent pas anéantis; mais point assez pour qu'ils fussent vainqueurs (27). De là cette multitude d'opérations de détail et insignifiantes, au lieu de frapper un coup vigoureux et décisif. Ce n'est donc pas à sa haute politique qu'il faut attribuer, ainsi que le font ses partisans, la tournure inattendue que prirent les affaires continentales après la campagne de Moscou: on ne peut même l'attribuer aux profondes combinaisons de ses successeurs, quoique ceux-ci aient attaqué la France, dans l'endroit vulnérable, avec des moyens proportionnés à la résistance qu'ils devaient éprouver; mais plutôt à un concours d'événements impossible à prévoir, et produits par l'inexplicable folie de Buonaparte. Au reste, sans trop aprofondir les motifs qui le firent agir, on doit des éloges à Pitt, pour avoir sauvé, par sa persévérance, la civilisation européenne, de la barbarie dans laquelle la révolution fançaise ménaçait de l'entraîner. Si la politique extéreure du ministre anglais n'est pas irréprochable, et si on peut l'accuser de machiavélisme, on ne peut disconvenir qu'il n'ait été un administrateur

(27) Si W. Pitt eût voulu véritablement arrêter le torrent révolutionnaire, comme il ne cessait de le répéter, il aurait pu tirer un grand parti de la Vendée, qu'il laissa écraser; mais il est à-peu-près certain qu'il ne cherchait qu'à faire du mal à la France.

habile et un financier supérieur. Sous son ministère, le trône de Typou-Saeb fut renversé, l'île de Ceylan, une partie des Moluques, et le cap de Bonne Espérance, furent conquis; l'Angleterre fit presque seule le commerce du monde entier, son pavillon domina sur toutes les mers; et sa tranquillité intérieure ne fut que momentanément troublée, quoique les principes désorganisateurs des révolutionnaires français y eussent trouvé beaucoup de partisans. Ces grands résultats que l'on doit rapporter au talent et à la persévérance de Pitt, et ses bills pour l'organisation de l'Inde, son acte d'union de l'Irlande, son fonds d'amortissement, le grand nombre d'améliorations qu'il introduisit dans la recette des revenus, dont il simplifia les opérations (28), et ses autres mesures pour rétablir le crédit public, lui assurent une réputation immortelle. Pitt avait plusieurs des qualités du grand orateur: il était excellent dialecticien, exposait ses idées avec une clarté remarquable, et savait les présenter sous le jour le plus favorable, avec une telle facilité qu'il semblait lire ses discours, qui furent cependant toujours prononcés d'abondance, suivant la coutume invariable du parlement d'Angleterre. Dans sa jeunesse, Pitt était si emporté, et souffrait avec si peu de retenue les objections, que l'opposition l'avait surnommé l'*Enfant colère* (*the angry boy*). Plus tard, il se montra calme dans la discussion: en parvenant à se posséder, il profita des moindres fautes de ses adversaires, contre lesquels il maniait le sarcasme avec une supériorité incontestable; et rarement il cherchait à émouvoir et à entraîner ses auditeurs, par des mouvements de cette éloquence brûlante (29), que son rival Fox possédait au suprême degré: il s'adressait plutôt à leur esprit et à leur jugement. Son langage était toujours pur et correct, son organe sonore, son ton imposant, quoique dépourvu de dignité. Lorsqu'il parlait, il semblait commander plutôt que solliciter l'attention. Les qualités privées de cet homme extraordinaire ont obtenu les éloges de ses plus grands adversaires. Tous ont vanté son désintéressement, la simplicité de ses manières, et la régularité de ses mœurs, qui l'avaient fait nommer *le ministre immaculé*. Il ne fut jamais marié: sa vie entière fut consacrée à son pays; et toutes ses affections étaient dominées par un desir insatiable de gouverner, quoiqu'il fût insensible aux honneurs, aux titres et aux richesses: aussi l'homme qui disposait des destinées de la Grande-Bretagne, refusa l'ordre de la Jarretière, ne voulut jamais être que *William Pitt*, et mourut pauvre. Le titre de *premier homme d'état de son siècle*, qu'il a reçu de ses admirateurs, a donné lieu à beaucoup de controverses. A sa mort, Fox, craignant que le parlement ne parût le lui accorder en votant un monument en son honneur dans l'abbaye de Westminster, s'opposa vivement à cet hommage public. Tout en faisant l'éloge des talents, du grand caractère, et du rare désintéressement de son rival, il attribua au système désastreux suivi

(28) On lui reproche d'avoir commis une foule d'erreurs dans le choix des taxes qu'il fit adopter, et d'avoir prodigué d'une manière incroyable les fonds immenses qu'il prélevait sur l'Angleterre.

(29) On doit en excepter sa philippique contre la Convention nationale, qu'il prononça au parlement à l'ouverture de la guerre contre la France, et surtout son Discours sur l'abolition de la traite des noirs, qui passe pour un chef-d'œuvre.

par ce ministre, la situation alarmante dans laquelle l'Angleterre se trouvait placée. Néanmoins le monument fut voté; et il fut décidé que quarante mille livres sterling seraient prélevées sur les fonds publics, pour acquitter ses dettes. Le conseil commun de la ville de Londres arrêta également, mais à une faible majorité (soixante-dix-sept contre soixante-onze), qu'un monument lui serait élevé à Guild-Hall. M. Gifford a publié une *Histoire de la vie politique de Pitt*, etc. 3 vol. in-4°., 1809. Cet écrivain montre, en général, trop de partialité pour son héros. L'évêque de Winchester, ancien précepteur et secrétaire de Pitt, a fait paraître les *Mémoires de la vie* de cet homme d'état, 2 vol. in-4°. et 3 vol. in-8°., qui ont eu quatre éditions, quoiqu'ils n'aillent que jusqu'en 1793. Il en promet la suite, qui comprendra la Vie privée de Pitt. L'évêque de Winchester, comme on devait s'y attendre, a montré encore plus de partialité pour son ancien pupille, que l'auteur précédent. Il serait impossible de citer ici tous les ouvrages qui ont paru *pour*, *contre* ou *sur* cet homme d'état; nous en avons parcouru la plus grande partie. On a recueilli les principaux discours de Pitt avec ceux de Fox, 12 vol. in-8°. : ils ont été traduits en français; mais il est à regretter que les traducteurs aient cru devoir supprimer une partie des Discours relatifs à la politique. D—z—s.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, né à Mytilène, dans l'île de Lesbos, s'unit aux frères d'Alcée pour délivrer sa patrie des tyrans qui l'opprimaient. Nommé commandant lors de la guerre contre les Athéniens, il fit proposer à Phrynon, leur général, de la terminer par un combat singulier, pour épargner l'effusion du sang. Phrynon, qui avait remporté plusieurs prix aux jeux olympiques, accepta le combat, se croyant certain de la victoire; mais Pittacus enveloppa son adversaire d'un filet qu'il portait caché sous son bouclier, et l'ayant renversé, le tua. Les Mytiléniens s'emparèrent alors de la Troade, et y bâtirent un grand nombre de villes (1). Elien nous apprend qu'ils prévinrent la défection de leurs alliés, en leur défendant d'instruire leurs enfants dans les lettres et dans la musique, persuadés qu'on ne pouvait pas les châtier plus rigoureusement qu'en les condamnant à vivre dans l'ignorance (*Histoires diverses*, VII, 15). La reconnaissance engagea les Mytiléniens à déférer à Pittacus l'autorité souveraine; mais il ne la reçut que pour rétablir la paix, et donner à sa patrie les lois dont elle avait besoin (2): et, après un règne de dix ans, il abdiqua volontairement le pouvoir qui lui avait été confié. Quelqu'un, étonné de sa conduite, lui en ayant demandé la cause : « J'ai été effrayé, répondit-il, de voir Périandre devenir le tyran de ses sujets, après en avoir été le père; il est trop difficile d'être toujours vertueux. » Ses compatriotes le prièrent de recevoir, à titre de récompense, un terrain de plusieurs milliers d'arpents; mais il n'en accepta que cent, ne voulant point paraître mépriser leur offre, et craignant d'un autre côté que de

(1) Les Athéniens leur reprirent cette province pendant la guerre du Péloponnèse.

(2) Parmi les lois de Pittacus, dit Barthélemy, il en est une qui a mérité l'attention des philosophes, c'est celle qui inflige une double peine aux fautes commises dans l'ivresse : elle ne paraissait pas proportionnée au délit, mais il était nécessaire d'ôter le prétexte de l'ignorance aux excès où l'amour du vin précipitait les Lesbiens. (*Voyage du jeune Anacharsis*, II.)

trop grandes richesses n'excitassent l'envie. Il vécut dix ans environ après son abdication, cultivant en paix la sagesse, et entouré de l'estime publique. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, la troisième année de la LIIe. olympiade (470 avant J.-C.) Pittacus avait épousé une femme riche, mais dont les caprices et la mauvaise humeur exercèrent souvent sa patience. Un étranger, maître de choisir entre deux femmes, dont l'une possédait une fortune égale à la sienne, et l'autre était beaucoup plus riche, vint un jour lui demander conseil sur celle qu'il devait préférer. Pittacus le renvoya vers des enfants qui faisaient tourner leurs toupies, en lui disant: « Ils vous apprendront ce que vous devez faire. » L'étranger entendit les enfants qui se disaient les uns aux autres : « Touche sur celle qui est la plus rapprochée de toi; » et il profita de cette leçon, en épousant la femme dont la fortune était assortie à la sienne. On a conservé plusieurs reparties de Pittacus. Quelqu'un lui ayant demandé : Qu'y a-t-il de plus incertain? L'avenir, répondit-il; et un autre : Quelle est la meilleure chose? C'est la justice, répliqua le sage. Pittacus disait que la prudence doit servir à prevenir les malheurs, mais que le courage doit les faire supporter, quand ils sont arrivés; que dans la prospérité il faut acquérir des amis, et en faire l'essai dans l'adversité, etc. Laërce, qui rapporte quelques vers de Pittacus, nous apprend qu'il avait composé des *Elégies*, et un *Discours sur les lois*, adressé à ses concitoyens. On trouve un grand nombre de maximes de ce philosophe dans le recueil intitulé : *Septem sapientûm dicta* (grec et latin), Paris, Fed. Morel, 1551-53, in-8°., souvent réimprimé. La plupart sont très courtes, et renferment des conseils devenus populaires, tels que : Ecoute volontiers. — Ne dis point de mal, même de ton ennemi. — Respecte toujours la vérité. — Ne t'établis point juge entre deux de tes amis. — Rien de trop, etc. Les traits de Pittacus nous ont été conservés sur une médaille, gravée dans l'Iconographie grecque de Visconti (p. 45, pl. 11), sur laquelle son nom est écrit Phittacus (ΦΙΤΤΑΚΟΣ. W—s.

PITTERI (Jean-Marc), graveur à l'eau-forte et au burin, naquit à Venise, en 1703. Son premier maître fut Joseph Baroni, artiste assez médiocre, dont il s'empressa de quitter la manière pour adopter celle de J. A. Faldoni; mais, peu satisfait encore de cette manière, il s'en fit une qui lui est tout-à-fait particulière, et dans laquelle, malgré les imitateurs maladroits qu'il a eus par la suite, il a su produire des ouvrages très-remarquables. Suivant l'usage des graveurs, ses tailles ne se croisent point en différents sens; elles ne sont point non plus, comme celles de Mellan, dirigées en un seul rang, suivant la position de l'objet qu'il veut représenter; mais il couvrait sa planche de tailles légères dirigées perpendiculairement ou diagonalement, et il renflait ces tailles à petits coups de burin, semblables à des points alongés, selon qu'elles devaient être plus ou moins ressenties, pour décider le contour ou le clair-obscur des objets qu'il avait à retracer. Les estampes qu'il a exécutées de cette manière, quoique d'un aspect singulier, ne manquent ni de vérité ni de couleur. On a de cet artiste vingt-sept portraits et têtes, grand in-folio, principalement d'après Piazzetta (*Voy.* ce nom). Ses

sujets historiques, au nombre de vingt-trois, sont, pour la plupart, d'après Pierre Longhi : quelques-uns font partie de la galerie de Dresde. On peut en voir le détail dans le *Manuel des Amateurs de l'art*, d'Huber et Rost. Pitteri, entièrement adonné à son art, ne quitta jamais sa ville natale, et y mourut le 4 août 1787. P—s

PITTON (Jean-Scholastique), historien provençal, né, vers 1620, dans la ville d'Aix, étudia la médecine et se fit recevoir docteur ; mais il négligea la pratique de son art pour se livrer au goût qui le portait aux recherches historiques, et publia quelques ouvrages dont la réputation ne franchit point les bornes de sa province. Devenu veuf pour la seconde fois, il forma le projet d'embrasser l'état ecclésiastique, et fit solliciter à Rome les dispenses nécessaires; mais quand elles arrivèrent, il venait de contracter un troisième mariage. Il mourut dans sa ville natale en 1690. Sur la fin de sa vie, il travaillait à un Commentaire sur l'Histoire naturelle de Pline. On a de lui : I. *Histoire de la ville d'Aix, capitale de la Provence, depuis sa fondation*, etc., Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite ; et les faits, présentés sans ordre, n'y sont pas assez circonstanciés. II. *Annales de la sainte église d'Aix*, Lyon, 1668, in-4°. On y joint cinq *Dissertations* du même auteur, dans lesquelles il cherche à prouver, contre Launoy, que saint Maximin et sainte Madelène ont fini leurs jours en Provence (*Voy.* Launoy). III. *Traité des eaux chaudes d'Aix, de leurs vertus, et de la saison de s'en servir*, ibid., 1678, in-8°. IV. *De conscribendâ historiâ rerum naturalium Provinciæ*, ibid., 1679, in-8°. C'est le plan d'un ouvrage qu'il n'a jamais exécuté. Il a grossi cette petite brochure de plusieurs Dissertations étrangères à l'histoire naturelle ; la plus intéressante est celle où il fixe le lieu du combat que Marius livra aux Ambrons, dans les environs d'Aix. V. *Sentiments sur les historiens de Provence*, ibid., 1682, in-12. Cet ouvrage a été retouché par Joseph Templery, auditeur des comptes, mort en 1706. Le *Dictionnaire* de Moreri, édit. de 1759, contient un assez long article sur Pitton, auquel il attribue deux *Traités* inconnus aux autres biographes, l'un de la *glace*, et l'autre du *café*. W—s.

PITTON (Joseph). *Voy.* Tournefort.

PITTONI (Jean-Baptiste), peintre, né à Venise, en 1687, fut élève et neveu de François Pittoni, artiste médiocre, qui ne doit qu'au mérite de son neveu l'espèce de renom qu'il s'est acquis. Jean-Baptiste obtint une des premières places parmi les peintres ses contemporains. Il quitta de bonne heure la manière de l'école vénitienne, pour adopter celle des écoles étrangères, et se forma un style remarquable par sa nouveauté, par la hardiesse du coloris, et par une grâce et une aménité qu'il sut répandre dans tous ses ouvrages. Ce n'est cependant point un choix de nature bien sévère et bien pur qui le distingue ; mais il est ordinairement très-correct, et ses compositions sont bien entendues. C'est surtout dans les figures au-dessous de nature, que brille son talent. Aussi voit-on un grand nombre de ses tableaux d'histoire dans la plupart des galeries particulières des états de Venise. Quant à ses tableaux d'autel, plus les pro-

portions en sont réduites, plus les beautés y sont nombreuses. C'est ainsi qu'au *Santo* de Padoue, où il a peint, en concurrence avec les plus habiles artistes de son temps, on admire son *Martyre de saint Barthélemi*, qu'il a exécuté sur une petite toile. C'est à tort que Cochin, dans son *Voyage en Italie*, attribue ce tableau à Tiepolo : la manière de ce dernier peintre n'a nul rapport avec celle de Pittoni. Son tableau du *Miracle des cinq pains*, que l'on conserve dans l'église de Saint-Côme *della Giudecca*, passe pour une de ses plus belles productions ; elle lui fit un tel honneur, que plusieurs cours, parmi lesquelles celle d'Espagne se montra la plus empressée, lui demandèrent de ses ouvrages. Cochin fait aussi un éloge particulier de son tableau représentant le *Martyre de saint Thomas*, qui existe dans l'église de Saint-Eustache de Venise. Pittoni, ami de la solitude et du travail, mourut dans sa ville natale, le 16 nov. 1767. — Huber et Rost ont confondu cet artiste avec Battista Pitoni, peintre de Vicence, au seizième siècle, auteur des devises ou emblèmes de divers princes, avec les stances et sonnets de Louis Dolce, Venise, 1546, in-4°. (*Voy.* Dolce.) Le même artiste a gravé les planches des *Discours* de Scamozzi, *sur les antiquités de Rome*, d'après les dessins de Balthasar Peruzzi, Venise, 1582, in-fol. On lui doit encore quelques jolies eaux-fortes très-recherchées des connaisseurs. Elles sont marquées des lettres initiales P. F. ou Battista P. V. F. ; et quelquefois avec son nom tout au long : *Johannes Batista Pitonus Vicentinus fecit.* P—s.

PITTORIO (Louis Bigi, plus connu sous le nom de), en latin *Pictorius*, poète latin, était né à Ferrare, en 1454. On croit qu'il fut l'élève de Battista Guarino, qui lui a adressé une élégie. Il était très-versé dans les langues anciennes, et il composait des vers latins avec beaucoup de facilité. Ses talents le firent rechercher des grands ; il compta au nombre de ses amis ou de ses protecteurs, les duc de Modène et d'Urbin, le fameux Pic de la Mirandole, le prince de Carpi, son frère, etc. Il avait aimé les plaisirs avec ardeur : il se jeta ensuite dans la dévotion ; mais il ne paraît pas qu'il ait embrassé l'état ecclésiastique, ainsi que le disent quelques biographes. On apprend, par l'Épître dédicatoire de sa *Paraphrase des Psaumes*, imprimée à Bologne, en 1524, qu'il avait alors soixante et dix ans, et que ses infirmités lui faisaient envisager sa fin comme très-prochaine : mais on ignore la date de sa mort. Ses vers galants sont les plus estimés. L'imagination paraît avoir été la qualité distinctive de ce poète : il soignait peu ses compositions ; et son style, naturel et facile, est déparé par de nombreuses incorrections. Outre un recueil d'*Homélies*, en italien, sur les Épîtres et les Évangiles de l'année, qui a eu plusieurs éditions (1), on a de Pittorio : I. *Candida*, Modène, 1491, in-4°. C'est le nom sous lequel il a célébré une belle Française dont il était épris. II. *Tumultuariorum carminum libri septem*, ibid., 1492, in-4°. C'est le recueil des pièces qu'il avait composées pendant les troubles de l'Italie, et pour se distraire des maux qui accablaient son pays. III. *Christianorum opusculorum li-*

(1) C'est Borsetti qui lui attribue cet *Homiliario* dans l'*Histor. Gymnas. Ferrariæ*, II, 329 ; mais Tiraboschi ne sait pas si on doit lui donner cet ouvrage ou à un autre écrivain du même nom.

bri tres, ibid., 1496 ou 1498, in-4°. Ce volume a été réimprimé à Strasbourg, en 1507, même format. IV. *Meditatio de oratione Dominicâ; Precationes item duæ*, etc., Venise, 1502, in-4°. V. La *Paraphrase des Psaumes*, en vers italiens, Ferrare, 1510, in-8°. Le P. Paitoni n'a point connu cette édition, non plus que celle de 1547, citée par Lelong; mais il a donné la description de celle de Bologne, 1524, dont on a parlé plus haut, et la liste de celles qui ont suivi (*V.* la *Bibl. de' Volgarizzatori* du P. Paitoni, tome v). VI. *Epigrammatum in Christi vitam libellus*, Milan, 1513, in-4°. VII. *In cœlestes proceres hymnorum, epitaphiorumque liber; epigrammatum libri duo*, ibid., 1514, in-4°. VIII. *Sacra et satyrica epigrammata, elegiæ; epitaphiorum item et epigrammatum libri duo*, ibid., 1514, in-4°. Les épigrammes de Pittorio ont été reproduites dans un recueil de pièces du même genre, Bâle, 1518, in-4°. Jean Gruter en a inséré quelques-unes dans les deux premiers volumes des *Poëtarum italorum carmina*, et Leger Duchêne, dans les *Flores epigrammat.* IX. *Hippolytæ epigrammatum per dialogos opus libri sex*, Venise, 1516; nouvelle édit., augmentée des *Gorriciana*, c'est-à-dire, des pièces adressées p r l'auteur, à Jean Gorricius, etc., ibid., 1520, in-8°. Tous les ouvrages de Pittorio sont rares et recherchés; Freytag en a donné la liste dans les *Amœnitates litterariæ*, et David Clément, dans sa *Bibliothèque curieuse*, au mot *Bigi*. On trouvera des détails sur notre auteur, dans les *Memorie de' litterati Ferraresi*, par J.-Ant. Barrotti. W—s.

PIXODARE, dynaste de Carie, vivait au milieu du quatrième siècle avant notre ère: il nous reste de lui quelques médailles extrêmement rares, avec la legende ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ, sans aucun titre. Il était le troisième fils d'Hécatomnus. Ce prince mourut vers l'an 378 avant J.-C., laissant trois fils et deux filles. Mausole, qui était l'aîné, hérita de la souveraineté, et la partagea avec sa sœur Artemise, dont il fit son épouse, conformément à l'usage de sa nation. Après un règne de vingt-quatre ans, il laissa le trône à Artemise, qui ne put survivre long-temps à son mari, et mourut deux ans après. Leur frère, Hidriéus, leur succéda, en l'an 352 avant J.-C., et partagea aussi le pouvoir avec sa sœur Ada: ils régnèrent sept ans ensemble. Hidriéus mourut alors de maladie; et sa veuve continua de régir la Carie. Au bout de quatre ans, cependant, en 341, le troisième de ses frères, nommé Pixodare, se révolta contre elle, s'empara d'Halicarnasse, qui était sa résidence, et devint seul dynaste de la Carie. Ada ne conserva, de toutes ses possessions, que la ville d'Alinda, place très-forte, que Pixodare ne put pas lui enlever. Pour mieux s'assurer la puissance qu'il avait usurpée, Pixodare fit alliance avec le satrape persan, Orontobatès: il fut ainsi, pendant cinq ans, souverain de la Carie. Quand il mourut, en l'an 336, il eut pour successeur ce même Orontobatès, dont il nous reste des médailles, aussi très-rares. Ce Persan avait épousé Ada, fille de Pixodare, et d'une Cappadocienne appelée Aphnéïs. Il ne garda que deux ans les états dont il avait hérité: lors de l'expédition d'Alexandre en Asie, l'ancienne souveraine vint au devant du héros macédonien; et, en l'adoptant pour

fils, elle lui fit don de la ville d'Alinda qu'elle possédait. Le conquérant mit alors, en l'an 334, le siége devant Halicarnasse, qui fut défendue avec opiniâtreté par Orontobatès, Memnon et plusieurs autres généraux persans. La ville souffrit beaucoup; à la fin elle fut emportée de vive force, et Alexandre la rendit à Ada, avec le reste de la Carie. Bientôt après il se mit en route pour suivre ses projets, laissant à Ptolémée, qui fut depuis roi d'Égypte, et à un autre de ses officiers, nommé Asandre, le soin d'achever la soumission de la Carie, et de chasser Orontobatès, qui occupait encore les villes de Myndus, de Caunus et plusieurs autres places. La résistance dura peu; et tout le pays rentra sous les lois d'Ada. S. M—N.

PIZARRE (FRANÇOIS), conquérant du Pérou, né à Truxillo, dans l'Estramadoure, en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme dont il prit le nom. Sa première occupation fut de garder les pourceaux dans une campagne de son père. Un jour, en ayant égaré un, il n'osa plus rentrer dans la maison paternelle; il prit la fuite et alla s'embarquer pour les Indes espagnoles. Actif, plein de courage, doué d'une ame forte, d'un esprit pénétrant, il se distingua, en 1513, sous Nuguez de Balboa, qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il projeta de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir, s'associa Diégo d'Almagro, partit de Panama, le 14 septembre 1524, avec un vaisseau, et découvrit la côte de l'empire Péruvien. Arrêté par les fatigues et les maladies, abandonné de ses compagnons, rappelé par le gouvernement espagnol, Pizarre refusa opiniâtrément de regagner l'isthme, et préféra rester dans une île déserte, n'ayant plus avec lui que treize soldats fidèles. Il s'y croyait oublié, lorsqu'il aperçut enfin un petit navire, expédié pour le tirer de cet affreux séjour. Au lieu de revenir sur ses pas, Pizarre fit route au sud-est, reconnut de nouveau la côte du Pérou, aborda à Tumbez en 1526, et rentra ensuite à Panama avec beaucoup d'or. La vue de ces richesses irrita la cupidité de ses associés, mais ne détermina point le gouverneur à fournir des soldats et des vaisseaux, afin de poursuivre la découverte. Rien ne put arrêter Pizarre: il vola en Europe, se présenta devant Charles-Quint avec assurance, et obtint de ce monarque le titre de gouverneur de tout le pays qu'il avait découvert et qu'il pourrait découvrir. De retour en Amérique avec ses frères, il équipa trois vaisseaux, montés de cent quarante-quatre fantassins et de trente-six cavaliers, mit à la voile en février 1531, s'empara de l'île de Puna, qui facilitait l'entrée du Pérou; et usant de sa victoire en politique, il traita les Indiens avec douceur, malgré leur vive résistance. A cette époque, l'empire des Incas était déchiré par la guerre civile. Deux frères rivaux, Huascar et Atahualpa, se disputaient le trône les armes à la main. Pizarre profita de cet heureux concours d'événements pour reconnaître librement la côte et s'y établir. Déjà même la renommée avait exagéré la force, les exploits des Espagnols et le mérite de leur chef. Un envoyé d'Huascar vint lui demander, au nom de ce prince, des secours contre Atahualpa, qu'il lui dépeignit comme rebelle et usurpateur. Pizarre prévit à l'instant tous les avantages qu'il pourrait tirer de cette guerre intestine, et se dirigea vers le cen-

re du Pérou. A peine était-il en marche, qu'Huascar fut défait par Atahualpa, qui dépêcha deux ambassadeurs à Pizarre avec des présents magnifiques. Frappés de l'arrivée soudaine d'hommes barbus, portant le tonnerre et conduisant avec eux des animaux formidables, les Péruviens regardaient les Espagnols comme des êtres d'une intelligence et d'une nature supérieures. Après une sorte de négociation, l'inca consentit à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne. Le jour de l'entrevue, fixée à Caxamarca, le 16 novembre 1532, Pizarre, qui se rappelait tous les avantages que Cortez avait su tirer de la prise de Montezuma, fondit sur les Péruviens qui escortaient l'empereur, et se saisit de ce prince après avoir massacré ses gardes. Peu de temps après, il le fit condamner à mort, sous prétexte qu'il avait donné des ordres secrets pour faire exterminer les Espagnols. La plupart des historiens attribuent cette action violente et cruelle aux instigations d'Almagro, qui était venu joindre Pizarre avec un renfort de troupes. Quoi qu'il en soit, la mort de l'empereur ayant augmenté la confusion et l'anarchie, facilita l'entière réduction du Pérou. Tandis que Pizarre jetait, en 1535, les fondements de la ville de Lima, Almagro entreprenait la découverte et la conquête du Chili. Mais les Péruviens se soulevèrent; Pizarre, séparé de ses frères, qui étaient assiégés dans Cuzco, eut lui-même à soutenir plusieurs attaques à Lima : il déploya pendant cette crise beaucoup d'activité, toute l'énergie de son caractère, et parvint à dissiper tous les dangers. Les prétentions d'Almagro, à son retour du Chili, ayant semé la discorde et allumé la guerre civile entre les conquérants du Pérou, ils en vinrent aux mains, sous les murs de Cuzco, en 1538 : le parti de Pizarre resta le maître, et abusa de la victoire. Cependant les trésors envoyés en Espagne avaient assuré à ce chef la faveur de Charles-Quint, qui lui conféra le gouvernement-général du Pérou, l'ordre de Saint-Jacques, le créa marquis de Las Charcas, et lui accorda des priviléges étendus. Chargé de gouverner cette vaste possession, Pizarre partagea le Pérou en plusieurs districts, établit des magistrats, régla l'administration, la perception des impôts, l'exploitation des mines, le traitement des Indiens, et pourvut à la sûreté intérieure. Ses officiers, ses amis, ses frères, reçurent en partage les plus riches districts et un grand nombre d'esclaves indiens. Mais les anciens partisans d'Almagro, toujours mécontents, furent écartés des emplois, et n'eurent aucune part à la distribution des terres. Opprimés, persécutés, ils avaient juré la perte de Pizarre, pour venger la mort de leur chef. Le 19 juin 1541, ils forcent en plein jour le palais de Pizarre, à Lima, et le tuent à coups d'épée. Telle fut la fin de cet homme extraordinaire, qui, après avoir vécu long-temps en aventurier, gouverna pendant plusieurs années, en monarque, un empire qu'il avait découvert et subjugué. Doué de ce jugement sain, de cette pénétration rare, qui peuvent suppléer à tous les avantages de l'éducation (car on dit qu'il ne savait pas lire), nul homme ne suivit un plan avec plus de constance : sobre, infatigable, courageux, il fut conquérant, et ne fut point dévastateur; s'occupant au contraire, sans relâche, de bâtir des villes, de fon-

der des colonies, d'introduire au Pérou l'industrie et les manufactures d'Europe : ne montrant point cette ardente cupidité qui dévorait ses compatriotes, il ne se servit des richesses qu'il eut dans ses mains, que comme d'instruments utiles à ses desseins et à son ambition; et on le trouva pauvre après sa mort. Mais ces brillantes qualités furent obscurcies par des vices. Pizarre aima, avec excès, le jeu et les femmes. Il voulut à tout prix asseoir sa domination et affermir sa conquête; et l'ambition et l'orgueil le rendirent souvent cruel. Il eut pour maîtresses plusieurs Indiennes, entre autres, une sœur de l'inca Atahualpa, nommée *Doña Angelina*, dont il eut un fils. (*Voy.* l'art. suivant et ceux d'ATAHUALPA et d'ALMAGRO.) B-P.

PIZARRE (GONZALE), fils légitime du gentilhomme espagnol qui fut le père du précédent, accompagna son frère dans la conquête du Pérou, en 1532, et y montra beaucoup d'audace et de résolution. Assiégé dans Cuzco, en 1536, par les Péruviens, il releva le courage abattu de ses compatriotes, par des prodiges de valeur. Fait prisonnier par Almagro, Gonzale parvint à s'évader, alla joindre son frère, et contribua puissamment à l'entière défaite du parti d'Almagro, en 1538. Nommé gouverneur de Quito, il entreprit une expédition pénible et hardie, qui le conduisit jusqu'à la rivière des Amazones; ne rentra au Pérou qu'après l'assassinat de son frère, se mit à la tête des mécontents, arbora l'étendard de la révolte, en 1544, marcha contre le vice-roi Nugnez Vela, le chassa de la capitale du Pérou, le poursuivit au-delà de Quito, le défit, et le tua dans une bataille, sous les murs de cette ville, le 18 janvier 1546. Revêtu du titre de capitaine-général, et maître absolu du Pérou, Gonzale fit son entrée triomphante à Lima, refusa la couronne que lui offrirent ses capitaines; et, marchant contre Diego Centena, qui venait de se mettre à la tête d'un parti royaliste, il le défit complètement à Guarina, le 16 octobre 1547. Mais, attaqué, l'année suivante, par le président La Gasca, que Charles-Quint avait envoyé au Pérou avec des pouvoirs illimités, ses troupes l'abandonnèrent, et il fut pris et condamné à mort, comme rebelle. On exposa sa tête au gibet de Lima, et sa maison fut rasée. Il n'est pas douteux que, sans la défection de son armée, Gonzale n'eût jeté les fondements des grands desseins que lui avaient inspirés ses capitaines. Il était infatigable, propre à tous les exercices, et particulièrement au métier des armes. Il n'employa jamais la ruse ni la politique; et ce fut, dit-on, ce qui le perdit. Quoiqu'il eût peu d'instruction et de lumières, il sut administrer avec sagacité et droiture; et, s'il versa quelquefois le sang hors du champ de bataille, on doit moins l'imputer à son caractère qu'à la violence des conseils de ses favoris. — Aucun de ses frères ne vit la fin des troubles du Pérou. Jean PIZARRE fut tué par les Péruviens, pendant le siége de Cuzco; et Fernand languit, pendant vingt-trois ans dans une prison, à Madrid. B—P.

FIN DU TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.



